

@

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE
HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE
POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE

Par le père J.B. DU HALDE,
de la Compagnie de Jésus

TOME TROISIÈME
1735

Description de l'empire de la Chine

à partir de :

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE DE L'EMPIRE DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE CHINOISE

par le père Jean-Baptiste du HALDE, de la Compagnie de Jésus

A Paris, chez P. G. LEMERCIER, Imprimeur-libraire, rue saint Jacques, au livre
d'Or. MDCCXXXV. Tome troisième.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES ARTICLES
contenus dans ce troisième volume

[Religion — Morale & mœurs — Sciences — Poésie, théâtre — Médecine]

De la religion des Chinois,

- Du culte des anciens Chinois,
- De la secte des Tao sseë,
- De la secte de Fo ou Foë,
- De la secte de quelques lettrés de ces derniers temps,
- Dialogue où un philosophe chinois moderne, nommé Tchîn, expose son sentiment sur l'origine & l'état du monde.
- De l'établissement & du progrès de la religion chrétienne dans l'empire de la Chine.
[Vie du père Ricci — Lettre de l'impératrice Hélène au pape]

De la philosophie morale des Chinois,

- Caractères ou mœurs des Chinois, par un philosophe moderne de la Chine,
- Du devoir des parents & des enfants,
 - Des devoirs réciproques des frères,
 - Des devoirs du mari & de la femme,
 - Du devoir des amis,
 - Des devoirs des parents,
 - Comment on doit régler son cœur,
 - Du soin de perfectionner son extérieur,
 - De l'amour des lettres,
 - Du procédé de l'honnête homme,
 - De la manière de gouverner sa maison, & l'appartement séparé des femmes,
 - Des maisons de ville & de campagne,
 - De quelques règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention,
 - Sur les discours qui se tiennent en notre présence,
 - De l'attention qu'on doit avoir à ses propres discours,
 - Sur les devoirs de la vie privée,
 - Sur la lecture des livres,
 - De la manière de se conduire dans l'usage du monde,
 - De la persévérance dans la pratique du bien,
 - De l'idée qu'on doit avoir du monde,
 - De la civilité & de ses devoirs,

Description de l'empire de la Chine

De la modération, ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses,
De quelle manière il faut se comporter avec des gens de différents caractères,
Sur les ouvrages d'esprit,
Quelques règles particulières de conduite.

Recueil de maximes, de réflexions, & d'exemples en matière de mœurs,

De la connaissance des Chinois dans les autres sciences,

De leur logique. — De leur rhétorique. — De leur musique. — De leur arithmétique. — De leur géométrie. — Des autres parties des mathématiques. — De leur astronomie.

Du goût des Chinois pour la poésie, pour l'histoire, pour les pièces de théâtre,

Histoire où l'on voit qu'en pratiquant la vertu on illustre sa famille,
Trait d'histoire où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat,
Trait d'histoire où l'innocence accablée est prête à succomber, vient tout à coup à être reconnue, & vengée par une protection particulière du Ciel,
Autre histoire : Tchoang tse après les bizarres obsèques de sa femme, s'adonne entièrement à sa chère philosophie, & devient célèbre dans la secte de Tao.

Tchao chi cou ell, ou le petit orphelin de la maison de Tchao, tragédie chinoise,

*

De la médecine des Chinois,

Secret du pouls, traduit du chinois,

[Pen tsao]

Extrait du Pen tsao cang mou, c'est-à-dire, de *L'herbier chinois*, ou Histoire naturelle de la Chine pour l'usage de la médecine,
Pen tsao ti y kiuen, premier livre de l'Herbier chinois, de l'origine de l'Herbier, ou *Pen tsao*, & de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru jusqu'à présent,
Extrait du Pen tsao de l'empereur Chin nong,
Extrait du Pen tsao de Leang tao hong king, intitulé *Ming y pié lou*, de la préparation des remèdes.

Description de l'empire de la Chine

[Recueil de différentes recettes](#) employées par les médecins chinois pour la guérison de diverses maladies.

[Du gin seng](#), plante du premier ordre dans la médecine chinoise ; de sa nature, de ses qualités, & des différentes recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait,

[Du thé](#), autre plante qui est en usage dans la médecine,

[De l'éléphant](#),

[Du chameau](#),

[Du haï ma, ou cheval de mer](#),

[Du che hiaï, ou cancre pétrifié](#),

[Du musc](#),

De quelques autres drogues employées dans la médecine chinoise,

[De la plante hia tsao tong tchong](#), ses vertus,

[De la plante san tsi](#), ses usages,

[De la rhubarbe](#), ses usages,

[De la racine tang coué](#),

[Du ngo kiao](#), ses vertus,

[De la cire blanche](#), faite par des insectes, & nommée tchang pe la, c'est-à-dire, cire blanche d'insectes, ses qualités & ses effets,

[Des ou poey tse](#), drogue chinoise. [Différentes recettes](#) où l'on emploie les ou poey tse. [Tablettes médicales](#) où dominent les ou poey tse,

[De l'ou kieou mou](#), ou arbre qui porte le suif. Qualités & effets de la racine d'ou kieou mou. De l'huile d'ou kieou, ses qualités & ses effets,

[Remède chinois pour la dysenterie](#).

[Tchang seng](#), ou l'art de se procurer une vie saine & longue.

@



DE LA RELIGION
DES CHINOIS

Description de l'empire de la Chine

@

p.001 Il y a trois principales sectes dans l'empire de la Chine.

1° La secte des lettrés, qui suit la doctrine des anciens livres, & qui regarde Confucius comme son maître.

2° La secte des disciples de Lao kiun, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétés.

3° La secte des idolâtres, qui adorent une divinité nommée Fo, ou Foë, dont le culte fut transporté des Indes à la Chine environ trente-deux ans après la mort de Jésus-Christ.

La première de ces sectes est la seule qui fasse profession d'une étude réglée, pour s'avancer aux degrés & aux dignités de l'empire par la voie du mérite, de l'esprit, & des connaissances propres à la conduite des mœurs, & au gouvernement de l'État.

La seconde a dégénéré en une espèce de magie & d'enchantement. Les disciples de cette secte promettent le secret de faire l'or, & de se rendre immortel.

La troisième, n'est qu'un amas de fables & de superstitions venues des p.002 Indes à la Chine, & entretenues par les bonzes, qui trompent les peuples sous les apparences d'une fausse piété. Ils ont introduit la créance de la métempsycose, ou transmigration des âmes d'un corps à un autre, & ils la promettent plus ou moins avantageuse, à proportion qu'on sera plus ou moins libéral à leur égard.

Pour donner quelque connaissance de ces différentes sectes, je suivrai l'ordre des temps auxquels elles ont pris naissance ; & je marquerai successivement leur état dans l'esprit des peuples.

Du reste je ne rapporterai rien, qui ne soit tiré de l'histoire chinoise, ou que je n'aye puisé dans les Mémoires de personnes également éclairées & sincères, qui ont passé la plus grande partie de leur vie

Description de l'empire de la Chine

dans l'empire de la Chine, & qui se sont rendus habiles dans la langue & dans les sciences de cette nation.

Je n'en parlerai même qu'en historien, qui expose amplement les faits ; & je me donnerai bien de garde d'entrer dans ces discussions, qui ont donné matière à tant de volumes, & qui ont causé des divisions, dont les suites n'ont été que trop funestes à la propagation de la foi dans ce vaste empire.

Du culte des anciens Chinois

@

C'est une opinion commune, & universellement reçue parmi ceux qui ont tâché d'approfondir l'origine d'un empire aussi ancien que celui de la Chine, que les fils de Noé se répandirent dans l'Asie orientale ; que quelques-uns des descendants de ce patriarche pénétrèrent dans la Chine environ deux cents ans après le déluge, & y fondèrent cette grande monarchie ; qu'instruits par une tradition si peu éloignée, de la grandeur & de la puissance du premier Être, ils apprirent à leurs enfants, & par eux à leur nombreuse postérité, à craindre, à honorer ce souverain maître de l'univers, & à vivre selon les principes de la loi naturelle, qu'il avait gravée dans leurs cœurs.

C'est de quoi l'on trouve des vestiges dans ces livres si anciens & si respectés, que les Chinois appellent par excellence les cinq volumes, les livres canoniques ou classiques de la première classe, qu'ils regardent comme la source de toute leur science & de leur morale.

Cependant ces livres ne font point des traités de religion faits exprès, & à dessein de l'enseigner aux peuples ; ils ne contiennent qu'une partie de leur histoire. Les auteurs ne s'arrêtent pas à prouver ce qu'ils avancent, ils ne font que tirer les conséquences naturelles de principes déjà connus de la nation ; & ils supposent ces dogmes comme des premières vérités, qui font la base & le fondement de toutes les autres.

C'est par la doctrine renfermée dans ces livres, qu'on peut le mieux connaître quel est le système de religion, que les anciens Chinois ont suivi, & quel a été le véritable objet de leur culte.

A parler d'abord en général, il paraît que le but de la doctrine des livres classiques, a été de maintenir la paix & la tranquillité de l'État, par le règlement des mœurs & l'exacte observation des lois ; & que, pour y parvenir, les premiers Chinois jugèrent que deux choses étaient nécessaires à observer ; savoir, les devoirs de la religion, & les règles du bon gouvernement.

Description de l'empire de la Chine

Leur culte avait pour premier objet un Être suprême, seigneur & souverain principe de toutes choses, qu'ils honoraient sous le nom de Chang ti, c'est-à-dire, suprême empereur, ou de Tien, qui selon les Chinois signifie la même chose. Tien, disent les interprètes, c'est l'esprit qui préside au ciel, parce que ^{p.003} le Ciel est le plus excellent ouvrage produit par ce premier principe : il se prend aussi pour le ciel matériel, & cela dépend du sujet où on l'applique. Les Chinois disent que le Père est le Tien de la famille, le vice-roi le Tien de la province, & l'empereur le Tien du royaume, &c. Ils honoraient encore, mais d'un culte subordonné, des esprits subalternes, & dépendants du premier Être, qui, selon eux, présidaient aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c.

Si dès le commencement de la monarchie ils se sont appliqués à l'astronomie, ils ne s'étudiaient à observer les astres, que pour en connaître les mouvements, & expliquer les phénomènes du Tien visible, ou du Ciel. On ne voit point d'ailleurs que dans ces premiers temps, ils aient cherché à approfondir la conduite & les secrets de la nature : ces recherches trop curieuses étaient même expressément défendues, de crainte que parmi une nation spirituelle & polie, on ne vît éclore trop aisément des opinions dangereuses, & des systèmes pernicieux au repos du gouvernement, & à la tranquillité publique.

Pour ce qui est de leur politique, qui consistait à entretenir l'ordre & l'honnêteté des mœurs, elle se réduisait à ce principe très simple ; savoir, que ceux qui commandent, doivent imiter la conduite du Tien, en traitant leurs inférieurs comme leurs enfants ; & que ceux qui obéissent, doivent regarder leurs supérieurs comme leurs pères.

Mais ce Chang ti, ou ce Tien, qui était l'objet de leur culte, le regardaient-ils comme un Être intelligent, comme le seigneur & l'auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses ? Et n'est-il pas vraisemblable que leurs vœux & leurs hommages s'adressaient au ciel visible & matériel, ou du moins à une certaine vertu céleste destituée d'intelligence, & inséparable de la matière identifiée au ciel ? J'en laisse le jugement au lecteur, & je me contente de rapporter ce que les livres classiques nous apprennent.

Description de l'empire de la Chine

On y voit surtout dans un de leurs livres canoniques nommé *Chu king*, que ce Tien, ce premier Être, l'objet du culte public, est le principe de toutes choses, le père des peuples, le seul indépendant, qui peut tout, qui n'ignore rien de ce qui est le plus caché, pas même le secret des cœurs ; qu'il veille à la conduite de l'univers ; que les divers évènements n'arrivent que par ses ordres ; qu'il est saint, sans partialité, uniquement touché de la vertu des hommes, souverainement juste, punissant avec éclat le crime jusque sur le trône qu'il renverse, & sur lequel il place celui qui lui plaît ; que les calamités publiques sont des avertissements qu'il donne pour la réformation des mœurs ; que la fin de ces maux sont des traits d'une justice miséricordieuse, comme, par exemple, lorsqu'il arrête les grands dégâts causés sur les moissons & sur les arbres par un furieux ouragan, aussitôt qu'un illustre innocent, un prince Tcheou kong est rappelé de son exil, justifié de la calomnie, & rétabli dans sa première dignité.

On y voit des vœux solennels qu'on fait à ce maître suprême, pour obtenir de la pluie dans une longue sécheresse, ou pour la guérison d'un digne empereur, dont la vie est désespérée ; & ces vœux, à ce que rapporte l'histoire, sont exaucés. On y reconnaît que ce n'est pas par un effet du hasard qu'un empereur impie a été écrasé de la foudre, mais que c'est une punition visible du Ciel, & tout à fait extraordinaire pour les circonstances.

Les divers évènements ne s'attribuent pas seulement au Tien, lorsqu'ils arrivent ; on n'en parle pas seulement dans les occasions où le vice est abattu & puni ; mais on compte qu'il le sera un jour, on en menace dans le temps même que ^{p.004} le crime prospère. On voit par les discours de ces premiers sages de la nation, qu'ils ont cette persuasion intime, vraie ou fausse, peu importe, que le Tien par des prodiges, ou par des phénomènes extraordinaires, avertit des malheurs prochains, dont l'État est menacé, afin qu'on travaille à réformer ses mœurs ; parce que c'est le plus sûr moyen d'arrêter la colère du Ciel prête à éclater.

Il est dit de l'empereur Tcheou, qu'il a rejeté toutes les bonnes

Description de l'empire de la Chine

pensées que le Tien lui a données ; qu'il n'a fait nul cas des prodiges, par lesquels le Tien l'avertissait de sa ruine, s'il ne réformait ses mœurs : & lorsqu'il est fait mention de l'empereur Kié ; s'il eût changé de conduite, dit-on, après les calamités envoyées d'en haut, le Ciel ne l'aurait pas dépouillé de l'empire.

On y rapporte que deux grands empereurs, fondateurs de deux puissantes dynasties, respectés l'un & l'autre de la postérité pour leurs rares vertus, ont eu de grands combats intérieurs, lorsqu'il a été question de monter sur le trône. D'un côté ils y étaient sollicités par les Grands de l'empire & par le peuple, & peut-être même par des raisons secrètes d'ambition, difficiles à démêler d'avec les autres motifs spécieux. D'un autre côté, ils étaient retenus par le devoir & la fidélité qu'un sujet doit à son prince, quoique très hai, & très haïssable.

Ces combats intérieurs, cette incertitude qui troublait leur conscience, étaient l'effet de la crainte qu'ils avaient de déplaire au Chang ti, soit en prenant les armes, comme on les en pressait ; soit en refusant de les prendre, pour délivrer le peuple de l'oppression sous laquelle il gémissait, & pour arrêter l'affreux débordement des crimes ; & ils reconnaissaient par là qu'ils dépendaient d'un maître, qui défend l'infidélité, qui hait la tyrannie, qui aime les peuples en père, & qui est le protecteur des opprimés.

Presque à toutes les pages des livres classiques, & surtout du *Chu king*, on ne cesse d'inspirer cette juste crainte, comme le frein le plus propre à retenir les passions, & le remède le plus sûr au vice.

On y voit encore quelle idée ces princes s'étaient formés de la justice, de la sainteté, & de la bonté du maître souverain. Dans des temps de calamité publique, ils ne se contentaient pas d'adresser des vœux au Tien, & de lui offrir des sacrifices ; ils s'appliquaient encore à rechercher avec soin les défauts secrets & imperceptibles, qui avaient pu attirer ce châtement du Tien ; ils examinaient s'il n'y avait point trop de luxe dans leurs habits, trop de délicatesse dans leur table, trop de magnificence dans leur train & dans leur palais, & ils songeaient à se réformer.

Description de l'empire de la Chine

Un de ces princes avoue de bonne foi, qu'il n'a pas suivi les pensées salutaires que le Tien lui a données. Un empereur se reproche vivement quelque inapplication aux affaires, & trop d'ardeur pour des amusements d'eux-mêmes innocents, & il regarde ces défauts comme capables de lui attirer la colère du Tien. Il reconnaît humblement que c'est là la source des malheurs publics.

Dans le livre canonique appelé *Tchun tsiou*, on parle des malheurs d'un prince, comme d'autant de punitions du Tien, qui pour comble de châtement le rendait insensible à ses disgrâces.

Le *Chu king* parle souvent d'un maître qui préside au gouvernement des États, qui a un empire parfait sur les volontés des hommes pour les amener à ses fins de sagesse & de justice, qui punit & récompense les hommes par d'autres hommes, sans blesser leur liberté.

Cette persuasion était si commune, que des princes naturellement jaloux de leur propre gloire, ne s'attribuaient en rien le succès de leur sage gouvernement, mais le rapportaient à ce souverain maître, qui gouverne l'univers ; ^{p.005} c'est ce que fait voir l'aveu simple de l'empereur Siuen vang. Il disait aux Grands de sa cour, que tous les sages ministres, qui ont été si utiles à l'État, depuis le commencement de la monarchie, étaient autant de précieux dons accordés par le Tien, en vue de la vertu des princes & des besoins des peuples.

Presque dès le commencement de la monarchie, il fut réglé que l'empereur, peu après son élévation, s'abaîsserait jusqu'à labourer quelques sillons, & que les grains que produirait la terre cultivée par ses mains royales, feraient offerts dans le sacrifice qu'il ferait ensuite au Tien. On trouve dans le *Chu king* que ce même empereur, dont je viens de parler, ayant négligé cette cérémonie, attribue les calamités publiques à cette négligence ; & tous les Grands de sa cour lui tiennent le même langage.

On parle très souvent dans les livres classiques de ces anciens empereurs Yao, Chun, Tching tang, &c. comme de modèles que l'on doit imiter : & c'est une maxime répétée sans cesse, que le plus

Description de l'empire de la Chine

méchant des hommes, s'il veut se servir du secours que lui offre le Tien, peut atteindre à la vertu de ces héros.

On représente dans le *Chu king* ces sages empereurs en posture de suppliants devant le Chang ti, pour détourner les malheurs dont leurs descendants font menacés. Un empereur de leur race, déclare que ses illustres ancêtres, n'auraient pu avec tous leurs talents gouverner l'empire, comme ils ont fait, sans le secours des sages ministres, que le Tien leur avait donnés.

Ce qui est encore à remarquer, c'est qu'ils n'attribuent rien au Chang ti, qui ne soit de la décence, & qui ne convienne au souverain maître de l'univers. Ils lui attribuent la puissance, la providence, la science, la justice, la bonté, la clémence : ils l'appellent leur Père, leur seigneur : ils ne l'honorent que par un culte & des sacrifices dignes de la majesté suprême, & par la pratique des vertus ; ils assurent que tout culte extérieur ne peut plaire au Tien, s'il ne part du cœur, & s'il n'est animé des sentiments intérieurs.

Il est dit dans le *Chu king*, que le Chang ti est infiniment éclairé ; qu'il voit du haut du ciel tout ce qui se fait ici-bas ; qu'il s'est servi de nos parents pour nous transmettre par le mélange du sang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel ; mais qu'il nous a donné lui-même une âme intelligente & capable de penser, qui nous distingue des bêtes ; qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des sacrifices, il ne suffit pas que l'empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le sacerdoce à la royauté ; qu'il faut de plus qu'il soit ou vertueux, ou pénitent ; & qu'avant le sacrifice, il ait expié ses fautes par le jeûne & les larmes ; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur de ses pensées & de ses conseils ; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il soit trop élevé, pour penser aux choses d'ici-bas ; qu'il examine par lui-même toutes nos actions ; & qu'il a établi au fond de nos consciences son tribunal, pour nous y juger.

Les empereurs ont toujours regardé comme leur principale obligation, celle d'observer les rites primitifs, dont les fonctions solennelles n'appartiennent qu'à eux seuls, comme étant les chefs de la

Description de l'empire de la Chine

nation. Ils sont empereurs pour gouverner, maîtres pour enseigner, pontifes pour sacrifier ; & cela, afin que la majesté impériale s'humiliant en présence de sa cour, dans les sacrifices qu'elle offre au nom de l'empire au maître de l'univers, la suprême souveraineté de ce premier Être brille davantage, & qu'on soit par là plus éloigné de lui rien égal. C'est ce qu'on lit dans l'*Y king*, & dans le *Chu king*.

L'empereur, y est-il dit, est le seul à qui il soit permis de rendre publiquement cet hommage solennel au Chang ti : le Chang ti l'a adopté pour son fils ; il p.006 l'a établi sur la terre le principal héritier de sa grandeur ; il l'arme de son autorité ; il le charge de ses ordres ; il le comble de ses bienfaits. Pour sacrifier au premier Être de l'univers, il ne faut pas moins que la personne la plus élevée de l'empire. Il faut qu'il descende de son trône, qu'il s'humilie en la présence du Chang ti, qu'il attire ainsi les bénédictions du Ciel sur son peuple, & qu'il fasse monter les vœux de son peuple jusqu'au Ciel.

Ce culte & ces sacrifices se perpétuèrent durant plusieurs siècles ; & l'histoire chinoise ne laisse point ignorer, avec quel zèle les empereurs de chaque dynastie honoraient le souverain maître de l'univers. Je continuerai de rapporter ici ce que nous en apprennent les livres classiques.

Fo hi, qu'on croit avoir été contemporain de Phaleg, fut un de ces chefs de colonie, qui vint s'établir à cette extrémité de l'orient, & qui est reconnu pour le fondateur de la monarchie chinoise ¹. Il n'eut rien plus à cœur que de donner des marques publiques de son respect religieux pour le premier Être. Il nourrissait dans un parc domestique six sortes d'animaux, pour servir de victimes dans les sacrifices, qu'il offrait solennellement deux fois l'année, aux deux solstices. Alors les tribunaux vaquaient, & les boutiques étaient fermées : il n'était pas même permis d'entreprendre ces jours-là aucun voyage. On ne devait songer qu'à s'unir en esprit au prince, pour honorer le Chang ti. Le livre

¹ Les Chinois mêmes n'ont rien de fort certain sur le temps auquel vivait ce prince. L'histoire canonique commence par l'empereur Yao.

Description de l'empire de la Chine

intitulé *Li ki*, appelle ces deux solennités, les fêtes de la reconnaissance envers le Tien.

Chin nong, qui succéda à Fo hi, enchérit sur sa piété : il ne se contenta pas des sacrifices des deux solstices ; il en institua deux autres aux équinoxes. L'un à l'équinoxe du printemps, pour intéresser le Chang ti en faveur de la culture des terres : l'autre à l'équinoxe de l'automne après la récolte des fruits, dont il faisait recueillir la dîme, & en offrait les prémices au Chang ti. Et comme Fo hi avait nourri six sortes d'animaux aux usages des sacrifices, Chin nong, par une pieuse émulation, voulut cultiver de ses propres mains le champ, d'où l'on tirait le blé & les fruits pour ces mêmes sacrifices.

Hoang ti, qui monta sur le trône après la mort de Chin nong, fit encore paraître plus de zèle que son prédécesseur. Dans la crainte que le mauvais temps n'empêchât de faire les sacrifices ordinaires à l'air & sur un gazon champêtre, comme c'était la coutume, il fit bâtir un grand édifice, afin qu'on pût y offrir à couvert les sacrifices dans toutes les saisons, & instruire le peuple de ses principaux devoirs.

L'impératrice Loui tsou, femme de Hoang ti, se chargea de nourrir des vers à soie, & de travailler les étoffes propres aux ornements qui convenaient dans ces solennités. Hors de la porte du Sud était un vaste enclos de terres labourables, où se recueillaient le blé, le riz, & les autres fruits destinés aux sacrifices, & hors de la porte du Nord on trouvait un autre grand enclos rempli de mûriers, où l'on nourrissait quantité de vers à soie. Au jour que l'empereur allait labourer son champ avec ses principaux courtisans, la princesse allait à son bocage de mûriers avec les dames de sa cour, les animant par son exemple à faire les ouvrages de soie & de broderie, qu'elle destinait au culte religieux.

L'empire étant devenu électif, on n'élevait au trône impérial que des fils de rois, qui se distinguaient par leur sagesse, ou des sages que les rois avaient associés au gouvernement : mais le choix ne tombait que sur ceux qui remplissaient avec le plus de respect les devoirs ^{p.007} de la religion. Il est de l'honneur du trône, dit-on dans le *Chu king*, que celui

Description de l'empire de la Chine

que le Chang ti s'associe pour gouverner les hommes, représente ses vertus sur la terre, & qu'il en soit la plus parfaite image.

C'est ce seul motif qui fit consentir Hoang ti à avoir son fils pour successeur, avec le titre de Chao hao, c'est-à-dire, de jeune Fo hi ; parce que dès sa tendre jeunesse, il avait été le fidèle imitateur des vertus du premier fondateur de l'empire, Tai hao fo hi.

La suite fit voir qu'on ne s'était point trompé dans ce choix. Il augmenta la pompe & la célébrité des sacrifices offerts au Chang ti, par la symphonie & les concerts de musique. Son règne fut paisible & tranquille : mais les dernières années furent troublées par le complot de neuf tchu heou, ou princes feudataires, qui tâchèrent de déranger dans le culte religieux, & dans le gouvernement de l'État, ce beau système de subordination établi par les premiers rois.

A la crainte du Chang ti ils voulurent substituer la crainte des esprits : ils eurent recours à la magie & aux enchantements ; ils infestèrent les maisons de malins esprits, & effrayèrent les peuples par leurs prestiges. Le peuple assemblé dans le temple aux jours solennels que l'empereur y venait sacrifier, le faisait retentir de ses clameurs, en demandant tumultuairement qu'on sacrifiât pareillement à ces esprits. La mort surprit l'empereur dans ces temps de troubles ; & quoiqu'il eût laissé quatre fils, on leur préféra Tchuen hio, neveu de Hoang ti, qui fut déclaré empereur.

Ce prince commença par exterminer la race de ces neuf enchanteurs, qui avaient été les principaux auteurs du tumulte : il remit le calme dans l'esprit des peuples, & rétablit l'ordre des sacrifices.

Ayant réfléchi sur l'inconvénient qu'il y avait d'assembler un peuple actif & remuant, dans le lieu même où l'empereur venait sacrifier, il sépara le lieu de l'instruction, de celui des sacrifices. Il établit deux grands mandarins pour y présider, & il les choisit parmi les enfants du défunt empereur. L'un était chargé de tout le cérémonial ; & l'autre veillait à l'instruction du peuple.

Il régla pareillement le choix qui se faisait des victimes : il ordonna

Description de l'empire de la Chine

qu'elles ne fussent ni mutilées, ni estropiées ; qu'elles fussent de l'espèce des six animaux marqués par Fo hi ; qu'elles fussent bien engraisées, & d'une couleur propre aux quatre saisons, où l'on faisait ces quatre sortes de sacrifices : enfin il régla jusqu'à leur âge, & leur grandeur.

Ti ko neveu de Tchuen hio fut de même élevé à l'empire par les suffrages de tous les ordres de l'État. Il ne s'appliqua pas moins que son oncle, au culte du Chang ti, & à l'observation religieuse des cérémonies. On trouve dans les fastes de ce prince, & dans la tradition autorisée par les King, que l'impératrice Yuen kiang, qui était stérile, accompagnant l'empereur à un sacrifice solennel, demanda des enfants au Chang ti avec tant de ferveur, qu'elle conçut presque au même temps ; & que dix mois après sa prière, elle mit au monde un fils nommé Heou tsie, qui fut la tige d'une glorieuse postérité, & célèbre par un grand nombre d'empereurs, que sa famille donna à la Chine.

Il y eut lieu de s'étonner qu'un prince aussi sage que Ti ko, ne choisît point pour son successeur à l'empire, ni cet enfant de prières, ni Yao qu'il avait eu de la seconde reine Kin tou, ni Ki lié fils de la troisième reine Kien tié & qu'il préféra à de jeunes princes déjà si estimables par leur vertu, son autre fils nommé Tchi, qu'il avait eu de la quatrième reine Tchang y, en qui l'on ne remarquait aucune qualité digne du trône : aussi ne l'occupait-il pas longtemps.

On lit dans le livre intitulé Cang kien ¹, que la providence du Chang ti veillait p.008 au bien de l'État, & que ce fut par ses ordres, que le suffrage unanime des peuples déposa ce mauvais prince, pour mettre le vertueux Yao en sa place, qui joignit à la qualité d'empereur celle de législateur, & qui devint le modèle de tous les princes ses successeurs. L'*Y king* rapporte que pendant les soixante premières années de son règne, il n'aurait jamais pu porter, comme il faut, les sciences au plus haut point de perfection, sans l'assistance extraordinaire du Tien.

A la soixante-unième année le peuple se multipliant, & les plus

¹ Histoire générale.

Description de l'empire de la Chine

belles campagnes étant toutes couvertes d'eaux qui s'y étaient ramassées, & que quelques-uns croient être des restes du déluge, le grand Yu s'appliqua à faire écouler les eaux dans la mer, à aplanir les terres éboulées, & à les partager entre les peuples.

Neuf ans après ce grand empereur songea à s'associer au gouvernement de l'empire, un sage qu'il pût faire son successeur.

— Je ne trouve aucun mérite dans mes neuf enfants, dit-il à ses ministres : cherchez-moi quelqu'un, n'importe en quelle famille, pourvu qu'il soit véritablement sage, & d'une vertu éprouvée.

On lui suggéra un jeune homme de la campagne nommé Chun, qui étant continuellement en butte aux mauvais traitements d'un père, d'une mère, & de son frère aîné, n'en était que plus respectueux envers ses parents, & souffrait toutes leurs injures & leurs mauvais traitements, avec une douceur & une patience, que rien ne pouvait altérer.

— Voilà l'homme que je cherche, dit Yao ; lui seul est capable de maintenir l'ordre & la paix dans la famille impériale, & de régler sur ce modèle toutes les familles de ce vaste empire.

Il éprouva encore pendant trois ans sa vertu, & ensuite il le fit son gendre, son associé à l'empire, & son unique héritier, à l'exclusion de tous les princes de son sang, & même malgré les représentations de Chun, qui ne se croyait pas les qualités nécessaires pour être à la tête d'un si grand empire.

Dès qu'il fut en possession du trône, sa première fonction, dit le *Chu king*, fut d'en aller rendre un hommage solennel au Chang ti ; après quoi il dressa ces sages lois, qui sont le fondement, sur lequel est appuyé le gouvernement de l'empire. Il créa des mandarins, il donna de beaux préceptes sur les cinq principaux devoirs du roi & des sujets, du père & de ses enfants, du mari & de sa femme, des aînés & des cadets, & des amis entr'eux, en sorte que depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chacun savait à qui immédiatement il devait commander ou obéir.

Description de l'empire de la Chine

Son exemple donna un grand poids à ses préceptes. A voir sa respectueuse soumission envers Yao, qu'il regardait comme son père & son maître, il n'y avait personne qui ne se sentît porté à exécuter ses sages lois. Il semblait, dit le *Chu king*, que le Chang ti s'était fait lui-même collègue de Chun ; & que, pour faire réussir ses desseins, il lui eût laissé diriger à son gré sa toute puissance.

Yao ne mourut que vingt-huit ans après l'adoption de Chun. Le regret d'avoir perdu un si grand prince, fut universel dans tout l'empire. Chun se trouvant seul maître, partagea les emplois entre plusieurs sages, dont il voulut éprouver les talents. A l'exemple d'Yao, il ne choisit point un successeur dans sa famille : son choix tomba sur le sage Yu, & eût l'approbation générale.

O l'aimable Chun ! s'écrie le *Li ki*, vit-on jamais un meilleur prince ? Pendant sa vie, il n'eut à cœur que le bien public ; & à sa mort, loin de consulter la chair & le sang, & de placer son fils sur le trône, comme l'amour paternel l'en sollicitait, il ne songea qu'aux intérêts de son peuple : il fait voir qu'il en est le vrai père, en lui donnant dans la ^{p.009} personne du sage Yu, un autre lui-même, & un digne héritier de son affection pour les peuples.

Le grand Yu n'eut garde d'oublier un devoir qu'il regardait comme capital ; le culte du Chang ti ne fut jamais plus florissant que sous son règne : il songea même à prévenir la négligence, qui pourrait refroidir le zèle de sa postérité : il établit des mandarins à la cour & dans les provinces, comme autant de sages, qui seraient chargés de représenter aux empereurs l'obligation qu'ils ont d'honorer le Chang ti, & de leur donner, lorsqu'il serait nécessaire, d'utiles enseignements sur la pratique des neuf vertus royales.

Cette liberté qu'avaient les sages de l'empire, de représenter au prince quels étaient ses principaux devoirs, fut interrompue dans la suite des temps sous le tyran Kié, prince impie & voluptueux. Il n'admit dans les conseils que de jeunes libertins, qui fomentaient son irrégion, & le flattaient dans ses crimes.

Description de l'empire de la Chine

Tous les ordres de l'État ne purent souffrir plus longtemps sa cruauté, & le scandale de ses pernicieux exemples ; ils le déposèrent de la dignité impériale ; & ce fut par lui que finit la dynastie des Hia. Ils mirent sur le trône Tching tang petit-fils de Hoang ti ; & toute la raison qu'on alléguait de la chute de celui-là, & de l'élévation de celui-ci ; c'est que Kié était devenu un impie, qui avait oublié le serment qu'il avait prêté en montant sur le trône, de continuer le culte suprême au Chang ti.

La religion fut comme la base & le fondement de l'élévation de la dynastie des Chang ; aussi Tching tang porta-t-il encore plus loin que ses prédécesseurs le culte & la crainte respectueuse du Chang ti. Il rétablit les mandarins de la cour & des provinces, dans le droit de lui faire des remontrances, s'il venait à s'écarter tant soit peu de ce principal devoir.

Sept années d'une stérilité générale avaient réduit le peuple à la plus grande disette. L'empereur, après avoir offert inutilement plusieurs sacrifices pour apaiser la colère du Ciel, résolut de s'offrir lui-même comme une victime d'expiation : il se dépouilla des ornements de sa dignité, & partit avec les Grands de sa cour, pour se rendre à une montagne assez éloignée de la ville, où, les pieds & la tête nue, en posture de criminel, il se prosterna neuf fois devant le souverain maître de l'univers.

— Seigneur, dit-il, tous les sacrifices que je vous ai offerts pour implorer votre clémence, ont été inutiles : c'est moi sans doute qui ai attiré tant de malheurs sur mon peuple. Oserais-je vous demander ce qui a pu vous déplaire en ma personne ? Est-ce la magnificence de mon palais ? Est-ce la délicatesse de ma table ? Est-ce le nombre de mes concubines, que les lois néanmoins me permettent ? Je vais réparer toutes ces fautes par ma modestie, par ma frugalité, par ma tempérance. Si cela ne suffit pas, je m'offre à votre justice, punissez-moi, pourvu que vous épargniez mon peuple : faites tomber la foudre sur ma tête, pourvu qu'en même temps

Description de l'empire de la Chine

vous flassiez tomber la pluie sur les campagnes, & que vous soulagiez sa misère.

Sa prière fut exaucée, l'air se chargea de nuages ; une pluie féconde arrosa les campagnes, & donna une abondante récolte.

Ce fut un bonheur pour cette famille, que le grand nombre de sages qui parurent en ce temps-là : leur principal emploi était d'accompagner l'empereur aux sacrifices du Chang ti. Le colao ¹ Y yn se distingua parmi ces sages sous le règne de Tching tang, & de son fils Tai kia.

Ce ne fut que sous le tyran Tcheou, que ces sages ne furent plus écoutés. Leurs remontrances & leurs avis étaient p.010 récompensés par les plus cruels supplices, & souvent par la mort. On admirait en ce temps-là la vertu & la sagesse de l'incomparable Ven vang, & de son fils Vou vang. Tous les Grands de l'empire se réunirent pour détrôner Tcheou, & mettre Ven vang à sa place : celui-ci résista constamment à leurs pressantes sollicitations : il se contenta d'avoir les vertus, qui font les grands monarques, sans avoir l'ambition de le devenir. Il profita même de la disposition des esprits à son égard, pour les ramener à l'obéissance, qu'il croyait être due au tyran.

Durant neuf ans des plus grands troubles de l'État, ce fut par le canal de ce vertueux prince, que Tcheou faisait passer ses ordres, pour être obéi de ses sujets : ce fut aussi par les mains de Ven vang, qu'il offrait les sacrifices au Chang ti ; sans cela les princes feudataires auraient refusé d'y assister. Sur quoi le livre intitulé *Y king*, dit élégamment dans son style énigmatique, que tous les bœufs égorgés par Tcheou, ne valaient pas les plus viles offrandes de Ven vang ; parce que celui-là offrait des sacrifices avec un cœur souillé de crimes, au lieu que celui-ci faisait consister la meilleure partie de son offrande dans la pureté de son cœur.

Après la mort de Ven vang, il fut conclu d'une voix unanime dans

¹ Nom commun aux ministres de l'empire. Le nombre n'est point limité à quatre il y en a quelquefois six ou sept.

Description de l'empire de la Chine

une assemblée générale des tchu heou ¹, qu'on détrônerait le tyran, & qu'on mettrait Vou vang à la tête de cette expédition. Le seul Vou vang parût s'opposer à cette résolution : du moins il demanda du temps, pour examiner si c'était effectivement l'ordre du Tien. Il passa deux ans entiers à délibérer ; & son cœur fut agité de continuelles inquiétudes, ne sachant quel parti prendre, & craignant de s'attirer la colère du Tien, soit qu'il acceptât, soit qu'il refusât cette commission.

Enfin, après bien des combats intérieurs qu'il eût à soutenir, il se rendit aux prières & aux sollicitations de tout l'empire. Vou vang ne se fâcha qu'une fois, dit Confucius : dès le premier combat, le tyran mis en déroute, & abandonné des siens, courut à son palais, dressa un bûcher de ce qu'il avait de plus précieux, & s'ensevelit sous les ruines de son palais tout en feu. Ainsi finit la dynastie des Chang. Tous les suffrages mirent aussitôt Vou vang sur le trône, & il rétablit bientôt le gouvernement dans son premier état.

Il est vrai que l'ordre prétendu du Ciel, & le prétexte du zèle pour le bien public, qui servaient à colorer cette usurpation, n'ont pas justifié ce prince dans l'esprit de quelques écrivains postérieurs. Quoique Tching tang & Vou vang aient toujours été regardés comme de grands empereurs & des modèles de vertu, le célèbre Tchao can tsie prononce nettement, que la manière dont ils ont monté sur le trône, est une tache à leur gloire ; & il exalte bien davantage les princes Chun, Yu, Ven vang, Tcheou kong, qui ayant été collègues d'empereurs, n'ont pris pour eux que ce qu'il y avait de pénible dans le gouvernement.

Quoi qu'il en soit, il paraît par toute cette doctrine tirée des livres classiques, que depuis la fondation de l'empire par Fo hi, & pendant une longue suite de siècles, l'Être suprême, connu plus communément sous le nom de Chang ti, ou de Tien, était l'objet du culte public, & comme l'âme, & le premier mobile du gouvernement de la nation ; que ce premier Être était craint, honoré, respecté ; & que non seulement les peuples, mais les Grands de l'empire, les empereurs mêmes sentaient

¹ Princes feudataires.

Description de l'empire de la Chine

qu'ils avaient au-dessus d'eux un maître & un juge, qui sait récompenser ceux qui lui obéissent, & punir ceux qui l'offensent. C'était au Chang ti que tout se rapportait.

— De tous les êtres naturels, disait Confucius à son disciple Tseng tse, il n'y en a point de plus estimable que l'homme, p.011 de toutes les actions des hommes, il n'y en a point de plus louable que la piété filiale ; entre les devoirs de la piété filiale, le plus indispensable c'est d'obéir avec respect aux ordres de son père : mais pour lui rendre cette obéissance, rien de plus efficace que de l'associer au Chang ti : c'est-à-dire, de le représenter comme revêtu de la majesté & de l'autorité du Très Haut.

Tcheou kong frère de Vou vang, reconnût bien cette dépendance absolue, dans laquelle les empereurs, de même que leurs sujets, sont à l'égard du Chang ti. Il aimait tendrement l'empereur son frère ; & le voyant prêt de mourir à la seconde année de son règne, il se prosterna devant la majesté suprême, pour lui demander la guérison d'un prince, dont la vie était si nécessaire à l'État.

— C'est vous, seigneur, lui dit-il, qui l'avez placé sur le trône, & qui l'avez établi le père des peuples ; voudriez-vous nous punir par sa perte ? S'il vous faut une victime, agréez ma vie, je vous l'offre en sacrifice, pourvu que vous conserviez mon maître, mon roi, & mon frère.

Tching vang imita la piété de son père, & porta sur le trône le même respect pour le souverain maître de l'univers.

— Quelque élevé que je sois au-dessus du reste des hommes, dit-il dans le *Chu king*, je ne suis pourtant qu'un des petits sujets du Chang ti : puis-je me dispenser de lui rendre mes hommages ?

Tcheou kong était son oncle, & avait été son tuteur. L'autorité d'un si sage ministre causa des ombrages : l'envie & la malignité de quelques Grands, montèrent à un tel excès, qu'ils l'obligèrent de se

Description de l'empire de la Chine

retirer de la cour, & de s'exiler lui-même dans la province de Chan tong. Un affreux orage, qui s'éleva alors peu de temps avant la moisson, ravagea tous les biens de la campagne. Tching vang ne douta pas que le Tien ne fût irrité, & ne vengeât l'innocence opprimée. A l'instant il donna ses ordres pour le rappel de Tcheou kong : il alla même au-devant de lui, pour honorer son retour : mais il s'arrêta sur la route, pour faire sa prière au Chang ti, & lui représenter les besoins des peuples. Presque au même moment, un vent contraire à celui qui avait abattu jusqu'aux plus grands arbres, les redressa, les rétablit dans leur situation naturelle, & la récolte fut abondante.

Il est rapporté encore dans le *Chu king*, que trois princes du sang, qui s'étaient emparés de la régence durant la minorité de Tching vang, s'étant révoltés, parce qu'on l'avait rendue à Tcheou kong, l'empereur prit les armes pour les réduire, mais qu'auparavant il consulta le Chang ti.

— Le Tien, dit-il, ne favorise les armes des princes, que lorsqu'ils font la guerre par amour de la paix.

Le même esprit de religion anima le prince Kang vang. Il semblait, dit le *Chi king*, qu'il n'y avait point d'autre empereur à la Chine, que le Chang ti. La crainte du premier Être suffisait pour contenir les peuples dans le devoir. Il régna tant de bonne foi sous le gouvernement de ce prince, & sous celui de son père, à qui il succéda immédiatement, qu'ils n'avaient pas besoin d'intimider leurs sujets par la terreur des supplices : la prison était la seule peine qu'on imposait aux coupables : on en ouvrait la porte dès le matin : les prisonniers en sortaient pour aller à leur travail ; & ils y rentraient le soir d'eux-mêmes, pour y passer la nuit.

Un seul texte du *Chi king* fait connaître avec quels sentiments de confiance & de gratitude Tchao vang avait coutume de s'adresser au Chang ti.

— Réjouissez-vous, mon peuple, dit-il un jour aux laboureurs, vous n'êtes encore qu'à la fin du printemps, & vous êtes sur le

Description de l'empire de la Chine

point de recueillir les fruits de l'automne : nos champs nouvellement ensemencés, sont déjà chargés de la plus riche moisson. Grâces soient rendues ^{p.012} au Chang ti qui nous met si tôt en état de jouir de ses dons. C'est pourquoi je ne veux pas attendre jusqu'à la fin de l'automne, pour me présenter à lui, & le remercier d'une si prompte fertilité.

Mo vang son fils imita ses prédécesseurs dès qu'il fut sur le trône. Et comme les peuples n'étaient plus retenus par la crainte de l'Être suprême, de même que sous les règnes de Tching vang, & de son fils, il se regarda comme le ministre de la justice du Chang ti, & il étala aux yeux de ses sujets les supplices, dont leurs crimes devaient être punis, il dit dans le *Chu king*, qu'il n'est que le ministre du Très Haut, pour défendre l'innocent de l'oppression, & pour empêcher que le fort ne dépouille le faible.

La religion conserva son culte extérieur sous les quatre empereurs suivants, qui furent Kong vang, Ye vang, Hiao vang, & Y vang : mais ces princes dégénérent beaucoup de la vertu de leurs ancêtres ; semblables, dit le *Chi king*, à ces arbres qui conservent encore un beau feuillage, mais qui, faute de culture, ne portent plus de fruits, & commencent à dégénérer de leur espèce. Aussi devinrent-ils des objets de mépris, & le sujet de mille chansons satyriques. L'un d'eux (c'est Hiao vang) avait tant de passion pour ses chevaux, que pour récompenser le chef de son écurie, il l'éleva à la dignité de prince de Tsin : il ne prévoyait pas sans doute qu'un des descendants de ce nouveau prince, fonderait la famille suivante des Tsin, sur la ruine de celle des Tcheou.

Li vang, qui lui succéda, fut un prince détesté à cause de son orgueil & de sa tyrannie. Le silence du Chang ti, dit le *Chi king*, fut une énigme : on eût dit qu'il était endormi contre sa coutume : tout prospérait à ce prince vicieux, les peuples n'osaient souffler ; les censeurs mêmes de l'empire, obligés par le devoir de leurs charges de lui donner les avis convenables, étaient les premiers à l'entretenir dans ses crimes par de lâches adulations. Quoi donc, s'écrie l'auteur du *Chi*

Description de l'empire de la Chine

king, est-ce qu'il n'y a plus de justice au ciel ? L'impie jouirait-il paisiblement du fruit de ses crimes ? Attendez, poursuit-il, & vous verrez bientôt que le Chang ti ne suspend les efforts de son bras tout-puissant, que pour lancer de plus rudes coups.

En effet, les peuples se soulevèrent contre Li vang, ses parents & ses proches furent mis en pièces : le tyran ne se déroba à leur fureur que par la fuite, en s'exilant lui-même. Son fils Suen vang aurait éprouvé le même sort, si le fidèle Tchao kong, colao de l'empire, n'avait substitué son propre fils à sa place, sous le faux nom de Suen vang, & ne l'avait ainsi sacrifié, pour conserver la vie de l'héritier du trône.

Sur quoi le *Chi king* fait cette réflexion. On a beau s'envelopper de ténèbres, rien n'est caché au Chang ti : la nuit est pour lui aussi claire que le jour : il perce dans les réduits les plus secrets, où la malignité du cœur humain voudrait se dérober à sa vue : il est présent partout, & il porte sa lumière dans les détours les plus obscurs du labyrinthe impénétrable, où l'on essaierait de se cacher.

C'est à cette occasion qu'un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-quinze ans, nommé Oei vou kong, fit une ode qu'il se faisait chanter tous les jours à la porte intérieure de son palais. En vain, dit-il, la force humaine prétend-elle établir un État, si le seigneur du ciel n'y met la main pour l'affermir. Il s'écroule à la première secousse : c'est une eau, qui non loin de sa source va se perdre & se tarir dans le premier sable de la plaine : c'est une fleur qui s'épanouit le matin, & qui se flétrit le soir. Tout un peuple se corrompt à l'exemple d'un méchant roi.

Suen vang fut plus religieux que son père Li vang. Cependant son règne fut traversé par des calamités publiques : p.013 une année de sécheresse désola l'empire. Ce prince s'en plaint amèrement dans le *Chi king* :

— A la vue de ces campagnes desséchées, dit-il, comment un cœur ne serait-il pas desséché de tristesse ? Si le Chang ti qui peut tout, ne daigne pas jeter un regard de compassion sur moi, tandis que je lui fais le grand sacrifice pour la pluie,

Description de l'empire de la Chine

hélas ! que deviendra mon pauvre peuple ? Il faut qu'il périclite de faim. Ne vaudrait-il pas mieux que la colère du Ciel tombât sur moi seul, & que mon peuple fût soulagé ?

Je ne pousserai pas plus loin cette énumération. Il suffit de voir, par ce que rapportent les livres classiques, que, pendant plusieurs siècles consécutifs, c'est-à-dire, durant plus de deux mille ans, la nation chinoise a connu, respecté, & honoré par des sacrifices un Être suprême, souverain maître de l'univers, sous le nom de Chang ti, ou de Tien.

Si l'on compare ces anciens maîtres de la doctrine chinoise, avec les anciens sages du paganisme, on y trouvera une grande différence : ceux-ci semblaient ne prêcher la vertu, que pour se donner sur le reste du genre humain une supériorité, qu'ils n'avaient pas du côté de la fortune : d'ailleurs ils dogmatisaient d'une manière fastueuse & pleine d'ostentation ; & l'on s'apercevait qu'ils cherchaient moins à découvrir la vérité, qu'à faire briller leur esprit : au lieu que les maîtres de la doctrine inculquée dans les King¹, ce sont des empereurs, des premiers ministres dont la vertu donnait un grand poids à leurs instructions, qui observaient les premiers les lois gênantes qu'ils imposaient, & qui débitaient leur morale, sans user de détours & de subtilités, mais d'un air simple & naïf, d'une manière pratique, & qui tendait à la réformation des mœurs par la voie la plus courte.

Il semble que ce serait faire injure à ces premiers Chinois, qui ont suivi la loi de la nature, qu'ils avaient reçue de leurs pères, que de les taxer d'irréligion, parce qu'ils n'avaient pas une connaissance aussi nette, & aussi distincte de la divinité, qu'on l'a eue depuis dans le monde chrétien. Ne serait-ce pas trop exiger de ces anciens peuples, que de prétendre qu'ils auraient dû être aussi instruits que nous le sommes, nous qui avons été éclairés des plus vives lumières, que Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, est venu répandre sur la terre ?

Aussi est-il vrai de dire, que, quoique les livres classiques, & surtout

¹ Livres canoniques.

Description de l'empire de la Chine

le *Chu king*, exhortent souvent à craindre le Tien, quoiqu'ils placent les âmes des hommes vertueux auprès du Chang ti, on ne voit pas qu'ils aient parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie ; de même, quoiqu'ils assurent que le premier Être a produit toutes choses, on ne trouve point qu'ils s'expliquent assez clairement, pour juger qu'ils aient entendu par là une vraie création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut avouer que s'ils ont gardé sur cela le silence, ils ne l'ont pas niée, ils ne l'ont pas donnée comme impossible ; ils n'ont pas avancé, comme ont fait certains philosophes Grecs, que la matière, dont les êtres corporels sont composés, est éternelle.

On ne trouve pas non plus qu'ils aient parlé nettement sur l'état de l'âme ; & il paraît qu'ils en avaient une idée peu exacte, & peu conforme à la vérité. Néanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent que les âmes subsistent, lorsqu'elles cessent d'être unies au corps : certainement ils croyaient de véritables apparitions, témoin celle que rapporte Confucius.

Ce philosophe racontait à ses disciples les plus familiers, que pendant plusieurs années, il avait vu très souvent en songe le célèbre Tcheou kong fils de Ven vang, à qui l'empire était redevable de tant de belles instructions sur les mœurs & sur la doctrine. Et il est à p.014 remarquer que le savant Tchu hi, si distingué sous la dynastie des Song, étant interrogé si Confucius voulait parler d'un songe, ou d'une vraie apparition, répond sans hésiter, qu'il s'agissait d'une vraie apparition. Cependant il y avait six cents ans que Tcheou kong était mort, lorsqu'il apparût à Confucius.

A cette occasion je rapporterai deux autres faits à peu près de même nature, dont parle l'histoire chinoise, qui ne sont pas moins extraordinaires.

On lit dans le *Chu king*, que l'empereur Kao tsong ayant fait d'instantes prières au Tien ¹, pour obtenir un digne ministre d'État, qui

¹ Tien se prend pour Chang ti, & Chang ti pour Tien, quand il s'agit du souverain Être qui a créé & qui gouverne le ciel & la terre.

Description de l'empire de la Chine

réformât les mœurs de ses sujets ; le Chang ti lui apparût en songe, & lui fit voir distinctement le portrait de celui qu'il lui donnait ; qu'aux traits marqués dans le songe, il le fit chercher, & qu'on découvrit dans la foule du petit peuple, cet homme destiné à être premier ministre, ou plutôt à être maître de l'empereur & de l'empire ; que Fou yué (c'était son nom) tiré de l'obscurité & de la poussière, parla d'abord selon les maximes des anciens sages ; d'où il est aisé de juger que la doctrine qu'il enseignait était commune & répandue dans tous les États de la nation.

Des historiens postérieurs à Confucius, ont recueilli une tradition constante sur la ruine du royaume de Tsao, arrivée à la troisième année de l'empereur King vang. Un Grand de la cour de ce prince vit en songe les ancêtres de cette famille, qui, après avoir gémi sur ce que leurs descendants dégénéraient si fort de leurs vertus, disaient entr'eux : c'en est fait, notre race va perdre la couronne, & le pays Tsao ne sera plus un État particulier, comme il l'a été pendant l'espace de six cent trente-six ans. Un homme de tel nom assassinera le prince, & causera ce renversement.

Ce seigneur fut trop frappé de cette apparition, pour la traiter de simple songe. N'ayant pu découvrir personne à la cour de Tsao, qui portât le nom du traître désigné, il se contenta d'avertir le prince de se défier d'un tel homme, s'il se présentait à ses yeux. Le prince profita du conseil ; mais dans la suite il négligea, & oublia peut-être un avis si important : & en effet, il arriva qu'un homme de ce nom tua le dernier des rois de Tsao, & que ce pays fit ensuite partie du royaume de Song.

Il est à remarquer, que si l'on trouve dans ces anciens livres, des preuves de la connaissance, que les premiers Chinois ont eue de l'Être suprême, & du culte religieux, qu'ils lui ont rendu pendant une longue suite de siècles, on n'y aperçoit aucun vestige d'un culte idolâtrique. Cela paraît moins surprenant, lorsqu'on fait réflexion que l'idolâtrie ne s'est répandue que lentement dans le monde ; que, selon Eusèbe, elle a pris naissance dans l'Assyrie, où il ne parût des idoles que longtemps après Belus, qui les y a introduites ; que la Chine n'avait aucun commerce avec les autres nations ; qu'entre ce vaste empire & l'Assyrie, se trouvent les

Description de l'empire de la Chine

Indes, qui rendaient encore la communication plus difficile.

D'ailleurs l'histoire chinoise n'aurait pas manqué d'en parler, comme elle a marqué le temps où l'idole Fo fut transportée à la Chine, plusieurs siècles après Confucius. Il est vrai que du temps même de ce philosophe, la magie & diverses erreurs avaient infecté plusieurs esprits. Il se peut faire même qu'avant lui il se trouva parmi le peuple, & en quelques provinces, des idoles, & un culte superstitieux : mais c'est ce qui ne peut s'assurer sur des preuves tirées de l'histoire ; & il paraît que les savants attachés à la doctrine, qu'ils avaient reçue par tradition de leurs pères, n'y avaient aucune part.

p.015 Ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers temps, & à empêcher qu'il n'y ait été tout à fait éteint, c'est que l'empire, parmi ses tribunaux souverains, en a établi un presque dès son origine, qui a une pleine autorité, pour condamner & réprimer les superstitions qui pourraient se glisser, & qui s'appelle le tribunal des rits.

Cette précaution de la politique chinoise eût été bonne, si l'esprit humain était moins borné, & moins sujet à la séduction. Les plus fortes digues n'étant que l'ouvrage des hommes, ne tiennent point contre de violentes inondations. On a vu ailleurs qu'à la Chine, presque tout le corps des philosophes idolâtres contre ses propres lumières, par la crainte d'un peuple amateur des idoles, qui était sans frein, & trop maître dans l'État. L'ancienne doctrine des Chinois a toujours trouvé son appui établi dans ce tribunal, dont je viens de parler ; & c'est à la faveur de ses arrêts, qu'elle est restée la secte dominante.

Les missionnaires qui lisaient leurs arrêts, ont remarqué que les mandarins qui composent ce tribunal, & qui dans le particulier suivaient quelquefois certaines pratiques superstitieuses, lorsqu'ils étaient assemblés en corps pour en délibérer, les condamnaient hautement.

Ce peut bien être aussi par ce moyen que l'idée d'un premier & souverain Être s'est conservée si longtemps à la Chine, telle qu'on la voit dans les livres classiques : & il est certain qu'elle n'a point été défigurée, comme chez les Grecs & les Latins, par les fictions de la

Description de l'empire de la Chine

poésie. On ne voit point à la Chine pendant plusieurs siècles, ce qu'on a vu chez des nations entières, qui n'ayant de la divinité qu'une idée grossière & imparfaite, en sont venues peu à peu jusqu'à honorer du nom de dieux les héros de leur pays.

Quelque vénération que la nation chinoise ait eue pour ses plus grands empereurs, toujours constante dans son ancien culte, elle ne l'a rendu qu'au premier Être : & quoiqu'elle marquât son estime & son respect pour la mémoire des grands hommes, qui se sont rendus recommandables par leur rang, par leur vertu, & par leurs services, elle aimait mieux se rappeler leur souvenir par des tablettes, que par des statues, ou par des figures ressemblantes. On s'est donc contenté d'une tablette où étaient leurs noms, avec un court éloge, pour tenir à leur place ; de même que quelquefois une semblable tablette tient dans un lieu honorable la place du magistrat, qui a fini, à la satisfaction du peuple, l'exercice de son emploi, & qui passe à un autre gouvernement.

Cependant les troubles qui arrivèrent dans l'empire, les guerres intestines qui le divisèrent, & la corruption des mœurs, qui devint presque générale, n'étaient que trop capables de faire entièrement oublier l'ancienne doctrine. Confucius la fit revivre en donnant un nouveau crédit aux anciens livres, surtout au *Chu king*, qu'il proposa comme la véritable règle des mœurs.

J'ai déjà parlé de l'estime que s'acquiesce ce philosophe, qu'on regarde encore à présent comme le docteur de l'empire, & pour les ouvrages duquel on conserve la plus profonde vénération. Cependant ce fut de son temps que s'éleva la secte des Tao sseë.

L'auteur de cette secte ne vint au monde qu'environ cinquante-deux ans avant Confucius. La doctrine superstitieuse que ce nouveau maître enseigna, plût par sa nouveauté ; & quelque'extravagante qu'elle dût paraître aux esprits raisonnables, elle trouva de l'appui auprès de quelques empereurs, & un grand nombre de sectateurs qui la mirent en crédit.

De la secte des Tao sseë ¹

@

p.016 Lao kiun est le nom du philosophe, qui inventa cette nouvelle secte. Sa naissance, si l'on croit ce qu'en racontent ses disciples, fut des plus extraordinaires ; &, selon le rapport fabuleux qu'ils en font, il demeura pendant quatre-vingt ans dans les flancs de sa mère ; ce fut par son côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même un passage, & qu'il vit le jour. Un si prodigieux enfantement causa peu après la mort à celle dont il avait reçu la vie.

On a encore ses livres, mais qui ont été, à ce qu'on croit, fort défigurés par ses disciples ; quoiqu'on ne laisse pas d'y trouver des maximes & des sentiments dignes d'un philosophe sur les vertus, sur la suite des honneurs, sur le mépris des richesses, & sur cette heureuse sollicitude d'une âme, qui s'élevant au-dessus de toutes les choses humaines, croit pouvoir se suffire à elle-même.

Parmi ces sentences, il y en a une qu'il répétait souvent, surtout lorsqu'il parlait de la production de cet univers. *Le Tao, disait-il, ou la raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses.* Il semble par là qu'il ait eu quelque connaissance de la divinité ; mais c'était une connaissance bien grossière.

La morale de ce philosophe & de ses disciples est assez semblable à sa morale, celle de nos Épicuriens. Elle consiste à écarter les désirs véhéments, & les passions capables de troubler la paix & la tranquillité de l'âme. Selon eux l'attention de tout homme sage est de passer sa vie sans chagrin & sans sollicitude, & pour cela de bannir tout retour sur le passé, toute recherche inutile de l'avenir.

Ils prétendent que de s'agiter de soins inquiets, que de s'occuper de grands projets, que de se livrer à l'ambition, à l'avarice, & aux autres

¹ Docteurs de la loi.

Description de l'empire de la Chine

passions, c'est travailler plus pour ses descendants, que pour soi-même ; & que c'est être insensé que d'acheter le bonheur des autres, aux dépens de son propre repos & de sa félicité ; que s'il s'agit même de son propre bonheur, il ne faut se le procurer qu'avec des soins modérés, & ne pas s'abandonner à des désirs trop violents ; parce que ce qu'on regarde comme bonheur, cesse de l'être, s'il est accompagné de troubles, de dégoûts, & d'inquiétude, & si la paix de l'âme en est tant soit peu altérée.

C'est pourquoi ceux qui faisaient profession de cette secte, affectaient un repos, qui suspendait, disaient-ils, toutes les fonctions de l'âme. Et comme ce repos ne pouvait manquer d'être troublé par la pensée de la mort, ils se flattèrent de trouver un breuvage, par le moyen duquel on pourrait devenir immortel. Ils s'adonnèrent à la chimie, & s'entêtèrent de la pierre philosophale : ils eurent pareillement recours à la magie, & ils se persuadèrent que, par le ministère des démons qu'ils invoquaient, ils pourraient réussir dans leur dessein.

L'espérance d'éviter la mort, porta un grand nombre de mandarins à étudier cet art diabolique : les femmes surtout naturellement curieuses, & encore plus attachées à la vie, donnèrent avec fureur dans ces extravagances. Enfin quelques empereurs crédules & superstitieux, mirent en vogue cette doctrine impie, & multiplièrent beaucoup le nombre de ses sectateurs.

L'empereur Tsin chi hoang ti, cet ennemi juré des lettres & des savants, dont nous avons déjà parlé, se laissa persuader par ces imposteurs, qu'il se trouvait effectivement un breuvage qui rendait les hommes immortels, & qui ^{p.017} s'appelait Tchang seng yo ¹. Il fit chercher cette ambrosie dans plusieurs îles.

Vou ti sixième empereur de la dynastie des Han, se livra tout entier à l'étude des livres magiques, sous un maître de cette secte, nommé Li chao kiun. Il y en a qui prétendent que ce fut un effet de sa complaisance pour l'impératrice, qui s'était attachée à cette nouvelle

¹ Yo, médecine. Tchang, éternelle. Seng, vie.

Description de l'empire de la Chine

philosophie, comme étant plus favorable à ses passions, au mépris de la doctrine moins commode des anciens livres, & de Confucius, qu'elle détestait.

On ne fut pas longtemps à être informé dans les provinces de l'inclination de l'empereur, & de la protection ouverte, qu'il accordait à une secte qu'il avait embrassée lui-même. La cour se remplit aussitôt d'une foule innombrable de ces faux docteurs, qui s'étaient rendus célèbres par la science magique.

Ce prince perdit vers ce temps-là une des reines qu'il aimait éperdument, & il était inconsolable de sa perte. Un de ces imposteurs, par ses prestiges & ses enchantements, fit paraître aux yeux du prince la reine défunte ; & cette apparition, dont il fut surpris & effrayé, l'attacha encore plus fortement aux impiétés de la nouvelle secte. Il prit plusieurs fois le breuvage d'immortalité : mais enfin il s'aperçut qu'il n'en était pas moins mortel ; & se voyant sur le point d'expirer, il déplora trop tard sa folle crédulité.

La nouvelle secte ne souffrit aucun préjudice de la mort de l'empereur : elle trouva des protecteurs dans les princes de la même dynastie. Deux des docteurs les plus célèbres, furent autorisés à maintenir le culte, qui se rendait au démon dans ce grand nombre de temples, déjà répandus par tout l'empire. Ces faux docteurs distribuèrent de tous côtés, & vendaient bien cher de petites images, où étaient représentés cette foule d'esprits & d'hommes, qu'ils avaient placés au rang des dieux, & qu'ils nommaient sien gin, c'est-à-dire, immortels.

La superstition s'accrût de telle sorte, que sous les empereurs de la dynastie des Tang, on donna aux ministres de la secte, le titre honorable de Tien sseë c'est-à-dire, de docteurs célestes. Le fondateur de cette race, éleva un temple superbe à Lao kiun ; & Hiuen tsong, sixième empereur de la même dynastie, fit porter avec pompe sa statue dans son palais.

Les successeurs de ce chef de la secte, sont honorés pour toujours

Description de l'empire de la Chine

de la dignité de grands mandarins ; & ils résident dans une bourgade de la province de Kiang si, où ils ont un palais magnifique. On y voit un grand concours de peuples, qui s'y rendent des provinces voisines, pour demander des remèdes à leurs maux, ou pour apprendre leur destinée, & ce qui doit leur arriver dans la suite de leur vie. Ils reçoivent du Tien sseë un billet rempli de caractères magiques, & ils s'en retournent bien contents, sans plaindre l'argent que leur coûte cette faveur singulière.

Mais ce fut principalement sous l'empire des Song, que les docteurs de cette secte se fortifièrent davantage. Tchîn tsong, troisième empereur de cette dynastie, se laissa ridiculement surprendre à leurs fourberies & à leurs prestiges. Ces imposteurs avaient, pendant une nuit obscure, suspendu à la principale porte de la ville impériale, un livre rempli de caractères & de formules magiques, par lesquelles ils invoquent les démons ; & ils publièrent que ce livre était tombé du ciel. Le prince crédule alla par vénération le chercher à pied ; & après l'avoir reçu avec le plus profond respect, il le porta en triomphe dans son palais, & l'enferma dans un coffre d'or, où il le conserva précieusement.

Ce furent ces tao sseë qui introduisirent dans l'empire cette multitude ^{p.018} d'esprits jusqu'alors inconnus, qu'ils honorèrent comme des divinités indépendantes de l'Être suprême, & à qui ils donnèrent le nom de Chang ti. Ils érigèrent même des anciens rois en autant de dieux qu'ils invoquèrent.

Hoei tsong huitième empereur de la dix-neuvième race des Song, porta la superstition jusqu'à donner le nom de Chang ti, ou de maître suprême, à un docteur de cette secte nommé Chang y, qui s'était fait une grande réputation sous la dynastie des Han. Jusque-là les idolâtres mêmes avaient toujours distingué le Chang ti des autres divinités. Aussi un colao célèbre, qui a imprimé sur cette matière, attribue-t-il à cette impiété, l'extinction & la ruine entière des Song.

Cette secte abominable se fortifia de plus en plus avec le temps, & par la protection des princes que je viens de nommer, & par les passions des Grands qu'elle flattait, & par les impressions d'admiration ou de terreur, qu'elle faisait sur les peuples. Les pactes de leurs

Description de l'empire de la Chine

ministres avec le démon, les sorts qu'ils jetaient, les surprenants effets de leur art magique, infatuèrent la plupart des esprits ; & on les voit encore aujourd'hui extrêmement prévenus en leur faveur. On appelle assez ordinairement ces imposteurs, pour guérir les maladies, & pour chasser les démons.

Ils sacrifient à cet esprit de ténèbres trois sortes de victimes ; un cochon, un poisson, & une volaille : ils enfoncent un pieu en terre, & c'est souvent un sortilège : ils tracent sur du papier des figures bizarres, accompagnant les traits de leur pinceau de grimaces & de cris horribles : ils font un tintamarre affreux de chaudrons & de petits tambours : quelquefois, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réussissent : quelquefois aussi tout leur fracas ne produit nul effet. Ils savent néanmoins se concilier du respect & de l'autorité par leurs enchantements, & par le secours que le démon leur prête, pour tromper & séduire ces pauvres aveugles.

On voit à la Chine un grand nombre de scélérats vendus à ces ministres d'iniquité, qui font le métier de devins. Bien qu'ils n'aient jamais vu celui qui les consulte, ils lui disent son nom, & tout le détail de sa famille ; comment sa maison est située ; combien il a d'enfants, leurs noms, & leur âge ; & cent autres particularités, que le démon peut savoir naturellement, mais qui surprennent étrangement des esprits faibles & crédules, tels qu'est souvent le peuple chinois.

On voit ces devins, après avoir invoqué les démons, faire paraître en l'air les figures du chef de leur secte & de leurs idoles : d'autrefois ils font écrire un pinceau de lui-même, sans qu'on le touche ; & ce que le pinceau trace sur le papier, ou sur du sable, est la réponse à ce qu'on souhaite de savoir : ou bien ils font passer en revue tous les gens d'une maison dans un chaudron plein d'eau, & ils y font voir les changements qui doivent arriver dans l'empire, & les dignités imaginaires où seront élevés ceux qui embrassent leur secte ; enfin ils prononcent des paroles mystérieuses, & qui n'ont aucun sens : ils jettent des sortilèges sur les maisons & sur les personnes ; & rien n'est plus fréquent que d'entendre de ces sortes d'histoires. Il est vraisemblable que la meilleure partie

Description de l'empire de la Chine

n'est qu'illusion ; mais aussi il n'est guère croyable que tout le soit, & qu'il n'y ait réellement plusieurs effets, qu'on ne doive attribuer à la puissance du démon ¹.

¹ Les personnes sages parmi les Chinois, disent que ce sont de faux bruits qu'on fait courir, & qu'il n'y a rien de réel.

De la secte de Fo ou Foë

@

Il y avait deux cent soixante-dix ans que les empereurs de la dynastie des Han occupaient le trône impérial, & l'on comptait la soixante-cinquième année depuis la naissance de Jésus-Christ, lorsque l'empereur Ming ti introduisit à la Chine une nouvelle secte, encore plus dangereuse que la première, & qui a fait des progrès beaucoup plus rapides.

A l'occasion d'un songe qu'eût ce prince, il se ressouvint de ce mot que Confucius répétait souvent ; savoir, que c'était dans l'occident qu'on trouverait le saint. Il envoya des ambassadeurs aux Indes, pour découvrir quel était ce saint, & pour y chercher la véritable loi qu'il y enseignait. Les ambassadeurs crurent l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une idole nommée Fo ou Foë. Ils transportèrent à la Chine cette idole, & avec elle les fables dont les livres indiens étaient remplis, les superstitions, la métempsycose, & l'athéisme.

Cette contagion, qui commença par la cour, gagna bientôt les provinces, & se répandit dans tout l'empire, où la magie & l'impiété n'avaient déjà fait que trop de ravages.

On ne peut pas bien dire en quel endroit de l'Inde parût cette idole. Si les choses extraordinaires que ses disciples en racontent, ne sont pas autant de fables qu'ils aient inventées, on serait porté à croire avec saint François Xavier, que ce fut plutôt un spectre, qu'un homme ordinaire.

Ils rapportent qu'il naquit dans cette partie de l'Inde, que les Chinois appellent Chung tien cho ; qu'il eût pour père le roi de cette contrée, & que sa mère s'appelait Mo yé ; que sa mère le mit au monde par le côté droit, & qu'elle mourut peu après lui avoir donné la vie ; que lorsqu'elle conçut, elle rêva pendant son sommeil qu'elle avalait un éléphant ; que c'est là la source des honneurs que les rois des Indes rendent aux éléphants blancs, & qu'ils se sont fait souvent de sanglantes guerres,

Description de l'empire de la Chine

pour avoir cette sorte d'animal. Il fut d'abord nommé Che kia, ou Cha ka, comme les Japonais l'appellent.

A peine, disent-ils, ce monstre fût-il sorti des flancs de sa mère, qu'il se tint debout. Il fit sept pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre. Il parla même, & prononça clairement les mots suivants : *Il n'y a que moi dans le ciel & sur la terre qui mérite d'être honoré.*

A dix-sept ans il épousa trois femmes : il eût un fils que les Chinois nomment Mo heou lo. A dix-neuf ans il abandonna ses femmes, son fils & tous les soins terrestres, pour se retirer dans la solitude, & se mettre sous la conduite de quatre philosophes, que les Indiens appellent Ioghi. A trente ans il fut tout à coup pénétré de la divinité, & devint Fo ou pagode, comme l'appellent les Indiens. Se voyant Dieu, il ne songea plus qu'à répandre sa doctrine.

Le démon ne lui manqua pas au besoin. Ce fut par son secours qu'il fit les choses les plus étonnantes, & que par la nouveauté de ses prodiges il jeta la terreur parmi les peuples, & s'attira en même temps leur vénération. Les Chinois ont décrit ces prodiges dans de grands volumes, & les ont représentés dans diverses estampes.

Il n'est pas croyable combien ce Dieu chimérique se fit de disciples : on en compte quatre-vingt mille qui lui servirent à infecter tout l'orient de ses dogmes impies. Les Chinois les appellent Ho chang ; les Tartares lamas ; les Siamois talapoins ; les Japonais, ou plutôt ^{p.020} les Européens, bonzes. Parmi ce grand nombre de disciples, il y en eût dix des plus distingués par leur rang, & par leur dignité, qui publièrent cinq mille volumes en l'honneur de leur maître.

Cependant ce nouveau Dieu comprit qu'il était mortel comme le reste des hommes. Il avait atteint la soixante-dix-neuvième année de son âge : la défaillance de ses forces lui fit sentir qu'il était prêt de sa fin ; & ce fut alors, que mettant le comble à l'impiété, il vomit de son sein tout le venin de l'athéisme.

Il déclara à ses disciples, que jusqu'à ce moment il ne s'était servi avec eux que de paraboles ; que ses discours avaient été autant

Description de l'empire de la Chine

d'énigmes ; & que pendant plus de quarante ans il leur avait caché la vérité sous des expressions figurées & métaphoriques ; mais qu'étant sur le point de les quitter, il voulait leur communiquer ses véritables sentiments, & leur révéler le mystère de sa doctrine.

— Apprenez donc, leur dit-il, qu'il n'y a point d'autre principe de toutes choses, que le vide & le néant ; c'est du néant que tout est sorti ; c'est au néant que tout doit retourner ; c'est là qu'aboutissent toutes nos espérances.

Mais ses disciples s'en tinrent à ses premières paroles, & leur doctrine est entièrement opposée à l'athéisme.

Cependant ces dernières paroles de l'imposteur donnèrent lieu à cette célèbre distinction, qui s'est faite de sa doctrine, en extérieure, & en intérieure, dont je parlerai dans la suite. Ses disciples ne manquèrent pas de répandre une infinité de fables après sa mort : ils persuadèrent sans peine à un peuple simple & crédule, que leur maître était né huit mille fois ; qu'il avait passé successivement en différents animaux, & qu'il avait paru sous la figure de singe, de dragon, d'éléphant, &c.

C'était apparemment à dessein d'établir le culte de cette fausse divinité sous la figure d'une infinité de bêtes : aussi ces différentes bêtes, où, disait-on, l'âme de Fo avait passé, furent-elles adorées en plusieurs endroits. Le peuple chinois éleva de même plusieurs temples à toutes sortes d'idoles, & elles se multiplièrent à l'infini dans tout l'empire.

Parmi le grand nombre de disciples que se fit ce Dieu chimérique, il s'en trouva un qui lui était plus cher que tous les autres, à qui il confia ses plus intimes secrets, & qu'il chargea plus particulièrement d'étendre sa doctrine. On l'appelle Moo kia ye. Il lui ordonna de ne point s'amuser à appuyer ses dogmes de preuves, & de longs raisonnements, mais de mettre simplement à la tête des ouvrages qu'il publierait, ces paroles : *C'est ainsi que je l'ai appris.*

Ce même Fo parle dans un de ses livres, d'un maître encore plus

Description de l'empire de la Chine

ancien que lui, que les Chinois nomment O mi to, & que les Japonais, par corruption de langage, ont nommé Amida. C'est dans le royaume de Bengale que parût cet autre monstre. Les bonzes prétendent qu'il parvint à une si haute sainteté, & qu'il acquit tant de mérites, qu'il suffit maintenant de l'invoquer, pour obtenir le pardon de tous ses crimes. C'est ce qui fait que l'on entend continuellement les Chinois de sa secte prononcer ces deux noms O mi to, Fo. Ils croient que l'invocation de ces deux prétendues divinités les purifie de telle sorte, qu'ils peuvent ensuite lâcher impunément la bride à toutes leurs passions ; persuadés qu'il ne leur en coûtera qu'une invocation si facile, pour expier les crimes les plus énormes.

Les dernières paroles de ce Fo mourant, donnèrent naissance à une secte particulière d'athées, qui s'éleva parmi quelques bonzes ; les autres bonzes ayant de la peine à se dépouiller des préjugés de leur éducation, persévérèrent dans les premières erreurs que leur maître leur avait enseignées.

Il y en eut plusieurs qui tâchèrent d'accorder les uns & les autres par la distinction de deux doctrines, l'une ^{p.021} extérieure, & l'autre intérieure. La première, qui était à la portée du peuple, préparait les esprits à recevoir la seconde, qui ne convenait qu'aux esprits plus élevés : & pour faire mieux comprendre leur pensée, ils se servaient de cet exemple.

La doctrine extérieure, disaient-ils, est par rapport à la doctrine intérieure, ce qu'est le cintre à l'égard de la voûte qu'on bâtit. Cet assemblage de charpente n'est nécessaire que pour soutenir les pierres, qui servent à construire la voûte ; aussitôt qu'elle est achevée, la charpente devient inutile, & on la renverse. De même il n'est plus question de doctrine extérieure, dès qu'on a embrassé la doctrine intérieure.

Or voici quelle est la doctrine extérieure qui renferme les principes de la morale des bonzes, & qu'ils ont grand soin de débiter. Ils disent qu'il y a une grande différence entre le bien & le mal ; qu'après la mort il y a des récompenses pour ceux qui ont pratiqué le bien, & des

Description de l'empire de la Chine

supplices, dont on punit ceux qui ont fait le mal ; qu'il y a des lieux destinés pour les âmes des uns & des autres, où elles sont placées selon leur mérite ; que le Dieu Fo est né pour sauver les hommes, & remettre dans la voie du salut ceux qui s'en écartent ; que c'est lui qui expie leurs péchés, & qui leur procure une heureuse renaissance dans l'autre monde ; qu'il y a cinq préceptes à observer : le premier défend de tuer aucune créature vivante ; le second, de prendre le bien d'autrui ; le troisième, de se souiller par l'impureté ; le quatrième, de mentir ; & le cinquième, de boire du vin.

Mais surtout il ne faut pas manquer de pratiquer certaines œuvres de miséricorde qu'ils prescrivent. Traitez bien les bonzes, disent-ils, & fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance : bâtissez-leur des monastères & des temples, afin que par leurs prières, & par les pénitences qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchés, ils vous délivrent des peines auxquelles vous seriez sujets. Aux obsèques de vos parents, brûlez des papiers dorés & argentés, des habits & des étoffes de soie : tout cela dans l'autre monde se change en or, en argent, en véritables habits. Par ce moyen vos parents défunts ne manquent point des choses qui leur sont nécessaires, & ils ont de quoi se concilier les dix-huit gardiens des enfers, qui, sans ce secours, seraient inexorables, & leur feraient sentir tout le poids d'une rigueur inflexible. Que si vous négligez l'observation de ces commandements, songez qu'après votre mort vous serez en proie aux plus cruels tourments ; & que votre âme, par une longue suite de métempsycoses, passera dans le corps des plus vils animaux : vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, ou de quelque autre bête encore plus méprisable.

Il n'est pas aisé de dire jusqu'où va la crainte & l'effroi que ces chimères jettent dans l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. Une seule histoire le fera connaître : c'est le père le Comte qui la rapporte, comme étant arrivée à lui-même, lorsqu'il demeurait dans la province de Chen si.

Description de l'empire de la Chine

« On m'appela, dit-il, un jour, pour donner le baptême à un malade : c'était un vieillard de soixante-dix ans, qui vivait d'une petite pension, dont l'empereur l'avait gratifié. Dès que j'entrai en sa chambre :

— Que je vous suis obligé, mon Père, me dit-il, vous m'allez délivrer de bien de peines.

— Non seulement, lui répondis-je, le baptême délivre de l'enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuse. Quel bonheur pour vous d'aller au ciel jouir éternellement de Dieu !

— Je n'entends pas bien, repartit le malade, ce que vous me dites, & peut-être aussi ne me suis-je pas bien expliqué : vous saurez, mon Père, que je vis depuis longtemps des bienfaits de l'empereur. Les bonzes, parfaitement bien instruits de ce qui se passe en l'autre monde, ^{p.022} m'assurent que par reconnaissance je serai obligé après ma mort de le servir ; & qu'inafailliblement mon âme passera dans l'un de ses chevaux de poste, pour porter dans les provinces les dépêches de la cour. C'est pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dès que j'aurai pris ce nouvel état ; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne point mordre, à ne blesser personne : courez bien, me disent-ils, mangez peu, soyez patient, par là vous attirerez la compassion des dieux, qui souvent d'une bonne bête, font à la fin, un homme de qualité, & un mandarin considérable.

« Je vous avoue, mon Père, que cette pensée me fait frémir, & je n'y songe jamais sans trembler : j'y songe néanmoins toutes les nuits, & il me semble quelquefois durant le sommeil que je suis déjà sous le harnois, prêt à courir au premier coup de fouet du postillon. Je me réveille tout en eau, & à demi troublé, ne sachant plus si je suis encore homme, ou si je suis devenu cheval. Mais, hélas ! que deviendrai-je, quand ce ne sera plus un songe ?

Description de l'empire de la Chine

« Voici donc, mon Père, le parti que j'ai pris. On m'a dit que ceux de votre religion ne sont point sujets à ces misères ; que les hommes y sont toujours hommes, & qu'ils se trouvent tels en l'autre monde, qu'ils étaient en celui-ci. Je vous supplie de me recevoir parmi vous. Je sais bien que votre religion est difficile à observer ; mais fût-elle encore plus rude, je suis prêt de l'embrasser ; & quoi qu'il m'en coûte, j'aime encore mieux être chrétien que de devenir bête. »

Ce discours, & l'état présent du malade, me firent compassion ; mais faisant ensuite réflexion que Dieu se sert même de la simplicité & de l'ignorance, pour conduire les hommes à la vérité, je pris de là occasion de le détromper de ses erreurs, & de le mettre dans la voie du salut. Je l'instruisis longtemps : il crut enfin ; & j'eus la consolation de le voir mourir, non seulement avec des sentiments plus raisonnables, mais encore avec toutes les marques d'un bon chrétien.

On voit que si les Chinois sont les dupes d'une doctrine aussi absurde & aussi ridicule, que celle de la métempsychose, les bonzes, qui ont tant de zèle à la répandre, n'en retirent pas un petit avantage. Elle sert merveilleusement à toutes les fourberies qu'ils emploient pour arracher des aumônes, & grossir leurs revenus : tirés de la lie du peuple, & entretenus dès leur enfance dans une profession oisive, ils trouvent dans la métempsychose de quoi autoriser les ruses & les artifices qu'ils mettent en œuvre, pour intéresser la libéralité des peuples.

On en peut juger par le trait suivant. C'est le même Père le Comte qui le rapporte.

« Deux de ces bonzes, dit-il, voyant un jour dans la cour d'un riche paysan deux ou trois gros canards, se prosternèrent devant la porte, & se prirent à gémir & à pleurer amèrement. La bonne femme, qui les aperçut de sa chambre, sortit pour apprendre le sujet de leur douleur.

Description de l'empire de la Chine

— Nous savons, lui dirent-ils, que les âmes de nos pères ont passé dans le corps de ces animaux ; & la crainte où nous sommes, que vous ne les fassiez mourir, nous fera assurément mourir nous-mêmes de douleur.

— Il est vrai, dit la paysanne, que nous avons résolu de les vendre : mais puisque ce sont vos pères, je vous promets de les conserver.

Ce n'est pas ce que les bonzes prétendaient.

— Peut-être, dirent-ils, que votre mari n'aura pas la même charité ; & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident.

Enfin après un long entretien, cette bonne paysanne fut si touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque temps pour leur consolation. Ils les prirent avec respect, après s'être vingt fois prosternés devant eux : mais dès le soir même ils en firent un festin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-mêmes.

Au reste ces bonzes sont répandus par tout l'empire. Ce sont des gens du pays, ^{p.023} qu'on élève dans ce métier dès leur plus tendre jeunesse. Ces scélérats, pour perpétuer leur secte, achètent de jeunes enfants de sept à huit ans, dont ils font de petits bonzes, qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt ans pour leur succéder. Ils sont presque tous très ignorants, & il y en a peu qui sachent les principes de la doctrine de leur secte.

Tous les bonzes ne sont pas également célèbres : il y en a, pour ainsi dire, de tout étage : les uns ont l'emploi de quêter : les autres, en très petit nombre, qui ont acquis la connaissance des livres, & qui parlent poliment, sont chargés de visiter les lettrés, & de s'insinuer chez les mandarins. Il y a parmi eux des vieillards vénérables ; ce sont ceux-là qui président aux assemblées des femmes. Ces assemblées sont néanmoins très rares, & ne se pratiquent pas partout.

De plus, bien que les bonzes n'aient pas une hiérarchie parfaite, ils

Description de l'empire de la Chine

ont cependant des supérieurs qu'ils appellent Ta ho chang, c'est-à-dire, Grands bonzes ; & ce rang où on les élève, ajoute beaucoup à la réputation que leur âge, leur extérieur grave & modeste, & leur hypocrisie leur avait acquise. On trouve partout des monastères de ces bonzes ; mais tous ne sont pas également fréquentés par le concours des peuples.

Il y a dans chaque province certaines montagnes, où se trouvent des temples d'idoles, plus accrédités que tous les autres. On va de fort loin en pèlerinage à ces temples. Ces pèlerins, dès qu'ils sont au bas de la montagne, s'agenouillent, & se prosternent à chaque pas qu'ils font pour y monter. Ceux qui ne peuvent faire le pèlerinage, chargent quelques-uns de leurs amis de leur acheter une grande feuille imprimée, & marquée à un certain coin par les bonzes. Au milieu de la feuille est la figure du Dieu Fo. Sur l'habit de Fo, & tout autour de sa figure sont une infinité de petits cercles. Les dévots, & les dévotes au Dieu Fo, ont pendu au col, ou autour du bras une sorte de chapelet, composé de cent grains médiocres, & de huit plus gros ; à la tête se trouve un gros grain de la figure de ces petites tabatières faites en forme de calebasse. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts, qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O mi to fo*, auxquelles eux-mêmes ne comprennent rien. Ils font de plus cent genuflexions ; après quoi ils marquent d'un trait rouge un de ces cercles, dont la figure est toute couverte.

De temps en temps on invite les bonzes à venir à la maison pour y faire des prières, & pour sceller & authentifier le nombre des cercles qui en ont été remplis. On les porte en pompe aux funérailles dans un petit coffre bien scellé par les bonzes : c'est ce qu'ils appellent lou in, c'est-à-dire, passeport pour le voyage de cette vie en l'autre. Ce passeport ne s'accorde point, qu'il n'en coûte quelques taëls : mais, disent-ils, on ne doit point plaindre cette dépense, puisqu'on est assuré d'un voyage heureux.

Parmi ces temples de faux dieux, on en voit plusieurs de célèbres par la beauté & la grandeur des bâtiments, & par les figures bizarres

Description de l'empire de la Chine

des idoles. Il y en a de si monstrueuses, que les pauvres Chinois en les voyant, se prosternent quelquefois incontinent à terre, & la battent du front à plusieurs reprises, tant ils font saisis de frayeur.

Comme ces bonzes n'ont d'autre vue que d'amasser de l'argent, & que d'ailleurs, quelque réputation qu'ils se soient faite, ils ne sont qu'un amas de la canaille de l'empire, ils savent à merveille l'art de ramper devant tout le monde. Ils affectent une douceur, une complaisance, une humilité, & une modestie, qui éblouit d'abord. Les Chinois, qui ne pénètrent pas plus avant, les prennent pour autant de saints ; surtout lorsqu'à cet extérieur ils joignent un jeûne rigoureux, qu'ils se relèvent p.024 plusieurs fois la nuit pour adorer Fo, & qu'ils paraissent se sacrifier en quelque sorte pour le bien public.

Dans le dessein de se faire un mérite auprès des peuples, & de s'attirer une compassion qui excite leurs libéralités, ils se donnent en spectacle par de rudes pénitences qu'ils font dans les rues, & au milieu des places publiques. Il y en a à qui on a attaché au col & aux pieds de grosses chaînes longues de plus de trente pieds, qu'ils traînent dans les rues avec beaucoup de peine. Ils s'arrêtent aux portes de chaque maison. Vous voyez, disent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos fautes ; pouvez-vous ne pas nous accorder quelque légère aumône ?

On en voit d'autres dans les carrefours & dans les lieux les plus fréquentés, qui se mettent en sang, en se frappant la tête de toute leur force avec une grosse pierre. Mais parmi ces sortes de pénitences, il n'y en a guère de plus surprenante que celle d'un jeune bonze, dont le père le Comte fut témoin. Voici comme il la rapporte.

« Je rencontrai un jour au milieu d'un village un jeune bonze débonnaire, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône, & à l'obtenir. Il était debout dans une chaise bien fermée, & hérissée en dedans de longues pointes de clous fort pressés les uns auprès des autres, de manière qu'il ne lui était pas permis de s'appuyer sans se blesser. Deux hommes gagés le portaient fort lentement dans les maisons, où il priaient les gens d'avoir compassion de lui.

Description de l'empire de la Chine

— Je me suis, disait-il, enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes, résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avait plus de deux mille) ; chaque clou vaut dix sols ; mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce sera une aumône que vous donnerez, non aux bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charités, mais au Dieu Fo, à l'honneur duquel nous bâtissons un temple.

Je passais alors par ce chemin : ce bonze me vit, & me fit, comme aux autres, le même compliment. Je lui dis qu'il était bien malheureux de se tourmenter ainsi inutilement en ce monde ; & je lui conseillai de sortir de sa prison, pour aller au temple du vrai Dieu se faire instruire des vérités célestes, & se soumettre à une pénitence moins rude & plus salutaire.

Il me répondit avec beaucoup de douceur & de sang froid, qu'il m'était bien obligé de mes avis ; mais qu'il me le serait encore davantage, si je voulais acheter une douzaine de ces clous, qui me porteraient assurément bonheur dans mon voyage.

— Tenez, dit-il, en se tournant d'un côté, prenez ceux-ci ; foi de bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils sont tous de même prix.

Il proféra ces paroles d'un air, & avec une action, qui en toute autre occasion m'aurait fait rire ; mais pour lors son aveuglement me faisait pitié, & je fus pénétré de douleur à la vue de ce misérable captif du démon, qui souffrait plus pour se perdre, qu'un chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.

C'est le même motif de se procurer des aumônes, qui porte les bonzes à se transporter à l'instant dans toutes les maisons, où on les

Description de l'empire de la Chine

appelle, chez le pauvre comme chez le riche Ils y vont en tel nombre qu'on le souhaite ; ils y demeurent tant qu'on veut ; & quand il y a quelque assemblée de femmes, ce qui est rare, & ne se pratique, comme j'ai dit ci-dessus, qu'en quelques endroits, ils amènent quelquefois avec eux un bonze, qui est distingué des autres par la place qu'il prend, par le respect que les autres bonzes lui rendent, & par ses habits de cérémonie, qui ne peuvent être ^{p.025} portés que par des bonzes de son rang.

Ces assemblées de dames sont d'un bon revenu pour les bonzes. Il y a dans chaque ville plusieurs sociétés de dix, quinze, vingt femmes, plus ou moins. Elles sont la plupart de bonne famille & sur l'âge, ou bien veuves, & ont par conséquent quelque argent, dont elles peuvent disposer. On les fait supérieures de la communauté tour à tour, chacune pendant un an. C'est ordinairement chez la supérieure, que se tiennent les assemblées : & afin que les choses s'y passent dans l'ordre, toutes les autres contribuent une certaine somme d'argent pour la dépense commune.

Le jour qu'on tient l'assemblée, vient un bonze déjà sur l'âge, qui y préside, & qui entonne les antiennes de Fo. Les dévotes entrent dans le chœur ; & après qu'on a bien crié, *O mi to fo*, & bien battu de petits chaudrons, on se met à table, & l'on se régale : mais ce n'est là que la cérémonie ordinaire.

Aux jours plus solennels, on pare la maison de plusieurs idoles, que les bonzes placent en cérémonie, & de plusieurs peintures grotesques, qui représentent en cent façons les peines qu'on souffre dans l'enfer. Les prières & les festins durent sept jours. Le grand bonze est soutenu de plusieurs autres bonzes, qui fortifient le chœur.

Pendant ces sept jours un des principaux soins est de préparer, & de consacrer les trésors pour l'autre monde. Pour cela, on bâtit un corps de logis de papier peint & doré : c'est un ouvrage fort propre, & où il ne manque pas la moindre pièce d'une maison parfaite. On remplit ce petit palais d'un grand nombre de boîtes de carton peintes & vernissées : c'est dans ces boîtes que sont les lingots d'or & d'argent, c'est-à-dire,

Description de l'empire de la Chine

de papier doré. Il y en a plusieurs centaines qui servent à se rédimmer des supplices terribles qu'Yen vang, c'est-à-dire, le roi d'enfer fait souffrir à ceux qui n'ont rien à lui donner. On en met à part une vingtaine, pour gagner les gens du tribunal de ce roi des ombres. Le reste, aussi bien que la maison, c'est pour se loger, pour vivre, & pour acheter quelque charge en l'autre vie. On ferme toutes ces petites boîtes avec des cadenas de papier : puis on ferme le logis, & l'on en garde soigneusement les clefs.

Quand la personne, qui a fait tous ces frais, vient à mourir, on brûle le tout avec un grand sérieux ; puis on brûle les clefs de la maison & des petits coffres, afin qu'elle puisse les ouvrir, & en tirer son or & son argent, qui n'est plus alors de simple papier, mais qui s'est changé en argent fin, & en or excellent. Yen vang n'est point à l'épreuve de ce doux métal, rien n'est plus aisé que de le corrompre.

Cette espérance, jointe à tout cet extérieur, qui donne dans les yeux, fait une telle impression sur l'esprit des pauvres Chinois, qu'il n'y a qu'un miracle extraordinaire de la grâce qui puisse les détromper. Au reste, cet exercice de religion est parfaitement libre : on célèbre ces sortes de fêtes, quand la fantaisie en prend ; & l'on n'a jamais que de bonnes paroles de tous ces charlatans de bonzes, qui vous promettent une longue vie, de grands honneurs pour vos enfants, l'abondance des biens en ce monde, & par-dessus tout un grand bonheur dans l'autre. Telles sont les extravagances, dont ces imposteurs amusent la crédulité des peuples. Ils se sont acquis tant d'autorité sur les esprits, qu'on voit partout des idoles que les aveugles chinois invoquent sans cesse, surtout dans le temps de leurs maladies, lorsqu'ils entreprennent quelque voyage, ou lorsqu'ils se trouvent en péril.

Dans le voyage que le père de Fontaney fit de Siam à la Chine, sur une somme chinoise, il fut témoin de toutes leurs cérémonies, aussi ridicules que ^{p.026} superstitieuses. Ils avaient, dit-il, à la poupe de leur vaisseau une petite idole toute noire de la fumée d'une lampe, qui brûlait continuellement en son honneur ; avant que de se mettre à table, ils lui offraient les viandes préparées pour le repas ; deux fois le

Description de l'empire de la Chine

jour ils jetaient de petites gondoles de ce même papier, afin que s'occupant à renverser ces petits vaisseaux, elle épargnât le leur.

Que si nonobstant ces présents & ces offrandes, les flots de la mer venaient à être agités extraordinairement par l'esprit, qui, selon eux, les gouverne, ils mettaient au feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaise odeur empestaient l'air ; & ils prétendaient par là conjurer la tempête, & écarter bien loin ce mauvais démon. Mais ce fut à la vue d'une montagne, qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine, & où l'on a bâti un temple d'idoles, qu'ils se surpassèrent eux-mêmes dans leurs superstitions.

Après avoir offert des viandes, allumé des cierges, brûlé des parfums, jeté diverses figures de papier doré dans la mer, & s'être prosternés une infinité de fois, les matelots préparèrent un petit vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds : il avait ses mâts, ses cordages, ses voiles, & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, & même son livre de compte. On avait disposé à la poupe, à la proue, & sur les cordages, autant de petites figures de papier peint, qu'il y avait d'hommes sur le vaisseau. On posa cette machine sur un brancard, on la leva avec cérémonie, on la promena par le vaisseau au bruit d'un tambour & d'un bassin d'airain. Un matelot habillé en bonze, conduisait la marche, & s'escrimait d'un long bâton, en poussant de grands cris. Enfin elle fut descendue lentement dans la mer, & on la suivit des yeux, aussi loin qu'il fut possible. Le prétendu bonze monta sur la dunette, où il continua ses acclamations, en lui souhaitant un heureux voyage.

Comme il y a des assemblées de femmes où président les bonzes, il y a aussi des assemblées d'hommes qu'on appelle les Jeûneurs, Tchang tchai. Chaque assemblée a son supérieur, qui est comme le maître des autres, & qui a sous lui bon nombre de disciples qu'on appelle Tou ti. Ils lui donnent le nom de Sseë fou, qui veut dire docteur-père.

Lorsqu'on a de l'industrie, ou qu'on s'est fait quelque réputation, on parvient aisément à cette charge. On conserve dans une famille quelque vieux livre écrit à la main, qui a passé de père en fils depuis

Description de l'empire de la Chine

plusieurs années. Ce livre est rempli de prières impies que personne n'entend ; il n'y a que le chef de la famille qui sache les réciter. Quelquefois ces prières sont suivies d'effets surprenants ; il n'en faut pas davantage pour élever un homme à la qualité de Sseë fou, & pour lui gagner quantité de disciples.

Les jours que doit se tenir l'assemblée, tous les disciples sont avertis de s'y rendre, & nul n'oserait y manquer. Le supérieur est assis dans le fond de la salle & au milieu ; chacun vient se prosterner devant lui, & va ensuite se ranger modestement à droite & à gauche sur deux lignes. Quand le temps est venu, on récite ces prières secrètes & impies, & l'on finit par se mettre à table, & se plonger dans la débauche : car ce sont de plaisants jeûneurs, que les Jeûneurs de la Chine. A la vérité ils s'interdisent pour toute la vie l'usage de la viande, du poisson, du vin, des oignons, de l'ail, & de tout ce qui échauffe ; mais ils savent bien s'en dédommager par d'autres mets qu'ils se procurent, & surtout par la liberté qu'ils ont de manger autant de fois qu'ils veulent, à toutes les heures du jour.

Il ne faut pas croire non plus que cette sorte d'abstinence, coûte beaucoup à un Chinois : on en voit une infinité, qui, sans être Jeûneurs de profession, ^{p.027} se contentent de riz & d'herbes pour leur nourriture, faute d'avoir de quoi acheter de la viande. On ne doit pas de même s'étonner que ceux de cette secte soient si fort attachés à cette abstinence, que rien ne puisse la leur faire rompre. C'est pour eux un métier facile, dont ils retirent d'assez bons revenus.

Quand on est une fois parvenu au degré de Sseë fou, & qu'on a su se faire un grand nombre de disciples, le tribut que chaque disciple est obligé de payer aux jours qu'on s'assemble, monte dans une année à une somme assez considérable : outre que le métier de jeûneur est un excellent vernis qu'on passe sur tous les désordres d'une vie infâme & libertine, & qu'on se met dans une réputation de sainteté, qui s'acquiert à très peu de frais.

Enfin il n'y a point de stratagèmes, ni de ridicules inventions, auxquelles ces ministres de Satan n'aient recours, pour maintenir leurs

Description de l'empire de la Chine

dévots & dévotes dans l'attachement qu'ils ont au culte du Dieu Fo, & pour les aliéner des prédicateurs de l'Évangile. Tantôt ils leur font accroire que ces Européens, qui se sont introduits depuis plus d'un siècle dans l'empire, ne cherchent qu'à se fortifier par le nombre de leurs disciples, pour exécuter des desseins pernicious à l'État ; qu'ils se font des disciples à force d'argent ; & que l'argent ne leur manque pas, parce qu'ils ont le secret de le contrefaire ; tantôt qu'ils arrachent les yeux de leurs disciples, pour en faire des lunettes & observer les astres ; d'autre fois que leur dessein, en venant à la Chine, est de faire des recrues d'âmes, dont il y a disette en Europe ; que quand on meurt, après s'être une fois livré à eux, on ne peut plus leur échapper ; & que par le moyen de certains sorts qu'ils jettent sur les âmes, ils les forcent de passer en Europe. Voyez, ajoutent-ils, à quoi l'on s'expose.

Ces extravagances débitées avec une certaine confiance, & avec un ton d'autorité, ne laissent pas d'imposer à des esprits crédules. Cependant il faut avouer qu'elles ne font pas beaucoup d'impression sur les honnêtes gens : quelque apparence de piété qu'affectent les bonzes, on connaît leur vie, & on sait que la plupart d'entr'eux sont perdus de débauches : ils n'ont pas même beaucoup d'accès auprès d'un certain peuple, qui ne pense qu'à vivre, & dont toute la religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres, que chacun se forme à sa fantaisie.

Quoi qu'il en soit, ce n'est encore jusqu'ici que la doctrine extérieure de Fo, enseignée par les bonzes, & ajustée aux ruses & aux artifices qui leur servent à tromper la crédulité des peuples. Il n'est pas donné à tout le monde d'entrer dans les mystères de la doctrine intérieure ; le peuple grossier, & le commun des bonzes n'en est pas capable. Il faut, pour y être initié, avoir un esprit sublime, & propre à acquérir la plus haute perfection.

Cette doctrine intérieure est celle que Fo enseigna dans les derniers instants de sa vie, & que ses disciples, en qui il avait le plus de confiance, ont pris soin d'expliquer & de répandre. Il ne faut qu'exposer ce ridicule système, pour faire connaître jusqu'à quel excès de folie &

Description de l'empire de la Chine

d'extravagance peut conduire la bizarrerie de l'esprit humain.

Voici donc quelle est cette doctrine, que les maîtres de la secte prétendent être la seule qui soit véritable & solide. Ils enseignent que le principe & la fin de toutes choses, c'est le vide, ou le néant ; que c'est du néant que nos premiers parents ont tiré leur origine, & que c'est au néant qu'ils sont retournés après leur mort ; que le vide est ce qui constitue notre être & notre substance ; que c'est de ce néant, & du mélange des éléments que sont sorties toutes les productions, & qu'elles y retournent dans la suite ; que tous les êtres ne diffèrent les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualités ; de même, qu'il p.028 n'y a que les qualités diverses qui mettent de la différence entre la neige, la glace, & la grêle ; de même encore que du même métal on fait un homme, un lion, ou quelque'autre animal ; & qu'après avoir fait fondre tous ces êtres, ils perdent aussitôt leurs figures & leurs qualités, & ne sont plus qu'une même substance.

Ainsi, disent-ils, tous les êtres, soit animés, soit inanimés, quoique différents par leurs qualités & leurs figures, ne sont tous qu'une même chose, indistincte du même principe ; ce principe est quelque chose d'admirable ; il est très pur, exempt de toute altération, très subtil, très simple, & par sa simplicité, la perfection de tous les êtres ; enfin il est très parfait, & dans un continuel repos, sans avoir ni vertu, ni puissance, ni intelligence ; bien plus, son essence consiste à être sans intelligence, sans action, sans désirs ; pour vivre heureux, il faut s'efforcer par de continuelles méditations, & par de fréquentes victoires remportées sur soi-même, de devenir semblable à ce principe, & pour cela s'accoutumer à ne faire rien, à ne vouloir rien, à ne sentir rien, à ne penser à rien ; il n'est plus question de vices ou de vertus, de peines ou de récompenses, de providence & d'immortalité des âmes ; toute la sainteté consiste à cesser d'être, & à se confondre avec le néant ; plus on approche de la nature de la pierre ou d'un tronc d'arbre, plus on se perfectionne ; enfin c'est dans l'indolence & l'inaction, dans la cessation de tous désirs, dans la privation des mouvements du corps, dans l'anéantissement de toutes les facultés de l'âme, & dans la suspension

Description de l'empire de la Chine

générale de tous sentiments, que consiste la vertu & le bonheur ; quand un homme est une fois parvenu à ce bienheureux état, il n'y a plus pour lui de vicissitude & de transmigration à craindre, parce qu'à proprement parler, il n'est rien, ou s'il est quelque chose, il est heureux, &, pour tout dire en un mot, il est parfaitement semblable au Dieu Fo.

Cette doctrine ne laissa pas de trouver des partisans, même à la cour, où quelques Grands l'embrassèrent. L'empereur Kao tsong en fut si fort entêté, qu'il remit le gouvernement de l'empire à son fils adoptif, pour se livrer entièrement à ces folles & stupides méditations.

Cependant la plupart des lettrés s'élevèrent contre cette secte de faux contemplatifs, & entr'autres un colao célèbre, nommé Poui guei, zélé disciple de Confucius : ils la combattirent de toutes leurs forces, en faisant voir que cette apathie, ou plutôt cette monstrueuse stupidité qu'on s'efforce d'acquérir, en ne faisant rien, en ne pensant à rien, est le renversement de la morale, & de la société civile ; que l'homme n'est élevé au-dessus des autres êtres, que parce qu'il pense, qu'il raisonne, qu'il s'applique à connaître la vertu, & à la pratiquer ; que d'aspirer à cette folle inaction, c'est renoncer aux devoirs les plus essentiels, c'est anéantir les rapports nécessaires, qui sont entre le père & les enfants, le mari & la femme, le prince & les sujets ; qu'enfin si cette doctrine était suivie, elle réduirait tous les membres de l'État à une condition beaucoup inférieure à celle des bêtes.

C'est ainsi que la Chine se vit en proie à toutes sortes d'opinions ridicules & extravagantes. Quoique les lettrés combattent ces diverses sectes, qu'ils les traitent même d'hérésies, qu'ils aient fait naître plusieurs fois à la cour la pensée de les abolir dans toute l'étendue de l'empire, on les a toujours tolérées jusqu'ici, soit par la crainte d'exciter des troubles parmi le peuple, qui est fort entêté de ses idoles, soit qu'elles aient des protecteurs secrets parmi les savants, dont plusieurs, qui ont été tirés de la lie du peuple, ont de la peine à se déprendre des superstitions, dans lesquelles ils sont nés, & qu'ils ont sucées avec le lait. On se p.029 contente de les condamner en général comme des

Description de l'empire de la Chine

hérésies ; & c'est ce qui se pratique tous les ans à Péking.

C'est cet amas monstrueux de superstitions, de magie, d'idolâtrie, & d'athéisme, qui ayant infecté de bonne heure l'esprit de plusieurs lettrés a enfanté parmi eux une secte, qui tient lieu de religion ou de philosophie ; car on ne sait pas bien ce qu'on en doit penser, & il est à croire qu'ils ne le savent pas eux-mêmes.

@

De la secte de quelques lettrés de ces derniers temps

@

Les docteurs modernes, auteurs d'une nouvelle doctrine, par laquelle ils prétendent éclaircir ce qu'il y avait d'obscur dans les anciens livres, parurent sous le règne de la dix-neuvième famille des Song, plus de mille ans après que l'idolâtrie eût pénétré dans la Chine. Les troubles que les différentes sectes & les guerres causèrent dans l'empire, en bannirent tout à fait l'amour des sciences, & y introduisirent l'ignorance & la corruption des mœurs, qui y régnèrent pendant plusieurs siècles.

Il se trouva alors peu de docteurs capables de réveiller les esprits d'un assoupissement si général. Mais le goût que la famille impériale des Song prit pour les livres anciens, & l'estime qu'elle fit des gens habiles, inspirèrent peu à peu de l'émulation pour les lettres. On vit s'élever parmi les premiers mandarins, des hommes de mérite & d'esprit, qui entreprirent de commenter, non seulement les anciens livres canoniques, mais encore les interprétations de ces livres faites par Confucius, par Mencius son disciple, & par d'autres célèbres écrivains.

Ce fut en l'année 1070 depuis la naissance de Jésus Christ, qu'on vit paraître ces interprètes, qui se firent une grande réputation. Les plus célèbres furent Tchu tse, & Tching tse, qui publièrent leurs ouvrages sous le règne du sixième prince de la famille des Song. Tchu hi se distingua tellement des autres par sa capacité, qu'on l'honora du nom de prince des lettrés. Quoique ces auteurs fussent en réputation il y a cinq ou six cents ans, on ne fait pas difficulté de les regarder comme des auteurs modernes, surtout quand on les compare aux anciens interprètes, qui les précédèrent de quinze siècles.

Enfin vers l'an 1400 de Jésus-Christ, l'empereur Yong lo, troisième prince de la vingt-unième famille de Tai ming, choisit quarante deux docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de

Description de l'empire de la Chine

doctrine, qui pût être suivi des savants, & de s'attacher surtout aux commentaires de Tchu tse, & de Tching tse, qui fleurissaient sous la race des Song.

Ces mandarins s'appliquèrent à cet ouvrage ; & outre l'interprétation qu'ils firent des livres canoniques, & des ouvrages de Confucius & de Mencius, ils en composèrent un autre, qui contenait vingt volumes, & qu'ils intitulèrent *Sing li ta tsuen*, c'est-à-dire, *de la nature*, ou *de la philosophie naturelle*. Ils suivirent, comme on le leur avait prescrit, la doctrine de ces deux écrivains, qui n'avaient que trois siècles d'antiquité : & pour ne pas paraître abandonner le sens & la doctrine des anciens livres respectés dans tout l'empire, ils tâchèrent par de fausses interprétations, & en leur donnant des sens forcés, de les amener à leurs idées particulières.

L'autorité de l'empereur, la réputation de ces mandarins, leur style ingénieux & poli, les matières nouvelles qu'ils ^{p.030} traitaient d'une manière propre à piquer la curiosité, le soin qu'ils eurent de vanter leur intelligence dans le vrai sens des anciens livres ; tout cela donna du crédit à leurs ouvrages, & plusieurs lettrés s'y laissèrent surprendre.

Ces nouveaux docteurs prétendirent que leur doctrine était fondée sur celle de l'*Y king*, le plus ancien des livres chinois, dont nous avons déjà parlé : mais ils s'expliquèrent d'une manière obscure, remplie d'équivoques & de contradictions, se servant d'expressions propres à persuader qu'ils n'avaient garde d'abandonner l'ancienne doctrine, & se faisant réellement une doctrine nouvelle, parlant en apparence, comme les anciens, de l'objet du culte primitif, & donnant à ces paroles un sens impie, qui détruisait toute sorte de culte. Voici leur système, qu'il n'est pas aisé de débrouiller, & que vraisemblablement ceux qui l'ont inventé, n'entendent guère eux-mêmes.

Ils donnèrent au principe de toutes choses le nom de Tai ki, & comme ce nom, de l'aveu même de Tchu tse, qu'ils suivent dans leur système, n'a jamais été connu, ni de Fo hi auteur de l'*Y king*, & fondateur de la monarchie, ni de Ven vang, & de Tcheou kong, son fils, ses interprètes, qui ne sont venus que dix-sept cents ans après Fo hi,

Description de l'empire de la Chine

selon l'opinion de plusieurs Chinois, ils s'appuient de l'autorité de Confucius.

Cependant, selon le père Couplet, très versé dans l'intelligence des livres chinois, ce prince des philosophes, n'en a parlé qu'une seule fois ; & encore n'est-ce que dans un court appendice, qu'il a mis au bout du livre, qui contient ses interprétations de l'*Y king*, & où il dit, *que la transmutation contient le Tai ki, & que celui-ci produit deux qualités, le parfait & l'imparfait ; que ces deux qualités produisent quatre images ; & que ces quatre images produisent huit figures.*

A la réserve de ce seul texte, il n'est parlé nulle part du Tai ki, ni dans les cinq livres canoniques appelés Ou king ¹, ni dans les quatre livres de Confucius & de Mencius. Aussi les quarante-deux docteurs disent-ils, qu'ils sont redevables aux deux interprètes qui ont écrit sous la famille des Song, d'avoir découvert cette doctrine profonde & cachée, qui avait été ignorée de toute l'antiquité.

Quoiqu'ils disent que ce Tai ki est un je ne sais quoi, qu'il n'est pas possible d'expliquer, qui est séparé des imperfections de la matière, & auquel on ne peut pas donner de nom qui lui convienne, ils s'efforcent néanmoins d'en donner quelque idée, qui puisse autoriser leur sentiment ; & comme ces deux mots Tai ki signifient grand pôle, ou grand faite, ils disent qu'il est, par rapport à tous les êtres, ce qu'est le faite par rapport à un édifice ; qu'il sert à unir ensemble, & à conserver toutes les parties de l'univers, de même que le faite assemble & soutient toutes les parties qui composent le toit d'un édifice.

Ailleurs ils le comparent à la racine de l'arbre, & à l'essieu d'un chariot : ils l'appellent le pivot, sur lequel tout roule ; la base, la colonne, & le fondement de toutes choses. Ce n'est pas, disent-ils, un être chimérique, qui soit semblable aux vides de la secte des bonzes : c'est un être réel, qui existe véritablement, c'est ce qu'on conçoit qui existe avant toutes choses, & qui n'est pas distingué des choses avant lesquelles il existe ; qui est une même chose avec le parfait &

¹ Ou signifie cinq. King est pris là pour livre canonique.

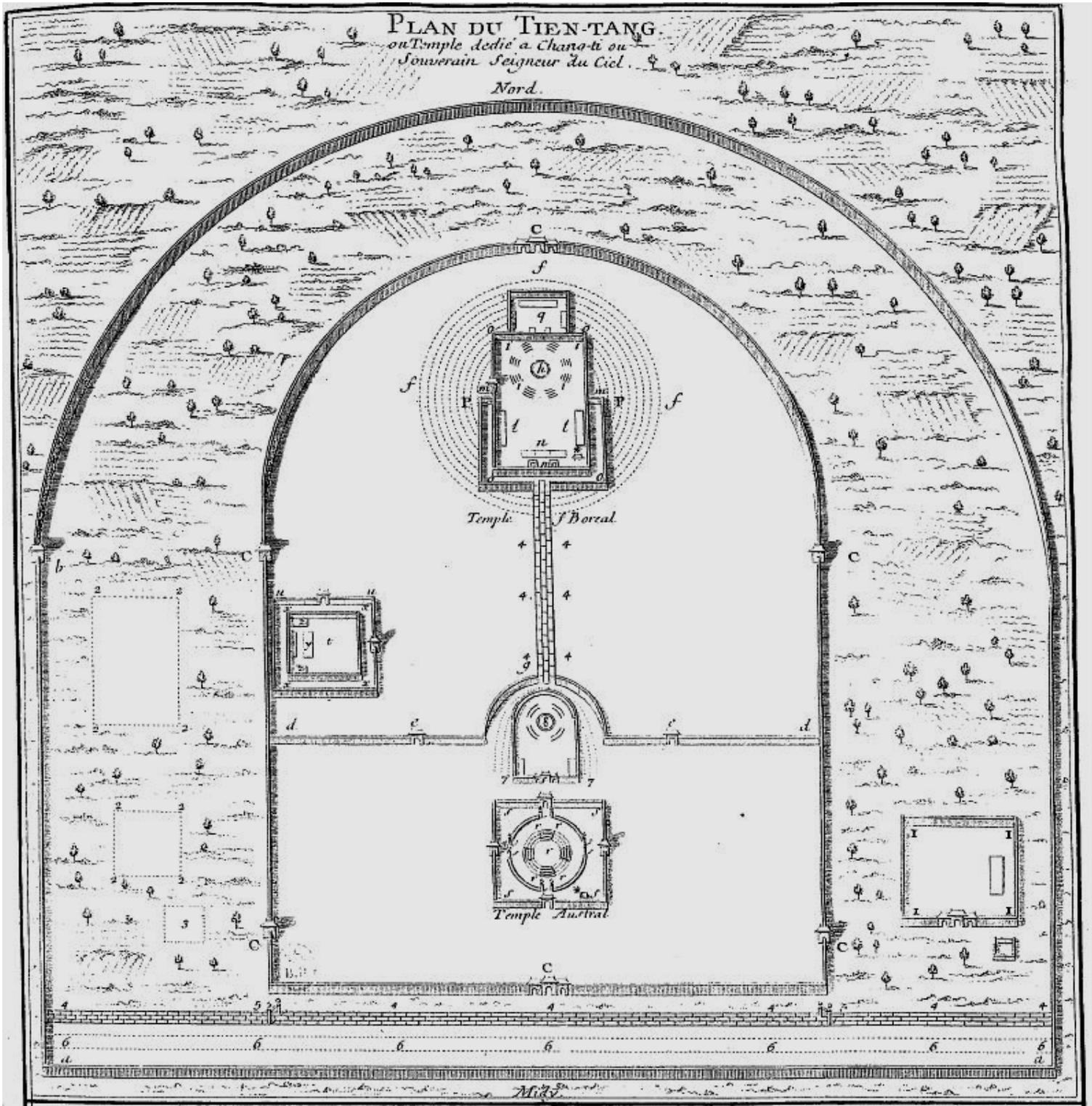
Description de l'empire de la Chine

l'imparfait, le ciel, la terre, & les cinq éléments ; en sorte que chaque chose peut être appelée à sa manière Tai ki.

Ils disent encore, qu'on doit le concevoir comme quelque chose d'immobile, & qui est en repos : lorsqu'il se meut, il produit l'yang qui est une matière parfaite, subtile, agissante, & dans un continuel mouvement : lorsqu'il se repose, il produit l'yn, qui est une ^{p.031} matière grossière, imparfaite, & sans mouvement. C'est à peu près comme un homme qui se tient en repos lorsqu'il médite profondément sur quelque matière ; & qui passe du repos au mouvement, lorsqu'il explique ce qu'il a médité. C'est du mélange de ces deux matières que naissent les cinq éléments, qui, par leur union & leur tempérament, font la nature particulière, & la différence de tous les corps. De là viennent les vicissitudes continuelles des parties de l'univers, le mouvement des astres, le repos de la terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. Ils ajoutent que cette matière, ou plutôt cette vertu répandue dans la matière, produit, arrange, & conserve toutes les parties de l'univers ; qu'elle en fait tous les changements ; & qu'elle est néanmoins aveugle dans ses opérations les plus régulières.

Cependant rien n'est plus surprenant que de lire les perfections que ces commentateurs modernes attribuent à leur Tai ki : ils lui donnent une étendue & une grandeur sans bornes : c'est, disent-ils, un principe très parfait, qui n'a ni commencement ni fin : c'est l'idée, le modèle, & la source de toutes choses : c'est l'essence de tous les êtres. Enfin dans d'autres endroits, ils le regardent comme quelque chose de vivant & d'animé : ils lui donnent le nom d'âme & d'esprit ; ils s'en expliquent même d'une manière à faire croire qu'ils le regarderaient comme la première intelligence qui a produit toutes choses, s'ils s'accordaient avec eux-mêmes ; & si, à force de vouloir concilier le sens des anciens livres avec leur système, ils ne tombaient pas dans les plus manifestes contradictions. Aussi est-ce la lecture de quelques endroits de leurs ouvrages, qui a porté des Chinois à élever des temples en l'honneur de Tai ki.

Description de l'empire de la Chine



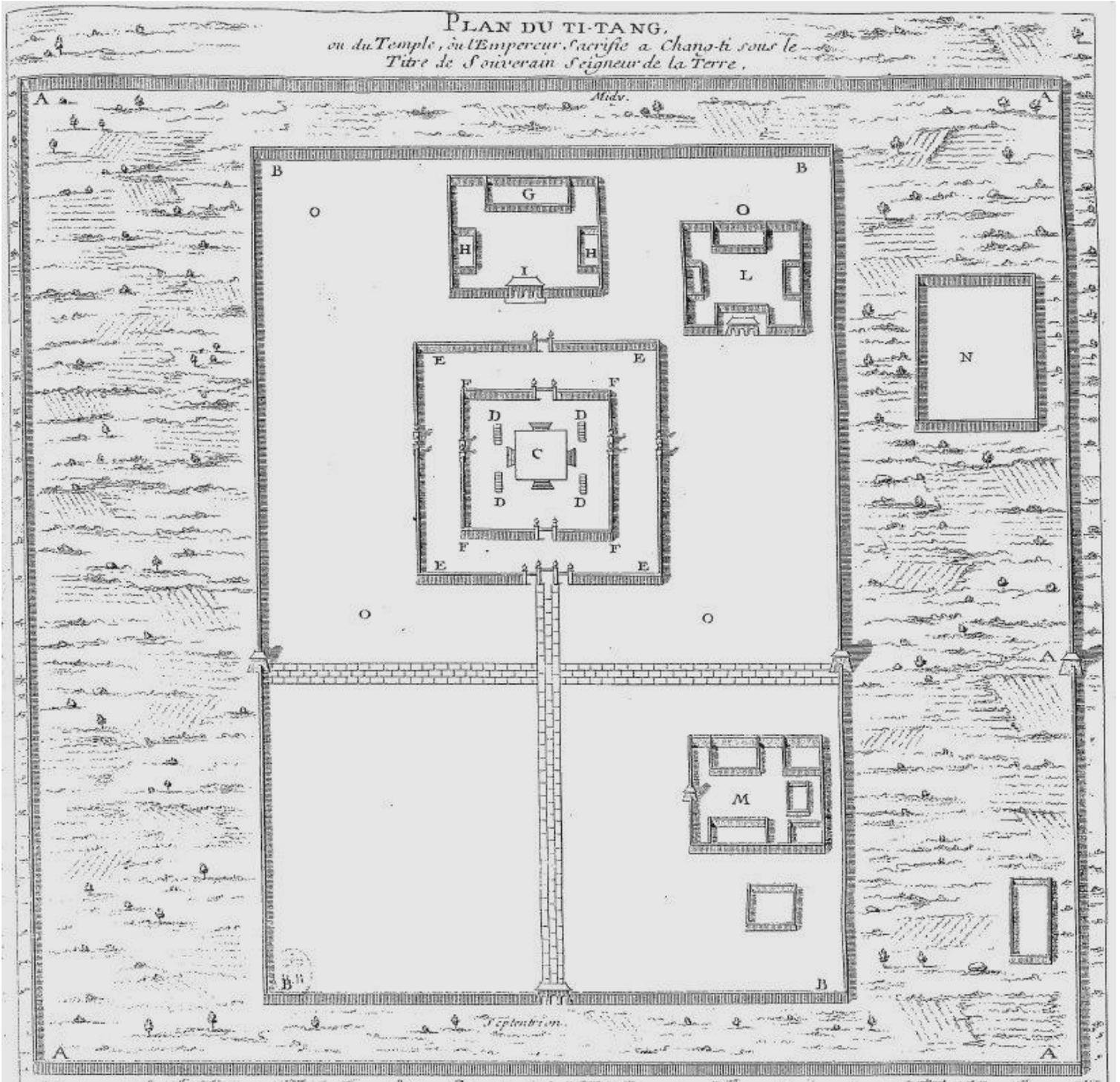
Description de l'empire de la Chine

Explication des lettres sur le plan du TIEN TANG

- a. Enceinte extérieure d'environ une lieue de circuit.
- b. Porte de l'enceinte extérieure. Cette porte est unique.
- c. Enceinte intérieure, avec six portes.
- d. Muraille de séparation qui coupe l'enceinte intérieure en deux espaces, l'un au nord, l'autre au Midy.
- e. Portes de communication de ces deux espaces.
- f. Temple boréal, dans un bocage de vieux cyprès.
- g. Chemin royal pavé.
- h. Temple en forme de rotonde avec un toit à trois étages. Chaque toit est de couleur différente : le supérieur est bleu céleste, le moyen est jaune, & l'inférieur est vert.
- i. Massif rond à trois étages, avec huit escaliers de 28 degrés chacun.
- l. Salles latérales pour la musique & pour les vases sacrés.
- m. Portes latérales.
- n. Salle percée en porte, avec une seconde porte vis à vis.
- *. Autel pour l'holocauste.
- o. Enceinte intérieure du temple boréal,
- p. Enceinte extérieure du temple boréal.
- q. Salle ou temple, où se conserve la tablette où est écrite le nom du seigneur du Ciel, hoang tien Chang-ti. Cette salle a une enceinte particulière avec deux bâtiments qui l'accompagnent, & une porte au midi.
- r. Massif rond à trois étages & ses escaliers semblables au massif du nord. Sur ce massif on dresse une tente pour placer la tablette de Chang-ti, devant laquelle l'empereur sacrifie, &c.
- s. Deux cours avec leurs enceintes, l'une carrée & l'autre ronde, ayant chacune quatre portes.
- *. Autel pour l'holocauste.
- t. Tchai-cong, où palais de retraite & de pénitence pour le jeune impérial de trois jours.
- u. Enceinte extérieure avec un fossé & deux portes.
- x. Enceinte intérieure.
- y. Appartement de l'empereur.
- z. Étuves ou bains pour les purifications.
- 1. Lieu où l'on serre les parafols, bannières, enfeignes & cent sortes d'instruments, qui accompagnent l'empereur dans sa marche solennelle.
- 2. Demeure des musiciens où joueurs d'instruments, entretenus au nombre de plus de cinq cents, pour la solennité du sacrifice impérial.
- 3. Lieu destiné pour tuer & préparer les victimes du sacrifice.
- 4. Grand chemin pavé.
- 5. Deux arcs de triomphe.
- 6. Allée de vieux cyprès.
- 7. Enceinte du lieu où l'on garde la tablette de Chang ti dans le temple austral. Cette enceinte est dans un bocage de cyprès, marqués par des points.
- 8. Salle ronde sur un Massif à trois étages, ou temple où l'on garde ladite tablette pendant le cours de l'année.

Description de l'empire de la Chine

PLAN DU TI-TANG,
ou du Temple, où l'Empereur sacrifie à Chao-ti sous le
Titre de Souverain Seigneur de la Terre.



Description de l'empire de la Chine

Explication des lettres sur le plan du TI-TANG

- A. Enceinte extérieure dont un côté est d'environ deux cents pas.
- B. Enceinte intérieure. Cette enceinte à deux portes, l'une au nord, & l'autre à l'occident. La première enceinte n'a qu'une porte : elle est à l'occident.
- C. Massif carré dont un côté n'a guère que trente pieds de long. On y monte par quatre escaliers de cinq ou six marches seulement. Sur ce massif, le jour du sacrifice seulement, on dresse une tente carrée pour placer la tablette de Chang-ti, avec l'inscription de Souverain maître de la Terre.
- D. Petits massifs de pierre placés aux côtés du grand, & dédiés aux génies tutulaires des montagnes, des rivières, &c.
- E. F. Deux cours avec leurs enceintes & portes en forme d'arcs de triomphe, qui regardent les quatre régions.
- G. Salle ou temple, où l'on garde pendant le cours de l'année, la tablette de Chang-ti.
- H. Salles latérales du temple.
- I. Porte du temple.
- L. Chin-sang, ou magasin sacré, où l'on serre tous les vases & instruments destinés à l'usage des sacrifices.
- M. Tchai cong, où palais de retraite & de pénitence.
- N. Demeure des mandarins qui gardent ce temple,
- O. Bocage carré de vieux cyprès.

Description de l'empire de la Chine

Ce qu'ils appellent Tai ki, ils lui donnent aussi le nom de Li : c'est, disent-ils encore, ce qui joint à la matière, compose tous les corps naturels ; ce qui donne à chaque chose tel être en particulier qu'elle a, & qui la rend différente de tous les autres êtres ; & voici comme ils raisonnent : Vous faites d'un morceau de bois un siège, ou une table ; le Li, c'est ce qui donne au bois la forme de siège ou de table ; rompez ce siège en plusieurs morceaux, brisez cette table : le Li de l'un & de l'autre ne subsiste plus.

Ils raisonnent de même en ce qui concerne la morale : ils appellent Li, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le prince & le sujet, le père & le fils, le mari & la femme ; ils donnent pareillement le nom de Li à l'âme, en tant qu'elle informe le corps ; & dès qu'elle cesse de l'informer, ce Li se détruit à sa manière : de même à peu près, disent-ils, que l'eau changée en glace, quand la chaleur est assez forte pour la dissoudre, perd le Li qui la faisait glace ; & elle reprend sa première fluidité, & son être naturel.

Enfin après avoir bien disputé sur le Tai ki & sur le Li, d'une manière fort entortillée, & assez peu intelligible, ils tombent nécessairement dans l'athéisme, en ce qu'ils excluent toute cause efficiente, surnaturelle, & qu'ils n'admettent d'autre principe, qu'une vertu inanimée & unie à la matière à laquelle ils donnent le nom de Li, ou de Tai ki.

Mais où ils se trouvent le plus embarrassés, c'est lorsqu'ils veulent éluder le grand nombre de textes clairs des livres anciens, où il est parlé des esprits, de la justice, de la providence d'un Être suprême, & de la connaissance qu'il a de ce qui se passe de plus secret dans les cœurs, &c. & qu'ils tâchent de l'ajuster à leur manière de penser toute charnelle : c'est alors qu'ils se jettent en de nouvelles contradictions, & qu'ils détruisent dans un endroit, ce qu'ils établissent comme certain dans un autre. En voici des exemples.

Ils enseignent clairement, que par l'empire que l'âme a sur ses mouvements ^{p.032} & sur ses affections, elle peut parvenir à la connaissance de cette âme suprême, de cette intelligence qui gouverne

Description de l'empire de la Chine

souverainement toutes choses ; que de même, à la vue de cette manière admirable, dont les êtres se perpétuent, en sorte que chaque être produit toujours & constamment son semblable, on prouve évidemment qu'il y a une grande intelligence, qui conserve, qui gouverne toutes choses, & qui les conduit à leurs fins de la manière la plus convenable. Ils en viennent jusqu'à nier que ce soit quelque chose d'inanimé & de matériel : ils assurent même que c'est un esprit, qu'il est indépendant, qu'il renferme la bonté de tous les êtres, & qu'il donne l'être à tout ce qui subsiste.

Il n'est pas étonnant que ces commentateurs modernes se donnent vainement la torture, pour accorder leurs opinions avec la doctrine des anciens livres ; puisque les principes qu'ils admettent, ne se trouvent nulle part dans l'antiquité chinoise.

J'ai déjà dit que leur Tai ki ne se trouve ni dans l'*Y king*, qui ne consiste que dans une table de soixante-quatre figures, composées de trois cent quatre-vingt-quatre lignes entières ou brisées ; ni dans les interprètes, qui sont venus dix-sept cents ans après Fo hi ; ni dans le *Chu king*, & les autres livres classiques : il ne se trouve qu'une seule fois dans un court appendice que Confucius a ajouté à ses interprétations de l'*Y king*. On ne parle aussi nulle part du Li, dans le sens que ces nouveaux commentateurs lui donnent.

C'est donc environ trois mille ans après Fo hi, fondateur de la monarchie chinoise, qu'on a vu éclore le fameux Tai ki, & seize cents ans après Confucius, qui n'en a parlé qu'une seule fois ; & encore les plus habiles interprètes assurent-ils, que ce philosophe n'entendait autre chose par ce mot, que la matière première.

On ne peut néanmoins disconvenir que ces commentateurs n'aient rendu service à l'empire, en réveillant le goût pour les anciens livres ; mais ils ont nui infiniment à un grand nombre de lettrés médiocres & peu habiles, qui s'attachant moins à approfondir le texte de ces précieux monuments, qu'à se remplir l'esprit de la doctrine insinuée dans les nouveaux commentaires, paraissent avoir donné dans une espèce d'athéisme, auquel ils ne se sentaient déjà que trop portés, &

Description de l'empire de la Chine

par la dépravation de leurs mœurs, & par les superstitions dont ils avaient été imbus dès leur enfance.

Cependant, si l'on en croit le témoignage d'une foule de missionnaires, qui ont passé la plus grande partie de leur vie dans l'empire, & qui s'y sont rendus très habiles dans la science chinoise, par une constante étude des livres, & par leur commerce avec les principaux lettrés ; si l'on en croit, dis je, ce témoignage, comme il paraît raisonnable, & comme en qualité d'historien, je ne puis me dispenser de le rapporter, les vrais savants n'ont pas donné dans ces folles idées : sans s'arrêter à la glose & aux interprétations des commentateurs récents, ils ne s'en tiennent qu'au pur texte, selon cette maxime si commune parmi eux : *Attachez-vous au texte, laissez-là le commentaire : Sin king pou sin tchuen.*

En effet, c'est, à ce texte, & non à sa glose que tout lettré a droit d'en appeler : c'est dans ce texte que la doctrine chinoise est marquée & fixée ; & tout ce que peuvent avancer les glossateurs modernes, est sans autorité, dès qu'on fait voir qu'il est peu conforme au texte des livres classiques. Ces vrais savants, uniquement attachés au texte des livres classiques, ont la même idée du premier être, que les anciens Chinois, & entendent comme eux, par les mots de Chang ti & de Tien, non pas le ciel visible & matériel, ou une vertu céleste inanimée & destituée d'intelligence ; mais ^{p.033} le premier Être, l'auteur & le principe de tous les êtres, le suprême seigneur, qui dispose de tout, qui gouverne tout, qui perce dans le secret des cœurs, à qui rien n'est caché, qui punit le vice, qui récompense la vertu, qui élève & abaisse ceux qu'il lui plaît, qu'on doit honorer par la pratique de la vertu, &c.

Aussi rien n'est-il plus fréquent que d'entendre ces lettrés se plaindre que l'innocence, la candeur, & la simplicité des premiers siècles, est entièrement oubliée ; que les savants négligent les anciens monuments ; que plusieurs ne sont disciples de Confucius que de nom ; & qu'ils n'ont d'autre but, que de parvenir aux charges & aux dignités, & de se faire de la réputation, en éblouissant les simples par une vaine éloquence.

Description de l'empire de la Chine

Néanmoins, comme on voyait des lettrés qui, en suivant les commentateurs modernes, & voulant tout expliquer par les causes naturelles, donnaient dans l'athéisme, & ne reconnaissaient pour premier principe, qu'une vertu céleste, aveugle, & matérielle, des missionnaires venus récemment à la Chine, furent portés à croire que c'était là l'opinion commune des savants : ils convinrent pourtant que si l'empereur prononçait sur la véritable signification du Tien & du Chang ti, en déclarant qu'il entend par ces mots, le seigneur du Ciel, & non pas le ciel matériel, leurs doutes se dissiperaient, & qu'ils ne feraient pas l'injustice aux savants de ce grand empire, de les regarder tous comme de vrais athées.

Il faut absolument que l'empereur parle, disait l'un d'eux ¹ ; il faut que l'empereur s'explique. Ils savaient que le feu empereur Cang hi était très versé dans l'intelligence des livres chinois, que c'est à lui, comme empereur, d'examiner les docteurs ; qu'il est le chef de la religion & de la doctrine des lettrés ; que c'est lui qui juge souverainement du véritable sens des lois, des cérémonies, & des coutumes, en qualité de pontife, de législateur, & de maître de l'empire.

On prit donc le parti en l'année 1700 de consulter ce prince avec les ménagements convenables, pour ne lui pas laisser entrevoir à quel dessein on demandait cette explication. Il déclara par un édit, qui fut conservé dans les archives, inséré dans les gazettes publiques, & répandu dans tout l'empire, que ce n'est pas au ciel visible & matériel qu'on offre des sacrifices, mais seulement au seigneur & à l'auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses ; & que c'est par cette raison que la tablette, devant laquelle on offre ces sacrifices porte cette inscription : *Au Chang ti, c'est-à-dire, au souverain seigneur* ; que c'est par respect, qu'on n'ose pas l'appeler par son propre nom ; & qu'on a coutume de l'invoquer sous le nom de Ciel suprême, de Ciel bienfaisant, de Ciel universel ; de la même manière que quand on parle avec respect de l'empereur, on ne l'appelle pas par son nom, mais on dit *les degrés de*

¹ M. Maigrot.

Description de l'empire de la Chine

son trône, la cour suprême de son palais ¹ ; que ces noms, quoique différents, si l'on regarde les termes, sont cependant les mêmes, si l'on regarde leur signification. Dans une autre occasion, parlant en public, il assura que les habiles Chinois disaient comme lui, que le principe de toutes choses est appelé Tien, Ciel, en style noble & figuré ; de même que l'empereur est appelé Tchao ting du nom de son palais, qui est le lieu où brille davantage la majesté impériale.

On consulta de même des princes, des Grands de l'empire, des premiers mandarins, & des principaux lettrés, & entr'autres le premier président de l'académie impériale, laquelle est composée des docteurs les plus célèbres, qui sont proprement les gens de lettres de l'empereur. Tous parurent surpris qu'il y eût des savants en Europe qui pussent p.034 croire que les lettrés de la Chine honorassent un être inanimé & sans vie, tel que le ciel visible & matériel : & tous déclarèrent qu'en invoquant le Tien ou le Chang ti, ils invoquaient le suprême seigneur du ciel, l'auteur & le principe de toutes choses, le dispensateur de tous les biens, qui voit tout, qui connaît tout, & dont la sagesse & la providence gouverne cet univers. Quoi, s'écriaient quelques-uns d'eux, nous jugeons que chaque famille doit avoir un chef, chaque ville un gouverneur, chaque province un vice-roi, tout l'empire un maître indépendant & absolu. Et nous pourrions douter qu'il y eût une première intelligence, un Être suprême, un souverain seigneur de l'univers, qui le gouverne avec sagesse & avec justice ? N'est-ce pas ce que nos anciens livres nous enseignent ? N'est-ce pas ce que nous avons appris de nos premiers sages ?

On peut connaître les sentiments du même empereur par les trois inscriptions ci-jointes, qu'il écrivit de sa propre main, & qu'il donna aux pères jésuites de Peking, pour la nouvelle église p.035 qu'ils avaient élevée vers la porte de Chun tchi muen. Dès l'année 1705 il voulut contribuer à la construction de cette église, & pour cela il leur fit présent de dix mille onces d'argent. Les caractères de l'inscription du

¹ On donne souvent au gouverneur le nom de la ville qu'il gouverne, fou, tcheou, hien.

萬有直元

AU VRAI PRINCIPE DE TOUTES CHOSES.

宣仁宣義奉昭極澤大權衡

Il n'a point eu de commencement , & il n'aura point de fin : il a produit toutes choses dès le commencement : c'est lui qui les gouverne, & qui en est le véritable Seigneur.

Il est infiniment bon , & infiniment juste ; il éclaire , il soutient, il regle tout avec une suprême autorité, & avec une souveraine justice.

無始無終先作形聲真主宰

Description de l'empire de la Chine

frontispice ont deux pieds ¹ & demi chinois de hauteur : les caractères des inscriptions de chaque colonne ont près d'un pied chinois de hauteur. Il paraît que Yong tching, qui a succédé à l'empereur Cang hi son père, a la même idée du Tien, que son prédécesseur, & les savants de son empire : on en peut juger par la manière dont il en parle dans un édit public. Voici à quelle occasion il fut donné.

Ce prince très attentif aux besoins de ses peuples, fut informé que la sécheresse menaçait une de ses provinces d'une stérilité générale. Aussitôt il s'enferma dans son palais, il jeûna, il pria jusqu'à ce qu'il eût appris que la pluie y était tombée en abondance ; après quoi il porta l'édit en question, où témoignant combien il était touché des misères de son peuple, il ordonna à tous les grands mandarins de l'informer avec soin des calamités dont les peuples de leur district seraient affligés ; puis il conclut par ces paroles :

« Il y a entre le Tien & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits. Remplissez vos devoirs, évitez les fautes : car c'est à cause de nos péchés que le Tien nous punit. Quand le Tien envoie quelque calamité, soyons attentifs sur nous-mêmes, mortifions-nous, corrigeons-nous, prions : c'est en priant, & en nous corrigeant, que nous fléchissons le Tien. Si je porte cet ordre, ce n'est pas que je me croie capable de toucher le Tien ; mais c'est pour vous mieux persuader qu'il y a, comme je viens de le dire, entre le Tien & l'homme une correspondance de fautes & de punitions, de prières & de bienfaits.

Mais il s'explique encore plus clairement dans une instruction qu'il donne à ses peuples au sujet d'une requête, qui lui fut présentée par un des premiers officiers de son empire.

Un surintendant de deux provinces écrivit à l'empereur, que partout où on avait élevé des temples à l'honneur du général d'armée Lieou mong, les sauterelles, & certains autres vers, ne portaient aucun

¹ Le pied chinois est un peu plus grand que le pied du Châtelet de Paris.

Description de l'empire de la Chine

dommage aux campagnes ; & qu'au contraire les territoires, où on ne lui avait point érigé de temple, se ressentaient toujours du ravage que ces insectes ont coutume de faire. D'autres grands mandarins lui avaient aussi proposé différents expédients superstitieux, pour demander ou la pluie, ou le beau temps selon le besoin. Voici l'instruction que Sa Majesté leur donna pour réponse, laquelle fut publiée par tout l'empire, & affichée aux carrefours des villes, avec le sceau du mandarin.

« Sur ce que j'ai averti quelques-uns des principaux officiers des provinces, de prévenir le dommage que les insectes peuvent causer dans les campagnes, on a mal interprété l'intention de mes ordres, & on y a donné un sens détourné, qui ne leur convient point. On s'est imaginé mal à propos, que je donne dans l'erreur ridicule de ceux qui ajoutent foi à ces esprits, qu'on appelle kouei chin ; comme si je croyais que les prières faites à ces prétendus esprits, soient un remède à nos afflictions. Voici donc ce que je veux dire.

Il y a entre le Tien & l'homme un rapport, une correspondance sûre, infaillible, pour les récompenses & pour les châtiments. Lorsque nos campagnes sont ravagées, ou par les inondations, ou par la sécheresse, ou par les insectes, quelle est la cause de ces calamités ? Elles viennent peut-être de l'empereur même, qui s'écarte de la droiture nécessaire pour bien gouverner, & qui force le Tien à employer ces ^{p.036} châtiments pour le faire rentrer dans son devoir. Peut-être aussi viennent-elles de ce que les principaux officiers de la province, sur laquelle tombent ces malheurs, ne cherchent pas le bien public & ne prennent pas la justice pour règle de leur conduite. Ne viennent-elles point aussi ces calamités, ou de ce que les gouverneurs des villes ne se comportent pas avec équité, ou ne donnent pas au peuple les exemples & les instructions convenables ; ou de ce que dans telle province dans tel pays, on viole les lois, on méprise les coutumes, on

Description de l'empire de la Chine

vit dans le désordre ? Alors le cœur de l'homme étant corrompu, cette belle union, qui doit être entre le Tien & l'homme, se trouble, se rompt ; & les adversités, les malheurs fondent sur nous en abondance. Car les hommes manquant ici-bas à leur devoir, le Tien alors change l'inclination bienfaisante qu'il avait à leur égard.

Persuadé de cette doctrine, qui est indubitable, aussitôt qu'on m'avertit que quelque province souffre, ou d'une longue sécheresse, ou de l'excès des pluies, je rentre aussitôt dans moi-même, j'examine avec soin ma conduite ; je pense à rectifier les dérèglements qui se seraient introduits dans mon palais. Le matin, le soir, tout le jour je me tiens dans le respect & dans la crainte. Je m'applique à donner au Tien des marques de droiture & de piété, dans l'espérance que par une vie régulière, je ferai changer la volonté que le Tien a de nous punir.

C'est à vous, grands officiers, qui gouvernez les provinces, c'est à vous à me seconder. C'est à vous, gouverneurs des villes, c'est à vous, peuple, soldats, & autres, de quelque qualité & condition que vous soyez ; c'est à vous, dis-je, à vous acquitter aussi de ce devoir. Veillez sur vous-mêmes, conservez-vous dans la crainte, examinez votre conduite, travaillez à vous perfectionner, aidez-vous, exhortez-vous mutuellement les uns les autres, réformez vos mœurs, faites effort, corrigez vos défauts, repentez-vous de vos péchés, suivez le chemin de la vérité, quittez celui de l'erreur ; & soyez assurés que, si de notre part nous remplissons tous nos devoirs, le Tien se laissera fléchir par notre conduite bien réglée, & nous attirerons sur nous sa paix & sa protection. La disette, l'affliction disparaîtront ; l'abondance, l'allégresse prendront leur place, & nous aurons le plaisir de voir se renouveler de nos jours, ce qu'on admira autrefois sous le règne heureux de l'illustre prince Tching tang.

Description de l'empire de la Chine

Car je ne puis trop vous le répéter ; pour prévenir les calamités, il n'y a pas de moyen plus sûr, que de veiller sur soi-même, de se tenir dans la crainte, & de travailler à sa perfection. Il faut examiner sa conduite, corriger ses fautes, honorer sincèrement, & respecter le Tien. C'est par cette attention & ce respect qu'on le touche, & qu'on le fléchit. Quand on vous dit de prier, & d'invoquer les esprits, que prétend-on ? C'est tout au plus d'emprunter leur entremise, pour représenter au Tien la sincérité de notre respect, & la ferveur de nos désirs. Prétendre donc en quelque sorte s'appuyer sur ces prières, sur ces invocations, pour éloigner de nous les infortunes, les adversités, pendant qu'on néglige son devoir, qu'on ne veille point sur soi-même, qu'on ne tient pas son cœur dans le respect & dans la crainte à l'égard du Tien pour le toucher ; c'est vouloir puiser dans le ruisseau, après avoir bouché la source ; c'est laisser l'essentiel pour s'attacher à ce qui n'est qu'accessoire. Comment pourriez-vous espérer par une telle conduite d'obtenir l'accomplissement de vos désirs ?

De plus, faites réflexion que le Tien de sa nature se plaît à faire du bien, à ^{p.037} répandre ses faveurs, à nous conserver, à nous protéger. S'il emploie la rigueur, c'est l'homme même qui se l'attire ; c'est lui seul qui est l'auteur de son propre malheur. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que souvent le vulgaire ignorant & incapable de réflexion, se sentant affligé, ou par l'excès des pluies, ou par la sécheresse, au lieu de rentrer dans soi-même, d'examiner sa conduite, & de corriger ses fautes passées, se livre à la douleur & au désespoir ; & ajoutant ainsi fautes sur fautes, crimes sur crimes, il achève par là de mettre le comble à son malheur. Car tenir un tel procédé, c'est détruire de plus en plus l'union qui doit être entre le Tien & l'homme ; c'est enfin forcer le Tien à décharger sur nous ses plus redoutables châtiments.

Description de l'empire de la Chine

Pour moi, je ne doute nullement que la stérilité & les autres calamités, que nous avons éprouvées pendant la suite de plusieurs années, n'aient eu pour cause les désordres dont je parle.

Voici donc encore une fois ce que je pense. Je suis véritablement & intimement persuadé qu'il y a entre le Tien & l'homme une union réciproque, & une parfaite correspondance. Je suis bien éloigné d'ajouter foi à ces esprits, qu'on appelle kouei chin. C'est pour vous instruire, vous surtout, grands officiers de la couronne & des provinces, que je n'ai pas dédaigné de prendre la plume, & d'exposer clairement ma pensée, afin que vous vous conformiez tous à mes sentiments. C'est là l'unique sujet de cette instruction.

Il y a plusieurs années que le père Favre, dans une dispute qu'il eût en présence de trois cents lettrés, leur prouva par différents traits des livres classiques, l'existence d'un Dieu, sa justice, sa bonté, sa providence, & ses autres perfections ; sans qu'aucun de ces lettrés s'avisât de contredire l'interprétation qu'il donnait aux livres de leurs anciens auteurs.

Grand nombre de chrétiens, dans les compositions qu'il leur faut faire, pour parvenir aux degrés, ou pour s'y maintenir, ont suivi les mêmes principes ; & loin de s'attirer la raillerie des savants, ils ont vu leur travail payé par des éloges, & par les récompenses qu'ils avaient méritées. Le docteur Chang keng, dans le temps qu'il aspirait au doctorat, remplit les commentaires qu'il fit sur l'*Y king*, de maximes & de principes semblables ; & il mérita l'approbation des savants.

Il semble qu'on peut conclure de tout ce que je viens de rapporter, que la secte des lettrés, qui est la dominante, doit se partager en deux classes.

La première, de ceux qui, sans beaucoup d'égard aux commentaires modernes, ne s'attachent qu'au pur texte des livres classiques, & qui ont la même idée de l'Être suprême, auteur de l'univers, que les

Description de l'empire de la Chine

premiers Chinois, c'est-à-dire, que les Chinois, qui depuis Fo hi jusqu'aux nouveaux commentateurs, ont vécu & raisonné pendant tant de siècles.

La seconde, de ceux qui, négligeant le texte, cherchent le sens de l'ancienne doctrine dans les gloses des nouveaux commentateurs, & s'attachant comme eux à une mauvaise philosophie, s'imaginent briller par des idées confuses, & ténébreuses ; & faire accroire qu'ils expliquent tout avec beaucoup de succès, par les causes matérielles, auxquelles ils attribuent non seulement la production, mais aussi le gouvernement de l'univers, & leur raison même. Ils ne laissent pas de témoigner, comme les autres, une profonde vénération pour l'ancienne doctrine, & de se dire disciples de Confucius. Mais les vrais disciples de Confucius l'étudient dans les sources ; & ceux-là ne cherchent sa doctrine que dans un petit ruisseau détourné, & tombent peut-être sans le vouloir bien ^{p.038} distinctement, dans les plus affreux égarements de l'athéisme.

Quoi qu'il en soit, comme je ne fais ici que le personnage d'historien, en rapportant les sentiments d'un grand nombre de missionnaires qui ont passé leur vie à la Chine, je ne dois pas dissimuler ce que quelques autres, qui sont persuadés que tous les savants de cet empire sont autant d'athées, opposent à ces divers témoignages de l'empereur, & des principaux lettrés.

Ils disent donc que c'est par politesse ¹ & par complaisance que l'empereur s'est expliqué de la sorte, & que les lettrés ont rendu ces témoignages ; que la déclaration de l'empereur est conçue en termes équivoques, & que c'est un oracle ambigu ; qu'il n'y a aucun athée, qui ne souscrive à sa déclaration ; que quand ce prince a répondu que c'était, non au ciel visible & matériel qu'il offrait des sacrifices, mais au seigneur & à l'auteur du ciel, de la terre, & de toutes choses, il entendait la racine & l'origine de tous les êtres, qui n'est autre chose

¹ Obsequiosâ quadam comitate ad mentem potius interrogantium quam ex propria sententia respondere potuerunt. Observationes Ep. Con. p. 134. Ibid. pp. 123-124.

Description de l'empire de la Chine

que le Li, ou cette vertu céleste inhérente à la matière, qui est, selon les athées de la Chine, le principe de toutes choses.

D'ailleurs, que quand on lit dans les livres, ou quand on entend dire aux Chinois ¹, que la vie & la mort, la pauvreté & les richesses, & généralement tous les divers évènements dépendent du Tien, ou du Ciel ; que rien ne se fait que par ses ordres ; qu'il récompense les gens de bien, & qu'il punit les méchants ; qu'il ne peut être trompé ; qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il connaît tout ; qu'il perce dans les plus secrets replis du cœur humain ; qu'il assiste les gens vertueux, qu'il les console ; que son cœur s'attendrit sur leurs maux ; qu'il est sensible à leurs plaintes ; qu'il se laisse fléchir par leurs prières ; qu'il déteste les superbes, qu'il a en horreur les hommes vicieux, &c. : toutes ces expressions doivent être regardées comme autant de métaphores, par lesquelles on fait entendre aux peuples, que toutes ces choses arrivent, comme si effectivement le ciel était intelligent ; qu'il récompensât la vertu ; qu'il punît le vice, &c.

Enfin ils prétendent que comme les stoïciens attribuaient les divers évènements à une fatalité inévitable, de même les lettrés chinois attribuent au ciel, c'est à-dire, à une vertu dominante dans le ciel, & qui influe sur toutes choses, les biens & les maux, les châtiments & les récompenses, les révolutions des États ; en un mot, tous les évènements heureux ou malheureux, qu'on voit arriver dans le monde ; & que c'est ainsi qu'ils l'entendent, quand ils disent que le ciel gouverne l'univers, qu'il récompense les gens de bien, &c.

Après avoir rapporté, & les sentiments des personnes habiles, qui vivant avec les lettrés chinois, ont le plus profondément étudié la doctrine de leur secte, & les pensées d'autres personnes qui ne pouvaient pas s'attribuer le même avantage, quelque bonne intention qu'ils eussent d'ailleurs, je ne dois pas oublier une espèce particulière de lettrés, qui se trouvent en assez grand nombre à la Chine, & qui se sont fait un système de toutes les sectes, s'accommodant aux unes &

¹ Ibid. p. 111.

Description de l'empire de la Chine

aux autres, & tâchant de les concilier ensemble.

Comme c'est par l'étude des lettres qu'on parvient aux dignités & aux magistratures, & que cette voie est ouverte à toutes les conditions, il y a beaucoup de lettrés, qui étant de basse naissance, ont été élevés dans l'idolâtrie, & qui, lorsqu'ils deviennent mandarins, soit par un reste des préjugés de l'enfance, soit par politique pour complaire aux peuples, & maintenir la tranquillité publique, semblent adopter les ^{p.039} opinions de toutes les différentes sectes ; ils y sont d'autant plus portés, que les Chinois de tout état ne pensent guère qu'à la vie présente. Les mandarins, qui sont les dieux vivants du pays, n'ont la plupart d'autre divinité que leur fortune : & comme elle est sujette à de fâcheux revers, leurs soins ne vont qu'à chercher les moyens de parer ces malheurs, & de se maintenir dans leur poste. Les étudiants, qui sont comme la petite noblesse, n'ont guère en tête qu'un certain honneur, qui consiste à réussir dans les examens, & à monter à un degré plus haut. Les marchands ne songent depuis le matin jusqu'au soir, qu'à leur négoce. Le reste du peuple ne pense qu'à trouver de quoi vivre, c'est-à-dire, un peu de riz, & quelques légumes. Voilà tout ce qui occupe les Chinois ; leurs pensées ne vont guère plus loin.

Les lettrés, dont je parle, ne laissent pas, comme les autres lettrés, de déclamer contre ce qu'ils appellent *Y tou an*, c'est-à-dire, contre les fausses sectes : mais l'expérience fait voir qu'ils ne sont pas moins esclaves de Fo, que le petit peuple. Leurs femmes, qui d'ordinaire sont fort attachées aux idoles, ont coutume d'avoir dans le lieu le plus honorable de leurs maisons, une manière d'autel, où elles placent une troupe d'idoles bien dorées. C'est là que par complaisance ou autrement, ces prétendus disciples de Confucius fléchissent souvent le genou : quand quelqu'un d'eux aurait assez de confiance pour résister au torrent, du moins aura-t-il bien de la peine à se défendre des moyens imaginaires, dont on se sert pour connaître l'avenir. Si quelqu'un de la maison vient à mourir, il est rare qu'il manque à appeler les bonzes, à brûler des papiers dorés, & à faire tout ce qui est en usage ; sans cela, loin de passer pour un philosophe, on le

Description de l'empire de la Chine

regarderait comme un méchant homme.

L'ignorance extrême de la nation chinoise contribue beaucoup à la facilité, avec laquelle ces prétendus docteurs donnent, ainsi que le peuple, dans les plus ridicules superstitions. Cette ignorance ne regarde point les finesses & l'habileté du négoce ; ils en savent sur cela plus que les Européens. Elle ne regarde point non plus les lois du gouvernement ; il n'y a point d'empire au monde qui en ait de plus belles, ni de peuples plus disposés à se laisser gouverner. Elle ne regarde pas même une espèce de philosophie morale, qui consiste en de sages maximes ; leurs livres en sont pleins, il ne s'agirait que de les mettre en pratique. Mais ces habiles docteurs, à un peu de morale près, ignorent ordinairement les autres parties de la philosophie : ils ne savent ce que c'est que de raisonner avec quelque justesse sur les effets de la nature, qu'ils se mettent peu en peine de savoir ; sur leur âme, sur un premier être, qui n'occupe guère leur attention ; sur l'état d'une autre vie, sur la nécessité d'une religion. Il n'y a pourtant point de nation qui donne plus de temps à l'étude : mais leur jeunesse se passe à apprendre à lire, & le reste de leur vie, ou à remplir les devoirs de leurs charges, ou à composer avec élégance des discours académiques.

C'est cette ignorance grossière de la nature qui fait qu'un grand nombre attribuent presque toujours ses effets les plus communs à quelque mauvais génie, mais cela se trouve pour l'ordinaire parmi le menu peuple, & surtout parmi les femmes ; ils tâchent de l'apaiser par des cérémonies impies & ridicules : tantôt ce sera quelque idole, ou plutôt le démon qui habite dans l'idole : tantôt ce sera quelque haute montagne, ou quelque gros arbre, ou quelque dragon imaginaire, qu'ils se figurent dans le ciel ou au fond de la mer : ou bien, ce qui est encore plus extravagant, ce sera comme la quintessence de quelque bête, d'un renard par ^{p.040} exemple, d'un singe, d'une tortue, d'une grenouille, &c. C'est ce qu'ils appellent tsing, ou bien yao couai, ou couai tout seul, c'est-à-dire, monstre, ou chose fort surprenante.

Ils disent que ces animaux, après avoir vécu longtemps, ont le

Description de l'empire de la Chine

pouvoir de purifier leur essence, de se dépouiller de ce qu'ils avaient de grossier & de terrestre ; & cette partie plus subtile qui demeure, c'est ce qui se plaît à troubler le jugement aux hommes & aux femmes : un renard ainsi purifié est terriblement à craindre. Dès qu'ils sont malades, & que la fièvre les fait extravaguer, c'est visiblement le démon qui les tourmente : on appelle les tao sseë ; & on ne peut imaginer combien de jongleries y & quel tintamarre ils font dans la maison.

C'est ainsi que le démon se joue du peuple, & même des demi-savants. Il met surtout en usage trois sortes d'inventions, qui ne servent pas peu à entretenir leur ignorance.

La première, c'est ce que les Chinois appellent souan ming, supputer sa destinée. Tout est plein à la Chine de tireurs d'horoscopes : ce sont la plupart des aveugles, qui jouent d'une espèce de petit turbe, & qui vont de porte en porte s'offrir à dire la bonne aventure, pour deux ou trois doubles. Il est étonnant d'entendre ce qu'ils débitent sur les huit lettres qui composent l'an, le mois, le jour, & l'heure de la naissance d'un chacun, & qu'on appelle pour cette raison-là Pa tseë. Ils vous prédisent des malheurs généraux qui vous menacent : ils promettent ordinairement des richesses & des honneurs, grand succès dans le commerce ou dans les études : ils vous apprennent la cause de votre maladie, ou de celle de vos enfants, pourquoi votre père ou votre mère sont morts : c'est toujours quelque idole qu'on a offensée, & qu'il faut apaiser ; c'est un certain bonze qu'il faut appeler, &c. Si par un pur effet du hasard, ce qu'ils ont prédit arrive, l'erreur jette dans les esprits de plus profondes racines que jamais. Si leurs prédictions se trouvent fausses, on se contente de dire que cet homme-là ne savait pas son métier, pou ling.

La seconde invention, c'est de tirer le sort pa coua, ou bien ta coua. C'est souvent consulter les esprits. Il y a plusieurs manières de le tirer : la plus ordinaire est d'aller devant une idole, y brûler quelques parfums, & battre plusieurs fois la terre du front. Il y a toujours proche de cette idole un cornet de bois rempli de petits bâtons plats de la longueur d'un demi pied, sur lesquels on a écrit des caractères énigmatiques, qui sont

Description de l'empire de la Chine

comme autant d'oracles. Après bien des révérences, on fait tomber au hasard un de ces petits bâtons, & l'on s'en fait expliquer le sens par le bonze qui préside souvent à cette cérémonie : ou bien l'on consulte une grande pancarte, qui est affichée contre le mur, & qui déchiffre tout ce grimoire. C'est ce qui se pratique lorsqu'on entreprend quelque affaire, ou quelque voyage ; lorsqu'il s'agit de vendre ou d'acheter ; quand on songe à marier ses enfants ; & en cent autres occasions, pour avoir un jour heureux, & ensuite un succès favorable.

La troisième invention est la plus ridicule de toutes : c'est cependant celle dont les Chinois sont le plus entêtés : ils l'appellent fong chouï, c'est à-dire, le vent & l'eau ; & ils entendent par là l'heureuse ou la funeste situation d'une maison, & surtout d'une sépulture. Si donc par hasard votre voisin bâtit une maison, & qu'elle ne soit pas tournée comme la vôtre, mais que l'angle qui fait la couverture, prenne la vôtre en flanc, c'en est assez pour croire que tout est perdu : c'est une haine qui ne peut presque s'éteindre qu'en abattant cette nouvelle maison ; c'est un procès à soutenir devant le mandarin. Enfin, quand il n'y a point d'autre remède, la seule ressource qui vous reste, c'est de faire élever une espèce de monstre ou de ^{p.041} dragon de terre cuite sur le milieu de votre toit : le dragon de brique jette un regard terrible sur l'angle funeste qui vous menace, & ouvre une gueule affreuse, comme pour engloutir ce méchant fong chouï, c'est-à-dire, ce mauvais air ¹. Alors vous êtes un peu plus en sûreté.

C'est le parti que prit le gouverneur de Kien tchang, pour se défendre de l'église des jésuites, qui est bâtie sur une hauteur, d'où elle domine son palais, qui se trouve au pied. Il eut de plus la sage précaution de faire tourner les appartements de son palais tant soit peu de côté, & d'élever à deux cents pas de l'église, une manière de corps de logis, ou de grande porte à quatre faces, & haute de trois étages, pour rompre les influences du tien tchu tang, c'est-à-dire, de l'église du Seigneur du Ciel. Par malheur cette seconde porte devint une

¹ Par ce mot ils n'entendent pas seulement un air corrompu qui cause des maladies, mais encore une espèce de malédiction qui s'étend jusqu'à la postérité.

Description de l'empire de la Chine

prétendue cause de la mort du second gouverneur. Ce mandarin avait une grosse fluxion sur la poitrine, & crachait des phlegmes fort blancs : on ne douta point que ce ne fût cette maison à trois étages, dont les murailles étaient fort blanches, qui causait ce mauvais effet : on les barbouilla promptement de noir, afin qu'elle produisît un effet contraire : cet expédient ne réussit point, on s'imagina qu'il avait été pris trop tard, le mandarin mourut ; & dans la suite quelqu'autre idée semblable les fit reblanchir comme auparavant.

On pourrait rapporter beaucoup d'autres pareilles rêveries sur ce qui regarde la situation des maisons, l'endroit où il faut ouvrir la porte, le jour & la manière dont on doit bâtir le fourneau où se cuit le riz. Mais où le fong chouï triomphe, c'est en ce qui concerne les sépultures. Il y a des charlatans, dont le métier est de connaître les montagnes & les collines d'un augure heureux : & quand après bien des forfanteries, ils se sont fixés à quelque endroit, il n'y a point de somme d'argent qu'on ne sacrifie volontiers pour posséder ce bienheureux terrain.

Les Chinois regardent le fong chouï comme quelque chose de plus précieux en quelque façon, que la vie même, persuadés que le bonheur ou le malheur de la vie vient de cette ridicule chimère. En effet, si quelqu'un a plus d'esprit & de talents que ceux de son âge ; s'il parvient de bonne heure au doctorat ; s'il est élevé à un mandarinat ; s'il a plusieurs enfants ; s'il arrive à une extrême vieillesse ; si étant engagé dans le commerce, tout lui réussit, ce n'est ni son esprit, ni son habileté, ni sa probité qui en est la cause ; c'est que sa maison est heureusement située ; c'est que la sépulture de ses ancêtres est dans un admirable fong chouï.

Mais, pour revenir à ceux des lettrés, qui cherchant à étouffer dans leur esprit l'idée d'une première intelligence, laquelle a produit, & gouverne toutes choses, ont recours aux causes purement matérielles, pour expliquer l'origine de tous les êtres : on ne sera peut-être pas fâché d'entendre raisonner un de ces philosophes, lorsqu'il expose son système sur l'origine du monde, sa physique sur la nature des choses, son plan d'astronomie, ses principes de mécanique, son sentiment sur

Description de l'empire de la Chine

les âmes, & ses règles de morale.

On verra qu'il s'égaré également, soit qu'il parle en physicien, soit qu'il moralise. On verra quel est l'orgueil & l'aveuglement de ces prétendus savants, qui, dans l'arrangement des principes & des conclusions de leur système, s'accordent si peu avec eux-mêmes ; qui prouvent très mal, ou ne prouvent point du tout ce qui a le plus besoin de preuves ; qui n'ont ni justesse, ni solidité dans les conclusions qu'ils tirent des principes qu'ils ont établis.

p.042 On verra aussi qu'ils ne laissent pas d'être subtils à démêler le vrai d'avec le faux, & difficiles à ne rien admettre, qui ne soit appuyé sur des raisons évidentes ; pendant qu'ils veulent être crus sur leur parole, & que, pour se tirer d'embarras, ils éludent les difficultés par toutes les chicanes d'une éloquence frivole & vétilleuse.

L'auteur de ce petit traité est un philosophe moderne nommé Tchou : il est écrit en forme de dialogue, & c'est le père Dentrecolles qui l'a traduit de l'original chinois. Ce dialogue, où ce philosophe explique ses sentiments sur l'origine & l'état du monde, est le douzième entretien : car son ouvrage en renferme plusieurs sur d'autres matières d'histoire & de morale, qui ne font rien au sujet présent. Voici donc comme il s'explique.

@

DIALOGUE

où un philosophe chinois moderne, nommé Tchîn, expose son sentiment sur l'origine & l'état du monde

@

Dans un endroit agréable, d'où l'on voyait comme en perspective plusieurs belles maisons de campagne, on avait ménagé un cabinet de verdure, où plusieurs personnes s'assembloient pour y prendre le frais, & s'entretenir durant les chaleurs de l'été. Le hasard y conduisit un étranger, qu'on invita de s'y reposer : comme on le jugea propre à contribuer aux agréments de la conversation, on le pria de vouloir bien s'arrêter dans ce lieu-là pendant quelques jours, & de ne pas se refuser à l'empressement qu'on avait de l'entendre : il se rendit sans peine, & attira bientôt une foule d'auditeurs, qui prenaient un extrême plaisir à la manière libre & enjouée, dont il traitait divers points d'histoire & de morale.

Le bruit de ces assemblées se répandit aux environs. Un savant d'une ville voisine eût envie d'y assister. Il se rend au lieu de l'assemblée, qui était nombreuse. Comme il était prêt d'entrer dans le cabinet, un de la troupe qui l'aperçut, se leva, & s'approchant de l'étranger qui était assis dans la place d'honneur,

— Monsieur, lui dit-il à l'oreille, cet homme respectable qui arrive, est très célèbre par sa profonde érudition : on le nomme Tchîn vou kouei. C'est un homme vif, entêté de ses opinions, & qui dans la dispute ne céderait pas aux plus savants de l'empire : il a employé toute sa vie à l'étude, & il n'y a point de livres qu'il n'ait lus. S'il se met une fois à parler de la doctrine du ciel & de la terre, sa bouche est comme un fleuve intarissable, qui roule ses eaux avec rapidité. Je ne sais ce qui peut avoir amené ici un si grand personnage.

Au même moment le philosophe entra, & parcourant d'un coup d'œil l'assemblée, il la salua d'un air gracieux, en remuant civilement les deux mains.

Description de l'empire de la Chine

— J'ai appris, Messieurs, leur dit-il, qu'on tenait ici des assemblées, où un savant homme, qui agréera bien que je le traite d'ami, entretenait la compagnie, & j'ai cru qu'il voudrait bien me permettre de profiter de ses lumières.

A ce début, tous ceux de l'assemblée se regardèrent les uns les autres avec surprise : car l'étranger avait peu de capacité, & tout son mérite consistait à débiter aisément quelques traits d'histoire ; p.043 les autres étaient gens sans lettres, attachés à la secte de Fo, ou de Lao, & fort entêtés de leurs idoles.

— Nous ne nous sommes assemblés ici, répondit l'étranger, que pour passer quelques heures dans des entretiens plus propres à récréer l'esprit, qu'à l'instruire ; & vous savez que d'ordinaire ces entretiens roulent sur des histoires du temps, ou sur des moralités populaires : ces sortes de discours ne peuvent plaire à des oreilles savantes comme les vôtres.

— Sage vieillard, reprit le philosophe, c'est votre modestie qui vous fait parler de la sorte, & il paraît que vous avez de moi une idée trop avantageuse. A la vérité je me suis appliqué de tout temps à l'étude ; j'avouerai même que j'ai acquis quelques connaissances : mais ce sont ces connaissances-là même qui font le sujet de ma douleur ¹, lorsque je pense qu'il ne m'est pas possible d'accréditer à la cour, ni la grande doctrine d'Yao, de Chun, &c., ni les sages enseignements de tant d'hommes illustres des temps postérieurs, des Tcheou, des Tchîn, des Tchang, des Tchu. J'ai le regret de voir que ces enseignements ne sont point goûtés de mes amis, qui occupent les premières places dans le gouvernement de l'État ; & qu'au contraire les fausses sectes inondent l'empire : tout le monde court après la séduction, il n'y a plus

¹ Ces plaintes du philosophe chinois méritent d'être observées : si son système régnait dans la secte littéraire, il ne se plaindrait pas, comme il fait, qu'il n'a pu le faire goûter par les principaux lettrés.

Description de l'empire de la Chine

que corruption & que ténèbres ; & la vraie secte littéraire est comme ensevelie dans un honteux oubli.

— Que nous sommes heureux, reprit l'étranger, qu'une personne de votre réputation & de votre mérite, veuille bien se prêter au désir que nous avons de l'entendre ! Daignez donc prendre ici votre place, & nous honorer de vos savantes instructions. Un grand cœur comme le vôtre, qui aspire à la réforme de l'univers, doit être disposé à communiquer ses lumières : nos esprits, tout bornés qu'ils sont, ne résisteront point aux vérités que vous nous ferez connaître.

— Je le veux bien, répondit le philosophe : tout ce que je crains, c'est de ne pas répondre à votre attente.

Il salua en même temps la compagnie, & alla s'asseoir dans la place honorable qu'on lui avait destinée.

— Sur quel sujet voulez-vous, dit-il, que je vous entretienne ?

— Nous vous prions, dit l'étranger au nom de tous les assistants, de nous instruire sur ce qui a précédé le ciel & la terre.

— J'y consens, répondit le philosophe, en prenant un ton grave. Ecoutez-moi : Le ciel & la terre n'étaient point encore, lorsqu'au milieu d'un vide immense, il n'y avait qu'une substance extrêmement confuse, hoen gen y ki. Cette substance en cet état de chaos, est l'illimité, le non-borné, vou ki ; ce qu'il y a de subtil & de spiritueux dans cette masse indéfinie, est comme la forme li ki, & l'âme du tai ki, du premier & suprême état de l'univers, a été justement le principe du ciel & de la terre, le germe qui les a fait éclore : par la même voie sont sortis une infinité d'êtres.

Au reste, tout ce développement doit être mis au rang des productions, dont les ressorts sont étonnants. Le monde ayant une fois ses parties, ces sortes de productions, qui pour la manière échappent à nos sens, ont été très rares ; car nous

Description de l'empire de la Chine

voyons communément que les espèces se perpétuent par les voies sensibles & ordinaires. Un exemple fera mieux comprendre ma pensée.

Le bois produit dans son sein des vers, l'homme engendre sur son corps de la vermine. Voilà des productions de l'ordre de celles que nous avons appelé merveilleuses, & dont l'artifice nous échappe. Si sur le corps de l'homme il ne se trouvait pas des parties spiritueuses de sueur, s'il n'y en avait pas dans le bois qui se ^{p.044} pourrit ; quelle serait l'origine de ces insectes ? ¹ Disons de même à proportion, que ce qui se

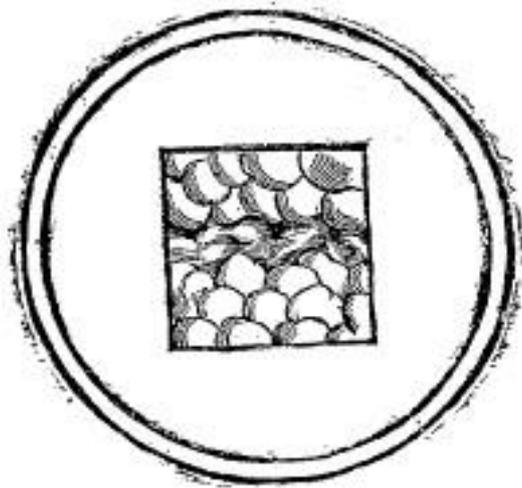
¹ On voit par ce raisonnement du philosophe chinois, qu'il ne croit pas que les insectes soient produits par des œufs, mais simplement par la corruption. Il abuserait bien davantage de ce principe, si à la faveur des microscopes, il voyait la construction admirable de ces petits insectes dans la multiplicité, la subtilité, & le rapport de leurs organes.

Le philosophe chinois, comme tous ceux qui cherchent à éteindre la connaissance d'un premier être, est si faible dans son système, que pour le former, il suppose d'abord les principes les plus absurdes & les plus chimériques, & veut donner ses fictions pour des premières vérités. On voit bien qu'il avait affaire à de pitoyables adversaires. Ce tai ki comme il l'appelle, cette masse informe, ce suprême indéfini qui a précédé tous les êtres définis, subsiste-t-il par lui-même ? Est-il l'auteur de son être ? Cette portion la plus subtile du tai ki s'est-elle donnée à elle-même le mouvement qu'elle imprime aux autres êtres, ou l'a-t-elle reçu d'un autre être, qui a été le premier moteur ? Ce bel ordre de l'univers, cet arrangement de toutes ses parties toujours le même, ces êtres animés, pensants, raisonnables, & libres dans leurs actions, peuvent-ils être l'effet d'une cause aveugle, qui agit au hasard, qui ne prépare rien, qui n'arrange rien, qui ne choisit rien, qui est sans volonté & sans intelligence ? Voilà pourtant ce que ses principes établissent, & qui ne peuvent être avoués que par un homme qui renonce au bon sens & à la raison. Car enfin à la vue d'un palais, où la symétrie & les proportions sont exactement observées, osera-t-on dire que les pierres se sont assemblées dans ce bel ordre, & qu'elles se sont arrangées d'elles-mêmes d'une manière propre à en distribuer les divers appartements ; que les murs se sont élevés, & que la charpente s'est posée elle-même pour soutenir le toit, qui est venu ensuite se placer sur la charpente ; en un mot, que ce palais où éclate la plus parfaite architecture, a été dressé par un de ces coups capricieux du hasard ? En lisant une histoire ou un poème rempli des plus grands évènements, dira-t-on que c'est le concours fortuit des caractères qui se sont placés au hasard dans l'arrangement nécessaire pour décrire cette suite d'évènements, & les lier tous ensemble ? Un enfant qui bégaye, rit d'un pareil raisonnement. Ces ouvrages de l'art démontrent invinciblement qu'ils ont été produits par des mains savantes & industrieuses. Mais que penser de la structure de cet univers qui renferme les plus éclatantes merveilles ? Cette Terre suspendue & immobile qui nous porte, ces richesses qui sortent chaque année de son sein, pour satisfaire aux divers besoins des peuples ; cette voûte immense des cieux qui roule sans cesse autour de la terre, & qui nous couvre ; ces abîmes d'air & d'eau qui nous environnent ; cet immense réservoir d'eau qui entoure la terre, & auquel on a donné le nom de mer, si resserré dans ses limites, qu'il ne les franchit jamais, & qui dans la plus grande fureur brise les flots écumants contre le rivage ; ce soleil, ces astres qui nous éclairent ; la constance & la régularité de leurs mouvements, sans que depuis tant de siècles on y ait pu voir le moindre dérangement. Ces animaux de tant d'espèces différentes, cet instinct naturel, par lequel ils cherchent ce qui leur est utile, & fuient ce qui leur est nuisible ; la

Description de l'empire de la Chine

trouve de plus subtil & de vivifiant dans le tai ki, dans le suprême indéfini, qui a précédé immédiatement tous les êtres définis, a été comme le germe, d'où le ciel & la terre ont été produits. Peut-être ne me suis-je pas encore rendu assez intelligible, je vais tracer sur le papier une figure, qui vous mettra sous les yeux ce que je viens de proposer. p.045

Carte du ciel & de la Terre qui commencent à se former



1° Les parties yang, comme les plus pures, les plus subtiles, & les plus légères, s'échappent, s'élèvent, voltigent autour, & embrassent tout.

2° Les parties yn, moins pures, & par conséquent plus pesantes, se précipitent, & par là vont s'unir au milieu.

manière dont ils se renouvellent chaque jour par le secours des aliments, & dont leurs espèces se perpétuent par la voie de la génération ; le corps humain, ce chef d'œuvre formé d'une vile matière ; ses différentes parties & leurs usages ; cette âme qui l'anime, qui lui est intimement unie, & qui en fait jouer tous les ressorts, qui pense, qui raisonne, qui réfléchit, qui délibère, qui se forme des images distinctes de ce qui n'est plus, comme s'il était encore, qui conserve le souvenir de ce qui est passé comme s'il était présent, qui est libre, & qui se détermine à ce qui lui plaît : dire que tout cela puisse s'expliquer par les combinaisons d'une matière plus subtile, & qui a en soi une vertu vivifiante, n'est-ce pas se jouer de la raison, & étouffer sa plus vive lumière ? N'est-ce pas se boucher les oreilles, & refuser d'entendre la voix de toutes les créatures, qui sont marquées du sceau de cette souveraine intelligence qui les a formées, & qui nous crie sans cesse qu'elles sont l'ouvrage de ses mains ? C'est ainsi néanmoins que lorsque toutes les créatures, jusqu'au moindre insecte, publient la puissance du Créateur, on trouve de prétendus sages, qui s'épuisant en de frivoles systèmes, & s'évanouissant dans leurs vaines pensées, s'efforcent d'arracher de leur cœur le sentiment de la divinité, & excitent des nuages pour obscurcir cette pure lumière qui les éclaire malgré eux, & qu'ils voudraient bien pouvoir éteindre.

Description de l'empire de la Chine

3° Tout ce qui environne ce qui est visible, ce sont des parties de l'univers si déliées, qu'elles n'ont aucune figure sensible. C'est *hiu ki*.

— Mais comment entendez-vous, dit quelqu'un de l'assemblée, que l'*yang*, c'est-à-dire, les parties les plus subtiles, & l'*yn*, ou les parties les plus grossières se soient séparées de ce que vous appelez *tai ki* ; & que cette séparation étant faite, il s'est formé un soleil, une lune, puis toutes les étoiles ?

— Je vais vous l'expliquer, répondit le philosophe ; le plus fin de l'*yang*, ou de l'assemblage des parties les plus subtiles, forma le soleil : le moins grossier de l'*yn*, ou des parties grossières, fit à son tour la lune : les étoiles se formèrent de même, prirent leur place, & firent leurs évolutions dans le ciel, & toutes ces choses furent visibles, parce que dès lors elles eurent une figure déterminée.

L'*yn* de son côté s'étant réuni, & les parties grossières s'étant accrochées les unes aux autres, il s'en forma la Terre, qui se plaça au milieu de ces espaces immenses. Peu après la Terre eût dans son sein, & sur sa superficie tous les éléments bien arrêtés, le feu, le bois, &c. en un mot tous les autres êtres d'ici-bas, qui ayant chacun leur configuration particulière, furent aisés à distinguer. Faites attention à cette comparaison, qui éclaircira ce que je viens de dire : l'air que nous attirons sans cesse, ou que nous poussons au dehors, quand il sort, se raréfie & se dilate : aussi a-t-il quelque degré de chaleur, & il faut le rapporter à l'*yang* : ce même air, quand il est attiré, & qu'il entre dans nos poumons, se resserre & se condense ; aussi tient-il de la fraîcheur qu'il doit nous apporter, & il est par là de la nature de l'*yn*.

Revenons aux premières combinaisons du monde : ce genre de corpuscules qui sont ce qu'on appelle *yn*, s'étant attachés & ajustés les uns auprès des autres ; la Terre & l'eau s'en formèrent, & les cinq éléments vinrent à exister. L'*yang*, & les

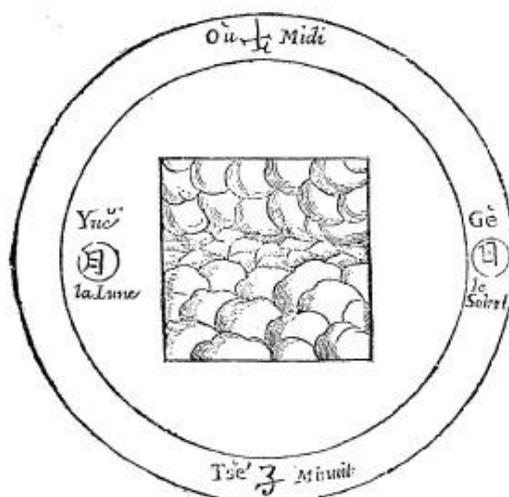
Description de l'empire de la Chine

atomes les plus déliés restèrent suspendus, & embrassèrent toute cette lourde masse, voltigeant, & roulant sans cesse tout autour. Un œuf de poule peut nous en fournir une légère image. Ne peut-on pas dire que la Terre ^{p.046} est comme le jaune de l'œuf, qu'on voit suspendu & fixé au milieu, où il est immobile ? Le ciel ne peut-il pas être regardé comme le blanc de l'œuf, qui embrasse la partie qui est au centre, qui circule autour, & qui se maintient dans cet état, sans que rien y change de place ?

Le mouvement du ciel est ainsi constant & durable : cette substance subtile, & fluide, coule & roule sans cesse ; & par ce mouvement qui lui est propre, fait le partage des saisons, forme les vents, les nuages, les tonnerres, les pluies.

La production des hommes & des autres êtres vint ensuite, & tout l'univers se trouva dans un état de perfection. Au reste, tout ce qu'on peut imaginer de vif, de spirituel, d'excellent dans le ciel & dans la terre, venant à se réunir, & à se rassembler au plus haut degré de perfection qu'il est possible, c'est ce qui donne une naissance merveilleuse à ces hommes extraordinaires, qui à leur tour aident à perfectionner la nature. Mais je doute que vous ayez bien compris ma pensée : c'est pourquoi j'ai recours à une seconde figure, qui vous en facilitera l'intelligence.

Figure du Ciel fluide & pur, & de la Terre fixe et ferme



1° Le Ciel entoure & enveloppe la Terre : il tourne autour de la gauche à la droite : il y a deux pôles fixes, l'un au nord,

Description de l'empire de la Chine

l'autre au midi. Il n'y a pas de vrai orient, ni de vrai occident universellement arrêté : il n'y a pas non plus de haut & de bas proprement dit.

2° L'espace que le soleil parcourt dans le ciel, marque les heures : quand il est arrivé au point désigné ou, c'est l'heure du midi. Quand le soleil touche au point tse, c'est minuit, & ainsi de toutes les heures.

Le soleil est le pur yang ; il commence à prendre son cours dès l'heure de minuit, & il vient à nous : dès qu'il s'élève, tout ce qui dans l'univers est du ressort de yang, fermente & reprend de la force. Depuis midi il commence à décliner : alors tout ce qui est de la nature de yang, s'affaiblit, & au contraire ce qui appartient à yn, acquiert une nouvelle vigueur ¹. p.047

— Mais, dit un des assistants, si le Ciel est un corps fluide & léger, en quel endroit placerez-vous la divinité Yo hoang ta ti ? Si la Terre n'est qu'un assemblage de parties crasses & pesantes, où sera la demeure de Yen vang ² ? Où logeront les esprits, qui sont les exécuteurs de sa justice ? Enfin où placerez-vous l'enfer ?

— N'en doutez pas, répondit le philosophe ; le Ciel est une substance très déliée & très légère, qui s'agite & circule sans cesse. Jugez si elle est capable de contenir quelque chose de pesant : elle ne peut rien soutenir qui ne soit de sa même

¹ A la vue de ces deux figures tracées par le philosophe chinois, on demandera peut-être si l'on croit encore à la Chine que la Terre est carrée. Il paraît que le philosophe suit ici l'ancienne opinion qui favorisait le nom de tchang koué, ou de royaume du milieu, que les Chinois donnaient à leur empire, s'imaginant que la Terre était carrée, qu'ils en occupaient la plus grande partie, & que tout le reste n'était que des morceaux de terre rangés autour, pour lui servir d'ornement. Il n'en est pas de même d'un globe, où le milieu se trouve sur la surface partout où l'on veut. Mais depuis que les Européens sont à Peking, ceux des Chinois qui les fréquentent, ou qui ont quelque teinture des mathématiques, sont bien revenus d'une erreur si grossière, & cette erreur n'était en Chine, que parmi ceux qui n'avaient nulle connaissance des mathématiques, comme nous voyons qu'en Europe il y a eu longtemps de l'erreur sur la rondeur de la terre, sur les antipodes. Les mathématiciens chinois ont supposé la terre, pour sa figure, semblable à un œuf de poule. Le mot de fang, qui signifie carré, doit être interprété par solide, fiable.

² C'est le Pluton des Chinois idolâtres qui honorent Fo.

Description de l'empire de la Chine

nature. Comment donc y loger vos divinités, telles que vous les représentez ? Durant le jour, un ciel éclairé roule sur nos têtes : le ciel ténébreux s'avance peu à peu, & vient nous apporter la nuit ; le jour reparaît ensuite, & ce mouvement est continu & réglé. Supposons que Yo hoang, & son cortège de dieux inférieurs aient leur palais dans le ciel : ces dieux rouleront donc sans cesse avec le ciel, & feront une infinité de virevoltes. Cela est-il bien imaginé ?

Venons à la Terre : il est clair que c'est une masse énorme, un composé d'eau, de boue, d'argile, de pierres, que leur propre poids a accumulés & liés ensemble. Si vous y logez Yen vang & sa suite, la cour de ce Dieu des enfers sera donc dans cet amas d'eau & de boue ? Ne voyez-vous pas que ce sont là de pures imaginations ?

— Laissons là nos divinités, reprit un autre de l'assemblée ; vous êtes trop prévenu contre elles. Que sont devenus ces grands hommes, ces hommes extraordinaires, dont vous nous avez parlé en termes si pompeux, & que vous avez mis de pair avec le Ciel & la Terre ; car c'est là votre merveilleux ternaire ? Or le Ciel & la Terre sont réels, & subsistent : ces héros de l'antiquité doivent donc pareillement subsister ? Est-ce que selon vos principes, un Fo hi, un Hoang ti, un Yao, un Confucius, auraient cessé d'être, dès qu'ils ont cessé de paraître ici bas ?

— Sachez, répondit le philosophe, qu'avant que les sages naissent au milieu de nous, le li, & le ki, les deux parties qui les composent, préexistaient déjà dans le ciel & dans la terre. Au moment qu'un grand homme se forme, ce li & ce ki s'unifient, & c'est de cette union qu'il résulte. Lorsqu'il meurt, ses dons, ses belles qualités, ses perfections, sa doctrine, deviennent l'admiration & la règle des siècles futurs : elles subsistent donc, & leur durée égale celle du Ciel & de la Terre. A la vérité le corps d'un sage se détruit ; mais son li, ce qui le

Description de l'empire de la Chine

fait proprement ce qu'il est, cette noble partie de lui-même, va se réunir au Ciel & à la Terre, comme elle l'était auparavant. Et comme il est vrai de dire que le Ciel & la Terre durent toujours, de même est-on en droit de soutenir que les vrais sages subsistent à jamais ¹.

Le même qui venait d'interroger le philosophe, lui répartit :

— Vous ^{p.048} reconnaissez que Confucius est un vrai sage : or la tradition nous apprend qu'il alla consulter l'illustre Lao kiun ². Il paraît par cette démarche que Confucius craignait la mort, & qu'il voulait apprendre le secret de devenir immortel.

— Ne me parlez point de votre Lao tsé, répliqua le philosophe : il ne passe dans mon esprit que pour un homme du commun, mais qui a eu la bizarre prétention de se rendre immortel. La belle doctrine qu'il a laissée, & qui n'enseigne que le néant, l'indolence, & une molle nonchalance ! Je ne veux citer qu'un endroit des instructions qu'il donne à ses disciples. Considérez ma langue, leur disait-il, ne subsiste-t-elle pas tant qu'elle demeure molle & flexible ? Au contraire ce qui détruit nos dents, n'est-ce pas leur propre dureté ? Que penser de ce beau raisonnement ? La nature dans les productions de l'univers a rendu mol ce qui devait être mol, & dur ce qui devait être dur. Supposons que ces dents qui garnissent la bouche, deviennent molles & flexibles comme la langue ; pourrait-on alors prendre une nourriture tant soit peu solide, comme sont les grains de riz cuits à l'eau, notre mets ordinaire ? Et si l'on était hors d'état de prendre cette

¹ Un lettré, pour peu qu'il soit sensé, a des mesures à garder, lorsqu'il parle du chef de la littérature & des premiers sages de l'empire : aussi notre philosophe prend-il un tour assez plaisant, pour donner à Confucius une durée qui égale la durée du Ciel & de la Terre, mais ce qu'il appelle la durée de Confucius, sera également la durée d'un million d'hommes, dont les âmes sont pareillement retournées à la masse éthérée, pour ne faire qu'un tout avec elle. C'est la même chose que si dans un vase plein de neige, on faisait de cette neige des statues de princes, de philosophes, d'empereurs. La neige venant à se fondre, il n'y a plus de distinction, & tout est réduit à une masse semblable, qui ne fait plus que le même tout.

² Chef de la secte des tao sseë.

Description de l'empire de la Chine

nourriture, pourrait-on vivre plusieurs siècles, comme on le fait vainement espérer ? Idées creuses & chimériques !

Appliquons ce beau principe de Lao tsé, qui veut que tout soit mol : appliquons-le au physique & au moral. Nous divisons les métaux en cinq espèces selon les couleurs. Si vous me dites que l'or & l'argent qui sont dans une si grande estime, tiennent de la nature du mol, parce que les ornements, qui se font de ce double métal, sont aisés à être ouvragés : je vous réponds que ces métaux ne méritent point d'être si fort estimés, du moins par rapport à l'utilité de la vie ; car après tout ils ne sont bons qu'à faire des vases, des parures, & d'autres ornements peu nécessaires ; au lieu que le fer, quoiqu'il tienne un moindre rang parmi les métaux, sert par sa seule dureté à ouvrir les sillons qui nous enrichissent de leurs grains, & nous fournissent les aliments qui entretiennent la vie. La dureté du fer le rend propre à beaucoup d'autres usages, par exemple, à préparer les aliments, dont nous ne pourrions user sans son secours, à fabriquer des armes, qui en terminant les guerres, procurent la paix & l'abondance aux peuples, qui effrayent, ou exterminent les voleurs, & qui affermissent la sûreté publique.

Venons au moral : ces folles & languissantes passions pour le sexe, ne viennent-elles pas d'un cœur mol ? Si le sexe avait de la fermeté, oserait-on se donner la moindre liberté en sa présence ? On n'en approcherait que comme du feu, auquel on ne se joue pas impunément. Notre *Y king*, ce don précieux de Fo hi, exalte fort la lettre kang, c'est-à-dire, ce qui a de la fermeté. Au contraire votre Lao tsé ne loue que le yeou, c'est-à-dire, ce qui est mol ; & par là il est tout à fait opposé à la doctrine de nos livres canoniques.

De plus, c'est une chose certaine que la vie des hommes ne va pas au-delà de cent ans, & il se flatte de la faire durer des siècles entiers ; il a même prétendu que l'yang, qui est l'âme

Description de l'empire de la Chine

de l'homme, ne se dissipe jamais, & qu'il a trouvé le moyen d'enlever à la nature la vertu vivifiante, pour en disposer ensuite à son gré.

Après de telles prétentions il a bonne grâce à nous dire que tout n'est que vanité, lui qui a des désirs plus vastes que le plus ambitieux de tous les hommes ; qu'on ne doit tenir à rien, lui qui est plus attaché à la vie que personne ; qu'il n'y a rien de louable que l'état d'inaction & d'indolence, lui qui est infiniment vif dans ses poursuites. Affecter ainsi l'immortalité, n'est-ce pas se révolter contre la nature, & contre les lois du Ciel & de la Terre ?

Mais il faut une bonne fois vous faire connaître ce Lao tsé que vous estimez si ^{p.049} fort. Écoutez le précis de son histoire. Il naquit sur la fin de la dynastie des Tcheou, aux environs de la ville de Lin pao, dans la dépendance de la ville de Ho nan. Son père, surnommé Kouang, n'était qu'un pauvre paysan, qui dès l'enfance servait en qualité de manœuvre dans une maison opulente. Il avait 70 ans, qu'il n'avait pu encore trouver une femme. Enfin il s'attacha à une grossière paysanne qui avait quarante ans, & il l'épousa.

Cette femme se trouvant un jour dans un lieu écarté, conçut tout à coup par le simple commerce & l'union de la vertu vivifiante du Ciel & de la Terre. Elle porta son fruit quatre-vingt ans. Le maître qu'elle servait, ne pouvant souffrir une si longue grossesse, la chassa de sa maison. Elle fut donc contrainte de mener une vie errante dans la campagne. Enfin ce fut sous un prunier, qu'elle accoucha d'un fils, qui avait les cheveux & les sourcils tout blancs. La mère qui ignorait le nom de famille de son mari, dont elle ne savait que le surnom, donna à cet enfant le nom de l'arbre sous lequel il était né : puis remarquant qu'il avait les lobes des oreilles fort allongées, elle prit de là son surnom, & l'appela Prunier-

Description de l'empire de la Chine

l'oreille, Ly-eul. Mais le peuple qui le voyait tout blanc, le nomma le *vieux enfant*, *Lao tse*.

Quand il fut arrivé à un certain âge, il eût soin de la Bibliothèque d'un empereur des Tcheou ; & ce fut par sa faveur, qu'il obtint un petit mandarinat. Il se rendit habile dans l'histoire ancienne, & dans la connaissance des rites des premiers temps : & c'est ce qui porta Confucius à l'aller voir, pour conférer avec lui sur le cérémonial, & les talents d'un bon mandarin. Lao tse dans sa vieillesse, s'aperçut de la décadence prochaine de la dynastie des Tcheou. Il monta sur une vache noire, & tirant vers l'occident, il arriva à la gorge de la Vallée sombre. Ce passage était gardé par un officier nommé Y, & surnommé Hi. Le livre *Tao té*, contenant cinq mille sentences, fût composé dans la ville de Tcheou ché, dépendante de Tsin tchuen. Enfin il mourut, & son tombeau est à Ou.

Voilà le commencement & la fin de Lao tsé. Il n'a pu pendant sa vie prévenir la ruine de la race des Tcheou, dont il était sujet & mandarin, & l'on veut que nous croyions toutes les fables que l'on débite sur son prétendu mérite ; & entr'autres qu'après sa mort il a été placé au haut des cieux sous la qualité des trois purs.

— Hé ! que pensez-vous, monsieur, de la doctrine du Fo, qui nous a été apportée d'occident, s'écrièrent ceux de l'assemblée, qui étaient attachés au culte de cette idole ?

— Le Fo ¹, répondit le philosophe, est un autre visionnaire, qui a aussi prétendu se rendre immortel. Selon lui, tout n'est que vide, il n'y a rien de réel. Suivant ce beau principe, il veut

¹ Le détail que fait de Fo ce philosophe chinois, a ses traits de nouveauté : il en rapporte des particularités qu'on n'a point ailleurs. C'est lui, comme on le voit, qui inventa la métempsycose. Comme il vécut cinq cents ans avant Pythagore, & qu'on sait d'ailleurs que ce philosophe parcourut l'Égypte & l'Inde, on ne peut guère douter qu'il n'ait pris des disciples de Fo sa doctrine de la métempsycose, & qu'il ne s'en soit fait honneur à son retour en Grèce.

Description de l'empire de la Chine

qu'on ne pense à rien, qu'on réduise le cœur au pur vide, c'est-à-dire, qu'on le vide de toute affection, qu'on aille jusqu'à s'oublier soi-même, comme si l'on n'était pas. Nous avons des yeux & des oreilles, il faut ne rien voir, ne rien entendre : ces organes doivent être vides de tout objet, c'est là leur état parfait. Nous avons une bouche, des mains, des pieds : il faut que tous ces membres soient dans l'inaction. Sa grande prétention est que son admirable ternaire du tsing, du ki, du chin, c'est-à-dire, du fin, du subtil, du spirituel, arrive à sa plus grande perfection, & qu'en se réunissant, il ne fasse qu'un. Pour ce qui est de l'âme, sa durée, dit-il, n'a point ^{p.050} de bornes : elle ne se détruit point.

Voyez-vous que cette belle doctrine d'anéantissement de soi-même, de dépouillement universel, aboutit enfin à aspirer à une immortalité chimérique, & à désirer ce qu'on ne saurait obtenir. Cette vertu vivifiante du Ciel, on veut la ravir, & se l'approprier : on refuse de la restituer un jour au Ciel & à la Terre ; & on prétend par là arriver au pur vide.

Mais peut-être continua-t-il, ignorez-vous l'histoire de ce visionnaire. Sa mère vit en songe un grand éléphant blanc, & au même instant elle sentit qu'elle était enceinte. Son fruit grossissait chaque jour considérablement, & enfin il sortit du sein de sa mère en déchirant ses entrailles, & ôta la vie à celle dont il venait de la recevoir : c'est ainsi que ce monstre vit le jour ; lui qui devait tout bouleverser dans la nature, ne doit-il pas être mis au nombre des pestes du genre humain ? Est-ce parce qu'il a tué sa mère en naissant, que le peuple idolâtre jeûne, fait des processions, & cent autres choses de cette nature, pour obtenir toute sorte de bonheur à leurs mères ? S' imagine-t-on que ce Fo, qui n'a pu sauver sa propre mère, aura le pouvoir de protéger la mère d'autrui ?

Poursuivons. Il vivait dans un de ces royaumes, qui sont à l'Ouest de cet empire : là, il était tout à la fois souverain pour

Description de l'empire de la Chine

le temporel & pour le spirituel, roi & chef de la religion. Il eût une reine & une concubine d'une grande beauté, & il en fit deux divinités. Son royaume abondait en or, en argent, en marchandises, en denrées, & surtout en pierres précieuses. Mais s'il était riche & fertile, il avait peu d'étendue, & ses habitants n'avaient ni force ni bravoure. Au contraire les peuples des différents royaumes, dont il était environné, étaient robustes, actifs, & ne respiraient que le sang & le carnage. Ainsi les États du Fo étaient sujets à de fréquentes irruptions.

Fatigué de tant d'insultes, auxquelles il ne pouvait résister, il abandonna son royaume, & embrassa la vie solitaire. Il se mit ensuite à exhorter les peuples à la vertu, & il débita la doctrine de la métempsychose qu'il avait inventée, faisant passer & repasser les âmes d'un corps dans un autre ; gardant néanmoins un certain ordre, par lequel la vertu était récompensée, & le vice puni. Il infatua les peuples circonvoisins de ces folles imaginations. Son dessein était d'intimider ses persécuteurs, & de leur persuader que s'ils continuaient les ravages qu'ils faisaient sur ses terres, ils seraient après leur vie changés en chiens, en chevaux, & même en bêtes féroces.

Pendant douze ans qu'il travailla à répandre sa doctrine, il entraîna à sa suite une foule prodigieuse d'ignorants, dont il renversa la cervelle : avec ce secours il remonta sur son trône, il devint très puissant ; & s'étant remarié, il eût une nombreuse postérité. Tel fut le fruit de ses stratagèmes ; tandis qu'il n'entretenait ses disciples que du vide des biens de la terre, il les recherchait avec empressement, & s'en procurait le plus qu'il lui était possible.

Du reste, n'allez pas juger que la doctrine du Fo soit excellente, parce qu'elle s'est si fort étendue dans cet empire. Elle ne s'est accréditée, que parce que la doctrine de nos

Description de l'empire de la Chine

anciens sages était presque éteinte. L'ignorance & la corruption du cœur ont donné entrée aux plus grossières erreurs. On négligea les admirables leçons des Yao, des Chun, d'un Confucius, & l'on n'eut de penchant que pour la religion du Fo : cette secte ne prescrit que quelques vaines prières pour devenir heureux, ce qui est très aisé : au lieu que nos sages exhortent à vaincre ses passions, à régler ses désirs, & à remplir tous ses devoirs ; ce qui est d'une pratique bien plus difficile.

Ce discours souleva une grande partie des auditeurs.

— Vous avez beau dire, ^{p.051} s'écria l'un d'eux, tout est vide dans ce monde visible, l'yang, l'Esprit est seul immortel. La grande doctrine du Fo & du tao, enveloppe tout dans le néant ; il n'y a que l'âme qui n'y soit pas comprise ; elle doit subsister & vivre éternellement. Qui ne voit pas que c'est par prévention, & par esprit de partialité, que vous vous déchaînez contre cette doctrine ? Ce que vous venez de débiter sur le système du monde, est-il mieux fondé ?

Rien n'était plus capable de piquer le philosophe, & l'on s'aperçut aisément que ce reproche l'avait ému.

— Il faut, reprit-il d'un ton vif & animé, que votre Lao tsé fut bien attaché à la vie, puisqu'il cherchait tant de moyens de la prolonger : cependant sa vieillesse n'alla pas au-delà de cent ans. Mais il se flattait que son yang, son esprit vivifiant ne s'éteindrait point ; & Fo tse n'était-il pas également passionné pour la vie ? Il ne vécut pourtant que soixante-trois ans : mais il était persuadé que son âme, qui était proprement sa personne, subsisterait toujours.

La vie de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre a un terme fixe : mais Lao & Fo se sont ridiculement imaginés qu'ils étaient les seuls privilégiés ; que tout ce qui a paru & paraîtra sur la terre, rentrera dans le néant, mais que pour eux ils

Description de l'empire de la Chine

seront immortels ; & qu'outre ce qui se voyait de leur personne, ils avaient un esprit intelligent, vrai principe de vie. Aussi l'on trouve dans la doctrine de ces sectes, ce langage inintelligible, *Fo chi y, chin eul, yeou san siang* ; c'est-à-dire, selon la secte du Fo, le corps de Fo, la tige ou la substance est un ; mais il a trois images. *Lao chi y, chin eul, fuen san tsing* ; c'est-à-dire, selon la religion de Lao, le corps de Lao, la tige, la substance est un, où l'on distingue trois purs.

Ces sectaires, pour se faire entendre, ont recours à des comparaisons : un pieu de saule planté en terre, laisse à la fin échapper le fin de la nature du saule ; le renard en mourant dans sa tanière, laisse après lui les esprits vivifiants qui l'animait ¹. C'est ainsi qu'ils prétendent qu'après la mort de leur maître, il est resté quelque chose de sa personne, qui renaît en ce bas monde.

Ces visions, comme vous voyez, mettent Lao & Fo au rang des arbres & des bêtes. Mais comme les rêveries de la secte du Fo ont infatué une infinité de gens, il faut que je vous entretienne plus en détail de cette secte : je vais le faire en dix petits articles.

1° dans le livre des disciples de Fo, intitulé : *l'Utilité de la maison*, on dit que le corps est notre domicile ; que l'âme est l'hôtesse immortelle qui y loge, & que semblable à un voyageur, elle passe d'un logement à l'autre ; que l'enfant se nourrit du lait de sa mère, de même que les habitants d'un pays boivent l'eau du fleuve qui l'arrose. De là le corps de nos parents n'est qu'un logement, & il est naturel de le regarder avec le même mépris qu'on a pour un amas de bois & de terre, dont une maison est construite. N'est-ce pas là vouloir arracher du cœur de tous les hommes la vertu hiao, l'amour

¹ Les femmes idolâtres croient voir souvent des esprits sous la figure de renards, & les appellent hou li tsing.

Description de l'empire de la Chine

respectueux pour les parents ? N'est-ce pas étouffer dans nos cœurs les sentiments, qui nous unifient si étroitement avec eux, comme n'étant que la participation d'une même substance céleste & vivifiante.

2° Ce même livre, qui représente nos corps comme un simple domicile, où nous prenons notre logement, porte à négliger le soin du corps, & à lui refuser l'affection & la compassion si nécessaires pour sa conservation. C'est ce qui porte ces disciples de Fo, qui se dégoûtent de la vie présente, à chercher les moyens de s'en procurer au plus tôt une meilleure. On en voit qui vont en ^{p.052} pèlerinage aux pagodes placés sur la cime des rochers, & qui, après avoir fini leurs prières, comme si elles avaient été exaucées, se précipitent la tête la première dans d'affreux abîmes. D'autres prodiguent leur vie en se livrant aux excès les plus honteux : quelques autres qui trouvent des obstacles à leurs indignes passions, vont de concert se pendre ou se noyer, afin de renaître maris & femmes. Voilà les suites du dogme insensé de la métempsycose.

3° En s'accoutumant à ne regarder son corps que comme un lieu de passage, il est aisé d'oublier l'estime, le respect, & les égards qui lui sont dûs. C'est ainsi que des femmes & des filles, grandes dévotes du Fo, se laissent séduire par les bonzes & les tao-sseï, gens habiles dans les intrigues amoureuses. Ils leur débitent que ce corps, où l'on n'est qu'en passant, est une vile mesure, dont on ne doit point se mettre en peine. Ils leur insinuent que plusieurs de leur sexe, en accordant des faveurs demandées, ont eu commerce avec le Fo lui-même sans le savoir : maintenant, ajoutent-ils, vous êtes du sexe faible & soumis ; n'en doutez pas, nous vous en répondons, en renaissant, vous deviendrez homme. Il n'arrive que trop souvent que des dames & de jeunes filles d'un riche naturel, & de familles distinguées, se trouvent déshonorées

Description de l'empire de la Chine

par cette canaille : elles en viennent enfin, sous de tels maîtres, à renoncer à toute pudeur. On ne se contente plus d'une ou de deux libertés furtives, & c'est un commerce de libertinage, qui dure toute la vie. Telle est la doctrine abominable, qui couvre d'opprobre les plus honnêtes familles.

4° Ceux qui, donnant dans ces ridicules visions, disent que le bien ou le mal de la vie présente est le fruit de ce qu'on a fait avant que renaître, s'autorisent de ce beau principe, pour s'abandonner à la débauche, & ravir impunément le bien d'autrui. Sachez, vous diront-ils, que nous ne faisons que reprendre ce qui nous appartient, car enfin nous savons qu'avant que de renaître, vous nous étiez redevable d'une telle somme.

Un libertin, qui tend des pièges à une jeune fille, s'il sait qu'elle est attachée au culte de Fo, ne vous souvenez-vous pas, lui dira-t-il, qu'avant que de renaître vous m'étiez promise en mariage ? Votre mort précipitée me priva du droit que j'exige, maintenant. C'est là ce qui a ménagé la disposition de nos cœurs, & la conjoncture favorable où nous nous trouvons. Vous voyez donc que cette monstrueuse doctrine ¹ sert de voile pour couvrir les injustices les plus criantes, & les plus honteux désordres.

¹ Quelque bien fondé que soit le philosophe chinois à regarder la doctrine du Fo comme la source d'une infinité de désordres, on pourrait avec beaucoup plus de raison lui faire le même reproche sur son système. Car si, selon le plan de doctrine qu'il se forme, cet univers n'a pas été produit, & n'est pas gouverné par une première & souveraine intelligence ; si le Ciel & la Terre ne se maintiennent dans ce bel ordre, que par le seul mouvement naturel & nécessaire ; si dans cette grande machine tout se meut mécaniquement, chacun peut se dire à soi-même : je n'ai point de fin hors de moi ; c'est à ma félicité présente que je dois penser ; le temps de la vie est court & incertain : de quelle autorité prétend-on me donner des lois ? C'est la force & non le devoir qui m'obligent de m'y soumettre : les éloges qu'on donne à cette soumission, en payent mal la contrainte : dire que l'autorité qu'on exerce sur moi est émanée du Ciel, c'est un pur verbiage, puisque ce Ciel n'est que matière ; qu'on ne parle point ni de vertus, ni de vices, ce sont des termes vagues, qui ne laissent d'idées que celles qu'on a reçues de l'éducation, & des préjugés inspirés dans l'enfance. Ainsi point d'instructions, point de réprimandes, point de lois, point de châtimens, point de gouvernement : tout cela est inutile ou injuste : le penchant doit être l'unique règle de conduite. Ces conséquences suivent naturellement de ce système, & conduisent, comme on voit, à tous les crimes. Pour le mieux comprendre, il faudrait se trouver dans

Description de l'empire de la Chine

5° Ces sectateurs de Fo se persuadent qu'ils peuvent impunément se livrer aux actions les plus criminelles ; & que, pourvu qu'ils brûlent pendant la nuit un peu d'encens, ou qu'ils fassent quelques prières devant l'idole, non seulement leurs crimes sont effacés, mais encore que sous sa protection ils sont à couvert des poursuites de la justice. Un seul trait vous le fera connaître.

Un voleur s'était glissé jusque dans l'intérieur du palais impérial : il fut découvert & arrêté par les officiers de dedans. Quand on l'eût bien fouillé, on le dépouilla de ses habits, & on lui vit le corps tout couvert de différents billets remplis de textes du Fo. Il s'était imaginé que ces billets l'empêcheraient d'être découvert ; qu'il pourrait voler impunément ; ou que du moins ils lui procureraient le moyen de s'évader.

6° Les dévots de cette secte sont tout occupés de pèlerinages qu'ils font à certaines montagnes. Ils vivent dans la plus grande épargne, afin de pouvoir fournir aux frais des parfums qu'ils brûlent devant ces idoles : ils seront insensibles aux besoins d'un père & d'une mère, qui souffrent du froid & de la faim, faute d'habits & de nourriture. Leur unique soin étant d'amasser de quoi faire un riche cadre à l'autel de Fo, & des autres divinités étrangères ; ils abandonnent leurs parents, & laissent leurs ancêtres, sans leur accorder un tse tang ¹. Peut-on ne pas avoir horreur d'une doctrine, qui va jusqu'à éteindre la mémoire des parents défunts, & à priver de tout secours ceux qui sont en vie ?

une ville qui fût toute composée d'athées : c'est ce qui ne s'est point encore trouvé, & ne se trouvera jamais. Car s'il y a des athées par le cœur, c'est-à-dire, qui voudraient bien qu'il n'y eût point de Dieu vengeur des crimes, il est très rare d'en trouver qui soient athées par l'esprit, c'est-à-dire, dont la raison soit affaiblie jusqu'à méconnaître entièrement l'auteur de leur être, & à ignorer une vérité, qui est gravée dans chaque partie de cet univers. Mais dans cette supposition, quelle serait la confusion & la corruption qui règnerait dans cette ville ? On s'y applaudirait d'abord de s'être mis au large, & de n'être plus alarmé par la crainte de la justice divine : mais serait-on longtemps à secouer toute sorte de joug, & à vouloir vivre dans l'indépendance ? Et ne s'abandonnerait-on pas aux excès les plus monstrueux ?

¹ Salle commune, où l'on honore les défunts de la même famille.

Description de l'empire de la Chine

7° Combien en voit-on parmi le peuple, qui croient comme autant de vérités tout ce qu'on leur dit des pagodes construits dans des lieux écartés & solitaires ? Ils ne doutent point que ce ne soit l'asile de la vertu & de l'innocence. Plusieurs même se sentent portés à passer leur vie dans ces sortes de retraites, & à imiter Fo dans sa solitude : on les voit tout à coup renoncer à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs possessions : quelle simplicité ! Ne savent-ils pas que leur corps est composé de chair & d'os, de sang, & d'esprits animaux ? Espèrent-ils de le rendre aussi insensible qu'une masse de bois ou de pierre ? Croient-ils ne plus ressentir les passions si naturelles à l'homme ? Toutes ces pompeuses exhortations du Fo & du Lao sur le vide, sur la perfection où conduit un dépouillement sans réserve, ont été autant de pièges, où se sont laissés surprendre une infinité de gens, qui croyaient sérieusement pouvoir mettre ces leçons en pratique ; mais ils ont bientôt éprouvé qu'elles étaient impraticables. L'empire du tempérament s'est fait sentir ; les passions gênées & contraintes en sont devenues plus intraitables, & les ont porté à des excès monstrueux. Enlever la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, pour assouvir sa brutalité ; solliciter & séduire d'honnêtes dames ; se ravalier jusqu'à la condition des bêtes, & s'applaudir de cet avilissement ; enfin renoncer à toute raison & à toute pudeur ; voilà les suites de la séduction dont ceux qui suivent cette belle doctrine, ne peuvent guère se défendre.

8° Combien en a-t-on vu d'autres, qui s'étant laissés infatuer par ces beaux discours débités avec emphase sur le vide, négligeaient tous les devoirs de la vie civile, & ne s'occupaient qu'à demander le bonheur qu'on leur faisait espérer dans une autre vie.

La séduction ne s'est pas bornée au simple peuple ; elle a passé jusque dans les palais des princes. Si l'on a vu des

Description de l'empire de la Chine

rebelles s'attrouper, former une armée, & assiéger la ville capitale ; si les Barbares sont entrés dans l'empire, & l'ont p.054 rendu tributaire ; ces malheurs ne sont-ils pas venus de ce que les princes se remplissant la tête des maximes & des visions de Lao & de Fo, se sont rendus incapables de gouverner leurs peuples ? Leang ne se vit-il pas réduit à mourir de faim à Tai tching ? Hoi tsong ne fût-il pas emmené esclave au-delà des déserts sablonneux de la Tartarie ? Hiuen tsong ne s'enfuit-il pas honteusement dans les montagnes de la province de Se tchuen ? Et que n'eût-il pas à y souffrir ? C'est ainsi que ces fausses sectes se sont jouées de nos empereurs, & ont mis l'empire à deux doigts de sa ruine.

9° Entre les rêveries dont les ministres des sectes de Fo & de Lao amusent les esprits crédules, on ne doit point oublier un stratagème bien propre à séduire dont ils se servent. Quand ils veulent initier quelqu'un à leurs mystères, il l'oblige de se regarder dans un vase plein d'eau, où il se voit d'abord tel qu'il se trouve dans sa condition présente. On l'oblige de s'y regarder une seconde fois, & alors il y paraît tel qu'il sera dans la condition qui lui est destinée quand il renaîtra, supposé qu'il ait été fidèlement attaché à leurs divinités. Il arrive par le secret de leur art magique, qu'un homme riche s'y voit sous la figure d'un malade, ou d'un gueux qui manque de tout ; & sur cela il prend la résolution de consacrer tout son bien aux temples des idoles. Après cette bonne œuvre, on l'engage encore à se regarder dans le vase plein d'eau : alors, si c'est un homme, il se voit habillé en roi, ou en général d'armée, ou en premier ministre d'État : si c'est une fille, elle s'y voit couverte des ajustements & des pierreries d'une impératrice, d'une reine, ou d'une concubine chérie du prince, & tel doit être l'heureux état de leur renaissance.

C'est par ces sortes d'enchantements qu'on remue les esprits, & qu'on les dispose adroitement à la révolte. On court aux

Description de l'empire de la Chine

armes ; il se livre des combats, & des villes entières sont saccagées. C'est par de semblables moyens, que sous la dynastie des Han, deux rebelles causèrent une infinité de désastres, qui furent renouvelés sous la dynastie des Yuen, & plus récemment sous le règne des Ming, par d'autres chefs de révolte, qu'on doit regarder comme des pestes publiques, puisqu'ils donnèrent la mort à plusieurs millions d'hommes. On voit ces monstres de la nature, qu'on ne saurait trop punir, s'applaudir de leurs crimes, sous le glaive même du bourreau, & s'écrier par un reste d'enchantement : Nous mourons contents, nous sommes sur le point de nous rendre à ce délicieux séjour d'occident, où Fo nous attend pour nous y recevoir, & nous faire part de sa félicité. Ce sont, comme vous voyez, ces fausses doctrines, qui sont la source de tant de malheurs publics & personnels.

10° Il y a quatre sortes de professions absolument nécessaires dans l'empire, qui fournissent à tous les besoins, & qui y maintiennent le bon ordre ; savoir celle des lettrés, celle des laboureurs, celle des artisans, & celle des négociants. Les disciples du Fo & du Tao exhortent sans cesse les peuples à abandonner ces professions, pour embrasser les quatre suivantes : celle de ho chang, & des tao sseë pour les hommes, & celles de kou & de mi pour les personnes du sexe. Ces bonzes & ces bonzesses vivent aux dépens du public. Il n'y a point de mensonges, de ruses, & de finesses auxquelles ils n'aient recours pour escroquer des aumônes : puis ils vivent dans une molle oisiveté, ne se refusant aucun des plaisirs qu'une imagination corrompue leur suggère, & foulant également aux pieds les lois de la nature, & les lois civiles.

Quelle différence y a-t-il entre une vie semblable, & celle des plus vils animaux ? Ce Tamo, ce personnage si vanté, qui est venu d'occident à la Chine, passa, dit-on, neuf ans sur la montagne Tsong, dans une contemplation continuelle. Il y

Description de l'empire de la Chine

était immobile, les yeux fixés sur un ^{p.055} mur, & ne changeant jamais de situation. Du reste ce fainéant contemplatif ne manquait d'aucune des choses nécessaires à la vie, on lui fournissait abondamment de quoi vivre, & se vêtir. Supposons qu'à son exemple chaque particulier le mette en tête d'imiter ce genre de vie ; que deviendront les professions les plus nécessaires ? Qui prendra le soin de cultiver les campagnes, & de faire des étoffes ? D'où tirera-t-on les vêtements & les aliments ? Peut-on croire qu'une doctrine, dont la pratique, si elle était universelle, bouleverserait tout l'empire, puisse être la véritable doctrine ? D'ailleurs il n'est pas croyable combien il se perd d'argent à bâtir & à réparer des pagodes, à dorer & à orner les idoles, à célébrer des fêtes, & à faire des processions à leur honneur : toutes ces inventions ne servent qu'à engloutir le bien le plus clair des familles. Je n'ai touché que légèrement ces dix articles ; mais je serais infini, si je voulais rapporter tout ce que j'ai vu, & ce que j'ai entendu dire des désordres que les chimères & les visions de ces sectaires ont causés dans l'empire.

Ce détail ne devait pas être du goût des assistants ; aussi l'un d'eux prenant la parole :

— A vous entendre, monsieur, lui dit-il, Fo, Lao, & toutes nos divinités ne sont dignes que de mépris. Ainsi plus de châtiments, plus de récompenses, plus d'esprits bienfaisants ou malfaisants : d'un seul trait de langue vous pulvérisiez tout le système de notre doctrine.

— Ceux qui s'entêtent d'idées populaires, répondit le philosophe, passent leur vie dans une espèce d'ivresse, & la finissent par des rêves : ils s'abîment dans un fatras de fables, dont il ne leur est pas possible de se tirer. L'espérance d'obtenir une vie heureuse par la protection des esprits, nourrit leur entêtement.

Description de l'empire de la Chine

Ce penchant de la plupart des hommes, joint à leur crédulité, a fait naître au Fo & au Lao, la pensée de mettre parmi leurs dogmes un lieu de récompense, un enfer, un palais pour le maître des eaux, & pour les autres divinités, sans parler des esprits d'un ordre inférieur, & des hommes extraordinaires devenus immortels ; ils ont surtout étalé les biens que distribuent leurs dieux : ils ont placé dans le ciel un Yo hoang, chef de tous les prétendus immortels, qui distribue à ces esprits leurs emplois, comme de présider à la pluie, de distribuer les récompenses & les châtiments.

Dans le livre *Yo hoang*, on lit ces paroles : à l'occident il y a le prince du royaume de la pure vertu : ce roi à quarante ans n'avait point encore de fils. Lui & la reine Pao yué en obtinrent un qui fut le fruit des ferventes prières qu'ils adressèrent à Lao kiun, & ce fils, c'est cet Yo hoang dont nous parlons. Un autre texte du livre *Hiuén ou* porte que dans le pays d'occident il y a un endroit appelé le royaume d'une joie pure ; que le roi se voyant sans enfants, en obtint un de Lao kiun, & que c'est lui qu'on honore sous les noms de Hiuén ou Tsou se.

Ajoutons ce que rapporte l'histoire du Fo : on y lit que du côté d'Occident on trouve le royaume de la pure innocence : le prince héritier de la couronne, c'est le Fo lui-même ; celle qu'il épousa, s'appelait Na to ; ils eurent un fils qui fut nommé Mo heou lo. Peu après Fo passa douze ans dans la solitude, & ce fut durant ses contemplations qu'il se transforma en Fo.

Suivant ces traditions, il paraît que la dynastie des Tcheou avait déjà sept cents ans de règne, lorsque la secte de Fo commença. Raisonçons des temps passés par le temps présent, & du présent par le passé : le monde est allé, & ira toujours son même train. Peut-on s'imaginer que ce que nous ne trouvons maintenant nulle part, & dont il ne reste aucun vestige, ait été autrefois la merveille de l'univers ? Qu'on

Description de l'empire de la Chine

parcoure les contrées qui sont à l'ouest de la Chine, on n'y trouvera qu'un pays de Barbares : comment p.056 placer là ces beaux noms de très pur, de royaume de la vertu, de la félicité très parfaite ? Trouve-t-on là maintenant des hommes à trois têtes, à six épaules, à huit mains ? Y trouve-t-on des gens qui vivent des deux & trois cents ans, & qui dans le plus grand âge, n'éprouvent point les incommodités de la vieillesse ? Comment donc se figurer que c'est le séjour des immortels ? Concluons donc que tout ce qu'on débite du roi du ciel, du généralissime des esprits, sont autant de fables dont on se sert, pour abuser de la crédulité des peuples.

— Mais, dit l'un des assistants au nom de tous les autres, comment osez-vous traiter avec tant de mépris notre Yo hoang ? C'est le même que le Chang ti, dont il est parlé dans vos livres, pour lesquels vous avez une si profonde vénération ? C'est lui que l'empereur Kao tsong ¹ vit en songe, & qui lui donna Fou yué pour son premier ministre. C'est de lui dont parle Meng tse, lorsqu'il dit qu'il faut se

¹ Cette objection embarrasse le philosophe chinois : il aurait pu se tirer d'affaire, en répondant que leur Yo hoang n'était pas le Chang ti des lettrés, mais celui que la secte de Tao avait honoré de ce nom sous la dynastie des Han, & qui avait nom Tchang y ; mais au lieu de cette réponse qui eût été solide, il s'arrête à vétille sur les habits qu'aurait dû avoir le Chang ti ; il tâche de faire passer ce trait d'histoire pour une fable, ou pour un simple songe, de même qu'on voit en songe l'oiseau fabuleux, appelle fong hoang ; cependant arrêté par l'autorité des livres classiques, il a recours à des interprètes modernes, & il veut que le Chang ti ne soit autre chose que son tai ki. Si les Chinois avaient du li la même idée qu'en a donné le R. P. Malebranche, qui ne paraît guère instruit de leur doctrine, il aurait été aisé à notre philosophe de répondre, que l'empereur Kao tsong voyait son futur ministre dans le li ; car ce R. Père assure que selon le système de la philosophie chinoise, toutes les vérités sont vues dans le li, & c'est selon ce système qu'il a imaginé dans l'ouvrage intitulé, *Entretien d'un philosophe chrétien avec un philosophe chinois*, qu'il fait parler de la sorte un philosophe chinois : *Nous ne recevons que la matière, & le Li, cette souveraine vérité, sagesse, justice, qui subsiste éternellement dans la matière, qui la forme & l'arrange dans ce bel ordre que nous voyons, & qui éclaire aussi cette portion de matière épurée & organisée dont nous sommes composés ; car c'est nécessairement dans cette souveraine vérité (le li) à laquelle tous les hommes sont unis les uns plus, les autres moins, qu'ils voient les vérités & les lois éternelles, qui sont le lien de toutes les sociétés, &c.* Après ce début, on n'est pas surpris d'entendre le philosophe chrétien qui lui répond : Votre li, votre souveraine justice approche infiniment plus de l'idée de notre Dieu, que celle de ce puissant empereur Chang ti. Malheureusement ce langage est nouveau & inouï à la Chine, & il n'y a point de lettré qui ne fut étrangement surpris d'apprendre qu'on lui fit tenir un pareil discours.

Description de l'empire de la Chine

recueillir, jeûner, se purifier, avant que de lui offrir des sacrifices ¹. Oseriez-vous nier qu'il y ait un Chang ti ?

— ²Dès le temps des empereurs Yao & Chun, répondit le philosophe, les peuples donnèrent dans de fausses idées touchant les esprits. De là est venue la bizarre imagination, qui fait donner une figure au Chang ti. Je conviens que l'empereur Kao tsong était un prince vertueux, qu'il vit en songe un homme, dont la taille & les traits étaient bien marqués, & que c'était la figure de Fou yué, quoique ce prince ignorât son nom ; qu'il le ^{p.057} fit peindre avec les traits dont il avait conservé le souvenir, qu'il donna ses ordres pour déterrer l'homme qu'il avait ainsi représenté, & qu'en effet on le lui amena. Tout cela est vrai : mais combien s'en trouve-t-il qui n'ayant jamais vu ni de dragon volant, ni l'oiseau appelé fong hoang, oiseau fabuleux, les voient très souvent néanmoins en songe ? Ils ont vu ces figures dans des tableaux, & pendant le sommeil elles se retracent dans leur imagination.

¹ L'objection, si elle eût été poussée, était forte, elle ne laisse pas de le jeter dans un grand embarras. Si le Chang ti des lettrés, lui dit-on, était sans vie & sans intelligence, aurait-il pu donner un fidèle ministre à l'empereur Kao tsong pour récompenser sa vertu ? Serait-il nécessaire de se purifier intérieurement, pour offrir décevement des sacrifices solennels au Chang ti ? Notre philosophe élude la difficulté, il a recours à son tai ki ; mais il n'a garde de dire de ce tai ki ce que Confucius disait du Chang ti : *Il connaît le fonds de mon cœur, tchi ngo, & comme très juste tchi kung, qu'il me punisse, si mes intentions sont criminelles.* Notre athée pense bien autrement de son tai ki, il l'enveloppe de beaux noms pris dans un sens métaphorique : c'est, dit-il, ce qui domine, ce qui règne dans le ciel, dans la terre, & dans tous les êtres. En lui sacrifiant, il suffit de se tourner respectueusement vers le ciel. Il n'ose désapprouver le rit des sacrifices solennels, qui sont en usage dans la secte littéraire, & par un mélange bizarre, il accommode ensemble & son athéisme & des actes de religion. Tout cela prouve que ce qui intrigue le plus ces athées, c'est la doctrine des livres classiques, qu'ils n'osent rejeter ouvertement, & qu'ils voudraient bien pouvoir ajuster à leur système.

² Ici le philosophe ne sachant comment concilier avec son système, l'idée que le texte classique présente naturellement du Chang ti dans son apparition à Kao tsong, tombe dans une contradiction manifeste. Il dit que l'erreur & la superstition touchant les esprits s'est introduit dès le temps d'Yao & de Chun, & par là il avoue que sa doctrine n'est pas la même que celle du siècle où régnaient ces princes, qu'on regarde néanmoins dans l'empire comme le siècle d'or, par rapport aux mœurs & à la religion. Il avoue néanmoins que Yao & Chun étaient des sages du premier ordre, écoutés comme des oracles destinés à réformer l'empire confié à leurs soins ; & cependant ces sages ont autorisé & même introduit des erreurs grossières & pernicieuses. Comment s'accordera-t-il avec lui-même ?

Description de l'empire de la Chine

Que si vous soutenez que le Chang ti apparut à Kao tsong sous une forme humaine avec la couronne d'empereur sur la tête, & les vêtements conformes à la dignité impériale, il m'est aisé de vous répondre. C'est l'empereur Hoang ti, qui le premier a donné aux empereurs ces ornements dont ils se parent, & qui les distinguent de leurs sujets. D'où il s'ensuivrait que le Chang ti n'existait point avant cet empereur, ou que s'il existait, il a demeuré nu jusqu'au temps du règne où l'on a commencé à porter une couronne, & à se vêtir d'habits impériaux.

Disons plutôt que ce qu'on appelle Chang ti, c'est ce qui domine dans le ciel, sur la terre, & généralement sur tous les êtres ; & que c'est par cette raison qu'on lui a donné le nom de Ti, c'est-à-dire, de maître souverain. On voit même par la manière dont s'expliquent quelques-uns de nos savants, que le Chang ti est au fonds la même chose que le tai ki, dont je vous ai entretenu. S'est-on jamais avisé de dire que le tai ki eût une figure qui le rendît visible ? D'où il est aisé de voir que quand il est dit qu'il faut faire des sacrifices, au Chang ti, c'est uniquement au ciel qu'on doit les faire avec un cœur pur.

— Tout ce que vous nous dites, s'écria un de l'assemblée, tend à prouver que ce sont autant de fables que nous débitons, lorsque nous disons qu'il y a un enfer, un Dieu appelé Yen vang, qui est le maître de cet empire souterrain, des Lo han, c'est-à-dire, des esprits qui règlent la destinée de tous les hommes. Ce sont pourtant eux, à ce qu'on rapporte, qui conduisent l'âme dans les corps au moment de leur naissance, & qui les en arrachent au moment de la mort, pour les entraîner au lieu de leurs supplices, où elles sont cruellement tourmentées par d'autres esprits. Si un homme pendant la vie a pratiqué la vertu, il ne manquera pas de renaître dans un état de splendeur & d'opulence. Si même les animaux ont vécu selon leur condition, ils se verront

Description de l'empire de la Chine

transformés en hommes. Au contraire, une personne qui se sera livrée aux vices honteux, & qui aura suivi ses appétits déréglés, deviendra bête brute. Si les animaux sont plus féroces, que ne comporte leur nature, après leur mort ils ne passent plus à une autre vie, & leur âme est entièrement éteinte. Voilà ce qu'on nous enseigne : serait-ce autant de faussetés ?

— Je vous parlerai franchement, répondit le philosophe, Oui, tout cela est faux. Deux personnes mariées habitent ensemble : l'un & l'autre concourent à former le fruit qui est d'abord conçu dans le sein de la mère, où il prend peu à peu d'insensibles accroissements. Si selon vos idées, il fallait attendre que le fœtus fut tout à fait formé, pour que l'âme vint à s'y insinuer, par où cette âme trouverait-elle une entrée pour se glisser dans ce corps nouvellement formé ?

Disons plutôt qu'une certaine quantité de sang s'unit dans le sein de la mère ; qu'elle y fait un tout ; qu'elle fermente, & qu'elle commence à se mouvoir. C'est alors un être d'une espèce particulière. Ainsi l'homme est un composé qui résulte de l'union d'une chose sensible, & d'une autre invisible, & qui échappe aux yeux : c'est le ki. Tant que cette union subsiste, on est susceptible de douleur : au moment qu'elle cesse, on devient insensible. Qu'un homme soit paralytique de la moitié du corps, appliquez le feu à cette partie frappée de ^{p.058} paralysie, il ne ressentira aucune douleur : que ce même homme-là soit mort, le hing, ou ce qui est en lui de visible, est séparé du ki, ou de ce qui était invisible. Ce ki s'est évaporé ¹ en atomes qui voltigent çà & là, ou qui se changent

¹ Ce philosophe s'est récrié contre le sentiment des sectaires, qui prétendent que le corps n'est qu'un domicile où l'âme loge en passant ; il suppose que l'âme, de la manière qu'il l'entend, est unie au corps. Mais il n'admet point d'âmes qui soient des êtres nouveaux, spirituels, immortels : il prétend que l'âme est une portion de matière plus subtile qui se détruit, de même que le corps, par la désunion de ses parties : mais cela supposé, comment est-ce que l'âme s'unit au corps ? Étant matière, elle ne peut lui être unie que comme un corps l'est à un autre corps. Il est évident que deux corps

Description de l'empire de la Chine

en un vent froid, destitué de toute chaleur animale. Que restera-t-il du défunt, sur quoi vos ministres d'enfer puissent exercer leur rigueur impitoyable ?

Mais supposons que le grand démon He kang fang (c'est l'un des trente-six kang du Tao kia) veuille s'emparer de l'âme de quelque scélérat, après qu'elle a été dispersée, & qu'il souffle adroitement toutes ses parties pour les réunir ensemble, afin que cette âme puisse être châtiée pour ses crimes au tribunal du juge infernal : croyez-vous que ces démons auraient le loisir & la patience de rassembler toutes ces parties subtiles, éparses de côtés & d'autres ?

Ce raisonnement du philosophe ne fut pas sans réplique :

— On nous assure, lui dit-on, que le Dieu Yen vang, & les autres juges, ses ministres, fixent le moment de la naissance de tous les hommes ; qu'ils déterminent s'ils seront mariés, & à qui ; s'ils auront des enfants, & quel sera leur caractère ; s'ils seront riches ou pauvres. Enfin tout ce qui doit leur arriver est marqué sur le livre de Yen vang, & de là leur destinée est invariable, & il n'y a aucun changement à espérer. Avez vous quelque chose à dire contre cette doctrine ?

— Ne savez-vous pas, répondit le philosophe, ce qui est rapporté dans vos propres livres ? Voici ce que j'ai lu dans le livre de *Huien ou tchuen* : certain démon, appelle Yao mo ¹,

ne peuvent être unis que par la surface. Une telle union suffit-elle pour expliquer ce que nous éprouvons touchant toutes les parties de notre corps, & le sentiment de l'âme ? D'ailleurs, si l'âme est composée de parties, de même que le corps, chaque partie a des fonctions qui lui sont propres. Dans quelle partie mettra-t-il la faculté de penser ? La matière peut-elle devenir un être pensant ? Il faut que, selon son hypothèse, il soutienne encore que l'âme n'étant qu'une masse de matière mise en mouvement, n'est nullement libre ; que le moindre mouvement de main, auquel je me déterminai hier, a été nécessaire, & n'a pu être omis, de même que le soleil n'a pu manquer de s'élever sur l'horizon, & qu'afin que je n'eusse pas remué la main, il eût fallu que dès le commencement du monde la matière eût reçu un mouvement naturel, tout différent de celui qu'elle a eu d'abord. Quelles absurdités n'est-on pas obligé de soutenir, quand on ne veut point démordre des faux principes qu'on a établis !

¹ Saint Épiphane croit que Pythagore est l'inventeur du dogme des deux principes. Il se pourrait bien faire que ce philosophe aurait encore puisé cette doctrine chez les

Description de l'empire de la Chine

dévorait continuellement des hommes : mais le Dieu Hiuen ou venait à leur secours, & en préservait un grand nombre de sa fureur. Sur quoi voici comme je raisonne : ou Yen vang avait déterminé le nombre de ceux qui devaient être dévorés, ou il ne l'avait pas déterminé : s'il ne l'avait pas déterminé, votre hypothèse tombe d'elle-même : s'il l'avait déterminé, pourquoi le Dieu Hiuen ou faisait-il d'inutiles efforts, pour sauver des gens condamnés irrémisiblement à être dévorés ?

Mais puisque nous sommes tombés sur cet article, écoutez une autre fable, qui est assez plaisante. Un nommé Pung vécut jusqu'à l'âge de huit cents ans : il épousa successivement soixante-douze femmes, à mesure que chacune mourait. La soixante-douzième étant morte à son tour, passa à l'autre monde, & s'informa des ancêtres de Pung, quelle pouvait être la raison qui faisait vivre son mari tant de siècles : est-ce que son nom, ajouta-t-elle, n'aurait pas été écrit ^{p.059} sur les registres de Yen vang ¹ ? Mais il n'y en a aucun qui lui échappe. Je vous apprendrai ce mystère, répondit le grand-père de Pung : le nom & le surnom de mon petit-fils, votre mari, est véritablement sur le livre : mais voici de quelle manière : quand il fallut arrêter les feuillets du livre, l'officier qu'on avait chargé de ce soin, prit par mégarde le feuillet où la destinée de Pung était écrite : il le tordit en forme de cordonnet ², & le livre en fut percé & cousu. La femme ne pût garder le secret : Yen vang fut informé de cette histoire ; & ayant pris son livre & examiné le cordonnet, il biffa le nom de Pung, qui finit sa vie au même instant.

disciples de Fo. On voit qu'ils tiennent deux génies de caractères bien différents : l'un qui ne cherche qu'à dévorer le plus d'hommes qu'il lui est possible ; & l'autre qui est tout occupé à sauver ceux que ce méchant génie veut engloutir.

¹ Tout cela se dit selon le système des bonzes & du culte idolâtrique venu des Indes. Ils admettent une espèce de paradis, d'enfer, un Dieu Yen vang, &c.

² C'est ainsi qu'on relie souvent les livres chinois.

Description de l'empire de la Chine

Cet exemple, continua le philosophe, prouve le contraire de votre doctrine : car enfin en voilà un qui a échappé à la pénétration de Yen vang : peut-on assurer qu'il n'y en ait pas d'autres qui l'aient trompé par quelque supercherie semblable ? Mais pour vous convaincre que tout cela est fabuleux, il suffit de vous dire que du temps de Confucius & de Meng tse, on n'usait point de livres faits de papier, & qu'on écrivait sur des membranes de bambou, ou sur de petites planches de bois. D'ailleurs, comme votre enfer souterrain n'est qu'un amas de terre, d'eau, de pierres, il est visible que des livres & des registres de papier, ne sauraient s'y conserver. Regardez donc ce que vous lisez dans vos livres, comme autant de rêveries.

— Mais, reprit-on, ce que vous dites, monsieur, de l'enfer & des esprits qui y résident, oseriez-vous le dire des esprits tutélaires, soit des villes murées, lesquels sont appelés tching hoang, soit de divers autres endroits qu'on nomme tou ti, eux qu'on honore dans tout l'empire ? Un culte si universel porterait-il à faux ?

— Daignez m'écouter, répondit le philosophe ; sous le règne d'Yao & de Chun, les habitations n'étaient pas encore environnées de murs & de fossés : cet usage ne s'introduisit que sous les dynasties suivantes de Hia, & de Chang, afin de se mettre à couvert des insultes qu'on avait à craindre des voleurs & des rebelles. Ensuite on érigea un tching hoang ¹, & l'on bâtit des lieux destinés à l'honorer. On en bâtit de même pour honorer les tou ti ². Quand on s'avisa de donner à ces esprits le beau nom de ti ti, parce qu'on les regardait comme les pères nourriciers du peuple, on les distingua en différentes classes : ceux à qui on attribua le soin des campagnes & des terres cultivées, on leur fit des offrandes de grains, & on les

¹ Tching signifie mur, & hoang, fossé.

² Tou signifie terre, ti signifie lieu.

Description de l'empire de la Chine

honora sous le titre de ché chin ¹. Ceux qui étaient bornés au soin des villages, & qu'on croyait veiller à la santé des habitants, & à maintenir la paix parmi eux, furent honorés sous la qualité de tou ti. D'autres esprits qui étaient attachés à l'intérieur des maisons, & aux lieux d'assemblées, furent regardés comme les conservateurs de ces endroits ; & ce fut en cette qualité qu'on les honora sous le nom de tchung lieu ². On assigna à d'autres esprits les pays déserts & montagneux, & dans l'espérance qu'ils faciliteraient le transport des denrées & des marchandises, ils furent respectés sous le nom d'esprits des hautes montagnes. Enfin ceux qu'on plaça dans les villes qui sont environnées de murailles & de fossés, furent révéérés sous le titre de tching hoang, & on les regarda comme des esprits qui préservaient ces villes des malheurs publics.

Voici maintenant, poursuit le ^{p.060} philosophe, où j'en veux venir. Tous ces esprits ³ ne sont au fond & réellement qu'une masse de terre, diversement figurée. Quand on en conserve le souvenir dans l'âme, c'est à peu près de même que lorsque je bois de l'eau, je songe à la source d'où elle me vient, & que je lui sais gré du plaisir & de l'utilité que j'en retire. Oserait-on pousser le blasphème jusqu'à prendre pour l'image du véritable esprit ⁴ du ciel & de la terre, qui est pur lui-même,

¹ Ché signifie lieu hors des villes.

² Nom de la place où étaient leurs représentations.

³ On voit ici l'embarras du philosophe, par la manière dont il se débat en assez malhabile homme sur les prestiges, & sur d'autres évènements prodigieux, qui ne peuvent être opérés que par des démons, & qu'il veut attribuer aux causes naturelles. Il a assez de bonne foi pour ne pas nier ces effets merveilleux, comme feraient d'autres, qui, pour se tirer d'affaire, sont déterminés à n'admettre aucun évènement qui soit contre l'ordre naturel. Mais aussi est-il vrai de dire que l'évocation & les opérations du démon sont trop ordinaires à la Chine pour pouvoir être niées. C'est une chose remarquable, que dans tous les pays, où le christianisme n'est pas établi, le démon y exerce un grand pouvoir sur les peuples ; & que ce pouvoir cesse, dès que la vraie religion y prend racine. Bien plus, ce pouvoir de l'esprit des ténèbres est entièrement lié par la seule présence d'un enfant chrétien. C'est de quoi on a une infinité d'exemples.

⁴ Voici le texte, Tien, ti, tse, gen, tchin, tchi, chin. Il paraît que par ces termes, *esprit du ciel*, notre athée n'entend autre chose que le ciel même. De même que par les esprits des montagnes & des rivières, il n'entend autre chose que les montagnes & les

Description de l'empire de la Chine

tous ces marmousets d'argile, qui représentent tantôt un homme, tantôt une femme, placés au dehors & au dedans des pagodes, ou bien la figure d'un vieillard, telle qu'on la met dans des maisons particulières ?

Ici le philosophe fut interrompu.

— On nous raconte, lui disait-on, bien des prodiges opérés par les tching hoang, & les tou ti ; & ces prodiges font connaître, & prouvent leur pouvoir. Souvent même on les voit sous la figure d'hommes vivants. Comment pouvez-vous dire qu'ils ne soient qu'une masse de terre ?

— Il y a un tour à prendre, répliqua le philosophe ¹, pour expliquer les merveilles & les apparitions dont vous parlez. On voit des hommes, dont les talents sont extraordinaires, & qui se distinguent du commun par leur courage & leur vertu. Il arrive quelquefois qu'ils sont opprimés par la calomnie, ou qu'une mort précipitée les enlève, sans qu'ils aient laissé après eux de postérité. Ces hommes si extraordinaires & si distingués des autres, ont une âme peu commune, qui ne se dissipe pas aisément. Les âmes de ce caractère se retirent la plupart dans les pagodes, & y produisent des évènements qui

rivières que nous voyons.

¹ Qu'il y ait des esprits gardiens des villes & des principaux endroits de l'empire, c'est une opinion très ancienne à la Chine. On voit encore maintenant les mandarins les plus déchaînés contre l'idolâtrie populaire, avoir souvent recours au tching loang. Notre philosophe ne fait ici que chicaner sur le nom de tching hoang : le raisonnement dont il se sert, est assez semblable à celui que certains Chinois opposent aux missionnaires sur le nom de Tien tchu, c'est-à-dire, Seigneur du Ciel, qu'on donne à Dieu. Avant que le ciel fût créé, disent-ils, & ils croient dire merveilles, il ne pouvait y avoir un Tien tchu, un seigneur de ce qui n'était pas ; votre Tien tchu a donc commencé tout au plus avec le ciel ? Comme on raconte beaucoup de faits singuliers, vrais ou faux, qui prouvent la protection accordée par les tching hoang aux villes & aux habitants, & que d'ailleurs ce culte est reconnu & en usage dans la secte littéraire, notre athée se donne la torture pour ajuster ces idées communes à son système. Il y a certaines âmes, dit-il, qui ne se dissipent point au sortir du corps, qui subsistent encore, & qui cherchant un domicile, s'arrêtent à la demeure des tching hoang, où elles opèrent les merveilles qu'on raconte. Il eût été bien plus embarrassé si en lui répondant conformément à son extravagant système, on lui eût dit : vous, qui vous applaudissez d'avoir secoué le joug d'un maître ennemi, en refusant de le reconnaître ; que savez-vous si les âmes de vos plus grands ennemis ne seront pas du nombre de celles qui subsistent encore après la mort ? Ces âmes n'étant plus retenues par la crainte des lois, & vous n'ayant pas le pouvoir de les éviter, que n'avez-vous pas à craindre de leur colère & de leur vengeance ?

Description de l'empire de la Chine

surprennent. On parle d'un Ouen tien tsiang, qui fut massacré sous la dynastie des Yuen ; d'un Yu tchung tsiao qui périt misérablement sous les Ming : leurs grandes actions ont fait croire aux peuples qu'après leur mort ils étaient devenus tching huang, ou gardiens des villes.

Ce qui fait le mérite d'un homme pendant sa vie, c'est le ki, cet air spiritueux, qui peut subsister encore ^{p.061} quelque temps après sa mort : lorsque cet air opère des effets merveilleux, on l'attribue aux esprits, ou des rochers escarpés, ou des lieux montagneux, ou des rivières, ou des villes. Mais tout ce qu'on voit, arrive nécessairement, & selon les lois de la nature. Croira-t-on que ces esprits reçoivent leur rang par le moyen d'un ordre impérial, qui leur distribue leurs fonctions ? Est-il au pouvoir d'un mortel d'assigner à tel & tel esprit la charge de présider à telles & telles productions ? Ce qu'on nomme esprits, n'est autre chose que les montagnes, les rivières, les campagnes, les villes, où, selon le cours naturel des choses, il arrive quelquefois des effets surprenants & peu ordinaires. Il est donc ridicule de dire que tel homme, dont on a connu autrefois le nom & le surnom, est maintenant un esprit qu'on doit honorer.

— Permettez-moi de vous dire, répliqua un de l'assemblée, que votre réponse ne me satisfait pas. Ce qui tient le premier rang dans un grand homme, c'est, dites-vous, son ki, son âme. Voulez-vous donc attribuer à ces restes d'un grand homme tout ce qui arrive d'extraordinaire, & qui semble être contre l'ordre naturel des choses connues ? Je demeurais, il y a quelque temps, à Tchung tcheou. Là, je vis des saules qui produisirent de petits marmousets de figure humaine, qui avaient environ deux pouces de hauteur. Vers ce temps-là il plut du riz noir dans le Kiang si : à Tchu tcheou il tomba du ciel des têtes d'hommes, qui n'étaient guère plus grosses qu'un pois, & où cependant l'on remarquait les yeux, la

Description de l'empire de la Chine

bouche, & le nez très bien formés. Ces évènements ont été publics : des gens sages les croient quand on les rapporte ; & vous ne devez pas dire qu'ils sont arrivés selon l'ordre naturel.

— Confucius, répondit le philosophe, ne s'amuse point à parler de ces esprits connus par leurs prestiges. Ce n'est pas qu'il ignorât que quand un État est menacé de révolution, on ne voit arriver quelquefois de ces prodiges, qui sont comme les avant-coureurs de quelque malheur prochain. Ce sage par excellence se contentait de dire, qu'il ne fallait pas trop aisément ajouter foi à ces sortes de merveilles, qui ne sont propres qu'à répandre le trouble & la frayeur dans les esprits, & c'est parce que la secte de Fo a recours à cet artifice pour effrayer les peuples, qu'on la regarde comme une fausse & dangereuse secte. Je conviens qu'à la veille de quelque évènement funeste ¹, aux approches, par exemple, d'une famine, ou d'une grande mortalité, les cinq éléments se confondent, & qu'il en sort des monstres, mais si dans ces conjonctures les hommes travaillent sérieusement à réformer leurs mœurs, & à pratiquer la vertu, tous ces présages deviennent inutiles, & s'en vont en fumée.

— Vous ne voulez donc point, s'écria l'un des assistants, regarder les esprits immortels, comme les auteurs de ces prodiges. Les attribuer, comme vous faites, aux seules causes naturelles, n'est-ce pas quelque chose de plus inconcevable ? Je vais vous en convaincre par un seul exemple. Sous la dynastie des Ming, dans la ville de Ten sé de la province de

¹ Notre philosophe n'oserait nier ce qui est si souvent répété dans le *Chu king* ; que certains signes qui arrivent, sont des avertissements que donne le Chang ti de quelque prochain malheur, à moins qu'on ne le prévienne par la réformation des mœurs : mais voulant accorder cette doctrine à son système, il fait le plus pitoyable raisonnement du monde : car enfin peut-il y avoir selon les lois de la nature, comme il le suppose, des présages certains d'évènements incertains, & qui dépendent de la volonté libre & changeante des hommes ? Peut-on s'empêcher de reconnaître une intelligence supérieure qui mette de la liaison entre le présage d'une comète, ou d'un tremblement de terre, & l'évènement d'une sédition populaire, ou du renversement d'un trône ?

Description de l'empire de la Chine

Ho nan, il mourut un homme du peuple appelle Tchu, & surnommé Tien pao. Le troisième jour depuis son enterrement, sa femme prit du vin & quelques ^{p.062} légumes, & partit pour se rendre à la sépulture de son mari, où elle devait lui faire cette petite offrande : s'étant arrêtée en chemin auprès d'un rocher, il en sortit tout à coup un éclair accompagné d'un bruit effroyable. Au même instant un quartier de la roche tombe, & laisse entrevoir dans un espace vide un coffre de pierre. Cette femme s'approche pour mieux le considérer : & au travers d'une large fente qui se trouva au coffre, elle aperçoit qu'il renferme un sabre, dont la poignée était précieuse, & un livre qui ressemblait fort à un livre de magie. Elle prend ce livre, & s'en retourne chez elle. Aussitôt elle se met à le feuilleter, & à en étudier le sens : après quoi elle se mêla de prédire à ses voisins plusieurs événements, qui arrivèrent tels qu'elle les avait annoncés.

Les habitants du lieu qui en furent témoins, conçurent pour elle un si grand respect, qu'ils ne l'appelèrent plus que la mère Fo. En moins d'un an, cette nouvelle prophétesse eut une vogue étonnante, & elle traîna à sa suite plus de dix mille personnes : aussi faisait-elle des choses prodigieuses. A l'aide de son livre de magie, elle n'avait qu'à souffler sur un champ plein de blé, ou de riz déjà monté, tout se changeait aussitôt en halberdes & en épées ; & l'on croyait voir les plus épais bataillons. En prononçant une seule parole, d'un escabeau elle en faisait un tigre ou un léopard : en un instant elle transformait une faible enceinte de pieux en de hautes murailles environnées de fossés. Enfin voici à quoi aboutit tout ce manège.

Un jour qu'on s'y attendait le moins, se fit une révolte presque générale ; les mandarins d'armes accoururent promptement avec des troupes, & songèrent à se saisir des chefs : ils trouvèrent plus de résistance qu'ils ne croyaient, &

Description de l'empire de la Chine

il se donna un combat très sanglant : mais enfin les rebelles succombèrent. La magicienne se trouva parmi les prisonniers. Elle fut jetée dans un cachot, chargée de chaînes, & elle y resta trois jours, sans avoir jamais pu s'évader. Son art l'abandonna dès qu'elle fut dans les fers. Mais enfin n'avouerez-vous pas que cette femme eût été incapable d'opérer de semblables prodiges, si elle n'avait été aidée par nos immortels ?

— Ce que je vous avouerai, dit le philosophe, c'est que quelques magiciens, ou gens de cette espèce, qui prétendent au rang des immortels, ont pu dérober ¹ au ciel & à la terre la connaissance d'un changement qui devait sûrement arriver dans la nature. Après cette furtive découverte ils ont composé le livre où ils ont marqué les événements futurs ; ensuite ils ont caché ce livre dans le sein du rocher. Lorsque le temps fatal de la révolte était prêt d'arriver, selon le cours des choses naturelles, alors les enchanteurs ont paru ; ils ont été écoutés, & ont favorisé cette révolte, où tant de gens ont péri par le glaive.

Au reste, bien que la situation du ciel & de la terre ait amené ces malheurs inévitables, cependant l'audace criminelle de ces magiciens, qui ont empiété sur les droits du ciel, en perçant dans les secrets de l'avenir, n'échappera pas au terrible châtement qui lui dû. Ceux qui consultent, ou qui écoutent ces prétendus immortels, associés, à ce que l'on dit, aux esprits, ont toujours été très pernicieux à leur patrie.

— Je ne vous passerai point ces derniers mots, dit un de l'assemblée : vous ne pouvez ignorer que le roi des King ²,

¹ Ce vol fait au ciel & à la terre par les magiciens, est, comme on voit, un pur galimatias ; ce qui prouve, que pour rendre ridicule le système d'un philosophe, qui attribue tout aux causes naturelles, il suffit de le faire raisonner sur la nature. Rien n'est plus capable de découvrir son extravagance, & de confondre son orgueil.

² Ancêtres des Mantcheoux, qui se rendirent maîtres de la plus grande partie de la Chine, & qui furent ensuite presque tous exterminés par les Tartares occidentaux.

Description de l'empire de la Chine

fuyant après une défaite, passa la profonde rivière de Yang se ; & que par un prodige inespéré, ses chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux sangles. De même le prince héritier, & le dernier de la race des Yuen ayant vu tailler en pièces presque toute son armée, fut contraint de fuir avec une précipitation extrême vers le nord, il arriva, comme vous savez, sur les bords d'une grande rivière ; & n'y ayant point trouvé de barques pour gagner l'autre rivage, & continuer sa fuite, il parût tout d'un coup en l'air un grand pont de métal, sur lequel il passa la rivière. Direz-vous que ce font là des prodiges, qui ne méritent pas la peine d'en parler ?

— Voici ce que je pense, répondit le philosophe ; ce qui dans le ciel & sur la terre, est le principe des productions les plus admirables, cet Être, ce ki, fortifie ceux qui sont faibles, & affaiblit ceux qui sont trop forts ¹. Avant les dynasties Hia & Chang, la Terre n'était guère peuplée, & il n'était né encore qu'un petit nombre d'hommes. Le Ciel qui était alors dans toute sa vigueur, était plus propre à produire des sages & des hommes extraordinaires, qui contribuèrent à l'entretien & à l'abondance des peuples ; mais il dégénéra dans la suite des temps : les hommes s'étant extrêmement multipliés, la malice & la corruption du cœur humain devinrent générales ; on ne vit presque plus de droiture & de vertu : les voies ² du ciel, la raison, l'ordre, le Ciel ne pût souffrir tant de scélérats : c'est pourquoi il produisit ces fléaux des peuples ; ces hommes sanguinaires, qui ne se plaisent que dans la guerre & dans le carnage : il fit naître un Pe tchi qui causa la ruine de Tchao, & des troupes sans nombre qu'il commandait. Lieou tao tché fut un autre foudre de guerre, qui porta le ravage & la désolation dans toutes les provinces.

¹ Voici le texte : Tien ti tsao hoa tchi ki pou tsou tché tsoú tchi yeoù yû tché sun tchi.

² Voici le texte : Tien tao ngoú ngo gin tchi to kou.

Description de l'empire de la Chine

Pour ce qui est des deux points d'histoire que vous me citez, vous ne devez pas douter que cette faveur fut accordée à ces princes, afin de conserver quelques restes de la dynastie Yuen & de la nation King, qui sans ce secours auraient été éteintes. Il est constant que la conduite du ciel ¹ n'est point aveugle ni dépourvue de connaissance ; s'il traverse ² la prospérité, c'est qu'elle passe les bornes. Je vous en rapporterai un seul exemple.

Le ciel a-t-il dessein de rétablir dans sa splendeur la dynastie des Han ? Il a soin, lorsque Quang vou se trouve arrêté sur les bords d'un fleuve large & rapide, de glacer subitement les eaux du fleuve, afin que lui & les troupes ne trouvent aucun obstacle à leur passage. Lorsque l'ordre observé par le ciel ³ pour le gouvernement du monde, est prêt de causer quelque grand changement, comme, par exemple, quand le ciel est sur le point d'abandonner une dynastie régnante, il arrive alors des évènements extraordinaires, qui en sont les funestes présages. Mais ce ne sont pas toujours les mêmes, quoiqu'ils partent de la même cause.

Tous les assistants ayant loué la subtilité & la pénétration d'esprit que le philosophe avait fait paraître, l'un d'eux lui dit :

— Après tout, monsieur, les religions de Fo & de Lao sont répandues dans tout l'empire : elles ont pris depuis longtemps de fortes racines dans les cœurs. Faites réflexion que vous êtes seul à les combattre : je veux que vous les attaquiez avec encore plus de force, qu'on ne les a combattu dans les anciens livres, vous n'en serez pas moins assailli par une infinité de gens qui suivent cette doctrine, & vous n'avez qu'une bouche & une langue, pour répondre à un si grand nombre d'adversaires : pourrez-vous leur résister ? Et, n'est-il

² Nai sun ki yeoui yu ye.

³ Tien tao kiung.

Description de l'empire de la Chine

pas à craindre qu'en voulant apprendre aux autres la source du vrai bonheur, vous ne vous attiriez ^{p.064} à vous-même de véritables malheurs ?

Le philosophe comprit ce que signifiait ce compliment, & jugeant qu'il avait étalé vainement son érudition, il prit occasion de la nuit qui approchait, pour s'en retourner à la ville. Les plus respectables de l'assemblée l'accompagnèrent jusqu'au pont, & c'est ainsi que finit l'entretien.

Telles sont les principales sectes qui ont cours dans l'empire de la Chine ; car il n'est pas nécessaire de parler ici de la secte des mahométans, qui se sont établis depuis plus de six cents ans en diverses provinces, où ils vivent assez tranquilles, parce qu'ils ne se donnent pas de grands mouvements, pour étendre leur doctrine, & se faire des disciples, & que dans les anciens temps ils ne se multipliaient que par les alliances & les mariages qu'ils contractaient. Mais depuis quelques années, ils ne laissent pas de faire d'assez grands progrès à force d'argent. Ils achètent partout des enfants idolâtres ; & les parents qui sont souvent hors d'état de les nourrir, ne font aucune difficulté de les vendre. Dans un temps de famine qui désola la province de Chan tong, ils en achetèrent plus de dix mille. Ils les marièrent : ils leur achetèrent, ou leur bâtirent des quartiers de ville, & même des bourgades entières : peu à peu ils en sont venus dans plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun habitant, qui n'aille à la Mosquée. C'est par cet artifice, qu'ils se sont extrêmement multipliés depuis un siècle.

Je ne parlerai pas non plus d'une poignée de Juifs, qui s'introduisirent Juifs à la Chine sous la dynastie des Han, qui commença à régner deux cent six ans avant Jésus-Christ. Ils étaient dans le commencement plusieurs familles, mais leur nombre est fort diminué, & il n'en reste présentement que sept. Ces familles s'allient les unes aux autres, sans se mêler avec les mahométans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, ni pour les livres, ni pour les cérémonies de leur

Description de l'empire de la Chine

religion. Ils n'ont de synagogue que dans Cai fong, capitale de la province de Ho nan. Si l'on en veut savoir davantage, on peut consulter la [lettre du P. Gozani](#), insérée dans le septième recueil des *Lettres édifiantes & curieuses*, écrites par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, en attendant qu'on donne au public les autres observations singulières qu'on a reçues de la Chine depuis l'impression de la lettre du P. Gozani.

Mais je ne puis me dispenser de parler de l'établissement & du progrès de la religion chrétienne dans ce vaste empire, qui a commencé à s'y établir depuis près de deux siècles, que des missionnaires pleins de ferveur & de zèle y portèrent la lumière de l'Évangile.

@

De l'établissement et du progrès de la religion chrétienne dans l'empire de la Chine

@

p.065 Quoique les premiers missionnaires jésuites, qui pénétrèrent dans la Chine vers le milieu du quinzième siècle, n'y aient trouvé nulle trace du christianisme, ce n'est pas une raison de croire que cette grande nation n'est point encore été éclairée des lumières de la foi. Deux respectables monuments font connaître qu'anciennement l'Évangile a été annoncé à ces peuples. Le premier, est un très ancien bréviaire de l'église de Malabar, écrit en langue chaldaïque, où, dans une leçon du second nocturne de l'office de S. Thomas, on lit ces paroles :

C'est par le moyen de S. Thomas, que les erreurs de l'idolâtrie indienne ont été dissipées. C'est par le moyen de S. Thomas que les Chinois & les Éthiopiens se sont convertis à la foi, & ont embrassé la vérité. C'est par le moyen de S. Thomas qu'ils reçurent la vertu du baptême, & l'adoption des enfants : c'est par lui que le royaume des cieux a pénétré dans l'empire de la Chine.

Dans une antienne du même bréviaire, on lit les paroles suivantes :

Les Indes, la Perse, la Chine, &c. offrent en mémoire de S. Thomas l'adoration, qui est due à votre saint nom.

Dans le chapitre XIX de la seconde partie des constitutions synodales, on lit un canon du patriarche Théodose, qui est conçu en ces termes :

Pareillement les évêques de la grande province, tels que sont pour la plupart les métropolitains de la Chine, &c.

Lorsque les Portugais abordèrent à Cochin, ils y trouvèrent Dom Jacques qui gouvernait l'église des montagnes de Malabar, & qui prenait la qualité de métropolitain de l'Inde, & de la Chine.

Description de l'empire de la Chine

Il reste encore des traces de la religion de la croix, & c'est une tradition ancienne que cette figure † a la vertu d'empêcher les maléfices. Le fameux Kouan yun tchang qui vivait au commencement du second siècle, connaissait ^{p.066} certainement Jésus-Christ, comme en font foi les monuments écrits de sa main, & gravés ensuite sur des pierres. On en a tiré des copies qui sont répandues de tous côtés, mais qu'il est impossible d'expliquer si l'on n'est pas chrétien, parce que Kouan yun tchang y parle de la naissance du Sauveur dans une grotte exposée à tous vents, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension, & des vestiges de ses pieds sacrés, mystères qui sont autant d'énigmes pour les infidèles.

Que si longtemps après la mort de ce grand homme, on l'a érigé en idole, cette erreur populaire ne prouve rien contre son christianisme, & rend témoignage à sa vertu. Or des chrétiens à la Chine au commencement du second siècle, d'où peuvent-ils être venus que de S. Thomas, ou de ses disciples ?

Soit donc que ce soit S. Thomas lui-même que tout le monde sait avoir été l'apôtre des Indes, soit que ce soient ses disciples qui aient prêché la foi dans cet empire, ce qui est plus vraisemblable ; on ne trouve aucun vestige, ni du temps que la religion chrétienne y a fleuri, ni des fruits qu'ont produit le zèle & le travail de ces hommes apostoliques. Comme l'histoire chinoise ne parle guère que des événements qui concernent le gouvernement politique, tout ce qu'elle rapporte de ce temps-là, c'est qu'il parût un homme extraordinaire à la Chine, qui enseignait une doctrine toute céleste, & qui s'attirait l'admiration publique par l'éclat de ses vertus, par la sainteté de sa vie, & par le nombre des miracles qu'il opéra.

Le second monument, prouve que longtemps après, c'est-à-dire, vers le septième siècle, un patriarche des Indes envoya des missionnaires à la Chine ; que ces ouvriers évangéliques y prêchèrent les vérités de la foi avec succès ; & que leur ministère y fut respecté & autorisé. Ce fut en 1625 que ce monument fut découvert de la manière suivante.

Description de l'empire de la Chine

Des ouvriers fouissant la terre auprès de la ville de Si ngan fou, capitale de la province de Chen si, trouvèrent une longue table de marbre, qui apparemment avait été ensevelie sous les ruines de quelque édifice. Cette table a dix pieds de long, sur cinq de large. La partie supérieure est de forme pyramidale, & c'est là qu'est gravée une croix bien formée, dont les branches se terminent en espèce de fleur de lys, & qui est assez semblable à celle qu'on trouva gravée sur le tombeau de l'apôtre saint Thomas en la ville de Meliapor, qu'on appelle aujourd'hui saint Thomé. La surface du marbre contient un long discours en caractères chinois, qui explique les principaux mystères de la religion chrétienne, & qui fait l'éloge de quelques empereurs, qui ont favorisé les ministres de l'Évangile. A l'un des côtés & au bas du marbre, on y trouve une longue inscription, partie en caractères syriaques ou chaldaïques, partie en caractères chinois.

La copie originale tirée de dessus le marbre fut envoyée à Rome, & se conserve dans la bibliothèque du collège de la compagnie de Jésus : une autre copie est dans les archives de la maison professe. Ceux qui seraient curieux de voir ce monument avec les mêmes caractères & tel qu'il a été copié sur la pierre de marbre, le trouveront dans le livre du père Kirker, intitulé, *la Chine illustrée*, avec une traduction littérale, & ensuite une plus ample interprétation que ce Père en a faite.

Le père Alvarez Semedo, qui a eu tout le loisir de considérer ce monument sur le lieu même, en a fait une traduction exacte qu'on trouve dans sa *Relation* imprimée en l'année 1667. C'est lui qui passant par Cochin, alla à Cranganor, où réside l'archevêque, & se fit donner l'explication des caractères syriaques par le père Antoine Fernandez, missionnaire fort versé dans la connaissance des livres de ces premiers p.⁰⁶⁷ chrétiens de S. Thomas ; je me contenterai d'en donner le précis qu'en a fait le père le Comte.

On voit sur ce monument en caractères syriaques les noms des missionnaires venus de la Judée à la Chine, pour y prêcher l'Évangile. Il y a parmi ces noms des évêques, des prêtres, & des diacres. M. l'abbé Renaudot, & M. Thévenot, gardes de la bibliothèque du roi, ont trouvé

Description de l'empire de la Chine

dans des manuscrits orientaux, & dans quelques livres arabes des preuves de cette entrée de prélats & de prêtres dans la Chine.

Aussitôt que les Chinois eurent bien lavé le marbre qu'ils venaient de déterrer, ils le regardèrent comme quelque chose de fort précieux, tant à cause de son antiquité, qu'à cause de la nouveauté des caractères qui leur étaient inconnus. C'est pourquoi ils allèrent en hâte faire leur rapport au gouverneur. Ce mandarin se transporta sur le lieu : & après avoir considéré ce monument avec la plus grande attention, il le fit placer sur un piédestal, & le fit couvrir d'un toit soutenu par des piliers, afin de le préserver des injures de l'air, & de mieux contenter la curiosité d'une infinité de gens de lettres, qui accouraient de toutes parts pour le voir : ensuite il le fit transporter dans un pagode éloigné d'un quart de lieue de la ville de Si ngan fou, où on le conserve avec grand soin.

Les bonzes, pour opposer un autre monument à celui qui était si glorieux à la religion chrétienne, ont élevé vis-à-vis une table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fausses divinités. Voici en abrégé ce que contient le discours gravé sur le monument.

Il y a un premier principe intelligent & spirituel, qui de rien a créé toutes choses, & qui est une substance en trois personnes. En produisant l'homme, il lui donna la justice originelle, il le fit roi de l'univers, & maître de ses passions ; mais le démon le fit succomber à la tentation, corrompit son esprit, & troubla la paix intérieure de son cœur. De là sont venus tous les maux qui accablèrent le genre humain, & les sectes différentes qui nous partagent.

Les hommes, qui depuis ce fatal moment ont toujours marché dans les ténèbres, n'auraient jamais trouvé la voie de la vérité, si l'une de ces divines personnes n'eût caché sa divinité sous la forme de l'homme. C'est cet homme que nous nommons le Messie. Un ange annonça sa venue, & il naquit quelque temps après d'une vierge en Judée. Cette naissance

Description de l'empire de la Chine

miraculeuse fut marquée par une nouvelle étoile. Quelques rois qui la reconnurent, vinrent offrir des présents à ce divin enfant, afin que la loi & les prédictions des vingt-quatre prophètes s'accomplissent.

Il gouverna le monde par l'institution d'une loi céleste, spirituelle, & très simple. Il établit huit béatitudes. Il tâcha de détromper les hommes de l'estime qu'ils avaient pour les biens de la terre, en leur inspirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois vertus principales. Il ouvrit le ciel aux justes, & il y monta lui-même en plein jour, laissant sur la terre vingt-sept tomes de sa doctrine, propres à convertir le monde. Il institua le baptême pour laver les péchés, & se servit de la croix pour sauver tous les hommes, sans en excepter personne.

Ses ministres laissent croître leur barbe, & se font une couronne à la tête. Ils ne se servent point de valets, mais ils se font égaux à tous, soit qu'ils se trouvent abattus par l'adversité, ou que la prospérité les élève. Au lieu d'amasser des richesses, ils partagent volontiers avec les autres le peu qu'ils possèdent. Ils jeûnent, & pour se mortifier, & pour garder la loi. Ils respectent leurs supérieurs. Ils estiment les p.068 gens de bien. Ils prient chaque jour sept fois pour les morts & pour les vivants. Ils offrent toutes les semaines le sacrifice, afin d'effacer leurs péchés, & de purifier leur cœur. Les rois qui ne suivent pas les maximes de cette sainte loi, ne sauraient, quelque chose qu'ils fassent, se rendre recommandables parmi les hommes. Sous le règne de Tai tsong, prince très sage & très estimé, Olopüen, parti de Judée, après avoir couru de grands dangers sur mer & sur terre, arriva enfin à la Chine, l'an de Notre Seigneur 636. L'empereur qui en fut averti, envoya son colao au-devant de lui, jusqu'au faubourg de la ville impériale, avec ordre de le conduire au palais. Quand il y fut, on examina sa loi, dont la

Description de l'empire de la Chine

vérité fut reconnue ; de sorte que l'empereur fit en sa faveur l'édit suivant.

« La véritable loi n'est attachée à aucun nom particulier, & les saints ne se fixent pas dans un lieu ; ils parcourent le monde, afin d'être utiles à tous. Un homme de Judée, d'une vertu singulière, est venu à notre cour : nous avons examiné sa doctrine avec beaucoup de soin, & nous l'avons trouvée admirable, sans aucun faste, & fondée sur l'opinion qui suppose la création du monde. Cette loi enseigne la voie du salut, & ne peut être que très utile à nos sujets. Ainsi je juge qu'il est bon de la leur faire connaître.

Ensuite il commanda qu'on bâtît une église, & il nomma vingt-une personnes pour en avoir soin.

Le fils de Tai tsong, nommé Kao, lui succéda l'an 651, & s'appliqua à faire fleurir la religion que son père avait reçue. Il fit de grands honneurs à l'évêque Olopüen, & bâtît dans toutes les provinces des temples au vrai Dieu. De sorte que les bonzes, quelques années après, alarmés du progrès que le christianisme avait fait, tâchèrent par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours.

La persécution fut grande, & le nombre des fidèles commençait à diminuer, quand Notre-Seigneur suscita deux personnes extrêmement zélées, qui défendirent la foi avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de temps son premier éclat. L'empereur de son côté contribua de plus en plus à l'affermir ; jusque là qu'il ordonna aux cinq rois d'aller à l'église, de se prosterner devant les autels, & d'en élever d'autres en plusieurs villes en l'honneur du Dieu des chrétiens. Ainsi la colonne ébranlée par les efforts des bonzes, devint plus solide & mieux établie que jamais.

Cependant le prince continua de donner des marques de sa piété ; il fit porter les tableaux de ses prédécesseurs à

Description de l'empire de la Chine

l'église : il offrit lui-même sur les autels cent pièces de soie : il honora extraordinairement un missionnaire Ki ho, qui était nouvellement arrivé de la Judée ; & durant tout le cours de sa vie, il n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer à étendre la foi dans ses États.

Un de ses successeurs en l'année 657 hérita de sa vertu aussi bien que de l'empire. Il bâtit cinq églises. Ses autres grandes qualités, aussi bien que l'amour de la religion, l'ont rendu célèbre.

Les empereurs suivants ont encore affermi le christianisme par leurs édits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions sans crainte. Ils étaient humbles, pacifiques : ils supportaient les défauts de leur prochain : ils faisaient du bien à tout le monde. Voilà le véritable caractère du chrétien, & c'est par cette voie que la paix & l'abondance entrent dans les plus grands États.

D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente. L'empereur So tsong a fait des offrandes aux autels, & bâti des églises. Outre cela il rassemblait tous les ans les prêtres de quatre ^{p.069} églises qu'il servait lui-même avec respect durant quarante jours ; il donnait à manger aux pauvres ; il revêtait ceux qui étaient nus ; il guérissait les malades ; il ensevelissait les morts. C'est pour conserver la mémoire de ces grandes actions, & pour faire connaître à la postérité l'état présent de la religion chrétienne, que nous élevons ce monument l'an 782.

Un témoignage si authentique ne laisse aucun lieu de douter que la foi n'ait été prêchée à la Chine, & que plusieurs ne l'aient embrassée : mais je n'oserais assurer que les empereurs, dont on loue les vertus, méritent les éloges qu'on leur donne : du moins est-il vrai de dire, que s'ils ont favorisé les prédicateurs de l'Évangile, ils n'ont pas été moins portés à accorder leur protection aux sectes idolâtres.

Description de l'empire de la Chine

On ne sait combien de temps la religion chrétienne s'est maintenue dans cet empire : il faut que la mémoire en ait été éteinte depuis bien des années, puisqu'il n'en restait pas le moindre vestige, quand les nouveaux missionnaires de notre compagnie y sont entrés de la manière que je vais le rapporter.

Ce fut en l'année 1552 que l'apôtre des Indes, S. François de Xavier, partit de Goa pour s'y rendre : la conquête d'un si vaste empire ajouté au royaume de Jésus-Christ était depuis longtemps l'objet de ses plus ardents désirs : il comptait pour rien d'avoir réduit tant de nations & de royaumes de l'orient sous l'obéissance de l'Évangile, si la Chine échappait à son zèle. Il était déjà arrivé dans l'île de Sancian, dépendante de la province de Quang tong.

Quoiqu'on lui représentât que des lois rigoureuses défendaient l'entrée de la Chine aux étrangers ; qu'il n'était pas possible de surprendre la vigilance des mandarins ; & que le moins qui pût lui arriver, serait d'être enfermé pour le reste de ses jours dans un noir cachot, & qu'il y allait de la vie pour ceux qui oseraient l'y introduire ; on ne pût le faire changer de résolution. Il gagna un marchand chinois, qui lui promit, moyennant une certaine somme, de le conduire dans sa barque pendant la nuit, & de le jeter avant le jour sur le rivage. Xavier était content, pourvu qu'il pût se présenter aux portes de Canton. Mais Dieu ne veut pas toujours que ses serviteurs exécutent les grands desseins qu'il leur inspire. Il mourut comme un autre Moïse à la vue de cette terre de bénédiction, après laquelle il soupirait depuis tant d'années, & alla recevoir la récompense de son zèle & de ses travaux apostoliques.

Son corps fut enterré dans l'île. On l'avait enfermé dans une caisse remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plutôt consumées, on pût emporter ses os aux Indes, par le vaisseau qui devait dans peu de temps mettre à la voile. On sait que, quelques mois après, quand on voulut ramasser ses os, on trouva son corps frais, plein de suc, & très entier, sans le moindre signe de corruption. On le transporta à Goa, où son tombeau est devenu célèbre par quantité de miracles, & où il est

Description de l'empire de la Chine

honoré comme le protecteur de la ville, & l'apôtre de l'orient.

Le zèle qui anima Xavier, passa dans l'esprit & le cœur de ses frères. Pendant près de trente ans ils essayèrent plusieurs fois de pénétrer dans les terres de la Chine ; mais leurs tentatives furent toujours inutiles.

Le père Alexandre Valignan était alors supérieur général des missions dans les Indes, & résidait à Macao ; c'est une ville située dans une île, ou plutôt une presqu'île jointe au continent de la Chine, & qui est de sa dépendance, bien qu'elle soit habitée par une colonie de Portugais. Quoiqu'il eût été le chef & le promoteur de quelques-unes de ces entreprises, qui avaient eu si peu de succès, il ne se rebuta point des difficultés presque insurmontables, qu'il trouvait dans l'exécution de son projet : on le voyait souvent se tourner vers les ^{p.070} rivages de la Chine, & dévorer des yeux cette terre infortunée, en témoignant par ses gestes & par ses soupirs, le zèle dont il brûlait pour la conversion d'un si grand peuple : d'autrefois on l'entendit s'écrier : *Rocher ! Rocher ! quand t'ouvriras-tu ?*

Plein de cette confiance en Dieu, qui s'anime à la vue des obstacles, il espéra toujours que le seigneur jetterait sur la Chine un regard de miséricorde, & que ses portes s'ouvriraient enfin aux ministres de l'Évangile. Il y avait déjà du temps qu'il avait choisi parmi les missionnaires des Indes des sujets, tels que le demandait une si difficile entreprise : gens morts à eux-mêmes, intimement unis à Dieu, qui ne respiraient que les souffrances & le martyre, & qui d'ailleurs étaient fort habiles, surtout dans les sciences qu'on estime à la Chine.

Son choix tomba principalement sur le père Roger, néapolitain, sur le père Pasio, de Boulogne, & sur le père Ricci, de Macerate en la marche d'Ancone. Dans cette vue, ces Pères s'appliquaient depuis quelques années à l'étude de la langue chinoise, & ils avaient fait d'assez grands progrès dans un travail si difficile & si épineux, lorsqu'un évènement, ménagé sans doute par la Providence, facilita l'entrée de cet empire, quoiqu'il parût d'abord le rendre tout à fait inaccessible.

Description de l'empire de la Chine

Le tsong tou de la province de Quang tong, qui réside d'ordinaire à Chao king fou, ville peu éloignée de la capitale, fit une affaire aux Portugais, sur ce qu'ils administraient la justice, & érigeaient un tribunal à Macao. Il prétendait que l'empereur leur ayant accordé cette place, ne leur avait donné aucune juridiction, & il les sommait de venir au plutôt rendre compte de leur conduite.

Ce langage fit comprendre aux Portugais, que l'avarice naturelle aux vice-rois des provinces chinoises, portait celui-ci à leur faire cette mauvaise querelle, mais que sa colère s'apaiserait bientôt, si leurs soumissions étaient accompagnées d'un riche présent : on le confia au P. Roger, qui se rendit à Chao king. Le Père fut reçu du vice-roi avec tant de politesse & de démonstrations d'amitié, qu'il crut pouvoir lui présenter une requête, pour lui demander la permission d'établir sa demeure dans la province de Quang tong. Elle lui fut accordée sans nulle peine.

Le père Roger & le père Pasio avaient déjà commencé une espèce d'établissement, & ils s'en promettaient de grands fruits, lorsqu'un contretemps ruina tout à coup leurs espérances. Le vice-roi fut disgracié, & intimidé par cette disgrâce, il craignit que son successeur ne lui fît une nouvelle affaire, s'il trouvait des étrangers dans le lieu de sa résidence. Sur quoi il les obligea de s'en retourner à Macao.

Ce triste évènement déconcerta les projets des hommes apostoliques ; le père Pasio prit le parti d'aller cultiver les églises du Japon. Le père Roger & le père Ricci furent chargés seuls de prendre de nouvelles mesures pour rentrer dans la Chine.

Lorsqu'ils s'y attendaient le moins, un Chinois arriva de Chao king à Macao, & demanda à parler au P. Roger. C'était un garde du nouveau vice-roi, qui ayant appris qu'une bonne récompense était promise à celui qui procurerait le rétablissement de ces pères, s'y était employé auprès de son maître, & l'avait obtenu.

Les pères, après avoir admiré les secrets ressorts de la divine Providence, se disposèrent à suivre le Chinois leur bienfaiteur. En

Description de l'empire de la Chine

quelques jours ils arrivèrent à Chao king ; & aussitôt ils reçurent une patente du vice-roi, qui leur permit de s'établir où ils jugeraient à propos.

Ces deux missionnaires qui avaient eu le temps de s'instruire des coutumes, de la religion, & des lois de cette nation, n'ignoraient pas ce qu'ils auraient à souffrir, soit d'un peuple superstitieux, plein de mépris & d'aversion pour les étrangers, soit de la jalousie des bonzes, soit de la hauteur & de la défiance des mandarins, dont l'inquiétude & les ^{p.071} ombrages augmentaient sans cesse, par les nouvelles conquêtes que les Espagnols & les Portugais venaient de faire dans des lieux voisins de la Chine. Ainsi ils crurent devoir agir d'abord avec beaucoup de circonspection, & pour gagner plus sûrement ces peuples à Jésus-Christ ils s'efforcèrent de mériter leur estime : ils y réussirent. Le père Ricci surtout s'attira bientôt une grande considération, soit par sa douceur, par ses manières aisées, & par je ne sais quel air insinuant, dont on ne pouvait guère se défendre ; soit encore plus par son habileté dans la langue chinoise & dans les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome sous le célèbre Clavius.

Les Chinois furent d'abord charmés d'une carte de géographie que fit ce Père, quoiqu'elle redressât leurs idées, & les détrompât de l'erreur grossière où ils étaient sur l'étendue de leur pays, comparé au reste de la Terre. Il composa ensuite un catéchisme, où il expliquait la morale chrétienne, & les points de la religion les plus conformes à la lumière naturelle. Cet ouvrage fut reçu avec applaudissement, & eut cours dans tout l'empire.

Peu-à-peu le Père s'acquit une si grande estime, que tout ce qu'il y avait de gens considérables à Chao king & aux environs, se faisaient un plaisir de rendre visite aux missionnaires, & de les entretenir. Il n'y avait que le peuple, qui peu touché du mérite, & n'écoutant que son aversion naturelle pour les étrangers, accablait les pères d'outrages & d'injures, & s'attroupait pour les insulter jusque dans leur propre maison.

Cependant une église naissante se formait, & un nombre de catéchumènes écoutaient les instructions, par lesquelles on les

Description de l'empire de la Chine

disposait au baptême : mais le père Ricci se trouva bientôt seul à soutenir tout le poids de cette laborieuse mission. Deux étrangers demeurant dans un même endroit, donnèrent ombrage : & il fallut, pour adoucir l'aigreur des peuples, que le Père Roger retournât à Macao, d'où il fut ensuite envoyé à Rome. Quelques années après qu'il y avait moins de risque, il reçut du secours dans la personne du P. Antoine Almeyda, qui vint partager ses travaux.

Il y avait environ sept ans, que le père Ricci gouvernait cette église, qu'il avait formée avec tant de peines, lorsqu'un nouveau vice-roi arriva à Chao king, & lui causa les plus cruelles alarmes. Ce magistrat trouva la maison des missionnaires à sa bienséance, & frappé de son agréable situation, il la crut propre à devenir un édifice public. Il fit signifier au P. Ricci, que rien n'était plus contraire à la majesté de l'empire, qu'un étranger qu'on tolérait par grâce, demeurât dans la ville même où résidait le vice-roi, & qu'il eût à choisir une demeure dans le monastère des bonzes, qui est dans le voisinage de Chao tcheou fou.

Le Père présenta plusieurs requêtes au vice-roi, qui furent appuyées des principaux magistrats de la ville dont il était aimé. Ces sollicitations, loin de fléchir ce magistrat naturellement fougueux & emporté, ne servirent qu'à l'irriter davantage, & il ordonna que le père Ricci & son compagnon sortissent incessamment des terres de l'empire.

Ce fut un coup accablant pour les missionnaires : mais ils n'eurent point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Le Père Ricci fut contraint d'emballer à la hâte le peu de meubles qu'il avait, avec ses instruments de mathématiques, & de s'embarquer pour se rendre à Canton, & de là à Macao. Tous ses néophytes l'attendaient sur le rivage, & fondaient en larmes, en lui demandant sa bénédiction.

A peine eut-il abordé à Canton, qu'il vit arriver une barque venant de Chao king : c'était un exprès que le vice-roi avait envoyé après le Père, pour lui ordonner de revenir. Il craignait qu'on ne lui reprochât un jour de s'être ^{p.072} emparé de la maison de deux étrangers, que ses prédécesseurs avaient protégés, & dont la conduite avait toujours été irrépréhensible.

Description de l'empire de la Chine

Le Père, qui savait ce qu'il lui en coûterait pour rentrer dans la Chine, s'il en était une fois sorti, retourna promptement à Chao king.

— Mon dessein n'est pas, lui dit le vice-roi, de vous chasser absolument de l'empire ; je vous permets de vous établir dans quelqu'autre endroit de ma province ; & il lui assigna Chao tcheou.

La réputation du Père Ricci avait prévenu son arrivée dans cette ville, & il n'y fut pas longtemps sans se concilier tous les mandarins : à peine pouvait-il suffire au grand nombre de personnes distinguées, que le plaisir de l'entretenir attirait dans sa maison.

En satisfaisant à leur curiosité, il ne manquait jamais de leur porter des paroles de salut, & plusieurs goûtèrent les saintes vérités qu'il leur annonçait, & devinrent les prémices d'une nouvelle église qu'il fonda à Chao tcheou ; & c'est là qu'il changea l'habit de bonze, qui le rendait méprisable, en habit de lettré, qui donna plus de poids à ses paroles. Un jeune homme fut le premier confesseur de cette chrétienté naissante : son père le maltraita cruellement, pour avoir refusé constamment d'adorer les idoles.

Plusieurs mandarins, & d'autres personnes considérables des villes voisines, voulurent connaître le Père Ricci, & lier amitié avec lui. Parmi ceux-là un riche négociant de Nan hiong s'attacha au missionnaire, écouta ses instructions avec un cœur docile, & fut bientôt en état d'être régénéré dans les eaux du baptême. A peine fût-il de retour en son pays, qu'il en devint l'apôtre. Il prêcha Jésus-Christ à sa famille, & à un grand nombre d'amis qu'il avait dans cette grosse ville, qui est d'un grand abord, parce que c'est la dernière ville de la province de Quang tong, d'où l'on passe dans celle de Kiang si.

Le Père Ricci s'y transporta dans la suite, & y trouva quantité de catéchumènes bien instruits, qui soupiraient après la grâce du baptême. Il crut néanmoins que, pour établir solidement la religion chrétienne dans les provinces, il fallait la faire goûter dans la capitale. A la Chine, plus encore que partout ailleurs, les sujets règlent leur

Description de l'empire de la Chine

conduite sur celle du prince : il se persuada que la morale chrétienne serait infailliblement approuvée des sages chinois, & qu'elle disposerait insensiblement leurs esprits à croire les mystères de la foi. Enfin il comptait que s'il pouvait annoncer Jésus-Christ à la cour, & affectionner l'empereur à la religion, les difficultés s'aplaniraient ; & que les Grands, de même que le peuple, n'étant plus retenus par la crainte de déplaire au prince, écouterait volontiers les ministres de l'Évangile, & ouvriraient les yeux aux lumières de la foi.

Il n'était pas facile à un étranger de pénétrer jusqu'à la ville impériale, & il prévit bien les obstacles qu'il aurait à surmonter : mais plein de ce courage qu'inspire le vrai zèle, il se prépara à tous les événements, dans l'espérance de faire connaître Jésus-Christ à l'empereur, & aux Grands de sa cour.

Il se présenta une occasion que l'homme apostolique ne manqua pas de saisir. L'empereur ayant découvert que Taicosama roi du Japon, levait une nombreuse armée, pour faire la conquête de la Corée, & porter ensuite ses armes victorieuses dans l'empire, appela à la cour tous les mandarins qui avaient quelque capacité dans le métier de la guerre. Un de ces mandarins était ami du P. Ricci, & lui accorda volontiers la permission de le suivre jusque dans la province de Kiang si : car c'était tout ce que le missionnaire demanda pour lors, se flattant que le mandarin gagné par ses assiduités & ses services, pousserait plus loin la faveur qu'il lui faisait, & qu'il le ^{p.073} conduirait jusqu'à Peking. Il s'embarqua donc sur une des barques de sa suite, mais la navigation fut malheureuse.

Dans un endroit de la rivière où divers courants se rassemblent, le vaisseau du P. Ricci fit naufrage : un novice qu'il menait avec lui, se noya, & lui-même, il resta assez longtemps au fond de l'eau, & ne s'en tira qu'à la faveur d'une corde. Cet accident effraya le mandarin, qui prit sa route par terre, laissant ses domestiques & ses équipages dans le vaisseau. Tout ce que le père Ricci put obtenir de lui, ce fut qu'on le conduirait à Nan king ; mais il ne voulut jamais permettre qu'on le menât plus avant, de crainte que dans l'alarme où l'on était de la

Description de l'empire de la Chine

guerre des Japonais, on ne lui fit un crime d'avoir un étranger à sa suite.

Le Père continua sa route par eau, & après être entré dans ce grand fleuve, que les Chinois appellent Yang tse kiang, c'est-à-dire, le fils de la mer, il arriva enfin à Nan king. Il s'attendait à y trouver de la protection ; un mandarin qui l'avait comblé autrefois d'amitié, y occupait une des premières charges ; mais soit qu'il eût oublié son ancien ami, soit qu'il craignît de paraître lié avec un étranger, il lui ordonna de sortir au plus tôt de la ville, & il fit châtier celui qui, contre les lois, l'avait reçu dans sa maison.

Le Père, sans se rebuter de tant de contradictions, prit le parti de retourner à Nan tchang, capitale de la province de Kiang si. Le favorable accueil qu'on lui fit, le dédommagea des peines précédentes : sa vertu & sa science lui gagnèrent bientôt le cœur des mandarins & des Grands de cette ville, & il y avait entr'eux une espèce d'émulation, à qui lui témoignerait le plus d'amitié. Le vice-roi même prévint le désir qu'il avait de s'y établir, & lui offrit ses services, qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il venait de recevoir un nouveau secours d'ouvriers évangéliques, par l'arrivée du P. Cataneo, du P. Longobardi, &c.

Mais le principal fruit qu'il retira de sa demeure à Nan tchang, fut la facilité qu'il trouva de s'introduire à la cour. Il avait lié une amitié très étroite avec le gouverneur, qui venant d'être nommé président du premier tribunal de Nan king, devait se rendre auprès de l'empereur, pour prendre ses ordres. Le Père lui témoigna l'extrême désir qu'il avait de l'accompagner dans ce voyage, & le gouverneur y consentit. L'église de Chao tcheou qu'il avait fondée, était gouvernée par le père Longobardi : il confia celle de Nan tchang au P. François Sore, Portugais, & il partit pour Peking avec le père Cataneo, le frère Sébastien Fernandez, & un Chinois qu'on avait nommé Pereyra : leur arrivée & le peu de séjour qu'ils firent dans la capitale, n'eurent pas le succès qu'ils s'étaient promis.

La guerre du Japon tenait tous les esprits en défiance : c'était assez de voir des étrangers, pour croire que c'étaient des Japonais, & il n'y

Description de l'empire de la Chine

eut personne qui osât dans de pareilles conjonctures les faire connaître à l'empereur. Le parti le plus sage fut donc de porter ses vues ailleurs. C'est ce que fit le père Ricci : il songea à établir une église dans une des principales villes de la province de Tche kiang, où il avait un intime ami, qui pouvait l'aider de son crédit & de ses conseils.

Après en avoir conféré avec cet ami, ils conclurent qu'il fallait aller à Nan king, & demander des lettres de recommandation au président du premier tribunal, qui avait déjà pris possession de sa charge. Ils firent ensemble ce voyage : mais en arrivant dans la ville, ils furent agréablement surpris du changement qu'ils trouvèrent dans la disposition des esprits. La défaite de l'armée japonaise, & la mort de Taycosama qu'on venait d'apprendre, causait une joie universelle, & la présence d'un étranger ne donnait plus tant de défiance.

On vit revivre dans les Grands & dans ^{p.074} les mandarins, les sentiments de leur estime & de leur vénération pour le missionnaire, que la crainte de se rendre suspects avait comme étouffés auparavant. Tout ce qu'il y eût de gens considérables à Nan king lui rendirent visite ; les savants l'écoutèrent avec admiration, lorsqu'il réforma leurs fausses idées sur la physique, sur l'astrologie, sur la géographie, & sur le système du monde, plusieurs même d'entr'eux se firent ses disciples. Mais ce qui lui donna le plus de réputation, ce fut la force avec laquelle, dans des disputes publiques, il convainquit les idolâtres de leur ignorance sur la nature de Dieu, & sur la vraie religion.

Cette grande idée qu'on avait conçue de l'homme apostolique, aplanit les difficultés, qui semblaient devoir traverser l'établissement qu'il méditait de faire à Nan king : on lui en accorda la permission avec toute sorte d'agrément. On lui offrit même une maison si magnifique, que sa modestie ne lui permit pas de l'accepter : il se contenta d'une autre maison vaste & commode, que des magistrats avaient désertée, parce qu'elle était infestée de malins esprits : il l'eût par cette raison à grand marché, & il s'en mit en possession par autorité publique. La tranquillité rétablie dans cette maison, aussitôt que le Père y fut logé, fit sentir aux Chinois quel est le pouvoir des adorateurs du vrai Dieu sur

Description de l'empire de la Chine

les puissances de l'enfer.

Ce changement qui s'était fait si subitement à Nan king, fit juger au P. Ricci, que dans la capitale où il avait des amis, & où l'on ne craignait plus les armes japonaises, il trouverait les esprits plus favorablement disposés à son égard. Le secours de nouveaux ouvriers, & des présents propres à être offerts à l'empereur, qui pour lors lui furent envoyés de Macao, le déterminèrent à entreprendre ce voyage. Un des principaux magistrats ayant vu ces présents, donna une patente très honorable, par laquelle il lui permettait de porter à l'empereur des curiosités d'Europe.

Tout semblait favoriser son dessein ; mais une rude épreuve l'attendait à Lin tcin tcheou. La douane y était administrée par un eunuque envoyé de la cour, qui se faisait redouter des plus grands mandarins, & qui tyrannisait toute cette contrée : à peine eut-il vu les présents destinés pour l'empereur, qu'il prit le dessein de s'en faire honneur ; il en écrivit à la cour, & manda entr'autres choses, qu'il y avait une cloche qui sonnait d'elle-même (c'est ainsi qu'il appelait une horloge.) De plus il n'y eût point de caresses qu'il n'employât, pour engager le père Ricci à se servir de son ministère, afin de faire passer ces curiosités entre les mains du prince. Rien n'était plus contraire aux vues du P. Ricci : aussi s'en excusa-t-il avec politesse.

L'eunuque irrité de ce refus, publia qu'il avait aperçu dans les ballots de cet étranger un crucifix, qui était, disait-il, un charme, pour ôter la vie à l'empereur : & sur cela il le fit renfermer dans une tour, lui & ceux de sa suite : ils auraient été tous sacrifiés au ressentiment du perfide eunuque, s'il avait porté cette accusation à la cour ; mais après le témoignage favorable qu'il s'était pressé de rendre du P. Ricci, il n'osa rien mander de contraire, pour ne point tomber dans une honteuse contradiction avec lui-même. Il vint donc un ordre de l'empereur de faire partir incessamment l'étranger, pour se rendre à la cour, & de lui fournir tout ce qui était nécessaire pour son voyage.

Ce fut ainsi que le Père entra avec honneur dans la capitale : on ne fut pas longtemps à l'introduire au palais, & il fut reçu de l'empereur

Description de l'empire de la Chine

avec les plus grands témoignages de considération & d'amitié. Ce prince agréa tous les présents, ce qui était déjà une grande faveur. Il plaça dans un lieu honorable un tableau du Sauveur, & un autre de la très sainte Vierge. Il fit élever une tour ^{p.075} superbe, pour y placer l'horloge ; il usa même d'une petite adresse, pour se conserver une montre, que la reine mère aurait pu lui demander, si elle eût su qu'elle sonnait ; c'est pourquoi il défendit de monter la sonnerie, lorsqu'elle lui fut présentée. Enfin il permit au Père & à ses compagnons, de se choisir une maison dans Peking ; & il leur assigna un revenu pour leur entretien : il leur accorda même la permission d'entrer dans une des cours du palais, où il n'y avait que ses officiers qui eussent droit d'entrer.

L'établissement du P. Ricci à Peking fut le fruit de vingt années de travaux mêlés de traverses & de persécutions. Il commença dès lors à recueillir ce qu'il avait semé avec tant de larmes. Sa maison devint bientôt le lieu le plus fréquenté de toute la ville ; & il n'y eût presque personne, qui ne se fit honneur de le connaître, & d'avoir part à son amitié ; entr'autres le premier colao, qui est le premier officier de l'empire, & qui lui donna en toute occasion des marques de son estime.

Ce fut alors qu'il commença à travailler solidement au salut des âmes, persuadé que la capitale donnant le mouvement au reste de l'empire, le progrès qu'y ferait la foi, serait suivi d'un semblable succès dans les provinces. En peu d'années on vit des conversions éclatantes, & on compta un grand nombre de chrétiens dans tous les ordres de la monarchie.

La pluralité des femmes était un grand obstacle pour les mandarins ; mais la grâce le surmonta ; & plusieurs de ces puissants du siècle s'étant une fois soumis au joug de l'Évangile, en devinrent les prédicateurs ; & par leur zèle à étendre la foi, remplirent les fonctions des plus fervents missionnaires.

Le père Ricci avait établi que les catéchumènes, avant que de recevoir le baptême, feraient une protestation publique, qui contiendrait & la détestation de leur vie passée, & la sincérité avec laquelle ils

Description de l'empire de la Chine

embrassaient la foi : ils devaient composer eux-mêmes cette protestation, afin qu'on pût moins douter de leurs véritables sentiments. On peut juger de la manière, dont elle avait coutume de se faire, par celle d'un célèbre mandarin nommé Li, qui était fort attaché aux superstitions païennes : toutes les autres étaient à peu près semblables. Voici comme ce mandarin s'explique.

Li, disciple de la loi chrétienne, de tout mon cœur, & avec toute sincérité, je veux embrasser la foi de Jésus-Christ. Autant que je le puis, je lève les yeux vers le seigneur du ciel, & le conjure de vouloir prêter l'oreille à mes paroles. Je proteste qu'étant dans cette royale ville de Peking, je n'avais jamais ouï parler de la sainte foi que j'embrasse, ni vu aucun de ceux qui la prêchent ; d'où il est arrivé que très longtemps j'ai vécu dans l'erreur & dans les ténèbres, & que toutes les actions de ma vie n'ont été que des égarements d'un homme aveugle & hors de soi.

Depuis peu, par la divine bonté, je suis heureusement tombé entre les mains de deux saints docteurs venus du grand occident, Matthieu Ricci, & Didaque Pantoya. J'ai appris d'eux la doctrine de Jésus-Christ : j'ai vu entre leurs mains son image que j'ai révéérée comme je devais : c'est par là que j'ai commencé à connaître mon Père céleste, & la loi qu'il a donnée aux hommes pour les sanctifier. Animé de ces grands motifs, que puis-je faire aujourd'hui que d'embrasser cette loi divine, & l'observer de tout mon cœur ?

Considérant néanmoins, que depuis quarante-trois ans que je suis au monde, je n'ai pu éviter de grandes chutes : je prie le souverain Père des hommes d'user de sa miséricorde envers moi, de vouloir bien me pardonner mes injustices, mes manquements de droiture, mes plaisirs sensuels & p.076 impurs, mes mauvaises volontés contre mon prochain, mes paroles indiscrettes & téméraires, & tout autre péché que j'ai pu commettre par inadvertance ou avec réflexion. Car je

Description de l'empire de la Chine

promets que dès maintenant, après que j'aurai été lavé de l'eau salubre, que je vais recevoir avec un profond respect, je travaillerai à réformer ma vie, à éviter toute sorte de péchés, à observer la loi du Seigneur du Ciel, dont je crois fermement tous les points ; à observer les dix commandements qui y sont contenus, dont je souhaite de tout mon cœur ne m'écarter jamais un moment. Je renonce au siècle, à ses erreurs, & à ses mœurs corrompues. Je condamne tout ce qui est contraire aux maximes de la loi divine, irrévocablement & pour toujours.

Je vous demande seulement une chose, Père & Créateur plein de bonté, que dans ces commencements de ma conversion, où n'étant encore que novice, j'ignore ce qui est de plus parfait, vous daigniez m'éclairer l'esprit pour me le faire connaître, & me donner la grâce de pratiquer ce que j'en aurai connu ; afin qu'ayant vécu libre des erreurs & des désordres de ma vie passée, j'aie bientôt jouir dans le ciel de votre divine présence. Je vous demande de plus la permission d'annoncer aux autres la foi, dont vous avez bien voulu m'éclairer, comme font par toute la terre un grand nombre de fervents chrétiens. Regardez, seigneur, avec miséricorde les vœux de votre serviteur, comme il vous les présente avec humilité, l'an trentième de Van lié, le sixième de la huitième lune.

Le nombre des chrétiens augmentait chaque jour considérablement, & par le zèle des nouveaux fidèles, & par les continuels travaux du Père Ricci & de ses compagnons. Ceux-ci se répandirent dans les bourgades voisines de Peking, & formèrent des chrétientés nombreuses. Les villes des provinces imitèrent l'exemple de la capitale, comme le Père Ricci l'avait prévu. Il en recevait souvent des lettres, qui lui apprenaient le progrès qu'y faisait la prédication de l'Évangile. Celles qu'il reçut de Nanchang, capitale du Kiang si, lui donnèrent la plus douce consolation. L'église n'était plus assez grande pour contenir le nombre des

Description de l'empire de la Chine

chrétiens : une famille entière de princes de la maison impériale qui y demeuraient, avait embrassé la foi ; & cet exemple fut suivi d'un grand nombre de lettrés. La moisson devint encore plus abondante dans la ville impériale de Nan king, capitale de la province de Kiang nan, & dans une autre ville de la même province nommée Chang hai, qui était la patrie d'un mandarin illustre par sa naissance, par son mérite, par ses grands emplois, & surtout par la dignité de colao, c'est-à-dire, par la première dignité de l'empire, dont il fut honoré.

Ce sage ministre était né avec un fonds de raison & de lumières naturelles, qui lui avaient fait connaître qu'il avait une âme immortelle ; & que les biens fragiles, que donnent ici-bas, ou le hasard de la naissance, ou le caprice de la fortune, ne peuvent être la récompense de la vertu. Une infinité de doutes & de pensées naissaient dans son esprit, dont il ne pouvait trouver l'éclaircissement, ni dans la secte des lettrés, ni parmi les idolâtres : il cherchait de bonne foi la vérité, & il la trouva dans les fréquents entretiens qu'il eût avec le père Ricci.

Ce grand homme nommé Siu, n'est pas plutôt été instruit des vérités chrétiennes, qu'il aspira après la grâce du baptême : il le reçut à Nan king avec une grande solennité, & il fut nommé Paul. Le nom de cet apôtre des Gentils lui convenait fort, puisqu'il devint l'apôtre de sa patrie, l'appui de la religion, & le protecteur déclaré des missionnaires ; il ne cessa jamais de les ^{p.077} soutenir par ses biens, par ses conseils, & par son grand crédit. Il commença par convertir son père, âgé de quatre-vingt ans, & toute sa famille, qui était très nombreuse. Son exemple & ses discours contribuèrent de même à la conversion d'un grand nombre de mandarins.

Au temps des persécutions il défendit la foi par de savantes apologies ; il en prit souvent les intérêts en présence même de l'empereur ; & il ne craignit point de lui dire qu'il lui abandonnait ses biens, ses charges, sa vie, & toute sa famille, si l'on pouvait trouver dans la doctrine chrétienne, la moindre chose qui fut contraire à la tranquillité de l'État, ou à l'obéissance qui est due au souverain. Il appuyait la religion dans les provinces, & procurait à ses ministres

Description de l'empire de la Chine

l'amitié & la protection des gouverneurs & des premiers officiers, par les lettres qu'il leur écrivait. Enfin il devint le docteur de sa nation, par les traductions qu'il fit en sa langue, de plusieurs livres de la loi chrétienne, composés par les missionnaires.

La vivacité de sa foi lui inspirait le plus grand respect pour les ministres de l'Évangile : ayant appris que le père Jean de Rocha, par les mains duquel il avait reçu le baptême, était mort à Hang tcheou dans la province de Tche kiang, il en prit le deuil, & le fit prendre à toute sa famille, comme il avait fait pour son propre père. Un autre missionnaire étant allé lui présenter une lettre, que le cardinal Bellarmin écrivait aux fidèles de la Chine, il ne voulut point la recevoir qu'il n'eût pris le bonnet & les habits de sa dignité, comme s'il eût dû se présenter devant l'empereur ; & qu'après s'être prosterné en terre, il n'eût fait quatre profondes inclinations de tête.

Le zèle & la piété de ce grand mandarin se perpétuèrent dans sa famille. Sa petite-fille nommée Candide, se distingua entre les autres : elle n'avait que quatorze ans quand elle perdit sa mère, qui lui avait donné la plus sainte éducation. A seize ans elle fut mariée à un homme considérable nommé Hiu, mais qui vivait encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Elle sut si bien gagner son esprit par sa douceur, par sa condescendance, & par l'exemple de sa piété, qu'il demanda le baptême, & le reçut deux ans avant sa mort. Elle se trouva veuve à l'âge de trente ans ; & dans cet état de liberté, qui la rendait maîtresse d'elle-même, elle se consacra entièrement à Dieu.

Pendant quarante-trois ans de sa viduité, elle imita parfaitement ces saintes veuves, dont saint Paul nous fait le caractère : non contente d'édifier l'église naissante de la Chine par la sainteté de sa vie, elle contribua plus que personne à étendre la foi dans ce vaste empire. Sans toucher à son patrimoine, ni aux biens qu'elle devait laisser à huit enfants que le seigneur lui avait donnés, elle trouva dans ses épargnes & dans le travail de ses mains, de quoi fonder trente églises dans son pays ; & elle en fit bâtir neuf autres, avec de belles maisons, dans diverses provinces.

Description de l'empire de la Chine

Ce fut par ses libéralités secrètes, & par son crédit auprès des mandarins de Nan king, de Sou tcheou, de Chang haï, & de Song kiang, que le père Brancati bâtit tant d'églises, de chapelles, & d'oratoires domestiques. On comptait dans toute cette contrée de la province de Kiang nan, quatre-vingt-dix églises, quarante-cinq oratoires, & trois sortes de congrégations. Outre celles qui sont destinées au culte de la très sainte Vierge, & celles des enfants, que l'on nommait la congrégation des anges, il y en avait une troisième, qu'on appelait de la passion de Jésus-Christ, où les chrétiens les plus fervents s'assembloient tous les vendredis, pour méditer les mystères des souffrances & de la mort du Sauveur. On établit une quatrième congrégation de lettrés sous la protection de saint Ignace, Ils s'assembloient le premier jour de chaque mois, ^{p.078} & ils récitaient des instructions qu'ils avaient composées sur les principales vérités de la foi, sur nos mystères, & sur les fêtes les plus célèbres. Les missionnaires examinaient ces discours ; & quand ils les approuvaient, ils envoyaient ces lettrés le dimanche suivant pour les réciter au peuple dans les églises, où ils ne pouvaient pas aller eux-mêmes.

Comme les Chinois aiment naturellement à composer & à débiter leurs compositions, rien n'était plus utile à entretenir les anciens chrétiens dans la ferveur, & à en augmenter le nombre. On avait pris soin de leur fournir des livres propres à préparer leurs discours ; & c'est principalement à ce dessein que les missionnaires avaient traduit en langue chinoise des réflexions sur les Évangiles, la somme théologique de saint Thomas en trente-cinq volumes, les commentaires de Baradius sur les Évangiles, les vies des saints, &c. Ils avaient déjà composé environ cent-trente semblables ouvrages de piété & de la religion : ce fut cette dame qui les fit imprimer à ses frais, & qui les répandit dans les maisons des infidèles, des lettrés, des mandarins, des gouverneurs ; & par ce moyen elle en gagna un grand nombre à Jésus-Christ.

Le seigneur Basile son fils ayant été nommé intendant général des postes & de la navigation, elle le suivit dans les provinces de Kiang si,

Description de l'empire de la Chine

de Hou quang, & de Se tchuen, où elle fit bâtir des églises, & y appela des missionnaires pour les gouverner. Il n'y avait pas de moyens que le zèle ingénieux de cette dame n'inventât, pour faire connaître Jésus-Christ, & agrandir son royaume. Elle savait qu'une infinité de pauvres gens abandonnaient leurs enfants dès qu'ils étaient nés, & les exposaient dans les rues, faute d'avoir de quoi les nourrir : elle employa le crédit de son fils auprès du vice-roi de Sou tcheou, & elle obtint la permission d'acheter une vaste maison, où elle recevait les enfants exposés, & leur procurait des nourrices.

Le nombre de ces enfants était si grand, que, quelque soin qu'on prît d'eux, il en mourait plus de deux cents chaque année, lesquels après avoir reçu le baptême, devenaient autant de prédestinés qui allaient peupler le ciel.

Ayant fait réflexion qu'une multitude d'aveugles étant hors d'état de gagner leur vie, assemblaient le peuple dans les places publiques, & abusaient de sa crédulité, en disant la bonne aventure à tous ceux qui se présentaient, elle en fit venir un certain nombre, & leur ayant promis de quoi les entretenir honnêtement, elles les fit instruire des principes de la religion, afin qu'ils allassent par les rues enseigner aux peuples ce qu'ils avaient appris, & les engager ensuite d'aller trouver les missionnaires.

Peu d'années avant sa mort, l'empereur, pour lui marquer l'estime qu'il faisait de sa sagesse & de sa vertu, lui envoya un habit magnifique, garni de plaques d'argent, & d'une riche broderie, avec une coiffure de perles & de pierreries, & lui donna le titre honorable de cho gin, qui signifie femme vertueuse. Elle reçut avec respect ce présent de son prince ; & elle s'en revêtit le jour de sa naissance ; mais ensuite elle détacha l'une après l'autre les plaques d'argent & les perles de sa coiffure, qu'elle employa à secourir les pauvres, & à orner les autels.

Enfin cette illustre veuve persévéra jusqu'à la mort dans ces exercices de religion & de piété. Le Père Laurifice lui administra les derniers sacrements, qu'elle reçut avec une foi vive, & avec la douce espérance d'être éternellement unie à Dieu, qu'elle avait aimé & servi

Description de l'empire de la Chine

avec tant de zèle. Elle fut généralement regrettée : les pauvres la pleurèrent comme leur mère ; les nouveaux fidèles, comme le modèle de toutes les vertus chrétiennes ; & les missionnaires, comme une ressource certaine dans tous leurs besoins, & surtout dans les p.079 persécutions qu'ils avaient à soutenir.

Une autre dame, qui avait reçu le nom d'Agathe au baptême, imita le zèle de la dame Hiu : son mari était un seigneur illustre, qui avait été vice-roi dans quatre provinces : elle lui inspira tant d'affection pour le christianisme, qu'il demanda le baptême, & le reçut avec toute sa famille, qui était de trois cents personnes. Ce seigneur fut l'un des principaux protecteurs de la religion, & en soutint toujours les intérêts avec autant de fermeté que de zèle.

Les églises se multipliaient dans toutes les provinces de l'empire ; on formait chaque jour de nouvelles chrétientés ; & toutes ces terres arrosées des sueurs d'un grand nombre d'hommes apostoliques, qui étaient venus au secours du P. Ricci, fructifiaient au centuple. Mais le serviteur de Dieu aurait auguré peu favorablement de ces succès, s'ils n'eussent été traversés par divers orages, qui se succédèrent les uns aux autres.

Il s'éleva une cabale d'idolâtres, qui jaloux du progrès que faisait le christianisme, & du préjudice qu'en recevait leur secte, formèrent le dessein de perdre le père Ricci, & d'anéantir ses travaux : ils avaient fait entrer des mandarins dans leur complot : mais quand il fallut en venir à l'exécution de leur projet, ils s'aperçurent qu'ils y échoueraient, & que la ruine d'un homme si généralement respecté, n'était pas une affaire facile : ils prirent le parti de lui proposer un accommodement.

— Nous ne trouvons pas mauvais, lui dirent-ils, que vous portiez les peuples à honorer le Seigneur du Ciel ; à la bonne heure, que votre Dieu y règne : mais du moins laissez l'empire de la terre à nos divinités, & ne vous opposez pas aux honneurs que nous leur rendons.

La réponse que fit le Père à une proposition si bizarre, transporta de

Description de l'empire de la Chine

fureur les idolâtres, & ils résolurent de tout risquer. Ils avaient au palais un bonze très accrédité, lequel se faisait respecter des eunuques, & avait gagné toute la confiance des reines, qui le regardaient comme un prophète, & qui ne se conduisaient que par ses conseils. Ils s'adressèrent au bonze, qui était assez porté de lui-même à favoriser leur passion.

Les choses étaient à un point, où le père Ricci crut voir périr en un moment le fruit & les espérances de ses travaux : mais dans la triste situation où il se trouvait, le secours lui vint de la Providence par un évènement auquel il n'était pas naturel de s'attendre. Un libelle peu respectueux pour l'empereur, se répandit alors dans le palais, & on l'attribua aux bonzes : ils furent sévèrement punis ; & le crédit du principal bonze, qui était devenu l'ennemi capital des missionnaires, ne le sauva pas de la cruelle bastonnade, sous laquelle il finit misérablement sa vie.

Une autre tempête s'éleva peu après à Nan tchang, où le ministère de la prédication eût été anéanti par les magistrats, si le père Ricci, qui en fut averti à temps, n'eût employé la puissance & le crédit de ses amis. Cette protection calma la tempête, & rétablit les missionnaires dans la liberté dont ils jouissaient auparavant.

Il eut souvent de semblables orages à apaiser, que la malignité des bonzes suscitait de toutes parts, & qui servaient à éprouver la fidélité des néophytes, & à ranimer le zèle de leurs pasteurs. Mais la plus rude de toutes les persécutions qu'il eut à essuyer, lui fut d'autant plus amère, qu'elle n'avait pas été excitée par les infidèles, mais par des personnes, que leur foi obligeait à soutenir l'œuvre de Dieu au prix même de leur sang. Voici comment la chose arriva.

Après la mort de l'évêque de Macao, un religieux d'un ordre respectable fut nommé vicaire général. Dès qu'il eût commencé à user de son pouvoir, il eût un assez grand démêlé avec un religieux de saint François. Le scandale que ^{p.080} produisit cette division, les obligea à convenir d'un arbitre, & le choix tomba malheureusement sur le recteur des jésuites. Ce Père, après avoir bien examiné l'affaire, jugea en faveur du religieux franciscain.

Description de l'empire de la Chine

Le vicaire général outré de ce jugement, tout équitable qu'il était, s'emporta jusqu'à excommunier le commissaire de l'ordre de saint François, qui soutenait son religieux ; le recteur des jésuites, qui avait prononcé en sa faveur ; & le gouverneur qui le protégeait. Il en vint même jusqu'à mettre la ville en interdit. Cette conduite était trop violente, pour pouvoir durer. Après quelque temps de trouble & d'agitation, les choses s'accommodèrent : on se pardonna mutuellement de part & d'autre ce qui s'était passé, & il n'y eût que les jésuites qui furent exceptés de cette paix. Le parti du vicaire voulut se venger d'eux avec éclat.

On n'imaginerait jamais le moyen diabolique qu'un homme de cette cabale inventa pour contenter sa passion, se mettant peu en peine que la religion pérît à la Chine, pourvu que les jésuites y périssent avec elle ; il alla trouver les Chinois, qui sont en grand nombre à Macao.

— Les jésuites, leur dit-il, ont une ambition étonnante : la religion qu'ils prêchent dans l'empire, n'est qu'un prétexte dont ils se servent pour parvenir au projet qu'ils ont formé de s'emparer du trône : c'est sur la tête du P. Cataneo qu'ils veulent faire tomber la couronne : voilà le motif de tous les voyages que vous lui voyez faire. Remarquez, leur ajoutait-il, les endroits où ils se sont établis, depuis Canton jusqu'à Peking ; ce sont autant de postes convenables à l'exécution de leur dessein. Cette flotte hollandaise qui paraît depuis quelque temps sur les côtes, est là pour favoriser leur entreprise : le gouverneur de cette ville les assistera de toutes ses troupes : leurs chrétiens du Japon viendront se joindre à ceux qu'ils ont dans la Chine, & de tout cela il se formera une puissante armée, à laquelle il ne fera pas possible de résister.

Les Chinois de Macao timides & crédules, ne manquèrent pas d'informer les magistrats de Canton, de la conjuration qu'ils venaient de découvrir. L'esprit des Chinois étant naturellement défiant & soupçonneux, on se persuada aisément, que comme la plus légère

Description de l'empire de la Chine

étincelle cause les plus grands embrasements ; de même les moindres révoltes entraînent quelquefois la ruine des plus vastes États, & que par conséquent on ne pouvait prendre trop de précaution.

L'alarme qu'on prit à Canton, se répandit bientôt dans les autres villes, & l'on disait déjà qu'on avait fait mourir le père Ricci à Peking : on n'attendait que la confirmation de cette nouvelle, pour traiter de la même sorte le père Longobardi, qu'on gardait à vue. La foi de plusieurs chrétiens fut ébranlée, & ils commençaient à douter de la vérité d'une religion, qui était prêchée par de si méchants hommes. Enfin le père François Martinez, qui était envoyé à Macao, & qui passait par Canton dans le temps de cette émotion générale, eût beau se cacher, un apostat le découvrit ; il fut emprisonné & condamné à plusieurs bastonnades, sous lesquelles il expira.

C'en était fait de la religion, si ce faux bruit de conjuration eût pénétré jusqu'à la cour ; mais on ne fut pas longtemps à revenir d'une erreur si grossière, & les magistrats eurent honte de leur crédulité. Heureusement un mandarin, ami du P. Ricci, arriva pour lors à Canton : ayant examiné à fonds cette affaire, il punit sévèrement le juge, qui avait fait mourir le père Martinez, & prononça une sentence très honorable au P. Cataneo, qui lui rendit la liberté de continuer ses fonctions.

On peut juger quels soins & quelles peines donnait au P. Ricci la sollicitude de tant d'églises & de tant de chrétientés, ^{p.081} qui se formaient dans l'empire, car il était comme l'âme de tout ce qui s'entreprenait pour la gloire de Dieu, & l'avancement de la religion.

C'était à lui que les missionnaires avaient sans cesse recours, soit pour lui exposer leurs peines, soit pour le consulter dans leurs doutes : il apprenait la langue aux nouveaux venus, & les formait aux vertus apostoliques : quantité de livres sur la religion & sur les sciences sortaient de ses mains : il recevait des lettres de la plupart des Grands & des mandarins des provinces, auxquels il était obligé de répondre, pour les rendre favorables au christianisme : comme il passait pour l'homme le plus célèbre, qui eût paru à la Chine depuis Confucius, il

Description de l'empire de la Chine

était accablé des visites qu'il recevait des Grands de Peking & des mandarins des provinces, que leurs affaires attiraient dans cette capitale ; & il ne pouvait s'exempter de leur rendre ces mêmes devoirs de civilité, que le génie de la nation rend indispensables.

Tant de travaux ne pouvaient manquer de ruiner sa santé, & d'avancer l'heure de sa mort : aussi y succomba-t-il dans un âge assez peu avancé, & nonobstant la force de sa complexion, qui semblait promettre une longue vie. Il n'était âgé que d'environ 58 ans quand il mourut. Il avait passé 27 ans à la Chine ; car il y était entré en l'année 1583 sous le règne de l'empereur Van lié, & Dieu récompensa ses travaux apostoliques par une mort précieuse en l'année 1610.

La tendre dévotion avec laquelle il reçut le S. viatique & l'extrême onction, se traînant jusqu'au milieu de la chambre, & s'y prosternant avec le plus profond respect, fit verser des larmes à tous les assistants, & la nouvelle de sa mort consterna tous les chrétiens répandus dans ce vaste empire. Tous les Grands & même les gentils s'empressèrent de lui rendre les derniers devoirs dans une salle de la maison, où son corps était exposé : mais on n'avait pas encore de sépulture, & on était embarrassé comment l'inhumer : il fallait une permission de l'empereur ; & comme il s'agissait d'un étranger, on eût à essuyer bien des formalités. Mais enfin on accorda à la réputation du Père Ricci, ce qu'on aurait peut-être refusé en toute autre conjoncture. L'empereur donna même un bâtiment avec un vaste jardin hors de la ville, qu'un eunuque disgracié avait fait construire au temps de sa faveur : ce lieu a servi depuis de sépulture aux missionnaires jésuites de la ville impériale, & les jésuites ont souvent consenti que les missionnaires des autres ordres y fussent enterrés.

L'empereur, après la mort du Père Ricci, ne cessa pas de favoriser les missionnaires ; & le calme dura jusqu'en l'année 1615 qu'un des principaux mandarins de Nan king, par zèle pour sa secte, excita la plus cruelle tempête qu'on eût encore vue. Les ministres de l'Évangile furent les uns battus cruellement, les autres exilés, & d'autres emprisonnés. Les Pères qui étaient à la cour, furent obligés de se retirer à Macao, &

Description de l'empire de la Chine

d'abandonner la garde de leur sépulture à un de leurs disciples.

Cet orage ne finit que par la mort du persécuteur, & par un évènement, qui contribua beaucoup au rétablissement des missionnaires. Les Tartares avaient gagné une grande bataille sur les Chinois, & leur armée n'était qu'à sept lieues de Peking. L'empereur Van lié mourut en même temps, & laissa à Tien ki son successeur le soin de repousser l'ennemi. Deux mandarins illustres, dont l'un était ce Paul Siu, duquel j'ai déjà parlé, insinuèrent à l'empereur, qu'un bon moyen de réussir dans cette guerre, était d'appeler les Portugais, beaucoup plus habiles à servir l'artillerie que les Chinois.

La proposition étant agréée, les mêmes mandarins représentèrent que, pour affectionner davantage les Portugais à son service, il était à propos de ^{p.082} rappeler leurs docteurs, & de les rétablir dans leurs maisons. L'empereur y consentit, & les missionnaires retournés dans leurs églises, y vécurent tranquilles sous la protection d'un prince, qui tout attaché qu'il était à la secte des bonzes, ne cessa pas de favoriser les prédicateurs de la loi chrétienne. Les Tartares furent chassés de l'empire ; & le calme qui y régna, contribua beaucoup au progrès que fit la religion, tant à Peking, que dans les provinces.

La mort de l'empereur qui arriva en l'année 1628 mit son frère Hoai tsong, connu aussi sous le nom de Tsong tching sur le trône. Ce fut alors que le père Adam Schaal, qui était né à Cologne, fut envoyé à la cour. L'habileté de ce Père dans les mathématiques le fit bientôt connaître : en peu de temps sa réputation égala celle du P. Ricci : il mérita les bonnes grâces de l'empereur, & il fut regardé comme un des premiers hommes de l'empire.

Ce fut aussi environ ce temps-là, c'est-à-dire, en l'année 1631 que les RR. PP. de saint Dominique, & ensuite ceux de saint François, entrèrent dans la Chine, pour partager les travaux apostoliques des missionnaires, & recueillir une moisson qui s'offrait de toutes parts, & qui devenait très abondante : ils y ont toujours travaillé avec un grand zèle & beaucoup d'édification.

Description de l'empire de la Chine

L'année suivante mourut Paul Siu, ce mandarin encore plus illustre par sa vertu, que par ses dignités, qui avait employé tant de fois son autorité, & exposé même sa vie pour le soutien de la religion. Ses obsèques se firent avec toute la pompe des cérémonies édifiantes que l'église prescrit.

Cependant le père Adam Schaal profitait de son crédit auprès de l'empereur, pour étendre la foi, & augmenter le nombre des chrétiens. Il commençait déjà à y réussir, lorsqu'une révolution qui renversa l'empire, ruina pareillement ses espérances. Ce fut en 1636 que deux chefs de voleurs eurent le crédit de former une puissante armée de tous les mécontents de l'empire ; ils signalèrent leur marche par le saccagement des villes, & le pillage des provinces entières ; & cet État qu'on venait de voir si florissant, devint en peu de temps le théâtre de la plus sanglante guerre.

L'infortuné Hoai tsong fut assiégé dans sa capitale, & réduit à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Ou san guey, qui commandait un corps de troupes sur la frontière du côté de la Tartarie, appela les Tartares au secours de son prince : ils taillèrent en pièces l'armée du voleur, & reprirent Peking. Mais l'usurpation du trône fut le prix de leurs services : comme il n'y avait personne qui pût s'opposer à leur invasion, ils s'en mirent en possession sans beaucoup de résistance.

Tsong te, chef des Tartares, mourut au commencement de cette conquête. Son fils Chun tchi lui succéda à l'âge de six ans, & entra triomphant dans Peking, aux acclamations de tout le peuple, qui le regardait comme le libérateur de la patrie.

Ce jeune prince avait un courage au-dessus de son âge. Sous la tutelle, & par la sage conduite d'Amavan son oncle, il se vit à l'âge de quatorze ans paisible possesseur du trône. Les provinces septentrionales étaient déjà soumises : le trouble était encore dans les provinces méridionales, où quelques princes du sang s'étaient déclarés empereurs : l'armée tartare n'eut pas beaucoup de peine à les soumettre : ils furent vaincus ou mis à mort.

Description de l'empire de la Chine

Elle avança ensuite vers les provinces de Quang tong & de Quang si, où elle s'empara d'abord de quelques villes ; mais Thomas Kiu, vice-roi de Quang si, & Luc Tchin, généralissime des troupes chinoises, tous deux chrétiens, arrêterent le cours de tant de victoires : après un combat opiniâtre de part & d'autre, les Tartares furent défaits & mis en fuite. Les Chinois victorieux proclamèrent ^{p.083} aussitôt empereur Yung lié, qui était de la famille impériale, & ce prince fixa sa cour à Chao king dans la province de Quang tong.

Il y avait dans cette cour cinquante dames chrétiennes, auxquelles un eunuque chrétien avait autrefois annoncé Jésus-Christ, & qu'il avait disposées au baptême qu'elles reçurent. Un autre eunuque nommé Pan Achillée, parvint à la dignité de colao, sous le nouvel empereur chinois Yung lié : il était aussi chrétien, & ce fut par son moyen que la mère de cet empereur, sa première femme, & son fils aîné reçurent le baptême des mains du P. André Koffler, jésuite Allemand.

Ces illustres néophytes envoyèrent à Rome le père Michel Boym, Polonais, pour rendre, en leur nom, au pape Alexandre VII l'obéissance filiale, & le pape leur répondit par un bref apostolique. Ces pièces sont trop édifiantes pour les omettre : les voici.

Description de l'empire de la Chine

Lettre de l'impératrice Hélène au pape

Le discours de la très juste, très sage, très clémente & vénérable impératrice Hélène, pour être présenté devant le trône du très saint Père, du très grand seigneur, du docteur de l'église universelle, & du vicaire de Jésus-Christ en Terre,

@

Moi, Hélène, qui rougis de honte de demeurer dans le palais impérial, quoique je ne sois qu'une humble & petite fille de l'empire chinois ; moi qui n'ai jamais eu aucune connaissance des lois étrangères, & qui ne me suis étudiée qu'à bien garder celles de la retraite ; j'ai été assez heureuse pour trouver un homme appelle André Xavier de la compagnie de Jésus, qui est venu demeurer dans notre cour, pour y publier une sainte doctrine, qui lui a acquis une grande réputation : j'eus envie de le voir ; & ayant contenté ma curiosité j'appris par moi-même que tout ce qu'on disait de lui, était véritable, & que c'était un homme extraordinaire. L'estime que je conçus de son mérite, me fit aisément goûter sa doctrine. J'ai reçu le saint baptême de sa propre main ; & je suis cause en partie que l'impératrice Marie, mère de l'empereur, Anne, sa légitime femme, & Constantin, fils & héritier du même empereur, ont pareillement été régénérés dans les eaux du baptême il y a environ trois ans, après avoir été suffisamment instruits des saintes vérités de la religion.

Maintenant que je voudrais, au risque même de ma vie, correspondre à toutes ces grâces que j'ai reçues du Ciel, j'ai eu souvent la pensée & le désir d'aller trouver Votre Sainteté, pour apprendre d'Elle-même ce que je dois faire : mais la distance des lieux m'en empêche. C'est pourquoi j'écris ces lettres à Votre Sainteté, afin que par ses saintes prières, Elle rende la divine Majesté favorable à de pauvres pécheresses, telles que nous sommes, & qu'Elle veuille bien nous accorder une rémission plénière de nos péchés à l'heure de notre mort.

Description de l'empire de la Chine

Nous vous supplions encore, très saint Père, de demander à Dieu, avec toute la sainte Église, qu'il daigne prendre notre empire sous sa protection ; & qu'avec le bien de la paix, il accorde à notre maison ^{p.084} royale, & principalement à l'empereur, qui est le dix-huitième successeur de la couronne, & le douzième neveu du fondateur de cette monarchie, & à tous ses sujets, la grâce de connaître & d'adorer le vrai Dieu Jésus-Christ.

Nous la supplions encore d'avoir la charité d'envoyer plusieurs saints personnages de la compagnie de Jésus, pour publier dans tout notre empire les saintes lois de l'Évangile : nous lui en aurons des obligations éternelles. C'est pour cela que nous envoyons à Votre sainteté le père Michel Boym, qui a une parfaite connaissance des affaires de notre empire, pour lui présenter ces très humbles prières. Il pourra expliquer de vive voix tout ce que nous désirons en particulier, & vous faire connaître quelle est notre soumission pour l'Église.

Lorsque notre empire jouira d'une pleine paix, nous espérons de vous renvoyer quelqu'un de ces Pères, pour présenter nos vœux & nos personnes devant l'autel des apôtres S. Pierre & S. Paul, comme nous le faisons maintenant avec un profond respect.

Enfin étant à genoux, & prosternées la face contre terre, nous demandons ces grâces à Votre sainteté, dans l'espérance qu'Elle voudra bien nous regarder d'un œil favorable.

Fait en l'année quatrième d'Yung lié, l'onzième de l'onzième lune, c'est-à-dire, le quatre de novembre, mil six cent cinquante. Scellé du sceau de la très juste, très sage, très clémente, & très vénérable impératrice Hélène.

Description de l'empire de la Chine

Bref du pape à l'impératrice Hélène

A Notre fille en Jésus-Christ, Hélène Ta Ming, impératrice de la Chine

Alexandre VII pape

@

Salut et bénédiction apostolique, à notre très chère fille en Jésus-Christ.

Nous avons connu par vos lettres, quelle a été la bonté & la miséricorde de Dieu sur Votre Majesté, puisqu'il vous a retirée des ténèbres de l'erreur, pour vous éclairer de sa lumière, & vous faire connaître la vérité.

Comme cette vérité, qui est Dieu même, ne cesse de faire ressentir les effets de sa miséricorde, dans le fort même de sa colère ; il n'a pas dédaigné de jeter sur vous, qui étiez livrée au péché, un regard favorable. Vous avez eu recours à sa clémence, & il l'a préférée à la qualité de Dieu des vengeances.

N'est-il pas vrai de dire, que la profondeur de ses secrets est impénétrable, lorsqu'on voit soumis à l'empire de Jésus-Christ ces vastes pays qu'à peine connaissions-nous, & dont le démon s'était rendu le maître ?

Nous regardions comme fabuleux, tout ce qu'on nous disait de ce grand empire, où régnait l'idolâtrie. Aurait-on jamais cru que la vérité eût trouvé entrée dans les régions séparées de nous par tant de mers orageuses, & qui semblaient être sous un ciel différent du notre ?

p.085 On croyait qu'il n'était pas possible à ceux qui préfèrent le salut des âmes à tous les trésors de l'Inde, de pénétrer dans cet autre monde, dont l'entrée était fermée aux étrangers par des lois injustes & rigoureuses. Dieu a permis qu'il se soit trouvé des hommes pleins de zèle, qui, de leur propre mouvement, & sans y être obligés, ont affronté les périls & la

Description de l'empire de la Chine

mort, pour vous aller prêcher les vérités du salut, & vous mettre dans la voie du ciel.

C'est une grande grâce, ma chère fille, dont vous devez vous rappeler souvent le souvenir. Il faut en instruire vos enfants, afin qu'ils mettent leur espérance en Dieu, & que pénétrés de reconnaissance pour un si grand bienfait, ils soient toujours fidèles à observer ses commandements.

Quelque grande que soit la joie que nous ressentons, d'apprendre que votre exemple, & celui du prince Constantin, a été suivi de plusieurs personnes, elle est bien augmentée par l'espérance où nous sommes, que l'empereur détruira le culte des faux dieux dans toute l'étendue de son empire.

Nous vous donnons notre bénédiction paternelle. Nous accordons volontiers à Votre Majesté ce qu'Elle nous demande : & nous ne cesserons point de prier le Seigneur, qu'il établisse la paix dans votre empire. Soyez toujours unie à nous de cœur & par la foi.

Fait à Rome dans le palais de S. Pierre, sous l'anneau du pécheur, le dix-huitième jour de décembre de l'année mil six cent cinquante-cinq, la première année de notre pontificat.

Description de l'empire de la Chine

Peu d'années après, l'empereur tartare envoya trois armées formidables contre l'empereur chinois, qui fut obligé de prendre la fuite, & de céder ses provinces au vainqueur. Les dames chrétiennes furent conduites à la cour, & enfermées dans un palais, où elles furent servies selon leur qualité sans qu'il leur fût permis d'avoir aucun commerce au-dehors : elles ont toujours vécu dans cette retraite selon les maximes de l'Évangile, quoiqu'elles n'eussent d'autre secours que la lecture des livres, & les consolations qu'elles recevaient du Ciel.

Il ne restait plus à l'empereur que de dompter un monstre plutôt qu'un homme, qui s'étant mis à la tête d'une armée de voleurs & de mécontents, avait parcouru les provinces de Ho nan, de Kiang nan, & de Kiang si, où il avait laissé les traces les plus affreuses de sa barbarie & de sa cruauté. Il s'appelait Tchang hien chong.

Un jour qu'il invita les lettrés à venir se faire examiner pour les degrés, il les rassembla en grand nombre, & il les fit tous égorger, disant que ces gens-là n'étaient propres qu'à exciter les peuples à la révolte par leur vaine éloquence. De six cents mandarins, il n'en resta que vingt au bout de trois ans que finissait l'exercice de leur charge ; tous les autres, il les avait fait mourir pour des causes très légères. Il fit massacrer cinq mille eunuques, parce que quelques-uns d'eux ne lui avaient pas donné le titre de roi, mais l'avaient simplement appelé de son nom ordinaire. Il exerça bien d'autres inhumanités : je n'en rapporterai qu'une seule, où cet homme de sang signala sa férocité.

Étant prêt d'entrer dans le Chen si pour y attaquer l'armée tartare, il fit enchaîner tous les habitants de la ville de Tching tou, & les fit conduire dans la campagne. Là, tout ce grand peuple à genoux criait miséricorde. Après avoir rêvé quelque temps :

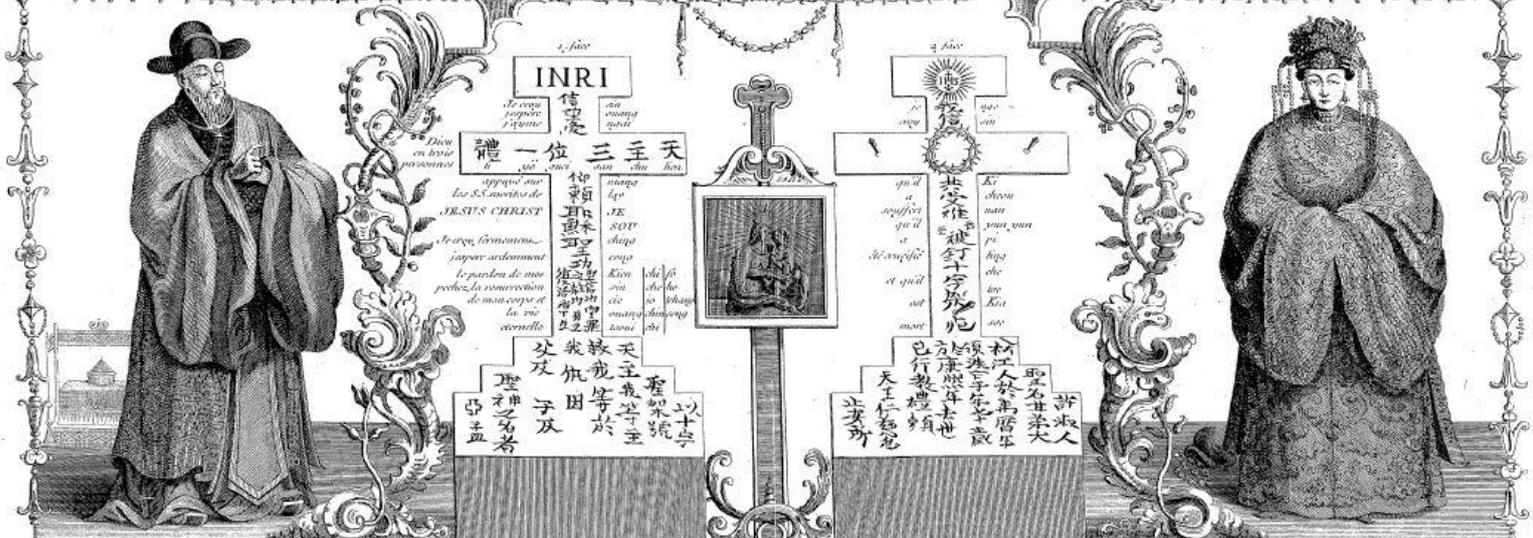
— Qu'on les tue tous, dit-il à ses soldats, ce sont des rebelles, & aussitôt on les passa au fil de l'épée au nombre de six cent mille. Ce fut dans cette occasion que le père Buglio, & le père de Magalhaens baptisèrent une ^{p.086} infinité de petits enfants, qui furent ensuite égorgés.

Description de l'empire de la Chine

Le Pere Matthieu Ricci.

Le Pere Adam Schaal.

Le Pere Ferdinand Verbiest.



Paul Siu Colao ou premier Ministre d'Etat. FIGURE DE LA CROIX AVEC LAQUELLE LES CHRÉTIENS DE LA CHINE ONT ACCOUTUMÉ. Candida Hui petite fille du Colao Paul siu.
DE SE FAIRE ENSEMBLE.

Description de l'empire de la Chine

Le barbare ne survécut pas longtemps à tant de crimes. Comme il était en présence de l'armée qu'il allait combattre, on vint lui dire que cinq Tartares s'approchaient de la sienne : il monta à cheval aussitôt pour aller les reconnaître : mais dès qu'il parût, le tyran eût le cœur percé d'une flèche, & il tomba roide mort.

Son armée fut bientôt dissipée ; & toutes les provinces, où il avait exercé sa tyrannie, se livrèrent avec joie au vainqueur, & se soumirent volontiers à sa puissance. C'est ainsi que toutes les provinces plièrent sous le joug étranger, & que Chun tchi n'ayant encore que quatorze ans, devint tranquille possesseur de l'empire.

Tout était à craindre pour la religion dans ces temps de révolution & de trouble. Le père Adam Schaal était resté seul à Peking, pour gouverner cette église. Il ne fut pas plutôt connu du nouvel empereur, qu'il en fut extrêmement goûté ; & ce prince enchérit beaucoup sur son prédécesseur par les témoignages d'estime & même de tendresse, dont il honora le missionnaire.

Il y avait trois cents ans que les mahométans avaient la direction du tribunal des mathématiques. L'empereur la leur ôta pour la donner au P. Adam : le Père s'excusa plusieurs fois d'accepter cet emploi ; mais il ne lui fut pas possible de s'en défendre. Il vit bien qu'il allait s'attirer l'indignation du prince, s'il persévérait dans son refus.

Il ne l'agréa pourtant qu'à condition qu'il ne travaillerait qu'à cette partie des mathématiques, qui concerne le cours des astres, les éclipses, & les vicissitudes des saisons, dont les règles sont certaines ; & il déclara à l'empereur que la science des Chinois était vaine & superstitieuse, lorsqu'ils prétendaient connaître par l'observation des astres, la différence des jours heureux ou malheureux, dont la nation est si fort entêtée.

La réforme du calendrier, & l'éclat que le père Adam donna au tribunal des mathématiques, lui affectionnèrent de plus en plus ce jeune prince : il allait souvent voir le Père dans sa maison, & en moins de deux ans il lui rendit jusqu'à vingt visites. Cette faveur était d'autant

Description de l'empire de la Chine

plus extraordinaire, que les empereurs chinois ne sortaient presque jamais de leur palais ; & qu'il n'y a point d'exemple, qu'ils se soient abaissés jusqu'à rendre visite à leurs sujets.

Un jour qu'on célébrait la fête de sa naissance, au lieu de recevoir sur son trône les hommages de toute sa cour, il passa le jour entier dans la maison du P. Adam. Une autrefois qu'il l'alla voir pendant l'hiver, il jugea qu'il n'était pas assez bien vêtu pour la saison ; & dépouillant sa propre veste, il lui en fit présent. Il ne l'appelait jamais que Ma fa, qui est un nom très honorable parmi les Tartares, & qui signifie ancien père.

Il ne se lassait point de faire son éloge. Il louait surtout son grand désintéressement.

— Les mandarins, disait-il, ne m'aiment & ne me servent que par des vues intéressées : ils me demandent tous les jours des grâces nouvelles. Ma fa au contraire, qui sait que je l'aime, refuse continuellement celles que je le presse de recevoir. Il est trop content de mon amitié.

Personne ne présente des requêtes à l'empereur, qu'elles ne passent par les mains du mandarin, qui préside au tribunal destiné à les examiner. Sa Majesté ne voulut point que le père Adam essayât les formalités de ces tribunaux, peu favorables aux étrangers, & elle lui ordonna de s'adresser immédiatement à elle-même.

C'est en considération du même Père, que ce prince donna toujours aux prédicateurs de l'Évangile les plus grandes marques de son affection : il permit de bâtir deux églises à Peking, & de ^{p.087} réparer toutes celles, qui, durant le temps des troubles, avaient été ruinées dans les provinces.

Le père Buglio & le père Magalhaens ayant été arrêtés dans la province de Se tchuen par les Tartares, & conduits dans les prisons de Peking, l'empereur les reçut avec bonté, comme les frères du Père Adam, & voulut même les loger dans l'enceinte de son palais. Mais les pères ayant refusé cet honneur, à cause des difficultés qu'ils auraient

Description de l'empire de la Chine

de remplir leur ministère, il leur acheta une maison dans la ville.

Le père Adam ayant informé ce prince que le père Martini était arrivé à Macao, avec un bon nombre de missionnaires qu'il avait amenés d'Europe, Sa Majesté leur fit expédier des patentes très honorables, par lesquelles elle les invitait de venir à sa cour, avec ordre aux mandarins de les pourvoir de barques, & de toutes les choses nécessaires pour le voyage.

Ce fut à la faveur de ces patentes, que quatorze missionnaires entrèrent dans l'empire, & furent reçus partout avec honneur. Le père Ferdinand Verbiest était du nombre : il fut d'abord destiné à la province de Chen si, où, après avoir travaillé pendant dix mois, il fut appelé à la cour pour soulager le père Adam déjà avancé en âge, & pour l'aider dans son emploi de président du tribunal des mathématiques.

Dans ces entretiens fréquents, que l'homme apostolique avait avec l'empereur, il faisait toujours tomber le discours sur la religion : ce prince qui l'écoutait avec plaisir, admirait l'excellence & la pureté de la morale chrétienne : il lisait volontiers les livres qui traitent à fonds de nos mystères, & il s'en faisait expliquer les endroits difficiles.

Un jour que le Père lui donna un livre d'estampes, qui représentaient la naissance, la vie, & la mort de Notre-Seigneur, avec des explications de chaque mystère en langue chinoise, il se mit à genoux, & considéra toutes ces images avec beaucoup de respect. Il lut ensuite l'explication du Décalogue : quand il fut au sixième commandement, après avoir rêvé quelque temps, il demanda si ce précepte obligeait tout le monde ? Et le Père lui ayant répondu que la loi de Dieu était indispensable, & que les rois, de même que leurs sujets, étaient également obligés de l'observer, il répéta plusieurs fois ces paroles : *Voilà une sainte loi.*

Sous la protection d'un prince si favorable aux prédicateurs de l'Évangile, le christianisme devenait florissant dans la capitale, & jetait de profondes racines dans toutes les provinces. Un grand nombre d'ouvriers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs jésuites français, y

Description de l'empire de la Chine

travaillaient avec un zèle que Dieu bénissait visiblement. On n'a point encore oublié dans la province de Chen si, les vertus apostoliques du Père le Faure : & les descendants de cette chrétienté nombreuse, qu'il a formée & cultivée durant tant d'années, se souviennent encore de ce qu'ils ont ouï raconter à leurs Pères de l'humilité de ce missionnaire, de sa douceur, de sa mortification, de sa confiance dans les plus rudes épreuves, & de ses travaux infatigables, qui étaient accompagnés de signes & de prodiges.

On avait lieu, ce semble, d'espérer qu'un prince, qui était prévenu de tant d'estime pour la loi chrétienne, & qui protégeait si ouvertement ses ministres, ne résisterait pas longtemps à la lumière qui l'éclairait : & en effet il ne paraissait pas éloigné du royaume de Dieu : mais il fut malheureusement retenu, & par l'attachement que les reines lui inspirèrent pour les bonzes, ennemis jurés du nom chrétien, & encore plus par les liens honteux d'une passion impure, que ces ministres de l'enfer resserraient de plus en plus, en flattant la corruption de son cœur.

Ce jeune monarque se laissa ^{p.088} transporter d'un amour violent pour une dame mariée à un jeune seigneur tartare, laquelle allait souvent chez la reine. Cette dame en fit confidence à son mari, qui lui donna des leçons, dont elle eût la simplicité de faire pareillement confidence à l'empereur. Chun tchi envoya chercher l'infortuné mari : & sous prétexte de quelque négligence dans l'administration de sa charge, de colère il lui donna un soufflet. Le chagrin que le Tartare ressentit de cet affront, lui causa la mort en moins de trois jours. L'empereur épousa aussitôt sa veuve, & la fit reine.

Le père Adam n'épargna rien pour le guérir de cette passion : il lui fit sur cela de vives & de fréquentes remontrances, que Chun tchi regardait comme l'effet de l'attachement que le missionnaire avait pour sa personne.

— Je pardonne vos invectives, lui disait-il, parce que je sais que vous m'aimez.

Description de l'empire de la Chine

Cependant sa tendresse pour le Père diminua peu à peu, & il fut aisé de s'apercevoir qu'il ne le regardait plus que comme un censeur incommode, & qui troublait les plaisirs. Il eût un fils de la nouvelle reine, qui ne vécut que peu de jours, & la reine mourut bientôt après lui. Cette mort frappa tellement Chun tchi, qu'il en tomba malade, & enfin il mourut de douleur à l'âge de 24 ans. Prince, que tant d'aimables qualités eussent rendu digne d'un meilleur sort, s'il eût été plus fidèle aux grâces que Dieu lui avait ménagées.

Il appela le père Adam dans sa dernière maladie, & le voyant à genoux aux pieds de son lit, avec tous les signes d'un cœur saisi de tristesse, il s'attendrit pareillement, lui ordonna de se lever, lui fit présenter du thé, écouta ses derniers avis avec une docilité apparente, & le congédia avec les marques ordinaires de tendresse, auxquelles le Père fut d'autant plus sensible, qu'après l'avoir élevé comme son fils, & avoir fait tant d'efforts pour le mettre dans la voie du salut, il le voyait mourir dans l'infidélité. Avant sa mort il nomma Cang hi son second fils, âgé seulement de huit ans, pour lui succéder à l'empire, sous la conduite de quatre tuteurs qu'il lui donna.

La mort de l'empereur Chun tchi fut d'abord fatale aux bonzes, qui avaient entretenu ce prince dans ses folles passions, & qui avaient gâté son esprit par leurs pernicieuses maximes. Ils furent tous chassés du palais, où le père Adam continua d'avoir le même succès qu'auparavant : on lui donna même le titre de précepteur du jeune prince, & il eût le crédit de sauver la ville de Macao, qu'il y avait ordre de détruire, ainsi que toutes les habitations maritimes, parce qu'elles pouvaient favoriser le dessein d'un fameux pirate, qui croisait les côtes de la Chine, & faisait la guerre au nouvel empereur.

Ce fut par le même crédit qu'il apaisa diverses persécutions que les bonzes excitèrent alors contre le christianisme dans diverses provinces, & surtout dans celles de Hou quang, de Se tchuen, & de Kiang si. Mais un temps de minorité, qui est sujet à beaucoup de changements, & les diverses factions qui partagent d'ordinaire la cour sous un nouveau gouvernement, firent tout appréhender pour la religion.

Description de l'empire de la Chine

En effet il s'éleva bientôt une persécution générale. L'on attaqua d'abord le père Adam, qu'on regardait avec raison comme le principal appui de la loi chrétienne. L'instrument dont l'enfer se servit, pour animer les quatre mandarins régents contre les missionnaires & leurs disciples, fut un lettré nommé Yang quang sien, homme de peu de mérite, mais violent, & qui par ses intrigues & par ses artifices, avait eu le secret de se faire redouter des plus grands mandarins.

Il publia un livre, & présenta une requête aux régents, qui étaient l'un & l'autre remplis de blasphèmes contre la religion, & de calomnies contre les missionnaires ; & il le fit avec d'autant plus de ^{p.089} hardiesse, qu'il crut le père Adam hors d'état de se défendre, parce qu'une paralysie soudaine, dont il fut attaqué, lui avait ôté l'usage de la langue & des mains. Il accusa d'abord les missionnaires de la cour d'ignorance en fait d'astronomie, & d'avoir renversé tous les principes.

Ce fut une accusation facile à détruire. Le père Ferdinand Verbiest y réussit, & contenta sur ce point les magistrats des tribunaux de la cour, en justifiant les prédictions que le père Adam avait faites des éclipses & des conjonctions des planètes, à certains jours & à certaines heures, & en faisant voir la justesse des règles qu'il avait proposées pour la réformation du calendrier. Mais il ne fut pas si aisé de dissiper le soupçon de la conspiration prétendue, dont Yang quang sien accusait les prédicateurs évangéliques.

Il soutenait que ces Européens avaient été bannis de leur patrie, comme des séditeux, & qu'ils venaient à la Chine, pour soulever les peuples contre l'autorité légitime ; que le père Adam leur chef, n'avait cherché à se donner tant d'autorité à Peking, que pour introduire dans l'empire une multitude d'étrangers, qui par son ordre parcouraient toutes les provinces, & dressaient le plan des villes, afin de pouvoir en faire plus aisément la conquête ; que le nombre de leurs disciples se multipliait à l'infini, & que c'était autant de soldats qu'ils enrôlaient ; qu'il venait chaque année un grand nombre de ces étrangers à Macao, qui n'attendaient qu'un moment favorable pour l'expédition qu'ils méditaient : selon eux, ajoutait-il, notre premier empereur Fo hi est un

Description de l'empire de la Chine

des descendants d'Adam : il vient d'un pays qu'ils appellent la Judée ; & il a apporté dans la Chine la loi qu'ils enseignent ; & s'imaginant que la Judée est en Europe :

— N'est-il pas clair, disait-il, que leur dessein est de persuader aux peuples, que nos empereurs tirent leur origine d'Europe, & que leurs princes ont droit sur notre monarchie ?

Il produisit ensuite un livre publié par le père Adam, où l'on exhortait les Chinois & les Tartares à embrasser la religion chrétienne, qu'on disait être la seule religion véritable. On voyait dans ce même livre la liste des églises établies dans les diverses provinces, & le nom des mandarins ou magistrats, qui avaient reçu le baptême. Yang quang sien fit entendre que c'était là un état de l'armée qu'on devait mettre sur pied au premier signal ; que les médailles & les chapelets que portaient les chrétiens, étaient les marques secrètes de ceux qui entraient dans la conspiration.

Enfin, pour donner plus de couleur à ses calomnies, il montra des livres distribués par les missionnaires, où l'on voyait la figure du Sauveur crucifié entre deux voleurs :

— Voilà, dit-il, le Dieu des Européens, un homme attaché à la croix, pour avoir voulu se faire roi des Juifs ; c'est ce Dieu qu'ils invoquent, afin qu'il les favorise dans le projet qu'ils ont formé, de s'emparer de la Chine.

Cette requête fit sur l'esprit des quatre mandarins régents toute l'impression que le perfide lettré s'était promis. Elle fut renvoyée aux tribunaux avec ordre aux mandarins d'examiner attentivement une affaire si importante.

Les missionnaires, & quelques-uns des mandarins chrétiens qui avaient été cités dans la requête, furent chargés de neuf chaînes, & traînés à ces tribunaux. Le père Adam, qu'on regardait comme le chef de la prétendue conjuration, fut celui contre lequel on était le plus animé. On lui fit subir en différents temps plusieurs interrogatoires, dont quelques-uns durèrent une journée entière ; & il lui fallut répondre

Description de l'empire de la Chine

article par article aux diverses accusations de la requête.

Rien n'était plus touchant que de voir ce vénérable vieillard, âgé de 74 ans, si chéri de deux empereurs, & regardé peu auparavant comme l'oracle de la ^{p.090} cour, à genoux comme un criminel, chargé de chaînes, & accablé d'infirmités, qui lui ôtaient tout pouvoir de se défendre. Le père Verbiest, qui était à ses côtés, répondit à tous les chefs d'accusation, d'une manière à convaincre les juges, & à confondre son accusateur, si la résolution n'eut pas été prise d'exterminer le christianisme.

Enfin le douze de novembre de l'année 1664, le père Adam & ses compagnons furent conduits aux prisons des tribunaux, où ils eurent infiniment à souffrir. Chaque prisonnier était gardé par dix soldats des huit bannières ¹, qu'on changeait tous les mois. On fit le même traitement aux mandarins accusés d'être chrétiens. Enfin en l'année 1665 les mandarins s'étant assemblés, prononcèrent que la loi chrétienne était fausse & pernicieuse ; & que le Père Adam & ses compagnons méritaient d'être punis comme des séducteurs du peuple, & des prédicateurs d'une fausse doctrine.

Ils firent encore comparaître plusieurs fois ces illustres confesseurs de Jésus-Christ qui défendaient avec beaucoup de courage leur innocence & la sainteté de la loi chrétienne. Mais les raisons les plus convaincantes ne sont guère écoutées par des juges, que la haine & la passion animent. Ils condamnèrent le Père Adam à être étranglé, ce qui est parmi les Chinois un genre de mort moins infâme : mais ensuite, comme s'ils se fussent repentis de l'avoir traité trop favorablement, ils révoquèrent cet arrêt, & le condamnèrent au supplice le plus cruel & le plus honteux, dont on punit à la Chine les crimes les plus atroces.

On fit donc la lecture d'une nouvelle sentence, qui portait que le chef de cette secte pernicieuse, déjà condamné, serait exposé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux. On reconduisit les pères en prison, & la sentence fut envoyée aux princes

¹ Les soldats tartares sont tous compris sous huit bannières de différentes couleurs.

Description de l'empire de la Chine

du sang, & aux mandarins régents, pour être confirmée.

Dieu se déclara alors pour son serviteur, que jusque-là il avait paru abandonner à la fureur des ennemis de son Nom. Toutes les fois qu'on voulut lire la sentence, un horrible tremblement de terre sépara l'assemblée, & obligea ceux qui la composaient de sortir de la salle, pour n'être pas accablés sous ses ruines. Les cris d'un grand peuple consterné, & surtout la frayeur de la reine, mère de l'empereur défunt, qui attribuaient ce terrible événement à l'injustice des magistrats, forcèrent les mandarins régents d'ouvrir les prisons, & de publier une amnistie générale, dont on excepta néanmoins ceux qui étaient coupables de certains crimes, & entr'autres de professer ou de publier une fausse doctrine.

Ainsi les confesseurs de Jésus-Christ furent retenus dans les prisons, tandis qu'on rendait la liberté à environ douze cents criminels. Mais le tremblement de terre, qui se fit sentir de nouveau avec des secousses plus violentes, divers autres prodiges qui arrivèrent, le feu qui prit au palais, & qui en consuma une grande partie ; tout cela ouvrit les yeux à ces juges iniques, & les convainquit que le Ciel se déclarait en faveur de ceux qu'ils persécutaient si injustement.

On élargit donc ces illustres prisonniers, & l'on permit au P. Adam de retourner dans sa maison jusqu'au premier ordre de l'empereur. Il ne survécut pas longtemps à tant d'opprobres & de souffrances ; son grand âge & ses infirmités augmentées par les rigueurs d'une longue prison, lui causèrent une mort glorieuse, dont Dieu couronna les quarante-quatre années qu'il avait passées dans les travaux d'une vie apostolique. Il entra dans la soixante-dix-septième année, lorsque Dieu l'appela à lui, le jour qu'on célèbre la fête de la glorieuse assumption de la sainte Vierge ^{p.091} en l'année mil six cent soixante six.

La persécution fut également vive dans les provinces, où l'exemple de la capitale ne pouvait manquer d'être suivi. Les missionnaires y reçurent les plus sanglants outrages : on les traîna dans les divers tribunaux subalternes : on les chargea de chaînes, & on les conduisit escortés de soldats jusqu'à Peking, où ils furent jetés dans les affreuses

Description de l'empire de la Chine

prisons du Hing pou, c'est-à-dire, de la cour souveraine pour le criminel. Enfin, après avoir été examinés, ils furent exilés à Canton, où ils arrivèrent au nombre de trois pères de l'ordre de saint Dominique, d'un de saint François, & de vingt-un jésuites : quatre autres furent retenus à la cour ; & c'est d'eux, que la Providence se servit peu après, pour relever les tristes restes de la religion persécutée, & pour la rétablir dans sa première splendeur.

Dieu même parut venger l'innocence de ses ministres. La mort enleva So ni, le premier ministre Régent, & le plus grand persécuteur du christianisme. Sou ca ma, qui était le second, fut accusé & condamné à mort : ses biens furent confisqués, & on trancha la tête à ses enfants, excepté au troisième, qui souffrit le cruel supplice auquel le père Adam avait été condamné. Yang quang sien, l'auteur de cette tempête, & qui présidait au tribunal des mathématiques à la place du P. Adam, fut dégradé de son emploi, réduit à une fortune privée, & ensuite condamné à mort. Mais l'empereur touché de son grand âge, changea cette peine en un exil perpétuel. Comme il était en chemin pour se rendre au lieu de son bannissement, il fut frappé d'un ulcère pestilentiel, dont il mourut misérablement.

C'est ainsi que Dieu préparait les voies au rétablissement de son culte dans l'empire de la Chine. L'empereur était devenu majeur ; & avec le fonds d'esprit, d'équité, de sagesse, & de raison qu'il avait, il était difficile qu'il ne s'aperçût pas des violences & des injustices qu'on avait fait aux missionnaires.

Un évènement lui fit connaître ces hommes, qu'on avait voulu faire passer pour des rebelles. C'est une affaire importante à la Chine, que le calendrier qui s'y fait tous les ans : il se dresse par autorité publique, & l'empereur même s'en mêle. Depuis que le père Adam eut été dépouillé de sa charge de président du tribunal des mathématiques, il s'y était glissé une infinité de fautes par l'ignorance d'Yang quang sien, qui l'avait remplacé. L'empereur s'en plaignit hautement, & voulut qu'on travaillât à le réformer.

Comme ce jeune prince n'était plus sous la tutelle des ministres,

Description de l'empire de la Chine

dont on redoutait l'autorité, on ne risquait plus à lui donner de bons conseils : & il se trouva des gens assez équitables, pour lui représenter qu'on ne pouvait mieux faire, que de consulter les mathématiciens d'Europe, qui avaient été exilés pendant sa minorité ; & qu'il y en avait encore quelques-uns à Peking, dont l'habileté était connue.

Le prince les envoya chercher au même instant ; & dès cette première audience, qui fut très favorable, il leur donna à examiner le calendrier qui était dressé pour l'année suivante. Le père Verbiest l'emporta chez lui, & y trouva un nombre de fautes considérables, & quelques-unes si grossières, que l'ignorance d'Yang quang sien fut manifestement découverte.

Les diverses épreuves qu'on fit de la mathématique d'Europe, & la justesse des règles que suivit le père Verbiest, lui attira l'affection de l'empereur, qui augmenta toujours depuis, & fut poussée jusqu'à la familiarité. Le châtement & la mort d'Yang quang sien, qui arrivèrent environ dans ce temps-là, firent vaquer la présidence du tribunal des mathématiques : elle fut donnée aussitôt au père Verbiest, qui profita de ces commencements de faveur, pour faire ^{p.092} rétablir le libre exercice de la religion chrétienne. L'occasion s'en présenta naturellement.

L'empereur fit un édit, qui portait que tous ceux qui avaient souffert quelque vexation pendant sa minorité, n'avaient qu'à s'adresser à lui, & qu'il leur rendrait justice. Sur cela le père Verbiest lui présenta une requête, où il marquait que par une injustice criante, on avait abusé de son autorité, pour proscrire la loi du vrai Dieu, & bannir de l'empire ceux qui la prêchaient. Cette requête fut envoyée à un tribunal, qui la rejeta. Le père Verbiest demanda des juges plus favorables, & l'empereur, par une admirable condescendance, voulut bien les lui accorder.

La requête fut donc renvoyée à un autre tribunal, où en effet l'on prononça que la loi chrétienne avait été mal condamnée ; qu'elle était bonne, & qu'elle n'enseignait rien de contraire au bien & à la tranquillité de l'État. En conséquence de cette décision, on rétablit dans leurs

Description de l'empire de la Chine

emplois les Grands, qui en avaient été destitués pour l'avoir suivie : les missionnaires furent rappelés de leur exil, avec permission de retourner dans leurs églises : la mémoire du P. Adam fut réhabilitée de la manière la plus honorable : on dressa des actes publics, où, après avoir justifié son innocence, & loué les services importants qu'il avait rendus à l'État, on le rétablissait dans sa charge & dans ses titres d'honneur, & l'on anoblissait ses ancêtres.

L'empereur, non content de ces éloges, assigna un champ spacieux pour sa sépulture, qui joignait celui qu'on avait accordé au P. Ricci, contribua aux frais de ses funérailles, & envoya des officiers de sa cour, & des mandarins pour y assister de sa part. C'est ainsi que ce Père triompha après sa mort, de la malignité & des artifices de ses ennemis.

Ce fut en l'année 1671 que les missionnaires furent rétablis dans leurs églises. Il est vrai que l'édit de leur rétablissement renfermait une clause fâcheuse, par laquelle il était défendu à tous les sujets de l'empire d'embrasser désormais la loi chrétienne. Mais l'on vit bien que cette clause n'avait été insérée que par complaisance, pour ne pas effaroucher la cour souveraine des rits, qui a toujours été très opposée au christianisme : & l'on comptait beaucoup sur la protection d'un prince, que le père Verbiest rendait chaque jour plus affectionné à la religion.

Dès cette année plus de vingt mille Chinois se convertirent sans nul obstacle, & reçurent le baptême. L'année suivante un oncle maternel de l'empereur, & un des huit généraux perpétuels, qui commandent la milice tartare, furent pareillement baptisés ; & depuis ce temps-là l'Évangile fit de semblables progrès dans toutes les provinces de l'empire.

Le père Verbiest, qui était l'âme de toutes ces entreprises pour la gloire de Dieu, & pour l'avancement de la foi, entra de plus en plus dans les bonnes grâces de l'empereur. Ce jeune prince, d'un esprit curieux, & d'un goût singulier pour les sciences, l'appela au palais, afin qu'il lui apprît les éléments d'Euclide : il employa ensuite deux ans entiers à recevoir ses leçons de philosophie ; & pour cela il le retenait trois ou quatre heures dans un cabinet, où le plus souvent ils s'entretenaient seuls, & sans témoins.

Description de l'empire de la Chine

Le Père, en cultivant l'esprit du monarque, songeait encore plus à former son cœur à la vertu, & à lui faire goûter la science du salut. Il commença par le désabuser entièrement des fables & des superstitions païennes : & peu à peu ménageant les moments favorables, & secondant l'avidité qu'il avait de tout savoir, il l'instruisit des vérités, qui sont l'objet de la foi chrétienne : il lui en expliqua les mystères les plus sublimes ; & il lui en fit connaître la sainteté & la nécessité.

Le prince en était si rempli, qu'un ^{p.093} jour on lui entendit dire qu'insensiblement le christianisme détruirait toutes les sectes de son empire. Mais il ne se déclarait point & il se contentait de protéger une religion, dont il admirait la pureté & l'excellence. Un mandarin publia alors un livre, où il mettait la religion chrétienne au nombre des fausses sectes. Le Père présenta une requête à l'empereur, pour lui demander réparation de l'injure faite à la loi du vrai Dieu. Sa Majesté publia aussitôt un édit, par lequel il était défendu de donner à cette loi le nom de fausse religion. Ce qui donna tant d'estime à l'empereur pour les missionnaires, & ce qui mérita cette affection, dont il les a constamment honorés, ce ne fut pas seulement la grande capacité du père Verbiest, qu'on regardait comme le plus habile homme de l'empire en toutes sortes de sciences : mais ce fut en premier lieu la connaissance certaine qu'il eût de l'innocence de leurs mœurs, & de la vie dure qu'ils menaient dans l'intérieur de leur maison : il s'en était informé par des voies sûres & secrètes ; & il était si bien instruit de ce qui se passait, qu'il savait jusqu'à leurs austérités & leurs mortifications particulières. Ce fut en second lieu la persuasion où il était de leur tendre attachement pour sa personne, & de leur zèle pour son service, sans autre intérêt que celui d'accréditer la religion, de l'enseigner à ses sujets, & de l'étendre dans tout l'empire.

Un mouvement qui se fit dans les provinces, & qui pouvait avoir des suites très considérables, lui présenta l'occasion de rendre un service important au repos public. Ou san guey, ce fameux général chinois, qui introduisit les Tartares dans la Chine, pour exterminer les rebelles, & qui, sans le vouloir, contribua à la conquête qu'ils en firent, forma le dessein de délivrer sa patrie du joug tartare. En peu de temps il s'était

Description de l'empire de la Chine

rendu maître des provinces de Se tchuen, d'Yun nan, & de Koei tcheou : son exemple fut suivi des provinces de Quang tong, & de Fo kien ; & un célèbre pirate, avec une grande armée navale, conquit en peu de jours l'île de Formose.

S'il y avait eu du concert entre ces puissances liguées, la ruine des Tartares était presque certaine ; mais la jalousie les divisa : & ayant contraint ces derniers de faire leur paix avec l'empereur, il ne restait plus à réduire qu'Ou san guey, le plus redoutable & le plus puissant de ces révoltés : mais on ne pouvait le forcer dans ses retranchements que par le canon ; & tous ceux dont on se servait à la Chine, étant de fer, ne pouvaient, à cause de leur pesanteur, être transportés sur des montagnes escarpées, qu'il fallait passer pour atteindre l'ennemi.

L'empereur s'adressa au père Verbiest pour lui en fondre plusieurs pièces à la manière européenne. Le Père s'excusa d'abord sur le peu de connaissance qu'il avait des machines de guerre, & sur ses engagements dans la vie religieuse, qui l'avaient entièrement éloigné de tout ce qui concerne la milice séculière, & ne lui permettaient que d'offrir des vœux au Seigneur, pour attirer les divines bénédictions sur ses armes.

Cette réponse fut mal reçue de l'empereur, auquel on fit entendre, que le missionnaire ne devait pas avoir plus de répugnance à fondre du canon, qu'à fondre des machines & des instruments de mathématique, surtout lorsqu'il s'agissait du salut de l'empire ; & qu'un refus si peu fondé, donnait lieu de soupçonner qu'il ne fût secrètement d'intelligence avec les révoltés.

Le Père, qui apprit le mauvais effet que ce soupçon faisait sur l'esprit du prince, ne crut pas devoir exposer la religion pour une fausse délicatesse de conscience. Il demanda des ouvriers & leur expliqua ce que les livres d'Europe enseignent sur la fonte du canon. Il conduisit donc l'ouvrage ; & le canon fut tel qu'on pouvait le souhaiter. ^{p.094} L'empereur en fit faire les épreuves en sa présence : & il en fut si satisfait, que se dépouillant de sa propre veste, il en fit présent au missionnaire devant toute sa cour. Ce canon était en effet assez léger pour être aisément transporté ; & il était fortifié de telle sorte par des soliveaux qui y étaient attachés avec des bandes de fer,

Description de l'empire de la Chine

qu'il pouvait résister aux plus violents efforts de la poudre.

A la faveur de cette espèce d'artillerie, qui était jusqu'alors inconnue à la Chine, l'empereur força aisément les ennemis dans les endroits où ils s'étaient retranchés ; leur armée fut dissipée, & cette guerre finit par une capitulation qui rétablit la paix, & affermit le prince sur son trône.

L'empereur connût toute l'importance de ce service que le père Verbiest venait de lui rendre ; & la confiance qu'il prit en lui, augmenta de plus en plus. Il l'entretenait souvent avec une familiarité, qui n'est pas ordinaire dans un empereur de la Chine. Il souhaita de l'avoir auprès de sa personne, même dans les plus longs voyages qu'il fit deux fois jusques dans la Tartarie orientale & occidentale. Enfin il voulut qu'il apprît la langue tartare, qui était celle dont il se servait plus volontiers : & pour lui en faciliter l'intelligence, il lui donna un de ses domestiques, qui en possédait toutes les délicatesses. Le Père se rendit en peu de temps si habile dans cette langue, qu'il fut en état de composer une grammaire tartare qu'on a imprimée à Paris, & que tous les ans il donna le calendrier dans les deux langues, la tartare & la chinoise.

Le père Verbiest ne se soutenait dans tous ces travaux, que par ce zèle ardent dont il brûlait pour la conversion des infidèles. Il gémissait souvent du petit nombre d'ouvriers, qui se trouvaient pour recueillir une moisson, qui devenait tous les jours plus abondante. La mort enlevait les anciens pasteurs, & il ne pouvait les remplacer. Le plus vaste champ s'ouvrait à la prédication de l'Évangile dans la Tartarie, dans le royaume de Corée, dans diverses provinces de la Chine même, où la foi n'avait pu encore pénétrer, & de tous ces endroits on lui demandait des ouvriers : il voyait qu'à l'exemple de l'empereur, les vice-rois & les mandarins comblaient d'amitié ceux qu'ils savaient être du nombre de ses frères, que leurs églises & leurs maisons étaient respectées ; que les portes de ce vaste empire, qui avaient toujours été si rigoureusement fermées aux nations étrangères, étaient ouvertes à des hommes, qui avaient tant de part à la bienveillance du prince. Enfin il était persuadé de cette vérité, dont l'apôtre de l'orient, saint François Xavier, était lui-même convaincu, que si la Chine recevait la religion

Description de l'empire de la Chine

chrétienne, toutes les nations voisines entraînées par son exemple, briseraient bientôt leurs idoles, & n'auraient nulle peine à recevoir le joug de la foi : & c'est ce que les Japonais répétaient si souvent au grand apôtre, lorsqu'il leur annonçait les vérités de la religion.

C'est aussi ce qui porta le père Verbiest à écrire en Europe ces lettres touchantes & si remplies de l'esprit apostolique, qu'on y a lues avec tant d'édification, par lesquelles il invitait ses frères à venir partager ses travaux, & à ne pas laisser échapper les conjonctures favorables, où les cœurs des Chinois étaient si disposés à recevoir la semence évangélique. Le pape Innocent XI, qui gouvernait alors l'église, étant informé des grands services que ce missionnaire rendait à la religion dans ce grand empire, lui en témoigna sa joie, & l'en remercia par un bref apostolique, dont voici la teneur.

*

A notre très cher fils Ferdinand Verbiest,

De la compagnie de Jésus,
Vice-provincial de la Chine

Innocent pape XI du nom

Notre cher fils, salut.

^{p.095} On ne peut avoir plus de joie que nous en ont donné vos lettres, par lesquelles, après tous les témoignages respectueux d'une obéissance filiale envers nous, vous nous envoyez du vaste empire de la Chine, où vous êtes, deux présents considérables ; savoir le missel romain traduit en langue chinoise, & des tables astronomiques de votre façon, selon l'usage de ces peuples ; & par le moyen desquelles vous avez rendu favorable à la religion chrétienne cette nation polie en toute sorte de sciences, & qui a d'ailleurs beaucoup d'inclination à la vertu.

Mais rien ne nous a été plus agréable, que d'apprendre par ces mêmes lettres, combien sagement vous vous servez de l'usage des sciences profanes pour le salut de ces peuples, & pour l'avancement de la foi ; les employant à propos, pour réfuter les calomnies & les fausses

Description de l'empire de la Chine

accusations, dont quelques-uns tâchaient de flétrir la religion chrétienne ; & pour vous gagner si bien l'affection de l'empereur & de ses principaux ministres, que par là non seulement vous vous êtes délivré des fâcheuses persécutions que vous avez souffertes si longtemps, avec tant de force & de courage : mais vous avez fait rappeler tous les missionnaires de leur exil, & vous avez non seulement rétabli la religion dans sa première liberté, & dans tous ses honneurs ; mais vous l'avez mise en état de faire de jour en jour de plus grands progrès. Car il n'est rien que l'on ne doive attendre de vos soins, & de ceux qui travaillent avec vous pour la religion dans ce pays, aussi bien que d'un prince qui a tant d'esprit & de sagesse, & qui paraît si affectionné à la religion, comme le font voir les édits qu'il a faits par votre conseil contre les hérétiques & les schismatiques, & les témoignages d'amitié, que reçoivent de lui les catholiques portugais.

Vous n'avez donc qu'à continuer les soins que vous prenez, pour avancer, par les industries de votre zèle & de votre savoir, les avantages de la religion, sur quoi vous devez vous promettre tous les secours du S. Siège & de notre autorité pontificale ; puisque nous n'avons rien tant à cœur, pour nous acquitter de nos devoirs de pasteur universel, que de voir croître & avancer heureusement la foi de Jésus-Christ dans cette illustre partie du monde, qui, quelque éloignée qu'elle soit de nous par les vastes espaces de terres & de mers qui nous en séparent, nous est d'ailleurs si proche par la charité de Jésus-Christ qui nous presse de donner nos soins & nos pensées au salut éternel de tant de peuples.

Cependant nous souhaitons d'heureux succès à vos saints travaux & à ceux de vos compagnons : Et par la tendresse paternelle que nous avons pour vous, & pour tous les fidèles de la Chine, nous vous donnons à tous très ^{p.096} affectueusement la bénédiction apostolique, comme un gage de notre affection.

Donné à Rome le troisième de décembre, mil six cent quatre-vingt un.

*

Description de l'empire de la Chine

Ce fut une de ces lettres, où le père Verbiest représentait d'une manière si pathétique les besoins de la Chine, qui toucha Louis XIV de glorieuse mémoire. Ce grand prince, encore plus illustre par son zèle pour la religion, que par une suite de faits héroïques, qui pendant le cours du plus long règne qu'on ait encore vu, ont fait l'étonnement & l'admiration de toute l'Europe ; ce grand prince, dis-je, crut qu'en suivant ses vues pour la perfection des sciences, il pouvait en même temps procurer à la Chine un nombre d'excellents ouvriers, qui y travailleraient selon l'esprit de leur vocation à la conversion des infidèles.

Il donna sur cela ses ordres à un des plus grands ministres qu'ait eu la France, & le plus capable d'exécuter un si beau projet. M. Colbert avait déjà chargé, par ordre du roi, messieurs de l'académie royale des sciences, du soin de réformer la géographie : plusieurs membres de cette illustre académie furent envoyés dans tous les ports de l'océan & de la Méditerranée, en Angleterre, en Dannemark, en Afrique, & aux îles de l'Amérique, pour y faire les observations nécessaires. Il n'était pas aussi aisé de les envoyer aux Indes & à la Chine : des étrangers couraient risque d'y être mal reçus, & de faire inutilement un long & dangereux voyage.

La Chine demandait des missionnaires, & c'est ce qui fit jeter les yeux sur les jésuites, qui y avaient déjà un grand nombre d'établissements, & dont la vocation est d'aller partout où il y a lieu d'espérer de faire plus de fruit pour le salut des âmes. Le père de Fontaney qui professait alors les mathématiques au collège de Louis le Grand, demandait depuis plus de vingt ans la permission de se consacrer aux missions de la Chine & du Japon. M. Colbert l'appela avec M. Cassini, pour lui communiquer les intentions de Sa Majesté ; & c'est ainsi que ce sage ministre lui parla :

— Les sciences, mon Père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, & de vous réduire à vivre dans un autre monde éloigné de votre patrie & de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles, & de gagner des âmes à Jésus-Christ porte souvent vos Pères à entreprendre

Description de l'empire de la Chine

de pareils voyages, je souhaiterais qu'ils se servissent de l'occasion ; & que, dans les temps qu'ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des sciences & des arts.

La mort de ce ministre, qui arriva alors, fit perdre de vue ce projet ; mais ce ne fut que pour un peu de temps. M. de Louvois, qui lui succéda dans la charge de surintendant des arts & des sciences, demanda aux supérieurs de notre compagnie des sujets savants, zélés, & capables d'entrer dans ces vues. Parmi le grand nombre de jésuites qui s'offrirent, le choix tomba sur six, qui furent préférés aux autres ; savoir, les pères de Fontaney, Tachard, Gerbillon, Bouvet, le Comte, & de Visdelou. Le roi les honora du titre de ses mathématiciens, & c'est en cette qualité qu'ils furent admis dans l'académie des sciences : il les gratifia aussi de tous les instruments de mathématique propres à faire des observations, de pensions réglées, & de présents magnifiques.

Comblés des bienfaits de Sa Majesté, ils se rendirent à Brest, où ils s'embarquèrent au mois de mars de l'année 1685 sur le vaisseau qui portait M. le Chevalier de Chaumont, ambassadeur extraordinaire, à Siam, d'où ils devaient se rendre à la Chine. Le roi de Siam ayant souhaité que le père Tachard revînt en France, pour amener avec lui des mathématiciens, qui demeuraient dans son royaume, il ne fut permis qu'aux cinq autres missionnaires de suivre leur ^{p.097} destination, & de s'embarquer sur un vaisseau chinois, qui faisait voile pour Ning po.

Il est inutile de rapporter ce qu'ils eurent de fatigues & de dangers à essuyer, jusqu'à leur arrivée dans cette ville, qui est un très bon port sur la mer orientale de la Chine vis à-vis du Japon : ils les eurent bientôt oubliées à la vue de ces terres infidèles, après lesquelles ils soupiraient depuis si longtemps. Cependant leur vertu & leur confiance furent bientôt mises à une dure épreuve. Les mandarins de Ning po les reçurent d'abord avec civilité : mais cette politesse leur attira de fortes réprimandes de la part du vice-roi, qui étant l'ennemi déclaré du

Description de l'empire de la Chine

christianisme, prit des mesures pour renvoyer au plus tôt les missionnaires. Il écrivit pour cela au tribunal des rits, & lui présenta une requête, par laquelle il demandait qu'il fut fait défense aux vaisseaux chinois, qui trafiquent dans les royaumes voisins, d'amener aucun Européen à la Chine. Il ne doutait point qu'une réponse favorable ne l'autorisât à confisquer le vaisseau & tous les effets.

Le père Verbiest, qui avait été averti de leur heureuse arrivée, en informa l'empereur, en lui disant que ces nouveaux venus étaient ses frères, & qu'ils pouvaient être très utiles par leur habileté dans les mathématiques.

— Ce ne sont pas des gens de ce caractère, répondit l'empereur, qu'il faut chasser de mes États ;

& ayant assemblé son Conseil privé, la résolution fut prise de les appeler à la cour avec distinction : l'ordre était conçu en ces termes :

« Que tous viennent à ma cour, ceux qui sauront les mathématiques demeureront auprès de moi : les autres iront dans les provinces où bon leur semblera.

Cet ordre fut envoyé au vice-roi, qui eût le chagrin de procurer à ses frais une entrée honorable dans l'empire, à ceux-là mêmes qu'il avait voulu en chasser d'une manière honteuse.

Des barques qu'on leur fournit, les portèrent en cinq jours à Hang tcheou, qui est la capitale de la province. Les chrétiens qui s'étaient si fort intéressés à leur affaire, par les prières qu'ils avaient adressées continuellement à Dieu, vinrent en foule au-devant d'eux sur le bord de la rivière, & les conduisirent à l'église, qui était gouvernée par le père Intorcetta.

Ce fut une joie bien sensible à ces nouveaux missionnaires, d'embrasser ce vieillard respectable par tant d'années d'apostolat, & encore plus par les marques glorieuses de confesseur de Jésus-Christ qu'il avait reçues dans les fers, & dans les prisons de Peking. Le vice-roi qui réside dans cette ville, leur fit préparer une barque impériale, sur laquelle ils s'embarquèrent, & donna ordre à un mandarin de les

Description de l'empire de la Chine

accompagner jusqu'à Peking, & de leur faire rendre les honneurs qui sont dûs à ceux qui sont appelés par l'empereur.

En treize jours ils arrivèrent à Tang tcheou, où ils eurent la consolation de voir le père Aleonissa, provicaire de M. l'évêque de Basilée, & le père Gabiani, jésuite. Là ils laissèrent le grand canal, dont la navigation fut interrompue par les glaces qui survinrent, & ils continuèrent leur route par terre jusqu'à Peking, où ils arrivèrent le sept de février de l'année 1688.

La joie qu'ils eurent de se voir au terme de leurs désirs, fut bien tempérée par l'accablement de douleur, où les jeta la triste nouvelle de la mort du père Verbiest, qu'ils apprirent à leur arrivée. Ils s'étaient flattés de se former aux vertus apostoliques par les lumières & les conseils de ce grand homme, qui avait confessé le saint nom de Jésus-Christ à la cour, & au milieu des tribunaux, sous le poids des chaînes, & dans l'obscurité des prisons ; & ils se voyaient privés de ce secours, dont ils sentaient le besoin, surtout dans ces commencements.

Les travaux continuels & excessifs du père Verbiest avaient fort affaibli son ^{p.098} tempérament, tout robuste qu'il était, & l'avaient jeté dans une langueur qui dégénéra en une espèce de phtisie. Les médecins de l'empereur le soulagèrent quelque temps par ces cordiaux admirables que la Chine fournit, mais ils ne purent surmonter la violence de la fièvre. Après avoir reçu les derniers sacrements de l'église avec une ferveur & une piété, qui pénétrèrent les assistants de dévotion & de tristesse, il rendit son âme au seigneur le 28 de janvier 1688.

Il fut généralement regretté de l'empereur, des Grands, & du peuple, qui avaient conçu la plus haute idée de sa vertu & de sa capacité ; des missionnaires qui lui devaient le rétablissement de la religion chrétienne, presque entièrement ruinée, & qu'il soutenait de tout son crédit à la cour ; & enfin des fidèles, dont il maintenait la ferveur, & dont il protégeait la faiblesse, soit en leur envoyant des ouvriers évangéliques, soit en étouffant les persécutions dans leur naissance, soit en prévenant celles dont ils étaient menacés.

Description de l'empire de la Chine

Honoré de la faveur du prince, & dans le haut point de réputation où son mérite l'avait mis, il charmait tout le monde par sa douceur, sa modestie, son recueillement, & son humilité profonde : plus on lui applaudissait, plus il avait de bas sentiments de lui-même, n'estimant l'affection de l'empereur & des Grands, qu'autant qu'elle pouvait être utile à la propagation de la foi.

Dans toutes ses actions, il ne comptait que sur la protection divine, & plein de confiance en cette protection, nul obstacle ne l'arrêtait, dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu, & des intérêts de la religion ; aussi ne formait-il aucune entreprise, qu'il ne la recommandât à Dieu par des prières humbles & ferventes.

Insensible à toutes les choses de la terre, il ne pensait qu'à celles qui pouvaient procurer le solide établissement de la foi : visites ou conversations inutiles, lecture de livres curieux, nouvelles même d'Europe, qu'on lit avec tant d'empressement, quand on est si fort éloigné de sa patrie ; il se retranchait tout cela, regardant comme des moments perdus tous ceux qui n'étaient pas consacrés aux fonctions utiles à la religion : son temps était employé, ou à calculer avec un travail infatigable les mouvements des astres, pour composer le calendrier de chaque année ; ou à instruire les fidèles & les catéchumènes ; ou bien à écrire des lettres aux missionnaires, pour les consoler & les fortifier, aux vice-rois & aux mandarins, pour leur recommander les chrétientés qui étaient dans leur département, & aux jésuites d'Europe, pour les inviter à venir cultiver un aussi vaste champ que celui de la Chine.

Ses papiers de dévotion, qu'on a lus après sa mort, ont fait connaître jusqu'où allait la délicatesse de sa conscience ; quelle était la rigueur de ses austérités corporelles ; avec quelle attention il veillait sur tous les mouvements de son cœur, nonobstant la foule de ses occupations ; & enfin avec quelle ardeur il aspirait au bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ

On lui a souvent entendu dire qu'il n'aurait jamais accepté la charge qu'il remplissait, s'il n'avait espéré, qu'au cas qu'il s'élevât quelque

Description de l'empire de la Chine

nouvelle tempête contre la religion, il en serait la première victime ; & que les idolâtres qui le regardaient comme le chef des chrétiens, lui feraient porter tout le poids de la persécution. Sa charité ne connaissait point de bornes, quand il s'agissait de pourvoir aux besoins des autres, tandis qu'il était extrêmement dur à lui-même, & qu'il se refusait jusqu'au nécessaire. Enfin il s'était fait une loi de ne point paraître en public, ni à la cour, que revêtu d'un cilice, ou ceint d'une chaîne de fer, armée de pointes ; & par ce moyen l'habit propre de sa dignité, ne servait qu'à cacher la mortification de Jésus-Christ qu'il portait sur sa chair.

p.099 Tel était cet illustre missionnaire, lequel avait mérité l'estime & la bienveillance d'un prince, qui était lui-même si rempli de mérite. Il fut très sensible à la perte qu'on faisait du père Verbiest, & il l'honora d'un éloge qu'il composa lui-même, & qu'il envoya par deux seigneurs distingués, pour le lire devant le cercueil du défunt, après lui avoir rendu de sa part les mêmes devoirs, qui se rendent, selon la coutume de la Chine à la mémoire des morts. L'éloge était conçu en ces termes.

Je considère sérieusement en moi-même, que le père Ferdinand Verbiest a quitté de son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon empire, & qu'il a passé une grande partie de sa vie à mon service. Je lui dois rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a pris soin des mathématiques, jamais ses prédictions ne se sont trouvées fausses : elles ont toujours été conformes au mouvement du ciel. Outre cela, bien loin de négliger l'exécution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidèle, & constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, & toujours égal à lui-même.

Dès que j'ai appris sa maladie, je lui ai envoyé mon médecin : mais quand j'ai su que le sommeil de la mort l'avait enfin séparé de nous, mon cœur a été blessé d'une vive douleur. J'envoie deux cents onces d'argent & plusieurs pièces de soie, pour contribuer à ses obsèques ; & je veux que cet

Description de l'empire de la Chine

édit soit un témoignage public de l'affection sincère que je lui porte.

L'exemple du prince fut suivi de plusieurs Grands de la cour, qui écrivirent sur des pièces de satin des éloges du père Verbiest, lesquels furent suspendus dans la salle où le corps était exposé. Le 11 de mars, qui était le jour fixé pour ses obsèques, l'empereur envoya son beau-père, qui est en même temps son oncle, avec un des premiers seigneurs de la cour, un gentilhomme de la chambre, & cinq officiers du palais, pour y tenir sa place : ils s'y rendirent dès les sept heures du matin.

Le corps du Père était enfermé dans un cercueil d'un bois épais de trois à quatre pouces, vernissé & doré par dehors, selon la coutume de la Chine, & si bien fermé, que l'air n'y pouvait pénétrer. Le cercueil fut porté dans la rue sur un brancard, exposé sous une espèce de dôme soutenu de quatre colonnes revêtues d'ornements de soie blanche, couleur qui est à la Chine celle du deuil ; d'une colonne à l'autre pendaient plusieurs festons de soie de diverses couleurs. Le brancard était attaché sur deux mâts de deux pieds de diamètre, & d'une longueur proportionnée, que soixante hommes devaient porter sur leurs épaules.

Le Père supérieur accompagné de tous les jésuites de Peking, se mit à genoux devant le corps. Ils firent trois profondes inclinations jusqu'à terre, tandis que les chrétiens poussaient des sanglots capables d'attendrir les cœurs les plus insensibles. Ensuite tout se disposa pour la marche, qui devait se faire dans deux grandes rues tirées au cordeau, larges environ de cent pieds, & longues d'une lieue, pour aller gagner la porte de l'orient, éloignée de six cents pas du lieu de la sépulture, qui fut accordée au P. Ricci par l'empereur Van lié.

D'abord paraissait un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, où l'on avait écrit en caractères d'or sur un fond de taffetas rouge, le nom & la dignité du père Verbiest. Plusieurs hommes soutenaient cette machine, qui était précédée d'une troupe de joueurs d'instruments, & suivie d'une autre troupe qui portait des étendards,

Description de l'empire de la Chine

des festons, & des banderoles. On voyait ensuite une grande croix ornée de banderoles, qui était portée entre deux rangs de chrétiens vêtus de blanc, tenant d'une main un ^{p.100} cierge allumé, & de l'autre un mouchoir pour essuyer leurs larmes. Ils marchaient deux à deux, avec une modestie qui édifiait les infidèles.

A quelque distance, & entre deux rangs de luminaires, suivait l'image de la sainte Vierge & de l'enfant Jésus, tenant le globe du monde en sa main, laquelle était dans un cadre entouré de plusieurs pièces de soie, qui formaient une espèce de cartouche. Après quoi venait le tableau de S. Michel, avec des ornements semblables.

Immédiatement après, paraissait le portrait du défunt, avec l'éloge composé par l'empereur, & écrit sur une grande pièce de satin jaune. Il était environné d'une foule de chrétiens & de missionnaires, qui suivaient en habit de deuil. Enfin le cercueil paraissait accompagné des députés de la cour, & d'une foule de seigneurs à cheval. Cinquante cavaliers fermaient cette marche, qui se fit avec beaucoup d'ordre & de modestie.

Quand on fut arrivé au lieu de la sépulture, les missionnaires en surplis récitèrent les prières de l'église ; on jeta de l'eau bénite : on fit les encensements ordinaires marqués dans le rituel romain, & on descendit le corps dans un tombeau profond, entouré de quatre murailles de brique, qui devaient être fermées d'une voûte. Toutes ces cérémonies étant finies, les missionnaires écoutèrent à genoux ce que le beau-père de l'empereur avait à leur dire de la part de Sa Majesté. Ce fut ainsi qu'il parla.

« Le père Verbiest a rendu de grands services à l'État. Sa Majesté, qui en est très persuadée, m'a aujourd'hui envoyé avec ces seigneurs pour en rendre un témoignage public ; afin que tout le monde sache l'affection singulière qu'elle a toujours eue pour sa personne, & la douleur qu'elle a de la mort.

La douleur que les missionnaires ressentaient de leur perte, & cette

Description de l'empire de la Chine

faveur surprenante de l'empereur, leur fermaient la bouche : ils ne savaient comment s'exprimer. Cependant le père Pereyra prit la parole au nom de tous les missionnaires, & fit au beau-père de l'empereur la réponse suivante :

« C'est moins notre douleur, dit-il, que l'extrême bonté de l'empereur, qui nous empêche de parler. Est-il possible, seigneur, que ce grand prince traite des étrangers, comme s'ils avaient l'honneur de lui appartenir ? Non content de prendre soin de notre santé, de notre réputation, & de notre vie, il honore même notre mort par ses éloges, par ses libéralités, & par la présence des plus grands seigneurs de sa cour, & (ce qu'on ne saurait assez estimer) par sa douleur. Pouvons-nous répondre à tant de faveurs ? Ce que nous vous supplions de lui dire, c'est que nous pleurons aujourd'hui, parce que nos larmes peuvent bien faire connaître la grandeur de notre affliction ; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne peuvent pas exprimer tout ce que nous sentons de reconnaissance.

On rapporta cette réponse à l'empereur, qui en fut content. Quelques jours après, le tribunal des rits présenta une requête à Sa Majesté, par laquelle il demandait, & obtint la permission de décerner de nouveaux honneurs au père Verbiest. Il destina sept cents taëls d'argent à lui élever un mausolée, & outre cela il conclut à faire graver sur une table de marbre l'éloge que l'empereur avait composé, & à députer des mandarins, pour lui rendre les derniers devoirs au nom de l'empire.

Les missionnaires nouvellement arrivés, n'avaient pas encore eu l'honneur de saluer l'empereur, quoiqu'il se fût informé de leurs noms, de leurs talents, & de leur capacité ; & que même il leur eût envoyé de son thé, & du vin de sa table : le deuil qu'il avait pris pour la mort ^{p.101} de l'impératrice son aïeule, en fut cause, & retarda même les obsèques du père Verbiest.

Ce fut le 21 mars de l'année 1688 qu'il les admit à son audience.

Description de l'empire de la Chine

Après plusieurs marques de bonté, il leur fit un reproche obligeant de ce qu'ils ne voulaient pas tous demeurer à sa cour ; & il leur déclara qu'il retenait à son service les pères Gerbillon & Bouvet, & qu'il permettait aux autres de prêcher la religion chrétienne dans les provinces.

L'empereur, qui goûta fort ces deux Pères, leur ordonna d'apprendre la langue tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux dans cette langue : il leur donna même des maîtres ; & pour s'assurer des progrès qu'ils y faisaient, il les interrogeait de temps en temps, & lisait ce qu'ils avaient composé.

Ces Pères s'étaient déjà rendus habiles dans une langue, qui n'est pas à beaucoup près si difficile que la langue chinoise, lorsque la Providence présenta au père Gerbillon une occasion de rendre un service important à l'empereur. Il s'agissait de prévenir la guerre, qui était sur le point de s'allumer entre les Chinois & les Moscovites. Ceux-ci avaient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou, jusqu'à trois cents lieues de la Chine : s'étant avancés par la Sibérie, & sur diverses rivières, c'est-à-dire, sur l'Irtis, l'Oby, le Genissée, l'Angara, qui vient du lac de Paycal, situé au milieu de la Tartarie ; ils entrèrent dans la rivière de Selenga, & pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares appellent Saghalien oula, & les Chinois He lonkiang, c'est-à-dire, Rivière du dragon noir. C'est un grand fleuve qui traverse la Tartarie, & se jette dans la mer orientale au nord du Japon.

Non contents de ces découvertes, les Moscovites bâtirent de distance en distance des forts sur toutes ces rivières. Les plus proches de la Chine étaient Selenga, Nipchou, & Yacsa. Les Tartares orientaux, sujets de l'empereur, occupent toutes les terres qui sont entre la grande muraille, & la rivière de Saghalien oula ; surpris de voir que les Moscovites bâtissaient des forts, pour s'emparer d'un pays, dont ils prétendaient être les maîtres ; & qu'ils venaient leur y disputer la chasse des martes zibelines, ils crurent devoir s'opposer à leur entreprise, & démolirent jusqu'à deux fois le Fort à Yacsa, qui fut rétabli autant de fois par les Moscovites.

Description de l'empire de la Chine

Pour prévenir une guerre funeste, que cette querelle aurait engagée entre les deux nations, on proposa de régler les limites des deux empires. Les Czars de Moscovie envoyèrent leurs plénipotentiaires à Nipchou, & l'empereur envoya de son côté des ambassadeurs, auxquels il joignit le père Pereyra, & le père Gerbillon, pour leur servir d'interprètes. La négociation fut difficile ; les ambassadeurs de part & d'autre ne s'accordaient point, & étaient prêts de rompre les conférences ; l'un & l'autre parti avait à sa suite un corps d'armée, pour terminer par la force ce que la négociation ne pourrait pas décider. Le père Gerbillon tâcha de concilier les esprits ; il passa plusieurs fois d'un camp à l'autre : il proposa des expédients ; & ménageant avec adresse les intérêts communs, il persuada aux Moscovites de céder Yacsa, & d'accepter les limites que proposait l'empereur. Il revint même avec un traité de paix tout dressé, qui fut signé deux jours après par les plénipotentiaires des deux nations.

Toute l'armée félicita les deux missionnaires d'un succès, auquel on ne croyait pas devoir s'attendre. Le prince Sosan surtout, ne cessait de louer le zèle & la sagesse du père Gerbillon ; & rendant compte à l'empereur de cette négociation, dont il était le chef, il lui avoua que sans le secours de cet Européen, elle eût été absolument rompue ; & que rien n'aurait pu se décider que par la voie des armes.

p.102 L'empereur, qui, comme je l'ai dit, goûtait fort le caractère du père Gerbillon, eût encore plus d'affection pour lui après cette preuve qu'il venait de donner de son zèle. Il voulut l'avoir auprès de sa personne au palais, dans ses maisons de plaisance, & dans ses voyages en Tartarie ; & partout il lui donna des marques d'une estime particulière.

Le père Grimaldi, jésuite italien, qui avait succédé au père Verbiest dans la charge de président du tribunal des mathématiques, était allé en Moscovie par ordre de l'empereur. Sa Majesté voulut que le père Thomas & le père Pereyra fissent les fonctions de cette charge en son absence. Il donna en même temps de l'occupation au père Gerbillon & au père Bouvet : comme il jouissait d'une paix profonde, &

Description de l'empire de la Chine

que tout était tranquille dans ses vastes États, soit pour se divertir, soit pour s'occuper, il prit le dessein d'apprendre les sciences de l'Europe, Il choisit lui-même l'arithmétique, les éléments d'Euclide, que le père Verbiest avait commencé à lui expliquer, la géométrie pratique, & la philosophie.

Le père Thomas, le père Gerbillon, & le père Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières. Le premier eût pour son partage l'arithmétique, & les deux autres étaient chargés des éléments d'Euclide & de la géométrie. Ils composaient leurs démonstrations en langue tartare, la langue chinoise étant moins propre à éclaircir des matières obscures d'elles-mêmes. D'ailleurs ceux qu'on avait donnés aux Pères pour maîtres en cette langue, revoyaient avec eux les démonstrations & si quelque mot était moins propre, ils en substituaient un autre à sa place.

Ils allaient tous les jours au palais, & passaient deux heures le soir, à expliquer leurs démonstrations à l'empereur, qui admirant la solidité de nos sciences, s'y appliquait chaque jour avec une ardeur nouvelle. Il faisait monter les Pères sur son estrade, & les obligeait de s'asseoir à ses côtés, pour lui montrer les figures, & les lui expliquer plus aisément. Il n'interrompait pas même son étude, lorsqu'il demeurait dans sa maison de plaisance, qui est à deux lieues de Peking.

Il fallait que les Pères partissent dès quatre heures du matin pour s'y rendre, ils ne revenaient à Peking que fort tard, & étaient obligés de passer une partie de la nuit à préparer les leçons du lendemain. Il n'y avait que l'espérance de faire goûter à l'empereur les vérités de la foi, ou du moins de le rendre favorable à la religion, qui pût soutenir les missionnaires dans une semblable fatigue, dont ils étaient quelquefois accablés.

L'empereur continua cette étude durant cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires de l'État, & sans manquer un seul jour de donner audience aux grands officiers de sa maison, & aux cours souveraines. Il ne se contentait pas de la spéculation, il mettait en pratique ce qu'on lui avait enseigné.

Description de l'empire de la Chine

Quand, par exemple, on lui expliquait les proportions des corps solides, il prenait une boule, & en mesurait le diamètre. Il calculait ensuite quel poids devait avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre ; ou bien quel diamètre devait avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids.

Il examinait avec le même soin les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers & tronqués, des pyramides, & des sphéroïdes. Il nivela lui-même durant trois ou quatre lieues la pente d'une rivière. Il mesurait quelquefois géométriquement les distances des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières & des étangs, prenant ses stations, pointant ses instruments, & faisant p.103 exactement son calcul : puis il faisait mesurer ces distances ; & il était charmé, quand ce qu'il avait trouvé par le calcul, s'accordait parfaitement avec ce qu'on avait mesuré. Il recevait avec plaisir les applaudissements des seigneurs de sa cour, qui lui en marquaient de la surprise : mais il les tournait presque toujours à la louange des sciences d'Europe, & de ceux qui les lui enseignaient.

Enfin ce prince, tout occupé qu'il était du gouvernement du plus grand empire du monde, devint si habile dans les mathématiques, qu'il composa un livre de géométrie : il le donna aux princes ses enfants, dont il voulut être le maître, en les rassemblant tous les jours, & leur expliquant les proportions les plus difficiles d'Euclide.

Cette bonté, dont l'empereur avait constamment honoré les missionnaires, & qu'il poussait même jusqu'à une espèce de familiarité, répondait de sa protection pour le christianisme, & semblait inviter à venir dans ses États un grand nombre d'excellents sujets, qui soupiraient après cette mission.

Leur zèle, tout ardent qu'il était, fut ralenti, ou du moins suspendu, par les contestations qui s'élevèrent entre deux puissances, lesquelles exigeaient une obéissance, qu'on ne pouvait rendre à l'une, sans offenser l'autre. La Sacrée Congrégation avait envoyé des vicaires apostoliques dans tout l'orient, & avait institué un serment, par lequel chaque missionnaire devait reconnaître leur autorité. D'une autre part,

Description de l'empire de la Chine

le roi de Portugal défendait de prêter ce serment, prétendant qu'il avait lui seul le droit d'y nommer des évêques. On se trouvait par là dans la triste nécessité de choquer l'une ou l'autre autorité.

Cependant les jésuites, & quelques autres religieux, obéirent aux ordres de la Sacrée Congrégation ; persuadés que l'intention d'un prince aussi zélé pour la religion que le roi de Portugal, n'était pas de risquer pour ses intérêts particuliers la ruine du christianisme à la Chine, & peut-être dans toutes les autres parties de l'orient.

Les choses s'accommodèrent dans la suite ; & sur les remontrances qui furent faites par le père Tachard au pape Innocent XI, Sa Sainteté suspendit le serment. Alexandre VIII, son successeur accorda peu après trois évêques à la nomination du roi de Portugal ; l'un pour Peking, l'autre pour Nan king, & le troisième pour Macao.

Cependant la religion chrétienne n'était que tolérée à la Chine : & l'édit porté par l'empereur au commencement de sa majorité, qui rétablissait dans les églises les missionnaires exilés pendant la dernière persécution, défendait à tous ses sujets d'embrasser désormais la loi chrétienne. Il est vrai que les Pères qui étaient à la cour, obtenaient des recommandations puissantes auprès des vice-rois & des mandarins des provinces, qui les engageaient à fermer les yeux aux nouveaux établissements, & à ne pas inquiéter ceux des Chinois, qui écoutaient plutôt la voix de Dieu, que celle des hommes. Néanmoins il y en avait plusieurs, surtout parmi les Grands, qui, arrêtés par la crainte de perdre leur fortune, n'osaient suivre la vérité connue.

D'ailleurs il en coûtait beaucoup pour obtenir ces sortes de recommandations. Outre le cérémonial du pays, si gênant pour des étrangers, & qu'on doit exactement observer, lorsqu'on visite les seigneurs ; outre les moments favorables qu'il faut étudier, & les précautions qu'on doit prendre, on ne se présente guère devant eux, pour leur demander quelque grâce, sans accompagner sa requête d'un présent : on n'est pas même toujours sur de réussir. Un vice-roi attaché à la secte des bonzes, ou ennemi des chrétiens, a dans la loi, ou une raison, ou un prétexte de s'opposer à tout nouvel

Description de l'empire de la Chine

établissement, sans qu'on puisse blâmer sa conduite.

p.104 C'est ce qu'éprouvèrent en différents temps quelques ecclésiastiques français, & des religieux de différents ordres, lorsqu'ils voulurent s'établir dans les provinces. Les Pères franciscains venus de Manille furent traversés dans le dessein qu'ils avaient de s'établir à Ngan king, dans la province de Kiang nan ; le père Aleonissa, dans sa maison de Nan king que lui avait laissé D. Grégoire Lopez, évêque de Basilée, Chinois de nation, qui d'abord avait été élevé par les Pères de saint François, & qui étant devenu religieux de l'ordre de saint Dominique, avait été, durant la persécution, le plus ferme appui de la religion dans toutes les provinces ; M. le Blanc, à Emouy, & dans la province de Yun nan ; M. Maigrot évêque de Conon, & vicaire apostolique dans la province de Fo kien ; M. l'évêque d'Argolis, évêque de Peking, qui avait acheté une maison à Lin tçin sur les frontières de Pe tche li & de Chan tong ; MM. Baffet, Appiani, de la Baluere, & Mullener, dans la province de Se tchuen. Enfin plusieurs autres, dont le détail serait trop long, trouvèrent des obstacles, qui ne purent être levés que par de fortes recommandations, que le père Gerbillon obtint de ses amis de la cour, auprès des vice-rois, & des gouverneurs des provinces.

Nonobstant le zèle avec lequel ce Père & les autres jésuites de Peking, s'employèrent en faveur de ces différents missionnaires, il y eut des gens, qui ne rougissant point de hasarder les plus grossières calomnies, lorsqu'il s'agit des jésuites, affectèrent de répandre en Europe, que ces Pères se déclaraient contre tous les autres missionnaires, & s'opposaient de toutes leurs forces à leurs établissements ; mais ils furent démentis, & par les lettres de remerciement que ces missionnaires écrivirent au père Gerbillon, où quelques-uns d'eux l'appelaient un autre Joseph, qui se servait de la faveur que Dieu lui avait donnée auprès de l'empereur, pour l'utilité de cette mission & de ses ministres ; & par le compte qu'ils en rendirent à la Sacrée Congrégation, qui chargea monseigneur le nonce d'en témoigner sa satisfaction au père de Fontaney, durant le séjour qu'il fit en France.

Description de l'empire de la Chine

« La Sacrée Congrégation, lui dit Son Excellence, ayant appris par les lettres qu'elle a reçues des évêques, des vicaires apostoliques, & de plusieurs missionnaires de la Chine, avec quel zèle les jésuites français se sont employés, depuis qu'ils sont dans cette mission, à soutenir la religion, & à rendre aux autres missionnaires tous les services, que la bienveillance de l'empereur les a mis en état de leur rendre, a cru devoir donner à ces Pères, un témoignage authentique de la satisfaction qu'elle a de leur conduite. Ainsi, dans une lettre signée par M. le cardinal Barberin, préfet de la Sacrée Congrégation, & par monseigneur Fabroni, Secrétaire de la même Congrégation, elle me charge de vous remercier de sa part ; de vous témoigner combien elle est sensible à tout ce que vous, & les autres jésuites vos compagnons, avez fait dans ce vaste empire, pour le bien de la religion, & pour soutenir dans leurs fonctions tous ceux qui y travaillent ; & de vous assurer que dans toutes les occasions qui se présenteront, elle vous donnera des marques de sa protection & de sa bienveillance.

De quelque protection que l'empereur honorât les ministres de l'Évangile & quelque crédit que la faveur du prince leur donnât auprès des Grands, on avait toujours quelque révolution à craindre pour le christianisme, tandis que la sévérité des lois qui défendaient aux Chinois de l'embrasser, donnait aux mandarins le droit de le proscrire dans les lieux de leur dépendance.

Le tribunal des rites a été de tout temps ennemi de toute loi étrangère, moins par attachement pour la religion ^{p.105} du pays, que par esprit de politique. Dans les provinces, les mandarins sont naturellement prévenus contre les missionnaires, soit par le mépris & l'aversion, que l'éducation chinoise inspire pour les autres nations, soit par la jalousie & la malignité des bonzes qui les animent, soit par un zèle mal entendu du bien public, & le désir de se conformer au goût des tribunaux, auxquels ils font leur cour par leur attention à arrêter ce qu'ils appellent nouveautés étrangères.

Description de l'empire de la Chine

On en fit la triste expérience dans la province de Tche hiang, où le vice-roi uni avec tous les mandarins ses subalternes, prit la résolution d'exterminer le christianisme, & alluma à Hang tcheou la plus cruelle persécution, sans avoir égard aux lettres pressantes que lui écrivit le prince So san son protecteur.

Ce mandarin fit revivre toutes les procédures qu'on avait faites autrefois contre les prédicateurs de l'Évangile ; & s'appuyant de l'édit de 1669 qui leur défendait de bâtir des églises, & d'enseigner leur loi aux Chinois, il se crut en droit de tout entreprendre. Il renouvela cet arrêt, & fit afficher dans toutes les places publiques de Hang tcheou, & dans plus de soixante & dix villes de son gouvernement, une sentence, par laquelle il défendait, sous de grièves peines, l'exercice de la religion chrétienne.

Le père Intorcetta qui gouvernait cette église, fut cité à divers tribunaux, où il comparût, tout malade qu'il était, & où il confessa hautement le nom de Jésus-Christ avec un courage que ses juges mêmes admirèrent. Ce respectable vieillard, qui avait blanchi dans les travaux apostoliques, avait déjà eu le bonheur, durant la persécution d'Yang quang sien, d'être chargé de chaînes, & de souffrir pour la foi les rigueurs d'une dure prison. L'exemple du vice-roi fut suivi de tous les mandarins de sa province ; & chacun d'eux à l'envi fit afficher partout des placards injurieux à la religion chrétienne, qu'ils traitaient de secte fausse & pernicieuse.

Le père Gerbillon était à la suite de l'empereur en Tartarie, lorsqu'il apprit ces tristes nouvelles. Il communiqua aussitôt sa peine au prince So san son ami, & l'un des plus puissants ministres de l'empire. Ce seigneur écrivit sur-le-champ au vice-roi, & lui manda que dans le gouvernement de sa province, il tenait une conduite bien contraire à la modération qu'il avait toujours fait paraître ; qu'il se trompait fort, s'il croyait plaire à l'empereur, en persécutant des gens que Sa Majesté honorait de sa bienveillance ; que l'exemple du prince devait faire plus d'impression sur lui, que les arrêts de tous les tribunaux ; qu'il devait former sa conduite sur celle de la cour, qui ne voulait plus suivre les

Description de l'empire de la Chine

anciens édits ; qu'enfin l'empereur lui saurait gré de ce qu'il ferait en faveur des missionnaires ; & je serai moi-même, ajouta-t-il, très sensible aux bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

En toute autre occasion, le vice-roi se serait cru trop honoré de recevoir des lettres du prince So san, qui était proche parent de l'empereur, l'un de ses premiers ministres, & grand maître du palais ; mais fâché de voir que des étrangers eussent tant de crédit à la cour, ou aveuglé par la haine qu'il portait aux chrétiens, il n'en devint que plus furieux. Il s'empara de plusieurs églises, qu'il donna aux prêtres des idoles : il en arracha les sacrés monuments de la religion : les croix furent brisées, les autels profanés, les saintes images livrées aux insultes des idolâtres. Il fit de nouvelles ordonnances plus remplies de menaces & d'invectives, que la première. Plusieurs chrétiens furent traînés aux tribunaux : il y en eût d'emprisonnés, d'autres qui furent condamnés à de cruelles bastonnades, & qui confessèrent généreusement le nom de Jésus-Christ au milieu des tourments.

p.106 Parmi ces illustres confesseurs, un médecin nommé Tchang ta teou, se distingua, & édifia cette chrétienté par sa foi & sa constance. Continuellement il parcourait les maisons des fidèles, & les fortifiait dans ce temps d'épreuve, par des discours pleins de piété & de ferveur. Le mandarin qui en fut averti, le fit charger de chaînes, & le fit traîner à son tribunal, où il fut condamné à recevoir une rude bastonnade.

Un jeune homme, que ce fervent chrétien avait tenu sur les fonts de baptême, vint alors se jeter aux pieds du juge, & le conjura, les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût ce châtiment pour son parrain. Le médecin n'eut garde de céder sa place à son filleul :

— Hé ! quoi, mon, fils, lui dit-il, voudriez-vous me ravir la couronne que Dieu m'a préparée ?

Il se fit pour lors un combat entr'eux, qui étonna le juge, & qui attendrit les assistants. Tchang ta teou fut battu d'une manière cruelle, & souffrit cette sanglante exécution avec une patience & un courage, dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ses parents, qui s'étaient trouvés à

Description de l'empire de la Chine

ce triste spectacle, se préparaient à le transporter dans sa maison ; mais il voulut absolument être conduit à l'église du père Intorcetta, que le vice-roi n'avait pas encore fait fermer : il eut assez de force pour s'y traîner lui-même, en s'appuyant sur les bras de quelques chrétiens : il y arriva baigné dans son sang, & s'offrant en sacrifice au Seigneur : sa douleur était, disait-il, de n'avoir pas mérité la grâce de le répandre jusqu'à la dernière goutte pour la défense de son saint nom.

Cet exemple de fermeté fit tant d'impression, même sur les idolâtres, que plusieurs, parmi lesquels il y en avait d'un rang distingué, demandèrent le saint baptême. Au même temps le vice-roi reçut deux lettres du prince So san ; l'une était adressée au père Intorcetta, & il le chargeait de la remettre au plus tôt à ce missionnaire : l'autre était remplie de reproches sur le peu de cas qu'il faisait de sa recommandation, & sur ce qu'il aimait mieux se faire l'instrument de la passion de certaines gens qui l'aigrissaient contre les chrétiens, que de suivre les conseils d'ami qu'il lui donnait.

Cette seconde lettre embarrassa le vice-roi : il craignait d'un côté le ressentiment d'un ministre si puissant & si accrédité : d'un autre côté, il s'était si fort engagé, qu'il ne croyait pas pouvoir reculer avec honneur. Il prit le parti de laisser les choses dans l'état où elles étaient, sans les pousser plus loin, & d'envoyer un de ses officiers à Peking, pour justifier en apparence sa conduite auprès du prince So san ; mais en effet pour irriter, s'il était possible, les principaux mandarins du Li pou ¹ contre les missionnaires.

L'officier arriva à la cour : mais le prince So san ne voulut point l'écouter. Il lui dit seulement, que c'était par amitié pour le vice-roi, qu'il avait tâché de prévenir le malheur où il se précipitait par ses emportements ; mais que les missionnaires avaient imploré la protection de l'empereur, & que Sa Majesté saurait bien leur rendre justice, sans qu'il s'en mêlât. L'officier fut si étourdi de cette réponse, qu'il partit à l'instant pour en aller rendre compte à son maître.

¹ Tribunal des rites.

Description de l'empire de la Chine

En effet, les Pères qui étaient à Peking, après avoir consulté le prince So san, & surtout après avoir recommandé à Dieu une affaire, dont le bon ou le mauvais succès entraînait le solide établissement, ou la ruine entière de la religion, s'étaient rendus au palais pour demander audience. L'empereur envoya un de ses officiers nommé Tchao, qui affectionnait les missionnaires, pour savoir ce qu'ils demandaient : & après en avoir fait le rapport au prince, il revint leur rendre la réponse de Sa Majesté, qui les accabla de douleur. p.107

— L'empereur, leur dit-il, est surpris de vous voir si entêtés de votre religion : pourquoi vous occuper si fort d'un monde, où vous n'êtes pas encore ? Jouissez du temps présent : votre Dieu se met bien en peine des soins que vous prenez : il est assez puissant pour se rendre justice, sans que vous vous mêliez de ses intérêts.

Cette réponse, à laquelle les Pères ne s'attendaient pas, les consterna : ils se prosternèrent à terre, en versant un torrent de larmes.

— C'est donc ainsi, dirent-ils, que l'empereur nous abandonne ? C'est par nous que l'empereur commence à laisser opprimer des innocents ? Rapportez-lui le triste état où vous nous voyez, & n'oubliez pas de lui dire qu'il est redevable de toute sa grandeur au Dieu du Ciel & de la Terre, pour lequel nous combattons, & que la moindre partie de sa reconnaissance, est d'employer son autorité à empêcher qu'on ne l'outrage.

Les Pères attendirent la dernière réponse de l'empereur, toujours prosternés à l'une des portes du palais. Sa Majesté leur fit dire par le même officier, qu'elle était touchée de leur affliction, qu'elle blâmait la conduite du vice-roi de Tche kiang, & qu'elle voulait mettre fin à sa persécution : mais qu'il n'y avait que deux moyens d'y réussir ; l'un plus sûr & moins éclatant, qui était de lui donner des ordres secrets de réparer les maux qu'il avait faits ; l'autre moins facile, qui était de présenter une requête, & d'obtenir des tribunaux un arrêt favorable aux

Description de l'empire de la Chine

missionnaires : qu'ils prissent sur cela leur parti ; & que le lendemain ils vinssent lui déclarer à quoi ils se déterminaient.

Les missionnaires ne balancèrent pas sur le parti qu'ils avaient à prendre : si nonobstant la faveur de l'empereur, les mandarins ne laissaient pas de s'opposer au progrès de la religion, & de persécuter ceux qui l'embrassaient ; que serait-ce si l'on perdait les bonnes grâces du prince, ou si l'on s'attirait son indignation ? Au lieu que la loi chrétienne étant approuvée par un édit public, elle serait respectée des idolâtres ; les Grands ne craindraient plus d'être responsables aux tribunaux pour l'avoir embrassée ; les ouvriers évangéliques la prêcheraient sans contradiction ; & rien ne pourrait désormais traverser son établissement.

Ils furent encore déterminés à ce parti, par les conjonctures favorables où ils se trouvaient. L'empereur n'avait point oublié les services importants, que lui avait rendus le père Verbiest ; & il était infiniment content du zèle & de la dextérité, qu'avait fait paraître le père Gerbillon, en concluant la paix entre les Chinois & les Moscovites, & de la peine qu'il prenait conjointement avec le père Bouvet, pour lui enseigner la géométrie & la philosophie.

De plus, ils avaient dans le prince So san un puissant protecteur & un ami fidèle ; & plus que tout cela, leur confiance était en Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des rois, & dont ils imploraient l'assistance par de continuelles & de ferventes prières.

Ils dressèrent donc leur requête, & la présentèrent secrètement à l'empereur, afin qu'il l'examinât, avant que de la lui offrir en public. Ils demandaient que la qualité de chrétien ne fut pas un titre pour être inquiété & persécuté. Ils s'étendaient ensuite sur la vérité & la sainteté de la loi chrétienne, qui enseigne les maximes de la plus pure morale, & la pratique des plus sublimes vertus ; & ils concluaient, en disant qu'il n'était pas juste que, tandis que l'on tolérait un grand nombre de sectes dans l'empire, la seule loi du vrai Dieu y fut proscrite & persécutée.

Description de l'empire de la Chine

L'empereur ne trouva pas que cette requête fût propre à faire impression sur l'esprit des Chinois : il en dressa lui-même une autre en langue tartare, qu'il renvoya aux Pères, en leur permettant ^{p.108} d'y ajouter, ou d'en retrancher ce qu'ils jugeraient à propos : & il avertit qu'elle fût présentée publiquement dans un jour d'audience, par les pères Pereyra & Thomas, qui, par la charge qu'ils avaient au tribunal des mathématiques, étaient personnes publiques, & avaient le droit de présenter des placets à Sa Majesté.

Ce fut le jour de la purification de la très sainte Vierge que ces deux Pères présentèrent, avec les cérémonies ordinaires, la requête que l'empereur avait composée lui-même. Ce prince la reçut avec divers autres mémoires, comme s'il n'en avait point de connaissance ; & il l'envoya à la cour des rits pour l'examiner, selon la coutume, & lui en faire son rapport. Voici la requête fidèlement traduite de l'original

Grand empereur,

Nous exposons à Votre Majesté, avec la soumission la plus parfaite, & le plus profond respect dont nous sommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de notre très humble prière, dans l'espérance qu'Elle voudra bien l'écouter, avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions, & cette bienveillance, dont Elle a coutume de nous honorer.

Le neuvième mois de la lune, le Père Intorcetta, sujet de Votre Majesté, qui fait sa demeure dans la ville de Hang tcheou, nous avertit que le vice-roi avait donné ordre aux mandarins de sa province de renverser les temples des chrétiens, & de brûler les tables d'imprimerie, sur lesquelles on a gravé tous les livres de notre religion. De plus, il a déclaré publiquement que notre doctrine est fautive & dangereuse, & par conséquent qu'elle ne doit point être tolérée dans l'empire. Il a ajouté plusieurs choses, qui nous sont très désavantageuses.

Description de l'empire de la Chine

A cette nouvelle, saisis de crainte, & pénétrés d'une vive douleur, nous avons cru être obligés de recourir à Votre Majesté, comme au père commun des affligés, pour lui expliquer le pitoyable état où nous sommes réduits ; car sans sa protection, il nous est impossible d'éviter les embûches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

Ce qui nous console, quand nous paraissions aux pieds de Votre Majesté, c'est de voir avec quelle sagesse Elle donne le mouvement à toutes les parties de son empire, comme si c'était un corps dont Elle fut l'âme ; & avec quel désintéressement Elle règle les intérêts de chaque particulier, sans faire acception de personne. De sorte qu'Elle ne ferait pas en repos, si Elle connaissait un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou même privé du rang & de la récompense qu'il mérite. Vous surpassez les plus grands rois parmi Vos prédécesseurs, qui ont de leur temps permis dans la Chine les fausses religions : car Vous aimez uniquement la vérité, & Vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant Vos provinces, Vous avez donné mille marques de Votre affection royale aux missionnaires européens, qui se sont trouvés sur Votre route ; comme si Vous eussiez voulu par là témoigner que Vous estimiez leur loi, & que Vous étiez bien aise qu'ils s'établissent dans Vos États. Ce que nous disons ici est public, & généralement connu de tout l'empire.

Lors donc que nous voyons le vice-roi de Hang tcheou, traiter la religion chrétienne de religion fausse & dangereuse ; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire ; comment pouvons-nous renfermer en nous-mêmes notre juste douleur, & ne pas déclarer à Votre Majesté ce que nous souffrons ? p.109

Ce n'est pas la première fois qu'on nous a persécuté sans raison. Autrefois le père Adam Schaal Votre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de Votre prédécesseur, fit connaître à

Description de l'empire de la Chine

toute la cour, que les règles des mouvements célestes établies par les anciens astronomes chinois, étaient toutes fausses : il en proposa d'autres, qui s'accordaient parfaitement avec les astres : on les approuva, & on s'en servit avec succès ; de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'empire. Votre Majesté sait ce qui se passa pour lors à Peking : il nous est permis aussi de nous en souvenir, puisque ce sont autant de grâces que nous y reçûmes.

Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Père ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis ? Yang quang sien, & ceux de sa faction, l'accusèrent faussement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté ; comme si la nouvelle astronomie n'eut pas été d'accord avec le ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier ; mais Votre Majesté mit en sa place le père Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Père a été trop courte, & ses paroles trop faibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnaissance.

Il a néanmoins ressenti vivement tous ces bienfaits ; & c'est pour n'être pas tout à fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt ans à composer en langue chinoise toutes sortes de livres pour l'utilité publique, sur l'astronomie, l'arithmétique, la musique, la philosophie, qui sont encore dans le palais, avec plusieurs autres, auxquels il n'a pas eu le temps de mettre la dernière main.

Mais, puisque Votre Majesté est parfaitement instruite de toutes ces particularités, nous n'osons pas la fatiguer davantage par un plus long discours. Nous la prions seulement de faire réflexion, que tout cela ne suffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples. Si (comme on nous en accuse,) la loi que nous prêchons, est fausse & dangereuse, comment justifier la conduite des princes, qui nous ont honorés de leur estime ?

Description de l'empire de la Chine

Cependant, pour ne rien dire de Vos prédécesseurs, Votre Majesté Elle-même, a tellement compté sur notre fidélité, qu'Elle ordonna au père Verbiest de fondre des canons d'une nouvelle espèce, pour mettre fin à une dangereuse guerre. Elle fit traverser les vastes mers de l'océan au père Grimaldi, pour aller en Moscovie avec les lettres & le sceau du suprême tribunal de la milice. Elle a envoyé plusieurs fois pour des affaires importantes, les pères Pereyra & Gerbillon, à l'extrémité de la Tartarie. Néanmoins Votre Majesté sait bien, que ceux qui se gouvernent par les principes d'une fausse religion, n'ont pas accoutumé de servir leur prince avec fidélité : ils s'abandonnent presque toujours à leurs propres passions, & ne cherchent jamais que leur intérêt particulier.

Si donc nous remplissons exactement nos devoirs ; si jusqu'ici nous avons toujours cherché le bien public, il est manifeste que ce zèle vient d'un cœur bien disposé, & plein d'une estime, d'une vénération, & (si nous l'osons dire) d'une singulière affection pour la personne de Votre Majesté ; au contraire, si ce cœur cessait de vous être soumis, il serait dès lors opposé à la droite raison, au bon sens, & à tout sentiment d'humanité.

Cela supposé, nous Vous prions très humblement de considérer, qu'après les fatigues d'un long voyage, nous sommes enfin arrivés dans Votre empire, non pas avec cet esprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autres hommes ; mais avec un ardent désir de prêcher à Vos peuples la seule véritable religion. p.110

Et certes, quand nous parûmes ici pour la première fois, on nous y reçut avec beaucoup de marques de distinction, ce que nous avons déjà souvent dit, & que nous ne saurions répéter trop souvent. La dixième année de Chun tchi on nous donna la direction des mathématiques. La quatorzième année du même règne, on nous permit de bâtir une église à Peking, &

Description de l'empire de la Chine

l'empereur même voulut bien nous accorder un lieu particulier pour notre sépulture.

La vingt-septième année de Votre glorieux règne, Votre Majesté honora la mémoire du père Verbiest, non seulement par des titres nouveaux, mais encore par le soin qu'Elle prit de lui faire rendre les derniers devoirs avec une pompe presque royale. Peu de temps après, Elle assigna un appartement, & des maîtres aux nouveaux missionnaires français, pour leur faciliter l'étude de la langue tartare. Enfin, Elle parût si contente de leur conduite, qu'Elle fit insérer dans les archives, les services qu'ils avaient rendus à l'État dans leurs voyages de Tartarie, & dans leur négociation avec les Moscovites. Quel bonheur, & quelle gloire pour nous, d'être jugés capables de servir un si grand prince !

Puis donc que Votre Majesté, qui gouverne si sagement cette grande monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance ; comment se peut-il trouver un seul mandarin assez déraisonnable, pour refuser à l'un de nos frères la permission de vivre en sa province ? En vérité, on ne peut assez déplorer le sort de ce bon vieillard, qui demande humblement dans un petit coin de la terre, autant d'espace qu'il lui en faut, pour passer tranquillement le reste de ses jours, & qui ne peut l'obtenir.

C'est pour cela, que nous tous, les très humbles sujets de Votre Majesté, qui sommes ici comme des orphelins abandonnés, qui ne voulons nuire à personne, qui tâchons même d'éviter les procès, les querelles, & les moindres concertations ; c'est pour cela que nous Vous supplions de prendre en main notre cause, avec ces sentiments d'équité, qui Vous sont si ordinaires. Ayez quelque compassion pour des personnes qui n'ont commis aucun crime : & si Votre Majesté, après s'être informée de notre conduite, trouve en effet que nous soyons innocents, nous la prions de faire

Description de l'empire de la Chine

connaître à tout l'empire, par un édit public, le jugement qu'Elle aura porté de nos mœurs & de notre doctrine.

C'est pour obtenir cette grâce, que nous prenons la liberté de lui présenter cette requête. Cependant tous les missionnaires ses sujets, attendront avec crainte, & avec une parfaite soumission, ce qu'Elle voudra bien en ordonner. L'an trentième du règne de Cang hi, le seizième jour du douzième mois de la lune.

Le jugement que porta le tribunal des rits, après avoir délibéré sur la requête, fut entièrement contraire aux intentions de l'empereur, & aux demandes des missionnaires. Ce tribunal arrêta qu'il fallait s'en tenir aux anciens édits, en les rapportant tout au long avec ce qu'ils contenaient de plus odieux contre la religion chrétienne ; qu'on pouvait conserver l'église de Hang tcheou, & défendre aux mandarins de confondre cette religion avec les sectes séditeuses ; mais qu'il ne fallait pas en permettre l'exercice dans l'empire, ainsi qu'il avait été tant de fois décidé.

L'empereur peu satisfait de cet arrêt, y fut presque aussi sensible que les missionnaires : il le rejeta, & ordonna aux mandarins de ce tribunal d'examiner une seconde fois la requête. C'était assez leur marquer son intention. Mais la réponse ne fut pas plus favorable ; & ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport, que dans le premier. p.111

On sera surpris de la résistance de ce tribunal aux intentions de l'empereur ; surtout si l'on fait attention à la parfaite déférence qu'ont les mandarins, non seulement pour ses ordres, mais encore pour ses moindres inclinations. L'aversion naturelle que les Chinois ont pour les étrangers, pouvait porter quelques-uns de ces magistrats à se déclarer si ouvertement contre la loi chrétienne. Leur fermeté pouvait venir aussi d'un autre principe : lorsque l'empereur interroge les tribunaux, & que leur réponse est conforme aux lois, ils sont exempts de tout reproche : au lieu que s'ils s'écartent de la loi dans leurs délibérations, les censeurs de l'empire ont droit de les accuser, & l'empereur ne manque guère de les punir.

Description de l'empire de la Chine

Quoi qu'il en soit, l'empereur voyant qu'on ne pouvait rien obtenir par la voie des tribunaux, & qu'ils s'obstinaient à ne pas vouloir approuver la religion chrétienne ; pour ne pas révolter les esprits, il résolut, quoiqu'avec peine, de signer l'arrêt. Il envoya en même temps le même officier de sa chambre nommé Tchao, pour consoler les Pères, & leur offrit de députer quelqu'un d'eux dans les provinces avec les plus grandes marques d'honneur, afin de faire connaître à tous ses peuples, l'estime qu'il faisait de leur mérite, & l'approbation qu'il donnait à leur loi.

L'officier trouva les Pères atterrés par la vive douleur qui les avait saisis, & qui ne pouvait être soulagée ni par des paroles, ni par des caresses.

— Nous sommes, lui dirent-ils d'une voix entrecoupée de gémissements & de sanglots, nous sommes comme des gens qui ont continuellement devant les yeux les corps morts de leurs pères & de leurs mères (c'est dans le style chinois l'expression la plus touchante). Nous aurions cent fois mieux aimé recevoir la sentence de notre mort, qu'un édit de cette nature. Croit-il, ce grand prince, qui nous a honorés jusqu'ici de son affection, que nous puissions survivre à la perte du christianisme ? Vous le savez, seigneur, nous ne demandons ni ses richesses ni ses honneurs : c'est l'unique intérêt de notre sainte loi, qui nous a fait venir de si loin, & au travers de tant de périls, pour l'annoncer à ses peuples. Nous consacrons nos soins, nos travaux & nos veilles au désir de lui plaire ; nous lui sacrifions même notre santé & notre vie ; & cette loi, qui nous est plus chère que la vie, il la condamne ; il signe l'arrêt honteux qui la proscrit.

L'officier rapporta à l'empereur la consternation & l'accablement de tristesse, où il avait trouvé les Pères ; & il en fit une peinture si vive, que ce bon prince en fut sensiblement touché. Il envoya chercher le prince So san, pour conférer avec lui, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour adoucir leur douleur.

Description de l'empire de la Chine

Ce prince qui aimait tendrement le père Gerbillon, remit devant les yeux de l'empereur le dévouement des pères pour sa personne, les services signalés qu'ils avaient rendus à l'État durant les guerres, & récemment dans le Traité de Nipchou ; leur application à perfectionner les sciences, & à régler le calendrier.

— Enfin, ce sont des gens, ajouta-t-il, qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous plaire. Si leur loi était dangereuse, je n'aurais garde de parler en leur faveur : mais vous savez comme moi, que la doctrine qu'ils enseignent, est excellente, & très utile au gouvernement de vos peuples.

— Quel remède ? répondit l'empereur : C'est une affaire conclue : mon inclination me portait à les favoriser ; mais les tribunaux s'y opposent.

— N'êtes-vous pas le maître ? répliqua le prince So san ; Et ne pouvez-vous pas user de votre autorité, surtout quand il s'agit de rendre justice à des gens d'un mérite si connu ? J'irai moi-même au tribunal, si Votre Majesté me le permet ; & je ne désespère pas de rendre ces mandarins plus traitables.

p.112

L'empereur se rendit à des sollicitations si pressantes, & fit écrire aux colao, ou ministres de l'empire, & aux mandarins tartares du Li pou, les paroles suivantes :

La trente-unième année du règne de Cang hi, le second jour du deuxième mois de la lune, Yi sang ministre d'État, vous déclare les volontés de l'empereur en ces termes :

Les Européens qui sont à ma cour, président depuis longtemps aux mathématiques. Durant les guerres civiles, ils m'ont rendu un service très important par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre : leur prudence & leur adresse singulière, jointes à un zèle & à un travail extraordinaire, m'obligent encore à les considérer. Outre cela leur loi n'est point séditeuse, & il nous semble bon de la permettre, afin que ceux qui voudront l'embrasser, puissent librement entrer dans

Description de l'empire de la Chine

les églises, & faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain Seigneur du Ciel. Nous voulons donc que tous les édits, qui jusqu'ici ont été portés contre cette loi, de l'avis & du conseil de nos tribunaux, soient à présent déchirés & brûlés. Vous, ministres d'État, & vous, mandarins tartares du souverain tribunal des rits, assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutôt votre avis.

Le prince So san ne manqua pas de se trouver à l'assemblée que tinrent tous les mandarins du Li pou, & quoiqu'il ne fût pas chrétien, un missionnaire n'aurait pas pu défendre avec plus de zèle & d'éloquence les intérêts de la religion. Il entra dans le détail de tous les services que ces Pères rendaient à l'État ; qu'ils n'y étaient portés par aucune vue d'intérêt ; qu'ils ne demandent ni charges ni honneurs ; qu'ils ont une loi qui leur tient lieu de tout, que c'est le seul bien qu'ils possèdent, & dont ils cherchent à faire part aux peuples ; que pour toute récompense de leurs travaux, & de leur zèle pour le bonheur de l'empire, ils ne souhaitent autre chose que la liberté de prêcher une loi, qui n'enseigne que la vérité & les maximes de la plus pure vertu, qu'on ne trouble point les lamas de Tartarie, ni les bonzes de la Chine ; qu'on tolère, qu'on dissimule, qu'on approuve même en quelque sorte des sectes ou inutiles ou dangereuses ; tandis qu'on se fait un mérite de proscrire une doctrine, qui conseille toutes les vertus, & qui condamne tous les vices ; qu'il serait à souhaiter que tout l'empire embrassât une religion, qui a en horreur la calomnie, le parjure, & le mensonge ; qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien du prochain, de faire la moindre injustice ; qui ordonne aux enfants de respecter leurs parents ; aux sujets d'être fidèles à leur prince ; aux domestiques d'obéir à leurs maîtres ; qui n'inspire que la simplicité, la candeur, la droiture, l'obéissance, la modestie, & la tempérance.

Comme il vit que les esprits commençaient à s'ébranler, il parcourut les dix commandements de la religion, & les expliqua d'une manière si vive & si touchante, que tous les membres de l'assemblée ne purent s'empêcher d'avouer, qu'il n'y avait aucun danger de suivre cette loi

Description de l'empire de la Chine

dans l'empire. Les esprits étant revenus de leurs préventions, on vint aux suffrages, & il fut conclu de donner un arrêt favorable aux chrétiens. Il fut dressé en forme de requête, afin de le présenter à l'empereur, & d'en obtenir la confirmation. Il était conçu en ces termes.

Coupatai, sujet de Votre Majesté, président du suprême tribunal des rits, & chef de plusieurs autres ordres, lui présente cette très humble requête, avec toute la soumission & le respect que lui & ses assesseurs doivent avoir pour tous ses commandements ; surtout quand Elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'État.

Nous avons sérieusement examiné ^{p.113} ce qui regarde les Européens, lesquels attirés de l'extrémité du monde par la renommée de Votre singulière prudence, & par Vos autres grandes qualités, ont passé cette vaste étendue de mers, qui nous sépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent parmi nous, ils méritent notre amour & notre reconnaissance, par les signalés services qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étrangères ; par leur application continuelle à composer des livres utiles & curieux ; par leur droiture & leur sincère affection pour le bien public.

Outre cela ces Européens sont fort tranquilles, ils n'excitent point de troubles dans nos provinces ; ils ne font mal à personne, ils ne commettent aucune mauvaise action. De plus, leur doctrine n'a rien de commun avec les fausses & dangereuses sectes de l'empire ; de sorte que leurs maximes ne portent point les esprits à la sédition.

Puis donc que nous n'empêchons ni les lamas de Tartarie, ni les bonzes de la Chine, d'avoir des temples, & d'y offrir de l'encens à leurs pagodes ; beaucoup moins pouvons-nous défendre aux Européens, qui ne font, ni n'enseignent rien contre les bonnes lois, d'avoir aussi leurs églises particulières, & d'y prêcher publiquement leur religion. Certainement ces

Description de l'empire de la Chine

deux choses seraient tout à fait contraires l'une à l'autre, & nous paraîtrions manifestement nous contredire nous-mêmes.

Nous jugeons donc que les temples dédiés au Seigneur du Ciel, en quelque endroit qu'ils se trouvent, doivent être conservés, & qu'on peut permettre à tous ceux qui voudront l'honorer, d'entrer dans ses temples, de lui offrir de l'encens, & de lui rendre le culte pratiqué jusqu'ici par les chrétiens, selon leur ancienne coutume. Ainsi que nul n'y puisse dorénavant former aucune opposition.

Cependant nous attendrons là-dessus les ordres de Votre Majesté ; afin que nous les puissions communiquer aux gouverneurs, & aux vice-rois tant de Peking, que des autres villes des provinces. Fait l'an trente-unième du règne de Cang hi, le troisième jour du second mois de la lune. Signé, le président du souverain tribunal des rites avec ses assesseurs. Et plus bas, les quatre ministres d'État, nommés colao, avec leurs officiers généraux, & autres mandarins du premier ordre.

L'empereur ne pût contenir sa joie en recevant cet arrêt ; il le confirma sur l'heure le vingt-deuxième de mars de l'année 1692, & peu après il le fit publier dans tout l'empire. Le souverain tribunal des rites l'adressa ensuite aux principaux officiers des provinces ; & voici en quels termes il s'exprimait.

Vous donc, vice-rois des provinces, recevez avec un très profond respect cet édit impérial ; & dès qu'il sera entre vos mains, lisez-le attentivement ; estimez-le, & ne manquez pas de l'exécuter ponctuellement, selon l'exemple que nous vous en avons donné. De plus, faites-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de votre gouvernement, & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce point.

Un édit si honorable à la religion, la tira de l'esclavage où elle gémissait depuis plus d'un siècle, & la fit triompher, dans tous les lieux,

Description de l'empire de la Chine

où elle avait été tant de fois persécutée. Les missionnaires, après avoir remercié Dieu, qu'ils regardaient comme l'auteur de cet ouvrage, se transportèrent au palais, & y témoignèrent leur reconnaissance, avec ces transports naturels de joie, qui expriment beaucoup mieux que les paroles, les vrais sentiments du cœur.

Lorsqu'on annonça à l'empereur, qu'ils étaient venus pour avoir l'honneur de le remercier.

— Ils ont grande raison, répondit-il ; mais avertissez-les d'écrire à leurs frères qui sont dans les ^{p.114} provinces, de ne point trop se prévaloir de cette grâce, & de s'en servir avec tant de prudence & de sagesse, que je ne reçoive point de plaintes de la part des mandarins.

Cet avis de l'empereur fait connaître, que ce n'a pas été sans se faire violence, qu'il a approuvé la religion chrétienne ; & qu'en cela il a sacrifié ses vues politiques à l'affection qu'il portait aux missionnaires : car il avait intérêt de ménager les Chinois ; & il devait craindre que cette démarche ne leur déplût beaucoup. Mais Dieu, qui tourne le cœur des rois comme il lui plait, l'a fait sans doute passer par-dessus toutes les considérations d'intérêt & de politique, pour l'accomplissement de ses desseins éternels.

Cette liberté accordée à la religion chrétienne dans un si vaste empire, où de tout temps les étrangers ont eu tant de peine à pénétrer, causa une grande joie dans tout le monde chrétien. Une infinité d'excellents sujets se présentèrent pour aller au secours du petit nombre d'ouvriers, qui, pour parler le langage de l'écriture, gémissaient sous le poids du jour & de la chaleur, & étaient bien éloignés de pouvoir suffire au travail immense, qu'offrait un champ si spacieux.

Dans deux voyages que le père Bouvet & le père de Fontaney firent en différents temps en France, ils retournèrent chacun à la Chine, avec un grand nombre de jésuites d'un mérite & d'une vertu distinguées, qui depuis ce temps-là, y ont établi & cultivé avec un travail infatigable des chrétientés très nombreuses.

Description de l'empire de la Chine

Le feu roi Louis XIV, plus zélé qu'aucun prince pour la foi, non content d'en maintenir la pureté dans ses États, songea à l'étendre dans les climats les plus reculés ; & dans cette vue il assigna sur son trésor neuf mille deux cents livres de pension annuelle, pour entretenir vingt missionnaires jésuites à la Chine & aux Indes.

Louis XV, qui a succédé au trône & aux vertus de son auguste bisaïeul, qu'il s'est proposé pour modèle dès le commencement de son règne, a imité le zèle de ce grand prince pour l'établissement de la foi, & a continué les mêmes libéralités aux ministres de l'Évangile, qui la prêchent dans ces contrées infidèles.

On goûtait déjà la douce espérance de voir bientôt tomber l'idolâtrie, qu'on attaquait de toutes parts ; & l'on avait lieu de croire que si la Chine se déclarait une fois en faveur du christianisme, son exemple entraînerait toutes les nations voisines, qui briseraient comme elle leurs idoles, & recevraient sans peine le joug de la foi.

L'empereur de son côté se livrant au goût naturel qu'il avait pour les sciences, reprenait ses premières études ; & les Pères, qui ne savaient comment témoigner leur reconnaissance à un prince, qui venait de se déclarer si ouvertement le protecteur du christianisme, redoublèrent leur zèle & leur assiduité. Il se présenta une occasion de donner de nouvelles marques de leur attachement pour sa personne, & elle fut suivie d'une nouvelle faveur du prince.

L'empereur fut attaqué d'une fièvre maligne : le père Gerbillon & le père Pereyra, qui passaient les nuits au palais par son ordre, lui donnèrent de ces pâtes médicinales que Louis XIV faisait distribuer aux pauvres dans toute l'étendue de son royaume. Une demie prise de ces pâtes le délivra de la fièvre, & il fut dans une santé parfaite : mais quelques jours après, faute de s'être assujetti à certain régime, il eût quelques accès de fièvre tierce, qui donnèrent de l'inquiétude. On fit publier dans Peking, que si quelqu'un savait un remède contre la fièvre tierce, il eût à en faire part incessamment ; & que ceux qui en étaient atteints, se rendissent au palais pour en être guéris.

Description de l'empire de la Chine

Quatre des plus grands seigneurs de la cour, dont était le prince So san, devaient recevoir les remèdes, & p.115 assister aux épreuves qu'on en ferait. Il s'en fit de toutes les sortes ; & un bonze se distingua : il fit tirer d'un puits un sceau d'eau fraîche, il en remplit une tasse, il la présenta d'abord au soleil, en élevant ses mains & ses yeux au ciel ; puis se tournant vers les quatre parties du monde, il fit cent postures, qui semblaient avoir quelque chose de mystérieux. Après avoir achevé ses cérémonies, il fit avaler cette eau à un fébricitant, qui attendait à genoux sa guérison. Ce prétendu remède n'ayant eu nul effet, on regarda le bonze comme un imposteur.

Les missionnaires apportèrent une livre de quinquina, qui était jusqu'alors inconnu à la Chine : on en fit l'expérience sur trois malades : on le donna à l'un après son accès ; à l'autre le jour de l'accès ; & au troisième, le jour qu'il avait du repos. Dieu bénit le remède, & ces trois malades, qu'on gardait à vue dans le palais, furent guéris dès cette première prise.

On en donna aussitôt avis à l'empereur : comme il avait passé la nuit dans de grandes agitations, il se détermina à le prendre. La fièvre fut arrêtée, & sa santé parfaitement rétablie. Ce fut une grande joie au palais & dans la capitale, & l'on accabla les missionnaires de félicitations.

L'empereur dit publiquement, que le père Gerbillon & le père Bouvet lui avaient sauvé la vie, & qu'il voulait récompenser leur zèle. Il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenaient dans le hoang tching, c'est-à-dire, dans la première enceinte du palais : il choisit la plus grande & la plus commode, qui appartenait autrefois au gouverneur du prince héritier, dont les biens avaient été confisqués pour un crime digne de mort, & il en fit présent aux deux Pères.

Comme elle n'était pas propre à leurs usages, le tribunal des édifices eût ordre d'y faire les réparations nécessaires : quatre architectes y furent employés, & deux mandarins présidèrent à l'ouvrage. Peu après ayant su que les missionnaires n'avaient point de maisons sans église, il leur accorda un grand terrain vide, qui joignait leur maison ; faisant

Description de l'empire de la Chine

marquer en termes exprès dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du palais, qu'il donnait cet emplacement pour bâtir une église magnifique à l'honneur du souverain seigneur du ciel.

Non content d'avoir donné ce terrain, il fit distribuer cinquante taëls à chacun des missionnaires, afin qu'ils pussent contribuer à la construction de cet édifice : il fournit une partie des matériaux, & nomma des mandarins pour présider à l'ouvrage.

Quatre années furent employées à bâtir & à orner cette église, une des plus belles & des plus régulières qui soit dans tout l'orient. Comme elle fait triompher la religion jusque dans le palais de l'empereur, il n'est pas hors de propos d'en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une avant-cour, large de quarante pieds sur cinquante de long : elle est entre deux corps de logis bien proportionnés ; ce sont deux grandes salles à la chinoise. L'une sert aux congrégations & aux instructions des catéchumènes : l'autre sert à recevoir les visites. On a exposé dans celle-ci les portraits du roi & des princes de France, du roi d'Espagne, &c. & on y trouve ces belles gravures recueillies dans de grands livres, qui font connaître la magnificence de la cour de France, & que les Chinois considèrent avec une extrême curiosité.

Après cette avant-cour vient un grand & large escalier, par lequel on monte dans une grande cour, qui est longue & large de plus de cent pieds, & on y entre par un beau portail. Une grande galerie découverte de dix pieds de large règne tout autour.

C'est au bout de cette cour qu'est ^{p.116} bâtie l'église : elle a soixante-quinze pieds de longueur, trente-trois de largeur, & trente de hauteur. L'intérieur de l'église est composé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes couvertes d'un vernis vert : les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre : ceux de l'ordre supérieur sont dorés, aussi bien que les chapiteaux, les filets de la corniche, ceux de la frise & de l'architrave. La frise paraît chargée d'ornements, qui ne sont que peints : les autres membres de tout le

Description de l'empire de la Chine

couronnement sont vernissés avec des teintes en dégradation selon leurs différentes saillies. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, six de chaque côté, qui éclairent parfaitement l'église.

Le plafond est tout à fait peint. il est divisé en trois parties : le milieu représente un dôme tout ouvert d'une riche architecture : ce sont des colonnes de marbre, qui portent un rang d'arcades surmonté d'une belle balustrade. Les colonnes sont elles-mêmes enchâssées dans une autre balustrade d'un beau dessin, avec des vases de fleurs fort bien placés. On voit au-dessus le Père Éternel dans les nues sur un groupe d'anges, & tenant le globe du monde en sa main.

On a beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se persuader que ces colonnes ne soient droites, comme elles le paraissent. Les jours sont si bien ménagés à travers les arcades & les balustrades, qu'il est aisé de s'y tromper. Cette pièce est de M. Gherardini, peintre italien, que le père Bouvet amena avec lui à la Chine.

Aux deux côtés du Dôme sont deux ovales, dont les peintures sont très riants. Le retable est peint de même que le plafond : les côtés du retable sont une continuation de l'architecture de l'église en perspective.

C'était un plaisir de voir les Chinois s'avancer, pour visiter cette partie de l'église, qu'ils disaient être derrière l'autel : quand ils y étaient arrivés, ils s'arrêtaient, ils reculaient un peu, ils revenaient sur leurs pas, ils y appliquaient les mains, pour découvrir si véritablement il n'y avait ni élévations, ni enfoncements.

L'autel a une juste proportion, & est magnifique, quand il est paré de cette belle argenterie, & de ces somptueux ornements, dont la libéralité de Louis XIV a bien voulu l'enrichir.

A peine cette église fût-elle achevée, que les censeurs de l'empire, dont les fonctions sont à peu près semblables à celles des censeurs de l'ancienne Rome, représentèrent que l'édifice était trop exhaussé, & que c'était une infraction manifeste des lois.

Description de l'empire de la Chine

— C'est moi qui ai tort, répondit l'empereur ; c'est par mon ordre que les Pères l'ont élevé de la sorte.

Comme les censeurs insistaient, & disaient qu'il fallait envoyer un nouvel ordre de l'abaisser :

— Que voulez-vous que je fasse, répartit le prince : ces étrangers me rendent tous les jours de très grands services ; je ne sais comment les récompenser ; ils refusent les emplois & les dignités ; ils ne veulent point d'argent, il n'y a que leur religion qui les intéresse ; & c'est par ce seul endroit, que je puis leur faire plaisir : qu'on ne m'en parle plus.

Ce fut le neuvième de décembre 1702 qu'on fit l'ouverture de la nouvelle église, & que le père Grimaldi vint la bénir solennellement. Il était accompagné de plusieurs missionnaires de différentes nations. Douze catéchistes en surplis portaient la croix, les chandeliers, l'encensoir, &c. Deux prêtres avec l'étole & le surplis marchaient à côté de l'officiant : les autres missionnaires suivaient deux à deux : & ensuite venaient en foule les fidèles, que la dévotion avait attirés de toutes parts.

Après la bénédiction de l'église, tout le monde se prosterna devant l'autel ; les Pères rangés dans le sanctuaire, & tous les chrétiens dans la nef, frappèrent ^{p.117} plusieurs fois la terre du front. La messe fut ensuite célébrée avec diacre & sous-diacre par le père Gerbillon : un grand nombre de fidèles y communièrent : le père Grimaldi fit à la fin de la messe un discours très touchant, & la fête se termina par le baptême d'une multitude de catéchumènes. Une quantité incroyable de personnes vinrent voir cet édifice : tous se prosternaient à plusieurs reprises devant l'autel ; & un grand nombre se firent instruire de la loi chrétienne, pour se mettre en état de l'embrasser.

Il ne pouvait y avoir de disposition plus avantageuse à la prédication de l'Évangile ; l'édit favorable qu'on venait d'obtenir, & qui donnait toute liberté aux peuples de s'y soumettre ; un grand nombre d'ouvriers évangéliques pleins de vertu & de zèle, qui étaient entrés

Description de l'empire de la Chine

dans l'empire ; la protection ouverte, dont l'empereur honorait constamment les missionnaires ; le temple du vrai Dieu élevé jusque dans l'enceinte même de son palais ; tout cela donnait lieu d'espérer que la semence évangélique, jetée dans un champ si fertile, allait fructifier au centuple.

Mais les contestations qui s'élevèrent entre les missionnaires, nuisirent peut-être plus à la propagation de la foi, que les persécutions précédentes : une bonne partie d'un temps si précieux, qui devait être consacré à la conversion des infidèles, fut employé par les uns, à attaquer, & par les autres, à se défendre. Je ne toucherai cet article que légèrement, & autant qu'il convient à mon sujet ; parce que le détail de tout ce qui se passa pendant vingt ans que durèrent ces disputes, demande à être traité dans une histoire complète de l'église de la Chine. Ces contestations roulaient sur la signification de quelques mots chinois, & sur l'esprit dans lequel se faisaient certaines cérémonies ; les uns disant qu'elles étaient d'institution purement civile, & les autres prétendant qu'elles étaient superstitieuses. Il s'agissait de savoir 1° Si par les mots Tien & Chang ti, les Chinois n'entendent que le ciel matériel, ou s'ils entendent le Seigneur du Ciel. 2° Si dans ces usages & dans ces cérémonies, dont les Chinois sont fort entêtés, & qu'ils regardent comme la base de leur gouvernement politique, celles qu'ils observent à l'égard des défunts, ou à l'égard du philosophe Confucius, que les lettrés regardent comme leur maître, sont des observances religieuses, ou civiles ; des sacrifices, ou des usages politiques.

Il y avait quelques-unes de ces cérémonies, qui ne paraissaient pas exemptes de superstition, dont il était plus aisé de se dispenser, & qui de tout temps avaient été interdites aux néophytes. Mais il y en avait d'autres qui ne paraissaient que comme une marque extérieure de respect, par laquelle on rendait aux parents après leur mort, les mêmes honneurs qu'on leur avait rendus pendant leur vie. C'est ce que pensait le père Ricci, qui est regardé comme l'apôtre de la Chine.

Ce Père, qui avait acquis une parfaite connaissance de la doctrine chinoise, par la longue étude qu'il avait faite de leurs livres, & par le

Description de l'empire de la Chine

commerce qu'il avait eu avec les plus habiles lettrés, jugea que la pratique de certaines cérémonies pouvait être tolérée ; parce que dans leur première institution, & dans l'intention des Chinois éclairés, desquelles il instruisait soigneusement les néophytes, elles étaient purement civiles. La plupart des jésuites & des autres missionnaires, furent de son sentiment, & s'y conformèrent dans la pratique.

Quelques Pères dominicains furent d'un sentiment contraire à celui des jésuites, des autres missionnaires, & même de leurs confrères. Le père Moralez, de leur part ; & ensuite de l'autre part le père Martini, jésuite, se transportèrent à Rome, pour avoir sur cela un ^{p.118} règlement, qui rendît la conduite des missionnaires uniforme.

Le premier représenta ces cérémonies comme de vrais sacrifices, & les lieux où on les pratiquait, comme de véritables temples. La réponse de la Congrégation fut conforme à l'exposé de ce dominicain. Il ne faut qu'être instruit des premiers éléments de la foi, pour connaître qu'il n'est pas permis d'ériger des temples, ni d'offrir des sacrifices à un philosophe, ou aux ancêtres. Ce doute du P. Moralez ne demandait pas qu'il fît un si long voyage pour en être éclairci.

Le second exposa, que dans ces cérémonies rien n'appartenait à la religion, ni par rapport à leur institution, ni par rapport à l'intention des nouveaux chrétiens qui les pratiquaient ; qu'il n'y avait ni sacrificateur, ni ministre de secte idolâtre ; qu'on n'y voyait que des philosophes & des étudiants, qui venaient reconnaître le docteur de la nation pour leur maître ; que l'endroit où l'on honore les défunts, est une salle, & non pas un temple ; que les Chinois n'attribuent aucune divinité, ni à Confucius, ni aux âmes des morts ; qu'ils ne leur demandent rien, & qu'ils n'espèrent rien d'eux ; & que par conséquent ce n'était pas un culte religieux, mais un culte civil qu'ils rendaient.

Sur cet exposé, la Congrégation donna un décret, qui fut approuvé par Alexandre VII & qui portait, que le retranchement de ces cérémonies politiques pouvant être un obstacle invincible à la conversion d'un grand empire infiniment jaloux de ses usages, il était de la prudence & de la charité de les tolérer.

Description de l'empire de la Chine

Ce décret porté à la Chine, y rétablit la tranquillité : elle fut affermie par les conférences que les missionnaires eurent à Canton, où ils se trouvèrent presque tous réunis dans le temps de la persécution générale, qu'on les exila dans cette ville. Ils s'assemblèrent souvent ; & après avoir bien délibéré sur les articles concertés, & approfondi les raisons de part & d'autre, ils convinrent tous, qu'il était nécessaire de permettre ces cérémonies.

Il n'y eût pas jusqu'au père Navarrete, dominicain, qui se rangea à l'avis commun, & qui en passa sa déclaration. Après quoi les provinciaux de l'ordre de saint Dominique, défendirent à leurs inférieurs, de rien insérer sur ce sujet dans leurs livres, qui fut contraire au sentiment des jésuites. Il est vrai que ce Père changea d'avis, quand il fut retourné en Europe, où il acquit apparemment de nouvelles connaissances qu'il n'avait pas eues à la Chine.

Tout devint tranquille ; & les missionnaires n'ayant plus qu'un même langage, travaillèrent de concert à établir la foi : mais ce calme ne dura que jusque vers la fin de l'année 1684 que messieurs du séminaire des missions étrangères établis à Paris, parurent à la Chine ; où, dès leur arrivée ils eurent fort à se louer des jésuites, qui employèrent plus d'une fois en leur faveur, le crédit qu'ils avaient à la cour. Dès qu'ils commencèrent à bégayer la langue chinoise, qui est, comme l'on sait, de toutes les langues la plus difficile, & la plus étendue, ils jugèrent que le père Ricci, & les autres missionnaires jésuites, n'avaient pas bien pris le sens des livres classiques ; quoiqu'ils vissent que leurs ouvrages étaient applaudis des plus savants lettrés de la Chine, & qu'ils fussent forcés d'avouer eux-mêmes, qu'une si grande habileté dans la langue chinoise, était le fruit d'une étude très longue & très épineuse, & d'un commerce assidu avec les lettrés : c'est le témoignage qu'ils ne purent s'empêcher de rendre aussi bien que le père Navarrete, dont j'ai déjà parlé.

« Les livres composés en chinois par les pères de la compagnie, disait ce Père dans l'ouvrage même où il se p.119 déchaîne le plus contre les jésuites, me paraissent non

Description de l'empire de la Chine

seulement bien, mais très bien faits ; j'en loue le travail ; j'en admire l'érudition, & j'ai pour eux une reconnaissance très sincère, de ce que, sans aucune peine de notre part, nous autres franciscains & dominicains, nous y trouvons de quoi profiter, dans les occasions où nous en avons besoin.

Il y a apparence que ces messieurs nouvellement venus à la Chine, en profitèrent autant que ces religieux, beaucoup plus anciens qu'eux dans l'empire : aussi n'éclatèrent-ils qu'en l'année 1693. Ce fut en ce temps-là, que M. Maigrot, simple vicaire apostolique dans la province de Fo kien, fit un mandement, dans lequel il décida que ces mots Tien, & Chang ti ne signifient que le ciel matériel ; & condamna les cérémonies & les usages, que le Siège apostolique avait permis & autorisés.

Mais comme M. Maigrot vit bien que son ordonnance souffrirait de la contradiction de la part de presque tous les missionnaires ; & que d'ailleurs il l'avait publiée dans un temps où sa juridiction était fort douteuse, le pape ayant créé deux nouveaux évêques titulaires de la Chine, nommés par le roi de Portugal, & les bulles d'érection y ayant été publiées, il députa M. Charmot à Rome, qui présenta dès l'année 1696 au pape, & ensuite au mois de mars de l'année 1697 à la congrégation du S. Office, un mémoire pour la défense du mandement, auquel il joignit une requête, pour demander un nouveau règlement sur les cérémonies. Néanmoins il n'y eût de congrégation établie pour l'examen de cette affaire, qu'en l'année 1699.

Comme on avait eu soin de cacher aux jésuites ce qui se tramait contre eux, ils n'en furent informés que vers la mi-octobre de cette même année, qu'on leur communiqua l'écrit de M. Charmot. Ils témoignèrent par un mémorial, l'horreur qu'ils avaient de ce qui était énoncé dans l'exposé ; & ils ajoutèrent qu'il n'y avait point à balancer sur la condamnation des cérémonies, si l'exposé était véritable : mais c'était l'état de la question. M. Charmot avait eu le temps de s'unir à tous les ennemis déclarés ou secrets des jésuites, pour attaquer plus vivement ces Pères, & leur porter de plus rudes coups.

Description de l'empire de la Chine

Ce fut alors comme une ligue générale d'un parti puissant & animé, qui mit tout en œuvre pour jeter leur compagnie dans un décri universel. On sait l'orage qui s'éleva contre elle en France en l'année mil sept cent, tandis qu'on agissait fortement à Rome. On a su par les lettres des chefs de ce parti, que leurs conseils réglaient la conduite de M. Charmot ; qu'ils l'aidaient à dresser les écrits, soit italiens ou latins, qu'il présentait au Saint Office ; qu'ils prirent même l'alarme, sur ce que les supérieurs du séminaire de Paris ne le soutenaient pas, & songeaient à le rappeler ; qu'ils employèrent leur crédit, & celui de leurs amis, auprès de madame la marquise de *** & de trois autres personnes de confiance & d'autorité, bien capables de *mettre le cœur au ventre* de ses supérieurs, car c'est ainsi qu'ils s'exprimaient, & de les porter à intervenir dans cette cause.

En effet en la même année 1700 parût la lettre écrite au pape, au nom du séminaire des missions étrangères de Paris, qui contenait comme le précis de ce qu'un ministre protestant, & l'auteur du sixième tome de la *Morale Pratique*, ont dit de plus injurieux contre cette compagnie. Ce fut là comme le signal de la guerre, qui lui fut déclarée. Toute l'Europe fut bientôt inondée d'un déluge d'écrits, qui faisaient voir qu'on en voulait bien moins aux cérémonies de la Chine, qu'à la personne de ces Pères : on les y traitait ouvertement de fauteurs de superstitions & d'idolâtrie, comme s'il eût été manifeste que ces p.120 cérémonies étaient mauvaises, ou qu'ils eussent été les seuls à croire qu'elles pouvaient être tolérées.

Il n'y eût pas jusqu'aux livres divins, qu'on employa à déchirer leur réputation ; & l'on vit un psaume paraphrasé en style dévot, où l'on mêlait pieusement aux saintes paroles du roi prophète, la satire la plus mordante, & les plus sanglantes invectives. Ces Pères ne s'oublièrent point en cette occasion : ils firent face à tant d'adversaires, qui les attaquaient de toutes parts ; & ils réfutèrent leurs injures & leurs calomnies, par un grand nombre d'écrits modérés, où ils déclaraient, 1^o Qu'ils ne s'intéressaient qu'aux cérémonies qui avaient été permises par Alexandre VII & que la plupart des missionnaires ont jugé devoir

Description de l'empire de la Chine

être tolérées, parce qu'ils n'y voyaient rien de superstitieux, & que prétendre les abolir, c'était fermer la porte de cet empire à tous les missionnaires. 2^o Que leurs adversaires avaient démenti leurs écrits par leur propre conduite ; & qu'en particulier M. Maigrot avait agi autrement à la Chine, qu'il ne parlait en Europe ; que ce prélat & messieurs ses confrères avaient employé Tien & Chang ti, pour signifier le Dieu du ciel ; & que ces cérémonies qu'il traitait de superstitieuses, il les avait autorisées, en les pratiquant lui-même.

Enfin ils forcèrent M. Charmot, agent de M. Maigrot à Rome, à avouer en termes formels, que Confucius & les ancêtres ne sont point honorés comme des divinités par les lettrés de la Chine.

« C'est, dit M. Charmot, imputer au révérendissime seigneur Maigrot, & à moi, des choses fausses & absurdes, pour nous insulter : jamais nous n'avons dit que Confucius & les ancêtres fussent honorés par les lettrés de la Chine comme des divinités ¹.

Toutes ces disputes, qu'on semblait porter plutôt au tribunal du public, qu'à celui du Saint Siège, durèrent plusieurs années, & ne furent point apaisées ni par le décret de 1704 qui déclarait les cérémonies superstitieuses, telles qu'elles étaient exposées par messieurs des missions étrangères, & qui, sans prononcer sur la vérité de ces exposés, défendait de traiter de fauteurs d'idolâtrie, ceux qui en avaient permis l'usage ; ni par l'arrivée de M. de Tournon à la Chine, qui y avait été envoyé en qualité de patriarche des Indes, & de légat apostolique ; ni par le mandement de ce patriarche, qu'il publia à Nan king, & de l'exécution duquel des évêques & des religieux de différents ordres, interjetèrent appel au S. Siège, dans la persuasion où ils étaient, que ce mandement entraînerait la ruine entière de la religion dans ce vaste empire.

Je n'entrerai point dans le détail de tout ce qui se passa durant le

¹ Res falsas & absurdas mihi ac reverendissimo domino Maigrot affingunt, ut nobis insultent... Nusquam diximus Confucium à sinis litteratis ut Deum, majores ut numina coli.

Description de l'empire de la Chine

séjour que ce prélat fit à la Chine. On eût d'abord beaucoup de peine à obtenir de l'empereur la permission qu'il demandait de se rendre à la capitale. Les jésuites de Peking furent refusés jusqu'à deux fois, & ce ne fut qu'après des instances réitérées, que ce prince l'accorda. Il fut admis à l'audience de Sa Majesté, & y reçut des honneurs extraordinaires.

Il n'est pas permis de douter de la droiture des intentions, ni de l'ardeur du zèle, qui animait le légat apostolique ; mais il était peu instruit des coutumes de cet empire. Il n'y a point de nations, même en Europe, les plus soumises au S. Siège, avec lesquelles il n'y ait des ménagements à garder, par rapport à leurs mœurs, & à la forme de leur gouvernement. La nation chinoise est celle qui en demande davantage, & par le mépris naturel qu'elle a pour les étrangers, & par ses usages si différents de ceux d'Europe. Messieurs des missions étrangères, auxquels le légat avait donné toute sa ^{p.121} confiance, auraient dû l'en informer ; & faute de l'avoir fait, il s'engagea dans des démarches, qui irritèrent l'empereur à un tel point, qu'il le fit conduire à Macao, avec ordre de l'y garder à vue, jusqu'au retour des pères Barros & Bauvolier, que ce prince avait envoyés en Europe.

C'est là qu'il fut honoré de la pourpre romaine ; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Il fut attaqué plus violemment d'une maladie, dont il avait déjà pensé mourir à Ponticheri, & ensuite à Nan king, par où il passa pour se rendre à la cour de l'empereur, & que M. Borghesi son médecin assura être le scorbut : ses douleurs, qui augmentèrent chaque jour, l'obligèrent de garder le lit, & enfin l'emportèrent le 8 juin de l'année 1710. Il mourut âgé de 41 ans, cinq mois, & dix-huit jours.

Soit qu'on ne fut pas persuadé à Rome, du danger que courait la religion à la Chine, en abolissant les cérémonies, soit que le légat eût été autorisé par des instructions secrètes, à publier son mandement, le pape parût l'approuver, en se contentant de le rapporter à son décret fait en 1704 & publié en 1708.

Les jésuites n'avaient pas plus d'intérêt dans cette affaire, que les

Description de l'empire de la Chine

autres missionnaires, qui étaient convaincus que tout le gouvernement de la Chine étant appuyé sur certains usages, dont plusieurs leur paraissaient exempts de superstition, vouloir abolir ces usages, c'était irriter toute la nation, & lui rendre la religion chrétienne infiniment odieuse : mais ils parurent davantage, parce qu'étant attaqués personnellement, ils furent obligés de se défendre.

On leur fit un nouveau crime de la nécessité, où ils se trouvaient, de repousser les traits qu'on leur portait. Leurs adversaires firent passer l'apologie de leur conduite pour un défaut de soumission, & ils publièrent partout, que ces Pères, qui se vantent d'une aveugle obéissance aux décrets des papes, s'en écartent plus que les autres, lorsque ces décrets ne sont pas de leur goût.

C'est ce qui fit qu'en l'année 1711 l'assemblée des procureurs de chaque province se tenant à Rome, le Père général, à la tête de cette assemblée, présenta au pape une déclaration, par laquelle, prosterné aux pieds de Sa Sainteté, & à la face de toute l'Église, il faisait profession en son nom, & au nom de toute la compagnie, d'un service très constant, d'une soumission très respectueuse, & d'une obéissance aveugle à recevoir & à exécuter tout ce qui aura été décidé & ordonné par le même S. Siège apostolique, & en particulier les décisions sur les cérémonies chinoises, promettant de les observer à la lettre, & inviolablement sans aucune contradiction, tergiversation, ni délai ; & déclarant que c'est là le langage de toute la compagnie, que c'est là son esprit, & qu'il sera toujours tel, comme en effet il l'a été jusqu'ici. Sa Sainteté reçut cette déclaration avec une bonté singulière, & accorda au Père général la permission de la rendre publique.

Enfin en l'année 1715 le pape publia un précepte apostolique, par lequel il ordonna de se servir, pour exprimer le vrai Dieu, du mot Tien tchu, qui veut dire le Seigneur du Ciel, lequel était depuis longtemps en usage parmi les missionnaires ; & ensuite il prescrivit la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard des cérémonies, celles qu'il fallait défendre aux chrétiens, & celles qu'on pouvait permettre, si elles étaient renfermées dans les bornes des cérémonies civiles & politiques ; & pour savoir

Description de l'empire de la Chine

quelles étaient ces cérémonies permises, & avec quelle précaution elles pouvaient être tolérées, il voulait qu'on s'en rapportât au jugement tant du commissaire & visiteur général du S. Siège, qui serait pour lors dans la Chine, ou de celui qui tiendrait sa place, que des évêques & des vicaires apostoliques de ce pays-là.

p.122 Le précepte apostolique fut envoyé à M. l'évêque de Peking, pour être communiqué à tous les missionnaires ; ce qui fut exécuté en l'année 1716 ; mais comme il restait toujours du doute, & que les avis étaient différents, les uns croyant permis par Sa Sainteté ce que d'autres croyaient être défendu, ils s'adressèrent aux évêques & aux vicaires apostoliques, ainsi que portait le précepte, afin qu'ils déterminassent en détail ce qu'il fallait ou permettre, ou défendre, & qu'il y eût uniformité de conduite.

Ceux-ci n'osèrent décider, de crainte ou que l'excommunication ne fût encourue, s'ils usaient de trop d'indulgence ; ou que la mission ne fût absolument détruite, s'ils prononçaient avec trop de rigueur. Ils se déterminèrent à attendre les instructions qu'on espérait encore de la part du S. Père, afin d'agir plus sûrement selon ses intentions.

Cependant les doutes & les difficultés des missionnaires furent envoyés à Rome ; & Sa Sainteté après les avoir examinés, prit la résolution de faire partir pour la Chine un nouveau légat apostolique, en le chargeant d'une instruction qui contenait les adoucissements & les permissions, qu'elle accordait aux chrétiens, par rapport aux usages de leur pays ; & les précautions qu'on devait prendre, afin que dans ces usages, il ne se glissât rien de contraire à la pureté & à la sainteté de notre religion.

Le choix du S. Père tomba sur M. Charles Ambroise Mezzabarba, qu'il fit patriarche d'Alexandrie, & qui arriva à la Chine en l'année 1720. Il serait trop long de décrire ce qui se passa durant sa légation, qui fut prudente & mesurée. Je dirai seulement qu'elle fut d'abord un peu traversée. Dès que monseigneur le légat fut arrivé à Canton, on ne manqua pas d'en informer l'empereur. Le père Laureati, jésuite, agit si fortement auprès du Tsong tou, en lui représentant que Son Excellence

Description de l'empire de la Chine

n'avait que des choses agréables à dire à l'empereur, & des présents à lui faire de la part du pape, qu'il le fit partir pour Peking, sans en avoir reçu l'ordre de Sa Majesté.

Mais ce mandarin fut comme frappé d'un coup de foudre, lorsqu'après le départ du légat, il reçut un ordre de l'empereur, qui lui prescrivait de ne point permettre à Son Excellence d'aller à la cour, qu'elle n'eût déclaré le véritable motif de sa légation. Sa Majesté ayant appris qu'on l'avait laissé partir sans attendre sa réponse, donna ordre d'arrêter Son Excellence à quelques lieues de Peking, sans lui permettre d'aller plus avant. Cet ordre fut donné à quatre mandarins, qu'elle envoya au-devant de M. le légat, & qui le joignirent en un lieu nommé Teou li ho. Ces mandarins ayant exécuté les ordres de l'empereur, Son Excellence leur répondit, que le pape l'envoyait pour s'informer de la santé de Sa Majesté, pour la remercier de la protection dont elle honorait les missionnaires, & pour la prier de lui accorder deux grandes faveurs : la première, de lui permettre de demeurer à la Chine en qualité de supérieur des missionnaires ; & la seconde, de permettre aux Chinois chrétiens, de se conformer aux décisions du pape sur les cérémonies de l'empire.

Cette réponse du légat ayant été portée à l'empereur, il fit dire à M. le légat, que les décrets du pape étant incompatibles avec les usages de son empire, la religion chrétienne n'y pouvait plus subsister ; qu'ainsi il eût à retourner sur ses pas, à se rendre incessamment à Canton avec ses présents, & à emmener avec lui tous les missionnaires, à la réserve de ceux, qui, à cause de leur âge & de leurs infirmités, n'étaient plus en état d'entreprendre un si long voyage ; qu'il permettait à ceux-ci de vivre à la Chine selon leurs coutumes ; mais qu'il ne leur laisserait jamais la liberté de publier leur loi, & de troubler son empire.

p.123 Cet ordre consterna M. le légat : il eût recours aux larmes & aux prières.

— Infortuné que je suis, s'écria-t-il, je serai venu de neuf mille lieues par ordre du Souverain Pontife, & je n'aurai pas

Description de l'empire de la Chine

l'honneur de voir Sa Majesté, ni de faire passer jusqu'à elle le bref du pape ?

Sur cela il pria les mandarins de porter ce bref à Sa Majesté, de l'engager à y jeter les yeux, & il leur donna en même temps un autre papier, qui contenait les permissions que le pape accordait, & qui adoucissaient la rigueur de ses décrets.

— J'espère, ajouta-t-il, que ces deux pièces apaiseront l'esprit de Sa Majesté. Je suis légat du pape, il ne m'est pas permis de passer les ordres qu'il m'a confiés : ce que je puis dire, c'est que je me conformerai en tout ce que je pourrai, aux intentions de Sa Majesté, & que je permettrai tout ce que je pourrai permettre. Si mes pouvoirs ne sont pas suffisants, j'aurai soin d'en informer Sa Sainteté, & de lui rendre un compte fidèle de toutes choses.

Le même jour l'empereur fut informé de la réponse de M. le légat, & lui permit enfin de se rendre à Peking, où il le reçut avec distinction : il le combla d'honneurs dans plusieurs audiences qu'il lui donna.

Sans entrer dans le détail de ce qui se passa dans ces audiences, il parut enfin que l'empereur n'était pas satisfait. Il dit à M. le légat, qu'il ne l'admettrait plus désormais en sa présence, & qu'il lui donnerait ses ordres par écrit ; de plus, qu'il allait tirer des archives du palais les actes, & tout ce qui s'est passé entre les légats du pape & lui sur les rites chinois, depuis To lo, c'est-à-dire, monseigneur le cardinal de Tournon, jusqu'au jour présent ; qu'il en ferait composer un manifeste en trois langues, pour être envoyé dans tous les royaumes du monde, & que l'ambassadeur moscovite, qui était actuellement à sa cour, le répandrait, comme il le lui avait promis, dans toute l'Europe.

— Je ne veux, pas juger moi-même ce différend, ajouta l'empereur, je veux m'en rapporter au jugement que les Européens en porteront.

Ensuite l'eunuque de la présence jetant les yeux sur le mandarin Li ping tchong, & sur le père Joseph Pereyra, jésuite, interprète de Son

Description de l'empire de la Chine

Excellence, leur dit de la part de l'empereur, que l'un & l'autre méritaient la mort, pour avoir trompé Sa Majesté, & lui avoir rapporté que monseigneur le légat n'avait rien que d'agréable à lui dire.

Ces ordres jetèrent M. le légat & tous les missionnaires dans un abattement & dans une consternation qui ne se peuvent exprimer : ils ne savaient quel parti prendre. Enfin il se détermina à envoyer un placet à l'empereur, par lequel il suppliait Sa Majesté de pardonner aux Européens, & de suspendre la publication de son manifeste, jusqu'à ce qu'il eût rendu au pape un compte exact de tout ce que Sa Majesté lui avait dit, ou lui avait fait dire par les mandarins ; sur quoi l'empereur fit dresser un écrit, qui contenait en abrégé tout ce que Sa Majesté avait fait depuis l'arrivée de M. le légat, & surtout les ordres qu'elle avait portés.

Tous les Européens furent assemblés, pour en faire une traduction latine, & attester qu'elle était fidèle. On nomma deux personnes de la suite de Son Excellence pour porter cet écrit à Rome. Quelques jours après M. le légat crut qu'il était plus à propos qu'il y allât en personne, parce qu'il y avait à craindre qu'on ne crût pas ses députés, au lieu qu'infailliblement on ajouterait foi à ce qu'il dirait : sa proposition plût fort à l'empereur, qui l'approuva, & consentit qu'il partît. Le jour du départ fut déterminé : Sa Majesté lui donna son audience de congé de la manière la plus gracieuse, en lui prenant la main à la manière tartare, & ajoutant à plusieurs autres marques d'amitié ces paroles :

— Allez le plus promptement que vous pourrez, je vous attends au plus tard dans trois ans, &c.

Son Excellence répondit qu'Elle allait partir incessamment ; qu'Elle laisserait les choses dans l'état où elles étaient, & que le plus tôt qu'il lui serait possible, Elle reviendrait à la Chine, & aurait l'honneur de se présenter devant Sa Majesté.

Cette promesse de M. le légat ayant un peu apaisé l'empereur, il prit congé de Sa Majesté, & il fut conduit à Canton, où il ne demeura que quatre ou cinq jours, & de là à Macao, avec tous les honneurs dûs à sa

Description de l'empire de la Chine

personne & à sa dignité. Il ne s'embarqua néanmoins qu'au commencement de l'année 1712. Mais avant son départ il fit une ordonnance, qui servit d'instruction à tous les missionnaires, & par laquelle, sans rien changer aux décrets précédents, dont il recommandait l'exacte observance, il prescrivait en détail les cérémonies & les usages qui pourraient se permettre ; il y ajoutait quelques interprétations propres à éclaircir les doutes, & les précautions qui devaient se garder, pour en éloigner tout ce qui serait capable de blesser la pureté de la religion ; avec défense, sous peine d'excommunication, de traduire en langue chinoise ou tartare la dite ordonnance, & d'en faire part à d'autres qu'aux missionnaires.

M. le légat revint heureusement en Europe. Dans la suite la mort de l'empereur de la Chine le dispensa de ce long & pénible voyage.

Les missionnaires, que ce grand prince avait constamment protégés, furent infiniment touchés de cette perte. Les peuples qu'il avait gouvernés si longtemps avec tant de sagesse & de modération, le pleurèrent comme leur père ; & ce fut un deuil universel dans tout l'empire.

Aussi est-il vrai de dire que ce prince possédait souverainement l'art de régner, & qu'il réunissait en lui toutes les qualités qui font l'honnête homme, & le grand monarque. Son port, sa taille, les traits de son visage, certain air de majesté, tempéré de bonté & de douceur, inspiraient d'abord l'amour & le respect pour sa personne, & annonçaient dès la première vue le maître d'un des plus grands empires de l'univers.

Les qualités de son âme le rendaient beaucoup plus respectable. Il avait un génie vaste, élevé, & d'une pénétration que le déguisement ou la dissimulation ne purent jamais surprendre ; une mémoire heureuse & fidèle ; une fermeté d'âme à l'épreuve des évènements : un sens droit, & un jugement solide, qui, dans les affaires douteuses, le fixa toujours au parti le plus sage. Toujours égal & maître de lui-même, il ne donna jamais à entrevoir ses vues ni ses desseins, & il eût l'art de se rendre impénétrable aux yeux les plus perçants. Capable de former de

Description de l'empire de la Chine

grandes entreprises, il ne fut pas moins habile à les conduire & à les terminer.

Loin de se reposer sur des favoris, ou sur des ministres du gouvernement de ses vastes États, il prenait connaissance de tout, & réglait tout par lui-même.

Avec cette autorité suprême & absolue, qu'il exerçait sur des peuples soumis, & presque idolâtres de leur prince, il ne perdit point de vue l'équité & la justice, n'usant de son autorité que dépendamment des lois ; & dans la distribution des emplois & des dignités, n'ayant presque jamais d'égard qu'à la probité & au mérite.

Tendre envers ses sujets, on le vit souvent dans des calamités publiques, compatir à leur misère, en se privant de tout divertissement, en remettant à des provinces entières le tribut annuel, qui montait quelquefois à trente ou quarante millions, en ouvrant les greniers publics, & fournissant libéralement aux besoins d'un grand peuple affligé. Il se regarda toujours comme le père de son peuple ; & cette idée qu'il se forma ^{p.125} presque aussitôt qu'il monta sur le trône, le rendit affable & populaire : c'est ce qu'on remarquait, surtout lorsqu'il faisait la visite des provinces : les Grands de sa cour étaient surpris de voir avec quelle bonté il permettait à la plus vile populace de l'approcher, & de lui porter ses plaintes.

Quoique la puissance & les richesses d'un empereur de la Chine soient presque immenses, il était frugal dans ses repas, & éloigné de tout luxe pour sa personne : mais aussi il devenait magnifique dans les dépenses de l'État, & libéral jusqu'à la prodigalité, lorsqu'il s'agissait de l'utilité publique, & des besoins de l'empire.

La mollesse, qui règne dans les cours des princes asiatiques, ne fut jamais de son goût. Loin des délices de son palais, il passait certain temps de l'année dans les montagnes de Tartarie : là, presque toujours à cheval, il s'exerçait dans ces longues & pénibles chasses, qui endurcissent à la fatigue, sans néanmoins rien relâcher de son application ordinaire aux affaires de l'État, tenant ses conseils sous une

Description de l'empire de la Chine

tente, & dérochant jusqu'à son sommeil, le temps nécessaire pour écouter ses ministres, & donner ses ordres.

Partagé entre tant de soins différents, il trouva encore le loisir de cultiver les sciences & les beaux arts : on peut dire même que ce fut sa passion favorite ; & il est vraisemblable qu'il s'y appliqua autant par politique que par goût, ayant à gouverner une nation, où ce n'est que par les lettres qu'on parvient aux honneurs & aux emplois.

Quelque habile qu'il fût dans tous les genres de littérature chinoise, il n'eut pas plutôt connaissance de nos sciences & de nos arts d'Europe, qu'il voulut les étudier & les approfondir : la géométrie, la physique, l'astronomie, la médecine, l'anatomie, furent successivement l'objet de son application & la matière de ses études.

Ce fut cet amour des sciences, qui donna aux missionnaires ce libre accès auprès de sa personne, lequel ne s'accorde ni aux Grands de l'empire, ni même aux princes de son sang.

Dans ces fréquents entretiens, où ce grand prince semblait oublier la majesté du trône, pour se familiariser avec les missionnaires, le discours tomba souvent sur les vérités du christianisme. Instruit de notre sainte religion, il l'estima, il en goûta la morale & les maximes, il en fit souvent des éloges en présence de toute sa cour, il en protégea les ministres par un édit public, il en permit le libre exercice dans son empire, il donna même quelque lueur d'espérance qu'il pourrait l'embrasser.

Heureux, si son cœur eût été aussi docile que son esprit fut éclairé ; & s'il eût su rompre les liens formés depuis longtemps, ou par la politique, ou par les passions, qui l'ont retenu jusqu'à sa mort dans l'infidélité.

Elle arriva le 20 décembre de l'année 1722. Il était allé au parc de Haï tse, accompagné de ses Tartares, pour y prendre le divertissement de la chasse du tigre. Le froid le saisit, & se sentant frappé, il ordonna

Description de l'empire de la Chine

tout à coup qu'on retournât à Tchang tchun yuen ¹. Un tel ordre, auquel on ne devait pas s'attendre, étonna d'abord toute sa suite : mais on apprit bientôt le sujet d'un retour si subit. Son sang s'était coagulé, & quelques remèdes qu'on lui donnât, on ne pût le soulager. Il se vit mourir ; & le jour même qu'il mourut, en présence de Long co to son proche parent, & gouverneur de Peking, il fit approcher de son lit tous les enfants qui étaient dans l'antichambre, & leur déclara qu'il nommait son quatrième fils pour lui succéder à l'empire. Il expira sur les huit heures du soir à l'âge de soixante-neuf ans, & la même nuit son corps fut transporté à Peking.

p.126 Le lendemain à cinq heures du matin le nouvel empereur s'assit sur le trône, & prit le nom de Yong tching : il fut reconnu de tous les princes, de tous les Grands, & des mandarins qui composent les tribunaux. On donna à chaque Européen une pièce de toile blanche pour porter le deuil, & ils eurent permission de venir frapper de la tête contre terre devant le corps avec les princes du sang & les grands seigneurs de l'empire.

Yong tching ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il reçut des requêtes d'un grand nombre de lettrés, qui se déchaînaient contre les prédicateurs de l'Évangile, en les accusant d'anéantir les lois fondamentales de l'empire, & d'en troubler la paix & la tranquillité.

Ces requêtes, jointes à la prévention où était ce prince, que le feu empereur son père avait beaucoup perdu de sa réputation, par la condescendance qu'il avait eue, de permettre aux Européens de s'établir dans toutes les provinces, l'indisposèrent à un tel point contre le christianisme, qu'il n'attendait qu'une occasion pour le proscrire de ses États. Elle se présenta bientôt.

Ce fut dans la province de Fu kien, que s'élevèrent les premières étincelles, qui allumèrent le feu d'une persécution générale. La chrétienté de Fou ngan hien, ville du troisième ordre de cette province, était gouvernée par deux RR. PP. dominicains espagnols, venus depuis

¹ Maison de plaisance de l'empereur à deux lieues de Peking.

Description de l'empire de la Chine

peu des Philippines. Un bachelier chrétien mécontent de l'un des missionnaires, renonça à la foi : il s'associa plusieurs autres bacheliers, & ils allèrent ensemble présenter une requête au mandarin du lieu, qui contenait plusieurs accusations.

Les principales étaient, que des Européens qui se tenaient cachés, élevaient des temples aux frais de leurs disciples ; que les hommes & les femmes s'y assemblaient pêle-mêle, qu'on destinait dès le bas âge de jeunes filles à garder la virginité ; que dans la secte qu'ils répandaient, (car c'est le nom qu'ils donnaient à la religion chrétienne) on ne rend point d'honneur aux défunts ; on ne pense plus ni à son père, ni à sa mère après leur mort ; on oublie jusqu'à l'origine de sa famille ; on est comme une eau sans source, & un arbre sans racine ; enfin, qu'on veut métamorphoser les Chinois en Européens.

Ces plaintes étant rapportées au tsong tou, il donna plusieurs ordres aux mandarins du lieu, & dressa contre les Européens & la religion, un mémorial qu'il envoya à l'empereur ; ensuite de quoi il publia divers édits dans les différentes villes, qui proscrivirent la loi chrétienne. Il en fit encore un de concert avec le vice-roi, qui défendait à tous les peuples de la province de la suivre, & qui ordonnait de conduire sous bonne garde, les Européens à Macao, & de changer leurs églises en écoles publiques, ou en salles pour les lettrés, ou bien en salles des ancêtres.

Non contents d'avoir proscrit la religion chrétienne dans leur province, ils adressèrent une requête à l'empereur, dans laquelle, après avoir rendu compte de leur conduite, & représenté dans les termes les plus forts, le danger qu'il y avait de permettre cette loi étrangère que prêchaient les Européens, ils suppliaient Sa Majesté, par le zèle qu'elle avait pour le bien du peuple, & le repos de l'empire, de faire sortir tous les Européens des provinces, & d'ordonner, ou qu'ils soient conduits à la cour, ou qu'ils soient envoyés à Macao, & que leurs temples soient employés à d'autres usages.

L'empereur envoya aussitôt cette requête au tribunal des rites ; & sa décision fût, que les Européens qui sont à la cour, y sont utiles pour le calendrier, & y rendent d'autres services ; mais que ceux qui sont dans

Description de l'empire de la Chine

les provinces, ne sont de nulle utilité ; qu'au contraire ils élèvent des églises, & attirent à leur loi le peuple ignorant, les hommes & les femmes, &c. que, conformément à ce ^{p.127} que le tsong tou de Fo kien propose, il faut laisser à la cour ceux qui y sont utiles, & faire conduire les autres à Macao. L'empereur reçut cette délibération du tribunal le 10 de janvier, & dès le lendemain il écrivit avec le pinceau rouge, la sentence suivante.

« Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déterminé par le tribunal des rits : les Européens sont des étrangers ; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les provinces de l'empire : maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le tsong tou de Fo kien. Mais comme il est à craindre que le peuple ne leur fasse quelque insulte, j'ordonne aux tsong tou & aux vice-rois des provinces, de leur accorder une demi-année, ou quelques mois ; & pour les conduire ou à la cour, ou à Macao, de leur donner un mandarin qui les accompagne dans les provinces, qui prenne soin d'eux, & qui les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre avec respect.

Il n'y a point de mouvements que le père Parrenin, & les autres missionnaires ne se soient donnés, soit auprès des amis qu'ils avaient au tribunal des rits, soit auprès des princes qui les protégeaient, & qui avaient plus de crédit sur l'esprit de l'empereur, pour détourner un coup si fatal à la religion : tout l'adoucissement qu'ils purent obtenir, c'est que le lieu de l'exil fût changé ; & qu'au lieu de les conduire à Macao, on leur permît de demeurer à Canton ; encore ne leur accorda-t-on cette grâce, qu'à condition qu'ils ne donneraient aucun sujet de plainte.

Les gazettes publiques annoncèrent bientôt la sentence que l'empereur venait de porter contre la loi chrétienne ; & quoiqu'elle n'ait été envoyée dans les provinces que le 17 de février, plusieurs mandarins se hâtèrent de l'exécuter.

Tous les missionnaires sans distinction furent chassés de leurs églises, & conduits à Peking, ou à Canton ; encore l'empereur déclara-t-il dans un livre qu'il avait composé pour l'instruction de ses sujets, qu'il n'en tolérât quelques-uns à la cour, qu'à cause de l'utilité que

Description de l'empire de la Chine

l'empire reçoit de leur habileté dans les arts & les sciences.

Plus de trois cents églises furent ou détruites, ou converties en usages profanes, ou devinrent des temples du démon, les idoles ayant été substituées à la place du vrai Dieu. Plus de trois cent mille chrétiens se virent destitués de pasteurs, & livrés à la rage des infidèles. Enfin les travaux & les sueurs de tant d'hommes apostoliques se trouvèrent presque anéantis, sans qu'on vît aucune lueur d'espérance, qui présentât le moindre adoucissement à tant de maux.

Tel est le triste état d'une mission, qui était auparavant si florissante. On a pris des mesures, pour ne laisser pas tout à fait sans secours spirituel, une chrétienté si nombreuse. Trois jésuites chinois, prêtres, à qui il est plus aisé de se cacher, parcourent les chrétientés des provinces, & s'emploient avec zèle au salut de leurs compatriotes. Les missionnaires de la Propagande ont aussi quelques prêtres chinois occupés aux mêmes fonctions. Mais qu'est-ce que ce petit nombre d'ouvriers évangéliques dans un si vaste empire ?

Pour suppléer à ce défaut, on envoie chaque année dans les provinces des catéchistes habiles & bien choisis, qui se répandent dans les diverses chrétientés, qui y raniment la foi des néophytes, qui leur fournissent des calendriers, des livres, & des images de piété ; qui examinent si les catéchistes particuliers remplissent leurs obligations, & qui se présentent même aux mandarins, & leur offrent des présents, pour gagner leur amitié & leur protection. C'est tout ce qu'on peut faire, pour maintenir la foi dans l'âme de tant de nouveaux fidèles, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur de changer le cœur d'un prince qui paraît si aliéné des ministres du vrai Dieu.

@



DE LA PHILOSOPHIE MORALE
DES CHINOIS

Description de l'empire de la Chine

@

p.128 Les philosophes de la Chine réduisent toute leur morale à cinq principaux devoirs ; aux devoirs des pères & des enfants ; du prince & des sujets ; du mari & de la femme ; du frère aîné & des cadets ; & enfin des amis entre eux. Presque tous leurs livres ne traitent que de l'obéissance des enfants envers leurs parents, & des disciples à l'égard de leurs maîtres ; de la fidélité des sujets envers le prince & de la conduite que le prince doit tenir avec ses sujets ; de la déférence que la femme doit avoir pour son mari ; de la tendresse qui doit régner parmi les frères ; & de l'attachement réciproque & inviolable des amis.

C'est sur le respect qu'on doit aux parents & aux maîtres, que les Chinois ont principalement établi les fondements de leur morale & de leur politique. Ils sont persuadés que, si les enfants conservent cet esprit de respect, de soumission, & d'obéissance qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie ; & que si les peuples regardent les souverains comme leurs pères, toute la Chine ne fera qu'une famille bien réglée, où toutes les parties de l'État s'entretiendront dans une paix & dans une union inaltérable.

C'est dans cet esprit, qu'ils solennisent tous les ans avec tant de cérémonies, le jour de la naissance de l'empereur, des vice-rois, des gouverneurs dans chaque province, & des parents dans chaque famille. Ni l'âge avancé, ni le haut rang où l'on serait élevé, ni les mauvais traitements qu'on aurait reçus, ne dispensent point un fils du respect, de la complaisance, & de l'amour qu'il doit à ses parents.

Ce sentiment de la nature est porté par les Chinois au plus haut point de la perfection ; & les lois donnent aux pères un pouvoir absolu sur leurs familles ; ils ont même le droit de vendre leurs enfants à des étrangers, s'ils sont mécontents de leur conduite. Un père qui accuse son fils devant le mandarin de quelque manquement à son égard, n'a

Description de l'empire de la Chine

pas besoin d'apporter des preuves ; le fils dès là est coupable, & le père a toujours raison. Qui peut mieux le connaître, disent-ils, que celui qui l'a élevé depuis l'âge le plus tendre ?

Il n'en est pas de même du fils ; il serait regardé comme un monstre, s'il s'avisait de se plaindre de son père, & il y a même une loi qui défend aux magistrats d'écouter l'accusation du fils contre le père. Que si sa requête était signée du grand-père, alors elle ferait admise ; mais s'il y avait quelque article faux, le fils court risque de la vie. C'est au fils d'obéir, dit-on, & de prendre patience : de qui souffrira-t-il, s'il ne souffre de son père ?

p.129 Que si un enfant (ce qui n'arrive presque jamais) s'emporte jusqu'à dire des injures à son père ; ou même si transporté de fureur il vient à le frapper, ou à lui ôter la vie, un pareil crime met toute la province en alarme : on punit ses proches, & on dépose souvent les mandarins, dans la persuasion où l'on est, que ce malheureux enfant n'a pu se rendre coupable d'un si horrible attentat, que par degrés ; & qu'on aurait prévenu ce scandale, si ceux qui devaient veiller à sa conduite, eussent puni d'abord les premières fautes échappées à un si mauvais naturel. Le plus cruel supplice n'est pas capable d'expier un si grand crime : on le condamne à être coupé en mille pièces : on détruit sa maison ; & l'on dresse un monument, qui inspire de l'horreur d'une action si exécrationnelle.

Cette vénération pour les parents, ne finit point avec leur vie ; elle doit se continuer après leur mort : on n'épargne aucune dépense pour leurs obsèques : on renferme leurs corps dans des cercueils d'un bois précieux ; on conserve en quelques provinces leurs tableaux dans la maison, & en la plupart des autres, leurs tablettes ; on va pleurer régulièrement sur leurs tombeaux ; on se prosterne devant leurs corps ; on leur offre des viandes, comme s'ils étaient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille leur appartiennent, & qu'on voudrait qu'ils fussent en état d'en jouir ; on honore leurs tableaux, ou leurs tablettes, par des offrandes, comme s'ils étaient encore présents ; enfin l'on doit toujours conserver leur mémoire, &

Description de l'empire de la Chine

donner souvent des témoignages publics de son souvenir, en leur rendant les mêmes honneurs qu'on leur rendait pendant leur vie, suivant cette grande maxime chinoise *Se se ju se seng*. Honorez les morts, comme vous les honoreriez s'ils étaient encore vivants.

Le deuil doit durer trois ans ; & durant tout ce temps-là on doit ne s'occuper que de sa juste douleur : quelque charge que l'on exerce, il faut l'abandonner, & vivre dans la retraite, à moins que l'empereur, pour des raisons qui intéressent le bien public, ne les dispense de cette loi, en les retirant de leur retraite, & leur ordonnant de garder le deuil, en faisant l'exercice de leur charge. Les empereurs mêmes sont assujettis à un devoir de piété si indispensable ; & ils sont obligés de donner aux peuples l'exemple de la soumission respectueuse qu'on doit aux parents.

L'esprit d'obéissance & de soumission, dans lequel les Chinois sont élevés dès l'enfance, influe extrêmement dans le gouvernement politique, & accoutume de bonne heure les peuples à avoir pour ceux qui les gouvernent, la plus profonde vénération ; ce respect croît à proportion de leur dignité. Les mandarins prennent le titre de pères du peuple ; & c'est principalement sous cette qualité que le peuple les révère. Quand ils rendent la justice, il ne leur parle qu'à genoux. S'ils paraissent en public, c'est avec un train & un cortège, qui inspire le respect ; ils sont portés dans une chaise magnifique & découverte, si c'est l'été, & couverte pendant l'hiver. Tous les officiers de leurs tribunaux les précèdent, tenant en main les marques de leur dignité : le peuple s'arrête, & se range modestement des deux côtés de la rue, les yeux baissés, & les bras étendus sur les côtés, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, des honneurs qu'on leur rend, & des cérémonies qu'on observe pour leur rendre ces honneurs : je dirai seulement que la facilité avec laquelle le peuple chinois se laisse gouverner, que la paix qui règne dans les familles, que le bon ordre & la tranquillité qu'on voit dans les villes, ont pour principe ce grand respect filial, & cette vénération profonde qu'ils ont pour les mandarins.

Description de l'empire de la Chine

p.130 Les autres points de leur morale, qu'ils regardent comme la source d'un gouvernement tranquille, & qu'on inculque continuellement aux peuples, sont la déférence qu'une femme doit avoir pour son mari ; la subordination qui doit se garder par rapport à l'âge, à la qualité, & au mérite ; la modestie, la civilité, & la politesse, qui doit régner dans le commerce de la vie.

Ces règles de bienséance dans les gestes & dans les paroles, dont leurs livres sont pleins, ont introduit dans l'air & les manières chinoises, une discrétion, une complaisance, & je ne sais quelle circonspection qui leur fait rendre à chacun les devoirs qu'il a droit d'exiger, & qui les porte à se prévenir les uns les autres, & à dissimuler, ou même à étouffer un ressentiment.

Rien, selon eux, n'est plus propre à adoucir les esprits, & à les humaniser : au lieu qu'une férocité naturelle, qu'on trouve en certaines nations, & qui est fomentée par une éducation grossière, rend les esprits intraitables, les dispose à la révolte, & jette le trouble & la confusion dans les États.

Ce n'est pas seulement parmi les personnes de distinction que règnent ces manières douces & honnêtes, on les remarque encore dans toutes sortes d'états : les artisans, les domestiques, les paysans mêmes se traitent avec civilité, se faisant des compliments, se mettant à genoux les uns devant les autres, lorsqu'ils se disent adieu, & n'omettant rien des usages que prescrit la politesse chinoise.

Ces principes de la morale des Chinois, sont presque aussi anciens que leur monarchie : ils ont été enseignés par leurs premiers sages, dans leur livres si respectés de tout l'empire : j'en ai donné le précis, & l'on y a pu voir les maximes qu'ils établissent sur ces différents devoirs.

On me demandera peut-être, si, depuis tant de siècles, les Chinois ne se sont point démentis de l'ancienne doctrine ; & si les philosophes modernes sont d'accord avec les premiers philosophes de la nation. J'ai de quoi satisfaire à cette question par deux ouvrages de morale d'auteurs chinois, qui feront voir que dans tous les temps ils ont réglé

Description de l'empire de la Chine

leurs mœurs & leurs actions selon les mêmes principes. L'un qui est plus ancien, & qui a été traduit par le père Hervieu, est intitulé : *Recueil de Maximes, de Réflexions, & d'Exemples en matière de mœurs*. L'autre a été composé tout récemment par un auteur qui s'est acquis une grande réputation. C'est le père Dentrecolles qui l'a traduit du chinois.

Si ce philosophe paraît sincère, sans chercher à déguiser ou à dissimuler les défauts présents de ses compatriotes, il donne assez à entendre, que parmi les peuples dont il reprend les vices, il y en a beaucoup qui pratiquent la vertu, selon l'idée qu'il s'en est formée. Son ouvrage est lu, & extrêmement approuvé des Chinois ; ce qui marque encore que ses pensées ne lui sont pas particulières, & qu'elles sont du goût de la nation.

On verra par cet écrit, que les sages de la Chine sont populaires dans leur morale, & qu'ils cherchent moins à augmenter le nombre de leurs disciples, qu'à réformer les mœurs : s'ils ne font point briller leur esprit, comme ont fait les sages de la Grèce & de Rome, on s'aperçoit aisément qu'ils cherchent à s'accommoder à la portée du peuple : & d'ailleurs il est vrai de dire, qu'il n'est pas aisé de rendre dans une traduction, les beautés qu'on aperçoit dans l'original, dont le style est vif, concis, & énergique.

@

CARACTÈRES OU MŒURS DES CHINOIS,

par un philosophe moderne de la Chine

@

p.131 L'auteur chinois commence son ouvrage par une espèce de préface, & suppose comme une chose incontestable, que le culte qu'on rend au Tien, l'attachement à son prince, l'obéissance à ses parents, le respect envers ses maîtres, l'union entre le mari & la femme, l'amitié entre les frères, la fidélité des amis, les déférences que doivent avoir les proches & les alliés les uns pour les autres, la bonne intelligence entre les citoyens, sont des devoirs indispensables de l'homme raisonnable. Après quoi il entre dans le détail de la manière suivante.

Du devoir des parents & des enfants

@

Les bienfaits qu'un fils reçoit de son père, sont moins sensibles, mais cependant bien plus considérables que ceux qu'il reçoit de sa mère. C'est ainsi qu'on s'aperçoit plus aisément des secours que tirent de la terre les plantes & les animaux, qu'elle porte & qu'elle nourrit, que de ceux qui leur viennent du ciel, dont les influences échauffent la terre, & la rendent féconde.

La tendresse d'une mère à l'égard de son fils, se borne aux soins du corps : l'amour d'un père va plus loin, & tend à former son esprit : ils agissent l'un & l'autre à peu près comme la matière & la forme dans la composition des êtres : le premier de ces deux principes donne la figure & les dehors d'un tel être ; le second donne l'essence & les propriétés. Un père & un fils, qui remplissent l'un & l'autre leurs devoirs, ne doivent point avoir de vues tant soit peu intéressées : ils ne doivent pas même songer à s'attirer des éloges, comme s'ils étaient parvenus à une haute vertu. Il n'appartient qu'aux âmes basses & rampantes, de satisfaire à leurs obligations essentielles par de pareils motifs. Que vos services soient véritablement utiles & agréables à vos parents, & ne vous contentez point de simples apparences : ce serait imiter celui qui servirait de splendides repas devant le cercueil de son père, après l'avoir laissé mourir, faute de lui avoir fourni les aliments nécessaires.

Les enfants & les neveux doivent éviter de prendre le surnom de leur père & de leurs ancêtres, aussi bien que les surnoms des sages & des hommes célèbres du temps passé : ce serait manquer au respect qui leur est dû.

A quoi ne porte pas l'affection peu réglée des parents ? Combien en voit-on qui perdent leurs enfants, dans la crainte de leur déplaire, ou de les chagriner ? qui leur accordent tout ce qu'ils demandent, & qui leur laissent la liberté de faire tout ce qu'ils veulent ? Mais quelles sont les suites de cette liberté funeste ? Ils s'amollissent par le luxe, ils se livrent aux mauvaises compagnies, ils ne respirent que le jeu & le

Description de l'empire de la Chine

plaisir ; souvent ils deviennent prodigues & dissipateurs, ou ils se ruinent la santé par la débauche. Nos livres anciens & modernes le ^{p.132} disent : c'est l'argent qui perd les enfants ; mais ce sont les parents qui contribuent à leur perte par l'argent qu'ils leur donnent.

Le devoir du père est de corriger les défauts de ses enfants ; le penchant de la mère est de les excuser : c'est ce que pratiquent les gens les plus grossiers, comme ceux qui se piquent de politesse. Si la mère pousse trop loin sa bonté naturelle, cette indulgence mal placée fera faire bien des fautes à ses filles. Si le père de son côté ne parle jamais à ses enfants, que d'un ton sévère ; s'il n'ouvre jamais la bouche que pour les reprendre & les blâmer, il les rend timides jusqu'à n'oser se produire, & dire deux mots de suite : ils conservent toute leur vie cette timidité niaise, & je ne sais quel air honteux & embarrassé. L'intention peut être bonne, on veut les former de bonne heure à la vertu ; mais on s'y prend mal, & on n'y réussira pas. Je le répète donc : le caractère de la mère est de compatir ; mais que ce soit sans trop de complaisance. Le caractère du père est de corriger ; mais que ce soit sans trop de rigueur : voilà le juste milieu.

Quand l'esprit d'un enfant commence à s'ouvrir, c'est alors qu'il faut faire couler doucement dans son âme les enseignements & les instructions. Il ne faut pas le gronder par caprice, ni le punir pour des fautes légères ; il faut ménager sa faiblesse, & s'accommoder à la portée de sa raison, qui n'est pas encore développée : songez qu'il est semblable à un bouton de fleur encore tendre, à qui l'on doit donner le loisir d'éclorre ; après quoi la fleur se montre & s'épanouit.

Trop d'attention sur la santé des enfants est un autre excès, où tombent plusieurs parents. Un jeune enfant a-t-il la moindre indisposition, on l'accable aussitôt de remèdes & de cordiaux ; & l'on ne fait pas réflexion qu'on ruine son tempérament, qu'on le rend valétudinaire, & qu'on abrège ses jours.

Dans une famille nombreuse arrive un temps où il faut séparer les ménages. Anciennement le célèbre Tchang a vu dans sa maison ses enfants & ses petits-fils jusqu'à la neuvième génération, qui vivaient

Description de l'empire de la Chine

tous ensemble dans la plus parfaite union : on en parle encore maintenant avec admiration ; mais je doute fort qu'il se trouve de notre temps des gens capables, comme le vertueux Tchang, d'entretenir la paix domestique par l'exemple de leur douceur & de leur patience.

Quand il arrive que les enfants ont chacun leur famille, il faut bien en venir à une séparation ; mais il ne faut pas la faire ni trop tôt, ni trop tard : elle serait également dangereuse, si elle était ou trop prompte ou trop tardive : quand on la fait trop tôt, il est à craindre que de jeunes gens sans expérience, ne connaissant pas la fragilité de la bonne fortune, ni les peines de la mauvaise, ne mènent une vie oisive, ne deviennent des dissipateurs, & enfin ne se ruinent entièrement.

De même si, lorsque cette séparation devient nécessaire, on la renvoie trop loin, on a d'autres inconvénients à craindre, auxquels il n'est pas aisé de remédier. Car supposons que les enfants & les petits-fils soient naturellement sages, & d'une humeur sociable & accommodante, il se trouvera toujours dans la maison beaucoup de femmes & de domestiques. Si l'aïeul ou le père est chargé de fournir à tous les besoins ; de donner les meubles, les ustensiles, les vivres, les habits, & les autres choses, dont chacun voudra être pourvu abondamment, le bon vieillard pourra-t-il suffire à tant de dépenses ? D'ailleurs les uns aimeront à dépenser trop, les autres plus économes s'en apercevront, & en auront du chagrin : quand ils le dissimuleraient, au moins craindront-ils que peu à peu la maison ne s'abîme & qu'ils ne viennent eux-mêmes à manquer du nécessaire : ces inquiétudes ne seront pas longtemps à ^{p.133} éclater par des murmures, qui y mettront la dissension, & détruiront la paix.

Au lieu donc de les laisser vivre en commun, il serait à propos de donner une certaine somme à chaque famille, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse, afin qu'elle ait de quoi s'entretenir à sa fantaisie. C'est une maxime ancienne ; un père qui a des enfants déjà grands, doit leur remettre en main une espèce de petit fonds, afin qu'ils sachent la peine qu'il y a à s'enrichir, & qu'ils apprennent par là à ménager leur bien, & à vivre d'économie, pour se soutenir honnêtement dans leur

Description de l'empire de la Chine

condition. Un père connaît par là si son fils sait conduire sa maison. De même le fils s'instruit par sa propre expérience, de la manière dont le monde se gouverne, & par quels ressorts les hommes se laissent mouvoir. Cette petite portion de bien, dont on lui laisse le maniement, est un commencement d'émancipation.

On dit communément que, quand une fille naît dans la famille, c'est pour en sortir, & passer bientôt dans une autre ¹. D'où il arrive qu'on néglige souvent l'éducation des filles : on ne fait pas attention qu'une fille qu'on a laissé manquer d'instruction, fait grand tort à la maison où elle entre, & qu'elle y est l'opprobre de ses parents.

Au reste les devoirs d'une jeune femme mariée sont, de rendre une obéissance respectueuse à son beau-père & à sa belle-mère ; de vivre dans une parfaite union avec ses belles-sœurs ; d'honorer son mari ; d'instruire ses enfants ; de compatir aux peines de ses esclaves ; de préparer la soie, & de la mettre en œuvre, d'être économe, frugale, laborieuse ; de supporter patiemment les traverses & les disgrâces ; de ne point écouter les rapports & les discours ; de ne se point mêler des affaires du dehors : voilà ce qu'on doit apprendre à une fille, avant que de la marier.

Mais qu'arrive-t-il de ce défaut d'instruction ? Tout leur soin consiste à se coiffer avec grâce, à bien appliquer le fard, à donner de l'agrément à leurs habits & à leurs souliers ; à placer avec art des aiguilles de tête & des pendants d'oreille ; à raffiner sur les mets délicats & les boissons délicieuses : elles ne songent qu'à relever leur beauté par un vain attirail de parures & d'ajustements : c'est tout ce qu'elles savent ; & elles ignorent jusqu'aux moindres obligations d'une mère de famille : il faudrait donc leur faire lire de bonne heure des livres d'histoire propres à les instruire : leur esprit le remplirait de meilleures maximes, & leur cœur se formerait sur de grands exemples.

On a sujet d'être tranquille, lorsque la mère nourrit elle-même ses

¹ Les lois de la Chine ne permettent pas à une fille d'épouser son parent paternel, & de la même tige masculine, fût-ce dans le degré le plus éloigné, & cette loi ne souffre point de dispense.

Description de l'empire de la Chine

enfants : mais si quelque raison l'obligeait à prendre une nourrice, elle doit la choisir d'un caractère sage, modeste, & qui n'ait point certains défauts extérieurs : car un jeune enfant ne manque guère de prendre l'air & les manières de sa nourrice.

Si celle qu'on a choisie, était obligée de quitter son propre enfant, pour allaiter le votre ; elle n'y ferait contrainte que par la pauvreté : ainsi il faut non seulement lui donner des gages raisonnables ; mais il faut encore pourvoir à l'entretien de son fils ; c'est le moyen que le cœur de l'un & de l'autre soit content.

De plus il est nécessaire de veiller sur la conduite de ces nourrices ; de ne point souffrir qu'elles portent votre enfant chez les voisins, dans les rues, & les places fréquentées, ni qu'elles attirent chez vous des esclaves, ou de vieilles femmes du voisinage : on en voit assez les suites.

Quand il vous naît un fils, & que vous êtes déjà avancé en âge, vous ne vous possédez pas de joie : vous choyez cet enfant avec tout le soin imaginable ; ^{p.134} vous annoncez sa naissance devant le tableau des ancêtres : vous jeûnez, vous faites différentes œuvres de charité ; & vous espérez par ces jeûnes & par ces bonnes œuvres, obtenir une longue vie à ce cher enfant.

C'est un usage universellement reçu, de donner de grandes démonstrations de joie à la naissance d'un fils : on cuit, on durcit quantité d'œufs de poule, & de canne ; on prépare du riz clair pour ceux qui viennent prendre part à notre joie, & faire des compliments de conjouissance. On envoie ensuite chez eux divers présents de choses propres à se régaler, ; c'est ce qui s'appelle le régal du poil follet.

La cérémonie est plus grande le troisième jour qu'on lave l'enfant : on prépare des œufs par centaines & par mille ; on les peint de toutes sortes de couleurs, & on les nomme les œufs du troisième jour : c'est alors que les parents & les voisins viennent en foule à la porte de la maison, pour offrir pareillement des œufs, & diverses sortes de gâteaux sucrés.

Description de l'empire de la Chine

Parmi les riches, la dépense est bien plus grande, surtout s'il y a longtemps qu'ils attendent un héritier : on tue une grande quantité de poules, de canards, &c. On fait un grand festin, & l'on n'épargne rien pour donner des marques publiques de réjouissance. Mais ne craint-on point que la prière qu'on fait pour obtenir une longue vie à l'enfant nouveau-né, ne soit rejetée par les dieux, à qui on l'adresse ¹ ? En demandant une longue suite d'heureux jours pour son fils, il conviendrait de la laisser à tant d'animaux qu'on égorge : pour avoir ce fils, on s'est abstenu de rien manger qui eût vie : si l'on agissait conséquemment, il faudrait continuer la même abstinence pour obtenir sa conservation.

Mais, quoi, dira-t-on, lorsque des parents & des amis viennent nous féliciter de la naissance d'un fils, n'est-il pas permis de faire éclater sa joie ? A la bonne heure ; faites-leur un petit régal de fruits, de gâteaux, de vin, & de quelques autres mets semblables ; mais ne faites rien de plus.

Un des principaux devoirs d'un fils est de perpétuer sa race, & de laisser après lui des descendants. Au défaut d'un enfant légitime, on s'en donne un adoptif, qui est chargé de servir les parents durant leur vie, de les ensevelir après leur mort, & de leur rendre les honneurs ordinaires.

Mais qu'arrive-t-il ? Lorsqu'après avoir adopté cet enfant, il vient à naître un fils véritable, le fils adoptif a bientôt perdu son mérite : il est dans la maison, ce qu'est sur le corps une tumeur, ou une excrescence de chair : on ne le regarde plus comme l'appui de la maison ; tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, dégoûte : le moindre petit défaut, qu'on lui remarque, est désigné par des noms odieux : on oublie, & ce qui se passa quand il fut introduit dans la famille, & les médiateurs, & les amis qu'on employa dans ce choix ; si l'on compare ce qu'on a été, & ce qu'on est à son égard, on verra que le seul intérêt a produit ce

¹ Le philosophe parle ici selon les folles idées du peuple, dont il se moque ailleurs. Ces divinités sont Cheou, le génie du grand âge ; Lou, le génie des dignités ; Fou, le génie des richesses.

Description de l'empire de la Chine

changement : on ne peut souffrir que le bien passe en des mains étrangères.

Mais fait-on réflexion que ce véritable fils, qui est né si tard, sera encore bien jeune, lorsque le père déjà cassé de vieillesse, & qui n'est plus qu'une ombre fugitive, viendra tout à coup à lui manquer ? Alors surviendront mille procès entre le fils adoptif & le véritable fils : au milieu de ces différents, les richesses qu'on aura laissées à un orphelin, se consumeront bien vite ; & le dessein qu'on a eu de tout laisser à son propre fils, lui fera tout perdre. Ne valait-il pas mieux en user avec plus de bonté à son égard ? Il fût devenu l'appui & le soutien de votre propre fils dans son bas âge.

Si vous craignez qu'après votre mort, ce fils adoptif ne consume tout le bien ^{p.135} que vous laisserez, faites entr'eux un partage équitable ; séparez-les d'habitation : cette conduite est conforme à nos lois. Si vous négligez mes conseils, l'évènement en justifiera la sagesse.

Des cinq devoirs de la vie civile, le plus important, & celui qui tient le premier rang entre tous les autres, c'est l'obéissance & le respect qu'un fils doit à ses parents. La raison en est bien naturelle : sans mes parents je ne serais point ; je leur dois tout ce que je suis : sans parler de ce qu'une mère a à souffrir de peines & d'incommodités durant sa grossesse ; du danger continuel où sa vie est exposée durant ses couches ; de quoi est-elle continuellement occupée ? N'est-ce pas du soin de son enfant ? Elle n'a de joie que quand elle le voit rire : s'il pleure, elle accourt aussitôt, pour savoir ce qui le fait pleurer : s'il est malade, elle est plongée dans la tristesse : s'il paraît sentir du froid, elle s'empresse à le couvrir : s'il a faim, elle lui donne promptement à manger : s'il veut marcher, elle le conduit elle-même par la main : s'il se salit, elle le nettoie, sans que l'odeur la plus insupportable lui soit désagréable, ou lui cause le moindre dégoût : reçoit-elle quelques douceurs ? Elle en fait part à l'instant à ce cher fils, & elle se croit bien payée de son attention, si elle en peut tirer un léger souris : enfin rien n'égale les soins d'une mère : aussi dit-on qu'on ne peut pas imaginer de plus grands bienfaits, que ceux dont on est redevable aux parents.

Description de l'empire de la Chine

Un bon fils doit donc reconnaître une partie de ces bienfaits, en leur rendant toute l'obéissance & les services, dont il est capable.

Quand il s'agit de bien élever les enfants, l'on ne saurait s'y prendre trop tôt, surtout lorsque leur esprit commence à s'ouvrir. Alors s'il se présente quelque chose qui ait vie, ou qui se meuve, ne fût-ce qu'un vil insecte, un arbrisseau, une plante de nulle utilité, avertissez-les de ne leur faire aucun tort : par là vous cultivez, & vous entretenez en eux ce sentiment de bonté & de douceur, qu'ils ont reçu de la nature.

S'il vient à la maison une personne de distinction ou d'un grand âge, un parent, un ami, instruisez vos enfants à leur marquer du respect à leur manière : c'est ainsi que vous les formez aux bienséances & à la civilité, dont ils ont déjà les principes au-dedans d'eux-mêmes : quelquefois une réponse un peu sèche, lorsqu'ils parlent ou rient mal à propos, sert à les maintenir dans la modestie & la droiture. Pour peu qu'on leur trouve l'esprit brouillon & querelleux, il faut les reprendre d'un air & avec des paroles sévères, mais sans les frapper par aucun mouvement de colère : une conduite si violente aigrirait encore davantage leur naturel, & les rendrait plus bouillants & plus précipités.

J'ai accoutumé de dire, si le père traite bien son fils, le fils se comportera bien à l'égard de son père ; mais si le père n'est pas tel qu'il doit être, le fils ne doit manquer en rien à ses devoirs : il doit être comme un autre Chun, dont les cris & les larmes demandaient sans cesse au Ciel des bénédictions pour un père, qui semblait ne lui avoir donné la vie que pour le tourmenter.

@

Des devoirs réciproques des frères

@

p.136 Après nos parents, rien ne nous touche de plus près que nos propres frères. Lorsque des frères sont encore jeunes, c'est un plaisir de voir quelle tendresse ils ont les uns pour les autres : ils ne sauraient se quitter. Si l'aîné est déjà grand, & que son cadet soit encore enfant, il en prend toute sorte de soins, il le conduit par la main, il le porte entre ses bras, il le comble de caresses & d'amitié.

Mais ces frères sont-ils devenus hommes faits, ont-ils pris chacun un établissement, alors la complaisance qu'ils ont pour leurs femmes, dont ils écoutent trop aisément les discours, l'intérêt, la jalousie, produisent de la froideur, des soupçons, de la défiance, & divisent insensiblement leurs cœurs. Cependant qu'on soit menacé de quelque disgrâce, ou de quelque revers de fortune, c'est alors qu'on s'aperçoit que les autres parents, & les amis les plus dévoués, ne valent pas après tout un frère le plus indifférent.

Rien ne serait plus louable, que de voir des frères vivre ensemble : mais c'est ce qu'on ne peut guère espérer, lorsqu'ils sont une fois établis. Leurs familles plus ou moins nombreuses, l'amour de l'un pour la dépense, & de l'autre pour l'économie, les différentes liaisons qu'ils forment, produisent des inclinations opposées, & qu'il n'est pas possible d'assortir.

Il est encore bien plus difficile que des belles-sœurs s'accordent ensemble, principalement sur le détail du ménage, quand il se fait en commun. On pourrait prendre un tempérament : c'est que les frères ne se séparassent point d'habitation, mais qu'ils fissent séparément leur dépense. Que si, pour éviter toute occasion de mésintelligence & de tracasserie, ils ne peuvent plus habiter le même corps de logis, l'aîné doit toujours aimer ses cadets, & les cadets respecter leur aîné : cette séparation même doit servir à resserrer davantage les liens étroits du sang qui les unifient : autrement s'il survient du dehors quelque mauvaise affaire, toute la famille court risque d'y succomber.

Description de l'empire de la Chine

C'est un ancien proverbe : lorsque des frères demeurent ensemble, ils doivent se supporter ; c'est le moyen de vivre avec douceur : s'ils n'ont jamais ensemble de disputes & de brouilleries, leurs enfants les imiteront ; & ce bel exemple d'union & de concorde passera jusqu'à la postérité la plus reculée. Cela mérite attention. Ce sont ordinairement les femmes qui causent la séparation des familles. Que les maris soient en garde contre les soupçons & les vains discours de leurs femmes ; alors la paix & l'union entre les frères sera constante & durable.

Cette concorde entre les frères & dans leurs familles, est une source de bonheur : le moyen de l'entretenir, c'est de savoir souffrir & dissimuler ; voir bien des choses, & se comporter comme si on ne les avait pas vues : entendre beaucoup, & faire comme il on n'avait rien entendu : on apprend par là à ne pas grossir dans son idée des bagatelles, & on s'épargne bien du chagrin, & souvent de fâcheux éclats.

Le sage Yen tse disait fort bien : que les frères sont entr'eux comme les bras & les pieds ; & que la femme est à l'égard du mari, comme un habit qu'il s'est procuré. Ce philosophe a voulu dire, que les frères étant nés de la même mère, sont une même substance, un tout, qui ne peut être incommodé dans une partie, que les autres parties ^{p.137} ne s'en ressentent. Mais qu'arrive-t-il ? L'excès de complaisance qu'un mari a pour sa femme, produit l'indifférence, & ensuite l'aversion pour ses propres frères, & conduit enfin à la séparation.

Cependant les vues des femmes sont communément bornées ; elles se renferment dans les petits soins du ménage ; c'est de quoi elles parlent sans cesse : c'est ce qui persuade à un mari, que sa femme est affectionnée à sa maison, & capable de la bien conduire : lui-même entre insensiblement dans les vues de son épouse, & imite sa trop grande économie. Il ne faut plus après cela qu'un léger intérêt pour altérer l'amitié, & détruire l'union qui devrait régner entre les frères.

Certainement il n'y a point de loi qui ordonne à un père de laisser à son fils un héritage plus ou moins considérable. Combien même voit-on de pères, qui ne laissent rien à leurs enfants, ou qui ne leur laissent

Description de l'empire de la Chine

que des dettes à payer ? Il faudrait donc que les enfants, pour ne pas se désunir par des raisons d'intérêt, se dissent chacun à eux-mêmes : supposons que nos parents ne nous aient point laissé telle terre, telle maison, ou tel autre bien qui est le sujet de nos contestations ; & agissons comme si en effet ils ne nous l'avaient point laissé. Cette réflexion serait capable de prévenir les différends. C'est une bagatelle, dirait-on, que cette dépense faite mal à propos : le point essentiel, c'est de vivre ensemble dans une étroite union.

Une femme de son côté devrait songer que les frères de son mari sont les os des os, & la chair de la chair de son beau-père & de sa belle-mère ; qu'ainsi elle ne saurait avoir pour eux trop d'égard & de considération. Quand même il y aurait raison de se plaindre d'une trop grande dissipation, il faudrait garder certains ménagements, & n'en parler que d'une manière douce & honnête. Éviter de faire de la peine à ceux qui nous en font, c'est le plus sûr moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, & de changer leur humeur.

@

Des devoirs du mari & de la femme

@

Quand on traite de mariage, ce qu'il faut principalement considérer, c'est si les humeurs du futur époux & de la future épouse sympathisent ; s'il y a conformité d'inclination & de tempérament, en un mot s'ils semblent faits l'un pour l'autre. Mais c'est à quoi souvent l'on n'a point d'égard : on n'envisage d'ordinaire que de légères convenances : tantôt c'est le rang & les emplois, ou bien d'anciennes liaisons que la proximité entre les deux familles a fait naître : tantôt c'est la société qu'ils ont contractée ensemble, ou bien le même penchant que les pères ont pour les belles-lettres, & pour la philosophie.

La promesse de mariage une fois conclue par un de ces motifs, ces deux familles se traitent comme alliées, & s'entraident mutuellement, avant même que la fille passe chez son prétendu époux. L'union paraît très étroite : mais combien durera-t-elle de temps après les noces ? Ses parents qui l'accompagnent, voudraient que les festins & les comédies qui se donnent dans la maison, ne finissent de longtemps : ils diffèrent le plus qu'ils peuvent de s'en retourner chez eux : le long séjour & la dépense produisent le dégoût : on en vient à se plaindre des entremetteurs de l'alliance : on murmure sur la dot, sur les présents des fiançailles.

Est-on de retour chez soi, on repasse tous ces sujets de chagrin ; on les grossit : si l'on se visite dans la suite, il ^{p.138} semble qu'on porte dans son sein comme un paquet d'épines. Souvent on passe auprès de la maison sans y entrer ; ou si l'on y entre, on paraît avec un air froid & indifférent ; on ne daigne pas même prendre un peu de thé. La jeune épouse est la plus à plaindre : elle passe souvent d'une maison opulente dans une famille peu aisée : tous les embarras du ménage roulent sur elle : quelque bonne volonté qu'elle ait, elle ne peut suffire à tant d'occupations : elle s'aperçoit du refroidissement de son mari, elle n'ose s'en plaindre : peu éloignée de la maison de sa mère, elle ne

Description de l'empire de la Chine

peut ni la voir, ni l'entretenir : enfin elle traîne une vie languissante dans les soupirs & dans les larmes, sans nulle douceur ni consolation : plus elle a été chérie dans la maison paternelle, plus sa condition lui devient dure.

Le mariage a été établi pour affermir la société entre les hommes. Les alliances se contractent pour former des liens plus étroits. A présent les pernicieuses maximes qui se sont introduites, réduisent tout à des vues intéressées, qui divisent ceux qui auparavant étaient très unis. Ce désordre est presque universel, mais il règne davantage dans la ville de Yang tcheou.

Je voudrais que ceux qui se marient, fissent de sérieuses attentions à la nature de cette grande action. Un jeune homme ne doit songer qu'à trouver dans une compagne vertueuse, le secours qui lui est nécessaire pour bien gouverner sa maison. Une fille doit se proposer de trouver un appui solide dans un époux sage & fidèle. Voilà le plan d'un parfait mariage, qui serait infailliblement suivi de la fécondité conjugale.

Un mari ne doit pas trop se fier à sa femme sur le compte qu'elle lui rend de la conduite de ses enfants : elle sera toujours portée à lui cacher, ou à lui dissimuler leurs mauvaises qualités : au contraire si c'est une femme qu'il a épousée en secondes noces, il ne doit pas la croire trop légèrement sur les fautes qu'elle voudrait imposer aux enfants du premier lit. On a raison de dire : le principal soin d'un mari, est de rendre sa femme vertueuse.

Quelque sage que vous paraisse votre femme, ne la faites point entrer dans vos affaires du dehors : quelques talents qu'aient vos esclaves & vos valets, ne leur communiquez rien de ce qui regarde votre personne & votre femme. Gens mariés, c'est ici un article qu'il ne vous est pas permis d'ignorer.

Pour ce qui est de ceux qui marient leurs filles dans les pays éloignés, ils ne sauraient prendre assez de précautions. Vous aurez vu par hasard un jeune homme, il vous aura agréé : vous lui aurez trouvé

Description de l'empire de la Chine

du mérite ; & aussitôt vous vous persuadez que vous allez faire un mariage aussi heureux, que le fut autrefois celui d'un Tchu & d'une Tchîn. Vous lui livrez votre fille, vous la faites partir. Croyez-vous que son cœur ait consenti à cet éloignement ?

Quand elle sera rendue dans la maison de son mari, espérez-vous que l'union & la paix y régnera longtemps ? Lorsque viendra le jour de la naissance de ses parents, ou bien une de ces fêtes annuelles de réjouissance, que toute la parenté se réunit dans la maison paternelle, pour y passer le jour dans la joie & le divertissement ; elle sera désolée de ne pouvoir s'y trouver avec eux : placée sous un autre ciel, ses yeux ne sauraient plus rencontrer ceux de sa mère : jugez quelle est sa peine.

Si au bout de quelques années on lui permet de faire un tour chez ses parents : un mois est à peine écoulé, qu'on l'en retire, sans qu'elle sache en combien de temps on lui procurera une seconde fois cette consolation. Dans ce triste instant de séparation on lui arrache l'âme du corps : en chemin elle tourne à tout moment la tête vers l'endroit qu'elle quitte, & où elle laisse ses chers parents : toute sa tendresse se renouvelle, ^{p.139} & lui cause un serrement de cœur, qui ne peut guère s'exprimer. C'est ainsi que par trop de précipitation un père a rendu sa fille malheureuse.

Si l'on ne se propose dans le mariage que d'acquérir des richesses, la grande doctrine du mari & de la femme ne saurait subsister ; de même si dans les obsèques des parents, on n'a pour but que d'attirer des bénédictions sur la famille, dès là les devoirs d'un fils à l'égard de son père sont anéantis. Quand est-ce qu'une femme méprise son mari ? C'est lorsqu'elle est fière de ce qu'elle a fait sa fortune. Qu'est-ce qui porte un fils à conserver si longtemps le corps de son père sans l'enterrer ? C'est souvent parce qu'il craint de l'ensevelir dans un lieu qui lui porte malheur. C'est ainsi que le propre intérêt détruit toute vertu.

On en voit néanmoins plusieurs qui sont assez attentifs sur le choix d'un gendre, mais qui ne le sont guère sur celui d'une belle-fille.

Description de l'empire de la Chine

Cependant l'un est encore plus difficile que l'autre : car on peut aisément démêler quel est le caractère d'un gendre ; celui d'une fille n'est pas si facile à connaître, & c'est cependant une chose importante.

Si celui qui veut épouser une jeune personne, ne s'attache qu'à ce qu'elle apportera ; ou si celui qui veut marier sa fille, ne pense qu'aux présents qu'on fera, ou en argent, ou en bijoux, c'est-à-dire, qu'il n'estime que les richesses, & qu'il n'a nul égard au mérite, voilà justement ce qui ruine les familles, & ce qui divise & désunit les parents les plus proches.

On devrait faire réflexion qu'une femme bien née est une source assurée de bonheur : on ne devrait envisager dans une épouse que la vertu, & la préférer à la naissance & aux grands biens. C'est une grande acquisition qu'une demoiselle sage, vigilante, appliquée, chaste, obéissante, qui ne se dément jamais, qui est toujours égale dans la bonne ou la mauvaise fortune. Quand on en a trouvé une de ce caractère, on peut dire qu'on a un trésor dans sa maison.

La jalousie est un grand malheur pour une famille, quand elle s'empare de l'esprit des femmes, surtout si elles n'ont point d'enfants. Une femme légitime voyant que son mari grisonne & s'afflige de n'avoir point d'héritier, ne peut souffrir qu'il approche d'une concubine ou d'une esclave : elle n'oublie rien pour l'en empêcher. Que si la concubine, ou l'esclave devient enceinte, elle est capable d'employer des breuvages & d'autres moyens pour la faire avorter, & tuer l'enfant dans son sein.

C'est pour prévenir ce malheur que le mari est souvent contraint de nourrir hors de la maison sa concubine. Si elle vient à accoucher d'un fils, cette jalouse change de personnage : elle se contrefait, en donnant des marques d'une joie feinte : elle se sert des termes les plus tendres, pour qu'on la rappelle : mais son dessein est de lui tendre des pièges, & de la faire périr. Si son stratagème ne lui réussit pas, la rage s'empare de son cœur ; elle crie, elle tempête, elle menace du feu & des accidents les plus sinistres. Un pauvre mari est effrayé, & se rend : il rappelle la mère & l'enfant : bientôt la femme jalouse a recours aux plus criantes

Description de l'empire de la Chine

calomnies, pour accabler cette faible concubine : elle la frappe, elle la roue de coups, jusqu'à ce qu'enfin on l'ait chassée de la maison.

Pour ce qui est de l'enfant, on dirait à ses manières qu'elle est pleine de tendresse pour lui ; tandis que dans le fonds du cœur elle l'abhorre, & songe peut-être à s'en défaire secrètement par le poison. Si elle en vient à bout, la voilà contente ; & elle ne se soucie pas de se voir réduite à n'avoir point d'enfant, qui puisse la servir & la soulager dans sa vieillesse.

Il y a encore une espèce de méchante femme : ce sont celles qu'un mari a épousées en secondes noces, & qui ne peuvent souffrir la bonne réputation de ^{p.140} la défunte à qui elles ont succédé : la rage qu'elles en conçoivent, les porte à perdre les enfants du premier lit, afin que cette première femme si estimée, ne soit pas honorée selon la coutume de l'empire, & qu'on ne pense plus à elle. C'est là un excès d'inhumanité, dont quelques femmes sont capables, & dont on a vu plusieurs exemples dans le monde.

Quand il s'agit de prendre une femme, on ne saurait donc assez examiner si elle est d'un caractère susceptible de jalousie, sans quoi on s'expose à être malheureux. Si l'on est marié, & qu'on n'ait point d'enfants, il faut bien penser, avant que de prendre une concubine, si l'on pourra parer aux inconvénients, qui ont coutume de s'en ensuivre.

Mais celui qui a des enfants de son mariage, s'il fait réflexion aux suites funestes de la jalousie si naturelle aux femmes, fera sagement d'étouffer ses inclinations, ou pour une concubine, ou pour une seconde femme, & de vaincre l'attrait au plaisir par l'amour de son repos & de sa conservation.

On distingue les femmes en grandes & petites, c'est-à-dire, en légitimes, & en celles qui ne le sont pas. Mais il n'y a point une pareille distinction entre les enfants. C'est la grande doctrine de l'empire. Cependant on ne confond point dans l'usage ordinaire les enfants de la femme légitime, & ceux des concubines : c'est ce qui donne à la vraie femme le rang de supériorité sur ses compagnes.

Description de l'empire de la Chine

Anciennement l'empereur & les princes de l'empire prenaient sept épouses ; les grands seigneurs, & les mandarins en avaient trois ; les simples lettrés & le peuple n'avaient qu'une femme légitime ; les autres, s'ils en avaient au-delà, étaient censées concubines. On ne manque point, quand on vient à faire mention de sa femme ou de sa concubine, à prendre un air grave, à mesurer ses mots, à parler en maître de la maison, où chacun tient le rang qui lui convient. On veut faire entendre par là qu'on n'a pris une concubine que pour les besoins du ménage, afin qu'elle s'occupe des fonctions les plus basses & les plus pénibles ; qu'elle serve avec soin le père & la mère, qu'elle aime, qu'elle nourrisse, & qu'elle élève les enfants.

Mais si cette concubine a contribué par ses peines & par ses soins à accroître le bien de la famille ; si par son moyen vous êtes devenu riche, & plus respecté, ne convient-il pas qu'elle se sente de cet heureux changement de fortune ? Cependant combien en voit-on qui en usent tout autrement, qui renvoient sans aucun égard une concubine, après en avoir eu des enfants, & en avoir tiré de longs & d'importants services ? A les en croire, ils ne songent en la congédiant, qu'à relever davantage leur femme légitime, & à honorer les nœuds du mariage. Mais ne sait-on pas que dans les grandes familles, les enfants & les petits-fils qui parviennent aux degrés & aux charges, ce sont ceux de la femme légitime ? On a plus de soin de pousser leur fortune. Cependant plusieurs de ceux qu'on a eus des concubines, y parviennent aussi, & obtiennent des marques de distinction & de noblesse pour leur mère naturelle ; l'éclat & la splendeur de ses enfants rejailit sur elle ; leur élévation l'annoblit.

On voit certains pères de famille se piquer de fermeté & de résolution, qui cependant ne laissent pas de livrer à la discrétion de leurs femmes une pauvre concubine qu'ils ont aimée. Cela est sujet à une infinité d'inconvénients : les affaires domestiques ne doivent se régler que par les ordres du maître de la maison : il ne convient point qu'une femme se mêle de gouverner, & parle d'un ton absolu.

Nous voyons dans les histoires anciennes, que les filles de rois,

Description de l'empire de la Chine

mariées à des personnes d'un rang inférieur, se comportaient en femmes modestes, sans jamais s'enorgueillir de la noblesse de leur extraction ; quels autres exemples ^{p.141} doit-on suivre ? Est-ce la conduite des gens du commun ? N'est-ce pas plutôt celle des sages & des Grands qu'on doit imiter ? Je voudrais que les jeunes filles missent leur gloire & leur noblesse à être douces & obéissantes : les parents ne peuvent jamais mieux leur marquer leur tendresse, qu'en les formant de bonne heure à la civilité & à la vertu.

Nous n'avons point de livre des premiers temps, qui parle en termes exprès du mariage : ce n'est que sous la dynastie des Tang, qu'un nommé Liu tsai a écrit sur ce sujet : mais on l'a redressé sur plus d'un article. Maintenant on en voit plusieurs qui consultent les astres, & qui s'imaginent y trouver l'union ou la discorde, la bonne ou la mauvaise fortune des personnes qui se marient. Folle imagination ! Abus très pernicieux ! Ce sont ces vaines observations qui rompent de bons mariages prêts à se conclure, ou qui en font faire de très mal assortis.

Autre erreur de nos temps. A quoi bon attendre, dit on, qu'un jeune homme & une jeune fille aient vingt ans pour les marier ? C'est là ignorer nos anciens rits, qui disent que c'est à trente ans qu'on doit marier son fils, & à vingt qu'il faut marier sa fille. Peut-on lire dans nos anciens livres ces maximes de nos sages, & suivre des idées nouvelles ?

Autrefois, & ceci est à remarquer, quand on avait jeté les yeux sur un gendre, qui permettait à sa fille de l'entrevoir pour la première fois dans la salle des hôtes à travers un petit trou qu'on avait fait au paravent, placé devant la porte de l'appartement intérieur : dans ce choix on ne regardait pas comme un point capital, d'examiner les huit lettres de bonheur ¹, pour en conclure l'heureux ou le malheureux sort des personnes prêtes à s'unir par le lien conjugal : on examinait si la fille était vertueuse, & si le jeune homme avait de la conduite ; si l'âge, l'humeur, les inclinations convenaient ensemble ; & certainement c'est à quoi on doit uniquement faire attention. On peut ensuite choisir un

¹ Coutume superstitieuse de ceux qui disent la bonne aventure.

Description de l'empire de la Chine

mois & un jour heureux, pour accomplir le mariage par le rit ordinaire, en faisant boire l'un & l'autre dans la même coupe : pourquoi vouloir ajouter des usages populaires, bizarres, & sujets à mille inconvénients ?

Dès que la cérémonie est finie, c'est l'usage des honnêtes familles, que la jeune épouse se retire dans son appartement, & ne se mêle plus avec le reste de la famille, avec les beaux-frères, ni même avec le beau-père : cependant il s'est introduit presque de nos jours parmi le peuple une coutume détestable, que je défie de trouver dans aucun de nos livres, & qui ne convient qu'à des Barbares nourris & élevés dans les forêts. On diffère de trois jours la séparation de l'appartement, & c'est ce qu'on appelle les trois jours de franchise : & pendant ce temps-là quelles extravagances ne se permet-on pas ? L'épouse est assise sur son lit nuptial. On vient autour d'elle faire cent singeries : l'un lui tire en badinant ses souliers, & on les cache dans sa manche : l'autre lui enlève le voile qui lui couvre le visage : un troisième lui serre la tête, flaire ses cheveux, & s'écrie qu'il en sort un parfum admirable : on en voit qui contrefont les insensés, & qui cherchent à la faire rire par des grimaces & des bouffonneries indécentes : on boit en même temps force rasades : & c'est là ce qu'on appelle se réjouir & se divertir.

Mais qui sont ceux qui jouent ces indignes farces ? Les plus proches parents, le beau-père & les oncles, qui oubliant & leur âge & leur rang, franchissent toutes les bornes de la bienséance & de la pudeur. Ce sont de jeunes étourdis, qui ont donné entrée à ces désordres : c'est aux sages lettrés à en arrêter le cours dans les lieux où ils demeurent : par là ils se feront véritablement estimer dans la secte littéraire, qui est chargée de réformer les mœurs du peuple.

Lorsqu'on observe exactement les ^{p.142} rits sur le mariage, on a lieu d'espérer qu'il sera heureux, & que les deux personnes qui s'unissent, feront la joie l'une de l'autre, & parviendront à une extrême vieillesse. Parmi les gens mariés, le discours tombe souvent sur leur noblesse & sur les richesses de leur maison. Il ne convient point qu'un mari recherche trop curieusement quels ont été les parents & les ancêtres de sa femme ; s'ils ont possédé des charges ; s'ils ont mené une vie

Description de l'empire de la Chine

obscur : ces recherches mettent ordinairement la dissension entre l'épouse & les sœurs du mari.

Celles qui avec tout leur mérite s'aperçoivent qu'on connaît la bassesse de leur extraction, s'imaginent qu'à tout moment on la leur reproche, & qu'on les regarde avec dédain. De là les dégoûts, les chagrins cuisants, les soupçons cruels qui rongent le cœur, & quelquefois les desseins d'une vengeance secrète. Le ver-luisant tire son éclat d'un tas d'herbes pourries où il est engendré ; les fleurs les plus odoriférantes tirent du fumier leur beauté & leur parfum ; la lumière sort du sein des ténèbres ; la meilleure eau de source est celle qui se puise à l'ouverture de la terre, d'où elle sort & jaillit.

Le premier état qui s'est trouvé dans le monde, est celui du mari & de la femme ; sont venus ensuite le père & les enfants, puis les frères ; après quoi les hommes se sont unis par les liens d'amitié ; les sociétés s'étant formées & multipliées, on a fixé l'état du prince & des sujets. Aussi dit-on que le principal soin du sage a pour objet l'état du mariage : l'union même du ciel & de la terre est le modèle d'une parfaite union conjugale. Nos livres classiques regardent le bon ordre de cet état particulier, comme la source du bon ordre en général.

La perfection de l'état du mariage, c'est par rapport au mari de vivre dans une étroite union avec sa compagne, de la traiter toujours avec honneur, sans trop se familiariser, de trouver en elle sa joie & son plaisir, sans se livrer à une trop grande passion.

Pour ce qui est de la femme, il faut qu'elle se distingue par une douceur mêlée de gravité, & par une complaisance respectueuse, qui ne donne point dans la basse flatterie. Anciennement quand le mari & la femme s'entretenaient ensemble sur quelque affaire, ils étaient assis vis-à-vis l'un de l'autre, & ils se parlaient avec le même respect que s'ils eussent entretenu des hôtes respectables, qui fussent venus leur rendre visite : conduite charmante !

Une femme a trois devoirs à remplir : elle doit savoir conduire le ménage, rendre des services assidus à son beau-père & à sa belle-

Description de l'empire de la Chine

mère, & enfin porter un grand respect à son mari comme à son maître. Si elle s'acquitte de ces trois devoirs, c'est une femme accomplie.

Au regard du mari, son vrai caractère doit être la fermeté pour maintenir le bon ordre dans sa famille : pour cela il doit tenir le rang de supériorité qu'il a, & être bien maître de lui-même dans l'usage des plaisirs les plus permis. De là naîtra l'union conjugale, qui sera suivie de tous les autres avantages du mariage.

Si, selon la louable coutume, c'est le père qui choisit à son fils une épouse, & la mère qui donne un gendre à sa fille, ce seront là deux garants de la mutuelle concorde des jeunes mariés ; ce qui y contribuera encore beaucoup, ce sera si dès le commencement la nouvelle fiancée n'écoute pas légèrement des soupçons peu fondés, le repentir viendrait ensuite, mais trop tard.

Pour ce qui est des concubines, on voit beaucoup de pères de famille qui savent les maîtriser ; mais il y en a peu qui aient l'adresse de les maintenir tranquilles dans la maison : c'est qu'il est rare que la première femme soit solidement vertueuse : les femmes sont la plupart susceptibles d'une étrange jalousie. Ainsi si l'on a des enfants d'une femme de ^{p.143} mérite, il ne convient pas de penser à une concubine.

Que si le mari ayant atteint sa quarantième année, se voyait sans enfants, alors il peut prendre une concubine ; les lois le lui permettent ; parce qu'elles regardent comme un grand malheur de ne point laisser après soi de postérité. Si la femme transportée de jalousie, se gendarme, & se met en fureur au seul nom de concubine, le mari informera les parents de la résolution qu'il a prise, & des raisons qu'il a eues de la prendre : & si leurs exhortations ne produisent rien sur l'esprit de la femme, & qu'elle continue de s'opposer aux vues de son mari, il aura recours au magistrat ; il citera sa femme à son tribunal, & là se fera le divorce dans les formes : car enfin il n'est pas obligé de ménager sa femme jusqu'au point de se rendre coupable à l'égard de ses ancêtres, en ne faisant pas ce qui dépend de lui, pour perpétuer leur postérité.

Du devoir des amis

@

Quelque union qu'il y ait entre des amis, il est difficile qu'ils s'accordent toujours ensemble : un mot échappé au hasard à votre ami pourra vous déplaire, & blesser votre délicatesse. Quel parti devez-vous prendre ? Celui de dissimuler, & de laisser tomber cette bagatelle. Donnez-vous bien de garde de répondre durement, ou de faire confiance au premier venu de votre mécontentement : le cœur de votre ami ne manquerait pas de se refroidir, ou par une réponse désagréable, ou par le rapport indiscret dont on aurait soin de l'informer.

Tandis que les enfants sont renfermés dans le domestique, & avant qu'ils aient commerce au-dehors, ils ne connaissent que leur père, leur mère, & leurs frères : ensuite ils commencent à avoir des compagnons d'école, avec qui ils exercent leur esprit, & auxquels ils s'attachent. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, on les marie, & ils ont des rapports nécessaires avec les parents de leur femme : rien de plus aisé que d'en prendre les mœurs & les usages. Si les parents sont gens laborieux, appliqués, économes, un jeune homme se formera sur leurs exemples ; & au contraire s'ils donnent dans le faste, dans la bonne chère, & le plaisir, il les suivra bientôt dans leurs égarements.

Quand on est homme fait, ou l'on s'engage dans le commerce, & l'on s'unit à des associés ; ou l'on entre dans le maniement des affaires, & on se lie avec les officiers auxquels on a rapport. Les liaisons se forment encore avec ceux qui ont été admis ensemble au même grade, ou bien avec les lettrés qui demeurent dans la même ville. Ces liaisons produisent insensiblement, & sans qu'on s'en aperçoive, un grand changement dans le caractère, & dans les mœurs. Si par cette voie-là le vice s'enracine dans un jeune cœur, il sera bien difficile de l'en arracher.

C'est pourquoi on doit être très attentif aux amitiés qu'on forme ; parce que d'ordinaire elles produisent de grands changements, ou pour

Description de l'empire de la Chine

la vertu, ou pour le vice : on en marque les devoirs dans le corps de notre grande doctrine, & l'on y dit avec raison, que le choix des amis est un point de la dernière importance.

Il n'y a rien qu'on doive fuir davantage qu'un esprit de travers & un mauvais cœur : la moindre familiarité avec des gens de ce caractère, est très dangereuse. Agissez avec eux comme si vous ne les connaissiez point : c'est le ^{p.144} moyen d'éviter bien des querelles, & de prévenir les mauvaises affaires qu'ils seraient capables de vous susciter.

Fuyez avec le même soin un homme pervers, mais sans qu'il paraisse que vous le fuyez : ce serait vous faire un dangereux ennemi : recherchez la compagnie d'un sage ; mais agissez à son égard sans détours, & avec ouverture de cœur ; c'est ainsi qu'il vous sera utile, & que vous vous l'attacherez.

Quand on choisit un ami, on remarque d'abord en lui cent belles qualités : quand on le fréquente longtemps, on lui trouve mille défauts. Est-ce que dans la suite il se trouve avoir moins de mérite qu'il en avait d'abord ? Non, cet ami n'a pas changé ; mais votre cœur s'en est dégoûté, & l'esprit n'en juge plus de même.

Voici une bizarrerie à peu près semblable : durant la vie des personnes qu'on connaît, on ne parle guère que de leurs défauts ; sont-elles mortes ? On ne fait mention que de leur mérite. Est-ce que sur la fin de leur vie leur mérite a comme absorbé leurs défauts ? Point du tout : c'est qu'à leur mort la compassion a disposé autrement votre cœur à leur égard. Celui qui traiterait des amis vivants avec la même estime & la même affection qu'il sent pour eux, dès qu'ils sont morts, tirerait de grands avantages de l'amitié.

Il n'y a nulle utilité, ou plutôt il y a bien des inconvénients à lier amitié avec un grand nombre de personnes. Nos anciens sages ont dit : faites connaissance avec une personne, à la bonne heure : encore ne sera-t-il pas aisé de vous connaître à fond l'un l'autre. Que si vous vous livrez à la multitude, & que vous vouliez avoir une foule d'amis ;

Description de l'empire de la Chine

comment pourrez-vous les connaître ? Aussi les témoignages d'estime, d'amitié, & de zèle, que ces sortes de personnes se donnent mutuellement, n'ont rien de solide : toutes ces protestations ne sont que sur les lèvres, si dans une bagatelle vous venez à leur déplaire, ils se retirent, & sont les premiers à vous déchirer par les traits de leur langue médisante.

C'est ce qui prouve qu'on ne saurait être trop circonspect dans le choix des amis. Mon ami, qui était d'une condition pauvre & obscure, se trouve tout à coup dans l'abondance & dans la splendeur : je dois sonder la disposition présente de son cœur : il est à craindre que si je viens à le traiter avec ma familiarité ordinaire, il ne me fasse un froid accueil à dessein de m'en éloigner. Au contraire si mon ami, qui était riche, tombe dans l'indigence, après ce changement de fortune, je dois lui marquer de plus grands égards que jamais ; sans quoi il me pourrait soupçonner d'une affectation d'indifférence, afin de rompre tout commerce avec lui. Il faut donc que j'évite jusqu'aux moindres choses qui pourraient fortifier en son esprit un pareil soupçon.

L'homme sage, qui sait que les amitiés sont souvent exposées à des ruptures d'éclat, ne s'engage jamais qu'après y avoir longtemps réfléchi. La véritable amitié, quand elle se forme, n'a rien que de simple & d'aisé : elle n'a point recours à ces vaines démonstrations, qui sont presque toujours trompeuses. Que si l'on se trouve obligé de rompre certaines amitiés, il faut le faire sans éclat, & se retirer insensiblement, & à petit bruit. C'est une belle leçon de nos anciens : les amitiés, disent-ils, qui se forment lentement & sans tant d'appareil, sont ordinairement durables.

Des devoirs des parents

@

p.145 Porter l'indifférence à l'égard de ses parents jusqu'à les méconnaître, c'est l'effet d'un grand orgueil & d'une lâche ingratitude : les protéger lorsqu'ils ont besoin de votre secours, les soulager dans leur misère, c'est l'effet d'une grande vertu. Si vous souffrez vos parents dans de vils emplois, s'ils en sont réduits à être domestiques ou esclaves, la honte n'en retombe-t-elle pas sur vous ? Et de plus, n'êtes-vous pas coupables à l'égard de vos ancêtres, qui sont aussi les leurs ?

Un pauvre parent vient me voir pour me communiquer une affaire : j'aperçois à son air qu'il est embarrassé, qu'il voudrait bien s'expliquer, mais qu'il n'ose, & qu'il ne peut pas trouver des termes propres à s'énoncer. Il est de mon devoir de pénétrer dans sa pensée, de la deviner, s'il est possible, de le mettre sur les voies, afin qu'il ait moins de peine à se déclarer : & si je suis en état de lui accorder le secours qu'il attend de moi, je dois le faire généreusement, & assaisonner mon bienfait des manières les plus obligeantes.

Quand une extrême misère oblige de pauvres parents à implorer votre assistance, consultez votre cœur & vos forces ; & fallût-il vous incommoder, faites un effort pour les aider ; ne leur dites point : voilà ce que je vous prête : ce mot de prêter leur ferait sentir l'obligation de rendre, & les affligerait. Surtout ne promettez rien que vous ne deviez tenir.

Les hommes sont faits de telle sorte, qu'il n'est pas possible qu'entre parents & voisins il ne survienne quelque sujet de plainte ou de mécontentement. Comment parer à ces premières semences de division ? C'est de se supporter les uns les autres, & de se souvenir que si un parent à des défauts incommodes, nous en avons de même qu'il faut bien qu'il nous pardonne. Que si l'on ne peut digérer le moindre chagrin ; si l'on fait du bruit ; si, fier de sa qualité & de ses richesses, ou de son savoir, on prétend l'emporter dans tous les petits démêlés qu'on a, sans jamais vouloir céder, c'est le moyen de perpétuer les procès & les inimitiés.

Description de l'empire de la Chine

Il y a différents degrés de parenté ; & selon ces degrés, il y a diverses marques de respect, auquel il n'est pas permis de manquer : cependant combien en trouve-t-on qui n'ont égard qu'à la fortune ? Si dans une compagnie le discours tombe sur un parent qui soit riche & revêtu de quelque dignité, on fait gloire de lui appartenir : mon honorable oncle, dit-on, &c. Au contraire s'il s'agit d'un parent pauvre, méprisé, & couvert de haillons, on en parle avec mépris : mon vil parent, dit-on, &c. On veut ce semble, désavouer un pauvre parent, parce qu'il est dans la misère : quelle indignité !

Il n'est pas permis, même aux personnes du premier rang, de négliger ce qu'ils doivent à leurs parents, à leurs alliés, à leurs amis, à leurs voisins, & à leurs compatriotes. Les empereurs & les princes ne se dispensent pas de ces devoirs ; & en cela ils ressemblent au ciel, qui répand ses influences jusque dans les lieux les plus vils. Peut-on ne pas suivre l'exemple de nos maîtres ; & est-il permis aux gens du commun de croire que c'est s'avilir, que d'assister indifféremment ceux de leur famille ?

Cependant combien en voit-on qui font bâtir des temples superbes en l'honneur des idoles ; ou qui, pour leur plaisir, entretiennent chez eux une troupe ^{p.146} de comédiens & de comédiennes ¹ ; qui n'épargnent rien pour le jeu & la bonne chère, tandis qu'ils auront regret à la plus légère somme, dont un pauvre parent aura besoin ? Quoi donc ! ne sortent-ils pas tous de la même tige ? Les richesses qui se trouvent entre leurs mains, ne les ont-ils pas reçues de leurs communs ancêtres ? Ces ancêtres, en laissant leur bien, ont-ils prétendu qu'on en refusât une petite partie à ceux de leurs descendants, qui tomberaient dans l'indigence ? Ont-ils pu croire qu'il se trouverait parmi leurs héritiers des âmes assez dures, pour laisser mourir leurs parents de froid, de faim, & de misère ?

Mais faites une autre réflexion, la roue de la fortune tourne sans

¹ L'empereur régnant a défendu sous de grièves peines à tous ses officiers de quelque qualité qu'ils soient, de nourrir dans leurs maisons des comédiens. Il ne l'a permis qu'aux princes.

Description de l'empire de la Chine

cesse : pouvez-vous vous répondre d'être longtemps heureux ? Ces pauvres parents que vous méprisez, seront-ils toujours dans la misère ? Ne peuvent-ils pas s'élever à leur tour, parvenir aux charges, aux dignités ? Vos enfants ou petits-fils ne peuvent-ils pas après votre mort avoir besoin de leurs secours ? Quelle assistance recevront-ils de ceux pour qui vous aurez eu tant d'indifférence ?

J'ai souvent remarqué que dans de nombreuses familles, les riches & les pauvres ne se réunissent pas une seule fois pendant l'année. Il n'y a que certaines occasions, encore sont-elles rares, où les pauvres parents hasardent une visite. Quand, par exemple, il meurt quelqu'un de la famille, ils se rendent à la maison où est le deuil, avec des habits assez mal en ordre, ou trop longs, ou trop courts : mais comme ils n'ont rien à offrir, on les voit qui se présentent à la porte d'un air embarrassé, ne sachant s'ils doivent entrer, ou s'il est plus à propos qu'ils se retirent.

Enfin ils s'enhardissent, ils entrent, mais d'un pas chancelant & peu assuré : leur embarras augmente quand ils veulent faire leur compliment en présence des domestiques, qui les reçoivent d'un air glaçant. Enfin le maître de la maison paraît, mais c'est avec des manières fières & dédaigneuses : tout cela ne sert qu'à éloigner davantage de la maison ces malheureux parents, qui y ont été si mal reçus. Ceux qui sortent d'une même tige, ne devraient-ils pas se ressentir du bonheur qui se trouve dans la famille !

Comment on doit régler son cœur

@

Quand on a reçu de ses parents un héritage qui suffit pour un entretien honnête, on doit le regarder comme une grande fortune, en profiter, pour s'appliquer à l'étude de la sagesse, borner ses désirs, se contenter de sa médiocrité, & mépriser tout ce qui approche du faste & de l'orgueil. Mais se consumer en soins inutiles, ne songer qu'à s'enrichir, & être continuellement occupé de sa fortune, c'est courir à sa perte. Régler son cœur, modérer ses désirs, voilà quelle doit être l'occupation d'un homme raisonnable.

Il n'y a personne à qui dans le cours de la vie il n'arrive plusieurs sujets de chagrin ; c'est même un avantage : car si tout réussissait à notre gré, un succès si constant nous aveuglerait, & nous en deviendrions plus sensibles aux revers de fortune, qui suivent de près les grandes prospérités. Celui que l'usage du monde a instruit, ne perd rien de sa tranquillité ordinaire au ^{p.147} milieu de ces petites disgrâces.

Dans l'état d'ivresse, l'âme est comme abrutie ; elle ne pense à rien, elle ne se souvient de rien : au sortir de cet état les idées s'éclaircissent, l'esprit devient net, & juge sainement des choses comme auparavant. Il est clair que ces ténèbres & cet abrutissement viennent des fumées du vin ; & que la clarté & la justesse des idées viennent du fonds du cœur, & de sa nature même. Je dis la même chose d'une autre espèce d'ivresse non moins dangereuse : c'est celle des passions qui aveuglent l'esprit, & troublent la raison de ceux qui en sont les esclaves.

Le remède contre cette seconde ivresse, consiste en ces deux mots *ke ki*, vainquez-vous. Qu'on entende dire du bien de quelqu'un, on en doute : qu'on en entende dire du mal, on le croit. Celui qui s'est accoutumé à parler des défauts d'autrui, ne fait nulle attention à ses vertus.

Des gens de ce caractère, si on les examine, sont eux-mêmes pleins de vices, & vides de vertus.

Description de l'empire de la Chine

L'oreille fine & l'œil vif, c'est ce que l'homme a de plus précieux : si je ne m'en sers que pour rechercher & remarquer les défauts des autres, & jamais pour me connaître & m'observer moi-même, c'est comme si je n'employais mon trésor & mes richesses qu'en faveur des étrangers. Peut-on ne pas gémir sur un tel abus ?

Celui qui dans l'état de pauvreté où il se trouve, voit les riches & les heureux du siècle, sans être frappé ni ébloui par la pompe & les dehors brillants de leur fortune, s'il parvient dans la suite aux charges & aux dignités, ne s'enorgueillira pas de sa grandeur. Celui qui au milieu des honneurs & de l'abondance, ne détourne pas ses yeux des personnes qui sont dans l'indigence, s'il vient à déchoir de sa haute fortune, en sera moins frappé, & n'éclatera pas en murmures.

Se vaincre soi-même, c'est le moyen de n'être pas vaincu par les autres. Se maîtriser soi-même, c'est le moyen de n'être pas maîtrisé par d'autres. Lorsque j'ai une bonne pensée, c'est un bon esprit qui me l'inspire. Quand il m'en vient une mauvaise, c'est un esprit malin qui me la suggère. Craignons toute idée mauvaise, quand même nous serions fort éloignés de la mettre en exécution : c'est toujours une méchante semence qui occupe une bonne terre.

Commencez par retrancher les recherches de l'amour propre ; ensuite vous pourrez travailler au bien public : réglez d'abord vos vues & vos désirs ; après quoi il vous sera permis de prêter l'oreille aux discours des hommes.

Il est assez ordinaire de voir des gens qui étant prêts de mourir, s'affligent dans la crainte où ils sont, que leurs enfants ou leurs petits-fils ne tombent un jour dans la pauvreté : & c'est eux-mêmes qui, par leur avarice, par leur cupidité, & par leurs injustices, ont porté des coups mortels à la fortune de leurs enfants : après leur avoir préparé ces malheurs, qui sont le châtement de leurs désordres, ils s'avisent à la mort de gémir, dans l'appréhension qu'ils ne leur arrivent ; ils les rendent malheureux, & puis ils pleurent sur leur infortune : quelle étrange bizarrerie de conduite !

Description de l'empire de la Chine

Il s'en trouve qui se disent à eux-mêmes : J'examine toutes mes actions, je vois que j'ai toujours suivi la droite raison, que j'ai pratiqué la vertu, que j'ai imité les actions si vantées de nos premiers sages ; ne serait-il pas juste que la prospérité & les richesses vinsent fondre dans ma maison ? Cependant je remarque qu'elle dépérit tous les jours. D'où ce malheur peut-il venir ? Je vous en dirai la vraie raison : c'est que votre cœur n'est pas aussi réglé que vous vous le figurez. Vous devriez vous dire : à la vérité je ne fais point d'injustices ; mais je suis toujours plein d'estime de moi-même, & de mépris pour les autres : je n'ai point à me reprocher des actions ^{p.148} dures & inhumaines : mais souvent j'ai nourri en secret des désirs de nuire aux autres. Examinez-vous bien, & vous verrez que si vous n'avez pas fait beaucoup de mal, c'est que les moyens vous ont manqué. Si lorsque vous pouvez faire impunément une injustice, vous ne la commettez pas ; si lorsque vous pouvez rendre un mauvais office, vous vous en abstenez, je dirai alors que vous êtes un sage, dont le cœur est bien réglé, & je vous promettrai sans peine un bonheur solide & durable.

Il y en a qui pratiquent la vertu pour se concilier de l'estime : on en voit qui menant une vie déréglée, sont contents, pourvu qu'ils déguisent leurs vices, & qu'ils sauvent les apparences. La conduite des uns & des autres fait voir que la droiture naturelle à l'homme, reste encore au fonds du cœur : pourquoi la contredire dans la pratique ?

Il ne faut pas se laisser abattre par la mauvaise fortune : quelque accident qu'il arrive, si l'on se possède, on pourra trouver une ressource. Dans les conjonctures les plus fâcheuses, prenez du temps, & délibérez. Pour moi, j'aime mieux essayer le reproche d'avoir été lent à agir, que celui d'avoir tout perdu en agissant avec trop de précipitation.

Si je ne songe qu'à me rendre heureux, il est à croire que toutes les peines que je me donnerai, seront fort inutiles. Mais si ayant en vue mon propre bonheur, je me propose en même temps le bonheur des autres, j'ai tout lieu d'espérer que je réussirai.

Il ne tient qu'à moi d'employer les talents que j'ai pour remplir tous

Description de l'empire de la Chine

mes devoirs : cette seule réflexion doit étouffer en mon cœur les murmures qui s'élèvent contre le Ciel, & m'empêcher de rejeter mes fautes sur autrui.

Si je n'épargne point mes soins, je lève les yeux vers le Ciel, sans craindre qu'il me confonde ; je parais au milieu des hommes, sans qu'ils puissent me faire rougir.

Former le dessein de nuire à un autre, c'est ce qui est défendu ; mais être sur mes gardes, pour empêcher que d'autres ne me nuisent, c'est ce qui est permis.

Je lis les livres pour m'instruire ; je dois donc en les lisant, rentrer en moi-même, & m'appliquer les maximes qui me regardent. Les hommes ne plaignent point leur peine pour réussir dans ce qu'ils entreprennent : ils veulent que tous leurs ouvrages soient parfaits ; il n'y a que leur personne, & surtout leur cœur, dont ils négligent la perfection, & lorsqu'ils s'applaudissent d'un succès, on dirait qu'ils ignorent combien il y a à réformer en eux-mêmes.

On regarde avec des yeux d'envie les richesses des autres : avec ces vains désirs on ne les obtient pas. Ne vaudrait-il pas mieux fermer l'entrée à cette injuste cupidité ? On nourrit dans son cœur la volonté de nuire à un ennemi : cette volonté ne lui nuit pas. Ne serait-il pas plus à propos d'y renoncer ? Lorsque la fortune vous fait le plus de caresses, observez-vous plus que jamais, & bornez vos désirs. Lorsque vous êtes en humeur de parler, recueillez-vous un peu, & soyez attentif à vos paroles.

Après ce qu'on doit aux parents, on doit penser à ce qu'on se doit à soi-même, surtout dans ce qui regarde le soin de perfectionner son cœur ; car c'est ce qu'il y a de plus noble en nous : si ce cœur se tourne à la vertu, les sens, les paroles, les actions, tout sera dans l'ordre : on sera généralement estimé ; on jouira d'un vrai bonheur, qui passera même aux descendants : avantage inestimable de la vertu !

Le vice a des effets tout à fait contraires, & pour l'homme vicieux & pour sa postérité : combien d'exemples anciens & nouveaux prouvent

Description de l'empire de la Chine

ce que je dis ! On voit par là, que le Ciel rend aux hommes la récompense ou le châtement qu'ils méritent. Ainsi regardons comme un point essentiel le soin de perfectionner ^{p.149} notre cœur, qui est le fonds de notre nature que nous tenons du Ciel.

Les instructions & la vigilance d'un père & d'un frère aîné, sont d'un grand secours à un jeune homme, pour le faire entrer, ou le maintenir dans le bon chemin : mais il est bien à craindre que la malignité du siècle ne le corrompe.

Du soin de perfectionner son extérieur

@

Saluer civilement une personne, dire un mot d'honnêteté, céder le pas, faire proprement une révérence ; tout cela à la vérité n'est qu'un devoir de politesse ; mais dans le commerce du monde, c'est par ces marques extérieures qu'on témoigne l'estime, ou le mépris qu'on fait des personnes. Les jeunes gens doivent de bonne heure être instruits de ces usages, & les observer exactement.

Ce serait se tromper grossièrement que de dire : je néglige ces dehors, & je m'attache au solide. Celui qui dans son domestique & dans sa conduite particulière, est maître de ses passions, & réglé dans son extérieur, saura se comporter sagement dans une conjoncture délicate. Celui qui mesure la dépense à ses revenus, selon les lois que le bon sens & l'équité prescrivent, peut être regardé comme un homme riche à millions : sa maison subsistera longtemps.

Quand on est obligé de recevoir un présent, il faut penser à l'obligation qu'on contracte d'user de retour ; & faire voir en même temps qu'on ne craint point la nécessité où l'on se met, d'être ensuite reconnaissant. S'il arrive que quelqu'un ne fasse pas cas de moi : il se peut faire, me dirai-je, que je n'ai rien qui mérite son estime ; si j'étais une pierre ou une perle précieuse, & qu'il me regardât comme de la boue, je me contenterais de le traiter de mauvais connaisseur, sans m'amuser à entrer avec lui en dispute ; mais si effectivement, au lieu d'être un diamant, je ne suis qu'une pierre ordinaire ; pourquoi voudrais-je passer pour plus que je ne suis ? Le sage dans ces forces de jugements que l'on porte de son mérite, s'examine & se rend justice.

Trop méditer sur un dessein qu'on a formé, fait qu'on prend mal sa résolution. Trop vétiler sur une matière, empêche de s'attacher à ce qu'il y a d'essentiel. Trop de détours pour arriver plus vite au terme égarent, ou détournent du vrai chemin.

Description de l'empire de la Chine

Un mouvement de colère, qui vient d'une humeur bouillante & impétueuse ne fut jamais permis. Que s'il a pour principe la raison & la justice, il ne doit pas être réprimé.

Celui qui s'attendra à recevoir un bienfait d'un autre, doit examiner s'il l'a déjà obligé en quelque occasion. Celui qui s'adresse au Ciel, pour en obtenir une grâce, doit considérer quelle est sa conduite : c'est en examinant le passé, qu'on peut deviner l'avenir.

Un homme qui n'a ni connaissance, ni liaison au dehors, s'épargne bien des chagrins.

Celui qui pratique sincèrement la vertu, & qui met en elle sa confiance, a un gage assuré d'un solide bonheur.

Tel qui veut montrer qu'il a l'esprit plus profond qu'un autre, laisse voir qu'il l'a beaucoup plus superficiel ; il prétend faire sentir la supériorité de son mérite sur celui des autres ; & par là même il prouve combien il leur est inférieur.

Si vous savez vous corriger de vos fautes, vous n'avez rien à craindre de la colère du Ciel. Si vous pouvez être content de votre condition, les esprits malfaisants n'ont pas le pouvoir de vous inquiéter.

Les montagnes engendrent les ^{p.150} métaux ; & ce sont ces métaux qui ouvrent & déchirent leurs entrailles. L'arbre produit des vers dans son sein & ce sont ces vers qui le rongent. L'homme forme mille projets : & ce sont ces projets qui le dévorent.

Un homme intrigant & artificieux a quelquefois du succès, mais les plus fâcheux contretemps ne lui manquent pas : au lieu qu'un homme franc & sincère, qui parle sans déguisement, qui agit avec droiture, & qui vit sans ambition, ne fait pas à la vérité une grande fortune : mais aussi il n'a point à craindre de grandes disgrâces.

Étouffer une passion, lorsque nous sentons qu'elle nous transporte ; réprimer un mouvement de colère, lorsqu'il est prêt de nous entraîner ; c'est le fruit qu'on retire de la vraie sagesse.

Je ne voudrais pas qu'on sût ce que je veux dire ; ne le disons donc

Description de l'empire de la Chine

pas : je serais fâché qu'on sût ce que j'ai résolu de faire ; ne le faisons donc pas.

N'entretenez pas de vos succès un homme qui vient d'éprouver une disgrâce. Recevez le bonheur quand il vient : mais conservez-en le souvenir, afin qu'il serve à adoucir une disgrâce qui lui succédera

Si l'on désire sincèrement de faire du progrès dans la vertu, il faut s'appliquer d'abord à la recherche de ses défauts.

Les lois de la civilité & de la bienséance doivent nous régler, mais non pas nous embarrasser : si elles nous conduisent, nous ferons peu de fautes ; si elles nous gênent, & nous mettent à une espèce de torture, c'est signe que nous sommes peu propres à lier un commerce délicat & choisi.

C'est une maxime certaine qu'il faut se conformer aux ordres du Ciel. Que je la propose à un homme grave & âgé, la pratique lui en paraît aisée ; mais que je la propose à un jeune homme, il la trouvera difficile : c'est que la jeunesse espère & ose beaucoup : elle est téméraire & entreprenante : elle voudrait, ce semble, l'emporter sur le Ciel même.

Voici une autre maxime : il faut absolument venir à bout de ce qu'on a entrepris. Que je la propose à un jeune homme ; elle est de son goût, & il y entre sans peine ; au lieu qu'un vieillard en est rebuté : c'est que le vieillard sent que ses forces & du corps & de l'esprit diminuent chaque jour. Ainsi son langage le plus ordinaire, c'est qu'il faut attendre & suivre en tout les ordres & la disposition du Ciel. Cependant ces deux maximes ne sont point contraires l'une à l'autre. Il y a des occasions, où l'on doit faire tous les efforts dont on est capable, & d'autres où nous n'avons autre chose à faire, qu'à nous soumettre aux ordres du Ciel.

En toutes choses suivons le goût de la sage antiquité : si on se laisse une fois aller au goût des choses extraordinaires, on ira plus loin qu'on ne pense.

Celui qui a commencé sa fortune par l'étude des lettres, la poussera

Description de l'empire de la Chine

en suivant la même voie. L'amour des livres ralentit l'amour du plaisir : & quand cette passion est éteinte, les dépenses sont légères, & l'on ne se voit pas réduit à emprunter : par là on s'épargne bien des rebuts : exempt de ces bassesses, on tient son rang, & on se fait considérer.

Tachez de conserver pendant quelque temps votre esprit libre des soins terrestres, & vous en connaîtrez la vanité. Gardez le silence, & vous verrez combien un grand parleur est ridicule. Fermez votre porte, & vous sentirez ce que c'est que le tracas des visites. Réprimez en vous la convoitise, & vous saurez combien de misères elle entraîne après elle.

Les riches & les gens de qualité doivent s'étudier à être généreux & libéraux. Les savants & les lettrés doivent s'appliquer à avoir des manières franches & sincères.

On se plaît à dire que le cœur des hommes est difficile à gouverner ; & l'on ne sent pas que le sien propre est encore plus mal aisé à conduire. On gémit sur ce que ^{p.151} le cœur des hommes n'est jamais tranquille ; & l'on ne voit pas que le sien l'est encore moins. Appliquez-vous à vous connaître ; ensuite vous pourrez parler des défauts des autres.

Le sage tremble à la vue d'un ciel serein ; & lorsqu'il tonne, il n'est point effrayé : il craint, quand le chemin où il marche est plein & uni, & il ne craindrait pas, s'il avait à marcher sur les vents & sur les flots.

On est extrêmement délicat sur le point d'honneur : on devrait encore être plus exact à garder les bienséances. On cherche avec empressement de bons remèdes contre les maladies : il serait bien mieux de s'appliquer à conserver la santé dont on jouit. On fait des sociétés pour se secourir mutuellement, & se défendre : la réputation d'homme fidèle & équitable serait une ressource encore plus sûre. On se donne des airs importants ; on se fait passer pour être riche & accrédité : il serait plus avantageux de passer pour un homme droit & sincère. On veut se faire valoir en parlant beaucoup : on y réussirait davantage par sa retenue & par son application à ses plus petits

Description de l'empire de la Chine

devoirs. On court après l'estime des hommes : on serait plus sage de la mériter par la droiture de son cœur. On donne dans le faste & la dépense : la qualité de maître de la sagesse ferait plus d'honneur. On se glorifie d'avoir de grandes terres & des bâtiments somptueux ; il serait plus glorieux de répandre partout la grande doctrine des mœurs.

Trouver à l'écart un trésor, dont on reconnaît pourtant le maître ; rencontrer seule une belle femme dans un appartement reculé ; entendre la voix de son ennemi mortel tombé dans un fossé, où il va périr, si on ne lui tend la main ; ô que c'est là une admirable pierre de touche ! *Hao y kouai chi kin che.*

C'est un dangereux caractère que celui de fanfaron, qui se pique d'une bravoure mal placée. Un sage ne craint point le danger, & n'est point arrêté par aucun obstacle, lorsque de grands intérêts l'obligent à risquer sa vie : mais l'exposer sans raison, n'est-ce pas être insensé ? N'en voit-on pas tous les jours qui s'exposent, pour avoir le plaisir d'assister à une comédie publique ? Combien d'autres mènent par la main leurs enfants, ou les portent entre les bras, au risque d'être étouffés, comme il arrive, soit aux réjouissances des Lanternes, soit aux feux d'artifice, soit aux combats des barques à tête de dragon. Alors la foule accable, renverse, étouffe. Combien de spectateurs sont culbutés ! Faut-il pour un si frivole divertissement exposer ainsi sa vie ?

Il est écrit que nos anciens évitaient de monter dans les lieux trop élevés, & de marcher auprès des précipices : ce sont des excès semblables qu'ils condamnent par cette expression. Le doux repos est le fruit d'une vive application : la défiance est la mère de la sûreté ; & une grande hardiesse vient souvent d'une timide circonspection.

De l'amour des lettres

@

La lecture des livres donne à ceux qui s'y appliquent, un certain air de politesse, qui se répand sur tout ce qu'ils font, & sur tout ce qu'ils disent. Un homme qui a acquis de l'intelligence dans le maniement des affaires, agit d'une manière aisée : ses avis ou ses décisions semblent couler de source : il ressemble à ces personnes riches, qui sans vouloir toujours briller, ont certain je ne sais quoi dans l'air & dans les manières, qui annoblit leur extérieur le plus simple.

Quand je lis pour la première fois un excellent livre, c'est comme si j'avais ^{p.152} acquis de nouveau un bon ami. Lorsque je reprends un livre que j'ai déjà lu, c'est comme si je rencontrais un ancien ami. En lisant un livre, si l'on trouve quelque endroit difficile à entendre, il faut le marquer pour en demander l'intelligence à des personnes éclairées. Si l'on passe légèrement sur ce qu'on n'entend point, sans en faire le cas qu'on devrait, on négligera peut-être la veine d'une riche mine : ou bien si l'on s'avise de marquer à la marge une fausse interprétation, on apprêtera à rire à tous ceux entre les mains desquels tombera votre livre. C'est de quoi on a plusieurs exemples.

Il faut profiter de tout ce qui arrive dans le monde pour se polir & se perfectionner. Ce n'est pas avec un diamant qu'on donne le lustre à un autre diamant ; on y emploie une pierre vile & grossière : c'est ainsi que je dois tirer avantage des insultes & des mépris qui me viennent d'un méchant homme : sa brutalité doit être pour moi une occasion d'examiner plus à fonds ma conduite, & de corriger jusqu'aux moindres défauts que j'y apercevrai.

Rien de plus difficile que de tenir son cœur dans le recueillement ; rien de plus aisé que de le laisser dissiper : outre que nous cherchons nous-mêmes la dissipation, bien des gens avec qui nous avons des rapports nécessaires, nous y entraînent en cent façons différentes. Savoir précisément jusqu'où le cœur doit se communiquer au dehors, c'est la grande science du sage.

Description de l'empire de la Chine

Un père & une mère ne peuvent souvent porter leurs enfants à l'étude ; il faut, ce semble, les y traîner ; tant ils font éloignés de toute application. Mais que ces parents viennent à leur manquer ; alors les soins de la maison ne leur laissent plus le loisir d'étudier. Ainsi plus d'espérance de parvenir aux degrés, ni aux charges. S'ils se trouvent dans la nécessité d'écrire deux lignes un peu poliment, leur pinceau semble leur peser un quintal : il leur faudrait dix ans pour arranger deux ou trois bouts de vers.

C'est surtout dans un festin que paraît leur embarras, si, sur la fin du repas, l'on vient à faire courir le plat avec les dés, pour déterminer au hasard le nombre de petits vers que chacun doit dire. Un ignorant, qui voit le plat arriver devant lui, paraît tout interdit & décontenancé ; il ne sait que répondre : la compagnie se moque de son embarras ou par un souris malin, ou par de petits mots qu'on se dit à l'oreille. Pour lui, il ouvre de grands yeux, regarde tout le monde, sans savoir ce qui se dit tout bas sur son compte : il se souvient pour lors des anciennes exhortations d'un père & d'un maître ; mais il n'est plus temps d'y penser. Si on jette les yeux sur les livres, de même que sur une comédie qui se joue, autant vaudrait-il ne les pas lire. Si l'on se repent de ses désordres, comme l'on se repentirait d'avoir mal poussé une pièce au jeu d'échecs, peut-on espérer de changer son cœur ?

Du procédé de l'honnête homme

@

p.153 Le laboureur attend la récolte de l'automne, pour juger si l'année est fertile. De même pour faire l'éloge d'un homme, suivez-le dans toute sa conduite, & voyez si elle ne se dément pas : c'est avec le temps qu'il fera connaître ce qu'il est véritablement au fonds du cœur.

Tel vous comble de caresses, & c'est un fourbe qui cherche à vous tromper ; si vous vous y laissez surprendre, vous tomberez dans les pièges qu'il vous tend. Tel autre se mêle de faire tous les accommodements d'une ville ; ce dehors a je ne sais quoi de spécieux : mais attachez-vous à pénétrer son caractère, & vous découvrirez que c'est un insigne fripon, qui ne cherche que ses propres intérêts.

Si je suis véritablement vertueux, quand je ne serais qu'un très pauvre lettré, ma vertu m'attirera de l'estime, & servira de modèle aux autres. Mais au contraire, si je suis un méchant homme, j'ai beau occuper les premières charges, ma conduite fera toujours censurée, & je deviendrai un objet de mépris pour tous les honnêtes gens.

Lorsqu'il s'agit de concerter avec quelqu'un une entreprise, examinez bien ses talents & sa capacité. Lorsqu'on fréquente les maisons des Grands, si l'on y fait le métier de flatteur, il faut avoir recours aux bassesses les plus indignes ; si l'on a l'âme noble, fière, on n'y gagne rien : ne vaut-il pas mieux s'en éloigner doucement, & sans bruit ?

Un homme rempli de grandes idées sur les richesses & sur les honneurs, fût-il un sage, ne se défendra pas longtemps de la corruption du siècle. Un homme entêté des rêveries qui se débitent par les sectateurs de Fo & de Tao, fût-il un bel esprit, ne se préservera pas d'un petit grain de folie, qui le rendra ridicule. Un homme attaché à son sens, fût-il d'un naturel bon & affable, deviendra capable d'une action violente. Un homme qui aime la gloire, fût-il de son fonds modeste & retenu, ne manquera pas de passer pour vain & orgueilleux. Un savant

Description de l'empire de la Chine

enivré de sa science, fût-il franc & sincère, se rendra incapable d'entrer dans la moindre affaire.

Quand on a à cœur d'être & de paraître sincère, on nomme chaque chose par son nom ; on appelle grand ce qui est grand, & petit ce qui est petit. Si au contraire on trouve du goût à exagérer & à mentir, on le fait d'abord dans des choses légères & de nulle conséquence ; & peu à peu on se forme l'habitude de ne jamais dire la vérité ; après quoi l'on passe pour un menteur de profession.

Quelqu'un m'a confié en dépôt un certain nombre de taëls ¹ ; quoiqu'il qu'il tarde à les demander, il faut se bien garder d'y toucher, afin de les lui rendre en mêmes espèces quand il viendra. C'est là la grande loi des dépôts. Que si l'on ne se fait point un scrupule de s'en servir ; quand même on substituerait une somme égale, ou même d'un argent plus pur, on se rend coupable, & cette faute doit être punie, sans quoi les dépôts ne seront plus respectés.

Ce que l'on prise infiniment dans le commerce de la vie, c'est un homme dont la bouche & le cœur s'accordent parfaitement. Combien y a-t-il de gens qui font gloire d'être généreux & libéraux ? Mais qu'ils se trouvent dans l'occasion, on verra que leur conduite dément ouvertement leur langage.

p.154 A entendre certaines gens, ils sont exempts de toute passion pour le sexe : mais à peine ont-ils achevé de parler, qu'ils vont acheter une concubine, & même une esclave.

Si l'on parle devant un autre des idées superstitieuses de quelques-uns sur la situation d'une maison ; quelle folie ! s'écrie-t-il, en se moquant ; le logement tourné à l'orient ou à l'occident, peut-il contribuer au bonheur d'une famille ? Cependant ce même homme, s'il lui faut creuser quelques pieds en terre, ou élever la poutre principale d'un bâtiment, est plus scrupuleux que personne sur le choix d'un jour heureux.

¹ Un taël est un mot portugais, qui signifie une once d'argent, qui vaut cent sols de notre monnaie.

Description de l'empire de la Chine

J'entends dire à un autre : si j'avais obtenu mon grade, & qu'on me mît en charge, on verrait avec quelle équité je remplirais mes fonctions : j'aurais un tout autre zèle pour le bien public, que certains mandarins que je ne veux pas nommer. On en voit d'autres, qui ayant emprunté quelque argent, éclatent contre le créancier qui vient demander ce qui lui est dû. Ont-ils prêté eux-mêmes à intérêt ; si cet intérêt n'est pas rendu au terme fixé, ils le font aussitôt entrer dans le principal, pour grossir les intérêts. Que de vacarmes pour un mot échappé, dont ils se croient blessés, eux qui traitent de bagatelle les plus grossières injures dont ils chargent les autres ! Peut-on voir une conduite plus bizarre & plus indigne d'un honnête homme !

Il faut se donner de garde d'être entier dans ses sentiments : il est plus à propos d'accorder quelque chose au sentiment des autres : au lieu d'un carré parfait que j'avais résolu de faire, je ferai par complaisance un carré oblong : par le moyen de cette complaisance j'exécute à peu près mon projet, & je n'offense personne.

Celui qui souhaiterait d'avoir une réputation qui fût comme l'or le plus pur, ou comme une pierre de prix, doit se résoudre à recevoir cet éclat du feu des tribulations. Le plus haut point de réputation où l'on puisse parvenir, c'est lorsqu'on dit d'un homme : son siècle ne pouvait se passer de lui.

@

De la manière de gouverner sa maison, & de l'appartement séparé des femmes

@

Ne donnez point d'entrée dans votre maison ni aux bonzesses, ni à certaine espèce de vieilles femmes, qui se mêlent de vendre des ornements de tête, des aiguilles, des pendants d'oreilles, des fleurs artificielles, ou de porter des remèdes, ou d'être entremetteuses de mariage. Leur principale occupation est de ramasser cent sortes de nouvelles de toutes les familles qu'elles visitent, pour en divertir votre femme & vos filles : encore n'est-ce pas là le plus grand mal : ce qu'il y a beaucoup plus à craindre, c'est qu'elles n'inspirent la galanterie, & le libertinage, & qu'elles ne ménagent des raptus & des enlèvements : ce sont là des pestes publiques, à qui l'entrée d'une honnête maison doit être interdite.

J'en dis autant de ces chanteuses qu'on introduit quelquefois jusque dans l'intérieur de la maison, & qui ne sont guère moins dangereuses. Quant aux sages-femmes, on ne peut s'en passer ; mais il faut les choisir d'une réputation saine : encore ne convient-il pas qu'elles aient trop d'habitude chez vous.

Quand on voit que dans une maison on se lève de grand matin, on peut conclure que cette maison est réglée, & p.155 qu'on n'y fait pas la débauche pendant la nuit : & lorsque cela est ainsi, on peut s'assurer que les esclaves & les domestiques ne sont ni libertins, ni fourbes, ni fripons. Au contraire ces maisons, où dès le soir on commence un grand festin, & où, lorsqu'il est grand jour, on est encore au lit, ce sont des maisons où règne le désordre, & qui sont sur le penchant de leur ruine.

N'ayez point chez vous de jeunes domestiques qui aiment à se parer, qui affectent des airs polis, & qui cherchent à plaire. On concevrait une mauvaise idée de votre sagesse. Pour ce qui est des femmes de vos esclaves, si elles ont de l'agrément dans leur personne, ne permettez jamais qu'elles entrent dans vos appartements : gardez-

Description de l'empire de la Chine

vous même de louer des nourrices trop bien faites : vous ne les auriez ni vues, ni entendu parler, & cependant vous ne pourriez dissiper mille soupçons injurieux qu'elles feraient naître.

De grandes joies sont d'ordinaire suivies de grands chagrins : il n'y a que dans une fortune médiocre qu'on goûte véritablement une joie tranquille & durable. Quand même vous seriez réduit au pur nécessaire, vous n'en serez pas moins heureux.

L'emploi d'un père de famille, c'est d'avoir l'œil à tout : il peut se dire à lui-même : si je suis attentif & vigilant, qui est-ce qui osera chez moi être oisif & paresseux ? Si je suis économe, qui osera être prodigue ? Si je n'envisage que le bien commun, qui osera chercher ses propres intérêts ? Si je suis franc & sincère, qui osera agir avec duplicité ? Non seulement les domestiques & les esclaves, mais encore les enfants & les petits-fils se formeront sur un si beau modèle. Aussi dit-on communément : la perfection de votre cœur, c'est de n'offenser jamais le Ciel : la perfection de votre extérieur, c'est-à-dire, de vos paroles & de vos actions, c'est qu'elles soient si sages & si mesurées, que vos enfants & vos domestiques puissent les imiter.

Il n'y a presque personne qui ne souhaite de se voir dans la prospérité, dans les honneurs, & dans l'abondance : mais qu'il y en a peu qui connaissent les devoirs de cette condition ! On se trompe si l'on regarde comme une chose aisée de s'y placer & de s'y maintenir. C'est la vertu & la capacité qui nous y élèvent : c'est par une suite de belles actions qu'on s'y maintient. Enfin c'est la science & la prudence qui y dirigent notre conduite. Si l'on manque de ces talents, on ne jouira pas longtemps de ses richesses & de ses honneurs : le seul sage sait les conserver par son application.

Les jeunes garçons & les jeunes filles ne doivent point s'assembler ni s'asseoir dans un même endroit, ni se servir des mêmes meubles ; ils ne doivent rien se donner de la main à la main ; une belle-sœur ne peut avoir d'entretien avec son beau-frère. Si une fille déjà mariée rend visite à ses parents, elle ne se mettra point à la même table que ses frères. Ces usages ont été sagement établis, pour séparer entièrement

Description de l'empire de la Chine

les personnes de différent sexe ; & un chef de famille ne saurait être trop exact à les faire observer.

Les jeunes fils de famille ne doivent point châtier eux-mêmes les domestiques & les esclaves qui ont fait quelque faute. Les filles & les femmes de la maison, ne puniront point non plus elles-mêmes leurs servantes ou les concubines : quand elles auront mérité le châtiment, on en doit donner avis au chef de famille, qui réglera avec bonté la punition, sans pourtant les punir lui-même : il y aurait à craindre que la colère ne le transportât.

Si les maîtres sont trop rigides, leurs valets les serviront avec moins d'affection. Il faut compatir à la faiblesse de ces malheureux : les jeunes ont peu de lumières, & les vieillards peu de force. Pour les bien gouverner, il faut joindre la gravité à la douceur : c'est le moyen de s'en faire aimer & respecter.

p.156 Il n'y a point de devoir plus important que celui d'instruire la jeunesse. Quand un jeune homme commence à étudier, ne lui faites pas de longues instructions sur la manière dont il faut vivre dans le monde : il suffit de l'aider insensiblement par la lecture des livres à acquérir cette sorte de science : inspirez-lui surtout la modestie, & le respect, & ne lui épargnez point les réprimandes & les corrections : c'est le moyen de détruire en lui l'esprit d'orgueil. Les habits trop magnifiques & les mets délicieux doivent de bonne heure lui être interdits. Ne permettez jamais qu'il ait la moindre liaison avec de jeunes gens mal élevés, ou enclins à la débauche. Moyennant cette attention votre fils se portera comme naturellement à tout ce qui sera droit & raisonnable.

C'est l'étude qui donne à un jeune homme un certain air de politesse, & je ne sais quel agrément, qui fait rechercher sa compagnie. Si vous ne lui inspirez pas cet amour de l'étude, & qu'au contraire vous lui permettiez de ne songer qu'à ses plaisirs, quelle figure fera-t-il, lorsqu'il se trouvera au milieu d'un cercle de gens polis & habiles ? Si l'on jette sur lui le moindre regard, il s'imaginera qu'on lui reproche son ignorance. Si le discours tombe sur des matières d'érudition, vous le

Description de l'empire de la Chine

verrez sourire niaisement, & faire semblant de comprendre ce qui se dit ; mais dans le fonds il souffre autant que s'il était assis sur des aiguilles ¹.

On voit des parents qui tiennent leurs enfants tellement attachés aux livres, qu'ils ne leur laissent rien voir ni entendre de ce qui se passe au dehors. D'où il arrive qu'ils sont aussi neufs que ce jeune homme, qui se trouvant par hasard dans la place publique, & y voyant un cochon : voilà un rat, dit-il, d'une énorme grandeur. Cet exemple fait voir qu'on peut devenir un sot avec beaucoup d'étude.

Quand l'esprit d'un enfant s'ouvre de plus en plus, & que vous avez pris soin d'exercer sa mémoire, en lui faisant apprendre des livres ordinaires ; instruisez-le par degrés des différents devoirs de la vie civile ; & pour mieux faire entrer vos leçons dans son esprit, servez-vous, ou de comparaisons familières, ou de quelques vers qui les renferment.

Que les femmes s'assemblent rarement entre elles ; il y aura moins de médisances & plus d'union entre les parents. On lit dans le livre des rites, que ce qui se dit dans l'appartement des femmes, ne doit point être entendu au dehors ; & de même, qu'elles ne doivent pas entendre ce qui se dit hors de leur appartement. On ne saurait trop admirer l'extrême délicatesse de nos sages, & quelles précautions ils ont apportées, pour empêcher jusqu'aux plus petites communications entre les personnes de différent sexe.

Cependant on voit aujourd'hui des femmes & des filles aller librement aux pagodes, & y brûler des parfums, monter dans des barques couvertes, & se promener sur l'eau : les maris le savent, & comment peuvent-ils le permettre ? On en voit d'autres regarder au travers du treillis, la comédie qui se joue dans la salle voisine, où l'on régale la compagnie. On rend ces treillis assez clairs, pour se laisser entrevoir. Il y en a même qui trouvent le moyen de montrer leurs petits souliers, & d'examiner par les fentes du paravent, l'air & les manières

¹ Expression chinoise.

Description de l'empire de la Chine

des convives. On les entend babiller, & faire des éclats de rire. L'œil des comédiens perce le treillis ; le cœur des conviés y vole. Mais ce qu'il y a encore de moins tolérable, c'est que ces comédies, où il ne s'agit que de représenter quelque belle action d'un sujet fidèle, d'un fils obéissant, d'un modèle de chasteté & d'équité, ne laissent pas d'être quelquefois mêlées d'intrigues amoureuses & de commerces criminels : est-il rien de plus dangereux pour les personnes du sexe ; & les conséquences n'en sont-elles pas infiniment à craindre ?

p.157 L'éducation des jeunes filles doit être bien différente de celle des jeunes garçons. Il faut que ceux-ci apprennent les livres anciens & nouveaux, pour se rendre capables de parvenir aux grades & aux dignités. Mais pour ce qui est des personnes du sexe, les leçons qu'on doit leur donner, se réduisent à la vigilance, à l'économie, à l'union, à l'obéissance, au travail ; voilà quelle doit être toute leur science. On ne peut mieux louer la vertu d'une femme, qu'en disant qu'elle n'est pas savante.

Il y a une espèce de femmes qui parcourent les maisons, & vont de porte en porte, frappant un petit tambour jusqu'à ce qu'on les arrête : tantôt elles chantent des vers : tantôt elles récitent quelque histoire, qu'elles accompagnent de mimes, & de gestes propres à divertir. Leur style est simple & populaire ; & il n'en coûte que quelques deniers pour les payer de leurs peines. Les femmes & les jeunes filles se plaisent infiniment à entendre ces chanteuses : on en voit souvent de différentes familles, qui se rassemblent dans la même maison où elles les appellent. On les laisse d'abord chanter dans la première cour hors de la salle : ensuite on les fait entrer. La scène commence par des récits, qui n'enseignent que la vertu. Insensiblement elles tombent sur la galanterie ; elles racontent les malheurs de deux personnes qui s'aiment passionnément, sans pouvoir se le témoigner : on les écoute : on est attendri, on soupire, on pleure même quelquefois. Mais quel est enfin le dénouement de l'intrigue ? Des libertés furtives, & des plaisirs criminels. Quelles impressions funestes ce scandaleux amusement ne fait-il pas sur de jeunes cœurs ? Comment l'accorder avec les

Description de l'empire de la Chine

enseignements que nos anciens sages nous ont laissés sur la demeure des personnes du sexe ? Ils veulent que leurs oreilles n'entendent jamais de paroles tant soit peu contraires à la pudeur, & qu'aucun objet peu modeste ne se présente à leurs yeux. Voilà ce qui demande toute la vigilance d'un père de famille.

Dès qu'un jeune garçon a atteint sa douzième année, l'entrée de l'appartement intérieur doit lui être défendue : de même une jeune fille à cet âge ne doit plus avoir la liberté de sortir de son appartement : qu'on ne dise point, ce sont encore des enfants, il n'y a rien à craindre. On ne se défie point de vieilles domestiques ; elles vont & viennent partout : cependant c'est par leur canal, que des mots secrets pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons. De là quel désordre !

Lorsque dans l'appartement des dames on n'entend point chanter des lambeaux de comédie, ni contrefaire la voix des comédiens, c'est signe qu'il y a de l'ordre & de la vertu. Si dans le temps que le mari est retiré avec sa femme, on n'entend point des éclats de rire ; c'est une marque qu'ils se traitent avec respect. On ne doit pas souffrir que pendant la nuit, les domestiques errent par la maison sans lumière. Cette précaution est nécessaire, & pare à de grands inconvénients : le maître & la maîtresse sont également intéressés à faire observer cet usage.

@

Des maisons de ville & de campagne

@

p.158 On voit une infinité de gens qui sont tout occupés du soin de donner une bonne situation, & un aspect favorable à la sépulture de leurs ancêtres, s'imaginant que le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de cette situation & de cet aspect. Mais lorsqu'il s'agit de leur propre logement, ils ne s'informent point à quelle constellation il répond, ni si le corps de logis est dominé par l'élément du feu, ou par celui de l'eau, s'il doit être plus ou moins exhausé, si la grande porte doit être sur une telle ligne, ou sur une autre, afin que les richesses ne s'écoulent pas de la maison ; que la prospérité y entre, & que l'adversité ne s'y puisse pas glisser ; c'est à quoi on ne donne nulle attention. Cependant ce sont ces maisons, où nous prenons notre repos, où nous passons le jour & la nuit, où les enfants naissent, où ils sont nourris & élevés. Nos propres maisons influent bien plus sûrement, & plus directement sur tout ce qui nous regarde, que la sépulture de nos ancêtres.

On entend souvent parler de sortilèges, d'enchantements, de maléfices, de diableries ; & l'on prétend que ce sont les charpentiers ou les maçons, qui étant chagrinés sur leur travail, ou bien mal payés, de désespoir jettent des sorts sur les bâtiments qu'ils élèvent. J'avouerai que j'ai été longtemps incrédule sur cet article : ma raison était qu'un honnête homme, qui ne voit rien en lui, qui puisse le faire rougir, attend uniquement du Ciel la prospérité & l'adversité. *Ho fou yeou tien.*

Cependant ce que j'ai vu chez une personne de ma connaissance, m'a un peu guéri de ce préjugé : après sa mort ses enfants & ses petits-fils s'acharnèrent si fort au jeu, qu'en peu de temps leur bien fut dissipé. Comme on démolissait une muraille, on y trouva une assiette avec certain nombre de dés & une main d'homme faite de bois : & j'avais déjà ouï dire, que c'était ainsi qu'on jetait les sorts. J'avoue que cette découverte jointe aux malheurs & à la ruine de cette famille, me rendit un peu plus crédule. D'ailleurs je fais réflexion que dans le Code

Description de l'empire de la Chine

de nos lois, il y a des peines imposées à ceux qui se mêlent de sortilèges ; ce qui suppose qu'il y en a effectivement.

Ainsi donc quand on élève de grands bâtiments, qu'on entreprend une affaire importante, il faut bien se garder d'une épargne sordide, qui pourront donner lieu à la canaille de jeter des sorts & des malédictions. C'est un proverbe parmi le peuple, que le diable entend les paroles concertées du pacte fait avec le magicien ; & que la charpente entend ce que le charpentier prononce dans son indignation. Je sais bien que de mille évènements qu'on attribue à ces maléfices, il ne s'en trouvera guère qu'un ou deux, où l'opération du diable soit certaine. Cela doit suffire, pour ne pas s'exposer à ces malheurs.

Des vers peu honnêtes, des pièces de galanterie, des peintures immodestes, en un mot tout ce qui peut salir l'imagination, ne doit jamais se trouver dans la maison d'un homme qui a de la probité & de la vertu. Car enfin si cela est exposé aux yeux des femmes & des enfants, comment osera-t-on leur prêcher l'honnêteté & la pudeur ? Il en est de même que des armes & des remèdes violents, qu'on ne laisse point traîner dans une maison, & qu'on a soin d'enfermer sous la clef, de peur que les enfants n'y touchent, & ne se donnent la mort.

p.159 Ceux qui ont des biens à la campagne, songent sans cesse à arrondir leurs possessions. Le proverbe dit, que quand vous achèteriez la Chine dans toute son étendue, vous auriez encore des champs voisins des vôtres. Ainsi à quoi bon tant de soins pour s'agrandir, & faire de nouvelles acquisitions ? Les biens que vous laisserez à votre mort, passeront en d'autres mains : ces grandes acquisitions susciteront peut-être des ennemis à votre famille, qui ne cesseront de la persécuter. Si vous aviez moins accumulé de terres, vos enfants auraient vécu dans une douce médiocrité, & en auraient joui paisiblement.

Ceux qui acquièrent des terres, font voir qu'ils sont fort riches. Ceux qui les vendent, donnent une preuve de la décadence de leur maison : c'est le besoin qui les y force. Ce que je veux dire par là, c'est que vous ne devez point vous prévaloir du besoin où est celui qui vend sa terre,

Description de l'empire de la Chine

pour ne la pas payer ce qu'elle vaut. Il faut qu'un prix honnête le satisfasse.

Croyez-vous perdre votre argent, en le donnant de la sorte ? Ce que vous acquérez, ne vaut-il pas ce que vous livrez ? N'est-ce pas comme si l'argent n'était pas sorti de vos mains ? Voici le sens de quelques vers, qui ne viennent pas mal à propos à ce que je dis. Ces montagnes verdoyantes, ces paysages charmants, ce sont d'autres familles, maintenant ruinées, qui les ont possédées ; que ceux qui en jouissent actuellement ne s'en glorifient pas, d'autres après eux en deviendront encore les maîtres.

On plante beaucoup d'arbres autour des maisons de campagne, soit qu'on s'imagine que ces arbres portent bonheur, soit qu'on n'ait en vue que d'avoir une enceinte riante. Quand je vois un petit village environné de bois qui ombragent de tous côtés les campagnes, je juge que les familles qui l'habitent sont à leur aise : mais si j'aperçois de gros arbres abattus de côté & d'autre, c'est une marque certaine de leur indigence, & de leur pauvreté.

J'en dis autant des sépulcres que vos ancêtres ont eu soin d'environner de mûriers, & d'arbres à suif. Si on vient à les couper, c'est une marque certaine, ou de l'extrême pauvreté des descendants, ou de leur avarice & de leur mauvais cœur. Comme dans chaque famille il y a des pauvres & des riches, ceux-ci doivent aider les autres, afin de prévenir une semblable faute, qui ternirait à jamais leur réputation.

L'acquisition des terres est préférable à la grandeur & à la magnificence des bâtiments. Qu'un logement ait sur le devant un ruisseau ou un étang, & sur le derrière un jardin ; que la porte avec ses appartenances fasse le premier corps de logis : qu'en avançant on trouve une cour, & au fond la salle pour recevoir les visites : qu'on entre ensuite dans une troisième cour, où soit l'appartement du maître de la maison : qu'il suive une quatrième cour avec les offices : que chacun de ces corps de logis ait quatre ou cinq chambres de plain-pied ; voilà tout ce qu'il faut pour les personnes les plus riches & les plus qualifiées.

Description de l'empire de la Chine

Mais quand vous achetez une terre, ne craignez point de l'acheter à un plus haut prix qu'elle ne vaut, le surplus que vous donnez, est compensé par plus d'un avantage. Premièrement, vous assistez celui que la misère force à vendre sa terre. En second lieu, vous lui ôtez l'envie de rentrer dans cette terre en vous remboursant, ou de demander en justice une augmentation de prix. Enfin, si après votre mort, vos enfants viennent à déchoir de leur fortune, ils auront plus de peine à vendre une acquisition, dont on ne leur offrira qu'une partie de ce qu'elle aura coûté. Car, comme dit le proverbe, la glace qui est fort épaisse, est plus longtemps à se fondre ; & les tuiles, qui sont épaisses & bien liées, sont plus difficilement emportées par l'orage.

@

De quelques règles de conduite auxquelles on ne fait pas assez d'attention

@

p.160 Il y a des gens qui n'aiment que les vertus tranquilles, & qui écartent tout ce qui est pénible : pour justifier leur paresse, ils la couvrent du beau prétexte de soumission aux ordres du Ciel. Ignorent-ils que le Ciel leur ayant donné de l'esprit & des talents, il veut qu'ils les mettent en œuvre, & qu'ils le secondent, en faisant tout ce qui dépend de leurs soins & de leur vigilance ?

Je blâme également ces désirs inquiets de s'enrichir & de faire fortune. Jouissez paisiblement de la récompense que le Ciel a accordé à votre travail, & ne portez pas plus loin vos vues. Voici un proverbe assez connu, & dont vous devez vous appliquer le sens : que les voyageurs hâtent le pas, ou qu'ils aillent le train ordinaire, la journée étant fixée, ils n'ont que tant de chemin à faire. De même contentez-vous de la condition conforme aux talents que vous avez reçus du Ciel.

Le printemps donne des fleurs, & l'automne des fruits ; c'est là l'ordre des saisons. De même la science ne s'acquiert que par le travail. Nos lumières & nos connaissances se multiplient à proportion de nos efforts & de notre application. Une action passagère peut n'être pas remarquée : mais quand une passion est enracinée dans un cœur, il ne faut pas l'observer de bien près pour l'apercevoir.

Combien en voit-on qui ne cherchent rien moins que ce qu'ils paraissent chercher ? Ils auraient la passion qui les domine, quand même ils sauraient ne devoir jamais obtenir ce qu'ils semblent poursuivre avec le plus d'ardeur.

Si un jeune homme va dans les places, ou dans les lieux où l'on s'assemble en foule, comme, par exemple, au spectacle des lanternes, ou aux comédies qui se donnent en public, il faut qu'il soit accompagné d'un ami sage, ou qu'il soit suivi d'un vieux domestique : encore doit-il être très attentif sur lui-même, & veiller à la garde de ses yeux, pour

Description de l'empire de la Chine

ne pas jeter inconsidérément des regards, qui seraient remarqués, & feraient naître des soupçons injurieux à sa réputation.

Un homme vain de son prétendu mérite, & qui recherche avec trop d'empressement l'estime des hommes, ne s'attirera que du mépris. Il faut pareillement éviter ces airs empressés, par lesquels on prétend marquer son affection à un ami, & encore plus l'usage des visites trop fréquentes : la familiarité fait naître le mépris : quand on se voit moins souvent, on se porte plus de respect, & les amitiés durent plus longtemps.

Faire du bien, parce qu'on espère d'en recevoir, c'est une conduite qui finit d'ordinaire par des inimitiés. Si vous ne faites une bonne œuvre, que pour en instruire aussitôt le public, vous verrez vos défauts les plus secrets attaqués par la médisance.

Avoir beaucoup d'esprit, & négliger l'étude, sans songer à se rendre utile au public ; être dans une grande place, & avoir l'autorité en main, sans soulager les misères du peuple, ni laisser aucun monument de son zèle pour le bien commun ; c'est contredire les vues bienfaisantes du Ciel, qui ne vous a élevé que pour l'utilité publique.

Quand on est né dans une fortune médiocre, on ne s'occupe guère de grands projets : ainsi l'on est dans la disposition la plus propre à aimer l'étude. Quand on est né dans l'éclat & dans l'opulence, il coûte peu de répandre des bienfaits, & ^{p.161} c'est le temps de secourir les malheureux. S'il se trouve des gens qui, jusque dans l'indigence, conservent un désir sincère de secourir les misères d'autrui, ou qui, au milieu des richesses & des honneurs, s'appliquent sérieusement à l'étude de la sagesse, ce sont là des âmes du premier ordre, & qu'on ne saurait assez estimer.

On en voit parmi les heureux du siècle qui se plaisent à accorder des grâces ; mais ils les accompagnent souvent de certains airs de fierté & de hauteur, qui choquent quiconque se voit obligé d'implorer leur protection. D'un autre côté, la plupart de ceux qui se trouvent dans une fortune vile & abjecte, deviennent si timides & si réservés, qu'ils

Description de l'empire de la Chine

paraissent comme abîmés dans leurs disgrâces : ils sont inaccessibles & insociables. Double défaut à éviter.

Celui qui n'a pas essuyé de grandes traverses, ne connaît pas les douceurs d'une vie paisible. Celui qui n'a pas eu affaire avec des gens fâcheux & intéressés, n'estime pas assez le bonheur de vivre avec des amis fidèles & complaisants. Celui qui ne s'est pas trouvé dans certains pas glissants, ignorera avec quelle adresse on doit s'en tirer.

Un homme qui a été éprouvé par des revers de fortune & par la malice de ses ennemis, sans y succomber, sort de ces sortes d'épreuves plein de courage & de confiance. Il lui arrive la même chose qu'à ceux qui mangent du fruit kan lan ¹, qui fait sentir son amertume & son âpreté, mais qui laisse dans la bouche un goût exquis, & une fraîcheur admirable.

Si l'occasion se présente de tirer un homme d'un danger, en lui tendant la main, ou de calmer des personnes en colère, ne perdez pas cette occasion de faire du bien : si cependant vous ne cherchez alors que votre intérêt, ne croyez pas agir en vrai sage ; un homme du commun en fera autant.

Il dépend de moi de ne point donner lieu à la médisance, mais non pas d'empêcher les médisants de parler. Si je marche la nuit dans les rues, j'ai beau me répondre que je n'ai nul mauvais dessein sur la maison de personne, les chiens ne laisseront pas d'aboyer contre moi.

Une passion dont on ne se délivre point, ressemble à un papillon qui voltige autour de la lampe, jusqu'à ce que la flamme l'ait brûlé.

Un voyageur prudent & avisé ne fréquente que les grandes routes : il ne cherche point, pour abréger, des sentiers peu battus, lesquels le conduiraient ou à un précipice, ou dans des bois impénétrables, ou dans des gorges de montagnes qui n'ont point d'issue : c'est le grand chemin qu'il faut tenir, le terme se trouve au bout.

Ceux qui subtilisent, & dont la finesse supplée à l'habileté, ne

¹ Espèce d'olive.

Description de l'empire de la Chine

réussissent jamais : l'attachement à un petit intérêt cause souvent de grosses pertes. Faisons donc en sorte que notre candeur & notre droiture éclatent dans toutes nos entreprises.

Celui dont les démarches sont droites & sincères, s'il réussit, a la consolation de ne s'être pas fatigué en vaines recherches : s'il ne réussit pas, il a celle de n'avoir rien fait dont il doive se repentir.

Le laboureur qui aspire à une abondante récolte, ne jette point sa semence dans une terre inculte & au milieu des ronces. Si vous parlez en vue d'obtenir une grâce, que vos paroles n'aient rien que de doux & d'honnête. Si vous donnez des ordres que vous vouliez être observés, qu'ils ne soient pas trop sévères. Si vous voulez qu'un commerce de présents mutuels continue entre vous & vos amis, n'en faites pas de trop précieux.

Il arrive souvent que dans les palais des Grands, le maître est honnête, civil, & exempt de toute fierté ; tandis que ses domestiques ont des airs hautains & dédaigneux. Un sage, jaloux de sa réputation, ne doit aller chez eux que quand la nécessité l'y oblige : il vaut mieux p.162 qu'un Grand se plaigne de la rareté de vos visites, que de vous faire sentir qu'il en est fatigué.

Les enfants qui font paraître trop d'esprit, sont semblables à ces arbres, dont les fleurs sont doubles ; elles ne laissent après elles aucun fruit.

Quand la fortune nous devient contraire, retirons-nous tout doucement, & ne croyons pas la rapprocher de nous par les mouvements extraordinaires que nous nous donnerons. S'obstiner à aller contre vent & marée, c'est presque toujours s'exposer au naufrage.

La vie est longue pour les uns, & courte pour les autres : qui peut savoir quelle sera la durée de la sienne ? Anciennement, lorsqu'un homme avait à passer une rivière un peu large, il réglait auparavant avec sa femme tout ce qui concernait sa famille & ses biens. Ce trait renferme une grande leçon ; on a voulu nous dire, que dès qu'on est

Description de l'empire de la Chine

arrivé au moyen âge de la vie, on doit à chaque instant songer à la mort.

Le sage ne dit point : rien ne presse de mettre ordre à mes affaires ; en voici une en particulier qui est personnelle, & dont on ne doit pas se décharger sur autrui ; c'est le choix de sa sépulture. Ce n'est pas que j'ajoute foi aux fables & aux rêveries du fong chouï ¹ : les richesses, les honneurs, & tout ce qui arrive aux hommes, est réglé par les ordres du Ciel. Il n'y a point d'autre cause de la félicité, comme il n'y a point de secret de parvenir aux degrés, sans entrer dans la salle des examens. Ainsi ce n'est point les contes fabuleux du fong chouï, qui me touchent : mais enfin en quittant le monde à la mort, j'y laisse mon corps, & il doit m'être cher. Convient-il de laisser à une veuve affligée, ou à un orphelin désolé, le soin de chercher un endroit propre à le conserver ?

Presque tous ceux qui font un long voyage, se fournissent de différentes sortes d'armes, que peut-être ils ne savent pas manier. On voit de jeunes lettrés du nord, d'un teint blanc, fluets, & délicats, passer dans les provinces méridionales, armés de sabres & de flèches, pour faire parade de bravoure. Ils ne savent pas que des gens sans armes, s'ils tombent entre les mains des voleurs, ne perdent que leur argent : comme on ne les craint pas, on n'a garde d'attenter à leur vie : trop de précaution l'expose.

Voyez ces vieux routiers de marchands, lorsqu'ils sont en voyage, ils affectent de porter des habits amples : ils n'ont presque point d'argent dans leur bourse : ils ne s'avisent point de faire de grandes journées : ils logent dans les hôtelleries ordinaires. S'ils voyagent par eau, ils examinent le caractère des maîtres de barque, auxquels ils se fient : ils écartent d'eux les personnes débauchées : ils s'interdisent le jeu : ils sont sobres, surtout pour le vin, & réglés pour le sommeil ; aussi est-il rare qu'il leur arrive le moindre accident.

Dès l'enfance jusqu'à la vieillesse, le cœur de l'homme, de quelque

¹ Par ce mot les Chinois entendent l'exposition d'une sépulture, ou d'une maison.

Description de l'empire de la Chine

condition & de quelque caractère qu'on l'imagine, n'est jamais exempt de crainte : on craint le juste Tien, on craint les esprits, on craint un père & une mère, on craint un maître, on craint les lois, on craint le prince, on craint les dérèglements des saisons, on craint des mauvaises affaires, toute la vie se passe ainsi dans la crainte.

Aimer la propreté & l'arrangement, rien de plus louable & de plus digne d'un honnête homme : mais porter l'un & l'autre jusqu'à l'excès, c'est une vraie folie. On trouve des gens, qui dans le temps même qu'il leur survient une affaire importante, prennent froidement un miroir pour s'y considérer, ou se mettent à frotter un vase de parfums, ou bien à secouer doucement la poussière de leurs habits. Enfin ils feront précéder cent occupations frivoles à l'affaire ^{p.163} dont ils devraient uniquement s'occuper. Ils s'attirent d'ordinaire l'indignation de tous ceux qui sont témoins de leur lenteur. Excès d'arrangement pardonnable à des gens d'une vie unie & désoccupée, mais qui n'est pas supportable dans un homme dévoué par ses emplois à l'utilité publique.

Si lorsque vous êtes prêt d'intenter un procès, vous songiez à tout ce que la partie adverse ne manquera pas de dire à votre déshonneur, vous jetteriez sur-le-champ au feu tous vos papiers.

Vivre sans s'embarrasser de mille soins inutiles, c'est le moyen d'être heureux ; être heureux dans sa condition, c'est le moyen de jouir d'une longue vie. L'un perd par trop d'activité, ce qu'un autre gagne en se possédant lui-même.

Le secret est l'âme des grandes entreprises. Un ancien traçait la minute d'un projet sur les cendres, afin qu'il ne restât aucun vestige de ce qu'il avait écrit.

Sur les discours qui se tiennent en notre présence

@

Ne vous attachez point aux discours des gens du commun : ils ne sont d'aucune utilité ; mais écoutez avec attention les sages, vous aurez toujours de quoi profiter. Pour ce qui est de nous autres lettrés, il ne doit rien nous échapper de vain & de frivole. Il faut qu'on ne trouve pas plus à changer à nos entretiens, qu'à ce qui se grave sur le marbre. Que les maximes du peuple passent avec la même vitesse vos oreilles, qu'un oiseau qui fend les airs, & qui ne laisse après lui aucune trace.

Trois sortes de discours qu'il ne faut point entendre ; ceux où l'on parle de galanterie & d'attachements illicites : tels sont ceux d'une femme qui a oublié ce qui fait la gloire de son sexe ; ceux où l'on propose un avantage qu'on ne peut obtenir que par une injustice : tels sont les discours du peuple ; ceux qui partent d'un cœur double & d'une bouche peu sincère : tels sont les discours des malhonnêtes gens.

Celui qui d'abord, & presque avant que de m'entendre, est de mon sentiment, & s'empresse à me le témoigner, je dois le regarder comme un homme très dangereux, & dont la compagnie est à éviter.

Si je me trouve dans un cercle, où il y ait de ces gens qui se plaisent à lancer contre les autres des traits malins & empoisonnés, je dois me tenir sur la réserve, & dans le silence. C'est une instruction muette, qui ne laisse pas d'être éloquente.

Il ne faut qu'entendre parler un homme, pour connaître quelle est sa passion dominante. Celui qui aime le plaisir, n'ouvre la bouche que pour parler des charmes & des agréments du sexe. Un joueur fera tomber le discours sur les adresses du jeu. Un marchand avide de gain, ne sait vous entretenir que de son commerce, & du profit qu'il en retire.

Si l'on parle de moi, & que je sente qu'on ait raison, je songe à me corriger. Mais si en rentrant en moi-même, je ne vois rien de quoi je puisse rougir, j'écoute la médisance, & n'y fais plus d'attention. Les anciens ont sagement dit que le moyen d'imposer silence aux

Description de l'empire de la Chine

médisans, c'est de ne jamais avoir d'éclaircissement avec eux. Plus vous marquerez de vivacité, plus ils auront d'ardeur à soutenir ce qu'ils ont témérairement avancé.

Les personnes riches & les magistrats ne doivent faire nulle attention aux rapports de leurs domestiques & des ^{p.164} huissiers de justice. Ceux qui sont d'une condition médiocre ne doivent pas de même ajouter foi aux discours de leurs femmes ; la pénétration de celles-ci est ordinairement bornée, & les vues des autres sont communément intéressées : ce serait s'exposer à des démarches dangereuses.

Si j'apprends qu'on trouve à redire à ma conduite, j'examinerai soigneusement toutes mes actions, sans m'inquiéter pour savoir quel est celui qui me blâme. Les avis donnés sans dessein, & comme par hasard, sont d'ordinaire bien fondés. Les personnes d'un rang distingué, ont des défauts dont elles ne s'aperçoivent pas, & que le peuple sait bien remarquer. Le sage empereur Chun allait secrètement écouter ce que ses sujets disaient de lui, & il en profitait.

Celui qui donne légèrement sa parole, est sujet à y manquer. Il vaut mieux ne pas faire de promesses, que de ne pas tenir celles qu'on a faites.

Je dois être en garde contre ceux, qui ayant connu mes penchants & mes aversions, s'avisent de me donner des conseils. Si je les suis, il m'en coûtera ma fortune, & peut-être ma réputation.

On prête aisément l'oreille à la flatterie : songez que tout flatteur a l'âme basse & intéressée. On n'écoute pas volontiers une juste réprimande. Sachez que celui qui ose la faire, est un véritablement honnête homme, qui veut sincèrement votre bien ; c'est lui qu'il faut écouter.

@

De l'attention qu'on doit avoir à ses propres discours

@

Il est un caractère de gens hardis jusqu'à la brutalité, qui ne ménagent personne, qui diront en face à un honnête homme ce qu'il y a de plus capable de le chagriner, qui relèveront la turpitude de familles, & les désordres les plus cachés des personnes du sexe : ces gens-là font d'ordinaire une fin tragique. Ces langues malignes & piquantes apprendraient à parler avec plus de réserve, si leurs yeux venant à se dessiller, apercevaient les esprits qui sont les témoins, & qui deviendront les vengeurs de ces excès.

Un homme simple, un ignorant, parle avec emphase des pagodes, & des pratiques introduites par les fausses sectes : il infatue de ses idées tout un village : laissez-le dire, & contentez-vous de ne le point écouter. Si vous entrepreniez de le désabuser, vous n'y gagneriez que des outrages.

Quand un homme est capable de réflexion, & qu'il lui ait échappé quelque parole indiscrete, contentez-vous de lui faire sentir que vous ne l'approuvez pas. Cela suffit, afin qu'il rentre en lui-même, qu'il se reproche sa faute, & qu'il s'en corrige. Que s'il est homme à n'en pas rougir lorsqu'il y réfléchira, tout ce que vous pourriez lui dire serait inutile.

Certaines façons de parler proverbiales ne sont bonnes que dans la bouche du peuple. Des discours fardés & trop étudiés ne sont propres qu'à ceux qui croient se rendre agréables par leurs minauderies : l'enflure des paroles & les grands mots doivent se réserver pour le théâtre. Si un philosophe donne dans ces défauts, c'en est fait de sa réputation.

Un festin, une partie de divertissement n'est ni le temps, ni le lieu de proposer des questions embarrassantes & subtiles, ni de parler d'érudition, & de faire le savant. Un homme de ce caractère se rend insupportable, & se fait éviter de toutes les personnes sensées.

p.165 La raillerie est la maladie des gens vains & superbes, & leur attire infailliblement quelque mauvaise affaire. De même un grand

Description de l'empire de la Chine

parleur ne manque presque jamais d'ennemis. L'homme sensé parle peu, & écoute beaucoup. Le sage Yen a très bien dit, que quand vous auriez toutes les connaissances imaginables, vous n'en devez pas être moins lent à ouvrir la bouche, & à parler.

Cacher les défauts des autres, & publier leurs vertus, c'est le caractère d'un honnête homme, & le moyen de se rendre aimable à tout le monde.

Si vous êtes dans l'affliction, n'allez pas fatiguer tous ceux que vous voyez, du récit de vos malheurs. Quoique par un air triste & compatissant on semble prendre part à vos peines, le plus souvent l'histoire ennuyeuse que vous en faites, impatiente intérieurement ceux qui vous écoutent : quel avantage trouvez-vous donc à les entretenir de vos disgrâces ? En êtes-vous moins malheureux ? Traiter l'ami en ami, & l'ennemi en ennemi ; maxime d'un homme sans religion. Il n'y a point de gens de bien au monde ; maxime d'un homme sans vertu.

La fierté ne sied à personne ; mais elle révolte & indigné tout le monde, lorsqu'elle se trouve dans un homme qui s'est élevé de la poussière, & qui dans cette élévation oubliant l'obscurité de sa naissance, ne présente à ceux qui l'abordent, qu'une mine & des manières hautaines & impérieuses.

Quand vous êtes tenté de parler des défauts d'autrui, il faudrait auparavant jeter un coup d'œil sur votre propre conduite.

Celui qui n'est pas dans les charges, n'imaginera jamais combien il est difficile de gouverner les peuples : celui qui n'a pas d'enfants, ne saura point jusqu'où vont les soins, & la sollicitude d'un père & d'une mère ; jugez du reste par ces deux exemples, & convenez avec moi qu'il ne faut pas parler légèrement des devoirs, qu'on n'a pas été dans l'occasion de remplir.

Intimes amis tant qu'on voudra, il ne faut pas pour cela se découvrir tout ce qu'on a dans l'âme, ni révéler les choses les plus secrètes : car enfin l'homme étant aussi inconstant qu'il l'est, l'amitié peut se refroidir, & alors on sera tenté d'abuser contre vous des connaissances

Description de l'empire de la Chine

qu'on tient de vous. Des amis ne doivent pas non plus dans un moment de chagrin se reprocher des vérités d'une manière trop sèche, la colère s'apaise ; on réfléchit sur ce qu'on a dit, & l'on a de la confusion de s'être échappé de la sorte.

Dans le moment que la colère s'empare d'un homme, qui est prêt de décharger son cœur contre celui qui l'a offensé, ne vous opposez pas brusquement à ses saillies : vous ne feriez qu'irriter sa passion ; mais attendez que son feu se soit un peu ralenti, alors insinuez-vous adroitement dans son esprit, prenez-le en particulier, & par des remontrances douces & charitables, aidez-le à se reconnaître, & à réformer lui-même son cœur. C'est ainsi qu'on réussit à corriger les hommes de leurs défauts.

Celui qui souffre la pauvreté sans murmurer, l'adversité sans se chagriner, les calomnies sans disputer, les importunités sans s'impatienter ; en un mot, un homme qui est le maître de son cœur & de sa langue ; c'est ce que j'appelle un homme de mérite, & qui est né pour les plus grandes entreprises.

C'est dans un festin, ou un voyage, qu'il échappe souvent des paroles indiscrètes. Quand un mot est une fois parti, un char attelé de quatre chevaux ne l'atteindrait pas : jugez de là combien l'on doit veiller sur ses paroles.

Savoir égayer la conversation sans hasarder certaines plaisanteries, c'est un talent qui a son prix, quoique Confucius ait dit qu'après un entretien libre & enjoué, il n'est pas aisé de prendre un air grave & modeste. Le mal est qu'on passe de l'enjouement à la plaisanterie, de la plaisanterie à la raillerie, & de la raillerie ^{p.166} à la satire. Si ces petits jeux d'esprit finissent presque toujours par des inimitiés, à quoi sont-ils bons ?

On se trouve à un festin ou dans une assemblée ; ceux qui y sont avec vous, ne sont ni d'un même rang, ni d'un même caractère. Il y en aura dont les manières ont quelque chose d'irrégulier, ou qui ont quelque difformité dans le visage & dans la taille. Il s'en trouvera d'autres, qui bien que d'une naissance obscure, se sont élevés aux

Description de l'empire de la Chine

grands emplois, ou qui ayant été dans la splendeur & dans l'opulence, sont déchus de cet état. C'est dans ces occasions qu'il faut être très réservé à étudier toutes ses paroles, pour ne rien dire qui puisse choquer personne.

Si par quelque réflexion peu mesurée qui vous échappe faute d'attention, vous offensez quelqu'un des présents, outre l'incivilité grossière où vous tombez, vous vous faites un ennemi irréconciliable. Convient-il de parler d'intégrité devant une personne qui est connue pour avoir rendu sa probité suspecte ; ou de droiture devant un homme qui passe pour avoir l'esprit faux & dissimulé ?

La raillerie est un vice, que n'évitent guère ceux qui se piquent de bel esprit, ou bien qui par orgueil & par esprit de domination croient avoir sur les autres une supériorité de mérite. Ces gens-là se brouillent d'ordinaire avec leurs meilleurs amis, & jettent le trouble dans les familles les plus tranquilles, par l'indiscrétion de leur mauvaise plaisanterie.

J'ai ouï dire qu'un jeune homme avait acheté une fort belle ceinture : il rencontre un de ses amis : celui-ci ayant considéré cette nouvelle emplette, croit reconnaître l'ouvrage de sa sœur : il demande d'où il a eu cette ceinture. L'autre qui aimait à plaisanter : c'est un présent, dit-il, de Mademoiselle votre sœur. Il ne lui en fallut pas davantage pour lui faire naître des soupçons désavantageux à l'honneur de sa sœur ; & ne doutant point qu'il n'y eût là quelque intrigue, à peine fût-il de retour dans sa maison, qu'il éclata en invectives, & s'abandonna à tous les transports de colère que nulle raison ne pût apaiser. Sa sœur en conçut tant de chagrin qu'elle en mourut. L'on apprit dans la suite que la ceinture avait été dérobée dans la maison par une vieille femme du voisinage, qui l'avait vendue à la première boutique. Ce seul exemple fait connaître quelles sont les suites funestes d'une mauvaise plaisanterie. Le proverbe dit : gardez-vous de débiter des fables en présence d'un homme simple & crédule ; il les prendrait pour des vérités.

@

Sur les devoirs de la vie privée

@

Il n'y a point de mal à cela, *pou ouei kouo*. Ces trois caractères, combien de fois n'ont-ils pas éteint les lumières de la raison, dans ceux-là même qui se piquaient de droiture ? Il n'y a pas moyen de faire autrement, *mo nai ho* ; ces trois lettres, combien de brèches n'ont-elles pas faites à la réputation des sages ?

Celui qui fier de son rang & de son pouvoir, ou qui étant enflé de la science, est plein de mépris pour les autres, ressemble fort à un homme, qui placé sur un brillant monceau de glace, s'applaudit de son élévation : lorsqu'il y pense le moins, le soleil darde ses rayons, la glace se fond, & notre homme si satisfait tombe dans un tas de boue.

Vous ne songez qu'à vous avancer : mais faites la réflexion suivante. Ne perdrai-je point d'un côté, pendant que je veux gagner de l'autre ? Creuser à l'Est pour remplir un vide qui est à l'Ouest, c'est se donner une peine bien inutile.

Vous êtes déchu d'un degré du rang ^{p.167} où vous étiez élevé : dites-vous à vous-même : eh bien, je vivrai avec moins de délicatesse & de splendeur ; mais je vivrai plus tranquillement. Êtes-vous hors du tracas des affaires ? Travaillez à votre perfection, & réglez vos vues & vos désirs. Êtes-vous en place ? examinez souvent votre conduite, mais surtout observez vos paroles.

Recevoir un outrage, & le recevoir sans se plaindre, parce qu'on appréhende le pouvoir de celui qui le fait ; ce n'est pas là la vertu de patience ; mais souffrir un mépris de celui dont on n'a rien à craindre : c'est ce que j'appelle être véritablement patient.

Le Ciel a produit les différentes sortes de grains pour la nourriture de l'homme : si l'on en use avec trop de réserve, l'on souffre la faim ; si on n'en prend point du tout, on n'est pas longtemps en vie. Il faut donc user de ces biens : mais est-il permis de les dissiper, comme font la plupart des riches, qui ne daignent pas veiller sur leurs domestiques,

Description de l'empire de la Chine

lesquels en font un prodigieux dégât ? Combien a-t-on vu de ces dissipateurs punis par les plus terribles fléaux, par les inondations, par les incendies, souvent même frappés de la foudre, pour avoir par cette négligence irrité la colère du Tien ! *Tcho fan tien nou.*

Ces grains qu'on dissipe de la sorte, sont durant trois saisons de l'année le fruit des rudes travaux des laboureurs. Voyez leurs pieds & leurs mains pleines de calus, & jugez de leur fatigue. Qui est celui-là, disaient nos pères, qui pense que tous les grains de riz qu'on lui sert dans un plat, ont été arrosés des sueurs de l'infatigable laboureur ?

Les cinq parties nobles de l'homme sont au-dedans du corps : on connaît qu'elles sont attaquées par la couleur du visage, & en tâtant le poul. De même en entrant dans la salle d'une maison, vous jugerez aisément par les dehors, de ce qui se passe dans l'intérieur. Si le bon vieillard accourt lui-même pour vous recevoir, c'est signe que ses enfants n'ont ni naturel ni éducation. Voulez-vous juger si la maîtresse du logis est laborieuse & économe ? Voyez de quelle manière les enfants sont entretenus.

Dans le monde il y a différentes professions qu'on peut embrasser ; il y en a de bonnes, il y en a de dangereuses, & de mauvaises. Si vous choisissez les premières, votre cœur se maintiendra dans la vertu : si vous vous engagez dans les deux autres, il se pervertira. Ce premier choix est important pour toute la suite de la vie.

Un projet de plus que l'on forme, c'est une infinité de soins de plus, auxquels on se livre. Un homme qui a fait fortune, se propose de goûter les plaisirs qu'elle lui offre : il songe à bâtir, à avoir des jardins & des lieux de plaisance, à entendre des concerts, & à mener une vie voluptueuse. Qu'il serait bien plus heureux, s'il savait se borner !

Est-ce se conduire en homme raisonnable, que de vouloir passer une petite partie de la vie dans des joies excessives, & le reste de ses jours dans la tristesse & le chagrin ? Ce peu de beaux jours étant une fois écoulés, on ne voit plus ce visage épanoui comme autrefois : on ne voit qu'une mine renfrognée, des sourcils froncés, & un front ridé : on

Description de l'empire de la Chine

paraît tout à coup comme un arbre devenu sec & stérile.

Pourquoi vouloir s'enfoncer dans une forêt de colonnes & de charpente, & s'enfermer dans de vastes enceintes de murailles où il y aurait de quoi s'égarer ? Pourquoi faire venir des provinces éloignées du marbre, des arbres, & des fleurs extraordinaires, afin d'embellir un lieu, qui est moins pour votre usage, que pour régaler vos amis.

Vous aimez la musique ; un concert d'instruments & de voix vous charme. Je ne blâme point que dans un cabinet, à la vue d'un beau parterre, ou bien la nuit pendant un beau clair de lune, vous entendiez une belle voix, ou que ^{p.168} vous récitiez des vers en touchant d'un instrument ; c'est un plaisir honnête : mais faut-il le pousser jusqu'à entretenir chez soi une troupe entière de comédiens, de musiciens, de joueurs d'instruments, & se ruiner en ces folles dépenses ? Ces sortes de dissipateurs trouvent la fin de leurs beaux jours longtemps avant la fin de leur vie.

On voit une sorte de gens qui sont follement passionnés pour les antiques ; ils ne plaignent point la dépense, pourvu que leur cabinet soit bien fourni d'inscriptions, de peintures, de cassolettes de bronze, de vases de porcelaine, & de mille autres bijoux qui aient été travaillés dans les siècles les plus reculés ; c'est là ce que j'appelle une vraie maladie d'esprit.

Dans cet amas, combien de pièces fausses & contrefaites ! Mais je veux qu'elles soient véritables ; dites-moi, ces vases de bronze, qu'ont-ils de plus particulier que les modernes ? Ont-ils la vertu de s'échauffer sans charbon, & d'embaumer une chambre, sans qu'on y jette des bois de senteur ? L'argent que vous dépensez à ces vaines curiosités, ne serait-il pas mieux employé à l'entretien de votre famille ? N'y aurait-il pas cent bonnes œuvres à faire, qui sont préférables à ces amusements ? Ce mot des anciens est solide. Vous ne faites, dites-vous, de tort à personne : mais n'en faites-vous pas un grand au public, en tenant caché dans votre cabinet des choses d'un si grand prix ?

Description de l'empire de la Chine

On doit combattre les abus & les fausses maximes. Si cependant un sot s'avise de dogmatiser, pourvu que ses discours n'intéressent ni l'honneur ni la milice, je le laisserai dire sans m'amuser à le relever. Mais si l'on attaque les grands devoirs de la vie civile ; puis-je alors me taire ? Par exemple, puis-je voir sans indignation un fils de famille faire le jour de sa naissance un fracas prodigieux dans sa maison, mettre tout en rumeur dans un quartier, s'attirer des visites & des compliments de tous côtés, donner des repas splendides, des concerts, des comédies, orner de pièces de soie les portes & les salles de sa maison ? Cet appareil, dit-on, se fait pour attirer le bonheur, & écarter les malheurs ; on voudrait, ce semble, que cette fête égalât en durée le Ciel : il ne voit pas que c'est une fête d'un jour : si son cœur conservait cet amour tendre, qu'un fils doit à ses parents, ne devrait-il pas se ressouvenir, qu'à ce jour-là même, sa mère souffrit de cuisantes douleurs en le mettant au monde ? Est-ce là un sujet de réjouissances ? Je blâme fort un pareil abus.

J'ai vu bien des fois certains gens, qui ayant perdu ou égaré quelque chose, entraînent dans une colère si violente, qu'ils brisaient les premiers meubles, qui leur tombaient sous la main. Si une pareille bizarrerie n'est pas l'effet d'un esprit troublé, c'est du moins l'action d'un barbare nourri dans les forêts : un honnête homme peut-il se livrer à ces transports ? Quand on sent que le feu monte ainsi à la tête, il faut être doublement sur ses gardes ; & il serait bon dans ces sortes de saillies, de rappeler à sa mémoire quelque maxime de nos sages, & de s'y conformer.

Ce qu'un homme avance sur un sujet, est raisonnable, & ce que j'ai pensé, se trouve ne l'être pas ; je lui cède : ce que j'ai pensé est juste, & ce qu'il soutient ne l'est pas ; je le supporte.

Celui qui à chaque instant songe qu'il peut mourir, sera au moment de la mort sa mort exempt de crainte & de trouble. Celui qui à chaque moment ne songe qu'à prolonger sa vie, vivra plus malheureux & plus inquiet.

Un homme de ma connaissance vient à mourir ; il faut, selon la

Description de l'empire de la Chine

coutume, que j'en témoigne de la douleur ; d'autres suivent mon exemple, & tout le voisinage est en pleurs : pour moi, quand je mourrai, je consens que les autres rient, car je crois que j'en rirais ^{p.169} moi-même, me voyant délivré des misères de la vie.

Un pauvre qui vit en honnête homme, sans faire de bassesses, ni se laisser abattre par l'indigence, donne une preuve certaine de la grandeur de son âme. Un riche qui fait un bon usage de ses richesses, & qui n'en est pas l'esclave, fait connaître la supériorité de son génie.

Lorsque dans une chambre à côté de la table, je vois beaucoup de livres, des cartouches remplis de belles sentences & de leçons de morale, je connais la sagesse & les nobles inclinations de celui qui y loge.

L'envie me prend de savoir quel sera mon sort : c'est mon cœur & ses inclinations que je dois consulter : pourquoi aller chercher de ces gens qui tirent l'horoscope, ou qui disent la bonne fortune ? C'est à moi à me la faire.

Conduire sa famille avec un peu de sévérité raisonnable, c'est le moyen d'y maintenir la paix. Dissimuler les fautes de ses voisins, c'est le grand secret pour vivre avec eux de bonne intelligence.

Sur la lecture des livres

@

La fin qu'on doit se proposer dans la lecture des livres, c'est de perfectionner sa raison ; quand l'esprit est éclairé, le cœur a un guide sûr : on est en état de démêler le vrai d'avec le faux, & de faire le discernement du bien & du mal. Si l'on se trouve dans des conjonctures délicates & difficiles, on se porte aisément au parti que la raison approuve : si le succès ne répond pas à nos soins, on ne rougit point du parti qu'on a pris.

Il ne s'agit pas de beaucoup lire : mais d'être réglé dans ses lectures, & de ne les pas interrompre pendant un temps considérable. Il y en a qui travaillent ¹ tout un jour avec une extrême application, & qui prennent dix jours de repos. Ce n'est pas le moyen de devenir habile.

En apprenant tous les jours deux cents caractères, & en retenant leur signification, au bout de six ans on saurait tout ce qu'il y a de caractères dans les cinq livres, sur lesquels on peut être examiné ; est-ce là la peine de se rebuter du travail ? Autrefois on examinait les lettrés sur trente livres différents.

Les anciens ont dit : on n'ouvre point un livre, qu'on n'en retire quelque utilité : je dis après eux que tout livre peut servir à me rendre plus habile ; j'en excepte les romans ; ils me révoltent. Ce sont de dangereuses fictions, dont l'amour est la passion dominante. Les traits les plus déshonnêtes y passent pour des tours d'esprit ; les confidences, les libertés criminelles y sont données pour des manières aisées & galantes ; les rendez-vous secrets, le crime même y est exposé d'une manière à inspirer la plus forte passion. Il y aurait du danger pour des gens d'âge & d'une probité à toute épreuve. Que ne doivent donc pas craindre de jeunes gens, dont la raison est encore faible, & dont le cœur est si facile à s'émouvoir ? Pourront-ils avaler ce

¹ L'expression chinoise est : un jour chaud comme braise, & dix jours froid comme glace.

Description de l'empire de la Chine

poison sans en recevoir des atteintes mortelles ?

Savoir se glisser par une issue secrète, sauter adroitement un mur, ce sont des faits qu'on trouve joliment placés, & qui enchantent un jeune cœur. A la vérité l'intrigue se dénoue par le mariage qui se conclut du consentement des parents, & selon les rits prescrits. Mais p.170 parce que dans le corps de l'ouvrage il y a bien des endroits qui choquent les bonnes mœurs, qui renversent les louables coutumes, qui violent les lois, & détruisent les devoirs essentiels de l'homme, la vertu se trouve exposée aux attaques les plus dangereuses.

Mais, dira-t-on, dans ces histoires romanesques, l'auteur ne se propose autre chose que de représenter le vice puni, & la vertu récompensée. Je le veux : mais le grand nombre des lecteurs remarque-t-il ces châtimens & ces récompenses ? Leur esprit n'est-il pas entraîné ailleurs ? Peut-on croire que l'art employé par l'auteur pour inspirer l'amour de la vertu, l'emportera sur cette foule de pensées, qui induisent au libertinage ? Afin de traiter ce sujet de telle sorte, que ce qui précède la leçon de morale, ne soit précisément qu'un ingénieux artifice, pour la faire recevoir d'une manière plus agréable, il faudrait un sage du premier ordre ; & dans notre siècle, où trouver des savants de cette haute vertu ?

Ce que je souhaiterais donc, c'est que ceux qui sont chargés de veiller à la réforme des mœurs, employassent leur autorité à supprimer tous ces livres capables de corrompre la jeunesse, & qu'on ne mît entre ses mains que nos livres d'histoire ; ce serait là le moyen de bannir la corruption du siècle, de rappeler l'ancienne probité, & de rendre au gouvernement son premier lustre.

De la manière de se conduire dans l'usage du monde

@

S'il arrive un revers de fortune, il faut tenir son âme dans une assiette aussi calme & aussi tranquille qu'elle était auparavant : un philosophe, qui n'a pas acquis cet art de se posséder, quel avantage a-t-il sur ceux qui n'ont pas étudié ?

Un vieillard sans vertu, un pauvre sans ressource, ce sont là deux sortes d'hommes, avec qui il ne faut être ni en commerce, ni en différend.

Celui qui se mêle peu des affaires qui ne le regardent pas, s'épargnera bien des inquiétudes : celui qui tient rarement de vains discours, évitera beaucoup de fautes.

Je vois un homme, qui est prêt de faire une mauvaise action ; je dois faire mes efforts pour l'en détourner : si j'y manque, ou si je n'agis que faiblement, & qu'il suive son mauvais dessein, je participe au mal qu'il fait.

L'eau trop claire est sans poisson ; l'homme trop clairvoyant vit sans société.

Il n'appartient qu'à un génie élevé de savoir tirer du service des âmes basses. De même il faut avoir beaucoup de vertu pour vivre avec des gens qui en ont peu.

Quand il s'agit de vertu, je dois jeter les yeux sur ceux qui en ont plus que moi : la confusion que j'en recevrai, m'excitera à les imiter. Quand il s'agit de fortune, je dois considérer ceux qui l'ont moins avantageuse que moi : par là je serai moins porté à murmurer & à me plaindre de mon sort.

Il ne faut pas se roidir contre ces personnes, qui abusant de leur autorité & de la dépendance où l'on est à leur égard, prennent avec vous des airs fiers & impérieux ; ce qu'il y a à faire, c'est d'éviter tout rapport avec eux, & de s'en tenir le plus éloigné qu'il est possible.

Description de l'empire de la Chine

Dans la vie, quand il n'arrive aucun contre-temps, il faut se dire deux fois : combien de temps ce calme durera-t-il ?

Lorsque je rencontre un homme qui vient d'avoir quelque succès, je dois faire paraître de la joie. Si j'en trouve un autre qui n'a pas réussi dans une ^{p.171} entreprise, je dois marquer de la tristesse & de la compassion.

N'exigez pas des personnes avancées en âge des honnêtetés qui puissent les fatiguer ; ni des gens peu à leur aise, des services où il faille faire de la dépense. Que les défauts d'autrui demeurent dans votre cœur, sans sortir de votre bouche.

Dans toutes les affaires grandes ou petites, la raison doit présider. Cependant lorsque j'ai la raison de mon côté, si j'ai à traiter ou avec des gens grossiers qui ne la discernent point, ou avec des opiniâtres qui ne craignent point de la contredire, ou avec des gens malins, & déterminés à ne la pas suivre, il est de la sagesse de temporiser. S'il s'agit d'un petit intérêt ; cédez, & dissimulez.

S'il s'agit d'une chose importante, portez-la aux parents & aux amis de votre partie. Enfin prenez pour arbitres les sages du lieu où vous êtes, & proposez-leur votre différend de bonne foi, & sans user de détours ; on sera forcé de se rendre à la raison, & vous demeurerez victorieux.

Que si content d'avoir le bon droit, vous éclatez en reproches, vous voulez l'emporter de hauteur, les gens grossiers ne seront point instruits, les opiniâtres ne se rendront jamais, les fourbes deviendront encore plus rusés, & enfin vous cesserez d'avoir raison : d'une bonne cause vous en aurez fait une mauvaise.

Vouloir l'emporter sur les autres, & avoir le dessus, c'est le génie de l'homme : cependant il ne fut jamais permis de sacrifier la justice à l'intérêt. Souvent un point d'honneur attire des malheurs très réels. Il est assez ordinaire qu'un homme pour un pied de terre qu'il prétend lui avoir été usurpé, vende plusieurs dizaines d'arpents qu'il consume en frais de procédures.

Description de l'empire de la Chine

Un mot qui aura échappé, nous transporte de colère. De là naissent des inimitiés éternelles, qui remplissent les familles de sang & de carnage. Si on avait su se posséder, si l'on avait daigné recevoir un éclaircissement, & écouter des amis communs qui proposaient un accommodement, que d'inquiétudes calmées ! Que de maux évités !

Si de nombreuses familles veulent vivre paisiblement ensemble, il ne suffit pas qu'elles entretiennent une grande conformité de sentiments & d'inclinations ; il faut encore qu'elles évitent la trop grande familiarité, & que chacun y garde le rang que lui donnent son âge & sa condition.

Le proverbe dit : Traverser un homme dans son commerce, c'est comme si l'on donnait la mort à ses parents. Cette expression, toute forte qu'elle est, se trouve véritable, & convient également à ceux qui traversent un mariage, un contrat de société, & généralement tout achat & toute vente. L'exemple suivant justifiera ce que j'avance.

Un pauvre homme, qui ne savait comment passer la fête du nouvel an, sortit de sa maison vers le soir du dernier jour de l'année, cherchant à vendre une cuvette de terre, qui était tout son bien. Il rencontre sur la place deux personnes : l'un d'eux lui en offre un prix raisonnable : l'autre l'empêche de conclure le marché. Ce pauvre homme qui croyait déjà tenir son argent, fut si frappé de voir le marché rompu, qu'il fit un faux pas ; le vase lui tombe des mains, & se brise ; le voilà au désespoir.

A peine eut-il repris ses sens, qu'il court après celui qui avait fait rompre le marché : il l'atteint à la porte de sa maison, & là il fait grand bruit.

En se retirant, il aperçoit dans le voisinage des habits exposés au soleil pour sécher : il les dérobe, les va vendre, & achète de quoi s'égayer un peu lui & sa femme.

Dès ce jour-là il prit goût à ces petits larcins ; des petits, il passa à de plus grands, & devint en peu de temps un insigne voleur ; enfin il tomba entre les mains de la justice. Dans son interrogatoire il accuse

Description de l'empire de la Chine

p.172 comme chef & receleur de voleurs celui qui avait empêché qu'on n'achetât son vase de terre. Comme il persévéra dans sa déposition, on saisit celui qu'il avait désigné ; & ils furent condamnés l'un & l'autre à la mort, sans avoir pu être confrontés qu'une seule fois.

Le voleur étant arrivé au lieu du supplice, & jetant un regard affreux sur son compagnon :

— Me reconnais-tu, lui dit-il à l'oreille ? Je suis celui que tu empêchas telle année de vendre un vase de terre : tu me réduisis pour lors au désespoir, & j'ai appris à voler : comme tu es la cause de mon malheur, il est juste que tu le partages avec moi.

Le commun des hommes donne beaucoup d'attention aux grandes choses & fort peu aux petites. Cette conduite n'est pas sage ; il ne faut rien négliger. Une fourmi, un rat, sont de très petits insectes : on dirait que l'homme n'en a rien à craindre : cependant tous les êtres qui tirent leur origine des cinq éléments, sont la plupart détruits par de si vils animaux. Ne dites donc point, c'est peu de chose. Un homme de rien peut d'une seule parole flétrir la réputation la mieux établie.

C'est dans les malheurs les plus accablants, qu'il faut montrer plus de grandeur d'âme. Quand on se trouve avec des gens fâcheux & importuns, c'est l'occasion d'exercer votre douceur & votre affabilité. Il vous survient une affaire pressante, c'est le temps où vous devez agir avec le moins de précipitation. Vous venez d'être chargé d'une affaire de la dernière conséquence, c'est la conjoncture où il vous convient d'être le plus égal. Enfin vous êtes assiégé de mille soupçons, c'est la situation où il vous importe davantage de vous dépouiller de toute prévention.

Le sage ne réduit personne aux dernières extrémités. Je vois un homme en presse : si c'est à mon sujet, & que je veuille bien relâcher de mes droits, il compte avoir reçu de moi un grand bienfait ; mais si je le pousse à bout : il devient comme l'oiseau de proie, qui se voyant pris, joue des griffes ; & comme la bête féroce, qui étant acculée, vend bien cher sa vie.

De la persévérance dans la pratique du bien

@

Quand il s'agit de construire des ponts, de rétablir les chemins, d'y bâtir de petits reposoirs pour délasser les voyageurs, il faut y contribuer selon ses moyens : le public qui en profite, ne cesse de bénir ceux à qui il est redevable d'un semblable bienfait.

On ne peut nier qu'on ne soit très louable, lorsqu'on travaille pour l'utilité publique. Cependant si l'on s'aperçoit que dans ces sortes d'actions, je n'aie en vue que de m'attirer des éloges, loin d'obtenir ce que je cherche, je serai en butte à la censure & à la médisance.

Se plaire à raconter des histoires récentes, où l'on voit la vertu récompensée, & le vice puni ; quand on a des recettes propres à guérir sûrement des maladies, en répandre des copies manuscrites, ou des feuilles qu'on a fait imprimer, c'est par là qu'on mérite une approbation générale.

La plus noble occupation du sage, c'est de secourir les malheureux, & de protéger ceux qui sont opprimés : s'il n'en tire point vanité, alors ces actes de vertu lui seront utiles.

Imitons la vertu de nos anciens sages, ce sont nos modèles : quand ils étaient forcés de rompre avec des amis, ^{p.173} il ne leur échappait jamais d'en dire du mal ; s'ils étaient contraints de répudier leur femme, ils n'en publiaient point les défauts, s'ils quittaient les charges sous un mauvais gouvernement, ils prenaient occasion de quelque légère faute qu'ils avaient faite, pour obtenir la permission de se retirer. Ainsi ils détestaient le vice, sans offenser les vicieux, & ils se contentaient par la sagesse de leur conduite, de faire éclater les vertus qu'ils estimaient.

Un grand seigneur, qui ne pense qu'à arrêter les cris du peuple, & qui ne se soucie point d'en être détesté, fait grand tort à la vertu : s'il obtient ce qu'il prétend, il n'en est redevable qu'à l'abus de l'autorité, dont il est le dépositaire.

Description de l'empire de la Chine

Passer les jours entiers dans une molle indolence ; se voir servir un repas splendide sans nul appétit ; se trouver fourni de fourrures & de riches habits avant l'hiver ; être environné d'une foule de valets & d'esclaves, attentifs au moindre signe de sa volonté ; être logé délicieusement ; ne paraître en public que porté dans une chaise superbe, ou sur de magnifiques barques ; en un mot, avoir tout ce qui flatte les sens ; que manque-t-il à un homme dans ce haut point de fortune ? L'estime du public.

Dans les calamités générales, où l'on voit des parents réduits à vendre leurs propres enfants, pour avoir de quoi subsister, faire cuire du riz, & le répandre dans les maisons des pauvres ; fournir abondamment du thé aux passants ; distribuer des habits & des remèdes ; fournir des cercueils ; ou si l'on n'est pas assez riche pour entreprendre toutes ces dépenses, engager d'autres personnes charitables à y contribuer ; ce sont là des vertus qui ne sont point suspectes.

Un homme qui est pauvre, est incapable de faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Mais il n'en est pas de même d'un homme riche ; s'il fait du bien, une infinité de gens s'en ressentent : s'il se livre au vice, à combien de personnes ne nuit-il pas ? Ainsi les richesses entraînent après elles ou de grands biens ou de grands maux : digne sujet d'attention !

Un secours donné à propos dans un besoin extrême, en vaut cent ordinaires.

Un héros né pour remédier aux maux de son siècle, n'a qu'un cœur pour l'exécution ; mais il saura en réunir, & s'en associer dix mille autres.

La vertu qui se borne à jeûner, & à accompagner le jeûne de longues prières, c'est une vertu de bonze ¹, qui n'est utile qu'aux animaux qu'on n'oserait tuer. Mais la vertu qui consiste à assister les pauvres, à protéger les affligés, c'est une vertu dont le public tire de grands avantages.

¹ Un des préceptes des bonzes est de ne rien tuer qui ait vie.

Description de l'empire de la Chine

Quand on a été en place, si on n'a pas détourné de grands maux, & procuré de grands biens, en quoi diffère-t-on d'un mauvais magistrat ?

De l'idée qu'on doit avoir du monde

@

p.174 Ce monde est comme une vaste mer : nous sommes semblables à un vaisseau qui vogue au milieu des flots agités : notre habileté à nous conduire, est comme la voile de ce vaisseau : la science nous sert de rames : la bonne ou mauvaise fortune, ce sont les vents favorables ou contraires : le jugement, c'est le gouvernail. Si malheureusement il vient à manquer, je désespère du vaisseau ; il fera infailliblement naufrage.

Un vase fêlé dure encore longtemps. Une petite santé dure plusieurs années. Ce qui manque sert à conserver ce qu'on possède. Un emploi où l'on n'est pas chargé de beaucoup d'affaires, se perd difficilement. Une pauvre maison & des champs peu fertiles passeront sans peine du père aux enfants, & aux petits-fils.

C'est du milieu des adversités que le mérite se produit & éclate. Trop de bonheur est souvent nuisible.

Ceux qui font plus sûrement fortune, ce sont des savants doux & paisibles. Ceux qui perdent les plus belles occasions de s'avancer, ce sont des gens entêtés de leurs idées, & qui n'écoutent personne.

Il n'y a personne qui ne cherche à se rendre heureux. Parviendra-t-on à ce prétendu bonheur par tous les mouvements qu'on se donne ? Celui qui sait se contenter, est bientôt content. J'attends, dit-on, pour vaquer à cette affaire, que j'aie un peu de temps à moi : & quand l'aurez-vous ce temps ? On a du temps pour tout, quand on sait le ménager.

Lorsqu'il fait un jour froid & un jour chaud, & que la saison n'est pas encore bien réglée, s'il survient un jour d'été, ne pliez pas vos habits d'hiver. Si vous êtes élevé tout à coup à une haute fortune, ne tournez pas le dos à vos anciens amis.

Un commerce où l'on s'enrichit bien vite, je ne songe point à le faire. Ces postes élevés où tant de gens aspirent, je ne souhaite point

Description de l'empire de la Chine

de m'y voir placé. D'affreux revers succèdent souvent aux fortunes subites.

Vous voulez faire une œuvre utile, faites en sorte qu'elle soit utile au public ; l'intérêt particulier sera traversé. Vous formez un projet qui demande des précautions & des ménagements, communiquez-le à peu de personnes ; si plusieurs en ont connaissance, il échouera.

Une haute réputation est communément attaquée par la calomnie : les ouvrages les plus exquis de l'art périssent d'ordinaire par quelque fâcheux accident.

L'indigence & l'obscurité produisent la vigilance & l'économie ; la vigilance & l'économie produisent les richesses & les honneurs ; les richesses & les honneurs produisent l'orgueil & le luxe ; l'orgueil & le luxe produisent l'impureté & l'oisiveté ; l'impureté & l'oisiveté produisent de nouveau l'indigence & l'obscurité : voilà le cours des révolutions présentes.

Le malheur de la plupart des hommes vient de ce qu'ils se mêlent de trop d'affaires. On voit un homme dans l'opulence & dans l'éclat ; on veut avoir avec lui des rapports familiers, & c'est là souvent ce qui ruine notre fortune. Le grand secret de maintenir une maison, c'est de s'appliquer uniquement à ce qui est de son devoir. A quoi bon s'embarrasser de tant de soins toujours inutiles, & souvent nuisibles ?

Les heureux du siècle exécutent ^{p.175} aisément ce qu'ils entreprennent ; & même quoi qu'ils fassent, on le trouve toujours bien fait : l'un d'eux est invité à un festin, s'il se rend trop tôt à la maison, le maître du logis ne laisse pas de le recevoir avec un visage épanoui, témoignant lui savoir bon gré de ce qu'il s'est ainsi hâté ; s'il se fait attendre de la compagnie, on le prévient, en disant que ses grandes affaires l'ont sans doute arrêté. Un homme du commun n'est pas traité de même : s'il arrive tant soit peu avant le temps, on ne se presse pas de venir le recevoir ; s'il vient tant soit peu tard, on rejette son excuse, & on lui reproche d'avoir fait différer le repas ; ainsi est fait le monde.

Vous êtes d'un rang distingué, songez à vous rendre humain &

Description de l'empire de la Chine

accessible. N'examinez point si les visites qu'on vous rend, ont été précédées de présents : qu'on ait rempli ce devoir, ou qu'on y ait manqué, la politesse exige que vous receviez tout le monde avec un air affable & honnête.

Si vous êtes invité chez un ami, ne faites pas l'homme important, dérobez-vous, même à vos affaires, afin de vous rendre à l'heure marquée, & que ce ne soit pas avec un nombreux cortège de domestiques, qui ne sont bons que pour le faste.

Dans les visites de civilité qu'on se rend à certains jours de l'année, affectez de prévenir vos parents & vos amis qui sont peu à leur aise. Faites réflexion que si ces parents & ces amis refusent votre invitation, c'est souvent parce qu'ils ne peuvent pas paraître avec honneur dans une compagnie, faute d'habits décents ; c'est peut-être pour ne pas gêner les autres qui seraient obligés de leur céder le pas à cause de leur grand âge. C'est encore par la crainte qu'ils ont, que le repas se prolongeant bien avant dans la nuit, ils ne soient embarrassés pour le retour, n'ayant point de valets qui les reconduisent avec des lanternes.

Si les présents qu'ils font au nouvel an, & dans d'autres rencontres, sont peu considérables, faites attention qu'ils s'incommodent encore beaucoup en vous les offrant ; les moindres civilités qu'ils doivent faire, les inquiètent, par le désir qu'ils ont de s'en bien acquitter. Ainsi soyez porté à les excuser, s'ils manquent à quelque cérémonie.

Pour ce qui est des personnes d'un rang inférieur, lorsqu'ils se trouvent invités à un repas, & au milieu d'une compagnie illustre, ils doivent bien s'observer pour ne rien faire contre les règles de la bienséance : on en voit quelquefois qui mettent la main sur tout ce qu'il y a de meilleur, qui ne quittent la tasse qu'avec peine, & après l'avoir vidée d'un seul trait, qui dégoûtent par leur malpropreté, qui en viennent même jusqu'à cacher dans leurs manches des fruits & des confitures ; les honnêtes gens souffrent étrangement de cette grossièreté ; mais le maître du logis en souffre encore davantage.

Parmi les dons du Ciel, il y en a que l'industrie & le travail des

Description de l'empire de la Chine

hommes lui a, pour ainsi dire, enlevé. Je m'explique. On a trouvé le miroir ardent, par le moyen duquel on produit le feu ; la pierre fang tchu, qui ramasse l'humidité, & donne de l'eau ; la boussole, qui marque le Chariot de la partie méridionale ; l'art de faire le calendrier, pour déterminer les saisons ; la connaissance des éclipses ; enfin plusieurs autres choses admirables, qui sont autant d'inventions de l'esprit humain. La terre même ne produirait pas des grains, si elle n'était labourée au printemps, & si en été on n'en arrachait les mauvaises herbes. Je veux dire qu'il ne faut pas attendre les bras croisés ce que fera le Ciel, mais qu'il faut mettre la main à l'œuvre, si l'on veut obtenir ce qu'on attend du Ciel.

Le sage qui réfléchit sur les continuelles vicissitudes de la vie, se maintient dans la tranquillité, en se précautionnant contre tout ce qui pourrait le troubler. C'est l'inconstance & la légèreté du ^{p.176} cœur humain qui porte les petits génies à courir témérairement les plus grands hasards, dans le dessein de faire fortune.

De la civilité, & de ses devoirs

@

Les civilités qui se pratiquent dans le commerce du monde, sont à la vérité de pures cérémonies ; cependant il n'est pas permis à un honnête homme de les ignorer : il faut qu'il sache comment on se salue l'un l'autre, soit de loin, soit en s'abordant ; quand & de quelle manière il faut céder le pas ; de quelle sorte on fait la plus profonde révérence ; quelles cérémonies se doivent observer dans un festin ; enfin cent autres manières honnêtes & polies, que l'usage & la bienséance prescrivent. Ceux qui négligent de s'en instruire, seront fort embarrassés ¹ de leur contenance, lorsqu'ils se trouveront dans l'obligation indispensable de les pratiquer.

Nos jeunes gens ont coutume de dire : alors comme alors, on en sera quitte en faisant quelques petits mouvements, comme si l'on voulait faire les civilités dans les formes ; ne voit-on pas souvent les mandarins en user ainsi entr'eux ? Ils agissent & abrègent ces cérémonies ; dans un festin, après avoir fait un petit salut, en remuant & élevant les deux mains jointes, Y kung, ils vont prendre leurs places sans façon. Que dites-vous, jeunes gens ? On voit bien que vous avez peu d'expérience. Ces mandarins savent parfaitement tous les rits qui se pratiquent, & ils n'y manqueront pas au besoin, au lieu que vous autres, vous ne vous en dispensez, que parce que vous les ignorez. Quand on ne s'est pas formé de bonne heure à ces civilités, il est aussi difficile de s'en tirer avec honneur, que de transporter une montagne d'un lieu à un autre.

C'est une coutume établie de se faire des présents en certains jours, & dans certaines occasions ; on ne s'en dispense pas, si l'on sait vivre. Mais je voudrais qu'on offrît des choses utiles. Aujourd'hui on présente des poules, du poisson, des cochons, des canards, des gâteaux, des confitures & autres choses propres à manger. Un mandarin, dont on

¹ L'expression chinoise dit : ne savent que faire de leurs pieds & de leurs mains.

Description de l'empire de la Chine

célèbre la naissance, voit ce jour-là la cour de sa maison & sa cuisine regorger de ces sortes de présents ; pourra-t-il en faire la consommation, surtout dans les brûlantes chaleurs de l'été ? Ces mets délicats se trouvent gâtés, avant même qu'on les ait tirés des caisses vernissées où ils ont été portés. Cependant on s'est mis en grands frais pour faire ces présents : quel est l'avantage qu'en retire le mandarin à qui ils sont offerts ?

Ma pensée serait donc qu'on donnât moins, mais qu'on fit un bon choix des choses qu'on donne, & qu'on ne se bornât point à ce qui se sert dans un repas. Je voudrais qu'en été, par exemple, vous offrissiez des mouchoirs, des pantoufles propres à tenir les pieds frais, des vases de terre sigillée, où l'eau se purifie, des éventails bien choisis, des petits chevets de rotin creux, & percés à jour, des nattes de jonc extrêmement fines, des meilleurs pinceaux pour écrire, des pièces d'encre, quelque belle porcelaine : & si vous voulez, de la gaze, des soieries, des toiles fines & déliées. Si c'est un temps d'hiver, vous pourrez offrir des corbeilles remplies de chandelles rouges, des charges de ^{p.177} charbon, des bas de feutre, un bonnet de peau bien étoffé, des cassolettes d'un bon goût, des garnitures de chaises, des livres, des peintures, d'excellent vin : & si vous souhaitez donner des choses plus précieuses, des pièces de brocard, des bottes de soie, de riches habits fourrés de peaux : tout cela se peut présenter, & épargnera de la dépense à celui qui le reçoit.

On peut aussi se contenter d'envoyer un billet d'honnêteté, avec une liste des différentes choses qu'on veut donner, sans les acheter d'avance ; & se réservant à n'acheter que les pièces qu'on aura daigné agréer. Si l'on n'accepte rien, il n'en aura coûté qu'un peu de papier rouge, & il vous en reviendra un honnête remerciement. Si l'on accepte, outre qu'il y aura un retour de politesse, vous n'aurez point fait de frais inutiles. C'est ainsi que s'entretient le commerce d'amitié que l'on se doit les uns aux autres.

J'en vois qui affectent de me donner des marques extraordinaires de respect : je juge que dans le fonds ils me respectent peu. J'en vois

Description de l'empire de la Chine

d'autres qui me font la cour par de basses flatteries : je juge qu'ils seront les premiers à parler mal de moi en mon absence.

Lorsqu'à la mort de vos parents plusieurs personnes sont venues chez vous faire la cérémonie tiao, vous devez, après les sept premiers jours, aller aussitôt les remercier ; c'est un devoir indispensable pour un fils bien né, & plein de respect pour ses parents.

Il faut donc alors, que vêtu d'un habit grossier, & vous appuyant sur un bâton, vous paraissiez à la porte de chaque maison, & que là vous vous prosterniez, & frappiez du front contre terre : il faut de même qu'au nouvel an qui suivra, de grand matin, pour n'être aperçu de personne en un jour si solennel, vous parcouriez toutes les maisons de ceux qui ont fait chez vous le tiao, & que vous mettiez dans les fentes de la porte votre billet de visite.

Autrefois un gouverneur de ville vit tout le peuple, grands & petits, venir à son hôtel faire le tiao, & le consoler de la mort de son père. Dès que la cérémonie fut finie, ce mandarin ne pouvant aller dans toutes les maisons, se rendit à pied aux quatre portes de la ville, & de là se tournant vers les maisons des particuliers, il fit plusieurs fois les prosternements accoutumés. Si une personne de ce rang a cru devoir en user ainsi à l'égard du petit peuple, oserait-on manquer à un devoir si nécessaire ?

Parmi les abus introduits dans ce siècle, en voici un, contre lequel je ne saurais assez me récrier : on fait des processions ; on porte dans les rues des idoles ; chaque quartier se dispute la gloire de faire un plus grand fracas. On en voit qui s'habillent à la mode de nos anciens sages. D'autres, pour donner cours au culte des idoles, s'unissent ensemble, prêchent leur fausse doctrine, & exaltent leur pouvoir. Les jeunes gens, qui n'ont pas encore assez de discernement, sont effrayés de ces discours : la crainte produit dans leurs cœurs le respect pour ces idoles, & ils ne plaignent point l'argent qu'on leur demande pour la réparation de leurs temples. Quel désordre !

Autre abus qui concerne les enterrements. Ignore-t-on qu'aussitôt

Description de l'empire de la Chine

que la mort a enlevé un parent ou un ami, il n'a plus de commerce avec nous ? Ce qu'on lui doit après sa mort, ce sont des marques de douleur & d'une tendre affliction : l'on ne peut trop en donner. Mais faire précéder le convoi de gens qui marchent sur des échasses, & d'autres qui portent sur des caisses différentes figures d'hommes ; mêler aux funérailles des troupes de comédiens ¹ qui jouent leur rôle en accompagnant le cercueil ; croire que ce fracas est nécessaire pour une pompe funèbre ; n'est-ce pas p.178 être dans une erreur tout à fait ridicule ?

Dans la cérémonie du tiao pour les morts, on ne doit pas être vêtu de peaux, ni porter un grand bonnet ; l'habit doit être simple, sans être doublé ; c'est au vêtement que l'on connaît l'estime qu'on fait de celui à qui on rend les derniers devoirs.

C'est par des manières civiles & honnêtes, qu'on témoigne le respect qu'on porte aux autres : si on a ce respect dans le cœur, il le produira au dehors par les civilités ordinaires ; si l'on néglige ces marques extérieures de considération, & qu'on les regarde comme de vaines pratiques, le cœur perdra bientôt les sentiments respectueux.

Les cérémonies (ly) se réduisent à quatre principales, qui sont la cérémonie de la prise de bonnet au temps de l'adolescence, les cérémonies du mariage, celles des enterrements, & celles du tsi, c'est-à-dire, des parfums qu'on brûle, des chandelles qu'on allume, des viandes & des fruits qu'on met devant le cercueil ou sur la sépulture, & des prosternations accoutumées. Le ly de la prise de bonnet n'est plus en usage ; les trois autres sortes de ly sont rapportées au long dans le livre *Ouen kung kia ly*.

Si l'on fait plus qu'il n'est marqué dans ce cérémonial, cet excès naît de l'orgueil : si l'on fait moins, on se rend coupable d'une incivilité grossière : *Kin yu man*.

¹ Il y a apparence que par comédiens il entend une troupe de bonzes.

**De la modération,
ou du milieu qu'il faut tenir en toutes choses**

@

Que vos vêtements, vos meubles, votre table soient conformes à l'usage ordinaire des personnes de votre condition. Je ne blâme point qu'on aime à avoir des livres rares, de belles peintures, des inscriptions antiques, ni qu'on se plaise à orner sa maison de pots de fleurs bien propres, & de cuvettes où se nourrissent des poissons dorés : ce que je blâme, c'est de livrer son cœur à ces amusements, & de faire de grandes dépenses pour se les procurer.

Il y a cinq maladies mortelles des familles, la bonne chère, les bâtiments superbes, les longs procès, les vaines curiosités, l'indolence & la paresse : une de ces cinq maladies suffit pour abîmer une maison.

Un homme qui n'est pas à son aise, & qui veut passer pour riche ; un riche qui par avarice se refuse jusqu'au nécessaire ; voilà deux vices bien opposés, mais qui tendent l'un & l'autre à la ruine d'une famille. Toute la différence qu'il y a, c'est que le premier avancera plus vite cette besogne, & le second un peu plus tard.

On s' imagine qu'un homme riche, qui ne fait nulle dépense, n'a rien à craindre, on se trompe : comme on connaît son opulence, & qu'on attend de lui des secours qu'il n'est pas d'humeur de donner, tout le monde l'abandonne ; non seulement il se voit sans amis, mais il se fait autant d'ennemis, qu'il y a de gens qui sont instruits de ses épargnes sordides : pour peu qu'il donne prise par quelque endroit, on tombera sur lui, & on le perdra infailliblement ; ses enfants même, & ses petits-fils, peu affectionnés pour un père si dur, qui leur refuse leurs besoins, se trouveront par là engagés dans quelque mauvaise affaire, qui entraînera la ruine entière de la maison.

Celui qui pousse trop loin l'économie, peut bien faire une bonne maison : mais il ne sait pas faire le personnage d'honnête homme ; celui qui est trop libéral, peut bien faire le personnage d'honnête

Description de l'empire de la Chine

homme ; mais il ne sait pas faire une ^{p.179} bonne maison : l'un & l'autre n'est pas ce qu'il doit être.

Un homme qui aime le faste & l'éclat, croit n'en faire jamais assez pour paraître magnifique. S'il s'agit de marier un fils ou une fille, & que les pères de famille soient de ce caractère, on les verra disputer l'un & l'autre à qui l'emportera par sa magnificence. Ils font des dépenses énormes en choses superflues & de pure ostentation. Ils emploient des sommes immenses en bijoux de toutes sortes, en cassettes remplies de perles, en coffres pleins de soieries, en chaises à porteurs chargées d'une infinité d'ornements, en festins splendides, & en mille autres choses de cette nature. Il ne faut qu'un mariage, pour ruiner les meilleures maisons. Est-ce qu'on n'a pas lu ce qu'a dit un de nos poètes ? Dans les mariages de ces sortes de familles, tout le monde s'écrie que ce sont des maisons toutes d'argent : mais attendez encore quelques années : homme & fortune, tout sera bouleversé : les bijoux & l'argent seront passés dans une autre maison.

Le yuen siao, c'est-à-dire, le quinzième de la première lune, est le premier des quatre jours solennels de l'année, où il se fait de grandes réjouissances : mais il me paraît que l'usage autorise de grands abus.

Dans ce renouvellement d'année, on veut que tout soit comme neuf : les portes des maisons brillent d'ornements qu'on y suspend : il y en a qui y mettent des branches de pêchers ouvragées & bénites par les bonzes de la secte du tao, s'imaginant que cette bénédiction porte bonheur pour le reste de l'année. Les dedans des maisons, & surtout les salles jettent le plus bel éclat par les pièces de soie & de toiles peintes dont on les garnit ; les cassolettes, les brasiers placés en différents endroits, & remplis de parfums & de bois odoriférants, répandent une fumée qui embaume l'air ; de grands vases pleins de fleurs de la saison, récréent la vue & l'odorat. Les pétards & les boîtes qu'on tire continuellement, font un agréable fracas : tout le monde est en mouvement ; on a peine à vendre la presse dans les rues : une infinité de gens à pied, à cheval, en chaise, en calèche, fourmille de toutes parts, chacun paraît avec ses plus beaux habits, surtout, veste,

Description de l'empire de la Chine

bonnet, bottes, souliers, tout est d'un goût exquis : les repas qui se donnent sont splendides ; cette nuit des lanternes on parcourt les rues pour voir celles qui emportent le prix : la multitude prodigieuse de lanternes suspendues de tous côtés, ou que différentes troupes de gens promènent avec pompe par la ville, font de la nuit le plus beau jour. La dépense ne coûte rien, même à ceux qui sont le moins à leur aise. On dirait que l'argent qu'on emploie ce jour-là, est comme une feuille d'arbre qu'on prend dans une forêt, ou comme un grain de blé qu'on tire d'un vaste grenier. Est-ce donc que le jour yuen siao est différent des autres jours de l'année ? Pourquoi ces folles dépenses dont on se ressentira longtemps après ? A ce jour de joie succéderont des jours pleins de tristesse & d'amertume. N'eût-il pas mieux valu payer ses dettes, & non pas en contracter de nouvelles ? On ne peut pas, dira-t-on, éviter ces dépenses ; c'est l'usage ; il faut s'y conformer. Je sais ce qu'on doit aux usages ; mais je sais aussi qu'il faut proportionner les dépenses à son pouvoir & à ses forces.

Que la fantaisie ne vous prenne point d'élever de grands bâtiments ; vous compterez d'abord de ne dépenser qu'une certaine somme. Mais avant que l'édifice soit achevé, vous verrez doubler bien des fois la somme que vous aurez fixée. Quand le corps du bâtiment sera fini, il ne faut pas croire que vous en soyez quitte ; il reste encore à blanchir & à vernisser les dedans, à couvrir le toit de tuiles rondes, & qui semblent être de bronze fondu, à ciseler & à polir de larges briques pour l'ornement ou pour le carrelage, à faire les séparations ^{p.180} des chambres, à poser des degrés de marbre blanc devant les salles, à faire des murailles de brique percées à jour, qui séparent les appartements du parterre. La dépense ira encore bien plus loin si l'on veut peindre les planchers, & enrichir les murailles d'ornements, & de colonnes d'un bois incorruptible & odoriférant, embellir & fortifier le bois des fenêtres & des portes de bandes de cuivre.

A quoi bon tant de frais ? Croit-on par là immortaliser son nom ? Je me souviens d'avoir vu dans le Kiang si la maison du noble & savant Li po ngan : les colonnes & les poutres qui la soutenaient, n'étaient pas

Description de l'empire de la Chine

même rabotées ; le bois était encore couvert de son écorce ; les murailles étaient de pierre sèche & brute ; cependant il était visité de tout ce qu'il y avait de gens distingués, & l'on ne voyait personne qui trouvât à redire à son logement. On ne songeait qu'à écouter ce sage, que son mérite avait élevé aux charges, & qui était ennemi de tout faste. Grand exemple de modestie, qu'on ne saurait trop imiter.

Le soin d'inspirer la vertu à vos enfants, vous rendra, vous & votre famille bien plus recommandables, que ne feraient les plus beaux édifices. C'est une opinion commune & assez mal fondée, que le climat du nord est beaucoup meilleur que celui des provinces méridionales, & que ceux qui l'habitent, y vivent plus longtemps & plus à leur aise. Ce n'est point à la bonté du climat, mais à la sage conduite de ceux qui y vivent, qu'on doit attribuer cette longue & heureuse vie.

Pour vous en convaincre, entrons dans un petit détail. Dans les provinces du nord, les dames les plus riches allaitent elles-mêmes leurs enfants, & ne cherchent point de nourrices sur qui elles se reposent de ce soin : au lieu que dans les provinces du midi, il n'y a pas jusqu'aux femmes d'une condition médiocre, qui ne payent bien cher des nourrices étrangères. Dans les provinces septentrionales ceux qui ont des champs, les cultivent eux-mêmes, & c'est le grand nombre, ou du moins président à leur culture : ils n'épargnent ni leurs fatigues, ni leurs soins. Dans les pays chauds, on afferme ses terres, on vit tranquillement des revenus qu'elles produisent, on entretient les enfants dans une si grande oisiveté, qu'ils ne connaissent pas même une charrue, & qu'ils savent à peine distinguer les cinq sortes de grains nécessaires à la vie. Dans le nord les femmes & les filles ne font nulle dépense pour le fard, dont elles n'usent presque jamais : leurs vêtements sont d'une toile honnête : leurs ornements de tête sont très modestes. Il n'en est pas de même dans les pays du midi, le sexe, pour se parer, veut de l'or, des perles, des aiguilles de tête chargées de pierreries. Qu'il y ait dans une maison femmes, filles, belles-filles, & belles-sœurs ; quelles dépenses pour ce seul article ! Si dans les pays du nord on donne un festin, on ne sert que du cochon, du mouton, des

Description de l'empire de la Chine

poules, des canards, des légumes, des fruits propres du lieu : encore ces festins ne se donnent-ils que rarement, & dans des cas extraordinaires : au lieu que dans les provinces méridionales, on régale à tout moment ses amis, & dans ces sortes de festins la maison retentit de la musique & du son des instruments ; on étale aux yeux des conviés cent sortes de meubles précieux ; on sert des fruits des quatre saisons, & des mets de toutes les provinces. C'est donc le luxe, & non pas le climat, qui rend les provinces du midi inférieures aux provinces du nord.

C'est par l'étude qu'un père s'est élevé, & qu'il a enrichi & anobli sa famille ; ses enfants & ses petits-fils ne songent qu'à jouir de leur fortune, & laissent là l'étude, & vivent dans une lâche oisiveté. C'est par l'application & l'économie, qu'un autre a amassé de grands biens, le fils ne sait que les dissiper : & voilà ce qui ruine les plus grandes maisons.

Quand on se trouve dans l'indigence, ^{p.181} on devient économe, afin de pouvoir parvenir à une meilleure fortune : quand on y est parvenu, que n'a-t-on recours à cette même économie pour s'y maintenir ?

De quelle manière il faut se comporter avec des gens de différents caractères

@

Quand il s'agit de soi-même, si l'on ne découvre point de défauts dans sa conduite, il faut s'examiner avec plus d'attention, & se bien persuader qu'il y en a sans doute qui nous échappent : c'est là le moyen de croître non seulement en vertu, mais encore d'éviter beaucoup de fautes. Quand il s'agit des autres, si leurs défauts sont visibles, il faut faire beaucoup plus d'attention aux bonnes qualités qu'ils ont : c'est là non seulement une marque d'un cœur bien fait ; mais c'est encore un moyen sûr de prévenir les inimitiés.

Si vous assistez un pauvre, ne vous informez point comment il est tombé dans l'indigence : cette connaissance pourrait vous indigner contre lui, & étouffer les premiers sentiments de votre compassion. Si vous admirez une bonne œuvre, ne soyez pas curieux de savoir par quel motif elle a été faite : il pourrait vous venir des soupçons, qui feraient évanouir l'envie que vous auriez d'en faire une semblable.

Un homme m'a obligation, & il me donne toutes les marques d'un mauvais cœur. Voilà l'occasion de pratiquer la vertu, & quoique mon cœur, bien différent du sien, souffre avec peine cette ingratitude, la pensée ne me viendra pas même de l'en punir.

Si un malin esprit me tend un piège dont j'ai su me garantir, le piège une fois découvert, je ne fais que rire de sa mauvaise volonté ; & c'est toute la vengeance que j'en tire.

Si vous êtes dans une haute fortune, & qu'un pauvre parent vienne vous visiter, prenez garde que dans l'entretien qu'il aura avec vous, il n'aperçoive de la fierté ou du mépris. Lorsqu'il vient à prendre congé, ne manquez pas de l'accompagner jusqu'à la rue ; c'est là faire le personnage d'un honnête homme, & le moyen de rendre sa fortune durable.

Quand vous traitez avec des personnes d'un rang beaucoup

Description de l'empire de la Chine

supérieur, il n'y a pas à craindre que vous leur manquiez de respect : vous devez être seulement sur vos gardes, pour ne point vous avilir. Quand de pauvres gens ont à vous entretenir d'une affaire, il vous est aisé de leur accorder une grâce ; mais il n'est pas tout à fait si facile de remplir à leur égard les devoirs de la civilité : c'est ce qui demande votre attention.

Ne contentez jamais tout à fait un désir & une inclination ; vous y trouverez plus de goût, & le plaisir sera plus piquant. Quand vous marquez de l'amitié à une personne, ne vous épuisez pas d'abord en démonstrations de bienveillance : laissez-en attendre de nouvelles qui puissent encore plaire.

Quand vous rendez un service, qu'on s'aperçoive que vous vous réservez à en rendre d'autres. Ce premier service sera reçu avec plus d'agrément & de reconnaissance.

Si vous avez affaire à un fourbe, n'opposez à ses artifices que votre droiture & votre bonne foi : sa fraude & ses ruses retomberont sur lui-même.

Je ne demeure avec un homme sans vertu, que lorsque je ne puis pas m'en dispenser ; alors je lui fais bon visage : mais je n'en veille pas moins à la garde de mon cœur. Pourquoi forcer les autres à se conduire par nos vues, lorsqu'ils en ont de contraires auxquelles ils sont attachés ? Tout ce qui est violent ne saurait durer.

p.182 Si vous êtes modeste, on aura pour vous plus d'égard & de considération. Si vous vantez à tout propos votre mérite, c'est assez pour en faire douter.

Un ami me charge d'une affaire qui le touche, je ne dois rien oublier pour y réussir : si le succès ne répond pas à mes soins, il verra que je ne lui ai pas manqué dans le besoin.

Celui qui se porte à secourir les affligés, & à assister les pauvres à peu près avec autant de charité qu'il servirait un malade, sera bien éloigné de ne leur donner que de belles paroles & peu de secours. Ceux-même qui se sont rendus malheureux par leur faute, doivent

Description de l'empire de la Chine

avoir part à nos libéralités. Pour ce qui est du temps & de la manière de les faire, je dois avoir soin par rapport à moi, que le bienfait ne perde rien de son prix ; & par rapport au prochain, qu'il ait pour lui tout l'avantage qu'il en attend.

On dit communément que quand on se charge d'une affaire pour faire plaisir à un ami, on contracte l'obligation de s'y employer de toutes ses forces. Cette obligation est plus ou moins étroite, à proportion que l'affaire est plus ou moins importante.

Un parent, un ami, sur le point de mourir, voit une jeune femme délicate & un petit enfant fondre en pleurs, le prendre par ses habits, comme pour l'arrêter. Dans ces derniers adieux, où les entrailles sont déchirées, & où le cœur se fend de douleur, toute la ressource d'un pauvre moribond, c'est de recourir à celui de ses parents ou de ses amis, en qui il a reconnu un plus grand attachement pour sa personne, & de lui confier le soin de sa famille. La femme, les enfants qui sont autour du lit, se jettent aux pieds de ce parent, & implorent sa protection ; le moribond baigne son chevet d'un torrent de larmes ; sa langue voudrait parler ; mais ce qu'il aurait à dire est trop affligeant ; il la retient ; ses yeux voudraient encore jeter un regard ; mais il coûterait trop à son cœur ; il se l'interdit. Enfin après bien des combats intérieurs, d'une voix entrecoupée de sanglots, il déclare à ce parent ses dernières volontés, & lui confie ce qu'il a de plus cher. On ne peut être témoin d'un pareil spectacle, sans en avoir le cœur percé.

Ce parent commence d'abord à s'acquitter de son emploi de tuteur avec zèle : mais dans la suite il se néglige. S'il fait étudier les enfants, il ne veille pas à leur avancement dans les lettres : s'il les destine au commerce, il les laisse errer ça & là comme des vagabonds. C'est ainsi qu'il se refroidit de jour en jour : il ne songe point à marier avantageusement ces pauvres pupilles ; s'ils viennent à tomber malades, ou à souffrir du froid, de la faim, & des autres incommodités, son cœur y est insensible : enfin il oublie entièrement & les recommandations de son ami mourant, & les protestations qu'il lui fit, lorsque cet ami expira entre ses bras. Il porte souvent bien plus loin

Description de l'empire de la Chine

l'inhumanité. Il profite de la qualité de tuteur, pour inventer mille chicanes qui l'aident à usurper le bien de ses pupilles. Des gens de ce caractère méritent que la terre les engloutisse tous vivants : son devoir était de veiller à l'éducation & à l'établissement de ces pauvres orphelins qui lui avaient été confiés, comme s'ils eussent été ses propres enfants : la plume & la langue ne peuvent exprimer les obligations qu'impose une pareille confiance.

Si votre voisin vient de perdre son père, & qu'il se prépare à faire ses obsèques, ce n'est point le temps de vous régaler : si l'on entendait alors chanter dans votre maison, on se persuaderait que vous insultez à son affliction.

Il y a des gens qui se trouvant réduits à une extrême pauvreté, n'osent ou par timidité ou par honte, faire connaître leur misère. Quand je serais moi-même réduit à vivre du travail de mes mains, je dois, autant qu'il m'est possible, secourir ces pauvres honteux. Au regard de p.183 ceux qui contrefont les pauvres, & qui veulent vivre de ce métier, à la bonne heure, n'en ayez pas de compassion : il n'est pas juste que vous vous incommodiez pour entretenir leur fainéantise.

Lorsque vous combattez les défauts d'un autre, ne le faites pas d'un air trop sévère, c'est le moyen qu'il se rende docile. Lorsque vous l'exhortez à la vertu, ne lui proposez rien de trop difficile, & vos exhortations lui seront utiles.

Quand vous êtes sur le point d'entreprendre une affaire, examinez-la d'abord par rapport à vous, & ensuite par rapport au prochain ; s'il y a de l'utilité de deux côtés, ou si elle vous est avantageuse, sans être nuisible à autrui, entreprenez-la. Si de dix parts il y en a neuf à votre profit, & une au désavantage d'un autre, ne vous hâtez pas de l'entreprendre ; pensez-y encore. Si le bien qui vous en reviendra est égal au mal qui en arrivera à un autre, gardez-vous bien de suivre votre projet. A combien plus forte raison devez-vous y renoncer, si vous n'y trouvez un grand avantage qu'en faisant un tort considérable aux autres. Mais ce qui serait la marque d'une grande âme, & qui vous élèverait au-dessus du reste des hommes, c'est si vous ne craignez

Description de l'empire de la Chine

point de vous incommoder vous-même, pour rendre les autres heureux.

Si quelqu'un se trouve embarrassé dans une mauvaise affaire, dont personne n'a connaissance, & que vous travailliez à le tirer de ce mauvais pas, vous devez être bien déterminé à ne jamais parler du service que vous lui aurez rendu. Si un autre est dans l'indigence, & que vous songiez à le tirer de misère, il faut en le soulageant éviter avec soin jusqu'aux moindres lignes de fierté & d'orgueil.

Il y a deux sortes d'hommes, qu'il n'est pas facile d'approfondir : les uns qui sont véritablement humbles & modestes, qui parlent peu, qui s'observent, qui en usent bien avec tout le monde, qui ne se plaignent de rien, qui sont d'un discernement auquel rien n'échappe, qui ont des manières douces & franches, qui agissent uniment & sans façon, qui ne font pas valoir leurs talents : ce sont là des vertus du premier ordre.

Les autres encore plus impénétrables sont ceux qui savent se taire, qui se possèdent, qui sont artificieux, & aussi habiles à cacher leurs ruses, qu'ils sont hardis à avancer & à soutenir un mensonge, dont toutes les démarches sont autant de mystères, & dont les paroles sont comme un glaive à deux tranchants. C'est là le caractère d'un fourbe.

Quelque différence qu'il y ait entre ces deux sortes d'esprits, ils ne laissent pas d'avoir des traits de ressemblance : pour ne pas s'y laisser surprendre, il ne faut pas juger des hommes par les premières apparences, & par de simples dehors : il faut bien les connaître avant que de leur donner sa confiance. Je donne sujet à un homme de se mettre en colère, & il ne s'y met point : marque certaine ou d'une grande âme qui est maîtresse de ses passions, ou d'un cœur élevé qui médite une vengeance sérieuse.

Ne vous associez point à un homme intéressé ou défiant. Il est également dangereux d'avoir à vivre avec un fourbe, ou avec un fanfaron : le fourbe qui a les apparences de l'honnête homme, vous trompera par ses artifices. Le fanfaron qui est attaché à ses idées, cherchera à vous maîtriser. C'est pourquoi il est important de bien étudier le caractère des personnes avec qui on a à vivre.

Description de l'empire de la Chine

Pour bien connaître une personne, je m'informe de quelle manière il en use avec ses proches, avec ses parents, avec ses voisins, à quoi il s'applique, quelle est sa conduite. Alors je puis dire que je le connais. Si j'attends pour en juger, qu'il ait eu quelque rapport avec moi, je m'y prends trop tard.

Sur les ouvrages d'esprit

@

p.184 C'est un dangereux métier que celui de faire des chansons, des comédies, des romans, des vers, & d'autres ouvrages d'esprit, où en termes couverts & énigmatiques l'on décrit la réputation des personnes les plus distinguées. Si ces sortes d'ouvrages anonymes vous sont communiqués, gardez-vous bien de faire paraître que vous les ayez vus. Si l'on s'aperçoit que vous les admirez, si vous en récitez des endroits avec complaisance, votre réputation deviendra suspecte ; & peut-être même vous soupçonnera-t-on d'en être l'auteur.

On ne doit se mêler de poésie délicate, que lorsqu'on s'est parfaitement établi dans la réputation d'homme savant. Des commençants, de jeunes lettrés, qui ont peu d'expérience, ne doivent pas entrer témérairement dans cette brillante carrière. Mon avis serait, qu'après une longue & sérieuse lecture des livres, on s'appliquât plutôt à la recherche des secrets de la nature, à la politique, & à l'art de bien gouverner les peuples. C'est là ce qui fait le vrai mérite, & qui élève aux premiers emplois.

Je ne saurais souffrir certaines expressions répandues dans quelques livres, & que ne doivent jamais employer des auteurs qui se piquent de science & de politesse. J'en citerai quelques exemples qui en feront voir le ridicule.

Si un de ces auteurs veut marquer qu'il est frappé de quelque bel endroit d'un livre : je veux, dit-il, graver cela sur mes os & dans mon cœur : s'il loue un service qu'on lui a rendu, il s'écrie : c'est un don qui égale tous les biens que je reçois du Ciel ; ou bien ayant recours aux fables : je serai, dit-il, l'oiseau qui rapporta l'anneau d'or à celui qui l'avait mis en liberté ; je rendrai un service pareil à celui des fourmis sauvées du naufrage sur un rameau jeté à propos. Après ma mort, diront quelques autres, si mon âme passe dans le corps d'un chien ou d'un cheval, je veux être à votre service pour reconnaître un si grand bienfait. Je ne blâme pas qu'on se serve de termes, qui marquent de la

Description de l'empire de la Chine

reconnaissance & de la modestie. Mais est-ce modestie que de donner dans cette extravagance ? N'est-ce pas plutôt une lâche & indécente flatterie ?

Dans les recueils qu'on fait aujourd'hui des pièces de vers ou d'autres ouvrages d'esprit, on n'expose plus aux yeux des lecteurs les beaux sentiments que nos anciens sages nous ont transmis : on n'a en vue que de divertir & d'amuser agréablement par des traits ingénieux. Quelle est l'utilité de pareils ouvrages ?

Ceux qui composent des livres de morale, se proposent de réformer les mœurs, & de porter les hommes à la pratique de la vertu ; si nonobstant l'approbation générale de leurs ouvrages, ils ne voient pas un aussi prompt changement qu'ils l'espéraient, il ne faut pas qu'ils perdent courage : leurs sages instructions n'en ont pas moins été utiles à remuer les cœurs, & à y faire naître de bonnes résolutions, dont on verra le fruit en son temps. Cela seul suffit pour consoler un auteur, pour l'animer au travail, & pour l'assurer qu'il n'a point perdu ni son temps, ni ses peines.

Quelques règles particulières de conduite

@

p.185 La consolation la plus prompte & la plus capable de nous soulager, lorsqu'il nous arrive quelque disgrâce, c'est de réfléchir sur la situation de tant d'autres, qui sont encore plus malheureux que nous.

Les gens qui ont de la droiture & de la bonne foi ne se défient de personne, & tout le monde se fie à eux. Les gens soupçonneux qui ne se fient à personne, tiennent aussi tous les autres dans la défiance, & c'est là ce qui produit la division, même entre les plus proches parents.

On parle mal de moi ; je puis réfuter la médisance ; mais ne ferai-je pas plus sagement de supporter le médisant ? On me calomnie ; je puis empêcher la calomnie de me nuire en la faisant connaître : mais ne vaut-il pas mieux changer le cœur du calomniateur ? Pour y réussir, il faut beaucoup d'adresse & d'habileté.

Si je viens à avoir un démêlé un peu vif avec quelqu'un, & que la bile s'échauffe de part & d'autre, puis-je dire que la raison est toute de mon côté ? Si je songe que j'ai un peu de tort, ma colère se calme, & si je veux bien en faire l'aveu, ce sera le moyen d'adoucir un esprit qui s'aigrit, & qui s'irrite.

Si je me mêle d'une affaire qui intéresse un ami, je dois penser à ce que je ferais, s'il s'agissait de mon intérêt propre. Si c'est une affaire qui me regarde personnellement, je dois songer au parti que je prendrais, si c'était celle d'un autre. Voilà deux règles sûres pour ne point faire de fausses démarches.

Celui qui n'a jamais été malade, ne sait pas de quel prix est la santé ; il ne l'apprend que quand il lui survient une maladie. Celui qui vit dans sa maison sans nul embarras, ne connaît point son bonheur ; il s'en aperçoit quand il lui survient une fâcheuse affaire.

Supporter les défauts d'autrui, ce n'est pas y condescendre, les désordres du siècle trouveraient un appui dans les gens de bien ; nos anciens sages avaient beaucoup d'affabilité ; mais leur complaisance

Description de l'empire de la Chine

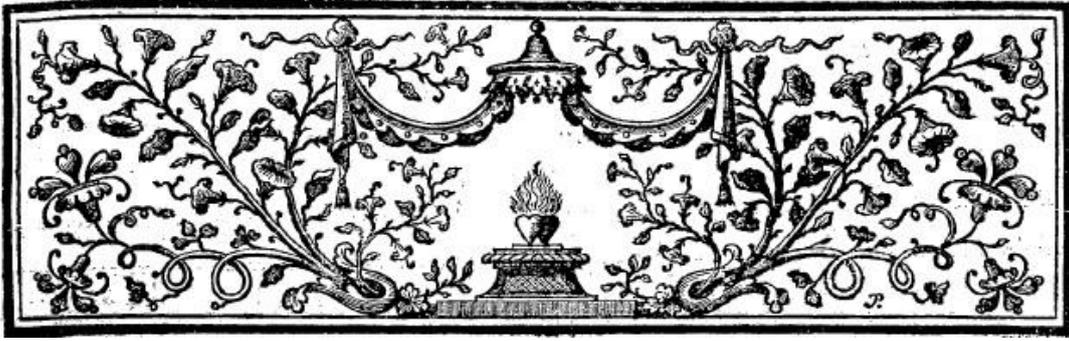
n'était pas aveugle, elle n'allait pas à flatter les vices, mais à gagner les vicieux pour les corriger.

Beaucoup réfléchir, & parler peu, c'est le secret de beaucoup apprendre.

Les grands génies sont peu éclairés dans les petites affaires, & les petits génies y sont très clairvoyants. La raison est que ceux-ci se défiant de leurs lumières, consultent des gens habiles, au lieu que ceux-là pleins d'eux-mêmes raffinent sur tout, & embrouillent les affaires les plus simples.

Si vous ne négligez point une petite affaire, elle ne deviendra jamais sérieuse : si vous ne vous alarmez point d'une affaire sérieuse, elle pourra devenir peu considérable.

@



RECUEIL
DE MAXIMES, DE RÉFLEXIONS,
ET D'EXEMPLES
EN MATIÈRE DE MŒURS

Description de l'empire de la Chine

Exemple de douceur & de zèle dans un juge

p.186 Leang yen quang étant en charge à Siang tcheou, on lui amena un jeune homme, qu'on accusait de perdre le respect à son père & à sa mère. Quoiqu'il fût déféré par tous ses frères, Leang ne le punit point ; il se contenta de le faire conduire dans un endroit du palais, destiné aux honneurs qui se rendent à Confucius. Là on avait peint deux tableaux du fameux Han pe yu. Le premier le représentait recevant humblement & tranquillement la bastonnade de la main de sa mère. Dans l'autre on avait peint la mère comme accablée du poids des années, & le fils pleurant auprès d'elle de compassion & de tendresse. Tong (c'est le nom de ce jeune homme) en considérant ces peintures, fut si touché, qu'il en parût hors de lui-même. Leang prit ce moment pour lui faire une réprimande, après quoi il le renvoya. Tong en profita si bien, qu'il devint un exemple de vertu.

*

Exemple d'un mandarin zélé pour le peuple

Tsiang yao étant gouverneur de Tang tcheou, l'empereur vint visiter les provinces du midi. Le gouverneur de Hoai ngan, ville voisine de Yang tcheou, fit abattre plusieurs maisons pour élargir le chemin sur le bord de la rivière, & le rendre plus commode à ceux qui tiraient sa barque avec des cordes. Il fit aussi faire ces cordes non de chanvre, mais de matières plus précieuses. Enfin il imposa d'autres taxes à cette occasion, & incommoda fort le peuple de son district.

Quand on vint à parler à Tsiang d'en faire autant :

— Ce n'est pas pour se divertir, répondit-il, que l'empereur vient ici ; c'est pour visiter ses provinces. D'ailleurs le chemin ordinaire suffit de reste pour ses tireurs. Pourquoi incommoder le peuple en détruisant ses maisons ? Je ne veux pas qu'on en abatte une seule ; je me charge de la faute, s'il y en a.

Un peu avant que l'empereur arrivât, on vint signifier à Tsiang un

Description de l'empire de la Chine

ordre qu'on disait être de l'empereur. Cet ordre portait qu'il eut à donner une liste des maisons considérables du lieu.

— Il n'y a ici, répondit-il, que quatre maisons considérables, savoir celle de l'intendant des ^{p.187} salines, celle du gouverneur de Yang tcheou, celle de l'officier de la douane, & celle du magistrat subalterne de Kiang tou. Le reste de la ville, ajouta-t-il, n'est composé que du pauvre peuple ; il n'y a pas de lieu à en faire une liste.

Quelque temps après vint un autre ordre, suivant lequel il était dit que l'empereur voulait choisir quelques demoiselles des mieux faites de ce pays-là.

— Je n'en sache que trois, dit Tsiang, dans tout le district de Yang tcheou.

L'officier qui portait l'ordre, demandant où elles étaient ?

— Ce sont mes filles, répondit-il ; si l'empereur en veut absolument d'ici, je puis lui livrer ces trois qui m'appartiennent : pour d'autres, je ne le puis.

L'officier s'en retourna sans rien dire, & la chose en demeura là.

*

Autre exemple

L'empereur voulant qu'on fît des armes en quantité, comme arcs, flèches, lances, &c, on publia un édit partout, portant obligation à chaque ville de fournir certaine quantité de matériaux propres à ces ouvrages. N'y ayant rien de semblable dans tout le district de Hai tcheou, le peuple s'offrit à fournir en colle de poisson l'équivalent de ce que l'édit portait, & en fit la proposition à son gouverneur :

— Non, dit le gouverneur, il est notoire que Hai tcheou n'a rien de ce qu'on demande. Donner l'équivalent en denrées du pays, c'est ouvrir la porte à un impôt qui pourrait bien durer toujours.

Description de l'empire de la Chine

Tout le monde trouva qu'il avait raison.

*

Autre exemple

Dans le territoire de Tang yang, ville du troisième ordre, il y a un lac nommé Lien ; il ne faut qu'en détourner un pouce d'eau, pour la faire baisser d'un pied dans les canaux qui servent à conduire le riz à la cour ; aussi est-ce un crime capital. Dans une année que la sécheresse était fort grande, Hiu magistrat de Tang yang, demanda qu'il fût permis de détourner l'eau de ce lac, pour arroser les champs de riz ; & sans attendre la réponse, il le fit toujours par avance. Le magistrat supérieur dépêcha un de ses gens pour faire des informations, & demander à Hiu, comment il avait osé se rendre coupable de cette infraction ?

— Je crois pouvoir prendre sur moi, répondit-il, une faute si utile au peuple. S'il m'en coûte la tête, à la bonne heure.

Plus de dix mille king ¹ de terres profitèrent de ces eaux. L'année dans ce quartier-là fut abondante, & on laissa Hiu en repos.

*

Attention d'un mandarin à pourvoir aux besoins du peuple

Il plut beaucoup une autre année dans le territoire de Pei, petite ville du troisième ordre. Des eaux en abondance coulant des montagnes voisines, inondèrent les campagnes, & ayant ravagé la première récolte de riz, empêchèrent d'en planter d'autre plus tardif ; de sorte que le peuple ne voyait pas comment pouvoir seulement passer ce qui restait de l'année.

— Si l'on attend, dit Sun, qui était alors magistrat, que toutes ces eaux soient écoulées, à ensemercer les terres, la saison sera trop avancée, aucun grain ne pourra lever : que faire donc ?

¹ Nom de mesure.

Description de l'empire de la Chine

Un expédient lui vint sur-le-champ. Il fit venir les riches du pays, & les engagea à faire les avances de plusieurs mille charges de pois. Il distribua ces pois dans tout le district, les faisant semer dans l'eau même. Ces eaux s'écoulèrent peu à peu, & avant que la terre fut bien sèche, les pois avaient déjà poussé. Ce fut une ressource pour le peuple. Il passa l'année sans beaucoup souffrir.

*

Exemple d'un mandarin expéditif & désintéressé

Tang ayant été fait magistrat de Sin tchang, il n'eut pas été trois mois en charge, que les procès devenant ^{p.188} très rares, la moitié des officiers du tribunal devinrent assez inutiles. Sa porte n'était point gardée : y entraient librement qui voulait. Cependant personne n'osait abuser de cette liberté. Dans les procès qui lui venaient, il punissait celui qui avait tort, mais assez légèrement, se contentant de lui bien inculquer que s'il le retrouvait en faute, il en userait autrement. Enfin il expédiait si lestement les affaires, & était si désintéressé, que les gens de son tribunal n'osaient & ne pouvaient pas user de leurs friponneries ordinaires. Aussi la plupart se retirèrent, & prirent un métier pour pouvoir vivre.

*

Trop grande sévérité nuisible au gouvernement

Quand le gouvernement n'est point excessivement sévère, le peuple alors craint la mort. D'où vient qu'il craint ainsi la mort ? C'est qu'il trouve du plaisir à vivre. Tandis que les choses sont dans cet état, la crainte peut retenir le peuple dans le devoir. Mais si le gouvernement devient excessivement sévère, le peuple cesse bientôt de craindre la mort, parce que la vie lui devient à charge. Ainsi un des grands ressorts du bon gouvernement devient la source des plus grands désordres.

*

Épargne en certaines occasions nuisible à l'État

Description de l'empire de la Chine

Sous la Dynastie Tang, Lieou yen, chargé de faire bâtir des galères, assigna pour chacune une certaine somme d'argent beaucoup au-dessus de la dépense. Quelques gens lui représentèrent qu'en vain doublait-on les frais. Voici ce qu'il leur répondit :

— Dans le gouvernement d'un grand empire, il ne convient point d'avoir tant d'économie. D'ailleurs quand on entreprend de semblables ouvrages, il faut régler la dépense de manière qu'ils se puissent toujours continuer avec succès, & qu'on en tire l'avantage qu'on s'en promet. Cette manufacture étant une fois établie, combien de gens, outre ceux qui y travaillent, doivent vivre sur ces ouvrages ? Si chacun y trouve son compte, le prince sera bien servi, & il n'est point à craindre que l'entreprise vienne à manquer.

Il laissa donc parler, il établit des ateliers pour la construction de ces galères, & mit des inspecteurs pour y avoir l'œil. En peu d'années ils furent à leur aise ; tous y trouvant leur compte, chacun s'y appliqua avec soin. Les ouvriers étant bien payés, les vaisseaux se bâtissaient solidement, & ils subsistèrent en bon état pendant cinquante ans.

Sous un autre empereur de la même dynastie, Tang tou fut chargé de l'intendance des galères. Il régla au juste la dépense qui se devait faire pour chacune, en sorte que les inspecteurs & les entrepreneurs ayant de la peine à retirer leurs frais, les ouvriers étaient à plus forte raison mal payés. Les vaisseaux se bâtissaient mal, & l'on s'en sentit dans les guerres qui s'élevèrent en ce temps-là. Tant il est vrai qu'en certaines occasions, c'est épargner que de ne pas regarder à la dépense, & qu'au contraire on gâte tout, en y regardant de trop près.

*

Crainte qu'ont les Chinois de mourir sans postérité

Dans le territoire du Tsang ou, un fils posthume ayant été instruit qu'une famille ennemie de son père l'avait fait périr, s'en vengea par un homicide, pour lequel il fut pris & traîné en prison. Tchin, alors magistrat du lieu, sut que cet homme n'avait point encore d'enfant ;

Description de l'empire de la Chine

voyant d'ailleurs qu'il devait perdre la vie, pour ne pas laisser éteindre cette famille, il ordonna qu'on mît la femme de cet homme avec son mari dans la prison. Avant la fin de l'année elle eût un fils. Tout le monde loua la bonté du magistrat, qui allait jusqu'à prendre soin de procurer à un criminel la consolation de ne pas mourir sans postérité.

*

*La douceur est quelquefois
plus efficace que la force, pour réduire les rebelles*

p.189 Dans le district de certaine ville, quelques centaines de familles, placées dans des montagnes inaccessibles, avaient secoué le joug du gouvernement. Plusieurs gouverneurs avaient successivement tenté de les réduire par la force ; mais toujours inutilement. Tsin ayant été fait gouverneur de ce pays-là, s'y prit autrement. Dès qu'il fut entré en charge, il trouva moyen par voie de douceur, d'engager les chefs de ces peuplades à le venir voir. Il les traita bien, & les exhorta, mais sans menaces & sans aigreur. En moins d'un mois toutes ces familles rentrèrent doucement dans leur devoir. Depuis ce temps-là, Tsin disait souvent :

— Rien n'est plus facile que de gouverner. Car si, par douceur & par quelques bons traitements, on peut réduire des rebelles ; si, en s'y prenant comme il faut, on peut faire entendre raison à une multitude de montagnards grossiers & barbares ; que ne pourra-t-on point obtenir par ces mêmes voies, des peuples civilisés & mieux instruits ? Ils aiment naturellement le repos & l'ordre : ils craignent le trouble & le danger. Quel est celui d'entr'eux qui se résoudra à prendre les armes, s'il a de quoi se vêtir & de quoi vivre ? Mais les tributs qu'exigent les empereurs, deviennent quelquefois trop à charge : les officiers qui gouvernent, sont souvent trop intéressés. Les pauvres gens réduits au désespoir, s'assemblent & pillent çà & là. Quoique ce soit de là que naissent les grands troubles, cependant leur dessein n'est

Description de l'empire de la Chine

point d'abord de troubler l'empire. Ils cherchent à vivre, & c'est tout. Non seulement il serait trop dur en ces occasions de vouloir les exterminer ; mais même on aurait souvent de la peine à le faire : car alors il est fort naturel que les soldats n'aient pas le courage de frapper.

*

Devoir d'un homme en charge

Un magistrat est désintéressé ; c'est son devoir : mais il en devient fier & orgueilleux ; il a tort. Son désintéressement ne peut justifier sa fierté. Chacun doit veiller sur soi : mais un magistrat le doit faire avec une attention particulière. S'il se borne à éviter les fautes grossières & éclatantes, & s'il ne s'étudie à éviter les plus légères & les plus secrètes, il est indigne du rang qu'il tient.

L'amour du travail & l'application sont nécessaires quand on se mêle du gouvernement, & cela pour tout le temps qu'on s'en mêle. Celui-là se trompe fort, qui croit que le travail & l'application de quelques années, lui donnent droit d'être moins laborieux & moins appliqué dans la suite. S'il veut se reposer, qu'il se retire.

Dans le royaume de Tchîn la, il y a deux tours de pierre. Quand il se trouve en ce pays-là quelque procès embarrassant, on met un des plaideurs dans une de ces tours, & sa partie adverse dans l'autre. Celui qui a le droit de son côté, y est tranquille : au lieu que celui qui a tort, est d'abord saisi d'un grand mal de tête, & sent une chaleur insupportable par tout le corps. Nous n'avons ici rien de semblable. Il n'y a que la pénétration & l'intégrité des magistrats, qui puissent démêler le bon droit d'avec l'injustice. Si donc nos magistrats manquent de lumières, ou se laissent corrompre, à qui recourir ?

*

Exemple d'officiers désintéressés

Ché & Song étant collègues dans l'administration des finances, un

Description de l'empire de la Chine

jour qu'ils étaient tous deux seuls :

— Aujourd'hui, dit Ché, j'ai fait une découverte. En examinant les comptes de telle & de telle province, j'ai trouvé qu'il y a telle somme au-delà de ce qu'elle doit.

Song sentit que son collègue le sondait, pour ^{p.190} voir s'il en voudrait prendre sa part, & se taire. Mais n'étant pas d'humeur à entrer dans ces vues ;

— Cet argent est venu pour l'empereur, dit-il, il doit entrer dans ses coffres. S'il y a plus que moins, tant mieux, cela vient fort à propos.

Examinant sur-le-champ ce qui en était, il donna avis à l'empereur de tout ce qu'il y avait de surplus dans les revenus de chaque province, afin qu'on ne pût pas le détourner. Son collègue n'en fut pas trop aise : mais il n'osa témoigner sa peine.

*

Exemple d'un grand mandarin charitable

Hoang yeou visitant une province dont il était vice-roi, vit un jour par hasard une femme à-demi vêtue de méchants haillons, qui menait un cheval à l'abreuvoir. Il frémit à cette vue, baissa la tête, & poussant un grand soupir :

— Est-il possible, s'écria-t-il, que les pauvres soldats soient si misérables, tandis que je suis vice-roi ? Quelle honte n'est-ce pas pour moi ?

Il fit sur-le-champ donner par avance à tous les soldats trois mois de paye, & fit des largesses aux plus pauvres. A cette occasion chacun racontait ce qui avait touché le vice-roi, ses gémissements, & ses soupirs. Plusieurs en le racontant & en l'entendant, en étaient touchés jusqu'aux larmes, & tous se seraient sacrifiés volontiers pour lui.

*

Description de l'empire de la Chine

Exemple d'un mandarin désintéressé

Lin Hiao tse, sous la dynastie Song, fut un exemple de désintéressement : il le poussait jusqu'au scrupule. Un soir qu'il sortit tard de la salle d'audience, un de ses gens, pour le reconduire dans l'intérieur de sa maison ¹, prit une des chandelles de la salle. A peine avait-on passé la porte de communication, que Lin reprenant son domestique :

— Cette chandelle, lui dit-il, est du tribunal, & ne doit point se consumer à d'autres usages. Reportez-la promptement.

*

Autre exemple

Tong su y était un homme d'une extrême frugalité, & d'une simplicité si grande, qu'il porta pendant dix ans la même robe qui était de toile teinte en noir, & la même paire de bottes. Quand il fut fait gouverneur de Tou tcheou, ses fils s'assemblèrent, & lui tinrent ce discours :

— Nous savons, lui dirent-ils, combien vous êtes désintéressé ; nous n'espérons, ni ne souhaitons aucun revenant-bon de votre charge. Seulement nous faisons réflexion que vous avez de l'âge. Les bois de Tou tcheou sont admirables, si vous vouliez bien penser à l'avenir ².

Le père, sans répondre rien de précis, parût y avoir consenti. Au bout de quelques années, s'étant démis de son gouvernement, il revint chez lui. Ses fils allèrent fort loin au-devant de lui, & quelqu'un d'eux lui demanda s'il avait pensé à l'avenir, comme ils l'en avaient prié ?

¹ Le tribunal & la maison du magistrat ne font séparés que d'une muraille. La porte de communication est ordinairement fermée, & toujours gardée par un domestique. Au près est un tour à peu près semblable à celui des religieuses d'Europe.

² Ils lui insinuaient ainsi de se pourvoir de beau bois pour son cercueil. C'est de quoi les Chinois sont curieux.

Description de l'empire de la Chine

— L'on m'a dit, répondit-il, en souriant, que le cyprès vaut mieux que le chan ¹, qu'en pensez-vous ?

— C'est donc du cyprès, dit un des fils, dont vous avez fait provision, mon père ?

— Mes enfants, reprit le vieillard en se moquant d'eux, je vous en apporte de la graine ; semez-la, si vous voulez.

*

Zèle d'un mandarin pour son peuple

L'empereur venant visiter les provinces du midi, les officiers des villes où Sa Majesté devait passer, firent de grands préparatifs de chevaux, de chariots, de meubles précieux ; tout se tirait sur les habitants du district, soit en espèces, soit par des contributions, & des p.191 taxes en argent. Tsiang, alors gouverneur d'Yang tcheou, délibérant sur ce qu'il avait à faire en cette occasion : Si je fais, dit-il en lui-même, ce que je vois faire aux autres, il faudra nécessairement vexer le peuple ; si je fais autrement, on ne manquera pas de m'en faire un crime ; on dira que je néglige ce qui regarde l'empereur. N'importe, ajouta-t-il, ce dernier parti est le meilleur. J'en souffrirai seul ; au lieu qu'en prenant l'autre, c'est le peuple qui en souffrira. Il se contenta donc de pourvoir avec soin au nécessaire, sans magnificence, ni superflu, veillant cependant à tout lui-même en personne, vêtu de toile, mais ayant néanmoins la ceinture dorée, marque de sa dignité.

Les officiers de la cour n'étant pas contents, il eut à essuyer bien des reproches ; mais il les soutint avec confiance & sans émotion. Un jour l'empereur se divertissant à la pêche, prit une fort belle carpe.

— A qui vendrai-je, dit-il en riant, un si beau poisson ?

Les courtisans qui en voulaient à Tsiang, répondirent qu'il n'y avait que le gouverneur de Yang-tcheou, qui pût l'acheter.

¹ Nom d'une espèce de bois.

Description de l'empire de la Chine

— Qu'on le lui remette, dit l'empereur.

On le lui remit, en lui disant que l'empereur qui l'avait pris, en attendait de lui le prix. Tsiang s'en va dans sa maison, prend le peu que sa femme avait d'ornements d'argent à la tête & sur ses habits, revient aussitôt vers l'empereur, & se prosternant, selon la coutume :

— Grand empereur, dit-il, ce poisson vaut de l'argent ; je n'en ai pas d'autre pour le payer, que ce peu d'ornements qu'avait ma femme : je les apporte, & m'offre à mourir.

L'empereur concevant alors ce qu'avaient prétendu les courtisans :

— Pourquoi chagriner ainsi, leur dit-il, ce pauvre officier ? Qu'on le laisse en paix, & qu'il s'en retourne.

*

Exemple d'un mandarin désintéressé

Sou kiong fut six ans gouverneur à Tsin ho, sans recevoir aucun présent de ceux qu'on lui offrit en diverses occasions selon la coutume ¹. Enfin un homme d'âge & de considération, voyant qu'il refusait tout ce qui était de quelque valeur, lui fit présent de quelques citrouilles de son jardin, & le pressa si fort de les accepter, qu'il ne pût pas s'en défendre. Il les reçut donc ; mais il les fit ranger sur les poutres d'une salle, où il les laissa sécher sans y toucher. Cependant, comme il n'avait pas accoutumé de rien recevoir de personne, dès qu'il eût reçu ces citrouilles, le bruit s'en répandit dans tout le quartier ; & à la première occasion qui se présenta, chacun s'empressa de lui faire présent de quelques fruits, ou de quelques légumes de son jardin. Plusieurs se joignirent ensemble, chacun faisant porter ce qu'il avait : mais lorsqu'ils furent entrés dans la salle, ils virent les citrouilles en question bien rangées sur une poutre, & déjà toutes fanées, sans qu'il en manquât une seule. Ils se regardèrent les uns les autres, & prirent le parti de s'en retourner.

¹ Les occasions où l'inférieur fait des présents à son supérieur, & l'ami à son ami, sont principalement au nouvel an, au jour de la naissance, au cinquième de la cinquième lune, au quinzième de la première lune, quand il marie son fils ou sa fille, quand il meurt quelqu'un chez lui, quand il part pour un long voyage, &c.

Description de l'empire de la Chine

*

Autre exemple

Tsao tchi tsong était magistrat d'une ville du troisième ordre. Toutes les fois que son devoir l'obligeait d'aller à la capitale de la province, il montait une fort petite barque qui lui appartenait ¹. Il en tenait lui-même le gouvernail, & deux de ses gens ramaient. Quand cette barque fut si vieille, qu'elle ne put plus servir, le gouverneur du pays son supérieur, fit faire une barque pour la lui donner. Un fameux lettré, grand dans l'empire, & ami du gouverneur, p.192 passant par là, mit une inscription de sa main sur cette barque. L'inscription avait double sens. L'un pouvait être : quand les planches de cette barque seront aussi minces que la couverture d'un livre ², il sera temps de penser à la réparer. C'était dire qu'elle était très bonne, & louer celui qui l'avait fait faire, & qui la donnait. L'autre sens pouvait être : achevez le livre, on le reliera. C'était parler à celui qui devait recevoir la barque, le louer & l'exhorter à ne le pas démentir.

A cette inscription près, qui était d'une excellente main, la barque était simple & sans ornements. Le gouverneur l'envoyant à Tsao, lui fit dire qu'il l'avait fait faire telle exprès, pour lui ôter toute raison de la refuser. Tsao reçut la barque avec de grands témoignages de l'estime qu'il en faisait ; mais il résolut de ne s'en servir qu'en certains jours solennels, comme quand il irait rendre ses devoirs à ses ancêtres.

*

Autre exemple

Li mien lin étant en charge, non seulement était fort désintéressé lui-même, mais il voulait aussi que ses gens le fussent. Lorsqu'il quitta sa charge pour se retirer chez lui, il craignit que quelqu'un de ses domestiques, n'ait pris ou reçu quelque chose à son insu. Quand tous

¹ Aujourd'hui c'est une corvée pour les bateliers de conduire les mandarins & leurs gens.

² La couverture des livres chinois est une simple feuille de papier blanc, couvert d'une étoffe mince & légère, ou d'une autre feuille de papier, peinte en quelque couleur.

Description de l'empire de la Chine

se furent embarqués, il eût soin de les faire fouiller, & de faire publiquement jeter dans l'eau ce qu'il leur trouva :

— Canailles, leur dit-il, vous m'exposez à la risée de tout le monde ; on dira que j'ai pris par vos mains, n'osant prendre par moi-même.

*

Autre exemple

Nien tsong allant être grand examinateur dans une province, fit rencontre en chemin d'un de ses intimes amis, qui l'arrêta pour délibérer avec lui sur des affaires importantes. Ils étaient logés dans une bonzerie. Un homme très riche de la province où Nien allait être examinateur, était aux aguets sur la route, & se trouva là. Il pria le chef des bonzes de porter pour lui la parole, & de promettre cinquante ouan ¹, si on l'assurait du degré. Nien en souriant, dit au bonze :

— Faites venir ici cet homme, afin qu'il traite lui-même avec moi.

Le bonze aussitôt l'appelle, croyant que tout allait bien. Mais d'aussi loin que Nien l'aperçut, sans lui donner le temps d'ouvrir la bouche :

— Ignorez-vous, lui cria-t-il d'un ton sévère, qu'étudier dès l'âge de trois ans, & sans relâche, c'est l'unique ² voie pour parvenir aux degrés & aux charges de l'empire ? Prétendez-vous, paresseux que vous êtes, vous en ouvrir une autre à force d'argent ?

Cet homme se retira tout confus, & Nien sur-le-champ prit congé de son ami.

¹ Un ouan, c'est dix mille onces d'argent. Cette somme paraît bien grosse : mais enfin je traduis comme il y a.

² On obtient quelquefois des charges, & même des degrés par argent ; mais lorsque la chose se découvre, le châtement est très sévère. Il n'y a pas plus de deux ans qu'un grand examinateur de la province de Nan king, fut coupé par la moitié du corps, pour avoir été convaincu d'avoir vendu le degré de kiu gin à plusieurs personnes. Le tsong tou & le fou yuen, c'est-à-dire, les deux plus grands mandarins de la province, furent aussi cassés comme suspects d'être complices.

Description de l'empire de la Chine

*

Autre exemple

Long king tchong fut en son temps un exemple de désintéressement & de droiture. Quand il fut fait magistrat de Hiu tsu, il ne mena avec soi que son fils & un domestique ¹. L'hiver étant rude, son fils qui était sensible au froid, pria son père de lui procurer du dehors un peu de charbon. Long n'eut garde d'y ^{p.193} consentir ; mais faisant apporter un bâton :

— Prenez ce bâton, dit-il à son fils ; servez-vous-en pour faire l'exercice, tournez-le en tout sens, & vous aurez bientôt chaud.

Sur la fin de l'année qu'en signe de réjouissance on tire des pétards ², son fils encore jeune voulait s'en procurer du dehors ³. Son père l'ayant su, l'appela, & lui faisant donner un bout de certain bois creux nommé tcheou ⁴ :

— Si vous aimez le bruit, mon fils, lui dit-il, frappez de ce bois sur cette porte, vous en ferez à peu près autant qu'avec des pétards.

*

Honneurs rendus à un mandarin désintéressé

Haï chouï mourut étant le premier yu sseë ⁵ de la cour du midi. Son

¹ L'empereur entretient un train réglé & déterminé pour les mandarins, qui les accompagne quand ils sortent. Ils n'ont communément alors que peu de leurs domestiques à leur suite, quand d'ailleurs ils en auraient plus de cent à leur service ; ce qui est fort ordinaire à la Chine.

² Il s'en tire un nombre infini à la fin de l'année & au commencement de l'autre en signe de réjouissance. On en tire aussi le premier jour & le quinzième de chaque lune, & en divers temps de réjouissance, aussi bien qu'aux enterrements.

³ Toute la famille d'un mandarin un peu considérable est comme en prison dans sa maison. On n'en laisse sortir aucun sans grande raison. L'acheteur même est un homme du tribunal, & non des domestiques du mandarin.

⁴ Les Européens ici & aux Indes, appellent ce bois *bambou*. Il y en a beaucoup dans les provinces méridionales de la Chine. C'est une espèce de roseau, mais qui devient très dur. Les plus gros n'ont guère qu'un pied chinois de tour, & sont longs d'environ vingt pieds. Au-dessous de cette mesure il y en a de toute grosseur & de toute longueur. Il est d'un grand usage.

⁵ Nom de dignité.

Description de l'empire de la Chine

désintéressement avait toujours été si grand, qu'après avoir passé par beaucoup d'emplois considérables, il était aussi pauvre en mourant, que le moindre lettré du commun. A sa mort Ouang yong ki l'alla voir. Il fut également surpris & touché de sa pauvreté. Ne pouvant retenir ses larmes, il se retira, & envoya une bonne somme, pour aider aux frais des funérailles. Les principaux de la cour en firent autant ; & ce qui fut encore plus honorable pour le défunt, c'est que le peuple à sa mort, ferma pendant plusieurs jours les boutiques, pour témoigner sa douleur : & quand la famille en deuil partit avec le cercueil pour le porter, suivant la coutume, à la sépulture de ses ancêtres, il y avait le long de la rivière, jusqu'à environ dix lieues, des tapis dressés, & des tables garnies, qu'on lui offrait pour honorer sa mémoire.

*

Fermeté d'un mandarin

Tchin suen fut en son temps un modèle de désintéressement, & il y joignit toujours une droiture inflexible & une fermeté constante à résister aux abus du siècle. Dans le temps qu'il présidait aux lettres dans le Chan tong, il passa un yu sseë, qui allait ailleurs en qualité de visiteur extraordinaire. Les officiers du lieu, grands & petits, du moins tous ceux qui étaient d'un degré inférieur à ce yu sseë, venant à lui rendre leurs devoirs, se jetèrent à deux genoux. Pour Tchin il se contenta de faire une profonde inclination.

Le visiteur en fut choqué, & lui demanda brusquement, quel était son emploi :

- J'ai soin des études, dit Tchin, sans s'émouvoir.
- Qu'est-ce que cela, dit le visiteur en colère, en comparaison d'un yu sseë ?
- Je sais, monsieur, la différence qu'il y a de l'un à l'autre, dit gravement Tchin ; & je ne prétends point aller du pair avec vous. Mais, en matière de cérémonies, nous qui sommes à la tête des lettrés, nous les devons instruire par nos exemples ;

Description de l'empire de la Chine

& dans les soumissions que nous rendons à nos supérieurs, nous ne pouvons excéder sans conséquence.

Le visiteur vit bien à l'air de Tch'in, qu'il n'était pas homme à céder. Il aperçut d'ailleurs aux environs les lettrés en troupes ; ainsi comme il sentit bien que la violence n'était pas de saison, il se radoucit. Prenant donc tout à coup un visage ouvert, & un ton moins rude :

— Maître, dit-il, vous n'avez rien à voir dans les affaires qui m'amènent, ni moi dans celles qui vous ^{p.194} regardent. Ne vous donnez pas désormais la peine de venir chez moi.

Sur quoi Tch'in se retira.

*

Mandarin charitable & désintéressé

Certaine année la stérilité fut si grande dans le territoire d'Y hing, que de tous les enfants qui venaient au monde, on n'en nourrissait que très peu. Gin fang, alors gouverneur, publia sur cela des ordres sévères ; & pour remédier à ce mal par toutes les voies possibles, il fit une exacte recherche des femmes enceintes, & leur fournit de quoi subsister. On compta plus de mille familles qu'il avait sauvées par ce moyen. Aussi quand à l'arrivée de son successeur, il partit pour aller en cour, il n'avait plus que cinq charges de riz : & quand il arriva à la cour, il n'avait pas un habit supportable. Un tsiang kiun ¹ de ses amis, eut soin de lui en donner.

Peu après Gin fang fut fait gouverneur de Si ngan. Il partit pour s'y rendre sans y envoyer des lettres d'avis ². Lorsqu'on s'y attendait le moins, on le vit venir à pied ; & en marchant vers son tribunal, il expédia différentes affaires dont on lui parla. Il continua sur ce pied-là tout le temps qu'il fut à Si ngan. Il y mourut en charge, & la dernière parole qu'il dit, fut pour défendre qu'on prît rien des gens du lieu à son

¹ C'est le plus haut degré de milice.

² La coutume est d'en envoyer, & cela cause de la dépense aux gens des tribunaux dont un détachement va quelquefois 60 ou 80 lieues au-devant du mandarin.

Description de l'empire de la Chine

occasion. On lui obéit exactement : & comme d'ailleurs il était très pauvre, son cercueil fut du bois le plus commun, & il fut enseveli dans quelques vieux habits qui lui restaient. En récompense il fut pleuré de tout le monde, & on le regrette encore à Si ngan.

*

Parmi le recueil des sentences gravées dans la salle de Li ouen tsie, on lit ce qui suit :

Vous n'êtes pas importun à vos égaux par des demandes trop fréquentes ou hors de propos. Qu'y a-t-il en cela de noble & de grand ? Vous faire valoir par cet endroit, c'est justement vous vanter de n'être pas un gueux de profession.

Ne prendre que ce qui vous est dû, c'est bien fait. Mais si vous prétendez que cela mérite le beau nom d'homme désintéressé, vous avez tort : c'est précisément n'être pas voleur.

Dans le village dont vous êtes seigneur, vous êtes fort réservé à exiger des corvées de vos vassaux ¹. Ne prétendez pas à ce prix-là passer pour un homme vertueux & charitable. Tout ce qu'on vous doit, c'est de reconnaître que vous ne faites pas le petit tyran, comme font tant d'autres.

Pourquoi tant de soins d'amasser des richesses injustes ? Est-ce pour fournir aux folles dépenses d'une femme ou d'un fils ? Est-ce pour soutenir le ridicule faste d'une prétendue noblesse ? Est-ce enfin pour avoir de quoi assembler & payer les bonzes, afin qu'ils demandent pour vous des prospérités ? Peu importe laquelle de ces trois choses vous ayez en vue ; il sera toujours vrai de dire que c'est employer bien mal vos peines & vos soins.

*

¹ Cela est fort rare à la Chine.

Description de l'empire de la Chine

Ami solide & désintéressé

Tchao kang tsin fut d'abord élevé à une charge considérable avec Ngeou yang tchong. Ensuite ils furent tous deux faits ministres. Il arriva que Ngeou yang fut accusé de malversation. Tchao, contre l'ordinaire des gens de même rang & d'une même profession, fut très sensible à la disgrâce de son collègue. Il n'omit rien pour le purger de tout ce qu'on lui imputait. Il alla jusqu'à s'offrir à justifier tous les ordres que Ngeou yang avait donnés, & à se faire ^{p.195} sa caution, le tout sans bruit, sans éclat, & à l'insu même de Ngeou yang.

*

Domestique fidèle, intelligent, & attaché

Tchao che gin, lettré de réputation, mais de peu d'expérience dans les affaires, n'ayant plus ni frère, ni neveu, perdit un fils qu'il avait, & mourut peu après lui-même dans l'embarras de plusieurs mécomptes, dont il était responsable. De sorte qu'il était réduit à la dernière pauvreté. Cependant il laissait trois filles dans un bas âge. Un seul esclave nommé Yen tse, pourvut aux besoins de ces trois filles. Il trouva le moyen par son travail & par son industrie, de ne les laisser manquer de rien ; & il se comporta toujours à leur égard avec tant de respect & de réserve, que pendant dix ans qu'il en eût soin, jamais il ne les regarda en face.

Quand il vit qu'elles devenaient grandes, il résolut de faire un voyage à la cour pour y découvrir quelqu'un de la connaissance de feu son maître, qui lui aidât à marier ces trois filles, conformément à leur condition. A peine fût-il à la cour, qu'il rencontra heureusement Li & Pé, l'un docteur du collège impérial, & l'autre che lang ¹ dans un des grands tribunaux. Il les suivit jusqu'à ce qu'ils fussent dans un endroit peu fréquenté. Alors se jetant à leurs pieds, il leur déclara, les larmes aux yeux, le sujet de son voyage.

¹ Nom d'office.

Description de l'empire de la Chine

Ces deux seigneurs, surpris & touchés, le consolèrent :

— Nous nous sommes connus feu votre maître & nous, lui dirent-ils, dès les premières années de nos études. Nous sommes fâchés d'avoir ignoré ses malheurs, & ravis que vous nous fournissiez une occasion de rendre un petit service à sa famille.

Aussitôt ils donnèrent les ordres nécessaires pour faire venir sûrement & commodément ces trois filles. On les maria ¹ avantageusement toutes trois, & Yen tse se retira fort content de son voyage.

*

Médecin charitable

Yen yang s'était rendu par son application très habile médecin ; mais c'était en vue d'exercer cette profession par charité : & quoiqu'il guérît une infinité de malades, jamais il ne reçut rien d'aucun de ceux qu'il avait guéris. Non seulement il ne refusait ses remèdes à personne de ceux qui s'adressaient à lui dans leurs maladies ; mais si celui qui venait le trouver était pauvre, outre les remèdes, il lui donnait encore quelque aumône, afin qu'il pût se procurer les petits secours nécessaires dans sa maladie.

*

Riche charitable

Tou yng sun vécut jusqu'à une extrême vieillesse, & fut jusqu'à la fin fort compatissant & fort charitable. Un homme de son voisinage devait une somme d'argent à Tou mong hiuen, son fils aîné, qui était chargé de l'administration des biens. Ce débiteur n'ayant pas de quoi payer, & ne voyant pas quand il en aurait, pria ce fils aîné d'accepter en paiement une maison & un bout de terrain propre à des sépultures, & lui en apporta les contrats. Le fils aîné s'en défendit :

¹ C'est bientôt fait en ce pays-ci, où il ne faut point de dot.

Description de l'empire de la Chine

— Mon voisin, lui dit-il, ce que vous proposez n'est pas juste ; je ne prendrai point vos contrats ; ils portent plus qu'il ne m'est dû. Si c'est que vous voulez en effet, vendre cette maison & ce terrain, en faisant entrer en paiement ce que vous me devez, je dois vous payer ce qu'il y a de plus dans l'ancien contrat.

— Je vous suis obligé, dit le débiteur, de cette bonne volonté. Mais pour y répondre, je vous dirai que cette maison & ce terrain ne valent que la somme que je vous dois. On a exprimé davantage dans le contrat ; vous savez que ^{p.196} quelquefois on a des raisons d'en user ainsi : mais réellement ce que je vous dois est justement la somme que j'en ai payée.

Le créancier charmé de la bonne foi de son débiteur, & se piquant de générosité :

— Si vous, lui dit-il, qui êtes un homme sans étude, vous poussez si loin la bonne foi & l'équité, je puis bien, moi, qui ai tant lu de livres, pousser la libéralité jusqu'à ce surplus que votre contrat exprime. Tenez, le voilà ; je vous le donne.

Le voisin alors le reçut avec bien des actions de grâces.

Quand Tou le père, qui était alors absent, fut de retour, ce voisin vint lui rendre compte de la générosité avec laquelle en avait usé son fils, & lui en témoigner sa reconnaissance. Le vieillard apprenant de ce voisin qu'il avait vendu sa maison, témoigna de la surprise & de l'émotion.

— Comment, dit-il, mon fils a pris votre maison en paiement ? Où logerez-vous ?

— Monsieur, répondit le voisin, je pense à aller demeurer en tel endroit.

Aussitôt le vieillard appelant son fils :

Description de l'empire de la Chine

— Rendez à cet homme ses contrats, lui dit-il : qu'on entoure son petit terrain d'une haie ; & veillez à ce que les domestiques ne chagrinent pas ce voisin, sous prétexte qu'il nous doit.

*

Autre exemple

Sous la dynastie Ming, Tong pou, envoyé de la cour, passa par Kiang poan ; un kiu gin ¹ du pays l'envoya saluer par un de ses gens avec un billet ordinaire. Tong fit venir le domestique du kiu gin en sa présence, & lui demanda à quoi s'occupait son maître qui menait une vie si retirée :

— Monsieur, dit aussitôt le domestique, l'année a été fort mauvaise en ces quartiers : les chemins sont pleins de gens morts de faim. Mon maître loue chaque jour un certain nombre de gens pour recueillir & inhumer les corps de ces pauvres malheureux. Il a déjà procuré la sépulture à plus de mille.

Tong parût fort touché de ce récit : il ne laissa pas de continuer à interroger le domestique.

— Le nombre des morts étant si grand, il faut bien des ouvriers, dit-il ; comment votre maître pourvoit-il à leur paiement ? Ce seul embarras n'est pas petit.

— Cela ne l'embarrasse pas le moins du monde, répondit le domestique ; il a réglé tant de grains pour les frais de la sépulture de chacun de ces pauvres gens, & le paiement se fait par un tel, qui est parent de notre maître.

Tong ne poussa pas plus loin ses questions ; mais louant au domestique la charité du maître, il ne laissa pas de lui écrire par ce même domestique un petit billet d'avis en ces termes : Toute bonne

¹ Degré de littérature.

Description de l'empire de la Chine

œuvre se doit cacher autant qu'on le peut : du moins ne faut-il pas chercher à la publier. Rien de plus bas que ces charités, dont la vanité est le motif.

*

Récompense de la fidélité à rendre une chose trouvée

Du temps de l'empereur Yong lo, un marchand nommé Sun yong étant en voyage, vit sur sa route une bourse suspendue à un pieu. Il l'ouvrit, & y trouva deux grandes aiguilles d'or, telles que les femmes en portent à leurs cheveux. Il s'assit dans cet endroit, attendant que la personne qui les avait perdues, vint les chercher. A nuit close, vint une esclave toute en pleurs, qui cherchait les aiguilles de sa maîtresse qu'elle avait perdues, & qu'on la soupçonnait d'avoir volées. Le marchand s'étant assuré que ce qu'il avait trouvé, était justement ce qu'elle cherchait, le lui remit. La fille transportée de joie, lui demanda son nom : il ne le dit point :

— Monsieur, ajouta-t-elle, que puis-je faire pour vous témoigner ma reconnaissance ?

A ces mots le marchand doubla le pas sans rien dire, & gagna, malgré la nuit, un gîte assez loin de là. Lorsqu'il fut arrivé à Nan yang, qui était le terme de son voyage, p.197 il fit en très peu de temps un gain beaucoup plus considérable qu'il ne pouvait l'espérer. Il partit pour s'en revenir avec plusieurs autres marchands. Repassant, mais en barque, à l'endroit même où il avait trouvé la bourse, & sa barque s'étant rangée le long du rivage, il vit sur le bord de la rivière l'esclave à qui il avait rendu la bourse. Cette fille venant de laver du linge, le vit aussi, & le reconnut. Elle lui parla pendant quelque temps, étant toujours sur le rivage, & le marchand sur sa barque. Après quoi elle se retira. Sun yong, que cet entretien avait arrêté quelque temps, & empêché de suivre les autres barques, trouva qu'il était tard pour partir seul, & se résolut de demeurer là le reste du jour. Il s'éleva tout à coup une tempête. Tous ceux qui étaient partis, périrent. Sun yong qui s'était arrêté, ne périt point.

Description de l'empire de la Chine

*

Contre ceux qui abusent de la misère d'autrui

La pauvreté & les richesses changent souvent de maison. Les biens de ce monde n'ont point de maître bien fixe. Quand on vend ce qu'on en a, c'est communément par nécessité. Cependant il n'est que trop ordinaire qu'un homme réduit à cette extrémité, rencontre quelqu'un de ces riches impitoyables, toujours prêts à s'engraisser des malheurs d'autrui. Ce cruel met aux biens d'un homme, que la nécessité presse, à peu près le prix qu'il veut. Le contrat passé, c'est beaucoup s'il paye sur-le-champ la moitié du prix. Il remet le reste du paiement à certains termes ; & s'il voit quelque chose dont le pauvre vendeur ait grand besoin, il est attentif à le lui donner en paiement ; mais c'est toujours à un prix beaucoup au-dessus du prix raisonnable. Ainsi le pauvre vendeur ne touchant rien que par parties, quand il vient compter avec ce riche, il trouve qu'il a plutôt dépensé le prix de ses biens, qu'il ne l'a touché. Vouloir entrer en composition, & demander de la modération sur le prix de certaines choses, cela est fort inutile. Encore trop heureux, si la nécessité où il s'est trouvé d'acheter les biens de ce pauvre homme, n'est pas pour l'acheteur une raison de rompre avec lui tout commerce, & de le traiter en ennemi. Du moins est-il sûr qu'il s'applaudit de se voir possesseur de ces biens, sans qu'il lui en coûte qu'environ la moitié de ce qu'ils valent. Cela s'appelle avoir de l'industrie & entendre ses affaires. Il ne fait pas attention, l'aveugle qu'il est, à la conduite ordinaire du Ciel, qui se plaît à rendre à chacun ce qu'il mérite. Son injuste cruauté ne sera point impunie : il en portera peut-être lui-même la peine ; sinon elle tombera sur ses descendants.

*

Charité désintéressée

Leou y originaire de Vou yn, avait l'âme fort charitable : il en donna de fréquentes preuves dans sa vie ; je n'en rapporterai que deux ou trois. Tchang ki li allant à la cour, & conduisant le corps de son père qui était mort en province, trouva sur la route auprès de Vou yn des glaces

Description de l'empire de la Chine

en quantité. Le chariot qui portait le corps de son père, versa, & fut mis en pièces. Comme il n'avait point là de connaissance, il envoya chez celui du lieu dont la maison avait le plus d'apparence, demander un chariot à emprunter, pour continuer son voyage. Leou y fut celui à qui on s'adressa. Il donna sur-le-champ un chariot, sans s'informer quel était celui qui le demandait, & sans vouloir se nommer lui-même au domestique, qui était venu en faire la demande pour son maître. Tchang n'eut pas plus tôt fait les obsèques de son père qu'il renvoya un domestique à Vou yn conduire le chariot, & remercier celui qui lui avait aidé si à propos à s'acquitter de ses devoirs de fils. Leou ayant aperçu d'assez loin ce chariot, ferma sa porte. Il ne reçut ni chariot ni remerciement ; mais il fit dire au domestique qu'apparemment il se p.198 trompait, & le prenait pour un autre.

*

Autre exemple

Ce même Leou y revenant un jour de Tchîn leou, dont il venait de quitter le gouvernement, rencontra sur la route un pauvre lettré qui venait de mourir assez subitement, & dont le corps était sur le bord du chemin. Le gouvernement qu'avait Leou, bien loin de l'enrichir, n'avait servi qu'à le rendre plus pauvre, tant il était désintéressé & charitable. Se trouvant donc alors sans argent, il quitta ce qu'il avait de meilleurs habits, pour en revêtir le mort, selon la coutume ; & vendant le cheval qu'il montait, il monta un bœuf. Il n'eut pas fait deux journées de chemin, qu'il se présenta à lui un pauvre homme prêt à expirer de faim & de misère. Sur le champ il descendit, & fit tuer son bœuf pour secourir ce malheureux. Ses gens lui disant qu'il poussait trop loin la compassion :

— Vous vous trompez, leur répondit-il ; voir son prochain dans la misère, & ne pas le secourir, c'est n'avoir ni cœur ni vertu.

Il continua ainsi sa route à pied, & presque sans rien manger.

Description de l'empire de la Chine

*

Présence d'esprit charitable

Un jour Ou pan revenant d'un petit voyage, & prêt d'arriver à sa porte, aperçut un homme qui volait des châtaignes dans son parc. Il rebrousse aussitôt chemin, & prend un détour de demie lieue. Quand il fut de retour à la maison, le domestique qui l'avait accompagné, prit la liberté de lui demander la cause de ce détour :

— C'est, dit-il, que j'ai aperçu dans mon parc un homme dans un châtaigner, qui volait de mes châtaignes : j'ai rebroussé chemin, afin qu'il ne me vît pas. Car s'il m'avait aperçu, une subite peur aurait pu le faire tomber. Peut-être en tombant se serait-il grièvement blessé. Ce qu'il m'a volé, valait-il la peine de l'exposer à ce danger ?

*

Maximes de morale

Su ma kuang s'entretenant un jour avec Tchao yong, lui dit :

— Le désintéressement, la droiture, & la force, sont trois vertus, qui ne se trouvent guère ensemble dans un seul homme : je les ai vues cependant toutes trois dans un tel ; c'était un grand homme.

— Permettez-moi de vous dire, reprit Tchao yong, que la réunion de ces trois vertus n'est pas si rare : ce n'est pas ce qu'il y a de plus difficile ; & les avoir possédées toutes trois ensemble, n'est pas, à mon sens, le plus bel endroit de la personne que vous nommez. Avoir un parfait désintéressement sans le moindre orgueil, une droiture de cœur inflexible, sans cependant choquer personne, beaucoup de force & de bravoure, sans manquer de douceur & de politesse, voilà ce qui est rare & difficile, & c'est ce que nous avons admiré dans le grand homme dont vous faites l'éloge.

Lorsque je vois quelqu'un à qui il est arrivé quelque méchante

Description de l'empire de la Chine

affaire, & qui n'a pas de quoi s'en relever, ou bien quelqu'autre que l'indigence fait beaucoup souffrir, quand je n'aurais pas de superflu, je l'assiste, & je crois devoir le secourir suivant mes forces ; & cela avec d'autant plus de soin & d'empressement, que cet homme est moins importun, soit par la difficulté de m'approcher pour m'exposer sa misère, soit par pudeur & par réserve. Mais pour ce qui est de ces gueux de profession, qui font trafic d'un bâton & d'une besace, qui vont de ville en ville, & de maison en maison, répétant des plaintes & des lamentations étudiées, qui s'applaudissent d'avoir bien fait leur personnage, quand on leur donne quelque chose ; & qui, quand ils n'obtiennent rien, regardent les gens de travers, & quelquefois éclatent en malédictions & en injures : je les juge indignes de compassion, & je crois qu'on n'en doit faire aucun cas. Car pourquoi un ^{p.199} honnête homme se retranchera-t-il sa dépense, pour fournir aux débauches de ces charlatans ?

*

Libéralité d'un mandarin pour les pauvres

Lo ouey te étant en charge à Nin koué, alla un soir souper chez un magistrat supérieur qui l'avait invité. Celui-ci remarquant sur son visage une joie extraordinaire, en voulut savoir la raison.

— Je vous avouerai franchement, dit Lo, que j'ai eu une vraie satisfaction ; il s'est présenté à moi une quinzaine de pauvres gens, qu'une année de stérilité a obligé de quitter leur village pour chercher ailleurs de quoi vivre. Je leur ai distribué tout ce que j'avais amassé des épargnes que j'ai faites depuis que je suis en charge, pour les mettre en état de retourner chez eux, & d'y labourer leurs terres ; & je l'ai fait avec joie. Mais ce qui m'a causé un plaisir bien plus sensible, c'est que de toute ma famille, & parmi un assez bon nombre de mes parents qui ont été témoins de ma libéralité, il ne s'est trouvé personne qui ait eu la pensée de désapprouver cette action de

Description de l'empire de la Chine

charité ; tous au contraire en ont paru fort contents. Voilà ce qui me cause la joie dont vous vous êtes aperçu.

*

Exemple de modestie & de pudeur

Le quartier de Tai yuen ¹ étant fort peuplé, on cherchait à ménager le terrain ; c'est pourquoi, après avoir mis les morts dans un cercueil, on avait coutume d'en laisser plusieurs sans les inhumer. Tun y s'y étant rendu en qualité de gouverneur, chargea ses officiers subalternes de recueillir ceux des cercueils & des cadavres, qui n'étaient pas encore tout à fait en poussière ; & séparant ² ceux des hommes de ceux des femmes, il les fit enterrer dans deux grandes fosses distinguées. Il ordonna que dans tous les environs on en usât de la sorte ; qu'on comptât combien de mille on mettait en chaque fosse, & qu'on le marquât sur une pierre, y gravant aussi le jour, le mois, & l'année.

*

Autre exemple

Un lettré nommé Kin, à l'âge de 50 ans, n'avait point encore eu d'enfants. Une année qu'il tenait école dans un endroit nommé Kin tan, assez loin de Tching kiang, lieu de sa demeure, sa femme acheta une jeune fille du voisinage, pour servir d'une femme du second ordre à son mari. Sur la fin de l'année, temps ordinaire des vacances, le mari revenant à la maison, sa femme dressa une petite collation sur la table d'un appartement intérieur, où elle avait placé cette jeune fille, qu'elle avait fort proprement habillée. Ayant appelé son mari :

— Je suis désormais trop âgée, lui dit-elle, pour vous pouvoir donner des enfants. J'ai acheté cette jeune fille, qui est du voisinage & de ma connaissance. Elle est, comme vous voyez, assez bien faite, & a d'autres bonnes qualités ; prenez-la pour

¹ Capitale de la province de Chan si.

² On peut juger par là combien les Chinois sont aisés à se scandaliser sur les assemblées d'hommes & de femmes.

Description de l'empire de la Chine

être votre femme du second ordre : peut-être empêcherez-vous par là votre famille de s'éteindre.

A ce discours, & plus encore à cette vue, le mari rougit, & baissa la tête sans dire un seul mot, la femme s'imagina que sa présence rendait son mari confus. Elle sort & enferme dans la chambre son mari & la jeune fille. Le mari qui voulut sortir aussi, trouvant la porte fermée, sauta par une fenêtre ; & allant trouver sa femme :

— Vous avez un bon cœur, lui dit-il, mes ancêtres & moi nous vous sommes fort obligés. Mais vous ne savez pas que cette fille étant encore petite, je l'ai souvent p.200 portée entre mes bras, & lui ai souhaité à chaque fois un mariage bien assorti. Je suis sur l'âge & assez infirme, je lui ferais tort de la prendre. Rendez-la vite à son père.

On la rendit, & à la fin de l'année Kin eût de sa femme un fils, qui à l'âge de 17 ans obtint le degré de sieou tsai ¹ ; l'année suivante, celui de kiu gin ², & qui fut dans la suite un grand & fameux ministre.

*

Autre exemple

Dans la révolte de Tchang lien tchang, un jeune étudiant nommé Ouang y tsin étant tombé entre les mains des rebelles, aperçut parmi ceux qu'ils avaient enlevés, la femme d'un autre jeune homme de sa connaissance. Sur le champ il va trouver le chef des rebelles, & lui dit :

— Monsieur, je trouve ici ma sœur ; je viens vous demander en grâce qu'elle ne soit point déshonorée : notre rançon ne tardera pas, je vous en répons. Mais s'il arrive la moindre chose à ma sœur, nous ne pourrons, ni elle, ni moi, survivre à cet affront.

Il dit ces paroles d'un ton & d'un air qui persuada l'officier. On le mit

¹ Bachelier.

² Licencié.

Description de l'empire de la Chine

avec cette jeune femme dans une chambre qu'on leur donna pour prison. Ils y passèrent un mois & davantage, sans qu'il échappât à ce jeune homme, ni une parole, ni un geste, qui ne fut selon toutes les règles de la bienséance.

*

Médecin charitable

Kin ko médecin de Chan yu joignait à une grande habileté un égal désintéressement & une charité peu commune. Qui que ce fût qui l'appelât, pauvre ou riche, il accourait aussitôt, quelque temps qu'il fût : c'était alors la coutume que les médecins de quelque réputation allassent en chaise, mais il fit toujours ses visites à pied jusqu'à l'âge de 80 ans. Quand on lui demandait pourquoi :

— Je crois, disait-il, cette dépense mieux employée à soulager les enfants malades de plusieurs pauvres familles.

En effet il sauvait la vie à une infinité d'enfants, & il avait pour cela un talent rare. Sa charité ne se bornait cependant pas là. Si quelque pauvre malade avait besoin de gin seng, ou de quelque autre remède encore plus cher, il le fournissait à ses frais, le mêlait, sans rien dire, dans d'autres drogues communes, & le leur donnait, sans jamais le leur faire savoir. Il sauva de la sorte un fort grand nombre de pauvres gens. Un jour passant dans la rue, il vit un homme qui vendait sa femme, pour avoir de quoi payer à l'empereur ce qu'il lui devait. Khi ko lui dit de retenir sa femme, & paya sur-le-champ pour lui. Enfin à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant prêt de mourir, il vit venir comme au-devant de lui une jeune vierge, dont l'éclat surpassait celui de l'or & des pierres précieuses ; & toute la maison fut remplie d'une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Depuis ce temps-là sa postérité a été nombreuse.

*

Exemple de charité

Tcheou pi ta tout jeune encore, avait cependant un emploi à Chao

Description de l'empire de la Chine

sung, ville de Tche kiang ¹. Un écrivain de son tribunal, par une négligence coupable, fut cause que le feu prit à la maison. L'incendie qui se communiqua de maisons en maisons en ayant consumé un bon nombre, l'écrivain fut mis en prison, & il ne s'agissait de rien moins que d'être condamné à la mort. Avant que les procédures fussent finies, & portées aux tribunaux supérieurs, Tcheou s'informa de cet écrivain même, quelle peine il y avait pour un homme en charge, quand il arrivait que par sa faute, le feu brûlait les maisons du peuple.

— On le casse sans rémission, dit l'écrivain.

Sur cela Tcheou alla déclarer, quoique faussement, que l'incendie était arrivé par sa faute ; & par la perte de son ^{p.201} emploi, il sauva la vie à l'écrivain. Il se retira ensuite chez lui, étudia longtemps avec application, parvint aux plus hauts degrés des lettres, & obtint enfin le titre de kong ².

*

Sur l'avarice

Cette maison riche, mais dont la justice & la charité sont bannies, qu'est-ce autre chose qu'une montagne stérile, qui renferme en son sein de riches métaux, mais fort inutiles, s'ils n'en sortent ?

*

Sur le mauvais usage des talents

Cet homme qui a tant d'esprit & de si beaux talents, & qui ne s'en sert que pour le mal, quel nom peut-on plus justement lui donner, que celui de tyrannique destructeur des œuvres du Ciel ?

*

Compassion pour un pauvre

Kou fang tchou s'étant levé une nuit par hasard, vit de sa cour dans

¹ Nom d'une province de la Chine.

² Titre d'honneur, comme duc, marquis, &c.

Description de l'empire de la Chine

son jardin un homme monté sur un arbre où il volait des fruits.

— Quel est cet homme-là, dit-il tout haut ?

Le voleur qui l'entendit, saisi de frayeur, tomba de haut en bas, & s'incommoda. Kou l'alla joindre aussitôt, & reconnut que c'était le fils d'un de ses voisins.

— Je sais, lui dit-il, en le rassurant, que vous êtes pauvre : la nécessité fait faire bien des choses. Ce que vous me voliez n'était rien. Je suis bien fâché que vous ayez ainsi pris la peur ; faites effort pour vous retirer chez vous, demain j'aurai soin de vous procurer quelque secours.

En effet il lui donna du grain & quelque argent, mais en grand secret, & sans en rien dire dans la maison. Quand cet homme fut bien guéri de sa chute, un jour Kou rassemblant ses fils & ses neveux :

— Mes enfants, leur dit-il, vous avez maintenant raisonnablement de quoi vivre ; il faut que chacun de vous s'applique & apprenne à le conserver ; cela ne se fait point sans peine ; mais c'est une peine qu'il faut prendre, sans quoi on se trouve bientôt dans l'indigence, & la misère porte souvent à de grandes bassesses. Je pourrais vous en citer des exemples, sans les aller chercher bien loin :

sur quoi il leur raconta l'aventure de son voleur. Chacun demandant qui c'était, le vieillard les en reprit.

— Pensez, leur ajouta-t-il, à profiter de la leçon que je vous fais ; c'est de quoi il est question. Que servirait pour votre instruction, que vous connussiez l'homme dont il s'agit ?

*

Misère soulagée

Un homme du territoire de Sin kien souffrant depuis longtemps les rigueurs d'une affreuse pauvreté, se trouva enfin réduit à trois fan ¹

¹ Un fan est la centième partie d'une once.

Description de l'empire de la Chine

d'assez bas argent, sans savoir où donner de la tête quand ils seraient dépensés ; lui & sa femme au désespoir, achetèrent pour deux fan de riz, & pour un d'arsenic, résolus de mêler l'un avec l'autre, & de mettre par là fin à leur misère. Le riz était presque cuit, & l'arsenic venait d'y être mêlé, lorsque tout à coup un des surveillants de ce canton entra dans leur maison. Il venait de loin à jeun ; il avait faim ; & pressé d'aller ailleurs, il demandait vite un peu de riz. Comme on lui dit qu'il n'y en avait point, il avança la tête vers le fourneau, & en vit qui était prêt d'être servi. Il se plaignit amèrement de ce qu'on avait eu recours au mensonge, pour lui refuser si peu de chose. Alors le maître du logis remuant doucement la main ;

— Je n'ai garde, lui dit-il, de vous donner de ce riz à manger, & il lui en ajouta la raison fondant en larmes.

A ces paroles le surveillant prend le bassin, jette promptement le riz dehors, & l'enterre : puis consolant ces pauvres gens ;

— Suivez-moi, dit-il au mari, je puis vous donner cinq teou ¹ de grain : p.202 vous en aurez pour quelques jours, & vous pourrez pendant ce temps-là trouver quelque ressource pour l'avenir.

Ce pauvre homme suit donc le surveillant ; & le remerciant fort de sa chanté, apporte les cinq teou de grain dans le sac même où ils étaient.

A son retour il ouvre le sac, & il y trouve outre le grain, cinquante onces de bel argent. Il en fut fort étonné : puis revenant de sa surprise ; c'est sans doute, dit-il en lui-même, de l'argent dû à l'empereur, que cet homme aura ramassé par commission, & oublié par mégarde dans ce sac. S'il était redevable de cette somme & de l'argent de l'empereur, ce serait pour lui une grosse affaire. Il a eu compassion de moi ; je n'ai garde de lui vouloir nuire.

Sur quoi il retourne vite au surveillant, pour lui rendre cet argent :

¹ Le teou est la dixième partie d'un tan : & le tan est de cent livres environ.

Description de l'empire de la Chine

— Moi, dit le surveillant, je n'ai point eu commission de recueillir l'argent de l'empereur ; je n'ai point mis cet argent dans le sac : d'où l'aurais-je pris, pauvre comme je suis ? Il faut que ce soit une faveur du Ciel.

Le surveillant eût beau dire que cet argent n'était point à lui, l'autre l'ayant trouvé dans le sac avec le grain qui lui avait été donné, ne voulait point le retenir. Enfin la conclusion fut qu'ils partageraient par la moitié ; ce qui les accommoda l'un & l'autre.

*

Charité récompensée

Un marchand de Hœi tcheou passant aux environs de Kieou kiang, fit rencontre d'une barque que les voleurs avaient pillée. Il y avait dans cette barque sept personnes d'une physionomie heureuse. Le marchand, quoique peu riche, les habilla, & leur ayant donné à chacun quelque argent, il poursuivit sa route, sans s'informer ni de leurs noms, ni d'où ils étaient. L'année suivante, six de ces sept infortunés furent faits Kiu gin ; & au bout de plusieurs années, l'un d'entre eux, savoir Fang ouan tché vint en qualité de visiteur dans le territoire de Kia hou. Le marchand qui avait mal réussi dans son commerce, s'était trouvé sans ressource loin de son pays, & s'était vendu pour esclave à un officier de Kia hou. Fang mangeant chez cet officier, reconnu parmi les gens qui servaient à table, le marchand qui lui avait autrefois fait la charité. Il l'appelle pour l'examiner de plus près ; & s'étant bien assuré que c'était lui :

— Vous souvenez-vous de la charité que vous exerçâtes il y a huit ans à l'égard de sept personnes ?

— Je ne m'en souviens point, répondit l'esclave.

— Quoi ? reprit Fang, ne vous souvenez-vous pas de sept personnes, qui venaient d'être dépouillées aux environs de Kieou kiang, & à qui vous donnâtes de l'argent & des habits ? Je m'en souviens bien, moi, ajouta-t-il, se levant de table, &

Description de l'empire de la Chine

pliant le genou pour le saluer, j'en étais un, & je reconnais mon bienfaiteur.

Il obtint sa liberté, le retint quelque temps auprès de soi, lui donna quelques centaines d'onces d'argent, & lui en procura de ceux avec lesquels il avait été autrefois volé. Ainsi le marchand se trouva sur un bon pied, & en état de s'en retourner avec honneur.

*

Riche attentif aux besoins des pauvres honteux

Ouan gin fang, arrière-petit-fils du fameux Ouan ngan y, était un homme puissamment riche en argent & en fonds de terres ; jusque-là que ses grands biens lui avaient fait donner le surnom de Poan seng, qui signifie moitié de province. Mais autant qu'il était riche, autant avait-il peu d'attache à ses richesses. Il en usait honnêtement selon sa condition : du reste il faisait de grandes largesses, & avait beaucoup de compassion pour les pauvres. Quand il découvrait dans son quartier quelques familles indigentes, il se faisait un plaisir de les soulager ; & quand ces familles étaient de condition à rougir de leur pauvreté, il prenait sur soi de l'argent dans une ^{p.203} bourse, & sortant le soir sous quelque prétexte, il prenait son temps pour faire passer cet argent dans leur maison sans être aperçu. Il soutint ainsi plusieurs honnêtes familles, dont la plupart ne sachant pas d'où leur venait un secours si peu attendu, le regardèrent, comme une faveur venue immédiatement du Ciel. Il y en eût d'autres qui jugèrent que ces secours leur venaient de la libéralité de Ouan, & qui allèrent lui en témoigner leur reconnaissance : mais il leur répondit toujours d'une manière propre à éloigner de leur idée qu'il fût leur bienfaiteur, & il refusa constamment d'accepter leurs remerciements.

*

Autre exemple

Un marchand nommé Tou lieou ong, entendit pendant la nuit un voleur qui entrait dans sa maison :

Description de l'empire de la Chine

— Il y a, dit-il de son lit, dix ou douze chin ¹ de riz en tel endroit, vous pouvez les prendre à l'aise. Si cependant vous vouliez bien m'en laisser un chin, pour donner demain à dîner à deux enfants que j'ai, vous me ferez plaisir.

Le voleur enleva en effet le riz, à un chin près, & rencontrant ensuite le marchand :

— J'ai ouï dire qu'on vous a volé, lui dit-il, cela est-il vrai ?

— Point du tout, dit le marchand.

— Quoi, dit le voleur, dernièrement pendant la nuit, on ne vola point votre riz ?

— Je vous ai déjà dit que non, répondit le marchand.

— On me l'a cependant bien assuré, répondit le voleur ; on m'a même ajouté que vous priâtes celui qui volait votre riz, de vous en laisser un chin ; qu'en est-il ?

Le marchand persistant à nier le fait :

— Je sais ce qui en est, dit le voleur ; & c'est moi-même qui vous ai volé, mais je m'en repens : votre vertu me charme, & je veux vous rendre exactement le riz que je vous ai pris cette nuit-là.

Le marchand ne se rendit pas encore, & il persista toujours à dire qu'on ne l'avait point volé.

*

Ami fidèle

Ou ting kia, entre autres belles qualités, avait celle d'être bon ami. Il en donna des preuves pendant sa vie. J'en rapporte une. Lo ki, avec lequel il avait lié amitié depuis quelque temps, tomba malade dans un voyage assez éloigné de sa maison. Ou ting kia qui en eut avis, partit sur-le-champ pour l'aller voir. Quand il arriva, tous les gens de Lo ki

¹ Chin est la dixième partie du teou, & la centième du tan, qui est une mesure de cent livres, selon la balance chinoise, & cent-vingt livres selon l'européenne.

Description de l'empire de la Chine

étaient déjà morts d'une dysenterie contagieuse, & Lo ki était attaqué de la même maladie. Ou ting kia, sans s'effrayer du danger, servit son ami, comme s'il eût été son domestique, faisant ses bouillons, accommodant son lit, le portant entre ses bras, enfin lui rendant les services les plus bas, jusqu'à se lever dix ou douze fois chaque nuit pour le soulager, sans jamais donner le moindre signe d'impatience ou de lassitude. Aussi Lo ki étant rétabli, avait accoutumé de dire :

— Avant l'âge de 40 ans, je devais la vie à mes parents ; le reste des années que j'ai vécu, c'est à mon ami Ou que je les dois.

*

Maximes de morale

Celui qui fait du bien à des gens hors d'état d'user de retour, amasse un trésor de vertu, qui pour être caché, n'en est pas moins riche : c'est un bon héritage pour ses enfants.

Quiconque, au contraire, par sa dureté ou son injustice, s'attire les malédictions d'autrui, quand son autorité serait capable de les empêcher d'éclater, son crime, pour être moins connu, n'en est pas moins réel ; ce que je dis, est vrai de tout le monde, mais il semble qu'il l'est encore plus de ceux qui ont l'honneur d'être en charge.

*

Calomnie soufferte en silence par principe de charité

p.204 Lou pang, ayant eu d'abord le gouvernement de Tchang té, il remplit si dignement ce poste qu'on le fit passer à Vou tchang, ville plus considérable. Il passa par Yo tcheou qui était sur sa route, où il venait de se perdre quelques pièces de bois considérables, qu'une tempête y avait poussées. Le gouverneur du lieu ne sachant pas que ce bois appartenait à l'empereur, l'avait recueilli, & en avait fait présent à Fang tchoui, grand officier qui venait de passer par cette ville. Celui qui avait l'intendance de ces bois, sut que Lou pang avait passé par Yo tcheou, à peu près dans le temps que ces pièces de bois s'étaient perdues : il

Description de l'empire de la Chine

l'accusa de les avoir recueillies : à quoi Lou ne répondit rien. Son silence fut pris pour un aveu. Comme il ne s'agissait de rien moins que d'être destitué de son emploi, bien des gens qui savaient ce qu'était devenu ce bois, s'offraient à servir de témoins pour sa décharge, & le pressaient d'éclaircir l'affaire.

— Si j'éclaircis cette affaire, répondit-il, voilà deux ou trois honnêtes gens convaincus de la faute qu'on m'impute ; il ne m'en coûte, pour les sauver, que de me taire & perdre ma charge. J'aime mieux souffrir cette perte que de leur nuire.

*

Exactitude à réparer le tort fait à autrui

Tchao kouei avait à Yuen tcheou la charge de fournir les chevaux de poste. Il aimait à monter à cheval, & souvent il était en chemin pendant la nuit. Il arriva un soir que se laissant conduire à son cheval, il passa au travers d'un champ de riz, & y fit quelque dommage ; lorsqu'il y eût fait attention, il mit pied à terre, attacha son cheval, & attendit qu'il fût jour pour voir le tort qu'il avait causé, & dédommager aussitôt le maître du champ.

*

Fidélité à rendre une chose trouvée, récompensée par le recouvrement d'un fils perdu

Un honnête homme de Mi yun avait un fils unique, qu'il aimait fort. Cet enfant s'étant un jour écarté tant soit peu de la maison, fut enlevé, & son père eût beau faire des recherches, il n'en pût jamais rien apprendre. A quelque temps de là des marchands faisant voyage pendant les chaleurs, s'arrêtèrent pour se reposer à la porte de cet homme, où il y avait un ombrage épais. L'un d'eux oublia de reprendre en partant un sac de toile jaune, qu'il avait attaché derrière une porte, pour être moins exposé, car tout son argent y était renfermé. Quelque temps après, le maître du logis aperçut ce sac, & ne doutant point qu'il n'appartînt à quelqu'un de ces voyageurs qui s'étaient reposés là, il le

Description de l'empire de la Chine

recueillit soigneusement, attendant qu'on vînt le redemander.

En effet un homme arriva bientôt tout essoufflé, qui criant & se lamentant, vint dire qu'il avait oublié derrière une porte un sac où était tout son argent.

— Si vous l'avez, ajouta-t-il au maître du logis, je partagerai volontiers avec vous la somme qui est dedans.

Le maître ayant pris les précautions nécessaires, pour s'assurer qu'en effet cet homme était celui à qui appartenait le sac, le lui rendit sans vouloir rien accepter.

— Marquez-moi du moins, dit l'autre, après bien des actions de grâces, en quoi je pourrai vous faire quelque plaisir.

Le maître du logis fut du temps sans répondre. Enfin, pressé tout de nouveau :

— J'avais un fils, dit-il, qui s'est perdu ; je suis vieux, & n'ai guère d'espérance d'en avoir d'autre ; si vous, qui allez de côté & d'autre, trouvez quelque jeune enfant dont on veuille se défaire, vous m'obligerez de me le procurer.

Sur cela ils se quittèrent.

Le marchand, quelques mois après, p.205 trouva un homme sur sa route qui cherchait à vendre un enfant, qu'il conduisait par la main. Ravi d'avoir de quoi faire plaisir à son bienfaiteur, il l'acheta & le mit sur un cheval à demi chargé. Aussitôt qu'il fut arrivé à la porte où il avait autrefois oublié son sac & son argent, il mit d'abord cet enfant à terre. Pendant qu'il attachait ses chevaux, l'enfant entra de lui-même dans la maison qu'il reconnaissait, on l'y reconnût aussi, & son père ne se possédant pas de joie, fit au marchand tous les bons traitements qu'il pût.

*

Pensées morales

La vertu est sans contredit le plus précieux de tous les trésors, puisque l'usage qu'on en fait, l'augmente au lieu de le diminuer.

Description de l'empire de la Chine

Le cœur est une terre d'une prodigieuse étendue ; votre vie ne suffirait pas, fût-elle de trois cents ans, pour l'ensemencer toute entière.

*

Châtiment d'un valet qui décèle son maître à une douane

Hien tchu étant fort avancé dans les charges de la cour, fut desservi par quelqu'un d'un plus grand crédit, qui le fit passer pour un homme sans habileté dans les affaires : de sorte qu'on l'en éloigna, & on l'envoya présider à certaine douane. Il y passa un jour un lettré, qui n'ayant pas énoncé tout ce qu'il devait payer, fut déféré par un de ses esclaves :

— Votre maître a quelque tort, dit le mandarin à cet esclave ; mais après tout, ce qu'il a fait est assez ordinaire ; sa faute est une faute commune, & qui ne tire pas à conséquence. Mais un esclave accuser son maître, c'est bien autre chose, & une telle action ne doit point s'autoriser.

Les autres douaniers subalternes excusaient l'esclave, disant qu'on devait protéger ceux qui déferaient les coupables. Hien tchu sans rien répondre, fit conduire cet esclave à son tribunal, & le régala d'une bonne bastonnade.

*

Sur l'usage des biens

Il se trouve des gens, qui pour un plaisir d'un moment, (le chinois dit d'un clin d'œil) dépensent de grosses sommes, qui seraient bien mieux employées à sauver des centaines de pauvres du froid & de la faim qu'ils souffrent.

D'autres font bâtir à grands frais de vastes maisons, pour loger un assez petit corps : ne vaudrait-il pas mieux secourir plusieurs gens d'étude, réduits à une si grande pauvreté, qu'ils n'ont pas même un

Description de l'empire de la Chine

endroit où placer leur natte ¹ ?

*

Exemple de charité

Tchin kong ngan & sa femme, voulant procurer un petit gain à une de leurs parentes fort pauvre, la firent venir un jour travailler de la soie. En passant par l'endroit où elle travaillait, il la vit cacher de la soie pour l'emporter. Il sort au plus vite, & se reprochant d'avoir aperçu ce larcin ; qu'allais-tu faire là, se disait-il à lui-même ? Il fallait passer par un autre endroit : tu as grand tort. Sa femme qui l'entendit se plaindre ainsi de soi-même, fut curieuse d'en savoir la raison. Il ne répondit pas d'abord : mais tout occupé de ce qui l'affligeait ; non, disait-il, non encore une fois, tu ne devais point passer par là. Enfin sa femme le pressant de dire ce qui le chagrînait si fort :

— C'est, répondit-il, que j'ai vu par hasard cette pauvre parente, qui cachait de la soie pour la voler. Je ne lui en ai rien témoigné ; mais elle se sera bien doutée que je l'ai aperçue, & quoique je sois sorti à l'instant, j'ai entrevu l'embarras où je l'ai mise. J'aurais bien voulu la rassurer par quelque bonne parole ; mais j'ai eu peur d'augmenter sa confusion. Si je n'avais point passé par là, je lui aurais épargné ^{p.206} cette honte, & à moi le chagrin que cela me cause, d'autant plus que je n'y vois pas de remède.

— Le remède est fort aisé, reprit sa femme ; ne vous affligez pas davantage. Attendez qu'elle rende compte de son travail ; & quand je vous le ferai voir, elle étant à portée de vous entendre, louez ce travail, & témoignez qu'étant fort à votre gré, vous souhaitez que je lui donne au-delà du prix ordinaire. Si vous en usez de la sorte, elle sera guérie de sa honte, & demeurera persuadée que vous n'avez pas aperçu son vol.

¹ C'était les sièges dans l'antiquité.

Description de l'empire de la Chine

Tchin kong ngan trouva l'expédient fort bon, & se consola de son aventure.

*

Tendresse d'un fils pour sa mère absente

Pao mong suen ayant une charge dans un endroit où il arriva une méchante affaire, fut envoyé par punition avec plusieurs de ses collègues, pour faire travailler aux digues du fleuve Hoang. Sa mère âgée de quatre-vingt ans, demandait souvent de ses nouvelles ; & pour ne la pas affliger, on lui répondait toujours d'une manière à lui faire concevoir que son fils était en charge. L'inquiétude du fils pour sa mère, ne cédait en rien à celle qu'avait la mère pour son fils. A chaque paquet que ses domestiques lui apportaient, il commençait par demander au porteur, si elle était en parfaite santé ? Si on lui répondait qu'elle se portait bien ; il laissait là le paquet sans l'ouvrir :

— Bon, disait-il, me voilà content ; je sais que ma mère est en bonne santé ; le reste ne vaut pas la peine de me distraire de cette agréable nouvelle.

*

Femme renvoyée par son mari, pour l'avoir porté à se séparer de ses frères

Dans une famille nommée Li, six frères vivaient tous ensemble : leur petit bien & leur dépense étaient en commun, & il n'y avait pas d'union plus grande. La femme d'un des cadets prenant un jour son mari en particulier :

— Nous vivons, dit elle, bien pauvrement ; le moyen de demeurer longtemps dans un si triste état ? J'ai en mon particulier quelque argent ; croyez-moi : faisons bande à part.

Li tchong son mari faisant semblant d'agréer la proposition :

— Il faut donc, dit-il, préparer un repas, & faire selon la coutume une assemblée de parents, pour délibérer là-dessus.

Description de l'empire de la Chine

La femme qui ne s'attendait pas à trouver son mari si facile, fut ravie de voir qu'il ne faisait point de résistance, & le repas fut bientôt prêt. Quand on eût servi, Li tchong se mit à genoux au milieu de la salle, & adressant la parole à la femme de son frère aîné, comme à la maîtresse du logis :

— Je vous donne avis, lui dit-il, que j'ai une méchante femme ; elle tâche de me persuader d'oublier mon sang, & de me séparer de mes frères. Je vous avertis que je la renvoie ; cette faute le mérite.

La chose s'exécuta, & la femme eût beau prier & pleurer, on la renvoya chez sa mère.

*

Tendresse & tentative d'un fils pour sa mère âgée & malade

Tchao tse perdit son père étant encore enfant. Sa mère l'éleva très bien. Lui de son côté répondit parfaitement aux soins de sa mère, & eût toujours pour elle une tendresse extrême, & tous les égards imaginables. En voici un exemple assez singulier. Une nuit il entendit à sa porte une bande de voleurs prête à entrer & à piller sa maison. Il sort sans appeler au secours, de peur d'effrayer sa mère, va au-devant des voleurs, & leur adressant doucement la parole :

— Je vous abandonne, leur dit-il, ce qu'il y a dans ma maison d'argent, de grains, & d'habits, même ceux de ma femme, & le peu qu'elle a de bijoux. Je n'y aurai point de regret, pourvu que vous m'accordiez une chose ; c'est que tout se fasse sans aucun bruit, pour ne pas effrayer ma bonne mère, qui est malade & fort âgée.

Il dit cela d'un air si tendre, que les voleurs en furent touchés, & se p.207 retirèrent. Il rentra pour prendre de quoi leur faire un présent ; mais il ne pût les atteindre.

*

Description de l'empire de la Chine

Tendresse & piété d'un fils à l'égard de sa mère morte

Ouang ouei yuen vivait du temps que les peuples occidentaux s'emparèrent de l'empire, & donnèrent commencement à la dynastie nommée Tsin. Par attachement pour son prince qui venait de perdre l'empire & la vie, jamais il ne s'assit tourné vers l'occident, d'où était venu le nouvel empereur, qu'il ne croyait pas devoir reconnaître. Sa mère étant morte, il passa les trois ans de deuil dans une méchante hutte auprès du tombeau ; & là toute son occupation fut de pleurer tendrement sa mère. Ses disciples firent dans la suite un recueil des beaux vers qu'il composa sur ce sujet pendant ces trois ans : ces vers sont pleins des sentiments les plus vifs de regret & de tendresse : on n'y trouve rien autre chose. Au bout des trois ans du deuil il revint à sa maison ordinaire ; mais il n'oublia pas pour cela sa mère. Se souvenant qu'elle craignait le tonnerre pendant sa vie, & qu'elle voulait, quand il tonnait, que son fils ne fut pas loin d'elle, dès qu'il voyait venir un orage, il s'en allait au tombeau : & comme si sa mère avait pu l'entendre, il disait doucement, comme pendant qu'elle vivait :

— Ma mère, je suis ici.

*

Autre exemple

Hai yu vivait sur la fin de la dynastie Ming. Il était en charge, quand sa mère mourut. Il quitta son emploi selon la coutume ¹ pour prendre le deuil. C'est un des hommes qui ait donné de plus éclatantes marques de regret & de douleur à la mort de ses parents ; & il alla beaucoup au-delà des devoirs ordinaires que les rites ordonnent. Il pleurait, & donnait les autres marques de douleur dans les occasions qui sont prescrites ; mais c'était d'une façon singulière, & cela pendant huit années entières. Car la stérilité, puis les guerres qui désolèrent la province de Chan tong sa patrie, ne lui permirent pas de faire plus tôt les obsèques de sa

¹ Les mandarins de lettres le quittent pour trois ans ; après quoi on leur donne, s'ils veulent, un emploi tel que celui qu'ils avaient quitté.

Description de l'empire de la Chine

mère. Pendant tout ce temps-là ce ne fut que pleurs & que regrets aussi vifs le dernier jour que le premier. Il négligea même les précautions les plus ordinaires contre le froid en hiver, & contre la chaleur en été. Une poignée de riz cuit dans beaucoup d'eau sans sel, & sans autre assaisonnement, faisait chaque jour sa nourriture. La maison qu'il habitait, & qu'on n'avait pas réparée, devint ouverte à tous les vents, & ne le mettait guère plus à couvert des ardeurs du soleil. Ses parents voulant y faire travailler :

— Non, dit Hai yu, ma grande affaire n'est pas encore en état ; il ne faut pas que chez moi on pense à aucune autre. Je suis le plus infortuné des hommes, il ne convient point de réparer une maison pour moi.

Les troubles étant enfin cessés, Tsai hing tsong devint gouverneur de ce pays-là. Ayant été instruit du bel exemple de piété filiale qu'avait donné Hai yu, il lui fit de grandes largesses, qui le mirent en état de satisfaire sa tendresse dans les obsèques & la sépulture de sa mère.

*

Zèle singulier d'un aîné de famille, pour rétablir l'union entre ses frères

Quatre frères vivaient en commun fort unis, sans avoir partagé leur bien. Quand ils furent tous mariés, il y eut bientôt querelle entre leurs femmes. Chacune portait son mari à se séparer : & trois de ces quatre frères écoutant les rapports de leurs femmes, commençaient à se brouiller. L'aîné s'en aperçut, & pensant sérieusement à y ^{p.208} remédier, voici l'expédient dont il s'avisa. Un jour que ces trois frères étaient chacun dans leur appartement intérieur avec leurs femmes, il ferma la première porte de la maison ; puis rentrant dans un salon, d'où il pouvait se faire entendre à chacun d'eux.

— Malheureux que tu es, dit-il, en s'apostrophant soi-même, tu étudies depuis tant d'années la doctrine des anciens sages, & tu fais profession de la pratiquer en travaillant à ta propre perfection ; mais il faut bien que tu n'y travailles pas comme

Description de l'empire de la Chine

il faut : car selon la doctrine de nos sages, s'il n'y avait rien que de réglé dans ta personne, il te serait fort facile de maintenir le bon ordre & l'union dans ta famille : cependant tu vois que la division y règne. Oui, c'est ta faute, malheureux, il ne faut t'en prendre qu'à toi-même, & tu ne saurais t'en punir trop sévèrement.

En se haranguant ainsi, il se donnait à lui-même de rudes coups ; & il continua de la sorte, jusqu'à ce que ses frères & ses belles-sœurs touchés de son zèle, & honteux de leur conduite, vinrent lui demander pardon à genoux, le remercier de son zèle à les corriger, & lui promettre de vivre dans l'union la plus étroite, comme ils firent en effet depuis.

*

Respect, & soins d'un fils pour son père & pour sa mère

Le père de Hia yang étant tombé malade dans le fort d'un Hiver très rude, ce bon fils pendant tout le temps de la maladie, qui fut longue, ne se reposa sur personne du soin de servir son père. Il voulut s'en charger lui-même ; & il s'en acquitta avec une si grande exactitude, qu'il avait toujours à la main tous les petits meubles nécessaires, soit pour les bouillons, soit pour les autres nécessités du malade. Le père étant enfin mort de cette maladie, Hia yang lui fit des obsèques convenables, & ne manqua jamais depuis de rendre ses devoirs à son père devant sa tablette, comme quand il était vivant & présent ; jusque là qu'il continuait à lui donner avis de tout ce qu'il entreprenait. Sa mère habituellement infirme, fut obligée de garder le lit pendant trois ans. Tout ce qu'elle prit de bouillons & de remèdes, ce fut son fils qui les lui donna de sa propre main. Tout occupé de la douleur que lui causait l'état où était sa mère, il était insensible à tout le reste ; & pendant ces trois années il n'entra pas même une seule fois dans la chambre où couchait sa femme. Une nuit sa mère témoigna souhaiter certains fruits secs qu'on nomme li. Malgré la neige qui tombait, & quoique les barrières des rues & les boutiques fussent fermées, il sortit

Description de l'empire de la Chine

pour aller acheter ces fruits ; & il trouva moyen de parvenir jusqu'aux boutiques où il y en avait à vendre. Mais tout le monde étant couché, il frappa longtemps, sans que personne répondît. Enfin il se mit à pleurer & à se lamenter si fort, qu'on ouvrit une boutique, où il acheta ce qu'il voulait. Il avait un fils qu'il aimait fort. Cet enfant ayant déplu à son oncle, cadet de Hia yang, l'oncle naturellement colère, le battit si violemment qu'il en mourut. Ce fut pour Hia yang une douleur bien sensible. Cependant le soin de ménager sa mère, & la crainte de la chagriner, lui fit resserrer en lui-même toute sa douleur ; & il fut assez maître de son ressentiment pour n'en rien laisser paraître au dehors.

*

Châtiment du Ciel différé en considération de la piété filiale

Un jeune homme de Lin tchouen assez peu réglé dans le reste, conservait cependant pour sa mère infirme & âgée un très grand respect. Une nuit il entendit en songe un esprit qui lui disait :

— Demain sur le midi, tu seras frappé de la foudre, & tu en mourras.

Le jeune homme demanda quelque répit à p.209 cause de sa mère qui vivait encore.

— Le Ciel l'a ainsi ordonné, répliqua l'esprit ; il en faut passer par là.

Sur cet arrêt, le jeune homme pensa aux moyens d'épargner à sa mère tout ce qu'il pourrait de la frayeur que devait lui causer cet événement. Il prépara donc de grand matin le repas de sa mère ; & le lui ayant servi, il lui témoigna qu'il avait envie ce jour-là de faire un tour à quelques lieues de là, où sa sœur était mariée, & la pria de le trouver bon. La mère lui refusa son consentement. Il arriva que sur le midi, des nuages épais se formèrent, & que le tonnerre commença à gronder. Ce jeune homme moins alarmé de sa mort, qu'il croyait prochaine, que de la frayeur qu'en aurait sa mère, sort du logis sous quelque prétexte, tire la porte après soi, & s'en va dans la campagne attendre le châtement de ses péchés, tel qu'on le lui avait annoncé en songe. Il en

Description de l'empire de la Chine

fut quitte pour la peur. L'orage fut en peu de temps dissipé, & il s'en revint auprès de sa mère. Cette nuit-là même, un esprit lui vint dire en songe :

— Votre piété filiale a touché le Ciel : il vous épargne le châtement que méritait votre vie si peu réglée. Soyez plus exact que jamais à tous les devoirs d'un bon fils.

Il le fût, & vécut depuis un bon nombre d'années.

*

Respect & tendresse d'un fils pour sa mère

Tsi king homme très riche, après avoir employé inutilement tous les remèdes ordinaires pour guérir sa mère qui était malade, entendit dire que des malades désespérés avaient quelquefois été guéris, en mangeant de la chair humaine. Aussitôt il se coupa un morceau de la cuisse, & le fit accommoder pour le faire manger à sa mère, sans qu'elle sut ce que c'était. On le présenta en effet à la malade ; mais elle ne pût y goûter, & elle mourut. La douleur que Tsi king eût de cette mort, le fit évanouir jusqu'à trois fois. Quand il eût rendu à sa mère les devoirs de la sépulture, il lui prit envie d'avoir son portrait pour l'honorer. Il fit venir un peintre qui l'avait connue : mais malgré cela, ce peintre ne réussissait point. Tsi king en avait une vraie douleur, & il passa plusieurs jours en pleurs auprès du tombeau de sa mère. Pendant ce temps-là, le peintre la vit une nuit en songe. Le matin en ayant encore l'imagination remplie, il prend le pinceau, en fait un portrait très ressemblant, & vient l'apporter à Tsi king. Celui-ci le reçut avec une grande joie, & honora sa mère dans ce portrait, comme quand elle était en vie. Le bruit s'étant répandu qu'une troupe de brigands armés, couraient la campagne, & n'étaient pas loin : chacun pensait à s'enfuir :

— Moi, dit Tsi king, je n'ai garde d'abandonner ainsi le tombeau de mon père & de ma mère.

Il assembla tous ses parents, encouragea tout le quartier à fournir aux

Description de l'empire de la Chine

dépenses nécessaires, pour se préparer à une généreuse défense. Les brigands qui en eurent avis, après avoir pillé d'autres villages aux environs, se retirèrent sans se présenter devant celui-ci. Les magistrats qui surent que Tsi king avait sauvé ce quartier, voulurent lui en témoigner leur reconnaissance, & récompenser ce service :

— Non, dit Tsi king, je vous remercie, ma vue a été de conserver le tombeau de mes ancêtres ; la consolation de l'avoir fait, est pour moi une assez bonne récompense.

*

Exemple de piété filiale

Sous la dynastie Song, un nommé Li hin, dans l'affliction de voir sa mère devenue aveugle, entendit dire que quelques personnes en se faisant lécher les yeux, avaient recouvré la vue. Aussitôt il entreprit de rendre ce service à sa mère. Il ne faisait presque autre chose depuis le matin jusqu'au soir, & il continua toujours, sans se relâcher le moins du monde, quoiqu'il n'en vît aucun effet. ^{p.210} Enfin au bout de deux ans, sa mère recouvra tout à coup la vue.

Un autre, dont le nom de famille était aussi Li, & dont le nom propre était Hing kien, voyant que tout l'art des chirurgiens n'avait pu guérir un ulcère qui tenait son père au lit, & lui causait des douleurs très vives, il s'avisait de sucer lui-même cet ulcère, afin de le nettoyer d'une manière moins douloureuse pour le malade. Il continua quelque temps. Bientôt l'ulcère fut guéri, & les chairs devinrent saines & unies comme auparavant.

*

*Que les gens riches & puissants, ne doivent pas méconnaître leurs
parents pauvres*

Fan ouen tching, qui d'une assez basse extraction, était devenu puissamment riche & grand dans l'empire, instruisant un jour ses fils, leur disait entre autres choses :

Description de l'empire de la Chine

— Mes enfants, notre famille est fort étendue dans notre province, & divisée en bien des branches. Nos parents pauvres sont en grand nombre, mais ils n'en sont pas moins nos parents. Croyez-vous que parce qu'ils sont pauvres, nos ancêtres les méconnaissent pour leurs descendants ? Non, sans doute. Comment donc aurions-nous le cœur de les méconnaître, & la dureté de ne les pas soulager dans leur pauvreté ? Mes ancêtres pendant plusieurs générations ont été vertueux, sans être puissants, ni riches. Je suis le premier de ma famille, qui depuis longtemps soit parvenu aux grandes charges. Mais ces honneurs & ces biens que je possède, sont bien moins la récompense de mon mérite, que celle de leur vertu. Si j'avais donc la dureté d'en jouir moi seul, sans avoir compassion de mes parents qui sont dans l'indigence, comment pourrais-je un jour soutenir dans l'autre monde la présence de mes ancêtres ? Et de quel front paraîtrais-je dès cette vie dans ces édifices destinés à les honorer ?

*

Avis sur la piété filiale, donnés par un philosophe à son disciple

Le philosophe Yang tchin fou raisonnant sur l'ancien livre qui traite de la piété filiale, & sur la manière d'en profiter, exhorte son disciple en ces termes :

— Chaque jour dans le recueillement & dans le silence, fermant même les yeux du corps, s'il est nécessaire, pour vous recueillir plus parfaitement, pensez d'abord en général quel âge vous avez maintenant, & combien il y a d'années que vous êtes sur la terre. Rappelez-vous ensuite toutes les années de votre jeunesse, & de votre enfance. Examinez attentivement quels ont été pendant ces temps-là les soins d'un père & d'une mère, & quel retour il y a eu de votre part. Ces choses bien pesées, comme elles le méritent, représentez-vous ce premier moment où vous commençâtes à

Description de l'empire de la Chine

voir le jour, & où en naissant dans les larmes, vous fîtes souffrir à votre mère une douleur & une inquiétude presque égale. Puis remontant encore plus haut, formez-vous une vive idée des premiers mois de votre vie, pendant lesquels renfermé dans les entrailles de votre mère, vous ne viviez qu'autant qu'elle partageait avec vous ce qu'elle prenait de nourriture, & ce qu'elle respirait d'air. Enfin, si après avoir examiné ces différents états en particulier, vous recueillant tout de nouveau, vous vous les rappelez tous d'une simple vue, vous sentirez infailliblement tout à coup naître en votre cœur des sentiments également doux & tendres. Profitez aussitôt de cette disposition pour vous établir dans la résolution ferme d'une piété constante & parfaite à l'égard de vos parents. Ne vous proposez rien moins que d'égaliser en ce genre le fameux Tseng tseë, dont le respect & la tendresse pour son maître Confucius, sont loués depuis tant de siècles.

*

Exemple de piété filiale

Au commencement de la dynastie ^{p.211} Tang, Lou tao tsong devenu suspect, & étant accusé d'une faute, qui allait à lui faire perdre la tête, obtint de ceux qui le gardaient, la permission d'aller rendre les devoirs du Tiao à un de ses amis qui était mort. Il fit si bien, que se déroband aux huissiers qui l'accompagnaient, il se cacha chez Lou nan kin avec qui il était lié d'amitié. Celui-ci malgré les recherches & les menaces de la cour, pour quiconque recèlerait les prisonniers fugitifs, ne déféra point son ami. Cependant la chose se découvrit. Lou nan kin fut mis en prison, & l'on était sur le point de lui faire son procès, lorsque son cadet vint se présenter au commissaire qu'on avait chargé de cette affaire :

— C'est moi, monsieur, dit-il, qui ai caché chez nous le fugitif ; c'est moi qui dois mourir & non mon aîné.

L'aîné soutint au contraire que son cadet s'accusait faussement, & qu'il n'était point coupable. Le commissaire, homme habile, tourna si bien

Description de l'empire de la Chine

l'un & l'autre, qu'il découvrit la vérité, se convainquit qu'en effet le cadet était innocent, & l'en fit convenir lui-même :

— Il est vrai, monsieur, dit alors le cadet tout en pleurs ; c'est faussement que je m'accuse moi-même, mais j'ai de fortes raisons pour le faire. Ma mère est morte il y a du temps, & son corps n'est point encore inhumé : j'ai une sœur qui est nubile, & qui n'est point encore promise. Mon frère aîné peut mettre ordre à tout cela, & moi je n'en suis pas capable ; c'est pourquoi je souhaite de mourir en sa place. Daignez accepter mon témoignage.

Le commissaire donna avis de tout à la Cour, & l'empereur à sa sollicitation accorda la grâce au coupable.

*

Autre exemple

Sous la dynastie Tang, Chin ki tsuen perdit son père de bonne heure. Il avait tant de respect & de tendresse pour sa mère, que de peur de lui faire la moindre peine, il aimait mieux souffrir des uns & des autres, que d'avoir querelle avec personne. Quelques gens de sa connaissance, qui ne pouvaient comprendre d'où lui venait tant de patience, & qui voyaient avec douleur, que bien des gens en abusaient, lui représentèrent que sa douceur était excessive, & le faisait passer pour un homme lâche & timide :

— On se trompe, leur dit-il, je ne suis ni lâche ni timide ; mais je suis fils & j'ai une mère : je crois devoir éviter de lui donner le moindre chagrin.

Un jour qu'il passait une rivière avec sa mère, il s'éleva un fort gros vent. Au premier roulis de la barque, la pauvre mère tomba dans la rivière & se noya. Ki tsuen poussa un cri lamentable, se jeta aussitôt à l'eau, & quoiqu'il ne sut pas nager, prenant sa mère par le bras, il la tira de l'eau, mais déjà morte ; ce qui surprit tout le monde, chacun le croyant noyé lui-même, car cette rivière était profonde & fort agitée.

Description de l'empire de la Chine

Sie chou fang, surintendant de deux provinces, se trouva dans le voisinage, & fut instruit de ce fait. Il voulut en considération du fils, fournir de quoi faire à la mère des obsèques très honorables ; & il alla lui-même en personne lui faire la cérémonie qu'on appelle tsi.

*

Autre exemple

Tchin tsong étant en charge à la cour, sa mère & son frère aîné moururent dans leur pays qui était fort éloigné. De sorte qu'il se passa plus d'un an, avant que Tchin tsong en apprit la nouvelle. L'ayant reçue, il en donna avis à l'empereur, demandant la permission de se retirer, selon la coutume, pendant les années de deuil. Sa Majesté lisant l'endroit où l'on avait marqué l'année & le jour qu'il avait perdu sa mère :

— Comment, dit-elle, quand on est loin de son père ou de sa mère, ne doit-on pas continuellement penser à eux, & s'informer souvent de l'état de leur santé ? Si Tchin tsong en avait usé de la sorte, aurait-il ignoré la mort ^{p.212} de sa mère ? Qu'il se retire, & pour toujours : jamais il n'aura d'emploi sous mon règne.

Siu tsi, qui vivait sous la dynastie Song, fut si sensible à la mort de sa mère, qu'à force de sangloter, il jeta du sang en quantité par la bouche, & demeura du temps comme mort. Il revint à soi : mais malgré l'épuisement où il se trouvait, il ne voulut rien boire ni manger pendant sept jours. Ayant fait les obsèques de sa mère, il passa les trois ans du deuil dans une méchante cabane auprès du tombeau. Pendant tout ce temps-là il ne quitta ni jour ni nuit ses habits de deuil, & le peu de sommeil qu'il prenait par nécessité, c'était en appuyant la tête sur un morceau de bois fort dur. Dans les plus grands froids, malgré la neige, se prosternant auprès du tombeau de sa mère, il s'informait comme pendant sa vie, si elle ne souffrait point du froid. Il avait les pieds gelés, & les mains pleines de crevasses. Sa cabane fut bientôt

Description de l'empire de la Chine

découverte : & quoiqu'il fut exposé aux injures de l'air, il ne semblait pas même y faire attention. Tous les paysans des environs, charmés de sa piété & de sa confiance, le révéraient, comme ils auraient fait un esprit. S'il y avait entr'eux quelque procès, ou quelques différends, ils l'en faisaient aussitôt le juge & l'arbitre : ils étaient si contents de ce qu'il réglait, que jamais après sa décision l'on ne portait l'affaire plus loin.

Enfin le gouverneur du lieu l'alla voir, & l'obligea de prendre un appartement dans le Hio ¹ pour quelque temps. Il le fit par déférence ; mais il eût soin d'y faire mettre une table, un lit, & d'autres petits meubles comme pour sa mère. Il ne manquait point chaque jour dès le grand matin, de faire chauffer de l'eau, comme pour lui donner à laver, selon la coutume. Puis il apprêtait & servait un repas, comme il faisait, lorsqu'elle était vivante. En hiver, il avait soin de bassiner le lit qu'il avait dressé ; en été l'éventail à la main, il en chassait les cousins. Enfin son plus grand plaisir était de voir venir les temps marqués pour les cérémonies solennelles ; & dans les intervalles des temps destinés à ces cérémonies, il ne manqua jamais aucun jour d'offrir un repas à sa mère.

*

Autre exemple

Ho lun avait reçu du Ciel un naturel tendre, & il fut en son temps un exemple de piété filiale. A la mort de son père, il porta les choses bien au-delà de ce qui est de pure obligation. Depuis, jusqu'à la dernière année de sa vie, au jour de la mort de son père, il le pleura aussi tendrement, que s'il n'avait fait que de le perdre. Un voleur s'étant glissé dans sa maison pendant la nuit, il le vit prendre diverses choses, & le laissa faire sans rien dire. Mais s'apercevant qu'il allait prendre une poêle :

¹ Hio, Cette lettre signifie étude, étudier, lieu destiné aux étudiants.

Description de l'empire de la Chine

— Faites-moi la grâce, lui dit-il, de me laisser cet ustensile, pour apprêter demain matin le repas de ma bonne mère.

Le voleur tout honteux laissa la poêle & tout le reste, & dit en se retirant :

— Ce serait m'attirer quelque malheur que de voler un si bon fils.

On assure même qu'à cette occasion il conçut une vraie estime pour la vertu, & qu'il quitta son premier métier.

*

L'importance des bonnes compagnies

Tchu hoei ong dit : Il vaut beaucoup mieux procurer à vos enfants une belle éducation, que de leur amasser de grandes richesses. Ce qu'il y a de plus important en ce genre, c'est de bien observer les liaisons que font vos enfants. Si vous connaissez quelque personne qui ait en même temps de la probité & du savoir, tâchez de faire en sorte qu'ils la fréquentent. Le proverbe dit : Quand on veut donner à quelque chose une couleur éclatante & agréable, on ne la frotte p.213 pas à l'encre, mais au plus beau vermillon. Il en est de même dans la morale. A l'école d'un bon maître, & dans la compagnie d'amis bien choisis, l'on se forme insensiblement au bien, & l'on devient comme eux vertueux & sage.

*

Vigilance d'une mère sur ses enfants, quoique mariés

Pao mong fen & son frère Tsu king, furent deux des grands hommes de leur siècle. Aussi leur mère, qui avait perdu son mari fort jeune, les avait-elle élevés avec grand soin, & même avec beaucoup de sévérité. En voici un trait. Ces deux jeunes hommes déjà mariés, & chargés des affaires de leur famille, arrêterent un jour à dîner un homme de leur connaissance. La mère, selon sa coutume, s'informa d'un domestique affidé : quel était cet homme que ses fils avaient invité, & de quoi il les

Description de l'empire de la Chine

avait entretenus pendant la table ?

— C'est un tel, dit le domestique ; l'on n'a guère parlé d'autre chose que d'une fille, qu'on dit être fort bien faite ; & ce monsieur insinuait à messieurs vos fils, qu'ils pourraient penser l'un ou l'autre à l'acheter pour concubine.

La colère saisit à l'instant cette bonne mère : elle appela ses deux fils, & leur fit une verte réprimande :

— Un tel que vous fréquentez, leur dit-elle, est une langue empoisonnée, qui n'est bon qu'à vous pervertir. Manque-t-on de gens sages & vertueux dans le voisinage ? Pourquoi fréquenter des gens comme celui-là ? Quels discours vous a-t-il tenu pendant la table ? Au lieu de vous entretenir de science & de vertu, vous n'avez parlé que de choses capables de vous corrompre le cœur. Sachez que je ne suis point d'humeur à souffrir que vous entriez dans un si mauvais chemin, sans m'y opposer de toutes mes forces,

& aussitôt elle se retira, & fut un mois sans dire un seul mot à ses deux fils. Le cadet fut tellement affligé du silence de sa mère, qu'il venait régulièrement deux fois le jour se prosterner à ses pieds, pour lui demander pardon, & la prier de vouloir bien lui dire une seule parole. L'aîné, quoiqu'un peu moins tendre, fut cependant touché jusqu'à répandre beaucoup de larmes, en conjurant sa mère de lui rendre ses bonnes grâces. Le pardon ne leur fut accordé, qu'après qu'ils eurent promis bien des fois de n'avoir plus de commerce avec l'homme en question, ni avec aucun de ses semblables.

*

Maximes de morale

Ho yuen leang dit : Pourquoi ceux qui ont déjà du bien, ou qui sont dans de grands emplois, travaillent-ils jusqu'à la fin de leur vie à amasser de plus grandes richesses ? C'est pour leurs enfants ; cela est clair. Mais ils devraient faire attention à cette sentence de nos anciens,

Description de l'empire de la Chine

qui parlant des grandes richesses, disent avec beaucoup de vérité, que si c'est un homme vertueux & sage qui les possède, elles lui sont moins utiles, qu'incommodes, parce qu'elles partagent son attention ; & que si elles sont entre les mains d'un homme dénué de sagesse & de vertu, elles lui facilitent le vice.

Lou yen tchang, fils de Lou pin suen, venant d'être fait kiu gin, son père lui fit bâtir une maison à part, & la remplit d'inscriptions de sa propre main. Voici le sens de quelques-unes.

Chercher à faire une maison riche & puissante, c'est un obstacle à bien servir le prince & l'État. Point d'empressement pour les emplois, surtout s'ils sont lucratifs. Point de flatterie pour ceux qui sont en crédit : simplicité, frugalité, tranquillité de cœur, fuite des honneurs, amour de la retraite ; quatre importantes leçons, qui comprises en quatre lettres, font la tradition de ma famille. Je l'ai reçue de mes ancêtres ; je la transmets à mes enfants : qu'ils s'y conforment, & je suis content.

p.214 Dans une pièce de poésie, qui a pour titre, le siècle instruit, on lit les maximes suivantes :

Un homme d'âge, qui est en même temps vertueux, quel qu'il soit d'ailleurs, est très respectable.

Un homme par zèle & par attachement vous dit des vérités désagréables ; si vous vous fâchez contre lui, vous avez grand tort.

Il y a une espèce de gens qui font profession de ne reconnaître ni père ¹, ni roi. Évitez d'avoir avec eux aucun rapport.

Il en est d'autres aussi hardis à tromper & à vexer les pauvres, que flatteurs & rampants à l'égard des riches. Gardez-vous bien de les imiter.

Il y a certaines personnes assez réglées dans leurs mœurs, mais du reste, ce sont gens sans discernement, & sans lumières : ne les consultez pas dans vos doutes.

¹ On indique par cette expression les bonzes de la secte Fo.

Description de l'empire de la Chine

Celui qui promet facilement & à la légère manque souvent de parole. Ne vous fiez point à des gens de ce caractère. Encore moins devez-vous vous reposer d'aucune affaire sur ceux, qui même en votre présence, parlent tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

Non seulement il faut une exacte droiture à l'égard de ceux avec qui nous vivons, mais il n'est pas même permis de chercher à tromper la postérité.

Certaines gens se font une occupation de s'entretenir de tous ceux qu'ils connaissent, & s'arrogent le droit de décider sur leur mérite. Méchant caractère. Évitez-les, s'il se peut : mais il est de la prudence de ne les pas imiter.

Vous savez qu'un tel, quand il a bu, n'est pas homme ; ne l'invitez jamais à boire.

Ne retenez jamais chez vous un homme équivoque & peu connu.

Un pauvre dans la misère vous a fait quelque dommage ; un homme que vous connaissez naturellement prompt, vous a offensé par promptitude ; ne traînez ni l'un ni l'autre en justice, c'est trop de sévérité. Enfin voyez-vous quelqu'un dans l'affliction ou dans la misère ? Faites-vous une loi de lui procurer la consolation, & le secours qui dépend de vous.

Recommander aux gens de lettres qui sont dans les grands emplois, de ne point chercher à acquérir de riches terres, ni à bâtir de vastes maisons, c'est chose assez inutile ; ceux qui le font, savent assez qu'ils ont tort, & ne peuvent s'empêcher d'en rougir. Ceux qui ont quelque vertu n'en sont pas capables. Mais il y a deux avis que je crois bons à donner même aux plus vertueux. Premièrement il est à craindre qu'en achetant ce qui est à leur usage, on n'abuse de leur nom, pour acheter au-dessous du juste prix, ou pour payer en argent de bas aloi. En second lieu, il est à craindre que la licence de leurs enfants ne leur attire des affaires fâcheuses, ou que les friponneries de leurs domestiques ne leur fournissent de quoi les couvrir de confusion ; c'est à eux d'y veiller de près.

Description de l'empire de la Chine

Telle famille est maintenant à son aise, parce qu'elle a été du temps sans y être. Telle autre est maintenant dans l'indigence, pour avoir été ci-devant dans une opulence trop grande. Il est donc avantageux de manquer toujours de quelque chose ; & quand on a tout à souhait, un fâcheux revers n'est pas loin.

*

Sur le soin de ne pas négliger ce qu'on appelle petites choses

Qu'un fils pense à chaque instant à ceux dont il a reçu la vie, c'est assez peu de chose en apparence. Cependant que de deux enfants, d'ailleurs également exacts à tous leurs devoirs, l'un pousse la tendresse jusqu'à ce point, qui ne croira que sa piété l'emporte de beaucoup sur l'autre ?

Tel est toujours prêt, ainsi que doit ^{p.215} l'être un brave officier, de sacrifier, s'il le faut, sa vie, pour son prince ; c'est assurément un sujet fidèle : mais il sera bien moins estimable, si on le compare à tel autre, qui dans les moindres occasions, comme dans les plus importantes, préfère toujours sans hésiter, les intérêts de son prince aux siens.

Un magistrat peut être intègre, & recevoir quelques présents ; mais s'il se fait une loi de refuser même les moindres, son désintéressement est plus parfait, & son intégrité moins équivoque.

Qu'une fille ou une femme entende de loin rire un homme ; c'est peu de chose en apparence. S'il s'en trouve cependant, qui d'ailleurs exactes à ne se rien permettre de tant soit peu contraire à la pudeur & à la bienséance, poussent la délicatesse & la réserve jusqu'à éviter d'entendre même de loin rire aucun homme ; on ne peut pas nier que leur vertu n'en reçoive un nouvel éclat. Il en est à peu près de même de tout le reste : & il est vrai, comme on le dit ordinairement, que les plus grandes choses ont souvent des commencements fort petits.

Il n'est pas moins vrai que ce qui est petit en apparence, est cependant ce qui donne le dernier lustre aux choses les plus relevées. Comment oser après cela faire peu de cas de ce qu'on appelle petites

Description de l'empire de la Chine

choses ? On le doit d'autant moins, qu'on ne le fait guère impunément, & sans de fâcheuses suites. Une étincelle peut causer un incendie, & il ne faut qu'une fourmilière, pour faire tomber en ruine un rempart.

*

Instructions d'un père de famille à sa postérité

Tchan sun kiu fut en son temps le modèle des pères de famille. Aussi dans tout son quartier recueillait-on avec avidité les instructions qu'il faisait à ses enfants, selon les occasions qui se présentaient. Chacun se faisait un devoir de les retenir, & un plaisir de les répéter. En voici un petit échantillon.

— Je recommande à mes descendants, disait-il, que quelque nombre qu'ils aient d'enfants, ils ne négligent pas l'instruction d'un seul. S'il leur naît grand nombre de filles, qu'ils les nourrissent & les élèvent toutes avec soin. Lorsqu'ils choisiront des femmes à leurs fils, ou qu'ils promettent leurs filles, qu'ils cherchent à s'allier à des gens de bien, & non pas à s'appuyer de gens nobles & riches. Quand ils marieront une fille, qu'ils la fournissent d'habits propres, & d'une cassette garnie des petits meubles convenables ; mais point de luxe & de superflu. Quand ils auront chez eux quelque malade, au lieu d'appeler les bonzes, pour réciter leurs prières, qu'ils appellent un bon médecin, & qu'ils fournissent l'argent nécessaire pour les remèdes. Si quelqu'un meurt, il faut faire à temps la cérémonie tsi, selon que le prescrivent les rites ; mais il ne faut se servir ni de ho chang ¹, ni de tao sseë ². Car comme il est raisonnable de ne pas omettre les anciens rites, aussi ne doit-on pas adopter ces nouveautés.

Fang king pe étant en charge à Tsin ho, une femme du menu peuple accusa son fils de lui manquer de respect. Fang, avant que de juger

¹ Bonzes de la secte Fo.

² Bonzes de la secte Tao.

Description de l'empire de la Chine

l'affaire, fit part à sa mère de l'accusation qu'il avait admise, & témoigna être disposé à punir sévèrement le coupable.

— Il ne faut pas, mon fils, dit la mère ; ce petit peuple est peu instruit, c'est manque d'instruction qu'il commet ces sortes de fautes. Instruisez d'abord ce jeune homme, & s'il retombe, usez de sévérité ;

après quoi, elle ordonna qu'on fît venir manger avec elle cette femme qui avait accusé son fils, & que le jeune homme accusé demeurât debout au bas de la salle. Cela se fit ainsi pendant plusieurs jours ; & Fang tout ce temps-là servit ^{p.216} lui-même sa mère à table avec le plus grand respect ¹. Ce jeune homme, honteux de sa conduite passée, témoigna qu'il comprenait le sens de cette instruction muette, & qu'il se repentait de sa faute :

— Non, dit la mère du magistrat, il n'a encore que de la honte, le repentir ne lui a pas encore pénétré le cœur.

Cela se continua donc pendant dix jours, au bout desquels ce jeune homme frappant la terre du front en action de grâces, & sa mère fondant en larmes, demandèrent à se retirer. Fang y consentit, & ce jeune homme dans la suite fut un exemple d'obéissance & de respect pour sa mère.

*

Exemple de sévérité en fait de discipline militaire

Leou gin tchen commandant dans des temps suspects un corps de troupes à Cheou tcheou, y tomba malade de fatigue. Un jeune fils qu'il avait, se laissant entraîner par quelques autres, prit ce temps-là pour passer la nuit au-delà du fleuve Hoai, contre l'ordonnance publiée, qui portait peine de mort pour quiconque oserait le faire. Une sentinelle donna avis de cette infraction ; le commandant, sans hésiter,

¹ Il y en a qui étant grands mandarins, servent eux-mêmes tous les jours leur père ou leur mère à table.

Description de l'empire de la Chine

condamna son fils au supplice que marquaient les ordonnances. Comme le père & le fils étaient aimés, tous les officiers demandaient grâce, & trouvant le père inflexible, ils crurent pouvoir le toucher par le moyen de sa femme. Ils s'adressèrent donc à elle ; & lui exposant le danger où était son fils, ce qu'ils croyaient qu'on lui avait caché, ils la pressèrent de demander sa grâce.

— J'aime mon fils tendrement, répondit-elle : le voir mourir si jeune & dans les supplices, c'est ce qui me perce le cœur. Mais d'un autre côté si on l'épargne, la famille des Leou aura manqué de fidélité & d'exactitude dans le service de son prince. Non, je ne puis m'opposer à l'exécution de la sentence.

Le jeune homme fut en effet coupé par la moitié du corps, comme le portait la loi. Après quoi son père & sa mère recueillant son corps, lui donnèrent publiquement toutes les marques possibles de leur tendresse. Spectacle qui tira les larmes des yeux à ceux-là-mêmes, qui n'avaient point été touchés de la mort du fils.

*

Fruits d'une bonne éducation

Ngeou yang sieou n'avait pas encore trois ans quand il perdit son père. La jeune veuve sa mère, dès qu'il eût atteint l'âge de 4 ans, prit un si grand soin de l'instruire, que dans les plus grands froids de l'hiver, elle passait une partie de la nuit à former des caractères sur des cendres froides ¹, pour les lui apprendre. Elle lui répétait sans cesse, qu'il eût à se souvenir dans la suite, que son père, qu'il avait à peine connu, était un homme désintéressé & bienfaisant.

— J'aurais peine à t'exprimer lui ajoutait-elle, jusqu'où il poussait le respect, l'obéissance, & la tendresse pour son père

¹ C'est pour marquer que sa pauvreté ne lui permettait pas d'avoir bon feu. Cette expression est d'un usage commun. Un homme peut dire par modestie, parlant de sa maison, han kia, la froide maison, c'est-à-dire, maison pauvre, ou peu riche.

Description de l'empire de la Chine

& sa mère. Je rougissais souvent de le seconder si mal dans ses attentions respectueuses. Aussi quand je me vis mariée avec lui, je ne doutai point que je ne dusse avoir un bon fils d'un homme qui était si bon fils lui-même. Longtemps après le terme prescrit pour le deuil, il regrettait si fort son père & sa mère, que la seule vue d'un repas bien servi le faisait souvent fondre en larmes ; sa douleur était, disait-il, de n'avoir pas traité ses parents pendant leur vie, comme il l'aurait souhaité. Mais surtout il répandait des larmes en abondance toutes les fois qu'aux temps réglés la cérémonie tsi revenait, & cela jusqu'à la dernière année de sa vie. p.217

S'il était si tendre pour ses parents, il était aussi plein de douceur & de bonté pour les autres, & même pour les coupables. Étant en charge, il ne lisait jamais les pièces d'un procès criminel, qu'il ne dît en soupirant : Je voudrais bien sauver la vie à cet homme-là. Il faut cependant qu'il meure suivant les lois, & je suis obligé de le condamner, cela est triste. Un jour que j'étais auprès de lui, te tenant entre mes bras, il me dit en te regardant : Je sens bien que ma vie ne sera pas longue ; je doute fort que je voie ce cher fils dans un âge mûr. Ayez soin, ajouta-t-il, de l'instruire en ma place, & comme de ma part.

Ngeou yang sieou animé par les discours de sa mère, étudia avec ardeur, parvint bientôt au degré de kiu gin, puis à celui de tseng-sseë. Sa mère en eût une joie sensible ; mais elle ne laissait pas de l'avertir que l'ambition, le faste & la cupidité ne devaient pas être le fruit de ses études. Ngeou yang profita si bien de ces avis, qu'il devint dans la suite un sage ministre. Le prince qu'il servait, donna à la mère, en considération du fils, un titre ¹ très honorable après sa mort.

*

¹ Comme qui dirait duchesse ou marquise de tel endroit.

Description de l'empire de la Chine

Autre exemple

Li pang yen ¹ homme d'esprit, mais pauvre, ayant appris qu'en certain endroit l'on ouvrait des mines d'argent, y alla chercher fortune. Comme il avait de l'industrie, il y gagna d'assez grosses sommes, & il sut si bien les faire valoir, qu'en peu d'années il devint très riche. Ce succès lui donna du courage ; se sentant du mérite, il se servit de son bien, pour s'ouvrir le chemin aux grands emplois, & il devint enfin ministre d'État. Sa mère qui vivait encore, craignant que son fils ne s'oubliât dans ce haut degré de fortune, lui rappelait sans cesse le souvenir de ce qu'il avait été. Li pang yen prenait ses avis en très bonne part ; mais ses fils un peu moins dociles, témoignèrent à leur grand-mère, qu'ils s'ennuyaient de lui entendre si souvent répéter la même chose, à la honte de la famille.

— Je vous trouve bien délicats, leur dit-elle : lequel est le plus honteux, ou qu'un ministre d'État ait autrefois travaillé aux mines, ou bien qu'un homme qui a travaillé aux mines, soit parvenu à être ministre d'État ? N'est-ce pas la même chose ? Pourquoi donc rougir de l'un, n'ayant pas rougi de l'autre ?

*

Avis aux chefs de famille

Toute maison bien réglée doit avoir pour maxime de fermer exactement la porte, & de ne jamais donner la moindre entrée à certaines femmes intrigantes, qui parcourent les maisons, chantant de côté & d'autre, disant la bonne aventure, ou récitant des prières ; qui ont mille tours & mille adresses, pour sonder le cœur des femmes & des filles d'une maison, & corrompre les plus innocentes. Il en est peu qui soient assez éclairées ou assez fermes, pour ne se pas laisser enfin séduire. La division dans les familles, les inimitiés entre les voisins, sont les suites ordinaires des discours de ces sortes de femmes, & il n'est

¹ Li est le nom de famille. Pang yen est le nom personnel & distinctif de cet homme. Il en est de même des autres noms.

Description de l'empire de la Chine

pas même rare qu'elles soient d'intelligence avec des voleurs, pour leur fournir les moyens de faire un mauvais coup, ou bien avec des galants, pour porter les billets de part & d'autre, & favoriser les rendez-vous. On n'y saurait trop prendre garde.

*

Autre avis aux pères de famille

Ne souffrir point de jalousie entre la première femme, & les femmes du second ordre. Ne mettre point de différence entre les enfants qui viennent de celle-ci ou de celle-là ; ne point favoriser par trop ^{p.218} d'indulgence la licence des esclaves. Eviter tout luxe, & tout excès dans les noces. Veiller à cultiver les terres, & à entretenir des mûriers. Recevoir toujours bien les hôtes ; s'acquitter avec tout le soin possible des cérémonies tsi dans les occasions ordinaires & aux temps réglés. Voilà, disait Tchu ouen kong, ce qui entretient une famille dans l'union, dans le crédit, dans une honnête abondance, & même dans l'honneur & dans l'éclat.

*

Exemples d'attachement à son prince

Dans la révolte de Tchu tsu contre l'empereur Te tsong, Kao tchong ti, général de l'armée de l'empereur, & Li ge yué, qui commandait les rebelles, en étant venus aux mains, les révoltés qui eurent en cette occasion quelque avantage, laissant sur-le-champ de bataille le corps de Kao tchong ti, lui coupèrent la tête, & l'emportèrent. L'empereur Te tsong fit recueillir le corps, & pleurant sur ce cadavre, il y fit ajuster une fausse tête, & lui fit des obsèques magnifiques. Tchu tsu de son côté, pleurant sur la tête qu'on lui porta, y fit ajouter des nattes en forme de corps, & la fit inhumer avec honneur. Tant il est vrai qu'un brave & fidèle sujet se fait regretter non seulement du prince qu'il a bien servi ; mais même de ceux qui étant ses ennemis & ceux de l'État, trouvent leur avantage en sa mort.

Tchu tsu, après avoir ainsi rendu à Kao tchong ti les derniers

Description de l'empire de la Chine

devoirs, fit porter le corps de son propre général Li ge yué à Tchang ngan, d'où il était, & lui ordonna aussi des obsèques honorables. Mais la mère de Li ge yué, bien loin de pleurer son fils, témoigna au contraire beaucoup d'indignation :

— Malheureux, lui disait-elle, tout mort qu'il était, quel mal t'avait fait l'État & ton prince, pour te révolter de la sorte ? Tu as péri, tu le méritais ; n'attends pas que je te pleure : tout mon regret est que tu n'aies pas péri plus tôt. Tant il est vrai qu'un sujet rebelle non seulement attire sur lui les vengeances du Ciel, mais devient pour ses plus proches un objet de haine & d'indignation.

*

Une mère égorge son fils rebelle au prince

Sous la dynastie Tang, Kou hoai nguen esclave entreprenant, se mit à la tête d'un parti formé contre l'empereur. Un jour sa mère lui reprochant son crime :

— Malheureux que tu es, lui dit-elle, malgré toutes mes remontrances tu te révoltes donc contre ton prince, dont tu n'as reçu que des bienfaits ?

En prononçant ces paroles, elle prit un couteau qui se trouva là, le lui enfonça dans le sein, & en même temps s'écria :

— C'est à mon prince & à l'État que j'immole ce scélérat.

*

Un fils combat pour son prince contre son père, chef des rebelles

Sous un autre règne, Li hoai quang faisant un parti contre l'empereur régnant, son fils Li kio quitta aussitôt son père, & s'en allant trouver l'empereur :

— Prince, lui dit-il, mon père, malgré moi, forme un parti contre vous. Je veux par ma fidélité réparer, autant qu'il est

Description de l'empire de la Chine

en moi, l'infamie de sa révolte. Si vous agréez mes services, j'espère de faire échouer ses desseins.

Il marcha en effet par ordre du prince à la tête d'un corps de troupes contre l'armée des rebelles. Il les défit entièrement, dans un combat, mais il y perdit la vie.

Ces deux exemples ont fondé une espèce de proverbe, suivant lequel, pour exprimer que les enfants ne ressemblent pas toujours à ceux qui leur ont donné la vie, on a coutume de dire : Hoai nguen avait une sage mère, & Hoai quang, un sage fils.

*

Sur les jeunes gens

Un ancien comptait trois métamorphoses de jeunes gens libertins. D'abord, p.219 disait-il, d'hommes qu'ils étaient, ils deviennent hoang (sauterelles qui ravagent les campagnes). Il indiquait par là qu'ils mangent d'abord ce qu'ils ont de bien en terres. Ensuite, continuait-il, ils deviennent tou (ver qui ronge les livres & les habits). Il indiquait par là qu'ils mangent leurs livres & leurs habits, après les avoir vendus. Enfin, ajoutait-il, ils deviennent tsiu (ver qui ronge la chair humaine). Il indiquait par là qu'ils vendent leurs esclaves, & mangent bientôt ce qu'ils en ont tiré. On a changé le langage de cet ancien en un autre, qui revient au même. Un homme libertin & débauché, commence, dit-on, par devenir kieu yn (insecte qui mange la terre), c'est-à-dire, qu'il vend ses champs, & dissipe l'argent qu'il en a reçu. Il devient ensuite pe y (fourmi blanche qui ronge le bois, & ruine les édifices & les meubles). En troisième lieu il devient li (poisson qui mange ses semblables), c'est-à-dire, qu'il vend jusqu'à ses enfants, pour fournir à ses dépenses, Après ces trois métamorphoses, il s'en fait ordinairement quelque autre, tantôt il devient loup, tantôt tigre, tantôt kiao ¹, tantôt

¹ Kiao est un oiseau réel ou fabuleux, qu'on dit qui mange sa mère.

Description de l'empire de la Chine

king ¹.

*

Savant réduit au silence

Su ma ouen s'étant retiré des grands emplois, passait ordinairement le printemps & l'été à sa terre de Lo ; l'automne & l'hiver en ville, ne s'occupant qu'à philosopher & à instruire un assez bon nombre de disciples, que sa réputation lui attirait. Au reste il n'était point de ces maîtres austères, & d'une gravité trop gênante.

Après avoir fait quelque instruction à ses disciples, il les menait à la promenade, examinait tantôt l'un, tantôt l'autre, sur la matière qu'il avait traitée ; & si quelqu'un se trouvait ne l'avoir pas bien pénétrée, & n'en pouvoir rendre compte, il en était quitte pour une douce réprimande, & quelques mots d'exhortation. Il y avait tous les jours une espèce de répétition, qui se faisait avec un peu plus d'appareil que les conférences ordinaires, & qui se terminait par un petit repas qu'il prenait avec ses disciples ; repas au reste fort frugal, consistant en un coup de vin, un peu de riz, un plat de viande pour chacun, & rien davantage.

Un jour étant allé avec quelques-uns de ses disciples faire un tour à la montagne, où était la sépulture de ses ancêtres, il entra dans une bonzerie qui se trouva sur son chemin. Là, cinq ou six vieillards du voisinage vinrent lui rendre leurs respects, & lui faire leur petit présent. Il consistait en un peu de riz assez grossier dans un plat de terre, & un simple bouillon d'herbes dans un pot des plus communs. Le philosophe goûta ce présent, comme il aurait fait un tsi du premier ordre. Le présent fait & agréé, un de ces vieillards portant la parole :

— Monsieur, lui dit-il, nous avons ouï parler des fréquentes conférences que vous tenez en ville avec vos disciples ; nous ne sommes pas à portée d'en profiter. Aujourd'hui que nous

¹ Animal réel ou fabuleux, qui, dit on, mange son père.

Description de l'empire de la Chine

avons le bonheur de vous voir ici, daignez nous donner quelque instruction par écrit.

Aussitôt le philosophe prend le pinceau, & leur donne l'explication d'un chapitre de l'ancien livre, qui traite de la piété filiale. Le chapitre qu'il expliqua, fut celui qui regarde les gens du commun ; un des vieillards recevant cet écrit, & le parcourant :

— Monsieur, dit-il, je suis ravi que vous ayez choisi ce texte pour nous instruire. Cela me donne occasion de vous faire une question. Nous avons remarqué que dans le livre de la piété filiale, il n'y a aucun chapitre depuis le premier, qui regarde l'empereur, jusqu'à celui que vous expliquez, qui ne finisse par une citation du livre des odes : il n'y a que ce ^{p.220} chapitre-ci où l'on ait omis cette citation, Daignez nous en dire la raison.

Le philosophe surpris d'une question qu'il n'attendait pas, fut un moment sans rien dire : puis les saluant avec respect :

— De ma vie, leur avoua-t-il, je n'avais fait cette réflexion ; je vous en suis obligé : il faut y penser pour vous répondre.

Les vieillards se retirèrent en souriant, & répandirent dans tout le quartier, qu'ils avaient réduit le fameux Su ma à ne pouvoir répondre. Cela revint jusqu'à lui, & il en fut mortifié.

*

Pensées morales

Avoir compassion de ceux qui sont dans l'affliction, c'est le moyen de n'y pas tomber vous-même. Les yeux du Chang ti y qui sont pleins de miséricorde, auraient peine à vous y voir.

Point de cupidité, point d'injustice, céder plutôt un peu du sien, c'est le moyen de faire à temps une bonne récolte. C'est d'un homme de ce caractère que nos anciens avaient coutume de dire, qu'il ne pouvait manquer de faire une bonne fin, & de mourir dans la joie.

Description de l'empire de la Chine

Tchang hong yang dit : on m'attribue une mauvaise intention : si je ne l'ai point en effet, que m'importe ? On me soupçonne de quelque mauvaise action : si je n'en suis point en effet coupable, quelle raison aurais-je de m'en inquiéter ? Un feu, quelque violent qu'il puisse être, se dissipe bientôt, quand il n'a point d'aliment.

*

Reconnaissance d'une bête féroce envers son bienfaiteur

Kuo ouen s'étant retiré dans des montagnes désertes, pour y vivre en solitude, il se présenta à lui durant plusieurs jours de suite une bête d'une apparence féroce & cruelle, qui sans cependant lui faire aucun mal, se tenait devant lui la gueule béante pendant un temps assez considérable, puis se retirait. Enfin Kuo ouen s'enhardit ; & regardant d'assez près dans la gueule de cet animal, il y aperçut un os, qui s'y était engagé d'une manière à l'incommoder, s'il voulait manger. Il eût le courage de mettre la main dans sa gueule toute ouverte & d'en dégager cet os. L'animal aussitôt se retira ; & il revint le lendemain chargé d'un cerf entier, qu'il mit aux pieds de son bienfaiteur, comme pour lui témoigner sa reconnaissance.

Le prince qui entendit parler de cette aventure, fit venir le Solitaire à sa cour, malgré qu'il en eût. Chacun l'y regardait avec respect, mais lui se déroba, autant qu'il pouvait aux yeux des hommes : & quand il ne le pouvait pas, il demeurait dans le silence, comme s'il eût été seul. Un jour qu'on s'y attendait le moins, il demanda permission de se retirer ; & il fit de si fortes instances que le prince y consentit. Il s'alla placer dans une vallée solitaire, du territoire de Ling ngan, où il se fit une cabane de roseaux. A peine était-elle achevée, que la révolte de Sou sun éclata. Tout le pays fut ravagé, excepté le territoire de Ling ngan ; ce qui donna au solitaire la réputation de prophète.

*

Pensées morales

S'exposer de bonne grâce à un danger, qu'il n'est pas permis

Description de l'empire de la Chine

d'éviter, c'est le meilleur moyen de n'y pas périr.

Former suivant sa passion & la fantaisie des desseins pour vivre heureux, ce n'est pas le moyen de l'être.

*

Instructions d'un philosophe à un jeune homme destiné aux grands emplois

Hou pang heng étant venu à Sin tcheou, pria le fameux Li mi sun de vouloir bien lui donner quelques instructions par écrit. Voici celles qu'il lui donna : p.221

1. Quand on connaît la volonté du Tien (Ciel) & celle du prince, il faut s'y tenir quoi qu'il en coûte.

2. Le sage est le seul qui puisse soutenir avec confiance de grandes adversités, cela est vrai ; mais il est également vrai que quiconque s'y laisse abattre, n'est pas véritablement sage.

3. Quelque réputation de probité qu'on ait acquis, & même quelque vertu qu'on ait, on ne doit point se croire arrivé à la perfection. Il faut s'efforcer sans cesse de faire quelques pas de plus dans le même chemin de la vertu.

4. Un peuple s'oublie de l'obéissance & du respect qu'il doit au prince ou à ses officiers : le meilleur moyen de le ramener à son devoir, c'est de pourvoir à ce qui lui manquait, quand le trouble a commencé.

5. Qui ne détruit pas le malheureux Moi, ne sera jamais capable de rien de grand.

6. Quand le Ciel prépare à quelqu'un de grands emplois, communément il le fait passer par de très rudes épreuves.

7. Ce qui est trop dur & trop roide, casse aisément, si l'on n'a soin de le tempérer par quelque chose de plus flexible.

8. En fait de sagesse & de vertu, le principal & l'essentiel, c'est que le cœur soit bien plein. Composer, disputer, & discourir sont des accessoires.

Description de l'empire de la Chine

*

Gravité affable

Tchung ming tao dans son particulier, était sérieux, grave, & taciturne. Vous eussiez dit, à le voir assis tout le jour, que c'était une statue, & non pas un homme ; ses paroles & ses actions dans son domestique se sentaient aussi de sa gravité, & il y était regardé comme un homme extrêmement sévère. Lui venait-il compagnie ? Il était tout autre. Rien de plus affable & de plus honnête : aussi était-il aimé de tout le monde, & il n'eut jamais de part aux divisions ni aux cabales de son temps.

*

Orgueilleux humilié

Han tchi koué étant gouverneur d'Y tcheou, Tcha yen vint y être second officier. Ce dernier ayant été le premier de sa volée dans une promotion aux degrés, il en était sottement fier, & ne se nommait jamais que par le titre de tchuang yuen han ¹. Son supérieur était choqué de cet orgueil pédantesque. Un jour l'entendant encore se nommer ainsi à plusieurs reprises, enfin il perdit patience, & lui dit d'un ton sec :

— N'êtes-vous pas officier d'Y tcheou ?

C'était lui dire qu'il s'indiquât selon la coutume par le nom de son emploi. Il comprit fort bien cet avis, & se corrigea ; mais il eût toute sa vie une secrète aversion pour Han tchi koué.

*

Réprimande faite à propos

Ma kiuen, tchuang yuen d'une autre promotion, étant venu pour être second officier à Tsin tcheou, y prenait aussi le train de s'appeler toujours Tchuang yuen. Lin, premier officier du lieu lui dit un jour, mais

¹ C'est ainsi que se nomme le premier docteur d'une promotion.

Description de l'empire de la Chine

d'une manière agréable & polie :

— Monsieur, vous avez été Tchuang yuen, on le sait ; moins vous le direz, plus on vous en estimera. Il convenait de vous désigner ainsi tout le temps qu'ont duré les cérémonies de la promotion. Aujourd'hui vous êtes officier de cette ville ; croyez-moi, ne rougissez point de vous désigner comme les autres par le nom de votre office.

Ma kiuen fut un peu honteux : il reçut cependant l'avis, & en témoigna sa reconnaissance.

*

Manière de reprendre sans choquer

p.222 Voilà deux réprimandes toutes semblables prises bien diversement. D'où vient cette différence ? C'est qu'il y avait de l'aigreur dans l'une, & qu'il n'y en eût point dans l'autre. Aussi le philosophe Tchou dit-il fort bien : Quand vous reprenez quelqu'un, n'employez que la raison pour lui faire sentir sa faute : il la reconnaîtra sans peine. Si vous y mêlez de l'aigreur & de la colère, ou vous ne réussirez point, ou ce ne sera pas sans inconvénient.

*

Instruction morale tirée de la construction de deux caractères chinois

— Dans la composition des lettres tou & tsi, qui signifient jalousie, envie, on fait entrer la lettre niu qui signifie femme. D'où vient cela, demandait un disciple à son maître ?

— C'est qu'en effet répondit le maître, les femmes sont communément sujettes à ce vice ; mais c'est aussi pour faire entendre aux hommes que ce vice est indigne d'eux, & que d'y être sujet, c'est se dégrader & devenir femme.

*

Description de l'empire de la Chine

Ingratitude punie

Vers le commencement de la dynastie Tang, Yao tsong étant déjà dans les charges, prit en affection un écrivain nommé Hoai tchi kou, en qui il trouva du mérite. Il lui procura des emplois, & le poussa de telle sorte, que dans la suite ils se trouvèrent ministres d'État tous deux ensemble. Yao tsong en eût de la peine, & il trouva moyen d'éloigner ce collègue, en lui procurant une commission fort honorable, mais au loin.

Hoai tchi kou qui sentit que Yao tsong souffrait avec chagrin la présence d'un tel collègue, lui en voulait intérieurement du mal. Dans le pays où il alla en qualité de commissaire, il trouva deux des fils de Yao tsong qui étaient en charge. Comme ils savaient les obligations que Hoai tchi kou avait à leur père, ils se firent médiateurs en bien des affaires, & importunèrent assez librement le commissaire. Celui-ci saisit cette occasion de se venger de Yao tsong. Il donna avis à l'empereur fort en détail de ce qu'il avait trouvé de défectueux dans les fils de ce ministre.

Quelques jours après, l'empereur demanda à Yao tsong, comme par manière d'entretien, si ses fils avaient du talent pour les affaires ; quel emploi ils avaient actuellement, & comment ils s'en acquittaient ? Yao tsong comprenant d'abord d'où venaient ces questions de l'empereur, & où elles tendaient :

— Prince, répondit-il, j'ai trois fils : deux sont en charge à Tong tou. Ils ne sont pas fort réservés : ils auront apparemment fatigué Hoai tchi kou, ci-devant commissaire en ces quartiers-là. On ne m'en a cependant encore rien dit, & je ne sais ce qui en est.

L'empereur sur ces derniers mots soupçonna Yao tsong de dissimuler la vérité, & de vouloir couvrir les fautes de ses enfants. Yao tsong s'étant exactement informé de toute chose, alla de lui-même dire à l'empereur, que son soupçon s'était trouvé véritable, suivant les informations qu'il en avait faites.

— Comment cela, demanda l'empereur, pour le faire parler ?

Description de l'empire de la Chine

— Prince, dit Yao tsong, sans rien déguiser, c'est que Hoai tchi kou n'étant autrefois qu'un simple écrivain, je lui procurai des emplois, & je fis connaître son mérite. Mes fils ont eu la bêtise de compter que Hoai tchi kou m'ayant ces obligations, leur accorderait facilement tout ce qu'il pourrait : & sur cela ils ont eu la hardiesse de l'importuner pour bien des gens, & quelquefois pour d'assez méchantes affaires.

Alors l'empereur conçut que Yao tsong ne cherchait point à déguiser la faute de ses enfants : & comme les choses dont ^{p.223} Hoai tchi kou les avait chargés, n'étaient pas dans le fonds fort considérables, Sa Majesté trouva fort mauvais que Hoai tchi kou eût pris cette occasion de faire de la peine à un homme auquel il était si redevable.

— Cela n'est pas d'un honnête homme, dit l'empereur ; je veux le casser.

— Pardonnez-lui, je vous en conjure, dit Yao tsong ; que je ne sois point cause de sa disgrâce ; outre qu'elle me ferait de la peine, si Votre Majesté punissait si sévèrement une faute qui me regarde, je craindrais qu'on ne prît de là occasion d'attribuer à Votre Majesté une partialité indigne d'elle.

L'empereur se rendit après bien des instances, & promit de ne pas casser absolument Hoai tchi kou, mais il fut abaissé de quelques degrés.

*

Maxime

La nature dicte à tous les hommes, que dans toutes leurs entreprises, il ne leur est pas permis de compter absolument sur telle ou telle chose ; mais qu'ils doivent sans empressement & sans inquiétude en abandonner au Ciel le succès.

*

Autre maxime appuyée d'un exemple

Description de l'empire de la Chine

Les hommes doivent s'aider les uns les autres selon leur pouvoir & leurs talents. Chacun y gagne. Un jour des voleurs pillèrent un village, & y mirent tout à feu & à sang. Il n'y resta que deux hommes à qui les voleurs négligèrent d'ôter la vie, & qu'ils ne daignèrent pas emmener captifs. L'un des deux était aveugle, & l'autre paralytique. L'aveugle chargea sur son dos le paralytique, & celui-ci servant de guide à l'aveugle, ils gagnèrent tous deux un autre village, où ils trouvèrent le moyen de subsister. Ce seul exemple fait assez voir la vérité qu'on a avancé.

*

Maximes & réflexions morales

En user bien avec tout le monde ; traiter même chacun avec indulgence & charité : c'est mon devoir. Supposons que je n'y manque point, je n'ai pas pour cela le droit de prétendre qu'on m'en ait obligation. On dit du mal de moi, on me calomnie ; quel mal dans le fonds cela me fait-il ? Aucun, si je veux : ce n'est donc pas une raison suffisante de haïr ceux qui me traitent de la sorte, & de chercher à m'en venger. N'avoir pas droit de prétendre qu'on m'ait obligation d'un service, & cependant en exiger du retour, c'est comme rétracter le bien que j'ai fait, & en perdre le mérite. N'avoir pas de raison de haïr une personne, & cependant vouloir en tirer vengeance, c'est l'irriter, & lui donner occasion de me traiter encore plus mal dans la suite.

*

Inconstance de l'esprit humain

Une entreprise vous réussit : vous voilà gai ; le succès ne répond pas à vos désirs : vous voilà dans l'impatience, ou dans l'abattement. Un homme vous agrée : vous en usez bien avec lui ; un autre ne vous revient pas : vous le traitez mal. Quel étrange renversement ! C'est à vous de tourner toutes les affaires à votre avantage, & de refondre, pour ainsi parler, les hommes mêmes. Cependant c'est vous qui vous mettez dans le creuset, & qui vous laissez tourner & refondre à chaque moment.

Description de l'empire de la Chine

Un bon fondeur, dit le proverbe, réussit sur toutes sortes de métaux ; & un habile lapidaire sait mettre en œuvre les pierres les plus brutes.

*

Contre la médisance

Vous apprenez qu'on dit du mal de vous, dit le philosophe Tchao kang tsié : point de colère. Vous apprenez qu'on vous loue : point de joie. On dit du mal d'autrui en votre présence : gardez-vous bien de l'autoriser. On en dit du bien : dites-en, si vous en savez ; du moins soyez ravi qu'on en dise. Conformément à ce qu'on lit dans certaine ode : quand j'entends dire du mal d'autrui, ^{p.224} cela me cause la même douleur, que me causeraient des épines aiguës qui me perceraient le cœur. Quand j'entends dire du bien d'autrui, cela me fait autant de plaisir, que l'odeur la plus exquise des fleurs les plus agréables.

*

Qu'il faut modérer ses désirs

Ouang kien pong dit : Un homme paralytique ou boiteux, estime fort l'avantage de pouvoir marcher, & semble ne souhaiter autre chose. Un autre qui peut marcher librement, mais qui a un voyage à faire, fait cas d'une voiture douce & commode, & cherche à se la procurer. Il en est de même de tout le reste : rien ne contente pleinement le cœur de l'homme : il désire toujours quelque chose. Le sage modère ses désirs ; il s'accommode avec prudence aux occasions où il se trouve, & aux personnes avec lesquelles il faut qu'il traite ; s'il se trouve dans une affaire très pressante, où il s'agit d'un grand intérêt, il se contente de gagner du temps ; s'il ne peut pas faire autre chose, il sait se tirer avec succès des affaires qui sont ordinaires ; il s'estime heureux dans d'autres plus considérables & plus difficiles, d'en sortir à peu de frais : pour s'aider à soutenir, sans le laisser abattre, les évènements fâcheux de la vie, il les regarde comme autant d'éclairs, ou comme de légers nuages, & des pluies d'automne. Enfin il sait agir, ou se tenir en repos, user de condescendance ou de fermeté, selon les diverses occurrences.

Description de l'empire de la Chine

*

Condescendance souvent nécessaire

Il y a certaines affaires, où un homme qu'on presse se perd, & paraît coupable ; au lieu qu'il les débrouillerait, s'il avait du temps, & prouverait son innocence. Le presser en ces occasions, c'est cruauté. De même en matière de vice, il y a des gens sur lesquels on ne gagne rien par les instances les plus pressantes, & qu'on corrige peu à peu en usant de condescendance. Presser en ces occasions, ce n'est pas avoir du zèle.

*

Comment il faut se comporter avec les méchants

S'accommoder des gens de bien, mais ne pouvoir vivre avec les méchants, c'est être bien neuf en matière de conduite. Les serpents, les scorpions, les bêtes féroces sont en grand nombre sur la terre. Tout dangereux que sont ces animaux, le Tsao voe ¹ les y souffre, comme s'il ne pouvait pas les en bannir. Usez-en à peu près de même avec les méchants ; empêchez qu'ils ne vous nuisent, mais du reste traitez-les bien. Peut-être que peu à peu ces bons traitements leur ouvriront les yeux sur leurs propres vices. Au contraire, si vous ne pouvez un seul moment les souffrir, vous ne verrez que de mauvais effets de cette sévérité outrée.

Vous chargez un homme d'injures outrageantes : la perte de son argent lui serait beaucoup moins sensible. Vous conservez contre un autre une haine irréconciliable ; une médisance passagère serait moins coupable. Cependant si vous aviez publié de ce dernier quelque chose fâcheuse & secrète, si vous ravissiez au premier son bien de force, quel jugement ferait-on de vous, & qu'en pourriez-vous penser vous-même ?

*

¹ Tsao signifie produire, faire, créer ; voë veut dire, être, chose, substance.

Description de l'empire de la Chine

Manière de bien vivre avec tout le monde

Comme il n'est point d'homme sans défaut, il n'en est point aussi qui n'ait quelque bonne qualité. Le moyen de pouvoir bien vivre avec tout le monde, c'est de fermer les yeux sur les défauts d'autrui, & de regarder chacun par son bon endroit.

*

Moyen de vivre content

Un homme en ce monde ne peut sans ^{p.225} témérité se promettre de réussir à son gré en tout ce qu'il entreprend, encore moins de réussir au gré de tout le monde, & d'éviter absolument qu'on ne trouve à redire à sa conduite. Ce qu'il faut se proposer, c'est de n'avoir rien à se reprocher, & du reste être content, le succès fût-il médiocre.

*

Vivacité blâmable

Plus on se presse pour débrouiller une pièce de fil, plus on la brouille. Il en est de même à peu près dans les affaires. Trop de feu & d'empressement souvent y nuit ; il faut de la modération & du sang froid.

*

Sage défiance

Avoir une droiture parfaite, sans artifice, & sans détour, c'est une chose très louable : mais ne pouvoir s'imaginer qu'il y ait des hommes faits autrement, & se fier à quiconque sans précaution, c'est trop de crédulité. Un tel se donne pour incapable de tromper ; examinez prudemment ce qui en est, sans compter trop sur sa parole ; car est-il tout l'artifice de certains esprits malins qui résident quelquefois dans les montagnes. il tiendrait toujours le même langage.

*

Description de l'empire de la Chine

Point de vraie vertu sans modestie

Le désintéressement est une vertu directement opposée à ce qu'on appelle cupidité : c'est un mépris sincère des biens de la fortune. Si vous êtes véritablement désintéressé, contentez-vous de l'être : ne faites point parade d'un si beau nom, pour attirer sur vous les yeux des hommes ; autrement ce n'est pas réellement mépriser l'argent & les autres biens ; c'est seulement leur préférer l'estime des hommes. L'humilité est une vertu, qui fait qu'on aime à déférer en tout aux autres. Vous cherchez à passer pour humble, c'est dès lors cesser de l'être ; c'est prendre une voie détournée d'obliger, pour ainsi dire, tout le monde à avoir pour vous de la déférence.

*

Choses légères auxquelles il est bon de ne pas faire attention

Tout père de famille est obligé de veiller à la conservation de ses biens : mais ce soin doit être modéré ; & il faut savoir souffrir patiemment, ou dissimuler à propos lorsqu'on nous fait quelque injustice. Feu mon père, dit Tsu hou, allant un jour se promener dans son parc, me mena avec lui. Rencontrant son jardinier : Je m'aperçois qu'on me vole, lui dit-il, quel remède peut-on y apporter ? Monsieur, répondit le jardinier, je ne vois rien de meilleur à faire, que de compter d'avoir cela de moins, & de l'abandonner à ceux qui le volent. Cette réponse charma mon père. Se tournant aussitôt vers moi : Mon fils, me dit-il, entendez-vous la leçon de ce jardinier ; elle est admirable ; tout homme qui a du bien, la doit suivre.

*

Que c'est sagesse de céder quelquefois de son droit

Dans les affaires de ce monde celui qui les veut traiter avec succès, doit commencer par se résoudre intérieurement à céder volontiers quelque chose de son droit, s'il le faut. Et quand la négociation est avancée, il ne faut pas tellement tenir à tout le reste, qu'on rompe tout, plutôt que de rien céder au-delà. Voilà le moyen de conclure une affaire

Description de l'empire de la Chine

avec succès & avec satisfaction. Ceux qui se piquant d'une fermeté outrée, mourraient plutôt que de se relâcher sur la moindre chose, s'en repentent presque toujours. Donner à propos plus que je ne dois, ou exiger moins qu'il ne m'est dû, c'est grandeur d'âme ; s'il y a de la honte, elle est pour ^{p.226} celui qui reçoit plus qu'il ne lui est dû, ou qui me doit plus qu'il ne me donne.

*

Caractère de l'esprit intraitable

On n'est point embarrassé comment traiter un honnête homme ; l'embarras est, comment traiter certaines âmes basses. Cet embarras croît bien davantage quand ces sortes de gens ont de l'habileté, du savoir faire, ou quelque autre talent semblable. Et c'est bien pis, quand il se trouve qu'on leur a quelque obligation ; on ne sait alors comment s'y prendre.

*

Peinture du monde & de la vie humaine

Un jour vivement frappé d'un éclair, & dans la frayeur que me causa un coup de tonnerre :

— Hélas ! m'écriai-je en soupirant, qu'est-ce que cette fragile vie ? Il y a quarante ans que je suis au monde ; en repassant sur tout ce temps, je n'y trouve que vide & que néant. Il me semble que c'est un songe, pendant lequel je me suis trouvé en mille états différents ; & j'ai eu dix mille idées, qui se sont toutes évanouies comme une fumée légère.

Je ne vois de grand & de réel en ce monde qu'une vaste mer & un grand fleuve. C'est la mer de nos douleurs & de nos misères : mer infiniment étendue, & dont on ne voit point les rivages, C'est le fleuve de nos désirs : fleuve dont on ne peut trouver le fond. L'homme y est comme une méchante barque, qui battue des flots, fait eau de toutes parts.

Description de l'empire de la Chine

Pour changer de métaphore, ce monde est un feu d'une nature singulière : fût-on de fer ou de bronze, on ne peut résister longtemps à un feu de cette nature ; il faut succomber & mourir. Pourquoi donc ne pas se préparer à la mort ? Pourquoi s'occuper du soin d'acquérir des terres, de bâtir des palais, de se pousser dans les charges, ou de se faire un grand nom ? Vivre longtemps ou vivre peu, dans la pauvreté ou dans l'opulence, dans l'honneur ou dans le mépris, sont toutes choses qui dépendent non de nous, mais du Ciel. Tournez donc désormais de quel côté vous voudrez : mais de quelque côté que vous tourniez, ne pensez qu'à acquérir l'immortalité ¹.

*

Réflexions morales

De simple & d'ignorant devenir savant & éclairé, c'est une chose, à mon avis, assez aisée, disait un jour Te che Un : mais par la voie de l'étude & de la science revenir à la modestie d'un homme ignorant & simple ; c'est ce qui est très difficile.

Les biens & les plaisirs du monde nous troublent le cœur & le corps. Même en les goûtant nous sentons comme un regret de nous y laisser entraîner : aussi nous lassent-ils, quand ils durent, jusqu'à nous causer du dégoût. Un homme, qui depuis longtemps est dans les charges, soupire après la retraite. Celui qui a bien bu, veut dormir. Il n'y a que l'étude de la vraie sagesse, qu'on aime d'autant plus qu'on y fait plus de progrès.

Vous êtes dans le repos & dans la retraite, n'en veillez pas moins sur vous-même, & ne dites point mal à propos : qu'ai-je à craindre ? Cette sécurité même est dangereuse.

Les mets les plus agréables ne sont pas toujours les plus salutaires ; & l'on goûte rarement de grands plaisirs, qui ne soient bientôt suivis de quelque amertume.

¹ Le chinois dit Tso ko fei sien, à devenir un immortel qui s'envole. Il y a, dit-on, des gens à la Chine qui cherchent l'immortalité du corps par la médecine ou la magie. Est-ce de cette immortalité qu'on parle ici ? Chacun en jugera ce qu'il lui plaira. L'on se contente de traduire.

Description de l'empire de la Chine

Savoir se guérir d'une maladie, c'est quelque chose ; mais savoir s'en préserver, c'est encore mieux.

*

Éloge de la frugalité

p.227 Ceux de nos empereurs qui ont vécu le plus longtemps, sont Han vou ti, qui a vécu soixante & dix ans, Leang vou ti, & Song kao tsong ¹, qui en ont vécu plus de quatre-vingt. Aussi Han vou ti avait pour maxime, qu'une grande tempérance était la plus excellente médecine. Leang vou ti disait de soi-même, qu'il avait couché pendant trente ans dans un appartement séparé de celui des femmes. Pour Song kao tsong, outre qu'il était né avec une complexion robuste, il fut toujours très modéré dans l'usage des plaisirs, & maître de ses passions.

*

Sur le même sujet

Li keng ta, quoique capable des plus grands emplois, n'y voulut point entrer. Il se retira sur le mont Ki tcheou, pour étudier la doctrine des philosophes Lao & Tchuang. Bien des années après sa retraite, Ouang cheou tching, Liu tchong, & quelques autres l'allèrent voir, & lui demandèrent le secret de conserver la vie & la santé. Qu'est-ce que notre corps, répondit-il, sinon du sang & des esprits ? Cette prétendue pierre merveilleuse, dont on parle, ne saurait être au bout du compte qu'une composition de plantes, de pierres, & de métaux. Comment croire que cette composition puisse maintenir ou remettre toujours le sang & les esprits dans la vigueur & dans l'ordre ? Vivre toujours frugalement, hors du tracass, dans le repos, & surtout dans un grand dégagement de cœur & d'esprit. Voilà la grande médecine, & cette merveilleuse pierre, dont les vertus sont si rares.

*

¹ Han, Leang, Song, trois noms de dynastie.

Description de l'empire de la Chine

Que c'est dans soi-même qu'on trouve son repos & son bonheur

Certains gens se plaignent, dit le philosophe Mé, de ne pouvoir trouver un lieu de repos. Ils ont tort, ils n'en manquent pas. Mais de quoi ils devraient gémir, c'est d'avoir un cœur si ennemi du repos qu'il cherche.

D'autres se plaignent de n'avoir pas assez de bien. Ils devraient plutôt se plaindre à leur propre cœur, de ce qu'il n'est pas content des choses qui suffisent.

Que faut-il à l'homme, par exemple, en matière d'habits ? De quoi se couvrir avec bienséance, & se défendre des injures de l'air. Cependant tel qui porte une fourrure de plus de mille écus, n'en est pas encore content. Il ne fait pas réflexion que la caille, à bien moins de frais, est tout aussi chaudement que lui.

Que faut-il à l'homme en fait de nourriture ? Quelques aliments convenables en quantité suffisante suivant la capacité de l'estomac. Cependant tel à qui l'on sert tous les jours quantité de mets exquis dans des vases de grand prix, n'est pas content : il ne s'en prendrait qu'à lui-même, s'il voulait faire attention, que tel autre qui mange sur une natte, & boit dans une moitié dealebasse, après un repas modique, est plus content que lui.

Que faut-il à l'homme pour se loger ? De quoi se mettre à couvert des vents, des pluies, & des autres incommodités de chaque saison. Cependant tel dans une maison vaste, superbement exhaussée, & dont il a fait à grands frais lambrisser toutes les murailles, ne se trouve pas encore bien logé. Il saurait à qui s'en prendre, s'il voulait voir qu'en son voisinage, tel autre est content d'une maison si pauvre & si simple, que la porte en est suspendue sur deux bouts de corde qui lui tiennent lieu de gonds.

Non, ce n'est qu'à soi-même, que l'homme doit s'en prendre, s'il n'est pas content ; c'est qu'il occupe follement son esprit de mille vaines pensées, & abandonne encore plus lâchement son cœur à tous ses mouvements. Il cherche dans l'espace d'une vie aussi courte qu'est

Description de l'empire de la Chine

la p.²²⁸ sienne, à satisfaire des désirs insatiables. Le moyen qu'il soit content ! Un mois passe ; un autre vient ; l'année finit, puis recommence. Cet homme persévère dans un si funeste aveuglement. Qu'y a-t-il de plus déplorable !

Se tirer le sang des veines pour en teindre son habit, ce serait, dit Ouang tch'ing yu, un insigne trait de folie. En est-ce un moindre, ajoute-t-il, d'étouffer la raison & l'équité naturelle que l'on a reçus du Ciel, pour réussir dans quelque affaire ? Non sans doute : d'autant plus qu'il arrive pour l'ordinaire, qu'on n'obtient point par cette voie ce qu'on prétendait, que souvent le succès est funeste ou imaginaire, & que la perte est toujours réelle. Que s'il y a en effet quelques occasions, où l'on ne puisse obtenir ce qu'on prétend que par cette voie, ne vaut-il pas mieux souffrir toute autre perte, que de sacrifier à ses passions les lumières de sa raison ?

Quel est le pays ou le lieu que l'on ne puisse pas trouver agréable, si l'on veut ? Un petit parterre de fleurs peut me tenir lieu de la fameuse vallée d'or ¹ ; un petit ruisseau est pour moi la fontaine des jeunes pêcheurs. Le gazouillement des oiseaux me vaut tous les instruments de musique ; & je préfère le coloris de certains nuages aux plus belles peintures du monde.

*

Fragilité de la vie

Tsin hoang ti se flattait d'un règne de dix mille ans. Sin mang poussant plus loin ses espérances, fit faire son calendrier pour trente-six-mille. Ming ti de la dynastie Song se promit seulement trois cents ans de règne. Je ne mets cependant point de différence entre ces trois princes. Ils étaient également insensés. Un jour, ensuite un autre jour, disait le premier empereur des Han ; comment compter sur un grand nombre d'années ? Je n'oserais m'en promettre dix. C'est parler en sage prince.

*

¹ On ne sait ce que c'est que cette vallée d'or, & cette fontaine des jeunes pêcheurs.

Description de l'empire de la Chine

Que la vertu doit être éprouvée

Les montagnes & les plaines, quelque bon qu'en soit le terroir, ne portent point la belle fleur nommée Lien. Elle croît au contraire facilement dans des endroits bas & peu cultivés. Il en est ainsi de la vertu. C'est dans les épreuves, qu'elle fleurit.

La vie de l'homme est un voyage. Il faut faire ce chemin tel qu'il puisse être. Il est rare qu'on le trouve égal ; si d'abord il est dangereux, étroit, & difficile, il y a lieu d'espérer que sur la fin il sera spacieux, sûr, & uni.

*

Bonheur d'une fortune médiocre

Il en est à peu près de la vie des hommes, comme des fleurs d'un parterre. Communément les fleurs les plus belles sont aussi les plus délicates ; & certaines qui s'ouvrent avant les autres, tombent & se fanent bien plus tôt. Aussi les personnes intelligentes & qui ont une vraie prudence, préfèrent une condition honnête & médiocre, au brillant éclat de certains emplois.

*

Sur le même sujet

Parmi les poésies de Tou tchao lin, il y a une chanson qui dit : Grands du monde, ne vous moquez point de ce pauvre paysan, qui n'a pour mettre son vin, que des vases grossiers de simple terre, & qui se verse lui-même à boire, pendant que vous buvez dans des vases d'or & d'argent, & que vous êtes servi par des valets en grand nombre. Après avoir bien bu chacun à votre manière, si vous vous trouvez tous deux ivres, vous vous endormirez sans façon auprès de lui sous un arbre. Le poète donne à entendre que c'est la même chose de boire dans des vases simples & de peu de prix, p.229 ou dans des coupes d'or & d'argent. Nous pouvons ajouter, suivant cette pensée, que dormir dans un lit de bois commun & sur des nattes, ou bien dans un lit de bois précieux, & sur un chevet de broderie enrichi de diamants de prix, c'est

Description de l'empire de la Chine

toujours dormir. Avoir une porte vernissée ¹ en rouge & des paravents de couleur jaune ², ou bien une porte simple, & des paravents de nattes serrées, c'est à peu près la même chose. Pauvre, riche, noble, roturier, l'élévation ou la bassesse, l'éclat ou l'obscurité ; tout cela est assez indifférent, & se peut regarder du même œil.

*

Sur le dénuement que cause la mort

Eussiez-vous dix mille arpents de terres, quand la mort arrive, ils cessent aussitôt d'être en votre disposition. Eussiez-vous nombre de fils & de petits-fils, aucun d'entr'eux ne peut mourir en votre place. Ils peuvent bien dresser devant votre tablette grande abondance de plats bien garnis ; mais vous n'en sauriez venir goûter : & votre maison regorgeât-elle d'argent, & d'autres richesses, vous ne pouvez en rien emporter.

*

Folie de l'avarice

Certain bonze riche & avare avait fait amas de plusieurs bijoux, qu'il gardait avec grand soin. Un autre bonze plus ancien le pria de les lui montrer. Après les avoir vus quelque temps :

— Je vous remercie de vos bijoux, dit-il à celui qui les lui montrait.

— Pourquoi me remercier de mes bijoux ? reprit l'autre, je ne vous les donne pas.

— J'ai eu le plaisir de les voir, dit l'ancien bonze ; c'est aussi tout le profit que vous en tirez, & vous n'avez par-dessus moi que la peine & le soin de les garder : cette différence est peu de chose, & je ne vous l'envie point.

*

¹ Distinction des colao, ou ministres d'État.

² C'est la couleur de l'empereur & de ses gens.

Description de l'empire de la Chine

Incertitude de la mort

Un jour certain bonze inférieur vint apporter à ce même ancien bonze dont j'ai parlé, un repas tout préparé, & le pria de vouloir bien venir le lendemain en prendre un autre à sa bonzerie. L'ancien bonze reçut le repas qu'on lui avait apporté : pour l'invitation, il ne l'admit point. L'autre pressant & représentant que c'était une chose ordinaire, même entre les bonzes, de s'inviter les uns les autres :

— Fort bien, reprit le maître-bonze ; mais c'est pour demain que vous m'invitez. Que sais-je s'il y aura un demain pour moi ?

Dans certain quartier de la lune, quand cet astre se couchant, le ciel rentre dans les ténèbres, il est prêt de recevoir une bien plus vive lumière par le lever du soleil. Cette mort est comme un passage à la vie. Il en est à peu près ainsi de l'homme vertueux & vraiment sage. Ses lumières n'en sont que plus vives & plus éclatantes après une obscurité passagère. Au contraire il y a certaines lampes, qui luisent avec plus d'éclat, au moment qu'elles vont s'éteindre. C'est une vie qui mène à la mort. Il en est à peu près ainsi du commun des hommes, qu'une lueur passagère conduit enfin à l'aveuglement. Cette doctrine est renfermée dans l'ancien livre canonique, qui expose une vicissitude continuelle de générations & de conversions. Ainsi dans les temps de paix & de prospérité, penser prudemment aux temps de troubles & de disgrâces, c'est, à mon avis, savoir étudier ce livre, & profiter de ce qu'il contient. Demeurer modeste & humble dans la plus éminente dignité, & ne se permettre pas le moindre excès dans la plus grande abondance ; c'est, à mon sens, avoir pénétré ce fameux livre, & en exprimer la doctrine en sa personne.

Quand d'une condition basse, on parvient à un haut degré de fortune, il ne faut ni oublier les bienfaits qu'on a reçus, ni se souvenir des injures.

Su ma ouen étant ministre, & en crédit, procura un emploi considérable à Leou yuen tching. Celui-ci étant allé voir son bienfaiteur,

Description de l'empire de la Chine

pour lui témoigner sa reconnaissance :

— Savez-vous, lui demanda Su ma ouen, ce qui m'a principalement porté à m'employer ainsi pour vous ?

— Monsieur, répondit Leou yuen tching, c'est apparemment notre ancienne connaissance ; je n'en vois pas d'autre raison.

— Ce n'est point cela, dit Su ma ouen ; c'est qu'ayant reçu de vous de fréquentes lettres, tout le temps que j'ai passé chez moi sans emploi, je n'en ai pas reçu une seule depuis que je suis entré dans les charges. Voilà ce qui m'a porté principalement à vous produire & à vous avancer.

*

Instructions appuyées d'exemple

Parmi les instructions que Li ouen tsié avait fait graver dans la salle où il recevait & traitait ses amis, on lit ce qui suit : Bonheur, malheur, perte, profit, sont choses où l'on ne voit goutte en ce monde, par la raison que l'avenir est à notre égard une nuit obscure.

Le philosophe Lié rapporte à ce propos l'exemple de certain Sai, qui pour avoir perdu son cheval, fit une grosse fortune, & le philosophe Tchouang, sur le même sujet :

— Rappelez-vous, dit-il, l'histoire de Li ki ¹. D'abord elle fondit en pleurs, & se lamenta, se voyant livrée aux Tsin. Bientôt elle essuya ses pleurs, & rétracta ses lamentations, se voyant par là devenue reine. Qui pénétrera bien ceci, dans quelque état qu'il se trouve, ne s'abandonnera jamais ni à la joie ni à la tristesse.

*

Mépris des biens de la fortune

Si le riche a quelque avantage sur le pauvre, il consiste en bien peu de chose. Dans ce qui est de quelque importance, la condition de l'un &

¹ Nom d'une femme.

Description de l'empire de la Chine

de l'autre est assez égale. Par exemple, s'il y a quelque chose de fâcheux dans ce monde, c'est de vieillir, de tomber malade, de mourir ; à tout cela que font les richesses ? Bien loin qu'elles soient un remède efficace contre la vieillesse, la maladie, ou la mort, elles ne font assez souvent que les hâter de venir.

*

Sur le même sujet

Ceux qui sur le retour de l'âge, se trouvent dans l'opulence & dans l'honneur, ont auparavant passé par les travaux & les épreuves, & l'on ne voit presque personne, qui s'étant trouvé dans l'abondance & dans l'honneur dès sa jeunesse, vieillisse sans revers & sans disgrâce. Tel ayant obtenu les degrés fort jeune, est d'abord entré par cette voie dans les charges. Bientôt il a eu quelque affaire fâcheuse, ou bien il s'en trouve pauvre, chargé d'une grosse famille, & manquant peut-être du nécessaire. Il est vrai que certains, profitant du mérite & des travaux de leurs pères, se trouvent avancés de fort bonne heure, & possèdent en même temps de grandes richesses ; mais il est rare après tout que leur postérité soit nombreuse ; ils vivent ordinairement très peu. C'est ainsi que le Tsao voé tche ¹ dans sa conduite ordinaire nous élève & nous abaisse alternativement. Il n'y a point d'exemple d'une prospérité constante & longue, au lieu qu'on trouvera cent exemples du contraire. Cependant encore aujourd'hui, que d'empressements, que de soins, que de projets, pour tâcher de parvenir aux honneurs & à l'opulence, par une autre voie que par le travail & la souffrance ! Il n'est pas jusqu'aux derniers moments de la vie, qu'on n'emploie à rêver par quel artifice on pourrait pousser ou enrichir ses enfants. C'est le comble de l'aveuglement.

*

Sur le même sujet

¹ Celui qui a fait, ou celui qui fait les choses. *Tsao voé* peut signifier faire les choses, produire les choses. Il peut aussi signifier celui qui produit les choses. C'est selon l'endroit & la suite. Mais quand il y a cette troisième lettre *tché*, c'est toujours celui qui produit les choses.

Description de l'empire de la Chine

p.231 Ce qu'il faut à l'homme pour se nourrir & se vêtir pendant la vie, se réduit à peu de chose. Tout ce qu'il amasse au-delà, c'est pour autrui. Tel qui a une grande charge, des femmes du second ordre, & des esclaves en quantité, s'en lasse enfin ; & dans ce moment il comprend qu'il faudra bientôt que sa charge passe à un autre. Que dis-je sa charge ? Au vivre & au vêtement près, tout ce qu'il a amassé de plus, c'est pour autrui : & cependant s'il l'a injustement acquis, c'est lui qui en portera la peine. Les livres de Foë disent : Vos œuvres seules vous suivront ; vous n'emporterez rien du reste. Que cette parole est belle !

*

Comparaison d'un pauvre & d'un riche pendant la vie & à la mort

Tchao ting che dit : J'ai toujours donné volontiers l'aumône aux pauvres, & j'ai souvent pris plaisir à les voir & à les entendre. Lorsqu'un moment avant que de demander l'aumône, ils crient pour émouvoir la compassion, au milieu de ces cris, quoique lamentables, je leur vois communément un regard ferme & un visage de gens, maîtres d'eux-mêmes, & qui se possèdent. S'il arrive qu'un domestique les rebute, ils passent, mais d'un pas ferme, qui n'a rien de timide ni de bas. Cela m'a fait souvent dire, ce que je ne puis répéter sans gémir, que ces gueux sont peut-être, après tout, les gens du monde, qui conservent le moins mal certain air de constance & de noble fierté, dont l'Antiquité faisait tant d'estime. Ce gueux sans suite & sans embarras, ne pense uniquement qu'à sa vie : encore n'y tient-il que médiocrement. Voyez de quel air il demande & reçoit dans cette vue un peu de riz froid, ou quelques restes de bouillon ; sans rougir ni s'embarrasser de son indigence, il a le visage serein & la contenance assurée. Sa maison est le monde entier. Pour ce qui est du froid & du chaud, & des autres changements des saisons, il les regarde comme autant de voyageurs qu'il rencontre sur son chemin, & qui faisant une route contraire à celle qu'il tient, s'éloignent à chaque moment.

Que les gens riches sont différents ! Considérez cet homme qui a de si gros revenus : voyez comme il se gêne en public & pendant le jour :

Description de l'empire de la Chine

mais examinez-le dans son domestique, où l'inquiétude & la crainte l'obligent de se retirer au plus tard à nuit close. Entendez-le gémir, soupirer, faire des vœux. Voyez comme il baisse la tête & hausse les épaules. On lit sur son visage les craintes, les inquiétudes, & les chagrins de son esprit. A votre avis, lequel des deux, ou du pauvre ou de ce riche a le plus de cet air de constance & de noble fierté, dont j'ai parlé ?

Ce sera bien pis, quand ce riche & puissant ministre cité par Yen ouang ¹, & dépouillé dans un moment de tout ce qu'il a, sera obligé de partir avec ce gueux, les mains vides comme lui, pour aller paraître devant ce juge. Le gueux alors partira gaiement sans remords & sans regret, ne perdant rien par la mort. Ce riche, au contraire, ne pourra retenir ses larmes. La mort sera pour lui pleine d'horreurs, tant par la crainte du jugement qu'il doit subir, que par le regret de perdre ce qu'il est obligé d'abandonner. Car il n'emportera rien de plus que le gueux, avec qui nous le mettons en parallèle. Il avait une femme bien faite & qu'il aimait fort : il faut qu'il la quitte, sans pouvoir emporter seulement un de ses cheveux ; & peut-être avec le chagrin d'apercevoir, que cette femme pense plutôt à prendre un nouveau mari, qu'à regretter celui qu'elle perd. Il avait une maison bien bâtie : il faut la laisser, sans en pouvoir emporter ^{p.232} la moindre tuile, & peut-être avec le chagrin de voir qu'un fils libertin la va bientôt vendre pour fournir à ses débauches. Enfin, si parmi ceux qui le verront dépouillé de tout par la mort, il y en a qui viennent lui offrir quelques monnaies de papier, il y en aura encore plus qui penseront à se venger sur ses enfants, de ce qu'ils auront eu à souffrir de sa fierté ou de ses injustices.

Faisant réflexion sur ce que je viens de rapporter d'après Tchao ting ché, & pensant aux moyens de bien mourir, je demande avec étonnement : Pourquoi ne les prend-on pas d'où il faudrait ? Pourquoi recourir à ce qu'en disent de fausses sectes ? Nos philosophes Kong & Mong ont dit sur cela tout ce qu'il faut. Personne n'y fait attention.

¹ Le Pluton ou le Minos des bonzes.

Description de l'empire de la Chine

*

Vains projets d'un empereur

Tsin possédait en même temps six royaumes. Ne pouvait-on pas dire, voilà un homme riche, puissant, heureux ? Il se mit en tête de bâtir un vaste palais. Il fatigua pour cela tous ses voisins : il lui en coûta à lui-même beaucoup de soins. Enfin il vint à bout de son entreprise. Il commençait à s'en applaudir, & se flattait que sa postérité jouirait éternellement dans ce palais, du fruit de ses peines. Il meurt ; & son corps à peine froid est aussitôt mis dehors. Un autre qui ne lui était rien, devient maître de ce palais & de tout l'empire. S'il y a, comme l'on dit, des esprits follets sur le mont Li où ce prince est inhumé, ils n'auront pu se tenir de rire, de voir où ont abouti dans un moment, tant de soins, tant de projets, & tant d'espérances.

*

Vie que menait l'empereur Yng tsong, racontée par lui-même

L'empereur Yng tsong s'entretenant un jour avec Li hien :

— Voici, lui disait-il, la vie que je mène. Je commence la journée par donner audience aux Grands de ma cour & à mes ministres. Après avoir reçu leurs hommages, je vais rendre les miens à ma mère. Ensuite je pense aux affaires de mon État ; & quand j'ai expédié ce qui se présente, je prends mon repas, sans m'embarrasser trop de l'heure, & sans faire beaucoup de choix entre les mets qu'on me sert. J'en use à peu près de même pour les habits : je ne suis point curieux d'en porter de beaux & de riches : les plus simples me sont bons : & quand j'en ai porté de toile, je n'ai pas vu que pour cela on m'ait moins reconnu pour empereur.

*

Contre le luxe

Aujourd'hui quiconque est fils d'un homme riche & dans les charges, veut aussitôt faire belle figure & grosse dépense. C'est un abus. Si ces

Description de l'empire de la Chine

jeunes gens savaient se modérer, aller vêtus de simple toile, vivre de pois ou d'autres légumes, s'appliquer uniquement à l'étude, & pour faire plus de progrès, s'associer quelque étudiant pauvre, mais de bon esprit, ils gagneraient à cela doublement. Car outre qu'ils épargneraient bien de folles dépenses, ils se pousseraient & plus sûrement & plus vite. Je voudrais encore qu'étant ainsi réglés, ils s'appliquassent de même à régler leurs femmes ; que bien loin d'entretenir leur luxe, en leur fournissant de quoi acheter des perles & d'autres bijoux superflus, ils ne leur permissent pas même d'avoir des lits ou des habits brodés, & qu'ils tâchassent de les engager à travailler dans leur ménage, comme font les femmes du commun. Bien loin que cette modestie fût honteuse au mari ou à la femme, elle leur ferait dans la suite un véritable honneur.

Au contraire, ceux qui ne savent pas se contenter du nécessaire, & qui lâchant la bride à leurs appétits, donnent dans le luxe & la bonne chère, franchissent bientôt les bornes que la raison, la bienséance, p.233 & les lois prescrivent ; & en s'abrutissant l'esprit, se ruinent en même temps le corps. Ils deviennent par cette voie un objet de risée à leurs voisins & à leurs propres esclaves. Mais à plus forte raison, qu'est-ce que pensera de ces gens-là la sublime intelligence du ciel & de la terre ? Qu'est-ce que pensera l'inflexible droiture des esprits ; que penseront leurs propres parents, leurs propres pères ? Mépris, aversion, c'est à quoi ils doivent s'attendre. Aussi voit-on assez souvent fondre sur eux des malheurs extraordinaires.

*

Sur le même sujet

Un jour l'empereur Yong lo ¹ venant de donner audience, & passant par une porte, la manche de sa veste se gâta. Il quitte aussitôt cette veste, la fait nettoyer, & la reprend, n'en ayant pas d'autre à changer. Son valet de chambre ayant pris de là occasion de louer son maître :

¹ Un des derniers de la dynastie Ming, qui a précédé les Tartares.

Description de l'empire de la Chine

— Je pourrais assurément, reprit le prince, si je voulais, avoir quantité d'habits, & en changer dix fois le jour ; je suis assez riche pour cela. Mais j'ai continuellement dans l'esprit cette maxime ; qu'il ne faut point abuser de ses biens, ni les dépenser inutilement. C'est pourquoi je n'ai point d'habits superflus. L'empereur mon père vit un jour l'impératrice mère raccommoder elle-même un vieil habit. Aussitôt il lui en témoigna sa joie : Une femme, lui dit-il, dans l'abondance de toutes choses, élevée au plus haut degré d'honneur, enfin une impératrice être ainsi laborieuse ; rien n'est plus beau ! Voilà un bel exemple pour nos descendants. C'est sur cette instruction de feu mon père, que je règle ma conduite à cet égard.

*

Avis aux pères de famille

Dans un petit traité du travail & de l'économie, on lit ce qui suit : Tout homme naît avec une certaine inclination pour les honneurs & les richesses. Cependant, bien loin que tous les hommes deviennent riches, il y en a un assez grand nombre qui sont pauvres jusqu'à manquer du nécessaire. Aussi n'est-il pas fort aisé de faire une maison riche. Autant que cela est difficile, autant est-il facile de la ruiner. Cela est très vrai. Mais après tout il est vrai aussi que la pauvreté & l'indigence qui réduisent certaines gens à de fâcheuses, & souvent à de honteuses extrémités, sont ordinairement le fruit d'une paresse criminelle. Quiconque aime tant soit peu le travail & l'épargne, peut se passer aisément d'autrui. Bannissez d'une famille ce luxe introduit par la coutume, & qui n'en est pas plus louable. Que les hommes s'appliquent à labourer & à ensemer les terres, on n'y manquera pas de grains pour vivre. Que les femmes de leur côté s'appliquent à filer & à de semblables ouvrages, on y aura de quoi se vêtir.

Voilà à quoi il faut veiller, pères de famille ; mais veillez-y de bonne heure. Ne dites point : mes enfants sont encore jeunes, il faut attendre qu'ils deviennent grands. Le temps passe avec une rapidité incroyable. Bientôt il faudra marier ce fils, puis cette fille : le père & la mère

Description de l'empire de la Chine

deviendront vieux & infirmes : des dépenses plus pressantes se succèderont de près les unes aux autres. Le moyen alors d'y fournir, si l'on n'y a pourvu de bonne heure. Pensez-y donc sérieusement ; point de paresse.

*

Luxe puni dans un empereur

Sous le règne de Hiuen tsong, la coutume s'était établie que tous les Grands offraient des repas au prince. On lui en envoyait même de loin par terre & par eau. Il y avait un grand officier chargé particulièrement de ce qui regardait ces sortes de présents, & l'on avait réglé jusqu'où devait monter la dépense de ces repas. Chaque plat revenait à une ^{p.234} si grosse somme, que le bien de dix familles d'une médiocre condition y eût à peine pu suffire. Ven ti, un des empereurs de la dynastie Han, voulut autrefois faire une terrasse. Dans le devis qui lui fut fait de la dépense que demandait cet ouvrage, il trouva qu'elle monterait aussi haut que le bien de dix familles. Aussitôt il se désista, ne voulant pas faire tant de dépense pour un ouvrage peu nécessaire. Que dire, hélas ! de Hiuen tsong, pour qui l'on dépensait autant dans un seul plat ? Aussi perdit-il bientôt l'empire. Il fut obligé de s'enfuir ; & dans sa fuite arrivant à Kien hiang après midi, sans avoir rien pris de ce jour-là, il se trouva fort heureux d'y trouver quelques petits pains assez méchants, que Yang koué tchong acheta pour lui présenter. Le peuple du lieu donna pour ceux qui étaient à la suite du prince, du riz grossier mêlé de pois & de blé. Chacun se jeta dessus, & les petits-fils de Hiuen tsong, avec encore plus d'avidité que les autres, le prenaient à pleines mains. Cette troupe fugitive & affamée ayant bientôt consumé ce peu de riz, ils commencèrent à se regarder en pleurant : Hélas ! disaient-ils, les larmes aux yeux, où sont ces repas qu'on nous présentait à si grands frais il n'y a qu'un jour ?

Si le luxe & les folles dépenses sont ainsi punis dans les empereurs, à plus forte raison le seront-ils dans les hommes du commun.

Description de l'empire de la Chine

*

Maxime

Vous voulez avant que d'être vieux, jouir des douceurs de la vieillesse ¹, vous aurez peine à devenir vieux. Vous vivez en grand seigneur, avant que de l'être ; vous ne le deviendrez jamais.

*

Réflexions sur le luxe & l'indolence

Feu mon père, dit Nan, porta dix ans un même habit, le faisant toujours raccommoder, tandis qu'il fut possible de le faire. Quoiqu'avancé dans les charges, il se versait lui-même à boire, & en versait aux hôtes qui lui venaient. Que nos lettrés d'aujourd'hui sont différents ! Ceux même qui de la plus basse naissance sont parvenus aux honneurs, ne sont pas plutôt entrés dans les charges, qu'ils font un étrange abus des biens du Ciel. Rien de plus brillant que leurs habits, même dans leur domestique & aux jours les plus ordinaires ; à plus forte raison, quand il faut paraître en cérémonie, rien d'assez riche. Ce luxe enfin va si loin, qu'il y a du raffinement jusque dans leurs peignes ² & leurs chaussons. Ils se font servir dans les moindres choses par des esclaves ; encore les veulent-ils jeunes & bien tournés. Enfin l'on dirait qu'ils ignorent de quel usage sont les mains ; car ils ne s'en servent point. Vivre ainsi dans le luxe, & dans l'indolence, est-ce le moyen de s'avancer & de se faire un grand nom ? Il s'en faut bien. C'est le moyen d'abrégé même sa vie.

*

Louable épargne

Que ce mot Kien est un beau mot ! Qu'il renferme d'avantages ! En épargnant à propos, on se peut aisément passer d'autrui ; on affaiblit la cupidité ; ce sont déjà de grands pas vers la vertu. L'amour de

¹ C'est-à-dire, boire, manger, se reposer sans s'embarrasser de rien, les enfants étant chargés de procurer à leurs parents vieux toutes les douceurs possibles.

² Sous les Tartares les hommes ont la tête presque entièrement rasée. Cela n'était pas sous la dynastie précédente : ils se coiffaient en cheveux.

Description de l'empire de la Chine

l'épargne, s'il est bien réglé, fait mener une vie frugale, & à proportion qu'on diminue les besoins du corps, on est plus en état de nourrir l'esprit. Plus on sait se contenter de peu, plus il est facile de vivre dans ce désintéressement, qu'on estime tant, & qui est si rare. Enfin, plus on se retranche au commencement, plus on réserve pour la suite, & bientôt l'on se trouve dans l'abondance.

*

Sur le luxe & l'abus qu'on fait des richesses

p.235 Chaque jour dans l'empire le nombre des bouches augmente. Par exemple, dans ma famille, dit Tchou, depuis un peu moins de trois cents ans, pour un homme qui en restait seul alors, j'en compte bien aujourd'hui mille, en y comprenant les femmes. Cependant la terre ne s'agrandit pas, & ne produit pas plus qu'auparavant. Le moyen que les biens suffisent, & qu'il n'y ait pas bien des gens pauvres, surtout l'abus de ces biens ne faisant qu'augmenter de siècle en siècle ! Autrefois on se contentait de maisons fort simples : aujourd'hui on y veut de la sculpture & beaucoup d'autres ornements. Autrefois on se contentait d'habits communs & modestes ; aujourd'hui on en veut de beaux & de riches. Autrefois dans un repas qu'on donnait, le nombre des plats ne passait pas le nombre de six : aujourd'hui on les multiplie à l'infini. Le bien qu'un homme possédait autrefois seul, se trouve aujourd'hui partagé entre mille ; cependant chacun de ces mille voudrait le porter plus haut que n'a jamais fait cet homme seul. Le moyen de fournir à ces dépenses, les esprits s'en mêlassent-ils ! Aussi voit-on chaque jour tant de gens tomber dans une extrême pauvreté, & le nombre des voleurs devenir plus grand.

*

Sur le même sujet

Le luxe est ce qui allume & nourrit la cupidité. Donnez-moi un homme qui content d'un petit enclos de roseaux & d'une maison de paille, s'y occupe à lire les livres de nos sages, ou à s'entretenir de la vertu, dont tous les divertissements se bornent à prendre de temps en temps le frais au clair de la lune, & dont tout le soin est de conserver

Description de l'empire de la Chine

dans son cœur l'amour du prochain & l'innocence. Pour tout cela peu de bien suffit, qu'a-t-il besoin d'être riche ? Aussi cet homme peu sensible à tout ce que le monde goûte, ne donne-t-il pas la moindre prise à ce qu'on appelle cupidité.

*

Sur le même sujet

Que la nourriture de l'homme coûte ! On laboure, on sème, on plante, on arrose : le grain étant mûr, il faut le couper, le recueillir, & le battre. Il faut ensuite ou le piler ou le moudre, le laver, & enfin le cuire. Que de travail pour un repas ! Si ce repas se mettait d'un côté dans la balance, & qu'on pût ramasser, pour lui opposer de l'autre, ce qu'il a coûté de sueurs, qui l'emporterait des deux ?

*

Exemple d'un mandarin ennemi du luxe

Haï choui ayant été fait yong tsai ¹, chacun le vint féliciter avec des présents. Non seulement il refusa tout ce qui était de prix, comme soieries & choses semblables, mais il témoigna même désapprouver ceux qui se servirent du plus beau papier pour leurs billets de visite. Il trouvait en cela du luxe, dont il était fort ennemi. Un honnête lettré nommé Tseou, vint aussi féliciter le nouveau yong tsai. Mais tout son présent fut trente deniers de cuivre, qu'il tira de sa manche pour les lui offrir. Cela est bien, dit Hai ; ce présent m'est très agréable. Il le reçut, & au bout de quelques jours, il répondit à la civilité de Tseou, en l'invitant à manger. Le repas consista en quatre assiettes, un plat de petits pains fort communs, & à chacun quelques coups de vin.

*

Autre exemple

Li ouen tchin fut toujours ennemi du faste, même étant ministre d'État. Sa modestie était si grande, p.236 qu'entre son train & celui des lettrés du commun, il n'y avait point de différence. Un jour, quelque

Description de l'empire de la Chine

officier qui ne le connaissait pas, le rencontrant en son chemin, le brusqua mal à propos, & lui fit insulte. Depuis ce temps-là, Li avait soin de se cacher, dès qu'il apercevait cet homme au palais : si cet officier, disait-il, venait à me reconnaître, il aurait de la confusion. Épargnons-lui cette peine.

*

Patience & modération à souffrir les injures

Ouang lan pien & Sie vou pien ayant procès ensemble, celui-ci, homme violent, alla trouver sa partie, & l'accabla d'injures. Ouang lan s'étant levé pour le recevoir, baissa modestement les yeux, écouta tout sans rien répondre, & demeura froid comme un marbre. L'autre las de crier, se retira. Il était déjà bien loin, lorsque Ouang, sans lever les yeux, demanda aux officiers de son tribunal, si Sie s'en était allé. On lui répondit qu'oui. Aussitôt il reprit sa place, & l'occupation qu'il avait interrompue.

*

Fruit de la patience

Tchu gin kouei dit : Cet homme qui dans les rues fait toujours place aux plus pressés, qu'y a-t-il perdu ? Quelques centaines de pas, & rien davantage. Cet autre qui n'a jamais pu se résoudre à disputer des limites de ses terres avec ses voisins ; qu'y a-t-il pareillement perdu ? Quelques pieds de terre. Cela en vaut-il la peine ? Écoutez le commun proverbe : La patience peut l'emporter sur la plus méchante étoile. Que je trouve cela bien dit !

*

Conduite qu'on doit tenir avec les langues médisantes

Tchin hao eût toute sa vie beaucoup d'horreur pour la médisance. Bien loin de publier lui-même les fautes ou les défauts d'autrui, quand on le faisait en sa présence, il les écoutait froidement & sans rien dire.

¹ Ancien nom d'une charge très considérable.

Description de l'empire de la Chine

Le médisant n'avait pas plutôt cessé de parler, que Tchou prenant la parole, réfutait de point en point, s'il le pouvait, tout ce qu'on venait de dire. Du moins ne manquait-il point de le faire en général, comme n'étant fondé que sur des bruits peu certains, ou sur le rapport de gens suspects : & pour empêcher autant qu'il pouvait qu'on ne crût ces bruits, s'il savait quelque chose d'avantageux à celui sur qui tombait la médisance, il le faisait valoir de son mieux.

*

Réponse d'un officier de guerre à ceux qui voulaient l'aigrir contre son prince

Kouo Tsou y étant grand officier de guerre, & dans un poste fort important, dressa un mémoire pour la cour, demandant certaines grâces, & proposant quelques réformes. Ce mémoire ayant été sans effet, tous les amis de Kouo & les officiers de ses amis en furent choqués. Ils lui témoignèrent en murmurant leur surprise & leur chagrin, de ce que la cour n'avait pas pour lui les mêmes égards que pour ses prédécesseurs, gens qui ne le valaient pas.

— Il est vrai, dit-il, qu'on accordait facilement à mes prédécesseurs ce qu'ils demandaient, c'est qu'on ne comptait pas trop sur eux, ils avaient besoin d'être ménagés. Pour moi on me refuse sans ménagement, c'est que mon prince est bien sûr de ma fidélité. Il me fait honneur, & me rend justice. Cela mérite des jouissances, & non pas des plaintes ou des murmures.

*

Avis d'un philosophe à un censeur des défauts d'autrui

Certain lettré, homme naturellement prompt & sévère, reprenait sans cesse & avec aigreur, tout ce qu'il voyait de peu réglé dans les autres. Ouang yang ming l'ayant remarqué, lui fit un jour ^{p.237} cette leçon. Faire de fréquents retours sur soi-même, c'est le vrai chemin de la sagesse : quand on y aspire sincèrement, il ne convient point de tant s'occuper à reprendre autrui ; l'on n'en a ni le temps ni l'envie, lorsque

Description de l'empire de la Chine

bien attentif à soi-même, on voit qu'on a beaucoup à corriger & encore plus à acquérir. D'ailleurs, reprendre un homme sans vertu, trop librement & trop fréquemment, c'est l'irriter & rendre par là son amendement plus difficile. Siang, tout incorrigible qu'il paraissait, fut cependant converti par Chun. Comment cela ? C'est que Chun en usa toujours avec Siang, comme s'il n'avait pas remarqué ses fautes. Voilà quel fut le secret de Chun pour faire une conversion si difficile.

*

Réflexions

Voyez-vous ces montagnes hautes & escarpées, il n'y croît rien : ou s'il y naît quelques herbes, elles sont bien mal nourries, & bientôt sèches. Au contraire, dans ces vallons, & même sur ces collines à douce pente & à divers contours, que de beaux bois ! que de belles plantes ! Voyez-vous ces torrents & ces ravines, on n'y trouve point de poisson : au lieu que dans ces eaux lentes & profondes, on en trouve en quantité. Appliquez cela aux hommes : vous trouverez que ceux qui sont trop fiers, trop roides, & trop prompts, ne réussissent que rarement, & que ceux d'un caractère opposé, employant à propos ce qu'ils ont de force, viennent le plus souvent à bout de leurs entreprises. Voilà comme un bon philosophe doit savoir profiter de tout. La simple vue d'un paysage, vue oiseuse pour tout autre, est pour lui une leçon fort utile.

Voulez-vous savoir combien nuit dans les affaires le trop de promptitude ou d'impatience ? Regardez avec attention débrouiller une corde bien embarrassée : vous le comprendrez sans peine.

*

Exemple de désintéressement

Dans le territoire de Hiong hing, un honnête homme nommé Tchong li mou, fit défricher & ensemercer vingt arpents de terre, avec l'agrément du magistrat qui était de sa connaissance. Quand le riz fut prêt à cueillir, un homme originaire du lieu le vint trouver, pour lui dire que ces terres lui appartenaient, & par conséquent le grain qu'elles portaient.

Description de l'empire de la Chine

— Je les ai labourées, dit Tchong li mou, parce qu'elles étaient en friche, & qu'elles passaient pour n'avoir pas de maître. Si elles sont à vous, prenez-les, je ne prétends point soutenir un procès.

L'autre le trouvant facile au-delà de ses espérances, en profita & fit la récolte, sans que Tchong li mou s'y opposât. Le magistrat du lieu en fut averti, & fit saisir l'homme pour le punir comme usurpateur. Tchong li mou en fut affligé, & vint demander grâce pour lui.

— Vous êtes louable, dit le magistrat, d'intercéder pour cet homme. Mais moi je suis chargé de faire justice : je veux la faire, & punir ce malheureux, comme il le mérite.

— Monsieur, reprit Tchong li mou, je ne suis pas originaire de ce lieu, vous le savez : l'honneur de votre connaissance & de votre protection m'y a fait venir, & j'y suis depuis quelques années avec agrément. Mais si vous voulez punir si sévèrement cet homme à mon occasion, pour un peu de grain, ou quelques champs, je ne puis me résoudre à rester ici ; je me retire dans un désert.

En disant ces paroles, il se dépouilla de ce qu'il avait d'ornements, & se retira. Le magistrat se leva, courut après lui, & pour ne le pas chagriner, il élargit le coupable. Celui-ci frappé de la vertu de Tchong li mou, se repentit de son injustice : & la première récolte qu'il fit du riz, quoiqu'abondante, il la fit porter à Tchong li mou en assez grande quantité pour le dédommager. Tchong li mou ferma sa porte, & ne voulut point le recevoir. ^{p.238} L'autre ne voulant pas non plus le remporter, il fut laissé sur le bord du grand chemin, & personne n'est le courage de s'en emparer.

*

Exemple de modération

Tchang tchouang y qui fut depuis ministre d'État, n'étant encore que président à la cour du midi, (Nan king) il y avait un jeune étourdi du lieu, qui s'enivrait souvent, jusqu'à insulter dans le vin le premier qu'il

Description de l'empire de la Chine

rencontrait sur son passage. Quelques gens qui lui en voulaient, le voyant ivre :

— Tu fais bien le brave, lui dirent-ils ; si tu l'es véritablement, voilà Tchang qui vient, va lui tirer un des pendants de son bonnet. Si tu n'oses pas le faire, nous te regarderons comme un lâche, malgré toutes tes bravades.

L'ivrogne se piqua d'honneur ; & passant auprès de Tchang, lui enleva brusquement un des pendants du bonnet. Tchang passant son chemin sans rien dire, fit signe à ses gens de dissimuler. Quand l'ivresse fût passée, le jeune homme sentit sa faute, & en fut au désespoir. Il reprit cependant courage. Le lendemain Tchang devant sortir, il s'alla prosterner sur son chemin, mettant sur sa tête le pendant qu'il avait arraché le jour précédent. Tchang fort en cérémonie, n'ayant à son bonnet qu'un pendant, ayant aperçu de loin ce jeune homme ainsi prosterné par terre, il en demanda la raison. On lui dit ce que c'était :

— Prenez, dit-il à un de ses domestiques, ce pendant qu'il m'ôta hier.

Du reste il ne dit, ni ne fit rien à ce jeune homme qui l'avait insulté.

*

Maximes pour le temps des adversités

Il vous survient quelque traverse ; examinez ce qui vous l'attire, autant que cet examen peut servir à la soutenir comme il faut. Si vous ne pouvez la supporter avec joie, que ce soit du moins sans trouble & avec patience. Vous rencontrez des obstacles & des embarras : ce sont autant d'occasions de vous purifier & d'avancer. Oui, vous vinsent-ils du démon, il est toujours en votre pouvoir d'en tirer cet avantage. La patience dans les adversités n'est pas seulement une marque de courage ; c'est encore un exercice très propre à faire acquérir promptement ce qu'on appelle grandeur d'âme.

*

Exemple de modération

Description de l'empire de la Chine

Ho vou & Tai chin étaient ennemis. Tai chin eut occasion de décrier Ho vou en cour, & il ne la manqua pas. Ho vou le sut, mais sans s'en plaindre à personne, & sans jamais chercher à lui rendre la pareille. Il arriva qu'un fils de Tai chin ayant quitté son pays, fut pris avec une troupe de voleurs, dont Ho vou fut nommé le juge. Tai chin qui en eut avis, regardait déjà son fils comme jugé à mort, lorsqu'on lui vint dire que Ho vou l'avait élargi. Ce trait de générosité inspira à Tai chin une extrême confusion de sa lâcheté. Il estima toujours depuis Ho vou, & se réconcilia de bonne foi avec lui.

*

Autre exemple à peu près semblable

Fang king pe après avoir eu des démêlés avec Leou kien hou, & en avoir même reçu d'assez mauvais traitements, fut nommé gouverneur de Tsin ho, pays natal de Leou kien hou. Les fils de celui-ci bien instruits des démêlés qu'avait eu leur père avec le nouveau gouverneur, pensèrent à s'aller vite établir ailleurs pour se soustraire à son ressentiment. Mais Fang n'est pas plus tôt appris leur retraite, qu'il fit chercher où ils étaient, les pressa de revenir dans leur terre natale, & leur procura même les emplois & les avantages qui purent dépendre de lui. C'est ainsi, disait-il, qu'en doivent user les gens d'honneur. Ce serait une honte pour eux d'imiter le commun des ^{p.239} hommes. Il faut que dans toute leur conduite ils aient soin de s'élever au-dessus des idées vulgaires.

*

Autre exemple

Sou hoei, ministre d'État, ayant été spécialement chargé de certaine affaire, un yu sseë ¹ sur des fondements frivoles, voulut le rendre suspect. Sou l'apprenant, monte à cheval, & va demander la permission de se retirer. Ses amis lui représentèrent que pouvant facilement éclaircir cette affaire, il ne devait pas quitter ainsi la partie :

¹ Docteur attaché à la cour & à la personne de l'empereur.

Description de l'empire de la Chine

— Il est vrai, dit Sou, je puis démontrer la fausseté de ce qu'on m'impute. Mais je ne puis pas m'y amuser. Il ne suffit pas, pour un bon ministre, qu'il soit exempt de faute ; il doit encore être sans reproche, & hors d'atteinte du plus léger soupçon. Un tel me soupçonne, fût-il le seul, je conclus que ma vertu ne répond pas à mon rang.

Suen gin qui régnait alors, fit ce qu'il put pour le retenir : mais ce fut inutilement.

*

Sage réponse d'un philosophe

Que faire quand quelqu'un nous maltraite de paroles, demanda-t-on un jour à Liu ?

— Je distingue, répondit-il ; si vous êtes égal ou supérieur à celui qui vous traite ainsi, regardez-le, quel qu'il soit, comme ne faisant qu'un avec vous. Dès lors disparaîtra l'idée d'insulte, & par conséquent la colère. Que si vous êtes inférieur, vous pouvez encore prendre une autre vue qui n'est pas mauvaise, & vous dire à vous-même : Eh ! qui suis-je en comparaison de lui ? Vouloir le traiter comme il me traite, ce serait m'égaliser à lui, & sortir de ma condition ; cela n'est pas raisonnable. Si cette considération ne suffit pas pour calmer entièrement les mouvements de la colère, elle vous aidera du moins à les modérer.

*

Réponse d'un grand officier de guerre à un défi que lui portait un homme sans nom

Sous le règne de Yuen yeou, il sortit de l'armée des Occidentaux un je ne sais qui, sans nom, lequel vint assez fièrement porter un défi à Tchong suen, grand & fameux officier de guerre.

— On ne met point en parallèle, dit Tchong suen, un char & une charrette, & l'on ne voit point une aigle se battre contre

Description de l'empire de la Chine

une pie. Un homme qui est en place, ne doit pas se commettre avec un homme sans nom : s'il le faisait, il aurait peut-être du dessous ; mais quand il serait assuré de la victoire, il lui serait plus honteux d'être entré dans un tel combat, qu'il ne lui serait glorieux d'en être sorti vainqueur.

Tout le monde applaudit à cette réponse ; & celui-là même qui avait porté le défi, ne pût s'empêcher de l'approuver.

*

Avis donnés avec sagesse

Tching y & Ouang ouen étaient collègues à la cour. Leur charge était de présider tous deux aux cérémonies du palais. Il arrivait quelquefois que Tching tardait à se rendre dans la salle. Ouang bien loin de l'attendre, se pressait de faire donner le signal, & de faire commencer les cérémonies avant que son collègue fût arrivé. Un jour Tching vint le premier, on l'avertit que tout le monde était assemblé, & on lui demanda s'il ne voulait pas que le signal se donnât, & qu'on commençât les cérémonies.

— Non, dit-il, attendons un peu.

Comme il ne manquait que son collègue, chacun vit bien que c'était pour lui qu'il faisait attendre :

— J'ai eu tort, dit Ouang, quand il le sut ; je devais ci-devant en user de la même manière ; Tching m'apprend à vivre.

*

Autre exemple

Ye tchun de petit officier ^{p.240} d'un tribunal inférieur, était monté par degrés aux premiers emplois. L'empereur Suen ti l'envoya avec Hiong kai visiter quelques provinces. Un jour qu'il se trouva manquer quelque chose dans le logis qu'on leur avait préparé, Hiong fit cruellement fustiger les petits officiers des tribunaux, & les chargea de mille injures. Comme il ne finissait point, Ye prit la parole, & l'adressant à ces petits officiers :

Description de l'empire de la Chine

— Camarades, leur dit-il avec bonté, il faut veiller avec soin à ce qui est de votre emploi ; encore est-il difficile, dans la condition où vous êtes, d'éviter les coups & les injures.

Aussitôt Hiong se tut, & fut honteux de n'avoir pas fait attention à ce qu'avait été son collègue.

*

Exemple de modération

Tchang king étant président du grand tribunal des crimes, il lui survint un soir tout à coup une affaire pressante, dont il fallait faire le lendemain son rapport à l'empereur. Il fit venir un écrivain, se mit à son bureau, & dressa les écritures nécessaires, ce qui le mena jusqu'après minuit. Ces écritures prêtes, comme il pensait à prendre un peu de repos, l'écrivain heurta par hasard une chandelle, & la renversa. Le feu prit aux papiers, en brûla une partie, & le suif gâta le reste. L'écrivain se jette à genoux, se croyant perdu :

— C'est un malheur, dit doucement Tchang ; levez-vous, & recommençons.

*

Autre exemple

Tcheou chou ye passant en chaise dans une rue, un jeune étourdi le montrant au doigt ;

— Ce lettré, dit-il à ses camarades, est, dit-on, la bonté même. Je veux voir ce qui en est ; mettons-le à l'épreuve.

Aussitôt il l'appelle par son nom, comme il aurait fait un de ses égaux, & d'une manière insultante. Tcheou ne fit pas semblant d'entendre ; mais quand il fut de retour chez soi, il y fit venir cet étourdi.

— Jeune homme, dit-il en riant, prenez garde à ne vous pas émanciper ainsi. Votre faute d'aujourd'hui est tombée sur moi : bien vous en prend. Elle pourrait tomber sur quelque autre, qui ne vous en quitterait pas pour une exhortation si courte & si douce.

Description de l'empire de la Chine

*

Réflexion

Un homme d'une vertu parfaite croit que tous les autres sont vertueux. Un homme d'une vertu moins parfaite, juge tantôt bien, tantôt mal d'autrui. Pour ce qui est d'un homme vicieux, il croit fort facilement que chacun l'est comme lui. Un homme a l'estomac bon, dit Yuen tchong lang ; il s'accommode des mets les plus ordinaires, & les trouve bons. Un autre a l'estomac ruiné ; rien ne l'accommode, lui donnât-on les mets les plus exquis, & de l'or potable : il en est incommodé ; il s'en dégoûte.

*

Réflexions instructives d'un mandarin, sur une petite aventure

Li ngan chen, premier président d'un grand tribunal, étant en voyage, rencontra sur sa route une vieille femme qui était montée sur un âne. Comme elle avait le visage découvert, & qu'elle était vêtue négligemment, les gens de Li la prirent d'abord pour un homme, & lui crièrent d'un peu loin de se ranger de côté. La vieille s'en offensa.

— Qui êtes-vous, dit-elle d'un ton fort aigre & fort haut, pour crier ainsi après moi ? Sachez que j'ai demeuré cinquante ans à la cour, & que j'en ai vu bien d'autres. Non, je ne suis pas femme à craindre cette fourmilière de petits mandarins.

Quand Li fut de retour, il se divertit de cette aventure, en la racontant à ses collègues ; mais en se divertissant, il ne laissa pas d'en tirer une réflexion fort instructive.

— Un villageois, disait-il, peu accoutumé à venir en ville, s'il voit ^{p.241} paraître un bonnet de gaze ¹, prend aussitôt l'épouvante. Cela vient uniquement de ce qu'il n'a pas coutume de rien voir de semblable ; ses yeux sont, pour ainsi dire, trop étroits pour ces objets, qu'il n'a jamais vus : preuve

¹ C'est-à-dire un mandarin ; sous les dynasties précédentes ils portaient de ces bonnets.

Description de l'empire de la Chine

de cela, c'est que cette vieille accoutumée à voir les Grands & leur train, s'est si bien élargi la vue, qu'un président est à ses yeux comme une fourmi.

Belle leçon pour ceux qui s'appliquent à l'étude de la sagesse & de la vertu. Il faut avant toutes choses travailler à s'agrandir, pour ainsi parler, l'esprit & le cœur. C'est un axiome en médecine, qu'il ne faut pas entreprendre par les remèdes d'évacuer entièrement les humeurs peccantes, de peur d'altérer celles qui sont louables, & d'affaiblir trop le malade. De dix parties d'humeurs morbifiques, en évacuer sept ou huit par la force des remèdes, c'est assez : la nature fera doucement le reste. Il en faut user à peu près ainsi dans le gouvernement de l'État, & le règlement des familles.

*

Exemple de modération & de prudence

Pong su yong déjà kiu gin, mais encore pauvre, se trouva un jour dans une hôtellerie avec plusieurs autres kiu gin de sa connaissance. On lui vit quelques jetons ¹ d'or, (c'était presque tout son bien) on les emprunta pour jouer. Un étranger qui se trouvait de la partie, fit couler adroitement dans sa manche un de ces jetons. Pong le remarqua, mais sans en rien dire. Les autres qui n'en virent rien, furent fort surpris, quand leur partie étant achevée, & voulant rendre les jetons, ils en trouvèrent un qui manquait. Chacun se remuant pour le chercher, & Pong comptant les jetons :

— Mon nombre y est, leur dit-il, soyez en repos, il n'en manque point.

Quelque temps après, chacun pensant à sortir, on se salua selon la coutume. Celui qui avait fait le vol, s'étant trouvé subitement obligé à faire une révérence, le jeton tomba de sa manche. Ainsi le vol & le voleur furent connus de tout le monde. On sut que Pong l'avait vu faire ; & chacun l'estima d'avoir ainsi dissimulé une perte, qui pour lui

¹ Il n'y a point à la Chine de monnaie d'or ni d'argent. Cette histoire prouve qu'on en fait quelquefois des jetons.

Description de l'empire de la Chine

n'était pas petite.

*

Devoir de la vie civile

Il ne faut pas en ce monde être excessivement difficile, & ne pouvoir rien souffrir que d'excellent. Si quelquefois l'on voit des ki lin ¹ & des fong hoang ² sur la terre, il y naît encore bien plus de tigres, de serpents, & de scorpions. Tel est le mélange qui se trouve dans l'univers. C'est de même à proportion dans le corps humain. Le pur & l'impur y sont mêlés ; & ce mélange est si nécessaire, que si quelqu'un entreprenait de ne souffrir jamais rien que de bien pur, par exemple, dans son estomac ou dans ses intestins, cet homme assurément ne pourrait pas vivre. Il en est ainsi dans la vie civile, il y a des gens de bien des sortes : il faut pouvoir vivre avec tout le monde.

*

Exemple d'un jeune prince qui a de la compassion même pour de vils insectes

Tchin y tchouen étant chargé de l'instruction du jeune empereur Te tsong, les eunuques lui rapportèrent que ce prince chaque matin, après s'être rincé la bouche, soufflait de l'eau de tous côtés dans sa chambre pour éloigner les fourmis. A quelques jours de là, Tchin, après une leçon donnée au prince, lui demanda si ce qu'on lui avait dit était véritable ; & supposé que le fait fût vrai, ^{p.242} quel motif il avait d'en user ainsi ?

— Oui, le fait est vrai, répondit le prince ; & c'est par compassion pour ces petits animaux, que j'en use de la sorte : je crains de les écraser.

¹ Animal à quatre pieds fort estimé, peut-être purement fabuleux.

² Oiseau peut être aussi purement fabuleux. Les Européens traduisent quelquefois ce nom par aigle, qui passe en Europe pour le roi des volatiles.

Description de l'empire de la Chine

— Cela est bon, dit Tchîn, soyez le même à l'égard de tous vos sujets. C'est la leçon la plus importante qu'on puisse donner à ceux qui règnent.

*

Maxime pour le gouvernement

Lou suen kong dit : Entre les maximes du bon gouvernement, celle-ci est une des principales ; bonté d'abord, ensuite justice. On veut exprimer par là, qu'un prince doit aimer à faire du bien, & ne punir qu'à regret. C'est sur cette importante maxime, qu'est fondée cette ancienne & louable coutume, suivant laquelle les arrêts du prince portant condamnation des criminels, vont dans les provinces assez lentement : au lieu que quand il s'agit d'un arrêt portant amnistie, les journées du courrier sont de cinq-cents lys ¹.

*

Exemple de compassion pour le peuple, donné par un prince

Gin tsong n'étant encore que prince héritier, vit un jour, en voyageant, nombre d'hommes & de femmes qui ramassaient avec empressement les graines des herbes les plus sauvages. Il s'arrêta, & demanda ce qu'ils voulaient faire de ces graines.

— Les manger, répondirent-ils : l'année a été mauvaise, nous n'avons pas autre chose.

Le prince vivement touché, descend de cheval, entre dans quelques maisons, & les trouve la plupart vides. Le peu qu'il y trouva de gens, avaient de méchants habits tout en pièces. Chez quelques-uns le fourneau était ruiné, & le bassin renversé, n'étant presque plus d'aucun usage.

— Est-il possible, dit le prince en jetant un grand soupir, est-il possible que la misère du peuple soit si grande, sans que l'empereur en soit instruit ?

¹ Cinquante lieues de Paris.

Description de l'empire de la Chine

Il fit sur-le-champ d'abondantes aumônes ; & faisant appeler les vieillards du lieu, après s'être informé avec bonté de leur âge, de leurs infirmités, & de leurs besoins, il leur distribua des mets de sa table.

Sur ces entrefaites arriva Ché, trésorier général de la province de Chan tong, qui venait par honneur au-devant du prince.

— Comment, lui dit le prince en le voyant, vous autres qui êtes les pasteurs des peuples, n'êtes-vous donc point touchés de leurs misères :

— J'y suis sensible, dit Ché ; j'ai rendu compte à la cour des endroits où la récolte a manqué, & j'ai prié Sa Majesté de leur relâcher les droits d'automne.

— Vraiment, dit le prince, ce pauvre peuple est bien en état de payer des droits ! L'empereur les exemptera, cela est certain : mais en attendant, ouvrez les greniers publics, & sauvez la vie à ces pauvres infortunés.

Ché proposa de distribuer trois teou de grains par tête.

— Donnez-en six, dit le prince, & ne craignez point de vider les greniers publics. Je me charge de tout moi-même auprès de l'empereur mon père. Je l'instruirai de l'état des choses.

*

Contre les méchantes langues

Il y a certaines gens qui se sentant quelque esprit, ont la démangeaison de parler sur tout : encore si ce n'était que d'une manière indifférente. Mais le plus souvent leurs discours aboutissent à blâmer les autres, pour se faire valoir eux-mêmes. Leur bouche est une espèce de monument à deux faces, dont l'une vous présente leur propre éloge, & l'autre les défauts d'autrui. Leur langue est comme une dague hors du fourreau, en mouvement & prête à blesser. Aussi chacun craint-il ces sortes de gens. Il faut avouer cependant que pour l'ordinaire ils se nuisent plus qu'aux autres. Car parlant sans réserve aux premiers venus, ils sont très souvent trahis. Ceux même qu'ils avaient obligé d'ailleurs, p.243 deviennent par là leurs ennemis. Enfin ils

Description de l'empire de la Chine

s'attirent mille affaires ; & ils ont bientôt perdu tout ce qu'ils peuvent avoir à perdre.

*

Réflexion sur la colère

Au côté droit de la chaise de Tsin hien, on lisait cette inscription : dans la colère ou l'émotion, ne répondez à aucune lettre. Quand vous avez fait partir mal à propos des paroles, auxquelles le pinceau a donné figure dans vos lettres, le remède n'est pas aisé. Un coup de langue, disait le philosophe Sun tse, est souvent plus dangereux qu'un coup de lance : que sera-ce d'un coup de plume ?

*

Sur les mauvaises langues

Il est un caractère de gens qui ne peuvent souffrir qu'on loue personne, & dont la malignité s'irrite contre les plus gens de bien, dès qu'ils entendent qu'on les loue. Parle-t-on avantageusement de quelqu'un dans une conversation ? Dormissent-ils auparavant, aussitôt ils se réveillent. Ils commencent par rendre suspect tout le bien qu'on vient de dire. S'ils sentent qu'ils y aient tant soit peu réussi, ils poussent leur pointe, & usent de mille artifices, pour faire concevoir de ces personnes une idée toute contraire : & quand ils peuvent venir à bout de surprendre la crédulité de ceux qui écoutent, & de faire rougir les autres d'avoir pensé & parlé de cette personne d'une manière avantageuse, c'est alors qu'ils sont très contents d'eux mêmes, & qu'ils s'applaudissent intérieurement de leur esprit. Il en faut pour cela, j'en conviens ; mais c'est bien mal l'employer.

*

Sur les grands parleurs

Quels sont ordinairement les grands parleurs ? Des demi-savants, des flatteurs, ou des étourdis. Les gens d'une grande capacité, d'une droiture à l'épreuve, & d'une sagesse profonde, parlent ordinairement fort peu. Jusques là que le philosophe Tchou ne fait pas difficulté de

Description de l'empire de la Chine

dire, que plus on avance en vertu, moins on parle.

Le tan ¹ vit d'air & de rosée. Peut-on vivre à moins de frais, & se contenter plus aisément ? Malgré cette espèce d'indépendance, il devient la proie des tang lang ², & son cri en est la cause. Apprenez de là, gens de lettres, que le désintéressement & la frugalité dont vous vous piquez, ne doit pas vous inspirer trop de liberté dans vos paroles.

*

Discrétion & réserve dans les paroles

Il faut toujours veiller avec soin sur vos paroles ; mais c'est surtout dans un transport de joie, lorsque vous vous trouvez avec un homme qui est de votre goût, ou dans une conversation dont la matière vous agréée, qu'il faut être extrêmement sur vos gardes.

Vous n'avez rien eu jusqu'ici à démêler avec un tel : quand il vous échapperait de lui dire en face quelque parole désobligeante, s'il est honnête homme, il la dissimule. Un tel, au contraire, est votre ennemi ; il vous en veut, & croit vrai ou faux que vous lui en voulez. S'il vous échappe, même en son absence, quelque mot qui lui revienne, comptez qu'il le percera au vif, & qu'il se l'imprimera très profondément ³.

*

Utilité des bons exemples

Porter au bien par de bons discours ceux avec lesquels nous vivons, faire passer ces exhortations aux siècles futurs dans de bons livres, cela est bon ; mais il n'y a rien de tel, à mon avis, que de donner bon exemple. Les bons discours & les bons livres sont des remèdes qui ont leur prix, & qui font honneur à celui qui les emploie pour guérir les p.244 hommes de leurs vices ; mais il me semble après tout, que le bon exemple va plus droit au mal, & qu'il est plus efficace. Du moins ne doit-on pas le négliger, pour s'en tenir aux deux autres.

¹ Nom d'un insecte.

² Autres insectes.

³ Le chinois dit : dans les os.

Description de l'empire de la Chine

*

Contre l'intempérance de la langue

On aime à entendre le fong hoang ; son chant est, dit-on, beau & de bon augure. Cependant s'il chante tout le jour, il n'a plus rien d'agréable. Le hurlement du tigre est affreux ; mais s'il hurle tout un jour, on s'y accoutume ; il n'effraye plus. Quelques importants que soient vos discours, qu'ils ne soient ni trop fréquents, ni trop longs.

*

Qu'il faut se proposer les grands hommes pour modèle

Tchang tse fit mettre en son cabinet les portraits de Confucius, de Yen tse, & de plusieurs autres fameux lettrés. Soir & matin il passait certain temps à les regarder avec attention, & il en tirait, disait-il, cet avantage, qu'il en était plus retenu. Oui, disait souvent Tchang tse lui-même, quand paraissant devant les portraits de ces grands hommes, je me sens coupable de quelque faute, je n'en suis pas moins honteux, que si j'en recevais publiquement une punition flétrissante.

*

Conduite de l'homme sage

Ce que peut l'homme en ce monde, est bien peu de chose, & les succès qu'il peut se promettre, sont bien bornés. Quel est celui qui ait jamais eu l'approbation de tout le monde, & de qui l'on n'ait jamais dit du mal ? Aussi n'est-ce pas à quoi doit aspirer un homme sage. Ce qu'il se doit proposer, c'est de tout faire le mieux qu'il peut, pour n'avoir rien à se reprocher : & quand, malgré son application, il lui échapperait quelque faute, il ne doit pas s'en troubler. Écoutons les plus sages & les plus vertueux de nos anciens : Ayez peu à vous repentir, nous disent-ils ; c'est-à-dire, faites peu de fautes. Ils savaient, ces grands hommes, qu'on ne peut les éviter toutes. Cette vérité bien pénétrée, jette dans le cœur une grande paix.

*

Le véritable bonheur

Description de l'empire de la Chine

L'innocence dans le cœur, & la santé dans le corps, sont les deux principaux biens de la vie. L'une fait le bonheur de l'esprit, & le bonheur du corps dépend de l'autre. Le reste en ce monde me touche peu. Mais après la mort dans l'autre vie quel est ce séjour des morts ? Des traditions y ont mis du feu. Pour moi, je crois pouvoir l'appeler un lieu d'exil. Quoi qu'il en soit, quand certain de mes amis me dit avec inquiétude, qu'il ne sait comment tout ira dans cette nouvelle demeure ; je lui réponds, sans hésiter, que tout ira bien pour ceux qui dans la première auront rempli tous leurs devoirs ; mais que ceux qui auront fait tort aux autres, & peut-être à leurs propres frères, y auront à souffrir des peines qu'ils ne pourront soutenir, & qu'ils n'en seront pas quitte, pour avoir avant leur mort renoncé aux grandeurs du monde, comme quelques-uns le font, & s'être retirés dans la solitude.

*

Maximes

On vous propose une occasion de vous élever, ou de faire un gain ; ne demandez point quel est le degré d'honneur qu'on vous présente, ni si le gain est considérable. Commencez par examiner si la chose est légitime.

Vous entendez louer une vertu, ou blâmer un vice, n'examinez point si c'est de vous ou de quelqu'autre, qu'on veut parler. Tenez votre cœur dans l'équilibre, & jugez d'abord de ce qu'on dit, sans y prendre part. Ayez soin ensuite de vous l'appliquer.

Un homme en votre présence, expose ^{p.245} son opinion sur quelque point de littérature. Ne commencez pas par examiner si cette opinion s'accorde avec la vôtre. Écoutez comme si vous n'aviez encore pris aucun sentiment sur le point dont il s'agit. Retenez bien ces maximes ; elles sont importantes & de grand usage.

Dans un appartement sûr & secret avoir à sa discrétion une beauté peu commune, & cependant se conserver pur ; trouver dans un désert une grosse somme sans vouloir se l'approprier ; se trouver surpris & assailli par un adversaire redoutable, sans s'épouvanter & sans se

Description de l'empire de la Chine

troubler ; au premier avis du danger que court un ennemi mortel, s'empresse pour le secourir ; ce sont autant d'excellentes pierres de touche.

*

Autres maximes

Il arrive que par occasion ou par nécessité, vous avez depuis peu quelque rapport avec un méchant homme. Point de complaisance pour lui aux dépens de votre devoir. La nouveauté de ce commerce n'est pas une excuse légitime. Depuis longtemps vous êtes lié avec un autre qui est un homme de probité. N'en soyez pas plus hardi à vous permettre la moindre chose qui soit pour lui une raison de vous mépriser. Toute ancienne qu'est votre liaison elle ne vous autorise point à blesser les bienséances.

*

Sur les préjugés, les erreurs & les désordres du monde

Hélas ! dit Tou ouei tchin, le monde est plein de faux préjugés, d'erreurs ridicules, & d'affreux désordres. Voyons-en quelques exemples. On sert le soir à quelqu'un de la chair d'un singe ; il se persuade que c'est de la chair de chien : dans cette pensée, il la trouve bonne. Le lendemain il vient à savoir que c'est d'un singe qu'il a mangé ; aussitôt vient le vomissement.

Qu'un homme ait soif, & que dans l'obscurité on lui donne à boire dans un crâne sec : il boit à longs traits & sans répugnance : s'il s'aperçoit le lendemain, que c'est dans ce crâne qu'il a bu, il sent aussitôt de grandes nausées.

Un fils a de grands défauts, mais son père l'aime : aussitôt tous ces défauts disparaissent aux yeux du père : il croit voir dans ce fils de la tendresse, du respect, & de l'obéissance ; il n'y aperçoit rien autre chose. S'il arrive par hasard que ce père prenne de l'aversion pour ce fils, il ne voit plus en lui ce qu'il y voyait : il n'a plus les yeux ouverts que sur ses défauts ; ce fils cependant est toujours le même.

Description de l'empire de la Chine

Un homme est bien fait & nous revient : vous diriez qu'il laisse après lui partout où il passe une bonne odeur : on aime à le suivre & à se trouver où il a accoutumé d'aller : ne le vit-on qu'en passant, on se le rappelle ensuite avec plaisir. Un autre est mal tourné & d'une figure désagréable ; vous diriez qu'il infecte tout par sa présence : on n'aime point à se trouver où il est, à s'asseoir où il s'est assis, à coucher où il a couché : il n'y a pas jusqu'à la vaisselle qu'on lui aura vu servir une fois, dont on a de l'aversion. Que fait à tout cela, je vous prie, la bonne ou mauvaise mine ?

Les hommes, & plus communément encore les femmes, se piquent d'avoir la peau blanche ; jusque là qu'on en vient à se farder : & par une bizarrerie assez ridicule, on craint si fort d'avoir les cheveux blancs & la barbe blanche, qu'on se gêne à les teindre en noir.

Un officier considérable est venu chez moi, j'en tire aussitôt vanité. Sur quoi fondée ? Qu'est-il demeuré chez moi de sa dignité ? Au contraire, si je suis grand officier, je rougis d'admettre les petits en ma présence : d'où vient cela ? Mon emploi n'est-il pas toujours le même ? Que me laissent-ils du leur ?

L'oiseau ho & l'oiseau hou se ressemblent fort : les met-on en broderie ? L'on ^{p.246} trouve l'un beau & l'autre ridicule. Un plat de légumes est présenté par un homme riche ; c'en est assez pour le trouver bon : s'il venait de chez un pauvre, il ne vaudrait rien. Pours préjugés ! L'ordure est toujours ordure.

Cependant quand une passion vous possède, vous n'êtes point rebuté de ce qui vous ferait horreur en un autre temps : & tel qui est très sensible à la piqûre d'un moucheron, ne craint ni le fer ni le feu, quand l'intérêt ou la volupté l'enivrent. Quel aveuglement !

Il vous naît un fils & une fille ; vous êtes père de l'un comme de l'autre : vous aimez ce fils comme vous-même, & vous vous souciez peu de la fille : quelle injustice !

Voyez certains amis de débauche, ils se traitent en frères ; tout est commun entr'eux. Au contraire voyez certains frères lorsqu'ils entrent

Description de l'empire de la Chine

en partage ; ils se disputent jusqu'à la moindre bagatelle ; ils se traitent en ennemis, & très souvent ils le deviennent. Quel étrange renversement !

Tel homme dans une boutade poussera la douceur & la compassion, jusqu'à se faire une peine extrême de voir mourir ou souffrir un petit oiseau : & dans une autre boutade, ce même homme ira jusqu'à battre cruellement, & quelquefois même à tuer froidement ses propres enfants.

Enfin, aime-t-on quelqu'un ? on l'approuve & on le loue, quelque indigne qu'il soit d'être loué. Ce ne sont que vœux, que prières, & que bons souhaits pour lui. A-t-on de la jalousie ou de la haine ? Tout mérite disparaît dans celui qu'on hait. Ce ne sont contre lui qu'injures & qu'imprécations : le tout avec autant de liberté, que si l'on avait en main le pouvoir de tout faire, & de tout changer à sa fantaisie.

Disons nous en voyant ces désordres, que l'homme qui en est capable, a perdu le beau miroir de la raison, qui lui représentait ses devoirs ? Non, il ne l'a point perdu. En s'impatientant & murmurant dans la souffrance, il voit l'inutilité de son impatience & de ses murmures. Il continue cependant de s'impacienter & de murmurer.

En goûtant les plaisirs du siècle, il en voit le dérèglement : il les goûte cependant & s'y abandonne, C'est qu'il n'a pas la force de tenir contre la violence de la douleur, ni contre l'attrait du plaisir. C'est la même chose dans tout le reste.

Aussi l'homme ne travaille-t-il à rien moins qu'à devenir le maître de ses passions. Les jours se passent en mille vains projets, dont son esprit s'occupe même pendant la nuit : & cela jusqu'à ce que par une maladie, ou par quelque accident imprévu, la respiration lui étant coupée, & n'y ayant plus de lendemain pour lui, les vains projets qu'il formait pour l'avenir, s'évanouissent en un instant.

Je le dis donc, & l'expérience ne le fait que trop sentir : le monde est plein de préjugés, d'erreurs, & de désordres. Je n'en ai montré qu'un échantillon : je souhaite que quelqu'autre plus habile que moi

Description de l'empire de la Chine

traite à fonds un sujet de cette importance.

*

Inconséquences de conduite

Du grand nombre d'hommes qui meurent chaque jour, à peine y en a-t-il un sur dix mille, à qui le poison cause la mort. Cependant tout poison est en horreur. Au contraire l'oisiveté, les délices, & la volupté font périr des gens sans nombre, & personne ne les redoute.

*

Maximes

Ce qu'on admire aujourd'hui le plus dans un homme qui est en charge, & ce qu'on recommande sur toutes choses à ceux qu'on y met, c'est le désintéressement. De là vient peut-être qu'un magistrat désintéressé, est le plus souvent plein de lui-même, regarde les autres avec dédain, & prend certains airs de ^{p.247} fierté à l'égard de ceux même qui sont au-dessus de lui. Cependant à juger sainement des choses, un magistrat désintéressé dans l'exercice de sa charge, n'est pas plus estimable qu'une femme fidèle à son mari. Si une femme fière de sa fidélité conjugale, se croyait par là en droit de perdre le respect à son beau-père & à sa belle-mère, de maltraiter ses belles-sœurs, & de maîtriser même son mari, qu'en dirait-on ?

*

Autres maximes

Recevoir beaucoup d'un méchant homme, c'est une faute : le servir par reconnaissance dans ses passions, c'en serait une plus grande.

Il faut éviter avec grand soin d'offenser un honnête homme, & de mériter sa colère. Si par malheur on l'a méritée, il faut lui faire satisfaction de bonne grâce. Chercher à s'en dispenser, c'est une seconde faute.

Quand ce que vous voulez dire, est de nature à pouvoir être dit au Ciel (Tien), alors parlez. Autrement n'ouvrez pas la bouche. Un mouvement naît en votre cœur ? S'il tend à perfectionner votre nature,

Description de l'empire de la Chine

il faut le suivre : sinon, étouffez-le dans sa naissance.

Soit qu'on me blâme, soit qu'on me loue, dit Yeou si chan, je trouve moyen d'en profiter pour ma perfection. Je regarde ceux qui me louent comme des gens qui me montrent le chemin que je dois tenir ; & j'écoute ceux qui me blâment, comme des gens qui m'avertissent des dangers que j'ai à courir.

Dans l'action & le tracas des affaires, il faut éviter avec grand soin d'abandonner son cœur au trouble & à l'inquiétude. Mais dans le repos & l'inaction, il n'est pas moins dangereux de laisser du vide dans son cœur.

Vous voulez passer un bras de mer sur un coutre ; quel soin ne prenez-vous pas, pour qu'il n'y ait pas même un trou d'aiguille ? C'est ainsi qu'il faut veiller sur votre cœur & sur vos actions.

Celui qui fait une bonne action, ne doit jamais s'en vanter. S'il en fait parade, elle est perdue. Ce mot est de Fan tchin jiang, & je le trouve très bien dit.

*

Instruction d'un ministre d'État

Chin, autrefois ministre d'État, fit graver l'instruction suivante : Un grand secret pour se bien porter, est de modérer ses passions ; la volupté & le trop de soins y sont presque également nuisibles. Point d'ivresse, point de colère ; vous éviterez les querelles, & vous pourrez facilement conserver vos biens. C'est par le travail qu'on s'avance. C'est en épargnant honnêtement & à propos, qu'on devient riche. On gagne ordinairement à céder : du moins on évite les malheurs, qu'un homme trop fier & trop roide a coutume de s'attirer. Décocher des flèches dans l'obscurité, c'est une imprudence extrême. Il y a des occasions où il est dangereux de faire paraître trop d'esprit. C'est en s'adonnant sérieusement à la vertu, qu'on nourrit, pour ainsi dire, & qu'on perfectionne sa nature. Si vous jeûnez avec un cœur plein d'artifice, je regarde vos jeûnes comme fort inutiles. Fuyez les procès & les tribunaux. Vivez en bonne intelligence avec vos voisins. Content de

Description de l'empire de la Chine

vosre condition, ne vous exposez pas à tomber dans l'opprobre & dans le mépris, par des tentatives qui soient au-dessus de vos forces. Enfin gardez votre langue avec grand soin. Tous ces avis sont importants, pour vivre heureux & sans disgrâces.

*

Réflexions

Un marchand qui passe les mers, en danger de périr par la tempête, jette à l'eau ses marchandises, pour alléger son vaisseau, & sauver sa vie. C'est qu'il sait que la vie est préférable aux autres biens, qui sont inutiles à un homme mort. Un ^{p.248} bûcheron piqué au doigt par un serpent venimeux, coupe ce doigt sur-le-champ, pour sauver le reste du corps. L'un & l'autre agit sagement. Ce qui me surprend, c'est que l'homme, qui dans ces aventures subites & pressantes, agit sur des maximes si saines, & prend si bien son parti, le prenne souvent si mal, & semble les oublier dans sa conduite ordinaire.

En compagnie gardez votre langue ; étant seul, gardez votre cœur. Ce sont deux mots pleins d'un grand sens. Aussi le fameux Kong yang les avait-il écrit sur son paravent.

Je lis pour la première fois un livre ; j'y prends le même plaisir qu'à faire de nouveau un bon ami. Et c'est pour moi revoir un ancien ami, que de revenir à lire un livre que j'ai déjà lu.

Un diamant n'est pas sans défaut : on le préfère cependant à une simple pierre qui n'en a point. C'est ainsi qu'il en faut user dans le choix des personnes qu'on met en place.

Une servante aime à rapporter ; sa maîtresse aime à entendre ses rapports ; ce sont deux grands maux dans une famille. Pour achever de tout perdre, il ne faut plus qu'un mari crédule.

Vous êtes maintenant dans les grandes charges, rappelez-vous ces premiers temps où vous n'étiez que simple lettré, & jetez la vue par avance sur l'avenir, lorsque vous ne serez plus en place. En vous rappelant le passé, vous saurez vous passer de peu ; & la prévoyance

Description de l'empire de la Chine

de l'avenir vous inspirera une honnête épargne.

Parmi les inscriptions que Li ouen tsié avait dans sa salle, on lit ce qui suit :

Cette année, se disait-il un jour à lui-même, j'ai cinquante-six ans accomplis. Je fais réflexion que peu de gens vont au-delà de soixante-dix. Je n'ai donc plus guère à espérer qu'environ dix ans de vie. De ce temps qui peut me rester à vivre, les incommodités de la vieillesse, contre lesquelles la nature cherche à se défendre, en emporteront une partie. Il m'en reste donc bien peu que je puisse employer à faire du bien : comment oserais-je de ce peu en dérober encore pour le mal ?

*

Contre l'entêtement dans ses idées

Ven ti, empereur de la dynastie Han, ne faisant attention qu'à l'ardeur & à la violence qui est naturelle au feu, traita de conte & de rêverie, ce qu'on disait dans certains livres d'une toile incombustible, que le feu nettoyait sans la consumer. Il s'entêta si fort de son idée, que pour réfuter l'opinion commune, il fit un écrit qu'il intitula *Critique historique* ; & cette pièce fut gravée par son ordre sur une pierre à la porte du premier collègue de l'empire. Quelque temps après, des gens venus d'occident, offrirent entr'autres choses à l'empereur quelques pièces de cette toile. On la mit au feu pour en faire l'épreuve. Ven ti convaincu qu'il avait erré lui-même en prétendant combattre une erreur, fit supprimer son écrit. Le bruit s'en répandit dans l'empire, & bien des gens rirent aux dépens du prince, qui avait fait mal à propos l'incrédule, & l'esprit fort.

C'est ainsi qu'encore aujourd'hui certaines gens qui ne jugent des choses que par leurs yeux, ne croient rien que ce qu'ils ont vu, & décident témérairement pour ou contre sur ce qu'ils n'ont pas vu, ou ce qu'ils ne peuvent voir. Écoutez certains lettrés de ces âges postérieurs : ils vous diront assez hardiment, qu'il n'y a ni esprits, ni enfer, ni bonheur après la mort. Ils écriront même sur cela, comme pour désabuser les autres. Il en est de ce qu'ils disent, comme de la *Critique*

Description de l'empire de la Chine

historique de Ven ti, avec cette différence que l'erreur de ces lettrés vulgaires & demi-savants, est plus grossière & plus dangereuse.

*

De l'étude

La plupart des plaisirs du siècle, ^{p.249} comme boire, folâtrer, jouer, ne sont que de frivoles amusements : & ils ont de plus cette incommodité, qu'ils nous rendent dépendants d'autrui, & qu'on ne peut les bien goûter seul. Pour une seule partie de dames, il faut du moins être deux. Il n'en est pas de même de l'étude : je puis étudier seul des années entières. Et quel plaisir n'est-ce pas de pouvoir, sans sortir de mon cabinet, voir ce qu'il y a de curieux dans tout l'univers, & rendre visite aux anciens sages, fussent-ils morts depuis mille ans ? L'avantage qu'on tire de l'étude est encore plus grand que le plaisir qu'on y goûte.

Quand on s'y applique sérieusement, & comme il faut, l'âme y trouve une nourriture délicieuse & solide : & ceux même qui étudient d'une manière moins sérieuse & moins réglée, ne laissent pas de tirer de leur étude bien des connaissances & des lumières. Non, il n'y a rien de plus agréable que d'étudier. Le commun des hommes ne le comprend pas. Cependant il est très vrai ; point de plaisir comparable.

*

Sur le commerce des grands

Un homme de lettres a des relations avec certain homme riche, qui est tout occupé de ses richesses, & du soin de les augmenter : il le prévient, & le va voir. Rien de plus froid que cette visite. L'homme de lettres est à peine entré, que rebuté d'un tel accueil, il voudrait être dehors : cependant il faut s'asseoir. Il le fait donc ; & pour mettre son homme en humeur, il parle le premier des finances, & du gain qui se peut faire sur telle ou telle chose. Mais comme cette complaisance lui coûte, il ne parle & n'écoute qu'à contre-cœur. Ainsi la conversation tombe d'abord. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que cet homme de lettres, s'il a du cœur, & s'il n'attend rien de ce riche, quelque relation qu'ils aient

Description de l'empire de la Chine

ensemble, ne l'ira voir que bien rarement. Il suivra du moins à son égard cette maxime, d'ailleurs si sage, suivant laquelle chacun doit dire : j'aime mieux que l'on se fâche de me voir trop rarement, que de me rendre importun par de trop fréquentes visites.

*

Sur la bienséance

Kai kiu yuen étant en charge, voulut acheter quelques étoffes. Il les fit venir à son tribunal ; & les ayant fait étaler dans sa salle, au lieu de se retirer, & de marquer seulement celles qu'il voulait, il se mit à les mesurer, & à traiter du prix lui-même. Ceux de ses domestiques qui le virent, en donnèrent avis aux autres :

— Nous nous imaginions, leur dirent-ils, que nous étions au service d'un grand magistrat : ce n'est qu'un marchand d'étoffes que nous servons. Sur cela chacun plie bagage, & demande son congé, sans qu'on pût retenir un seul de ceux qui n'étaient pas esclaves.

*

Sur le soin d'éviter les moindres fautes

Ouang kong ting, ministre d'État, se trouvant un jour en compagnie avec Tchang kong y, fameux Han lin ¹, qu'il connaissait déjà de réputation, voulut l'entretenir en particulier, pour profiter de ses lumières. Lui ayant donc demandé quelque instruction, selon que le prescrit la civilité chinoise.

— Hier, dit Tchang, prenant la parole, après une ondée je sortis en ville pour quelque affaire. Je remarquai qu'un de mes porteurs qui avait des souliers neufs, craignait fort de les gâter, & que regardant avec une attention extrême où il mettait le pied, il mesurait tous ses pas. Il en usa de la sorte assez longtemps. Mais enfin en certain endroit, où il y avait

¹ Docteur du collège impérial.

Description de l'empire de la Chine

plus de boue qu'ailleurs, il arriva malgré ses soins, qu'il n'en pût garantir ses souliers : & quand il les vit une fois gâtés, il ne les ménagea plus ; il marcha indifféremment partout, comme ceux qui n'avaient que de vieux souliers. Il en est de même à peu p.250 près dans la morale, ajouta aussitôt Tchang ; quelle précaution ne faut-il pas apporter pour éviter les moindres fautes ?

Ouang le remercia de cette instruction, qu'il n'oublia de sa vie.

*

Réflexions

Une aiguille, dans la doublure de l'habit le plus moelleux, peut, lorsqu'on y pense le moins, causer une douleur vive, & faire même une plaie dangereuse. C'est ainsi qu'une douceur apparente cache quelquefois beaucoup de malice & de dureté.

Le miel le plus agréable ne se peut manger sans précaution sur la fine pointe d'un couteau. C'est ainsi que des amitiés les plus douces, & des amours les plus tendres, on voit quelquefois sortir les inimitiés les plus mortelles. Quiconque est sage, y doit prendre garde.

— Que pensez-vous des adversités, me demanda un jour quelqu'un ? Chacun s'en plaint.

— Pour moi, répondis-je, je regarde les adversités comme un remède admirable. Une seule prise de ce remède peut guérir bien des maladies, & procurer de la santé à celui qui l'emploie pour le reste de sa vie. Oui, ce remède seul a guéri dans tous les siècles une infinité de gens ; & s'il n'a pas été si utile à Leou qu'à tant d'autres, quoiqu'il en ait pris une bonne dose, c'est qu'il lui est venu trop tard.

Quelqu'un dit en lui-même : Attendons, quand j'aurai du superflu, je soulagerai les pauvres. J'ose prononcer que cet homme ne les soulagera jamais.

Un autre dit : Il faut attendre que j'aie un peu plus de loisir, alors je

Description de l'empire de la Chine

m'appliquerai sérieusement à l'étude de la sagesse. Pour moi, je serai trompé, si cet homme s'y met jamais. !

Oui, l'Antiquité nous a laissé pour tous les évènements & pour tous les états des instructions & des modèles. Ainsi la lecture est très utile. Mais il faudrait faire comme Tch'in. Ce grand homme pesant avec attention tout ce qu'il lisait : Voici, se disait-il, une bonne règle de conduite pour telle & telle occasion. Voici un beau modèle de telle vertu qui est propre de mon rang. Voici un excellent remède contre tel défaut, dont je ne suis pas tout à fait exempt. Ce qu'on a lu de la sorte, revient au besoin sans beaucoup de travail.

L'empereur Tai tsong s'entretenant un jour avec ses ministres :

— Je goûte fort, leur disait-il, cette comparaison populaire, suivant laquelle on dit que la vie de l'homme est une fièvre, dans laquelle les grands frissons sont suivis d'ardeurs égales. En effet, que sont nos années ? Ne sont-ce pas comme autant de jours, que le froid & le chaud partagent ? A mesure que ces jours s'écoulent, l'homme s'affaiblit & devient vieux : quelle perte n'est-ce pas de laisser couler tant d'années & de les rendre inutiles ?

Voyez ce bœuf & cet agneau qu'on mène à la boucherie : à chaque pas qu'ils font l'un & l'autre, ils s'approchent de leur fin. Il en est ainsi de l'homme en ce monde : chaque moment de sa vie est un pas qu'il fait vers la mort. Comment n'y faisons-nous pas attention ?

L'empereur demanda un jour à Chou hiang, lequel est le plus durable, ce qui est dur, ou ce qui est mol ?

— Prince, dit Chou hiang, j'ai quatre-vingts ans ; j'ai perdu plusieurs de mes dents ; je n'ai rien perdu de ma langue.

L'orgueil ou le désir de dominer & de l'emporter, n'est pas plus tôt conçu dans le cœur, qu'il y fait une ouverture, par où, quelque petite qu'elle paraisse, tous les vices y peuvent entrer. L'humilité au contraire, ou la déférence pour autrui, est comme une mer agréable, aussi calme

Description de l'empire de la Chine

qu'elle est vaste. Point d'épée plus dangereuse à l'homme que sa propre cupidité. Le désintéressement au contraire est un excellent bouclier.

Quand on vogue sur la mer, si le vent est grand, quoique favorable, on ne met pas toutes les voiles ; & certainement ^{p.251} c'est sagesse. C'est ainsi qu'il en faut user dans toutes les joies du monde ; surtout avec des amis que vous venez récemment de faire, ne vous ouvrez pas sans réserve.

La peine, le plaisir, la joie, la tristesse n'ont point de demeure fixe & constante où elles se puissent toujours trouver. Tel ne se tenait pas de joie, quand il fut fait sieou tsai ¹, qui ayant depuis passé par tous les autres degrés, & se trouvant président d'un grand tribunal, meurt de chagrin de ne pas monter plus haut.

Ce qu'on appelle bonheur ou malheur, n'a point de figure bien déterminée, par où l'on puisse à coup sûr les distinguer. Tel qui n'avait guère que son cheval, le perdit, & croyait tout perdre ; cela même fit sa fortune. Tel autre, riche en troupeaux, s'en promettait un gros gain ; ils furent cause de sa ruine.

Vous êtes dans un état qui vous paraît insupportable ; vous n'y trouvez que peine & que douleur. Vous aspirez à cet autre, & vous vous y promettez de la satisfaction, de la joie, & du plaisir. Peut-être en sentirez-vous un peu dans ce changement, s'il se fait. Mais le changement étant fait, le plaisir cesse, & ce nouvel état ne vous donnant point ce que vous vous en étiez promis, vous y retrouvez vos premiers chagrins, & peut-être de plus sensibles. Aussitôt le désir vous prend de tenter un changement tout nouveau, dont vous vous flattez d'être plus content. C'est en vérité l'entendre mal ².

Mais puisque je vous vois si peu capable de pénétrer dans les grands principes, écoutez du moins, pour en profiter, cet apologue vulgaire. Je suis monté sur un méchant âne, & je vois devant moi quelqu'un qui est monté sur un bon cheval ; je me plains, & je m'afflige. Je tourne la tête ;

¹ C'est le moindre degré de littérature & de noblesse.

² Allusion à deux traits d'histoire.

Description de l'empire de la Chine

je vois derrière moi grand nombre de gens à pied, chargez de lourds fardeaux : mes plaintes cessent, & je me console.

Le tyran Tcheou, plongé jour & nuit dans les plaisirs, oublia dans l'espace d'une semaine, où il en était du calendrier. Questionnant sur cela un de ses gens, ni lui ni aucun autre ne purent le lui dire. Il ordonna qu'on consultât Ki tse ¹. Celui-ci ayant eu avis de l'ordre donné, dit à son confident ce qui suit :

— Le désordre étant si grand, qu'on ne sait pas même à quel jour on vit, l'empire est perdu, il n'y a plus de remède ; & ce serait me perdre moi-même, que de paraître savoir ce que tout l'empire ignore. Quand on viendra me consulter, répondez que je suis ivre.

La dent de l'éléphant, qui est l'ivoire, est justement ce qui fait qu'on chasse & tue cet animal. La perle est cause qu'on ouvre les nacres, & que les huîtres périssent. On tend des filets à l'oiseau tsou ; c'est à cause de la beauté de ses ailes. Le talent qu'a le perroquet de pouvoir parler, est ce qui l'enchaîne & le met en cage. Si on recherche les tortues, c'est principalement pour leurs écailles. On laisserait en repos l'animal ché ², s'il ne donnait pas le musc. Il n'est pas jusqu'aux ouvrages de l'art, qui se détruisent assez souvent par ce qu'ils ont de meilleur. Ainsi le son use une cloche. Ainsi se consume un flambeau, en répandant sa lumière. Hélas ! que souvent la même chose arrive aux hommes ! quiconque est sage, doit y penser, & prendre garde que ses talents ne soient cause de sa perte.

Il est des navigateurs téméraires, qui voyant le vent favorable, sans faire attention ni à sa violence, ni au changement qui peut venir, mettent toutes les voiles. Si tout à coup le vent change, le vaisseau a plus tôt péri, qu'ils n'ont pu virer de bord, ou carguer les p.252 voiles. Apprenez de là, gens du siècle, à ne vous pas engager tellement dans aucune affaire, quelque avantageuse qu'elle paraisse, que vous ne

¹ C'est le nom d'un prince du sang, dont le *Chu king* loue la sagesse & la vertu.

² Le musc animal.

Description de l'empire de la Chine

laissez, pour ainsi dire, assez de terrain autour de vous, pour pouvoir, en cas d'accident, reculer, ou tourner à l'aise.

Cet homme riche & puissant est-il bien malade ? Occupé de sa maladie, il est assez froid sur tout le reste. Comme il sent qu'il est incapable de jouir des grands biens qu'il a, il en fait actuellement moins de cas que de la santé qui lui manque. Que ne réfrénez-vous donc, grands & riches, votre ambition & votre cupidité, en vous rappelant sans cesse, lorsque vous êtes en santé, les pensées que vous auriez si vous étiez bien malades.

Plus un homme fait d'efforts, pour que son sentiment l'emporte dans un conseil, plus je me défie de ses lumières : les gens d'une sagesse profonde n'ont point cet empressement. Un tel aime la dispute ; c'est tout au plus un demi-savant : un homme véritablement docte, dispute & parle ordinairement fort peu. Entendez-vous cet autre parler au tiers & au quart ? Ce ne sont que flatteries : je conclus presque à coup sûr, que c'est l'intérêt qui le fait parler. Un homme désintéressé est plus simple dans ses discours, lors même qu'il croit devoir donner des louanges. Enfin voyez-vous cet autre, avec quel soin il affecte en toutes choses ce qu'il y a de moins usité. Comptez que c'est un petit génie, Tout homme sage & habile hait la singularité.

*

Instructions morales

Ouang sieou tchi, après avoir été une année en charge, demanda la permission de se retirer.

— Vous vous portez bien, lui dit quelqu'un, & il n'y a qu'un an que vous êtes ici. D'ailleurs ce pays & cet emploi sont assez bons ; vos prédécesseurs s'en sont bien trouvés. Pourquoi donc vous tant presser à les quitter ?

— Je me presserais moins, répondit-il, si le pays & l'emploi étaient moins bons. Du train que je vois les choses aller, si j'étais ici du temps, il me viendrait de grandes richesses ; rien n'est plus capable d'aveugler l'homme, & c'est pour cela

Description de l'empire de la Chine

qu'assez souvent les grands biens sont suivis de grands malheurs. Le peu de terres que m'ont laissé mes ancêtres, me suffit ; je m'y retire.

Il se retira en effet ; & chacun disait : voilà le premier homme que j'aie vu appréhender de devenir riche.

Un père & un fils s'accusant l'un l'autre à Ouang yang ming. Celui-ci ne leur dit que quelques paroles, & aussitôt le père & le fils fondirent en larmes, & se réconcilièrent. Tchai ming tchi, qui vit cela d'un peu loin, accourant à Ouang yang ming :

— Maître, lui dit-il, peut-on savoir les paroles que vous avez dites à ces gens-là, & dont ils ont été si promptement & si vivement touchés ?

— Je leur ai dit, répondit Ouang yang ming, que Chun était un très méchant fils, & Kou seou un très bon père.

Tchai ming tchi paraissant surpris de cette contre-vérité :

— Vous avez tort, lui dit Ouang yang ming, de ne pas comprendre ce que ces deux hommes ont compris. Ma pensée était de leur faire entendre que Chun avait été le modèle d'un bon fils, parce qu'il ne croyait jamais satisfaire assez à ce qu'il devait à son père ; & qu'au contraire Kou seou se persuadant faussement qu'il était plein de douceur pour son fils Chun, était devenu à son égard un père cruel & barbare. Ce père & ce fils, qui étaient venus se plaindre à moi l'un de l'autre, comprenant très bien ma pensée, sont aussitôt rentrés en eux-mêmes : chacun d'eux a senti qu'il avait tort ; l'un d'imiter Kou seou ; l'autre, de n'imiter pas Chun.

*

Réflexions

Une haute fortune sans reproche, & une réputation à toute épreuve,

Description de l'empire de la Chine

sont p.253 choses rares, & dont le tsao voë tché ¹ est comme avare. S'il vous en favorise, il ne faut pas en être prodigue. Éclaircissez donc à la bonne heure les faux soupçons & les médisances qu'on pourra semer pour vous nuire. Mais que la peine de les dissiper ne vous les fasse pas craindre : & quand vous apprenez qu'il s'en répand, ayez-en plutôt de la joie que de la tristesse.

Un jour on demandait en compagnie, pourquoi & comment un tel en si peu de temps était devenu si riche ? C'est, dit quelqu'un, que le Chang ti ² en use à son égard comme avec un créancier trop importun. Il lui rend intérêts & capital. Mais presser de la sorte, ce n'est pas l'entendre : car le capital remboursé, les intérêts cessent. On dit que ce fut Ming hing tse qui répondit de la sorte ; & certes la parabole est digne de lui.

*

Mauvaise manière de fléchir un prince irrité

Vous voulez fléchir un homme, & surtout un prince offensé. Commencez, si vous m'en croyez, par faire une espèce de diversion. Prenez cet homme offensé par quelque endroit qui le flatte : le plaisir qu'il y prendra, le détournant de ce qui l'irrite, diminuera sa colère. Vous pouvez par cette voie tout vous promettre : mais si vous entreprenez de lui justifier directement celui qu'il tient pour coupable, ou l'action qui l'a choqué, c'est, comme dit le proverbe, jeter de l'huile sur le feu : c'est l'irriter encore davantage.

Sous la dynastie Han, un grand officier de guerre nommé Tien fuen fut accusé d'une faute à l'égard de l'empereur régnant. Le prince le condamna, lui, & toute sa famille, à arroser des jardins le reste de leur vie. Pao yn, Grand de l'empire, & fort en crédit, dressa en faveur de Tien fuen une assez longue supplique, & la présenta à l'empereur, qui était alors Vou ti. Le mérite & les services de Tien fuen y étaient mis en un beau jour ; après quoi l'on y diminuait la faute, en disant que des

¹ Tsao signifie produire, faire, créer. Voë veut dire être, chose, substance.

² Chang signifie suprême. Ti empereur.

Description de l'empire de la Chine

envieux l'avaient fort envenimée. Malgré le crédit du suppliant, la supplique n'est point d'effet.

Kai koang yao, un des plus puissants hommes de son temps, parla mal de l'empereur, & en fit des plaintes. Suen ti l'ayant appris, s'en offensa, & témoigna le vouloir perdre. Aussitôt Tching tchang prend le pinceau, & dresse une remontrance :

— Prince, disait-il entr'autres choses, Koang yao est un homme dont le mérite & la puissance peuvent embarrasser Votre Majesté, si le chagrin était capable de lui en faire venir l'envie. S'il ne prend pas ce mauvais parti, & que Votre Majesté refuse de lui rendre sa bienveillance, je le connais ; il a trop de cœur, pour survivre à sa disgrâce. Il est de votre intérêt & de votre honneur d'user de quelque indulgence à son égard. Que n'a-t-il un autre Kiu fu ou un autre Kin tchang qui parle pour lui ¹ !

Cette remontrance, au lieu d'apaiser Suen ti, ne fit qu'augmenter sa colère. Koang yao qui en eût avis, se coupa la gorge.

Sou tong po étant en prison pour quelque faute, Tchang ngan tao qui l'aimait & l'estimait fort, fit un écrit pour sa défense. Mais comme il était éloigné, il l'envoya à son fils Tchang chu, le chargeant de le faire passer à Sa Majesté. Cet écrit ne contenait guère autre chose, qu'un bel éloge de Sou tong po, qu'on y donnait pour le plus grand homme de l'empire, & le plus habile en tout genre. Tchang chu ayant reçu & lu cet écrit, fut embarrassé, & prit enfin le parti de le supprimer. Sou tong po peu après sortit d'affaire, & cet écrit lui fut montré. Il frémit en le lisant, & en devint tout pâle : puis revenant de ce trouble :

— J'étais perdu, s'écria-t-il, si l'écrit de Tchang ngan tao ^{p.254} avait passé ; son fils m'a sauvé en le supprimant.

Quand donc vous intercédez pour quelqu'un, n'imites pas ces exemples. Voyons-en de gens qui aient mieux réussi, pour s'y être pris

¹ Ces deux hommes avaient autrefois fléchi un prince en faveur de gens coupables.

Description de l'empire de la Chine

d'une autre manière.

*

Moyen de fléchir la colère d'un prince

L'empereur Mou tsong sortant un jour, un officier nommé Tchoui fa s'emporta, je ne sais pourquoi, jusqu'à frapper un des gardes qui accompagnaient Sa Majesté. Il fut aussitôt saisi & mis en prison. Lipai, Tchang tchong, Fang lun, tous Grands de l'empire, & aimés du prince, s'employèrent pour faire élargir Tchoui fa. Chacun d'eux dressa pour cela une longue requête. L'empereur les ayant lues, n'y eût point d'égard. Le mauvais succès des autres n'empêcha pas Li pong ki de faire aussi une tentative en faveur du même coupable ; & voici comme il s'y prit.

Dans une audience qu'il eût du prince, après avoir fait son rapport des affaires dont il s'agissait :

— Prince, dit-il, si j'osais, je vous dirais un mot d'une autre affaire.

L'empereur le trouvant bon :

— Tchoui fa, continua-t-il, est en prison il y a du temps : il le mérite, & au-delà, pour l'insolence qu'il a eue de vous manquer de respect. Mais il a une bonne mère âgée de quatre-vingts ans. La faute & la prison du fils, ont tellement affligé la mère, qu'elle en est tombée malade. Depuis que Votre Majesté est sur le trône, elle a fréquemment recommandé le soin des parents : elle fait de la piété filiale le grand ressort de son gouvernement. Ainsi, vous feriez, ce me semble, une action bien digne de vous, si, en faveur de la mère, vous vouliez bien pardonner au fils.

Le prince écouta Li pong ki sans l'interrompre ; puis lui adressant la parole :

— Jusqu'ici bien des gens, dit-il, ont intercédé pour Tchoui fa, & j'ai reçu sur cela diverses requêtes. Mais dans toutes on

Description de l'empire de la Chine

exagérait fort le malheur de Tchoui fa, sans dire un mot de sa faute. Il semblait, à entendre ces intercesseurs, qu'il fut plus malheureux que coupable : aussi n'ont-ils rien gagné sur moi. Vous en usez vous tout autrement : vous commencez par avouer que sa faute est grande ; c'est quelque chose. D'ailleurs je suis sensible à l'affliction de la mère, qui est si âgée : personne avant vous ne m'en a parlé. Allez ; je pardonne à Tchoui fa.

*

Autre exemple

L'empereur Ouen heou conquiert le pays nommé Tchong chan : au lieu d'en gratifier un frère qu'il avait, il en gratifia un de ses fils. Chacun le désapprouva intérieurement. Yo hoang fut moins réservé que les autres : il lui échappa sur-le-champ de dire que l'empereur manquait de la vertu Gin ¹. L'empereur en fut vivement choqué, & défendit à Yo hoang de paraître à la cour. Mais un ami de Yo hoang prenant adroitement la parole :

— Prince, dit-il, Yo hoang a tort. Mais souffrez que je vous prie de remarquer que rien ne détruit plus ce qu'il a dit, que la liberté qu'il a prise de le dire. Quand le prince manque de bonté (Gin), on ne voit pas dans un courtisan tant de franchise. Ainsi la faute de Yo hoang, telle qu'elle est, vous fait honneur. Ce tour plut à Ouen heou, & il fut permis à Yo hoang de demeurer à la cour.

Hélas ! s'écrie sur tout cela l'historien chinois, Ou tçen avait bien raison de dire, qu'un bon moyen d'apaiser un homme en colère, c'est d'entrer un peu dans ses sentiments ; & que s'y opposer directement, c'est l'irriter. Les faits que je viens de rapporter, en sont autant de preuves.

*

¹ Bonté, charité, &c.

Description de l'empire de la Chine

Fermeté dans un ambassadeur

Yen yng, étant encore assez jeune, & d'ailleurs d'une taille fort petite, p.255 fut envoyé par son prince le roi de Tsi, ambassadeur à la cour de Tsou. Quand il fut question d'avoir audience, on le voulut faire entrer par une petite porte, Yen yng s'arrêtant tout court :

— Moi, dit-il, passer par là ? Si j'étais ambassadeur dans un royaume de chiens, encore passe : mais étant ambassadeur à la cour de Tsou, je ne puis pas m'y rendre, & l'on ne devrait pas me le proposer.

Ayant tenu ferme, on lui ouvrit la grande porte. Mais le roi de Tsou en fut piqué, & lui voulut faire sentir son indignation.

— Quoi, seigneur, lui demanda-t-il, le royaume de Tsi n'a-t-il pas un seul homme qu'on ait pu choisir pour ambassadeur ?

Yen yng choqué de cet accueil, & d'un discours si méprisant, y fit une réponse à peu près semblable.

— Tsi ne manque pas de sages, répartit-il ; mais c'est aux sages rois qu'on les envoie. Pour moi, je sais mieux que personne, que je n'ai ni mérite, ni vertu ; mais c'est justement pour cela qu'on m'a député vers vous.

Le roi se souvint alors qu'un homme originaire de Tsi, établi à Tsou y était en prison pour avoir volé ; voulant faire affront à l'ambassadeur, & cherchant à le démonter, il fait amener cet homme tout enchaîné, & fait lire tout haut son procès : puis regardant Yen yng de côté :

— Les gens de Tsi, lui dit-il d'un ton moqueur, ne sont-ils pas de maîtres voleurs ?

— L'arbre Kiu, reprit Yen yng sans se perdre, croît ordinairement au midi du fleuve Kiang. Tandis qu'il y est, il ne change point de nature ; il conserve sa beauté : si on le transporte au nord, aussitôt il dégénère ; & cela si notablement, que c'est tout un autre arbre, auquel on donne aussi un autre nom. Il se nomme Tchi, vous le savez, & vous

Description de l'empire de la Chine

n'ignorez pas aussi que si ces deux arbres ont encore quelque ressemblance par les feuilles, leurs fruits sont d'un goût tout différent. D'où vient cette différence ? C'est sans doute du terroir. L'application est facile à faire.

Le roi trouvant tant de fermeté dans Yen yng, & tant de vivacité dans ses réponses, conçut pour lui de l'estime, & lui dit en riant :

— Je suis vaincu ; & depuis il le traita fort bien.

Tsien yuen étant devenu magistrat de Sin ting, trouva que le feu prenait souvent dans la ville & aux environs ; ce qui causait beaucoup de dommage, & une frayeur continuelle aux habitants. Il s'informa doucement d'où cela pouvait venir. Tout ce qu'il put découvrir, fut que certain homme du lieu passait pour avoir le secret de préserver du feu ceux qu'il voulait, & que bien des gens avaient recours à lui pour ce bon office. Tsien s'étant assuré du fait :

— Point de feu plus dangereux, dit-il, qu'un homme qui fait profession de commander au feu à sa fantaisie.

Il fit aussitôt prendre ce charlatan : il se trouva coupable de plus d'un crime. La tête lui fut coupée. Depuis ce temps-là les incendies furent aussi rares à Sin ting, que partout ailleurs.

*

Sur le désintéressement

Chi tso & son cadet Chi yeou ayant à partager le bien de leur père, se brouillèrent si fort ensemble, qu'en vain leurs parents s'employèrent pour faire un partage au gré des deux frères : il y avait dans leur voisinage un honnête homme nommé Nien fong, estimé par bien des endroits ; mais surtout connu pour bon fils & pour bon ami. Un jour Chi yeou le rencontrant, lui dit le différend qu'il avait avec son frère, & lui exposa ses raisons. Nien fong, sans le laisser achever, commença à gémir & à se lamenter, de voir deux frères en procès. Puis adressant la parole à Chi yeou :

Description de l'empire de la Chine

— J'avais un aîné, lui dit-il, bien plus déraisonnable encore, & bien plus inflexible que le vôtre. Mon père étant mort, il s'appropriä presque tout son bien ; je le laissai faire, & pris patience : bien loin de m'en p.256 repentir, je m'en suis très bien trouvé. Je vous conseille, ajouta-t-il les larmes aux yeux, & même je vous conjure d'en faire autant ; ne disputez point avec un frère.

Ce discours toucha Chi yeou : résolu d'imiter Nien fong :

— Venez avec moi, lui dit-il, allons de ce pas trouver mon frère.

Ils y vont ; & l'abordant avec respect & soumission, Chi yeou les larmes aux yeux, témoigna se repentir d'avoir tenu tête à son frère, lui en demanda pardon, & déclara qu'il lui cédaît tout ce qu'il voudrait. L'aîné Chi tso fut si attendri de ce spectacle, qu'il ne pût aussi retenir ses larmes. Toute la dispute fut alors à qui céderait davantage. Ces deux frères eurent toute leur vie une amitié singulière, & une vive reconnaissance pour Nien fong. Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'union entre leurs familles, qui sont nombreuses & considérables.

*

Industrie d'un mandarin contre les vexations d'un envoyé de la cour

Le magistrat de Tan tou, nommé Yang tsin, eut avis qu'il devait bientôt passer un envoyé de la cour. Il apprit en même temps, que sur la route cet envoyé avait fait mille vexations, jusqu'à faire lier & retenir sur sa barque divers magistrats pour les rançonner. Afin d'éviter une semblable avanie, il s'avisä d'un stratagème. Il choisit deux de ses gens qui étaient fort bons plongeurs. Il les fit habiller en vieillards, & les instruisit à en faire la contenance. Il les fait embarquer en cet équipage, & les envoie les premiers au-devant de l'envoyé. Celui-ci, d'aussi loin qu'il aperçut leur petite barque :

— Canailles, leur cria-t-il d'un ton menaçant à son ordinaire, qui vous a rendu si hardis que de venir seuls à ma rencontre ? Où est votre maître ? Vite, qu'on me garrotte ces deux coquins.

Description de l'empire de la Chine

A ces mots, ces deux hommes bien instruits, se jetèrent dans l'eau & disparurent. Yang, quelque temps après, vint en personne recevoir l'envoyé suivant la coutume.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, si j'ai peut-être un peu tardé : on m'a arrêté en chemin pour une affaire. Il s'agissait d'un procès verbal, où le peuple énonce que deux hommes ont pris l'épouvante de vos menaces, se sont jetés à l'eau, & se sont noyés. Vous savez mieux que moi, quelle est la sévérité du prince qui règne, quand il s'agit de la vie des hommes : & vous n'ignorez pas non plus ce que c'est pour nous d'avoir à apaiser un peuple irrité.

L'envoyé fut intimidé. Il n'exigea rien de Yang : il le traita même honnêtement ; & de peur de quelque autre accident semblable à celui qu'il croyait réel, il fut plus sage & plus retenu dans la suite.

*

Stratagème de guerre heureux

Ouen ping étant gouverneur de Kiang hia, de grandes & de longues pluies firent écrouler en plusieurs endroits les murs de la ville, & pourrèrent plusieurs barrières. La nouvelle vint en même temps que Sun kuen, fameux bandit, était fort proche avec une armée. Ouen sentant fort bien l'impossibilité de se fortifier en si peu de temps, ne se donna aucun mouvement. Il s'enferma dans sa chambre, & il eut soin de faire répandre à l'arrivée de Sun kuen, que depuis tant de jours le gouverneur n'avait point paru dans la ville, ni admis personne en sa présence. Une conduite si peu ordinaire donna des soupçons à Sun kuen. S'en ouvrant à ceux de sa suite :

— Ouen ping, leur dit-il, passe pour un homme brave, vigilant, attaché au prince. C'est pour cela même qu'on l'a fait gouverneur de cette ville. Cependant nous voici arrivés, & il n'a fait aucun mouvement ; les murailles mêmes ont plusieurs brèches ; cela n'est pas naturel. Ou il y a là-dessous quelque piège qu'on nous tend, ou bien Ouen ping est assuré p.257

Description de l'empire de la Chine

qu'une armée vient à son secours. Sur cela Sun kuen se retira, & marcha d'un autre côté.

*

Prudence éclairée d'un mandarin

Certain douanier de Ho yun hien s'enrichissait hardiment aux dépens de l'empereur & du public. Tout le monde le savait ; mais on n'osait le déferer. Car c'était un homme robuste & de taille avantageuse, & il avait eu soin de se faire passer pour terrible, disant lui-même assez souvent, qu'il lui coûterait peu de tuer un homme. Il n'y avait pas jusqu'aux magistrats qui ne craignissent de l'irriter. Tchín ming tao, qui s'est rendu depuis si célèbre, fut fait magistrat de ce lieu-là. Aussitôt le douanier en fut alarmé. Faisant cependant bonne contenance, il alla voir Tchín ; & prévoyant les accusations qu'on ferait de lui :

— Seigneur, lui dit-il, il y a ici quelques gens qui osent dire que je vole l'empereur ; vous pouvez, si vous voulez, revoir mes comptes : mais ce que je vous demande avec instance, c'est de rechercher & de punir ceux qui répandent ces faux bruits. Je ne fais pas cette recherche, parce que si j'en découvrais quelqu'un, il lui en pourrait coûter la vie ; car je vous avouerai franchement que je suis un peu violent de mon naturel, & que dans un premier transport il me coûterait peu de tuer un homme.

— Est-il possible ? reprit Tchín, sans s'émouvoir & en souriant ? Est-il possible qu'il y ait des gens soupçonneux & médisants ? Quoi ! vous qui recevez les appointements de l'empereur, vous seriez capable de le voler ? Quelle apparence ! D'ailleurs s'il en était quelque chose, tout occupé du soin d'éviter la mort, que vous sauriez mériter vous-même, vous ne parleriez pas comme vous faites, de vengeance & de massacre.

Le douanier conçut fort bien à quel homme il avait affaire. Il se pressa de remplacer ce qu'il avait pris des deniers publics, & fut sur ses gardes

Description de l'empire de la Chine

dans la suite. Quand il quitta son emploi, ses comptes se trouvèrent nets.

*

Avantage d'une correction paternelle

Hou ngan koué dans sa jeunesse était fier, orgueilleux, léger, enfin si difficile à gouverner, que son père fut obligé de l'enfermer dans une chambre. Il s'y trouva quelques centaines de bûches. Ce jeune homme n'ayant pas autre chose sur quoi décharger son feu, fit en peu de temps de toutes ces bûches autant de figures d'homme. Son père l'ayant su, fit porter dans la même chambre une Bibliothèque entière : on dit qu'il y avait bien dix mille volumes. Hou ngan koué les parcourut tous ; & il a été depuis un des habiles hommes de son siècle.

*

Flatterie punie

Hong vou ¹, dans le commencement de son règne, haïssait les longs mémoriaux. Il en trouva un jour quelques-uns de plus de dix mille lettres. Il fut choqué de cette longueur, & témoigna vouloir punir ceux qui en étaient les auteurs. Il ne manqua pas de gens parmi ses ministres, qui entrant dans ses sentiments, l'y confirmèrent, en lui disant : Ce mémorial en effet est peu respectueux. Cet autre est rempli de médisances, Votre Majesté a raison d'en vouloir punir les auteurs. Song lien entra un moment après. L'empereur lui témoignant aussi son chagrin contre ces longs mémoriaux :

— Prince, dit-il, ceux qui vous ont présenté ces mémoriaux, l'ont fait pour s'acquitter des obligations de leurs charges ; & je suis persuadé qu'il n'y en a point, qui n'ait eu en vue de vous être utile.

Ensuite parcourant ceux qu'on avait le plus ^{p.258} blâmé, il en marqua les plus importants articles. Alors l'empereur trouvant qu'en effet Song lien

¹ C'est le fondateur de la dynastie Ming. Il avait été valet de bonze.

Description de l'empire de la Chine

avait raison, il fit rappeler ces ministres flatteurs, qui venaient de le quitter, & les reprenant sévèrement :

— Comment, leur dit-il, lâches ministres, quand vous me voyez en colère, au lieu de m'apaiser avec prudence, ou de me remontrer avec courage, vous jetez de l'huile sur le feu, & vous contribuez à m'irriter. Si Song lien en avait usé comme vous, j'allais me faire un grand tort, en punissant mal à propos des gens zélés pour mon service, & pour le bien de l'État.

*

Exemple d'un fils docile aux avis de son père

Seou Pao avait un père qui lui recommandait sans cesse d'avoir le vin en horreur. Il lui arriva après la mort de son père, de s'enivrer quelquefois par compagnie ; mais aussitôt rentrant en lui-même : malheureux que je suis, se disait-il ; je suis obligé comme magistrat de retenir les autres dans le devoir ; comment puis-je espérer d'en venir à bout, oubliant, comme je fais, les instructions de feu mon père ? Après s'être fait ce reproche, il s'en allait au tombeau de ses ancêtres, & se punissait de trente coups qu'il se donnait.

*

Réflexions

Cet homme, en repassant sur tout le passé, se rend à soi-même le témoignage qu'il n'y a rien à redire. Qu'il est à plaindre ! jamais il n'avancera dans la vertu ; il mourra avec ses défauts.

Voyez-vous ce papillon qui revient sans cesse à la chandelle, jusqu'à ce qu'enfin il s'y brûle. Voluptueux, voilà votre image.

Conserver sans cesse le souvenir de ses erreurs, & le repentir de ses fautes, c'est un excellent moyen d'avancer dans la vertu.

*

Ami solide

Description de l'empire de la Chine

Liu tai étant en crédit, reconnu du mérite en Siu yuen, & surtout beaucoup de franchise & de droiture. Il le produisit, & le poussa de manière qu'il parvint au rang de yu sseë. S'il arrivait à Liu tai de faire quelque faute, Siu yuen l'en reprenait sans déguisement ; & s'il se trouvait avec quelques autres qui fussent instruits des fautes de Liu tai, & qui en parlèrent, Siu yuen le blâmait tout le premier, quand en effet il avait tort. Quelqu'un le redit à Liu tai, croyant par là les brouiller ensemble :

— Il n'y a rien en cela qui me surprenne, ni qui m'offense, dit Liu tai : je connais Siu yuen il y a longtemps, & c'est par cet endroit qu'il me plaît le plus.

Quelque temps après Siu yuen mourut ; Liu tai en parût inconsolable.

— Hélas ! disait-il en le regrettant, que ce cher ami m'était utile ! Maintenant que je l'ai perdu, qui m'avertira de mes défauts ?

*

Droiture reconnue & récompensée

Au commencement du règne de Hiuen tsong, un Grand du royaume puissamment riche, entreprit de se faire des créatures. Il voulut surtout gagner les officiers qui étaient en place à la cour, & qui approchaient le plus du prince : il distribua pour cela de très grosses sommes ; & il n'y eût guère que Song king, dont le désintéressement était connu, qui n'eut point de part à ses largesses. La chose s'étant éventée, l'empereur parut vouloir punir tous ceux qui avaient touché quelque présent. Song king se fit leur intercesseur, & obtint du prince qu'il leur fît grâce :

— Vous êtes un brave homme, lui dit obligeamment l'empereur ; votre vertu est digne des anciens temps : vous êtes le seul que les largesses d'un tel n'ont pu tenter.

Song king refusant _{p.259} modestement cet éloge :

Description de l'empire de la Chine

— Pardon, grand prince, répondit-il, vos louanges tombent à faux ; un tel ne m'a rien offert ; ainsi je n'ai point eu le mérite de refuser.

Ce trait de droiture & de modestie plut infiniment à l'empereur, & lui donna pour Song king encore plus d'estime qu'il n'en avait.

*

Sage conseil donné à un empereur

Le gouvernement de l'empereur Suen ti, étant tyrannique en certains points, Lo kiun, qui était en place, lui donna sans ménagement des avis en pleine audience. L'empereur en fut si choqué, qu'il était comme résolu de lui faire couper la tête. Yuen nien que le prince aimait, & qui souhaitait fort de sauver Lo kiun, demanda une audience secrète. L'ayant obtenue :

— Prince, lui dit-il, le bruit court que Votre Majesté veut faire couper la tête à Lo kiun. Si la mort était pour lui une peine, je n'oserais m'y opposer. Mais je prie Votre Majesté de faire attention, que Lo kiun en faisant ce qu'il a fait, a compté qu'il lui en coûterait la vie. Il s'est proposé de devenir ainsi fameux dans les siècles à venir. Par conséquent le faire mourir, c'est justement donner dans ses vues. Pensez-y, je vous en conjure. Pour moi, si j'en étais cru, on le punirait par l'exil. Il serait ainsi frustré de ses espérances ; & cette conduite aurait un air de modération, qui vous ferait encore honneur.

L'empereur suivit ce conseil. Ainsi Lo kiun évita la mort.

*

Beau caractère

Kin kou entr'autres bonnes qualités, avait celle d'excuser toujours, autant qu'il pouvait, les défauts d'autrui. S'il voyait quelqu'un faire une faute :

— Cet homme est excusable, disait-il à ses amis ; car si nous autres, qui faisons une profession particulière de vertu, à qui

Description de l'empire de la Chine

toutes sortes de moyens en facilitent la pratique, qui nous y exhortons sans cesse les uns les autres ; si, dis-je, nous autres, nous ne sommes pas exempts de fautes, qu'y a-t-il de surprenant que cet homme en fasse, lui, à qui peut-être tout cela manque ?

*

Que la vertu se fait respecter des plus méchants

Ko tsong hien commandant les troupes à Tsong vou tsié, sut qu'un homme riche de Hiu tcheou avait de belles pierreries. Voulant les avoir, & ne voyant pas comment s'y prendre, il choisit deux des plus déterminés d'entre les soldats, & les chargea d'entrer pendant la nuit chez cet homme, de le tuer, lui & sa femme, & d'enlever les pierreries. La nuit venue, ces soldats trouvèrent moyen de se cacher dans l'enclos, avant que la barrière en fût fermée : & lorsque cet homme & sa femme furent retirés dans leur appartement intérieur, les soldats regardant par une fente, virent que l'un & l'autre se traitaient avec autant de bienséance & de respect, que s'ils avaient reçu quelque hôte de conséquence. Ils furent si surpris & si charmés de cette conduite, que se retirant un peu pour délibérer :

— Croyez-moi, dit l'un d'eux, ne touchons point à ces deux personnes ; ce sont des gens pleins de vertu : si nous venions à les tuer, nous ne pourrions manquer tôt ou tard d'en porter la peine.

— Vous avez raison, dit l'autre, mais Ko veut les pierreries.

— Avertissons-les d'ici, reprit l'autre, qu'ils lui fassent présent au plus tôt de leurs pierreries. Ils concevront de quoi il s'agit ; ils le feront ; il sera content.

Ils contrefont donc leur voix, & donnent cet avis en peu de mots : puis sautant les murailles, ils se retirèrent.

*

Piété filiale

Description de l'empire de la Chine

Un nommé Fang kuang étant en prison, pour avoir tué, à ce qu'on assurait, le meurtrier de son père, sa mère qui était fort vieille, vint à mourir. Fang ^{p.260} kuang parut si touché de cette mort, & surtout sentit si vivement l'impossibilité où il était de lui rendre les derniers devoirs, que Tchong, alors magistrat, le laissa sortir sur sa parole, pour aller enterrer sa mère. Tous les gens du tribunal lui représentèrent que c'était une chose inouïe, & qu'il était dangereux d'en user de la sorte. Tchong les laissa dire, & se chargea volontiers de ce qui en arriverait. Fang kuang n'eut pas plus tôt inhumé sa mère, qu'il vint se remettre en prison. Son affaire ayant été examinée, on ne trouva pas suffisamment de quoi le condamner à mort.

*

Superstition ridicule

Un tel a perdu son père : à quoi il devrait penser, c'est à l'inhumer au temps réglé par les rites : c'est cependant le moindre de ses soins. A quoi il pense le plus, c'est à trouver pour la sépulture un terrain, une année, un mois, un jour, qu'on lui dise porter bonheur. Il fonde sur cela l'espérance de conserver sa santé, de devenir riche, & d'avoir une nombreuse postérité. Quel abus ! On en use encore à peu près ainsi dans diverses circonstances. Par exemple, s'il s'agit de bâtir, d'acquérir, ou d'habiter une maison ; les uns consultent vainement les astres, ou bien les koua de Fo hi ; d'autres, la tortue, ou l'herbe chi ; d'autres, une vaine combinaison de vingt-deux caractères, qui servent à distinguer les années d'un cycle sexagénaire. Ignorent-ils, les aveugles qu'ils sont, que l'avenir est incertain, & qu'il n'y a point de règle sûre, pour juger s'il sera heureux ou non.

Dans le choix que fait un fils d'un terrain pour la sépulture de son père, voici ce qu'il peut & doit observer. Que ce terrain ne soit pas en danger de devenir chemin dans la suite, qu'il n'y ait point d'apparence qu'on y bâtitte jamais de ville, ou qu'on y creuse un canal pour l'écoulement des eaux ; qu'il ne soit point trop à la bienséance d'une famille puissante, qui puisse être tentée de l'usurper ; qu'il soit tel enfin, que jamais les bœufs ne le puissent labourer. Si de plus on

Description de l'empire de la Chine

recherche vainement quel terrain peut porter bonheur, quel jour est heureux ou malheureux, c'est cacher sous les dehors trompeurs d'un respect mal entendu, des vues de propre intérêt ; ce n'est rien moins qu'être bon fils.

*

Folie de certains usages superstitieux

Il se trouve des gens qui sont sottement entêtés de ce qu'un charlatan appelle une situation heureuse, & qui dans l'espérance de la trouver, diffèrent très longtemps d'inhumier leur père. Ils usent quelquefois de violence pour usurper le terrain d'autrui, & vont jusqu'à déterrer les morts d'une autre famille. D'autres un peu moins hardis, mais également injustes, usent de mille artifices, pour s'approprier un terrain qu'ils n'osent usurper de force. De là que d'inimitiés ! Que de chicanes ! Que de procès qui durent souvent jusqu'à la mort des parties, ou du moins jusqu'à ce qu'elles soient ruinées ! Tel a perdu tout son bien pour le prétendu bonheur d'un terrain qu'il n'a pu avoir jusqu'ici, & qu'il pourra encore moins avoir dans la suite. Qu'espérait-il de ce terrain, s'il l'avait eu ? Une prospérité imaginaire, qui eût du moins tardé à venir, si jamais elle fut venue : & cette folle espérance l'a réduit à une misère très réelle. Peut-on pousser plus loin l'ignorance & l'aveuglement ?

Yang tchin tchai était un homme fort éloigné de cette erreur qui attribue du bonheur ou du malheur à telle ou à telle situation de lieu. Voici ce qu'il avait coutume de dire sur cette matière : Kuo pou passa de son temps pour un homme des plus habiles dans ce vain art du choix des terrains pour la sépulture. Qui doutera qu'il n'ait usé de son art, & employé toute son habileté prétendue, à choisir pour la sépulture de son père, un terrain des plus heureux, dont il put se ^{p.261} promettre beaucoup de prospérité pour sa personne pendant sa vie, & une longue prospérité pour l'avenir ? Cependant il est mort dans les supplices, & sa famille est déjà éteinte. Après cette expérience qu'il a faite en sa personne de la vanité de son art, on ne laisse pas de lire les livres qu'il a laissés sur cette matière, & d'ajouter foi à ses préceptes. Sotte & ridicule erreur !

Description de l'empire de la Chine

Le même Yang tchin tchai disait encore : Ceux qui font aujourd'hui métier de connaître les terrains heureux pour les sépultures, mettent en ce rang toute montagne, qui a la figure du bonnet qu'on nomme Sié : & ils prononcent sans hésiter, que quand un homme y est inhumé, ses descendants, à coup sûr, porteront de ces bonnets, c'est-à-dire, seront grands officiers. Ignorent-ils, ces charlatans, ou croient-ils que tout le monde ignore, que sous la dynastie Tang, ces sortes de bonnets se portaient par les kiu gin ¹ ; & que ce fut sous la dynastie Song, que les officiers de la cour commencèrent à en user ? C'est une chose très constante : & la cause de cet usage fut que la cour des Song était placée dans un terrain sec & poudreux. Les officiers de la cour incommodés par la poussière, cherchèrent à s'en défendre par ces bonnets. Je demande donc à ces charlatans, si telle montagne qui a eu de tout temps cette figure, portait bonheur pour être kiu gin, quand les kiu gin portaient de semblables bonnets. Je ne vois pas qu'ils le disent : mais quand ils le prétendraient, je demanderais encore : d'où vient que cette montagne, qui est toujours demeurée la même, procure aujourd'hui des emplois plus élevés, qu'elle ne faisait autrefois ?

Faut-il choisir un terrain pour bâtir une maison, ou bien pour creuser une sépulture ? S'agit-il de mariage, de commerce, de voyage ? On consulte aussitôt des charlatans sur le rumb de vent & le choix du jour ; le tout, dans la vue d'éviter ce qu'on appelle accidents funestes, & par le désir de réussir. Voilà comme en usent les gens du siècle ; & autant qu'ils sont empressés pour cela, autant négligent-ils le bonheur primitif & principal qui dépend d'eux. Quand le cœur va bien, dit Tsu hou, tout va bien. L'Antiquité n'appela jamais gens heureux, que les gens de bien.

*

Bonne foi récompensée

Un jeune homme nommé Leou, qui avait bien de la peine à vivre,

¹ Second degré d'honneur.

Description de l'empire de la Chine

tant il était pauvre, entrant un jour dans la salle d'un bain public ¹, y trouva un sac d'argent que quelqu'un y avait perdu. Leou, après s'être lavé, fit semblant d'être incommodé, & se coucha dans cette salle. Il y passa toute la nuit, attendant que celui qui avait perdu le sac, vînt en demander des nouvelles. Le lendemain de grand matin, un homme entre tout essoufflé, & dit en se lamentant :

— Il y a huit ans que je cours de tous côtés, faisant mon petit commerce ; tout ce que j'ai pu gagner, se réduisait à quatre-vingt-cinq pièces d'argent ; je les portais dans un sac ; mes compagnons de voyage m'engagèrent hier à venir ici. Après m'être lavé comme les autres, je partis de compagnie au clair de la lune ; ce n'est qu'à trois lieues d'ici que je me suis aperçu que je n'avais plus mon sac.

Aussitôt le jeune homme Leou se lève :

— Consolez-vous, dit-il à cet homme, je vous attendais ici ; voilà votre sac & votre argent.

Le marchand s'en alla transporté de joie. Pour ce qui est du jeune Leou, il fut sifflé de bien des gens.

— Pourquoi ne pas profiter, lui disait-on, d'une si heureuse rencontre, pour te mettre à ton aise à l'avenir ?

— Malgré ma pauvreté, répondit Leou, je n'ai jamais fait le p.262 moindre tort à personne. Je suis convaincu en général, que celui qui s'approprie le bien d'autrui, en est puni tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. Comment à plus forte raison aurais-je le courage de m'approprier en un moment tout ce qu'un pauvre marchand a gagné avec tant de peine ?

Peu après, le jeune Leou vit en songe un esprit-homme, qui lui dit :

¹ Ce n'est qu'une maison dont le maître tient toujours de l'eau chaude prête, pour en donner à qui veut se laver le corps en été. On en est quitte pour quelques deniers de cuivre.

Description de l'empire de la Chine

— Vous serez récompensé de votre équité : vous vous relèverez de votre pauvreté ; vous vivrez dans l'honneur, & vos descendants encore plus.

Il eût un fils qui étudia, & qui fut fait kiu gin assez jeune. Son père eut la consolation de le voir en charge, & vingt-trois de ses descendants ont tenu depuis la même route.

*

Malheur des possessions injustes

Dans certaine pièce de poésie, qui a pour titre *Le Siècle instruit*, on lit entre autres choses ce qui suit : Hélas ! combien de gens aujourd'hui, sous une figure humaine, cachent un cœur plein de venin comme des serpents ! Qui est celui d'entr'eux qui fasse attention que les yeux du Ciel, plus prompts que le mouvement d'une roue, regardent de tous côtés, & qu'on ne peut leur échapper ? Ce que tel vola, il y a quelques mois, à son voisin du côté de l'orient, passe aujourd'hui de chez lui à un autre voisin du côté du nord. En vain quelqu'un se flatterait-il de pouvoir par ses artifices faire fortune aux dépens d'autrui : cette prétendue fortune n'est pas plus durable, que ces fleurs qu'on voit s'ouvrir le matin & tomber le soir. Tout bien mal acquis, dit-on encore, est entre les mains de celui qui l'acquiert, comme serait un flocon de neige.

*

Charité récompensée

Dans une année de grande stérilité, Li kong kien, homme à son aise, prêta aux pauvres gens de son voisinage plus de mille charges de grains. L'année suivante ayant été presque aussi stérile que la précédente, on ne fut pas en état de lui rendre ce qu'il avait prêté ; il assembla tous ses débiteurs, & brûla publiquement leurs obligations. La troisième année fut très abondante ; & chacun, malgré son obligation brûlée, s'empressa de lui apporter autant de grains qu'il en avait emprunté ; mais Li kong kien ne voulut rien recevoir. Une autre année que la stérilité fut encore plus grande, chaque jour il faisait cuire une quantité de riz qu'il distribuait aux pauvres, & il en assistait le plus qu'il

Description de l'empire de la Chine

pouvait. Il en sauva un très grand nombre, & il contribua, selon ses forces, à procurer la sépulture à ceux que la misère fit mourir. Il lui apparut une nuit en songe un homme vêtu de violet, qui lui dit :

— Le Chang ti connaît vos bonnes œuvres les plus secrètes. Elles ne seront point sans récompense ; & votre postérité s'en sentira.

Il vécut jusqu'à l'âge de cent ans, & ses descendants ont été dans l'abondance & dans l'éclat.

*

Que le crime est puni tôt ou tard

Quelqu'un d'un endroit obscur & caché, décoche une flèche sur un autre : le moyen de la parer ? Quelqu'un emprunte l'épée d'un homme, & l'en perce aussitôt qu'il est désarmé ; c'est une chose aussi facile qu'elle est criminelle. Cependant celui qui en use ainsi, s'en applaudit comme d'un beau coup, & se sait bon gré de cette maligne adresse qu'il appelle habileté. Mais je lui répons que sa prétendue habileté ne peut parer à celle du Tsao voë. J'ai décoché une flèche contre quelqu'un en cachette, & dans le secret, afin qu'il ne pût l'éviter : le tsao voë ¹ m'en décochera une, qui, pour être tirée en plein jour, & à la vue de tout le monde, n'en sera pas moins inévitable. J'ai eu l'adresse & la malice d'emprunter l'épée d'un autre pour l'en percer sans peine & sans danger : le tsao voë me le revaudra, en me perçant ^{p.263} de la sienne propre, avec encore bien plus de facilité & sans effort. C'est ainsi que la malice des méchants, qu'ils appellent industrie, & savoir faire, retombe à la fin sur eux.

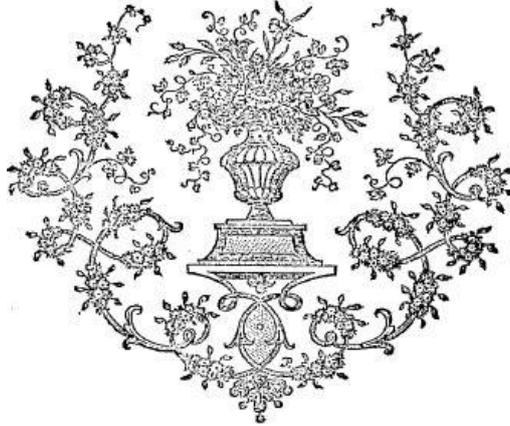
Le tsao voë punit quelquefois les méchants aussitôt après leur crime, & par le même endroit qu'ils ont péché. Mais cela n'arrive pas toujours. Il n'est pas rare qu'il les punisse par des peines d'un autre genre, & qu'il diffère à les punir : il est arrivé plus d'une fois, que ces méchants, longtemps après leur premier crime, venant à en commettre

¹ Auteur de tous les êtres.

Description de l'empire de la Chine

quelqu'autre, quoique moins grand que le premier, ont vu fondre sur eux les derniers malheurs. C'est que le Ciel équitable & éclairé, ne se trompe point dans ses comptes, & que rien ne peut lui échapper.

@





DE LA CONNAISSANCE
DES CHINOIS
DANS LES AUTRES SCIENCES

Description de l'empire de la Chine

@

p.264 Lorsqu'on jette les yeux sur le grand nombre de Bibliothèques qui se trouvent à la Chine, toutes magnifiquement bâties, également ornées, & enrichies d'une quantité prodigieuse de livres ; quand on considère la multitude étonnante de leurs docteurs, & des collèges établis dans toutes les villes de l'empire, leurs Observatoires, & l'attention qu'ils apportent à observer ; quand on fait d'ailleurs réflexion que l'étude est l'unique voie pour parvenir aux dignités, & qu'on n'est élevé qu'à proportion qu'on s'est rendu habile ; que depuis plus de quatre mille ans, il n'y a, selon les lois de l'empire, que les gens de lettres qui gouvernent les villes & les provinces, & qui soient placés dans tous les emplois des tribunaux & de la cour, on serait tenté de croire, que de presque toutes les nations du monde, la nation chinoise est la plus spirituelle & la plus savante.

Cependant pour peu qu'on la fréquente, on est bientôt détrompé. Il est vrai, & l'on ne peut s'empêcher d'avouer que les Chinois ont beaucoup d'esprit ; mais est-ce de cet esprit qui invente, qui pénètre, qui creuse, & qui approfondit ? Ils ont fait des découvertes dans toutes les sciences ; & ils n'en ont perfectionné aucune de celles que nous nommons spéculatives, & qui demandent de la subtilité & de la pénétration.

Je ne voudrais pas néanmoins accuser le fonds de leur esprit, ni encore moins assurer qu'ils manquent de lumières, ni de cette sagacité qui approfondit les matières, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui demandent autant de génie & de pénétration que nos sciences spéculatives. Mais deux principaux obstacles s'opposent au progrès qu'ils auraient pu faire dans ces sortes de sciences ; c'est 1° qu'il n'y a rien ni au-dedans, ni au-dehors de l'empire, qui pique & entretienne l'émulation ; c'est en second lieu, que ceux qui pourraient s'y distinguer, n'ont point de récompense à attendre.

La grande & la seule voie qui p.265 conduit aux richesses, aux honneurs, & aux emplois, c'est l'étude des King, de l'histoire, des lois, & de la morale ; c'est d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le Ouen

Description de l'empire de la Chine

tchang, c'est-à-dire, à écrire poliment, en termes choisis & propres du sujet qu'on traite. En tenant cette route on parvient à être docteur. Dès là qu'on a obtenu ce grade, on est dans un honneur & un crédit que les commodités de la vie suivent de près, parce qu'alors on est sûr d'avoir bientôt un gouvernement. Ceux même qui en attendant ce poste, retournent dans leurs provinces, y sont fort considérés du mandarin du lieu ; ils mettent leur famille à couvert de toute vexation, & ils y jouissent de plusieurs privilèges.

Mais comme il n'y a rien de semblable à espérer pour ceux qui s'appliqueraient aux sciences spéculatives, & que cette étude n'est pas la route qui conduise aux honneurs & à la fortune, il n'est pas surprenant que ces sortes de sciences plus abstraites, soient négligées des Chinois.

*

De la logique des Chinois

La logique, où l'on a si fort raffiné en Europe, est chez les Chinois dénuée de tous préceptes. Ils n'ont inventé nulle de ces règles qui perfectionnent le raisonnement, & qui apprennent à définir, à diviser, & à tirer des conséquences ; ils ne suivent que la lumière naturelle de la raison. C'est par elle seule, & sans aucun secours de l'art, qu'ils comparent ensemble plusieurs idées, & qu'ils tirent des conséquences assez justes.

*

De leur rhétorique

Leur rhétorique est de même toute naturelle. Ils connaissent peu de règles propres à orner & à embellir un discours. Ils en ont cependant, mais l'imitation leur tient presque toujours lieu de préceptes. Ils se contentent de lire des pièces d'éloquence, d'y remarquer les traits les plus capables de frapper les esprits, & de faire l'impression qu'ils souhaitent : & c'est sur ces modèles qu'ils se forment dans la composition de leurs discours.

Au reste leur éloquence ne consiste point dans un certain

Description de l'empire de la Chine

arrangement de périodes ; mais dans des expressions vives, dans de nobles métaphores, dans des comparaisons hardies, & principalement dans des maximes & des sentences tirées des anciens sages, & qui exprimées d'un style vif, concis, & mystérieux, renferment beaucoup de sens & différentes pensées en très peu de paroles.

*

De leur musique

A les entendre, ce sont eux qui ont inventé la musique, & ils se vantent de l'avoir portée autrefois à la dernière perfection. S'ils disent vrai, il faut qu'elle ait bien dégénéré ; car elle est maintenant si imparfaite, qu'à peine en mérite-t-elle le nom, ainsi qu'on en peut juger par quelques-uns de leurs airs que j'ai fait noter pour en donner quelque idée.

Il est vrai que dans les premiers temps elle était dans une grande estime, & leur sage par excellence, Confucius, s'efforçait d'en introduire les préceptes dans toutes les provinces, dont on lui confiait le gouvernement. Les Chinois mêmes d'aujourd'hui regrettent fort ces anciens livres qui traitaient de la musique, & qu'ils ont malheureusement perdus.

Du reste la musique n'est guère maintenant en usage que dans les comédies, dans certaines fêtes, aux noces, & dans d'autres pareilles occasions. Les bonzes l'emploient aux obsèques : mais en chantant ils ne haussent & ne baissent jamais leur voix d'un demi-ton, mais seulement d'une tierce, d'une quinte, ou d'une octave ; & cette harmonie ^{p.266} charme les oreilles chinoises. Aussi la beauté de leurs concerts ne dépend-elle point de la variété des tons, ni de la différence des parties. Ils chantent tous le même air, comme il se pratique dans toute l'Asie.

La musique européenne ne leur déplaît pas, pourvu qu'ils n'entendent chanter qu'une seule voix, accompagnée de quelques instruments. Mais ce qu'il y a de merveilleux dans cette musique, je veux dire, ce contraste de voix différentes, de sons graves, & de sons aigus, de dièses, de fugues, de syncopes, n'est nullement de leur goût, & il leur semble une confusion désagréable.

Description de l'empire de la Chine

Ils n'ont point, comme nous, des notes de musique, ni aucun signe qui marque la diversité des tons, les élévations ou les abaissements de la voix, & toutes ces variations qui font l'harmonie. Ils ont néanmoins quelques caractères qui font connaître les divers tons.

Les airs qu'ils chantent ou qu'ils jouent sur leurs instruments, ils ne les savent guère que par routine, & à force de les entendre chanter. Néanmoins de temps en temps ils en font de nouveaux, & feu l'empereur Cang hi en composait lui-même. Ces airs bien joués sur leurs instruments, ou chantés par une belle voix, ont de quoi plaire, même aux oreilles européennes.

La facilité avec laquelle par le moyen des notes nous retenons un air dès la première fois qu'on l'a entendu, surprit extrêmement le feu empereur Cang hi. En l'année 1679, il fit venir au palais le père Grimaldi & le père Pereira, pour toucher une orgue & un clavecin qu'ils lui avaient présentés autrefois. Il goûta nos airs d'Europe, & parût y prendre plaisir. Ensuite il ordonna à ses musiciens de jouer un air de la Chine sur un de leurs instruments, & il le joua lui-même avec beaucoup de grâce.

Le père Pereira prit ses tablettes, & y nota l'air tout entier pendant que les musiciens le chantaient. Quand ils eurent fini, le père le répéta sans manquer à un seul ton, & comme s'il se fut longtemps exercé à l'apprendre. L'empereur eut de la peine à le croire, tant il parut surpris. Il donna de grandes louanges à la justesse, à la beauté, & à la facilité de la musique d'Europe. Il admira surtout que ce père eût appris en si peu de temps un air, qui lui avait tant coûté à lui & à ses musiciens ; & que par le secours de quelques caractères il se le fut rendu si sensible, qu'il lui était impossible de l'oublier.

Pour s'en mieux convaincre, il en fit encore plusieurs fois l'épreuve. Il chanta plusieurs airs différents, que le père notait à mesure, & qu'il répétait incontinent après, dans la dernière justesse.

— Il faut l'avouer, s'écria l'empereur, la musique d'Europe est incomparable ; & ce père (parlant du père Pereira) n'a pas son semblable dans tout l'empire.

Description de l'empire de la Chine

Ce prince établit dans la suite une académie de musique, où il fit entrer tous ceux qui étaient les plus habiles en ce genre, & en donna le soin à son troisième fils, homme de lettres, & qui avait beaucoup lu. On commença par examiner tous les auteurs qui avaient écrit sur ce sujet, on fit faire tous les instruments à l'imitation des anciens, & sur les mesures assignées. Les défauts de ces instruments parurent, & on les corrigea sur les règles postérieures. Après quoi on fit un livre en quatre tomes, qui a pour titre, *La vraie doctrine du Ly lu, écrite par ordre de l'empereur*. A ces quatre tomes on en ajouta un cinquième des éléments de la musique européenne, fait par le père Pereira.

Les Chinois ont inventé huit sortes d'instruments de musique, qu'ils croient avoir le plus de rapport à la voix humaine. Les uns sont de métal, comme sont nos cloches ; d'autres sont faits de pierre, & un entr'autres qui ressemble en quelque chose à nos trompettes.

Il y en a de peaux comme nos tambours, & on en compte de diverses ^{p.267} sortes, dont quelques-uns sont si grands & si pesants, qu'il faut les appuyer sur une pièce de bois, afin de pouvoir en jouer. Ils ont aussi des instruments à cordes ; mais les cordes sont de soie, & rarement de boyaux. Telles sont leurs vielles dont jouent les aveugles, & leurs violons, qui n'ont les uns & les autres que trois cordes que l'on touche avec un archet.

Un autre instrument à sept cordes est fort estimé, & n'est pas désagréable, quand il est touché par une main habile. Ils se servent encore d'autres instruments, qui ne sont faits que de bois. Ce sont des tables assez larges qu'ils frappent les unes contre les autres. Les bonzes ont un petit ais qu'ils touchent avec assez d'art & en cadence.

Enfin ils ont des instruments à vent, comme sont des flûtes, de deux ou trois sortes, un autre composé de plusieurs tuyaux qui a quelque rapport à notre orgue, mais qui est fort petit, & se porte à la main. Il rend un son assez agréable.

*

Description de l'empire de la Chine

A musical score consisting of 15 staves of music. The notation is in a single system, likely for a single melodic line. The music is written in a treble clef with a common time signature (C). The score features a variety of rhythmic values, including eighth and sixteenth notes, and rests. There are several instances of fermatas and dynamic markings, such as a crescendo leading to a fermata. The piece concludes with a final cadence. A small circular logo with the letters 'D.H.' is visible in the bottom right corner of the score.

Airs chinois

Description de l'empire de la Chine

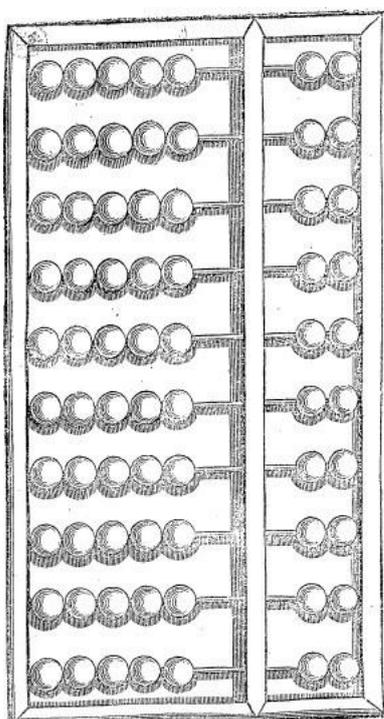
De leur arithmétique

Ils sont plus versés dans l'arithmétique, & l'on trouve dans leurs livres les quatre principales règles, qui apprennent à ajouter, à soustraire, à multiplier, & à diviser. Mais ce n'est point par le calcul qu'ils pratiquent ces règles, & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres composés de neuf figures & du zéro.

Ils se servent pour compter d'un instrument nommé Souan pan, qui est composé d'une petite planche traversée de haut en bas de dix à douze petites verges parallèles avec une séparation vers le milieu. Chacune de ces verges enfile des petites boules coulantes d'os ou d'ivoire. Les deux qui sont en haut se prennent chacune pour cinq unités, & les cinq qui sont en bas pour des unités.

En assemblant ces boules, ou en les retirant les unes des autres, ils comptent à peu près comme nous faisons avec des jetons ; mais avec une facilité & une promptitude si grande, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque vite qu'il lise un livre de compte. Nos Européens avec le secours de leurs chiffres, ne sauraient atteindre à la rapidité avec laquelle les Chinois supputent les sommes les plus considérables.

Souan pan, ou instrument dont les Chinois se servent pour compter.



Pé ouan leang ou millions de taëls.

Ouan leang ou dix mille taëls

Tsien leang ou mille taëls

Pé leang ou cent taëls

Ché leang ou dix taëls

Leang ou taël qui vaut cent sols

Tsien ou dix sols

Fuen ou sol

Li ou denier

Hao ou dixième partie d'un denier

Description de l'empire de la Chine

*

De leur géométrie

p.268 Pour ce qui est de leur géométrie, elle est assez superficielle. Ils n'ont que très peu de connaissance, & de la géométrie théorique qui démontre la vérité des propositions qu'on appelle théorèmes, & de la pratique qui apprend la manière de les appliquer à quelque usage particulier par la résolution des problèmes. S'ils se mêlent de résoudre quelques problèmes, c'est plutôt par induction, que par aucun principe qui les dirige. Ils ne manquent cependant ni d'habileté, ni d'exactitude à mesurer leurs terres, & à en marquer les bornes & l'étendue. La méthode dont ils usent pour arpenter, est facile & très sûre.

*

Des autres parties des mathématiques

Les autres parties des mathématiques, si l'on en excepte l'astronomie, dont je parlerai bientôt, ont été entièrement inconnues aux Chinois. Ce n'est que depuis un peu plus d'un siècle, & depuis l'entrée des premiers Missionnaires jésuites dans leur empire, qu'ils se sont aperçus de leur ignorance.

Cette nation naturellement orgueilleuse, se regardait comme la plus savante du monde, & elle jouissait en paix de cette réputation, parce qu'elle ne connaissait aucune autre nation qui ne fût moins éclairée qu'elle. Elle fut détrompée par l'habileté des missionnaires qui parurent à la cour. L'idée que ces missionnaires donnèrent de leur capacité, servit beaucoup à accréditer leur ministère, & à faire estimer la religion qu'ils prêchaient.

Le feu empereur Cang hi, dont la passion favorite était d'acquérir tous les jours de nouvelles connaissances, ne se lassait pas de les voir & de les entendre. Les jésuites de leur côté, voyant combien la protection de ce grand prince était nécessaire au progrès de l'Évangile, n'oublièrent rien pour piquer sa curiosité, & contenter le goût naturel qu'il avait pour les sciences.

Description de l'empire de la Chine

Ils lui donnèrent d'abord la connaissance de l'optique, en lui présentant un demi-cylindre d'une grandeur raisonnable, & qui était d'un bois fort léger. On avait mis au milieu de son axe un verre convexe, que l'on tournait vers les objets pour faire entrer au-dedans de ce tube les images qui s'y peignaient au naturel.

L'empereur, à qui ce spectacle était nouveau, y prit beaucoup de plaisir. Il souhaita qu'on lui fit dans son jardin de Peking une machine semblable, par laquelle, sans être aperçu, il pût voir tout ce qui se passerait dans les rues & les places voisines.

On prépara pour cela un verre objectif du plus grand diamètre ; & l'on fit dans la plus épaisse muraille du jardin une grande fenêtre en pyramide, dont la base donnait dans le jardin & la pointe vers la place. A cette pointe on plaça l'œil de verre vis-à-vis du lieu où il y a le plus grand concours de peuple. A la base on fit un assez grand cabinet fermé de tous côtés, & fort obscur.

Ce fût là que l'empereur vint avec les reines, pour considérer les vives images de tout ce qui se passait dans la place ; & cette vue lui plût extrêmement ; mais elle charma surtout les princesses qui ne pouvaient jouir autrement de ce spectacle, la coutume de la Chine ne leur permettant pas de sortir du palais.

Le père Grimaldi donna un autre spectacle des merveilles de l'optique dans le jardin des jésuites de Peking, qui étonna fort tous les Grands de l'empire. Il fit sur les quatre murailles quatre figures humaines, chacune de la longueur de la muraille qui était de cinquante pieds. Comme il avait parfaitement gardé les règles de l'optique, on n'y voyait de front que des montagnes, des forêts, des chasses, & autres choses de cette nature. Mais d'un certain point on y apercevait la figure d'un homme bien fait & bien proportionné.

L'empereur honora la maison des ^{p.269} jésuites de sa présence, & considéra ces figures fort longtemps & avec admiration. Les Grands & les principaux mandarins qui y venaient en foule, étaient dans la même surprise. Mais ce qui les frappait davantage, c'était de voir des figures

Description de l'empire de la Chine

si régulières & si exactes sur des murailles très irrégulières & entrecoupées de plusieurs portes & de fenêtres.

Il serait trop long de rapporter toutes les figures tracées confusément, & que l'on voyait distinctement d'un certain point, ou que l'on redressait avec des miroirs coniques, cylindriques, pyramidaux, & tant d'autres prodiges de l'optique que le père Grimaldi présentait aux plus beaux esprits de la Chine, & qui attiraient également leur surprise & leur admiration.

En matière de catoptrique, on présenta à l'empereur toutes sortes de verres & de lunettes pour le ciel, pour la terre, pour les grandes distances, pour les petites, pour grossir, diminuer, multiplier, réunir les objets.

Entre autres choses on lui donna premièrement un tube fait en prisme à huit faces, qui étant mis parallèle à l'horizon, représentait sur ses huit faces huit scènes différentes, & si vives, qu'on les eût pris pour les objets mêmes ; ce qui étant joint à la variété de la peinture, arrêta longtemps les yeux de l'empereur.

Secondement, on lui présenta un autre tube, où se trouvait un verre polygone, qui par ses différentes faces ramassait en une seule image, plusieurs parties de différents objets ; en sorte qu'au lieu d'un paysage, des bois, des troupeaux, & de cent autres choses représentées par le tableau, on voyait distinctement un visage humain, un homme entier, & quelque autre figure fort exacte.

Troisièmement, on lui fit voir un tube qui renfermait une lampe allumée, dont la lumière sortait par un petit trou d'un tuyau, au bout duquel était un verre de lunette. En y coulant successivement plusieurs petits verres peints de diverses figures, ces mêmes figures se représentaient sur la muraille opposée, d'une petitesse ou d'une grandeur prodigieuse, selon que la muraille était proche ou éloignée. Ce spectacle pendant la nuit ou dans un lieu fort obscur, causait autant de frayeur à ceux qui ignoraient l'artifice, qu'il faisait de plaisir à ceux qui en étaient instruits. C'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de lanterne magique.

Description de l'empire de la Chine

On n'oublia pas la perspective. Le père Bruglio donna à l'empereur trois tableaux, où les règles en étaient parfaitement gardées. Il en exposa trois copies dans le jardin des jésuites de Peking. Les mandarins, qui de toutes les parties de l'empire se rendaient dans cette grande ville, venaient les voir par curiosité, & en étaient également frappés. Ils ne pouvaient concevoir comment sur une toile fort unie on pouvait représenter des salles, des galeries, des portiques, des chemins, & des allées à perte de vue, & tout cela si naturellement, que du premier coup d'œil on y était trompé.

La statique eut son tour. On offrit à l'empereur une machine, qui n'avait pour principales pièces que trois roues dentées, & une main de fer. Avec cette machine un enfant élevait sans peine plusieurs milliers de livres, & tenait lui seul contre vingt hommes des plus robustes.

Par rapport à l'hydrostatique, on fit faire pour l'empereur des pompes, des canaux, des siphons, des roues, & plusieurs autres machines propres à élever l'eau au-dessus de sa source, & entr'autres une machine qu'on employa à enlever l'eau d'une rivière appelée les dix mille sources & à la faire décharger dans des terres du domaine de Sa Majesté, ainsi qu'elle l'avait souhaité.

Le père Grimaldi fit aussi présent à l'empereur d'une machine hydraulique, dont l'invention était assez nouvelle. On y voyait un jet d'eau continu, une horloge fort juste, les mouvements des cieux, & un réveil matin également juste.

^{p.270} Les machines pneumatiques ne piquèrent pas moins la curiosité de l'empereur. On fit faire d'un bois léger un chariot à quatre roues de la longueur de deux pieds. Au milieu l'on mit un vase d'airain plein de braise, & au-dessus un éolipile, dont le vent donnait par un petit canal dans une petite roue à ailes, semblables à celles des moulins à vent. Cette petite roue en faisait tourner une seconde avec un essieu, & par leur moyen faisait marcher le chariot deux heures entières. De peur que le terrain ne lui manquât, on le faisait marcher en rond en cette manière.

Description de l'empire de la Chine

A l'essieu des deux dernières roues, on attacha un timon, & à l'extrémité de ce timon un second essieu qui allait percer le centre d'une autre roue un peu plus grande que celles du chariot, & selon que cette roue était plus ou moins éloignée du chariot, elle décrivait un plus grand ou un plus petit cercle.

On appliqua aussi ce principe de mouvement à un petit navire porté sur quatre roues. L'éolipile était caché au milieu du navire : & le vent sortant par deux autres petits canaux, enflait ses petites voiles, & le faisait tourner en rond fort longtemps. L'artifice en était caché, & l'on entendait seulement un bruit semblable à celui du vent, ou à celui que l'eau fait autour d'un vaisseau.

J'ai déjà parlé d'une orgue qui avait été présentée à l'empereur. Comme elle était très petite & défectueuse en beaucoup de choses, le père Pereira en fit faire une plus grande, qu'il plaça dans l'église des jésuites de Peking.

La nouveauté & l'harmonie de cet instrument, charma les Chinois. Mais ce qui les étonna davantage, c'est que cette orgue jouait d'elle-même des airs d'Europe & de la Chine, & faisait même quelquefois un fort agréable mélange des deux musiques.

On sait, & je l'ai dit ailleurs, que ce qui donna au père Ricci une entrée favorable à la cour de l'empereur, ce fut une horloge & une montre sonnante, dont il lui fit présent. Ce prince en fut si charmé, qu'il fit bâtir exprès une tour magnifique pour placer l'horloge ; & comme la reine sa mère avait envie de la montre, parce qu'elle sonnait, l'empereur qui ne voulait point s'en défaire, eut recours à une industrie. Il eût soin qu'on la lui montrât sans monter la sonnerie, afin que ne la trouvant pas à son gré, elle la lui renvoyât : ce qu'elle fit en effet.

On ne manqua pas de satisfaire dans la suite le goût de l'empereur. On fit venir d'Europe quantité de ces sortes d'ouvrages. Les princes chrétiens remplis de zèle pour la conversion d'un si grand empire, aidèrent les missionnaires de leurs libéralités, & les cabinets de

Description de l'empire de la Chine

l'empereur furent bientôt remplis de toutes sortes d'horloges, dont la plupart étaient d'une invention rare, & d'un travail extraordinaire.

Le père Pereira qui avait un talent singulier pour la musique, fit placer une grande & magnifique horloge au haut de l'église des jésuites. Il avait fait faire quantité de petites cloches, suivant les proportions de l'harmonie, & les avait placées dans une tour destinée à cet usage. Chaque marteau était attaché à un fil de fer qui le faisait lever & tomber sur la cloche en même temps. Au-dedans de la tour il avait mis un grand tambour, sur lequel des airs de la Chine étaient notés avec des petites pointes. Immédiatement avant l'heure le tambour se trouvait dégagé de quelques dents de roue qui le tenaient arrêté & suspendu. Il suivait aussitôt le mouvement d'un grand poids pendu à sa circonférence. Il attrapait avec ses pointes le fil de fer de chaque marteau. Chaque cloche sonnait à son tour, suivant les règles, & l'on entendait distinctement un des plus beaux airs du pays, lequel était suivi de l'heure, que la grosse cloche marquait d'un son plus fort.

Ce spectacle fut également nouveau pour la cour & pour la ville : les grands ^{p.271} & les petits y accoururent. L'église, toute grande qu'elle est, ne pouvait contenir la foule prodigieuse des peuples qui allaient & venaient sans cesse : ils se succédaient continuellement les uns aux autres, & quoique la plupart fussent infidèles, on avait la consolation de les voir se prosterner respectueusement devant une image du Sauveur, & lui adresser humblement leurs prières.

Il ne paraissait aucun de ces phénomènes extraordinaires du ciel, tels que sont les parélies, les iris, les couronnes du soleil & de la lune, que l'empereur n'appelât aussitôt les missionnaires dans son palais, pour lui en expliquer les causes. On fit plusieurs livres sur ces merveilles de la nature ; & pour confirmer ces explications d'une manière plus sensible, on fit construire une machine, dont l'artifice représentait ce que la nature faisait voir dans le ciel.

C'était un tambour bien fermé par dehors, & blanchi au dedans. La surface intérieure représentait la surface du ciel : la lumière du soleil y entraient par une petite ouverture, & passant au travers d'un prisme de

Description de l'empire de la Chine

verre à trois faces, allait tomber sur un petit cylindre fort poli : de cet essieu elle rejaillissait sur la concavité du tambour, y peignait parfaitement toutes les couleurs de l'iris, & marquait en même temps le parallèle que le soleil parcourait ce jour-là.

La même lumière du soleil réfléchi d'une petite partie de l'essieu, après l'avoir aplatie, faisait voir sur le ciel artificiel l'image du soleil ou le parélie. Par d'autres réfractions & réflexions, on faisait voir les couronnes du soleil & de la lune, & tous les autres phénomènes des couleurs célestes, selon que l'on inclinait plus ou moins le verre triangulaire vers l'essieu cylindrique.

On offrit pareillement à l'empereur des thermomètres, pour lui faire connaître les divers degrés de la chaleur ou de la froideur de l'air. On y ajouta un hygromètre fort exact, pour lui faire voir les différents degrés d'humidité & de sécheresse. C'était un tambour d'un assez grand diamètre suspendu à une corde de boyau assez gros, & d'une longueur raisonnable, & parallèle à l'horizon. Au moindre changement d'humidité & de sécheresse ce nerf se resserre ou se relâche, & fait tourner le tambour tantôt à droite, tantôt à gauche, & bande ou lâche à droite ou à gauche sur la circonférence du tambour un fil fort délié qui tire une petite pendule, laquelle marque les différents degrés d'humidité d'un côté, & de l'autre les degrés de sécheresse.

Toutes ces différentes inventions de l'esprit humain, jusqu'alors inconnues aux Chinois, rabattirent un peu leur fierté naturelle, & leur apprirent à ne pas avoir tant de mépris pour les étrangers. Ils changèrent même d'idée à l'égard des Européens, qu'ils commençaient à regarder comme leurs maîtres.

*

De leur astronomie

Il n'y avait que sur l'astronomie qu'ils se croyaient toujours les premiers hommes du monde. Il faut convenir qu'il n'y a point de nation qui s'y soit si constamment appliquée. Les Chinois ont observé dans tous les temps ; & leurs observations astronomiques sont aussi anciennes que

Description de l'empire de la Chine

leur empire. Ils ont toujours entretenu des gens, qui remarquaient jour & nuit tout ce qui arrivait dans le ciel, & c'est ce qui a fait de tout temps une des principales occupations des gens de lettres.

Leur attention à examiner le cours des astres, est une preuve qu'ils ont beaucoup retenu des manières de ces premiers Hébreux, dont il est aisé de juger qu'ils sont immédiatement descendus, & qu'ils ont peuplé la Chine peu après le temps du déluge.

Leur attention à observer, était regardée comme une chose si importante, que les lois punissaient même de mort la négligence de ceux à qui l'État avait p.272 confié cet emploi. C'est ce qu'on voit dans un de leurs plus anciens livres, intitulé le *Chu king*. Yn, général des Troupes de Tchong kang, parle ainsi :

« Il faut vous rapporter les belles instructions que nous a faites le grand Yu... Suivant ces instructions, les anciens princes qui ont donné la première forme à cet empire, n'ont eu un si heureux succès, que par ce qu'ils étaient attentifs aux volontés du Ciel, & qu'ils s'y conformaient dans leur conduite, les ministres qu'ils avaient auprès d'eux n'ayant d'autres vues que celles de la vertu. Nous voyons aujourd'hui Hi & Ho plongés dans le vin & la débauche, ne faire aucun cas de nos bonnes coutumes, & s'oublier entièrement de leur devoir. Le premier jour de la lune, qui était en même temps l'équinoxe d'automne, sur les huit heures du matin, il y a eu une éclipse du soleil hors la constellation Fang ¹ ; & Hi & Ho font semblant de n'en rien savoir. Nos anciens empereurs punissaient sévèrement ceux qui étant chargés d'examiner les mouvements célestes, ne les avaient pas exactement prévus. Il est écrit dans les lois qu'ils nous ont laissées, que si le temps de quelque évènement céleste n'est pas bien marqué dans le calendrier, ou qu'on ne l'ait pas prévu, l'une & l'autre négligence doit être punie de mort.

¹ Le Scorpion.

Description de l'empire de la Chine

Il est aisé de voir qu'il faut que ces princes, qu'il appelle anciens, aient vécu longtemps avant Yao & Chun, dont il était contemporain. Si ces anciens empereurs avaient porté des lois si rigides contre les mathématiciens négligents, il fallait que l'empire fût déjà sur un bon pied. Cette éclipse a été vérifiée par plusieurs mathématiciens jésuites, & elle est telle qu'elle n'a pu paraître que dans les pays orientaux, & nullement en Europe, ni en Asie hors de la Chine.

L'exactitude avec laquelle Confucius a rapporté les éclipses dans son livre qui a pour titre *Tchun tsiou*, fait regretter ce qui s'est perdu en ce genre dans les commencements de l'ancienne histoire de cette nation, & fait connaître combien les Chinois ont toujours eu à cœur de tenir compte de ce qui pouvait assurer la postérité de la certitude des temps qui les avaient précédés.

De trente-six éclipses du soleil que Confucius rapporte, il n'y en a que quatre, dont deux sont fausses, & deux sont douteuses : toutes les autres sont sûres : elles ont été souvent vérifiées par les astronomes chinois sous les dynasties des Han, des Tang, & des Yuen.

Plusieurs Européens ne voulant s'en fier qu'à eux-mêmes, s'en sont assurés par leurs propres calculs. Le père Adam Schaal a calculé & vérifié l'éclipse de Tchong kang, arrivée 2155 ans avant Jésus-Christ, & en a supputé plusieurs du *Tchun tsiou*, dont il fit imprimer le calcul en chinois.

Les pères Kegler & Slavisek, jésuites allemands, ont aussi vérifié cette éclipse & plusieurs autres. Le père Gaubil les a toutes examinées, & à quatre près, le calcul les a donné très réelles au temps & au jour marqué par les Chinois, de quelque table astronomique qu'il se soit servi.

L'observation de l'éclipse du soleil de l'an 2155 avant Jésus-Christ, se trouve dans le *Chu king*, comme le remarque le père Gaubil, & comme l'assurent unanimement les interprètes depuis plus de cent ans avant Jésus Christ, dont l'astronomie cite cette éclipse. Elle est dans le texte de l'histoire chinoise la plus ancienne qu'on ait.

Description de l'empire de la Chine

L'éclipse de 776 ans avant Jésus-Christ, est dans le texte du *Chi king*, dans l'astronomie des Han, & dans le texte de l'histoire.

Les observations du *Tchun tsiou* sont dans ce livre & dans les commentaires faits par des auteurs fort près du temps de Confucius. La plupart de ces ^{p.273} éclipses sont encore dans le texte de l'histoire chinoise.

Les éclipses du *Chu king*, du *Chi king*, & du *Tchun tsiou* sont calculées dans les astronomies des dynasties Tang & Yuen ; astronomies faites sûrement du temps de ces dynasties.

Pour toutes les autres observations, elles sont tirées des textes de l'Histoire, faite du temps même des dynasties, sous lesquelles sont rapportées les observations. Elles sont encore dans les astronomies faites du temps de ces dynasties, & tout cela est dans la grande histoire chinoise, dite Nien y sse.

Je me suis assuré des termes de l'astronomie chinoise, poursuit le père Gaubil. J'ai su certainement les formes de l'année, & j'ai connu sûrement les cycles d'années & de jours des Chinois. J'ai trouvé quantité d'observations correspondantes à celles d'Europe & d'Asie. J'ai vérifié par le calcul beaucoup d'observations, & j'ai vu que c'étaient des observations, & non des calculs faits après coup, au moins pour la plupart. Que faut-il davantage pour vérifier une époque ; & qu'ont fait de plus ceux qui ont employé les éclipses rapportées par Hérodote, Thucydide, Plutarque, Dion, &c.

A ces témoignages, qui prouvent l'ancienneté de l'astronomie chinoise, je joindrai les remarques du père Gaubil, qui en a fait une étude particulière, & qui, depuis qu'il est à la Chine, n'a rien voulu ignorer de l'habileté des anciens Chinois en fait d'astronomie. Voici comme il s'en explique dans deux lettres adressées au père Souciet, & qu'on trouve dans le nouveau volume d'observations mathématiques, astronomiques, &c. que ce père donna au public en l'année 1729.

On a l'état du ciel chinois, dit le père Gaubil, fait plus de 120 ans avant Jésus-Christ. On y voit le nombre & l'étendue de leurs

Description de l'empire de la Chine

constellations, & à quelles étoiles ils faisaient alors répondre les solstices & les équinoxes, & cela par observation. On y voit la déclinaison des étoiles, la distance des tropiques, & des deux pôles.

Les Chinois ont connu le mouvement d'occident en orient pour le soleil & la lune, les planètes, & même les étoiles, quoique pour celles-ci, ils n'aient déterminé leur mouvement que 400 ans après Jésus-Christ. Ils ont assez bien connu le mois solaire, & le mois lunaire. Ils ont donné à Saturne, à Jupiter, à Mars, à Venus, & à Mercure des révolutions assez approchantes des nôtres. Ils n'ont jamais été au fait des règles des rétrogressions & stations ; & comme en Europe, de même parmi les Chinois, les uns ont fait tourner les cieux & les planètes autour de la terre, & les autres ont tout fait tourner autour du soleil. Ceux-ci sont en petit nombre ; & même dans les calculs rapportés, on ne voit point de vestiges de ce système : ce n'est que dans les écrits de quelques particuliers.

Je ne suis point encore assez au fait, ajoute le père Gaubil, de la méthode que suivaient les Chinois pour calculer les éclipses. Mais je sais qu'ils exprimaient en nombre la qualité des éclipses, les termes écliptiques, la visibilité, &c. Ces nombres sont écrits plus de cent ans avant Jésus-Christ. On a de ce temps-là des résultats assez bons d'éclipses, mais ces nombres sont obscurs, & peu de Chinois aujourd'hui sont au fait là dessus.

Le père Kegler, président du tribunal des mathématiques, a une vieille carte chinoise d'étoiles, faite bien longtemps avant que les jésuites missent le pied à la Chine. Les Chinois y ont marqué le lieu des étoiles qu'on ne voit qu'avec des lunettes, & elles sont marquées assez juste dans l'endroit où on les voit avec les lunettes, ayant égard au mouvement propre des étoiles.

Depuis la dynastie des Han, qui régnaient avant Jésus-Christ, on voit des ^{p.274} traités d'astronomie ; & par la lecture de ces livres, on juge que les Chinois ont assez bien connu depuis plus de deux mille ans la quantité de l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours à près de six heures ; qu'ils ont connu de même le mouvement diurne du soleil &

Description de l'empire de la Chine

de la lune ; qu'ils ont su observer les hauteurs méridiennes du soleil par l'ombre des gnomons ; & qu'ils calculaient passablement ces ombres pour en déduire la hauteur du pôle & la déclinaison du soleil ; qu'ils ont su assez bien l'ascension droite des étoiles, & le temps où elles passaient par le méridien ; comment les mêmes étoiles dans la même année se lèvent ou se couchent avec le soleil ; & comment elles passent au méridien, tantôt au lever & tantôt au coucher du soleil ; qu'ils ont donné des noms aux étoiles ; & qu'ils ont partagé le ciel en constellations différentes ; qu'ils y rapportaient le lieu des planètes ; qu'ils distinguaient les étoiles, & qu'ils avaient des signes pour les distinguer. Enfin, conclut le père Gaubil, la lecture de l'histoire chinoise démontre qu'on a toujours eu à la Chine la connaissance de beaucoup des choses d'astronomie.

Il y a plus de quatre mille ans, si l'on en croit leur histoire, qu'ils ont établi une espèce de cycle solaire, ou de révolution, pour la supputation de leurs annales, comme les Grecs avaient leurs Olympiades. Ce cycle est de soixante ans, & il est parmi eux comme une espèce de siècle pour l'ordre de leur histoire.

Le père Nicolas Trigault, qui entra à la Chine en l'année 1619 & qui lut plus de cent volumes de leurs annales, assure que les observations célestes des Chinois ont commencé peu de temps après le déluge, & qu'ils ont fait ces observations, non pas selon les heures & les minutes, comme nous faisons, mais par des degrés entiers ; qu'ils ont observé grand nombre d'éclipses avec l'heure, le jour, le mois, & l'année en laquelle elles sont arrivées, mais non pas avec la durée ni avec la quantité de l'obscurité ; qu'enfin ils ont beaucoup plus remarqué de comètes & de nouvelles étoiles, que nos astronomes européens n'en ont observé. Toutes ces observations, tant d'éclipses que de comètes & de conjonctions, ne servent pas peu à assurer leur chronologie.

Leur année est composée de trois cent soixante-cinq jours, & un peu moins de six heures, & sur l'époque réglée du solstice d'hiver, qui était le point fixe de leurs observations, comme le premier degré du signe du Bélier est le nôtre, comptant de cent en cent degrés, ils calculaient les

Description de l'empire de la Chine

mouvements des planètes, & ajustaient toutes choses avec des tables d'équations. Il y en a qui conjecturent qu'ils les ont reçues des Arabes, qui entrèrent avec les Tartares dans la Chine. Ils avaient bien longtemps auparavant la science des nombres, sous laquelle ils voilaient les secrets de leur politique, qui ne s'enseignaient qu'aux princes. Ils avaient déjà depuis longtemps un grand observatoire sur une haute montagne auprès de Nan king avec des édifices & des instruments propres à observer. Tous ces instruments étaient de bronze jeté, & si bien faits pour la variété de leurs ornements, que le père Matthieu Ricci, qui les vit l'an 1599, avoue qu'il n'en a point vu de si beaux en nul endroit de l'Europe. Il y avait plus de 250 ans qu'ils étaient exposés à toutes les injures de l'air, sans avoir reçu le moindre dommage.

Entre ces instruments était un grand globe, avec tous les cercles parallèles & les méridiens gravés & distingués par degrés. Il était si grand que trois hommes n'auraient pu l'embrasser. Il était élevé sur un grand cube de bronze, & ce cube s'ouvrait d'un côté pour faire entrer au dedans un homme qui put tourner ce globe, selon qu'il était ^{p.275} nécessaire, & au gré des observateurs. Il n'y avait sur ce globe, ni figures d'étoiles, ni figure de terre ou de pays. Ainsi il servait également pour les observations du ciel & de la terre.

Il y avait en second lieu une sphère de deux brasses de diamètre avec son horizon, & à la place des cercles étaient des armilles doubles, dont les travers représentaient les cercles ordinaires de la sphère, & tous étaient divisés en trois cent-soixante-cinq degrés, & chaque degré en autant de minutes. Au milieu du globe de la terre était une espèce de canon d'arquebuse percé, qui se tournait de tous côtés au gré des observateurs, pour regarder les étoiles, & pour en marquer le lieu sur les degrés que marquait la situation de ce canon.

Le troisième instrument était un cadran élevé de quatre ou cinq brasses sur une grande table de pierre tournée directement au nord, avec un petit canal pour s'assurer par le moyen de l'eau, si la pierre était à plein sur l'horizon, & le style à angles droits : l'un & l'autre

Description de l'empire de la Chine

étaient divisés par degrés, pour observer par le moyen de l'ombre les vrais points des solstices & de l'équinoxe.

La plus grande des machines était composée de trois ou quatre astrolabes joints l'un à l'autre avec leur alidade & leurs pinnules, pour observer : l'un incliné au midi représentait l'équinoxial, l'autre qui le croisait, représentait le méridien. Celui-ci était mobile pour le conduire où l'on voulait, aussi bien qu'un troisième qui servait de vertical, selon qu'on le voulait tourner. Leurs degrés étaient distingués par de petits boutons, afin qu'on les pût compter, & même observer pendant l'obscurité.

Les usages de ces instruments & de chacune de leurs parties, étaient marqués en caractères chinois avec les noms de leurs constellations, qui sont au nombre de vingt-huit, comme je le dirai dans la suite, & qui répondent à nos douze lignes. Ils semblent avoir été faits pour l'élévation de trente-six degrés.

Il y avait à Peking des instruments tout à fait semblables, & qui étaient apparemment sortis de la même main. Ils étaient placés dans un observatoire peu considérable par sa situation, par sa figure, & par le bâtiment. Quand on était entré dans une cour d'une médiocre situation, on voyait un petit corps de logis servant de logement à ceux auxquels on avait confié la garde de l'observatoire. A droite en entrant, on montait par un escalier fort étroit sur une tour carrée, semblable à celles dont on fortifiait autrefois les murailles des villes. Elle était attachée en dedans aux murs de Peking, & élevée seulement au-dessus du rempart de dix à douze pieds. C'était sur la plate-forme de cette tour que les astronomes chinois avaient placé leurs machines, lesquelles en occupaient tout l'espace.

Le père Verbiest les ayant jugées inutiles pour les observations astronomiques, persuada à l'empereur de les faire retirer, pour en placer d'autres de sa façon. Les machines sont encore dans une salle qui joint la tour, ensevelies dans la poussière & dans l'oubli.

« Nous ne les vîmes, dit le père le Comte, qu'au travers d'une

Description de l'empire de la Chine

fenêtre grillée. Elles nous parurent fort grandes & bien fondues, d'une forme approchante de nos anneaux astronomiques. C'est tout ce que nous pûmes découvrir. On avait néanmoins jeté dans une cour écartée un globe céleste de bronze de trois pieds ou environ de diamètre. Nous le vîmes de plus près. La figure était un peu ovale ; les divisions peu exactes, & tout l'ouvrage assez grossier.

On a pratiqué tout auprès un gnomon dans une salle basse (continue le père le Comte). La fente par où passe le rayon du soleil, élevée environ de huit pieds, est horizontale & formée de deux portions de cuivre soutenues en l'air, qui peuvent en tournant ^{p.276} s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour agrandir ou rétrécir l'ouverture.

Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu, & sur la longueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, divisée par des lignes transversales, qui ne sont ni finies ni fort exactes. Tout autour de la table on a creusé de petits canaux pour recevoir l'eau qui sert à la mettre de niveau. C'est en matière d'ouvrage chinois ce que j'ai vu de moins mauvais, & qui pourrait être de quelque usage entre les mains d'un bon observateur.

Dans la ville de Teng fong, ville du troisième ordre de la province de Ho nan, que les Chinois ont cru être le milieu du monde, parce qu'elle est au milieu de leur empire, on voit encore une tour, du haut de laquelle on assure que Tcheou kong, le plus habile mathématicien qu'aient eu les Chinois plus de 1.200 ans avant la naissance de Ptolémée, faisait ses observations, passant les nuits entières à considérer le lever, les mouvements, & les figures des constellations.

Il se servait pour ses observations d'une grande table de bronze couchée horizontalement, sur laquelle s'élevait une longue plate bande du même métal en forme de style, l'une & l'autre distinguées par degrés, pour observer les projections de l'ombre quelques jours avant le solstice, & quelques jours après, afin d'en remarquer le point précis,

Description de l'empire de la Chine

& la rétrogradation du soleil, qui était la seule époque de leurs observations, ainsi que je l'ai remarqué.

L'attachement & l'application qu'ont toujours eu les Chinois aux observations célestes, leur a fait ériger un tribunal d'astronomie, qui est un des plus considérables de l'empire, & qui dépend du tribunal des rites, auquel il est subordonné.

De quarante-cinq en quarante-cinq jours ce tribunal est obligé de présenter à l'empereur une figure céleste où soit marquée la disposition du ciel, & les changements qui doivent se faire dans l'air selon les variations des saisons, avec les prédicions des maladies, sécheresses, disette de vivres, & les jours auxquels il y aura vent, pluie, grêle, tonnerre, neige & autres choses semblables, à peu près comme nos astrologues les marquent dans les almanachs.

Outre ces observations, le principal soin de ce tribunal est de calculer les éclipses, & d'avertir l'empereur par une requête, du jour, de l'heure, & de la partie du ciel auxquels l'éclipse arrivera, combien elle durera, & de combien de doigts elle sera.

Ce compte doit se rendre à l'empereur quelques mois avant que l'éclipse arrive : & comme la Chine est divisée en quinze provinces fort étendues, il faut calculer ces éclipses suivant la longitude & la latitude de chaque première ville de toutes ces provinces, & en envoyer le type par tout l'empire, parce qu'il faut rendre raison de tout à une nation très curieuse, & également attentive à ces phénomènes.

Le tribunal des rites & les colao gardent ces observations & ces prédictions, & ont le soin de les envoyer dans toutes les provinces & toutes les villes de l'empire, pour y être observées à la manière de Peking, où est la cour. Voici les cérémonies qui s'y observent.

Quelques jours avant que l'éclipse doit arriver, le tribunal des rites fait afficher en gros caractères dans un lieu public, le jour, l'heure, & la minute à laquelle commencera l'éclipse, en quel lieu du ciel elle se verra, combien elle durera, quand l'astre commencera à s'obscurcir, combien de temps il sera obscurci, & quand il sortira de l'obscurité.

Description de l'empire de la Chine

Il fait aussi avertir les mandarins de tous les ordres, afin qu'ils se trouvent selon la coutume avec les habits & les marques de leur dignité dans la cour du tribunal de l'astronomie, pour attendre le moment auquel l'éclipse doit ^{p.277} commencer. Ils ont tous de grandes tables où l'éclipse est figurée, & ils s'occupent à considérer ces tables, & à raisonner ensemble sur les éclipses.

Au moment qu'ils s'aperçoivent que le soleil ou la lune commence à s'obscurcir, ils se jettent tous à genoux, & frappent la terre du front. En même temps on entend un bruit épouvantable de tambours & de timbales par toute la ville, suivant la ridicule persuasion où étaient autrefois les Chinois, que par ce bruit ils secouraient le soleil ou la lune, & empêchaient que le dragon céleste ne dévorât des astres si nécessaires.

Quoique les savants & les gens de qualité soient parfaitement détrompés de cette ancienne erreur, & qu'ils soient bien persuadés que ces éclipses sont des effets purement naturels, ils ne laissent pas de continuer leur ancienne cérémonie, tant ils sont attachés à leurs usages. Ces cérémonies se pratiquent de la même manière dans tous les lieux de l'empire.

Tandis que les mandarins sont ainsi prosternés, il y en a d'autres à l'observatoire, qui examinent attentivement le commencement, le milieu, & la fin de l'éclipse, & qui comparent leurs observations avec les figures qu'on leur a données. Ils portent ensuite ces observations signées & scellées de leur sceau, pour être présentées à l'empereur, lequel de son côté observe l'éclipse dans son palais avec la même attention. Les mêmes cérémonies se pratiquent dans tout l'empire.

Le principal ouvrage de ce tribunal est le calendrier qui se distribue chaque année dans tout l'empire. Il n'y a point de livre dans le monde dont il se fasse tant de copies, ni que l'on publie avec tant de solennité. Il y a toujours à la tête un édit de l'empereur, par lequel il est défendu sous peine de la vie de se servir d'un calendrier différent, ou d'entreprendre d'en publier quelque autre, ou d'y rien altérer sous quelque prétexte que ce soit. Il faut nécessairement en tirer plusieurs

Description de l'empire de la Chine

millions d'exemplaires, parce qu'il n'y a personne à la Chine, qui ne veuille avoir ce livre, pour se régler pendant le cours de l'année.

Trois tribunaux sont établis à Peking, pour dresser autant de calendriers qui doivent être présentés à l'empereur. L'un de ces tribunaux est auprès de l'observatoire. Le second, où l'on explique la théorie des astres, & les moyens de calculer, est une espèce d'école publique pour les mathématiques. Enfin le troisième, qui est assez près du palais de l'empereur, est celui où se traitent toutes les affaires qui regardent l'astronomie, & où s'expédient tous les actes qui concernent cette science.

Comme il y a trois tribunaux pour les mathématiques, il y a aussi trois classes de mathématiciens ; & même autrefois des astrologues mahométans en composaient une quatrième, qui ne subsiste plus.

C'est la première de ces classes qui est chargée de dresser le calendrier, de calculer les éclipses du soleil & de la lune, & de faire toutes les autres supputations astronomiques.

On met au jour tous les ans trois sortes de calendriers en langue tartare & en langue chinoise. Le plus petit des trois, qui est le calendrier commun, distingue l'année par des mois lunaires, avec l'ordre des jours de chaque mois, l'heure & les minutes du lever & du coucher du soleil pour chaque jour, la durée des jours & des nuits, selon les diverses élévations des pôles de chaque province, l'heure & les minutes des conjonctions & des oppositions du soleil & de la lune ; c'est-à-dire, les nouvelles & les pleines lunes, les premiers & les derniers quartiers que les astronomes nomment les quadratures de cet astre, l'heure & les minutes de l'entrée du soleil dans chaque signe, & chaque demi-signes du Zodiaque. Car les Chinois, ainsi que je l'ai dit, & que je l'expliquerai plus bas, distinguent ^{p.278} autrement que nous les constellations, & font vingt huit signes du zodiaque, auxquels ils donnent autant de noms différents.

Le second calendrier est celui des mouvements des planètes, qui sont observés exactement pour chaque jour, de la manière dont ils doivent paraître dans le ciel. C'est un livre semblable aux éphémérides

Description de l'empire de la Chine

d'Argolus, qui marquent tous les jours le lieu du ciel où se trouve chaque planète, avec un calcul exact des heures & des minutes de leur progrès. Ils y ajoutent pour chaque planète la distance qu'elle a avec la première étoile de la constellation la plus prochaine des vingt-huit qui distinguent parmi eux tout le ciel, & ils marquent les degrés & les minutes de cette distance. Ils mettent aussi le jour, l'heure, & les minutes auxquelles chaque planète entre dans chaque signe ; mais on n'y marque point d'autres aspects que les seules conjonctions.

Le troisième calendrier qui se présente seulement à l'empereur & manuscrit, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planètes, & les approches des étoiles fixes dans l'étendue d'un degré de latitude avec leurs justes distances : ce qui demande une grande exactitude dans les calculs & les supputations.

C'est pourquoi tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq mathématiciens sur la tour qui observent continuellement le ciel. L'un considère attentivement ce qui se passe du côté du zénith, l'autre a les yeux tournés du côté de l'orient ; le troisième vers l'occident ; le quatrième au midi, & le dernier au septentrion, afin d'être exactement instruits de ce qui se passe aux quatre parties du monde. Ils en doivent tenir un compte exact, qu'ils présentent tous les jours aux présidents du tribunal des mathématiques, & par eux à l'empereur. Leurs observations sont marquées par des écrits & des figures, avec le nom & le seing de ceux qui les ont faites, & de l'heure à laquelle ils les ont faites.

L'année des Chinois commence par la conjonction du soleil avec la lune, ou par la nouvelle lune la plus proche du quinzième degré d'Aquarius, qui est selon nous un signe où le soleil entre vers la fin de janvier, & y demeure presque tout le mois de février. Ils font de ce point là le commencement de leur printemps. Le quinzième degré du Taureau est le point qui détermine pour eux le commencement de l'été ; le quinzième du Lion, celui de l'automne ; & le quinzième du Scorpion celui de l'hiver.

Ils ont douze mois lunaires entre lesquels il y en a de petits, qui ne sont que de vingt-neuf jours, & de grands, qui sont de trente. Tous les

Description de l'empire de la Chine

cinq ans ils ont des intercalaires pour ajuster les lunaisons avec le cours du soleil. Ils divisent, comme nous, les semaines selon l'ordre des planètes, à chacune desquelles ils assignent quatre constellations, une par jour, tellement qu'après les vingt-huit qui se succèdent de sept en sept, ils retournent à la première.

Leur jour commence, comme le nôtre, à minuit, & s'étend jusqu'à un autre minuit ; mais ils ne le divisent qu'en douze heures égales, dont chacune fait deux des nôtres. Ils ne les comptent pas, comme nous, par des nombres, mais par des noms & des figures particulières.

Ils divisent encore le jour naturel en cent parties, & chacune de ces parties en cent minutes : en sorte que son étendue est de dix mille minutes qu'ils observent d'autant plus exactement, qu'ils sont pour la plupart dans cette persuasion ridicule, qu'en tous ces temps il y a des moments heureux ou malheureux, selon la position du ciel & les divers aspects des planètes. Selon eux l'heure de minuit est heureuse, parce que, disent-ils, c'est l'heure à laquelle le monde fut créé. Ils croient de même qu'à la ^{p.279} seconde, la terre fut produite, & l'homme formé à la troisième.

Cette sorte de charlatans qui ne cherchent qu'à tromper par le secours de l'astrologie judiciaire, & qui prédisent les évènements par la situation des planètes, & par leurs différents aspects, ne laissent pas de s'accréditer auprès des esprits faibles & superstitieux. Ils font la distinction des heures qui sont propres à chaque chose, à peu près comme le calendrier de nos bergers, où l'on marque par des figures quand il faut se faire saigner, prendre médecine, tondre les brebis, couper les cheveux, faire voyage, couper les bois, semer, planter, &c. Ils marquent les temps propres à demander des grâces à l'empereur, à honorer les morts, à faire des sacrifices, à se marier, à entreprendre des voyages, à bâtir des maisons, à inviter ses amis, & tout ce qui peut regarder les affaires publiques & particulières : ce que plusieurs observent si scrupuleusement, qu'ils n'oseraient rien faire contre l'ordre du calendrier, qu'ils consultent comme leur oracle.

Voici à peu près la manière dont ils dressent leurs pronostics. Ils prennent dix caractères qu'ils attribuent à l'année, & dont chacun

Description de l'empire de la Chine

signifie un des cinq éléments ; car ils en reconnaissent tout autant, ainsi que je le dis ailleurs. Ils les combinent en soixante diverses manières avec les noms des douze heures du jour. Puis ils considèrent les vingt-huit constellations, qui ont chacune une planète dominante : & sur les propriétés de l'élément, de la constellation, & de la planète mêlés ensemble, ils forment leurs conjectures sur le bon ou mauvais succès des évènements. Ils ont des volumes entiers de ces bagatelles.

Quand on voulut charger les missionnaires du calendrier, ils s'en excusèrent. L'empereur parut surpris :

— Hé quoi ! leur dit-il, vous m'avez dit souvent que c'était la charité envers le prochain qui vous avait conduit à la Chine : ce que je vous demande est très important au bien public ; quelle raison pouvez-vous avoir de ne pas accepter ce travail ?

Les Pères répondirent qu'ils craignaient qu'on ne leur attribuât les superstitions ridicules qui s'ajoutent au calendrier.

— Ce n'est pas là ce que je souhaite, répliqua l'empereur ; cela ne vous regardera point, & je n'ajoute pas plus de foi que vous à ces imaginations ridicules. Ce que je vous demande, c'est ce qui concerne le calendrier, & qui n'a de rapport qu'à l'astronomie.

Alors les Pères se rendirent aux volontés de l'empereur ; mais ils firent une déclaration publique, par laquelle ils protestèrent que non seulement ils n'avaient nulle part à ces folies, mais qu'ils les condamnaient absolument, le succès des actions des hommes ne dépendant nullement de l'influence des astres, mais de la sagesse avec laquelle ils se conduisent. Le feu empereur Cang hi, qui avait trop d'esprit & de sens pour donner dans de semblables extravagances, comme il l'avait témoigné lui-même, approuva fort qu'ils s'expliquassent de la sorte.

Ce calendrier dont je viens de parler, doit se donner à l'empereur pour l'année suivante, le premier jour du second mois de l'année. Quand l'empereur l'a vu & approuvé, les petits officiers du tribunal

Description de l'empire de la Chine

appliquent sur chaque jour les superstitions dont j'ai parlé plus haut. Dans la suite, par ordre de l'empereur, on le distribue aux princes, aux seigneurs, aux grands officiers de Peking, & on l'envoie dans chaque province au vice-roi, qui le remet au trésorier-général de la même province. Celui-ci le fait imprimer, le distribue à tous les gouverneurs particuliers, & conserve les planches dans son tribunal.

A la tête de ce calendrier imprimé en forme de livre, est en couleur rouge le grand sceau du tribunal de l'astronomie, avec l'édit de l'empereur, qui défend sous peine de la vie, d'en suivre ou d'en publier un autre.

La distribution de ce calendrier se ^{p.280} fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là tous les mandarins de la ville de Peking se rendent de grand matin au palais. D'un autre côté les mandarins du tribunal astronomique avec les habits de leur dignité, & les marques de leurs offices, conformes à leurs degrés, se rendent au lieu ordinaire de leurs assemblées pour accompagner les calendriers.

Sur une grande machine dorée qui s'élève en carré en divers étages, & se termine en pyramide, on place les calendriers qui doivent être présentés à l'empereur, à l'impératrice, & aux reines. Ils sont en grand papier, couverts de satin jaune, qui est la couleur de l'empereur, & enveloppés proprement dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante valets de pied vêtus de jaune.

On porte ensuite dix ou douze autres machines plus petites, dorées & fermées de courtines rouges, sur lesquelles on met les calendriers qui doivent être présentés aux princes du sang. Ils sont reliés de satin rouge, & dans des sacs tissus de soie & d'argent.

Suivent immédiatement après plusieurs tables couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont placés les calendriers des Grands, des généraux d'armée, & des autres officiers de la couronne, tous scellés du sceau du tribunal astronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table porte le nom du mandarin, ou du tribunal, à qui les calendriers appartiennent.

Description de l'empire de la Chine

Les porteurs qui se déchargent de leurs fardeaux à la dernière porte de la grande salle, & qui les arrangent avec les tables des deux côtés du passage, qu'ils appellent impérial, ne laissent au milieu que la machine qui porte les calendriers impériaux.

Enfin les mandarins de l'académie astronomique prennent les calendriers de l'empereur & des reines, & les portent sur deux tables couvertes de brocard jaune, qui sont à l'entrée de la salle impériale. Là ils se mettent à genoux, & après s'être prosternés trois fois jusqu'à terre, ils livrent les calendriers aux intendants du palais. Ceux-ci marchant chacun à leur rang, vont les présenter à l'empereur, puis les eunuques les portent à l'impératrice & aux reines.

Cependant les mandarins astronomiques retournent à la grande salle, où sont les mandarins de tous les ordres, auxquels ils distribuent les autres calendriers de cette manière.

Premièrement, tous les princes envoient chacun leur premier officier au passage impérial, où ils reçoivent à genoux le calendrier de leurs maîtres, & ceux des mandarins qui sont à leur suite : ce qui monte du moins à douze ou treize cents calendriers pour la cour de chaque prince.

Paraissent ensuite les autres seigneurs, les généraux d'armée, les mandarins de tous les tribunaux, lesquels reçoivent à genoux le calendrier de la main des mandarins astronomiques.

Quand la distribution en est faite, chacun d'eux va reprendre son rang dans la salle, & se tournant du côté le plus intérieur du palais, au premier signal qui se donne, ils se jettent tous à genoux, & se courbent trois fois jusqu'à terre. Après trois gémissements & neuf profondes inclinations de tête, en reconnaissance de la grâce qu'ils viennent de recevoir de l'empereur, ils s'en retournent dans leur hôtel.

A l'exemple de la cour, les gouverneurs & les mandarins des provinces reçoivent le calendrier de la même manière dans la capitale, chacun selon son rang. Pour ce qui est du peuple, il n'y a point de maison si pauvre, qui n'achète chaque année le calendrier ; & c'est pour cela qu'on en fait imprimer dans chaque province vingt-cinq à trente mille par an.

Description de l'empire de la Chine

Au reste, c'est un ouvrage si respecté des Chinois & de leurs voisins, & si ^{p.281} important dans l'État, que pour se déclarer sujet & tributaire du prince, il suffit de recevoir son calendrier ; & que de le refuser, c'est lever l'étendard de la révolte.

Une marque sensible de la vénération qu'ont ces peuples pour leur calendrier & pour leur astronomie, c'est que Yang quang sien, le plus grand ennemi du nom chrétien, dans un livre plein de calomnies qu'il publia pour décrier la religion & l'astronomie européenne, répète à chaque page, qu'il est indigne de la majesté de l'empire, d'assujettir leur calendrier à la réforme de quelques astronomes européens : car c'est, disait-il, comme si un vaste & florissant État s'abaissait jusqu'à recevoir la loi d'une petite nation étrangère.

Nous avons déjà dit que les astronomes chinois partageaient le ciel en vingt-huit constellations. Ils y comprennent toutes les étoiles fixes, tant celles qui composent le zodiaque, que celles qui sont à ses côtés. Voici les noms de ces constellations.

1. Kao — 2. Kang — 3. Ti — 4. Fang — 5. Sin — 6. Vi — 7. Ki
8. Teou — 9. Lieou — 10. Niou — 11. Hio — 12. Guey — 13. Che — 14. Pie
15. Quey — 16. Leou — 17. Guey — 18. Mao — 19. Pie — 20. Tsuy — 21. Tsan
22. Cing — 23. Quey — 24. Lieou — 25. Sing — 26. Chang — 27. Ye — 28. Chin.

Ce fut Yu, empereur de la famille Hia, qui partagea ainsi le ciel en vingt-huit constellations, pour distinguer les diverses mansions de la lune : car quoique les Chinois aient distingué, comme nous, le cours du soleil en trois cent-soixante-cinq degrés & quinze minutes, dont nous composons notre année, ils se sont plus réglés par les lunaisons, que par le cours du soleil.

Les espaces qu'ils donnent à leurs constellations, sont inégaux dans le nombre de leurs degrés : mais toutes ensemble font un cercle de trois cent soixante degrés. Sur ces principes on leur a fait des cadrans, où le style marque par son ombre toutes les révolutions célestes, & à quelle heure & à quel quart du jour & de la nuit chaque constellation passe par le méridien de Peking.

Description de l'empire de la Chine

La manière qu'ils ont introduite de commencer leur année par la nouvelle lune la plus proche du mois de février, fait que le signe des poissons est pour eux le premier signe, le Bélier le second, & ainsi des autres : & parce qu'il n'y a que douze lignes pour faire les douze mois solaires, & que les lunaisons ne cadrent pas toujours avec ces signes, ils ont des lunaisons intercalaires, auxquelles ils donnent le même signe qu'avait la précédente, pour recommencer après, l'ordre des mois selon les signes qui leur sont attribués. Par ce moyen ils ont des mois qui suivent l'ordre des signes, d'autres qui ont quelques jours hors des signes, d'autres auxquels il en manque quelques-uns.

Cette manière de supputer & d'intercaler leur fait des années de treize mois qui retournent de temps en temps. Ce fut ce qui donna occasion au rétablissement des missionnaires jésuites dans la Chine, & qui mit fin à la rude persécution qu'ils souffraient par les intrigues d'un astronome arabe, & d'un mandarin chinois, ennemi de la religion chrétienne.

Comme les tables des astronomes ^{p.282} chinois étaient imparfaites, & qu'après une certaine suite d'années, on était obligé d'y faire des corrections, qu'il s'était glissé d'ailleurs des fautes énormes dans le calendrier dressé par les astronomes, qui avaient remplacé le père Adam Schaal, on eut recours aux Européens, surtout au père Ferdinand Verbiest. Ils étaient alors chargés de neuf chaînes, & gardés très étroitement dans les prisons publiques de la ville. Feu l'empereur Cang hi, qui était encore jeune, envoya quatre Grands mandarins qui étaient colao ¹, pour demander aux missionnaires s'ils reconnaissaient quelques fautes dans le calendrier chinois, tant de la présente année que de la suivante. Ces deux calendriers avaient été faits sur les anciennes tables astronomiques de la Chine.

Le père Verbiest répondit, que les calendriers étaient remplis de fautes, & que nommément on y donnait treize mois à l'année suivante, qui était la huitième de l'empereur Cang hi. Les mandarins instruits d'une erreur si grossière, & de plusieurs autres fautes qu'on leur fit remarquer,

¹ Ministres de l'empire.

Description de l'empire de la Chine

allèrent incontinent en rendre compte à l'empereur, qui donna ordre que les Missionnaires se rendissent le lendemain matin au palais.

Le lendemain à l'heure marquée le père Buglio, le père Magalhaens, & le père Verbiest furent conduits dans une grande salle du palais, où tous les mandarins du tribunal astronomique les attendaient. Ce fut en leur présence que le père Verbiest découvrit les erreurs du calendrier.

Le jeune empereur, qui ne les avait jamais vu, les fit entrer dans son appartement avec tous les mandarins du tribunal astronomique. Il fit placer le père Verbiest vis-à-vis de sa personne ; & le regardant d'un air serein :

— Savez-vous, lui dit-il, le moyen de faire voir d'une manière sensible, si le calendrier s'accorde ou ne s'accorde pas avec le ciel ?

Le père répondit que c'était une chose aisée à démontrer ; que les instruments astronomiques qui étaient dans l'observatoire, étaient faits pour cet usage, afin que ceux qui sont occupés du gouvernement de l'État, & qui n'ont pas le loisir de s'appliquer à l'astronomie, puissent en un instant vérifier les calculs, & voir s'ils s'accordent avec le ciel.

— Si Votre Majesté le souhaite, poursuivit le père, qu'on mette dans l'une de ses cours un style, une chaise, & une table de la grandeur qu'on voudra, je suis prêt de calculer présentement la longueur de l'ombre que ce style fera à l'heure déterminée par Votre Majesté. Par la grandeur de l'ombre il sera aisé de conclure la hauteur du soleil, & de sa hauteur, le lieu où il est du zodiaque. De là on jugera si le lieu du soleil est bien marqué dans le calendrier pour chaque jour.

L'expédient plut à l'empereur. Il demanda aux mandarins s'ils savaient cette manière de supputer, & de prédire la longueur de l'ombre. Le mahométan répondit hardiment qu'il la connaissait, & que c'était une règle sûre pour distinguer le vrai d'avec le faux. Puis il ajouta, qu'on devait bien se donner de garde de se servir à la Chine des Européens & de leurs sciences, qui deviendraient fatales à l'empire ; &

Description de l'empire de la Chine

il prit de là occasion d'invectiver contre la religion chrétienne.

L'empereur changeant de visage, lui dit :

— Je vous ai commandé d'oublier le passé, & de ne songer qu'à donner une bonne astronomie. Osez-vous vous emporter de la sorte en ma présence ? Vous-même ne m'avez-vous pas présenté plusieurs requêtes, afin de chercher par tout l'empire des astronomes habiles ? Il y a quatre ans qu'on les cherche, & qu'on ne les trouve pas : & voilà Ferdinand Verbiest qui entend parfaitement l'astronomie, & qui était tout à portée dans cette cour, vous ne m'en avez pas dit un seul mot. Vous ne faites que trop voir ^{p.283} que vous êtes un homme passionné, & que vous n'agissez pas de bonne foi.

Ces paroles piquèrent extrêmement les deux gouverneurs de l'empire, protecteurs des astronomes chinois.

Ensuite l'empereur reprenant un visage serein, fit au père Verbiest diverses questions qui concernaient l'astronomie, & il chargea les colao & les mandarins qui étaient à ses côtés, de lui déterminer un style pour supputer l'ombre.

Comme ces colao y travaillaient dans le palais même, l'astronome mahométan avoua franchement qu'il ne savait pas cette manière de calculer l'ombre. Ils en avertirent aussitôt l'empereur.

Ce prince fut si offensé de l'impudence de l'astronome, qu'il eût dessein de le faire punir sur-le-champ : mais ayant fait réflexion qu'il valait mieux différer jusqu'à ce que le ciel eût découvert son imposture en présence de ses protecteurs, il ordonna que le père ferait seul son calcul ce jour-là même, & que le lendemain les colao & les mandarins iraient à l'observatoire, pour voir précisément à midi la longueur de l'ombre au style qu'on avait préparé.

Il y avait dans l'observatoire de Peking une colonne de bronze de figure carrée, haute de huit pieds géométriques & de trois pouces. Elle était élevée sur une table de même matière, longue de dix-huit pieds, large de deux, & épaisse d'un pouce. Cette table était divisée en dix-

Description de l'empire de la Chine

sept pieds depuis le bas de la colonne, & chaque pied en dix parties qu'on appelle pouces, & chaque pouce en dix autres petites parties qu'on nomme minutes. Le tout était environné d'un petit canal large & profond d'un demi-doigt, creusé dans le bronze le long des bords. On remplit ce canal d'eau, pour mettre par ce moyen la table dans une situation horizontale. Cette machine servait autrefois à examiner les ombres méridiennes. Mais la colonne s'était notablement inclinée par la suite des temps, & ne faisait plus un angle droit avec la table.

Le style ayant été déterminé de huit pieds, quatre doigts & neuf minutes, le père attacha sur la colonne une planche bien unie, & parallèle à l'horizon, précisément à la hauteur déterminée, & par le moyen d'une perpendiculaire, tirée du haut de cette planche jusqu'à la table, il marqua le point, duquel il fallait prendre le commencement de l'ombre. Le soleil était alors vers le solstice d'hiver, & faisait les ombres plus longues qu'en tout autre temps de l'année.

Après avoir fait son calcul selon les règles de la trigonométrie, il trouva que l'ombre du style devait être le lendemain à midi de seize pieds & six minutes & demie. Il traça une ligne transversale sur la table de bronze, pour marquer que l'ombre viendrait jusque-là, & qu'elle ne serait ni plus longue ni plus courte. Tous les mandarins se rendirent le lendemain à l'observatoire par ordre de l'empereur ; & quand il fut midi, l'ombre toucha justement la ligne que le père avait tracée sur la table, dont ils parurent extrêmement surpris.

L'empereur prit beaucoup de plaisir au récit qu'on lui fit de cette première observation, & ordonna que le père recommencerait une autre le lendemain à midi dans la grande cour du palais. Les colao avertirent aussitôt le père Verbiest ; & prenant une règle de cuivre, longue d'un pied géométrique, qu'il avait alors entre les mains, ils déterminèrent deux pieds, deux pouces, pour la longueur du style.

Quand il fut de retour à la maison, il fit son calcul ; après quoi il prépara un ais bien poli, avec un autre qui portait dessus à plomb, & qui devait servir de style. Le premier ais était divisé en pieds & en pouces, & avait trois vis, par le moyen desquelles il était facile de lui

Description de l'empire de la Chine

donner une situation horizontale. Il alla le jour suivant au palais avec cette machine qu'il plaça dans la grande cour, & ^{p.284} qu'il ajusta directement au méridien, après avoir marqué par une ligne droite, tirée sur l'ais horizontal, l'extrémité de l'ombre, qui selon sa supputation devait être de quatre pieds, trois pouces, quatre minutes & demie.

Les colao & les autres mandarins nommés pour assister à l'observation, se rendirent dans le même lieu un peu avant midi. Ils formèrent un cercle autour du style, & comme l'ombre leur paraissait fort longue, parce qu'elle ne portait pas encore sur l'ais horizontal, mais à côté de la machine sur la terre, on voyait les colao qui se parlaient à l'oreille, & qui riaient ensemble, dans la persuasion où ils étaient que le père s'était trompé.

Mais un moment avant midi que l'ombre gagna l'ais horizontal, elle se raccourcit tout à coup, & parut presque sur la ligne qui était marquée. A l'heure de midi elle tomba précisément sur la ligne. Le mandarin tartare témoignant plus que tous les autres son étonnement, s'écria :

— Le grand maître que nous avons ici !

Les autres mandarins ne dirent mot ; mais dès ce moment-là ils conçurent contre le père une jalousie qui a toujours continué depuis.

On informa l'empereur du succès de l'observation, & on lui présenta même la machine, qu'il reçut favorablement. Elle était de l'invention du père Magalhaens qui l'avait travaillé durant la nuit avec une extrême justesse.

L'empereur, pour ne pas décider trop favorablement sur une affaire qui passait dans l'esprit des Chinois pour être très délicate, voulut que le père fit le jour suivant une troisième observation dans la tour astronomique, & ordonna qu'on lui assignât un nouveau style. Il retourna donc à l'observatoire, où il fit attacher, comme la première fois, une longue règle bien polie sur la colonne de bronze à la hauteur donnée, qui était de huit pieds cinq minutes & cinq secondes. Il tira aussi une ligne transversale sur la table de cuivre, pour marquer le terme de l'ombre, qui, selon la supputation qu'il avait faite, devait être

Description de l'empire de la Chine

de quinze pieds, huit pouces & trois minutes.

Les colao & les mandarins qui avaient assisté aux premières observations, furent aussi présents à celle-ci. A l'heure du midi l'ombre du style arriva justement à la ligne que le père avait tracée, & ses ennemis même, qui assistaient à tout par ordre de l'empereur, ne purent s'empêcher de lui rendre justice, & de louer la méthode européenne.

L'astronome mahométan dont j'ai parlé, n'avait pour toute connaissance du ciel, que de vieilles tables arabes qu'il avait reçues de ses ancêtres, & dont il suivait un peu l'usage. Cependant il travaillait depuis plus d'un an par ordre des régents de l'empire à la correction du calendrier chinois, qu'on savait assez n'être pas d'accord avec les phénomènes célestes.

Il avait déjà fait à sa façon & présenté à l'empereur en deux volumes ceux de l'année qui allait commencer. Le premier volume contenait les mois lunaires, les jours & les heures des nouvelles & pleines lunes de chaque mois, & les deux quadratures, le temps auquel le soleil se trouvait au commencement & au milieu de chaque signe, selon l'ancienne méthode de la Chine. On voyait dans le second volume le lieu des sept planètes qu'il avait calculé pour tous les jours de l'année, à peu près comme nous le voyons dans les éphémérides d'Argolus & des autres astronomes d'Europe.

L'empereur ayant été persuadé par les trois observations de l'ombre, que les calculs du père Verbiest s'accordaient avec le ciel, lui ordonna d'examiner ces deux livres de l'astronome mahométan.

Il n'était pas difficile de trouver grand nombre de fautes dans ce nouveau calendrier. Car outre que les choses y étaient mal arrangées & plus mal calculées, il s'y trouvait des contradictions visibles. C'était un mélange de chinois & ^{p.285} d'arabe, de sorte qu'on pouvait aussi bien le nommer un calendrier arabe que le calendrier chinois.

Le père Verbiest fit un petit recueil où il marquait à chaque mois les erreurs les plus grossières du mahométan dans le cours des sept planètes, & il les mit toutes au bas de sa requête qui fut présentée à

Description de l'empire de la Chine

l'empereur. Sa Majesté convoqua aussitôt l'assemblée générale des regulos ses parents, des mandarins de la première classe, des principaux officiers de tous les ordres & de tous les tribunaux de l'empire, & leur envoya la requête du père, pour délibérer entre eux sur les résolutions qu'il fallait prendre. On n'avait jamais vu d'assemblée si considérable, ni si solennellement convoquée pour de simples affaires astronomiques, & l'on eût dit qu'il s'agissait de la conservation & du salut de tout l'empire.

L'empereur n'était pas encore sorti de minorité : mais sans rien témoigner au dehors, il nourrissait depuis longtemps une aversion secrète pour les gouverneurs que son père lui avait donnés. Ayant remarqué qu'ils avaient condamné l'astronomie d'Europe, & qu'ils protégeaient les astronomes chinois, il saisit cette occasion de casser & d'annuler tous les actes qu'ils avaient faits. C'est pourquoi quelques-uns de ceux en qui il avait le plus de confiance, lui conseillèrent secrètement de rendre cette assemblée la plus auguste & la plus solennelle qu'il serait possible.

On y lut publiquement la requête du père Verbiest, sur laquelle les seigneurs, & les principaux membres du Conseil prononcèrent unanimement, que la correction d'un calendrier étant une affaire importante, & l'astronomie une science difficile, dont peu de gens sont capables, il fallait examiner en public & par les instruments de l'observatoire, les fautes énoncées dans sa requête.

Cet arrêt du Conseil fut confirmé par l'empereur, qui nomma outre les colao & les mandarins, tous les présidents des grands tribunaux, & vingt mandarins de la première classe, pour assister aux observations du soleil & des planètes qui devaient se faire à l'observatoire.

Le suprême tribunal des rites, auquel celui de l'astronomie est subordonné, fit venir le père Verbiest & l'astronome mahométan, & leur donna ordre de régler de bonne heure les observations qu'il fallait faire, & de les mettre par écrit avec la manière d'observer.

Le père avait déjà calculé le lieu du soleil, de la lune, & des autres planètes qui paraissaient durant la nuit, marquant jusqu'aux degrés &

Description de l'empire de la Chine

aux minutes du zodiaque où nos tables d'Europe les mettaient en de certains jours, pour lesquels celles du mahométan se trompaient davantage. Ses supputations furent présentées aux mandarins de ce tribunal, qui régla que l'un & l'autre iraient à l'observatoire, & que chacun prenant un des instruments que l'on y voit, & le dressant vers le soleil, cachèterait & signerait de sa main le degré & les minutes, où il jugeait que chaque planète devait être.

La première observation se fit donc le jour auquel le soleil entre dans le quinzième degré du Verseau. Un grand quart de nonante que le père avait disposé dans le méridien, montrait avec son alidade la hauteur méridienne que le soleil devait avoir ce jour-là, & la minute du zodiaque qu'il devait occuper à l'heure du midi.

Il y avait déjà dix-huit jours qu'il avait affermi l'alidade dans cette situation, & qu'il y avait posé son cachet. Quand le jour & l'heure furent venus, le rayon du soleil s'insinuant par une des pinnules, n'était nullement éloigné de l'autre. Un sextant de six pieds de rayon qu'il avait encore placé dix-huit jours auparavant à la hauteur de l'équateur, montrait la déclinaison du soleil avec tant d'exactitude, qu'on n'y pouvait trouver le moindre défaut.

^{p.286} Quinze jours après, le père eut le bonheur de réussir de la même manière, en observant avec les mêmes instruments l'entrée du soleil dans le signe des poissons. Cette observation lui était nécessaire pour décider la célèbre question, s'il fallait ôter ou non le mois intercalaire du calendrier chinois. La hauteur méridienne du soleil & la déclinaison qu'il avait ce jour-là, démontrèrent clairement qu'il le fallait.

Quant au lieu des autres planètes, comme il était nécessaire d'observer pendant la nuit, pour réfuter ce que le mahométan en avait écrit dans son calendrier, il crut qu'il ne le pourrait faire plus clairement & d'une manière plus sensible, qu'en proposant d'observer leurs distances des étoiles fixes. Il avait déjà supputé ces distances, & plusieurs jours auparavant, en présence de quelques mandarins, il avait marqué sur une carte du ciel dont il devait se servir, la distance où ces mêmes étoiles se trouveraient à l'heure que l'empereur avait

Description de l'empire de la Chine

déterminée. Il fit porter à l'Observatoire son quart de nonante, son demi-cercle, ses cartes, & tous les autres instruments qu'il crut propres pour cette observation.

Le jour marqué étant venu, on vit la cour partagée dans l'attente de ce que le Père avait promis. Sur le soir les colao, les mandarins, les mathématiciens des trois tribunaux, tant chinois que tartares, accoururent de tous les quartiers de la ville, ceux-ci accompagnés d'un grand cortège de gens à cheval, & ceux là dans leurs chaises portés sur les épaules de leurs valets.

Ayant vu clairement que de tout ce que le Père avait proposé, il n'y avait pas une seule chose qui ne fût conforme à ce qu'il avait prédit & supposé, ils furent convaincus par leurs propres yeux, que les calendriers tant chinois, qu'arabes, que le mathématicien mahométan avait présentés à l'empereur, étaient remplis de fautes, & ils allèrent aussitôt en informer Sa Majesté.

L'empereur ayant appris combien les observations du père Verbiest avaient été justes & exactes, ordonna que l'affaire serait examinée dans son Conseil. Les deux astronomes dont on blâmait le calendrier, savoir Yang quang sien, & Uming huen, se trouvèrent, contre leur coutume, à l'assemblée, & par leurs brigues, en partagèrent les suffrages.

Les mandarins qui étaient à la tête du Conseil, souffraient impatiemment que l'astronomie chinoise fut proscrite, & que celle d'Europe eût le dessus. Ils soutenaient qu'il était de la majesté de l'empire de ne rien changer à une science, dont toutes les nations avaient tiré jusqu'ici leurs lois, leur politique, & la sagesse de leur gouvernement ; qu'il valait mieux conserver l'ancienne astronomie qu'ils tenaient de leurs pères, quoiqu'un peu défectueuse, que d'en introduire une autre qui était étrangère. Ils donnaient aux deux astronomes la gloire de combattre pour leur patrie, & les regardaient comme les zélés défenseurs de la grandeur de leurs ancêtres.

Les principaux mandarins tartares étaient d'un sentiment tout opposé, & s'attachaient au sentiment de l'empereur, qui favorisait le

Description de l'empire de la Chine

père Verbiest. On disputa de part & d'autre avec beaucoup de véhémence. Enfin Yang quang sien, enflé de la protection des ministres d'État dont il s'était assuré, éleva la voix ; & s'adressant aux Tartares :

— Si vous vous livrez à l'opinion de Ferdinand, leur dit-il, en recevant l'astronomie qu'il vous apporte, assurez-vous que l'empire des Tartares ne durera pas longtemps à la Chine.

Un discours si téméraire fut reçu avec indignation des mandarins tartares, qui le rapportèrent aussitôt à l'empereur. Sa Majesté ordonna à l'instant qu'on chargeât Yang quang sien de chaînes, & qu'on le renfermât dans les prisons publiques.

Au même temps le père Verbiest reçut ^{p.287} ordre de réformer le calendrier, & l'astronomie de tout l'empire, & on lui donna la direction du tribunal des mathématiques. On voulut l'honorer de plusieurs autres titres, mais il les refusa constamment par quatre placets qu'il présenta à l'empereur.

Dès que le père Verbiest se vit directeur du tribunal astronomique, il présenta un placet à l'empereur, où il lui fit connaître la nécessité de retrancher du calendrier de l'année courante la lune intercalaire qui y avait été introduite, & qui était contraire au cours du soleil : & comme les astronomes chinois avaient omis pour cette année la treizième lune, il fit voir que c'était une erreur inouïe, & que même selon leur calcul, la lune intercalaire appartenait à l'année suivante. Son placet fut renvoyé au Conseil privé.

Les membres de ce Conseil regardèrent comme une chose bien triste, qu'il fallût ôter un mois entier du calendrier qui avait été reçu si solennellement. Comme ils n'osaient ni ne pouvaient contredire le père Verbiest, ils prirent le parti de lui députer le premier président du Conseil.

Le mandarin abordant le Père avec un air honnête :

— Prenez garde, lui dit-il, à ce que vous faites. Vous allez nous couvrir de honte chez les nations voisines, qui suivent & respectent le calendrier chinois, lorsqu'elles apprendront qu'on s'est trompé si grossièrement, qu'il ait fallu retrancher

Description de l'empire de la Chine

un mois entier de l'année courante. Ne pourriez-vous pas dissimuler, ou trouver quelque moyen de sauver notre réputation ? Vous nous rendriez un grand service.

Le père lui répondit qu'il n'avait pas le pouvoir d'ajuster le ciel à leur calendrier, & que c'était une nécessité indispensable de retrancher ce mois.

Aussitôt on publia un édit par tout l'empire, qui portait, que suivant la supputation astronomique du père Verbiest, il fallait nécessairement ôter de l'année courante le mois intercalaire, & défense fut faite de le compter à l'avenir. Cet édit embarrassa fort ceux qui n'étaient pas au fait de l'astronomie. Ils ne pouvaient comprendre ce qu'était devenu ce mois qu'on avait retranché ; & ils se demandaient en quel lieu on l'avait mis en réserve.

Après avoir ainsi fixé l'année chinoise, & réglé le cours des astres, le père s'appliqua à rétablir ce qu'il avait trouvé de défectueux dans les autres choses qui concernent le tribunal des mathématiques. Il songea principalement à enrichir l'observatoire de nouveaux instruments propres aux opérations astronomiques. Il les fit travailler avec un grand soin, & quelque admirables qu'ils parussent, les Chinois, toujours amateurs de l'antiquité, n'auraient pu se résoudre à s'en servir préférablement aux anciens, s'ils n'y avaient été forcés par un ordre exprès de l'empereur.

Ces instruments sont grands, bien fondus, ornés partout de figures de dragons, & bien disposés pour l'usage qu'on en doit faire. Si la finesse des divisions répondait au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules on y appliquât des lunettes, selon la méthode de l'académie royale, rien en cette matière ne pourrait leur être comparé.

On ne sera pas fâché de voir la description de toutes ces machines dont on se sert encore aujourd'hui dans l'Observatoire de Peking. Les voici telles que nous les a données le père le Comte, qui les a examinées avec beaucoup d'attention ¹.

¹ [[Cf. Lecomte, Mémoires](#) (description et dessin des machines)]

Description de l'empire de la Chine

La première machine est une sphère armillaire zodiacale de six pieds de diamètre. Cette sphère porte sur quatre têtes de dragons, dont les corps après divers replis, s'arrêtent aux extrémités de deux poutres d'airain, mises en croix, afin de soutenir tout le poids de la machine. Ces dragons, qu'on a choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'empereur, ^{p.288} sont représentés selon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppés de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe touffue sous la mâchoire inférieure, les yeux allumés, les dents longues & aiguës, la gueule béante, & vomissant toujours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de même matière sont chargés des extrémités des poutres, dont les têtes se haussent ou se baissent, selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisés sur leur surface extérieure & intérieure en 360 degrés ; chaque degré en soixante minutes par les lignes transversales ; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

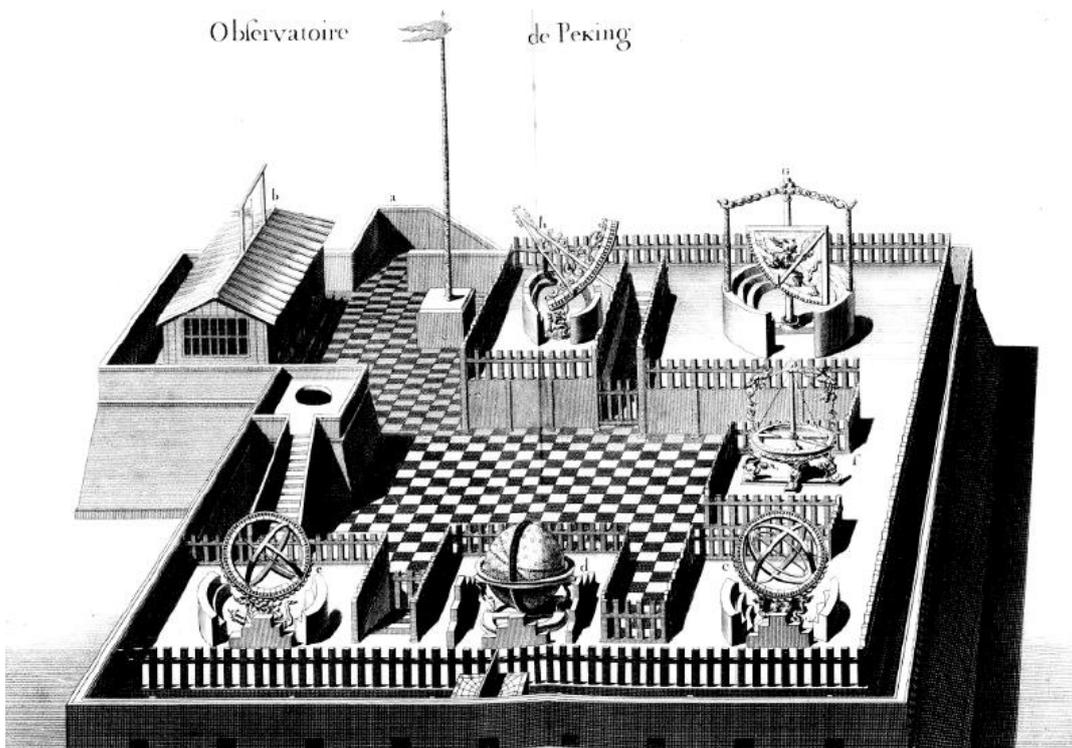
La seconde machine est une sphère équinoxiale de six pieds de diamètre. Cette sphère est soutenue par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposés, saisissent les extrémités du piédestal, formé comme le précédent par deux poutres croisées à angles droits, & terminées par quatre petits lions qui servent à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien exécuté.

La troisième machine est un horizon azimuthal de six pieds de diamètre. Cet instrument qui sert à prendre les azimuts, n'est composé que d'un large cercle, posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diamètre, court tout le limbe, selon les degrés de l'horizon qu'on y veut marquer, & emporte avec soi un triangle filaire, dont le sommet passe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du même horizon. Quatre dragons repliés courbent leur tête sous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillés autour de deux petites colonnes, s'élèvent en l'air chacun de son côté presque en

Description de l'empire de la Chine

demi-cercle jusqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout à fait immobile.

La quatrième machine est un grand quart de cercle de six pieds de rayon. Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale, pèse une livre & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très délicat. L'alidade en est mobile, & coule aisément sur le limbe. Un dragon replié & entouré de nuages, va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du ciel qu'on veut observer ; & parce que sa pesanteur pourrait causer quelque trémoussement, ou le faire sortir de sa situation verticale, deux arbres s'élèvent par les côtés, affermis en bas de deux dragons, & liés à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.



**a. Degré pour monter à l'observatoire. — b. Salle où se retirent les observants.
c. Sphère équinoxiale. — d. Globe céleste. — e. Sphère zodiacale.
f. Horizon azimuthal. — g. Quart de cercle. — h. Sextant.**

La cinquième machine est un sextant, dont le rayon est de huit pieds.

Description de l'empire de la Chine

Cette figure représente la sixième partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espèce de large bassin vidé, qui est affermi par des dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses roues le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui représente un des rayons du sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre ; c'est le centre autour duquel tourne l'alidade ; l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner prise au moufle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines ^{p.289} sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plutôt d'ornements sur les plate-formes des observatoires, que d'instruments pour les observateurs.

Enfin la sixième machine est un globe céleste de six pieds de diamètre. Voici, à mon sens, ce qu'il y a de plus beau & de mieux exécuté parmi les instruments dont je parle. Le corps du globe est de fonte, très rond, & parfaitement uni, les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toutes sortes d'élévations, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain, formée en cercle, & vidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distants, quatre dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un horizon magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornements, & par la délicatesse de l'ouvrage. Le méridien qui soutient l'axe du globe, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées ; de sorte qu'il emporte avec lui tout le ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela l'horizon, les dragons, & les poutres de bronze, qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base, qui demeure toujours immobile : ce qui donne la facilité de placer l'horizon de niveau, & de lui faire couper le globe

Description de l'empire de la Chine

précisément par le milieu. Je ne pouvais assez admirer que des gens éloignés de nous de six mille lieues, eussent pu faire un ouvrage de cette force ; & j'avoue que si tous les cercles qui sont chargés de divisions, avaient été retouchés par nos ouvriers, on ne saurait rien désirer en cette matière de plus parfait. Au reste toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre taillé en amphithéâtre pour la commodité de l'observateur, parce qu'elles ont la plupart plus de dix pieds d'élévation.



@



DU GOÛT DES CHINOIS
POUR LA POÉSIE,
POUR L'HISTOIRE,
ET POUR LES PIÈCES DE THÉÂTRE

Description de l'empire de la Chine

@

p.290 Pour bien connaître en quoi consiste la beauté de la poésie chinoise, il faudrait posséder leur langue ; & comme la chose n'est pas aisée, aussi ne peut-on guère en donner qu'une idée fort superficielle.

Les pièces de vers que les Chinois composent, sont à peu près semblables aux sonnets, aux rondeaux, aux madrigaux, & aux chansons qui sont en usage parmi les poètes d'Europe. Leurs vers se mesurent par le nombre des caractères, qui sont autant de mots monosyllabes : ils font des vers les uns plus grands, & les autres plus petits ; c'est-à-dire, de plus ou de moins de mots qu'ils entrelacent, & qui plaisent par la variété de la cadence & de l'harmonie.

Le rapport que les vers doivent avoir les uns aux autres, consiste, & dans la rime, & dans la signification des mots, qui ont entr'eux une variété de tons agréable à l'oreille. Ils ont une autre espèce de poésie, qui ne consiste point dans la rime, mais dans une espèce d'antithèse pour les pensées ; en sorte que si la première pensée est sur le printemps, la seconde sera sur l'automne ; ou si celle-là est sur le feu, celle-ci sera sur l'eau. Cette manière de composer a son art & ses difficultés.

Leurs poètes ont de l'enthousiasme : leurs expressions sont souvent allégoriques, & ils savent employer à propos les figures qui rendent le style plus animé & plus pathétique.

Pour ce qui est de l'histoire, il n'y a guère de peuples qui aient été aussi soigneux que les Chinois d'écrire & de conserver les annales de leur empire. Ces livres si respectés, dont nous avons donné le précis, renferment tout ce qui s'est passé de considérable sous les premiers empereurs qui ont gouverné la Chine.

On y voit les ordonnances & toute l'histoire de l'empereur Yao, avec tous les soins qu'il se donna pour établir dans l'État une forme de gouvernement. On y lit les règlements que firent Chun & Yu ses successeurs, pour perfectionner les mœurs, & affermir la tranquillité

Description de l'empire de la Chine

publique ; les usages & les coutumes des petits rois qui gouvernaient les provinces sous la dépendance de l'empereur, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, les guerres qu'ils se sont faites les uns les autres, les grands hommes qui ont fleuri de leur temps, & tous les autres évènements qui méritent d'être transmis aux siècles futurs.

On a eu le même soin de laisser à la postérité l'histoire des règnes qui les ont suivis. Mais ce qu'il y a de particulier aux Chinois, c'est l'attention qu'ils prennent pour prévenir le peu de sincérité que la flatterie des écrivains passionnés pourrait y introduire.

p.291 Une de ces précautions consiste dans le choix qu'on fait d'un certain nombre de docteurs désintéressés, qui sont chargés d'observer toutes les paroles & toutes les actions de l'empereur. Chacun d'eux en particulier, & sans en faire part aux autres, les écrit sur une feuille volante, à mesure qu'il en est instruit, & jette cette feuille dans un bureau, par une ouverture qu'on y a pratiquée à ce dessein.

On y raconte avec une extrême naïveté tout ce qu'il a dit & fait de bien & de mal. Par exemple, tel jour l'empereur oublia sa dignité ; il ne fut pas maître de lui-même, & se livra à la colère. Tel autre jour il n'écouta que son ressentiment & sa passion, en punissant injustement un tel officier, ou en cassant mal à propos un arrêt du tribunal. Ou bien à telle année, à tel jour, l'empereur donna telle marque de l'affection paternelle qu'il a pour les sujets, il entreprit la guerre pour la défense de son peuple, & pour l'honneur de l'empire : au milieu des applaudissements de sa cour, qui le félicita de telle action utile au bien de l'empire, il parut avec un air modeste & humble, comme s'il eût été insensible à des louanges si justes.

Le bureau où l'on dépose toutes ces feuilles, ne s'ouvre jamais durant la vie du prince, ni tandis que sa famille est sur le trône. Quand la couronne passe dans une autre maison, on ramasse tous ces mémoires particuliers ; on les confronte les uns avec les autres, pour en démêler la vérité ; & c'est sur ces mémoires qu'on compose l'histoire de l'empereur. Un autre usage des Chinois ne contribue pas peu à

Description de l'empire de la Chine

enrichir l'histoire de leur nation. Chaque ville imprime ce qui arrive de singulier dans son district. Cette histoire particulière comprend la situation, l'étendue, les limites, & la nature des pays, avec les endroits les plus remarquables, les mœurs de ses habitants, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes & par les lettres, ou celles qui ont été d'une probité au-dessus du commun. Les femmes même y ont leur place : celles par exemple, qui par attachement pour leur mari défunt, ont gardé la viduité.

A la vérité il y en a quelquefois qui obtiennent du gouverneur par des présents l'honneur d'être citées dans ces annales ; mais il faut toujours qu'elles aient eu réellement un mérite connu. Pour éviter les inconvénients qui auraient pu s'introduire, les mandarins de chaque ville s'assemblent environ tous les quarante ans, pour voir & examiner ces livres, dont ils retranchent tout ce qu'ils jugent à propos.

On rapporte encore dans cette histoire les évènements extraordinaires, les prodiges qui arrivent, les monstres qui naissent en certains temps : ce qui arriva, par exemple, à Fou tcheou, où une femme accoucha d'un serpent qui la tétait. De même ce qui se vit à King te ching, où une truie mit bas un petit éléphant avec sa trompe bien formée, quoiqu'il n'y ait point d'éléphant dans le pays. Ces faits se rapportent dans les annales de ces deux villes, & ainsi des autres, où l'on trouve ce qui est nécessaire pour écrire une histoire sûre & exacte.

Les auteurs chinois ne s'appliquent pas seulement à écrire l'Histoire universelle de leur empire ; en suivant leur génie, ils ont encore le talent de composer différentes petites histoires, propres à amuser d'une manière agréable & utile.

Ces histoires sont à peu près semblables à nos romans, qui ont été si fort à la mode dans ces derniers siècles, avec cette différence néanmoins, que nos romans ne sont la plupart que des aventures galantes, ou des fictions ingénieuses, propres à divertir les lecteurs ; mais lesquelles, au même temps qu'elles divertissent par l'enchaînement des passions ménagées avec art, deviennent très dangereuses, surtout entre les mains de la jeunesse ; au lieu que les

Description de l'empire de la Chine

petites histoires chinoises sont d'ordinaire très ^{p.292} instructives, qu'elles renferment des maximes très propres à réformer les mœurs, & qu'elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu.

Ces histoires sont souvent entremêlées de quatre ou cinq vers pour égayer la narration, je vais en rapporter ici trois ou quatre, qui ont été traduites du chinois par le père Dentrecolles : la lecture qu'on en fera, donnera bien mieux à connaître le goût des Chinois pour ces sortes d'ouvrages, que tout ce que je pourrais dire.

HISTOIRE

@

L'exemple suivant fait voir qu'en pratiquant la vertu, on illustre sa famille.

Suivent quatre vers, dont voici le sens :

Le bien & le mal qui éclatent,
Attirent un bonheur ou un malheur sensible ;
C'est là ce qui détourne du vice,
C'est là ce qui anime à la vertu.

Une famille d'une condition médiocre habitait à Vou si, ville dépendante de la cité de Tchang tcheou, dans la province de Kiang nan. Trois frères composaient cette famille : l'aîné s'appelait Liu le Diamant, le cadet, Liu le trésor, & le troisième, Liu la perle. Celui-ci n'était pas encore mûr pour le mariage ; les deux autres étaient mariés. La femme du premier, s'appelait Ouang, & celle du cadet, se nommait Yang. Elles avaient l'une & l'autre toutes les grâces qui donnent de l'agrément aux femmes.

Liu le trésor, n'avait de passion que pour le jeu & le vin : l'on ne voyait en lui nulle inclination vers le bien : sa femme était du même caractère, & n'était nullement portée à la vertu, bien différente en cela, de Ouang sa belle-sœur, qui était un exemple de modestie & de régularité. Ainsi quoique ces deux femmes vécussent ensemble d'assez bonne intelligence, leurs cœurs n'étaient que faiblement unis.

Ouang eut un fils, surnommé Hi eu, c'est-à-dire, fils de la réjouissance. Ce jeune enfant n'avait encore que six ans, lorsqu'un jour s'étant arrêté dans la rue avec d'autres enfants du voisinage, pour voir passer une procession solennelle, il disparut dans la foule, & le soir il ne revint pas à la maison.

Cette perte désola le père & la mère. Ils firent afficher partout des billets ; il n'y eût point de rues où l'on ne fît des enquêtes. Mais toutes les perquisitions furent inutiles : on ne put apprendre aucune nouvelle de ce cher fils. Liu, son père, était inconsolable ; & dans p.293 l'accablement

Description de l'empire de la Chine

de tristesse où il était, il songea à s'éloigner de sa maison, où tout lui rappelait sans cesse le souvenir de son cher Hi eul. Il emprunta d'un de ses amis une somme pour faire un petit commerce de côté & d'autre aux environs de la ville, se flattant que dans ces courtes & fréquentes excursions, il trouverait enfin le trésor qu'il avait perdu.

Comme il n'était occupé que de son fils, il sentait peu le plaisir des avantages qu'il retirait de son commerce. Il le continua néanmoins durant cinq ans, sans s'éloigner trop de sa maison, où il revenait chaque année passer l'automne ; enfin ne trouvant point son fils après tant d'années, & le croyant perdu sans ressource, voyant d'ailleurs que sa femme Ouang ne lui donnait point d'autre enfant, il pensa à se distraire d'une idée si chagrinante : & comme il avait amassé un petit fonds, il prit le dessein d'aller négocier dans une autre province.

Il s'associa en chemin un riche marchand, lequel ayant reconnu ses talents & son habileté dans le négoce, lui fit un parti très avantageux. Le désir de s'enrichir le délivra de ses inquiétudes.

A peine furent-ils arrivés l'un & l'autre dans la province de Chan si, que tout réussit à leur gré. Le débit de leurs marchandises fut prompt, & le gain considérable. Le paiement qui fut reculé à cause de deux années de sécheresse & de famine, dont le pays était affligé, & une assez longue maladie, dont Liu fut attaqué, l'arrêtèrent trois ans dans la province : ayant recouvré la santé & son argent, il part pour s'en retourner dans son pays.

S'étant arrêté durant le voyage près d'un endroit, appelle Tchîn lieou, pour s'y délasser de ses fatigues, il aperçoit une ceinture de toile bleue, en forme de petit sac long & étroit, tel qu'on en porte autour du corps sous les habits, & où l'on renferme de l'argent : en le soulevant il sentit un poids considérable : il se retire aussitôt à l'écart, ouvre le sac, & y trouve environ deux cents taëls.

A la vue de ce trésor il fit les réflexions suivantes : C'est ma bonne fortune qui me met cette somme entre les mains : je pourrais la retenir, & l'employer à mes usages, sans craindre aucun fâcheux

Description de l'empire de la Chine

retour. Cependant celui qui l'a perdue, au moment qu'il s'en apercevra, sera dans de terribles transes, & reviendra au plus vite la chercher. Ne dit-on pas que nos anciens, quand ils trouvaient ainsi de l'argent, n'osaient presque y toucher, & ne le ramassaient que pour le rendre à son premier maître. Cette action de justice me paraît belle, & je veux l'imiter, d'autant plus que j'ai de l'âge, & que je n'ai point d'héritier. Que ferais-je d'un argent qui me serait venu par ces voies indirectes ?

A l'instant retournant sur ses pas, il va se placer près de l'endroit où il avait trouvé la somme, & là il attend tout le jour qu'on vienne la chercher. Comme personne ne parût, il continua le lendemain sa route.

Après cinq jours de marche, étant arrivé sur le soir à Nan fou tcheou, il se loge dans une auberge, où se trouvaient plusieurs autres marchands. Dans la conversation le discours étant tombé sur les aventures du commerce, un de la compagnie dit :

— Il n'y a que cinq jours que partant de Tchîn lieou, je perdis deux cents taëls que j'avais dans ma ceinture intérieure : j'avais ôté cette ceinture, & je l'avais mise auprès de moi, tandis que je prenais un peu de repos, lorsque tout à coup vint à passer un mandarin avec tout son cortège : je m'éloigne de son chemin, de crainte d'insulte, & j'oublie de reprendre mon argent. Ce ne fut qu'à la couchée, qu'en quittant mes habits, je m'aperçus de la perte que j'avais faite. Je vis bien que le lieu où j'avais perdu mon argent, étant aussi fréquenté qu'il l'est, ce serait en vain que je retarderais mon voyage de ^{p.294} quelques journées, pour aller chercher ce que je ne trouverais certainement pas.

Chacun le plaignit. Liu lui demanda aussitôt son nom & le lieu de sa demeure.

— Votre serviteur, lui répondit le marchand, s'appelle Tchîn, & demeure à Yang tcheou, où il a sa boutique, & un assez bon magasin. Mais oserais-je à mon tour vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

Description de l'empire de la Chine

Liu se nomma, & dit qu'il était habitant de la ville de Vou si :

— Le chemin le plus droit pour m'y rendre, ajouta-t-il, me conduit à Yang tcheou : si vous l'agréez, j'aurai le plaisir de vous accompagner jusque dans votre maison.

Tchin répondit comme il devait à cette politesse.

— Très volontiers, lui dit-il, nous irons de compagnie : je m'estime très heureux d'en trouver une si agréable.

Le jour suivant ils partent ensemble de grand matin. Le voyage ne fut pas long, & ils se rendirent bientôt à Yang tcheou.

Après les civilités ordinaires, Tchin invita son compagnon de voyage à entrer dans sa maison, & y fit servir une petite collation. Alors Lin fit tomber la conversation sur l'argent perdu à Tchin lieou.

— De quelle couleur, dit-il, était la ceinture où vous aviez serré votre argent, & comment était-elle faite ?

— Elle était de toile bleue, répondit Tchin. Ce qui la rendait bien reconnaissable, c'est qu'à un bout la lettre Tchin, qui est mon nom, y était tracée en broderie de soie blanche.

Cet éclaircissement ne laissait plus aucun doute. Aussi Liu s'écria-t-il d'un air épanoui :

— Si je vous ai fait ces questions, c'est que passant par Tchin lieou, j'y ai trouvé une ceinture telle que vous venez de la dépeindre.

Il la tire en même temps :

— Voyez, dit-il, si c'est la vôtre ?

— C'est elle-même, dit Tchin.

Sur quoi Liu, la tenant encore entre les mains, la remit avec respect à son vrai maître.

Tchin plein de reconnaissance, le pressa fort d'accepter la moitié de la somme dont il lui faisait présent : mais ses instances furent inutiles ; Liu ne voulut rien recevoir.

Description de l'empire de la Chine

— Quelles obligations ne vous ai-je pas, reprit Tchín. Où trouver une fidélité & une générosité pareille ?

Il fait servir aussitôt un grand repas, en s'invitant l'un l'autre à boire avec les plus grandes démonstrations d'amitié.

Tchín disait en lui-même : où trouver aujourd'hui un homme de la probité de Liu ? Des gens de ce caractère sont bien rares. Mais quoi ! j'aurais reçu de lui un si grand bienfait, & je n'aurais pas le moyen de le reconnaître ! J'ai une fille qui a douze ans ; il faut qu'une alliance m'unisse avec un si honnête homme. Mais a-t-il un fils ? C'est ce que j'ignore.

— Cher ami, lui dit-il, quel âge a présentement votre fils ?

A cette demande les larmes coulèrent des yeux de Liu.

— Hélas ! répondit-il, je n'avais qu'un fils qui m'était infiniment cher, & il y a sept ans que ce jeune enfant étant sorti du logis pour voir passer une procession, disparut, sans qu'il m'ait été possible d'en avoir depuis ce temps-là aucune nouvelle. Pour surcroît de malheur ma femme ne m'a plus donné d'enfants.

A ce récit Tchín parut un moment rêveur ; ensuite prenant la parole :

— Mon frère & mon bienfaiteur, dit-il, quel âge avait ce cher enfant lorsque vous le perdîtes ?

— Il avait six ans, répondit Lin.

— Quel était son surnom ? ajouta Tchín. Comment était-il fait ?

— Nous l'appelions Hi-eul, répliqua Liu. Il avait échappé aux dangers de la petite vérole ; on n'en voyait nulle trace sur son visage. Son teint était blanc & fleuri.

Ce détail causa une grande joie à Tchín, & il ne pût s'empêcher de la faire paraître dans ses yeux & dans tout son air. Il appela sur-le-champ un de ses domestiques, auquel il dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci

Description de l'empire de la Chine

ayant fait signe qu'il allait exécuter les ordres de son maître, rentre dans l'intérieur de la maison.

Liu attentif à l'enchaînement de ces ^{p.295} questions, & à l'épanouissement qui avait paru sur le visage de son hôte, forma divers soupçons dont il s'occupait, lorsqu'il vit tout à coup entrer un jeune domestique qui avait environ treize ans. Il était vêtu d'un habit long & d'un surtout modeste, mais propre ; sa taille bien faite, son air & son maintien, son visage dont les traits étaient réguliers, & où l'on voyait de beaux sourcils noirs, qui surmontaient des yeux vifs & perçants, frappèrent d'abord le cœur & les yeux de Liu.

Dès que le jeune enfant vit l'étranger assis à la table, il se tourna vers lui, fit une profonde révérence, & dit quelques mots de civilité : ensuite s'approchant de Tchín, & se tenant modestement vis-à-vis de lui :

— Mon père, dit-il, d'un ton doux & agréable, vous avez appelé Hi eul, que vous plaît-il m'ordonner ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, reprit Tchín ; en attendant tenez-vous à côté de moi.

Le nom de Hi eul que se donnait le jeune enfant, fit naître de nouveaux soupçons dans l'esprit de Liu. Une impression secrète saisit son cœur, lequel par d'admirables ressorts de la nature lui retrace à l'instant l'image de son fils, sa taille, son visage, son air, & ses manières. Il voit tout cela dans celui qu'il considère. Il n'y a que le nom de père donné à Tchín qui déconcerte ses conjectures. Il n'était pas honnête de demander à Tchín, si c'était là véritablement son fils ; peut-être l'était-il en effet, car il n'est pas impossible que deux enfants aient reçu le même nom, & se ressemblent.

Liu, tout occupé de ces réflexions, ne songeait guère à la bonne chère qu'on lui faisait. On lisait sur son visage l'étrange perplexité où il se trouvait. Je ne sais quoi l'attirait invinciblement vers ce jeune enfant : il tenait les yeux sans cesse attachés sur lui, & ne pouvait les en détourner. Hi eul de son côté, malgré la timidité & la modestie de

Description de l'empire de la Chine

son âge, regardait fixement Liu, & il semblait que la nature lui découvrait en ce moment que c'était son père.

Enfin Liu n'étant plus le maître de retenir plus longtemps les agitations de son cœur, rompit tout à coup le silence, & demanda à Tchín, si c'était là véritablement son fils.

— Ce n'est point de moi, répondit Tchín, qu'il a reçu la vie, quoique je le regarde comme mon propre fils. Il y a sept ans qu'un homme qui passait par cette ville, menant cet enfant par la main, s'adressa par hasard à moi, & me pria de l'assister dans son besoin extrême. Ma femme, dit-il, est morte, & ne m'a laissé que cet enfant. Le mauvais état de mes affaires m'a obligé de quitter pour un temps mon pays, & de me retirer à Hoai ngan, chez un de mes parents, de qui j'espère une somme d'argent qui aide à me rétablir. Je n'ai pas de quoi continuer mon voyage jusqu'à cette ville, auriez-vous la charité de m'avancer trois taëls ? Je vous les rendrai fidèlement à mon retour, & pour gage de ma parole, je laisse ici en dépôt ce que j'ai au monde de plus cher, c'est-à-dire, mon fils unique. Je ne serai pas plus tôt à Hoai ngan, que je reviendrai retirer ce cher enfant.

Cette confiance me toucha, & je lui mis en main la somme qu'il me demandait pour lui. En me quittant il fondait en larmes, témoignant qu'il se séparait de son fils avec un extrême regret. Ce qui me surprit, c'est que l'enfant ne parût nullement ému de cette séparation ; mais ne voyant point revenir son prétendu père, j'eus des soupçons dont je voulus m'éclaircir. J'appelai l'enfant ; & par les différentes questions que je lui fis, j'appris qu'il était né dans la ville de Vou si ; qu'un jour voyant passer une procession dans sa rue, il s'était un peu trop écarté, & qu'il avait été trompé & enlevé par un inconnu. Il me dit aussi le nom de son père & de sa mère : or ce nom de famille est le vôtre. Je compris aussitôt que ce pauvre enfant avait été enlevé & vendu par quelque fripon ;

Description de l'empire de la Chine

j'en eus ^{p.296} compassion, & il sut entièrement gagner mon cœur : je le traitai dès lors comme mon propre fils. Bien des fois j'ai eu la pensée de faire un voyage exprès jusqu'à Vou si, pour m'informer de sa famille. Mais il m'est toujours survenu quelque affaire qui m'a fait différer un voyage auquel je n'avais pas tout à fait renoncé. Heureusement il n'y a que quelques moments que par occasion vous m'avez parlé de ce fils. Certains mots jetés par hasard ont réveillé mes idées. Sur le rapport merveilleux de ce que je savais avec ce que vous me disiez, j'ai fait venir l'enfant, pour voir si vous le reconnaîtriez.

A ces mots Hi eul se mit à pleurer de joie, & ses larmes en firent aussitôt couler d'abondantes des yeux de Liu. Un indice assez singulier, dit-il, le fera reconnaître : il a un peu au-dessus du genou une marque noire, qui est l'effet d'une envie de sa mère, lorsqu'elle était enceinte. Hi eul aussitôt relève le bas de son haut de chausse, & montre au-dessus du genou la marque dont il s'agissait. Liu la voyant, se jette au col de l'enfant, l'embrasse, l'élève entre ses bras.

— Mon fils, s'écria-t-il, mon cher fils, quel bonheur pour ton vrai père de te retrouver après une si longue absence !

L'historien fait ici une pause, en insérant quatre vers, qui disent :

Pêcher une aiguille au fond de l'eau, c'est merveille ;
Mais perdre un trésor qu'on tenait entre ses mains, & le recouvrer
ensuite, c'est une autre merveille bien plus grande.
O ! le charmant festin, où se fait une si douce reconnaissance !
Peut-être craignent-ils encore tous deux que ce ne soit qu'en songe
qu'ils se tiennent embrassés.

Dans ces doux moments on conçoit assez à quels transports de joie le père & le fils se livrèrent. Après mille tendres embrassades, Liu s'arrachant des bras de son fils, alla se jeter aux pieds de Tchîn :

Description de l'empire de la Chine

— Quelles obligations ne vous ai-je pas, lui dit-il, d'avoir reçu chez vous & élevé avec tant de bonté cette chère portion de moi-même ? Sans vous, aurions-nous jamais été réunis ?

— Mon aimable bienfaiteur, répondit Tch'in, en le relevant, c'est l'acte généreux de vertu que vous avez pratiqué en me rendant les deux cens taëls, qui a touché le Ciel. C'est le Ciel qui vous a conduit chez moi, où vous avez retrouvé ce que vous aviez perdu, & que vous cherchiez vainement depuis tant d'années. A présent que je sais que ce joli enfant vous appartient, mon regret est de ne lui avoir pas fait plus d'amitié.

— Prosternez-vous, mon fils, dit Liu, & remerciez votre insigne bienfaiteur.

Tch'in se mettait en posture de rendre des révérences pour celles qu'on venait de lui faire. Mais Liu, confus de cet excès de civilité, s'approcha aussitôt, & l'empêcha même de se pencher. Ces cérémonies étant achevées, on s'assit de nouveau, & Tch'in fit placer le petit Hi eul sur un siège à côté de Liu son père.

Pour lors Tch'in prenant la parole,

— Mon frère, dit-il à Liu (car c'est un nom que je dois vous donner maintenant), j'ai une fille âgée de douze ans ; mon dessein est de la donner en mariage à votre fils, & de nous unir plus étroitement par cette alliance.

Cette proposition se faisait d'un air si sincère & si passionné, que Liu ne crut pas devoir se servir des excuses p.297 ordinaires que la civilité prescrit. Il passa par-dessus, & donna sur-le-champ son consentement.

Comme il était tard, on se sépara. Hi eul alla se reposer dans la même chambre que son père. On peut juger tout ce qu'ils se dirent de consolant & de tendre durant la nuit. Le lendemain Liu songeait à prendre congé de son hôte ; mais il ne pût résister aux empressements avec lesquels on le retint. Tch'in avait fait préparer un second festin, où il n'épargna rien pour bien régaler le futur beau-père de sa fille, & son

Description de l'empire de la Chine

nouveau gendre, & se consoler par là de leur départ. On y but à longs traits, & l'on se livra à la joie.

Sur la fin du repas, Tchin tire un paquet de vingt taëls, & regardant Liu :

— Mon aimable gendre, dit-il, durant le temps qu'il a demeuré chez moi, aura sans doute eu quelque chose à souffrir contre mon intention & à mon insu. Voici un petit présent que je lui fais, jusqu'à ce que je puisse lui donner des témoignages plus réels de ma tendre affection : je ne veux pas au reste qu'il me refuse.

— Quoi, reprit Liu, lorsque je contracte une alliance qui m'est si honorable, & que je devrais, selon la coutume, faire moi-même les présents de mariage pour mon fils, dont je ne suis dispensé pour le présent que parce que je suis voyageur, vous me comblez de vos dons : c'en est trop ; je ne puis les accepter ; ce serait me couvrir de confusion.

— Hé ! qui pense, dit Tchin, à vous offrir si peu de chose ? C'est à mon gendre, & non au beau-père de ma famille que je prétends faire ce petit présent. En un mot, le refus, si vous y persistez, sera pour moi une marque certaine que mon alliance ne vous est pas agréable.

Liu vit bien qu'il fallait absolument se rendre, & que sa résistance serait inutile ; il accepta humblement le présent, & faisant lever son fils de table, il lui ordonna d'aller faire une profonde révérence à Tchin.

— Ce que je vous donne, dit Tchin, en le relevant, n'est qu'une bagatelle, & ne mérite point de remerciements.

Hi eul alla ensuite dans l'intérieur de la maison, pour remercier sa belle-mère. Tout le jour se passa en festins & en divertissements. Il n'y eût que la nuit qui les sépara.

Liu s'étant retiré dans sa chambre, se livra tout entier aux réflexions que faisait naître cet événement. Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'en rendant les deux cents taëls que j'ai trouvés, j'ai fait une action bien

Description de l'empire de la Chine

agréable au Ciel, puisque j'en suis récompensé par le bonheur de retrouver mon fils, & de contracter une si honorable alliance. C'est bonheur sur bonheur ; c'est comme si on mettait des fleurs d'or sur une belle pièce de soie. Comment puis-je reconnaître tant de faveurs ? Voilà vingt taëls que mon allié Tch'in vient de donner. Puis-je mieux faire que de les employer à la subsistance de quelques vertueux bonzes ? C'est là les jeter en une terre de bénédictions.

Le lendemain après avoir bien déjeuné, le père & le fils préparent leur bagage, & prennent congé de leur hôte. Ils se rendent au port, & y louent une barque. A peine eurent-ils fait une demi-lieue, qu'ils approchèrent d'un endroit de la rivière, d'où s'élevait un bruit confus, & où l'eau agitée paraissait bouillonner. C'était une barque chargée de passagers, qui coulait à fond. On entendait crier ces pauvres infortunés ;

— Au secours, sauvez-nous !

Les gens du rivage voisin, alarmés de ce naufrage, criaient de leur côté à plusieurs petites barques, qui se trouvaient-là, d'accourir au plus vite, & de secourir ces malheureux qui disputaient leur vie contre les flots. Mais les bateliers, gens durs & intéressés, demandaient qu'on leur assurât une bonne récompense, sans quoi il n'y avait nul secours à espérer.

Pendant ce débat arrive la barque de Liu : lorsqu'il eût appris de quoi il s'agissait, il se dit à lui-même : sauver la vie à un homme, c'est une œuvre plus sainte & plus méritoire, que d'orner des ^{p.298} temples, & d'entretenir des bonzes. Consacrons les vingt taëls à cette bonne œuvre : secourons ces pauvres gens qui se noient. Aussitôt il déclare qu'il donnera vingt taëls à ceux qui recevront dans leurs barques ces hommes à demi noyés.

A cette proposition tous les bateliers couvrent en un moment la rivière. Quelques-uns même des spectateurs placés sur le rivage, & qui savaient nager, se jettent avec précipitation dans l'eau, & en un moment tous généralement furent sauvés du naufrage. Liu

Description de l'empire de la Chine

s'applaudissant de ce succès, livra aussitôt l'argent qu'il avait promis.

Ces pauvres gens tirés de l'eau & des portes de la mort, vinrent rendre grâces à leur libérateur. Un de la troupe ayant considéré Liu, s'écria tout à coup :

— Hé, quoi ! c'est vous, mon frère aîné ; par quel bonheur vous trouvai-je ici ?

Liu yu s'étant tourné, reconnut son troisième frère Liu tchin. Alors transporté de joie, & tout hors de lui-même, joignant les mains :

— Ô merveille ! dit-il, le Ciel m'a conduit ici à point nommé pour sauver la vie à mon frère.

Aussitôt il lui tend la main, il l'embrasse, le fait passer sur sa barque, l'aide à se dépouiller de ses habits tout trempés, & lui en donne d'autres.

Liu tchin après avoir repris ses esprits, s'acquitta des devoirs que la civilité prescrit à un cadet pour son aîné ; & celui-ci ayant répondu à son honnêteté, appelle Hi eul, qui était dans une des chambres de la barque, afin de venir saluer son oncle : pour lors il lui raconta toutes ses aventures, qui jetèrent Liu tchin dans un étonnement, dont il ne pouvait revenir.

— Mais enfin apprenez-moi, lui dit Liu yu, ce qui peut vous amener en ce pays-ci.

— Il n'est pas possible, répondit Liu tchin, de dire en deux mots la cause de mon voyage. Depuis trois ans que vous avez quitté la maison, on nous est venu apporter la triste nouvelle que vous étiez mort de maladie dans la province de Chan si. Mon second frère, comme chef de la famille en votre absence, fit des perquisitions, & il assura que la chose était véritable. Ce fut un coup de foudre pour ma belle-sœur, elle fut inconsolable, & prit aussitôt le grand deuil. Pour moi, je lui disais sans cesse que cette nouvelle n'était point sûre : & que je n'en croyais rien.

Description de l'empire de la Chine

Peu de jours après, mon second frère pressa ma belle-sœur de songer à un nouveau mariage. Elle a toujours rejeté bien loin une pareille proposition. Enfin elle m'a engagé à faire le voyage du Chan si, pour m'informer sur les lieux de ce qui vous regarde : & lorsque j'y songe le moins, prêt de périr dans les eaux, je rencontre mon cher frère : il me sauve la vie : protection du Ciel vraiment admirable ! Mais, mon frère, croyez-moi, il n'y a point de temps à perdre, hâtez-vous de vous rendre à la maison pour calmer ma belle-sœur. La persécution est trop violente : le moindre délai peut causer des malheurs irrémédiables.

Liu yu consterné de ce récit, fait venir le maître de la barque : & quoiqu'il fût fort tard, il lui ordonna de mettre à la voile, & de marcher pendant toute la nuit. p.299

Ici sont placés pour seconde pause deux vers, dont voici le sens :

Le cœur empressé vole au terme comme un trait ;
La barque court sur l'eau plus vite encore que la navette sur le
métier d'un tisserand qui veut finir son ouvrage.

Pendant que toutes ces aventures arrivaient à Liu yu, Ouang sa femme était dans la désolation. Mille raisons la portaient à ne pas croire que son mari fût mort. Mais Liu pao, qui par cette mort prétendue devenait le chef de la maison, l'en assura si positivement, qu'enfin elle se laissa persuader, & prit des habits de deuil.

Liu pao avait un mauvais cœur, & était capable des actions les plus indignes.

— Je n'en doute plus, dit-il, mon frère aîné est mort, & je suis le maître. Ma belle-sœur est jeune & bien faite : ses parents sont éloignés, & elle ne peut implorer leur secours : il faut que je la force à se remarier, & au plus tôt ; il m'en reviendra de l'argent.

Aussitôt il communique son dessein à Yang sa femme, & lui ordonne de mettre en œuvre une habile entremetteuse de mariages. Mais

Description de l'empire de la Chine

Ouang rejeta bien loin une pareille proposition. Elle jura qu'elle voulait demeurer veuve, & honorer par sa viduité la mémoire de son mari. Son beau-frère Liu tchin l'affermissait dans sa résolution. Ainsi tous les artifices qu'on employa n'eurent aucun succès. Et comme il lui venait de temps en temps dans l'esprit, qu'il n'était pas sûr que son mari fût mort :

— Il faut, dit-elle, m'en éclaircir ; les nouvelles qui viennent sont souvent fausses. C'est dans le lieu même qu'on peut avoir des connaissances certaines. A la vérité il s'agit d'un voyage de près de cent lieues. N'importe, je connais le bon cœur de Liu tchin, mon beau-frère. Il voudra bien, pour me tirer de peine, se transporter dans la province de Chan si, & s'informer, si effectivement j'ai eu le malheur de perdre mon mari ; du moins il m'en apportera les précieux restes.

Liu tchin fut prié de faire ce voyage, & partit. Son éloignement rendit Liu pao plus ardent dans ses poursuites. D'ailleurs s'étant acharné au jeu durant quelques jours, & y ayant été malheureux, il ne savait plus où trouver de l'argent pour avoir sa revanche. Dans l'embarras où il se trouvait, il rencontra un marchand du Kiang si qui venait de perdre sa femme, & qui en cherchait une autre. Liu pao saisit l'occasion, & lui proposa sa belle-sœur. Le marchand accepte la proposition, prenant néanmoins la précaution de s'informer secrètement, si celle qu'on lui proposait était jeune & bien faite. Aussitôt qu'il en fût assuré, il ne perdit point de temps, & livra trente taëls pour conclure l'affaire.

Liu pao ayant reçu cette somme :

— Je dois vous avertir, dit-il au marchand, que ma belle-sœur est fière, hautaine, & extrêmement formaliste : elle fera bien des difficultés, quand il s'agira de quitter la maison, & vous aurez beaucoup de peine à l'y résoudre. Voici donc ce que vous devez faire. Ce soir à l'entrée de la nuit, ayez une chaise, ornée selon la coutume, & de bons porteurs : venez à petit bruit, & présentez-vous à notre porte. La demoiselle qui

Description de l'empire de la Chine

paraîtra avec une coiffure de deuil, c'est ma belle-sœur, ne lui dites mot, & n'écoutez p.³⁰⁰ point ce qu'elle voudrait vous dire : mais saisissez-la tout à coup par le milieu du corps ; jetez-la dans la chaise, conduisez-la au plus tôt sur votre barque, & mettez à la voile.

Cet expédient plut fort au marchand, & l'exécution lui parût aisée.

Cependant Liu pao retourne à la maison ; & afin que sa belle-sœur ne pressentît rien du projet qu'il avait formé, il sut se contrefaire en sa présence : mais dès qu'elle se fût retirée, il fit confidence à sa femme de son dessein, & en désignant sa belle-sœur d'un geste méprisant :

— Il faut, dit-il, que cette marchandise à deux pieds sorte cette nuit de notre maison ; c'est de quoi je me mets peu en peine. Je ne veux pas néanmoins me trouver à cette scène ; ainsi je vais sortir pour quelques moments ; mais il est bon que tu saches que vers l'entrée de la nuit des gens bien accompagnés viendront à notre porte, & l'enlèveront dans une chaise bien fermée.

Il allait poursuivre, lorsqu'il fut tout à coup arrêté par le bruit qu'il entendit. C'était sa belle-sœur qui passait près de la fenêtre de la chambre. Alors Liu pao se hâta de sortir par une autre porte ; & la précipitation avec laquelle il se retira, ne lui permit pas d'ajouter la circonstance de la coiffure de deuil. Ce fut sans doute par une providence toute particulière du Ciel, que cette circonstance fut omise.

Ouang s'aperçut aisément que le bruit qu'elle avait fait près de la fenêtre, avait obligé Liu pao à rompre brusquement la conversation. Son ton de voix marquait assez qu'il avait encore quelque chose de plus à dire : mais elle en avait assez entendu ; car ayant reconnu à son air, lorsqu'il entra dans la maison, qu'il avait quelque secret à communiquer à sa femme, elle avait fait semblant de se retirer ; & prêtant secrètement l'oreille à la fenêtre, elle avait ouï distinctement ces mots :

— On l'enlèvera ; on la mettra dans une chaise.

Ces paroles fortifièrent étrangement ses soupçons. Elle entre dans la

Description de l'empire de la Chine

chambre ; & s'approchant de Yang fang, lui déclara d'abord ses inquiétudes :

— Ma belle-sœur, lui dit-elle, vous voyez une veuve infortunée, qui vous est liée par les nœuds les plus étroits d'une amitié qui fut toujours très sincère. C'est par cette ancienne amitié que je vous conjure de m'avouer franchement si mon beau-frère persiste encore dans son ancien dessein de me forcer à un mariage qui tournerait à ma confusion.

A ce récit Yang parût d'abord interdite, & rougit ; puis prenant une contenance plus assurée :

— A quoi pensez-vous, ma sœur, lui dit-elle, & quelles imaginations vous mettez-vous dans l'esprit ? S'il était question de vous remarier, croyez-vous qu'on y fût fort embarrassé ? Hé ! à quoi bon se jeter soi-même à l'eau, avant que la barque soit prête à faire naufrage ?

Dès que la dame Ouang eût entendu ce proverbe tiré de la barque, elle comprit encore mieux le sens de l'entretien secret de son beau-frère. Aussitôt elle éclata en plaintes & en soupirs ; & se livrant à toute sa douleur, elle se renferme dans sa chambre, où elle pleure, elle gémit, elle se lamente : Que je suis malheureuse ; s'écrie-t-elle, je ne sais ce qu'est devenu mon mari. Liu tchin, mon beau-frère & mon ami, sur qui je pouvais compter, est en voyage. Mon père, ma mère, mes parents sont éloignés de ce pays. Si cette affaire se précipite, comment pourrai-je leur en donner avis ? Je n'ai aucun secours à attendre de nos voisins. Liu pao s'est rendu redoutable à tout le quartier, & l'on sait qu'il est capable des plus grandes noirceurs. Infortunée que je suis ! Je ne saurais échapper à ses pièges : si je n'y tombe pas aujourd'hui, ce sera demain, ou dans fort peu de temps. Tout bien considéré, finissons cette trop pénible vie ; mourons une bonne fois, cela vaut mieux que de souffrir mille & mille morts ; p.301 & qu'est-ce que ma vie ? sinon une mort continuelle ?

Elle prit ainsi sa résolution ; mais elle en différa l'exécution jusqu'au

Description de l'empire de la Chine

soir. Aussitôt que le ciel disparut de l'horizon, & qu'une nuit obscure prit sa place, elle se retire dans sa chambre, & s'y enferme ; puis prenant une corde, elle l'attache à la poutre par un bout, & à l'autre bout elle fait un nœud coulant : elle approche un banc, monte dessus, ajuste modestement ses habits par le bas autour des pieds ; ensuite elle s'écrie : Suprême Tien, vengez-moi. Après ces mots, & quelques soupirs qui lui échappèrent, elle jette sa coiffure, & passe la tête & le col dans le nœud coulant. Enfin du pied elle renverse le banc, & demeure suspendue en l'air.

C'en était fait, ce semble, de cette malheureuse dame. Il arriva néanmoins que la corde dont elle s'était servi, quoique grosse & de chanvre, se rompit tout à coup. Elle tombe à terre à demi-morte : sa chute, & la violence dont elle s'agitait, firent un grand bruit.

La dame Yang accourut à ce bruit, & trouvant la porte bien barricadée, elle se douta que c'était là un stratagème d'un esprit à demi troublé. Elle saisit aussitôt une barre, & enfonce la porte.

Comme la nuit était très obscure, en entrant dans la chambre, elle s'embarassa les pieds dans les habits de la dame Ouang, & tombe à la renverse. Cette chute fit sauter sa coiffure bien loin ; & l'effroi dont elle fût saisie, lui causa un évanouissement de quelques moments. Aussitôt qu'elle eût repris ses sens, elle se lève, va chercher une lampe, & revient dans la chambre, où elle trouve la dame Ouang étendue par terre, sans mouvement, & presque sans respiration, la bouche chargée d'écume, & le col extrêmement serré par la corde. Elle lâche au plus tôt le nœud coulant.

Au moment qu'elle voulait lui procurer d'autres services, elle entend frapper doucement à la porte de la maison. Elle ne douta point que ce ne fût le marchand de Kiang si, qui venait chercher l'épouse qu'il avait achetée. Elle court vite pour le recevoir & l'introduire dans la chambre, afin qu'il fût témoin de ce qui venait d'arriver. Son empressement & la juste délicatesse qu'elle eût de ne pas se montrer sans coiffure, lui fit ramasser celle qui se trouva à ses pieds, & qui était la coiffure de deuil de la dame Ouang.

Description de l'empire de la Chine

C'était en effet le marchand de Kiang si qui venait enlever la dame qu'on lui avait promise. Il avait une chaise de noces, ornée de banderoles de soie, de festons, de fleurs, & de plusieurs belles lanternes.

Elle était environnée de domestiques, qui portaient des torches allumées, & d'une troupe de joueurs de flûtes & de hautbois. Tout ce cortège s'était rangé dans la rue, sans jouer des instruments, & sans faire de bruit. Le marchand s'en était détaché, & avait frappé doucement à la porte : mais l'ayant trouvée entr'ouverte, il était entré dans la maison avec quelques-uns de ceux qui tenaient les flambeaux pour l'éclairer.

Dès que la dame Yang parût, le marchand qui lui vit une coiffure de deuil, qui était le signal qu'on lui avait donné, & étant d'ailleurs charmé de son air & des traits de son visage, se jeta sur elle, comme un épervier affamé fond sur un petit oiseau. Les gens de sa suite accourent, enlèvent la dame, & l'enferment dans la chaise, qui était toute prête à la recevoir. Elle eût beau crier : On se trompe ; ce n'est pas moi qu'on cherche. Le bruit des fanfares se fit aussitôt entendre, & étouffa sa voix ; tandis que les porteurs de chaise volaient plutôt qu'ils ne marchaient, pour la transporter dans la barque. p.302

Troisième pause, ou on lit les quatre vers suivants :

Une troupe de joueurs d'instruments avance en triomphe vers la
barque d'un étranger.

La méprise d'une coiffe de deuil produit un mariage.

Quand l'épouse en présence du nouvel époux élève la voix, ce n'est
pas contre le Ciel :

C'est contre son vrai mari qu'elle s'échauffe, & qu'elle crie.

Pendant ce temps-là la dame Ouang, qui avait été soulagée par les soins de sa belle-sœur, était revenue à elle-même, & avait recouvré la connaissance. Le grand fracas qu'elle entendit à la porte de la maison, renouvela ses alarmes, & lui causa de mortelles inquiétudes. Mais comme elle s'aperçut que le bruit des fanfares, & cette confusion de

Description de l'empire de la Chine

voix & d'instruments, qui s'était élevée tout à coup, s'éloignait d'un moment à l'autre, elle se rassura ; & après environ un demi-quart d'heure elle s'enhardit, & va voir de quoi il s'agissait.

Après avoir appelé sa belle-sœur deux & trois fois, & toujours inutilement, elle comprit que le marchand s'était mépris, & avait emmené celle qu'il ne cherchait pas ; mais elle appréhenda quelque fâcheux retour, lorsque Liu pao serait instruit de la méprise. Ainsi elle s'enferma dans sa chambre, où elle ramasse les aiguilles de tête, les pendants d'oreilles, & la coiffure noire qui était à terre. Elle songea ensuite à prendre un peu de repos ; mais il ne lui fut pas possible de fermer l'œil durant toute la nuit.

A la pointe du jour elle se lève, se lave le visage ; & comme elle cherchait sa coiffure de deuil pour la prendre, elle entend du bruit qu'on faisait à la porte de la maison : on y frappait rudement, & on criait :

— Ouvrez donc !

C'était justement Liu pao, dont elle reconnut la voix. Son parti fut bientôt pris : elle le laissa frapper sans répondre. Il jura, il tempêta, il cria jusqu'à s'enrouer. Enfin la dame Ouang s'approcha de la porte, & se tenant derrière sans l'ouvrir :

— Qui est-ce qui frappe, dit-elle, & qui fait tant de bruit ?

Liu pao qui distingua fort bien la voix de sa belle-sœur, fut aussitôt saisi de la plus étrange frayeur, surtout voyant qu'elle refusait d'ouvrir. Il eût recours à un expédient qui lui réussit :

— Belle sœur, dit-il, bonne & heureuse nouvelle ! Liu tchin mon frère cadet est de retour, & notre frère aîné jouit d'une santé parfaite. Ouvrez vite.

A ces mots du retour de Liu tchin la dame Ouang court prendre la coiffure noire qu'avait laissée la dame Yang ; puis elle ouvre avec empressement ; mais en vain cherche-t-elle des yeux son cher Liu tchin. Elle n'aperçoit que le seul Liu pao. Celui-ci entra d'abord dans sa chambre ; mais n'y voyant pas sa femme, & remarquant d'ailleurs une coiffure noire sur la tête de sa belle-sœur, ses soupçons se

Description de l'empire de la Chine

renouvelèrent d'une étrange sorte. Enfin il éclate :

— Hé ! où est donc votre belle-sœur ? dit-il.

Vous devez le savoir mieux que moi, répondit la dame Ouang, puisque c'est vous qui avez ménagé cette belle intrigue. Mais dites-moi, répliqua Liu pao, pourquoi ne portez-vous plus la coiffure blanche ? Avez-vous quitté le deuil ? La dame Ouang eût la complaisance de lui raconter l'histoire de ce qui était arrivé pendant son absence.

p.303 A peine eut-elle fini de parler, que Liu pao se frappe rudement la poitrine, & s'agite en désespéré : mais peu à peu reprenant ses esprits : j'ai encore une ressource dans mon malheur, dit-il en lui-même. Vendons cette belle-sœur ; de l'argent qui m'en viendra, j'achèterai une autre femme, & personne ne saura que j'ai été assez malheureux pour vendre la mienne. Il avait joué toute la nuit précédente, & avait perdu les trente taëls qu'il avait reçus du marchand de Kiang si, qui était déjà bien loin avec sa nouvelle épouse.

Il se préparait à sortir de la maison, pour aller négocier cette affaire, lorsqu'il aperçut à la porte quatre ou cinq personnes qui se pressaient d'y entrer. C'était son frère aîné Liu yu, son frère cadet Liu tchin, son neveu Hi eul, & deux domestiques qui portaient le bagage. Liu pao consterné à cette vue, & n'ayant pas le front de soutenir leur présence, s'évade au plus vite par la porte de derrière, & disparaît comme un éclair.

La dame Ouang, transportée de joie, vint recevoir son cher mari. Mais quel surcroît d'allégresse, quand elle aperçut son fils, qu'à peine reconnaissait-elle, tant il était devenu grand & bien fait !

— Hé ! par quelle bonne fortune, dit-elle, avez-vous ramené ce cher fils que je croyais perdu ?

Liu yu lui fit le détail de toutes ses aventures ; & la dame Ouang à son tour lui raconta fort au long, toutes les indignités que lui avait fait souffrir Liu pao, & les extrémités auxquelles il l'avait réduite.

Alors Liu yu, après avoir donné à sa femme les justes éloges que

Description de l'empire de la Chine

méritait sa fidélité :

— Si par une passion aveugle pour les richesses, s'écria-t-il, j'avais retenu les deux cents taëls que je trouvai par hasard, comment aurais-je pu retrouver notre cher enfant ? Si l'avarice m'avait empêché d'employer ces vingt taëls à sauver ceux qui faisaient naufrage, mon cher frère périssait dans les eaux, & je ne l'aurais jamais vu. Si par une aventure inespérée, je n'avais pas rencontré cet aimable frère, aurais-je pu découvrir à temps le trouble & le désordre qui régnaient dans ma maison ? Sans cela, ma chère femme, nous ne nous serions jamais vus réunis : notre famille se serait démembrée, & aurait été plongée dans l'affliction. Tout ceci est l'effet d'une providence particulière du Ciel, qui a conduit ces divers événements. Quant à mon autre frère, ce frère dénaturé, qui sans le savoir, a vendu sa propre femme, il s'est justement attiré le malheur qui l'accable. L'auguste Tien traite les gens selon qu'ils le méritent ; qu'ils ne croient pas échapper à sa justice.

Apprenons de là combien il est avantageux de pratiquer la vertu ; c'est ce qui rend une maison de jour en jour plus florissante.

Dans la suite du temps Hi eul alla chercher son épouse, la fille de Tch'in. Le mariage se conclut, & fut très heureux. Ils eurent plusieurs enfants, & virent une foule de petits-fils, dont plusieurs s'avancèrent par la voie des lettres, & parvinrent aux premières charges. Ainsi cette famille fut illustrée.

Quatre vers font la conclusion de l'histoire. En voici le sens :

L'action vertueuse, par laquelle on rend l'argent qu'on avait trouvé,
Fait retrouver un fils qu'on croyait ne jamais voir.

Le détestable dessein de vendre une belle sœur, est cause qu'on
perd sa propre femme.

La conduite du Ciel est tout à fait admirable ; il distingue parfaitement
les bons des méchants : on ne lui en impose pas.

DEUX TRAITS D'HISTOIRE

@

p.304 *Ou plutôt deux sortes de jugements ; L'un, où le crime étant d'abord absous, le Ciel, au moment qu'il triomphe, le confond, & le punit avec éclat ; l'autre, ou l'innocence accablée, & prête à succomber, vient tout à coup à être reconnue, & vengée par une protection particulière du Ciel.*

L'ouvrage débute par les quatre vers suivants :

Celui qui dévoile & qui pénètre ce qu'il y a de plus caché ;
Celui devant qui le mal est toujours mal, & le bien est toujours bien,
c'est le Ciel.

En voulant nuire à autrui, c'est à soi-même qu'on nuit.
Les ruses les mieux concertées, se découvrent à la fin.

PRÉFACE

On dit communément : quiconque ôte la vie à un autre, doit la perdre ; c'est une loi universellement reçue, & qui est nécessaire à la société. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire passer l'innocent pour coupable, & le coupable pour innocent. Êtes-vous innocent ? Celui qui veut vous perdre, peut bien éblouir & corrompre les juges les plus éclairés. Le juste Tien semble peut-être d'abord conniver aux traits de la calomnie : mais il ne permet pas que vous y succombiez. L'injustice se reconnaît enfin, & est confondue.

Au contraire un scélérat justement accusé, & qui crie à la calomnie, soutient quelquefois la question la plus rigoureuse sans rien avouer, & force les accusateurs à se désister de leurs poursuites. Mais enfin vient un jour, où le mystère d'iniquité se révèle, & où l'artifice se manifeste.

Un criminel survivra quelque temps, si l'on veut, à son crime. L'innocent sera condamné à languir dans un cachot, il se verra presque sous le glaive. Est-ce que cet ancien seigneur qui est là-haut sur nos têtes, n'a pas des yeux ? Faites attention à ces belles paroles que nous

Description de l'empire de la Chine

tenons de nos pères, & qu'ils ont exprimées dans quatre vers, dont voici la traduction :

Le Ciel est souverainement éclairé ; on ne saurait le tromper ;
Il ne commence pas à savoir les choses d'ici-bas, lorsqu'il éclate &
qu'il fait savoir qu'il les sait.
La vertu & le vice ne demeurent jamais, l'une sans récompense, &
l'autre sans châtement.
Il n'est question que du temps : tôt ou tard il viendra.

p.305 Les plaintes que les gens opprimés poussent durant la vie, ou après la mort, vont au Ciel, & demandent vengeance. La vérité est quelquefois si embrouillée, que les mandarins ne peuvent la découvrir. Mais l'auguste Ciel examine tout, & voit tout très clairement. L'artifice & la fourberie fussent-ils multipliés à l'infini, il les fait servir, pour amener l'occasion favorable, où éclatent ses justes & immuables arrêts.

Aussi l'on dit communément dans le monde : les méchants sont craints, le Ciel ne l'est pas ; les gens de bien sont trompés, le Ciel ne l'est pas.

On dit encore : le filet où le Ciel tient tous les hommes renfermés, est vaste & spacieux ; il fait comme s'il ne les voyait pas ; cependant nul moyen d'en échapper.

Depuis qu'il y a un gouvernement, combien de magistrats intègres, ou de juges éclairés ont paru sur la scène ! Ignoraient-ils, que le Ciel prend intérêt & veille à la vie des hommes ? Mais les passions font jouer des ressorts imperceptibles. Cent faits les plus incroyables ne laissent pas d'être vrais ; & cent autres les plus imposants n'en sont pas pour cela moins supposés.

Il suit de là que les procès en matière criminelle, même les plus justes, doivent être examinés avec une scrupuleuse attention, & à plusieurs reprises. Après quoi un juge peut ne pas craindre que ceux qu'il a condamnés, crient à l'injustice, & demandent vengeance contre lui.

Aujourd'hui dans les tribunaux, les Grands & les subalternes sont dominés par la cupidité. Ils ne cherchent qu'à s'enrichir. Il n'y a guère

Description de l'empire de la Chine

que les riches & les gens distingués qui puissent les satisfaire. De là il arrive que la justice avec son équitable balance ne se trouve plus chez nous, & qu'elle a été jetée dans la grande mer orientale.

Je sais fort bien qu'on peut & qu'on doit, sans de longues procédures, châtier des méchancetés notoires, qui demandent une brève justice. Je conviens même que pour les affaires de moindre conséquence, & dont on connaît les divers ressorts, il est bon de les terminer au plus tôt, & de les accommoder. Mais je ne juge pas qu'un homicide puisse jamais être pardonné, & finir par voie d'accommodement ; l'équité, la droite raison s'y opposent. Si l'accusé, qui a trempé ses mains dans le sang d'un autre, n'est pas puni de mort, les mânes de celui qui a été tué & qui demandent justice, ne seront point en repos.

Quant aux dépositions de ces malheureux, qui dans un interrogatoire nomment des innocents pour complices de leurs crimes, c'est ce qu'on ne saurait trop examiner. On doit confronter les dépositions d'un jour avec celles d'un autre, & les éprouver avec une extrême application.

Il arrive d'ordinaire, que ces scélérats appliqués à une violente torture, & sur le point d'être condamnés aux derniers supplices, s'accrochent à tout ce qu'ils peuvent. Ils feignent de vouloir tout avouer : la calomnie ne leur coûte rien : ils accusent un innocent, sans se soucier beaucoup de perdre, non seulement un homme, mais encore une famille entière : ils ne songent qu'à se soulager eux-mêmes ; & pour y réussir, tout leur est bon.

Un juge ne doit-il pas pénétrer le fonds de leur âme, faire peu de cas de semblables accusations, & en sauvant ceux qu'on veut opprimer, se faire à lui-même un trésor de mérite, dont ses enfants & ses neveux recueilleront un jour mille bénédictions.

J'ai eu en vue dans ce préambule d'instruire & le peuple, & ceux qui ont part au gouvernement. Il est constant que la plus petite plante, le plus vil arbrisseau, tient du Ciel suprême ce qu'il a reçu de vie.

Description de l'empire de la Chine

Combien plus doit-on dire, qu'il est l'auteur de celle de tous p.306 les hommes, dont il est le premier père.

Ainsi le principal devoir d'un mandarin, c'est d'avoir des entrailles paternelles pour la conservation de ceux qui sont confiés à ses soins. Il doit employer les voies de douceur & de sévérité pour maintenir la tranquillité, & prévenir le désordre ; & dans toute sa conduite ne rien faire d'indigne du beau nom de père & de mère du peuple. Par là il gagnera entièrement son affection ; & cette affection éclatera par des marques d'une éternelle reconnaissance. Mais surtout l'auguste Ciel récompensera son équité, & le protégera d'une façon particulière.

*

HISTOIRE

Sous la dynastie des Ming ¹, un homme riche de la ville de Sou tcheou, nommé Ouang kia, était depuis longtemps l'ennemi déclaré d'un certain Li y. Il avait cherché cent fois l'occasion de le perdre, sans avoir pu la trouver. Un jour qu'il faisait un vent terrible, & qu'il pleuvait à verse, il part vers la troisième veille de la nuit, résolu de l'assassiner dans sa maison.

Ce soir-là Li y, après avoir soupé tranquillement, s'était couché, & dormait d'un profond somme avec sa femme, lorsqu'une troupe de dix brigands enfonce la porte. Ce bruit le réveille : il voit ces scélérats, le visage barbouillé de rouge & de noir, entrer tumultuairement dans sa chambre.

A cette vue la dame Tsiang, sa femme, toute effrayée se glisse dans la ruelle, & ensuite sous le lit, où elle se cache : à-demi morte de frayeur, elle aperçoit qu'un de la troupe, qui avait une grande barbe, & une large face, saisit Li y par les cheveux, & lui abat la tête d'un coup de sabre : après quoi toute la troupe, sans toucher à quoi que ce soit de la maison, sort dans le moment & disparaît.

La dame Tsiang, qui avait vu tout ce qui s'était passé, étant revenue

¹ C'est sous cette dynastie que vivait l'auteur de cette histoire.

Description de l'empire de la Chine

de son extrême frayeur, sort de dessous le lit, & s'habille à la hâte : puis se tournant vers le corps & la tête coupée de son mari, elle se lamente, & pousse les plus hauts cris. Les voisins accourent en foule pour voir de quoi il s'agit. Un si triste spectacle les consterne. Ils s'efforcent néanmoins de consoler la pauvre dame toute éplorée : mais elle se refusait à toute consolation.

— Vous voyez, leur dit-elle, mon mari égorgé, ne cherchez pas bien loin l'assassin ; c'est Ouang kia.

— Quelle preuve en avez-vous ? répliquèrent les voisins.

— Quelle preuve ? ajouta-t-elle. J'étais cachée sous le lit ; j'ai considéré le meurtrier. C'est Ouang kia lui-même, cet ennemi juré de mon mari : j'ai remarqué sa grande barbe & sa large face : tout barbouillé qu'il était, je l'ai bien reconnu. De simples voleurs seraient-ils sortis de la maison, sans en rien emporter ? Oui, c'est Ouang kia, qui est le meurtrier de mon mari ; j'en suis sûre. Aidez-moi, je vous en conjure ; aidez-moi à tirer vengeance de ce scélérat, & daignez m'accompagner chez le mandarin, pour demander justice, & rendre témoignage de ce que vous avez vu.

Ils lui répondirent qu'ils étaient instruits de l'inimitié qui était entre Ouang kia & son mari, & qu'ils en rendraient volontiers témoignage dans le tribunal ; que d'ailleurs c'était pour eux un devoir ^{p.307} indispensable d'avertir le mandarin, lorsque dans le quartier il s'était fait un vol ou un meurtre ; ainsi, que dès le lendemain elle n'avait qu'à préparer une accusation, & qu'ils l'accompagneraient, lorsqu'elle irait la présenter : après quoi ils se retirèrent.

Quand ils furent partis, la dame Tsiang ferme sa porte, & passe le reste de la nuit dans les gémissements & les sanglots.

A la pointe du jour elle pria ses voisins de lui faire venir un homme qui dressât & composât l'accusation qu'elle voulait faire. Aussitôt qu'elle fût écrite, elle se met en chemin, & va droit à l'audience du mandarin. C'était justement l'heure où il tenait son audience, & où il rendait

Description de l'empire de la Chine

justice. La dame l'ayant aperçu, hâte le pas, & se prosternant au bas du degré de l'estrade, elle crie d'une voix lamentable, *au meurtre ; à l'assassinat.*

Le mandarin lui voyant en main une accusation, s'informe de ce que c'était ; & ayant appris qu'il s'agissait d'un meurtre fait par des voleurs ou par des assassins, il admet l'accusation, & promet de rendre justice.

Les gens du quartier s'avancèrent au même temps, & présentèrent leur requête, pour l'avertir du désordre arrivé dans leur voisinage.

A l'instant le mandarin dépêche des officiers de justice, pour faire la visite du corps mort, & en dresser un procès verbal. Puis il ordonne aux archers d'arrêter au plus tôt celui qu'on assurait être l'assassin. Ouang kia demeurait tranquille dans sa maison, & paraissait ne point craindre, dans la fausse confiance où il était, que s'étant barbouillé le visage, il était impossible qu'on l'eût reconnu. Il s'applaudissait de son industrie, lorsque tout à coup il se vit environné d'une troupe d'archers, qui venaient d'entrer brusquement dans sa maison. Qu'on s'imagine voir un homme qui se bouche les oreilles, pour n'être pas effrayé des éclats du tonnerre, & que la foudre frappe au même instant. Tel était Ouang kia.

Aussitôt on se saisit de lui ; on le charge de fers ; & on le conduit à l'audience.

— C'est donc toi, malheureux, dit le mandarin, qui es l'assassin de Li y ?

— Moi, seigneur ? répondit le scélérat ; si pendant la nuit Li y a été tué par des voleurs, suis-je responsable de sa mort ?

Pour lors le mandarin se tournant vers la dame Tsiang :

— Eh bien, lui dit-il, comment prouvez-vous qu'il est l'auteur de ce meurtre ?

— Seigneur, répondit-elle, lorsque le coup se fit, j'étais cachée auprès du lit, & de là j'ai vu le malheureux donner le coup de la mort à mon mari : je le reconnus bien.

Description de l'empire de la Chine

— Mais, répliqua le mandarin, c'était la nuit que le coup s'est fait : comment dans l'obscurité avez-vous pu le reconnaître ?

— Ah ! seigneur, dit-elle, non seulement je remarquai sa taille & son air ; mais j'ai encore un indice bien certain : De simples voleurs se seraient-ils retirés avec tant de précipitation, sans rien enlever de la maison ? Une action si noire & si barbare, est l'effet d'une ancienne inimitié, qui n'a été que trop publique, & mon mari n'avait point d'autre ennemi que Ouang kia.

Pour lors le mandarin fit approcher les voisins, & leur demanda, s'il y avait effectivement une inimitié ancienne entre Ouang kia & Li y.

— Oui, seigneur, répondirent-ils, elle était connue de tout le quartier. Il n'est pas moins vrai que le meurtre a été fait, sans qu'on ait rien emporté de la maison.

Pour lors le mandarin haussant la voix, & prenant le ton de maître :

— Qu'on donne à l'heure même une rude question à Ouang kia.

Ce malheureux qui était riche, & qui avait toujours vécu à son aise, frémit de tout lui-même au seul mot de question, & déclara qu'il allait tout avouer.

— Il est vrai, dit-il, que j'avais pour Li y une haine mortelle ; c'est ce qui m'a porté à me déguiser en voleur, pour n'être pas connu, & à l'assassiner ^{p.308} dans sa propre maison.

Le mandarin ayant reçu sa déposition, le fit conduire dans le cachot des criminels condamnés à mort.

Ouang kia se voyant dans la prison, rêvait continuellement aux expédients qu'il pourrait prendre, pour se tirer de cette mauvaise affaire, & pour rendre inutile le fâcheux aveu qui lui était échappé. Plus il rêvait, & moins il y trouvait d'espérance. Enfin une fois qu'il s'était fort tourmenté l'esprit : comment se peut-il faire, dit-il en lui-même, que je n'aie pas plus tôt pensé au vieux Seou, cet écrivain si versé dans les ruses les plus subtiles : j'ai été autrefois en liaison avec lui ; c'est

Description de l'empire de la Chine

un habile homme, & d'un esprit fertile en ces sortes d'inventions : il a des expédients pour tout, & rien ne l'arrête.

Lorsqu'il s'entretenait de ces pensées, il aperçoit Ouang siao eul son fils, qui venait le voir : aussitôt il lui fait part de son projet, & lui donne ses ordres.

— Surtout, lui ajouta-t-il, si Seou vous donne quelque espérance, n'épargnez point l'argent, & songez qu'il s'agit de la vie de votre père.

Siao eul promet de tout risquer dans une affaire si importante.

A l'instant il court chez Seou, & l'ayant heureusement rencontré, il lui expose l'affaire de son père, & le conjure de chercher quelque moyen de le sauver.

— Sauver votre père, répondit ce vieux routier, c'est une chose bien difficile, il a contre lui sa propre déposition. Le mandarin nouvellement arrivé dans la province, est jaloux de sa gloire : il a reçu lui-même la déposition, & a prononcé la sentence. Vous auriez beau en appeler à un tribunal supérieur, elle est entre les mains du premier juge. Croyez-vous qu'il veuille jamais avouer que ses procédures ont été défectueuses. Écoutez : sans tant de discussions, donnez-moi un, deux, trois, quatre cents taëls, & laissez-moi faire ; je vais aller à la cour (à Nan king), & j'y trouverai quelque occasion d'y faire un coup de mon métier ; je l'ai déjà dans la tête, & le cœur me dit que je réussirai.

— Comment prétendez-vous donc vous y prendre, dit Siao eul ?

— Point tant de curiosité, répliqua Seou ; livrez-moi seulement la somme que je demande, & vous verrez de quoi je suis capable.

Siao eul retourne promptement à la maison, pèse l'argent, l'apporte, & presse Seou de hâter son voyage.

Description de l'empire de la Chine

— Consolez-vous, s'écria Seou ; à la faveur de ces pièces blanches, il n'y a point d'affaire, quelque mauvaise qu'elle soit, que je ne puisse ajuster : soyez tranquille, & reposez-vous sur moi.

Siao eul prit congé de lui, & le remercia de son zèle.

Dès le lendemain Seou partit pour Nan king, & y arriva en peu de jours. Il alla aussitôt au tribunal suprême, où toutes les causes criminelles de l'empire sont portées. Là il s'informe adroitement de l'état présent de ce tribunal, du nom, du crédit, & du génie des officiers subalternes.

Il apprit qu'un nommé Siu kung, de la province de Tche kiang, y était lan-tchung (c'est une espèce d'avocat), que c'était un homme habile à manier les affaires, & d'un accès facile. Il l'aborda avec une lettre de recommandation, qu'il accompagna d'un fort joli présent.

Siu kung le reçut avec politesse, & ayant remarqué que Seou était un beau parleur, il l'invita à venir souvent le voir. Seou n'eut garde d'y manquer, & il n'oublia rien pour s'insinuer peu à peu dans son amitié, & pour gagner ses bonnes grâces : mais il ne s'était encore présenté nulle occasion favorable à son dessein.

Un jour qu'il y pensait le moins, il apprit qu'une troupe d'archers venait de conduire au tribunal plus de vingt corsaires qui devaient être condamnés irrémisiblement à avoir la tête tranchée. Il sut en même temps que parmi ces voleurs il y en avait deux qui étaient de Sou tcheou. A cette nouvelle, remuant doucement la tête :

— J'ai, dit-il, ce que je ^{p.309} cherche, & me voilà en train de réussir dans mon projet.

Le lendemain il prépare un grand repas, & envoie à Siu kung un billet d'invitation. Celui-ci monte aussitôt en chaise, & se rend à la maison de Seou. Grande amitié de part & d'autre. Seou introduit son hôte dans son logis avec un air épanoui, & lui donne la place honorable. Durant le repas ils s'entretinrent agréablement de différents sujets, & burent jusque bien avant dans la nuit. Enfin Seou ayant fait retirer les

Description de l'empire de la Chine

domestiques, & se trouvant seul avec son convive, tire un paquet de cent taëls, & le lui présente.

Siu kung effrayé de cette offre, dans la crainte qu'on ne lui tendît quelque piège, demanda pour quelle raison il lui faisait un présent si considérable ?

— J'ai un proche parent appelé Ouang, répondit Seou, qu'on a accusé faussement d'un crime, pour lequel il est détenu en prison dans sa ville. Il implore humblement votre protection, & vous prie de le tirer du péril où il se trouve.

— Pourrais-je, répliqua Siu kung, vous refuser un service qui dépendrait de moi ? Mais l'affaire dont vous me parlez, n'est pas de mon district ; comment puis-je m'en mêler ?

— Rien de plus aisé, reprit Seou, daignez m'écouter un moment. Toute la preuve qu'on apporte pour perdre mon parent, & pour lui attribuer le meurtre de Li y, c'est qu'il était son ennemi déclaré. Comme on n'a pu découvrir le véritable assassin, on a soupçonné mon parent, & sans autre formalité on l'a renfermé dans un cachot. Or je sais qu'hier on conduisit à votre tribunal plus de vingt corsaires, parmi lesquels il y en a deux qui sont de la ville de Sou tcheou, où le meurtre a été commis. Il n'est question que d'engager ces deux voleurs, d'ajouter l'assassinat de Li y aux autres crimes qu'ils avoueront dans leurs dépositions : ils n'en seront pas moins condamnés à avoir la tête coupée ; & un pareil aveu n'augmentera en rien la rigueur de leur supplice. Cet aveu justifiera mon parent, & il vous sera à jamais redevable de la vie que vous lui aurez rendue.

Siu kung goûta cet expédient, & promit de le faire réussir. Aussitôt il prend le paquet d'argent, & après avoir appelé ses domestiques, & fait ses remerciements du festin qu'on venait de lui donner, il monte en chaise, & s'en retourne dans sa maison.

Seou ne s'endormit pas durant ce temps-là : il s'informa sous main

Description de l'empire de la Chine

quels étaient les parents des deux voleurs de Sou tcheou ; & en ayant découvert quelques-uns, il leur fit confiance de son dessein, en leur faisant les plus belles promesses, s'ils pouvaient engager ces deux voleurs à faire un aveu qui ne leur serait d'aucun préjudice : & pour les convaincre qu'il ne leur donnait pas de vaines paroles, il leur fit présent par avance de cent taëls.

Cette libéralité produisit son effet ; & les deux voleurs consentirent à ce qu'on voulut. Ainsi, lorsqu'on les fit venir pour être examinés & jugés en dernier ressort, Siu kung, qui était chargé de cette commission, les voyant à ses pieds, commença l'interrogatoire de cette sorte :

— Combien avez-vous tué de personnes ?

Les deux voleurs répondirent :

— En tel temps, en tel lieu nous avons tué tels & tels ; dans tel mois, & à tel jour, nous allâmes pendant la nuit dans la maison d'un certain Li y, & nous l'égorgeâmes.

Siu kung ayant reçu ces dépositions, fit reconduire les voleurs en prison. Ensuite il dressa un procès verbal, où leurs réponses étaient exactement détaillées, & il conclut par prononcer leur sentence. Seou va aussitôt trouver les greffiers, & leur fait faire au nom du tribunal une copie bien légalisée de ce jugement : après quoi ayant pris congé de Siu kung, il vole à Sou tcheou, va droit à l'hôtel du mandarin, qui donnait alors son audience, & lui remet le paquet.

^{p.310} Le mandarin l'ouvre ; & ayant lu que l'auteur du meurtre d'un certain Li y a été pris & reconnu, il s'écria d'abord :

— Comment cela se peut-il faire, puisque Ouang kia a nettement confessé ce crime ?

Comme il ordonnait qu'on fit comparaître le prisonnier, pour être interrogé de nouveau, Ouang siao eul entre dans le Parquet, criant à haute voix :

— On a calomnié mon père ; on veut l'opprimer.

Cet assemblage de circonstances étonna le mandarin ; & déposant

Description de l'empire de la Chine

sur-le-champ tous ses doutes, il ordonna qu'on remit Ouang kia en liberté : ce qui s'exécuta à l'instant.

La dame Tsiang ayant appris la nouvelle de ce prompt élargissement, comprit bien qu'elle n'avait plus de démarches à faire, & que ses poursuites seraient inutiles. Après tout, dit-elle, comme c'est pendant la nuit que le meurtre s'est fait, il n'est pas impossible que je me sois trompée. Ainsi elle abandonna cette affaire, & ne songea pas à la pousser davantage.

On peut juger quelle était la joie de Ouang kia. Il retourna dans sa maison comme en triomphe, au milieu des acclamations de ses parents & de ses amis. Sa démarche était fière & orgueilleuse ; mais comme il était prêt d'y entrer, il fut tout à coup frappé d'une bouffée de vent froid, & cria de toutes ses forces :

— Je suis perdu. J'aperçois Li y : il me menace, il se jette sur moi ;

& en proférant ces dernières paroles, il tombe à la renverse sans connaissance, & expire en un instant. Exemple terrible & effrayant ! Grande leçon ! On ne saurait tromper le Tien.

AUTRE TRAIT D'HISTOIRE

@

On vient de voir comment le coupable a passé pour innocent. L'exemple suivant montrera comment l'innocent est traité en coupable. Dans cette seconde histoire, la ruse & l'artifice d'un méchant homme attire à un pauvre lettré un terrible enchaînement de malheurs ; & certes sans la providence du Tien, qui fit enfin briller la vérité, l'innocent perdait la vie.

Ce qui suit est exprimé en quatre vers :

Grande & incontestable doctrine.
La vertu récompensée ; le vice puni ;
C'est-ce qui fait éclater l'équité du Ciel.
En voulant nuire à autrui, on se nuit à soi-même.

J'ai trouvé que dans la dynastie présente des Ming, dans la petite ville Yung kia, du district de Ouen tcheou, dans la province de Tche kiang, il y avait un lettré appelé Ouang, surnommé Kié, & dont le titre honorable était Ouen hao. Il avait épousé une dame nommée Lieou, qui seule possédait toute son affection : il en eût une fille, qui n'avait encore que deux ans au temps dont je vais ^{p.311} parler. Ainsi toute la famille se réduisait à eux trois, & à quelques esclaves ou domestiques.

Bien qu'il ne fût pas riche, il ne laissait pas de vivre honorablement. L'étude faisait toute son occupation. Il n'était pas encore gradué, mais il aspirait à cet honneur ; & pour y parvenir, il vivait dans la retraite ; & toujours occupé de ses livres, il ne se délassait de son travail que par quelques visites qu'il rendait à un petit nombre d'amis, avec qui il était en commerce d'ouvrages d'esprit.

Quant à la dame Lieou, c'était un modèle de vertu : elle était fort spirituelle, attentive, économe, & laborieuse. Deux personnes d'un caractère si aimable vivaient ensemble dans une grande union, & avec beaucoup de douceur. Une après-dînée vers la fin du printemps que le

Description de l'empire de la Chine

ciel était parfaitement beau, deux ou trois de ses amis vinrent le tirer de son étude, pour aller faire un tour de promenade hors de la ville.

Ce qui suit est exprimé en six vers :

Les jours sombres & pluvieux qui avaient précédé, donnaient un nouvel éclat au soleil, qui ne s'était pas montré depuis plusieurs jours ;

Cent sortes d'oiseaux différents animaient & diversifiaient les bocages.

Une infinité de papillons voltigeant sur les têtes fleuries des pêchers agités par les doux zéphirs, formaient une brillante parure.

Les fleurs attachées aux branches, sans être encore fanées, tapissaient partout les jardins.

Enfin toute la jeunesse de la ville répandue dans la campagne, faisait un spectacle charmant.

Chacun était dans la joie, & s'y livrait au milieu des festins.

Ouang entraîné par les douces impressions du printemps, ne songea aussi qu'à se divertir : lui & sa compagnie se régalerent, & burent plusieurs rasades. Enfin ils se séparèrent.

Ouang arrivant dans sa maison, trouve à sa porte deux de ses domestiques, qui s'échauffaient extrêmement contre un homme de dehors. Celui-ci était de la ville de Hou tcheou, & s'appelait Liu. Il avait en main un panier plein de gingembre qu'il vendait. Les domestiques prétendaient qu'il se faisait payer trop cher la quantité qu'ils en avaient pris. Le marchand de son côté criait qu'on lui faisait tort, si on lui retranchait le moindre denier. Ouang ayant appris le sujet de leur querelle, se tourne vers le marchand :

— Tu es bien payé, lui dit-il, retire-toi, & ne fais point tant de bruit à ma porte.

Le marchand, homme simple & sincère, répliqua aussitôt avec sa franchise ordinaire :

— Il ne nous est pas possible à nous autres petits marchands de supporter la moindre perte ; cela est bien mal à vous, qui

Description de l'empire de la Chine

devez avoir l'âme grande & généreuse, de chicaner ainsi avec de pauvres gens.

Ouang, qui avait un peu de vin dans la tête, entre à ces mots dans une étrange colère.

— Coquin que tu es, lui dit-il, oses-tu bien me parler avec si peu de respect ?

Sur quoi, sans faire réflexion que c'était un homme fort âgé, il le pousse rudement, & le jette à la renverse. La chute fut violente, & le pauvre malheureux resta sans sentiment ni connaissance. p.312

Ce qui suit est exprimé en deux vers :

L'homme disparaît ici-bas comme la lune, qui vers le matin se précipite en un moment derrière la montagne.

La vie est comme une lampe, qui, lorsque l'huile vient à manquer, s'éteint à la troisième veille.

Après tout on ne doit jamais se mettre en colère, encore moins contre des gens qui vivent de leur petit commerce. Un ou deux deniers de plus ne valent pas la peine de chicaner. Il est cependant très ordinaire de voir des domestiques se prévaloir du rang & du crédit de leur maître, user de violence, maltraiter le peuple, & par là déshonorer leurs maîtres, ou leur susciter de mauvaises affaires. Aussi voit-on que ceux qui ont de la conduite, donnent chez eux des ordres si sévères, qu'ils préviennent de semblables inconvénients.

Il est certain que Ouang aurait dû se modérer : il commit en cela une grosse faute : mais aussi en fut-il bien puni, comme on le verra dans la suite. Dans le moment qu'il vit cet étranger tomber à ses pieds sans mouvement & presque sans vie, il fut saisi d'une extrême frayeur, qui dissipa bientôt les fumées du vin. Il se met en mouvement ; il crie au secours : on vient en hâte, & l'on transporte cet homme à demi mort dans la salle voisine. Comme il ne donnait point encore de signe de vie, on lui fait avaler du thé bien chaud, & peu après il revint de son évanouissement.

Description de l'empire de la Chine

Alors Ouang lui ayant fait d'humbles excuses, lui fit boire plusieurs coups d'excellent vin, & lui servit à manger pour rétablir ses forces : après quoi il lui fit présent d'une pièce de taffetas, dont il pouvait tirer quelque argent.

Ce bon traitement fit sur-le-champ passer ce pauvre homme de l'indignation à la joie, & il la témoigna par mille actions de grâces ; après quoi il prit congé, & se rendit sur le bord de la rivière, qu'il devait passer avant qu'il fût tout à fait nuit.

Si Ouang avait pu prévoir l'avenir, il aurait retenu cet étranger, & l'aurait nourri dans sa maison, du moins pendant deux mois. Ce trait d'hospitalité l'eût préservé des traverses que nous allons voir fondre sur lui. Sa conduite nous fait une bonne leçon, qui est exprimée dans ce proverbe : On lance des deux mains un filet de fil d'or, & l'on amène cent malheurs.

Ouang ne l'eût pas plus tôt vu parti, qu'il entra dans l'intérieur de sa maison, & s'applaudit avec sa femme de s'être si bien tiré d'un si mauvais pas.

Comme il était nuit, la dame Lieou appelle ses esclaves, & leur ordonne de servir incessamment le souper. Elle commence par faire avaler à son mari un bon coup de vin chaud, pour le remettre de sa frayeur. Il avait déjà repris ses esprits, & son cœur se tranquillisait, lorsqu'il entend tout à coup frapper à la porte.

Une nouvelle frayeur le saisit. Il prend vite la lampe, & va voir de quoi il s'agit. Il trouve un nommé Tcheou se, qui était le chef de la barque, sur laquelle on passe la rivière. Il avait en main la pièce de taffetas & le panier du marchand.

Aussitôt qu'il aperçut Ouang, il lui dit d'un air effaré :

— Quelle terrible affaire vous êtes-vous attirée ? Vous êtes un homme perdu. Quoi ! un lettré comme vous tuer un pauvre marchand !

Ce fut un coup de foudre pour le malheureux Ouang.

Description de l'empire de la Chine

— Que voulez-vous encore dire, reprit-il en tremblant ?

— Est-ce, répliqua Tcheou se, que vous ne m'avez pas compris ? Ne reconnaissez-vous pas ce taffetas & ce panier ?

— Eh ! oui, ajouta-t-il : un vendeur de gingembre, qui est de p.313 Hou tcheou, est venu chez moi : cette pièce de taffetas il l'a reçue de moi aujourd'hui ; c'est dans ce panier qu'il portait sa marchandise. Comment est-ce que ces choses se trouvent entre vos mains ?

— Il faisait déjà nuit, dit Tcheou se, lorsqu'un homme de Hou tcheou, appelle Liu, me demanda à passer la rivière sur ma barque. A peine y eut-il mis le pied, qu'il fut surpris d'un mal violent de poitrine, qui le réduisit à l'extrémité : alors m'avertissant que c'était l'effet des coups que vous lui aviez donnés, il me remit la pièce de taffetas & le panier.

— Cela servira de preuve, poursuivit-il, lorsque, comme je vous en conjure, vous suivrez cette affaire en justice. C'est pourquoi allez au plus tôt à Hou tcheou, pour informer mes parents, & les prier de me venger, en demandant la mort de celui qui me l'a procurée. En finissant ces mots, il expira. Son corps est encore sur la barque que j'ai conduite près de votre porte, qui est à l'entrée de la rivière. Vous pouvez vous en instruire par vous-même, afin d'aviser aux mesures que vous avez à prendre pour votre sûreté.

A ce récit, Ouang fut tellement effrayé, qu'il ne pût proférer une seule parole. Son cœur était agité comme celui d'un jeune faon serré de près, qui va heurter çà & là, sans trouver d'issue pour s'échapper.

Enfin revenant un peu à lui-même, & dissimulant l'embarras où il était :

— Ce que vous me racontez, lui dit-il hardiment, ne saurait être.

Description de l'empire de la Chine

Néanmoins il ordonna secrètement à un domestique de visiter la barque, & de bien examiner si la chose était véritable. Celui-ci revint au plus vite, & assura que le corps mort y était effectivement.

Ouang était un homme d'un esprit irrésolu, & dont les vues étaient bornées. Il rentre dans sa maison tout hors de lui-même, & racontant à sa femme ce qu'il venait d'apprendre :

— C'en est fait de moi, s'écria-t-il, je suis un homme perdu ; l'orage est prêt à crever sur ma tête ; je ne sais qu'un remède à mon malheur ; c'est de gagner ce batelier, afin qu'à la faveur des ténèbres il jette quelque part ce cadavre. Il n'y a que ce moyen de me tirer d'intrigue.

Sur cela il prend un paquet de plusieurs morceaux d'argent, qui faisaient environ vingt taëls, & vient rejoindre avec précipitation le batelier.

— Mon maître, lui dit-il, je compte que vous me garderez le secret : je vais vous parler confidemment. Il est vrai que je me suis attiré cette mauvaise affaire ; mais certainement il y a eu plus d'imprudence que de malice. Nous sommes l'un & l'autre de Ouen tcheou : je me flatte que vous aurez pour moi le cœur d'un bon concitoyen. Voudriez-vous me perdre pour l'amour d'un étranger ? Quel avantage vous en reviendrait-il ? Ne vaut-il pas mieux assoupir cette affaire ? Ma reconnaissance sera proportionnée à votre bienfait. Prenez donc le cadavre, & jetez-le en quelque endroit écarté : l'obscurité de la nuit favorise notre dessein, & il n'y a personne qui puisse en avoir la moindre connaissance.

— Quel endroit puis-je choisir ? reprit le batelier. Si demain par hasard quelqu'un vient à découvrir le mystère, & qu'on fasse des recherches en justice, on me regardera comme complice du meurtre, & pour vous avoir rendu service, je serai également intrigué dans une affaire si fâcheuse.

Description de l'empire de la Chine

— Vous savez bien, dit Ouang, que la sépulture de mon père est ici proche, & que cet endroit n'est point fréquenté. D'ailleurs la nuit est très obscure, & il n'est point à craindre que vous trouviez une seule âme en chemin. Prenez donc la peine d'y transporter le cadavre sur votre barque.

— Cette vue est assez bonne, reprit le batelier, mais comment reconnaîtrez-vous ce service ?

Alors Ouang tire le paquet d'argent, & le lui donne. Celui-ci sentant au poids, que la somme était peu considérable :

— Quoi ! dit-il d'un air ^{p.314} dédaigneux, il s'agit d'un homme tué, & vous prétendez en être quitte avec une somme si modique ? C'est ma bonne fortune qui a conduit cet homme sur ma barque. Le Ciel a voulu me fournir une occasion de changer ma condition dans une meilleure & vous me donnez si peu ? Cette affaire me doit au moins valoir cent taëls.

Ouang qui souhaitait avec passion se tirer au plutôt d'intrigue, n'osa le contredire. Il témoigna par un signe de tête qu'il acceptait la condition, & aussitôt il rentre dans sa maison, il ramasse à la hâte quelques pièces d'argent qui lui restaient, il y joint des habits, les ornements de tête de sa femme, & autres choses semblables, & revient promptement offrir le tout à Tcheou se, en lui disant que ce qu'il lui donnait, montait environ à soixante taëls ; que c'était tout ce que sa pauvreté lui permettait de faire, & qu'il le priait de s'en contenter.

Effectivement Tcheou se parût se radoucir.

— Je ne veux point, dit-il, me prévaloir de votre malheur : mais comme vous êtes un homme de lettres, j'espère que dans la suite vous aurez des égards pour moi.

Ouang commença dès ce moment à respirer. Devenu plus tranquille, il fit servir la collation au batelier, pendant laquelle il ordonna à deux de ses esclaves de préparer des pelles & des hoyaux. Un des deux s'appelait Hou : c'était un vrai brutal : aussi lui avait-on donné le surnom de Hou le Tigre. La troupe s'embarqua aussitôt, & dès qu'on fut

Description de l'empire de la Chine

arrivé vis-à-vis de la sépulture, on y choisit un endroit où la terre était molle & aisée à fouir. Ils firent une fosse, & y enterrèrent le cadavre. Après quoi ils se rembarquèrent, & retournèrent promptement à la maison.

Ce travail les occupa presque toute la nuit, & ils ne parurent qu'au lever de l'aurore. Le déjeuner était prêt pour le batelier, après lequel il prit congé. Ouang ayant fait retirer ses valets, & se trouvant seul, passa dans son appartement pour se consoler avec sa femme.

— Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme de ma profession & d'une si ancienne famille, se voie réduit à recevoir la loi d'un misérable, auquel je ne daignerais pas parler en toute autre conjoncture ?

A ces mots il versa un torrent de larmes.

Sa femme s'efforça de modérer la douleur :

— Pourquoi vous attrister ainsi, lui dit-elle ? C'est là une suite inévitable de votre destinée, il était réglé que vous vous trouveriez un jour dans cet embarras, & qu'il vous en coûterait la somme que vous avez payée. Au lieu de murmurer comme vous faites, bénissez le Ciel de ce qu'il vous a protégé dans ce malheur. Ne songez plus qu'à prendre un peu de repos ; vous en avez besoin après les fatigues & les agitations où vous avez été pendant toute la nuit.

Ouang suivit ce conseil, & il se mit au lit.

Pour ce qui est du batelier, il vendit sa barque, & de l'argent que le lettré lui avait donné, il ouvrit boutique, & s'adonna au commerce.

J'interromps ici le fil de mon histoire pour faire une réflexion. Il faut que ce lettré eût bien peu de conduite : car enfin en prenant le parti de fermer la bouche au batelier à force d'argent, ne devait-il pas faire mettre dans la barque bon nombre de fagots bien secs, pour brûler le cadavre ? Il n'en serait resté aucun vestige, & il eût été à couvert de toutes recherches : au lieu que se contentant de le faire enterrer, il s'est comporté de même que ceux qui ne font que couper les mauvaises

Description de l'empire de la Chine

herbes d'un champ, & qui laissent la racine. Ces herbes croissent de nouveau au printemps, & causent le même dommage. Un laboureur habile les arrache jusqu'à la racine : étant ainsi déracinées, la première gelée blanche qui survient, les pourrit, & il n'y a plus à y revenir.

Ce qu'on dit est bien vrai, que les malheurs viennent en poste, & se succèdent ^{p.315} les uns aux autres. La fille de Ouang dont j'ai parlé, commençait sa troisième année, lorsqu'elle fut attaquée d'une petite vérole très maligne. On fit force prières pour cette fille unique ; on consulta les sorts ; on fit venir d'habiles médecins ; tout cela inutilement. Le père & la mère passaient les jours entiers dans les pleurs, à côté du lit de la malade. Enfin ils apprirent qu'il y avait dans la ville un nommé Siu, médecin très expérimenté pour ces sortes de maladies, & qui avait sauvé un grand nombre d'enfants, dont la vie était désespérée. Ouang lui écrivit aussitôt une lettre très pressante, qu'il confia à Hou le Tigre, son esclave, en lui recommandant toute la diligence possible. Il compta toutes les heures du jour, sans que le médecin parût. Cependant la malade empirait à chaque instant : elle traîna jusqu'à la troisième veille, que la respiration étant devenue plus difficile, elle rendit le dernier soupir au milieu des larmes & des gémissements de ses parents désolés.

Ce ne fut que le lendemain à midi, que Hou le Tigre fut de retour à la maison. Sa réponse fut que le médecin était absent, & qu'il l'avait attendu inutilement tout le jour. A ce récit les douleurs du père affligé se renouvelèrent. C'était là, dit-il, la destinée de ma chère fille : je n'ai pu avoir le bonheur de lui procurer le secours d'un si habile médecin, & en disant ces mots, il fondait en pleurs.

A quelques jours de là on découvrit par le moyen des domestiques, que l'esclave, au lieu de faire sa commission, s'était arrêté à boire dans un cabaret ; qu'il s'y était enivré ; & que les fumées du vin étant dissipées, il avait concerté le mensonge, qu'il avait eu l'effronterie de raconter à son retour.

A cette nouvelle Ouang transporté de colère, appelle les autres esclaves :

Description de l'empire de la Chine

— Vite, leur dit-il, prenez ce coquin-là, étendez-le par terre, & déchargez-lui cinquante coups de bâton bien appliqués & de toutes vos forces.

Après l'exécution, dont il fut témoin, il se retire dans son appartement le cœur serré de douleur.

L'esclave se levant à peine tout meurtri des coups qu'il venait de recevoir, se traîna, comme il put, dans sa chambre. Là, plein de rage, & se débattant comme un forcené :

— Maître barbare, s'écria-t-il, ta brutalité te coûtera cher, tu n'échapperas pas à ma vengeance.

Puis après avoir rêvé un moment :

— Je n'irai pas bien loin pour en chercher l'occasion ; je l'ai à la main, & je ne la manquerai pas : dès que mes plaies seront guéries, tu verras de quoi je suis capable, & tu apprendras, comme dit le proverbe, si c'est le sceau suspendu par la corde, qui est tombé dans le puits, ou si c'est l'eau du puits qui est tombé dans le sceau.

Ouang cependant était inconsolable, & ne s'occupait que de sa douleur. Enfin ses parents & ses amis l'invitèrent de tous côtés à venir les voir, & peu à peu ils essuyèrent ses larmes, & dissipèrent sa tristesse.

Quelques jours après être retourné chez lui, comme il se promenait dans la galerie de la salle, il voit entrer une troupe d'archers qui viennent droit à lui, & lui jettent une corde au col.

— Hé ! quoi, s'écria Ouang tout consterné, ne savez-vous pas que je suis lettré, & de famille de lettrés ? Traite-t-on de cette manière indigne un homme de mon rang ? Et pour quel sujet encore ?

Les archers lui répondirent d'un air insultant :

— Oui, vous êtes un joli lettré. Le mandarin vous apprendra s'il convient à un lettré d'assommer les gens.

Description de l'empire de la Chine

En même temps ils le traînèrent au tribunal où ce magistrat donnait son audience. A peine l'eût-on fait mettre à genoux, qu'il aperçut à quelque distance son esclave, qui était devenu son accusateur, & qui faisait paraître sur son visage épanoui, la joie secrète qu'il avait de l'humiliation & de l'embarras où se trouvait son maître. Il comprit d'abord que le perfide n'avait intenté ^{p.316} cette accusation que pour se venger du châtement dont il l'avait fait punir.

Le mandarin commença ainsi son interrogatoire.

— Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir tué un marchand de la ville de Hou tcheou : que répondez-vous à cette accusation ?

— Ah ! seigneur, répondit Ouang, vous qui tenez ici bas à notre égard la place du juste Ciel, n'écoutez point les calomnies de ce misérable. Faites réflexion qu'un lettré de profession, faible & timide comme je suis, ne peut pas être soupçonné de s'être battu, & d'avoir tué personne. Mon accusateur est un de mes esclaves, que j'ai surpris en faute, & que j'ai fait châtier assez rudement, selon le droit que j'ai comme son maître. Ce malheureux a formé le dessein de me perdre. Mais j'espère de vos lumières & de votre équité, que vous n'écoutez point un malheureux au préjudice de son maître, & que vous dévoilerez aisément le secret de ses noires intrigues.

Hou le Tigre, après avoir frappé du front contre terre :

— Seigneur, je vous conjure, dit-il, vous qui faites visiblement la fonction du Ciel, de n'avoir point d'égard à ce que vient de dire ce lettré, qui a un talent rare de se contrefaire. Qu'un esclave fasse des fautes, & qu'il en soit puni, rien n'est plus ordinaire ; & l'on n'en voit point qui pousse le ressentiment jusqu'à tenter une accusation capitale. Mais il est aisé de vous en éclaircir. Les ossements de celui qu'il a tué sont actuellement dans sa sépulture ; donnez ordre qu'on les déterre : si on les trouve, on verra que j'ai dit vrai : si on ne

Description de l'empire de la Chine

les y trouve pas, je suis un calomniateur, & je consens qu'on me punisse selon toute la rigueur des lois.

Ce fut en effet le parti que prit le mandarin. Des huissiers par son ordre se transportèrent sur les lieux, conduits par l'esclave, qui marqua précisément l'endroit où l'on trouverait le cadavre : on le déterra ; ce n'était plus qu'un squelette, qui fut porté sur un brancard à l'audience. Le mandarin se levant de son siège, & considérant le cadavre :

— Le crime est avéré, dit il.

Ouang allait être appliqué à la question, lorsqu'il supplia qu'on voulut bien l'écouter un moment.

— Ce squelette, dit-il, dont les chairs sont desséchées & pourries, fait assez voir que ce n'est pas un homme tué tout récemment. Si donc j'ai été coupable de ce meurtre, pourquoi mon accusateur a-t-il attendu jusqu'à ce jour à me déférer ? N'est-il pas plus naturel de penser que Hou le Tigre est allé chercher, je ne sais où, ce squelette pour hasarder cette calomnie, & m'écraser, s'il pouvait, comme d'un coup de foudre ?

— La réponse est assez bonne, dit le mandarin.

Mais Hou le Tigre répliqua aussitôt :

— Il est vrai, c'est ici le corps d'un homme tué il y a un an. L'attachement d'un esclave pour son maître le retient, & il lui coûte infiniment de faire le personnage d'accusateur. J'avoue que j'ai eu de la connivence, ne pouvant me résoudre à faire de la peine à un maître que j'affectionnais. J'espérais qu'avec le temps il corrigerait son naturel bouillant & emporté : mais comme il devenait de jour en jour plus brutal, j'ai appréhendé qu'il ne fît encore quelque mauvais coup qui m'entraînât avec lui dans le précipice : c'est ce qui me fait prendre le parti de le déférer enfin au tribunal, quoique j'eusse dû le faire plus tôt. Mais si l'on a encore quelque difficulté sur ma déposition, qu'on fasse venir les voisins, & qu'on les interroge. Il n'y a

Description de l'empire de la Chine

aucun d'eux qui ne déclare que l'année dernière à tel mois & tel jour Ouang a effectivement tué un homme. C'est là une voie sûre pour découvrir qui de nous deux a dit la vérité.

— Il a raison, dit le mandarin : qu'on fasse venir au plus tôt les voisins de Ouang.

Ils arrivèrent, & aussitôt on leur demanda ce qu'ils savaient du meurtre en p.317 question.

— Il est vrai, répondirent-ils, que l'an passé à tel mois & à tel jour, Ouang battit violemment un marchand de gingembre : on le crut mort pendant quelque temps ; mais enfin on le fit revenir, & nous ne savons pas ce qui lui est arrivé dans la suite.

A ce témoignage des voisins, Ouang pâlit d'une manière sensible, & ne fit plus que se contredire, & se couper dans ses réponses.

— Il n'y a plus de nouvelles questions à faire, dit le mandarin, vous êtes convaincu de ce meurtre ; mais vous ne l'avouerez jamais, si l'on n'emploie les voies de rigueur.

Il commande en même temps qu'on lui donnât la bastonnade.

Aussitôt deux des estafiers du tribunal poussant un grand cri pour marquer leur promptitude à obéir, saisissent le lettré, l'étendent par terre, & lui déchargent de toutes leurs forces vingt coups de bâton. C'en était déjà trop pour un lettré d'une complexion faible & délicate. Dans la crainte d'être encore plus cruellement traité, il n'hésita pas à avouer tout de ce qu'on voulut. Le mandarin ayant écrit la déposition.

— Quoiqu'il ne soit plus douteux, dit-il, que tu mérites la mort, cependant comme on ne voit point de parent du mort qui vienne demander justice, rien ne presse d'en venir à l'exécution. Attendons qu'il vienne quelqu'un qui reconnaisse le mort pour son parent ; alors je déterminerai le genre de supplice dont tu dois être puni.

Ouang fut donc conduit dans un cachot, & le squelette enterré

Description de l'empire de la Chine

derechef dans l'endroit d'où il avait été tiré, avec défense de le brûler, afin qu'il pût être représenté & livré aux parents lorsqu'ils viendraient à paraître.

L'audience finie, le mandarin rentra dans son hôtel. Hou le Tigre se retira bien content du succès qu'avait eu son accusation, & s'applaudissant de la bastonnade qu'il avait vu donner à son maître. D'autres esclaves de Ouang qui avaient été envoyés à l'audience par la dame son épouse, lui rapportèrent tout ce qui s'y était passé.

A cette nouvelle elle tomba évanouie, & elle demeura longtemps dans cet état, comme si ses trois âmes l'eussent abandonnée ; puis étant un peu revenue à elle-même, elle fit retentir tout le quartier de cris & de lamentations, qui furent suivis d'une nouvelle pâmoison, encore plus violente. Enfin au moyen du prompt secours que lui donnèrent ses suivantes, elle reprit insensiblement connaissance.

— Mon cher mari ! s'écria-t-elle ;

elle ne pût proférer d'autres paroles. Les cris & les sanglots recommencèrent, & durèrent plus de deux heures.

Ces grands accès de douleur étant passés, elle amasse quelque argent, & change d'habit : puis elle ordonne à une de ses esclaves de la suivre, & à une autre de marcher devant elle. Elle traverse ainsi la ville, & va se présenter à la porte de la prison publique. Dès que le mari & la femme s'aperçurent, ils parurent interdits, jusqu'à ne pouvoir se parler.

Enfin Ouang reprit ses esprits, & d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Ma chère épouse, dit-il, c'est Hou le Tigre, cet esclave dénaturé, qui m'a précipité dans cet abîme de malheurs.

La dame Lieou éclata sur l'heure en imprécations contre ce malheureux : puis elle tire l'argent qu'elle avait apporté, & le remit à son mari.

— Voici, dit-elle, de quoi distribuer au geôlier & à vos gardes, afin qu'ils vous traitent avec douceur.

Description de l'empire de la Chine

La nuit les obligea de se séparer.

La dame Lieou se retira accablée de tristesse, & le cœur pénétré de la plus vive douleur. Ouang ne manqua pas de faire ses libéralités au geôlier & aux gardes, & par là il fut exempt des coups de fouet & de bâton, qui pleuvent d'ordinaire sur les prisonniers. Mais il avait infiniment à souffrir de la compagnie d'une foule de scélérats, au milieu desquels il se trouvait, & de l'inquiétude ^{p.318} où il était de finir ses jours par une mort honteuse & cruelle.

Il y avait déjà six mois qu'il traînait sa triste vie dans l'obscurité d'un cachot, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie violente. L'art des médecins, & tous les remèdes qu'on lui donna, n'eurent aucun effet, & il se vit réduit à l'extrémité. Le jour même qu'on désespérait de sa vie, un domestique vint lui apporter quelque secours. Aussitôt que Ouang l'aperçut :

— Retourne-t-en au plus vite, lui dit-il, & va dire à ta maîtresse que le mal me presse, & qu'elle se hâte de me venir voir, si elle veut que je l'embrasse pour la dernière fois.

L'esclave n'est pas plus tôt averti sa maîtresse, qu'elle sort tout éperdue, & se rend à la prison, où, à la vue du triste état de son mari, elle versa un torrent de larmes. Alors Ouang reprenant ses forces :

— Ah ! ma chère épouse, faut-il que ton infortuné mari se soit attiré cette suite affreuse de malheurs, & ait couvert de confusion une si sage & si vertueuse femme ! Mon mal augmente à chaque moment. Chère & incomparable compagne, puisque j'ai la consolation de vous voir, je meurs content. Ce que je demande, c'est qu'on ne laisse pas impuni la noire trahison de mon perfide esclave. Jusques dans l'autre monde j'en demanderai vengeance.

La dame Lieou retenant ses pleurs, pour ne point contrister son mari :

— Cessez, lui dit-elle, de pareils discours, & ne songez qu'à vous tranquilliser, & à prendre les remèdes propres à rétablir

Description de l'empire de la Chine

votre santé. Jusqu'ici il ne s'est trouvé personne qui pousse l'affaire pour laquelle vous languissez dans cette prison : & je suis résolue de vendre généralement nos terres, nos maisons, & tout ce que j'ai, afin de vous en délivrer, & que nous puissions vivre encore longtemps ensemble. Au regard de votre esclave infidèle, la justice du Ciel saura bien le punir : immanquablement vous serez vengé, n'en ayez point d'inquiétude.

— Quand je vois, répondit Ouang, une femme si attentive à me secourir, je regarde comme un don précieux les jours que le Ciel me prolonge.

Il allait continuer, lorsqu'on obligea la dame de sortir, à cause de la nuit qui approchait.

Ce fut alors qu'éclata la douleur qu'elle avait retenue dans son sein. Elle arriva dans sa maison fondant en larmes, & se retira dans son appartement, où elle ne s'occupait que du malheur & de la triste situation de son mari. Pendant ce temps-là les domestiques étaient dans la salle basse sur le devant de la maison, où ils tâchaient de dissiper leur mélancolie, lorsque tout à coup ils virent entrer un homme avancé en âge qui apportait des présents, & qui leur demanda si leur maître était à la maison.

Lorsqu'ils eurent considéré de près cet étranger, tous se mirent à crier : les morts reviennent ; & chacun d'eux prit la fuite. Ils avaient reconnu le vendeur de gingembre, ce marchand de Hou tcheou, nommé Liu. Liu, voyant ainsi fuir tous ces domestiques effrayés, en saisit un par le bras :

— Êtes-vous fou, lui dit-il ? Je viens rendre visite à votre maître, & vous me prenez pour un esprit qui revient.

La dame Lieou ayant entendu le bruit qu'on venait de faire, sort promptement pour voir de quoi il s'agissait. Le bon vieillard s'avance, & la salue d'une manière fort civile.

Description de l'empire de la Chine

— Madame, lui dit-il, vous n'avez pas sans doute oublié le vieillard de Hou tcheou qui vendait du gingembre, c'est moi-même, & je conserve toujours le souvenir du repas que me donna votre mari, & du présent qu'il me fit d'une pièce de taffetas blanc. Au sortir de votre maison, je retournai à Hou tcheou. Il y a un an & demi que mon petit commerce me retient en divers endroits. Je suis venu faire un tour dans votre noble ville, & j'ai apporté quelques bagatelles de mon pays, que je prends la liberté de vous offrir. Je ne comprends pas ce qui a pu porter vos gens à me ^{p.319} prendre ridiculement pour un esprit revenu de l'autre monde.

Un des domestiques qui était à un coin de la salle, se mit aussitôt à crier :

— Madame, gardez-vous bien de l'écouter, certainement il sait que vous travaillez à tirer notre maître de prison, & il est venu sous un corps fantastique pour embrouiller son affaire, & achever de le perdre.

La dame Lieou fit taire ce valet, & adressant la parole à l'étranger :

— A ce que je vois, lui dit-elle, & à la manière dont vous me parlez, je suis persuadée que vous n'êtes point un revenant ; mais sachez que mon mari a bien souffert, & qu'il souffre beaucoup à votre sujet.

Le bonhomme Liu consterné de cette réponse :

— Hé ! comment est-il possible, dit-il, que contre mon gré j'aie pu faire le moindre tort à un si honnête homme ?

Alors la dame Lieou lui exposa en détail tout ce qu'avait fait le batelier Tcheou se.

— Il a conduit, lui dit-elle, sur sa barque un corps mort jusqu'auprès de la porte de notre maison ; il a produit le panier & la pièce de taffetas que nous vous donnâmes, ce que, disait-il, vous lui aviez laissé en mourant, pour servir de

Description de l'empire de la Chine

preuve que mon mari vous avait tué. Ce fut là, comme vous jugez bien, un coup de foudre pour nous. A force d'argent nous gagnâmes ce batelier, afin qu'il cachât ce meurtre, & qu'il aidât à transporter le mort, & à l'enterrer. Un an après, Hou le Tigre est allé déférer son maître au tribunal. La question à laquelle on a appliqué mon mari, l'a contraint de tout avouer ; en conséquence de quoi on l'a jeté dans un cachot, où il languit depuis six mois.

A ce récit Liu se frappant rudement la poitrine :

— Ah ! Madame, s'écria-t-il, j'ai le cœur saisi de la plus vive douleur. Se peut-il trouver sous le ciel un homme capable d'une action si noire ? Quand je vous eus quitté l'année dernière, j'allai droit à la barque pour passer la rivière. Le batelier voyant la pièce de taffetas blanc que je tenais, demanda de qui je l'avais reçue ? Moi, qui n'avais garde de pénétrer son mauvais dessein, je lui avouai ingénument qu'ayant été frappé par votre mari, j'avais perdu pendant quelque temps la connaissance ; qu'ensuite il m'avait regalé, & m'avait fait présent de cette pièce de taffetas. Il me pria de la lui vendre ; ce que je fis. Il demanda pareillement mon panier de bambou, & je le lui abandonnai pour le paiement de mon passage sur sa barque. Aurait-on pu s'imaginer qu'il ne tirait tout cela de moi, que pour tramer la plus horrible méchanceté ?

— Mon bon ami, reprit la dame Lieou, à l'heure que je vous parle, si vous n'étiez pas venu, je n'aurais pas pu m'assurer que l'accusation faite contre mon mari fut une calomnie. Mais où a-t-on pu prendre ce corps mort, qu'on disait être le vôtre ?

Liu ayant rêvé un moment :

— Je suis au fait, dit-il ; lorsque j'étais sur la barque, & que je racontais mon histoire au batelier, je vis un corps mort flotter sur le bord de la rivière, & aborder au rivage ; je remarquai

Description de l'empire de la Chine

que l'eau lui sortait de la bouche & des yeux ; & je ne doutai point que ce ne fut un cadavre sans vie. Aurait-on pu croire que ce batelier eût pu former un dessein si diabolique ? C'est un monstre qui fait horreur.

Mais, Madame, il n'y a point de temps à perdre ; recevez, je vous prie, ce petit présent, & de ce pas allons ensemble à l'audience du mandarin ; je le convaincrai de la calomnie, & c'est ce qu'il est important de faire au plus tôt.

La dame Lieou reçut le présent, & fit servir à dîner au bon vieillard Liu.

Pendant ce temps-là elle dressa elle-même sa requête ; car étant d'une famille de lettrés, elle écrivait avec élégance : après quoi ayant fait venir une chaise à porteurs, elle part accompagnée de quelques esclaves, & suivie du bon vieillard, elle se rend à l'hôtel du mandarin.

Aussitôt que ce magistrat parût sur son siège, l'un & l'autre s'écrièrent :

— L'innocent est opprimé par la calomnie ! & p.320 en même temps la dame présenta sa requête. Le mandarin l'ayant lue, la fit approcher, & lui fit diverses questions. Elle expliqua fort en détail tout ce qui avait causé la disgrâce de son mari ; & elle finit par dire que ce jour-là même le vendeur de gingembre étant heureusement arrivé dans la ville, elle venait d'être convaincue de l'affreuse calomnie dont elle demandait justice dans sa requête.

Le mandarin l'ayant écouté attentivement, fit approcher Liu à son tour, pour être interrogé. Celui-ci raconta le commencement & la fin de la dispute où il avait reçu quelques coups. Il expliqua de quelle manière il avait été engagé à vendre la pièce de taffetas, & satisfit entièrement par ses réponses à toutes les questions qui lui furent faites.

— Mais, répliqua le mandarin, n'auriez-vous pas été gagné à force d'argent par cette femme, pour venir rendre ici ce témoignage ? Liu frappant du front contre terre, répondit aussitôt :

Description de l'empire de la Chine

— Une pareille feinte n'est pas praticable : je suis un marchand de Hou tcheou, qui fais mon commerce dans cette ville depuis plusieurs années ; j'y suis connu d'un grand nombre de personnes ; comment pourrais-je en imposer ? Si ce qu'on a feint de ma mort était vrai, est-ce que me sentant prêt à mourir, je n'aurais pas chargé le batelier d'avertir quelqu'un de ma connaissance de me venir voir, pour lui donner la commission de demander justice ? Était-il naturel que je donnasse ce soin à un inconnu ? Mais si j'étais effectivement mort, est-ce que je n'ai point à Hou tcheou de proche parent, qui me voyant si longtemps absent, aurait pris sûrement le parti de venir ici s'informer de mes nouvelles ? Et si j'eusse été tué, comme on le dit, aurait-il manqué à porter son accusation à votre tribunal ? Comment donc est-il arrivé que durant une année entière, personne n'ait paru, & qu'au lieu d'un de mes parents, ce soit un esclave qui se porte pour accusateur de son maître ? Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis de retour en cette ville ; ainsi je n'ai pu être instruit plus tôt d'une calomnie si noire. Au reste, quoique je n'aie contribué en rien au malheur de cet infortuné lettré néanmoins comme c'est à mon occasion qu'il souffre, il ne m'a pas été possible de voir opprimer son innocence, & c'est là l'unique motif qui m'a conduit à vos pieds. Ordonnez, je vous prie, qu'on fasse des perquisitions sur ce qui me regarde ; rien n'est plus aisé.

— Puisque vous êtes connu ici de bien des gens, reprit le mandarin, nommez-m'en quelqu'un que je puisse interroger.

Liu en indiqua jusqu'à dix. Le mandarin prit le nom de chacun d'eux, mais il se fixa aux quatre derniers, qu'il envoya chercher.

Quand ils entrèrent dans la salle d'audience, on remarqua que, dès qu'ils aperçurent le vieillard Liu, ils se dirent l'un à l'autre :

— Hé ! Voilà notre ancien ami Liu de la ville de Hou tcheou ; il n'est donc pas mort, comme on le publiait.

Description de l'empire de la Chine

Le mandarin les fit approcher de plus près, pour mieux le reconnaître.

— Nous aurait-on fasciné les yeux, ajoutèrent-ils ? Non, c'est lui-même. C'est ce vendeur de gingembre, qu'on disait avoir été tué par le lettré Ouang.

Le mandarin commença à démêler la vérité, & se détermina à prendre juridiquement leur déposition. Après quoi il leur ordonna de se retirer, en leur enjoignant sous des peines sévères, de ne point parler au dehors de ce qu'ils venaient de voir. Ils promirent d'obéir, & sortirent de l'audience.

Le mandarin donna ordre aussitôt à quelques-uns de ses officiers, de s'informer secrètement où demeurait le batelier Tcheou se, & de l'amuser par de belles espérances afin de l'engager adroitement à se rendre au tribunal, sans qu'il pût lui venir le moindre soupçon de l'affaire dont il s'agissait. Quant à Hou le Tigre, qui avait intenté l'accusation calomnieuse, comme il avait une caution, ^{p.321} il était aisé à trouver. L'ordre portait qu'on les amenât l'un & l'autre à l'audience dès l'après-midi. Les officiers répondirent par un cri, qui marquait leur prompt obéissance, & ils se partagèrent sur-le-champ dans les différents quartiers de la ville.

Cependant la dame Lieou, qui avait ordre de se trouver avec le vieux Liu à la même audience, se rendit à la prison, où elle informa son mari de tout ce qui venait d'arriver. Ce récit le transporta de joie. On eût dit qu'on venait de lui répandre sur la tête l'essence la plus spiritueuse, ou que la plus douce rosée était tombée dans son cœur. A ce moment il ne sentit plus de mal.

— Je n'étais courroucé, dit-il, que contre un vil esclave ; je le regardais comme un monstre, & je ne croyais pas qu'il pût se trouver un homme plus méchant. Mais la méchanceté du batelier est encore plus noire. Peut-on pousser la scélératesse à un tel excès ? Si ce bon vieillard n'était venu lui-même, je n'aurais jamais bien su que je mourais pour un crime réellement supposé. A la fin la vérité se manifeste.

Description de l'empire de la Chine

Ce qui suit est exprimé en deux vers :

Le cormoran couvert de neige, paraît noir, lorsque le faisant lever, il
la secoue.

Le perroquet caché dans un saule touffu, se fait remarquer, dès qu'il
commence à bégayer.

La dame Lieou ne manqua pas de se trouver à l'audience avec le vieux Liu qu'elle avait bien régalaé dans sa maison. On y avait conduit adroitement Tcheou se, lequel, après avoir renoncé à sa barque, avait ouvert boutique, & était devenu marchand de toiles. Les officiers du tribunal lui avaient persuadé que leur maître voulait faire une bonne emplette : aussi entra-t-il dans la salle d'audience d'un air fort satisfait.

Cependant la justice du Ciel était sur le point d'éclater.

Lors donc qu'il s'y attendait le moins, qu'il tournait çà & là la tête avec je ne sais quel air de confiance, il aperçoit le vieux Liu. A l'instant, par un mouvement d'esprits, qu'il ne lui fut pas libre d'arrêter, ses deux oreilles devinrent rouges comme du sang. Le vieux Liu de son côté l'appelle à haute voix.

— Hé bien ! notre maître de barque, lui dit-il, comment vous êtes-vous porté depuis le jour que je vous vendis la pièce de taffetas blanc & le panier de bambou ? Le commerce a-t-il été heureux ?

A ces questions Tcheou se baissait la tête, & ne répondait rien : mais son visage parut tout à coup comme un pied d'arbre qui sèche à l'heure même. On introduisit en même temps Hou le Tigre. Ce malheureux, après avoir trahi son maître, n'était plus retourné à la maison de Ouang. Il logeait ailleurs, comme s'il eût cessé d'être esclave. Il était venu ce jour-là à l'audience se désennuyer, & voir ce qui s'y passerait. Les Officiers du tribunal l'ayant rencontré fort à propos près de l'hôtel du mandarin :

— Nous te cherchons, lui dirent-ils ; c'est aujourd'hui que ton maître doit être jugé ; des parents de celui qu'il a tué pressent

Description de l'empire de la Chine

l'affaire, & l'on n'attend plus que toi qui as été son délateur, pour le condamner au supplice que mérite son crime.

Hou le Tigre ne se possédant pas de joie, suit les officiers, & va se mettre à genoux au pied du tribunal. Dès que le mandarin l'aperçut :

— Connais-tu cet homme-là, lui dit-il, en montrant du doigt le vieux Liu ?

Hou le Tigre, après l'avoir un peu envisagé, fut tout à coup p.³²² interdit, & si troublé, qu'il ne pût dire une seule parole.

Le mandarin voyant l'embarras & le trouble de ces deux scélérats, réfléchit pendant un moment ; puis désignant de la main Hou le Tigre :

— Chien d'esclave, lui dit-il, qu'est-ce donc que ton maître avait fait pour comploter sa ruine avec ce batelier, & inventer une si noire calomnie ?

— Rien n'est plus vrai, répliqua l'esclave. Mon maître a tué un homme ; ce n'est point un fait que j'ai supposé.

— Quoi ! dit le mandarin, il s'opiniâtre à soutenir ce mensonge : qu'on prenne ce scélérat, & qu'on l'applique à une rude question jusqu'à ce qu'il avoue son crime.

Hou le Tigre, au milieu de la torture, criait de toutes ses forces :

— Ah ! Seigneur, si vous me reprochez d'avoir conçu dans le cœur une haine mortelle contre mon maître, & de m'être fait son accusateur ; je conviens que je suis coupable : mais dû-t-on me tuer, on ne me fera jamais avouer que j'ai comploté avec qui que ce soit, pour inventer ce qu'on appelle calomnie. Oui, mon maître un tel jour ayant eu dispute avec Liu, le frappa rudement, en sorte qu'il tomba évanoui ; à l'instant il lui fit avaler je ne sais quelle liqueur, qui le fit revenir : puis il lui servit à manger, & lui fit présent d'une pièce de taffetas blanc. Liu alla de là à la rivière pour la passer. Cette nuit-là même vers la seconde veille, le batelier Tcheou se conduisit sur sa barque jusqu'à notre porte un corps mort ; & pour

Description de l'empire de la Chine

marque que c'était celui de Liu, il montra la pièce de taffetas blanc & le panier de bambou. Il n'y eut aucun des domestiques qui ne crût la chose véritable. L'argent & les bijoux que mon maître donna au batelier, lui fermèrent la bouche, & il promit de cacher cette mort. Je fus un de ceux qui aidèrent à enterrer le cadavre. Dans la suite mon maître m'ayant fort maltraité, je formai le dessein de me venger, & je l'accusai à votre tribunal. Au regard de cet homme mort, je jure que je n'en ai aucune connaissance ; & même si je n'avais pas vu aujourd'hui ici le vieux Liu, je ne me serais jamais imaginé qu'on calomniât mon maître, en le faisant l'auteur de cette mort. De dire maintenant quel est ce cadavre, & d'où il vient ; c'est ce que j'ignore. Il n'y a que ce batelier qui puisse en rendre compte.

Cette déposition ayant été reçue du mandarin, il fit approcher Tcheou se, afin d'être interrogé à son tour. Celui-ci prenait divers détours pour déguiser son crime. Mais Liu qui était présent, découvrait aussitôt sa fourberie. Le mandarin le fit mettre à la question, qui tira promptement son aveu.

— Je déclare, dit-il, que l'année dernière à tel mois & à tel jour, Liu étant venu me demander le passage sur sa barque, tenait à la main une pièce de taffetas blanc. Je lui demandai par hasard, qui lui avait fait ce présent. Il me raconta toute son histoire. Au même temps il parut sur le rivage un corps mort, que le courant y avait jeté. Il me vint dans l'esprit de m'en servir, pour tromper Ouang. C'est ce qui me fit acheter la pièce de taffetas & le panier de bambou. Liu étant débarqué, je tirai de l'eau le cadavre : je le mis dans ma barque, & le conduisis à la porte de Ouang. Contre toute apparence il crut ce que je lui rapportai de la mort de Liu, & il me donna une bonne somme pour ne la pas divulguer. J'allai avec quelques-uns de ses domestiques enterrer le cadavre, qu'il s'imaginait sur ma parole être le corps du vieux Liu. Il

Description de l'empire de la Chine

n'y a rien que de vrai dans l'aveu que je fais, & je consens à tout souffrir, s'il y a la moindre particularité qui soit fausse.

— Tout cela, dit le mandarin, s'accorde avec ce que je sais déjà. Il n'y a qu'un article obscur, & où je ne vois pas clair. Est-il possible qu'à point nommé il se trouvât sur le rivage un corps mort ? De plus, est-il croyable que ce corps fut ^{p.323} ressemblant à celui du vieux Liu ? Sans doute, c'est un homme que tu as tué ailleurs, & ton dessein a été de faire passer Ouang pour l'auteur de ce meurtre.

— Ah ! seigneur, s'écria Tcheou se, si j'avais songé à tuer quelqu'un, n'aurais-je pas tué Liu plutôt que tout autre, lorsque dans l'obscurité de la nuit il passait seul sur ma barque ? Ce que je vous ai dit est véritable : ayant vu un cadavre flotter sur l'eau, je crus qu'il me serait aisé de m'en servir pour tromper Ouang ; & c'est ce qui me fit acheter de Liu, & le taffetas, & le panier. Ce qui me persuada que je pourrais y réussir, c'est que je connaissais Ouang pour un homme simple & crédule ; que je savais d'ailleurs qu'il n'avait vu Liu que cette fois-là ; encore était-ce pendant la nuit, & à la faveur d'une lampe. J'étais muni de la pièce de taffetas blanc & du panier de bambou, ce qui devait lui rappeler aussitôt l'idée du vendeur de gingembre. Voilà ce qui me fit croire que ma ruse pouvait réussir, & qu'il donnerait dans le piège que je lui tendais. Quant au corps mort, je jure que je ne sais qui il est. Je me doute que c'est un homme à qui le pied a manqué, & qui étant tombé dans la rivière, s'est noyé. Mais je n'ose rien assurer sur cela de positif.

Pour lors le vieux Liu se mettant à genoux.

— Pour moi, dit-il, j'assurerai bien qu'au moment que je passais la rivière sur sa barque, il parût un corps mort qui flottait sur l'eau. Son témoignage est très véritable.

Le mandarin reçut, & mit par écrit & en ordre ces dépositions.

Description de l'empire de la Chine

Tcheou se fondant en larmes, s'écria aussitôt :

— Ayez pitié, seigneur, de ce pauvre malheureux qui est à vos pieds : je n'avais d'autre vue que d'escroquer par cet artifice de l'argent à ce lettré, & non pas de nuire à sa personne. Ainsi modérez le châtement, je vous en conjure.

Le mandarin élevant la voix :

— Quoi, scélérat que tu es, tu oses demander grâce, après que ta passion pour le bien d'autrui, vient de mettre un homme à deux doigts de sa ruine. Ce tour-là n'est pas ton coup d'essai. Il y a de l'apparence que tu en as déjà fait périr bien d'autres par de semblables artifices. Je dois délivrer ma ville d'une si dangereuse peste.

Pour ce qui est de Hou le Tigre, c'est un esclave dénaturé, lequel oubliant les bienfaits qu'il a reçu de son maître, a conjuré sa perte. Il mérite d'être sévèrement puni.

En même temps il ordonna aux exécuteurs de justice de prendre ces deux fripons, & de les étendre par terre ; de donner à Hou le Tigre quarante coups de bâton ; & de frapper Tcheou se jusqu'à ce qu'il expire sous les coups.

On ne savait pas que Hou le Tigre sortait de maladie, & qu'ainsi il n'était guère en état de supporter ce châtement. Mais la justice du Ciel ne voulait plus souffrir cet esclave infidèle. Il expira sur le pavé de l'audience avant qu'on eût achevé de lui donner les quarante coups. Tcheou se ne mourut sous le bâton qu'après en avoir reçu soixante-dix.

Après cette expédition, le mandarin fit tirer Ouang de prison, & en pleine audience, il le déclara innocent, & lui rendit la liberté. De plus il ordonna que toutes les pièces de toile qui étaient dans la boutique de Tcheou se, & qui avaient été achetées de l'argent de Ouang, lui seraient livrées. Ce fonds de boutique montait bien à cent taëls.

Selon le cours de la justice, dit le mandarin, tout cela devrait être confisqué : mais comme Ouang est un lettré qui a beaucoup souffert, j'ai compassion du pitoyable état où il a été réduit ; que tout ce qui se

Description de l'empire de la Chine

trouvera chez le voleur, retourne à celui qui a été volé. Ce fut un trait de bonté de la part du mandarin.

p.324 On alla aussi, selon ses ordres, déterrer le corps mort, & l'on remarqua qu'il avait encore les ongles des mains remplies de sable ; ce qui prouvait qu'étant tombé dans la rivière près du bord, il s'était noyé, en tâchant de grimper sur le rivage. Comme aucun de ses parents ne le réclamait, le mandarin ordonna aux officiers de l'ensevelir dans la sépulture publique des pauvres.

Ouang, sa femme, & le vieux Liu, après avoir remercié humblement le mandarin, se retirèrent dans leur maison, où ils firent à ce bon vieillard, qui s'était si fort employé à détruire la calomnie, toutes les caresses, & toutes les amitiés qu'on peut attendre de la plus sincère reconnaissance.

Depuis ce temps-là, Ouang apprit à modérer sa vivacité naturelle, & à dompter son humeur impétueuse. S'il rencontrait un pauvre, qui lui demandât quelque secours, ou quelque service, il le recevait avec un air affable, & il tâchait de le soulager. Enfin il prit la résolution de travailler tout de bon, afin de parvenir aux emplois, & de faire oublier l'humiliation où il s'était trouvé. Il était sans cesse sur les livres, & n'avait nul rapport au dehors. Il vécut de la sorte durant dix ans ; après quoi il fut élevé au degré de docteur.

On a raison de dire que les magistrats & les officiers de justice sont dans l'obligation de ne pas regarder la vie d'un homme, comme celle d'une vile plante ; & qu'ils sont bien coupables, quand ils apportent aussi peu d'application à l'examen d'un procès, que s'ils assistaient aux débats d'une troupe d'enfants qui se divertissent. Ils ne doivent rien précipiter. Par exemple, dans la cause de Ouang, le point capital était de pénétrer les menées secrètes, & les artifices du batelier. Si le vendeur de gingembre ne fut pas heureusement venu à la ville de Ouen tcheou, & si par trop de précipitation on n'eut pas attendu son arrivée, le domestique qui accusait son maître, n'aurait pas cru l'avoir calomnié ; la femme ne se serait pas imaginé que son mari fût innocent du meurtre dont on l'accusait : l'accusé lui-même aurait ignoré qu'il

Description de l'empire de la Chine

était injustement opprimé. A combien plus forte raison le juge l'aurait-il ignoré ! Comment deviner des choses cachées avec tant de soin ? Comment les débrouiller ? Que les magistrats bienfaisants, & qui, comme ils le doivent, ont des entrailles de père pour le peuple, apprennent par ce trait d'histoire, de quelle manière ils doivent se conduire, & les défauts qu'ils ont à éviter.

AUTRE HISTOIRE

@

Tchouang tse, après les bizarres obsèques de sa femme, s'adonne entièrement à sa chère philosophie, & devient célèbre dans la secte de Tao.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Les richesses & les avantages qui les suivent, sont comme un agréable songe de quelques moments. Les honneurs & la réputation, c'est un nuage brillant, mais qui est bientôt dissipé. L'affection de ceux-là même que la chair & le sang nous unissent, n'est le plus souvent qu'une vaine apparence. Les amitiés les plus tendres se changent quelquefois en de cruelles inimitiés. p.325 Gardons-nous d'aimer à porter un collier, parce qu'il est d'or ; & des chaînes, parce qu'elles sont de pierreries. Que nos désirs soient raisonnables ; mais surtout qu'ils soient modérés. Dégageons-nous de l'attachement aux créatures ; c'est là en quelque manière nous tirer d'un tas de poussière. Regardons comme un point capital, de nous conserver dans un état de liberté & de joie, qui ne dépende de personne.

Ce qui suit est exprimé en quatre vers chinois libres :

En se garantissant de toute passion violente, on mène une vie douce & agréable, loin des inquiétudes qui nuisent à la santé.

Ce n'est pas qu'on veuille blâmer l'amour naturel qui lie un père avec son fils, ou qui unit des frères ensemble.

Ils sont les uns aux autres, ce que sont les branches d'un arbre avec le tronc.

Cet amour doit durer autant que ce rapport mutuel.

Les sectes de Tao & de Fo, quoique très différentes de la secte littéraire, s'accordent avec elle sur ces grands devoirs, & n'ont jamais pensé à les combattre, ou à les affaiblir. Il est pourtant vrai que l'amour des pères pour les enfants, ne doit pas jeter dans des inquiétudes

Description de l'empire de la Chine

excessives, quand il s'agit de procurer leur établissement : aussi dit-on communément : La fortune des enfants doit être leur propre ouvrage.

Pour ce qui est du mari & de la femme, ils sont unis très étroitement, & par des liens infiniment respectables : mais enfin ou le divorce, ou la mort, rompent souvent cette union. C'est ce que nous apprend le proverbe, qui dit : L'époux & l'épouse sont comme les oiseaux de la campagne ; le soir les réunit dans un même bocage, & le matin les sépare. Il faut pourtant l'avouer : il y a bien moins à craindre l'excès dans l'amour paternel que dans l'amitié conjugale. Celle-ci s'entretient & s'accroît en secret dans des tête-à-tête, & par de grands épanchements de cœur. Ainsi il n'est pas rare qu'une jeune femme se rende maîtresse de l'esprit d'un mari, & de là naissent les refroidissements d'un fils envers son père. Ce sont de ces défauts grossiers, dont les gens de mérite savent bien se défendre.

A ce sujet je vais raconter un trait de la vie du fameux Tchouang tse. Mais je proteste d'abord, que ce que je dirai, ne tend point à affaiblir l'union & la paix qui doivent régner entre les gens mariés. Je prétends seulement faire voir qu'on doit être attentif à distinguer le vrai & le faux mérite pour régler son affection : & comme il est très dangereux de donner dans un amour qui aveugle, il est de même très important, pour assurer son repos, de se tenir dans une juste modération. A parler en général, celui qui travaille sans relâche à dompter ses passions, s'en rendra enfin le maître : la sagesse sera son partage, & une vie douce & tranquille sera le fruit de son travail.

Nos anciens voulant moraliser sur la manière dont le laboureur cultive son champ, se sont exprimés ainsi dans les vers suivants : p.326

Il transplante le riz en herbe dans une terre nouvellement défrichée.
Et peu de temps après, une eau pure y ayant été introduite, il voit
dans ce champ verdoyant & inondé, l'image d'un beau ciel
azuré.

Notre cœur est ce champ ; il a sa parure & ses richesses, lorsque les
passions y sont pures & réglées.

Le moyen sûr d'atteindre à l'état de perfection, & une marque qu'on

Description de l'empire de la Chine

y tend, c'est de ne pas présumer de soi-même, & de ne pas se vanter qu'on y soit arrivé.

Venons à notre histoire.

Sur la fin de la dynastie des Tcheou, parut à la Chine un fameux philosophe appelé Tchouang tse. Il naquit à Mong, ville du royaume Song ¹. Il eut un petit mandarinat, & il se fit disciple d'un sage très célèbre en ce temps-là, & auteur de la secte du Tao. Son nom était Ly, & son surnom Eul. Mais comme il était venu au monde avec des cheveux blancs, il fut appelé Lao tse, c'est-à-dire, l'enfant vieillard.

Toutes les fois que Tchouang tse dormait, son sommeil était interrompu par un songe. Il s'imaginait être un gros papillon voltigeant çà & là, ou dans un verger, ou dans une prairie. L'impression de ce songe était si forte, que même à son réveil il croyait avoir des ailes attachées aux épaules, & qu'il était prêt de voler. Il ne savait que penser d'un rêve si fréquent & si extraordinaire.

Un jour profitant d'un moment de loisir, après un discours de son maître Lao tse sur l'*Y king* ², il lui proposa le songe qui se formait si souvent dans son imagination, & lui en demanda l'explication.

— La voici, répondit cet homme admirable, qui n'ignorait rien des merveilles de la nature. La cause de ce songe opiniâtre se doit chercher dans les temps qui ont précédé celui où vous vivez. Sachez qu'au temps que le chaos se débrouilla, & que cet univers fut formé, vous étiez un beau papillon blanc. Les eaux furent la première production du Ciel : la seconde, ce furent les arbres & les plantes dont la terre fut parée, car tout fleurit, & brilla à l'instant. Ce beau papillon blanc errait à son gré, & allait flairer les fleurs les plus exquises. Il sut même tirer du soleil & de la lune des agréments infinis ; il se procura

¹ C'est la province de Chan tong.

² Livre canonique de la Chine.

Description de l'empire de la Chine

enfin une force qui le rendit immortel. Ses ailes étaient grandes & presque arrondies : son vol était rapide.

Un jour qu'il prenait ses ébats, il s'attacha à des fleurs du jardin de plaisance de la grande reine, ou il avait trouvé le secret de s'insinuer, & gâta quelques boutons à peine entr'ouverts. L'oiseau mystérieux à qui on avait confié la garde de ce jardin, donna au papillon un coup de bec, dont il mourut.

Il laissa donc sans vie son corps de papillon ; mais l'âme qui était immortelle, ne se dissipa point ; elle a passé en d'autres corps, & aujourd'hui elle se trouve dans celui de Tchouang tse. C'est là ce qui met en vous de si heureuses dispositions à devenir un grand philosophe, capable de s'élever, d'acquérir l'art que j'enseigne, de se purifier par un entier détachement, & de s'établir dans la parfaite connaissance d'esprit & de cœur.

Dès lors Lao tse découvrit à son disciple les plus profonds mystères de sa doctrine, & le disciple se sentit tout à coup devenir un autre homme ; & suivant ^{p.327} désormais sa première origine, il eut véritablement l'inclination du papillon, qui est de voltiger continuellement sans se fixer à aucun objet, quelque charmant qu'il lui parut : c'est-à-dire, que Tchouang tse commença à mieux découvrir le vide de tout ce qui occupe & enchante les hommes. La fortune la plus brillante ne fut plus capable de le tenter. Son cœur devint insensible aux plus grands avantages : il les trouva aussi peu solides que la vapeur déliée, dont se forme un même nuage, qui est le jouet des vents ; & aussi peu fiables que l'eau d'un ruisseau, dont le cours est extrêmement rapide. Enfin son âme ne tenait plus à rien.

Lao tse voyant que son disciple était tout à fait revenu des amusements du siècle, & goûtait la vérité, l'introduisit dans les mystères du Tao te king, car les cinq mille mots dont ce livre est composé sont tous mystérieux. Il n'est plus rien de réservé pour un tel disciple. Tchouang tse de son côté se donna tout entier à cette étude : il lisait sans cesse, il méditait, il mettait en pratique la doctrine de son maître, & à force de fonder son intérieur, de le purifier, de le raffiner,

Description de l'empire de la Chine

pour ainsi dire, il comprit parfaitement la différence qui se trouvait entre ce qu'il y avait en lui de visible & d'imperceptible ; entre le corps qui se corrompt, & l'esprit, qui en quittant cette demeure, acquiert une nouvelle vie par une espèce de transformation admirable.

Tchouang tse frappé de ces lumières, renonça à la charge qu'il possédait. Il prit même congé de Lao tse, & se mit à voyager, dans l'espérance d'acquérir de belles connaissances, & de faire de nouvelles découvertes.

Cependant quelque ardeur qu'il eût pour le dégagement & le repos du cœur, il ne renonça pas aux plaisirs de l'union conjugale. Il se maria successivement jusqu'à trois fois. Sa première femme lui fut promptement enlevée par une maladie, il répudia la seconde pour une infidélité dans laquelle il l'avait surprise. La troisième fera le sujet de cette histoire.

Elle s'appelait Tien, & descendait des rois de Tsi ¹. Tchouang tse s'était fait beaucoup estimer dans ce royaume, & un des principaux de cette famille, nommée Tien, épris de son mérite, lui donna sa fille en mariage.

Cette nouvelle épouse l'emportait de beaucoup sur les deux autres qu'il avait eues. Elle était bien faite, d'un teint blanc & fleuri, & d'un caractère d'esprit, qui joignait une douceur aimable à une vivacité surprenante. Aussi quoique ce philosophe ne fût pas naturellement passionné, il aima tendrement cette dernière épouse.

Cependant le roi de Tsou ² étant informé de la haute réputation de Tchouang tse, prit le dessein de l'attirer dans ses États : il lui députa des officiers de sa cour avec de riches présents en or & en soieries, pour l'inviter à entrer dans son Conseil en qualité de premier ministre.

Tchouang tse, loin de se laisser éblouir à ces offres, répondit en soupirant par cet apologue : Une génisse destinée aux sacrifices, &

¹ Le royaume Tsi est à présent la province de Chan si.

² C'est la province de Hou quang.

Description de l'empire de la Chine

nourrie depuis longtemps avec délicatesse, marchait en pompe, chargée de tous les ornements dont on pare les victimes. Au milieu de cette espèce de triomphe, elle aperçut sur sa route des bœufs attelés, qui suaient sous la charrue. Cette vue redoubla sa fierté. Mais, après avoir été introduite dans le temple, lorsqu'elle vit le couteau levé & prêt à l'immoler, elle eût bien voulu être à la place de ceux dont elle méprisait le malheureux sort. Ses souhaits furent inutiles ; il lui en coûta la vie. Ce fut ainsi que Tchouang tse refusa honnêtement & les présents & les offres du roi.

Peu après il se retira avec sa femme ^{p.328} dans le royaume de Song, qui était sa terre natale. Il choisit pour sa demeure l'agréable montagne Nan hoa, dans le district de Tsao tcheou, afin d'y passer sa vie en philosophe, & d'y goûter, loin du bruit & du tumulte, les innocents plaisirs de la campagne.

Un jour qu'il promenait ses rêveries au bas de la montagne, il se trouva insensiblement proche des sépultures de l'habitation voisine. Cette multitude de tombeaux le frappa.

— Hélas ! s'écria-t-il en gémissant, les voilà donc tous égaux ; il n'y a plus de rang ni de distinction. L'homme le plus ignorant & le plus stupide est confondu avec le sage : un sépulcre est enfin la demeure éternelle de tous les hommes : quand on a une fois pris sa place dans le séjour des morts, il n'y a plus de retour à la vie.

Après s'être occupé pendant quelque temps de ces tristes réflexions, il avança le long de cette sépulture. Il se trouva, sans y penser, près d'un tombeau nouvellement construit. La petite éminence faite de terre battue, n'était pas encore entièrement sèche. Tout auprès était assise une jeune demoiselle qu'il n'avait pas aperçue d'abord. Elle était en grand deuil, c'est-à-dire, qu'elle était vêtue d'un long habit blanc de grosse serpillière sans couture. Elle était placée un peu à côté du sépulcre, tenant à la main un éventail blanc, dont elle éventait sans cesse l'extrémité supérieure du tombeau.

Description de l'empire de la Chine

Tchouang tsé surpris de cette aventure :

— Oserais-je, lui dit-il, vous demander de qui est ce tombeau, & pourquoi vous vous donnez tant de peine à l'éventer ? Sans doute qu'il y a en cela quelque mystère que j'ignore ?

La demoiselle, sans se lever, comme la civilité semblait l'exiger, & continuant toujours à remuer l'éventail, dit quelques mots entre ses dents, & répandit des larmes ; ce qui faisait voir que la honte plutôt que sa timidité naturelle l'empêchait de s'expliquer.

Enfin elle lui fit cette réponse :

— Vous voyez une veuve au pied du tombeau de son mari : la mort me l'a malheureusement ravi : celui dont les os reposent sous cette tombe, m'a été bien cher durant sa vie : il m'aimait avec une égale tendresse : même en expirant, il ne pouvait me quitter. Voici quelles furent ses dernières paroles : Ma chère épouse, me dit-il, si dans la suite tu songeais à un nouveau mariage, je te conjure d'attendre que l'extrémité de mon tombeau, qui doit être d'une terre mouillée & battue, soit entièrement desséchée. Je te permets alors de te remarier. Or j'ai fait réflexion que la surface de cette terre nouvellement amoncelée ne sècherait pas aisément ; c'est pourquoi vous me voyez occupée à l'éventer continuellement, afin de dissiper l'humidité.

A un aveu si naïf, le philosophe eut bien de la peine à s'empêcher de rire. Il se posséda néanmoins : il se disait en lui-même : voilà une femme bien pressée : comment ose-t-elle se vanter d'avoir aimé son mari, & d'en avoir été aimée ? Qu'eût-elle donc fait, s'ils se fussent haïs ? Puis, lui adressant la parole :

— Vous souhaitez donc, lui dit-il, que le dessus de ce tombeau soit bientôt sec ! Mais étant aussi délicate que vous êtes, vous serez bientôt lasse, & les forces vous manqueront : agréez que je vous aide.

Description de l'empire de la Chine

Aussitôt la Demoiselle se leva, & faisant une profonde révérence, elle accepta l'offre, & lui présenta un éventail tout semblable au sien.

Alors Tchouang tse, qui avait l'art d'évoquer les esprits, les appela à son secours. Il donna quelques coups d'éventail sur le tombeau, & bientôt toute l'humidité disparut. La demoiselle, après avoir remercié son bienfaiteur avec un visage gai & riant, tira d'entre ses cheveux une aiguille de tête d'argent, & la lui présenta avec l'éventail dont elle s'était servie, le priant d'accepter ce petit présent comme une marque de sa reconnaissance. Tchouang tse refusa l'aiguille ^{p.329} de tête, & retint l'éventail : après quoi la demoiselle se retira fort satisfaite : sa joie éclatait à sa contenance & à sa démarche.

Pour ce qui est de Tchouang tse, il demeura tout interdit ; & s'abandonnant aux réflexions, qui naissent d'une pareille aventure, il retourna dans sa maison. Assis dans sa salle, où il se croyait seul, il considéra pendant quelque temps l'éventail qu'on venait de lui donner : puis jetant un grand soupir, il dit les vers suivants :

Ne dirait-on pas que deux personnes ne s'unissent ensemble que
par un reste de haine conservée dès la vie précédente ¹ ;
Et qu'elles se cherchent dans le mariage, afin de se maltraiter le
plus longtemps qu'elles peuvent ?
C'est donc ainsi, à ce que je vois, qu'on est indignement oublié
après sa mort par la personne qu'on avait le plus chéri.
Qu'il faut être insensé pour aimer durant sa vie tant de cœurs
volages !

La dame Tien était derrière son mari, sans en être aperçue. Après avoir ouï ce qu'il venait de dire, elle s'avança tant soit peu, & se faisant voir :

— Peut-on savoir, lui dit-elle, ce qui vous fait soupirer, & d'où vient cet éventail que vous tenez à la main ?

¹ Il parle selon l'opinion de ceux qui croient à la métempsycose.

Description de l'empire de la Chine

Tchouang tse lui raconta l'histoire de la jeune veuve, & tout ce qui s'était passé au tombeau de son mari, où il l'avait trouvée.

A peine eut-il achevé son récit, que la dame Tien, le visage allumé d'indignation & de colère, & comme si elle eut cherché des yeux cette jeune veuve, la chargea de mille malédictions, l'appela l'opprobre du genre humain, & la honte de son sexe. Puis regardant Tchouang tse :

— Je l'ai dit, & il est vrai, c'est là un monstre d'insensibilité. Se peut-il trouver nulle part un si mauvais cœur ?

Tchouang tse, sans trop l'écouter, & suivant les divers mouvements qui l'agitaient, dit les quatre vers suivants :

Tandis qu'un mari est en vie, quelle est la femme qui ne le flatte & ne le loue ?

Est-il mort ? La voilà prête à prendre l'éventail, pour faire au plus tôt sécher le tombeau.

La peinture représente bien l'extérieur d'un animal ; mais elle ne montre pas ce qu'il est au-dedans.

On voit le visage d'une personne ; mais on ne voit pas le cœur.

A ce discours-là, Tien entra dans une grande colère.

— Les hommes, s'écria-t-elle, sont tous égaux quant à leur nature. C'est la vertu ou le vice qui met entre eux de la distinction. Comment avez-vous la hardiesse de parler de la sorte en ma p.330 présence ? De condamner toutes les femmes, & de confondre injustement celles qui ont de la probité, avec des malheureuses qui ne méritent pas de vivre ? N'avez-vous pas honte de porter des jugements si injustes, & ne craignez-vous pas d'en être puni ?

— A quoi bon tant de déclamations ? répliqua le philosophe. Avouez-le de bonne foi : si je venais à mourir maintenant, restant comme vous êtes, à la fleur de votre âge, avec la beauté & l'enjouement que vous avez ; seriez-vous d'humeur à laisser couler trois, & même cinq années, sans penser à un nouveau mariage, ainsi que le grand rit l'ordonne ?

Description de l'empire de la Chine

— Ne dit-on pas, répondit la dame : un Grand qui est fidèle à son prince, renonce à tout emploi après la mort de son légitime maître. Une vertueuse veuve ne pense jamais à un second mari. A-t-on jamais vu des dames de mon rang, qui, après avoir été mariées, aient passé d'une famille à une autre, & qui aient quitté le lit de leurs noces, après avoir perdu leur époux ? Si pour mon malheur vous me réduisiez à l'état de veuve, sachez que je serais incapable d'une telle action, qui serait la honte de notre sexe, & que de secondes noces ne me tenteraient pas ; je ne dis point avant le terme de trois ou de cinq ans, mais durant toute la vie. Oui, cette pensée ne me viendrait pas même en songe. C'est là ma résolution, & rien ne pourrait m'ébranler.

— De semblables promesses, reprit Tchouang tse, se font aisément, mais elles ne se gardent pas de même.

Ces paroles mirent encore la dame de mauvaise humeur, & elle éclata en paroles peu respectueuses.

— Sachez, dit-elle, qu'une femme a souvent l'âme plus noble & plus constante dans son affection conjugale, que ne l'a un homme de votre caractère. Ne dirait-on pas que vous êtes un parfait modèle de fidélité ? Votre première femme meurt, peu après vous en prenez une seconde : celle-ci, vous la répudiez : je suis enfin la troisième. Vous jugez des autres par vous-même, & c'est pour cela que vous en jugez mal. Pour ce qui est de nous autres femmes mariées à des philosophes, qui faisons profession, comme eux, d'une vertu austère, il nous est bien moins permis de nous remarier : si nous le faisons, nous deviendrions un objet de risée. Mais encore, à quoi bon ce langage, & quel plaisir prenez-vous à me chagriner ? Vous vous portez bien ; & pourquoi chercher à me déplaire, en faisant la désagréable supposition que vous êtes mort, & que ...

Alors, sans rien dire davantage, elle se jette sur l'éventail que son

Description de l'empire de la Chine

mari tenait à la main : elle le lui arrache, & de dépit elle le met en pièces.

— Calmez-vous, dit Tchouang tse, votre vivacité me fait plaisir, & je suis ravi que vous preniez feu sur un pareil sujet.

La dame se calma en effet, & on parla d'autre chose.

A quelques jours de là Tchouang tse tomba dangereusement malade, & bientôt il fut à l'extrémité. La dame son épouse ne quittait pas le chevet du lit, fondant en pleurs, poussant de continuels sanglots.

— A ce que je vois, dit Tchouang tse, je n'échapperai pas de cette maladie : ce soir ou demain matin, il faudra nous dire un éternel adieu : quel dommage que vous ayez mis en pièces l'éventail que j'avais apporté : il vous aurait servi à éventer & faire sécher la couche de chaux & de terre, dont mon tombeau sera enduit.

— Eh ! de grâce, monsieur, s'écria la dame, en l'état où vous êtes, ne vous mettez pas dans la tête des soupçons si chagrinants pour vous, & si injurieux pour moi. J'ai étudié nos livres, je sais nos rits : mon cœur vous a été une fois donné, il ne sera jamais à d'autre, je vous le jure ; & si vous doutez de ma sincérité, je consens, & je demande de mourir avant vous, afin que vous soyez bien persuadé de mon fidèle attachement. p.331

— Cela suffit, reprit Tchouang tse ; je suis rassuré sur la constance de vos sentiments à mon égard. Hélas ! je sens que j'expire, & mes yeux se ferment à jamais pour vous.

Après ces paroles il demeura sans respiration, & sans le moindre signe de vie.

Alors la dame éplorée, & jetant les plus hauts cris, embrassa le corps de son mari, & le tint longtemps serré entre ses bras. Après quoi elle l'habille & le place proprement dans un cercueil. Nuit & jour elle fait retentir tous les environs de ses plaintes & de ses gémissements, & donne les démonstrations de la plus vive douleur. Elle la portait à un tel

Description de l'empire de la Chine

excès, qu'on eût dit qu'elle était à-demi folle : elle ne voulait prendre ni nourriture ni sommeil.

Les habitants de l'un & l'autre côté de la montagne, vinrent rendre les derniers devoirs au défunt qu'ils savaient être un sage du premier ordre. Lorsque la foule commençait à se retirer, on vit arriver un jeune bachelier bienfait & d'un teint brillant : rien de plus galant que sa parure. Il avait un habit de soie violet, & un bonnet de lettré fort propre, une ceinture brodée, & des souliers tout à fait mignons, un vieux domestique le suivait. Ce seigneur fit savoir qu'il descendait de Tsou ¹.

— Il y a quelques années, dit-il, que j'avais déclaré au philosophe Tchouang tse, que j'étais dans la résolution de me faire son disciple : je venais à ce dessein, & j'apprends à mon arrivée qu'il est mort ; quel dommage, quelle perte !

Aussitôt il quitte son habit de couleur, & se fait apporter un habit de deuil : ensuite s'étant rendu près du cercueil, il frappa quatre fois de la tête contre terre, & s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Sage & savant Tchouang ! votre disciple est malheureux, puisqu'il n'a pu vous trouver en vie, & profiter à loisir de vos leçons : je veux au moins vous marquer mon attachement & ma reconnaissance, en restant ici en deuil pendant l'espace de cent jours.

Après ces dernières paroles il se prosterna encore quatre fois, arrosant la terre de ses larmes.

Ensuite il demanda à voir la dame pour lui faire son compliment : elle s'excusa deux ou trois fois de paraître. Quang sun (c'est le nom de ce jeune seigneur) représenta que selon les anciens rits, les femmes pouvaient se laisser voir, lorsque les intimes amis de leur mari lui rendaient visite.

¹ Le royaume de Tsou est maintenant la province de Hou quang.

Description de l'empire de la Chine

— J'ai encore, ajouta-t-il, plus de raison de jouir de ce privilège, puisque je devais loger chez le savant Tchouang tse en qualité de son disciple.

A ces instances la dame se laisse fléchir : elle sort de l'intérieur de sa maison, & d'un pas lent elle s'avance dans la salle pour recevoir les compliments de condoléance : ils se firent en peu de mots, & en termes généraux.

Dès que la dame vit les belles manières, l'esprit & les agréments de ce jeune seigneur, elle en fut charmée, & elle sentit au fond de l'âme les mouvements d'une passion naissante, qu'elle ne démêlait pas bien elle-même, mais qui lui firent souhaiter qu'il ne s'éloignât pas si tôt.

Ouang sun la prévint en disant :

— Puisque j'ai eu le malheur de perdre mon maître, dont la mémoire me sera toujours chère, j'ai envie de chercher ici près un petit logement, où je resterai les cent jours de deuil, puis j'assisterai aux funérailles. Je serais bien aise aussi de lire durant ce temps-là les ouvrages de cet illustre philosophe : ils me tiendront lieu des leçons dont je suis privé.

— Ce sera un honneur pour notre maison, répondit la dame ; je n'y vois d'ailleurs aucun inconvénient ;

sur quoi elle prépara un petit repas, & le fit servir. Pendant le repas elle ramassa sur un bandege bien propre les compositions de Tchouang tse : elle y joignit le livre ^{p.332} Tao te présent du fameux Lao tse, & elle vint offrir le tout à Ouang sun, qui le reçut avec sa politesse naturelle.

A côté de la salle du mort où était le cercueil, il y avait sur une des ailes, deux chambres qui regardaient cette salle toute ouverte par-devant : elles furent destinées au logement du jeune seigneur. La jeune veuve venait fréquemment dans cette salle pour pleurer sur le cercueil de son mari : puis en se retirant, elle disait quelques mots d'honnêteté à Ouang sun, qui se présentait pour la saluer. Dans ces fréquentes entrevues, bien des œillades échappaient, qui trahissaient les cœurs de l'un & de l'autre.

Description de l'empire de la Chine

Ouang sun était déjà à-demi pris, & la jeune veuve l'était tout à fait ; ce qui lui faisait plaisir, c'est qu'ils se trouvaient placés à la campagne, & dans une maison peu fréquentée, où les manquements aux rites du deuil ne pouvaient guère éclater. Mais comme il coûte toujours à une femme de faire les premières démarches, elle s'avisa d'un expédient. Elle fit venir secrètement le vieux domestique du jeune seigneur. Elle lui fit d'abord boire quelques coups de bon vin ; elle le flatta & l'amadoua ; ensuite elle vint insensiblement jusqu'à lui demander si son maître était marié.

— Pas encore, répondit-il.

— Eh ! continua-t-elle, quelles qualités voudrait-il trouver dans une personne, pour en faire son épouse ?

Le valet, que le vin avait rendu gai, répliqua aussitôt :

— Je lui ai ouï dire, que s'il en trouvait une qui vous ressemblât, il serait au comble de ses désirs.

Cette femme sans pudeur répartit incontinent :

— Ne mens-tu point ? M'assures-tu qu'il ait parlé de la sorte ?

— Un vieillard comme moi, répondit-il, serait-il capable de mentir, & aurait-il le front d'en imposer à une personne de votre mérite ?

— Hé bien ! poursuivit-elle : tu es très propre à ménager mon mariage avec ton maître : tu ne perdras pas ta peine : parle-lui de moi, & si tu vois que je lui agréé, assure-le que je regarderais comme un grand bonheur d'être à lui.

— Il n'est pas besoin de le sonder sur cet article, dit le valet, puisqu'il m'a avoué franchement qu'un pareil mariage serait tout à fait de son goût. Mais, ajoutait-il, cela n'est pas possible, parce que je suis disciple du défunt : on en gloserait dans le monde.

— Bagatelle que cet empêchement, reprit la veuve passionnée ! Ton maître n'a point été réellement disciple de

Description de l'empire de la Chine

Tchouang tse : il n'avait fait que promettre de le devenir ; ce n'est pas l'avoir été. D'ailleurs étant à la campagne & à l'écart, qui songerait à parler de notre mariage ? Va, quand il surviendrait quelque autre empêchement, tu es assez habile pour le lever & je reconnaîtrai libéralement tes services.

Elle lui versa en même temps plusieurs coups d'excellent vin, pour le mettre en bonne humeur.

Il promit donc d'agir, & comme il s'en allait, elle le rappela.

— Écoute, dit-elle, si ce seigneur accepte mes offres, viens au plus tôt m'en apporter la nouvelle à quelque heure du jour & de la nuit que ce soit ; je t'attendrai avec impatience.

Depuis qu'elle l'eut quitté, elle fut d'une inquiétude extraordinaire : elle alla bien des fois dans la salle sous divers prétextes ; mais au fonds, c'était pour approcher un peu de la chambre du jeune seigneur. A la faveur des ténèbres elle écoutait à la fenêtre de la chambre, se flattant qu'on y parlait de l'affaire qu'elle avait si fort à cœur.

Pour lors passant assez près du cercueil, elle entendit quelque bruit ; elle tressaillit de peur.

— Hé ! quoi, dit-elle, toute émue, serait-ce que le défunt donnerait quelque signe de vie ?

Elle rentre au plus tôt dans sa chambre, & prenant la lampe, elle vient voir ce qui avait causé ce bruit. Elle trouve le vieux domestique étendu sur la table posée devant le cercueil pour y brûler des parfums, & y placer des offrandes à certaines heures. Il était là à cuver le vin que la dame lui avait fait ^{p.333} boire. Toute autre femme aurait éclaté à une pareille irrévérence à l'égard du mort. Celle-ci n'osa se plaindre, ni même éveiller cet ivrogne. Elle va donc se coucher : mais il ne lui fut pas possible de dormir.

Le lendemain elle rencontra ce valet, qui se promenait froidement, sans songer même à lui rendre réponse de sa commission. Ce froid, & ce silence la désolèrent. Elle l'appela, & l'ayant introduit dans sa

Description de l'empire de la Chine

chambre :

— Eh bien, dit-elle, comment va l'affaire dont je t'ai chargé ?

— Il n'y a rien à faire, répondit-il sèchement.

— Eh ! pourquoi donc, reprit cette femme effrontée ? Sans doute tu n'auras pas retenu ce que je t'ai prié de dire de ma part, ou tu n'as pas su le faire valoir.

— Je n'ai rien oublié, poursuivit le domestique : mon maître a été même ébranlé : il trouve l'offre avantageuse, & est satisfait de ce que vous avez répliqué sur l'obstacle qu'il trouvait d'abord dans sa qualité de disciple de Tchouang tse. Ainsi cette considération ne l'arrête plus. Mais, m'a-t-il dit, il y a trois autres obstacles insurmontables, & j'aurais de la peine à les déclarer à cette jeune veuve.

— Voyons un peu, reprit la dame, quels sont ces trois obstacles.

— Les voici, poursuivit le vieux domestique, tels que mon maître me les a rapportés. 1° Le cercueil du mort étant exposé encore dans la salle, c'est une scène bien lugubre : comment pourrait-on s'y réjouir & célébrer des noces ? 2° L'illustre Tchouang ayant si fort aimé sa femme, & elle ayant témoigné pour lui une si tendre affection, fondée sur sa vertu & sa grande capacité, j'ai lieu de craindre que le cœur de cette dame ne reste toujours attaché à son premier mari, surtout lorsqu'elle trouvera en moi si peu de mérite. 3° Enfin, je n'ai pas ici mon équipage ; je n'ai ni meubles, ni argent : où prendre des présents de noces, & de quoi faire des repas ? dans le lieu où nous sommes, je ne trouverais pas même à qui emprunter. Voilà, Madame, ce qui l'arrête.

— Ces trois obstacles, répondit cette femme passionnée, vont être levés à l'instant, & il ne faut pas beaucoup y rêver. Quant au premier article : cette machine lugubre, que renferme-t-elle ? Un corps inanimé, un cadavre infect, dont il n'y a rien à

Description de l'empire de la Chine

espérer, & qu'on ne doit pas craindre. J'ai dans un coin de mon terrain une vieille mesure : quelques paysans du voisinage que je ferai venir, y transporteront cette machine, sans qu'elle paraisse ici davantage. Voilà déjà un obstacle de levé.

Quant au second article. Ah ! vraiment feu mon mari était bien ce qu'il paraissait être, un homme d'une rare vertu & d'une grande capacité. Avant que de m'épouser, il avait déjà répudié sa seconde femme : c'était un beau ménage, comme tu vois. Sur le bruit de sa réputation, qui était assez mal fondé, le dernier roi de Tsou lui envoya de riches présents, & voulut le faire son premier ministre. Lui, qui sentait son incapacité très réelle, & qui vit qu'elle éclaterait dans un pareil emploi, prit la fuite, & vint se cacher dans ce lieu solitaire. Il n'y a qu'un mois que se promenant seul au bas de la montagne, il rencontra une jeune veuve, occupée à faire sécher à coups d'éventail l'extrémité supérieure du tombeau de son mari, parce qu'elle ne devait se remarier que quand il serait sec. Tchouang l'accosta, la cajola, lui ôta des mains l'éventail, & se mit à en jouer pour lui plaire, en séchant au plus vite le tombeau. Ensuite il voulut retenir cet éventail, comme un gage de son amitié, & l'apporta ici : mais je le lui arrachai des mains & le mis en pièces. Étant sur le point de mourir, il remit cette histoire sur le tapis, ce qui nous brouilla encore ensemble. Quels bienfaits ai-je reçu de lui, & quelle amitié m'a-t-il tant témoignée ? Ton maître est jeune ; il aime l'étude ; il se fera inmanquablement un nom dans la littérature : sa naissance le rend déjà illustre ; il est, comme moi, du sang des rois. Voilà entre nous un ^{p.334} rapport admirable de conditions. C'est le Ciel qui l'a conduit ici pour nous unir. Telle est notre destinée.

Il ne reste plus que le troisième empêchement. Pour ce qui regarde les bijoux & le repas des noces, c'est moi qui y pourvoirai. Crois-tu que j'aie été assez simple pour ne pas me

Description de l'empire de la Chine

faire un petit trésor de mes épargnes ? Tiens, voilà déjà vingt taëls ; va les offrir à ton maître ; c'est pour avoir des habits neufs ; pars au plus vite, & informe-le bien de tout ce que je viens de te dire. S'il donne son consentement, je vais tout préparer pour célébrer ce soir même la fête de notre mariage.

Le valet reçut les vingt taëls, & alla rapporter tout l'entretien à Ouang sun, qui enfin donna le consentement si fort souhaité. Dès que la dame eût appris cette agréable nouvelle, elle fit éclater sa joie en cent manières. Elle quitte aussitôt ses habits de deuil, elle se pare, s'ajuste, se farde, tandis que par ses ordres on transporte le cercueil dans la vieille mesure. La salle fut à l'instant nettoyée & ornée pour la cérémonie de l'entrevue & des noces. En même temps on préparait le festin, afin que rien ne manquât à la réjouissance.

Sur le soir on parfuma d'odeurs exquises le lit des nouveaux mariés : la salle fut éclairée d'un grand nombre de belles lanternes garnies de flambeaux. Sur la table du fond était le grand cierge nuptial. Lorsque tout fut prêt, Ouang sun parut avec un habit & un ornement de tête, qui relevaient beaucoup la beauté de ses traits & de sa taille. La dame vint aussitôt le joindre, couverte d'une longue robe de soie, enrichie d'une broderie très fine : ils se placèrent l'un à côté de l'autre, vis-à-vis le flambeau nuptial. C'était un assemblage charmant. Ainsi rapprochés ils se donnaient mutuellement de l'éclat l'un à l'autre, à peu près comme des pierreries & des perles rehaussent la beauté d'un drap d'or, & en paraissent plus belles.

Après avoir fait les révérences accoutumées dans une pareille cérémonie, & s'être souhaité toutes sortes de prospérités dans leur mariage, ils se prirent par la main, & passèrent dans l'appartement intérieur : là ils pratiquèrent le grand Rit, de boire tous deux, l'un après l'autre, dans la coupe d'alliance. Après quoi ils se mirent à table.

Le festin étant fini, & lorsqu'ils étaient sur le point de se coucher, il prit tout à coup au jeune époux d'horribles convulsions : son visage paraît tout défiguré, ses sourcils se froncent & s'élèvent, sa bouche fait d'affreuses contorsions : il ne peut plus faire un pas ; & voulant monter

Description de l'empire de la Chine

sur le lit, il tombe par terre. Là étendu tout de son long, il se frotte la poitrine des deux mains, criant de toutes ses forces qu'il a un mal de cœur qui le tue.

La dame éperdument amoureuse de son nouvel époux, sans penser ni au lieu où elle est, ni à l'état où elle se trouve, crie au secours, & se jette à corps perdu sur Ouang sun. Elle l'embrasse, elle lui frotte la poitrine où était la violence de la douleur : elle lui demande quelle est la nature de son mal. Ouang sun souffrait trop pour répondre. On eût dit qu'il était prêt d'expirer.

Son vieux domestique accourant au bruit, le prend entre ses bras, & l'agite.

— Mon cher Ouang sun, s'écria la dame, a-t-il déjà éprouvé de semblables accidents ?

— Cette maladie l'a déjà pris plusieurs fois, répondit le valet ; il n'y a guère d'année qu'il n'en soit attaqué. Un seul remède est capable de le sauver.

— Dis-moi vite, s'écria la nouvelle épouse, quel est ce remède ?

— Le médecin de la famille royale, continua le valet, a trouvé ce secret, qui est infaillible. Il faut prendre de la cervelle d'un homme nouvellement tué, & lui en faire avaler dans du vin chaud ; aussitôt les convulsions cessent ; & il est sur pied. La première fois que ce mal le prit, le roi son parent ordonna p.335 qu'on fît mourir un prisonnier qui méritait la mort, & qu'on prît de sa cervelle : il fut guéri à l'instant. Mais hélas ! où en trouver maintenant ?

— Mais, reprit la dame, est-ce que la cervelle d'un homme qui meurt de sa mort naturelle, n'aurait pas un bon effet ?

— Notre médecin, reprit le vieux domestique, nous avertit qu'au besoin on pourrait absolument se servir de la cervelle d'un mort, pourvu qu'il n'y eut pas trop longtemps qu'il eût

Description de l'empire de la Chine

expiré, parce que la cervelle n'étant pas encore desséchée, conserve sa vertu.

— Hé ! s'écria la dame, il n'y a qu'à ouvrir le cercueil de mon mari, & y prendre un remède si salutaire.

— J'y avais bien pensé, répliqua le valet ; je n'osais vous le proposer, & je craignais que cette seule pensée ne vous fît horreur.

— Bon, répondit-elle, Ouang sun n'est-il pas à présent mon mari : s'il fallait de mon sang pour le guérir, est-ce que j'y aurais regret ? Et j'hésiterais par respect pour un vil cadavre ?

Sur le champ elle laisse Ouang sun entre les bras du vieux domestique & elle prend d'une main la hache destinée à fendre le bois de chauffage, & la lampe de l'autre : elle court avec précipitation vers laasure où était le cercueil : elle retrouse ses longues manches, empoigne la hache des deux mains, la hausse, & de toutes ses forces en décharge un grand coup sur le couvercle du cercueil, & le fend en deux.

La force d'une femme n'aurait pas été suffisante pour un cercueil ordinaire. Mais Tchouang tse, par un excès de précaution & d'amour pour la vie, avait ordonné que les planches de son cercueil fussent très minces, sur ce qu'il avait ouï dire que des morts étaient revenus de certains accidents qu'on croyait être mortels.

Ainsi du premier coup la planche fut fendue : quelques autres coups achevèrent d'enlever le couvercle. Comme ce mouvement extraordinaire l'avait essoufflée, elle s'arrêta un moment pour prendre haleine. Au même instant elle entend pousser un grand soupir ; & jetant les yeux sur le cercueil, elle voit que son premier mari se remue, & se met à son séant.

On peut juger quelle fut la surprise de la dame Tien. La frayeur subite dont elle fut saisie, lui fit pousser un grand cri : ses genoux se dérobaient sous elle ; & dans le trouble où elle se trouve, la hache lui tombe des mains sans qu'elle s'en aperçoive.

Description de l'empire de la Chine

— Ma chère épouse, lui dit Tchouang, aidez-moi un peu à me lever.

Dès qu'il fut sorti du cercueil, il prend la lampe, & s'avance vers l'appartement. La dame le suivait, mais d'un pas chancelant & suant à grosses gouttes, parce qu'elle y avait laissé le jeune Ouang sun & son valet, & que ce devait être le premier objet qui se présenterait à la vue de son mari.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, tout y parut orné & brillant : mais heureusement Ouang sun & le valet ne s'y trouvèrent pas. Elle se rassura un peu, & songea aux moyens de plâtrer une si mauvaise affaire ; ainsi jetant un regard tendre sur Tchouang tse :

— Votre petite esclave, lui dit-elle, depuis le moment de votre mort, était occupée jour & nuit de votre cher souvenir : enfin ayant entendu un bruit assez distinct qui venait du cercueil, & me ressouvenant des histoires qu'on rapporte de certains morts qui sont retournés à la vie, je me suis flattée que vous pourriez bien être de ce nombre : j'ai donc couru au plus vite, & j'ai ouvert le cercueil. Béni soit le Ciel, mon espérance n'a pas été trompée : quel bonheur pour moi de retrouver un mari si cher, dont je pleurais continuellement la perte !

— Je vous suis obligé, dit Tchouang tse, d'un si grand attachement pour moi. J'ai pourtant une petite question à vous faire : pourquoi n'étiez-vous pas en deuil ? Comment vous vois-je vêtue d'un habit de brocard brodé ?

p.336 La réponse fut bientôt prête :

— J'allais, dit-elle, ouvrir le cercueil avec un secret pressentiment de mon bonheur : la joie dont je devais être comblée, ne demandait pas un vêtement lugubre, & il n'était pas convenable de vous recevoir plein de vie dans des habits de deuil : c'est ce qui m'a fait prendre mes habits de noces.

Description de l'empire de la Chine

— A la bonne heure, dit Tchouang tse, passons cet article. Pourquoi mon cercueil se trouve-t-il dans cette mesure, & non dans la salle, où naturellement il devait être ?

Cette question embarrassa la dame, & elle ne pût y répondre.

Tchouang tse jetant les yeux sur les plats, sur les tasses, & sur tous les autres signes de réjouissance, les considéra attentivement ; & puis, sans s'expliquer, il demanda du vin chaud pour boire : il en avala plusieurs coups, sans dire un seul mot, tandis que la dame était fort intriguée. Après quoi il prend du papier & le pinceau, & il écrivit les vers suivants :

Épouse infidèle, est-ce ainsi que tu réponds à ma tendresse ?
Si je consentais à vivre avec toi, comme un bon mari doit faire avec
sa femme,
N'aurais-je pas à craindre que tu ne vinsses une seconde fois briser
mon cercueil à coups de hache ?

Cette méchante femme ayant lu ces vers, changea tout à coup de couleur ; et dans la confusion dont elle était couverte, elle n'osa ouvrir la bouche. Tchouang tse continua à écrire quatre autres vers, dont voici le sens :

Qu'ai-je gagné par tant de témoignages de la plus tendre amitié ?
Un inconnu n'a eu qu'à paraître, j'ai été aussitôt oublié.
On est venu m'assaillir dans le cercueil à grands coups de hache :
C'est là un empressement bien plus grand, que celui de sécher le
tombeau avec l'éventail.

Après quoi Tchouang tse dit à la dame :

— Regarde ces deux hommes qui sont derrière toi,

& il les montrait du doigt. Elle se tourne, & aperçoit Ouang sun & son vieux domestique, qui étaient prêts d'entrer dans la maison. Ce fut pour elle un nouveau sujet de frayeur. Ayant tourné une seconde fois la tête, elle s'aperçut qu'ils avaient disparu.

Enfin cette malheureuse au désespoir de voir ses intrigues

Description de l'empire de la Chine

découvertes, & ne pouvant plus survivre à sa honte, se retire à l'écart. Là elle dénoue sa ceinture de soie, & se pend à une poutre. Fin déplorable, où conduit d'ordinaire une passion honteuse à laquelle on se livre ! Celle-ci pour le coup est sûrement morte sans aucune espérance de retour à la vie.

Tchouang tse l'ayant trouvée en cet état, la détache, & sans autre façon, va raccommode un peu le cercueil brisé, où il enferme le cadavre. Ensuite faisant un carillon ridicule, en frappant sur les pots, sur les plats, & sur les autres ustensiles qui avaient servi au festin des noces, il entonna la chanson suivante, appuyé sur un côté du cercueil.

p.337 Cette chanson est en vers libres ; il y en a de petits qui ne sont que de quatre caractères. Hi hi est le refrain, à peu près de même que Lanturlu dans un vaudeville. On ne le met ici que dans le premier couplet.

Grosse masse sans âme ! Hi hi, durant ta vie nous avons été unis ensemble ;
Mais fus-je jamais bien ton mari ? Hi hi, & te dois-je regarder comme ma femme ?
Le pur hasard nous réunit, je ne sais comment : ma malheureuse destinée nous plaça sous le même toit ;
Le terme est enfin expiré, j'en suis quitte.
Si nous fûmes unis, nous voilà éternellement séparés,
Ingrate & infidèle.
Dès que tu me crus mort, ton cœur volage passa à un autre ;
Il fit voir ce qu'il était : avait-il été auparavant un moment à moi ?
Il n'y a que quelques heures que nageant dans la joie, tu te donnais un nouvel époux ;
Serais-tu morte, pour aller joindre cet époux dans le séjour des ombres ?
Les plaisantes funérailles dont tu m'honorais !
Tu me régalaïs d'un grand coup de hache.
C'en sont ici de vraies funérailles,
C'est pour te consoler qu'est faite cette chanson avec sa symphonie.
Le sifflement de la hache se fit entendre à mes oreilles,
Et il me réveilla du sommeil de la mort.

Description de l'empire de la Chine

Les accents de ma voix dans ce concert
Ont dû aller jusqu'à toi.
Je crève de dépit & de joie ; mettons en pièces ces pots & ces plats
de terre, ridicules instruments de ma symphonie :
La fête de tes obsèques est finie. O qui t'aurait bien connue ! Tu
dois à présent me connaître.

p.338 Tchouang tse ayant achevé de chanter, se mit à rêver un moment, & il fit ces quatre vers :

Te voilà morte, il n'y a plus qu'à t'enterrer.
Quand tu me crus mort ; tu disais, je me remarierai.
Si je m'étais trouvé véritablement mort ; la belle fête qui allait
suivre !
Que de plaisanteries tu aurais fait cette nuit-là sur mon compte !

Après quoi Tchouang tse fit de grands éclats de rire ; & donnant à droite & à gauche sur les ustensiles, il brisa tout. Il fit plus : il mit le feu à la maison, qui n'était couverte que de chaume. Ainsi tout fut bientôt réduit en cendre : & ce fut là le bûcher de la malheureuse Tien, dont il ne resta plus de vestige. On ne sauva de l'incendie que les livres Tao te. Ce furent des voisins qui les recueillirent, & qui les conservèrent.

Après cela Tchouang tse se remit à voyager, bien résolu de ne jamais se remarier. Dans ses voyages il rencontra son maître Lao tse, à qui il s'attacha le reste de sa vie, qu'il passa agréablement avec lui.

A l'histoire précédente, on a ajouté quatre vers, qui disent ce qui suit :

Le fameux Ou, dans un transport de jalousie tue sa femme ; c'est
brutalité.
L'illustre Siun meurt presque de douleur à la mort de sa femme ;
c'est folie.
Le philosophe Tchouang qui s'égaie par le carillon des pots & des
verres, & qui prend le parti de la liberté & de la joie ;
Voilà mon maître en cas d'un évènement semblable au sien.

TCHAO CHI COU ELL,
OU
LE PETIT ORPHELIN DE LA
MAISON DE TCHAO
TRAGÉDIE CHINOISE

AVERTISSEMENT

@



près ^{p.341} ce que j'ai dit ailleurs, que la comédie accompagne presque toujours les repas de cérémonie que se donnent les mandarins chinois, & les personnes aisées, & qu'elle fait partie de ces sortes de fêtes, on s'attend, sans doute, de voir quelqu'une de ces comédies, qui fasse juger du goût qu'ils ont pour le théâtre. Heureusement je suis en état de contenter sur cela la curiosité.

Il m'est tombé entre les mains une tragédie chinoise, exactement traduite par le père de Prémare. Il ne faut pas y chercher les trois unités du temps, du lieu, & de l'action, ni les autres règles que nous observons pour donner de la régularité & de l'agrément à ces sortes d'ouvrages. Il n'y a pas plus d'un siècle que la poésie dramatique a été portée en France au point de perfection où elle est maintenant, & l'on sait assez que dans des temps plus reculés, elle était très informe & très grossière.

Ainsi l'on ne doit pas être surpris, si ces règles qui nous sont propres, ont été inconnues aux Chinois, lesquels ont toujours vécu comme dans un monde séparé du reste de l'univers. Ils n'ont pour but dans leurs pièces de théâtre, que de plaire à leurs compatriotes, de les toucher, de leur inspirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. S'ils y réussissent, cela doit, ce semble, leur suffire : il me suffit à moi-même de faire connaître leur goût dans ce genre d'ouvrage, quelque éloigné qu'il soit du nôtre.

Cette tragédie est tirée du livre intitulé *Yuen gin pe tchong*. C'est un recueil des cent meilleures pièces de théâtre qui aient été composées sous la dynastie des Yuen. Ce livre contient quarante volumes, distribués en quatre Tao.

Cette pièce est intitulée *Tchao chi cou ell* ; c'est-à-dire, *Le petit orphelin de la Maison de Tchao* : elle est la quatre-vingt-cinquième de ce recueil, & se trouve au commencement du trente-cinquième volume.

Les Chinois, dit le père de Prémare, ne distinguent point comme

Description de l'empire de la Chine

nous, entre tragédies & comédies. On a intitulé celle-ci tragédie, parce qu'elle a ^{p.342} paru assez tragique ; ces sortes d'ouvrages ne diffèrent des petits romans chinois, qu'en ce qu'on y introduit des personnages qui se parlent sur un théâtre, au lieu que dans un roman, c'est un auteur qui raconte leurs discours & leurs aventures.

Dans les livres imprimés on ne met que rarement le nom du personnage qui parle dans la pièce ; ce personnage, comme on verra, commence toujours par s'annoncer lui-même aux spectateurs, & par leur apprendre son nom, & le rôle qu'il joue dans la pièce.

Une troupe de comédiens est composée de huit ou neuf acteurs, qui ont chacun leurs caractères & leur rôles affectés, à peu près comme dans les troupes de comédiens italiens, & dans celles des farceurs qui courent les provinces.

Le même comédien sert souvent à représenter plusieurs rôles différents ; car comme les Chinois mettent tout en action & en dialogues, cela multiplierait trop le nombre des acteurs. Dans la tragédie suivante, il n'y a que cinq acteurs, quoiqu'il y ait au moins dix ou douze personnages qui parlent, en comptant les gardes & les soldats.

Il est vrai que l'acteur, comme je l'ai déjà dit, commence toujours à s'annoncer en entrant sur le théâtre ; mais le spectateur qui voit le même visage à deux personnages très différents, doit éprouver quelque embarras ; un masque remédierait à cet inconvénient, mais les masques ne servent guère que dans les ballets, & ne se donnent qu'aux scélérats & aux chefs de voleurs.

Les tragédies chinoises sont entremêlées de chansons dans lesquelles on interrompt assez souvent le chant, pour réciter une ou deux phrases du ton de la déclamation ordinaire ; nous sommes choqués de ce qu'un acteur au milieu d'un dialogue se met tout d'un coup à chanter ; mais on doit faire attention que, parmi les Chinois, le chant est fait pour exprimer quelque grand mouvement de l'âme, comme la joie, la douleur, la colère, le désespoir ; par exemple, un homme qui est indigné contre un scélérat, chante ; un autre qui

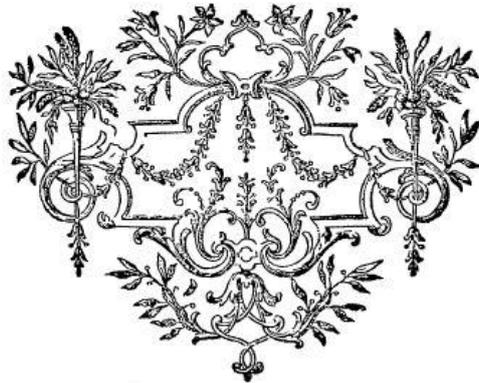
Description de l'empire de la Chine

s'anime à la vengeance, chante ; un autre qui est prêt de se donner la mort, chante.

Il y a des pièces dont les chansons sont difficiles à entendre, surtout aux Européens, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des choses qui nous sont inconnues, & de figures dans le langage, dont nous avons peine à ^{p.343} nous apercevoir ; car les Chinois ont leur poésie, comme nous avons la nôtre.

Le nombre des airs de ces chansons qui entrent dans les tragédies chinoises, est assez borné, & dans l'impression on désigne cet air à la tête de chaque chanson. Ces chansons sont imprimées en gros caractères, pour les distinguer de ce qui se récite.

Les tragédies chinoises sont divisées en plusieurs parties que l'on pourrait nommer actes. La première se nomme Sie tse, & ressemble assez à un prologue ou introduction. Les actes se nomment tché ; & si l'on veut, on peut diviser ces tché en scènes, par les entrées & les sorties des personnages.



Description de l'empire de la Chine

ACTEURS

TOU NGAN COU, Premier ministre de la guerre.

TCHAO TUN, ministre d'État, personnage muet.

TCHAO SO, fils de Tchao tun, & gendre du roi.

La fille du roi, femme de Tchao so.

TCHING YNG, médecin.

HAN KOUÉ, mandarin d'armes.

KONG LUN, ancien ministre, retiré à la campagne.

TCHING POEI, jeune seigneur, qui passe pour le fils du médecin,
& qui est adopté par Tou ngan cou.

OUEI FONG, Grand officier du roi.

Il y a huit personnages, quoiqu'il n'y ait que cinq comédiens.

SIÉ TSEE, ou PROLOGUE

@

SCÈNE PREMIÈRE

TOU NGAN COU, seul

p.345 L'homme ne songe point à faire du mal au tigre, mais le tigre ne pense qu'à faire du mal à l'homme. Si on ne se contente à temps, on s'en repent. Je suis Tou ngan cou, premier ministre de la guerre dans le royaume de Tsin. Le roi Ling kong, mon maître, avait deux hommes, auxquels il se fiait sans réserve ; l'un, pour gouverner le peuple, c'est Tchao tun ; l'autre, pour gouverner l'armée, c'est moi ; nos charges nous ont rendu ennemis : j'ai toujours eu envie de perdre Tchao, mais je ne pouvais en venir à bout. Tchao so, fils de Tun, avait épousé la fille du roi ; j'avais donné ordre à un assassin de prendre un poignard, d'escalader la muraille du palais de Tchao tun, & de le tuer. Ce malheureux, en voulant exécuter mes ordres, se brisa la tête contre un arbre, & se tua. Un jour Tchao tun sortit pour aller animer les laboureurs au travail, il trouva sous un p.346 mûrier un homme à demi mort de faim ; il le fit boire & manger tant qu'il voulut, & lui sauva la vie.

Dans ce temps-là un roi d'occident offrit un grand chien qui avait nom Chin ngao. Le roi me le donna, & je formai le dessein de m'en servir pour faire mourir mon rival ; j'enfermai le chien dans une chambre à l'écart ; je défendis qu'on lui donnât à manger pendant quatre ou cinq jours. J'avais préparé dans le fond de mon jardin un homme de paille, habillé comme Tchao, & de sa grandeur : ayant mis dans son ventre des entrailles de mouton, je prends mon chien, je lui fais voir les entrailles, je le lâche : il eut bientôt mis en pièces l'homme de paille, & dévoré la chair qu'il y trouva. Je le renferme dans sa prison, je le fais jeûner, & je le ramène au même endroit ; sitôt qu'il aperçut l'homme de paille, il se mit à aboyer ; je le lâche, il déchire le fantôme, & mange les entrailles comme la première fois : cet exercice dura cent jours : au bout de ce temps-là je vais à la cour, & je dis publiquement au roi :

Description de l'empire de la Chine

— Prince, il y a ici un traître qui a de mauvais desseins contre votre vie.

Le roi demanda avec empressement quel était le traître. Je répondis :

— Le chien que Votre Majesté m'a donné, le connaît ;

le roi montra une grande joie :

— Jadis, dit-il, on vit sous les règnes de Yao & de Chun un mouton, qui avait aussi l'instinct de découvrir les criminels ; serais-je assez heureux pour voir sous mon règne quelque chose de semblable ? Où est ce chien merveilleux ?

Je l'amenai au roi ; dans ce moment Tchao tun était à côté du roi avec ses habits ordinaires : sitôt que Ch'in ngao le vit, il se mit à aboyer : le roi me dit de le lâcher, en disant :

— Tchao tun ne serait-il pas le traître ?

Je le déliai ; il poursuivit Tchao tun qui fuyait de tous côtés dans la salle royale : par malheur mon chien déplut à un mandarin de guerre qui le tua. Tchao tun sortit du palais, & voulait monter sur son chariot à quatre chevaux ; j'en avais fait ôter deux, & casser une des roues pour qu'il ne pût s'en servir ; mais il se trouva là un brave, qui de son épaule soutint le chariot, & de sa main frappait les chevaux : il s'ouvrit un passage entre les montagnes, & sauva la vie à Tchao tun ; quel était ce brave ? Celui-là même que Tchao tun avait retiré des portes du trépas. Pour moi étant demeuré auprès du roi, je lui dis ce que j'allais faire pour son service, & sur-le-champ je fis massacrer toute la famille & les domestiques de Tchao tun, au nombre de trois cents personnes ; il ne reste que Tchao so avec la princesse son épouse ; il est le gendre du roi ; il n'est pas à propos de le faire mourir en public : persuadé cependant, que pour empêcher qu'une plante ne repousse, il faut en arracher jusqu'à la plus petite racine, j'ai supposé un ordre du roi, & j'ai envoyé de sa part à Tchao so trois choses, une corde, du vin empoisonné, & un poignard, ne lui laissant que la liberté du choix : mes ordres seront promptement exécutés, & j'en attends la réponse...

Il sort.

*

Description de l'empire de la Chine

SCÈNE II

TCHAO SO. LA PRINCESSE sa femme

TCHAO SO

p.347 Je suis Tchao so ; j'ai un tel mandarinat. Qui eût pensé que Tou ngan cou, poussé par la jalousie, qui divise toujours les mandarins d'armes & les mandarins de lettres, tromperait le roi, & le porterait à faire mourir toute notre maison au nombre de trois cents personnes. Princesse, écoutez les dernières paroles de votre époux ; je sais que vous êtes enceinte, si vous mettez au monde une fille, je n'ai rien à vous dire ; mais si c'est un garçon, je lui donne un nom avant sa naissance, & je veux qu'il s'appelle *l'Orphelin de Tchao*, élevez-le avec soin, pour qu'il venge un jour ses parents.

LA PRINCESSE

Ah ! vous m'accablez de douleur.

UN ENVOYÉ du roi *entre, & dit*

J'apporte de la part du roi une corde, du poison, un poignard, & j'ai ordre de remettre ces présents à son gendre, il peut choisir de ces trois choses celle qu'il voudra, & après sa mort je dois enfermer la princesse sa femme, & faire une prison de son palais. L'ordre porte qu'il ne faut pas différer d'un moment ; me voici arrivé. (*En apercevant le prince, il lui dit*) Tchao so, à genoux, écoutez l'ordre du roi. (*Il lit :*) Parce que votre maison est criminelle de lèse-majesté, on a fait exécuter tous ceux qui la composaient ; il ne reste plus que vous ; mais faisant réflexion que vous êtes mon gendre, je ne veux pas vous faire mourir en public ; voilà trois présents que je vous envoie : choisissez-en un. (*L'envoyé continue, & dit :*) L'ordre porte de plus, qu'on tienne votre femme enfermée dans ce palais, on lui défend d'en sortir, & l'on veut que le nom de Tchao soit entièrement éteint. L'ordre du roi ne se diffère point : Tchao so, obéissez, ôtez-vous promptement la vie.

TCHAO SO

Ah ! princesse, que faire dans ce malheur ? (*Il chante en déplorant son sort.*)

Description de l'empire de la Chine

LA PRINCESSE

Ô Ciel ! prenez pitié de nous, on a fait massacrer toute notre maison ; ces infortunés sont demeurés sans sépulture.

TCHAO SO, *en chantant*

Je n'aurai point de sépulture non plus qu'eux. Princesse, retenez bien ce que je vous ai recommandé.

LA PRINCESSE

p.348 Je ne l'oublierai jamais.

TCHAO SO, *il rappelle à la princesse, en chantant, les derniers avis qu'il lui avait donnés, & se tue avec le poignard.*

LA PRINCESSE

Ah ! mon époux, vous me faites mourir de douleur.

L'ENVOYÉ

Tchao so s'est coupé la gorge, & n'est plus, sa femme est en prison chez elle ; il faut que j'aie rendu compte de ma commission. (*Il récite ensuite quelques vers.*)

FIN DU PROLOGUE

Description de l'empire de la Chine

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

TOU NGAN COU. Suite de ses gens

p.349 Je crains que si la femme de Tchao se mettait au monde un fils, ce fils devenu grand, ne fût pour moi un redoutable ennemi ; c'est pourquoi je la retiens dans son palais comme en prison. Il est tantôt nuit ; comment mon envoyé peut-il tant tarder, je ne le vois point revenir.

UN SOLDAT *vient dire pour nouvelle*

La princesse est accouchée d'un fils, qui s'appelle l'orphelin de la maison de Tchao.

TOU NGAN COU

Cela est-il bien vrai ? Quoi ? Cet avorton s'appelle l'orphelin de la maison de Tchao ? Laissons passer un mois, je serai toujours assez à temps pour me défaire d'un petit orphelin ; qu'on porte mon ordre à Han koué, qu'il aille garder l'entrée du palais, où demeure la femme de Tchao so, qu'il examine bien surtout ce qui en sortira : si quelqu'un est assez hardi pour cacher cet enfant de Tchao, je le ferai mourir, lui, & toute sa race, qu'on affiche cet ordre partout, & qu'on en avertisse les mandarins inférieurs ; si quelqu'un allait contre cet ordre, il serait coupable du même crime.

*

SCÈNE II

LA PRINCESSE *tenant son fils entre ses bras*

Il me semble que les maux de tous les hommes sont renfermés dans mon cœur ; je suis la fille du roi de Tsin. Le traître de Tou ngan cou a fait périr toute ma famille. Il ne me reste plus que ce pauvre orphelin que je porte entre mes bras ; il me souvient que son père, mon époux, étant sur le point de mourir, me laissa comme par testament les paroles que voici : Ma princesse, dit-il, si vous avez un

Description de l'empire de la Chine

fil, nommez-le l'Orphelin de la maison de Tchao, & ayez-en grand soin, afin que quand il sera en âge, il venge sa famille. O Ciel ! Le moyen de faire sortir mon fils hors de cette prison ! Il me vient une pensée : Je n'ai plus ^{p.350} aujourd'hui aucun parent ; il ne me reste au monde que Tching yng ; il était de la maison de mon mari, & son nom ne s'est point trouvé par bonheur sur le rôle : attendons qu'il vienne, je lui confierai mon secret.

*

SCÈNE III

TCHING YNG *avec son coffre de remèdes*

Je m'appelle Tching yng ; je suis médecin de ma profession ; je suis au service du gendre du roi. Il avait des bontés pour moi qu'il n'avait point pour les autres : mais hélas ! ce voleur de Tou ngan cou a fait périr toute la maison de Tchao. Heureusement mon nom ne s'est point trouvé sur le rôle. La princesse est maintenant en prison chez elle ; c'est moi qui lui porte chaque jour à manger ; je sais qu'elle a nommé son fils l'Orphelin de la maison de Tchao, & qu'elle veut l'élever, dans l'espérance qu'il vengera un jour la mort de son père, & de toute sa maison ; mais je crains bien qu'il ne puisse échapper des griffes du cruel Tou ngan cou. On dit que la pauvre princesse m'appelle, c'est apparemment pour que je lui donne quelqu'un des remèdes qu'on prend après les couches ; il faut que je me hâte. Me voici à la porte : il n'est pas besoin d'avertir, je n'ai qu'à entrer tout droit.

*

SCÈNE IV

TCHING YNG. LA PRINCESSE

TCHING YNG

Madame, vous m'avez fait appeler, que souhaitez-vous de moi ?

LA PRINCESSE

Hélas ! Que notre maison a été détruite d'une façon cruelle ! Tching yng, je vous ai fait appeler : en voici la raison. J'ai accouché d'un fils :

Description de l'empire de la Chine

son père étant prêt de mourir, lui donna le nom d'Orphelin de Tchao ; Tching yng, vous étiez au nombre de nos gens ; nous vous avons toujours bien traité ; n'y aurait-il pas moyen de faire sortir d'ici mon fils, afin qu'un jour il venge sa famille ?

TCHING YNG

Madame, je vois bien que vous ne savez pas encore tout. Le traître de Tou ngan cou a su que vous étiez accouchée d'un fils, & il a fait afficher à toutes les portes, que si quelqu'un ose cacher ce petit orphelin, on le fera mourir, lui, & toute sa famille : après cela le moyen de le cacher, & de le faire sortir de ce palais ?

LA PRINCESSE

Tching yng, on dit ordinairement que lorsqu'on a besoin d'un prompt secours, on pense à ses parents ; & que quand on est en danger, on s'appuie sur ses anciens amis : si vous sauvez mon fils, notre maison aura en lui un héritier. p.351 (*Elle se met à genoux.*) Tching yng, ayez compassion de moi : les trois cents personnes que Tou ngan cou a fait massacrer, sont renfermées dans cet orphelin.

TCHING YNG

Madame, levez-vous, je vous en conjure. Si je cache mon petit maître, & que le traître vienne à le savoir, il vous demandera où est votre fils ; vous lui direz : je l'ai donné à Tching yng ; moi & toute ma famille, nous en mourrons ; encore passe : mais votre fils n'en périra pas moins.

LA PRINCESSE

C'en est fait ; allez-vous-en, Tching yng, ne vous épouvantez point, écoutez-moi. & voyez mes larmes. Son père est mort sous le couteau : (*Elle prend sa ceinture.*) c'en est fait, sa mère, va le suivre & mourir.

TCHING YNG

Je ne croyais pas que la princesse dût s'étrangler comme elle vient de faire : je n'ose m'arrêter ici un moment : ouvrons vite mon coffre à remèdes, mettons dedans le petit prince, & couvrons-le de quelques

Description de l'empire de la Chine

paquets d'herbes médicinales. O Ciel ! prenez pitié de nous : toute la maison de Tchao a péri par le glaive : il ne reste que ce pauvre orphelin : si je puis le sauver, j'aurai un grand bonheur, & j'acquerrai bien du mérite ; mais si je suis découvert, nous en mourrons, moi, & tous les miens.

O Tching yng, pense un peu en toi-même, si tu veux sauver cet Orphelin, il faut te tirer des mains de Tou ngan cou. Espérer cela, c'est espérer de sortir des filets du ciel & de la terre.

*

SCÈNE V

HAN KOUÉ. Suite de soldats

Je suis Han koué, général sous Tou ngan cou. Il m'a ordonné de garder le palais de la veuve de Tchao so : pourquoi le garder ? Parce que cette princesse a eu un fils. Or il craint qu'on n'enlève cet enfant : il veut que je fasse bonne garde ; si quelqu'un l'enlève, il perdra la tête, lui, & toute sa famille. Quoi donc, Tou ngan cou, sera-t-il dit que tu feras mourir à ta volonté les meilleurs sujets du roi, & tous ceux qui ont le plus de mérite ? (*Il chante.*)

Les deux maisons de Tou & de Tchao ont une haine qui n'est pas pour s'éteindre si tôt. (*Il chante.*)

O Tou ngan cou, que tu es haïssable ! (*Il chante encore, & menace Ngan cou des châtiments du Ciel.*) J'ordonne qu'on ait soin de veiller, & si quelqu'un veut sortir du palais, qu'on m'en avertisse.

SOLDATS

Nous sommes au fait.

*

SCÈNE VI

TCHING YNG, HAN KOUÉ, SOLDATS

HAN KOUÉ

Qu'on me saisisse cet homme qui porte un coffre de médecin : qui

Description de l'empire de la Chine

es-tu ?

TCHING YNG

Je suis un pauvre médecin nommé Tching yng.

HAN KOUÉ

D'où viens-tu ? Où vas-tu ?

TCHING YNG

Je viens de chez la princesse ; j'étais allé lui porter un remède.

HAN KOUÉ

Quelle médecine lui as-tu fait prendre ?

TCHING YNG

Celle qu'on donne aux femmes accouchées.

HAN KOUÉ

Qu'y a-t-il dans ce coffre que tu portes ?

TCHING YNG

Il est plein de divers remèdes.

HAN KOUÉ

Quels remèdes ?

TCHING YNG

Les remèdes ordinaires.

HAN KOUÉ

N'y a-t-il point quelque'autre chose ?

TCHING YNG

Non, il n'y a rien que cela.

HAN KOUÉ

Si cela est ainsi, passe ton chemin, va-t'en. (*Il s'en va, Han koué le rappelle*). Tching yng, Tching yng, reviens : dis-moi ce qu'il y a dans ton coffre ?

Description de l'empire de la Chine

TCHING YNG

Des remèdes.

HAN KOUÉ

N'y a-t-il rien que cela ?

TCHING YNG

Rien du tout.

HAN KOUÉ

p.353 Va-t'en donc. (*Il s'en va : Han koué le rappelle ; il revient.*) Il y a certainement là dedans quelque chose de caché ; quand je te dis, va-t'en, tu voles, & quand je te dis, reviens, tu as mille peines à faire un pas ; ô Tching yng, dis-moi, crois-tu que je ne te connais pas ? (*Il chante.*) Tu es de la maison de Tchao ; je suis soumis à Tou ngan cou : il faut nécessairement que tu emportes ce jeune Kilin, qui n'a pas encore un mois. O Tching yng, vois-tu ce que je dis : (*il chante.*) comment pourrais-tu sortir de cet antre du tigre ? Ne suis-je pas le second général après Tou ngan cou ? Te laisserais-je aller ainsi sans te rien demander ? O Tching yng, je sais que tu as de très grandes obligations à la famille de Tchao.

TCHING YNG

Je l'avoue ; je les connais ; & je veux y répondre.

HAN KOUÉ (*Il chante*)

Tu dis que tu veux répondre aux bienfaits que tu as reçus : mais je crains que tu ne puisses te sauver : (*Il fait retirer ses gens.*) Retirez-vous, si je vous appelle, venez : si je ne vous appelle pas, ne venez point.

SOLDATS

Nous sommes au fait.

HAN KOUÉ (*ouvre le coffre*)

Description de l'empire de la Chine

O Tching yng, tu disais qu'il n'y avait ici que des remèdes ; voici pourtant un petit homme : (*Tching yng est tout éperdu ; il se jette à genoux ; Han Koué chante sur l'enfant qu'il voit.*)

TCHING YNG

Seigneur, ne vous mettez pas en colère ; souffrez que je vous dise la chose comme elle est : Tchao tun était un des plus fidèles sujets du roi. Tou ngan cou en fut jaloux : il voulut le faire dévorer par un chien. Tchao tun s'échappa, & sortit du palais : son charriot ne pouvait aller. Le brave Ling tché se souvint du bienfait de Tchao tun, & l'emporta dans les montagnes : on ne sait ce qu'il est devenu. Le roi crut les calomnies de Tou ngan cou. Le fils de Tchao tun eût ordre de se tuer : la princesse fut renfermée dans le palais ; elle eût un fils qu'elle nomma l'Orphelin ; la mère & l'enfant étaient sans secours : la princesse m'a confié son fils ; je vous ai trouvé, seigneur, & j'ai espéré que vous ne me blâmeriez pas. Quoi ! voudriez-vous arracher ce pauvre petit rejeton, & éteindre sans ressource sa famille.

HAN KOUÉ

Tching yng, tu vois bien que si je portais cet enfant à son ennemi, il n'y a point de richesses & d'honneurs que je n'obtinsse ; mais Han koué a trop de droiture pour commettre une telle action : (*il chante.*) Si Tou ngan cou venait à voir cet enfant... O Tching yng, enveloppez bien ce cher orphelin ; si Tou ngan cou me demande où il est, je répondrai pour vous.

TCHING YNG

^{p.354} Que je vous suis obligé, seigneur. (*Il enveloppe l'enfant & s'en va : il revient, & se met à genoux.*)

HAN KOUÉ

Tching yng, quand je vous ai dit de vous en aller, ce n'était pas pour vous tromper ; allez-vous-en bien vite.

TCHING YNG

Seigneur, mille obligations. (*Il s'en va, & revient encore.*)

HAN KOUÉ

Description de l'empire de la Chine

Tching yng, pourquoi revenir tant de fois ? (*Il chante.*) Tu crains que je ne te trompe. O Tching yng, si tu n'as pas le courage d'exposer ta vie, qui t'oblige de sauver l'orphelin malgré toi ? Apprends qu'un fidèle sujet ne craint point de mourir, & que qui craint la mort, n'est pas un sujet fidèle.

TCHING YNG

Seigneur, si je sors de ce palais, on fera courir après moi, & je serai pris, & ce pauvre orphelin en mourra. C'en est fait, qu'on m'arrête : allez, seigneur, recevoir votre récompense, tout ce que je souhaite, c'est de mourir avec l'orphelin de la maison de Tchao.

HAN KOUÉ

Tching yng, vous pourriez aisément vous sauver avec l'orphelin ; mais vous n'avez point de confiance. (*Il chante pour exprimer ses derniers sentiments, & se tue.*)

TCHING YNG

Que vois-je, hélas ! Han koué vient de se tuer lui-même : si quelqu'un des soldats de la garde en donnait avis à Tou ngan cou, que deviendrions-nous, moi & l'enfant ? Fuyons, fuyons au plus tôt : avançons sans rien craindre vers le village de Tai ping ; & là nous prendrons des mesures.

Description de l'empire de la Chine

SECONDE PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

TOU NGAN COU. Suite de soldats.

p.355 Pour réussir dans une affaire, il ne faut point trop s'empressez. Quand j'appris que la princesse avait un fils, nommé l'Orphelin de Tchao, j'envoyai Han koué garder toutes les avenues du palais ; & j'ai publié un ordre, que si quelqu'un cachait ou enlevait l'Orphelin, on le ferait mourir, lui, & toute sa maison. Est-ce que ce misérable avorton peut s'envoler au-dessus du ciel ? Je n'en ai aucune nouvelle, cela m'inquiète, qu'on aille voir là-dehors.

UN SOLDAT

Monseigneur, il y a de très mauvaises nouvelles.

TOU NGAN COU

D'où viennent-elles ?

LE SOLDAT

La princesse s'est étranglée avec sa ceinture, & Han koué s'est tué d'un coup de poignard.

TOU NGAN COU

Han koué s'est donné la mort ? Sûrement l'orphelin a été enlevé ; quelles nouvelles ! Que faire ?.... Le seul remède que j'y trouve, le voici, il faut feindre un ordre du roi, & commander à tout le royaume que tous les enfants qui sont nés au-dessous d'une demi-année, soient apportés dans mon palais, je les percerai tous de trois coups de poignard. L'orphelin sera sans doute du nombre, & je serai sûr de m'en être défait. Allons, qu'on m'obéisse, & qu'on aille afficher cet ordre, que tous ceux qui auront un fils au-dessous de six mois, aient à me l'apporter dans mon palais. Si quelqu'un ose y manquer, on le fera mourir, lui, & toute sa famille. Je perdrai tous les enfants du royaume de Tsin. L'Orphelin mourra, & n'aura point de sépulture ; quand il serait d'or & de pierreries, il n'évitera pas le tranchant de mon épée.

Description de l'empire de la Chine

*

SCÈNE II

KONG LUN

p.356 Je suis le vieux Kong lun : j'ai été un des grands officiers du roi Ling kong ; mais voyant que j'étais âgé, & que Tou ngan cou prenait toute l'autorité en main, j'ai quitté mes charges, & me suis retiré dans ce village, où je vis tranquille. *(Il chante, pour mieux exprimer la haine qu'il porte à Tou ngan cou.)*

*

SCÈNE III

TCHING YNG, avec son coffre sur le dos.

Tching Yng, qu'as-tu tant à craindre ? Mon petit maître, que vous m'êtes précieux ! Tou ngan cou que je te hais ! Bien que j'aie emporté ce petit mourant jusque hors des murs, j'ai appris que Tou ngan cou a su sa fuite, & qu'il a ordonné qu'on lui apporte tous les enfants nés depuis une demi-année ; & alors, sans s'informer si c'est l'Orphelin ou si ce ne l'est pas, il les démembrera tous, & les coupera par morceaux. Où pourrais-je donc cacher celui-ci ? Voici le village de Tai ping, qui sert de retraite à Kong lun. Ce vieillard est un des anciens amis de Tchao tun ; il a quitté la cour, & il vit tranquillement dans cette retraite ; c'est un homme droit & sincère : c'est là que je cacherais mon trésor. Allons le voir sur-le-champ. Mettons mon coffre sous ce berceau de bananiers ; mon cher petit maître, attendez-moi ici un moment ; sitôt que j'aurai vu Kong lun, je reviens à vous. *(Il dit à un valet de Kong lun)* Vous, avertissez que Tching yng demande à voir votre maître. *(Le valet dit : Tching yng est à la porte. Kong lun dit, qu'on le prie d'entrer.)*

LE VALET

Monsieur vous prie d'entrer.

*

Description de l'empire de la Chine

SCÈNE IV

KONG LUN, TCHING YNG

KONG LUN

Tching Yng, quelle affaire vous amène ici ?

TCHING YNG

Voyant que vous vous étiez sauvé dans cette retraite, je suis venu pour avoir l'honneur de vous voir.

KONG LUN

^{p.357} Depuis que je me suis retiré de la cour, tous les grands officiers du roi se portent-ils bien ?

TCHING YNG

Ce n'est plus comme quand vous étiez en place : Tou ngan cou est le maître, & tout a bien changé.

KONG LUN

Il faut tous ensemble en avertir le roi.

TCHING YNG

Seigneur, vous savez qu'il y a toujours eu de ces scélérats ; sous les règnes de Yao & de Tchun, n'y avait-il pas quatre méchants hommes ?

KONG LUN

(Il chante, & sur la fin il dit ce qui est arrivé à Tchao tun.)

TCHING YNG

Seigneur, le Ciel a de bons yeux : la maison de Tchao n'est pas sans héritier.

KONG LUN

Toute la maison, au nombre de trois cents personnes a péri ; son fils, gendre du roi, s'est poignardé. La princesse, sa bru, s'est étranglée ; où est cet héritier dont vous parlez ?

TCHING YNG

Description de l'empire de la Chine

Seigneur, puisque vous savez si bien tout ce qui s'est passé, je n'en parlerai point ; mais je vous dirai ce que vous ne savez peut-être pas : que la princesse étant en prison dans son palais, a mis au monde un fils, qu'elle a nommé l'Orphelin de la maison de Tchao ; ne voilà-t-il pas ce petit héritier dont je parlais ? Tout ce que je crains, c'est que Tou ngan cou ne vienne à le savoir, & à le faire prendre : car s'il tombe une fois entre ses mains, il le fera mourir cruellement, & la maison de Tchao sera réellement sans héritier.

KONG LUN

Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé ce pauvre petit orphelin ? Où est-il ?

TCHING YNG

Seigneur, vous faites paraître tant de compassion pour toute cette famille, que je ne puis vous rien cacher. La princesse avant sa mort me confia son fils, & me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant devenu grand, il puisse se venger de l'ennemi de sa maison. Comme je sortais du palais avec ce précieux dépôt, je trouvai à la porte Han koué. Il me laissa sortir, & se tua en ma présence ; je m'enfuis avec le petit orphelin, & je n'ai point trouvé de plus sûre retraite que de l'apporter chez vous. Je sais, seigneur, que vous étiez intime ami de Tchao tun ; je ne doute point que vous n'ayez pitié de son pauvre petit-fils, & que vous ne lui sauviez la vie.

KONG LUN

p.358 Où avez-vous laissé ce cher enfant ?

TCHING YNG

Là-dehors sous des bananiers.

KONG LUN

Ne l'épouvantez point, allez le prendre, & me l'apportez.

TCHING YNG

Béni soit le Ciel & la Terre, le petit prince était encore endormi.

Description de l'empire de la Chine

KONG LUN, *chante sur les maux de cet orphelin.*

Tching yng dit, que tout l'appui de la famille de Tchao est dans cet enfant ; (*il chante.*) Et moi je dis qu'il est cause de tous les malheurs de sa maison.

TCHING YNG

Seigneur, vous ne savez pas que Tou ngan cou, voyant que l'Orphelin lui était échappé, veut faire mourir tous les enfants à peu près de son âge. Je songe à cacher chez vous l'enfant : par ce moyen je m'acquitte de toutes les obligations que j'ai à son père & à sa mère, & je sauve la vie à tous les petits innocents du royaume. Je suis dans ma quarante-cinquième année ; j'ai un fils de l'âge de notre très cher orphelin ; je le ferai passer pour le petit Tchao ; vous irez en donner avis à Tou ngan cou, & vous m'accuserez d'avoir caché chez moi l'orphelin qu'il fait chercher. Nous mourrons, moi & mon fils, & vous, vous élèverez l'héritier de votre ami, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger ses parents ; que dites-vous de ce dessein ? Ne le trouvez-vous pas de votre goût ?

KONG LUN

Quel âge dites-vous que vous avez ?

TCHING YNG

Quarante-cinq ans.

KONG LUN

Il faut pour le moins vingt ans, pour que cet orphelin puisse venger sa famille. Vous aurez alors soixante-cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingt-dix : comment à cet âge-là pourrais-je l'aider ? O Tching yng puisque vous voulez bien sacrifier votre fils, apportez-le moi ici, & allez m'accuser à Tou ngan cou, en lui disant que je cache chez moi l'orphelin qu'il veut avoir. Tou ngan cou viendra avec des troupes entourer ce village ; je mourrai avec votre fils, & vous élèverez l'orphelin de Tchao, jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre ; qu'en dites-vous ?

Description de l'empire de la Chine

TCHING YNG

Je le trouve aussi bon, mais il vous coûterait trop cher ; donnons plutôt les habits du petit Tchao à mon fils ; allez me déférer au tyran, & moi & mon fils, nous mourrons ensemble.

KONG LUN

p.359 Ce que j'ai dit est une chose résolue ; ne songez pas à vous y opposer. (*Il chante.*) Encore vingt ans, & nous sommes vengés. Serais-je assez heureux pour vivre jusque là ?

TCHING YNG

Seigneur, vous avez encore de la force.

KONG LUN, *en chantant.*

Je ne suis plus ce que j'ai été, mais je ferai ce que je pourrai : Tching yng, suivez mon conseil.

TCHING YNG

Vous étiez tranquille chez vous, & moi sans savoir ce que je faisais, je suis venu vous apporter ce malheur : j'en suis fort fâché.

KONG LUN

Que me dites-vous ? Un homme de soixante-dix ans, comme moi, doit s'attendre à mourir bientôt, différer un jour ou deux à partir, ce n'est pas la peine. *Il chante.*

TCHING YNG

Seigneur, c'est vous qui avez engagé l'affaire, n'allez pas vous en dédire, tenez bien votre parole.

KONG LUN

De quoi servent des paroles sur lesquelles on ne peut compter ?

TCHING YNG

Si vous sauvez l'orphelin, vous obtiendrez une gloire immortelle. (*Kong lun chante.*) Mais, seigneur, il y a encore un point ; si Tou ngan cou vous fait arrêter, le moyen que vous souteniez les interrogatoires,

Description de l'empire de la Chine

& que vous enduriez les tortures ; vous me nommerez, nous sommes sûrs d'être mis à mort, mon fils & moi : j'ai seulement regret de voir que l'héritier de Tchao n'en meurt pas moins, & que c'est moi qui vous ai mêlé dans cette méchante affaire.

KONG LUN

Je sais que ces deux maisons sont irréconciliables. Quand Tou ngan cou m'aura fait saisir, il me dira mille injures ; vieux coquin, vieux scélérat, quand tu as su mes ordres, tu as caché mon ennemi exprès pour me tenir tête. Tching yng ne craignez rien, quoi qu'il arrive, je ne me dédirai jamais ; allez-vous-en prendre soin de l'Orphelin : pour un vieillard comme moi, qu'il meure, c'est peu de chose. *Il chante pour s'exciter, & s'en va.*

TCHING YNG

Les choses étant en cet état, il n'y a pas de temps à perdre, allons vite prendre mon fils, & le mettons dans ce village : c'est avec joie que je mets mon fils à la place de l'orphelin ; c'est de mon côté une espèce de justice, mais c'est une perte que celle du généreux Kong lun.

Description de l'empire de la Chine

TROISIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

TOU NGAN COU, & sa suite.

p.360 Le petit Tchao m'échapperait-il ? J'ai fait afficher un ordre, que si dans trois jours il ne paraît point, tous les enfants au-dessous de six mois soient mis à mort ; qu'on aille à la porte du palais regarder de tous côtés, & si on découvre quelqu'un qui vienne accuser, qu'on m'en donne avis aussitôt.

*

SCÈNE II

TCHING YNG, TOU NGAN COU, SOLDAT.

TCHING YNG *à part.*

Hier, je portai mon propre enfant chez Kong lun, & aujourd'hui je viens l'accuser à Tou ngan cou.

Qu'on aille donner avis que j'ai des nouvelles de l'orphelin Tchao.

UN SOLDAT

Attendez un moment, je vous prie, je cours annoncer votre venue.

Seigneur (*à Tou ngan cou*), il y a un homme qui dit que le petit Tchao est trouvé.

TOU NGAN COU

Où est cet homme ?

LE SOLDAT *à la porte du palais*

Soldats, entrez.

TOU NGAN COU

Qu'on le fasse entrer.

*

Description de l'empire de la Chine

SCÈNE III

TOU NGAN COU, TCHING YNG, SOLDATS

TOU NGAN COU

p.361 Qui es-tu ?

TCHING YNG

Je suis un pauvre médecin : je m'appelle Tching yng.

TOU NGAN COU

Où dis-tu que tu as vu l'orphelin Tchao ?

TCHING YNG

Dans le village Liu liu tai ping, & c'est le vieux Kong lun qui le tient caché chez lui.

TOU NGAN COU

Comment as-tu pu savoir cela ?

TCHING YNG

Kong lun est de ma connaissance ; j'étais allé chez lui, & je vis par hasard dans sa chambre où il couche, un enfant sur un riche tapis : je dis alors en moi-même, Kong lun a plus de soixante-dix ans, il n'a ni fils, ni fille, d'où est venu celui-ci ? Je lui découvris ma pensée ; cet enfant, lui dis-je, ne serait-il point l'orphelin qu'on cherche tant ? Je pris garde que le vieillard changea de couleur, & qu'il ne pût rien répondre ; voilà d'où j'ai conclu, Seigneur, que l'enfant dont vous êtes en peine, est chez le vieux Kong lun.

TOU NGAN COU

Va, coquin : crois-tu pouvoir m'en faire accroire ? Tu n'as eu jusqu'ici aucune haine contre le bon homme Kong lun, pour quelles raisons viens-tu l'accuser d'un si grand crime ? Est-ce par affection pour moi ? Si tu me dis la vérité, ne crains rien ; mais si tu mens, tu es un homme mort.

Description de l'empire de la Chine

TCHING YNG

Retenez, Seigneur, votre colère pour un moment, & daignez écouter ma réponse. Il est vrai que je n'ai aucune inimitié avec Kong lun ; mais quand j'ai su que vous ordonniez qu'on vous apportât tous les petits enfants du royaume pour les faire mourir, alors dans la vue de sauver d'une part la vie à tant d'innocents, & d'une autre part me voyant à l'âge de quarante-cinq ans, & ayant eu depuis un mois un fils, il aurait fallu vous l'offrir, Seigneur, & je serais demeuré sans héritier ; mais l'orphelin de Tchao étant une fois découvert, les enfants de tout le royaume ne sont point égorgés, & mon petit héritier n'a rien à craindre ; voilà pourquoi je me suis résolu d'accuser le vieillard Kong lun.

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

p.362 Je vois que tu as raison. Le vieux Kong était intime ami de Tchao tun : il ne faut pas s'étonner qu'il ait voulu sauver l'orphelin. Qu'on me choisisse dès ce moment des soldats, je veux aller avec Tching yng au village Tai ping, je le ferai investir, & je me saisirai du vieux Kong lun.

*

SCÈNE IV

KONG LUN

Je consultai hier avec Tching yng pour sauver le petit Tchao : Tching yng est allé aujourd'hui m'accuser au cruel Tou ngan cou : bientôt je verrai arriver ici le scélérat. (*Il chante.*) Quelle poussière s'élève ? Quelle troupe de soldats vois-je arriver ? C'est sans doute le voleur ; il faut me résoudre à mourir.

*

SCÈNE V

TOU NGAN COU, TCHING YNG, KONG LUN, SOLDATS

TOU NGAN COU

Nous voici arrivés au village de Tai ping, qu'on me l'entoure de

Description de l'empire de la Chine

toutes parts. Tching yng, quelle est la maison de Kong lun ?

TCHING YNG

C'est celle-là.

TOU NGAN COU

Qu'on m'amène ce vieux coquin ici dehors. O Kong lun, connais-tu ton crime ?

KONG LUN

Moi ? Je n'ai point de crime que je sache.

TOU NGAN COU

Je sais, misérable, que tu étais lié d'amitié avec Tchao tun ; mais comment as-tu été assez hardi, pour cacher le reste de cette famille ?

KONG LUN

Quand j'aurais le cœur d'un tigre, je ne l'entreprendrais pas.

TOU NGAN COU

S'il ne sent les coups, il n'avouera rien. Qu'on prenne un bon bâton, & qu'on frappe sur lui comme il faut.

KONG LUN (*Il chante tandis qu'on le bat, & puis il dit*)

p.363 Qui est témoin du crime dont on m'accuse ?

TOU NGAN COU

C'est Tching yng qui t'a le premier accusé.

KONG LUN, *chante.*

Ce Tching yng est une très méchante langue ; (*puis il dit à Tou ngan cou*) : n'es-tu pas content d'avoir fait mourir plus de trois cents personnes ? Veux-tu encore dévorer un pauvre enfant qui reste seul ? (*Il continue à chanter.*)

TOU NGAN COU

Coquin de vieillard : en quel endroit as-tu caché l'orphelin ? Dis-le moi promptement, pour t'épargner bien des supplices.

Description de l'empire de la Chine

KONG LUN

Où est-ce que j'ai caché un orphelin ? Qui me l'a vu cacher ?

TOU NGAN COU

Tu ne declares pas encore tout, qu'on me le batte de nouveau. (*On le bat.*) Il faut que ce vieux scélérat soit ladre ; il ne sent rien, il ne déclare rien. Tching yng, c'est toi qui l'as accusé, prends-moi un bâton, & lui en décharge cent coups.

TCHING YNG

Seigneur, je suis un pauvre médecin, & je n'ai point appris à manier le bâton.

TOU NGAN COU

Ah ! Tu ne sais pas manier le bâton ? Tu crains qu'il ne dise que tu es son complice.

TCHING YNG

Seigneur, je m'en vais le battre. (*Il prend un bâton.*)

TOU NGAN COU

Tch'ing yng, tu as choisi un bâton si petit, qu'il semble que tu crains de lui faire mal ; sûrement tu crains qu'il ne parle.

TCHING YNG

Il faut en prendre un plus gros.

TOU NGAN COU

Arrête : tu ne prenais d'abord qu'une baguette, présentement tu prends une barre ; en deux coups tu l'aurais assommé, & il mourrait ainsi sans rien avouer.

TCHING YNG

Vous me dites de prendre un bâton : j'en prends un petit ; j'en prends un autre, vous dites qu'il est trop gros : comment donc faut-il faire ?

Description de l'empire de la Chine

TOU NGAN COU

p.364 Prends-en un de moyenne taille, & donne sur ce coquin-ci, de manière qu'il le sente : misérable vieillard, sais-tu que c'est Tching yng qui te frappe.

TCHING YNG

Avoue tout. (*Il le bat par trois fois.*)

KONG LUN

Je suis rossé de coups : ces derniers sont les plus rudes ; qui me les a donnés ?

TOU NGAN COU

C'est Tching yng.

KONG LUN

Quoi ! Tching yng me frapperait ainsi ?

TCHING YNG

Seigneur, n'écoutez pas ce vieillard ; il ne sait ce qu'il dit.

KONG LUN

(*Il chante.*) Qui m'a si cruellement battu ? O Tching yng, que t'ai-je fait ? Suis-je donc ton ennemi, pour me traiter de la sorte ?

TCHING YNG

Dépêche-toi d'avouer tout.

KONG LUN

Je m'en vais tout avouer. (*Il chante.*)

TCHING YNG

Avoue donc vite, si tu ne veux mourir sous les coups.

KONG LUN

Le voici, le voici. (*Il chante.*) Nous délibérâmes tous deux ensemble sur le moyen de sauver l'orphelin.

Description de l'empire de la Chine

TOU NGAN COU

C'est assez dire qu'il a un complice. O, vieux misérable, tu dis : nous étions deux ; l'un, c'est toi ; qui est l'autre ? Si tu dis la vérité, je te donne la vie.

KONG LUN

Tu veux que je te le dise ? Je vais te contenter. (*Il chante.*) Son nom est venu sur le bout de ma langue, mais je l'ai fait rentrer.

TOU NGAN COU

Tching yng, ceci ne te regarderait-il point ?

TCHING YNG *dit à Kong lun.*

Holà ! vieux fou, ne vas pas calomnier l'innocent.

KONG LUN

p.365 O Tching yng, qu'as-tu à craindre ? (*Il chante*)

TOU NGAN COU

Tu en as nommé deux ; pourquoi n'en dis-tu mot ?

KONG LUN (*Il chante*)

C'est que tu m'as tellement fait battre, que j'en suis devenu comme fou.

TOU NGAN COU

Si tu ne parles, je vais réellement te faire assommer.

UN SOLDAT

Monseigneur, bonnes nouvelles : en cherchant dans une cave de la maison, on a trouvé l'orphelin.

TOU NGAN COU *éclate de rire.*

Qu'on m'apporte ici ce misérable avorton, pour que je le voie, & que j'aie le plaisir de le mettre moi-même en pièces. Hé bien, vieux scélérat, tu disais que tu n'avais point caché le petit Tchao ; qu'est-ce donc que je tiens ?

Description de l'empire de la Chine

KONG LUN

(Il chante) Reproche au tyran tous ses crimes, & dis que son barbare cœur ne sera point content qu'il n'ait répandu le sang d'un orphelin de quelques jours.

TOU NGAN COU

La vue de cet enfant excite ma colère. *(Kong lun chante.)* Le tyran dit Je prends ce poignard, un coup, deux coups, trois coups ; *(Tching yng est saisi de douleur ;)* je prends ce maudit rejeton, & je lui enfonce par trois fois le poignard dans le cœur : me voilà au comble de mes désirs. *(Kong lun chante, & exprime ses regrets, Tching yng cache ses larmes.)*

KONG LUN

Holà, Tou ngan cou, le plus scélérat de tous les hommes, prends garde à toi ; saches, impie, qu'il y a sur ta tête un Ciel qui voit tous tes crimes, & qui ne te les pardonnera jamais. Pour moi, je n'ai nul regret à la vie ; je vais me laisser tomber sur ces degrés de pierre, c'est le genre de mort que je choisis.

UN SOLDAT

Le vieux Kong lun vient de se tuer.

TOU NGAN COU *(Il fait des éclats de rire.)*

Puisqu'il est mort, qu'on ne m'en parle plus. *(Il continue à rire)* parlant à Tching yng : Vous m'avez très bien servi dans toute cette affaire : sans vous je n'aurais peut-être pas pu tuer mon ennemi.

TCHING YNG

^{p.366} Seigneur, je vous ai déjà dit que je n'avais aucune inimitié particulière avec les Tchao, & que ce que j'ai fait, ç'a été pour sauver la vie à tous les petits innocents du royaume, & pour ne perdre pas mon propre fils.

TOU NGAN COU

Vous êtes mon homme de confiance ; venez demeurer dans mon palais, vous y serez traité honorablement, vous y élèverez votre fils :

Description de l'empire de la Chine

quand il sera un peu plus grand, vous lui apprendrez les lettres, & vous me le donnerez pour que je lui apprenne la guerre. J'ai bientôt cinquante ans ; je suis sans héritier : j'adopte votre fils, & j'ai dessein de lui remettre ma charge, dès qu'il sera en âge de la posséder : qu'en dites-vous ?

TCHING YNG

Je vous en fais, seigneur, un million de remerciements ; je n'étais pas digne de tant d'honneur.

TOU NGAN COU

La faveur où était Tchao tun m'avait mis de mauvaise humeur ; présentement que toute cette maison est éteinte, je n'ai plus rien à appréhender.

Description de l'empire de la Chine

QUATRIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

TOU NGAN COU

p.367 Il y a environ vingt ans que je fis mourir de ma propre main l'orphelin de Tchao, & que j'adoptai le fils de Tching yng ; je l'ai fait nommer Tou tching, je lui ai fait faire tous les exercices, je lui ai appris les dix-huit manières de se battre, & il sait si bien son métier, qu'il ne cède qu'à moi seul ; il se fait grand, dans peu je songe à me défaire du roi, & à monter sur son trône, pour lors je donnerai à mon fils la grande charge que je remplis, & tous mes vœux seront enfin accomplis. Il est maintenant à s'exercer dans le camp ; quand il fera de retour, nous en délibérerons.

*

SCÈNE II

TCHING YNG, *avec un rouleau à la main*

Le temps passe bien vite : il y a vingt ans que Tou ngan cou adopta celui qu'il croyait être mon fils ; il en a pris un soin extrême. Le jeune homme a répondu parfaitement à ses soins ; le vieillard l'aime à la folie ; mais il y a un point très important que mon prétendu fils ignore encore. Me voici dans ma soixante-cinquième année ; si j'allais mourir, qui pourrait lui révéler ce secret ? C'est la seule chose qui m'inquiète. J'ai peint toute cette histoire dans ce rouleau de papier ; si mon fils (soi disant) m'en demande l'explication, je la lui donnerai d'un bout à l'autre : je suis sûr que dès qu'il saura ce qu'il est, il vengera la mort de son père & de sa mère. Je m'en vais tout triste dans ma bibliothèque, & j'attendrai là qu'il vienne me voir.

*

SCÈNE III

TCHING POEI, *qui passe pour le fils de Tching yng, & qui est le fils adoptif de Tou ngan cou.*

p.368 Je suis Tching poei ; mon père de ce côté-ci, c'est Tching yng.

Description de l'empire de la Chine

Je suis Tou tching ; mon père de ce côté-là, c'est Tou ngan cou. Le matin je m'exerce aux armes, & le soir aux lettres. Je reviens du camp, & je vais voir mon père de ce côté-ci. (*Il chante en jeune homme qui est content de son sort.*)

*

SCÈNE IV

TCHING YNG, seul

Ouvrons un peu ce rouleau. Hélas ! combien de braves gens sont morts pour la famille de Tchao : il m'en a coûté mon fils. Tout cela se voit dans ces peintures.

*

SCÈNE V

TCHING POEI, suite.

Qu'on prenne mon cheval ; où est mon père ?

UN SOLDAT

Il est dans la bibliothèque avec un livre à la main.

TCHING POEI

Qu'on l'avertisse que je suis ici.

LE SOLDAT

Tching poei est de retour.

TCHING YNG

Qu'on le fasse entrer.

LE SOLDAT

Entrez.

*

Description de l'empire de la Chine

SCÈNE VI

TCHING POEI, TCHING YNG

TCHING POEI

p.369 Mon père, votre fils revient du camp.

TCHING YNG

Mon fils, allez manger.

TCHING POEI

Mon père, toutes les fois que je sors, & que je reviens vous voir, vous êtes toujours ravi de me voir de retour ; aujourd'hui, je vous trouve tout triste ; les larmes coulent de vos yeux : je ne sais d'où cela vient. Quelqu'un vous a-t-il offensé ? Nommez-le à votre fils.

TCHING YNG

Je prétends bien vous dire le sujet de mes larmes ; votre père & votre mère ne sont pas les maîtres. Allez manger. *(Quand il s'en va, il dit :) Ah ! je n'en puis plus. (Puis il chante & soupire ; son fils l'entend, & revient.)*

TCHING POEI, *(moitié chantant)*

Mon père, quelqu'un vous a-t-il offensé ? J'en suis en peine ; si personne ne vous a choqué, d'où vient que vous êtes si triste, & que vous ne me parlez pas comme à l'ordinaire ?

TCHING YNG

Mon fils, demeurez ici à étudier, je m'en vais dans l'appartement de derrière, je n'y demeurerai pas longtemps. *(Il laisse comme par oubli son rouleau.)*

*

SCÈNE VII.

TCHING POEI, seul

Mon père a oublié ce rouleau de papier : serait-ce quelques dépêches ? Ouvrons, & voyons. Oh ! ce sont des peintures. Voici qui est

Description de l'empire de la Chine

extraordinaire : cet habillé de rouge excite un gros chien contre cet habillé de noir, & celui-là qui tue le chien, & cet autre qui soutient un chariot dont on a ôté une roue ; en voici un qui se casse la tête contre un arbre de cannelle, que veut dire tout cela ? Il n'y a aucun nom écrit ; je n'y comprends rien. (*Il chante.*) Voyons le reste. Ce général d'armée a devant lui une corde, du vin empoisonné, & un poignard ; il prend le poignard, & s'en coupe la gorge : pourquoi se tuer ainsi soi-même ? Mais que veut dire ce médecin avec un coffre à remèdes ? Et cette dame qui se met à genoux devant lui, & veut lui donner un enfant qu'elle porte ; pourquoi s'étrangle-t-elle avec sa ceinture ? (*Il chante à plusieurs reprises.*) p.370 Cette maison souffre beaucoup : que ne puis-je tuer un si méchant homme ! Je n'y conçois rien ; attendons mon père, il m'expliquera tout cela.

*

SCÈNE VIII

TCHING YNG, TCHING POEI

TCHING YNG

Mon fils, il y a longtemps que je vous écoute.

TCHING POEI

Mon père, je vous prie de m'expliquer les peintures de ce rouleau.

TCHING YNG

Vous voulez, mon fils, que je vous les explique ? Vous ne savez pas que vous y avez bonne part.

TCHING POEI

Expliquez-moi tout cela le plus clairement qu'il sera possible.

TCHING YNG

Voulez-vous savoir toute cette histoire ? Elle est un peu longue. Autrefois cet habillé de rouge & cet habillé de noir furent sujets du même roi, & mandarins en même temps ; l'un l'était de lettres, & l'autre d'armes ; c'est ce qui les rendit ennemis. Il y avait déjà du

Description de l'empire de la Chine

temps qu'ils étaient mal ensemble, quand l'habillé de rouge dit en lui-même : celui qui commence est le plus fort, celui qui tarde trop a toujours du dessous ; il fit partir secrètement un assassin, nommé Tsou mi, & lui ordonna de sauter par-dessus les murs du palais de l'habillé de noir, & de l'assassiner ; mais l'habillé de noir, grand ministre d'État, avait coutume toutes les nuits de sortir dans sa cour, & de faire là sa prière au maître du ciel & de la terre pour la prospérité du royaume, sans songer seulement à sa maison particulière. L'assassin qui le vit & qui l'ouït, dit en lui-même : si je tue un si bon mandarin, j'irai directement contre le ciel ; je ne le ferai certainement pas. Si je m'en retourne à celui qui m'a envoyé, je suis mort : voilà qui est résolu. Il avait sur lui un poignard caché ; mais en voyant un si vertueux mandarin, il se repentit ; il ouvrit les yeux à la lumière, & se brisa la tête contre un arbre de cannelle.

TCHING POEI

Celui que je vois se tuer contre cet arbre est donc Tsou mi ?

TCHING YNG

Oui, mon fils, c'est lui. L'habillé de noir au commencement du printemps sortit de la ville, pour aller exciter des laboureurs au travail : il rencontra sous un mûrier un grand corps couché sur le dos & la bouche ouverte. Le bon ^{p.371} mandarin lui en demanda la cause ; ce géant répondit : je m'appelle Ling tché, il me faut une mesure de riz à chaque repas, cela peut suffire pour dix hommes : mon maître ne pouvant me nourrir, m'a chassé de chez lui ; si je veux prendre de ces mûres pour manger, il dit que je le vole ; je me couche donc sur le dos, la bouche ouverte, les mûres qui tombent dedans, je les avale ; mais pour celles qui tombent à côté, j'aimerais mieux mourir de faim, que de les manger, & me faire dire que je suis un voleur. L'habillé de noir dit, voilà un homme de probité & de résolution. Il lui fit donner du vin & du riz tant qu'il en voulut ; & quand il fut bien saoul, il s'en alla sans rien dire : l'habillé de noir ne s'en offensa point ; à peine y prit-il garde.

Description de l'empire de la Chine

TCHING POEI

Ce trait seul fait voir sa vertu. Cet homme à-demi mort de faim sous le mûrier s'appelle donc Ling tché ?

TCHING YNG

Mon fils, souvenez-vous bien de tout ceci. Un jour certain royaume d'occident offrit en tribut un Chin ngao, c'est-à-dire, un chien de quatre pieds. Le roi de Tsin donna ce chien à l'habillé de rouge : celui-ci ayant juré la perte de l'habillé de noir, fit faire dans son jardin intérieur, un homme de paille, & l'habilla de la même manière que l'habillé de noir s'habillait ; il fit mettre dans le ventre de ce fantôme de la chair & des entrailles de mouton ; il fit jeûner six ou sept jours Chin ngao, après quoi il mena son chien dans le jardin, lui fit entrevoir la chair, & le lâcha ; le chien mangea tout. Au bout de cent jours que dura ce manège, il alla dire au roi qu'il y avait à sa cour un traître qui attentait sur la vie de Sa Majesté. Où est-il ? dit le roi. L'habillé de rouge répondit : Chin ngao peut le découvrir. Il amène le chien dans la salle royale ; l'habillé de noir était auprès du roi. Chin ngao crut que c'était son homme de paille, & courut sur lui, l'habillé de noir s'enfuit. Ngao court après ; mais ayant heurté un grand mandarin, nommé Ti mi ming, il en fut mis à mort.

TCHING POEI

Ce vilain dogue se nomme donc Ngao ; & ce brave mandarin qui le tue, se nomme Ti mi ming ?

TCHING YNG

Vous dites bien. L'habillé de noir s'étant échappé du palais, voulait monter dans son chariot à quatre chevaux ; mais il ne savait pas que l'habillé de rouge en avait fait disparaître deux, & de plus démonter une roue ; ainsi le chariot était inutile. Il passa dans ce moment un homme grand & fort, qui appuyant la roue de son épaule, frappait d'une main les chevaux ; & quoiqu'on lui vît les entrailles, s'étant déchiré tout en chemin, il l'emporta bien loin hors des murs. Qui pensez-vous qu'était ce brave ? Ce Ling tché même que l'habillé de noir avait trouvé sous le mûrier.

Description de l'empire de la Chine

TCHING POEI

Je ne l'ai pas oublié ; c'est ce Ling tché à qui l'habillé de noir sauva la vie.

TCHING YNG

C'est lui-même.

TCHING POEI

p.372 Mon père, cet habillé de rouge, est un grand coquin & un insigne scélérat ; comment s'appelle-t-il ?

TCHING YNG

Mon fils, j'ai oublié son nom.

TCHING POEI

Et l'habillé de noir ?

TCHING YNG

Pour celui-là, c'est Tchao tun, ministre d'État ; il vous touche de près, mon fils.

TCHING POEI

J'ai bien ouï dire qu'il y avait eu un ministre d'État, nommé Tchao tun ; mais je n'y ai pas fait attention.

TCHING YNG

Mon fils, je vous dis ceci en secret ; conservez-le bien dans votre mémoire.

TCHING POEI

Il y a encore dans ce rouleau d'autres tableaux que je vous prie de m'expliquer.

TCHING YNG

L'habillé de rouge trompa le roi, & fit massacrer toute la maison de Tchao tun, au nombre de plus de trois cents personnes ; il ne restait à

Description de l'empire de la Chine

Tchao tun qu'un fils, nommé Tchao so, qui était gendre du roi. L'habillé de rouge contrefit un ordre du roi, & lui envoya un cordeau, du poison, & un poignard, afin qu'il eût à choisir l'un des trois, & à se faire mourir. La princesse sa femme était enceinte : Tchao lui déclara sa dernière volonté, & lui dit : si après ma mort vous accouchez d'un fils, vous le nommerez l'Orphelin de la maison de Tchao : il vengera notre famille ; en disant cela, il prit le poignard, & s'en coupa la gorge. L'habillé de rouge fit du palais de la princesse une rude prison ; c'est dans cette prison qu'elle mit au monde un fils. Sitôt que l'habillé de rouge le sut, il envoya le général Han koué garder la prison, & empêcher qu'on ne fît évader l'enfant. La princesse avait un sujet fidèle qui était médecin, & qui s'appelait Tching yng.

TCHING POEI

Ne serait-ce pas vous, mon père ?

TCHING YNG

Combien y a-t-il de gens dans le monde qui portent le même nom ? La princesse lui confia son petit orphelin, & s'étrangla avec sa ceinture. Ce Tching yng enveloppa l'enfant, le mit dans son coffre à remèdes, & vint à la porte pour sortir : il trouva Han koué, qui découvrit l'orphelin ; mais Tching yng lui parla en secret, & Han koué prit un couteau dont il se coupa la gorge.

TCHING POEI

Ce général qui donne si généreusement sa vie pour la maison de Tchao, c'est un brave ; je me souviendrai bien qu'il se nomme Han koué.

TCHING YNG

^{p.373} Oui, oui, c'est Han koué. Voici bien pis. L'habillé de rouge apprit bientôt ces nouvelles, & ordonna qu'on eût à lui apporter tous les enfants qui seraient nés dans le royaume au-dessous de six mois : il avait dessein de les massacrer tous, & par ce moyen de se défaire de l'orphelin de Tchao.

Description de l'empire de la Chine

TCHING POEI, *(en colère)*

Y a-t-il au monde un plus méchant homme que celui-là ?

TCHING YNG

Sans doute, c'est un insigne scélérat. Ce Tching yng avait eu un fils depuis environ un mois ; il lui donna les habits de l'orphelin, & le porta au village de Tai ping, chez le vieux Kong lun.

TCHING POEI

Quel est ce Kong lun ?

TCHING YNG

C'est un des grands amis de Tchao tun. Ce médecin lui dit : seigneur, prenez ce pauvre petit orphelin, & allez avertir l'habillé de rouge que j'ai caché celui qu'il cherche ; nous mourrons ensemble, moi & mon fils, & vous aurez soin du petit Tchao, jusqu'à ce qu'il soit en âge de venger sa maison. Kong lun lui répondit : je suis vieux ; mais si vous avez le courage de sacrifier votre propre fils, apportez-le moi revêtu des habits de l'orphelin Tchao, & allez m'accuser à l'habillé de rouge ; votre fils & moi, nous mourrons ensemble ; & vous cacherez bien l'orphelin, jusqu'à ce qu'il soit en état de venger sa famille.

TCHING POEI

Comment ce Tching yng eut-il le courage de livrer son propre enfant ?

TCHING YNG

Vous êtes en danger de perdre la vie ; quelle difficulté de livrer celle d'un enfant ? Ce Tching yng prit donc son fils, & le porta chez Kong lun ; il alla ensuite trouver l'habillé de rouge, & accuser Kong lun. Après qu'on eût fait endurer mille tourments à ce bon vieillard, on découvrit enfin l'enfant qu'on cherchait, & le barbare habillé de rouge le mit en morceaux de sa propre main, & Kong lun se cassa le cou sur les degrés du palais. Il y a maintenant vingt années que tout cela est arrivé, &

Description de l'empire de la Chine

l'orphelin de la maison de Tchao doit avoir présentement vingt ans ; il ne songe pas à venger son père & sa mère : à quoi songe-t-il donc ? Il est bien fait de sa personne, il est haut de plus de cinq pieds, il sait les lettres, & est très habile dans le métier des armes. Son grand-père avec son chariot, qu'est-il devenu ? Toute sa maison a été impitoyablement massacrée, sa mère s'est étranglée, son père s'est coupé la gorge, & jusqu'ici il ne s'est pas encore vengé : c'est bien à tort qu'il passe dans le monde pour un homme de cœur.

TCHING POEI

Mon père, il y a un temps infini que vous me parlez : il me semble que je rêve, & je ne comprends rien à ce que vous me dites.

TCHING YNG

p.374 Puisque vous n'êtes pas encore au fait, il faut vous parler clairement. Le cruel habillé de rouge, c'est Tou ngan cou ; Tchao tun, c'est votre grand-père ; Tchao so, c'est votre père ; la princesse, c'est votre mère ; je suis le vieux médecin Tching yng ; & vous êtes l'Orphelin de la maison de Tchao.

TCHING POEI

Quoi ! Je suis l'Orphelin de la maison de Tchao ? Ah ! vous me faites mourir de douleur & de colère. (*Il tombe évanoui.*)

TCHING YNG

Mon jeune maître, revenez à vous.

TCHING POEI

Hélas ! vous me faites mourir. (*Il chante.*) Si vous ne m'aviez pas dit tout cela, d'où aurais-je pu l'apprendre ? Mon père, seyez-vous dans ce fauteuil, & souffrez que je vous salue. (*Il le salue.*)

TCHING YNG

J'ai relevé aujourd'hui la maison de Tchao ; mais hélas ! j'ai perdu la mienne : j'ai arraché la seule racine qui lui restait. (*Il pleure.*)

TCHING POEI, (*chante*)

Description de l'empire de la Chine

Oui, je le jure, je me vengerai du traître Tou ngan cou.

TCHING YNG

Ne faites pas un si grand vacarme, de crainte que Tou ngan cou ne vous entende.

TCHING POEI

J'y mourrai, ou il périra, le traître. *(Il chante.)* Mon père, ne vous inquiétez point : dès demain, après que j'aurai vu le roi & tous les Grands, j'irai moi-même tuer ce voleur. *(Il chante en disant la manière dont il veut l'attaquer & le tuer.)*

TCHING YNG

Demain mon jeune maître doit se saisir du traître Tou ngan cou ; il faut que je le suive, pour l'aider en cas de besoin.

CINQUIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

OUEI FONG, Grand officier du roi

p.375 Je suis Ouei fong, un des plus grands mandarins de Tsin. Sous ce règne-ci, Tou ngan cou s'est emparé de tout le pouvoir, & a détruit la famille de Tchao tun ; mais dans le palais de Tchao so il s'est trouvé un certain Tching yng, qui a su cacher l'orphelin de cette maison, il y a de cela vingt ans. Il changea le nom du petit prince, & l'appela Tching poei. C'est à Tching poei que le roi a ordonné d'arrêter Tou ngan cou, afin de venger ses parents. L'ordre est conçu en ces termes : La puissance de Tou ngan cou est devenue trop grande ; je crains qu'il n'aille encore plus loin. J'ordonne à Tching poei de s'en saisir secrètement, & d'éteindre sa maison, sans en épargner aucun. Quand il se fera acquitté de cet ordre, je lui donnerai une récompense. Je n'ose pas retarder cet ordre ; il faut que je le signifie moi-même à Tching poei.

*

SCÈNE II

TCHING POEI

J'ai ordre du roi de prendre Tou ngan cou, & de venger sur lui la mort de mon père & de mon grand-père. Ce scélérat fait bien l'orgueilleux. (*Il chante.*) Je veux m'arrêter ici ; c'est par où il doit passer en revenant chez lui.

*

SCÈNE III

TOU NGAN COU, TCHING POEI

TOU NGAN COU

p.376 Aujourd'hui j'ai été tout le jour dans le palais destiné à ma charge ; je reviens maintenant dans ma maison particulière. Holà, qu'on se mette en bon ordre, & qu'on marche lentement.

TCHING POEI

Description de l'empire de la Chine

Que vois-je ! N'est-ce pas ce vieux scélérat ? (*Il décrit en chantant la pompe avec laquelle il marche.*)

TOU NGAN COU

Tou tching, mon fils, que viens-tu faire ?

TCHING POEI

Vieux scélérat ! Je ne suis ni Tou tching, ni ton fils. Je suis l'Orphelin de la maison de Tchao. Il y a vingt ans que tu fis massacrer toute ma famille ; je vais te prendre & te lier, & venger sur toi mon père & ma mère que tu as fait mourir.

TOU NGAN COU

Tou tching, qui t'a mis en tête de si belles choses ?

TCHING POEI

C'est Tching yng, qui m'a fait connaître ce que je suis.

TOU NGAN COU

J'ai là un fils bien ingrat : mais pour moi, je n'ai rien à me reprocher.

TCHING POEI

Holà ! vieux scélérat, où prétends-tu aller ? (*Il chante, & comme il veut le saisir, Tching yng accourt.*)

*

SCÈNE IV

TCHING YNG

Je craignais qu'il n'arrivât quelque chose à mon jeune maître, & je suis venu après lui pour l'aider. Bénis soient le Ciel & la Terre, il s'est saisi de Tou ngan cou.

TCHING POEI

p.377 Qu'on me garde ce scélérat lié & garrotté. Je vais avertir le roi.

*

Description de l'empire de la Chine

SCÈNE V

OUEI FONG

J'ai appris que Tching poei s'était saisi de Tou ngan cou. Qu'on aille voir s'il vient, & sitôt qu'il viendra, qu'on m'en avertisse.

*

SCÈNE VI

TCHING POEI, TCHING YNG, OUEI FONG

TCHING POEI

Mon père, allons tous deux ensemble voir le roi. (*Il aperçoit Ouei fong.*) Seigneur, ayez pitié de notre famille. J'ai pris & lié Tou ngan cou.

OUEI FONG

Qu'on le fasse paraître. Eh bien, traître, qui faisais périr les meilleurs sujets du roi, te voilà entre les mains de Tching poei. Qu'as-tu à dire ?

TOU NGAN COU

C'est pour le roi que je me suis perdu ; mais dans l'état où sont les choses, tout ce que je demande, c'est qu'on me fasse mourir promptement.

TCHING POEI

Seigneur, prenez ma cause en main.

OUEI FONG

O, Tou ngan cou, tu veux mourir promptement ; & moi je veux que ta mort soit lente. Qu'on me prenne ce scélérat, & qu'on me l'étende sur l'âne de bois, qu'on le coupe peu à peu en trois mille morceaux ; & quand il n'aura plus ni peau ni chair, qu'on lui coupe la tête ; mais surtout qu'on ait bien soin qu'il ne meure que lentement. (*Tching poei dit les mêmes choses en chantant.*)

TCHING YNG

Mon jeune maître, vous voilà vengé ; voilà votre famille relevée :

Description de l'empire de la Chine

mais la mienne est sans aucun appui.

TCHING POEI *chante, & dit tout ce qu'il fera pour Tching yng.*

TCHING YNG

Qu'ai-je donc fait qui mérite la centième partie des faveurs que me promet ^{p.378} mon jeune seigneur ? *(Il chante, & exalte tant de bienfaits.)*

OUEI FONG

Tching yng, Tching poei, mettez-vous tous deux à genoux pour entendre l'ordre du roi.

Tou ngan cou a fait mourir injustement plusieurs de mes bons sujets, il a brouillé mon État de toutes les manières ; il a fait massacrer toute la maison de Tchao tun, qui était innocente. Ce ne sont pas là des crimes que le Ciel oublie. Par bonheur l'Orphelin de cette maison s'est acquis beaucoup de gloire ; il a fait couper la tête au traître Tou ngan cou : je veux qu'il s'appelle désormais Tchao vou ; que son grand-père & son père soient mis au nombre des Grands du royaume ; que Han koué soit fait généralissime. Je donne à Tching yng une belle & grande terre en propre ; qu'on élève au vieux Kong lun un magnifique tombeau, que tout le royaume se renouvelle, & exalte sans cesse la vertu du roi. *(Tching poei chante, & remercie le roi, en répétant l'un après l'autre tous les bienfaits qu'on vient de recevoir de sa part.)*

@



DE LA MÉDECINE
DES CHINOIS

p.379 On ne peut pas dire que la médecine ait été négligée par les Chinois. Ils ont une infinité de livres d'anciens auteurs qui en traitent, & ils s'y sont appliqués dès la naissance de leur empire.

Mais comme ils avaient peu de connaissance de la physique, que nullement versés dans l'anatomie, ils ne connaissaient guère l'usage des parties du corps humain, ni par conséquent les causes des maladies, & que leur science ne roulait que sur un système peu sûr de la structure du corps humain, il n'est pas surprenant qu'ils n'aient point fait le même progrès dans cette science, qu'y ont fait nos médecins d'Europe.

Cependant l'étude de la médecine ne laisse pas d'être considérable parmi ces peuples, non seulement à cause de l'utilité qu'on en retire pour la conservation de la vie, & le rétablissement de la santé ; mais encore parce qu'ils sont persuadés que c'est une connaissance qui a une liaison très étroite avec celle des mouvements du ciel. Il y avait autrefois des écoles impériales de médecine. Les médecins qui sont maintenant les plus estimés, sont ceux qui ont reçu de père en fils les connaissances qu'ils ont.

Les Chinois mettent deux principes naturels de la vie : la chaleur vitale & l'humide radical, dont les esprits & le sang sont les véhicules. Ils donnent le nom d'Yang à la chaleur vitale, & celui d'Yn à l'humide radical : & comme c'est de ces deux noms unis ensemble, qu'ils ont fait celui de l'homme, qui se dit Gin en leur langue, c'est aussi des traits ou figures de ces deux mots joints ensemble, qu'ils forment le caractère ou la figure du nom de l'homme, & ils disent d'une manière symbolique, que comme la division & la séparation de ces deux traits détruisent la figure du nom de l'homme, la division de ces deux principes détruit pareillement la vie de l'homme.

Les deux principes de vie se trouvent, selon eux, dans toutes les parties principales du corps, dans tous les membres, & dans les

Description de l'empire de la Chine

intestins, pour en faire la vie & la vigueur.

Ils font aussi trois divisions du corps : l'une est la partie droite, & l'autre la gauche. Chacune de ces parties a un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe, & un pied.

La seconde division se fait d'un autre sens en trois parties, qui sont la haute, la moyenne, & la basse.

La haute se prend depuis le dessus de la tête jusqu'à la poitrine : la moyenne s'étend depuis la poitrine jusqu'au nombril : & la dernière, du nombril jusqu'à la plante des pieds.

p.380 A ces deux distinctions ils en ajoutent une troisième, du corps en membres & intestins.

Les six membres principaux où réside l'humide radical, sont trois à gauche ; savoir le cœur, le foie, & l'un des reins : trois à droite ; les poumons, la rate, & l'autre rein, qu'ils appellent la porte de la vie.

Les intestins ou les entrailles dans lesquelles ils mettent la chaleur vitale, sont aussi au nombre de six : trois à gauche ; les petits intestins, ou le péricarde, la bourse du fiel, & les uretères : trois à droite ; savoir les grands intestins, l'estomac, & la troisième partie du corps.

Ils reconnaissent aussi certains rapports mutuels des membres aux intestins. Ainsi du côté gauche ils veulent que les petits intestins aient un grand rapport avec le cœur, la bourse du fiel avec le foie, & les uretères avec les reins : du côté droit les grands intestins avec les poumons, l'estomac avec la rate, & la troisième partie du corps avec la porte de la vie, ou le rein droit.

Ce sont ces parties du corps, qui sont, selon eux, les sièges naturels de la chaleur vitale, & de l'humide radical ; & c'est de chacun de ces endroits qu'ils passent dans les autres parties du corps, par le moyen des esprits & du sang, dont il paraît qu'ils ont connu la circulation dès le premier établissement de leur médecine, environ quatre cents ans après le déluge.

Description de l'empire de la Chine

Ils supposent d'ailleurs que le corps est, par le moyen des nerfs, des muscles, des veines, & des artères, comme une espèce de luth, ou d'instrument harmonique, dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont une certaine espèce de tempérament qui leur est propre, à raison de leur figure, de leur situation, & de leurs divers usages, & que c'est par le moyen des pouls différents, qui sont comme les sons divers & les diverses touches de ces instruments, que l'on peut juger infailliblement de leur disposition ; de même qu'une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre, d'une manière ou plus forte, ou plus faible, rend des sons différents, & fait connaître si elle est trop tendue ou trop lâche.

Après avoir établi ces douze sources de vie dans le corps de l'homme, ils ont cherché dans le corps des indices extérieurs qui puissent faire connaître les dispositions intérieures de ces douze parties, & ils ont cru les avoir trouvées dans la tête, laquelle est le siège de tous les sens qui font les opérations animales ; & se figurant des rapports nécessaires de ces sens avec les sources de la vie, ils ont cru que la langue se rapportait au cœur, les narines aux poumons, la bouche à la rate, les oreilles aux reins, & les yeux au foie ; & ils pensent pouvoir tirer de la couleur du visage, des yeux, des narines, & des oreilles, du son de la voix, & des saveurs que la langue sent ou désire, des conjectures certaines de l'état du tempérament du corps, & de la vie ou de la mort d'un malade.

J'ai dit qu'ils font le cœur, le foie, la rate, les poumons, & les deux reins le siège de l'humide radical, & les six intestins le siège de la chaleur vitale. Il faut expliquer maintenant la manière dont ils pensent que cet humide radical, & cette chaleur vitale se communiquent aux autres parties du corps. Ils établissent douze voies ou douze canaux, par lesquels ils se répandent.

Il y a un canal, disent-ils, par lequel l'humide radical va du cœur aux mains ; & ils nomment ce canal *Chao chun yn king*.

C'est par les mêmes routes que les intestins, qui sont unis au cœur, envoient la chaleur vitale ; & cette voiture de chaleur se nomme *Cheu*

Description de l'empire de la Chine

tai yang king. Ces deux origines unies ensemble font une des sources de Vie.

Le foie envoie l'humide radical aux pieds, & le canal par où il passe, p.381 se nomme *So kiue yn king* ; & c'est la bourse du fiel qui y fait couler la chaleur vitale, par un chemin qui se nomme *So chiao yang king*.

Les reins envoient aussi l'humide radical par une autre route, & les uretères la chaleur vitale. Ces canaux entretiennent le commerce de la vie dans le côté gauche du corps.

Dans le côté droit les poumons envoient l'humide radical aux mains par une route qui se nomme *Cheu tai yn king* ; & les grands intestins, la chaleur vitale par le canal *Cheng yang ming king*.

De la rate l'humide radical va aux pieds, & de l'estomac la chaleur vitale, l'un par *So yang ming king*, & l'autre par *So tai yn king*.

De la porte de la vie, l'humide radical va aux mains par *Cheu kiue yn king*, & la chaleur vitale de la troisième partie du corps aux pieds, par *Cheu chao yang king*.

C'est ainsi que selon la doctrine des Chinois, la vie & la vigueur se distribuent par tout le corps : & pour être savant médecin parmi eux, il faut bien connaître ces six sources de vie, qui procèdent de ces douze origines, & bien savoir les routes & les chemins, & les altérations dont elles peuvent être capables.

Après cette connaissance de la construction du corps de l'homme, laquelle est selon l'ancienne anatomie des Chinois, & qui, comme l'on voit, n'est pas trop exacte, ils veulent que l'on passe à la connaissance des corps extérieurs, qui peuvent altérer le corps de l'homme.

Ces corps sont selon eux, les éléments, qu'ils réduisent au nombre de cinq, la terre, les métaux, l'eau, l'air, & le feu. C'est de tous ces éléments que le corps humain est composé, & tellement disposé, qu'il y a des parties dans lesquelles un élément domine plus que les autres.

C'est le feu qui domine sur le cœur & sur les premiers intestins qui

Description de l'empire de la Chine

sont attenants : & le Midi est la partie du ciel, qui regarde principalement ces parties, parce que c'est là le siège de la chaleur ; c'est en été qu'ils observent les affections du cœur.

Le foie appartient à l'élément de l'air, de même que la bourse du fiel : & l'un & l'autre a rapport avec le Levant, qui est le lieu d'où naissent les vents & la végétation, & c'est au printemps qu'il faut observer les dispositions de ces deux parties.

Les reins & les uretères appartiennent à l'eau, & ont rapport au Septentrion ; d'où vient que l'hiver est le temps le plus propre à observer leurs indications.

Ce sont les métaux qui dominant sur les poumons, & sur les grands intestins, aussi bien que le Couchant & l'automne, qui est le temps de leurs indications.

Enfin la rate & l'estomac tiennent de la nature de la terre : ils regardent le milieu du ciel entre les quatre points cardinaux, & c'est le troisième mois de chacune des saisons, qui est le temps de leurs indications particulières.

La porte de la vie & la troisième partie du corps, sont soumis au feu, & à l'eau, & reçoivent les impressions du cœur & des reins, qu'ils communiquent aux autres parties.

Ils raisonnent à peu près comme nous sur les accords & les oppositions de ces éléments avec le corps de l'homme, ce qui en fait les maladies & les altérations.

C'est par la différence des pouls qu'ils prétendent découvrir infailliblement toutes les dispositions de chacune des parties du corps : & voici leurs principes.

C'est le mouvement, disent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement est cause par le flux & le reflux du sang & des esprits, qui sont portés à toutes les parties du corps par ces douze routes dont nous avons parlé.

p.382 Tout ce qui meut pousse quelque corps mobile, ajoutent-ils, & tout ce qui est mû, ou cède, ou résiste : ainsi comme le sang & les

Description de l'empire de la Chine

esprits sont dans un mouvement continuel qui pousse & presse les vaisseaux dans lesquels ils sont portés, il faut nécessairement qu'il y ait des battements de pouls.

C'est la science & la parfaite connaissance de ces battements & de ces percussions qui peut faire connaître la disposition des corps, & les affections qu'ils reçoivent des éléments. C'est par ces battements que l'on peut connaître la nature du sang & des esprits, les défauts & les excès qui s'y peuvent trouver ; & c'est l'adresse des habiles médecins, de les régler, & de les réduire à leur juste tempérament.

Dans tout le mouvement il y a deux choses à observer : le lieu où il se fait, & sa durée ; c'est ce qui a obligé les médecins chinois de marquer les lieux du corps où l'on peut examiner le pouls, & le temps de ses battements. L'usage de la saignée est très rare parmi eux, quoiqu'on ne peut pas nier qu'ils en aient eu connaissance. Ce n'est que par les médecins de Macao qu'ils ont connu l'usage du lavement. Ils ne blâment pas ce remède ; mais parce qu'il leur est venu d'Europe, ils l'appellent le remède des barbares.

Toute leur science consiste dans la connaissance du pouls, & dans l'usage des simples qu'ils ont en quantité, & qui, selon eux, ont des vertus singulières, pour guérir les diverses maladies.

Ils prétendent connaître par les seuls battements du pouls quelle est la source du mal, & en quelle partie du corps il réside. En effet, ceux qui sont habiles, découvrent ou prédisent assez juste tous les symptômes d'une maladie ; & c'est là principalement ce qui a rendu les médecins chinois si célèbres dans le monde.

Quand ils sont appelés chez un malade, ils appuient d'abord son bras sur un oreiller. Ils appliquent ensuite les quatre doigts le long de l'artère, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils sont un temps très considérable à examiner les battements, & à en démêler les différences, quelque imperceptibles qu'elles soient ; & selon le mouvement moins fréquent ou plus vite, plus plein ou plus faible, plus uniforme ou moins régulier, qu'ils observent avec la plus grande

Description de l'empire de la Chine

attention, ils découvrent la source du mal : de sorte que sans interroger le malade, ils lui disent en quelle partie du corps il sent de la douleur, ou à la tête, ou à l'estomac, ou au bas ventre, & si c'est le foie ou la rate qui soit attaqué : ils lui annoncent quand la tête sera plus libre, quand il recouvrera l'appétit, quand l'incommodité cessera.

Je parle des médecins habiles, & non pas de plusieurs autres qui n'exercent la médecine que pour avoir de quoi vivre, & qui n'ont ni étude ni expérience. Mais il est certain, & l'on ne peut en douter après tous les témoignages que l'on en a, que les médecins de la Chine ont acquis en cette matière des connaissances qui ont quelque chose d'extraordinaire & de surprenant.

Parmi plusieurs exemples qu'on pourrait citer, je n'en rapporterai qu'un exemple seul. Un missionnaire tomba dangereusement malade dans les prisons de Nan king. Les chrétiens qui se voyaient prêts de perdre leur pasteur, engagèrent un médecin de réputation à venir le visiter. Il se rendit à leurs instances, quoiqu'avec un peu de peine. Il vint dans la prison : après avoir bien considéré le malade, & lui avoir tâté le pouls avec les cérémonies ordinaires, il composa à l'instant trois médecines, qu'il lui ordonna de prendre ; l'une au matin, l'autre à une heure après midi, & la troisième sur le soir.

Le malade se trouva plus mal la nuit suivante ; il perdit la parole ; & on le crut mort : mais dès le grand matin il se fit un si grand changement, que le ^{p.383} médecin lui ayant encore tâté le pouls, assura qu'il était guéri, & qu'il n'avait qu'à garder un certain régime durant sa convalescence ; & en effet il fut rétabli par ce moyen dans une santé parfaite.

Il y a des médecins, qui lorsqu'ils visitent les malades, font porter ou dans leur chaise, ou par un domestique qui les suit, une armoire à plusieurs layettes, dont chacune est partagée en plus de quarante petits compartiment bien garnis de racines & de simples, qui se donnent selon les maladies, & qui sont ou sudorifiques, ou bien qui servent à purifier le sang & les humeurs, à fortifier l'estomac, à dissiper les vapeurs, à resserrer le ventre, ou à disposer peu à peu à l'évacuation.

Description de l'empire de la Chine

Il y en a d'autres qui ne portent point d'armoire, mais qui donnent la recette, & qui laissent aux malades la liberté ou de les prendre chez eux, ou de les acheter chez les droguistes, qu'on trouve dans presque toutes les villes, & qui ont de grandes boutiques fournies d'excellents remèdes & très précieux. Quelques-uns croiraient se dégrader en fournissant des remèdes, & ceux-là d'ordinaire font payer leurs visites bien plus cher que les autres.

On voit aussi une espèce de charlatans, qui vont ramasser quantité de recettes, & qui, après avoir examiné la maladie, répondent de vous guérir, & conviennent d'un prix qu'on ne leur donne qu'en cas de guérison.

Mais ce qui fait la fortune de beaucoup de médecins, c'est de guérir quelques mandarins distingués, ou quelques personnes riches ; car outre ce qui leur est donné pour chaque visite, ils reçoivent des gratifications très considérables.

Les médecins chinois, après avoir mis en usage leurs décoctions de simples, & rendu la santé, comptent beaucoup sur leurs cordiaux pour extirper le mal jusqu'à sa racine ; ils en ont de toutes les sortes, qui ne sont composés la plupart que d'herbes, de feuilles, de racines, de fruits, & de semences sèches.

Ils ont quantité de simples qui se débitent dans toutes les villes de l'empire. Une province emprunte de l'autre ce qu'elle n'a pas. Il y a des foires, où l'on ne vend que des remèdes, & des boutiques qui ne sont garnies que de simples, dont il est aisé de se pourvoir.

Les médecins chinois permettent l'eau aux malades ; mais ils veulent qu'elle soit cuite. A l'égard d'autre nourriture, ils l'interdisent d'ordinaire, ou si le malade est pressé de la faim, ils ne lui en laissent prendre que très légèrement. La raison qu'ils en apportent, c'est que les corps étant indisposés, l'estomac n'est guère propre à faire ses fonctions, & que la digestion qui se fait en cet état, est toujours pernicieuse.

Du reste l'honoraire qu'ils exigent pour leurs visites & pour leurs

Description de l'empire de la Chine

remèdes, est très modéré. Après une première visite, ils ne retournent point chez le malade, à moins qu'on ne les y appelle : par là on est en liberté de choisir un autre médecin ce qui arrive assez souvent, quand on n'est pas content des remèdes que le premier a donnés.

Comme ce qu'il y a de singulier dans la médecine chinoise, est l'habileté des médecins à juger des maladies par les battements du pouls, & à connaître l'utilité des simples, dont ils composent leurs remèdes, on sera sans doute bien aise d'apprendre des Chinois mêmes, en quoi consiste leur secret sur le pouls, & quel usage ils font de leurs simples.

C'est ce qu'on verra premièrement, par un traité qu'a fait sur le pouls un ancien auteur chinois ; en second lieu, par l'extrait que je vais donner de l'Herbier chinois ; & en troisième lieu, par diverses recettes que les médecins emploient pour les différentes maladies.

Tous les Chinois reconnaissent pour auteur du traité sur le pouls, le nommé Ouang chou ho, qui vivait sous la dynastie ^{p.384} Tsin, c'est-à-dire, quelques centaines d'années avant l'ère chrétienne. Le père Hervieu, ancien missionnaire de la Chine, qui a pris la peine de le traduire en notre langue, croit que c'est plutôt une compilation qu'un traité fait par un seul & même auteur.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que la Chine n'a peut-être rien de plus ancien & de meilleur en ce genre. On a omis quelques endroits du texte, ou parce qu'ils ne contiennent rien qui ne soit ailleurs exprimé plus nettement, ou parce que, pour être entendus en Europe, ils demanderaient de longues explications, également inutiles & ennuyeuses.

@

SECRET DU POULS ¹

PREMIÈRE PARTIE

@

TEXTE : Pour connaître les maladies, & juger si elles sont mortelles ou non, on ne peut rien faire de mieux que d'examiner le pouls.

Dans les maladies du cœur, c'est le pouls du carpe de la main gauche qu'il faut consulter.

Dans les maladies du foie, c'est aussi la main gauche qu'il faut prendre ; mais il faut examiner le pouls précisément à la jointure du carpe, avec l'os qu'on nomme cubitus.

Dans les maladies de l'estomac, examinez le pouls du carpe de la main droite ; & dans les maladies du poumon, examinez à la même main le pouls de la jointure.

Dans les maladies des reins, il faut examiner le pouls immédiatement plus haut que la jointure, à l'extrémité du cubitus ; à la main droite, pour le rein droit ; à la main gauche, pour le rein gauche.

Commentaire. Le rein droit s'appelle autrement ming men, porte de la vie.

Notes. Les médecins chinois supposent communément, & disent souvent que le rein droit est le réservoir séminal, & que c'est la raison pourquoi on l'a nommé porte de la vie. J'en ai lu un, qui explique autrement l'origine de ce nom, & qui prétend que c'est principalement au rein droit que doit s'attribuer le changement du sang en semence.

TEXTE : Rien n'est plus aisé que cette distinction des différents endroits où il faut tâter le pouls dans les maladies de ces cinq différentes parties nobles. Mais ^{p.385} l'examen du pouls ne laisse pas d'être par bien des endroits fort difficile. Le mouvement continuel de circulation, où sont jour & nuit le capitaine & son escorte, est à la vérité déterminé à un certain nombre de tours ; mais il ne laisse pas d'y avoir dans le pouls mille différences, suivant

¹ Traduit du chinois.

Description de l'empire de la Chine

la différence du sexe, de l'âge, de la stature, & des saisons.

Commentaire. Le Capitaine, c'est le sang, hiué. Son escorte sont les esprits, ki. Le sang coule dans les vaisseaux & les esprits en dehors. Ils sont dans un mouvement perpétuel de circulation, & doivent faire dans l'espace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. C'est le nombre déterminé dont parle le texte.

Notes. Dans l'espace d'une respiration, c'est-à-dire, d'une expiration, & d'une inspiration, le pouls bat communément quatre fois, & le sang & les esprits font six pouces de chemin. Comme dans douze heures chinoises, qui font un jour & une nuit, on compte en tout treize mille cinq cents respirations, le chemin d'un jour sera de huit cent dix tchang (c'est une mesure qui a dix tché, ou pieds de chacun dix pouces). Or le plus long chemin du sang & des esprits dans le corps humain, n'est que de seize tchang, deux pieds. Par conséquent le sang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour. On a tiré ceci des Chinois, mais non pas de l'endroit du livre qu'on traduit.

Quand on traduit *mouvement continu de circulation*, on n'aide point à la lettre : les expressions chinoises le disent. De là il paraît naturel de conclure que la circulation du sang, découverte si récemment en Europe, a été connue des Chinois, du moins depuis deux mille ans. Je suis cependant fort éloigné d'oser garantir cette conclusion. Je ne trouve point que les médecins chinois dans leurs livres distinguent nettement les artères & les veines, ni le chemin que fait le sang pour s'éloigner du cœur, & y revenir.

Ils ont des lettres que les Européens, en traduisant des dictionnaires, ont fait répondre à nos mots, artères, veines, nerfs. Mais soit que je lise les médecins chinois, soit que j'interroge ceux qui vivent, je ne trouve point que sous ces mots ils renferment juste les idées que nous avons aujourd'hui, & il faut dire que si la Chine a eu autrefois ces connaissances, comme certaines expressions portent à le penser, elles les a perdues il y a du temps.

En traduisant le commentaire chinois, j'ai mis : *Son escorte sont les esprits*. J'ai cru que des divers sens qu'a la lettre ki, aucun ne convenait mieux à cet endroit. J'avertis cependant que cette lettre peut encore signifier, air, vapeur, humeur, matière, &c.

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : Chaque saison de l'année a son pouls propre.

Dans la première & seconde lune, temps du règne du bois, le pouls du foie, qui répond au bois, est *hien*, c'est-à-dire, à un mouvement de trémulations longues, tel à peu près qu'est celui des cordes de l'instrument nommé *tçeng*¹.

Dans la quatrième & cinquième lune, le pouls du cœur, qui répond au feu, est comme regorgeant, *hong*.

Quant à l'estomac, qui répond à la terre, son pouls à la fin de chaque saison (à la troisième, sixième, neuvième & douzième lune), doit avoir une lenteur modérée *ouan*. A la septième & huitième lune, qui est le règne du métal, le pouls du poumon, qui y répond, est délié, *sié* ; superficiel, *feou* ; court, *toan* ; & aigre, *sæ*.

p.386 A la dixième & onzième lune, c'est le règne de l'eau. Le pouls des reins, qui y répond, est profond, *tchin*, & délié, *sié*.

Voilà la situation ordinaire du pouls par rapport aux différentes saisons dans un sujet sain. Si le pouls que nous venons d'assigner à chacune de ces cinq parties nobles par rapport aux différentes saisons de l'année, se trouve changé en son contraire, la vie est dès lors en danger.

Commentaire. C'est-à-dire, si le pouls du cœur se trouve profond & délié, *tchin* & *sié* ; celui du foie court & aigre, *toan* & *sæ* ; celui des reins lent, *ouan* ; celui des poumons regorgeant, *hong* ; & celui de l'estomac long & tremblant, *tchang* & *hien*.

TEXTE : Si l'altération est telle, que l'enfant soit soutenu par sa mère, le mal n'est pas grand.

Commentaire. Par exemple, si le pouls du cœur est lent, *ouan* ; celui de l'estomac enflé & regorgeant, *hong* ; celui des poumons profond, *tchin*.

TEXTE : Mais si la mère charge l'enfant, la maladie sera longue.

Commentaire. Par exemple, si les reins communiquent leur mal au

¹ Il a treize cordes.

Description de l'empire de la Chine

foie, ou si le foie communique son mal au cœur.

Notes. Le commentateur paraît ici s'exprimer peu exactement : mais on le traduit comme il est.

TEXTE : Enfin, quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, il y a aussi des règles pour juger si le mal est mortel ou non.

Commentaire. Par exemple, que le cœur ait le pouls du poumon, c'est le mari qui a le pouls de la femme.

TEXTE : dans le printemps avoir le pouls du poumon, cela est mortel. Pour le pouls du cœur, passe ; car le cœur est le fils du foie, qui a les reins pour mère, & l'estomac pour épouse.

Commentaire. Le bois, le feu, la terre, le métal, l'eau. Voilà l'ordre de la génération de ces cinq éléments : la terre, le bois, l'eau, le feu, le métal. Dans cet ordre ils se détruisent. Des cinq *tsang* ou parties nobles ci-dessus marquées, le poumon répond au métal. Le métal détruit le bois. Ainsi dans le printemps, qui répond au bois, avoir le pouls du poumon, cela est mortel.

TEXTE : Au printemps avoir le pouls de l'estomac, en hiver le pouls du cœur, en été celui du poumon, en automne celui du foie ; tout cela est fort mauvais.

Voilà ce qui regarde les différents pouls propres des différentes saisons, eu égard à l'ordre de génération ou d'opposition des cinq éléments.

Commentaire. Il est dit dans un endroit de ce p.³⁸⁷ livre, que quand au printemps on a le pouls de la fin des quatre saisons, autrement dit le pouls de l'estomac, qui répond à la terre, la maladie communément n'est pas dangereuse, & se guérit assez souvent sans remèdes.

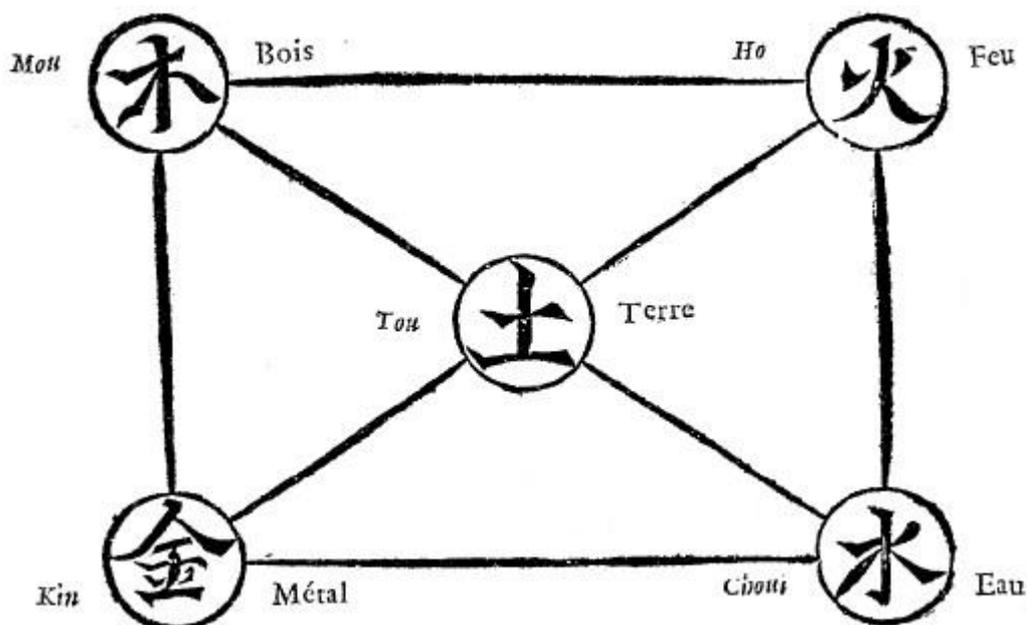
Ici l'on dit, qu'au printemps avoir le pouls de l'estomac, cela est mortel. Comment ces deux choses s'accordent-elles ? Le voici. Par exemple, quand dans le printemps le pouls du foie est en même temps lent & trémuleux, *ouan* & *hien*, quoiqu'il ait la lenteur *ouan*, propre du pouls de l'estomac ; s'il conserve la trémulation qui lui est propre, l'altération n'est pas grande ; mais s'il venait à perdre la trémulation, & qu'il n'eût

Description de l'empire de la Chine

plus que la lenteur propre du pouls de l'estomac qui répond à la terre, le mal alors serait dangereux.

La terre, quand elle domine, engendre le métal. Or le métal détruit le bois qui répond au foie & au printemps. Voilà la solution de la difficulté proposée, & le sens de l'endroit, où le texte dit : Quand le mari & la femme ne se tiennent pas dans l'ordre, &c. Appliquez cela aux pouls propres des autres.

Voici une table des cinq éléments dont on parle.



Notes. S'agit-il des saisons de l'année ? Les Chinois font répondre le printemps, du moins les deux premiers mois, au bois ; les deux premiers mois de l'été au feu ; ceux de l'automne au métal ; & ceux de l'hiver à l'eau. A la terre, qui est au milieu, comme tenant un peu de tout, ils font répondre le dernier mois de chaque saison.

S'agit-il des parties nobles du corps humain ? Les médecins font aussi l'application à cette table, & font répondre le foie au bois, le cœur au feu, le poumon au métal, les reins à l'eau, & l'estomac à la terre, y trouvant une analogie telle quelle.

S'agit-il des cinq planètes ? Saturne, s'appelle l'étoile, ou la planète de la terre ; Jupiter, la planète du bois ; Mars, la planète du feu ; Vénus, la planète du métal ; & Mercure, la planète de l'eau.

Est-ce ces cinq éléments qui ont donné les noms aux cinq planètes ?

Description de l'empire de la Chine

Est-ce sur le nombre des planètes qu'on a déterminé ces cinq éléments ?

C'est ce que je ne puis dire.

TEXTE : Il faut bien prendre garde à ne pas ^{p.388} confondre différentes espèces de pouls, qui ont entre eux quelque ressemblance. Par exemple, le pouls que nous appelons *hien*, & celui que nous nommons *kin* ; le pouls *sæ*, & le pouls *ouei* ; le pouls *feou*, & le pouls *kong* ; le pouls *hong*, & le pouls *ché*, ont entre eux quelque rapport. Cependant leurs indications sont très différentes, & souvent contraires. Le pouls nommé *tchin*, & le pouls nommé *fou*, vont au même but par divers chemins. Pour ce qui est des deux pouls *siu* & *yo*, ils ont assez de rapport, même en leurs indications.

Notes. L'explication de ces divers noms viendra dans la suite du texte, & plus d'une fois. Cependant comme la bonne méthode demande qu'on explique d'abord tous les termes qu'on emploie pour suppléer au défaut du compilateur, je vais expliquer ces espèces de pouls dont on vient de parler.

- Le pouls s'appelle *hien*, quand il a un mouvement de trémulation longue, à peu près comme celui des cordes de l'instrument *tçeng*.
- Le pouls s'appelle *kin*, quand il a un mouvement de trémulation courte & serrée, comme celui des cordes de l'instrument nommé *kin*.
- Le pouls se nomme *sæ*, aigre ou âpre, quand la sensation qu'il fait sous le doigt, a du rapport au mouvement d'un couteau, qui racle un bambou.
- Le pouls se nomme *ouei* petit, quand il est en effet petit, à peu près comme un fil de soie.
- Le pouls se nomme *feou* superficiel, surnageant, quand en posant simplement le doigt sans peser, il est sensible, & qu'il disparaît lorsqu'on appuie.
- Le pouls est *kong*, quand on le sent sous le doigt, tel à peu près qu'un trou de flûte, laissant une espèce de vide au milieu des deux extrémités sensibles.

Description de l'empire de la Chine

- *hong* signifie regorgeant, & *ché* signifie plein. *Tchin* signifie enfoncé, profond ; *fou*, fuyant en bas & se cachant. *Siu*, c'est quand il fait sur le doigt à peu près la sensation qu'y ferait une goutte d'eau. *Yo*, c'est faible.

TEXTE : Il faut donc s'appliquer à bien connaître les propriétés des pouls, savoir en tirer à propos des conclusions ; après quoi, moyennant une suffisante connaissance des drogues, on peut se mêler de médecine.

Le pouls du carpe est-il *kié* prompt ? A coup sûr il y a mal de tête ; s'il est *hien* trémuleux long, c'est cardialgie ¹ ; s'il est *kin* trémuleux court, c'est colique ; s'il est *ouan* lent modérément, la peau est comme endormie ; s'il est *ouei* petit, la poitrine a souffert du froid ; s'il est *sou*, très précipité, il y a du feu à l'orifice de l'estomac ; s'il est *hoa*, glissant, le sang abonde, s'il est *sæ* aigre, les esprits manquent. Quand il est *hong* regorgeant, la poitrine & les côtés sont comme trop pleins, & le malade y sent oppression. Enfin, quand le pouls du carpe est *tchin* profond, enfoncé, on sent de la douleur au dos.

Quand précisément à la jointure du carpe avec le cubitus, le pouls se trouve *feou* superficiel, & *ouan*, modérément lent, il y a dégoût, perte d'appétit.

S'il est *kin* trémuleux court, il y a oppression & plénitude de matières flatueuses, ce qui est difficile à bien guérir.

Si ce pouls est *yo* faible, & *sou* précipité, il y a du feu dans l'estomac.

S'il est trémuleux long *hien*, & *hoa* glissant, l'estomac a souffert du froid.

S'il est *ouei* petit, le cœur est comme oppressé de plénitude.

S'il est *tchin* profond, enfoncé, on sent pesanteur & douleur sourde à la région du diaphragme, & cela vient de _{p.389} plénitude, au lieu que si

¹ Douleur qui se sent vers l'orifice supérieur de l'estomac, avec palpitation de cœur, envie de vomir, &c.

Description de l'empire de la Chine

ce pouls est *siu* mol & comme mouillé, quoiqu'il y ait enflure dans les parties inférieures, comme depuis les reins jusqu'aux pieds, cela vient d'inanition & d'épuisement. Il faut au plus tôt songer à dissiper ces humeurs aqueuses.

Enfin si ce pouls de la jointure est *fou*, fuyant en bas, & se cachant, il y a embarras à l'orifice de l'estomac ; il ne faut à cela qu'une purgation.

Quant au pouls de l'extrémité du cubitus, s'il est *hoa* glissant, & que ce soit une femme, il est clair que ses mois ne sont pas réglés ; si c'est un homme, les digestions se font imparfaitement dans les dernières voies.

S'il est *fou* fuyant en bas, les digestions se font imparfaitement dans les premières voies.

S'il est *ouei* petit, il y a violente colique.

S'il est *yo* faible, & *ouan* modérément lent, il y a excès de feu dans le ventricule, & embarras à l'orifice de l'estomac.

S'il est *tchi* paresseux, très lent, le *tsiao* ou foyer inférieur, & l'estomac ont souffert du froid ; il y a nausée & quelquefois vomissement.

S'il est *sæ* aigre, il y a tension au ventre & quelquefois au scrotum.

S'il est tantôt *hien*, trémuleux long, tantôt *kin* trémuleux court, la douleur est dans le ventre même.

S'il est *tchin* profond, le mal est aux reins.

Enfin, s'il est *siu* mol, & comme mouillé, *sou* précipité, *feou* superficiel, ou bien *kong* vide au milieu, comme un tronc de flûte, les urines sont rouges & acres. Examinant ainsi tout avec exactitude, il est difficile que rien échappe.

Notes. Les Chinois distinguent dans le corps, ou dans ce que nous appelons tronc, trois *tsiao*, ou comme trois foyers de la chaleur naturelle. Le commentaire en parlera dans la suite.

Le texte exposant en cet endroit les divers pouls qui se peuvent trouver, soit au carpe, soit à la jointure du carpe avec le cubitus, soit à

Description de l'empire de la Chine

l'extrémité du cubitus, & spécifiant leurs indications, ne fait point la distinction qu'il fait en d'autres endroits entre la main gauche & la main droite ; mais seulement la distinction des trois différents endroits où le pouls se tâte à chaque main.

Il faut supposer que, suivant son idée, la distinction de droite ou de gauche, qui est importante en tant d'autres occasions, ne fait rien par rapport aux indications ci-dessus marquées.

TEXTE : Quand on tâte le pouls d'une femme à l'extrémité du cubitus, & qu'on l'y trouve continument *hoa*, glissant, on peut assurer qu'elle est grosse.

Si c'est à cet endroit de la main droite que vous tâtez le pouls, & que vous l'y trouviez en même temps *hong*, regorgeant, elle est grosse d'une fille.

Si c'est à main gauche que cela se trouve, elle est grosse d'un garçon.

Si le pouls se trouve en même temps tel aux deux bras, la femme est grosse de deux enfants. Qui sait user de cette méthode, ne s'y trompe point.

Pour connaître si un malade relèvera de sa maladie, il faut examiner avec grand soin le mouvement & les morules du pouls.

Si dans son mouvement il est dur & coupant, & en même temps fort vite, comme si ces battements étaient autant de coups d'une flèche ou d'une pierre réitérés avec promptitude ; s'il est au contraire tout à fait lâche, à peu près comme une corde qui se file ; s'il est picotant comme le bec d'un oiseau, & que tout à coup ce mouvement s'interrompe ; s'il est rare & semblable à ces gouttes d'eau, qui tombent quelquefois par quelque fente : de sorte qu'il semble pendant du temps n'être plus, puis il recommence ; s'il est embarrassé, à peu près comme une grenouille en certaines herbes : de sorte qu'il semble ^{p.390} ne pouvoir ni avancer ni reculer : s'il est frétilant, comme un poisson qui se plonge à chaque moment, puis remonte quelquefois assez lentement pour qu'on le croie tenir par la queue, & cependant il s'échappe. Hélas ! le meilleur

Description de l'empire de la Chine

de tous ces pouls ne vaut rien : le médecin eût-il la pierre philosophale, tel malade ne relèvera pas de sa maladie ; il faut se résoudre à mourir.

Mais il y a certaines maladies où le malade, sans avoir les pouls que nous venons de marquer, a l'entendement troublé, perd la parole, ou n'a plus qu'un filet de voix. Quelquefois même on ne peut plus découvrir aucun mouvement du pouls au carpe ni à la jointure. Si cependant à l'extrémité du cubitus le pouls est encore sensible ; si ses battements & ses morules ont à peu près la même étendue, & que ce mouvement soit continu pendant du temps sans changement irrégulier, quoique le malade paraisse aux abois, il n'en mourra pas ; du moins un bon médecin peut le sauver. C'est le sens d'un ancien texte qui dit : L'arbre est sans feuilles ; mais sa racine vit encore.

*

Manière de tâter le pouls

A gauche, le cœur, les intestins grêles, le foie, le fiel, le rein gauche. A droite, le poumon, les intestins gros, l'orifice de l'estomac & le ventricule, le rein droit.

Commentaire. Le pouls du carpe de la main gauche indique ce qui regarde le cœur & les intestins grêles ; le pouls de la jointure du même côté indique ce qui regarde le foie & le fiel : le pouls de l'extrémité du cubitus du même côté indique ce qui regarde le rein gauche & la vessie. Car si le texte n'a pas exprimé la vessie, c'est que cela n'accommodait pas le vers.

Notes. J'avertis que non seulement cet endroit, mais presque tout le livre est en vers. Ce n'est proprement qu'un recueil mal digéré de chansons en vers techniques.

TEXTE : A droite (au carpe) le poumon, les intestins gros ; (à la jointure) l'orifice de l'estomac & le ventricule ; (à l'extrémité du cubitus) le rein droit.

Commentaire. Il faut ajouter au rein droit, les trois *tsiao* ou foyers ; si le texte l'a omis, c'est que cela n'accommodait pas le vers.

Description de l'empire de la Chine

Notes. On verra ci-après ce que c'est que les trois *tsiao*.

TEXTE : Suivez cela en examinant les maladies, même des femmes. A cela près que dans les femmes le pouls du cubitus en sa situation naturelle & saine, est le contraire de celui des hommes.

Commentaire. Il est fort dans les femmes, & faible dans les hommes : s'il se trouve autrement, c'est maladie.

TEXTE : Il faut de l'attention & de l'exactitude à examiner & à suivre chacun de ces pouls. Il faut que le médecin soit lui-même tranquille & sain. Pour la situation de sa main, elle dépend de la ^{p.391} situation où est celle du malade. Si celui-ci a la main tellement posée que le dos paraisse, & non le dedans, il faut que le médecin renverse la sienne.

De ces trois pouls, résultent neuf *heou*. Il faut être stylé à les bien distinguer sous les doigts, & à s'imprimer en même temps chacun dans l'esprit aussi distinctement qu'un cachet.

Commentaire. Le carpe, la jointure, l'extrémité du cubitus, trois endroits où le pouls se tâte, y appliquant les trois plus longs doigts. Voilà ce qu'on appelle les trois *pou*.

Dans chacun de ces endroits, le pouls est ou très superficiel, ou très enfoncé, ou entre deux, trois fois trois font neuf. Voilà ce que le texte appelle ici les neuf *heou*.

TEXTE : La fonction des gros intestins & des poumons, tend à faire marcher, conduire, & évacuer. La fonction du cœur & des intestins grêles, tend à recevoir, contenir, & améliorer.

Commentaire. Les gros intestins poussent & évacuent les matières grossières & impures. Pour le poumon il ne pousse ni n'évacue ; mais comme les gros intestins sont de son ressort, & lui sont comme soumis, c'est pour cela que le texte les joint ensemble.

Notes. Il est vrai, comme dit ici le commentaire, que, suivant la médecine chinoise, le poumon & les intestins gros sympathisent, aussi bien que le cœur & les intestins grêles. Mais je trouve que le commentaire a tort de dire tout crûment que ce rapport ou cette subordination est l'unique raison

Description de l'empire de la Chine

pourquoi le texte fait ici mention du poumon, quoiqu'il ne pousse, ni n'évacue. Le poumon ne tend-il pas à faire marcher le sang, & à évacuer les phlegmes & autres matières ?

Le commentaire est encore moins supportable sur ce qu'il dit du cœur & des intestins grêles. Le texte peut avoir ce sens, savoir que la fonction des intestins grêles est de recevoir les aliments pour les digérer & les tourner en chile ; la fonction du cœur de recevoir ce chile, de le perfectionner, & d'en former le sang.

TEXTE : La fonction de l'orifice de l'estomac & du ventricule, qui sont contigus l'un à l'autre, est de s'aider mutuellement à l'administration des cinq grains, c'est-à-dire, des aliments. La fonction des reins & de la vessie, est de filtrer, & d'évacuer les matières liquides.

Pour ce qu'on appelle les trois *tsiao*, ou les trois foyers, ce ne sont point des viscères sensibles & distincts. On assigne leur situation par rapport aux autres parties auxquelles ils répondent.

Commentaire. On distingue trois *tsiao* : le supérieur, celui du milieu, l'inférieur.

Le supérieur est à la région du cœur ; son principal effet est de retenir & de resserrer : sans lui, le cœur, le poumon, gouverneraient ils le sang & les esprits ? Ou bien, gouverneraient-ils le sang & l'air ? car le caractère souffre ces deux sens.

Celui du milieu est à la région du sternum. Il ne retient, ni ne pousse ; son effet est de cuire. Sans lui, comment l'estomac pourrait-il digérer les aliments ?

L'inférieur est à la région du nombril, un pouce plus bas. Son effet est de séparer & pousser : sans lui, comment le ^{p.392} foie & les reins pourraient-ils filtrer & séparer les liqueurs comme ils font ?

TEXTE : Le foie & le fiel servent tous deux aux filtrations des humeurs. Ils ont beaucoup de communication avec les yeux, qui dépendent considérablement de ces viscères. Un homme éclairé, qui aura bien pénétré la situation naturelle, la juste température, & le rapport des cinq parties nobles, aura beaucoup de facilité à connaître

Description de l'empire de la Chine

les maladies.

Il y a un os qui s'élève à la jointure du bras avec le poignet : c'est là qu'il faut tâter le pouls qu'on appelle de la porte, ou de la jointure : devant cette jointure est ce qu'on nomme l'embouchure d'un pouce, *tsun keou* (le carpe). Derrière la même jointure est ce qu'on appelle le cubitus, *tché*. Le carpe est censé *yang*, le cubitus *yn*, en langage de médecine.

En tâtant le pouls à ces trois endroits, il faut de l'attention & de l'exactitude à bien placer les doigts justement où il faut, sur le vaisseau.

Notes. *Tché* signifie l'os qui va depuis le poignet jusqu'au coude. Cette même lettre en ce même mot signifie aussi un pied ou une coudée. C'est que l'un était la mesure de l'autre.

Le carpe s'appelle *tsun keou*, qui signifie embouchure, ou passage d'un pouce d'étendue, parce qu'il a la dixième partie du cubitus, & qu'on appelle un pouce la dixième partie d'un pied ou d'une coudée. Ceci est tiré des Chinois mêmes.

Yang & *yn* sont deux termes applicables & appliqués par les Chinois dans presque toute distinction de deux choses, dont l'une cède à l'autre par quelque endroit ; par exemple, en perfection, en rang, &c.

TEXTE : Si vous découvrez à l'*yang* (au pouls du carpe), ce qu'on appelle *hien* (un mouvement de trémulation longue, comme dans les cordes de l'instrument *tçeng*), soyez assuré qu'il y a douleur de tête.

Si vous trouvez ce même mouvement à l'*yn* (au pouls de l'extrémité du cubitus), il y a douleur de ventre.

Si l'*yang* est précipité, il y a envie de vomir, & douleur de tête.

Si l'*yn* alors est fort petit & fort délié, il y a un mouvement d'entrailles & diarrhée.

Si l'*yang* est plein, vous remarquerez le visage rouge & bouffi.

Si l'*yn* en même temps est petit & délié, il y aura de ces sueurs malignes, qu'on dit venir à la dérobee, & commencement de phtisie.

Description de l'empire de la Chine

Quand l'*yang* est plein, fort & glissant, il y a de l'embarras à la langue.

Si l'*yn* est alors précipité, il y a du feu dans l'estomac, & l'haleine sent mauvais.

Quand vous trouvez l'*yang* petit, superficiel, & faible, le cœur manque de chaleur.

Si en même temps l'*yn* est glissant, les aliments se digèrent mal, l'estomac est incommodé.

Devant & derrière la jointure par cette simple distinction d'*yn* & d'*yang*, chercher ainsi les différentes indications du pouls, c'est une assez bonne méthode.

Notes. Le commentaire donne à ces trois lignes un sens différent de celui que porte la traduction. Il prétend qu'il faut considérer ensemble le devant & le derrière de la jointure indiqués par *yang* & *yn*, & voir si cet *yang* & cet *yn* sont tous deux *yang*, ou tous deux *yn* ; & il entend par ce second *yang*, un pouls ^{p.393} superficiel haut ; & par ce second *yn*, un pouls enfoncé profond ; si les deux sont *yang* : c'est-à-dire, si au carpe ou à l'extrémité du cubitus le pouls est élevé superficiel, la source du mal est dans ce qu'on appelle *piao*, l'extérieur, la peau, les chairs, &c : si au contraire les deux sont *yn* : c'est-à-dire, si au carpe & à l'extrémité du cubitus le pouls est enfoncé profond, le mal est dans ce qu'on appelle *li* (dans les cinq parties nobles, &c).

Si ce que dit ce commentateur est vrai ou non, je n'en sais rien. Mais le texte ici n'a point ces deux sortes d'*yn* & d'*yang* compliqués : il n'y est parlé ni de *piao*, ni de *li*, ni de superficiel, ni de profond ; & ces lignes m'ont paru n'être qu'une conclusion générale de ce qui précède. C'est pour cela que j'ai omis le mot *ainsi*, auquel mot près j'ai traduit le texte comme il est.

TEXTE : Quand le pouls est naturel, & que la santé est parfaite, dans l'espace d'une respiration, qui contient l'inspiration & l'expiration, il y a quatre battements ; un battement de plus n'indique rien de mal : mais s'il en manque un, c'est défaut de chaleur naturelle ; & s'il en manque deux, cela est mauvais.

Description de l'empire de la Chine

Si dans le même espace il y a six battements, la chaleur excède : s'il y en a sept, l'excès est considérable ; & s'il y en a jusqu'à huit, le danger est fort grand : s'il y en a davantage, le malade expire.

Si dans l'espace d'une respiration le pouls ne bat qu'une fois, la maladie est dès lors considérable & dangereuse. Mais c'est bien pis, quand il ne bat qu'une fois dans l'espace de deux respirations, la mort est prochaine.

Trop de battement vient d'excès de chaleur, & trop peu vient d'excès de froid. C'est une tradition constante de tout temps. Les divers degrés en sont marqués dans le livre des quatre-vingt-une difficultés.

Au printemps, la trémulation longue, *hien* ; en été, regorgement, *hong* ; en automne, mollesse de poil ou de plume ; en hiver, dureté de pierre. Il faut encore subdiviser ces saisons en *tsie ki*.

Commentaire. Par la lettre *tsie* l'on entend ici les subdivisions qu'on fait des quatre saisons. Chaque saison a six *tsie*. Par la lettre *ki*, l'on entend les différentes températures de l'air.

TEXTE : Un mouvement doux & un peu lent, à peu près comme celui des branches d'un beau saule, qu'un petit zéphire agite au printemps. Voilà ce qui est propre du pouls qu'on appelle de l'estomac, qui répond à la fin de chaque saison. Toutes subtiles que sont ces distinctions, le médecin appliqué non seulement les apercevra, mais viendra enfin à bout de n'en oublier aucune.

*

Exposition des pouls nommés les sept *piao*

Notes. (C'est-à-dire, les sept externes,) parce qu'ils sont en effet plus externes ou plus sensibles que les autres, dont on parlera ci-après.

TEXTE : *feou*, c'est quand posant simplement le doigt, sans appuyer on sent le pouls, & qu'il fait à peu près la sensation que ferait une feuille d'oignonnet.

Notes. Je l'appelle en français superficiel. p.394

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : *kong*, c'est quand on y distingue comme deux extrémités, & comme un vide au milieu.

Notes. Comme si on posait le doigt sur un trou de flûte ; cette comparaison est tirée des Chinois.

TEXTE : *hou*, c'est comme quand on touche, ou qu'on remue des perles. Elles vont & viennent assez vite, étant polies & glissantes.

Notes. C'est ce que j'appelle en français pouls glissant.

TEXTE : *ché*, c'est comme une propriété du *feou* superficiel, & comme si la feuille d'oignonnet était solide & pleine en dedans.

Notes. J'appelle en français ce pouls plein.

TEXTE : *hien*, c'est comme les cordes du *tçeng*.

Notes. J'appelle ce pouls trémuleux long.

TEXTE : *kin*, c'est comme les cordes de l'instrument *kin*.

Notes. Je l'appelle trémuleux court.

TEXTE : *hong*, c'est quand le pouls s'élève le plus, & que les battements en sont forts.

Note. Je l'appelle regorgeant : la lettre chinoise a ce sens.

TEXTE : Voilà les sept *piao* qui sont *yang*, & comme le bon côté d'une étoffe par rapport aux huit suivants nommés *li*, qui en sont comme le revers, & par conséquent *yn*.

*

Exposition des pouls nommés les huit *li*

Notes. C'est-à-dire, les internes, parce qu'ils sont en effet plus internes & moins sensibles que les sept qu'on a exposés ci-dessus.

TEXTE : *tchin*, c'est quand pour trouver le pouls, il faut appuyer ferme.

Description de l'empire de la Chine

Notes. Je l'appelle profond, ou enfoncé.

TEXTE : *ouei*, c'est quand sous le doigt on le sent petit comme un fil.

Notes. Je l'appelle petit.

TEXTE : *ouan*, c'est quand il est d'une lenteur modérée.

sæ, c'est quand les battements font une impression qui a du rapport à celle d'un couteau qui racle un bambou. p.395

Notes. Je l'appelle aigre. La lettre chinoise signifie proprement âpre.

TEXTE : *tchi*, c'est quand il vient très lentement, & comme en cachette.

Notes. Je l'appelle paresseux ou tardif.

TEXTE : *fou*, c'est quand il fuit, pour ainsi dire en bas, & qu'il est comme caché sous les os : en sorte qu'il faut peser fortement pour le découvrir, & qu'alors il est encore bien peu marqué.

Notes. Je l'appelle fuyant en bas. La lettre chinoise signifie se baisser.

TEXTE : *siu*, c'est quand il fait la sensation que ferait une goutte d'eau qu'on toucherait.

Notes. Je l'appelle mol, & comme fluide.

TEXTE : *yo*, c'est quand en appuyant médiocrement on le sent, mais d'une manière qui est peu marquée, & qui fait à peu près la sensation d'une étoffe usée qu'on toucherait, & qu'appuyant un peu plus ferme, on ne le sent plus.

*

Exposition des pouls dit les neuf *tao*, ou les neuf manières

TEXTE : *tchang*, c'est quand on le sent comme un bâton, ou le manche d'une lance.

Notes. Je l'appelle long ; c'est le sens de la lettre.

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : *toan*, c'est quand on le sent comme un point presque indivisible.

Notes. Je l'appelle court, c'est le sens de la lettre.

TEXTE : *hiu*, c'est toutes les fois que posant amplement & légèrement le doigt, on ne découvre point le pouls.

Notes. La lettre *hiu* signifie vide ; je le nomme ainsi.

TEXTE : *tsou*, c'est quand on le sent serré, & passant avec peine, surtout au carpe.

kié, c'est quand étant d'ailleurs un peu lent, on trouve qu'il semble comme s'arrêter quelquefois.

Notes. Je le nomme embarrassé.

TEXTE : *tai*, c'est quand on trouve que tout à coup il s'arrête, & a de la peine à revenir.

Notes. Ailleurs on explique différemment ce *tai*.

TEXTE : *sié*, c'est quand il est très fin, très ^{p.396} délié, & se sent comme un simple cheveu.

Notes. Je le nomme délié.

TEXTE : *tong*, c'est quand la sensation qu'il fait, a rapport à celle que font des pierres qu'on touche dans l'eau.

Notes. Je le nomme mobile ; c'est la signification de la lettre *tong*.

TEXTE : *ké*, c'est quand on le sent comme on sentirait la peau d'un tambour ferme & unie.

Notes. Ailleurs ce pouls s'appelle dur, & je le nomme ainsi.

TEXTE : Il faut bien distinguer ces neuf façons, & ce n'est pas chose fort aisée.

Notes. On m'a assuré qu'aujourd'hui presque aucun médecin chinois

Description de l'empire de la Chine

n'examine ces neuf manières, ils se bornent aux sept pouls, nommés *piao*, & aux huit, nommés *li* ; encore y en a-t-il beaucoup qui y renoncent, se contentant de juger comme ils peuvent, de la maladie, par l'élévation ou la profondeur du pouls & par sa lenteur ou sa vitesse.

Dans la suite de ce livre, on revient à l'explication de tous ces pouls, & on donne à quelques-uns un autre nom qu'ils n'ont pas ici, & une explication différente pour les termes, quoiqu'à peu près la même pour le sens. Ces différences & ces redites peuvent seulement faire juger que ce livre n'est point d'une seule main, mais une pure compilation.

*

Indications de ces divers pouls

TEXTE : Le superficiel *feou* indique ventosités. Le *kong*, qui a deux extrémités sensibles, & comme un vide au milieu, indique défaut de sang.

Notes. Le texte n'exprime point si c'est défaut ou trop de sang. C'est d'après le commentaire que je le détermine en traduisant.

TEXTE : Le glissant *hoa* indique abondance de phlegmes.

Le plein *ché* indique chaleur.

Le trémuleux long *hien* lassitude.

Le trémuleux court *kin* douleur aiguë.

Le regorgeant *hong* trop de chaud.

Le petit *ouei* trop de froid ; l'un & l'autre indique obstruction dans le bas ventre.

Le profond *tchin* indique douleur qui vient d'air intercepté, ou bien qui vient de l'interruption du cours des esprits. Le chinois souffre ces deux sens.

Le pouls lent *ouan* quand il ne le doit pas être, indique espèce de rhumatisme sur la poitrine.

Le pouls aigre *sæ* indique stérilité ou disposition à cela, tant dans les hommes que dans les femmes.

Description de l'empire de la Chine

Le paresseux *tchi* marque défaut de chaleur interne.

Le fuyant en bas *fou* indique obstruction considérable, qui ferme, pour ainsi dire, les passages au sang.

Le mol ou fluide *siu* indique sueurs spontanées, & disposition à la phtisie.

Le faible *yo* marque un grand épuisement & des douleurs sourdes, comme dans les os.

Le long *tchang* indique que les ^{p.397} esprits sont en bonne quantité & en bon ordre.

Le court *toan* indique qu'ils manquent, ou sont troublés.

Quand le pouls est délié comme un cheveu, c'est signe que les esprits manquent.

Quand il est *tai* changeant, ils sont en désordre.

Le pouls embarrassé, serré, & comme à l'étroit *tsou* indique chaleur excessive.

Le pouls étant vide *hiu*, suivent ordinairement de grandes pertes de sang. Il est accompagné de vaines frayeurs & de mouvements convulsifs.

Le précipité *fou* (on ne l'a point mis ci-devant dans les neuf manières) indique des inquiétudes d'un autre genre, & délire ; dès lors la maladie est considérable & dangereuse.

Le pouls dur *ké* indique perte de semence dans les hommes, & perte de sang dans les femmes.

Notes. On omet dans ces indications le pouls embarrassé *kié*, & le mobile *tong* ; je ne sais pourquoi.

Commentaire. Quand un malade a le pouls long *tchang*, surtout s'il est en même temps un peu lent, la maladie est communément facile à guérir ; au contraire, dans presque toutes les maladies, le pouls court, *toan*, indique du danger, & de la difficulté à bien guérir.

*

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : La ressemblance & différence des divers pouls.

Le pouls superficiel *feou* ressemble au pouls nommé *kong* ; à cela près que celui-ci est comme vide par le milieu, celui-là non. Le superficiel *feou* a aussi de la ressemblance avec le regorgeant *hong*. Ils diffèrent par le plus ou le moins de force ; le regorgeant en a beaucoup, le superficiel assez peu. Le superficiel *feou* a quelque espèce de rapport même avec le pouls vide *hiu*, en ce que l'un & l'autre font sur le doigt une sensation légère ; mais cela vient de causes bien différentes, c'est manque de force dans le pouls vide, au lieu que dans le superficiel, cela vient de ce qu'on n'appuie pas, le pouls étant essentiellement tel, qu'en posant le doigt sans presser, on le sent, & qu'il disparaît, si l'on le presse.

Le pouls glissant *hoa*, & le mobile *tong*, ont un rapport tel à peu près qu'en ont des perles qu'on remue dans un vase, & des pierres qu'on remue dans l'eau. L'un est plus distinct que l'autre. Le glissant *hoa*, a aussi du rapport avec le précipité *sou* ; mais le précipité *sou*, a plus de battements dans le même espace d'une respiration.

Le plein *ché* ressemble assez au dur *kié*, mais le dur ne change point, soit qu'on appuie plus ou moins : au lieu que le plein devient plus fort & plus long, si l'on appuie le doigt plus ferme.

Le trémuleux long *hien* & le trémuleux court ont du rapport. Celui-ci exprime le caractère essentiel de trémulation qui leur est commun : celui-là exprime son état de plus grande force.

Le regorgeant *hong*, & le grand ou fort *ta* se ressemblent entièrement ; mais le regorgeant *hong*, quoiqu'on appuie ferme, conserve toujours sa force, ce qui n'arrive pas toutes les fois que le pouls est fort *ta*.

Le petit *ouei* & l'aigre *sæ*, ont quelque rapport, mais l'aigre est plus court & plus paresseux que le petit ; *sié* le délié ou le fin, est proprement le petit *ouei* devenu fin comme un petit poil ou duvet.

Le profond *tchin*, & le fuyant *fou*, ont grand rapport. Le dernier a plus de profondeur, ou plus de difficulté à se découvrir.

Description de l'empire de la Chine

Le lent *ouan* & le paresseux *tchi* diffèrent seulement en ce que le premier ^{p.398} a une lenteur modérée en comparaison de l'autre. Le paresseux *tchi* & l'aigre *sæ*, ont de la ressemblance : mais le paresseux *tchi* dans l'espace d'une respiration, n'a que trois battements : au lieu que l'aigre *sæ*, a aussi le quatrième, quoiqu'un peu embarrassé.

Le faible *yo* & le mollasse *siu* se ressemblent fort. Ce dernier est mince, mol, & comme mouillé. Le premier n'a que ce qu'il faut pour être encore senti sous le doigt.

Les trois pouls ci-dessus nommés *kié*, *tsou*, *tai*, l'embrouillé, le serré, le changeant, dans la ressemblance qu'ils ont, ont aussi leur différence. La voici. Le premier a une juste lenteur, au lieu que le second est précipité. Le second a des morules peu réglées ; celles du troisième le sont. Le pouls éparpillé *san*, ressemble au pouls nommé *ta*, le grand. La différence est que le premier est plus lâche, plus lent, & tout au dehors ; au lieu que le second a même en dedans quelque consistance.

Notes. L'exposition des pouls qui est ci-dessus, n'a point le pouls nommé *san*, l'éparpillé. Il me paraît clair que ces chansons sont de différents auteurs.

*

TEXTE : Sept avis au médecin qui doit tâter le pouls.

- 1° Il faut qu'il soit dans une disposition d'esprit tranquille.
- 2° Qu'il ait toute l'application possible, éloignant jusqu'à la moindre distraction.
- 3° Que quant au corps, il soit aussi dans un état de tranquillité, en sorte qu'il sente sa respiration libre & réglée.
- 4° Qu'ensuite posant doucement les doigts, & touchant légèrement la peau aux endroits susdits, il examine ce qui regarde les six *fou*.
- 5° Cela fait, qu'il appuie davantage, pressant médiocrement les chairs sous les doigts, pour examiner comment va ce pouls qu'on

Description de l'empire de la Chine

appelle le pouls de l'estomac, dont la situation, dit le commentaire, doit répondre à la température modérée des quatre saisons.

6° Qu'il appuie ensuite assez fort, pour sentir les os, & qu'il examine ce qui regarde les cinq *tsang*.

7° Qu'il examine la vitesse & la lenteur du pouls, & si le nombre de ses battements est plus ou moins grand qu'il ne doit l'être dans l'espace d'une respiration.

Notes. Les cinq *tsang* sont le cœur, le foie, l'orifice de l'estomac, les poumons, les reins. Les six *fou* sont les intestins grêles, la vésicule du fiel, le ventricule, les gros intestins, la vessie, & ce qu'on appelle les trois *tsiao*, les trois foyers, ou les trois étuves.

*

TEXTE : Sept sortes de pouls qui indiquent danger de mort.

Quand sous les doigts on sent le pouls bouillonnant sans règle, comme l'eau sur un grand feu : si c'est le matin qu'on tâte le pouls, on peut assurer que le malade mourra le soir ; c'est-à-dire, que le malade a fort peu de temps à vivre.

La mort n'est guère moins prochaine, si l'on sent le pouls comme un poisson, dont la tête est arrêtée, & ne peut se mouvoir, mais dont la queue frétille fort & sans grande règle, la cause du mal est dans les reins.

Quand le pouls, après avoir battu précipitamment, change tout à coup, & devient tardif & fort paresseux à revenir, il y a aussi danger de mort, mais il est un peu moins pressant.

Si le pouls par la dureté de ses battements ressemble en quelque sorte à une ^{p.399} balle de pierre ou de terre sèche, poussée par une arbalète, les poumons & l'estomac manquent d'esprits, & ce n'est pas un épuisement passager ; il vient de longue main.

De même si le pouls vient comme ces gouttes d'eau qui tombent dans les maisons par quelque fente, ou par quelque petit trou qui se trouve au toit, & que dans son retour il s'éparpille & se brouille à peu

Description de l'empire de la Chine

près comme les cordons d'une corde qui s'effile, les os sont desséchés jusqu'à la moelle.

De même si le mouvement du pouls à l'extrémité du cubitus, aux deux bras, ressemble à l'allure d'une grenouille embarrassée dans les herbes, ou à celle d'un crapaud, la mort en tous ces cas est certaine.

Si le mouvement du pouls ressemble aux picotements précipités du bec d'un oiseau, il y a défaut d'esprits dans l'estomac, & l'on doit conclure que le cœur fait mal ses fonctions, & que le sang n'est pas bien conditionné.

Commentaire. Les pouls qui indiquent danger de mort ne se bornent pas à sept. Il y en a bien davantage : je vais les indiquer pour une plus ample instruction de ceux qui s'appliquent à ces matières.

- Le premier de ces pouls s'appelle *fou foe*, bouillon de marmite, ou bien *yong siuen*, source bouillante ; c'est quand le pouls semble toujours sortir au dehors, à peu près comme les bouteilles qui s'élèvent sur une liqueur bouillante. Quand le pouls d'un malade est dans cet état, il ne passera pas le jour ; il est inutile de lui donner des remèdes.
- Le second s'appelle *feou ho*, union ou continuité de flots ; c'est quand le battement postérieur empiète, pour ainsi dire, sur celui qui a précédé ; à peu près comme quand un flot gagne sur un autre, avant que le premier soit aplani.
- Le troisième s'appelle *tan che*, pierre, ou balle d'arbalète ; c'est quand le pouls sortant comme d'entre les os, vient donner ferme & sec contre les doigts.
- Le quatrième s'appelle *tchio tso*, picotement d'oiseau. C'est quand le pouls vient frapper trois ou cinq fois d'une manière dure & aiguë contre les doigts, puis cesse du temps, & revient de la même manière, à peu près comme un oiseau qui mange du grain.
- Le cinquième s'appelle *vou leou*, fente par où l'eau dégoûte dans une maison ; c'est quand après avoir cessé du temps, le pouls donne un battement faible, comme une petite goutte qui se glisse par une fente. Ce pouls & le précédent indiquent que l'estomac, le cœur, & les poumons sont très mal affectés.

Description de l'empire de la Chine

- Le sixième s'appelle *kiai so*, corde qui se défile ; c'est quand le pouls éparpillant, se brouille de telle sorte, qu'on ne le sent point revenir à aucun mouvement réglé. Alors les cinq *tsang* sont mal affectés.
- Le septième s'appelle *yu tsiang*, frétaillement de poisson ; c'est quand les battements du pouls étant la plupart superficiels, il s'y en mêle de profonds ; on le sent, puis on ne le sent plus, on ne sait ce qu'il devient ; les reins ne font plus leurs fonctions.
- Le huitième s'appelle *hia yeou*, allure de crapaud ; c'est lorsque tâtant le pouls doucement, on ne le sent point pendant du temps, parce qu'il est profond *tchin* & tout à coup on sent venir un battement superficiel *seou*, mais faible, qui cesse aussitôt, & après un temps considérable revient de même. L'estomac & son orifice sont très mal affectés.
- Le neuvième s'appelle *yen tao*, & quelquefois *siun tao*, coups de couteaux qui se suivent ; c'est quand le pouls étant fin & délié comme un fil de soie, a cependant des battements durs & coupants, comme seraient des coups de la pointe d'un couteau ou d'une aiguille.
- Le dixième s'appelle *tchouen teou*, pois p.400 roulants, c'est quand les battements sont assez forts, très courts, durs & aigres ; les esprits des *san yuen* trois principes, manquent absolument.

Note. Je n'ai point encore vu dans aucun livre ce qu'il faut entendre par ces trois principes, *san yuen*.

Suite du **Commentaire.**

- Le onzième s'appelle *san yé*, feuilles éparpillées, c'est quand le mouvement du pouls imite les feuilles qui tombent des arbres par intervalles non réglés.
- Le douzième s'appelle *ouei tou*, terre qu'on y jette ; c'est quand on trouve dans le mouvement du pouls de la dureté & du vide en même temps. *Ouei tou* est un second nom du pouls nommé *ké* expliqué ailleurs.
- Le treizième s'appelle *hiuen yong*, profond & dangereux apostume ; c'est quand en tâtant le pouls, l'on sent sous les doigts comme les élancements d'un apostume qui a peine à mourir.
- Le quatorzième s'appelle *yn yuen*, comme une pilule bien ronde ; c'est quand le pouls est si glissant, que si les doigts ne portent bien

Description de l'empire de la Chine

droit dessus, il s'échappe.

- Le quinzième s'appelle *yu kiong*, comme un pilon ; c'est quand les battements sont en même temps très élevés & très pleins.
- Le seizième s'appelle *Ju tchoui*, comme l'haleine d'un homme qui souffle ; c'est quand le pouls paraît comme toujours sortir au dehors, & ne jamais rentrer.
- Le dix-septième s'appelle *pié lié*, roulade de tonnerre ; c'est lorsque le pouls étant d'abord assez tranquille, tout à coup viennent quelques battements précipités ; puis le pouls disparaît à peu près comme un léger orage qui se dissipe.
- Il y a encore le pouls nommé *Y débordant* ; c'est quand au carpe, le sang, au lieu d'aller son chemin, semble s'en détourner, & monter sur ce qu'on appelle *yu tsi*, qui est l'extrémité par laquelle le premier & plus gros os du pouce tient au carpe.
- Enfin il y a le pouls *fou* retournant ; c'est quand le sang, au lieu de passer à son ordinaire avec liberté par la jointure du carpe & du cubitus, retournant, pour ainsi dire, en arrière, rend le pouls glissant, *hoa* & *hong*, à l'extrémité du cubitus. Ce pouls se nomme aussi quelquefois en chinois *koan ke*, grille au passage, sans doute pour exprimer le passage embarrassé.

*

Instruction pour tâter le pouls

TEXTE : Celui qui doit tâter le pouls étant lui-même dans une situation de corps & d'esprit tranquille, prend la main gauche du malade, si c'est le pouls, un homme ; la droite, si c'est une femme.

Note. J'ai vu plusieurs médecins tâter le pouls des hommes aux deux bras.

TEXTE : Il commence par placer le doigt du milieu exactement sur la jointure du carpe avec le cubitus, puis les deux doigts, ses voisins, chacun de son côté. Il faut d'abord appuyer peu, puis un peu plus, enfin beaucoup, & s'assurer bien que les doigts sont ajustés comme il faut ; après quoi il peut procéder à l'examen du pouls dans les trois endroits

Description de l'empire de la Chine

marqués, mettant pour principe, que quand le pouls est réglé, il a dans le temps d'une inspiration & d'une expiration quatre battements, ou tout au plus cinq.

Il faut aussi se bien rappeler quelle ^{p.401} doit être la situation naturelle & saine des pouls capitaux ; savoir, du pouls de la saison, du pouls dit de l'estomac, & du pouls propre de chacun des cinq *tsang* & des six *fou*, pour passer à l'examen du pouls de la maladie.

Dans tout le printemps les trois pouls de chaque bras tiennent naturellement du *hien* trémuleux long. Dans l'été ils tiennent du *hong* regorgeant. Tout le temps de l'automne ils tiennent du *feou* superficiel : & tout l'hiver ils tiennent du *tchin* profond.

Quant au pouls de la fin de toutes les saisons, dit communément le pouls de l'estomac, c'est un pouls d'une lenteur égale & médiocre, & qui se fait sentir quand on appuie médiocrement.

Pour les pouls naturels & sains, propres de chacun des *tsang*, & de chacun des *fou*, les voici : celui du cœur, *seou, ta, san*, superficiel, fort, & s'éparpillant ; celui des poumons, *seou, sæ, toan*, superficiel, aigre, & court ; celui du foie, *hien, tchang, ho*, trémuleux long, mais assez égal ; celui de l'estomac, *ouan, ta, tun*, médiocrement lent, fort, & ferme ; celui des reins, *tchin, iuen, hoa*, enfoncé, mol, & glissant. Voilà les propriétés naturelles de ces pouls.

Quand on les trouve ainsi, & dans un juste tempérament, c'est santé. S'il y a en chacun du trop, ou bien du trop peu, c'est maladie.

Quand on trouve qu'il y a du trop, & que le pouls bat avec violence & plénitude, la maladie est dans les dehors. Quand on trouve du trop peu, & que le pouls devient petit *ouei*, & comme vide *hiu*, le mal est au dedans.

Note. Ni le texte, ni le commentaire ne déterminent ce qu'il faut entendre ici par les dehors & les dedans. Je l'ai indiqué ci-devant, & cela reviendra dans la suite.

TEXTE : Quand le sujet a le carpe long, il n'est pas besoin d'y mettre le

Description de l'empire de la Chine

doigt à plusieurs reprises : mais il faut le faire à bien des reprises très près l'une de l'autre, quand c'est un sujet dont le carpe est court.

A chaque fois qu'on met le doigt, il y a encore trois manières à distinguer : car ou l'on touche simplement d'une manière très légère ; ou l'on appuie d'une manière forte, ou bien l'on garde un milieu. En toutes ces circonstances, examinez comment le pouls se comporte, afin de découvrir où est le siège de la maladie.

Il faut de plus examiner dans le pouls ce qui s'appelle monter, descendre, venir, se retirer, battre, cesser. Par rapport au pouls, aller de l'extrémité du cubitus au carpe, s'appelle monter ; du carpe au cubitus, s'appelle descendre. Dans le premier, l'*yn* produit l'*yang*, & dans le second, l'*yang* produit l'*yn*.

Note. Je traduis mot à mot ; mais j'avoue que je n'entends pas bien cet endroit.

TEXTE : Sortir comme d'entre les os & les chairs jusqu'à la peau, cela s'appelle venir : de la peau se renfoncer comme entre les os & les chairs, c'est ce qu'on appelle se retirer. Enfin se faire sentir, s'appelle battre ; ne se point faire sentir, s'appelle cesser.

Il faut encore avoir égard à ce qu'on appelle *piao* le dehors, ce qui est sensible, & *li* le dedans, ce qui est moins sensible ; à ce qu'on appelle *hiu* inanition, & *ché* réplétion.

Ce qu'on appelle *piao* le dehors, ou ce qu'il y a de plus sensible, est *yang*, par rapport à ce qu'on nomme *li* le ^{p.402} dedans, ou ce qui est moins sensible ; tels sont les six *feou*, par exemple, à l'égard des cinq *tsang*.

Toute altération & tout dérèglement qui réside dans les vaisseaux & dans les chairs, sans avoir affecté le ventricule, un des six *fou*, ni les *tsang*, se réduit aussi à ce qu'on appelle *piao* mal externe, plus apparent, & plus sensible.

Mais les dérèglements d'esprits causés par les sept passions, qui sont comme concentrés dans le cœur & dans le ventre, sans se pouvoir

Description de l'empire de la Chine

surmonter & s'apaiser, aussi bien que tous les maux causés par la quantité ou la qualité des aliments qui séjournent dans les *fou* & les *tsang*, sans se bien évacuer par les voies ordinaires, tout cela se réduit à ce qu'on appelle *li* l'intérieur, ce qu'il y a de moins apparent & de moins sensible.

Ce qu'on appelle *hiu* inanition : c'est quand les esprits vitaux & primigéniaux étant comme totalement dissipés, il n'y a presque plus de force.

Ce qu'on appelle *ché* réplétion, ce n'est pas vigueur & abondance d'esprits vitaux & primigéniaux ; bien loin de là ; c'est au contraire abondance d'humeurs peccantes qui l'emporte sur ces esprits.

Ainsi dans ce qu'on appelle *hiu* inanition, il faut tendre à réparer les esprits, & dans ce qu'on nomme *ché* réplétion, on tend à évacuer ce qui pèche & met le désordre.

Il faut de l'épikie en tâtant le pouls. On donne pour règle, d'appuyer peu dans l'examen de ce qui regarde les six *fou* ; d'appuyer beaucoup plus dans l'examen de ce qui regarde les cinq *tsang*. Suivant cette règle prise en rigueur, les pouls *yang* ont tous rapport aux cinq *tsang*.

Note. Par *yang*, l'on entend ici extérieurs, superficiels, sensibles ; & par *yn* profonds, cachés, moins sensibles.

TEXTE : Mais en ceci, comme en presque tout le reste, il y a souvent dans l'*yn* un peu de l'*yang*, & dans l'*yang* un peu de l'*yn*. Il y a des pouls *feou* superficiels, hauts, sensibles, qui ont rapport aux *tsang*, & il y en a de *tchin* profonds, cachés, moins sensibles, qui ont du rapport aux *fou*. C'est pourquoi il faut user de critique & d'épikie.

*

Pronostics par le pouls en diverses maladies

TEXTE : dans les maladies malignes & contagieuses chaudes, quand le malade sent une sécheresse ardente, accompagnée d'inquiétude & de mouvements forts, mais déréglés. Si le pouls est *feou ta* superficiel &

Description de l'empire de la Chine

fort, c'est bon signe, le malade en peut réchapper.

S'il arrive qu'il tienne des discours extravagants, qu'il y ait diarrhée, & que le pouls soit *hiu siao* vide & petit, cela est mortel.

Dans les enflures de ventre, le pouls *feou ta* superficiel, fort, est bon. Le *hiu siao* vide, petit, est mortel.

Dans les fièvres malignes, soit qu'elles procèdent de chaud, ou de froid, le pouls *hong ta* regorgeant & fort, est bon. Le *tchin sié* profond & délié, est mortel.

Dans la maladie *siao ko*, soif & faim dérégulée, le pouls *sou ta* précipité & fort, est bon. Le *hiu siao* vide & petit, est mortel.

Dans les hémorragies de nez, le pouls *tchin sié* profond & délié, est bon. Le *feou ta* superficiel & fort, est mortel.

Dans la courte haleine, le pouls *feou hoa* superficiel & glissant, est bon. Le *toan sæ*, court & aigre, est mortel.

Dans les diarrhées & dysenteries, le pouls *ouei* petit, est bon. Le *feou hong*, superficiel & regorgeant, est mortel.

Dans les hydropisies aqueuses, le pouls *feou hong* superficiel & ^{p.403} regorgeant est bon : le *tchin sié* profond & délié, est mortel.

Dans les cardialgies, le pouls *tchin sié* profond & délié, est bon. Le *feou ta*, superficiel & fort, est mortel.

Dans les enflures superficielles (Peut-être entend-on celles que causent l'air ou les vents intercutanés), le pouls *feou tsin* superficiel & net, est bon. Le *ouei sié* petit & délié, est mortel.

Dans les crachements de sang, le pouls *tchin yo* profond & faible, est bon. Le *ché ta* plein & fort, est mauvais.

Si le vomissement est de sang, le pouls *tchin sié* profond & délié, est bon. Le *feou hong ché ta* superficiel, regorgeant, plein, fort, est mauvais.

Dans la toux, le pouls *feou siu* superficiel & molasse, est bon. Le *tchin fou* profond & fuyant en bas, est mauvais.

Description de l'empire de la Chine

Dans une femme nouvellement accouchée, le pouls *ouan hoa* médiocrement lent & glissant, est bon. Le *ta hien fou* fort, trémuleux, précipité, est mortel.

Dans les réplétions internes, le pouls *hong ché* regorgeant, plein, est bon. Le *tchin sié* enfoncé & délié, est mauvais.

Dans les diarrhées ou flux opiniâtres, le pouls *ouei sié* petit & délié, est bon. Le *feou hong* superficiel & regorgeant, est mortel.

Dans les sueurs démesurées, le pouls *hiu siao* vide & petit, est bon. Le *hien tsou ki* trémuleux, serré, prompt, est mauvais.

Dans les intempéries chaudes après l'enfantement, le pouls *ouan hoa* médiocrement lent & glissant, est bon. Le *hien ki* trémuleux & vite, est mortel.

Dans les épuisements internes, le pouls *tchin sié* profond & délié, est bon. Le regorgeant & fort *hong ta*, est mauvais.

Dans les épuisements qui sont en même temps internes & externes, le pouls *ché hoa* plein & glissant, est bon. Le *tchin sié* profond & délié, est mauvais.

Dans la maladie nommée *Ho loan* (c'est une violente colique, qui ressemble fort à ce qu'on appelle aux Indes orientales *mordechin*), le pouls *feou hong* superficiel & regorgeant, est bon. Le *sie ouan* délié & lent, est mortel.

Dans les plaies causées par le fer, le pouls *ouei sié* petit & délié, est bon. Le *tsou ki*, serré & vite, est mortel.

Dans la phtisie, le pouls *feou hoa* superficiel & glissant, est bon. Le *tsou ta* serré & fort, est mortel.

Dans l'apoplexie subite, le pouls *kin sié* trémuleux court & délié, est bon. Le *feou ta* superficiel & fort, est mortel.

Dans les obstructions considérables des intestins, le pouls *hoa ta* glissant & fort, est bon. Le pouls *sæ sié* aigre & délié, est mauvais.

Juger par l'examen des trois pouls de chaque bras, si la maladie

Description de l'empire de la Chine

vient de *hiu* inanition, épuisement, ou défaut d'esprits & de sang ; ou bien si elle vient de *ché*, plénitude d'humeurs peccantes, & si elle réside en ce qu'on appelle *piao* le dessus, les dehors (la peau, les vaisseaux, les chairs), ou bien en ce qu'on appelle *li*, le dessous, l'intérieur (les parties nobles, &c.)

Dans cet examen, l'on n'emploie ici que la distinction des deux sortes de pouls, *feou* & *tchin*, superficiel & profond. Le premier répondra à ce qu'on appelle *piao* ; le second à ce qu'on nomme *li*. On fera présider le pouls du carpe à la région du cœur & des poumons, comme supérieur ; le pouls de la jointure à la région du foie & de l'estomac ; le pouls de l'extrémité du cubitus à la région des reins, des intestins, tant gros que grêles, &c. p.404

Suivant cette méthode on expose d'abord ce qui est de la dépendance du pouls du carpe du bras gauche.

Quand la maladie vient de *hiu* (on a expliqué ce mot ci-dessus dans le titre), & qu'elle réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, le pouls du carpe au bras gauche est superficiel *feou*, mais sans force ; la peau n'a point sa consistance naturelle ; on sue sans sujet ; l'on craint fort le vent & l'air ; on est très sensible au froid.

Au contraire, si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion dans ce qu'on nomme *piao*, les dehors, le pouls du carpe de la gauche est aussi *feou* superficiel externe ; mais en même temps fort. On sent des douleurs de tête & de la chaleur dans tout le corps, & quelquefois la bouche est sèche.

Quand le mal vient d'inanition *hiu*, & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, le pouls du carpe de la gauche est *tchin yo* profond & faible ; il y a craintes, frayeurs, terreurs paniques, perte de mémoire, trouble d'esprit, insomnie. On n'aime point à entendre parler.

Si au contraire le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, le même pouls du carpe de la gauche, est aussi *tchin* profond mais il a de la force. Alors il y a inquiétude, agitation, & chagrin, qui fait qu'on est facile à irriter ; chaleur interne,

Description de l'empire de la Chine

manie, paroles extravagantes, horreur de ce qui est chaud, soif.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de la jointure du poignet gauche.

Quand le mal vient d'inanition *hiu* & réside en ce qu'on appelle *piao*, les dehors, le pouls à la jointure gauche est *feou* superficiel, mais faible ; les yeux deviennent alors chassieux, & la vue trouble.

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, ce pouls est aussi *feou* superficiel, mais il a de la vigueur. On sent de la douleur à la région des côtes, le ventre s'enfle, les yeux se bouffissent, & font mal.

Quand le mal vient d'inanition *hiu* & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, le pouls de la jointure gauche est *tchin* profond, & sans force ; on est peureux & soupçonneux ; on devient jaune.

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, ce même pouls est encore profond, mais il a de la force. Tels gens ont abondance d'humeurs grasses ou visqueuses, sont sujets à se mettre en colère, & à des resserrements de nerfs, à des douleurs dans les aines, & dans le scrotum.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de l'extrémité du cubitus gauche.

Quand le mal vient d'inanition *hiu* & réside dans ce qu'on appelle *piao*, les dehors, le pouls de l'extrémité du cubitus gauche est *feou* superficiel, mais sans force. Il y a sueurs furtives & malignes, surdité d'oreilles, pesanteur douloureuse à la vessie, contraction extraordinaire du conduit par où passe l'urine.

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, ce même pouls est encore superficiel, mais en même temps il a de la force. Alors il y a dysurie, douleur à l'urètre ; les urines font rouges & chargées.

Quand le mal vient d'inanition *hiu* & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, ce même pouls du cubitus gauche est *tchin* profond, & sans

Description de l'empire de la Chine

force : les reins manquent d'esprits, le froid domine ; il y a goutte, ou des rhumatismes douloureux, surtout à la région des reins & aux genoux, douleur au scrotum.

Note. On ne met point ici le cas du mal provenant de *ché* réplétion, & résident en ce qu'on nomme *li* les dedans. Je crois p.405 que dans la copie sur laquelle on a imprimé ce livre, l'écrivain aura omis une ligne.

TEXTE : Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls du carpe droit.

Quand le mal vient d'inanition *hiu*, & réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, le pouls du carpe droit est *feou* superficiel, mais sans force. On a des sueurs spontanées, on craint le froid & le vent, le dos surtout est sensible au froid, la peau démange, fréquentes roupies tombent du nez.

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, ce même pouls du carpe droit est encore superficiel *feou* mais il a de la force. On sent grande chaleur dans tout le corps, il y a douleur de tête, elle est toute entreprise, tout semble tourner.

Quand le mal vient d'inanition *hiu*, & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, le pouls du carpe droit est *tchin* profond, & sans force.

Si le mal vient de *ché* réplétion, & réside en ce qu'on nomme *li*, les dedans, le même pouls du carpe droit est aussi *tchin* profond, mais il a de la force. Les humeurs peccantes abondent dans les viscères : il y a fréquentes toux, quantité de phlegmes qu'on ne peut cracher, courte haleine, oppression.

Suivant la même méthode on expose ce qui a rapport au pouls de pour juger la jointure du poignet droit.

Quand le mal vient d'inanition *hiu*, & qu'il réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, le pouls de la jointure du poignet droit est *feou*, superficiel, mais sans force. On ne peut remuer ni bras ni jambes ; il y a lassitude spontanée & assoupissement. Quelquefois le visage & les yeux se boursouflent.

Description de l'empire de la Chine

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & qu'il réside en ce qu'on appelle *piao* les dehors, ce même pouls est encore *feou* superficiel, mais il a de la force. Le ventre se bouffit, grande oppression à la poitrine & au diaphragme.

Quand le mal vient d'inanition *hiu*, & réside en ce qu'on appelle *li* les dedans, le pouls de la jointure du poignet droit est *tchin* profond, & sans force : il y a épuisement aux reins ; ils font mal leurs fonctions, ils filtrent peu d'urine : on sent à la région des reins tantôt comme un poids énorme, tantôt une douleur aiguë ; on ne peut se tourner.

Si le mal vient de *ché* mauvaise réplétion, & réside en ce qu'on nomme *li* les dedans, ce même pouls est encore profond, mais il a de la force. On a souffert du froid ; il y a de la douleur au scrotum, qui se fait aussi sentir aux reins. Quelquefois lienterie.

Note. Il paraît qu'il manque ici quelque chose ; car on ne parle point de ce qui a rapport au pouls de l'extrémité du cubitus droit.

*

Les pouls des sept affections

TEXTE : dans la joie, le pouls est d'une lenteur modérée *ouan*. Dans la compassion, il est *toan* court. Dans la tristesse, il est *sæ* aigre. Dans l'inquiétude rêveuse, il est embrouillé *kié*. Dans la crainte, il est *tchin* profond. Dans la frayeur subite, il est agité. Dans la colère, il est serré & précipité.

*

Différence du pouls suivant le sexe

TEXTE : dans l'homme le pouls du carpe doit toujours être plus vigoureux que celui du cubitus. Si le contraire arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans les reins.

Dans la femme, au contraire, le pouls du cubitus doit toujours être plus vigoureux que celui du carpe : si le contraire ^{p.406} arrive, c'est contre l'ordre, & cela indique un défaut dans le *tsiao* foyer supérieur.

Description de l'empire de la Chine

*

Différence du pouls suivant l'âge

TEXTE : dans un vieillard le pouls est naturellement assez lent & assez faible.

S'il arrive le contraire, c'est maladie. Dans la fleur de l'âge le pouls est naturellement ferme & plein ; s'il arrive le contraire, c'est maladie. Cependant il y a sur cela deux observations à faire.

1° Il se trouve des vieillards, dont le pouls est fort & assez vite ; mais en même temps ferme & non sautillant. C'est un pouls naturel, qui indique le tempérament robuste qu'ils ont reçu du Ciel. Aussi ce pouls s'appelle-t-il pouls de longue vie. Mais quand dans un vieillard le pouls se trouve fort, vite, mais en même temps sautillant & comme inquiet ; tout ce qui reste de force à cet homme est au dehors, il n'en a plus au dedans ; il n'ira pas loin.

2° Un homme dans la fleur de l'âge se trouve quelquefois avoir un pouls assez lent & assez délié, mais d'une manière douce & égale, & assez uniforme aux trois différents endroits où l'on a coutume de le tâter. Cela n'est pas fort mauvais ; c'est un pouls naturel & propre de gens élevés délicatement ; c'est un pouls pur, mais délicat. Que si dans la fleur de l'âge, le pouls est tellement fin & délié, qu'il se dresse, pour ainsi dire, & se raidisse par intervalles : s'il n'est pas le même au carpe qu'à l'extrémité du cubitus, mais fort différent, ce pouls est mortel.

*

Il faut avoir égard au tempérament, & à la stature

TEXTE : Tâtant le pouls, on doit avoir égard à la stature, à la corpulence, & au naturel lent ou prompt du sujet. Si le pouls y répond, il est bon, sinon, il est mauvais.

Note. Le texte ni le commentaire ne marquent point ici, en quoi consiste cette correspondance.

*

Description de l'empire de la Chine

Il faut combiner la couleur du malade avec son pouls

TEXTE : Si la couleur du malade ne cadre pas avec son pouls, c'est un mauvais signe. Si elle cadre, il est bon. Mais il y a cette remarque à faire, que si c'est la couleur qui en son genre l'emporte sur le pouls qui lui est opposé, si le malade en meurt, ce sera bientôt ; au lieu que c'est le pouls qui en son genre l'emporte sur la couleur qui lui est opposée, si le malade en meurt, ce sera après avoir encore traîné du temps.

Que si le malade en réchappe, il y a encore cette observation à faire, savoir, que si c'est le pouls qui change & s'accommode à la couleur, la guérison sera prompte. Au contraire, elle sera lente, si le pouls demeurant le même, la couleur change, & lui devient convenable. Mais quand une fois l'un & l'autre cadrent bien, il n'y a plus de danger.

*

Lorsqu'on connaît dans quelle partie noble est le mal, on peut juger par le pouls du malade quand il mourra

Quand la maladie est dans le foie, communément le pouls est trémuleux ; que si ces trémulations sont dures, fortes, & promptes comme autant de coups réitérés d'une lame affilée à l'endroit marqué pour le pouls du foie, le malade en ce cas n'a qu'un jour de vie. Il mourra le lendemain entre trois & sept heures du soir.

Note. Cet endroit est la jointure du cubitus avec le carpe du bras gauche. Voyez l'endroit où l'on a indiqué les pouls propres de chaque viscère. p.407

TEXTE : dans les maladies du cœur, communément le pouls qui est propre de ce viscère, est regorgeant. Si vous y trouvez en même temps les sautilllements de la peau d'un tambour qu'on bat, sachant d'ailleurs que la maladie est dans le cœur, vous pouvez compter que le malade mourra le lendemain entre neuf heures du soir, & une heure après minuit.

Quand le mal est dans l'estomac, communément le pouls propre de ce viscère est faible. Si de plus vous y trouvez que son mouvement soit semblable à celui d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque

Description de l'empire de la Chine

fente, ou s'il est sans le moindre sautellement, molasse comme un filet d'eau, le malade mourra le lendemain entre une heure & cinq du matin.

Quand le mal est dans les poumons, le pouls propre de ce viscère communément se trouve aigre. Que si vous y trouvez entremêlé certain mouvement léger & court, tel qu'est celui des plumes ou du poil des animaux, quand le vent souffle dessus, le malade mourra le lendemain entre neuf heures du matin & une heure après midi.

Quand le mal est dans les reins, communément le pouls propre de ce viscère est dur. Si vous trouvez de plus, que son mouvement imite celui du bec d'un oiseau qui picote, le malade mourra le lendemain entre neuf & onze heures du matin, ou bien entre une heure & trois après midi, ou bien entre sept & neuf du soir, ou entre une heure & trois du matin.

S'il se trouve des malades, qui, dans les cas exposés, passent les termes indiqués, ce sont gens dont l'estomac est naturellement bon, & qui peuvent manger jusqu'à la fin.

On rejette un aphorisme qui dit : Quelqu'une des cinq parties nobles étant destituée d'esprits, au bout de quatre ans, l'on meurt.

Un ancien livre dit : Si le pouls, dans quelque sujet, après quarante battements de suite, en manque un, c'est qu'une des parties nobles, nommées *tsang*, est destituée d'esprits, la mort s'ensuivra quatre ans après, quand le printemps fera pousser les plantes.

Ceux, qui depuis ont traité du pouls, disent tous : Quand le pouls a cinquante battements continus, sans s'arrêter, le sujet est en parfaite santé, & d'une bonne constitution. Si après cinquante battements il en manque un, une des parties nobles est destituée d'esprits ; la mort s'ensuivra cinq ans après. Si après trente battements il en manque un, la mort s'ensuivra trois ans après. Hélas ! s'il faut croire les livres en certaines choses, on en trouve bien d'autres peu croyables.

Si le foie ne fait plus ses fonctions, il faut mourir dans huit jours : si c'est le cœur, on ne peut vivre au plus qu'un jour : si c'est le poumon, on peut aller jusqu'à trois jours ; jusqu'à cinq, si c'est l'estomac : si ce sont

Description de l'empire de la Chine

les reins, on ne passe pas quatre. On lit ceci dans les livres ; en quoi il paraît qu'on les peut croire.

Mais pour ce qu'on y lit, qu'une des parties nobles, nommées *tsang*, étant destituée d'esprits, la mort ne s'ensuit que quatre ans après, au printemps, cela n'est point du tout croyable. Des médecins vulgaires, & peu intelligents, s'attachant aux livres sans discernement, s'aveuglent eux-mêmes, & trompent le public. Je ne vois rien de plus méprisable.

Notes. Je ne sais de qui est ce morceau de critique : il est mis en texte comme le reste, & par conséquent attribué à *Ouang chou ho*, qu'on fait auteur de ce livre. Le Critique dit fort sagement qu'il ne faut pas sans discernement s'attacher à tout ce qu'on trouve dans les livres, même anciens, & estimés : p.408 savoir, s'il a raison d'adopter ce qu'il adopte, c'est ce que je n'examine pas ici.

Je veux seulement remarquer que sa réfutation de l'aphorisme qu'il rejette, suppose que l'auteur de l'ancien livre a prétendu qu'on pourrait vivre quatre ans, quoiqu'une des parties nobles nommé *tsang* fut totalement destituée d'esprits. C'est le prendre bien à la rigueur de la lettre. Il pourrait s'expliquer plus bénévolement, de sorte que l'auteur prétendrait seulement que ce battement, qui manque au bout de quarante, indiquerait qu'une des parties nobles, appelées *tsang*, est mal constituée, & n'admet presque point d'esprits : de sorte qu'allant presque toujours de mal en pis, la mort au bout de quelques années s'ensuivrait. Mais déterminer ce terme à quatre ans juste, & au printemps, c'est trop deviner. Notre critique ne s'attache point à cette circonstance. C'est que lui-même il devine d'une manière aussi déterminée, quoique pour des temps moins éloignés, comme on a vu dans l'article précédent.

TEXTE : Il est des occasions, où, eu égard à la cause & à la nature de la maladie, il faut dans la cure s'éloigner des règles ordinaires données par rapport au pouls.

Quand le pouls est *feou* superficiel externe, facile à sentir, en posant simplement le doigt, on prescrit communément de faire suer. Cependant il est des occasions, dans lesquelles, quoique le malade ait le pouls tel, il convient de procurer évacuation par les selles.

Description de l'empire de la Chine

Tching king en donne un exemple. Quoique le pouls soit superficiel & haut, dit-il, si le malade sent oppression à la région du cœur, & chaleur à quelqu'une des parties nobles, nommées *tsang*, procurez évacuation par bas, ne le faites pas suer.

Il y a plusieurs autres cas semblables ; & c'est une erreur considérable de suivre toujours les règles ordinaires données par rapport au pouls, sans avoir égard à la cause & à la nature de certaines maladies particulières.

Il est aussi des occasions, où, eu égard à la situation du pouls, il faut s'éloigner des règles ordinaires, données par rapport aux maladies.

Quand la maladie est dans les dehors, la règle ordinaire est de faire suer. Mais quelquefois, eu égard au pouls, il faut s'éloigner de cette règle. Par exemple, dit Tchong king, dans une douleur de tête avec chaleur, si vous trouvez que le pouls soit profond contre ce qu'il a coutume d'être, & que la douleur soit seulement à la tête, non par tout le corps, il faut pourvoir au dedans : il ne faut point faire suer, mais donner la potion appelée *su nhi*, eu égard à ce qu'indique le pouls profond.

De même, dans les maladies internes la règle ordinaire est de purger. Cependant quand dans une chaleur interne, qui survient après midi, vous trouvez le pouls *feou* superficiel, & en même temps *hiu*, comme vide ; ne purgez point, faites suer, & usez pour cela de la décoction des sommités de l'arbre kouei.

De même, quand la poitrine est embarrassée, communément on use de certaine potion, qui, en faisant aller par bas, dégage la poitrine, & qui pour cela s'appelle pectorale. Cependant si la poitrine étant embarrassée, vous trouvez le pouls superficiel & haut, ne purgez point, cela est mortel.

De même, dans certaines douleurs répandues par tout le corps, on se sert communément d'une potion où entrent le ma hoang & les sommités de l'arbre kouei, & qui, par le moyen des sueurs, dissipe ordinairement ces douleurs. Cependant si dans ces douleurs vous trouvez au pouls de l'extrémité du cubitus une lenteur considérable,

Description de l'empire de la Chine

gardez-vous de faire suer. Suivez l'indication du pouls ; travaillez à rétablir les esprits & le sang qui manquent. p.409

*

Observation importante pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'hiver

Tchong king dit : le pouls superficiel, le mobile, le fort, le précipité, le glissant, sont *yang**

Note. *Indiquent chaleur, ou excessive, ou du moins suffisante.

TEXTE : Le pouls profond, l'aigre, le trémuleux, le faible, sont *yn**

Note. *Indiquent froid, ou du moins défaut de chaleur.

TEXTE : Si la cause du mal est *yn*, & que le pouls soit *yang*, pourvu qu'on traite bien le malade, il n'en mourra pas. Si la cause du mal est *yang*, & le pouls *yn*, il en mourra.

Voilà la plus importante observation pour bien pronostiquer dans les fièvres malignes de l'hiver. Qui a bien pénétré ce peu de mots, sait plus de la moitié des trois cent quatre-vingt-dix-sept manières que quelques-uns donnent pour cela.

*

Le pouls des femmes

Les femmes ont communément le pouls assez plein à l'extrémité du cubitus, mais plus fort au bras droit qu'au bras gauche. Que si vous leur trouvez le pouls des reins, qui est celui de l'extrémité du cubitus, petit, aigre *ouei sæ*, & cependant superficiel *feou*, ou bien le pouls du foie (c'est le pouls de la jointure du poignet gauche), aigre, précipité ; il y a obstruction, les mois ne sont pas réglés.

De même, quand le pouls à l'extrémité du cubitus est glissant & interrompu, ou bien petit & lent, les ordinaires ne sont pas réglés, ils ne viennent qu'une fois dans l'espace de trois mois.

Description de l'empire de la Chine

Quand une femme, qui d'ailleurs se porte bien, a le pouls régulièrement superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différents endroits où l'on a coutume de le tâter ; en ce cas, si les ordinaires cessent, c'est qu'elle est grosse. On en aura une nouvelle marque si son pouls à l'extrémité du cubitus est haut & plus vigoureux qu'à l'ordinaire.

Que si à l'extrémité du cubitus gauche, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou regorgeant & plein, c'est d'un fils qu'elle est enceinte. Si à l'extrémité du cubitus droit, son pouls se trouve regorgeant & haut, ou bien glissant, c'est d'une fille qu'elle est enceinte.

D'autres donnent une autre règle. Quand une femme est d'un tempérament faible & délicat, si, quoiqu'on presse fort le doigt sur le pouls du cubitus, on le sent toujours continuer ses battements, en ce cas, si elle n'a pas ses ordinaires, c'est qu'elle est grosse ; dites la même chose d'une femme, à qui les mois cessent, & dont les six pouls sont dans leur situation naturelle, la femme d'ailleurs fût-elle infirme.

C'est le sens de ce que dit l'ancien livre des pouls ; que quand le pouls est superficiel ou profond, selon qu'il doit être aux trois différents endroits de chaque bras, & qu'en pressant le doigt, on le sent continuer de battre, la femme est grosse ; & il n'est pas besoin, pour en juger, d'avoir recours aux différences de pouls regorgeant, glissant, &c.

Dans les premiers mois de la grossesse, le pouls du carpe est souvent petit, celui du cubitus, vite. Si en pressant le ^{p.410} doigt dessus, il semble s'éparpiller, la grossesse est de trois mois ; si, quoiqu'on le presse, il ne s'éparpille point, mais demeure en sa consistance, la grossesse est de cinq mois.

Quand les mois cessent à une femme qui a conçu, si alors son pouls est trémuleux, long, son fruit ne viendra pas à maturité ; il s'ensuivra une fausse couche.

Quand au septième ou huitième mois de la grossesse le pouls se trouve plein, plein, dur, & fort, c'est bon signe. S'il est profond & délié,

Description de l'empire de la Chine

la femme aura de la peine à accoucher, & mourra de ses couches.

L'ancien livre du pouls dit : Quand la femme enceinte, qui d'ailleurs est en bonne santé, a le pouls profond, mais plein au bras gauche, elle est grosse d'un garçon. Quand elle a le pouls superficiel & haut au bras droit, c'est d'une fille. Si le pouls est profond, mais plein aux deux bras, elle est grosse de deux garçons. Si le pouls est superficiel & haut aux deux bras, c'est de deux filles. L'ancien livre du pouls en demeure là.

Quelques modernes ont prescrit des règles pour connaître si la femme est grosse de trois garçons ou de trois filles, ou bien d'un garçon & d'une fille. Je veux que suivant leurs règles, on rencontre quelquefois, c'est hasard. Pour moi, je ne donne point dans de semblables forfanteries.

Notes. Ouang chou ho, qui vivait sous Tsin chi hoang, ce fameux brûleur de livres, fait ici mention de divers traités sur le pouls qu'il distingue dès ce temps-là en anciens & modernes. Aujourd'hui Ouang chou ho est lui-même le plus ancien auteur qu'on ait sur cette matière.

Si une femme a communément à l'extrémité du cubitus le pouls petit, faible, & aigre, le bas-ventre ordinairement froid, & est sujette à de violents frissons, quelque jeune qu'elle soit, elle peut compter qu'elle n'aura point de fils ; & si elle a déjà de l'âge, elle n'aura plus ni fils ni fille.

@

SECONDE PARTIE

@

Du pouls du cœur

p.411 **TEXTE** : Dans l'examen du pouls, par rapport au cœur, il faut une grande attention & un discernement juste. Si le cœur est attaqué, & que le mal vienne de *ché* mauvaise réplétion d'humeurs peccantes, le malade a des rêves pleins de monstrueuses & d'effrayantes figures. Si le mal vient d'inanition *hiu*, le malade rêve fumée, feu, lumière, & choses semblables.

Quand le pouls est vite aux trois endroits où l'on a coutume de le tâter (c'est du seul bras gauche dont il s'agit ici) le feu est grand dans le cœur ; en ce cas-là communément il vient de petits ulcères sur la langue, & des crevasses aux lèvres : le malade dit des folies, voit des esprits, & boirait cent coups sans interruption, si on le lui permettait.

Quand le pouls du cœur est *kong*, quand on le sent à peu près comme un trou de flûte ayant deux extrémités plus sensibles, & comme un vide au milieu, il y a perte de sang, ou par le vomissement, ou par les urines, & quelquefois successivement par ces deux voies.

Quand le pouls du carpe de la main gauche, dit autrement le pouls du cœur, étant ainsi *kong*, reflue, pour ainsi dire, sur la jointure ; il y a douleur dans tout le corps : elle semble pénétrer même les os. Le cœur sent une ardeur desséchante, qui cause une grande inquiétude. La tête, & surtout le visage est en feu.

Quand le pouls du cœur est haut & plein, c'est encore feu. Le feu retenu & comme embarrassé produit le vent. Ce sont ces vapeurs desséchantes qui causent la douleur & l'inquiétude, & qui communiquent au visage la couleur propre du cœur.

Quand le pouls du cœur est petit, il y a défaut de chaleur, & une espèce d'épuisement ; le malade alors est sujet à des terreurs paniques, & à des alternatives de chaud & de frisson. Si ce pouls est précipité, il y a douleurs d'entrailles, & suppression d'urine.

Description de l'empire de la Chine

Que s'il est en même temps plein & haut, & de plus glissant, il y a frayeur, embarras de langue, & difficulté à parler. S'il n'est que glissant, ce n'est que simple chaleur, qui n'a rien de fort morbifique. Mais s'il est aigre, il manque au cœur beaucoup de la force qui lui convient : alors on se fait une peine de parler.

Si le pouls du cœur est profond & serré, c'est une humeur froide qui l'attaque ; ce qui cause la cardialgie. Mais ^{p.412} si ce pouls est trémuleux, il s'en suit palpitation & faim dérégulée.

Quand le malade a le visage en feu, le cœur inquiet, qu'il aime à rire, qu'il y a chaleur excessive dans le dedans des mains, & grande sécheresse dans la bouche, le pouls convenable à cet état, c'est un pouls serré et plein, qui tient du vite. Si, au contraire, il est profond & molasse, la maladie est bien difficile à guérir.

*

Du pouls du foie

Note. Le pouls propre du foie est le pouls de la jointure du poignet gauche, comme on a vu au commencement.

TEXTE : Le pouls du foie dans sa situation ordinaire & de santé, est trémuleux long. Quand il est superficiel & court, le foie souffre altération, & l'on est alors sujet à des mouvements de colère.

Quand le pouls du foie est *ché* plein, on rêve montagnes, arbres, forêts. Quand il est *hiu vide*, on rêve herbes, & buissons.

Le mal qu'on appelle *fei ki*, vient d'obstruction dans le foie. C'est une tumeur sensible située sous les côtes.

Commentaire. Cette tumeur vient communément en été. C'est originairement du poumon que vient le mal ; mais le foie ne se pouvant défaire de l'humeur qu'il reçoit viciée, elle s'amasse, & forme une tumeur. De là suit souvent une toux fâcheuse, & une fièvre quarte de longue durée.

TEXTE : Quand le pouls se trouve *hien* trémuleux long, aux trois endroits

Description de l'empire de la Chine

du bras gauche où on le tâte, le foie est hors de son état naturel, & pêche par excès. Alors communément on sent de la douleur aux yeux, & il en tombe de grosses larmes par intervalles. On est de mauvaise humeur, facile à irriter, & fort sujet à crier par emportement.

Si le pouls du foie étant mol, tient tant soit peu de *hien* la trémulation longue, cela ne dit rien de mauvais : s'il tient de *king* la trémulation courte, il y a de l'altération dans le foie, mais non pas considérable.

Si le pouls du foie étant *feou ta* superficiel & fort, se trouve en même temps plein *ché*, l'altération du foie est considérable. Alors ordinairement les yeux sont rouges, on y sent de la douleur, on ne voit pas clair, & l'on s' imagine qu'il y a quelque objet étranger qui couvre la vue.

Quand le pouls du foie se trouve *kong* comme vide au milieu, ayant deux extrémités sensibles, ainsi que le trou d'une flûte, la vue devient trouble ; l'on jette quelquefois du sang par la bouche, les bras & les jambes perdent le mouvement.

Si le pouls du foie se trouve *sæ* aigre, il y a épuisement dans ce viscère, & dissolution de sang ; alors communément les côtés s'enflent, & le gonflement se fait sentir jusqu'aux aisselles.

Si le pouls du foie se trouve *hoa* glissant, le foie est trop chaud, & cette chaleur se communique à la tête, particulièrement aux yeux.

L'indication est toute autre quand ce pouls est ou *kin* trémuleux court, ou *ché* plein, ou *hien* trémuleux long, ou *tchin* profond. Alors il y a obstruction & tumeur à craindre.

Quand ce pouls est *ouei* petit, *yo* faible, *feou* superficiel, *san* comme éparpillé, ou les esprits manquent, ou ils n'ont pas leur cours libre. Alors la vue souffre : on voit, comme l'on dit, des étoiles : on a peine à rien regarder exactement. p.413

Quand ce pouls se trouve superficiel au dernier degré, tout le corps se trouve abattu, & il y a danger de paralysie.

Description de l'empire de la Chine

Enfin dans les maladies du foie communément le visage devient bleuâtre ; on souffre aux jointures ; on a le regard colère ; on ferme souvent les yeux ; on voudrait ne voir personne.

Alors si le pouls du foie est vite, & a des trémulations longues, il y a encore quelque espérance de guérison. Que si changeant, il devient superficiel, & en même temps court & aigre, le mal alors est incurable.

*

Du pouls de l'estomac *pi*

Quand l'estomac est sain, le pouls propre de ce viscère est d'une lenteur modérée *ouan* (c'est le pouls du carpe de la main droite).

Note. Les Chinois distinguent l'orifice de l'estomac & le ventricule. Ils appellent le premier, *pi*, & le second, *ouei* ; il n'y a rien à dire à cela : mais ils font du premier un de leurs cinq *tsang*, & du second un de leurs six *fou*.

Cela paraît contre la raison ; du moins si l'on s'en tient à l'interprétation de quelques modernes, qui commentent le premier caractère par un autre, qui signifie retenir, renfermer, & le second caractère par un autre, qui selon ces mêmes interprètes, signifie porte, passage : car il est clair que le ventricule retient plus les aliments que l'orifice supérieur de l'estomac.

Ainsi, suivant cette interprétation, la raison demanderait qu'on mît parmi les cinq *tsang* le ventricule, & qu'on mît son orifice parmi les six *fou*. Quoi qu'il en soit, les médecins dans la pratique & dans l'usage de parler, joignent toujours ou presque toujours le *pi* & l'*ouei*.

TEXTE : Si le mouvement du pouls de l'estomac (c'est celui du carpe droit), ressemble au mouvement d'une liqueur avalée sans interruption, l'estomac a perdu sa constitution saine & naturelle.

Cela peut venir de deux causes différentes, ou de plénitude, & alors on rêve musique & divertissements ; ou d'inanition, & alors on rêve repas.

Description de l'empire de la Chine

L'estomac craint fort l'humidité : Quand il en souffre, on entend du mouvement dans ce viscère & dans les intestins, & il s'en suit quelqu'un des cinq flux.

Commentaire. Les cinq flux sont le flux du ventricule, le flux de l'orifice de l'estomac, le flux des intestins gros, le flux des intestins grêles, le flux nommé *ta kia*. Dans le premier, les aliments ne se digèrent pas. Dans le second, il y a gonflement ou enflure de ventre, en conséquence de laquelle on rend par la bouche les aliments pris. Dans le troisième, il y a mouvement & douleur d'entrailles, & les selles sont de couleur blanche. Dans le quatrième il y a aussi douleur d'entrailles, mais peu violente : on rend du sang, & quelquefois du pus avec les urines. Dans le cinquième, on se sent pressé d'aller à la selle ; mais on y va plusieurs fois inutilement.

Note. Ce dernier est ce qu'on appelle ténesme en Europe. Ce commentateur l'appelle *ta kia*, nom dont je ne vois pas l'origine. Les médecins communément aujourd'hui l'appellent *gé tchang*, nom qui indique qu'ils attribuent ce mal à trop de chaleur aux intestins.

TEXTE : L'estomac est sujet à un mal ^{p.414} qu'on nomme *pi ki*. Communément il commence en hiver. C'est un dépôt qui forme une tumeur. Ce mal, s'il dure, est suivi de la jaunisse & d'un abattement universel par tout le corps.

Commentaire. Cette tumeur répond au creux de l'estomac, & s'y manifeste quelquefois de la grandeur d'une petite assiette renversée.

Note. Il y a de petites assiettes à la Chine, qui n'ont pas trois pouces de diamètre.

TEXTE : Si la lenteur modérée qui convient au pouls du carpe droit, propre de l'estomac, se trouve semblable en même temps à la jointure & à l'extrémité du cubitus du même bras droit, l'estomac souffre excès de chaleur. La bouche alors devient de mauvaise odeur ; on sent des nausées fâcheuses, sans cependant jamais vomir. Les gencives se rongent, les dents se décharnent, le poil se rissole ; on sent de fréquentes alternatives de chaud & de froid, & les forces vont toujours en diminuant.

Description de l'empire de la Chine

Si le pouls propre de l'estomac est *ché* plein, & en même temps *feou* superficiel, l'estomac digère mal : communément la bouche est sèche : on a beau boire & manger, on ne laisse pas d'être faible & comme épuisé.

Que si ce pouls n'est que *ché* plein, c'est trop de chaleur dans l'estomac, il en vient des vapeurs grossières qui rendent la bouche puante.

Si ce pouls est *sæ* aigre, on a beau manger, cela ne profite point ; on n'en a pas plus d'embonpoint.

Si ce pouls est *kin* trémuleux court, on sent des douleurs d'estomac & des rétrécissements douloureux aux jointures. On a des nausées continuelles ; l'on voudrait vomir, on ne le peut.

Si ce pouls est *hien* trémuleux long, c'est la chaleur excessive du foie qui rend imparfaites les digestions dans l'estomac, & qui le gêne.

Si ce pouls est extraordinairement plein, on sent intérieurement des douleurs & des inquiétudes violentes, comme si l'on était possédé du démon. Ne recourez pas pour cela aux sortilèges, ni aux figures qu'on dit les lever.

Commentaire. Éteignez par évacuation le feu trop grand qui est au cœur, le mal cessera de lui-même.

TEXTE : dans certaines maladies de l'estomac, qui sont assez souvent accompagnées de douleurs aux jointures, où le visage devient jaunâtre, le corps pesant, il y a indigestion & flux. Tout fâcheux qu'est cet état, si le pouls se trouve *tchin* profond, *ouan* modérément lent, *sié* délié, fin, *ouei* petit, il y a espérance de guérison : mais s'il se trouve *kin* trémuleux court, & *ta* fort, la mort est certaine.

*

Du pouls du poumon

Comme les intestins grêles sympathisent avec le cœur, de même les gros sympathisent avec le poumon. Le nez se sent aussi facilement de

Description de l'empire de la Chine

l'altération de ce viscère. Trop parler & boire trop de vin, sont contraires au poumon. Trop parler cause souvent la toux : elle s'ensuit aussi de trop boire, & de plus le visage devient boursoufflé, & même quelquefois il y vient des gales.

Il y a une maladie du poumon qu'on appelle *sié puen*. Elle commence au printemps, & se fait communément sentir vers l'aisselle droite. p.415

Commentaire. C'est un dépôt qui forme une tumeur à l'endroit que le texte indique. Cette tumeur se sent quelquefois grosse comme un petit gobelet renversé.

Note. Ceux dont on se sert à la Chine pour du vin, sont très petits.

Commentaire. L'origine de ce mal est un sang venu du cœur mal conditionné. Le poumon fait effort pour s'en dégager, soit en le poussant au foie, soit en le renvoyant au cœur. Mais si le poumon, se trouvant plus faible que ces deux viscères, ne peut s'en défaire, il y survient obstruction & dépôt. Si la nature ou les remèdes ne le dissipent bientôt, il survient une fièvre mêlée alternativement de chaleur & de frisson, qui sera suivie d'un ulcère au poumon.

TEXTE : Quand le poumon est sain, le pouls propre de ce viscère (c'est celui de la jointure au bras droit) est *feou sæ toan* superficiel, aigre, court. Quand il se trouve *ta, hong, hien* fort, regorgeant, trémuleux long, le poumon n'est pas dans sa parfaite santé.

Si c'est par *ché* mauvaise réplétion qu'il pêche, on rêve armes, soldats, gardes, sentinelles. Si c'est par inanition, on rêve terres marécageuses, & chemins difficiles.

Si aux trois endroits du bras droit, où l'on a coutume de tâter le pouls, il se trouve *feou*, superficiel, le poumon a souffert & souffre de l'air ou du vent. Il s'ensuit distillations d'eaux par le nez, puis des crachats épais, & enfin mêlés de pus. Alors le malade craint fort le froid, & s'accommode mieux du chaud. Il sent une douleur superficielle presque par tout le corps, mais surtout une tension sèche au front, & une pesanteur douloureuse aux yeux, dont il coule des larmes par intervalle.

Description de l'empire de la Chine

Quand le pouls propre du poumon se trouve en même temps *feou*, & *ché* superficiel & plein, le gosier se sèche, & quelquefois s'enflamme. On est constipé, & les selles sont âcres : le nez communément perd l'odorat.

Que si ce pouls se trouve en même temps *ché*, & *hoa*, plein & glissant, la peau & le poil se flétrissent, les yeux sont larmoyants, les crachats visqueux, le gosier sec & disposé à s'enflammer. Tout cela augmente en automne, si l'on n'y met ordre dès l'été. A cette fin la saignée convient.

Notes. Le texte dit *y* convient *pïen*, une pierre coupante : & le commentaire étendant un peu le texte dit : en tel cas il faut dès l'été user de la pierre coupante pour évacuer ce que le cœur a de trop, c'est-à-dire, ce qu'il y a d'excès de feu ; car suivant ce qu'on a dit ailleurs, le cœur parmi les cinq *tsang*, répond au feu parmi les cinq éléments.

De ce seul endroit, il est clair que la saignée est connue aux Chinois depuis longtemps, comme un moyen de prévenir les fâcheuses suites d'un excès de feu. On en use actuellement à la Chine fort fréquemment pour les chevaux & les ânes.

Pour ce qui est des hommes, il n'est pas aussi fort rare qu'on en use, mais c'est communément d'une manière qui ne peut avoir grand effet, tant l'ouverture est petite, & tant est petite la quantité du sang qu'on tire : le plus souvent cela ne va pas à un tiers de palette, & quelquefois il y en a encore moins : aussi faut-il avouer que la frugalité des Chinois & la légèreté de leur ^{p.416} nourriture rend ce remède moins nécessaire qu'en Europe.

Il y a cependant des occasions où les Chinois le regardent comme presque unique, & en même temps infallible. Un homme est quelquefois saisi d'une espèce de néphrétique, qui lui cause des douleurs insupportables. Il jette d'abord de hauts cris ; mais bientôt la voix lui est coupée par la violence du mal : les yeux lui tournent : le visage devient livide : toutes les extrémités sont froides, & le malade est aux abois.

Les Chinois communément attribuent ce mal à du gravier, sans qu'aucun dise où il réside. Un chrétien âgé de vingt-cinq ans, fut un

Description de l'empire de la Chine

soir saisi de ce mal. On ne put venir m'avertir du danger où il était, parce que la maison est dans le faubourg, & les portes de la ville étaient fermées. Chacun dit, voyant le malade, que son mal était du gravier, & qu'il fallait appeler un tel pour le saigner. Ce tel, au reste, n'est ni médecin ni chirurgien. On l'appelle cependant : il vient : il lie le bras du malade au-dessus du coude, lave & frotte le bras au-dessous de la ligature : puis avec une lancette faite sur-le-champ d'un morceau de porcelaine cassée, il ouvre la veine où nous l'ouvrons communément ; savoir, à l'endroit où le bras se plie. Le sang rejaillit fort haut : on lâche la ligature, & on laisse le sang couler & s'arrêter de lui-même. on ne banda pas même la plaie. On m'a dit qu'au lieu de bander l'ouverture qu'a fait la lancette, on y applique ordinairement un grain de sel : le malade se trouva guéri, & le lendemain sur le soir il vint à l'église.

Je fus curieux de voir l'endroit où on l'avait saigné : je trouvai que c'était, comme j'ai dit, où nous le faisons communément. L'ouverture était déjà presque entièrement fermée ; aussi avait-elle été très petite. Le chrétien m'assura cependant qu'il en était sorti du sang de quoi remplir deux des gobelets, dont on use pour boire le thé.

TEXTE : Si le pouls propre du poumon étant profond *tchin*, trémuleux court *kin*, tient en même temps du glissant *hoa*, infailliblement il y a toux.

Commentaire. Cette toux vient de froid.

TEXTE : Si ce pouls est petit *ouei*, superficiel *feou*, & en même temps comme éparpillé *san*, alors tout va bien dans le poumon : il est dans son état naturel & de santé.

Note. Le commentaire exprime le caractère de ce pouls, mêlé des trois exprimés dans le texte, par la comparaison du mouvement qui se fait sur un monceau de plumes, quand il souffle un petit vent.

TEXTE : Mais si le pouls propre du poumon est en même temps superficiel *feou*, & regorgeant *hong*, la poitrine est oppressée de quelque fluxion qui s'y est jetée, & il y a en même temps mouvement dans les gros intestins.

Description de l'empire de la Chine

Si ce pouls est trémuleux long *hien*, le froid a causé des ventosités dans la poitrine ; cela est communément accompagné de constipation.

Si ce pouls se trouve *kong* comme vide par le milieu, tel qu'un trou de flûte sur lequel on mettrait le doigt, il y a hémorragie & dissipation d'esprits.

Si ce pouls se trouve profond *tchin*, délié *sié*, & tient du glissant *hoa*,
p.417 les os se cuisent, pour ainsi dire, au bain de vapeur. La peau & le poil deviennent âpres : il y a chaud & frisson qui se succèdent.

Enfin quand un homme attaqué du poumon crache du sang, ou saigne du nez, tousse violemment par intervalles, est triste & se lamente ; si le pouls en tel cas se trouve superficiel, & tant soit peu aigre, encore est-ce moins mauvais signe : le mal n'est pas tout à fait incurable : mais s'il se trouve regorgeant, fort, & tenant du dur, il n'y a plus de remède.

*

Du pouls des reins

Si le pouls propre des reins se trouve en hiver être profond & glissant, c'est son état naturel.

Note. C'est le pouls de l'extrémité du cubitus au bras droit, pour le rein droit ; au bras gauche, pour le rein gauche. Ici le texte parle des deux confusément.

TEXTE : Si ce pouls est superficiel & lent, les reins souffrent, & la cause du mal est dans l'estomac.

Il arrive que par froid on crache sans cesse & abondamment : cela fait dérivation de l'humidité nécessaire aux reins : d'où il s'ensuit une sécheresse inquiétante.

Il y a une maladie appelée *puen tun* (espèce de tumeur ou d'enflure), qui se fait sentir à la région du nombril. C'est obstruction qui cause un dépôt. Cela aboutit communément à une paralysie de tout le corps.

Description de l'empire de la Chine

Quand les reins sont hors de leur état naturel : si c'est par réplétion, on sent une pesanteur à la région des lombes, surtout la nuit quand on est couché. Si c'est par épuisement ou faiblesse, il arrive en dormant, que l'urine échappe.

Si aux trois endroits où l'on a coutume de tâter le pouls, on le trouve paresseux *tchi*, les reins souffrent du froid ; on sent ardeur & âpreté sur la peau. Les cheveux & le poil se dessèchent. Le malade, en dormant, croit souvent tomber dans l'eau ; & lors même qu'il est éveillé, on le voit rêveur, inquiet, & triste.

Si le pouls propre des reins se trouve éparpillé *san*, ou bien l'on urine trop souvent & trop copieusement, ou bien il y a perte de semence. On sent de la douleur, soit à la région des lombes, soit aux genoux. Il survient même quelquefois de ces sueurs subites & furtives, qui n'ont point de cause apparente. Enfin le pouls susdit est d'autant plus mauvais, qu'il n'indique exactement aucun de ces maux en particulier.

Si le pouls propre des reins est plein & glissant, il y a infailliblement dysurie : les urines sont rougeâtres & très chaudes.

Si ce pouls se trouve aigre *sæ*, il y a gonorrhée fâcheuse ; le malade est sujet à mille extravagants songes : surtout il croit souvent marcher au travers des eaux. De plus, il survient assez souvent enflure au scrotum, & au testicule droit.

Si ce pouls se trouve en même temps plein & fort, il y a ardeur à la vessie, d'où s'ensuit suppression d'urine, ou du moins difficulté d'uriner.

Si ce pouls est en même temps glissant & trémuleux long, ou bien profond, & trémuleux court, en ces deux cas il y a douleur aux lombes & aux pieds, qui deviennent enflés. Mais dans ces deux cas, la cause de la douleur n'est pas tout à fait la même.

Commentaire. Dans le premier cas, la douleur est causée par des vents humides, mais ^{p.418} chauds. Dans le second cas, par des vents froids.

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : Quand le pouls propre des reins se trouve superficiel, & trémuleux court, l'altération qui est dans les reins se fait sentir aux oreilles ; elles deviennent sourdes.

Quand les reins sont tellement attaqués, que le visage en devient livide, & que le froid saisit les jambes & les pieds, le mal est très dangereux ; cependant, si le pouls se trouve alors être profond, glissant, & tient en même temps du trémuleux long, le mal n'est pas incurable ; mais si le pouls se trouve alors lent & fort, il y a bien peu d'espérance.

*

Observations générales sur le pouls, à quelque bras & à quelque endroit qu'on le tâte

1° A quelque bras, & à quelque endroit qu'on tâte le pouls, il faut faire attention à la saison.

2° Le pouls d'une personne en santé, a du moins quarante-cinq battements consécutifs, sans interruption considérable.

3° Quand sous les doigts on sent le pouls trémuleux long, ou précipité, ou regorgeant, ou trémuleux court, on peut juger en général qu'il y a excès de chaleur & ventosités.

4° Quand subitement & comme à la dérobée le pouls devient profond & délié, la cause du mal est le froid, & il attaque les esprits.

5° Quand on trouve que le pouls imite le mouvement d'une eau qui tombe goutte à goutte par quelque fente, ou bien le mouvement du bec d'un oiseau qui picote quelque chose, il faut juger le mal incurable.

Observations sur le pouls du carpe gauche, pouls qui est propre du cœur

1° Si après quarante-cinq battements convenables, il change ou cesse, mais peu de temps, ce n'est pas chose fort dangereuse.

Description de l'empire de la Chine

2° Quand après trente-un battements il se plonge, pour ainsi parler, & tarde notablement à revenir comme auparavant : si c'est au printemps que cela se trouve, le malade mourra l'été suivant. J'en dis autant, à proportion, des autres saisons.

Observations sur le pouls de la jointure du poignet gauche, pouls qui est propre du foie

1° Si l'on y trouve cinquante battements convenables, ou du moins signe de quarante-cinq, sans interruption notable, le foie est sain.

2° Si après vingt-six battements convenables, il se plonge & devient profond, sans cependant tarder à revenir tel qu'il doit être, c'est chaleur excessive & ventosités dans le foie.

3° Si après vingt-neuf battements convenables, il devient aigre, & paraît se vouloir cacher, le foie est très mal affecté ; il y a obstruction notable, les jointures des membres s'en sentent, cela va communément de mal en pis, jusqu'à la mort qui s'ensuit.

4° Si après dix-neuf battements convenables, il se plonge, se relève, puis se replonge, le foie est entièrement gâté, il ne fait plus ses fonctions ; tout remède humain est inutile.

Observations sur le pouls de l'extrémité du cubitus gauche, pouls qui est propre du rein gauche

1° S'il a, sans interruption, du moins ^{p.419} quarante-cinq battements convenables, le rein est sain.

2° Si on le sent sous le doigt précipité, ou trémuleux long, le rein souffre de chaleur & de vents.

3° S'il devient tout à coup très lent, le mal est très dangereux, & demande un prompt secours, communément il vient de froid ; il faut, pour le bien guérir, beaucoup de soin & de dépense.

4° Si après vingt-cinq battements convenables il se plonge, les reins sont gâtés, & ne font plus leur fonction. Toute l'habileté du médecin

Description de l'empire de la Chine

ne saurait sauver le malade ; & le plus qu'on puisse espérer, c'est un délai, encore ne peut-il être long.

Observations sur le pouls du carpe droit, pouls qui est propre du poumon

1° Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battements convenables sans interruption, le poumon est sain.

2° Si ce pouls le trouve très précipité, le poumon a souffert de l'air extérieur.

3° Que si en continuant à compter les battements & à observer le pouls, vous trouvez qu'après vingt-sept battements il devienne considérablement lent, le poumon n'a plus le degré de chaleur nécessaire. Ne dites pas, c'est peu de chose, remédiez-y promptement. Sans cela un matin vous trouverez que le pouls se plongera & replongera ; que le malade abattu ne pourra quitter le lit. Vous verrez alors que le poumon ne fait plus ses fonctions, & vous vous repentirez d'avoir dit d'abord que ce n'était rien.

4° Que si, après douze autres battements, le pouls disparaît encore, ou change notablement, bientôt le malade sera tourmenté d'une toux fâcheuse, accompagnée ou suivie de crachats mêlés de pus. Les forces lui manqueront, les cheveux se hérissèrent ; & le fameux *Tsin pien tsi* ressuscitât-il pour le traiter, il ne le pourrait faire avec succès.

Observations sur le pouls de la jointure du poignet droit, pouls qui est propre de l'estomac

1° Si l'on y trouve au moins quarante-cinq battements convenables sans interruption, l'estomac est sain.

2° Si ce pouls devient très précipité, l'excès de chaleur dans l'estomac trouble la digestion des aliments.

Description de l'empire de la Chine

3° Cependant plus communément ce viscère souffre par défaut de chaleur convenable, ce que vous indiquera le pouls par une extrême lenteur.

Que si dans cet état, comme c'est assez l'ordinaire, il y a nausées et vomissements, le malade n'a plus guère qu'environ dix jours de vie.

Observations sur le pouls de l'extrémité du cubitus droit, pouls qui est propre du rein droit

1° Si l'on y trouve quarante-cinq battements convenables, sans interruption, ce viscère est sain.

2° Si après dix-neuf battements convenables, il se plonge, puis se replonge, c'est un grand pronostic de mort ; de cent il n'en réchappera de mort pas un.

3° Si l'on sent ce pouls fort, précipité, & tenant du trémuleux, ce sont des ventosités qui attaquent ce viscère. Il y a encore du remède.

4° Si après sept battements convenables, le pouls se plonge, puis se replonge, sans se relever que longtemps après, le malade n'a plus que peu d'heures à vivre.

*

Observations sur les sept pouls, dits *piao*, c'est-à-dire, externes, et plus sensibles en comparaison des autres

Sur le pouls, dit *feou* superficiel, surnageant, & ses différentes indications

1° ^{p.420} Le pouls dit *feou* superficiel, est celui, lequel quand on appuie ferme le doigt, ne se sent pas, ou que très peu, & qui, au contraire, est fort sensible quand on n'appuie que légèrement.

2° En général, quand on trouve le pouls *feou* superficiel, hors des temps & des endroits qui lui sont propres, suivant ce qui a été dit ailleurs, il y a ou toux, ou difficulté de respirer, ou sueurs froides, ou

Description de l'empire de la Chine

lassitude & pesanteur au dos, ou inquiétude dans le sommeil, ou bien ces différents symptômes se compliquent.

3° Quand pressant le doigt on trouve que le pouls devient très peu sensible, & que soutenant tout à coup le doigt pour n'appuyer que légèrement, le pouls devient très sensible, & que réitérant cela deux fois, on trouve à la seconde, comme à la première, que le pouls est superficiel & très sensible dès qu'on n'appuie que légèrement, en ce cas le sang est trop chaud, & cependant les parties nobles, ou toutes ou quelques-unes, n'ont pas le degré de chaleur qui leur convient, & souffrent du froid. A quoi doit alors tendre la cure ? C'est à rétablir les esprits, moyennant quoi ce chaud & ce froid se répartiront, & se réduiront à une juste température.

4° Quand le pouls se trouve *feou* superficiel au carpe droit & au carpe gauche, l'air extérieur a saisi le malade ; il y a douleur & chaleur de tête.

5° Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'estomac est comme épuisé ; il survient enflure, ou du moins tension au ventre.

6° Si c'est à l'extrémité des cubitus que ce pouls se trouve, le vent ou l'air a offensé le poumon. Il s'ensuit sécheresse ou âpreté aux gros intestins, & conséquemment constipation.

Sur le pouls dit *kong* & ses indications

1° Le second des pouls, dits *piao*, est celui qu'on appelle *kong*. Il est tel, quand sous le doigt on le sent, comme on sentirait un trou de flûte, laissant un vide entre deux extrémités ; ce pouls se trouvant hors des temps & des endroits qui lui sont propres, indique communément tension des intestins grêles, perpétuelle nécessité d'uriner, sans le pouvoir faire que goutte à goutte, & avec douleur. Moyennant quelques potions & quelques pilules convenables, ces accidents cessent.

Description de l'empire de la Chine

2° Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a obstruction, embarras, & peut-être dépôt dans la poitrine, le sang n'y a pas son cours libre.

3° Si ce pouls se trouve aux jointures du poignet, il indique abcès dans les intestins.

4° S'il se trouve à l'extrémité du cubitus, c'est épuisement aux reins ; il sort par la voie des urines un sang âcre, ou même un pus fort épais.

Sur le pouls dit *hoa* glissant, & ses indications

1° Quand aux endroits où le pouls se tâte ordinairement, on le sent sous le doigt à peu près comme une perle, & qu'en appuyant un peu plus ferme, il s'enfonce, sans avancer ni reculer, cette espèce de pouls se nomme *hoa* glissant. Quand on le trouve aux trois endroits où l'on a coutume de tâter le pouls à chaque bras, les reins sont altérés, il y a tension aux intestins grêles, abattement dans tout le corps, ^{p.421} alternative de chaud & de frisson ; les urines sont âcres & rougeâtres : le tout vient de trop de chaleur. La cure doit tendre à l'abattre : si l'on y réussit, ces accidents cèdent.

2° Quand ce pouls se trouve seulement à l'un ou à l'autre carpe, il indique nausées fréquentes.

3° Quand il se trouve à l'une ou à l'autre jointure, le ventricule refroidit, ne digère point.

4° Quand il se trouve à l'extrémité des cubitus, le ventre à la région du nombril est froid comme glace, & dans cet état dans lequel, suivant ce que dit le commentaire, on est altéré, on ne boit point, qu'on n'entende grouiller dans le ventre.

Sur le pouls, dit *ché* plein, & ses indications

1° Le quatrième des pouls, dits *piao* externes, est celui qu'on appelle *ché* plein. Il diffère du nommé *feou* superficiel, en ce que même en appuyant ferme on le trouve encore bien sensible, quoiqu'il le soit davantage, quand on n'appuie que légèrement.

Description de l'empire de la Chine

2° Si ce pouls se trouve tel aux trois endroits où l'on a coutume de le tâter à chaque bras : il indique chaleur interne excessive, qui cause épuisement dans l'estomac ou dans son orifice, & qui fait que le ventricule ne se nourrit point lui-même, & que le malade, quoiqu'il mange assez, sent cependant lassitude & abattement continuel. Il faut en ce cas user de remèdes bénins, qui ne soient ni chauds, ni aussi fort froids, mais d'une nature tempérée.

3° Quand ce pouls se trouve aux carpes à contre-temps, il y a excès de chaleur dans la poitrine.

4° Si c'est aux jointures du poignet qu'il se trouve, il y a douleur aux hypocondres, le second des trois *tsiao* ou foyers, est en désordre.

5° S'il se trouve à l'extrémité des cubitus, & qu'il se sente sous le doigt comme une corde, il indique enflure de ventre & dysurie.

Sur le pouls dit *hien* de trémulation longue, & ses indications

1° Le cinquième des pouls, dits *piao* externes, se nomme *hien* trémuleux long. Il a cela de commun avec le nommé *feou* superficiel, que quand on appuie le doigt ferme, il devient assez peu sensible, au lieu que quand on n'appuie que légèrement, il est sensible de reste : mais il diffère du *feou* purement superficiel, en ce qu'on y remarque à chaque instant une espèce d'inégalité ou de trémulation, telle à peu près que dans les cordes de l'instrument nommé *tseng*.

2° Si aux trois endroits où l'on tâte le pouls à chaque bras, il se trouve tel, il indique sueurs spontanées, abattement, & menace de phtisie, les mains & les pieds s'engourdissent, & souffrent de la douleur, la peau & le poil se sèchent. Il faut en ce cas-là que la cure tende à soutenir la chaleur naturelle au *tan tien* (c'est, dit le commentaire, trois pouces au-dessous du nombril.)

3° Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aiguë à la région de la poitrine. Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le froid a saisi le ventricule, & la chaleur naturelle du plus bas des *tsiao*

Description de l'empire de la Chine

foyers, est comme étouffée par des eaux qui croupissent à la région du bas-ventre.

Sur le pouls *kin* trémuleux court, & ses indications

1° Le sixième des pouls, dits *piao* externes, se nomme *kin* : il tient un peu du pouls *hien*, dont on vient de parler, & du *hong* regorgeant, dont on parlera ci-après. Il a cependant cela de propre, qu'en appuyant le doigt ferme, on le trouve encore sensible de p.422 reste, & en n'appuyant que légèrement, on y trouve accélération considérable.

2° Quand à tous les endroits où l'on a coutume de tâter le pouls il se trouve tel, il y a vapeurs malignes, émues par un feu interne, la manie est prochaine ; si elle n'a pas encore paru, elle se déclarera bientôt par des paroles extravagantes, des menaces insensées, des chants & des mouvements irréguliers ; & si l'on ne rencontre un habile médecin, point de guérison.

3° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a douleur de tête.

4° S'il se trouve seulement aux jointures, la douleur se sent, & croît peu à peu à la région du *thorax*.

5° Si ce pouls se trouve à l'extrémité du cubitus, la douleur est au bas-ventre, & si violente, qu'on y porte la main sans cesse.

Sur le pouls *hong* regorgeant, & ses indications

Le septième & dernier des pouls, dits *piao* externes & plus sensibles, se nomme *hong* regorgeant. Son caractère est, que même en appuyant ferme, on le trouve toujours très sensible, plus sensible cependant quand on n'appuie que légèrement.

2° Quand aux trois endroits ordinaires de chaque bras le pouls est tel, il indique douleur de tête, chaleur superficielle par tout le corps, aridité des gros intestins, constipation, soif, douleur inquiète par tout le corps.

Description de l'empire de la Chine

3° Si c'est au milieu de l'été que le pouls se trouve tel, l'excès de chaleur qu'il indique, est peu à craindre, elle se tempérera de soi-même. Mais si c'est au milieu de l'automne ou en hiver, le mal demande du remède. Il faut d'abord faire suer, puis tendre à rendre le ventre libre, l'excès de chaleur cessera.

4° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'excès de chaleur est en haut depuis la tête jusqu'à la poitrine.

5° Si ce pouls se trouve seulement aux jointures, le ventricule se sent chargé, il y a nausée & vomissement.

6° Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des cubitus, le feu est aux intestins grêles, qui le communiquent aux reins ; les urines sont âcres & rougeâtres, il y a douleur sourde aux jambes.

*

Observations sur les huit pouls, nommés *li*, plus internes et moins sensibles

Sur le pouls dit *ouei* petit, et ses indications

1° Ce pouls est le premier des huit nommés *li*. Son caractère consiste en ce qu'appuyant médiocrement, on découvre son battement, mais bien petit : puis revenant à appuyer une seconde fois tant soit peu plus, on le sent encore, mais si petit, que tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'est pas tout à fait imperceptible.

2° S'il se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, il indique un grand épuisement d'esprits ; & quand il est longtemps tel, il survient perte de semence, le visage devient livide, & à la longue les os se dessèchent.

3. Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, l'humeur maligne attaque la tête ou la poitrine.

4° S'il se trouve seulement aux jointures, c'est le cœur qui est attaqué.

Description de l'empire de la Chine

5. S'il se trouve seulement à l'extrémité des cubitus, l'humeur maligne a son siège dans le bas ventre, on sent une espèce de frisson par tout le corps, & quand on boit, le ventre grouille. p.423

Sur le pouls *tchin* plongé, profond, & ses indications

1° Le second des huit pouls nommés *li*, est celui qu'on nomme *tchin* enfoncé, profond. Son caractère consiste en ce qu'appuyant fortement on le découvre, mais lent & lâche, comme un morceau d'étoffe usée & demi-pourrie ; & si l'on n'appuie pas fortement, on ne le découvre point du tout.

2° Si le pouls est tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte à chaque bras, il indique enflure ou oppression à la région des aisselles, & froid aux extrémités du corps, c'est épuisement dans les parties nobles, la chaleur naturelle des trois *tsiao*, étuves, ou des trois foyers, ne se répartissant pas comme il faut, ce qui cause des obstructions.

3° Quand ce pouls se trouve seulement aux carpes, la poitrine est chargée de phlegmes.

4° Si c'est seulement aux jointures que ce pouls se trouve, il y a oppression & douleur vive depuis la poitrine jusqu'au nombril, grande difficulté de respirer, ou espèce d'étouffement.

5° Si ce pouls se trouve seulement à l'extrémité des cubitus, il y a pesanteur aux lombes & aux jambes. L'urine devient fort épaisse & blanchâtre par intervalles.

Sur le pouls *ouan* modérément lent, & ses indications

1° Le troisième des pouls nommés *li* plus internes, moins sensibles, est celui qu'on nomme *ouan* modérément lent. Il ne diffère guère que du plus au moins d'un autre pouls nommé *tchi* tardif, paresseux, dont on parlera ci-après. Le pouls lent à contre-temps indique en général abattement d'esprit & de corps, accompagné

Description de l'empire de la Chine

d'inquiétude, ce qui vient de ce que le mouvement des esprits n'est pas bien libre.

2° Quand le pouls se trouve tel aux trois endroits ordinaires de chaque bras, les reins souffrent ; il y a humeur viciée, & vapeur maligne, qui se fait sentir jusqu'à la tête, & spécialement aux oreilles, qui alors bourdonnent fort. Faites ouverture avec l'éguille derrière la tête vis-à-vis l'extrémité basse du cerveau : réitérez par trois fois, les douleurs s'apaiseront.

3° Si ce pouls se trouve aux carpes, il y a douleur aux articles.

4° S'il se trouve seulement aux jointures, on a peine à se tenir droit, la douleur fait courber le corps.

5° S'il se trouve seulement à l'extrémité des cubitus, & qu'en même temps qu'il est *ouan* lent, il tienne aussi du *ouei* petit, il y a obstruction causée par des humeurs froides. La nuit le sommeil est inquiet, on se croit suivi par des fantômes.

Sur le pouls *sæ*, aigre, & ses indications

1° Ce pouls est le quatrième des huit nommés *li* moins externes & moins sensibles. il faut appuyer pour le sentir, & son mouvement a du rapport à celui d'une lame de couteau qui racle un bambou (C'est le nom que les Européens donnent à une espèce de roseau qui devient très dur). Si ce pouls se trouve à contre-temps (le commentaire dit que le trouver en automne, c'est son temps), si c'est à un homme, il indique du *virus* ; si c'est à une femme, & qu'elle soit enceinte, son fruit se sentira du mal, & le portera peut-être tout entier. Si la femme n'est point enceinte, & qu'elle ait ce pouls, il indique corruption qui infeste la masse du sang.

2° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, le ventricule a peu de vigueur.

3° Si c'est aux jointures que ce pouls se trouve, le sang est gâté, & peu propre à la nutrition des parties nobles.

Description de l'empire de la Chine

4° Si c'est seulement à l'extrémité des cubitus, on sent un froid malin dans ^{p.424} tout le corps, & de fréquents mouvements dans le bas-ventre.

Sur le pouls *tchi* tardif, paresseux, & ses indications

1° Ce pouls est le cinquième des huit *li* plus internes & moins sensibles. Outre qu'il faut appuyer ferme pour le trouver, son caractère est une grande lenteur en son mouvement ; en sorte que dans l'espace d'une inspiration & d'une expiration, il n'y a que trois battements. Il indique en général épuisement dans les reins.

2° Si ce pouls se trouve tenir du suivant, nommé *fou* fuyant en bas, le mal est difficile à guérir. Que si cela se rencontre en été, c'est encore pis, le mal est comme incurable.

3° Si ce pouls se trouve aux carpes, le cœur souffre du froid.

4° Si c'est aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, il y a douleur de ventre, la boisson passe avec peine.

5° Si c'est à l'extrémité du cubitus, il y a froid & pesanteur aux lombes & aux pieds, on a beau les bien couvrir, on ne peut les échauffer.

Sur le pouls *fou* fuyant en bas, & ses indications

1° Ce pouls est le sixième des huit, nommés *li* plus internes & moins sensibles. C'est lorsqu'appuyant ferme les doigts pour tâter le pouls, il fuit & se cache en bas, devenant insensible pour un instant : puis appuyant de nouveau les doigts, & encore plus ferme, on le retrouve, sans le perdre, mais bas & profond. S'il se trouve aux trois endroits ordinaires, il indique poison occulte & malignité cachée. Le corps est alors tout abattu, les extrémités sont froides ; il y a douleur interne, & un venin secret trouble la température du sang & des esprits. En quelque saison que cela se trouve, faites promptement suer, c'est par où doit commencer la cure.

Description de l'empire de la Chine

2° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a obstruction dans la poitrine.

3° Si c'est seulement aux jointures du poignet que ce pouls se trouve, l'obstruction est aux intestins ; les yeux s'en sentent, on les ouvre & ferme sans cesse.

Commentaire. Si c'est à la jointure du poignet gauche, cela est vrai. Si c'est à celle du poignet droit, c'est le ventricule qui est mal affecté, & il survient des hémorrhoides.

4° Si c'est seulement à l'extrémité des cubitus que ce pouls se trouve, on ne digère point : assis ou couché, l'on est inquiet. De plus il y a flux de ventre.

Sur le pouls *siu* mouillé, ou bien liquide, fluide, & ses indications

1° Le septième des huit pouls *li* plus internes & moins sensibles, s'appelle *siu* mouillé ou liquide ; c'est quand on le sent tel à peu près qu'une eau qu'on presserait sous le doigt. Il est communément accompagné de chaleur inquiète, de douleur de tête violente, de grands bourdonnements d'oreilles, & d'un froid externe aux parties secrètes. Tous ces fâcheux accidents viennent de choses encore plus fâcheuses. Le cerveau & la moelle du dos sont desséchés, & pareillement le réservoir séminal. Une fermentation maligne cuit, pour ainsi dire, les os au bain de vapeur. Bientôt les cinq *tsang* se sentent du mal, & la mort est infaillible.

2° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, on est sujet à suer aux pieds.

3° S'il se trouve seulement aux jointures des poignets, les esprits manquent, il y a stérilité, ou grande disposition à cela.

4° S'il se trouve seulement à ^{p.425} l'extrémité des cubitus, & qu'il y soit en même temps délié comme un cheveu, on sent partout le corps un froid malin : les chairs & les os semblent se séparer, & ne plus se soutenir mutuellement.

Description de l'empire de la Chine

Sur le pouls *yo* faible, & de ses indications

1° Ce pouls est le huitième & le dernier des huit nommés *li*. On compare la sensation qu'il fait sous le doigt à celle que fait un morceau de vieux coton, & de plus il a cela de commun avec quelques autres, qu'après l'avoir découvert, si l'on appuie encore un peu plus ferme, on ne le sent plus. De plus, son mouvement est lent & communément embarrassé.

2° S'il se trouve tel aux trois endroits où le pouls se tâte, ce sont ventosités malignes & excessives. Si cela se trouve dans un jeune homme, le mal est mortel : si c'est dans un homme d'âge, il se peut guérir.

3° Si ce pouls se trouve seulement aux carpes, il y a épuisement.

4° Si c'est seulement aux jointures du poignet, il y a difficulté de respirer.

5° Si c'est seulement à l'extrémité des cubitus, le sang est gâté. Il y a engourdissement & douleur, d'abord interne, & qui gagne bientôt au-dehors (Le malade en meurt, dit le commentaire).

*

Observations sur les neuf pouls dits *tao*, & leurs indications.

Note. La lettre *tao* signifie entre autres choses, façon, manière, chemin, &c. Peut-être examine-t-on ici neuf manières ou neuf propriétés qui se peuvent trouver indifféremment tantôt aux pouls nommés *piao* externes & plus sensibles, tantôt aux pouls nommés *li* plus internes & moins sensibles.

TEXTE :

- Le premier de ces neuf pouls est celui qu'on nomme *tchang* long. C'est lorsque les trois doigts étant placés sur les trois endroits ordinaires, on sent comme un seul pouls continu & allongé, le pouls de l'extrémité du cubitus passant plus loin que sa place ordinaire, & celui de la jointure en faisant autant. Ce pouls en général indique

Description de l'empire de la Chine

chaleur trop grande, & inquiétude, tant pendant le sommeil, qu'en d'autres temps. Le poison ou la malignité de ce feu se fait sentir aux parties nobles, & vient de l'intempérie des trois *tsiao* foyers ou étuves. Il faut dissiper cette intempérie chaude par les sueurs.

- Le second est le pouls nommé *toan* court. C'est quand chacun des trois pouls, par exemple, celui de l'extrémité du cubitus, & ainsi des autres, ne remplit pas exactement sa place ordinaire. Il indique épuisement, d'où suivent malins frissons, humeurs froides dans le ventre, qui empêchent la chaleur naturelle de se partager comme il faut, & la retiennent comme prisonnière, d'où suivent des digestions fort imparfaites. Il faut tendre à évacuer ces humeurs.
- Le troisième est le pouls nommé *hiu* vide ou épuisé. C'est lorsque sous les doigts, soit qu'on appuie ferme, ou qu'on touche légèrement, on sent le pouls insuffisant, & comme vide ou épuisé. Il indique grande faiblesse, frayeurs, défaillances, disposition à l'épilepsie, surtout s'il se trouve aux enfants. En quelque personne qu'il se trouve, s'il est tel aux trois endroits ordinaires, le sang ne peut acquérir la perfection qui lui convient pour la nourriture des parties intérieures & les plus essentielles du corps, lesquelles manquant ainsi d'un aliment convenable, il s'y fait des fermentations malignes & inquiétantes. La cure doit ^{p.426} tendre à rétablir, s'il se peut, ou du moins à soutenir la chaleur naturelle aux trois *tsiao*, foyers ou étuves.
- Le quatrième est le pouls nommé *tsou* serré, pressé. C'est quand sous les trois doigts, soit qu'on appuie peu ou beaucoup, on trouve le pouls très précipité, mais comme s'arrêtant au carpe, de telle manière que dans sa précipitation il cesse une fois tout à coup de battre, puis recommence. Ce pouls est d'un fâcheux pronostic : s'il se change bientôt en mieux, le malade pourra revenir de sa maladie, mais s'il continue en cet état, la mort est proche : du moins n'y a-t-il point de remède humain : il n'y a que le Ciel qui lui puisse sauver la vie.
- Le cinquième est le pouls nommé *kié* embrouillé, embarrassé. C'est

Description de l'empire de la Chine

quand le pouls se sentant sous les doigts d'une lenteur médiocre, il manque tout à coup un battement, puis revient avec une espèce d'impétuosité peu réglée, comme s'il n'avait pu continuer, sans s'arrêter, pour ainsi dire, afin de prendre haleine, & se débarrasser. Il indique obstruction à la région de l'estomac, d'où il s'ensuit pesanteur & engourdissement dans tous les membres, & assez souvent violente colique. Le mal vient d'excès de chaleur aux trois *tsiao* ou étuves. Corrigez doucement cette intempérie, le mal cessera.

- Le sixième se nomme *tai* qui signifie succession, changement de génération, substitution, &c. C'est quand ayant senti sous les doigts le pouls se mouvoir assez irrégulièrement, on le sent tout à coup s'élever, & comme rétrograder, au lieu de continuer sa route. En ce cas-là, le visage devient livide & abattu, on ne peut parler, c'est épuisement total des esprits vitaux, un vent malin les a entièrement dissipés (L'âme, ajoute le commentaire, n'a plus où loger).
- Le septième s'appelle *lao* dur. C'est lorsque ne le pouvant sentir en tâtant légèrement, appuyant ensuite davantage, on le découvre, mais si peu régulier, si peu marqué, qu'il semble tenir tantôt du profond & du fuyant, tantôt du plein & du long, tantôt du petit, mais trémuleux, conservant cependant toujours certaine tension ou dureté, qui est son propre caractère.

Note. Ailleurs on le nomme *ké*, & on compare la sensation qu'il fait sous les doigts à celle qu'y fait la peau d'un tambour, sur laquelle on appuie.

Il indique plénitude interne & resserrée par l'impression fâcheuse d'un froid étranger sur les parties externes, qui étaient trop épuisées pour y résister. De là douleurs internes, comme dans les os. Bientôt après la peau change de couleur, survient difficulté de respirer, enfin oppression continuelle de poitrine, causée par le combat du feu interne & de l'eau qui est au-dehors. Laissez-là tous les remèdes. Demandez au Ciel la guérison, ou bien n'en espérez rien.

- Le huitième, est le pouls nommé *tong* mobile : non pas qu'il ait grand mouvement, mais parce qu'il fait une sensation sous les

Description de l'empire de la Chine

doigts à peu près semblable à celle que feraient des pierres lissées & polies qu'on toucherait dans l'eau. On ne découvre ce pouls que quand on appuie ferme. Alors il résiste un peu au doigt, & quand on revient à le tâter deux ou trois fois, on le sent battre, sans le sentir passer, comme s'il était fixe au même lieu. Il indique un corps faible & épuisé. Il s'ensuit flux & perte de sang de longue durée, surtout aux femmes ; & si le malade ne rencontre un fort habile médecin, il tombe en phtisie, & meurt bientôt.

- Le neuvième, est le pouls *sié* fin, délié. C'est quand sous les doigts on le sent comme un simple cheveu très fin & en même temps tenant du *ouei*, petit, peu ^{p.427} fort, qui est un des huit pouls, nommés *li*, qu'on a exposés ci-dessus.

Ce pouls fin & délié indique refroidissement accidentel du cerveau & de la moelle du dos. Le corps est faible, les jambes sont comme endormies. Il survient quelquefois perte considérable de semence. Le visage change de couleur & maigrit, les cheveux & le poil sèchent. Quand ce mal n'a commencé que sur la fin de l'hiver il arrive quelquefois qu'au printemps suivant il se guérit sans remèdes.

@

TROISIÈME PARTIE

@

Ce qui regarde le cœur, le foie, & le rein gauche, s'examine au pouls du carpe, de la jointure, & de l'extrémité du cubitus du bras gauche. Aux mêmes endroits du bras droit, suivant le même ordre, on examine ce qui regarde les poumons, l'estomac, & le rein droit, autrement dit porte de la vie.

Voici quelle est la correspondance des cinq *tsang* & des six *fou*. Le cœur qui est le premier des cinq *tsang*, & les intestins grêles un des six *fou*, ont ensemble correspondance. Il en est de même du foie, un des cinq *tsang*, à l'égard de la vésicule du fiel, un des six *fou*. De même de l'estomac, *pi*, un des cinq *tsang*, & du ventricule, *ouei*, un des six *fou*, avec lequel il est comme continu. De même du rein gauche, à l'égard de la vessie ; du rein droit, à l'égard de ce qu'on nomme les trois *tsiao*, foyers ou étuves ; & du poumon à l'égard des gros intestins.

On tâte le pouls à trois endroits de chaque bras : à chacun de ces endroits le pouls se peut distinguer en pouls superficiel ou élevé, pouls profond, & pouls mitoyen, ce qui donne pour chaque bras neuf combinaisons différentes. Au reste, le pouls mitoyen est celui sur lequel il faut régler son jugement par rapport aux autres.

Celui qui tâte le pouls, doit avoir lui-même le corps & l'esprit dans une situation tranquille. Il faut de plus qu'il ait actuellement beaucoup d'attention, sans admettre d'autres pensées, & que même le mouvement de systole & de diastole soient en lui dans une juste température. Alors appliquant doucement les doigts sur la peau sans presser, il examinera ce qui regarde les six *fou*. Ensuite, appuyant un peu davantage, en sorte qu'il ne touche pas simplement la peau, comme auparavant, mais qu'il sente sous les doigts les chairs, il examinera s'il trouve ou non aux pouls qu'il tâte une juste modération ; puis appuyant ferme les doigts jusqu'à sentir les os du bras, il examinera les pouls des cinq *tsang*. Enfin il examinera si le pouls cesse de battre ou non ; s'il est vite ou lent, & combien il bat de fois dans

Description de l'empire de la Chine

l'espace d'une inspiration & d'une expiration.

Quand on trouve au pouls cinquante battements sans qu'il s'arrête, c'est santé : s'il s'arrête avant que d'avoir ^{p.428} battu cinquante fois, c'est maladie. Et l'on juge du mal plus ou moins pressant, par le nombre des battements après lesquels le pouls s'arrête.

Si au bout de quarante battements le pouls s'arrête, un des cinq *tsang* est gâté. Ceux dans qui cela se trouve, rarement passent quatre ans. Si c'est après trente battements que le pouls s'arrête, on ne passe guère trois ans. Si le pouls s'arrête au bout de vingt battements, on n'a guère que deux ans à vivre. Que si l'on trouve qu'il s'arrête encore plutôt, c'est encore pis, & c'est signe d'un mal très pressant.

Dans ce mal, tout pressant qu'il est, il y a du plus & du moins. Par exemple, si après deux battements le pouls s'arrête, le malade ordinairement meurt au bout de trois ou quatre jours. Si le pouls s'arrête après trois battements, le malade peut vivre encore six ou sept jours ; & si c'est au bout de quatre battements que le pouls s'arrête, le malade ordinairement ne passe pas huit jours. Ainsi du reste à proportion.

On fonde encore des pronostics sur l'opposition du pouls avec l'état présent de celui auquel on le tâte : par exemple, un homme ne sent point de mal, & même paraît robuste, on lui trouve un pouls de malade, *feou, kin, fa*, superficiel, trémuleux court, aigre, dit le commentaire, il marche vers le tombeau (Dans quelque temps, dit le commentaire il tombera malade, & probablement en mourra).

De même, si tâtant le pouls à un homme, qui est actuellement maladif, vous lui trouvez le pouls d'un homme robuste, c'est un homme mort (fort & regorgeant, dit le commentaire).

Il convient donc de savoir que les gens gras ont communément le pouls profond & un peu embarrassé ; les maigres, au contraire, l'ont superficiel & long. Aux gens de petite stature il est serré & comme pressé : au contraire, il est un peu lâche aux gens de grande stature, voilà l'ordinaire, & quand on trouve le contraire, cela ne vaut rien.

Description de l'empire de la Chine

Note. *Chang* signifie blesser, nuire. *Han* signifie froid. Comme qui dirait froid malin & dangereux. Cette maladie est fort fréquente à la Chine. C'est une fièvre maligne, à laquelle on donne ce nom de *chang han* en hiver, & qu'on nomme autrement dans les autres saisons de l'année.

TEXTE : dans cette maladie, malgré le nom qu'elle porte, on doit, en tâtant le pouls, & en jugeant de ses indications, suivre la même règle que dans les maladies qui viennent de chaud. Ainsi, lorsque dans la maladie nommée *chang han*, le pouls d'abord superficiel *feou* & tremuleux court *kin* devient peu à peu fort *ta* & regorgeant *hong*, & qu'il se fait sentir tel aux trois endroits ordinaires où on le tâte, c'est bon signe. La malignité semble vouloir se dissiper, & il y a lieu d'espérer que se dissipant en effet, le malade, au bout de sept jours, se trouvera hors de danger.

Que si, au contraire, on trouve le pouls petit *ouei*, lent *man**, & cependant parfois sautillant *teng** : puis comme s'enfuyant & se cachant en bas *fou*, le malade est en grand danger. En ce cas-là il faut s'informer exactement du jour & de l'heure que la maladie a commencé, afin de juger de son progrès, en examinant avec un soin particulier les changements qui arriveront au pouls, soit par rapport à sa forte élévation ou à sa petitesse, soit par rapport à la lenteur ou vitesse de son mouvement. [p.429](#)

Note. * Ces deux expressions chinoises *man* & *teng*, ne sont qu'en cet endroit de ce livre. Partout ailleurs l'on emploie l'expression *ouan*, ou *tchi*, pour exprimer la lenteur du pouls.

TEXTE : Généralement parlant, dans la maladie *chang han*, comme dans celles qui viennent de chaleur, le pouls doit être élevé, & regorgeant : & quand il se trouve petit, délié, & comme imperceptible, les remèdes humains sont inutiles.

Quand après la sueur qu'il faut procurer dès le commencement de la maladie, le pouls se tranquillise, & que la fièvre cesse, tout va bien. Mais si même après la sueur le feu & l'inquiétude continuent, si le pouls est aussi peu réglé qu'auparavant, point de guérison à espérer.

Description de l'empire de la Chine

Il y a des maladies (fièvres malignes), causées par un poison, ou malin ferment chaud ; il y en a qui sont causées par un poison de nature froide. En voici les différents diagnostics & pronostics. Dans celles qui sont causées par un poison chaud, le malade paraît robuste ; il a des mouvements inquiets, violents, & convulsifs ; le visage lui devient rouge, il lui sort des marques rougeâtres ; il y a délire, pendant lequel il dit mille extravagances, & croit quelquefois voir des esprits. Ces accidents sont accompagnés assez souvent d'une diarrhée continuelle, & quelquefois d'une sueur par tout le corps. Le malade ouvre de temps en temps la bouche d'une manière extraordinaire ; on dirait qu'il va expirer (Le chinois dit que la vie veut s'envoler). Tout dangereux qu'est cet état, n'abandonnez pas le malade : usez de remèdes bénins, qui du moins ne puissent pas nuire. S'il passe le septième jour, il en reviendra peu à peu.

Quand le poison est de nature froide, il y a pesanteur par tout le corps, le dos est roide : le malade sent aux yeux & dans le bas ventre des douleurs insupportables, les lèvres deviennent bleuâtres. Le cœur se sent saisi du malin poison, & ne peut s'en défendre : les extrémités du corps deviennent froides : il y a nausée, diarrhée, râlement. Le pouls communément est profond & délié. Dans cette dangereuse extrémité, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de travailler promptement à soutenir la chaleur naturelle à trois pouces au-dessous du nombril. Si le malade passe six jours sans mourir, il est sauvé.

Pronostics de diverses maladies par le pouls

Dans l'enflure de ventre, si le pouls est élevé & fort, le mal se dissipe : s'il est épuisé & petit, le danger est grand ; & la cure, pour être heureuse, demande beaucoup de capacité & d'attention.

Dans les dysenteries, un pouls petit est bon : un fort & regorgeant est très mauvais.

Dans les délires & les manies, un pouls plein & fort, est bon. Que s'il se trouve profond & délié aux trois endroits où on le tâte, c'est très mauvais signe ; & je n'ai point encore ouï dire qu'aucun médecin ait guéri un pareil malade.

Description de l'empire de la Chine

Dans la maladie, nommée *siao ko* (soif continuelle), le pouls vite & fort est bon : s'il est petit & comme vide, la maladie est considérable, on aura peine à la bien guérir.

Dans l'hydropisie aqueuse, quand le pouls est fort & élevé, si l'on ne guérit pas entièrement, du moins on n'en meurt pas sitôt : mais si le pouls est petit & peu sensible, il faut prendre congé, la mort n'est pas éloignée.

Après les accidents de la maladie, nommée *kio loan**, si le pouls est petit & ^{p.430} très lent, les esprits manquent, le malade est abattu à ne pouvoir ni ne vouloir presque dire un mot. En ce cas le mal est bien difficile à guérir. Au contraire, si le pouls est haut & regorgeant, la cure est facile ; c'est une expérience de tous les temps.

Commentaire. *La maladie *kio loan* est un dérangement & un combat du chaud & du froid dans les intestins, & dans l'estomac, dérangement causé, ou par quelque dérèglement dans le boire & le manger, tel qu'est la débauche de vin, l'excès des choses crues & froides, ou bien par un froid pris en dormant à terre, en s'exposant trop au grand vent, &c.

Quand les accidents de ce mal commencent par un mal de cœur, le vomissement suit bientôt. Quand la douleur se fait d'abord sentir dans les intestins, suit aussitôt la diarrhée : & comme quelquefois le mal de cœur & de ventre commencent ensemble, aussi alors s'ensuit le dévoiement par haut & par bas. Dans le temps de ces accidents & de ces douleurs violentes, le pouls est fort dérégulé, très changeant, & communément néanmoins tenant du fuyant en bas nommé *feou*.

Les accidents les plus violents étant cessés, si le pouls se trouve fort & regorgeant, le mal se peut aisément guérir. Mais si le pouls est tardif, petit, délié, la maladie est très dangereuse, & bien difficile à guérir.

TEXTE : dans les pertes de sang, soit par le nez, soit par la bouche, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, trémuleux, fort, marque que le danger est grand : s'il tient outre cela du dur, le malade en meurt, dit un commentaire.

Dans les cardialgies & coliques, un pouls profond & délié est bon. Un pouls haut, trémuleux, fort, & long, est mortel.

Description de l'empire de la Chine

Commentaire. Sur cela un commentaire dit, que les cardialgies ou coliques peuvent venir de causes fort différentes. La règle qu'on vient de donner, n'est pas infaillible.

TEXTE : Il y a diverses espèces d'épilepsie. En général dans ce genre de maladie, le pouls superficiel & lent, est celui qui convient. Un pouls serré, plein, fort, & précipité, est de fort mauvais augure ; surtout si l'épilepsie est de cette espèce, qui fait que le malade malgré lui serre fortement les dents, & ferme la bouche. Car quand ce dernier symptôme se trouve compliqué avec le pouls que nous venons de dire, les trois âmes sont orphelines, la mort est prochaine.

Il y a des épileptiques à qui ce symptôme n'arrive point, mais qui, au contraire, ouvrent fort la bouche, & poussent leur haleine, comme une vapeur épaisse & grossière, auxquels le visage devient rouge, comme si l'on y avait mis du vermillon. Ceux-ci, quoique difficiles à guérir, peuvent encore durer quelque temps.

Pour ceux à qui les cheveux se dressent, & la bouche écume, qui ne peuvent avaler aucun remède, qui sont tristes, mornes, inquiets, à qui le gosier râle, & imite par ses râlements le cri d'une poule d'eau, qui ont des mouvements violents & convulsifs, ces malades sont incurables ; surtout si, outre les précédents symptômes, vous remarquez qu'ils aient le visage bleuâtre, l'orbe des yeux rétréci, & la prunelle élargie ; & s'il leur arrive certaine sueur, qui s'attachant aux poils du corps hérissés, y forme une espèce de perle tenace, & non coulante. Encore est-ce pis, si ces sueurs se trouvent huileuses. Il ne faut point perdre sa peine à traiter de tels malades. p.431

Dans certaine maladie, causée par abondance & plénitude interne d'humeurs malignes, le ventre s'enfle, il y a tension & douleur. On sent à la région de l'estomac, dureté, roideur, sécheresse, accompagnée de vomissement ou de nausée. En même temps on sent aux mains & aux pieds une chaleur maligne & inquiétante.

Si l'on trouve en ce cas le pouls profond & délié, c'est fort mauvais signe, communément on en meurt, surtout quand alors les selles & les

Description de l'empire de la Chine

urines sont âpres.

Dans certaines autres maladies causées par abondance & plénitude externe d'humeurs, & par une chaleur interne, il arrive ordinairement des vomissements, cela n'est que bon. Mais s'il y a en même temps diarrhée fort liquide, le mal dès lors est fort grand, & si le malade n'en meurt pas, il aura du moins beaucoup de peine à se rétablir parfaitement. Que si, avec le vomissement & la diarrhée compliqués, vous lui trouvez un pouls fort & regorgeant, ne travaillez point à le guérir ; vous y perdriez votre peine.

Dans certaine hydropisie, qui est une enflure superficielle, causée par une humeur ou vapeur montante, qui rend communément la respiration difficile, le pouls superficiel & glissant, est le pouls convenable. S'il devient tout à coup petit & délié, le mal est mortel. Vous y emploieriez en vain tout votre art, le malade n'en réchappera pas.

Dans certaine maladie, où le malade a une toux sèche, rend du sang par la voie des urines, est sec & fort maigre : si vous trouvez le pouls fort, pensez-y avant que d'entreprendre un tel malade ; il est bien difficile à guérir.

Dans le crachement de sang, un pouls profond & faible est bon. Si vous le trouvez plein & fort, cela est mortel.

Dans l'oppression de poitrine, causée par quelque intempérie que ce soit, le pouls glissant *hoa* est bon. Si, au contraire il est aigre *sæ*, point de guérison.

Dans la maladie nommée *tchong ngo**, où il y a enflure de ventre subite, le pouls trémuleux court *kin*, & délié *sié*, est bon. Le superficiel & fort *feou ta* est très mauvais.

Commentaire. *Suivant le livre qui a pour titre *Les sources des maladies*, c'est quand un homme, soit de son tempérament, soit par un mauvais régime & des excès, étant fort faible, & par là fort susceptible des impressions étrangères, est frappé de quelque maligne impression qui lui fait subitement enfler le ventre, lui cause des douleurs violentes, & le réduit comme aux abois.

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : dans les blessures où il s'est perdu beaucoup de sang, un pouls délié & comme vide est bon. Le plein, fort, vite, est mauvais.

Quand à l'extrémité du cubitus & au carpe, le pouls est tellement trémuleux court *kin* & vite *sou*, que ses battements de plus ressemblent aux picotements d'une aiguille de tête, & que le malade vomit & revomit par intervalles, le mal vient de certains vers, nommés *kou*, & demande un prompt remède. Employez vite les plus efficaces, dit une version : la vie est en grand danger. Une autre version dit : Si le pouls est tellement vite *sou*, qu'il soit en même temps mol, on peut encore faire vivre du temps le malade.

Commentaire. Le livre qui a pour titre *Les sources des maladies*, dit : dans la composition de la lettre qui se lit *kou*, il y a trois *tchong*, c'est-à-dire, trois vers qui sont dans un même vase *min* où ils se font la guerre, & s'entremangent. Celui qui reste ^{p.432} vainqueur des autres, est très dangereux, & ronge les viscères de l'homme. Ceux qui en sont atteints, ont de fréquentes cardialgies ; il leur semble qu'on leur mord le cœur : souvent le visage leur devient bleuâtre, & les yeux jaunes, & il leur arrive divers autres accidents de cette nature, extraordinaires, & sans règle. Communément cet animal attaque d'abord le médiastin, d'où s'ensuivent crachements ou vomissements de sang, & si l'on n'y apporte remède, il ronge les viscères dits *tsang* & *fou*, & cause la mort.

TEXTE : dans les attaques du poison, le pouls fort & regorgeant, est bon. S'il se trouve délié & petit, le danger est grand, surtout s'il survient vomissement de sang ; car il est difficile de l'arrêter parfaitement, & communément la mort s'ensuit.

Commentaire. Dans les autres vomissements de sang, le pouls profond & délié est bon. Il n'y a que dans ceux que le poison cause, où le fort & regorgeant est censé le bon.

TEXTE : Enfin, généralement parlant, pour juger & prononcer plus sûrement si un malade mourra de sa maladie ou non, rien de mieux que de consulter le pouls du *tai tchong* : s'il se trouve avoir du mouvement & de la vigueur, le malade en réchappera. Si dans cet

Description de l'empire de la Chine

endroit-là le pouls est languissant & s'arrête, le malade en meurt.

Commentaire. C'est à un pouce & demi loin de l'articulation du gros doigt du pied.

Note. Aujourd'hui les médecins chinois ne vont point consulter le pouls à cet endroit-là, non pas même aux hommes.

*

Pronostics tirés de l'inspection du malade

Si le malade a le coin intérieur des yeux jaune, c'est bon signe ; communément il guérit. (L'estomac est bon, dit un commentaire).

Si les yeux lui ayant grossi tout à coup, retombent, pour ainsi dire, c'est un homme mort, (les cinq *tsang* font gâtés, dit le commentaire).

Quand on remarque une couleur noire se répandre sur les yeux, les oreilles, & le nez du malade, la maladie est bien difficile à guérir : & si cette couleur gagne jusqu'à la bouche, de dix malades à qui cela arrive, à peine en peut-on sauver trois. Le ventricule est accablé par la trop grande humidité des reins, dit le commentaire.

Quand le visage est jaune, les yeux violets ou noirâtres, que le malade remue les bras d'une manière inquiète & sans règle, un vent malin a saisi le ventricule, & cause dans tout le corps une fermentation mortelle, l'estomac, dit le commentaire, est accablé par le foie.

Si le visage étant noir, les yeux sont blancs, le rein droit, dit la porte de la vie, est absolument gâté ; le malade n'a pas plus de huit jours à vivre.

Quand on remarque qu'à un malade le visage devient subitement violet, & peu à peu devient plus noir, il est rare qu'il en guérisse. (Le foie & les reins, dit le commentaire, ne font plus leurs fonctions).

Quand le visage devient rouge, les yeux blancs, & qu'il y a eu en même temps difficulté de respirer, dans l'espace de dix jours, le sort du malade sera décidé. S'il passe au-delà, il en guérira. (C'est, dit le commentaire, le poumon qui souffre de la trop grande chaleur du cœur).

Description de l'empire de la Chine

Quand les yeux intérieurement deviennent ou jaunes, ou noirs, ou blancs, p.433 & que cela gagne jusqu'au nez, & à la bouche, c'est mauvais signe. (L'estomac, dit le commentaire, souffre de l'intempérie humide du foie).

Quand le visage devenant violet, la bouche devient jaune, communément dans un demi-jour le malade meurt : & si quelques autres circonstances indiquent un terme moins court, du moins ne passe-t-il pas deux jours.

Quand les yeux deviennent troubles, que les dents se cassent & se noircissent, ou que le visage devenant d'un blanc pâle, les yeux deviennent noirs, ce sont tous mauvais signes. (Le premier, dit le commentaire, marque le foie & le cœur attaqués. Le second marque l'estomac gâté. Le troisième, le poumon attaqué, le quatrième, les reins gâtés).

Quand le malade ouvre la bouche comme certains poissons, & ne peut la refermer ; qu'il y a expiration forte, & presque point d'inspiration, c'est un homme mort. (Suivant le commentaire, le cœur & les poumons sont encore en bon état ; mais le foie & les reins ne font plus leurs fonctions).

Quand le malade a le dos roide & sans mouvement, les yeux fixes & comme immobiles, regardant seulement vers un endroit, que les lèvres sont sèches, & comme brûlées, le visage enflé, bleuâtre, ou noir, le mal est bien dangereux ; à peine en guérira-t-il. Si de plus il y a délire, mouvements inquiets & convulsifs, suivis de la perte de la parole, & accompagnés de certaine odeur cadavéreuse, c'est un homme désespéré.

Quand le malade sent par tout le corps comme une réplétion totale, & que le dos lui devient violet, il ne passera pas trois jours. (L'estomac, dit le commentaire, est accablé par l'intempérie du foie).

Quand les pieds & les jambes manquent sous un homme, que les genoux lui enflent extraordinairement, le mal est très dangereux, communément l'on en meurt dans l'espace de dix jours.

Description de l'empire de la Chine

Quand les jointures des membres perdent leur mouvement, & deviennent roides, le mal est mortel.

Quand les lignes de dedans les mains se trouvent effacées, le malade a peu à vivre.

Les lèvres noirâtres, le froid aux dents ; une autre version dit, froid par tout le corps ; perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture, ce sont tous mauvais signes. S'ils se rencontrent, en même temps, en quatre jours, le malade est mort.

Quand les ongles du malade tant aux pieds qu'aux mains, deviennent violettes, puis noires, mauvais signe. Si cela dure pendant huit jours, communément le malade meurt ; du moins sa maladie est bien difficile à guérir. (C'est le foie qui est gâté, dit le Commentaire).

Quand il survient à un malade pesanteur aux lombes, douleur au dos, inquiétude par tout le corps, le mal est dans les os, il n'a plus que cinq jours à vivre.

Quand il survient à un malade pesanteur par tout le corps, des urines rouges, & que ces symptômes persévèrent, le mal règne dans toutes les chairs, dans six jours le malade meurt.

Quand les ongles des mains & des pieds deviennent noirâtres, que le malade est impatient, & dit des injures à tout venant, que les jointures perdent leur mouvement, le malade aura peine à passer neuf jours. Mais si de plus ses cheveux se hérissent & deviennent comme du chanvre, il n'a qu'un demi jour de vie. (Suivant le commentaire, les intestins grêles sont gâtés). Enfin si le malade cherche ses habits en tâtonnant, & parle de mort, elle est en effet fort proche.

Diagnostics & pronostics des maladies des cinq tsang, indépendamment du pouls.

Du foie

p.434 Le visage enflé, des clous ou pustules noires, la langue recourbée & violette, abattement par tout le corps, & surtout aux bras & aux jambes, obscurcissement notable de la vue, des larmes sans

Description de l'empire de la Chine

cesse & sans raison. Tout cela indique un foie gâté. Le malade meurt au huitième jour.

Douleur à la région des aisselles, les yeux rouges, fréquente colère, vertiges, surdité, tout cela indique un foie qui souffre de réplétion (Abondance d'humeurs, dit le commentaire). Il faut décharger ce viscère en évacuant, & la cure pourra réussir.

Embarras dans les jointures & à la région des aisselles, vue devenue trouble, ongles desséchés, craintes & gémissements sans grande cause, tout cela indique un foie qui souffre d'inanition. Il faut tendre à le fortifier, si l'on veut réussir dans la cure.

Du cœur

Le visage devenu jaune, mais d'un jaune foncé & mêlé de noir, roideur aux épaules, regard fixe vers un endroit, mains enflées, lignes des mains effacées, paroles extravagantes, discours sans suite ; tout cela indique le cœur pressé, & comme étouffé de chaleur. Le malade à peine passera le jour.

Quand le malade sent engourdissement & douleur au dos ; que malgré cela il rit sans raison, qu'il sent de temps en temps une sécheresse extraordinaire à la langue, tout cela indique une mauvaise réplétion, dont le cœur souffre, il faut évacuer. Le médecin doit prendre garde à ne s'y pas tromper, attribuant mal à propos le mal à épuisement.

Mais si le malade est triste & dolent, facile à effrayer, pâle : s'il sent de la roideur à la racine de la langue, & de la douleur depuis les lombes jusqu'au dos, c'est d'épuisement que vient le mal. Il faut des cordiaux & des confortatifs.

De l'estomac

Quand les pieds d'un malade enflent, & le ventre aussi à la région du nombril, quand le malade a en même temps le visage jaune & boursoufflé, qu'il lâche sous lui sans trop s'en apercevoir, qu'il a la peau

Description de l'empire de la Chine

de tout le corps âpre, & les lèvres comme renversées, tout cela indique un estomac entièrement ruiné, le malade ne passera pas douze jours.

Quand il y a enflure de ventre, jointe à constipation, paralysie aux pieds, pesanteur par tout le corps, que le malade mange bien, mais n'en est pas moins abattu ; tout cela indique un estomac qui pêche par mauvaise plénitude ; il faut évacuer.

Mais quand à l'enflure du ventre survient un mouvement d'entrailles, vomissement, indigestion continuée, diarrhée. C'est faiblesse d'estomac ; il faut travailler à le fortifier.

Du poumon

Quand il y a grande expiration par la bouche, & point, ou peu signes d'inspiration, que les lèvres sont comme renversées, qu'il n'y paraît plus de lignes, qu'elles deviennent noires & semblables à une mèche à demi-brûlée, que la peau, le poil, & les ongles se dessèchent ; tout cela indique un poumon entièrement gâté. Le malade n'a qu'à prendre son routier, dans trois jours il faut partir.

Quand il y a douleur aux épaules, au dos, aux cuisses, toux, difficulté de ^{p.435} respirer, & ventosités remontantes. C'est de mauvaise plénitude que le poumon souffre, il faut travailler à le décharger, mais il y faut travailler promptement, tout délai est dangereux.

Quand il y a faible respiration, petite voix, toux par intervalle, & crachats mêlés de sang, grande faiblesse & accablement, il faut soutenir & fortifier avant que d'user d'autres remèdes.

Des reins

Quand le visage du malade devient noir, qu'il y a douleur des dents, que la vue lui devient fort trouble, qu'il a des sueurs spontanées & abondantes, qu'il sent un tiraillement aux lombes, qu'il a toujours la peau comme mouillée, & que cependant les cheveux lui sèchent, les reins sont absolument gâtés. Quatre jours mettent le malade au tombeau.

Description de l'empire de la Chine

Quand il y a certain gonflement de ventre, pesanteur par tout le corps, sueur extraordinaire en mangeant, ou immédiatement après : quand le malade est fort sensible au moindre vent, que le visage & les yeux deviennent noirs & livides ; qu'on n'aime point à parler, & que quand on parle, c'est d'une manière languissante. Cela indique que les reins sont accablés d'une méchante plénitude. Déchargez-les.

Quand on sent grand froid à la région des hypocondres, & douleur le long du dos, qu'il y a d'abord bourdonnement d'oreilles, puis espèce de surdité, que les urines sont fort changeantes, soit pour la quantité, soit pour la qualité. Fortifiez les reins ; ils en ont besoin.

Des femmes enceintes

Quand le pouls du carpe est petit *ouei*, celui de la jointure glissant *hoa*, celui de l'extrémité du cubitus vite *sou*, & que cela dure ainsi du temps d'une manière assez régulière, & sans autre changement, si ce n'est qu'on y découvre par intervalle quelques battements semblables aux picotements d'un oiseau qui mange ; la femme est enceinte, quoique la grossesse ne paraisse point encore.

Quand en appuyant très légèrement les doigts, on trouve le pouls glissant & vite, & qu'appuyant plus fortement, on le trouve petit, il y a grossesse de trois mois.

Quand on trouve le pouls amplement vite, qu'il ne se relâche & ne s'éparpille point, la grossesse est de cinq mois ; si le pouls se trouve tel à la main gauche, la femme est grosse d'un garçon. Si c'est à la main droite, la femme est grosse d'une fille. Ceci se dit du pouls du carpe, & cette distinction de main gauche & de main droite se doit aussi appliquer au pouls de la jointure glissant, dont on a parlé.

Pour celui de l'extrémité du cubitus, il suffit de prendre garde s'il n'y a point d'interruption dans ses battements. Cette circonstance, jointe à ce qu'on a dit des pouls du carpe & de la jointure, indique grossesse.

Un autre exemplaire de ce livre dit, au quatrième mois de la grossesse, voulez-vous savoir si c'est d'un fils ou d'une fille que la

Description de l'empire de la Chine

femme est grosse ? Vous le pouvez connaître en deux manières.

1° Si le pouls est vite à la main gauche (il ne distingue point si c'est au carpe ou ailleurs, ou si c'est aux trois endroits), la femme est enceinte d'un fils. Si le pouls est vite à la main droite, c'est d'une fille.

2° Si à la main gauche le pouls est profond mais plein, la femme est enceinte d'un fils ; si à la main droite le pouls est superficiel & fort, c'est d'une fille. Si aux deux mains le pouls est profond, mais plein, ce sont deux garçons.

Quand une femme grosse est à terme, si vous lui trouvez le pouls que quelques-uns nomment égaré *li king**, & p.436 que la femme sente de la douleur au ventre & aux reins en même temps, elle accouche dans un demi-jour.

Commentaire. *C'est, dit un commentaire, quand il bat trois fois dans l'espace d'une inspiration. Un autre dit : c'est quand il ne bat qu'une fois dans l'espace d'une inspiration, & prétend que cela arrive quand le pouls est en même temps profond, délié, & glissant.

TEXTE : Quand la femme en couche sent dans le corps une pesanteur extraordinaire, qu'elle a tantôt frisson, tantôt chaleur, que le dessous de sa langue est chaud, le dessus froid, l'enfant est mort, ou va mourir, & la mère meurt aussi sans accoucher.

Quand la femme en couche a le visage rouge & la langue violette, ordinairement elle accouche d'un enfant mort, sans en mourir : mais quand elle a la bouche & les lèvres violettes, & que la bouche écume, elle meurt, & son fruit aussi.

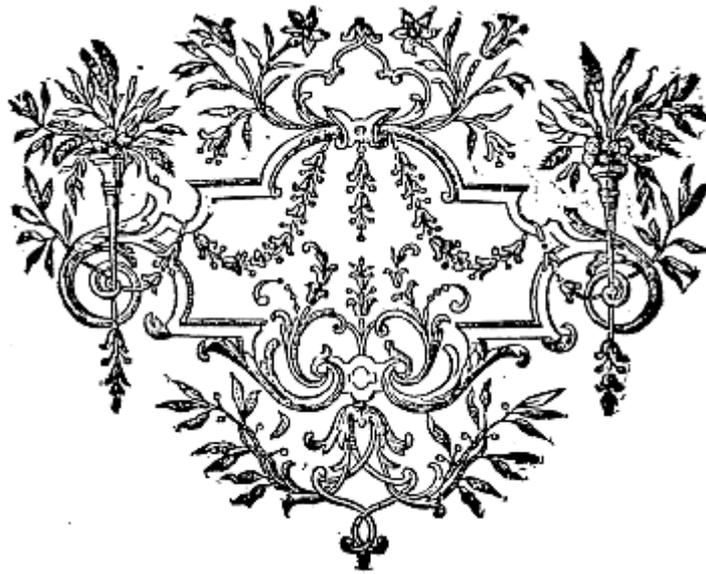
Quand elle a le visage violet, mais la langue rouge, & qu'il lui sort par la bouche beaucoup d'écume, l'enfant vient vivant, & la mère meurt.

Quand à une femme nouvellement accouchée le pouls se trouve médiocrement lent & glissant, il est bon. S'il se trouve plein, fort, trémuleux, serré, la mort est proche.

Description de l'empire de la Chine

De même, si le pouls se trouve petit & profond, il est bon ; s'il est dur & ferme, c'est mauvais signe.

De même, quand vous lui trouvez le pouls du carpe fort vite, tout en feu, & sans règle, elle en meurt. S'il est délié & profond, de manière qu'en appuyant les doigts jusqu'à sentir les os, ce pouls ne laisse pas d'être sensible, elle n'en mourra pas.



@



Extrait du

PEN TSAO CANG MOU,

c'est-à-dire de l'

HERBIER CHINOIS, ou
HISTOIRE NATURELLE DE LA CHINE,
POUR L'USAGE DE LA MÉDECINE

@

p.437 Cet ouvrage a été entrepris & composé par un docteur de la famille ou dynastie des Ming, appelé Li ché tchin. Mais la mort ayant surpris cet auteur, avant qu'il y eût mis la dernière main, son fils, après l'avoir revu & augmenté, présenta à ce sujet une requête à l'empereur Van lie, la vingt-quatrième année de son règne, & sur cette requête l'empereur donna ordre au tribunal du *Li pou*, ou des rites, de publier cet ouvrage, lequel a été réimprimé de nouveau à la vingt deuxième année du règne de feu l'empereur Cang hi.

PRÉFACE

Où l'on voit l'idée & la division générale de tout l'ouvrage

Cette histoire comprend en tout cinquante-deux livres.

Les deux premiers livres traitent de tous les *Pen tsao*, ou Herbiers, qui ont été composés depuis l'empereur Chin nong ¹, jusqu'au temps auquel vivait Li ché tchin, & de tous les auteurs qu'il cite. Ils contiennent ensuite plusieurs fragments des ouvrages de l'empereur Chin nong, & de l'empereur Hoang ti ² : c'est-à-dire, des livres classiques de la médecine.

Le troisième & quatrième livre, sont des inductions ou répertoires des divers remèdes, qui sont propres pour toutes sortes de maladies.

^{p.438} Le cinquième, sixième & septième traitent de trois éléments ; à savoir de l'eau, dont on distingue de quarante-trois sortes ; du feu, dont on distingue onze sortes, & de la terre, dont on distingue soixante sortes.

Le huitième, neuvième, dixième, & onzième, traitent du métal, & des pierres : du métal, de vingt-huit sortes ; & des pierres qui sont distinguées en trois genres ; le premier genre, qui est des pierres précieuses, quatorze sortes : le second genre, est des pierres ordinaires, soixante-onze sortes : le troisième genre, est des fossiles ou minéraux, vingt sortes : outre cela vingt-sept sortes d'autres qui approchent des précédentes.

Le douzième & les suivants, jusqu'au vingt-huitième, traitent des plantes, qui sont distinguées sous onze genres différents : savoir,

Le premier genre, est des plantes des montagnes, soixante-dix sortes.

Le second genre, est des plantes odoriférantes, cinquante-six sortes.

¹ Premier inventeur de la médecine chinoise.

² Celui qui a rédigé la médecine dans un corps de science.

Description de l'empire de la Chine

Le troisième genre, est des plantes des plates campagnes, cent-vingt-six sortes.

Le quatrième genre, est des plantes vénéneuses, quarante-sept sortes.

Le cinquième genre, est des plantes rampantes, ou qui ont besoin d'appui, soixante-treize sortes : & vingt-neuf sortes d'autres qui approchent des espèces précédentes.

Le sixième genre, est des plantes aquatiques, vingt-deux sortes.

Le septième genre, est des plantes qui croissent sur les pierres, dix-neuf sortes.

Le huitième genre, est des plantes de la nature de la mousse, vingt-six sortes : plus, des plantes d'espèces mêlées, neuf sortes, qui ont leur usage dans la médecine, & cent-cinquante-trois sortes qui en sont rejetées, quoiqu'elles soient connues, & aient chacune son nom particulier.

Le neuvième genre, est des plantes, dont les graines servent à la nourriture, comme le blé, le riz, le millet, les pois, les fèves, &c. quarante-quatre sortes.

Le dixième genre, est des plantes, dont les graines servent à faire du vin, ou autres liqueurs à boire, vingt-neuf sortes.

Le onzième genre, est des plantes légumineuses ; 1° De celles qui ont une odeur & saveur forte, trente-deux sortes. 2° De celles qui portent des fruits, tels que sont les concombres, les citrouilles, &c. onze sortes. 3° De celles qui croissent dans l'eau, six sortes. 4° De celles qui sont de la nature des champignons, &c. quinze sortes.

Le vingt-neuvième livre & les suivants, jusqu'au trente-septième, traitent des arbres, qui sont distingués en douze genres, dont six sont d'arbres fruitiers, & six de ceux qui ne portent point de fruit.

- Le premier genre des fruitiers, est de ceux qui croissent en pleine campagne ; il y en a onze sortes.

Description de l'empire de la Chine

Le second, est des arbres des montagnes, trente-quatre sortes.

Le troisième, des fruitiers sauvages, tels que ceux qui se trouvent chez les Barbares, c'est-à-dire, à l'Ouest & au Nord, hors de la Chine.

Le quatrième, est de ceux dont les fruits entrent dans l'assaisonnement des ragoûts, vingt-trois sortes.

Le cinquième, est des plantes qui portent des fruits légumineux, comme melons, &c. neuf sortes.

Le sixième, est aussi des plantes qui portent des fruits aquatiques, six sortes : plus, vingt-trois sortes qui approchent de quelqu'une de toutes les espèces précédentes.

- Des arbres non-fruitiers, le premier genre est des arbres, dont le bois est odoriférant, trente-cinq sortes.

Le second genre, est des grands arbres de haute futaie, cinquante-deux sortes. p.439

Le troisième genre, est des arbustes, cinquante sortes.

Le quatrième, est de ceux qui ont besoin d'appui pour croître, douze sortes.

Le cinquième, de ceux qui croissent en broutilles, quatre sortes.

Le sixième, est d'espèces mêlées, sept sortes.

Le trente-huitième livre traite des vieux habits & vieux ustensiles, qui entrent dans la médecine : des habits ou étoffes, vingt-cinq sortes ; & des ustensiles, cinquante-quatre sortes.

Le quarantième livre & les suivants, jusqu'au quarante-sixième, traitent des insectes, sous quatre genres différents.

Le premier genre, est des insectes qui se multiplient par la voie des œufs, quarante-trois sortes.

Le second genre, est de ceux qui s'engendrent de la pourriture du bois, &c. trente-une sortes.

Description de l'empire de la Chine

Le troisième genre, est de ceux qui s'engendrent d'humidité, vingt-trois sortes.

Le quatrième, est des insectes à écailles, dont on distingue quatre espèces subalternes : sous la première, où est compris le dragon, & autres semblables, neuf sortes ; sous la seconde, qui est des serpents, dix-sept sortes ; sous la troisième, qui est des poissons écaillés, vingt-huit sortes ; sous la quatrième, qui est des poissons non-écaillés, plus de trente sortes ; sous la cinquième, qui est de ceux qui sont munis de cuirasses, soit comme les tortues, cancrs, crabes, &c. dix-sept sortes ; soit comme les huîtres, les moules & autres coquillages, vingt-neuf sortes.

Les quarante-septième, quarante-huitième, & quarante-neuvième livres, traitent des oiseaux, sous quatre genres différents.

Le premier genre, est des oiseaux aquatiques, treize sortes.

Le second genre, est des oiseaux domestiques, & du gibier, vingt-deux sortes.

Le troisième genre, est des oiseaux champêtres, dix-sept sortes.

Le quatrième, est des oiseaux de montagnes, treize sortes.

Les cinquantième & cinquante-unième livres, traitent des animaux sous quatre genres différents.

Le premier genre, est des animaux domestiques, vingt-huit sortes.

Le second genre, est des animaux sauvages, trente-huit sortes.

Le troisième genre, est du rat & d'autres animaux semblables, douze sortes.

Le quatrième genre, est des animaux extraordinaires, comme le singe, &c. huit sortes.

Le cinquante-deuxième livre, traite du corps humain, & de toutes ses différentes parties qui servent à la médecine, en tout, trente-cinq sortes.

AVERTISSEMENT

@

Le premier *Pen tsao* ou *Herbier* dont il est fait mention dans les livres chinois, est celui de l'empereur Chin nong, lequel était divisé en trois livres, & contenait trois cent-soixante sortes de plantes, ou choses médecinales, distribuées en trois ordres. Ensuite on en ajouta une fois autant à ces premières, & ce fut le second *Pen tsao*, qui parut sous le nom de *Leang tao hong king*.

Depuis ces deux premiers il en a paru plusieurs autres en différents temps, surtout sous la famille des *Tang*, & sous celle des *Song*, beaucoup plus amples.

Mais parce que ces sortes d'ouvrages, en se multipliant, sont devenus confus, ^{p.440} & pleins de fautes, & qu'on n'y trouvait pas l'ordre & l'arrangement nécessaire, Li ché tchin, poussé du désir de servir le public, a composé celui-ci, où il a fait entrer tout ce qu'il a trouvé de bon dans les précédents, & y a ajouté outre cela beaucoup du sien.

Mais afin d'y mettre quelque ordre, pour en rendre l'usage facile, il a rédigé toutes les sortes de plantes dont il traite, à seize pou, ou classes, ou genres supérieurs, qu'il divise en soixante espèces ou genres subalternes : puis toutes les sortes de plantes qui sont contenues sous chacun de ces genres subalternes, il les distribue en trois ordres, suivant la force & la vertu de chacune.

Et parce que le feu & l'eau sont les deux premiers éléments, & comme les deux premiers principes de toutes les autres productions, cet ouvrage commence par ces deux éléments.

En second lieu, il traite de la terre, parce que la terre est comme la mère de toutes choses.

En troisième lieu, des métaux, & des pierres que la terre engendre dans son sein, & qui en font comme les parties.

En quatrième lieu, des plantes, des grains, des légumes, des fruits &

Description de l'empire de la Chine

des arbres qu'elle produit hors de son sein.

En cinquième lieu, des vieux habits ou ustensiles, dont la matière est tirée des espèces précédentes.

En sixième lieu, des insectes, des poissons, & autres espèces qui sont écaillées, ou munies de cuirasses ; des oiseaux, & des animaux quadrupèdes.

En dernier lieu, du corps de l'homme : de sorte que cet ordre commence par ce qu'il y a de plus vil & de plus commun dans la nature, & finit par ce qu'il y a de plus relevé & de plus excellent.

Pour ce qui est de l'ordre que l'auteur du *Pen tsao* a gardé, en traitant de chaque espèce ; il commence l'explication de chacune par l'exposition du nom. Et comme les diverses sortes de choses ont eu des noms différents, selon les divers âges & les différents auteurs qui en ont parlé, Li ché tchin a eu soin de les marquer tous exactement, & de les ranger après celui qui était de son temps le plus commun, pour conserver l'origine du *Pen tsao*, ou Herbarier.

Ensuite il fait & donne la description de chacune ; il parle du lieu où elle croît, & comment : il dit de quelle manière on les serre, ou on les cueille.

Enfin il discute ce qu'il y a de controversé ou d'incertain dans chacune, ce qu'il y a de certain & de faux : puis il parle de la manière dont on les prépare, soit pour les garder, soit pour en faire usage. Il parle ensuite de leur nature, de leurs qualités, de leur odeur, & de leur saveur. Après quoi il traite de leurs vertus & usages, ou de leurs effets, & finit en donnant les recettes & les doses de chacune. Or, dans l'ancien *Pen tsao*, on comptait deux mille neuf cent trente-cinq recettes différentes, auxquelles on en a ajouté onze cent soixante-une autres modernes.

PEN TSAO TI Y KIUEN

Premier livre de l'Herbier chinois

Premier paragraphe

De l'origine de l'Herbier, ou *Pen tsao*, & de tous les Herbiers anciens & modernes, qui ont paru jusqu'à présent

@

1. p.441 C'est une tradition fort ancienne qu'il y a eu un Herbier, divisé en trois livres, & intitulé *Pen tsao king san kiuen*, dont on prétend que l'empereur Chin nong a été l'auteur : mais on ne sait personne qui ait vu cet ouvrage.

Si l'on s'en rapporte à ce que dit Hoaï nan tseë, ancien auteur, l'empereur Chin nong, en faisant par le goût l'épreuve de toutes sortes de plantes & herbes médicinales, dans un seul jour en connut soixante-dix sortes qui avaient une qualité vénéneuse. Et c'est de là que la médecine pratique a pris son origine.

Anciennement avant l'invention des lettres, cette science passait d'une génération à l'autre par la tradition & par les enseignements faits de vive voix, & on lui donnait le nom de *Pen tsao*. Mais depuis les règnes des deux familles des Han, le nombre des médecins s'étant fort multiplié, & les recettes anciennes ayant été jointes aux modernes, on a commencé de voir dans les formes des livres de recettes, sous le titre de *Pen tsao*.

Dans un livre ou chronique, qui a pour titre, *Ti ouang ki ché ki*, il est dit, que l'empereur Hoang ti ordonna à Ki pé cao, d'examiner les saveurs des plantes & des arbres, & d'en faire un *Pen tsao king*, ou corps d'histoire, & de déterminer les recettes pour guérir toutes sortes de maladies : ce qui fait voir que le nom de *Pen tsao* a commencé à être en vogue dès le temps de l'empereur Hoang ti.

Description de l'empire de la Chine

Au reste, le *Pen tsao* de Chin nong contient six espèces de choses médicinales ; savoir, des pierres précieuses, des pierres ordinaires, des plantes, des arbres & des animaux. Mais parce qu'entre elles le plus grand est du genre des plantes, c'est pour cela que tout l'ouvrage en tire son nom, & qu'on l'appelle *Pen tsao*, c'est-à-dire, l'origine ou la racine des plantes.

En y comprenant le *Pen tsao* de Chin nong, & celui de Li ché tchin, on en compte jusqu'à trente-neuf différents, qui ont paru en différents temps, & sous différents empereurs.

2. Li ché tchin dit que le *Pen tsao* de Chin nong comprend dans trois ordres différents, trois cent soixante-cinq sortes de remèdes, nombre qui répond à celui des degrés du ciel, & [**Règne des Han**] que Leang tao hong king y en ayant ajouté une fois autant, composa son *Pen tsao*, qui en contient sept cent trente sortes en sept livres, & qui fut nommé *Ming y pié lou pen tsao*, parce que les trois cent soixante-cinq sortes qu'il ajouta à celles de Chin nong, sont tirées des plus fameux médecins qu'il y ait eu depuis le règne des Han, & que pour distinguer les uns des autres, il marqua les premiers avec des caractères rouges.

3. ^{p.442} Avant le *Ming y pié lou pen tsao*, il en avait paru un autre sous ce titre : *Tsai yo lou*, c'est-à-dire, *Traité des herbes & remèdes*, en deux livres, composé par Tong kiun, vassal de l'empereur Hoang ti.

4. Sous le règne des Han parut le *Luei cong y a toui*, qui est une espèce de *Pen tsao* en deux volumes, fait par Luei cong.

5. Le *Pen tsao* qui a pour titre : *Li ché yo lou*, parut sous le même règne en trois livres, qui n'étaient autre chose que les trois livres du *Pen tsao* de Chin nong, raccommodés par Li tang chi.

6. Celui-ci fut suivi du *Pen tsao* intitulé *Ou ché, pen tsao*, composé sous le même règne des Han, par un auteur nommé Ou ; il n'y a qu'un seul livre.

7. Le dernier *Pen tsao* du règne des Han, est intitulé : *Luei cong pao tchi lun*. Il traite de la nature des remèdes, & de la manière de les préparer. Il contient trois livres : Luei cong est le nom de l'auteur.

Description de l'empire de la Chine

Règne des Tang.

8. L'empereur Tang, chef de la famille impériale de ce nom, employa vingt-deux personnes des plus habiles de l'empire, pour faire un nouveau *Pen tsao*, qui pour cette raison fut appelé *Tang pen tsao*, ou *Tang sin pen tsao*. Il contient cinquante-trois livres, & a été fait suivant le *Pen tsao* de Leang tao hong king.

Après le *Tang pen tsao*, parut un autre livre avec ce titre : *Yo tsong kiué*, en deux livres, dont l'auteur s'appelait Tchang tchin kiuen.

Et après celui-ci on vit un nouvel *Herbier* qui portait ce titre : *Yo sing pen tsao*, en quatre livres.

9. Ensuite Sun tseë miao composa son ouvrage qui contient trente livres, sous le titre *Tsien kin ché tché*.

10. Bientôt après on vit un autre *Pen tsao* avec ce titre : *Tche leao pen tsao*, en treize livres, par un certain Mong tsan.

11. Celui-ci fut suivi d'un autre, intitulé *Pen tsao ché y* en dix livres, composé par Tchin tsang ki.

12. Sous le règne de la même famille, Li sun fit un *Pen tsao* particulier des plantes & autres choses de la mer, qu'il comprit en sept livres, & donna ce titre à son ouvrage : *Hai yo pen tsao*.

13. Le treizième *Pen tsao* a pour titre, *Sseë chin pen tsao*. Il contient cinq livres. Son auteur est Siao ping, du règne des Tang.

14. Le quatorzième est intitulé, *Chan fan pen tsao*. Il contient cinq livres. L'auteur s'appelle Yang soën tchi : il vivait sous la dynastie des Tang.

15. Le quinzième s'appelle *Tsao yn y*. Il contient deux livres. Son auteur était Li han coüang, du règne des Tang.

16. Le seizième est le *Pen tsao sing sseë luei*. Il ne contient qu'un livre, & sans nom d'auteur.

17. Le dix-septième est : le *tché sing pen tsao*, dont Tchin sseë leang est l'auteur. Il contient dix livres.

Description de l'empire de la Chine

18. Le dix-huitième a pour titre *Chou pen tsao*. Les docteurs appelés Han lin en sont les auteurs. Il contient vingt livres. Cet ouvrage & les douze précédents sont tous du temps des Tang.

Règne des Song.

19. Le dix-neuvième fut intitulé *Cai pao pen tsao*, du nom du premier empereur de la famille des Song, par ordre duquel neuf des plus habiles de son empire composèrent cet ouvrage, qui, outre les sortes de plantes & choses médicinales expliquées dans le *Pen tsao* de Chin nong, en contient cent-trente-trois nouvelles, ajoutées de nouveau ; en sorte que celles-ci paraissent avec des caractères noirs, & celles-là sous des caractères blancs.

20. Le vingtième s'appelle *Kia yeou pou tchu pen tsao*, composé par les mandarins ou officiers du Quang lou sseë, tribunal qui a soin de la dépense qui se fait dans la Maison impériale. Cet ouvrage contient vingt livres.

21. Le vingt-unième est intitulé *Tou king pen tsao*. Il contient vingt-un livres, où on voit toutes les figures des herbes, des plantes, & autres choses médicinales. L'empereur Tsong gin tseë avait envoyé ordre dans toutes les provinces qu'on les dessinât toutes, & qu'on les portât à la cour.

22. Le vingt-deuxième est appelé ^{p.443} *Tching luei pen tsao*. L'auteur qui s'appelle Tang chin ouei, ayant ramassé tous les *Pen tsao* des siècles précédents, en composa le sien, puis le présenta à l'empereur Hoei tsong, qui en changea le titre, & le fit appeler *Ta koën pen tsao*.

23. Le vingt-troisième porte ce titre *Pen tsao pié choüé*. Son auteur se nomme Tching tching.

24. Le vingt-quatrième est le *Gé hoa tchu kia pen tsao*. Il contient vingt livres. Gé hoa est le nom de l'auteur.

25. Le vingt-cinquième est intitulé *Pen tsao yuen y*, en trois livres. L'auteur se nomme Keou tsong ché.

26. Le vingt-sixième s'appelle *Kiè cou tchin tchi tchu nan*. Un livre

Description de l'empire de la Chine

en tout : Kié cou est le nom de l'auteur, ou bien, Tsang yuen fou. Cet ouvrage & les précédents sont tous du règne des Song.

Règne des Yuen.

27. Le vingt-septième est appelé *Yong yo fa siang*, en un seul livre. L'auteur qui vivait du temps de la famille des Yuen, s'appelle Li cao, ou bien, Hao tong koën.

28. Le vingt-huitième est le *Tang ge pen tsao*, en deux livres. L'auteur se nomme Vang hao cou.

29. Le vingt-neuvième porte le titre *Gé yong pen tsao*. Il contient huit livres. Le nom de l'auteur est Ou soüi.

30. Le trentième se nomme, *Pen tsao co co*. Il a été fait par un nommé Hou in.

31. Le trente-unième a pour titre, *Pen tsao yuen y pou y*. Son auteur est Tchu tching king : on l'appelle aussi Tan ki. Cet ouvrage & les quatre précédents ont été faits sous le règne des Yuen.

Règne des Ming.

32. Le trente-deuxième est le *Pen tsao fa hoei*, en deux livres. L'auteur est Siu yen chun, sous le règne de l'empereur Hong vou, fondateur de la dynastie Ming.

33. Le trente-troisième s'appelle *Kiéou hoang pen tsao*, en quatre livres. Il a été fait par un prince, nommé Tching tchai, lequel ayant compassion du peuple affligé par les calamités publiques, & surtout par la sécheresse & la stérilité de la terre, composa cet ouvrage, qui contient quatre cent quarante sortes d'herbes ou d'arbres, dont il prit connaissance, avec le secours des villageois & des laboureurs, qui n'ayant rien à manger, allaient chercher dans les montagnes parmi les arbres & les herbes sauvages, de quoi sustenter leur misérable vie, & en apportaient tous les jours plusieurs sortes de nouvelles. Cet ouvrage est aussi du temps de l'empereur Hong vou.

34. Le trente-quatrième est intitulé *King sin yu tse*. Il a été composé par un prince, nommé Ning hien vang, du règne de l'empereur Sun te.

Description de l'empire de la Chine

Il contient deux livres.

35. Le trente-cinquième est le *Pen tsao si yao*. Il a été composé par Vang lun sous le règne de l'empereur Hong tchi. Il contient huit livres.

36. Le trente-sixième, est le *Tché ou pen tsao*. L'auteur est Vang li, du règne de Tching te. Il contient deux livres.

37. Le trente-septième est le *Tche kien pen tsao*. Ces deux ouvrages traitent des aliments médicamenteux, & des aliments convenables à chaque maladie. L'auteur s'appelle Ning yuen : il vivait sous l'empereur Kia tsing.

38. Le trente-huitième est le *Pen tsao hoei pien*. L'auteur Vang ki. Il vivait du règne de l'empereur Kia tsing. L'ouvrage contient vingt livres.

39. Le trente-neuvième est intitulé *Pen tsao mong suen*. Il contient douze livres. L'auteur est Tchîn kia meou, du règne de Kia tsing, empereur.

40. Le quarantième est le *Pen tsao cang mou*. Cet ouvrage a été commencé sous le règne & par l'ordre de l'empereur Kia tching, par le docteur Li ché tchin, lorsqu'il était tchi hien, c'est-à-dire, gouverneur d'une ville du troisième ordre, & achevé sous l'empereur Van lie. L'auteur a composé cet ouvrage de tout ce qu'il y avait de meilleur dans tous les *Herbiers* & autres livres de médecine, anciens & modernes, & y a ajouté trois cent soixante & quatorze recettes. Dans p.444 tout l'ouvrage on en compte en tout jusqu'à huit mille cent soixante.

Après suit un *Index* de toutes les espèces de plantes & autres choses médicinales, dont il est traité dans chacun de tous ces *Pen tsao*, & du nombre & des espèces que Li ché tchin a tirées de chacun, pour composer celui-ci.

Extrait du PEN TSAO de l'empereur CHIN NONG

@

TEXTE : Il y a cent-vingt sortes de drogues ou remèdes du premier ordre, qui dans la médecine tiennent le rang, & font comme la fonction du Souverain. Les remèdes sont de la nature des aliments, & par leur suc nourrissant, servent à l'entretien de la vie, ressemblant en cela au Ciel.

Comme ces remèdes n'ont aucune qualité vénéneuse ou maligne, quelque quantité que vous en preniez, & quelque longtemps que vous en usiez, ils ne font jamais de mal. En un mot, si vous voulez avoir le corps dispos & léger, entretenir les esprits dans une juste égalité, & conserver votre embonpoint, même dans la vieillesse, usez des remèdes contenus dans le premier livre.

Il y a aussi cent-vingt sortes de drogues ou remèdes du second ordre, qui dans la médecine font comme la fonction de ministres ou d'officiers domestiques. Ces remèdes donnent au corps une disposition qui rend l'homme plus capable des fonctions propres de sa nature, dont ils tiennent en quelque façon.

Entre ces remèdes il y en a qui ont une qualité maligne, & il y en a qui sont entièrement innocents ou incapables de nuire : c'est pourquoi il faut apporter un grand soin à connaître leurs vertus & leurs usages. En un mot, si vous voulez diminuer la violence des maladies, & rétablir les forces débilitées, servez-vous des remèdes contenus dans le second livre.

Pour les drogues ou remèdes du bas ordre, il y en a cent-vingt-cinq sortes, qui dans la médecine font comme la fonction d'officiers du dehors, & ceux-ci servent particulièrement à guérir les maladies. Ils tiennent de la nature de la terre, & ont tous beaucoup de malignité, ou quelque qualité vénéneuse. Il ne faut pas en user longtemps de suite. En un mot, si vous voulez chasser hors du corps un froid, une chaleur étrangère, un mauvais air, ou quelque malignité qui peut se trouver dans les esprits, lever quelque obstruction, ou dissiper quelques amas d'humeurs, & guérir les maladies, ayez recours aux remèdes du troisième livre.

Description de l'empire de la Chine

Parmi les remèdes, il y en a qui tiennent lieu de *kiun*, ou souverain : il y en a qui tiennent lieu de *tchin*, ou ministres du dedans ; & il y en a qui tiennent lieu de *tso ché*, ou d'officiers du dehors. Et la bonté d'une médecine vient de la juste proportion & du tempérament de ces diverses sortes de remèdes. Le *kiun*, ou souverain, doit être unique. Il faut deux *tchin*, ou ministres du dedans, trois *tso*, ou officiers généraux au-dehors, & cinq *ché*, ou officiers subalternes. Un *kiun*, trois *tchin*, & neuf *tso ché*, est aussi une juste proportion.

Entre les remèdes, il y en a qui tiennent de la nature d'*yn*, il y en a aussi qui tiennent de la nature d'*yang*, & c'est à quoi il faut avoir extrêmement égard, quand on les joint les uns aux autres. Certains remèdes ont aussi entr'eux des relations ou rapports, semblables à ceux qui se trouvent entre la mère & l'enfant, & entre le frère aîné & le cadet.

p.445 Les choses qui sont employées dans les remèdes, sont de diverses sortes. Si vous parlez de celles qui sont tirées des végétaux, ce sont la racine, la tige, la fleur, le fruit, & les feuilles, &c. Si vous parlez de celles qui sont douées de sentiment, ce sont la peau, les os, & la chair.

Commentaire. Le médecin Yuen fou dit : dans tout le genre des choses médicinales, qui ont leur racine en terre, cette moitié, qui est hors de terre, & qui s'élève en haut, est formée par le feu & les esprits, qui montent dans le corps de la plante, & les rameaux d'où naissent les feuilles, s'appellent *ken*, ou branches : & cette moitié qui est dans la terre, est formée par le suc & les esprits, qui descendent dans le corps de la plante, & ses branches qui pénètrent en terre, s'appellent *chao*, ou rameaux.

A l'égard des malades, dont la maladie réside dans le *chang tsiao*, ou *tchong tsiao*, c'est-à-dire, dans la cavité supérieure ou mitoyenne du corps, il faut se servir du *ken*, ou branche, c'est-à-dire, des parties supérieures de la plante : & à l'égard de ceux dont la maladie réside dans la cavité inférieure, ou *hia tsiao*, qui est le bas-ventre, il faut se servir des *chao*, ou rameaux des racines ; c'est-à-dire, des parties inférieures de la plante. Les *ken*, ou les branches de la plante, montent en haut ; & les *chao*, ou racines, descendent en bas.

Description de l'empire de la Chine

La moitié supérieure du corps de l'homme tient d'yang, & de la nature du ciel : ainsi les remèdes convenables pour cette partie du corps, c'est la tête, ou les sommités des plantes ; le corps de la plante, c'est-à-dire, le tronc, est pour les maladies du tchong tsiao, ou cavité mitoyenne, qui est le haut-ventre. La moitié inférieure du corps de l'homme tient de la nature de la terre, & conséquemment les chao, ou racines des plantes, sont propres pour les maladies qui résident en bas.

TEXTE : On distingue sept sortes de remèdes. Il y en a de simples, c'est-à-dire, qui ne se joignent avec aucun autre ; & il y en a de composés. Parmi les composés il y en a qui ne sauraient se passer les uns des autres, & qui demandent d'être toujours joints ensemble : il y en a qui s'entraident réciproquement : il y en a qui s'appréhendent les uns les autres : il y en a qui ont antipathie entre eux : il y en a d'opposés & de contraires : enfin il y en a qui se tuent, ou se mortifient mutuellement.

Il faut une grande attention dans l'assemblage ou emploi de toutes ces sortes de remèdes. Vous ferez bien de vous servir des remèdes qui ne peuvent se passer les uns des autres, & de ceux qui s'aident réciproquement ; mais donnez-vous de garde de vous servir de ceux qui ont antipathie entre eux, & qui sont contraires. Vous pouvez user de ceux qui ont quelque qualité maligne ou vénéneuse, pourvu que vous y joigniez ceux qui ont la vertu de subjuguier cette malignité : mais pour ceux qui ont antipathie entre eux, & qui se tuent mutuellement, ne les joignez jamais ensemble.

Commentaire. Pao ching dit : dans le *Pen tsao* de Chin nong, il est traité de trois cent soixante-cinq sortes de remèdes, ou choses médicinales, parmi lesquelles il y en a soixante-onze sortes, qui sont simples, & ne souffrent le mélange d'aucune autre : il y en a douze sortes de celles qui ne sauraient se passer les unes des autres : il y en a quatre-vingt-dix sortes de celles qui s'entraident mutuellement ; soixante-dix-huit sortes de celles qui se craignent réciproquement ; soixante sortes de celles qui ont antipathie entre elles ; dix-huit sortes de celles qui sont contraires & opposées ; trente-six sortes de celles qui se tuent, p.446 & qui se mortifient les unes les autres.

Description de l'empire de la Chine

Li ché tching dit : Il y a des remèdes de sept sortes ou qualités différentes.

La première sorte, qui est des simples, c'est-à-dire, de ceux qui se prennent seuls, & sans admettre aucune composition.

La seconde sorte est de ceux qui ne sauraient se passer les uns des autres, & qu'il faut toujours joindre ensemble : tels sont le gin seng, ou la réglisse, le hoang ki, le tchi mou ¹ & leurs semblables.

La troisième sorte est de ceux qui s'entraident, ou se servent les uns les autres.

La quatrième sorte est de ceux qui ont une antipathie réciproque, & qui rendent réciproquement inutiles leurs vertus.

La cinquième sorte est de ceux qui se craignent ou qui se nuisent mutuellement.

La sixième sorte est de ceux qui sont contraires ou incompatibles.

La septième sorte est de ceux qui se tuent, ou se détruisent réciproquement.

Dans les anciennes recettes on employait assez communément la quatrième & sixième sorte : la seconde & troisième sorte sont employées dans les recettes des empereurs : la cinquième & la sixième sorte sont employées dans les recettes des princes : & la quatrième & septième sorte sont employées dans les recettes des tyrans, ou princes violents.

TEXTE : On distingue les drogues ou choses médicinales par cinq saveurs : & ainsi, il y en a d'aigres, de salées, de douces, d'amères, & d'un goût fort (*sapore gravi*). On les distingue aussi par les quatre qualités de l'air, suivant quoi il y en a d'une qualité froide ou chaude, tempérée & fraîche.

Commentaire. Tsong ché distingue les drogues par rapport aux esprits, c'est-à-dire, aux petits corps spiritueux qui en émanent, & qui sont les véhicules des odeurs, & les divise en deux classes ; à savoir de celles qui ont bonne odeur, & de celles qui en ont une mauvaise.

¹ Sortes de racines.

Description de l'empire de la Chine

TEXTE : On les distingue encore en deux autres espèces générales ; savoir en celles qui ont une qualité vénéneuse ou maligne, & celles qui n'ont aucune mauvaise qualité.

Commentaire. Le médecin Ki pe cao dit : Il y a des maladies invétérées & de nouvelles : il y a de grandes recettes & de petites. Selon la nature ou la qualité des maladies, il faut user de remèdes innocents, ou de ceux qui ont une qualité maligne. Quand pour guérir les maladies, on emploie des remèdes qui ont une grande malignité, si la maladie avait dix degrés de griéveté, ces remèdes en pourront diminuer six degrés : les remèdes qui ont une malignité médiocre, en diminueront sept degrés ; & ceux qui n'ont que fort peu de malignité, en diminueront huit degrés. Quand on emploie des remèdes qui n'ont aucune qualité maligne, de dix degrés de maladie, ils en emporteront neuf.

Pour ce qui est des espèces qui sont purement du genre des aliments, tels que sont les grains, la viande des animaux, les fruits, les herbes & les légumes, pourvu qu'on n'y fasse aucun excès, il ne faut pas craindre d'en recevoir aucun préjudice.

Le même auteur dit encore qu'à l'égard des maladies, ou des sujets qui peuvent résister aux remèdes, lesquels ont quelque qualité vénéneuse ou maligne, on peut employer une dose plus forte ; à l'égard de ceux qui ont peine à y résister, il faut que la dose soit petite. p.447

TEXTE : Il y a des temps propres pour cueillir & pour préparer les choses médecinales. Il y en a qu'il faut faire sécher au soleil, & il y en a qu'il faut faire sécher à l'ombre.

Commentaire.

— Hong king dit : le temps de cueillir les choses qui entrent dans la composition des remèdes, est le commencement de l'année. Et c'est depuis le commencement du règne des Han, que cette coutume s'est établie. La raison pourquoi la plupart des racines médecinales se cueillent dans la seconde & huitième lune, c'est qu'au commencement du printemps la sève montant en grande abondance, est dans sa force ; & ne faisant alors que commencer à faire bourgeonner les plantes, elle ne s'est pas encore distribuée ni consommée, comme elle fait ensuite, dans la production des branches & des feuilles. Quant au temps de l'automne, les

Description de l'empire de la Chine

feuilles & les branches venant à se dessécher, alors le suc ou la sève coulant en bas, retourne vers son origine.

Au reste, si on cueille ces racines au printemps, il faut ordinairement le faire le matin : & si c'est en automne, il faut que ce soit le soir, pour la même raison.

Pour ce qui est du temps auquel il faut cueillir les fleurs, les fruits, les feuilles, & les tiges ou troncs des plantes, il n'en faut point observer d'autre que celui de leur parfaite maturité.

— Sing sseë miao dit : que les anciens médecins, suivant cet endroit du texte de Chin nong, qui regarde la manière de cueillir, de préparer, & de sécher les drogues & les choses médicinales, & les employant selon la méthode prescrite, de dix malades qu'ils traitaient, ils en guérissaient huit ou neuf.

Mais les médecins d'à présent, ignorant le temps de cueillir & de ramasser les drogues, aussi bien que la nature du terroir où elles croissent, & ne sachant si elles sont vieilles ou nouvelles, pleines de suc ou vides, de dix malades, auxquels ils donnent des remèdes, ils n'en sauraient mettre la moitié sur pied.

— Ma tchi dit : Il y a beaucoup de gens qui abusent de cette pratique de faire sécher à l'ombre une partie des choses médicinales : car, par exemple, si on prend des cornes tendres de cerf, qui ne font que de pousser, & qu'on les fasse sécher à l'ombre, elles se pourrissent ; & si on les fait sécher au feu, on réussit.

Au reste, les racines des arbres & des herbes qui auront été cueillies avant la neuvième lune, doivent être séchées au soleil : & celles qui auront été cueillies après ce temps-là, doivent être séchées à l'ombre.

— Li ché tchin dit : Comme les mêmes plantes sont différentes entre elles à cause de la diversité du terroir ou des climats du nord & du Sud ; & de la diversité des temps, ou Tsé ki, suivant lesquels elles croissent, & par rapport à leurs racines & à leurs tiges : aussi le temps & la manière de les cueillir, & de les préparer, doivent être différents : ce qui est conforme au sentiment de Cong tchi yo, qu'il cite en cet endroit.

A ce sujet on rapporte un proverbe qui est en vogue dans le marché Kia mou, dont le sens est assez véritable, savoir, que ceux qui achètent les drogues & les remèdes, doivent avoir deux yeux ; qu'un suffit à ceux

Description de l'empire de la Chine

qui les mettent en usage ; c'est-à-dire, aux médecins ; & qu'aucun n'est nécessaire à ceux qui les prennent de la main du médecin.

TEXTE : A l'égard des drogues & des remèdes, il y a manière de connaître la qualité du terroir ou du sol qui les porte ; p.448 de discerner les véritables des fausses, & les nouvelles des vieilles.

Commentaire.

— Hong king dit : Toutes sortes de drogues ou de choses médicinales ont un sol particulier où elles croissent.

— Tsong ché dit : Quand vous voulez user des drogues, ayez égard à la nature du terroir, d'où elles viennent : & vous pourrez en faire un bon usage.

— Cao, en parlant des drogues vieilles & nouvelles, en rapporte de six sortes, qui doivent être vieilles pour avoir un bon effet dans la médecine ; & dit ensuite que toutes les autres doivent être fraîches & nouvelles, suivant le sentiment de Hong king : mais il en ajoute quelques autres, parmi lesquelles est le *tai hoang*, ou la rhubarbe, qu'il prétend être meilleure, & avoir beaucoup plus de force, étant vieille que fraîche.

TEXTE : Les drogues & les choses médicinales, selon que leur nature est différente, doivent être préparées en différentes manières. C'est pourquoi il y en a dont on fait des pilules, & il y en a qu'on broie seulement, & qu'on réduit en farine ou en poudre. On en fait cuire dans l'eau certaines sortes, & d'autres on les fait infuser dans le vin. Il y en a aussi qu'on fait frire dans l'huile ou dans la graisse, tel qu'est le sain de cochon. Certaines espèces peuvent être préparées en plusieurs de ces manières : & quelques-unes ne doivent jamais se donner préparées avec du vin ou d'autre potion. En un mot, pour ne point errer en cette matière, il faut avoir égard à la nature de chaque espèce.

Commentaire.

— Hong king dit : suivant la diversité des maladies, il faut donner les remèdes, ou en pilules, ou en poudre, ou en potion & manière de bouillon, ou avec un véhicule de vin, ou en électuaire, c'est-à-dire, préparés & cuits, ou frits avec de la graisse.

Description de l'empire de la Chine

— Hao to dit : Entre les maladies, il y en a qu'on guérit avec les remèdes en potion ; d'autres se guérissent avec les pilules ; quelques-unes avec des poudres ; les unes par le moyen des purgatifs, d'autres avec les vomitifs ; certaines avec le secours des sudorifiques.

Les remèdes en potion ou breuvage sont propres à laver les entrailles, à rendre le mouvement du sang libre, & à mettre *yn* & *yang*, dans un juste tempérament. Les pilules servent à chasser les vents & le froid étranger hors du corps, à lever les obstructions, & à porter le suc alimentaire dans toutes les parties du corps.

Les remèdes donnés en poudre, chassent hors du corps la malignité des vents, du froid, du chaud, & de l'humidité, & désopilent les viscères, rendent le ventre libre, sont amis de l'estomac.

Dans les maladies où il faut purger, si l'on néglige de le faire, cette négligence cause plénitude du ventre & des intestins, & gonflement vers la région du cœur.

Dans celles où il faut employer les sudorifiques, si on ne fait pas suer le malade, tous les pores de la peau se bouchent, le malade devient chagrin, le mouvement des esprits est interrompu, & le malade meurt.

Quand il faut user de vomitifs, & qu'on néglige de le faire, cette négligence fait enfler la région de la poitrine, rend la respiration difficile, empêche les aliments de pénétrer dans toutes les parties du corps, & cause à la fin la mort.

— Cao dit : Les remèdes en potion ou breuvages, sont pour guérir les grandes maladies. Les remèdes en poudre, sont pour guérir les maladies soudaines. Les ^{p.449} pilules, sont pour guérir les maladies lentes, & qui sont longtemps à se former.

Les remèdes préparés par la mastication étaient anciennement en vogue, c'est-à-dire, avant qu'on eût trouvé la manière de fabriquer des instruments de fer pour les hacher & les inciser. Alors on mâchait avec les dents les espèces dont on voulait user : on en exprimait le suc, & on le donnait au malade. Cette sorte de préparation était pour faciliter le mouvement des humeurs de bas en haut, & pour les distribuer plus aisément dans tous les vaisseaux.

Toutes les fois qu'on veut guérir une grande maladie, il faut faire bouillir les espèces qu'on y veut employer, dans le vin, pour en chasser

Description de l'empire de la Chine

l'humidité : il faut y ajouter du gingembre vert, pour rétablir ce qu'il peut y avoir ¹ d'esprits dissipés ; plus, de grosses jujubes, pour dissiper les vents & le froid ; plus, du blanc d'oignon, pour dissiper les phlegmes de la poitrine.

Quand on veut que les remèdes ne pénètrent pas jusqu'aux vaisseaux, mais qu'ils dissipent seulement les amas d'humeurs qui peuvent être dans l'estomac, dans les viscères, & autres endroits des entrailles, il faut les réduire en poudre fine, & les délayer avec le miel. Quand ils sont d'une nature & saveur un peu grossière, les remèdes en poudre se délaient seulement avec l'eau chaude : mais quand ils sont d'une nature & saveur plus fine, il faut les faire bouillir & les donner au malade avec le sédiment.

Pour dissiper ou évacuer les phlegmes de la pituite du bas-ventre, on emploie les pilules ; mais il faut qu'elles soient grosses, rondes, & polies : elles doivent être de médiocre grosseur pour le haut-ventre ; & très petites pour la poitrine.

Pour faire qu'elles descendent toutes entières dans l'estomac, & qu'elles mettent plus de temps à se défaire, il faut les enduire d'une couche de colle : & pour faire qu'elles se défassent promptement, il faut les donner avec du vin ou avec du vinaigre.

— Yuen fou dit : Quand le siège de la maladie est à la tête, au visage, ou à la peau, il faut cuire dans le vin les espèces donc vous voulez user : s'il est entre le nombril & la gorge, il faut les laver seulement avec le vin : mais si la maladie réside dans le bas-ventre, il faut employer les espèces toutes crues ; celles néanmoins qui sont d'une qualité froide, doivent être mises dans le vin, puis séchées, pour empêcher qu'elles ne fassent mal.

TEXTE : Si vous entreprenez de traiter quelque maladie, il faut premièrement examiner sa cause avec tous les symptômes qui ont précédé, & qui suivent. Et si vous trouvez qu'aucun des cinq viscères, ni aucun endroit des entrailles n'est épuisé, qu'il n'y ait point de dérèglement dans le pouls, que l'humide radical, ou la vigueur naturelle n'est point dissipée, par le moyen des remèdes vous remettrez le malade sur pied. Quand une fois la maladie est formée, des malades

¹ La chaleur naturelle.

Description de l'empire de la Chine

que vous traiterez, n'espérez pas d'en guérir plus de la moitié. Mais lorsque le mal est extrême, il est très difficile d'y apporter remède.

Commentaire.

— Hong king dit : A moins qu'un médecin, quelque habile d'ailleurs qu'il puisse être, ne fasse attention à la voix & à la couleur ; comment pensez-vous qu'il puisse, par le seul pouls, connaître si le sujet qu'il observe est malade ou non.

— Li ché tchin dit : dans le premier âge, les anciens préparaient les remèdes, mais ils n'en usaient point, leur santé étant parfaite. Dans le moyen âge, la vigueur avec la vertu ayant dégénéré, lorsqu'il survenait quelque incommodité, de dix mille personnes qui prenaient p.450 des remèdes, il n'y en avait pas un qui ne recouvrât sa première santé. Pour ce qui est du temps présent, on emploie les remèdes qui ont des qualités vénéneuses & malignes, pour attaquer le mal, quand il est retranché au-dedans ; & les pierres de cauterre, les poinçons, & les mèches, pour châtier le mal, quand il est dans les dehors : & avec tous ces artifices, on a bien de la peine à en retirer quelque avantage, &c.

— Chun yn y dit : Il y a six sortes de malades qu'on ne saurait guérir. La première sorte, est des présomptueux ou superbes, qui ne veulent point avoir égard à la raison. La seconde sorte, est des avarés, qui ont plus de soin de leurs biens, que de leur propre corps. La troisième sorte, est des indigents, à qui le vêtement & la nourriture manquent. La quatrième sorte, est de ceux en qui *yn* & *yang* sont dérégés. La cinquième sorte, est de ceux, qui, à cause de leur extrême faiblesse & maigreur, sont incapables de toutes sortes de remèdes. Et la sixième sorte, est de ceux qui ajoutent beaucoup de foi aux charlatans & aux imposteurs, & n'en ajoutent aucune aux médecins.

— Tsong ché dit : Il y a six défauts auxquels on tombe assez communément dans la médecine. Le premier, est un défaut d'examen & de recherche des causes des maladies. Le second, est un défaut de confiance au médecin de la part du malade. Le troisième, est un défaut d'attention au temps. Le quatrième, est un défaut de prudence dans le choix d'un bon médecin. Le cinquième, est un défaut de discernement pour connaître la maladie du sujet. (Le sixième manque dans l'original.)

Il y a huit choses, lesquelles il faut observer soigneusement dans les

Description de l'empire de la Chine

malades ; à savoir, la plénitude ou l'épuisement, le chaud ou le froid, les causes internes ou externes des maladies, & la région où elles résident, savoir, le dedans ou le dehors.

Toutes les fois qu'on examine quelque maladie, il faut avoir égard à l'air, à la couleur, & au pouls du malade, aussi bien qu'à ses forces, à l'habitude de sa chair, de ses os, & de sa peau, & même à son naturel, & à ses passions.

Que si le malade a un pouls qui ne soit pas propre de la maladie dont il est attaqué, et que le médecin ne puisse pas connaître par une autre voie sa véritable disposition, comment peut-il lui donner des remèdes à propos ? Ainsi c'est un grand abus qui règne aujourd'hui parmi les personnes riches, savoir, que quand les femmes sont malades, elles se tiennent closes & fermées sous leurs courtines, & présentent au médecin leur bras, couvert d'une étoffe de soie, comme pour leur faire deviner leur maladie. J'ai ouï dire qu'il y en a, qui ne permettent pas même au médecin de leur toucher le bras de la sorte ; mais seulement un fil de soie qu'on leur attache au poignet, & sur lequel le médecin peut appuyer la main, à quelques pieds de distance.

TEXTE : Quand on emploie les remèdes qui ont quelque qualité maligne ou vénéneuse, pour guérir les maladies, il faut commencer d'abord par une dose légère, & petite comme un grain de la plus petite sorte de millet ; & il faut désister dès que le mal est passé. Que si le mal ne passe pas, il faut doubler la dose. Si cela ne fait rien, il la faut décupler. En un mot, la quantité, qui est précisément nécessaire pour chasser le mal, est la juste mesure ou dose de ces sortes de remèdes.

Commentaire.

— Hong king dit : Parmi les remèdes dont on se sert maintenant, il n'y a que deux sortes de remèdes simples, qui aient une qualité vénéneuse. Si vous en usez, il ^{p.451} n'en faut prendre que la grosseur d'un de ces sortes de pois, appelés *pa teou*, conformément à ce qu'on lit dans un autre endroit du texte de ce livre.

Si vous usez d'un remède qui soit simple, sans aucune composition, & qui ait une qualité vénéneuse, il n'en faut prendre à la fois qu'une pilule de la grosseur d'un grain de *sima*, ou gergelin.

Description de l'empire de la Chine

Si vous usez de remèdes composés de deux espèces, dont une ait une qualité vénéneuse, prenez deux pilules à la fois de la grosseur d'un grain de chenevi.

Si vous usez de remèdes composés de trois espèces, dont il y en ait une vénéneuse ; prenez trois pilules de la grosseur d'un pois, de l'espèce appelée *hou teou*.

Si vous usez de remèdes composés de quatre espèces, dont une ait quelque qualité vénéneuse ; prenez quatre pilules de la grosseur d'un pois de cette espèce, qu'on appelle *siao teou*.

Si vous usez de remèdes composés de cinq espèces, dont une ait quelque qualité vénéneuse ; prenez cinq pilules de la grosseur d'un gros pois, ou de l'espèce appelée *ta teou*.

Si vous usez de remèdes composés de six espèces, dont une ait quelque qualité vénéneuse ; prenez-en six pilules de la grosseur d'une graine de l'arbre, appelle *tong chu* : & ainsi des autres remèdes composés de sept, de huit, de neuf, & dix espèces, suivant le nombre desquelles il faut prendre le même nombre de pilules, & toutes de la grosseur de la graine de l'arbre *tong chu* ; en quoi il faut avoir égard à la pesanteur, aussi bien qu'au volume ou à la grosseur.

— Tong ché dit : Quoique cette règle soit certaine, il ne faut pas laisser d'avoir égard à l'âge & à la complexion du malade ; à la disposition présente où il se trouve ; savoir, s'il sent plénitude ou épuisement ; si la maladie est récente ou invétérée. Il faut aussi examiner les degrés de malignité des remèdes vénéneux, quand on en use. En un mot, il ne faut pas s'attacher opiniâtrement à suivre cette règle à la lettre en toutes occasions ; mais il la faut modifier, selon que les différentes circonstances le requerront.

TEXTE : Il faut traiter les maladies qui viennent d'une cause froide avec les remèdes chauds ; & celles qui viennent d'une cause chaude, avec les remèdes froids. Dans celles où les aliments ne se digèrent pas bien, il faut user de purgatifs & de vomitifs : les tumeurs malignes & enflures de ventre, où il y a des vers ou d'autres insectes, se guérissent avec les remèdes qui ont quelque qualité vénéneuse. Les apostumes, les abcès, & autres tumeurs se guérissent avec les remèdes propres des plaies.

Description de l'empire de la Chine

On traite les maladies ou incommodités causées par les vents & l'humidité, c'est-à-dire, par quelques humeurs froides, avec des remèdes vénéneux & humides. En un mot, chaque remède doit être proportionné à la maladie pour laquelle il est fait.

Commentaire.

— Hong king dit : Quoique les remèdes, chacun en particulier, soient simples, on les emploie la plupart à guérir plus de dix sortes de maladies. Mais il faut surtout faire attention à la vertu & propriété principale d'un chacun.

— Li ché tchin dit : Il y a des remèdes, dont la saveur & l'odeur, c'est à-dire, les qualités, ont de la force, & d'autres dont les qualités sont faibles. Il y en a qui opèrent doucement, & il y en a qui le font avec violence. Dans la détermination des doses il y a du plus ou du moins : la force des malades à supporter les remèdes, est plus ou moins grande, &c.

Dans les maladies qui viennent de la chaleur, il faut éloigner la chaleur : dans celles qui viennent de froid, il faut éloigner le froid : dans celles qui viennent p.452 de fraîcheur, il faut éloigner le frais, & dans celles qui viennent de chaleur médiocre, il faut éloigner cette chaleur.

Dans les maladies qui sont de la poitrine, & au-dessus du diaphragme, il faut prendre les remèdes après avoir mangé. Dans celles qui résident au-dessous du cœur & de l'estomac, il faut prendre les remèdes avant que d'avoir mangé. Pour celles qui résident dans les quatre vaisseaux des membres, il faut prendre les remèdes à jeun, & le matin ; & dans celles qui ont leur siège dans les os & dans la moelle, il faut prendre les remèdes après une forte réfection, & sur le soir.

— Hong king dit : Entre les remèdes il y en a qu'on prend dans du vin, & il y en a qu'on prend dans de l'eau, ou dans du bouillon de riz : les uns se prennent infusés à froid, & les autres veulent être pris chauds. Ces sortes de remèdes qui se prennent par manière de breuvage, ou se prennent seulement une fois, ou se réitèrent plusieurs fois. Les remèdes qu'on donne par manière de breuvage, & qu'on fait bouillir, se prennent, ou après avoir longtemps bouilli, ou après un seul bouillon. En un mot, chaque sorte de remède a sa préparation particulière.

— Cao dit : Telle était la pratique admirable des anciens à donner ou à

Description de l'empire de la Chine

prendre des remèdes. Lorsque le siège de la maladie résidait en la partie supérieure, ils réitéraient plusieurs fois la prise : mais la dose ou quantité était petite à chaque fois. Lorsque la maladie avait son siège dans la région inférieure, ils réitéraient aussi plusieurs fois la prise : mais la dose ou quantité était plus grande. Les petites prises sont propres pour humecter peu à peu la région supérieure, & les grandes prises servent à humecter & à rétablir les parties inférieures.

Au reste, toutes les fois qu'on rencontre ces paroles dans les recettes, *Fen tsai fou san fou*, redoublez & réitérez la prise. Cela se doit entendre par rapport à la disposition du malade, à ses forces, à la grièveté de la maladie, suivant quoi il faut diminuer ou augmenter le nombre des prises & la dose, & ne pas s'attacher opiniâtrement à cette règle.

TEXTE : Les principales maladies sont causées, les unes par les vents, les autres par le froid. Il y en a où le froid & le chaud se succèdent par intervalles réglés : & de ce genre sont les fièvres intermittentes, parmi lesquelles sont la tierce & la quarte. Outre cela il y a des maladies, dans lesquelles se trouvent les maux de cœur, les nausées, les vomissements. Il y a encore l'enflure de ventre, la diarrhée, le ténesme, la constipation, ou dureté de ventre, la suppression des urines & la dysurie, la difficulté de respirer, la jaunisse, les indigestions, les obstructions & oppilations, le vertige, l'épilepsie, la phrénésie, l'esquinancie, l'apoplexie, les douleurs de dents, la surdité, l'éblouissement, les diverses sortes d'abcès, de tumeurs, & d'apostumes, les diverses sortes de maladies, d'épuisement de forces & d'esprits propres des hommes, les diverses sortes de maladies propres des femmes, &c.

Commentaire. Hong king dit : Entre toutes les sortes de maladies qui se peuvent traiter avec les remèdes, si nous parlons seulement de celles qui sont causées par le froid, & qui sont du genre de Chang han, on en peut compter plus de vingt sortes différentes, qui ont des signes & des symptômes, tous différents les uns des autres.

@

Extrait du PEN TSAO de LEANG TAO HONG KING,
intitulé MING Y PIÉ LOU

Premier paragraphe

De la préparation des remèdes

@

TEXTE : p.453 Pour la préparation des drogues ou remèdes qu'on prend en pilules & en poudre, il faut d'abord couper les espèces par tranches fort minces, puis les faire sécher, après quoi on les pile. Il y en a qu'il faut piler séparément, & il y en a qui demandent d'être pilées les unes avec les autres, En quoi on aura égard à ce qui est prescrit dans chaque recette.

Il y a certaines espèces, qui étant de nature humide, doivent être prises en plus grande quantité avant qu'on les fasse sécher, & quand elles sont sèches, on les pile fort menues, puis on les fait sécher derechef ; & pour cet effet, si le temps est humide & pluvieux, il les faut mettre sur un petit feu, & les piler ensuite, néanmoins après les avoir laissé refroidir auparavant.

Commentaire. Li ché tchin dit : Toutes sortes de drogues & remèdes, tirés, soit des arbres, soit des herbes, & surtout ceux qui servent à réparer les forces, ne doivent pas être préparées avec des ustensiles de fer, il faut se servir d'un couteau de cuivre ou de bois de bambou. Il y en a même qui craignent les ustensiles de cuivre. Or selon la diversité des pilules & des poudres qu'on veut préparer, on se servira de mortiers de différentes sortes de pierres.

TEXTE : Pour tamiser les drogues pilées qui se prennent en pilules ou en poudre, il faut user de tamis, faits d'une étoffe claire, appelée Tchong mi kiuen. Après quoi il faut remettre dans le mortier ce qui aura passé par le tamis, & donner encore quelques centaines de coups de pilon, jusqu'à ce que la poudre soit impalpable & uniforme.

Il y a certaines espèces, qui étant oléagineuses, comme les noyaux

Description de l'empire de la Chine

ou amandes d'abricot, &c. doivent être mises sur le feu, & rissolées ; après quoi on les pile dans le mortier. Quand ces espèces commencent à être bien pilées, on y ajoute quelque poudre convenable, qu'on broie & mêle ensemble. Ensuite on passe le tout par un tamis, fait d'étoffe, appelée King sou kiuen ; puis on remet dans le mortier ce qui a passé par le tamis, & on le pile encore, jusqu'à ce que tout soit égal & uniforme.

Pour les remèdes liquides appelés tang, ils se préparent avec un petit feu, & en les faisant bouillir lentement, la dose de l'eau est celle qui est prescrite dans la recette. Pour l'ordinaire sur vingt leang, ou onces de drogues, il faut mettre un ^{p.454} teou, ou mesure d'eau, qu'il faut réduire, en la faisant bouillir, à quatre ching.

Que si c'est un remède, ou vomitif, ou purgatif, il faut pour sa préparation prendre un peu moins d'eau crue, & davantage de suc des drogues.

Pour les remèdes restaurants, ou potions cordiales, il faut prendre un peu davantage d'eau chaude, & un peu moins de suc des drogues.

En un mot, il ne faut en prendre ni trop, ni trop peu de l'un & de l'autre : il faut couler le tout à travers un linge de toile neuve, que deux hommes presseront avec deux pièces de bois. Ensuite il faut faire reposer la décoction, pour en ôter les fèces qui iront au fond, puis la garder dans un vaisseau bien bouché.

Toute sorte de remède, quand il est chaud, ne veut pas être mis dans des ustensiles de fer. Quand ce sont des remèdes à prendre par la bouche, il les faut faire cuire à petits bouillons : quand on les prend chauds, ils sont aisés à avaler : mais quand ils sont froids, ils soulèvent l'estomac.

Commentaire.

— Tchi tsai dit : dans les remèdes liquides, quand on emploie le vin, il faut qu'il soit chaud.

— Li ché tch'in dit : ce qui est rapporté dans le texte, est selon la méthode ancienne. Car à présent, dans les remèdes liquides, sur une

Description de l'empire de la Chine

once de drogues, on met deux tasses d'eau : augmentant ou diminuant cette quantité à proportion qu'on augmente ou diminue la dose des drogues.

Si sur une grosse dose de drogues vous mettez peu d'eau, cela ne suffit pas pour en tirer toute la vertu : & au contraire, si sur une petite dose de drogues, vous mettez beaucoup d'eau, c'est énerver la vertu des drogues.

Généralement parlant, pour tous les remèdes qui se préparent sur le feu, il ne faut point d'ustensiles de cuivre & de fer : il faut, tant qu'on peut, à cet effet se servir d'ustensiles d'argent, & pour laver les drogues, d'ustensiles de terre.

Les vaisseaux où on garde les remèdes, doivent être bien bouchés, & être confiés à des gens soigneux. Dans la coction des remèdes, il faut bien connaître les degrés du feu, en sorte qu'on ne pêche en ce point ni par défaut, ni par excès. Le feu le plus propre est le feu de charbon, & celui de roseaux. L'eau doit être douce, fraîche, & nouvellement tirée, soit eau coulante, soit eau de puits.

Dans les remèdes liquides qu'on prépare au feu, il faut suivre exactement la recette, & consulter le traité des eaux. Pour les sudorifiques, il les faut préparer à grand feu, & les donner chauds. Les purgatifs se préparent aussi à grand feu, & se cuisent jusqu'à ce qu'ils paraissent un peu jaunâtres : ils demandent d'être pris un peu chauds.

Les remèdes qu'on donne dans les maladies dangereuses, qui procèdent de cause froide ou d'épuisement d'*yn*, se doivent préparer à grand feu, & à gros bouillons, & se donnent tout chauds au malade. Que si c'est dans le temps des grandes chaleurs, & qu'*yn* soit entièrement absorbé, il faut faire rafraîchir le remède dans l'eau fraîche, avant que de le donner au malade.

Second paragraphe

— Le médecin Ki pé dit : Les esprits sont susceptibles de plus ou de moins : l'habitude du corps est ou forte ou faible : la guérison des maladies est tantôt lente & tantôt prompte. C'est pourquoi entre les recettes, il y en a de grandes & de petites.

Le même auteur dit encore : Il y a des maladies éloignées, & il y en a

Description de l'empire de la Chine

de prochaines : leurs symptômes ou indications sont ou internes ou externes : les doses des remèdes sont fortes, ou faibles. Les maladies prochaines se guérissent ^{p.455} par les *ki fang*, ou recettes impaires, & celles qui sont éloignées, par les *ngheou fang*, ou recettes paires : les recettes nommées *ki fang*, ne s'emploient point pour provoquer les sueurs, & les *ngheou fang* ne servent point dans les purgations.

Quand on veut rétablir les forces de la région supérieure du corps, & guérir quelque maladie qui y a son siège, on se sert des *hoang fang* ou recettes lentes, & quand on veut restaurer la région inférieure, & chasser les maladies qui y résident, il faut employer les *ki fang* ou recettes promptes.

TEXTE : Pour expulser les maladies prochaines, servez-vous en premier lieu des *ngheou fang*, ou recettes paires ; & en second lieu, des *ki fang*, ou recettes impaires : en sorte néanmoins que les doses soient petites. Et au contraire, pour guérir les maladies éloignées, servez-vous d'abord des *ki fang*, ou recettes impaires, puis des *ngheou fang*, ou recettes paires : mais que les doses soient grandes. Les remèdes à grandes doses doivent être peu fréquents ; & au contraire, ceux dont les doses sont petites, doivent être souvent réitérés : les plus fréquents ne doivent pas être réitérés plus de neuf fois ; & les moins fréquents ne doivent pas se prendre plus d'une fois. Là où les *ki fang*, ou recettes impaires ne suffisent pas pour chasser la maladie, employez-y les *ngheou fang*, ou recettes paires : & quand les *ngheou fang*, ou recettes paires ne suffisent pas, fortifiez-les de quelque espèce de drogues ou remèdes, qui, pour leur qualité froide ou chaude, fraîche ou tempérée, ont le plus de rapport à la maladie présente.

Commentaire. On entend par maladies prochaines, celles qui ont leur siège en dedans ; & par maladies éloignées, celles qui ont leur siège en dehors.

— Vang ping prétend que les premières sont celles qui ont leur siège dans une partie voisine, comme le poumon ou le cœur ; & que les secondes sont celles qui ont leur siège dans quelque partie éloignée, comme sont le foie, ou les reins.

Description de l'empire de la Chine

Le même Vang ping dit : Entre les viscères, les uns ont leur situation en haut, & les autres en bas. Entre les entrailles, les unes sont éloignées, & les autres sont prochaines : les symptômes ou indications des maladies sont, ou internes ou externes : les remèdes ont des doses fortes ou faibles : les recettes, qui sont de drogues ou remèdes simples, s'appellent ki fang : & celles qui sont de drogues ou remèdes composés, s'appellent ngheou fang : le cœur & le poumon sont censés proches : le foie & les reins sont éloignés : la rate & l'estomac tiennent le milieu, &c.

Les ki fang, ou recettes impaires, ont le nombre de leur poids ou mesure impairs ; & les ngheou fang l'ont pair. Quand vous traitez des maladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, employez-y les ngheou fang, & réitérez-les plusieurs fois ; & quand vous en traitez qui résident dans une partie éloignée, employez-y les ki fang, ou recettes impaires ; mais celles-ci ne doivent pas être souvent réitérées.

Si la maladie a son siège dans le poumon, réitérez la prise du remède jusqu'à neuf fois : si c'est dans le cœur, réitérez la prise sept fois : si c'est dans la rate, contentez-vous de cinq : si c'est dans le foie, ne passez pas trois fois : & si c'est dans les reins, une fois suffit. Et c'est la règle ordinaire qu'il faut garder, généralement parlant.

Dans l'usage des remèdes, les petites doses sont à préférer aux grandes, les drogues qui n'ont aucune qualité maligne, sont préférables à celles qui ont quelque qualité vénéneuse : & les petites recettes aux grandes, &c.

— Li ché tchin dit : Si la maladie est ^{p.456} non naturelle (ou causée par quelque qualité vicieuse de l'air extérieur), il faut pour la guérir, se servir de remèdes qui tendent à rétablir, ou à entretenir l'habitude du corps dans sa droiture ; & si la maladie est naturelle, & procède de quelque cause interne, il faut, pour la traiter, user de remèdes auxiliaires, ou, qui par leur qualité chaude ou froide, ont le plus de rapport à la maladie : c'est-à-dire, que quand la chaleur est concentrée dans la région basse, à cause d'un froid étranger qui occupe la région supérieure, alors les remèdes dont il faut user, doivent être principalement composés d'espèces, qui soient d'une qualité froide ; on y doit aussi ajouter quelques-uns d'une qualité chaude : & ainsi, la chaleur concentrée au-dessous du diaphragme se dissipant par le

Description de l'empire de la Chine

moyen des espèces d'une qualité froide, qui sont la base du remède, le froid qui occupe la région supérieure, se dissipera aussi par le moyen des espèces ajoutées, qui sont d'une qualité chaude.

Que si, au contraire, la maladie est causée par un froid concentré en bas, & par une chaleur étrangère, qui occupe la partie haute, & l'empêche de se dissiper : alors la base des remèdes doit être d'espèces qui soient d'une qualité chaude, auxquelles on joindra néanmoins pour auxiliaires quelques espèces qui soient d'une qualité froide : & ainsi le froid concentré en bas, au-dessous du diaphragme, venant à se dissiper par le moyen des espèces d'une qualité chaude, qui sont le principal du remède, la chaleur qui occupe la région haute, sera aussi dissipée par le moyen des espèces auxiliaires, qui sont d'une qualité froide. Et c'est là en quoi consiste le secret admirable de la médecine, qui emploie tantôt le froid, pour servir comme de véhicule au chaud, & tantôt le chaud, pour servir de véhicule au froid, & pour chasser & rétablir l'un par l'autre. Il faut raisonner de même, à proportion, de la qualité fraîche, & de la qualité tempérée.

— Van fou dit : L'altération des humeurs est un effet des maladies : la guérison des maladies dépend des recettes : la détermination des recettes dépend de la volonté de l'homme. Il y a sept sortes de recettes. La première est le *ta fang*, ou grande recette. La seconde est le *siao fang*, ou petite recette. La troisième est le *hoang fang*, ou recette lente. La quatrième est le *kii fang*, ou recette prompte. La cinquième est le *ki fang*, ou recette impaire. La sixième est le *ngheou fang*, ou recette paire. Et la septième est le *fou fang*, recette auxiliaire, ou doublement paire.

Dans la composition des recettes, on a égard aux qualités & aux saveurs des espèces. Les quatre qualités, savoir, le chaud, le froid, le frais & le tempéré, tirent leur origine du ciel : & les six saveurs, savoir, l'acide, l'amer, la saveur forte, (*gravis sapor*) le salin, le doux, & le fade, tirent leur origine de la terre.

Les plus grossières qualités, qui ont comme du corps, sont les saveurs : & celles qui sont plus subtiles, & n'ont rien de corporel, sont proprement les cinq qualités : les qualités tiennent d'*yang*, & les saveurs tiennent d'*yn* : Or, parmi les saveurs, celles qui ont la propriété de dissiper, & de pousser au-dehors par les sueurs, & par la

Description de l'empire de la Chine

transpiration, telles que sont la saveur forte & la douce, sont les saveurs d'*yang* : & celles qui ont la propriété d'attirer, ou de faire sortir par haut (par exemple les vomitifs), ou de chasser en bas par les selles (par exemple les purgatifs), tels que sont l'acide & l'amer, sont les saveurs d'*yn* : le salin doit être mis dans le même rang, car il a les mêmes vertus. Pour le fade, qui a une vertu apéritive & expulsive, c'est une saveur d'*yang*.

Or, dans l'usage des remèdes, il faut avoir égard aux symptômes & indications des viscères & du reste des entrailles, suivant la disposition desquels on détermine quand il faut employer les ^{p.457} remèdes astringents ou dissipants, les remèdes prompts ou lents, les remèdes humectants ou desséchants, les remèdes affaiblissants ou fortifiants, selon les saveurs & qualités d'un chacun : ce qui a donné occasion aux sept sortes de recettes qui sont en usage, &c.

1. Ta fang, ou grande recette. — Le médecin Ki pé dit : le ta fang, ou la grande recette, est composée de douze espèces de drogues ou remèdes, dont une est de l'ordre du kiun, ou Souverain (c'est-à-dire, du premier ordre) : deux sont de l'ordre des *tchin*, ou ministres (c'est-à-dire, du second ordre) : & neuf sont de l'ordre des *tso*, ou officiers subalternes (c'est-à-dire, du troisième ordre).

Le tchong fang, ou recette moyenne, est composée de neuf espèces, dont il y en a une du premier ordre, trois du second ordre, & cinq du troisième.

Le siao fang, ou petite recette, est composée seulement de trois espèces, dont une est du premier ordre, & les deux autres sont du second.

— Tchong tching dit : Il y a deux sortes de ta fang, ou grandes recettes. La première est celle qui est composée de treize espèces, dont une est du premier ordre, trois du second, & neuf du troisième. Dans les maladies où l'on remarque des indications ou symptômes différents, & où conséquemment la cause du mal n'est pas unique ; il ne faut pas ordinairement employer les recettes où il n'y a qu'une ou deux espèces de drogues.

La seconde sorte de ta fang, ou grande recette, est celle où la dose est forte, & dont la prise ne se réitère pas, & cette sorte de recette est

Description de l'empire de la Chine

propre pour guérir les maladies qui ont leur siège dans le foie, dans les reins, c'est-à-dire, dans les parties les plus éloignées, & dans la région inférieure, &c.

2. Siao fang, ou petite recette. — Tsong tching dit : Le siao fang, ou petite recette, est de deux sortes. La première sorte est celle qui est composée de trois espèces de drogues, dont une est du premier ordre, & les deux autres du second ordre. Dans les maladies où il n'y a point complication de divers symptômes, & où conséquemment la cause du mal est unique, on peut employer les recettes composées d'une ou de deux espèces.

La seconde sorte du siao fang, ou petite recette, est celle dont la dose est petite, & dont la prise doit être souvent réitérée. Cette recette convient aux maladies, qui ont leur siège dans le cœur, dans le poumon, & dans la région supérieure du corps ; & il y faut procéder peu à peu, & fort lentement.

— Oüan sou dit : La situation du foie & des reins est éloignée. Ainsi, pour guérir les maladies qui ont leur siège dans ces viscères, au lieu d'employer des remèdes, dont la prise se réitère souvent, la vertu de ces sortes de remèdes étant lente, & ne pouvant pénétrer que fort tard jusqu'à la région inférieure, il faut user de ceux dont la dose est forte, & qui ne se réitèrent pas si souvent, car ils opèrent plus promptement, & pénètrent plus vite jusqu'en bas.

Au contraire, le cœur & le poumon ayant une situation voisine, pour guérir les maladies qui résident dans ces viscères, au lieu d'user des recettes qui se réitèrent souvent, & dont la vertu étant prompte, & tendant en bas, ne peut se porter en haut, il faut employer celles qui se prennent en petite quantité, & se réitèrent souvent ; car elles ont la vertu de dissiper & d'opérer en haut. Ce qui revient à cet aphorisme de Oüang ping :

« Dans les maladies du poumon, réitérez la prise jusqu'à neuf fois ; dans celles du cœur, sept fois ; dans celles de la rate, cinq fois ; dans celles du foie, trois fois ; & dans celles des reins, contentez-vous d'une fois.

3. Hoang fang, ou recette lente. — Le médecin Ki pé dit : Si vous voulez restaurer & fortifier la région supérieure, ou chasser quelque

Description de l'empire de la Chine

maladie qui y réside, usez du hoang fang, ou recette lente. Mais si vous voulez restaurer & p.458 fortifier la région inférieure, ou expulser quelque maladie qui y a son siège, usez du kii fang, ou recette prompte.

Le kii fang ou recette prompte, est celle dont les drogues, qui la composent, ont des qualités & saveurs énergiques ; & le hoang fang est celle dont les espèces qui entrent dans sa composition, ont des qualités & saveurs faibles. Il faut user de ces diverses sortes de remèdes, suivant que la maladie est voisine ou éloignée, &c.

— Vang ping discourant sur ce sujet dit : Si la maladie a son siège dans les reins, les esprits du cœur sont défectueux : ainsi il faut user du kii fang, ou recette prompte, & ne pas fatiguer longtemps le cœur par la répétition des remèdes, les remèdes propres aux maladies des reins, abattant les forces du cœur, & le rendant plus faible, à proportion de ce qu'on en prend davantage.

— Van fou dit à ce sujet : Les sages ou maîtres de la médecine, en usant de remèdes pour rendre la santé à la région supérieure, ont grand égard à ne pas exciter le désordre dans la région inférieure ; en voulant guérir la région inférieure, ils prennent bien garde de ne pas troubler la supérieure ; & en cherchant à rétablir la région moyenne, ils sont fort attentifs à ne pas brouiller ni la haute ni la basse. Tsong tching distingue cinq sortes de hoang fang, ou recettes lentes, &c.

4. Kii fang, ou recette prompte. — Vang fou dit : Les drogues, dont les saveurs ont de la force, tiennent d'*yn* ; & celles dont les saveurs sont faibles, tiennent d'*yang*, issu d'*yn*. C'est pourquoi les premières sont propres à purger, & les secondes sont propres à désopiler.

Les drogues dont les qualités ont de la force, tiennent d'*yang* ; & celles dont les qualités sont faibles, tiennent d'*yn*, issu d'*yang*. C'est pourquoi celles-là sont propres à dissiper la chaleur, & celles-ci à faire suer.

— Hao cou dit : Le hoang fang, ou recette lente, sert à guérir les maladies, dont la cause est interne, & elle porte le remède à la racine ; & le kii fang, ou recette prompte, sert à guérir les maladies qui procèdent de causes externes, & elle porte le remède au-dehors. Le dehors & le dedans, & les maladies où les sueurs & les purgations sont nécessaires, ont leurs recettes lentes & promptes. Tsong tching

Description de l'empire de la Chine

distingue quatre sortes de kii sang.

— Vang ping dit : le kii fang est une recette simple, ou sans composition.

5. Ki fang, ou recette impaire. — Tsong tching dit : Il y a deux sortes de kii fang. La première est celle qui est d'une seule espèce : cette recette est propre à guérir les maladies qui ont leur siège dans quelque partie voisine, comme la région supérieure du corps. La seconde est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est un des nombres impairs, ou propres d'*yang* ; savoir, un, trois, cinq, sept ou neuf : & cette sorte de ki fang s'emploie, & se donne lorsqu'il est besoin de purgatifs, & non pas lorsque les sueurs sont nécessaires.

6. Ngheou fang, ou recette paire. — Tsong tching dit : Il y a trois sortes de ngheou fang, ou recettes paires. La première est composée de deux espèces de drogues. La seconde est ngheou composée de deux recettes anciennes. Ces deux sortes de ngheou fang sont propres pour les maladies qui ont leur siège dans la région inférieure du corps, & dans quelque partie éloignée. Et la troisième sorte de ngheou fang, est celle dont le nombre des drogues qui la composent, est quelqu'un des nombres propres d'*yn* & pairs ; savoir, deux, quatre, six, huit & dix : & cette sorte de ngheou fang est propre pour exciter les sueurs, & non pour purger.

— Vang taï pou dit : dans les remèdes sudorifiques, si on n'emploie pas les ngheou fang, ou recettes paires, la vertu du remède n'a pas la force de pousser au-dehors : & dans les purgatifs, il on n'emploie pas le ki fang, ou recettes impaires, ^{p.459} la qualité maligne, qui est dans ces sortes de remèdes opère avec trop de force ; la raison de ceci, est que la purgation est facile ; c'est pourquoi la recette simple, dont la force est faible, suffit ; mais les sueurs sont ordinairement difficiles à exciter ; c'est pourquoi les recettes qu'on y emploie, doivent être composées, & avoir de la force.

7. Fou fang, ou recette double. — Ki pé dit : Quand on ne peut venir à bout de guérir une maladie par les ki fang, ou recettes impaires, il faut avoir recours aux ngheou fang, ou recettes paires, & cette méthode s'appelle tchong fang, ou recette double.

— Hao cou dit : Si vous ne pouvez guérir quelque maladie par le moyen

Description de l'empire de la Chine

du kii fang, ou recette impaire, usez du ngheou fang, ou recette paire ; & si avec le ngheou fang vous n'en sauriez venir à bout, employez-y le kii fang, & cette manière de traiter les maladies s'appelle *fou*, ou double. Ce qui revient à cet aphorisme, qui porte, qu'en certaines maladies où on a employé dix remèdes restaurants ou corroboratifs, & un seul purgatif, sans aucun amendement, il faut employer plusieurs purgatifs, & seulement un restaurant. Outre cela, par exemple, dans une maladie causée par un froid étranger, si le pouls est semblable à celui qui accompagne les maladies causées par les vents ; ou, au contraire, dans une maladie causée par les vents, si le pouls est comme celui qui se trouve dans les maladies causées par un froid étranger, en sorte que le pouls ne réponde pas à la maladie du sujet, il faut traiter le malade selon la méthode du *fou fang*, ou recette double.

— Tsong ching dit : Il y a trois sortes de *fou fang*, ou recettes doubles. La première est composée de deux, de trois, ou de plusieurs recettes. La seconde est composée d'une recette déterminée, & de quelques autres espèces qu'on y ajoute. La troisième est celle, où les espèces qui entrent dans sa composition, sont en égale quantité.

@

Recueil de différentes recettes,
employées par les médecins chinois,
pour la guérison de diverses maladies

*

du
GIN SENG

Plante du premier ordre dans la médecine chinoise ;
de sa nature ; de ses qualités ;
& des différentes recettes qui apprennent l'usage qu'on en fait

@

p.460 Le livre intitulé, Pie lo, dit : Le gin seng croît dans les montagnes de Chang tang, & dans le Leao tong. On en arrache la racine durant les premiers dix jours du second, quatrième, & huitième mois. On la met sécher au soleil, sans l'exposer au vent. La racine a la figure d'un homme, & elle est spiritueuse.

Pou dit : il croît aussi à Han chan. Dans le troisième mois il pousse des feuilles qui sont petites, & terminées en pointe. Les branches en sont noires, & la tige couverte de poil. On cueille la racine au troisième & au neuvième mois. Cette racine a des mains, des pieds, un visage, & des yeux comme un homme ; elle abonde en esprits.

Hong king dit : Chang tang est au Sud-Ouest d'Y tcheou. Celui qui en vient aujourd'hui est long, & de couleur jaune. Il ressemble au simple appelé Fang fong. Il est plein de suc solide & doux. Celui qu'on estime le plus présentement, est celui de Pé tsi. Il est menu, ferme, & blanc ; il n'a pas le goût si fort que celui de Chang tang.

On donne le second rang dans l'usage à celui de la Corée, & à celui de Leao tong. Sa racine est grande ; mais vide de suc, & molle : elle n'est pas comparable à celle de Pé tsi, non plus qu'à celle de Chang tang. Ce simple ne pousse qu'une tige qui s'élève à plomb. Les feuilles sont ou quatre à quatre, ou cinq à cinq. La fleur est de couleur violette.

Les habitants de la Corée, dans l'éloge qu'ils ont fait du gin seng,

Description de l'empire de la Chine

disent : Les branches qui naissent de ma tige, sont au nombre de trois, & mes feuilles sont cinq à cinq. Je tourne le dos au Midi, & je regarde le Nord. Celui qui veut me trouver, qu'il cherche kia chu, Le kia chu & le gin seng se recherchent. Ce kia ressemble à lou tong ¹. Il croît p.461 fort haut, & jette une grande ombre. Dans ces sortes d'endroits le gin seng croît en abondance. Il y a beaucoup d'art à cueillir le gin seng, & à le préparer. On en trouve présentement dans les montagnes voisines de la province de Kiang nan ; mais il n'est pas d'usage.

Cong dit : Le gin seng dont on se sert, vient presque tout de la Corée & de Pé tsi. Celui qui croît sur les montagnes Cai han, dans le territoire de Lou ngan fou, & sur les montagnes de Tseë touen, se nomme Tseë touen seng, ou le seng de Tseë touen.

Sun dit : Le gin seng que le royaume de Sin lo paye de tribut, a des pieds & des mains, & ressemble à un homme. Il a plus d'un pied de long : on le garde pressé entre des planches du bois de l'arbre appelé Cha mou, qui est une espèce de sapin, liées & enveloppées avec de la soie rouge. Le gin seng de Chao tcheou a la racine petite & courte : il m vaut rien pour l'usage.

Song dit : Tout le territoire de Chan si, qui est à l'orient de la rivière jaune, & le mont Tai chan, produisent du gin seng. Celui qu'on apporte des parties de Chan si, & du Ho nan, qui sont au nord de la rivière jaune, aussi bien que de Fo kien, sous le nom de gin seng de Sin lo, ne vaut pas celui de Chan tong. Il commence à pousser au printemps. Il s'en trouve beaucoup dans les parties septentrionales des grandes chaînes de montagnes. Il naît proche du Kiang, & dans les lieux marécageux.

Quand il commence à croître, & qu'il n'a guère encore que trois ou quatre pouces de haut, il pousse une branche avec cinq feuilles ; au bout de quatre ou cinq ans il en pousse une seconde, avec un pareil nombre de feuilles ; cependant il n'a point encore de tige ni de fleurs. Après dix ans accomplis, il pousse une troisième branche ; & après une

¹ Lou tong est une espèce de sycomore.

Description de l'empire de la Chine

longue suite d'années, il en pousse une quatrième : chacune a ses cinq feuilles. Alors il commence à s'élever une tige du milieu, qu'on appelle ordinairement pe tché chu, c'est-à-dire, pilon de cent pieds.

Durant le troisième & le quatrième mois, il porte de petites fleurs de la grandeur d'un grain de millet, dont les filaments ressemblent à de la soie : elles sont de couleur violette, tirant sur le blanc. Elles portent de la semence après l'automne, au nombre de six ou sept grains, de la grosseur du ta teou, espèce de pois ou de fèves. Cette semence est d'abord verte, & devient rouge, à mesure qu'elle mûrit, lorsqu'elle est tout à fait mûre, elle se détache, & tombe d'elle-même, & la plante se reproduit.

La racine a la figure de l'homme, & est spiritueuse. La tige & les feuilles du gin seng qui croît dans le mont Tai chan, sont de couleur violette : la racine est de couleur blanche. De plus, dans le territoire qui est entre les fleuves Hoai & Kiang, il naît une autre espèce de gin seng, dont la tige, quand elle commence à pousser, est haute d'un ou de deux pieds. Elle porte des feuilles de la figure de petites cuillers à thé, mais plus petites, & semblables à celles du ki ken (nom de plante). Dans un même endroit il croît cinq ou sept de ces plantes à la fois. La racine ressemble à celle du ki ken, mais elle est plus molle, & la saveur en est plus douce & plus agréable. Dans l'automne elle porte des fleurs d'une couleur violette, tirant sur le vert. On bêche la racine au printemps ; & dans l'automne les gens du pays la mêlent avec d'autres racines, & la vendent.

Pour connaître le véritable gin seng de Chang tang, on fait l'expérience suivante. Deux personnes faisant voyage de compagnie, l'un marche avec du gin seng dans la bouche, tandis que l'autre marche la bouche vide. Au bout d'une demi-lieue, celui qui a du gin seng dans la bouche, ne se sent point la respiration embarrassée, & l'autre, au contraire, est las & tout hors d'haleine. C'est là une marque certaine de la bonté du gin seng.

^{p.462} Tsong tchi dit : Le gin seng de Chang tang a la racine longue & déliée : elle entre quelquefois plus d'un pied avant en terre, & elle se

Description de l'empire de la Chine

partage souvent en dix branches : il se vend au poids de l'argent ¹. Il est un peu difficile à trouver : quand les gens du pays ont découvert l'endroit où il y en a, & qu'ils en ont ramassé une quantité suffisante, ils le mettent entre de petites planches, qu'ils enveloppent dans du taffetas.

Kia meou dit : Le gin seng de Tseë toen ressemble à l'homme : il est de couleur violette & un peu plat. Celui de Pé tsi est ferme, blanc, & parfaitement rond : on le nomme pé tsiao sen, corne de bélier. Celui du Leao tong est jaune, plein de suc, long & délié. Il a des fibres en forme de barbe : on le nomme ordinairement hoang seng, ou gin seng jaune : il est meilleur que les autres.

Le gin seng de la Corée tire un peu sur le violet : il n'est pas ferme. Celui de Sin lo est d'un jaune d'étain, il n'a pas grand goût : sa figure a de la ressemblance avec celle de l'homme, & il est fort spiritueux. Celui de cette espèce, qui a la figure d'un pied de poule, a une vertu extraordinaire.

Che tchin dit : L'ancien pays de Chang tang, est ce qu'on appelle aujourd'hui Lou tcheou. Le peuple regarde le gin seng comme la ruine du pays où il croît, parce que sans doute ce qu'on en ramassait, était tout pour l'empereur. C'est pourquoi il a cessé de le cultiver.

Celui dont on use maintenant, vient de Leao tong, de la Corée, de Pé tsi, & de Sin lo, qui sont sous la dépendance de Tchao sien, ou King ki tao, capitale de la Corée. De celui que les peuples viennent vendre à la Chine, on peut tirer de la graine, & la semer vers la dixième lune, avec les mêmes façons qu'on a coutume de faire quand on sème des herbes potagères.

Celui qui se cueille dans l'automne & dans l'hiver, est ferme & plein de suc. Celui au contraire qui est cueilli durant le printemps & l'été, est molasse & vide. Cette différence vient, non pas de la bonne ou mauvaise qualité du terroir, mais du temps dans lequel on le cueille.

Le gin seng de Leao tong, lorsqu'il a encore sa peau, est d'un jaune

¹ Cela était vrai autrefois ; mais maintenant il se vend presque au poids de l'or.

Description de l'empire de la Chine

lissé comme le Fang fong. Quand on lui a ôté la peau, il est ferme & blanc comme la farine de pois. Ceux qui le débitent, le mêlent avec ces trois sortes de racines ; savoir, le cha seng, le tse ni, & le ki keng. La racine du cha seng, est d'une substance vide de suc, n'a point d'âme ou de cœur, & a le goût fade. Celle du tse ni n'a point de suc ni de cœur. Celle du ki ken est ferme, mais le goût en est amer. Pour ce qui est du gin seng : il est d'une substance succulente : il a un cœur : la saveur, qui en est douce, est jointe à une petite amertume qui le rend agréable au goût.

Celui dont le goût est exquis, se nomme ordinairement puits d'or à balustrade de pierres précieuses. Celui qui a la figure de l'homme, se nomme hai elh seng, ou gin seng d'enfant. De celui-ci il s'en trouve encore beaucoup plus de falsifié, que des autres.

Celui dont on voit la figure dans l'Herbier de Song sou song, fait sous la dynastie des Song avec des planches, & qui, sous le nom de gin seng de Lou ngan fou, est gravé avec trois branches, dont les feuilles sont cinq à cinq, est le véritable gin seng.

Celui de Tchou tcheou a la tige & les feuilles semblables à celles du cha seng, le germe & les feuilles du tse ni.

Celui qu'on appelle gin seng du territoire qui est entre les fleuves Kiang & Hoai, est pareillement le tse ni. On confond d'ordinaire les uns avec les autres, faute de les bien examiner.

On n'en trouve plus maintenant à Lou ngan fou ; & l'on se doit bien donner de garde de prendre pour du ^{p.463} véritable gin seng, celui qui vient des autres endroits. Aujourd'hui il se trouve des affronteurs, qui, faisant infuser le gin seng dans l'eau, en tirent tout le suc, qui le font sécher ensuite, & le vendent. Il n'a nulle force, & ne peut être d'aucun usage. C'est pourquoi il faut bien l'examiner, de peur d'y être trompé.

Tche yong, qui a été autrefois officier dans le collège des médecins de la cour, nous a laissé un traité du gin seng, divisé en deux volumes, où il décrit dans un grand détail toutes les particularités du gin seng. On en a tiré les plus remarquables, qu'on trouvera dans les paragraphes suivants.

Description de l'empire de la Chine

Manière de conserver le gin seng

Song king dit : Le gin seng engendre aisément des vers. Si on le veut conserver durant un an, sans qu'il se gâte, on n'a qu'à l'enfermer dans un vase tout neuf, qu'on bouchera bien ensuite.

Ping dit : Quand le gin seng est continuellement exposé au vent & au soleil, il engendre facilement des insectes : pour l'en préserver, il faut l'enfermer dans un pot de terre qui ait servi à garder de l'huile de gergelin, après l'avoir bien lavé auparavant, & fait tremper, jusqu'à ce qu'il soit net : après quoi on le fait sécher au feu, il faut ensuite mêler avec le gin seng du hoa yn & si sin (noms de plantes) ; & enfin bien fermer l'ouverture du pot. Alors on peut le conserver durant une année entière. On peut aussi le garder dans de la cendre ordinaire, après l'avoir bien lavé & séché au feu, en renfermant l'un avec l'autre dans un vaisseau bien bouché.

Li yen dit : Le gin seng croît de telle manière que le dos de ses feuilles regarde le ciel : il n'aime ni le soleil ni le vent. Toutes les fois qu'on le prend cru, on le met dans la bouche, sans autre préparatif, & on le mâche.

Quand on veut qu'il soit préparé, il faut le sécher au feu sur une feuille de papier, ou bien le mettre tremper dans une sorte de vin, nommé chun tsiou : puis on l'écrase ; & après l'avoir fait chauffer, on en use.

Le gin seng ne doit pas être gardé dans des vaisseaux de fer, ni être préparé avec des instruments de même métal. J'en ai vu couper néanmoins assez souvent sans toutes ces précautions, & avec le couteau.

La saveur & les qualités de la racine de gin seng

La racine en est douce, & tant soit peu rafraîchissante. Elle n'a point de qualité nuisible.

Pou dit : Chin nong attribue un léger degré de froid au gin seng ; Tong kiun & Luei cong lui attribuent de l'amertume. L'empereur Hoang

Description de l'empire de la Chine

ti avec Ki pé lui attribuent de la douceur, & n'y ont reconnu aucune qualité nuisible (poison).

Yuen fou dit : Sa nature est tempérée, elle a de la douceur, mêlée d'un peu d'amertume, sa saveur & ses esprits sont légers & subtils : ils s'élèvent aisément. C'est le plus pur esprit de la matière grossière (de l'imparfait yn). Il dit ailleurs, c'est l'esprit le moins pur de la matière subtile (du parfait yang).

Tchi tsai dit : Le fou ling & le ma ling (deux noms de plantes) sont les officiers du gin seng. Cette racine a de l'antipathie avec les sels & les terres pleines de vitriol. Le Li lou (nom de plante) lui est contraire.

Yuen fou dit : Le gin seng, joint avec le chin ma (graine de plante) qui lui sert de véhicule, & pris par la bouche, répare les esprits de la poitrine, & dissipe la chaleur étrangère du poumon.

Le gin seng pris avec le fou lin, répare l'humide radical du bas-ventre, & dissipe la chaleur des reins. Il dissipe la chaleur des reins étant pris avec la scorsonère. Il fait revenir le pouls, si on le joint au gingembre sec, il fortifie les esprits vitaux & animaux.

Meou dit : Le gin seng pris avec le hoang ki & la réglisse, est un remède doux. Comme cette composition est tempérée, elle apaise les ardeurs de la fièvre : elle fait exhaler les vapeurs chaudes & humides : elle restaure l'humide radical. C'est aussi un excellent remède pour traiter ceux qui ont des clous & des apostumes.

Tchin ken dit : Le li lou (sorte d'herbe), a une grande opposition avec le gin seng. Il ne faut que joindre la dixième partie d'une once, de celui-là à une once de celui-ci, pour lui ôter toute sa vertu.

Les vertus, les propriétés, & les effets de la racine de gin seng

Il fortifie les parties nobles : il entretient l'embonpoint ; il fixe les esprits animaux ; il arrête les palpitations, causées par des frayeurs subites. Il chasse les vapeurs malignes ; il éclaircit la vue ; il ouvre & dilate le cœur ; il fortifie le jugement. Quand on le prend de suite durant longtemps, il rend le corps léger & dispos, & prolonge la vie.

Description de l'empire de la Chine

Ceci est de l'auteur même, c'est-à-dire, de Chi tchin.

Il échauffe l'estomac & les intestins refroidis ; il guérit les douleurs & les enflures de ventre ; il remédie aux maux de cœur, aux obstructions de la poitrine, & au dévoiement qui opère, soit par les selles, soit par les vomissements. Il rétablit l'orifice supérieur de l'estomac ; il empêche l'hydropisie ; il lève les obstructions des vaisseaux ; il résout les callosités qui se forment au-dedans des intestins : il pénètre dans le sang & dans les veines, & il étanche la soif. Ceci est tiré de divers auteurs.

Il est excellent pour guérir toutes sortes de maladies qui affaiblissent & exténuent le corps, de même que les épuisements, causés par des travaux excessifs de corps ou d'esprit. Il arrête les vomissements & les maux de cœur. Il fortifie les parties nobles, & généralement tous les viscères. Il dissout les phlegmes de l'estomac : il guérit la faiblesse des poumons. Il est bon contre les fièvres malignes des saisons froides, quand elles sont accompagnées de vomissements ; contre les défaillances, contre le sommeil interrompu & troublé par des songes & des fantômes. Il faut continuer longtemps les prises. Ceci est tiré de l'auteur Tchin kiuen.

Il aide à la digestion ; il ouvre l'appétit ; il tempère l'orifice supérieur du ventricule ; il rétablit les esprits vitaux & animaux. C'est un contre-poison contre le venin tiré des pierres & des métaux. Ceci est de Ta ming.

Il fortifie les poumons débilités ; il remédie à la respiration faible & précipitée, à l'asthme & à la courte haleine. Il dissipe les chaleurs de cœur, de poumons, de rate, & d'estomac. Il apaise la soif, & produit de la lymphe dans le sang. En un mot, il est bon contre toutes sortes de maladies de l'un & de l'autre sexe, quand elles proviennent de défaut d'esprits & de faiblesse. Il guérit les fièvres accompagnées de sueurs. Il est bon contre les vertiges & les éblouissements, contre les douleurs de tête, contre le dérangement d'estomac & les vomissements, contre les fièvres intermittentes, contre la diarrhée & les ténésmes invétérés, contre les épuisements de force & lassitude, contre les vents & chaleurs

Description de l'empire de la Chine

d'entrailles, contre les crachements & les vomissements de sang, contre le flux de sang, & contre toutes sortes de maladies de femmes, tant avant qu'après la grossesse.

Recettes

Il y en a neuf anciennes ; & soixante-huit nouvelles.

Electuaire du gin seng

Prenez dix onces de gin seng, coupez-le par petites tranches ; mettez-le ^{p.465} infuser dans vingt porcelaines médiocres d'eau de fontaine ou de rivière, jusqu'à ce qu'il en soit pénétré, & versez le tout dans un vase d'argent ou de pierre ; faites-le bouillir à un feu lent de bois de noyer ou de mûrier, jusqu'à consommation de la moitié de l'eau. Puis ayant tiré ce qui reste de suc, versez sur le marc dix porcelaines médiocres d'eau, faites les bouillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites à cinq. Prenez ce suc, & ajoutez cinq tasses d'eau aux dix porcelaines que vous avez auparavant tirées. Faites les bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'il se forme un électuaire, que vous serrerez dans un vase. Servez-vous de cet électuaire, en délayant une dose convenable dans un bouillon propre à la maladie qui surviendra.

Tan ki dit : Un homme tout à fait affaibli par la débauche, était tombé dans une maladie incurable : par le moyen de bouillons, faits avec du gingembre vert, & de l'écorce d'un fruit, appelle cou pi ¹, où je fis délayer de l'électuaire de gin seng, je le guéris parfaitement.

Tching hiong était attaqué d'une espèce de ténesme que lui avait causé un excès de débauche. Il tomba tout à coup en syncope, & perdit le sentiment. Il avait les mains extraordinairement roides, & les yeux éteints : il sortait de son corps une sueur abondante. Les phlegmes faisaient dans sa gorge le même bruit que fait une scie en mouvement. Il ne retenait plus son urine : il avait le pouls élevé, & tout à fait dérégulé. Tous ces symptômes marquaient évidemment un épuisement

¹ Orange.

Description de l'empire de la Chine

presque entier de l'humide radical. Je fis préparer promptement de cet électuaire de gin seng ; je lui appliquai dix-huit boutons de feu d'une espèce d'armoise, sur le réservoir qui est dans l'abdomen directement au-dessous du nombril, & que l'on nomme la mer des esprits. La main gauche recouvra aussitôt le mouvement. Après avoir appliqué deux autres boutons, les lèvres & la bouche commencèrent à se remuer un peu. Je lui fis prendre aussitôt une porcelaine médiocre d'électuaire de gin seng. Vers minuit je lui en fis prendre trois autres, après quoi les yeux commencèrent à se mouvoir. Il n'en eut pas pris trois livres que la parole lui revint, & il demanda un bouillon de riz cuit dans l'eau en forme de bouillie. Après en avoir pris cinq livres, le ténesme s'arrêta ; & après en avoir pris dix livres, il se trouva parfaitement guéri. Si on l'eut traité comme on traite ceux qui sont tombés en apoplexie, c'était un homme mort.

Une personne avait un abcès derrière le dos ; après avoir pris le remède appelle *neui to ché suen*, l'abcès creva, & jeta quantité de pus ; ce qui fut suivi de grands vomissements, & de la fièvre. Les six pouls des deux mains ¹ étaient profonds, roides & forts. Ces symptômes sont mauvais dans ces sortes de conjonctures. Je lui fis prendre aussitôt de l'électuaire de gin seng, délayé dans l'eau qui distille du bambou, quand il est fraîchement coupé. On dépensa jusqu'à seize livres de gin seng, & on coupa plus de cent pieds de bambou. Après cela il se trouva bien.

Dix jours après, un vent furieux s'étant élevé, l'abcès se forma une seconde fois, & se remplit de matière. Il paraissait au milieu une ligne rouge, qui passant par-dessous les omoplates, allait aboutir aux côtes droites. J'ordonnai sur-le-champ qu'on fit de l'électuaire de gin seng, & qu'on lui en fit prendre dans des bouillons de cong couei, & de peau d'écorce d'orange, & qu'on mît dans ces bouillons de l'eau de bambou, & du jus de gingembre. Après avoir bu trois livres pesans de cette

¹ Quand les Chinois tâtent le pouls, ils le font aux deux mains l'une après l'autre. Ils appliquent trois doigts sur la veine : l'index à la racine du poignet, celui du milieu, & l'annulaire ; & ces trois doigts se touchent. Le pouls qui répond à chaque doigt a un nom particulier, ce qui fait trois pouls à chaque main, & six en tout. Ils prétendent que chacun de ces pouls marque la disposition de celles des parties vitales qui lui répondent.

Description de l'empire de la Chine

drogue, l'abcès p.466 s'ouvrit, & le malade ayant ensuite été bien traité, il guérit.

Que si après que les abcès se sont ouverts, le malade se sent épuisé de sang & d'esprits ; s'il vomit, & ne peut rien prendre ; si enfin il a divers autres symptômes peu favorables, il faut prendre du gin seng, du hoang ki, du tan couei & du pé tchu en égale quantité ; & ayant fait cuire le tout jusqu'à la consistance d'électuaire, en faire prendre au malade. Ce remède est excellent.

Bouillon stomacal

Song dit : Pour guérir l'oppression de poitrine, les obstructions d'estomac & les pleurésies, on se sert du bouillon suivant. On prend du gin seng, du pé tchu (racine d'herbe), du gingembre sec, & de la réglisse, le poids de trois onces de chaque sorte, qu'il faut faire bouillir dans huit grandes porcelaines, où il y ait huit mesures d'eau, jusqu'à ce que le tout soit réduit à trois mesures. On en donne une mesure à chaque prise, & trois prises par jour, augmentant ou diminuant la dose, suivant les symptômes qui surviendront.

Depuis les Dynasties des Tsin & des Song, jusqu'à celle des Tang, il ne se trouve aucun médecin de réputation qui ne se soit servi constamment de ce remède dans toutes les maladies qui affectent le ventre & le cœur, faisant tantôt des bouillons de ces quatre espèces, & tantôt une espèce de pilules liées avec du miel, & quelquefois les réduisant en farine. Il produit des effets extraordinaires en chacune de ces manières.

Bouillon des quatre sages

Ce bouillon est bon pour ceux qui ont l'estomac faible, & qui ont de la peine à boire & à manger.

Il est excellent pour toutes les maladies qui viennent d'inanition & d'épuisement d'esprits. On prend une drachme de gin seng, deux drachmes de pé tchu, une drachme de fou lin blanc, cinq gros de réglisse séchée au feu, trois tranches de gingembre vert, une jujube &

Description de l'empire de la Chine

deux tasses d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à diminution de la moitié. Il faut prendre ce remède tiède & à jeun, augmentant ou diminuant la dose, suivant la grièveté de la maladie.

Pour ouvrir l'appétit, & dissoudre les phlegmes

Quand on a perdu l'appétit (ceci est également pour les personnes avancées en âge & pour les enfants), prenez deux onces de gin seng séché au feu, que vous ferez infuser dans du jus de gingembre & de pen hia (sorte d'herbe), faite-les sécher, & prenez-en le poids d'une demie once que vous réduirez en poudre : puis prenant de la fleur de farine, vous y renfermerez cette poudre, & vous en ferez des pilules de la grosseur des petits pois, que vous ferez prendre au malade dans un bouillon de gingembre, au nombre de trente-cinq à la fois, après le repas, & cela trois fois le jour.

Contre la faiblesse, & épuisement de l'estomac

Quand vous ne vous sentez point d'appétit, prenez une demie livre de gingembre cru ; exprimez-en le jus ; plus, dix onces de miel, & quatre onces de poudre de gin seng. Faites cuire le tout dans un poêlon d'argent jusqu'à consistance d'électuaire. Prenez-en la grosseur d'une noisette délayée dans de l'eau chaude, ou dans de l'eau de riz cuit, & le faites prendre au malade.

Pour les estomacs affaiblis, & pour les maux de cœur

Quand dans les choses qu'on a rendues par le vomissement, il se trouve ^{p.467} des phlegmes mêlés, prenez le poids d'une once de gin seng, & deux tasses d'eau ; mettez-le tout ensemble sur le feu, & le laissez jusqu'à consommation de la moitié : mêlez-y ensuite une petite tasse d'eau de bambou, & trois cuillerées de jus de gingembre vert : donnez-le à boire au malade longtemps après qu'il a mangé, & qu'il ne cesse pas d'en prendre que le mal n'ait cessé. Ce remède a plus d'effet sur les vieillards, que sur les autres.

Description de l'empire de la Chine

Pour les estomacs refroidis qui ne retiennent aucune nourriture

Quand un malade ne peut digérer les aliments, il faut prendre du gin seng, des clous de girofle, du bois de senteur nommé co hiang, deux drachmes & demie de chacun : plus, cinq drachmes de peau d'écorce d'orange, & trois tranches de gingembre vert. Faites bouillir le tout en trois tasses d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une, & faites-la boire toute chaude au malade.

Pour les vomissements causés par un renversement d'estomac

Quand une personne rend la nourriture incontinent après l'avoir prise, & qu'elle se sent extrêmement abattue, sans force, & comme à-demi morte, il faut prendre trois onces du meilleur gin seng, l'écraser à coups de marteau, le mettre dans une grande écuelle d'eau, qu'on fera bouillir jusqu'à ce qu'elle soit réduite à deux petites tasses, & les donner toutes chaudes à boire au malade deux fois le jour. Prenez ensuite du suc de gingembre ; mettez-le dans du riz. Joignez-y un blanc d'œuf avec du blanc de couei (espèce de ciboule), & faites-en un riz liquide, que vous lui donnerez à boire.

Un nommé Li, mandarin du tribunal des armes, est auteur de cette recette. Étant allé par ordre de la cour dans le Ho nan, il se trouva attaqué pendant plus de deux mois de cette maladie, sans recevoir aucun soulagement de tous les remèdes qu'on lui donna : ce qui lui fit imaginer cette recette, par le moyen de laquelle il fut aussitôt guéri : & environ dix jours après, étant retourné à la cour, il la communiqua aux médecins les plus célèbres.

Pour le dévoiement d'estomac

Prenez deux onces de gin seng. Vous les ferez bouillir dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'une tasse. Mêlez-y un blanc d'œuf : remettez-la sur le feu ; puis faites-la prendre toute chaude. Il y en a qui ajoutent le clou de girofle.

Description de l'empire de la Chine

Pour les envies de vomir

Prenez demie once de gin seng, autant du cœur de l'arbre qui porte la cannelle. Il y a de la cannelle à la Chine dans la province d'Yun nan ; mais elle est extraordinairement grosse, & apparemment l'arbre est d'une espèce différente de celui de la cannelle. Du moins à en juger par l'écorce, cela doit être ainsi. Faites bouillir le tout dans deux médiocres porcelaines d'eau, & donnez-le à boire au malade.

Pour le dévoiement par haut & par bas

Quand le dévoiement est opiniâtre, prenez deux onces de gin seng, trois onces de peau d'écorce d'orange, une once de gingembre vert. Faites cuire le tout dans six mesures d'eau, & faites-en trois prises.

Pour l'épuisement des forces, & pour la courte haleine

Quand le malade sue, & que la ^{p.468} sueur rentre ; quand il a les respirations courtes, & qu'il sent des éblouissements & des tournoiemens de tête, il faut prendre une demie once de gin seng, une once de fou tse préparé. Divisez le tout en quatre parts : à chaque part ajoutez dix tranches de gingembre vert avec deux tasses d'eau vive, faites-le bouillir jusqu'à diminution de moitié, que vous donnerez au malade, longtemps après qu'il aura mangé.

Pour l'asthme des femmes accouchées

Cela vient lorsque le sang remonte vers la poitrine, & entre dans les sinus des poumons. Cette maladie est dangereuse : prenez une once de gin seng pulvérisé, deux onces de sou meou (bois de Brésil). Versez dessus deux grandes tasses d'eau, & faites bouillir le tout jusqu'à diminution de moitié. Ajoutez-y encore du gin seng réduit en poudre, & faites-le prendre à la malade. Ce remède opère sur-le-champ.

Pour une femme, après l'accouchement, lorsqu'elle sent que le sang est dans l'agitation.

Prenez une once de gin seng, une demie once de tse fou (nom

Description de l'empire de la Chine

d'herbe) trois petites tasses d'urine d'enfant, de vin, & d'eau. Faites bouillir le tout & donnez-le à boire à la malade.

Pour toutes les sortes d'abattements qui suivent les couches

Quand les nouvelles accouchées ont la fièvre & suent beaucoup, il faut prendre du gin seng & du tang couei (nom d'herbe), en égale quantité, & les pulvériser. Ensuite vous couperez un rein de cochon en petites tranches, dont vous aurez auparavant ôté la membrane, & vous le ferez cuire dans trois écuelles d'eau, avec une bonne cuillerée de riz, appelé no mi, & deux têtes de ciboules. Quand le riz sera cuit, vous en tirerez une médiocre porcelaine du jus, que vous mêlerez avec les drogues susdites, & vous les ferez ainsi bouillir jusqu'à ce que ce jus soit réduit à huit parties. Cela se doit prendre chaud & à jeun.

Pour les femmes qui, après l'enfantement, ont de grandes pertes de sang

Quand les femmes ont perdu beaucoup de sang, prenez du gin seng, du chenevi dépouillé de sa peau, de l'écorce de tse, & du son : rôtissez le tout dans le poêlon jusqu'à ce qu'il soit réduit en poudre. Faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois, avec du miel cuit & purifié. Donnez-en cinquante à chaque prise ; & servez-vous de bouillon de riz pour les faire avaler.

Pour les femmes lorsqu'elles enfantent leur fruit de travers, ou que les pieds de l'enfant sortent les premiers

Prenez une drachme de gin seng, & autant d'encens pulvérisé, du minéral appelé tan cha, le poids d'une demie once. Broyez le tout ensemble : puis délayez-le avec un blanc d'œuf & du jus de gingembre vert, environ une demie-cuillerée, & donnez-le froid à boire à la personne malade. La mère & l'enfant seront aussitôt soulagés ; le remède opère sur-le-champ.

Contre la mélancolie & l'oppression du cœur

Faites cuire une once de gin seng pulvérisé, & dix onces de graisse

Description de l'empire de la Chine

de porc. Faites-en une mixtion parfaite avec du bon vin. A chaque prise donnez-en au malade une petite tasse, deux fois le jour. Quand il en aura pris durant cent jours de suite, il aura les yeux perçants, & l'oreille fine. Les os seront remplis de moelle, la peau & les chairs ^{p.469} pleines de suc. Il pourra apprendre par cœur mille vers en un jour. Ce remède a encore la vertu de guérir les maladies causées par des vents, par un excès de chaleur, & par les phlegmes.

Pour la maladie que les Chinois appellent *li hoen y tchi*, & les Portugais *pesadelo*

C'est une espèce de syncope, de léthargie, ou d'assoupissement, qui fait que l'âme semble se retirer de son siège. Ceux qui sont atteints de cette maladie, s'imaginent pendant leur sommeil qu'ils ont quelqu'un couché à côté d'eux. Ils ne peuvent parler, ni par conséquent demander qu'on les soulage du poids qu'ils sentent sur la poitrine. Quand on dort, l'âme se retire dans le foie, siège de l'âme ; tant que le foie est vide d'esprits, l'âme ne retourne point dans sa demeure ordinaire ; & c'est ce qui a donné lieu de nommer cette maladie *li hoen*, éloignement de l'âme.

Pour guérir celui qui en est attaqué, prenez du gin seng, des dents de dragon, du tche fou lin rouge, de chacun le poids d'une drachme, que vous ferez bouillir dans une tasse d'eau jusqu'à diminution de la moitié. Vous y ajouterez une drachme de tchu cha minéral rouge bien pulvérisé. Donnez ce remède au malade lorsqu'il est prêt de dormir. Une prise suffit à chaque nuit. Au bout de trois jours le malade sentira du soulagement & de la joie.

Pour les palpitations de cœur, accompagnées de sueurs

Quand le cœur manque d'esprits, préparez cinq drachmes de gin seng, & autant de tang couei. Prenez ensuite deux rognons de porc, que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une tasse & demie. Puis tirant les rognons, vous les couperez en petites tranches, que vous ferez bouillir, conjointement avec le gin seng & le tang couei que vous aurez préparé, jusqu'à ce que le tout soit

Description de l'empire de la Chine

réduit à huit parties de dix. Mangez ces rognons à jeun avec le bouillon. Après quoi, prenez le marc de cette composition : faites-le sécher au feu, & pulvérisez-le : vous en ferez des pilules avec de la poudre de chan yo (c'est une espèce de racine) de la grosseur d'un bon pois. Il en faut prendre cinquante à chaque prise, à l'aide d'un peu de ptisane de jujubes, & cela longtemps après le repas. Deux prises de ce remède le guériront. Il y en a qui y font entrer deux drachmes d'encens.

Pour les fièvres qui viennent d'inanition

Il faut prendre du gin seng de Chang tang, du tchai hou d'Yn tcheou, trois drachmes de chacun : de plus, une grosse jujube, & trois onces de gingembre vert. Fuites bouillir le tout dans une tasse & demie d'eau, jusqu'à ce que de dix parts il en reste sept. Ce remède doit se donner tiède au malade, & longtemps après qu'il a mangé ; il faut lui donner deux prises par jour, & l'on ne cesse qu'après que le malade est guéri.

Pour le poumon épuisé par la courte haleine, & autres incommodités invétérées de la respiration

Prenez trois onces de gin seng pulvérisé, avec de la gelée de corne de cerf rôtie & broyée en poudre, le poids d'une once sur une prise de trois drachmes. Vous prendrez une tasse de bouillon de po hi (nom d'herbe), & de teou che (nom de fève), avec un peu d'oignon. Faites bouillir le tout un ou deux bouillons : vous le verserez ensuite dans la porcelaine où est la drogue en question ; & quand vous vous sentirez envie de tousser, vous en prendrez quatre ou cinq gorgées. Ce remède est excellent.

Pour arrêter la toux et dissoudre les phlegmes

p.470 Prenez deux onces d'alun de roche bien transparent : mettez-les dans deux pintes de bon vinaigre ¹, que vous ferez bouillir jusqu'à la consistance d'électuaire ; joignez-y une once de gin seng en poudre,

¹ Le vinaigre des Chinois n'est pas de vin.

Description de l'empire de la Chine

puis avec du miel faites-en des pilules de la grosseur des noisettes. On prend une de ces pilules, & on la met sous la langue du malade. Ce remède arrête aussitôt la toux, & dissout les phlegmes.

Pour l'asthme avec toux sèche,
accompagnée de crachement de sang, & d'un pouls faible

Prenez trois drachmes de poudre de gin seng, que vous délaierez dans un blanc d'œuf, & vous le donnerez au malade au commencement de la cinquième veille ¹ ; après quoi le malade se mettra au lit : vous le laisserez dormir la tête basse, sans oreiller, & couché sur le dos. Il sera guéri dès la première prise. Il en faut deux pour ceux qui sont avancés en âge. Ceux qui jettent beaucoup de sang à la fois par la bouche, seront parfaitement guéris après en avoir pris une once.

Il y en a qui prennent un œuf de poule noire, qui le battent longtemps dans l'eau, & qui y mêlent de la poudre de gin seng. C'est un excellent remède. Le vinaigre, les viandes salées, celles qui engendrent la pituite, comme le poisson, &c. doivent être défendues dans ces sortes de maladies.

Pour la phtisie, accompagnée de vomissement de sang

Quand le mal presse, il faut auparavant arrêter le crachement de sang avec le che yo fan (c'est une poudre de dix ingrédients). Après quoi le malade doit être extrêmement fatigué. Le gin seng cru sera le plus efficace remède : il en faut prendre du meilleur, le poids d'une once ; plus, cinq grosses jujubes, avec deux tasses d'eau, qu'il faudra faire bouillir jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, ce qui fera une prise ; après laquelle le sommeil survenant, la maladie se dissipera. On ne laissera pas de continuer d'en prendre encore cinq ou six fois, & l'on se souviendra qu'il faut vivre de régime.

¹ Les Chinois distinguent la nuit en cinq veilles. La cinquième veille finit à l'aurore.

Description de l'empire de la Chine

Pour les hémorrhagies, ou pertes de sang

Lorsque dans les maladies qui sont causées par quelque agitation extraordinaire des passions, ou par quelque excès de débauche, il arrive que par la rupture de quelque vaisseau, le malade jette beaucoup de sang par la bouche ou par le nez, si on ne le secourt promptement, le mal deviendra plus fort que tous les remèdes. En voici un excellent.

Il consiste à prendre du gin seng, & le faire sécher au feu ; du cyprès qu'il faut faire cuire au bain de vapeur, puis le sécher au feu ; plus du king kiai (nom de plante) rôti ; plus du tsun sing ; de chaque sorte une demie once, qu'il faut réduire en poudre, & les mêler avec trois drachmes de fleur de farine, les délayant dans de l'eau fraîche : en sorte qu'il s'en fasse une espèce de colle claire, qu'il faut faire prendre au malade de moment en moment à petites gorgées. La première fois qu'on en prendra, le sang s'arrêtera à l'instant.

Pour le saignement de nez, qu'on ne saurait arrêter

Prenez du gin seng, quelques ^{p.471} branches de saule, planté dans les quinze jours après l'équinoxe du printemps ; réduisez l'un & l'autre en poudre ; donnez-en une drachme à chaque prise, & trois fois par jour, dans de l'eau de rivière ou de ruisseau, qui ait son cours vers l'orient. Au défaut du saule, on peut se servir du cœur de ces petites noisettes que produit le nénuphar d'orient.

Pour les hémorrhagies de gencives

Prenez du gin seng, du fou lin rouge, & du me men tong (espèce de scorsonère) deux drachmes de chacun. Faites cuire le tout dans une tasse d'eau, jusqu'à ce qu'il n'en reste que sept parties de dix. Donnez ce remède ainsi préparé tout chaud au malade, réitérant chaque jour la même prise. Sou tong po, après avoir trouvé ce remède, avait coutume de dire qu'il était divin & admirable.

Description de l'empire de la Chine

Pour les pertes de sang par la voie des urines,
pour la gravelle, & pour la pierre.

Prenez du gin seng, & faites-le sécher au feu : plus, du hoang ki (nom d'herbe), qu'on aura cuit dans de l'eau salée, jusqu'à ce qu'il devienne tout sec. Broyez l'un & l'autre, & réduisez-le en poudre ; puis prenez une rave rouge, coupez-la en quatre tranches : prenez chaque tranche l'une après l'autre, & faites-les cuire dans deux onces de miel, jusqu'à parfaite sècheresse ; faites-les frire une seconde fois sans les laisser brûler. Recommencez cette opération jusqu'à ce que le miel soit entièrement consumé. A chaque fois on donne une tranche de cette rave préparée de la sorte au malade, qu'on lui fait avaler avec un peu de bouillon ou d'eau salée.

Pour aider à la digestion

Prenez du gin seng en poudre, & délayez-le dans un blanc d'œuf : il en faut donner trois ou quatre prises par jour, & une once à chaque prise.

Pour l'hydropisie

Tchin dans les remèdes pour l'hydropisie qu'il a reçus de père en fils par tradition, ordonne qu'on prenne une once de gin seng, deux onces de fen tsao (nom d'herbe) ; plus une demie drachme de cervelle de cochon, qu'on fasse infuser dans du fiel du même animal, & qu'on pulvérise après l'avoir rôtie. Il fait de tout cela des pilules de la grosseur d'une noix avec du miel. Il en donne une à chaque prise dans de l'eau froide.

Pour les fièvres intermittentes, qui dégénèrent en continues

Prenez deux drachmes de gin seng, du hing hoang (souffre mâle), cinq drachmes ; pulvérisez le tout ; prenez ensuite des bouts de branches de palmiers, que vous cueillerez le cinquième jour de la cinquième lune, & que vous pilerez bien. Faites de tout cela des pilules de la grosseur d'un petit pois : prenez-en sept le jour de la fièvre, de

Description de l'empire de la Chine

grand matin, dans de la fleur d'eau de puits (c'est-à-dire, dans la première eau qui se tirera d'un puits qui aura reposé toute la nuit). Prenez-en une seconde fois avant l'accès. Avec ce remède il ne faut rien donner de chaud au malade. Il a son effet sur-le-champ. Quelques-uns y font entrer du chin kio (levain divin) en même quantité que ces autres drogues.

Pour le ténesme qui procède du froid

Quand le pouls du malade est faible, & presque tout absorbé, prenez du gin seng, & du ta fou tse, de chacun une once & demie. Il en faut une demie once à chaque prise ; plus, dix tranches de gingembre vert, quinze clous de girofle, & une pincée de bon riz. p.472 Vous ferez cuire le tout dans deux tasses d'eau, jusqu'à diminution de trois parts sur dix. Vous ferez prendre cette potion toute chaude & à jeun au malade. Six prises suffiront pour le guérir.

Pour un vieillard attaqué de ténesme, & épuisé.

Quand avec cette incommodité le malade ne peut ni boire ni manger, prenez de la poudre du gin seng de Chang tang, une once sur une demie-once de corne de cerf dépouillée de sa peau, qui aura été rôtie, broyée, & réduite en poudre. Faites-en avaler peu à peu au malade, à la saveur d'un bouillon de riz. On en donne trois prises chaque jour.

Pour les fièvres malignes

Ce remède est excellent pour toutes sortes de personnes, hommes ou femmes, jeunes ou vieux, femmes enceintes ou non ; quoique la maladie soit griève, & menace d'une mort prochaine, que le pouls soit éclipsé, & que le malade ait perdu la connaissance, après sept jours de maladie, il n'y a personne qu'on ne puisse guérir par le moyen de cette recette, & d'une centaine de malades, on n'en manquera pas un. C'est pour cela qu'on appelle cette recette *to ming san*, c'est-à-dire, remède qui ramène une vie qui s'échappe.

Description de l'empire de la Chine

Prenez une once de gin seng, que vous ferez cuire dans deux tasses d'eau à un feu violent jusqu'à diminution de la moitié : faites-la rafraîchir dans de l'eau de puits, puis donnez-la au malade à boire : peu de temps après il lui sortira une sueur de dessus le nez, le pouls lui reviendra, & il sera guéri à l'instant.

Sou tao cong, président d'une des six cours souveraines, dit : Je me suis servi de ce remède, pour secourir près de cent personnes. Lorsque j'étais gouverneur d'une ville du troisième ordre, la femme & les enfants du second de mes assesseurs, étaient attaqués depuis plus d'un mois d'une fièvre pourprée & pestilente : je leur fis prendre ce remède, & ils guérirent.

Pour le mal caduc des enfants

quand ils s'agitent en étendant & retirant les bras & les jambes

Prenez du gin seng, de la poudre d'écaille d'huîtres, une grenouille séchée & du chin cha en égale quantité : pulvérisez le tout. Prenez ensuite le cœur d'un cochon de lait ; & avec le sang de cet animal faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois. Donnez-en cinquante à chaque prise dans un bouillon d'or & d'argent (c'est-à-dire, dans lequel on aura mis quelques pièces de ces deux métaux). Il en faut prendre deux fois en dix jours. Ce remède a des effets admirables.

Pour les maux de rate des enfants, causés par des vents

Prenez du gin seng, des pépins de citrouilles, de chacun une demie-once ; plus, une once de nan sin ; après avoir fait cuire tout cela dans de l'eau de tçian, vous le pulvériserez. Cela se doit prendre chaud, & à chaque fois une drachme dans huit gros de l'eau de tçian.

Pour l'aveuglement causé par le vin

Il y avait un homme vigoureux qui aimait à boire le vin extrêmement chaud. Il fut frappé soudainement d'une maladie qui l'aveugla. Il avait le pouls âpre & inégal. C'était l'effet de l'excès qu'il avait fait de vin chaud.

Description de l'empire de la Chine

Il avait l'estomac gâté, & le sang y croupissait, & s'y corrompait, ce qui causait tout son mal. L'on fit un bouillon de bois de Brésil, dans lequel on mit une drachme de gin seng en poudre. Au second jour qu'on lui en donna, le nez & la paume des ^{p.473} mains lui devinrent livides, ce qui venait de ce que le sang qui croupissait dans l'estomac, commençait à circuler. Ensuite on prit du bouillon, dans lequel on mit du bois de Brésil, des pépins de pêches, du hong hoa, de la vieille peau d'écorce d'orange, pour assaisonner la poudre de gin seng. Après en avoir pris durant quelques jours, le malade se trouva guéri.

Pour les apostumes causées par le vin (le poison du vin).

Il y avait une femme qui aimait extraordinairement le vin : il lui vint une apostume à la poitrine avec un pouls fort vite. On se servit de gin seng & de rhubarbe, l'un & l'autre rôti à sec dans le poêlon, après avoir été trempés dans le vin, de chacun une égale quantité. On pulvérisa ensuite le tout : on lui fit prendre une drachme de cette poudre dans du bouillon de gingembre. Elle cracha incontinent, sua, & fut guérie.

Pour les morsures de chien

Quand la plaie est enflée, & cause de la douleur, prenez du gin seng, & mettez-le sur des charbons ardents de bois de mûrier, & brûlez-le ; en sorte qu'il ne se réduise pas en cendre. Couvrez-le ensuite avec une porcelaine ; peu de temps après, pulvérisez-le ; jetez-en sur la plaie, & le malade guérira à l'instant.

Quand les entrailles sortent par le côté

Faites rentrer les entrailles au plus tôt, en les pressant avec les mains frottées d'huile. Mêlez du bouillon de gin seng avec du jus de keou ki, lavez-en la partie offensée. Faites manger au malade du riz cuit à l'eau en consistance de bouillie claire, où l'on aura fait cuire des rognons de mouton ; il sera guéri en dix jours.

Description de l'empire de la Chine

Remarques

@

Les noms des maladies sont difficiles à bien entendre en chinois : peut-être se sera-t-on trompé en nommant quelques-unes de ces maladies. On n'a traduit ces recettes mot à mot, que pour donner une idée de la manière dont pensent les Chinois, & dont ils composent leurs remèdes.

Aujourd'hui le gin seng paye de gros droits à l'empereur. L'on assure même qu'il y va de la vie de frauder ces droits. Le gin seng vient à Peking de plusieurs endroits, comme du Leao tong, de la Corée, & de la Tartarie septentrionale. Il en vient aussi du Japon, mais je crois qu'il n'est pas si estimé. A présent le bon gin seng est très cher : on l'achète au moins six fois son poids d'argent, & il y en a à Peking qui se vend même huit poids d'argent, & quelquefois plus. Voici comme on le prépare. On le coupe en petites tranches avec un couteau ; ensuite on le fait cuire dans un peu d'eau sans autre façon ; le pot doit être de terre, & couvert. Les personnes riches ont un vase d'argent fait exprès. On donne le bouillon à prendre au malade. On ne jette pas le marc, mais on remet encore un peu d'eau dessus, & on le fait cuire de nouveau, pour achever de tirer le suc de la racine.

La dose ordinaire est un mas, ou la dixième partie d'une once.

Quand on veut faire entrer le gin seng dans les remèdes, on ne fait ordinairement qu'y verser ce bouillon ; la dose n'est point réglée ; elle passe pour extraordinairement forte à une drachme & demie. J'en ai vu prendre jusqu'à trois drachmes : mais il faut pour cela être entièrement épuisé. On en donne quelquefois jusqu'à cinq drachmes & plus ; mais c'est dans des occasions périlleuses, comme serait l'apoplexie, encore faut-il avoir égard à l'âge, à la constitution, &c.

Un missionnaire demeurant dans la province de Chan si, s'informa d'un ^{p.474} médecin du pays, s'il y avait encore du gin seng ; il répondit qu'il y en avait, mais qu'il était sauvage & de nul usage dans la médecine ; qu'il était même défendu sévèrement d'en arracher.

Description de l'empire de la Chine

La livre chinoise pèse dix-neuf onces quatre drachmes de nos onces, quelques grains moins. L'once est la seizième partie de la livre ; la drachme, la dixième partie de l'once ; le grain, la dixième partie de la drachme ; & ainsi toujours en diminuant, à proportion de dix. Partout où l'on trouvera ces termes de drachmes, onces, &c. on les doit réduire aux nôtres, suivant la règle que j'ai marquée.

Les Chinois nomment la livre, king, l'once, leang ; la drachme, tsien ; la dixième partie de la drachme, fuen. Ces termes de poids sont communs à l'argent & à l'or, parce que dans le trafic on se sert de trébuchet pour les peser.

Il y a un grand nombre d'Herbiers chinois. Le dernier qui ait été fait, & dont ces recettes ont été tirées, est intitulé *Pen tsao can mou*, Herbarium à maîtresse corde & à mailles ; c'est-à-dire, que comme le filet a une maîtresse corde & des mailles, de même cet Herbarium a des titres généraux, sous lesquels sont rangées les matières qu'on y traite, comme les mailles sont rangées & attachées à la maîtresse corde.

L'on remarquera en passant, qu'il n'y a point de nation au monde qui soit plus féconde en titres bizarres de livres, que la nation chinoise. Les noms qu'ils donnent aux pays, & à plusieurs autres choses, se ressentent de cette bizarrerie. Ce n'est pas que souvent ces noms ne renferment un bon sens.

@

Description de l'empire de la Chine

du THÉ

Autre plante qui est d'usage pour la médecine

@

La feuille que nous nommons thé, de même que dans la province de Fo kien, s'appelle tcha dans toutes les autres provinces. Les Européens ont donné à cette feuille le nom de thé, parce que les premiers marchands d'Europe, qui passèrent par la Chine dans leur voyage du Japon, abordèrent à la province de Fo kien, où ils en eurent les premières connaissances.

Les Chinois ont donné différents noms à cette plante en différents temps. Ils l'ont appelée : cou tcha, cou, che, ming, kié, &c. Song dit : Le tcha qu'on cueille dans la première saison, s'appelle tcha. Celui qu'on cueille vers l'arrière-saison, se nomme ming.

Explication de divers auteurs

Chin nong dans le *Chu king* dit : Le thé croît dans le territoire d'Y-tcheou, & dans celui de Chan ling, sur le bord des chemins ; les plus rudes hivers ne le font point mourir ; on en ramasse les feuilles le troisième jour de la troisième lune, & on les fait sécher.

Cong dit : le thé croît dans le Chan tong, vers le Sud, dans les vallons humides.

On lit dans le livre de Co pou : la plante qui porte le tcha, porte des feuilles en hiver : on les peut faire cuire, & en faire des bouillons.

Song dit : Aujourd'hui on trouve l'arbrisseau qui porte le tcha dans les provinces de Fo kien, de Tche kiang, de Kiang si, de Hou quang, dans le pays de Hoai nan, & entre les montagnes. Il porte des feuilles vers le milieu du printemps : elles sont fort tendres alors : on les met au bain de vapeur, & on en ^{p.475} tire une eau amère ; puis on les fait sécher ; on les réduit en poudre, & on boit de la sorte le thé. Ceci ne s'accorde pas avec la manière des anciens.

Description de l'empire de la Chine

Lou yu dans son traité sur le thé dit : Le thé qui croît vers le midi, est le meilleur. L'arbre qui porte cette feuille est haut d'un à deux pieds : il y en a de plus de vingt à trente pieds dans les provinces de Chan si, de Chan tong, de Se tchouen, &c. Il y en a dont deux hommes ne sauraient embrasser le tronc ; alors on les coupe comme inutiles. Il porte une fleur semblable à celle du jasmin ; mais elle a six feuilles en haut, & six feuilles en bas. Il porte un petit fruit de la forme & de la grosseur d'une petite pomme, qui pour le goût, a quelque chose du clou de girofle. Il a la racine comme celle du pêcher : le meilleur croît dans les endroits pierreux : le moins bon croît dans des terres jaunes. On le sème comme on fait les concombres ou les citrouilles. Trois ans après, on peut en cueillir les feuilles.

Le meilleur thé se cueille dans le cœur des arbres qui sont le plus exposés au soleil, & tire un peu sur le violet. Celui qui est tout vert, lui est inférieur. Le thé dont les feuilles sont longues & grandes, est le meilleur. Au contraire, celui qui les a courtes & petites, est le moins bon. Celui dont les feuilles sont recoquillées, est le plus excellent ; & celui qui a les feuilles étendues, est le pire.

Les feuilles du thé à la deuxième, troisième, & quatrième lune, ont quatre à cinq pouces de long, quand il est planté dans un lieu pierreux. Pour cueillir ces feuilles tendres, il faut choisir le temps du matin, lorsqu'elles sont chargées de rosée avant le lever du soleil : les feuilles du thé sortent du milieu de l'arbre à l'extrémité de trois, quatre, ou cinq rameaux. Dès qu'elles sont cueillies, il les faut mettre au bain de vapeur, puis les faire sécher. Il y en a de mille & de dix mille sortes, qui ont autant de noms différents, &c.

Le véritable thé est d'une qualité froide. Il n'y a que celui qui croît dans le Mong chan ¹, qui est une montagne dans le territoire de Ya tcheou, lequel soit médiocrement chaud, & qui soit d'usage dans la médecine.

¹ Cette montagne est dans la province de Chan tong, dans le territoire de Tsing tcheou fou.

Description de l'empire de la Chine

L'auteur d'un traité sur le tcha, nommé Mao ven si, dit : La montagne de Mong chan a cinq pointes, où il y a toujours des arbres de thé. La pointe du milieu s'appelle Chang tsing fong, sur laquelle il y avait autrefois un bonze, incommodé depuis longtemps d'une maladie qui procédait d'une cause froide. Ce bonze rencontra un jour un vieillard qui lui dit :

— Pour cueillir le thé de la pointe du milieu de la montagne Mong chan, choisissez le temps de l'équinoxe du printemps, savoir, quelques jours avant ou après, au temps du premier tonnerre qui se fera entendre. Alors employez le plus de monde qu'il se pourra pour cueillir trois jours de suite tout le thé qui se trouvera.

Si vous prenez une once de ce thé-là, infusez-le dans de l'eau bouillante, tirée de la même montagne, cela suffira pour guérir toutes sortes de maladies invétérées. Avec deux onces, vous pourrez vous garantir des maladies nouvelles. Avec trois onces, vous fortifierez extrêmement la chair & les os, & toute l'habitude du corps : & si vous en prenez jusqu'à quatre onces, vous deviendrez un véritable *ti sien*, c'est-à-dire, un habitant éternel de la terre.

Ce bonze ayant suivi le conseil que lui donna le vieillard, ramassa quelques onces de ce thé : & avant que de l'avoir tout consumé, il se trouva parfaitement guéri de sa maladie. Depuis ce temps-là on va continuellement cueillir les feuilles de thé sur les quatre autres pointes de ladite montagne.

Mais pour la cinquième pointe, parce qu'elle est toute couverte de bois épais ^{p.476} & de broussailles, & ordinairement de nuages & de brouillards, qu'il y a d'ailleurs quantité d'oiseaux & de bêtes féroces, on n'ose l'y aller cueillir ; c'est ce qui le rend à présent extrêmement cher. Cette sorte de thé l'emporte sur celui de tous les autres endroits pour la médecine.

Aujourd'hui Tsai siang parlant à fond du thé de Fo kien, dit qu'il n'y

Description de l'empire de la Chine

a que celui-là qu'on appelle la tcha, thé de cire. On porte tous les ans de ce thé à l'empereur : on le met dans des formes, & on en fait des pains, en le faisant sécher au soleil : plus il prend de chaleur, plus il est excellent.

Toute autre sorte de thé ou est en feuilles, & pour cela s'appelle ya tcha ; ou est en poudre, & on le nomme pour cette raison mou tcha. Ces deux espèces, quand on les serre, si on les montre au feu, s'endurcissent, & ne peuvent se conserver longtemps : leur couleur & leur goût se perdent. Il n'y a que le thé en feuilles de Ting tcheou, qui approche un peu, tant pour sa nature, que pour son goût, du thé de Fo kien.

A présent dans quelques endroits, comme sont Pan tchong, Ho pé, King si, on broie le thé, & on le réduit en poudre, & par supercherie on l'appelle aussi la tcha.

Long che dit : Ce qu'on appelait autrefois cou tcha, est le même tcha, ou thé, que celui d'aujourd'hui. Cet écrivain parle de quatre différents auteurs, qui ont fait chacun un traité fort ample sur le thé.

Il y a une sorte de thé, qui est toute de feuilles tendres, de la longueur d'un pouce & davantage, qui passe pour le thé du premier ordre. La bonté de ce thé vient uniquement de la nature de l'eau & du terroir.

Che tchin dit : Il y a du thé sauvage, ou qui croît de lui-même. Il y en a qui croît après avoir été semé. Pour semer le thé, on prend sa graine, qui est de la grosseur du bout du doigt, parfaitement ronde & noire. Le dedans étant mis dans la bouche, paraît d'abord avoir une saveur douce, & ensuite amère, & prend beaucoup à la gorge.

Les gens de la province de Fo kien font de l'huile de graine de thé, & en usent pour assaisonner leurs mets. On la sème à la deuxième lune : on en met six, sept, ou huit graines à la fois dans un endroit, & il ne croît quelquefois qu'un ou deux arbrisseaux. La raison de cela, est que la plupart de ces graines sont toutes vides.

Cet arbrisseau, dans quelques endroits ne peut guère souffrir le soleil ni l'eau. On arrose la terre où cet arbrisseau est planté avec des

Description de l'empire de la Chine

chapelets d'eau, s'il est planté le long des rivières ou des canaux.

Le thé qu'on cueille environ quinze jours après l'équinoxe, est le plus excellent, le médiocre est celui qu'on cueille environ quinze jours après celui-ci. Enfin, le moins bon & le plus grossier, est celui qui se cueille plus tard que ce temps-là, & on l'appelle pour cela lao ming, c'est-à-dire vieux thé.

Dans un long traité du thé, intitulé *Tcha pou*, on trouve décrite fort au long la manière de le cueillir, de le faire passer par le bain de vapeur, de le choisir, & de le préparer pour le boire.

La coutume de payer à l'empereur tous les ans le tribut du thé, a commencé du temps de la monarchie des Tang, sous le règne de Te tsong, & a duré depuis ce temps-là, jusqu'au règne présent ; parce que le peuple en use ordinairement, & en fait commerce avec les marchands étrangers des terres occidentales.

Les espèces de thé, dont les sages, ou philosophes anciens font mention, sont particulièrement celles qui étaient en plus grand usage pendant la monarchie des Tang : elles étaient en nombre presque infini, & distinguées par différents noms. On lit dans un livre de Tao in kiu tchu, où cet auteur traite de cette ^{p.477} espèce de thé appelée cou tcha : dans tous les endroits de Yeou yang, d'Ou tchang, de Lu kiang, de Tsin ling, il y a de bon thé, appelle min. Les choses dont l'homme peut boire, sont : 1° Le min (sorte de thé). 2° Le bourgeon du tien men tong (nom de plante). 3° Les feuilles du pé ki (nom d'arbre). Les autres espèces étant froides, sont malfaisantes.

Outre cela il y a une espèce de thé qui vient de Pa tong hien, lequel on fait sécher de telle sorte, qu'il vient tout recoquillé. L'usage de cette sorte de thé empêche les gens de dormir.

Beaucoup de gens font aussi bouillir les feuilles du Tan (nom d'arbre) & celles d'une espèce de prunier, qui porte de grosses prunes noires : & en boivent l'eau comme celle du thé : mais cette boisson a une qualité froide & malfaisante.

Description de l'empire de la Chine

Ses qualités

Cette feuille a un goût amer & doux : elle a un léger degré de froideur, & n'a aucune qualité maligne.

Tsang ki dit : Il faut boire le thé chaud : quand on le boit froid, il produit des phlegmes.

Hou ho dit : Si on boit le thé avec le fi (nom d'arbre semblable au cyprès), il appesantit le corps.

Li ling fi dit : Quand après avoir bu du vin, on est altéré, & que pour éteindre la soif on boit du thé, l'eau prend son cours vers les reins, & on sent une froideur & une douleur aux reins, aux pieds, & à la vessie. Cela peut causer souvent quelque hydropisie, ou toute sorte de paralysie.

Quoi qu'il en soit, quand on veut boire du thé, il faut le boire chaud, en petite quantité : surtout il faut se donner de garde d'en boire à jeun, & quand on a l'estomac vide.

Che tchin dit : Quand on fait prendre à quelqu'un le Ouei ling sien, le tou fou ling (nom de plantes), il ne faut pas lui faire boire du thé.

Ses effets

La feuille de thé est bonne pour les tumeurs ou apostumes qui viennent à la tête, pour les maladies de la vessie. Elle dissipe la chaleur causée par les phlegmes ou les inflammations de poitrine. Elle apaise la soif. Elle diminue l'envie de dormir. Elle dilate & réjouit le cœur. Ceci est tiré des livres de Chin nong.

Elle ouvre les obstructions. Elle aide à la digestion. Elle est fort bonne quand on y ajoute de la graine de tchu yu, de l'oignon, & du gingembre. Ceci est tiré de Sou cong.

Elle est bonne contre les échauffaisons & chaleurs d'entrailles. Elle est amie des intestins, si l'on en croit Tsang ki.

Elle purifie le cerveau ; elle éclaircit les yeux. Elle est bonne contre

Description de l'empire de la Chine

les vents qu'on a dans le corps. Elle guérit la léthargie, &c. C'est Hao cou qui le dit.

Elle guérit les fièvres chaudes : en la faisant bouillir dans du vinaigre, & la donnant à boire au malade, elle guérit le cours de ventre, le ténésme, & on en voit de grands effets. Ces recettes sont tirées de Tchîn tching.

En faisant rôtir cette feuille, puis bouillir, on la donne à boire, & elle guérit la galle, qui vient d'une chaleur maligne, & le ténésme, tant celui où les excréments sont teints de sang, que celui où ils sont mêlés de matière blanche. En la faisant bouillir avec du blanc d'oignon, avec de la racine de con cong, & en prenant l'eau par la bouche, elle guérit les douleurs de tête. Ou loui a donné ces recettes.

Faisant bouillir cette feuille en quantité, elle fait sortir les vents qui sont dans le corps, & cracher les phlegmes qui sont attachés en dedans. Cette recette est de Che tchin. p.478

Recette pour les épuisements d'esprits & douleurs de tête

Prenez du meilleur thé en poudre, & faites-en un électuaire épais : serrez-le dans une tasse de terre, & renversez-la. Prenez quarante grains de pa teou : brûlez-les à deux fois sous la tasse renversée, & faites sécher à leur fumée & à leur chaleur l'électuaire de thé contenu dans la tasse, puis réduisez-le comme en pâte. Il en faut mettre à chaque prise la grosseur d'une noisette, à laquelle joignant d'autre thé en poudre, vous ferez bouillir l'un & l'autre, puis le donnerez au malade après le repas.

Recette pour le li tsi, ou ténésme, qui procède de chaleur, où les excréments sont teints de sang

Meng tsan dit : Le ténésme qui procède de chaud ou de froid, se guérit avec le thé préparé en cette manière. Il faut prendre une livre de bon thé, le faire sécher au feu, puis le mettre en poudre. On en fait bouillir beaucoup dans une ou deux tasses d'eau, & on le donne ainsi à boire au malade.

Description de l'empire de la Chine

Autre recette, appelée tong tchi

Prenez de cette espèce de thé qu'on appelle la tcha : si les excréments du malade sont teints de rouge, il faut faire bouillir le thé dans de l'eau de miel, & le donner au malade. Si les excréments sont mêlés de matière blanche, il faut le faire cuire avec du suc de gingembre vert broyé avec la peau dans une quantité d'eau convenable. Au bout de deux ou trois prises le malade se trouvera guéri.

Autre recette excellente, appelée king yen

Prenez de cette espèce de thé appelé la tcha, le poids de deux taëls ou onces, sept condorins de tang tien (Le condorin a le poids d'un sol chinois) ; plus, plein une écaille d'huître de l'huile de gergelin. Donnez le tout ensemble à prendre au malade. Dans un instant il sentira une douleur de ventre, il fera une selle abondante, & la maladie cessera.

Autre recette

Prenez du thé, appelé la tcha, broyé en poudre, dont vous ferez de petites pilules avec la chair d'un pruneau blanc, si le ténesme vient d'une cause chaude, &c. on les fait prendre avec de l'eau où a bouilli de la réglisse. Si le ténesme vient d'une cause froide, on les fait prendre dans de l'eau où on a fait bouillir des pruneaux noirs. On donne une centaine de pilules à chaque prise.

Autre recette

Prenez du thé de Fo kien : faites-le bouillir dans du vinaigre : donnez-le à boire au malade, & aussitôt il sera guéri.

Recette pour les pertes de sang par le fondement

Si la maladie a été causée pour avoir pris quelque vent malin, ou pour avoir pris par la bouche des choses crues & froides, ou pour avoir mangé des viandes rôties, ou que pour avoir excédé au boire & au manger, les intestins aient été échauffés, & l'estomac incommodé ; de sorte qu'il s'y soit formé une humeur aigre, qui l'empêche de retenir les

Description de l'empire de la Chine

aliments, & que par bas le malade soit attaqué d'une fâcheuse perte de sang pur, & qu'il sente en même temps de la douleur au nombril, & une continuelle envie d'aller à la selle ; ou bien enfin, que la maladie procédant de quelque excès de vin, il arrive au malade une perte de sang subite : de quelque manière que ce soit, on peut guérir cette maladie par le ^{p.479} moyen de la recette suivante.

Prenez demie livre de thé fin réduit en poudre avec cinq grains de pé yo tsien (graine d'arbre) que vous ferez rôtir au feu. A chaque prise donnez-en deux dixièmes au malade, avec de l'eau de riz, deux fois par jour.

Recette pour les douleurs de cœur invétérées

Ceux qui ont cette incommodité depuis dix ou quinze ans, n'ont qu'à faire bouillir du thé de Hou quang avec d'excellent vinaigre, mêlant bien l'un avec l'autre, & le faire prendre au malade ; c'est un bon remède.

Recette pour les femmes, après l'enfantement, quand elles n'évacuent point par bas

Dans un bouillon d'oignons, il faut mettre une centaine de pilules de thé la tcha réduit en poudre. La rhubarbe est un remède violent. Dans ces sortes de maladies, quand on emploie des remèdes violents, de cent malades, il n'y en a pas un qui s'en trouve bien.

Recette pour les douleurs de reins, accompagnés d'une difficulté de se tourner

Dans cinq petites tasses de thé, mettez-y deux petites tasses de vinaigre, & faites boire cette liqueur au malade.

Recette contre toutes sortes de poisons

Prenez du thé fin, nommé ya tcha, & de l'alun en égale quantité : broyez-les ensemble, & faites-les avaler avec de l'eau froide.

Description de l'empire de la Chine

Recette pour les démangeaisons de la petite vérole

Il faut brûler du thé dans la chambre à toute heure, & y conserver la fumée.

Recette contre les phlegmes qui s'attachent à la gorge

Prenez du thé en bourgeon, du tchi tse (espèce d'amande), une once de chaque sorte : faites-les bouillir ensemble, & donnez-en une grande tasse à boire au malade. Ce remède aide à mettre dehors les phlegmes invétérés.

Recette contre les maux de cœur, l'envie de vomir

Prenez un dixième d'once de thé en poudre, & faites-le bouillir dans de l'eau. Mêlez-y un dixième de gingembre en poudre, & donnez-le au malade, aussitôt il se trouvera guéri.

Recette pour la suppression des mois

Prenez une grande tasse de thé avec un peu de sucre candi. Exposez-la une nuit à la rosée, puis donnez-la à boire à la malade. Les femmes enceintes doivent se donner de garde d'user de cette recette, crainte d'accident.

Recette pour la toux enrouée

Quand le malade ne peut dormir, prenez une once de bon thé en poudre ; mettez une once de pé kiang tsan que vous réduirez aussi en poudre. Mettez-les ensemble dans une petite tasse d'eau chaude. Quand le malade est prêt à dormir, versez dans ce breuvage encore un peu d'eau chaude, & donnez-le lui à boire.

*

Description de l'empire de la Chine

de la GRAINE DE THÉ

Ses qualités

p.480 Elle est douce au goût : elle est d'une qualité froide, elle a quelque malignité. Elle a la vertu de guérir la toux, & l'asthme. Elle fait sortir les phlegmes : étant broyée, on s'en sert pour laver les habits : elle en ôte l'huile & les autres taches. Ceci est tiré de Ché tchin.

Recette pour l'asthme, lorsqu'il incommode la respiration

Quand le malade tousse, prenez du thé & du pe ho en égale quantité ; réduisez-les en poudre, faites-en de petites pilules, & donnez-en dix-sept à chaque prise avec de l'eau récemment puisée.

Recette pour l'asthme lorsque les narines sont bouchées

Prenez ¹ un peu d'eau, où on a lavé de cette espèce de riz qu'on appelle no mi. Broyez dedans la graine de thé. Distillez cette eau goutte à goutte dans les narines, & avertissez le malade de la faire entrer par l'aspiration, en retirant son haleine : ensuite faites-lui prendre avec les dents un tube de bambou, & vous verrez dans un instant les phlegmes lui sortir de la bouche comme des filets ; & après deux ou trois prises semblables, la source de la maladie sera dissipée.

Recette pour les bourdonnements de tête

Prenez des fourmis blanches, séchées, de la plus grande espèce, avec de la graine de thé ; réduisez-les en poudre, & soufflez-les dans les narines. Ce remède a un bon effet.

@

¹ Cette recette est commune aux enfants & aux personnes plus âgées.

Description de l'empire de la Chine

de l' ÉLÉPHANT

@

Chi tchin dit : On trouve des éléphants dans les royaumes de Tong king & de la Cochinchine, dans les provinces de Quang si & d'Yun nan. On voit des troupeaux d'éléphants sauvages dans les pays occidentaux. Leurs rois les montent, après les avoir fait harnacher magnifiquement.

Il y en a de deux couleurs ; savoir de gris cendré, & de blancs : leur corps est lourd & massif : ils sont extrêmement laids ; ils ont des yeux de cochon, leurs quatre pieds ressemblent à autant de colonnes : quand ils dorment, ils plient les jambes de devant, les appuyant à terre : ils ne peuvent baisser la tête, ni tourner le col : ils ont les oreilles retirées en arrière, & serrées.

Leur trompe est aussi longue que les jambes de devant, & descend jusqu'à terre. Elle est creuse & profonde ; elle peut s'ouvrir & se fermer : il y a de petites caroncules en forme de pinces, qui ramassent à terre les moindres choses, une aiguille, par exemple, & un grain de moutarde. Ils se servent de cette trompe pour boire, & pour manger, en la repliant, & la portant à la bouche.

^{p.481} Toute la force de cet animal est réunie dans sa trompe : s'il est blessé dans cette partie, il faut qu'il meure. Derrière l'oreille il a un trou couvert d'une peau, qui n'est pas plus épaisse que la peau d'un tambour. Sa mort est pareillement certaine, si on le pique en cet endroit.

Des deux coins de sa bouche, il sort deux grandes dents entre lesquelles sa trompe est placée : le mâle a ces dents de six à sept pieds de longueur : elles n'ont guère plus d'un pied dans la femelle. Il mange de l'herbe, des pois, des cannes de sucre, & boit du vin. Il craint la fumée, le feu, le lion, & une espèce de serpent nommé pa.

Les peuples méridionaux tuent les éléphants : ils se servent de fosses & de machines pour les y faire tomber, ou bien ils enterrent sur leur chemin une espèce de piège, nommé chaussure d'éléphant, qui les

Description de l'empire de la Chine

saisit par les pieds. Si l'on veut les prendre vifs, on se sert de femelles, pour les attirer dans le piège qu'on leur dresse.

Quand durant quelque temps on a nourri & apprivoisé l'éléphant, il devient docile, & obéit à son conducteur, qui le gouverne avec un croc de fer, par le moyen duquel il le fait avancer ou reculer, tourner à droite ou à gauche, & cet animal ne manque à rien de ce qu'on lui ordonne.

De la chair d'éléphant. Ses qualités & ses effets

La chair de l'éléphant est douce, fade, & tempérée, sans aucune qualité nuisible. Quand on l'a brûlée, & qu'on a mêlé les cendres avec de l'huile, on en frotte la tête aux teigneux, & on les guérit.

Si on la fait cuire sans assaisonnement lorsqu'elle est fraîche, & qu'on en prenne le bouillon, elle guérit la dysurie. Lorsqu'après l'avoir brûlée, & réduite en cendres, on la prend dans quelque liqueur, elle arrête le flux d'urine : elle contracte alors les qualités du feu, & de diaphorétique elle devient astringente.

Du fiel de l'éléphant. Manière de le préparer ; ses qualités, & ses effets

Kio dit : Toutes les fois qu'on veut l'employer, il faut prendre garde qu'il ne soit pas mêlé. Le fiel d'éléphant, quand il est desséché, est rayé. & moucheté comme le bambou vert : il est uni, gras, & brillant. Lorsqu'on veut le faire entrer dans quelque composition, il faut auparavant le réduire en poudre fine, en le pilant dans le mortier, pour le mêler ensuite avec les autres drogues.

Il est amer, froid, & tant soit peu nuisible.

Il éclaircit la vue, il guérit l'hydropisie tympanite des enfants, les tumeurs & les enflures où il y a de la matière : pour cela il faut le faire dissoudre dans l'eau, & en frotter les parties mal affectées.

Si l'on en enferme une certaine quantité dans du coton, qu'on l'applique sur les gencives, & qu'ensuite on se rince la bouche tous les

Description de l'empire de la Chine

matins, il ôte la mauvaise haleine, en peu de mois on se trouvera délivré de cette incommodité.

Pour guérir les tayas qui ressemblent à un croissant renversé, ou à une fleur de jujubier, prenez une demie once de fiel d'éléphant, sept fiels de carpes, la dixième partie d'une drachme de fiel doux, une demie once de fiel de bœuf, la dixième partie d'une drachme de musc, une once de poudre de che kiue min (c'est une espèce d'écaille d'huîtres) ; de tous ces ingrédients que vous mêlerez avec de la bouillie, faites des pilules de la grosseur d'un pois ; la prise est de dix pilules, que vous mettrez dans du thé, & que vous prendrez deux fois chaque jour.

Des yeux d'éléphant. Leurs effets

Quand on les mêle avec du lait de femme, & qu'on fait tomber la liqueur goutte à goutte dans les yeux, c'est un remède souverain contre la maladie des yeux.

De la peau d'éléphant. Ses effets

Chi tchin dit : La chair d'éléphant est massive & bouffie, les blessures qu'elle reçoit d'une hache, ou de quelque arme que ce soit, se referment en moins d'un jour : c'est pourquoi on se sert de la cendre de sa peau, pour guérir les plaies qui ont de la peine à se refermer.

C'est un remède souverain pour l'hydropisie tympanite des enfants. Il faut pour cela la réduire en cendres, & l'ayant mêlée avec de l'huile, en frotter la partie mal affectée.

Des os d'éléphant. Leurs effets

C'est un antidote contre les poisons. Un petit os, qui est en travers au-devant de la poitrine de cet animal, étant réduit en cendres, & pris dans du vin, rend le corps plus léger, l'aide à se soutenir sur l'eau, & à mieux nager.

Prenez quatre onces d'os d'éléphant, rôtis à sec dans un poêlon, une once de yo teou keou (c'est une espèce de cardamine), rôti sur la

Description de l'empire de la Chine

braise, & autant d'écorce de tche rôtie à sec dans le poêlon, avec deux onces de réglisse, & une demie once de gingembre sec & rôti, pulvérisez le tout, mettez-en trois drachmes pour chaque prise dans un demi-septier d'eau, que vous ferez cuire jusqu'à la consommation de la cinquième partie ; prenez trois fois le jour ce bouillon chaud, avant le repas, c'est un remède qui guérit les faiblesses & épuisements de l'estomac & de la rate, les indigestions, les rapports aigres, les vomissements après avoir mangé, le *colera morbus*, la dysenterie, les douleurs de ventre dans la région ombilicale, & le ténésme.

De l'ivoire

Il y a de trois sortes d'ivoire, celui qu'on tire de l'éléphant après qu'on l'a tué, & c'est le meilleur ; celui qu'on en tire lorsqu'il est mort de sa mort naturelle, & c'est le moins bon : enfin celui qui est tombé de lui-même, & qu'on trouve après plusieurs années dans les montagnes, & celui-là est de beaucoup inférieur aux deux autres espèces.

Ses qualités & ses effets

Pour la dysurie, quand elle est accompagnée d'enflure & de tension, faites bouillir de l'ivoire cru, & prenez-en la liqueur.

Pour le flux d'urine, brûlez de l'ivoire, & après l'avoir réduit en cendres, prenez-en dans quelque liqueur.

Pour le mal caduc, faites rôtir de la raclure des dents du dedans de la bouche de l'éléphant, & lorsqu'elle est roussie, broyez-la, & prenez-la dans quelque chose de liquide.

@

Description de l'empire de la Chine

du CHAMEAU

@

p.483 Les chameaux sauvages & domestiques, naissent dans les lieux qui confinent avec la Chine du côté du Septentrion, & qui sont à l'Occident du fleuve jaune. On emploie indifféremment dans la médecine la graisse qui se trouve dans l'une & l'autre des bosses qu'ils ont sur le dos. Maintenant les chameaux sauvages ne se trouvent que dans les pays qui sont au nord-ouest de la Chine.

Chi tchin dit : Le chameau ressemble assez au cheval par le corps : il ressemble par la tête au mouton : il a le col long, & les oreilles pendantes ; il a trois articulations aux jambes, & deux bosses de chair sur le dos, qui forment comme une espèce de selle. Il rumine, il souffre sans peine le froid, & craint naturellement la grande chaleur ; de là vient qu'au solstice d'été il mue entièrement, sans qu'il lui reste aucun poil. Il peut porter jusqu'à mille livres chinoises pesant, & faire deux à trois cents lys par jour. Son instinct naturel lui fait connaître les veines d'eau, cachées dans la terre, & le vent qui est prêt de s'élever. En fouissant dans l'endroit où le chameau bat du pied, on découvre les eaux qui coulent sous terre. Il s'élève assez ordinairement durant l'été des vents chauds, qui étouffent en un instant les voyageurs : lorsque les chameaux s'attroupent en criant, & enterrent leur museau dans le sable, c'est une marque certaine que ce vent est sur le point de souffler. Il dort sans que son ventre touche à terre. Ceux par dessous le ventre desquels on voit le jour, après qu'ils se sont couchés sur leurs jambes pliées, se nomment min to, ou chameaux transparents, & ce sont ceux qui peuvent faire les plus longs voyages. Il y en a qu'on nomme fong kio to, ou chameaux à pieds de vent, à cause de leur extrême vitesse ; ils peuvent faire mille lys en un jour.

De la graisse de chameau

On entend ici la graisse qui se trouve dans les bosses : on la nomme *huile des bosses* : celle des chameaux sauvages est la meilleure pour la composition des remèdes.

Description de l'empire de la Chine

Ses qualités & ses effets

Elle est douce, tempérée, & n'a point de qualité nuisible. Elle guérit l'engourdissement des membres, les ulcères, les apostumes, les chairs mortes, les rétrécissements de peau & de nerfs. Il faut pour cela la faire rôtir au feu, & en frotter la partie malade, afin que la chaleur serve de véhicule aux esprits, pour les faire pénétrer dans les chairs.

On en peut faire de petits pains, en la mêlant avec de la farine de riz, & après les avoir fait cuire, les manger, pour se guérir des hémorroïdes. Son effet spécifique est pour l'inanition, la phtisie, les vents, & les amas de matières endurcies que le froid a formés au dedans. Il faudra la prendre assaisonnée avec de l'eau-de-vie.

Pour l'engourdissement universel de tous les membres, prenez une livre de graisse de chameau sauvage, bien purifiée, mêlez-la avec quatre onces de beurre. Il en faut prendre trois fois le jour ; chaque prise sera depuis une demie cuillerée jusqu'à une cuillerée entière.

De la chair de chameau. Ses effets

p.484 Elle chasse les vents, elle rend la liberté de la respiration, elle fortifie les nerfs, elle donne du suc aux chairs, elle guérit les fronces & les apostumes.

Du lait de chameau. Ses effets

Il rétablit la poitrine, il ranime & augmente les esprits, il fortifie les os & les nerfs.

Du poil de chameau. Ses effets

Le poil de dessous le menton guérit les hémorroïdes internes. Il faut le faire brûler, & en prendre la cendre dans du vin. La prise est d'une cuillerée ou environ.

De la fiente de chameau. Ses effets

Description de l'empire de la Chine

Il faut la faire sécher & la réduire en poudre, en la soufflant dans le nez, elle arrête l'hémorragie. Quand on la brûle, la fumée qui s'exhale, fait mourir les cousins, & toutes sortes de vermines.

@

Description de l'empire de la Chine

du HAI MA ou CHEVAL DE MER

@

Il s'appelle aussi choui ma (cheval d'eau). Song king dit : Ce poisson est du genre des écrevisses. Sa figure a du rapport à celle du cheval. C'est pourquoi on l'a nommé haï ma, cheval marin.

Explication de divers auteurs

Tsang ki dit : Le Cheval marin se trouve dans la Mer méridionale : il a la figure d'un cheval : il a cinq ou six pouces de longueur ; il est du genre des Hia, comme sont les écrevisses. Le livre intitulé : *Nan tcheou y ue tchi*, c'est-à dire, livre qui traite des choses rares, s'explique ainsi.

Le haï ma est de couleur jaune, tirant sur le gris. Quand une femme sent une telle difficulté à enfanter, que pour lui sauver la vie, on est près de couper son fruit, & de le tirer par morceaux, il ne faut que lui mettre cet insecte dans la main, & elle se délivrera de son fruit avec la même facilité qu'une brebis, dont le terme est arrivé.

Tsong tche dit : sa tête est comme celle du cheval, son corps ressemble à celui de l'écrevisse : son dos est de la figure de l'épine du dos, n'étant qu'un continu d'articles ou de jointures : il est de la longueur de deux ou trois pouces. Song dit : Le livre intitulé *Y yu tou*, c'est-à-dire, figures de poissons extraordinaires, rapporte que quand les pêcheurs jettent leurs filets dans la mer, & qu'ils les retirent, ils trouvent beaucoup de ces poissons pendus au haut des filets. Ils les prennent, les font sécher, & les attachent par couples. un mâle & une femelle ensemble.

Chi tchin yue dit : On lit dans le livre intitulé *Ching tsi tsong lou* : La femelle des haï ma est jaune, & le mâle est gris. Dans le *Su piao*, &c. on lit ces mots : « Il y a dans la mer une espèce de poisson, qui ressemble par la tête à un cheval. Il a comme un bec incliné en bas ; il y en a de couleur jaune & de couleur noirâtre ; les gens de mer les peuvent prendre, mais non pas pour manger. Quand on les a fait

Description de l'empire de la Chine

sécher, on les fait rôtir ou griller pour soulager les ^{p.485} femmes dans l'enfantement. »

Pao po tse dit : Fong y prenait des chevaux d'eau, choui ma, avec une sorte d'araignée qui est mouchetée de points rouges, & en faisait une espèce de pilules, appelées choui sien ouan, qui avaient la vertu de communiquer à ceux qui les prenaient, la faculté de demeurer longtemps sous l'eau : mais aujourd'hui il n'y a personne qui sache préparer cette sorte de pilules.

Ses qualités & ses effets

Le haï ma a une saveur douce : il a une qualité légèrement chaude, sans venin. Voici ses effets. Lorsqu'une femme a de la peine à accoucher, en portant cet insecte sur elle, elle en ressent de très bons effets. Quand l'heure de l'enfantement approche, il faut le faire brûler, le réduire en poudre, en donner à boire à la malade, & lui en mettre un entier dans la main, aussitôt elle se trouvera soulagée. Tsang ki l'assure ainsi. Sou long parle à peu près de même. Il échauffe bénignement les parties nobles. Il est propre à guérir de pestes & autres tumeurs envenimées. Surtout il est bon pour la maladie appelée hiao quai. C'est une maladie lunaire, qui prend le premier & le quinzième de chaque lune : de manière que le malade ne peut ni boire ni manger, & est incommodé ces deux jours-là d'une espèce de râle continuel. Il y a des gens qui ont eu cette maladie depuis leur enfance, jusqu'à un grande vieillesse.

Recettes

Bouillon de haï ma

Ce bouillon est bon pour guérir la maladie dont je viens de parler, nommée hiao quai. Quand elle est invétérée, il faut prendre un couple de haï ma, un mâle & une femelle, une once de mou hiang (nom de bois odoriférant), de la rhubarbe torréfiée, du pé kien nieou, deux dixièmes de chaque sorte, quarante-neuf grains de pa teou (nom de sève sauvage), plus, deux onces de tsing pei ; mettez le tout infuser dans de l'urine d'enfant, jusqu'à ce qu'il s'amollisse, & que le pa teou

Description de l'empire de la Chine

devienne de couleur violette. Après quoi il faut le mettre encore sept jours tremper dans de l'urine, puis l'en tirer, ensuite prendre du son de froment, le faire frire à sec dans une poêle, jusqu'à ce qu'il devienne jaune, prendre la peau du pa teou, & jeter le dedans, joindre cette peau aux autres espèces que j'ai nommées, & les broyer toutes en poudre. On donnera à chaque prise deux dixièmes d'once de cette poudre dans une tasse d'eau, après l'avoir fait bouillir quatre ou cinq bouillons, lorsque le malade est prêt de dormir.

Poudre de haï ma, contre le venin

Cette poudre est excellente pour guérir les clous & les tumeurs ou ulcères qui viennent sur le dos. Prenez un couple de haï ma ; faites-les sécher au feu jusqu'à ce qu'ils deviennent jaunes : plus du tchouen chan kia (espèce de hérisson écaillé), de la terre jaune rôtie au feu ; plus du tchu cha (minéral), du vif argent, un mas de chaque sorte ; plus trois mas de hiong hoang ; un peu de cervelle de dragon, avec un peu de musc ; broyez bien tout cela en poudre, jusqu'à ce qu'on ne distingue plus aucune petite boule de vif argent. Appliquez-en tant soit peu sur chaque clou ou ulcère, une fois par jour, & le venin sortira infailliblement.

@

du
CHE HIAI ou CANCRE PÉTRIFIÉ

@

Description tirée de divers auteurs

p.486 Tchi dit : Le che hiaï, ou cancre pétrifié, se trouve dans la mer méridionale de la Chine. On dit ordinairement que c'est une espèce commune de cancrs, qui, au bout d'un grand nombre d'années, se trouvent pétrifiés par le moyen de la boue, qui se mêle avec l'eau de la mer sur le rivage, & qui pénétrant avec elle dans leur corps, s'y arrête & s'y durcit peu à peu, & en forme une pierre : car les cancrs à chaque marée sortent hors de la boue du rivage, où ils s'ensevelissent, lorsque la mer se retire. Il y en a encore une autre espèce qui se retire dans des trous, & se forme de la même manière. L'une & l'autre sorte étant broyée & réduite en poudre fort fine, entre dans la composition de toutes sortes de remèdes, & est d'un grand usage.

Song dit : Aujourd'hui on en trouve dans tous les endroits maritimes, dont la chair & le reste du corps est pétrifié, & qui sont tout semblables aux autres cancrs : mais on trouve dessus, de la boue & de la pierre grossière.

Che tchin dit : On lit dans le livre intitulé *Hai tsi lou* : dans un village du district de Ngai tcheou, appelle Yu lin, on voit un ruisseau de la longueur d'une demi-lieue, où il y a une sorte de terre fort grasse & fort froide, laquelle ayant pénétré par le moyen de l'eau dans le corps des cancrs, ne peut circuler avec les humeurs, & ainsi se durcit en pierre. Ceux qui en ont trouvé, les ont appelés cancrs de pierre.

On lit dans le livre intitulé *Y ngan*, que ces cancrs ont la vertu d'éclaircir la vue. Outre cela il y a des écrevisses de pierre, qui ressemblent aux écrevisses ordinaires, & qui se trouvent au bord de la mer. Il y a des poissons de pierre semblables aux véritables poissons, qu'on trouve dans le territoire de Siang chan hien, dans une montagne, appelée pour cet effet Che yu chang. Ces poissons, ni ces écrevisses, ne sont point d'usage dans la médecine.

Description de l'empire de la Chine

Le livre intitulé *Y tong chi*, porte que dans le territoire de Fong siang fou, il y a une ville nommée Yen hiang hien, à l'occident de laquelle on voit une montagne, où il y a des poissons qu'on trouve en cassant des pierres, où ils étaient renfermés. On dit que ces poissons servent à guérir le venin que les chenilles laissent sur la peau en passant par-dessus.

Ses qualités

Le cancre pétrifié a un goût salé, une qualité froide, & n'a rien de nuisible.

Ses effets

Il guérit les maladies cutanées qui procèdent de la débauche, les clous, & les autres tumeurs semblables. Ceci ^{p.487} est de Cai pao. C'est un contre-poison contre toutes sortes de venins. Il est bon aussi contre une sorte de vers venimeux, appelés cou tou, qui viennent dans le corps. On s'en sert avec succès dans les fièvres contagieuses. Il aide à enfanter heureusement. Il contribué au mouvement & à la circulation du sang. On le broie dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade. C'est le médecin Ta min qui a donné ces recettes.

On le broie dans du vinaigre, & on en frotte les gros ulcères & les tumeurs extraordinaires. On le broie dans de l'eau chaude, & l'on le donne ainsi à prendre au malade, & c'est comme un antidote contre le poison ou venin des métaux & des minéraux. Ces recettes ont Sou song pour auteur.

Recette pour la lassitude, pour la douleur, l'enflure, & tumeur de la gorge

Il faut broyer le cancre pétrifié dans du vif argent, & en froter la partie incommodée avec une plume.

du MUSC

@

Sa préparation

Hiao dit : Quand on veut user du musc, le mieux est de le prendre entier avec la bourse qui le renferme. Il faut ouvrir cette bourse aux jours de l'année qui ont pour caractéristique la lettre tsé (selon la période chinoise, qui est de deux divers nombres de lettres dix & douze, qui, combinées ensemble, font la période sexagénaire, ou de soixante couples de lettres ou noms différents, dont ils distinguent les années, les jours, & les heures), il faut les broyer un peu.

Sa saveur

Il est d'un goût fade, d'une qualité un peu chaude, & n'a aucune malignité : Tchou kiuen dit : Le musc est amer, & fade ; il est ennemi de l'œil. Li ting fei dit : Il ne faut pas approcher le musc du nez. Il contient de petits insectes blancs, qui pénètrent jusqu'au cerveau. Ceux qui sont incommodés d'une galle invétérée, s'ils portent sur eux du musc, le musc leur pénètre la peau, & leur cause quelque nouvelle maladie.

Sa vertu & ses usages

Il chasse le mauvais air. Il fait sortir les trois sortes d'insectes qui se forment dans l'estomac de quelques malades. Il est bon pour les fièvres intermittentes & pour les incommodités causées par quelque frayeur soudaine. Quand on en use souvent, il chasse la malignité des maladies, il délivre des songes importuns. Tout ceci est de l'auteur.

Il remédie à toutes sortes de maux & de maléfices, à ces maux de cœur & d'estomac, où le malade se trouve comme enflé & rempli de mauvaises humeurs. Il ôte les taches du visage & les taches des yeux. Il aide aux femmes enceintes à se délivrer facilement de leur fruit. Ceci est de divers auteurs. Si on en porte sur soi, ou si on en met

Description de l'empire de la Chine

dans son oreiller, il chasse les mauvais songes & les fantômes ; il guérit les morsures de serpent. Ceci est tiré de Hong king.

Pao po tsé dit : Quand on va dans les montagnes, il faut mettre une petite boule de musc entre l'ongle & la chair du doigt du pied, & on verra la vertu ^{p.488} qu'il a contre les serpents. La raison de cela, est que l'animal qui porte le musc, mange les serpents, & le musc conséquemment a la vertu de les faire fuir. Il est bon contre les morsures des serpents, contre le venin de certains petits vers ou insectes, qui se trouvent dans les eaux dormantes (ce sont, ce semble, les petits vers qui se transforment en cousins). Il délivre des vers qui viennent dans l'estomac : il tue toutes sortes d'insectes qui se forment dans les entrailles. Il est salulaire contre les fièvres intermittentes. Il fait jeter les phlegmes produits par quelque vent froid. En un mot, il sert contre la malignité de toutes sortes de maladies. Il aide aux femmes à concevoir : il échauffe bénignement les parties nobles ; il guérit le ténésme qui vient d'une cause froide. Tout ceci est tiré de Ge hoa.

En le délayant un peu dans l'eau, il guérit les frayeurs soudaines des petits enfants. Il fortifie le cœur, entretient l'embonpoint. Il guérit les maladies fâcheuses des parties naturelles, & a la vertu de faire suppurer toutes sortes de tumeurs, d'apostumes, &c. Ceci est tiré du livre intitulé *Yo sing*, qui traite de la nature des remèdes.

On dit que si on fait prendre à une personne des pilules de musc, il jette une odeur de musc par tous les conduits ou ouvertures, & par tous les poils du corps. Il guérit cent sortes de maladies : il chasse toute sorte de mauvais air. C'est un remède contre les frayeurs, & contre la mélancolie. Ceci est tiré de Meng sin. Il pénètre dans tous les conduits du corps, ouvre les vaisseaux : il pénètre la chair & les os : il est bon contre les maladies des ivrognes : il fait digérer les fruits & les légumes froids qu'on a mangé, & qui restent sur l'estomac. Il guérit les incommodités des vents, & toute sorte de malignité qui se trouve dans le corps : il est bon contre les phlegmes, & contre les amas de toutes sortes de mauvaises humeurs. Ceci est tiré de Che tching.

Description de l'empire de la Chine

Recette

Pour certaines maladies causées par des vents,
où on perd toute connaissance

Prenez deux dixièmes d'once de musc, broyez-les en poudre : mêlez-les dans deux onces d'huile transparente, & battez-les bien ensemble. Versez le tout dans la bouche du malade, & il reviendra à lui.

Pour les petits enfants qui sont sujets aux frayeurs subites, & à pleurer
à toute heure, quand ils ont une soif opiniâtre

Il faut prendre un peu de musc, & le détremper dans de l'eau claire, & leur en faire prendre trois fois par jour.

Pour les maladies des petits enfants,
dont les excréments sont clairs comme de l'eau

Il ne faut prendre que du musc, en faire des pilules de la grosseur d'un bon pois, en délayer trois à la fois avec le lait de la mère, & en donner trois ou quatre diverses prises à l'enfant.

Pour les blessures qu'on a laissé exposées à l'air

Si la plaie est envenimée & enflée, & cause une douleur insupportable, prenez un peu de musc en poudre ; mettez-le dans la plaie, le pus sortira entièrement, & vous en verrez incontinent l'effet.

Pour les maux de cœur, & envies de vomir

Prenez un dixième de musc, une demie tasse de vinaigre, mêlez-les bien ensemble ; puis faites-le prendre au malade.

Pour les estomacs refroidis à force de manger des fruits

Si le malade a le ventre tendu, & la ^{p.489} courte haleine, prenez une once de musc, autant de bois de cannelle verte, du riz cuit : faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois. Il en faut donner quinze aux personnes âgées, & seulement sept aux petits enfants, & les faire avaler avec de l'eau chaude. La raison de cela, est que le musc fait

Description de l'empire de la Chine

tomber les fruits des arbres, & la cannelle fait sécher leur bois.

Pour les douleurs de tête,
soit qu'on les sente au milieu, soit qu'on les sente aux côtés

Si la douleur est invétérée, quand le soleil est déjà assez élevé sur l'horizon, retirez les cheveux de la partie affligée, prenez une demie once de musc, un dixième de riz vert ; réduisez l'un & l'autre en poudre, & les ayant enveloppés dans du papier délié, appliquez-les à l'endroit où l'on sent de la douleur, couvrant chaudement le musc avec du sel torréfié, & enveloppé dans un linge tout chaud. Quand le sel est refroidi, il faut le changer, faisant la même chose à diverses fois ; & aussitôt le malade ne sentira plus de douleur.

Pour hâter, & faciliter l'accouchement

Prenez un dixième de musc, délayez-le dans de l'eau. Donnez-le à boire à la malade, & sur l'heure elle enfantera. Cette recette est admirable.

Autre recette, qui est plus précieuse que l'or

Pour assister une personne faible, qui a peine à enfanter, il ne faut que prendre un dixième de musc, une once d'yen ché (l'yen ché est fait avec des fèves noires, qu'on fait cuire, & qu'on garde quelques jours, jusqu'à ce qu'il se forme une espèce de moisissure dessus ; puis on les lave, on les fait sécher, & on les sale). Enveloppez-les dans un morceau de vieille toile qui soit nette : faites-les rôtir, pilez-les en poudre : puis donnez-en deux dixièmes dans du vin à prendre à la malade, aussitôt elle sera délivrée de son fruit.

Pour le fruit mort dans le ventre de la mère,
lorsqu'elle ne peut s'en délivrer

Prenez une bourse de musc, deux mas du cœur de bois de cannelle : le tout étant mis en poudre, donnez-le à boire à la malade dans du vin chaud, & elle se délivrera aussitôt de son fruit.

Description de l'empire de la Chine

Pour les hémorroïdes enflées, & qui ne fluent point

Prenez une bourse de musc, avec du salpêtre qui croît sur les murailles, égales parties, & en frottez la partie incommodée, seulement par trois fois.

Pour les morsures des rats

Il faut frotter la partie offensée avec du musc. Cela est excellent.

Contre les insectes qui causent les douleurs de dents

Prenez de l'huile appelée hiang yeou ; frottez-en les gencives ; plus, du meilleur musc, que vous enveloppez dans un peu de coton, puis le ferez chauffer, & le mettrez tout chaud entre les dents du malade, vis-à-vis la partie qui fait de la douleur, le changeant par deux ou trois fois. Cela fera mourir les insectes, & coupera la racine du mal.

@

**De quelques autres drogues
employées dans la médecine chinoise**

**du
HIA TSAO TONG TCHONG**

@

Description de cette plante

p.490 Cette plante pendant l'été est une herbe ; mais quand l'hiver arrive, elle devient un ver. En effet il n'y a qu'à la considérer, pour voir que ce nom ne lui a pas été donné sans raison. Rien ne représente mieux un ver, long de neuf lignes, & de couleur jaunâtre. On voit bien formés la tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtés du ventre, & les divers plis qu'il a sur le dos. C'est ce qui paraît mieux, quand elle est encore récente ; car avec le temps, surtout si on l'expose à l'air, elle devient noirâtre, & se corrompt aisément à cause de la ténuité de sa substance qui est molle. Cette plante passe à Peking pour étrangère, & est très rare. On n'en voit guère qu'au palais ; elle croît dans le Thibet. On en trouve aussi, mais en petite quantité sur les frontières de la province de Se tchuen, qui confine avec le royaume de Thibet ou Laza, que les Chinois nomment Sang ly. On n'a pu connaître ni la figure de ses feuilles, ni la couleur des fleurs qu'elle porte, ni la hauteur de sa tige.

Ses vertus

Elles sont à peu près semblables à celles qu'on attribue au gin seng, avec cette différence que le fréquent usage de cette racine ne cause pas des hémorragies, comme fait le gin seng. Elle ne laisse pas de fortifier, & de rétablir les forces perdues, ou par l'excès de travail, ou par de longues maladies ; c'est ce que j'ai éprouvé moi-même, dit le père Parrenin : j'avais perdu l'appétit & le sommeil, & nonobstant divers remèdes qu'on m'avait donnés, j'étais dans un abattement & dans une langueur extrêmes, causés par les fréquents voyages qu'il me fallait faire durant les rigueurs d'une saison froide & humide. Le Tsong

Description de l'empire de la Chine

tou des deux provinces de Se tchuen & de Chen si étant venu en Tartarie rendre ses devoirs à l'empereur, apporta selon la coutume, ce qu'il avait trouvé de plus singulier dans son département, & entre autres choses, des racines de hiao tsao tong tchong. Comme je l'avais connu autrefois, il vint me voir. Touché de mon état, il me proposa d'user de sa racine, qui m'était tout à fait inconnue. Il la loua beaucoup, comme font d'ordinaire ceux qui donnent, ou qui croient donner des remèdes spécifiques, & il m'enseigna la manière de la préparer.

Il faut, me dit-il, prendre cinq drachmes de cette racine toute entière, avec sa queue, & en farcir le ventre d'un canard domestique, que vous ferez cuire à petit feu. Quand il sera cuit, retirez-en la drogue, dont la vertu aura passé dans la chair du canard, & mangez-en soir & matin, pendant huit ou dix jours. En effet, quand j'en eus fait l'épreuve, l'appétit me revint, & mes forces se rétablirent. Le Tsong tou fut ravi de voir, avant son départ, le succès de son remède.

Les médecins de l'empereur que je ^{p.491} consultai sur la vertu de cette racine, me l'expliquèrent de la même manière qu'avait fait le Tsong tou ; mais ils me dirent, qu'ils ne l'ordonnaient que dans le palais, à cause de la difficulté qu'il y a d'en avoir, & que s'il s'en trouvait à la Chine, ce ne pouvait être que dans la province de Hou quang, laquelle, entre les plantes qui lui sont propres, en produit beaucoup d'autres qui croissent dans les royaumes voisins. J'écrivis à un de mes amis qui y demeure, & je le priai de m'en envoyer ; mais le peu de cette racine dont il me fit présent, était noir, vieux, & carié, & coûtait quatre fois son poids d'argent.

Description de l'empire de la Chine

du SAN TSI

@

Description de cette plante

Le san tsi est plus facile à trouver : c'est une plante qui croît sans culture dans les montagnes des provinces de Yun nan, de Koei tcheou & de Se tchuen. Elle pousse huit tiges, qui n'ont point de branches. La tige du milieu est la plus haute, & a le corps rond. Il en sort trois feuilles semblables à celles de l'armoise : elles sont attachées à la tige par une queue de grandeur médiocre : elles ne sont pas veloutées, mais luisantes : leur couleur est d'un vert foncé. Les sept autres tiges qui n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur, & dont le corps est triangulaire, naissent de la première tige qui les surmonte, trois d'un côté, & quatre de l'autre : elles n'ont chacune qu'une seule feuille à l'extrémité supérieure : c'est ce qui lui a fait donner le nom de *san tsi*, qui veut dire trois & sept, parce que la tige du milieu a trois feuilles, & les sept autres tiges n'en ont en tout que sept. Toutes ces tiges sortent d'une racine ronde, de quatre pouces de diamètre. Cette racine en jette quantité d'autres petites, oblongues, de la grosseur du petit doigt, dont l'écorce est dure & rude : l'intérieur est d'une substance plus molle & de couleur jaunâtre. Ce sont ces petites racines qu'on emploie particulièrement dans la médecine. La tige du milieu est la seule qui ait des fleurs blanches : elles croissent à la pointe en forme de grappe de raisin, & s'épanouissent sur la fin de la septième lune, c'est-à-dire, au mois de juillet. Quand on veut multiplier cette plante, on prend la grosse racine, qu'on coupe en rouelles, & qu'on met en terre vers l'équinoxe du printemps. Un mois après, elle pousse ses tiges ; & au bout de trois ans c'est une plante formée, qui a toute la grandeur & la grosseur qu'elle peut avoir.

Ses usages

Les médecins chinois prennent les tiges & les feuilles vers le solstice d'été. Ils les pilent, pour en exprimer le jus, qu'ils mêlent avec de la chaux comme en farine, en sont une masse qu'ils sèchent à l'ombre, &

Description de l'empire de la Chine

s'en servent pour guérir les plaies. Ils usent de ce même jus mêlé avec le vin, pour arrêter les crachements de sang : mais ce remède n'a de vertu qu'en été, & qu'à l'égard de ceux qui sont sur les lieux. C'est pourquoi à la fin de l'automne ils arrachent les grosses racines, & coupent les petites oblongues, dont je viens de parler, puis les font sécher à l'air, pour être transportées dans les autres provinces. Les plus pesantes de ces petites racines, dont la couleur est d'un gris tirant sur le noir, & qui croissent en un terrain sec ^{p.492} sur les coteaux, sont regardées comme les meilleures. Celles qui sont légères, d'une couleur tirant sur le jaune, & qui croissent sur le bord des rivières, n'ont presque aucune vertu. Ces petites racines pulvérisées, au poids d'une drachme, guérissent les crachements de sang, & les hémorrhagies. Si l'on en faisait l'analyse, on leur trouverait peut-être plusieurs autres qualités que j'ignore. Ce que je viens de dire est tiré d'un écrit chinois donné par un médecin botaniste, qui a demeuré dans le lieu où croît cette racine. Il en a transporté dans la province de Kiang nan, où il fait son séjour, & assure qu'elle y vient fort bien : mais il n'a pas encore éprouvé si elle aura les mêmes vertus.

Description de l'empire de la Chine

de la RHUBARBE

@

Description

Je sais que cette plante & ses propriétés sont très connues en Europe : peut-être néanmoins verra-t-on volontiers la description que j'en vais faire, telle qu'on l'a reçue d'un riche marchand chinois qui va l'acheter sur les lieux, & qui vient la vendre à Peking. Elle sera du moins plus exacte que celle qui nous a été donnée par le Sieur Pomet dans son *Histoire générale des drogues*.

Le tai hoang, ou la rhubarbe, croît en plusieurs endroits de la Chine. La meilleure est celle de Se tchuen : celle qui vient dans la province de Chen si & dans le royaume de Thibet, lui est fort inférieure : il en croît aussi ailleurs, mais qui n'est nullement estimée, & dont on ne fait ici nul usage. La tige de la rhubarbe est semblable aux petits bambous (ce sont des cannes chinoises). Elle est vide & très cassante : sa hauteur est de trois ou quatre pieds, & sa couleur d'un violet obscur. Dans la seconde lune, c'est-à-dire, au mois de mars, elle pousse des feuilles longues & épaisses. Ces feuilles sont quatre à quatre sur une même queue, se regardant, & formant un calice ; ses fleurs sont de couleur jaune, quelquefois aussi de couleur violette. A la cinquième lune elle produit une petite semence noire, de la grosseur d'un grain de millet. A la huitième lune on l'arrache ; la racine en est grosse & longue. Celle qui est la plus pesante & la plus marbrée en dedans, est la meilleure & la plus estimée. Cette racine est d'une nature qui la rend très difficile à sécher. Les Chinois, après l'avoir arrachée & nettoyée, la coupent en morceaux d'un ou de deux pouces, & la font sécher sur de grandes tables de pierre, sous lesquelles ils allument du feu. Ils tournent & retournent ces tronçons jusqu'à ce qu'ils soient bien secs. S'ils avaient des fours, tels que ceux d'Europe, ils ne se serviraient pas de ces tables. Comme cette opération ne suffit pas pour en chasser toute l'humidité, ils font un trou à chaque morceau : puis ils enfilent tous ces morceaux en forme de chapelet, pour les suspendre à la plus forte

Description de l'empire de la Chine

ardeur du soleil, jusqu'à ce qu'ils soient en état d'être conservés sans danger de se corrompre.

Ses usages

Les Chinois pensent à peu près comme les Européens sur l'usage qui se fait de la rhubarbe. Néanmoins il est rare qu'ils se servent de la rhubarbe ^{p.493} crue & en substance. Elle déchire les boyaux, disent-ils : cela veut dire qu'elle cause des tranchées ; & comme les Chinois aiment mieux d'ordinaire ne pas guérir, que d'être secourus avec de grandes douleurs, ils prennent plus volontiers la rhubarbe en décoction, avec beaucoup d'autres simples, qu'ils allient selon les règles de leur art. Que s'il est nécessaire qu'ils la prennent en substance, ils la préparent auparavant de la manière que je vais dire.

Ils prennent une quantité de tronçons de rhubarbe, selon le besoin qu'ils en ont, & les font tremper un jour & une nuit dans du vin de riz (celui de raisin, s'ils en avaient, serait meilleur), jusqu'à ce qu'ils soient bien amollis, & qu'on les puisse couper en rouelles assez minces. Après quoi ils posent sur un fourneau de briques une espèce de chaudière, dont l'ouverture est de deux pieds de diamètre, & va en se rétrécissant jusqu'au fond en forme de calotte : ils la remplissent d'eau, couvrent la chaudière d'un tamis renversé, qui est fait de petits filets d'écorce de bambou, & qui s'ajuste avec l'ouverture de la chaudière. Sur le fond du tamis, ils posent les rouelles de rhubarbe, & couvrent le tout avec un fond de tamis de bois, sur lequel ils jettent encore un feutre, afin que la fumée de l'eau chaude ne puisse sortir. Ils allument ensuite leur fourneau, & font bouillir l'eau. La fumée qui s'élève par le tamis, pénètre les rouelles de rhubarbe, & les décharge de leur âcreté. Enfin cette fumée se résolvant, comme dans l'alambic, retombe dans la chaudière bouillante, & jaunit l'eau, que les Chinois gardent pour les maladies cuticulaires. Ces rouelles doivent demeurer au moins huit heures dans cette circulation de fumée, après quoi on les tire pour les faire sécher au soleil : on recommence deux fois la même opération, & pour lors la rhubarbe est préparée, & est de couleur noire. On peut la

Description de l'empire de la Chine

piler & en faire des pilules purgatives. Cinq ou six drachmes au moins font une prise, qui purge lentement & sans tranchées : l'urine ce jour-là est plus abondante, & de couleur rougeâtre ; ce qui marque, disent les Chinois, une fausse chaleur qui se dissipe par cette voie. Ceux qui ont de la répugnance à avaler tant de pilules, prennent la même quantité de rouelles sèches, & les font bouillir dans un petit vase de terre ou d'argent, avec neuf onces d'eau, jusqu'à la réduction de trois onces, qu'ils avalent tièdes : quelquefois ils y mêlent des simples.

M. Pomet, dans son Histoire, assure que l'endroit par où l'on enfile la rhubarbe, étant donné en poudre le matin à jeun, au poids d'un gros, dans un verre d'eau de rose ou de plantin, est un remède infailible pour le cours de ventre. Un autre droguiste moins célèbre a imprimé la même chose. Mais un médecin chinois dit que la rhubarbe commence toujours à se corrompre par ce trou, que la poudre qui s'y trouve n'est de nul usage, & qu'on a grand soin de la jeter, pour ne se servir que de l'intérieur de la racine, qui est pesant, & bien marbré.

Description de l'empire de la Chine

du TANG COUÉ

@

p.494 Cette racine est très aromatique, & mérite une attention particulière. Les médecins chinois, qui s'en servent, n'en reconnaissent pas tous les usages, parce qu'ils ne savent pas en faire l'analyse. Ils l'appellent tang coué : elle est toujours humide, parce qu'elle est huileuse.

Sa vertu, disent-ils, est de nourrir le sang, d'aider à la circulation, de fortifier, &c. Il est aisé d'en avoir en quantité, & à bon marché ; on peut même la transporter sans craindre qu'elle se corrompe, pourvu qu'on prenne les mêmes précautions que les Chinois, qui de la province de Se tchuen en transportent dans les autres provinces des racines entières, qu'on garde dans les grands magasins. C'est là que les petits marchands qui ont des boutiques particulières, s'en fournissent : ils coupent cette racine, de même que toutes les autres, en morceaux très minces, qu'ils vendent en détail. C'est pourquoi, si des marchands d'Europe veulent acheter des drogues chinoises à Canton, ils ne les doivent prendre que dans les grands magasins, & non pas dans les boutiques, où les racines ne se vendent que coupées en petits tronçons.

Description de l'empire de la Chine

du NGO KIAO

Sa description, & comment il se prépare

La province de Chan tong a plusieurs métropoles, dont l'une se nomme Yen tcheou fou. Il y a dans son district une ville du troisième ordre, appelée Ngo hien. Près de cette ville est un puits naturel, ou un trou en forme de puits, de soixante-dix pieds de profondeur, qui communique, à ce que disent les Chinois, avec un lac, ou avec quelque grand réservoir d'eau souterraine. L'eau qu'on en tire, est très claire, & plus pesante que l'eau commune. Si on la mêle avec de l'eau trouble, elle l'éclaircit d'abord en précipitant les saletés au fond du vase, de même que l'alun éclaircit les eaux bourbeuses. C'est de l'eau de ce puits qu'on se sert pour faire le Ngo kiao, qui n'est autre chose qu'une colle de peau d'âne noir.

On prend la peau de cet animal tué tout récemment : on la fait tremper cinq jours de suite dans l'eau tirée de ce puits, après quoi on la retire pour la racler, & la nettoyer en dedans & en dehors : on la coupe ensuite en petits morceaux, & on la fait bouillir à petit feu dans l'eau de ce même puits, jusqu'à ce que ces morceaux soient réduits en colle, qu'on passe toute chaude par une toile, pour en rejeter les parties les plus grossières, qui n'ont pu être fondues : puis on en dissipe l'humidité, & chacun lui donne la forme qui lui plaît. Les Chinois la jettent en moule avec des caractères, des cachets, ou les enseignes de leurs boutiques.

Ses vertus

Les Chinois attribuent beaucoup de vertus à ce remède : ils assurent qu'il dissout les phlegmes ; qu'il est ami de la ^{p.495} poitrine ; qu'il facilite le mouvement des lobes du poumon, qu'il arrête l'oppression, & rend la respiration plus libre à ceux qui ont l'haleine courte, qu'il rétablit le sang, & tient les boyaux en état de faire leurs fonctions, qu'il affermit l'enfant dans le sein de sa mère, qu'il dissipe les vents & la chaleur ; qu'il arrête le flux de sang, & provoque l'urine, &c. Ce qu'il y a de plus

Description de l'empire de la Chine

certain, est que cette drogue, prise à jeun, est bonne pour les maladies du poumon ; l'expérience l'a confirmé plusieurs fois. Ce remède est lent, & il faut le continuer longtemps. Il se prend en décoction avec des simples ; quelquefois aussi en poudre, mais plus rarement.

@

Description de l'empire de la Chine

de la CIRE BLANCHE

faite par des insectes, et nommée *tchang pe la*, c'est-à-dire,
cire blanche d'insectes

@

Ki dit : La Cire blanche dont il s'agit ici, n'est pas la même que la cire blanche des abeilles. Ce sont de petits insectes qui la forment. Ces insectes sucent le suc de l'espèce d'arbres nommés tong çin, & à la longue ils le changent en une sorte de graisse blanche, qu'ils attachent aux branches de l'arbre.

Il y en a qui disent que c'est la fiente de ces insectes, qui s'attachant à l'arbre, forme cette cire ; mais ils se trompent. On la tire en raclant les branches dans la saison de l'automne ; on la fait fondre sur le feu, & l'ayant passée, on la verse dans l'eau froide, où elle se fige, & se forme en pains. Quand on l'a rompue, on voit dans les morceaux brisés, des veines comme dans la pierre blanche, ou congélation nommée pe che cao ; elle est polie & brillante : on la mêle avec de l'huile, & on en fait des chandelles. Elle est beaucoup supérieure à celle que font les abeilles.

Chi tchin dit : Ce n'est que sous la dynastie des Yuen qu'on a commencé à connaître la cire formée par des insectes. L'usage en est devenu fort commun, soit dans la médecine, soit pour faire des bougies. Il s'en trouve dans les provinces de Se tchuen, de Hou quang, de Yun nan, de Fo kien, de Tche kiang, de Kiang nan, & généralement dans tous les quartiers du Sud-Est. Celle qu'on ramasse dans les provinces de Se tchuen & d'Yun nan, & dans les territoires de Hen tcheou, & de Yung tcheou est la meilleure.

L'arbre qui porte cette cire, a les branches & les feuilles semblables à celles du tong çin. Il conserve sa verdure durant toutes les saisons : il pousse des fleurs blanches, en bouquets, durant la cinquième lune ; il porte des fruits en bayes, gros comme le fruit du kin rampant.

Quand ils ne sont pas mûrs, ils sont de couleur verte ; & ils

Description de l'empire de la Chine

deviennent noirâtres, lorsqu'ils mûrissent, au lieu que le fruit du tong gin est rouge. Les insectes qui s'y attachent sont fort petits. Quand le soleil parcourt les quinze derniers degrés des Gémeaux, ils se répandent en grimpant sur les branches de l'arbre ; ils en tirent le suc, & jettent par la bouche une certaine bave, qui, s'attachant aux branches encore tendres, se change en une graisse blanche, laquelle se durcit, & prend la forme de cire. On dirait que c'est de la gelée blanche que le froid a durcie.

Quand le soleil parcourt les quinze premiers degrés du signe de la Vierge, on fait la récolte de la cire, en ^{p.496} l'enlevant de dessus les branches. Si l'on diffère à la cueillir, que le soleil ait entièrement parcouru ce signe, il est difficile de la détacher, même en la raclant.

Ces insectes sont blancs quand ils sont jeunes, & c'est alors qu'ils font leur cire. Quand ils deviennent vieux, ils sont d'un châtain qui tire sur le noir. C'est alors que formant de petits pelotons, ils s'attachent aux branches de l'arbre. Ces pelotons sont au commencement de la grosseur d'un grain de mil : vers l'entrée du printemps ils commencent à grossir, & à s'étendre. Ils sont attachés aux branches de l'arbre en forme de grappes, & à les voir, on dirait que l'arbre est chargé de fruits.

Quand ils sont sur le point de mettre bas leurs œufs, ils font leur nid de même que les chenilles. Chacun de ces nids ou pelotons contient plusieurs centaines de petits œufs blancs.

Dans le temps que le soleil parcourt la seconde moitié du Taureau, on les cueille, & les ayant enveloppés dans des feuilles de yo (espèce de simple à larges feuilles), on les suspend à différents arbres, après que le soleil est sorti du signe des Gémeaux. Ces pelotons s'ouvrent, & les œufs produisent des insectes, qui, sortant les uns après les autres des feuilles dont ils sont enveloppés, montent sur l'arbre où ils font ensuite leur cire.

On doit avoir soin d'entretenir le dessous de l'arbre toujours propre, & de le garantir des fourmis, qui mangent ces insectes. On voit deux

Description de l'empire de la Chine

autres arbres auxquels on peut attacher les insectes, & qui porteront également de la cire ; l'un, qui se nomme tien tchu, & l'autre, qui est une espèce d'arbre aquatique, dont les feuilles ressemblent assez à celles du tilleul.

Qualités & effets de cette cire

Elle est d'une nature qui n'est ni froide ni chaude, & qui n'a aucune qualité nuisible. Elle fait croître les chairs, elle arrête le sang, elle apaise les douleurs ; elle rétablit les forces ; elle unit les nerfs, & rejoint les os ; prise en poudre, dont on forme des pilules, elle fait mourir les vers qui causent la phtisie.

Tchi hen dit : La cire blanche est sous la domination du métal : ses esprits corroborent, fortifient, & sont propres à ramasser & à resserrer. C'est une drogue absolument nécessaire aux chirurgiens : elle a des effets admirables, quand on la fait entrer avec de la peau de ho hoang, dans la composition de l'onguent, qui fait renaître & croître les chairs.

des OU POEY TSE

Drogue chinoise

@

Cette drogue n'est pas tout à fait inconnue en Europe : elle est tombée entre les mains d'un célèbre académicien ¹ sous la qualité d'une drogue que les Chinois emploient dans les teintures. Après l'avoir examinée en très habile physicien, il lui a paru qu'elle avait beaucoup de conformité avec ces excrescences qui naissent sur les feuilles des ormes, appelées ordinairement vessies d'ormes ; il l'a trouvée très acerbe au goût, & d'une astringence si forte, qu'elle est en cela préférable à toutes les autres espèces de galles, dont se servent les teinturiers : c'est pourquoi il regarde cette drogue comme un des puissants astringents qui soient dans le genre végétal, d'où il conjecture, ce qui est p.497 effectivement vrai, qu'elle pourrait avoir quelque usage dans la médecine.

Il est vrai que la forme des ou poey tse est inégale & irrégulière, comme celles des vessies d'ormes ; qu'ils sont couverts au dehors d'un duvet qui les rend doux au toucher ; qu'ils sont tapissés par dedans d'une poussière blanche & grise, semblable à celle qui se trouve dans les vessies d'ormes ; que parmi cette poussière on remarque de petits insectes desséchés, & qu'on n'y découvre aucun vestige d'ouverture par où ils aient pu s'échapper ; que ces espèces de vessies ou de pelotons se durcissent en se desséchant, & que leur substance, qui est une membrane résineuse, est transparente & cassante.

Cependant, nonobstant ces rapports avec les vessies d'ormes, ils ne sont pas regardés à la Chine comme une excrescence ou une production de l'arbre Yen fou tse, où on les trouve : on y est persuadé que ce sont de petits vers, habitants de cet arbre, où ils produisent de la cire, qui se construisent ce petit logement, pour y avoir une retraite

¹ M. Geoffroy.

Description de l'empire de la Chine

dans leur vieillesse, de même que les vers à soie forment les cocons où ils se logent : c'est-à-dire, que de leur bave gluante, qu'ils tirent des sucs de l'arbre, ils se bâtissent sur les feuilles & sur les branches une solitude, où ils puissent opérer en repos leur métamorphose, ou du moins y pondre sûrement leurs œufs, qui sont cette poussière dont les ou poey tse se trouvent remplis.

Aussi l'Herbier chinois les compare-t-il au nid de certains petits oiseaux, dont la figure est tout à fait bizarre : & c'est pour cela qu'on les appelle tchung tsang. Il assure de plus que ce sont autant de petits domiciles que se pratiquent ces vers. Lorsque le temps de la ponte approche, dit-il, tsiang y louou, ils se bâtissent une maison, tso fang : les vers à cire produisent de leur substance cette petite maison, de même qu'ils produisent la cire ; kié tching : ce terme est commun à l'une & à l'autre opération. Ainsi il paraît que les ou poey tse font comme une espèce de cocons, où ces vers, après avoir produit leur cire sur l'arbre, se renferment pour y pondre leurs œufs.

Il se trouve de ces ou poey tse qui sont gros comme le poing, mais ce n'est pas l'ordinaire : cela peut venir de ce qu'un ver extrêmement robuste, ou associé à un autre, comme il arrive quelquefois aux vers à soie, s'est renfermé dans le même domicile.

Le livre chinois dit : que l'ou poey tse est d'abord petit ; que peu à peu il se gonfle, il croît, & prend de la consistance ; qu'il devient quelquefois gros comme le poing ; que les moindres sont de la grosseur d'une châtaigne ; que la plupart ont une figure ronde & oblongue, que néanmoins il est rare qu'ils se ressemblent dans la figure extérieure ; que d'abord il est d'un vert obscur, de la couleur sans doute du ver qui l'a produit ; que dans la suite il devient un peu jaune ; qu'alors cette coque, bien qu'assez ferme, est pourtant très cassante ; qu'elle est creuse & vide en dedans, ne contenant qu'un ver ou de petits vers ; car le caractère chinois a l'une & l'autre signification.

Les gens de la campagne ont soin de cueillir les ou poey tse avant les premières gelées ; ils les font passer au bain-marie ; c'est-à-dire, qu'ils les exposent à la fumée de l'eau qui bout sous un tamis d'osier,

Description de l'empire de la Chine

où ils sont couverts. Cette opération fait mourir les vers. Sans cette précaution, ils ne manqueraient pas de percer leur fragile logement, qui éclaterait ensuite, & le détruirait aisément. Ce serait une perte ; car outre que cette drogue est propre à la teinture, elle est d'un grand usage dans la médecine.

On ne voit pas néanmoins que les teinturiers de Peking s'en servent pour teindre les toiles de coton, les étoffes de laine, les feutres, les tcheou se, qui est une espèce de taffetas souple : ils trouvent que les ou poey tse ne rendraient pas la ^{p.498} teinture assez forte : ils employant l'indigo, qui est excellent à la Chine ; & pour le noir, ils se servent du siang ouan tse ; c'est le fruit d'un arbre nommé siang, qui leur tient lieu de noix de galle. Il a la forme & la grosseur d'une châtaigne ; il en a même à peu près la couleur, avec une double écorce ; & il y a quelque apparence que c'est ce que nous appelons la châtaigne chevaline.

L'arbre siang, qui est d'abord chargé de châtons, produit ensuite son fruit : c'est uniquement l'hérisson ou les deux godets qui le renferment, qu'on emploie à la teinture. Quoique ce fruit soit fort âpre, les cochons s'en nourrissent. Des montagnards de la Chine rapportent, qu'après l'avoir dépouillé dans l'eau chaude de sa peau intérieure, & l'avoir fait bouillir dans une seconde eau avec du vinaigre, ils en mangent volontiers.

Comme on assure qu'aux environs de Constantinople la châtaigne chevaline est bonne aux chevaux poussifs, il se pourrait faire que ce fruit serait un bon remède pour préserver ces montagnards, qui travaillent aux mines de charbon de pierre, de l'asthme, ou de la difficulté de respirer, que ce travail continuel leur procurerait.

Quoi qu'il en soit, cet arbre est aussi haut & aussi gros que nos châtaigniers ; il croît aisément dans le nord de Peking, & dans la province de Tche kiang ; il est à croire qu'il viendrait aussi facilement dans les contrées montagneuses & stériles de l'Europe.

Je reviens aux ou poey tse. On les emploie à Peking pour donner au

Description de l'empire de la Chine

papier un noir foncé, & qui soit de durée. Dans les provinces de Kiang nan & de Tche kiang, d'où viennent ces grandes & belles pièces de satin, on s'en sert pour la teinture des soies, avant qu'on les travaille sur le métier.

Des lettrés chinois s'en servent pareillement pour teindre en noir leur barbe, lorsqu'elle devient blanche. Ils ont souvent intérêt de cacher leur âge, ou pour obtenir de l'emploi, ou pour se maintenir dans celui qu'ils ont.

De jeunes étudiants, pour se divertir, les emploient quelquefois à former des caractères magiques. Ils trempent un pinceau neuf dans de l'eau où l'on a fait bouillir les ou poey tse, & ils tracent des caractères sur du papier blanc. Lorsque tout est sec, on n'aperçoit aucune lettre. Prenant ensuite de l'eau un peu épaissie par l'alun, ils lavent cette écriture, & les caractères deviennent très lisibles. De même quand ils écrivent avec de l'eau, où ils ont trempé de l'alun, on ne distingue aucun caractère : mais aussitôt qu'ils lavent cet écrit avec de l'eau, où l'on a mis tremper des ou poey tse, les caractères paraissent très noirs.

Les ou poey tse sont aussi d'un grand usage parmi les teinturiers de la Chine, pour teindre en noir du damas blanc. Voici de quelle manière ils s'y prennent.

Ils en plongent une pièce jusqu'à vingt fois & davantage dans une chaudière, ou bain de tien, c'est-à-dire, de pastel, & la laissent sécher après chaque teint. A la fin elle prend la couleur d'un noir, mêlé de rouge, semblable à celle de certains raisins. On prépare en même temps le teint en beau noir de la manière suivante.

D'abord on y fait entrer une livre de vitriol, qu'on nomme hé fan, vitriol noir, ou lou fan, vitriol vert : le Mars y domine, mais il est mélangé d'un blanc obscur. On fait fondre ce vitriol tout seul dans un bassin d'eau chaude, & quand l'eau est reposée, on en jette le marc. Ensuite on prend trois onces de ou poey tse, & trois livres de siang ouan tse : le bain de ces deux drogues se prépare, en les infusant ensemble dans un panier qu'on suspend dans une cuve, où on les fait bouillir.

Description de l'empire de la Chine

Après ces premières opérations, on prend la pièce de damas, qui a déjà été dans le grand teint, & on la met dans ^{p.499} l'infusion bouillante des ou poey tse & des siang ouan tse : le damas y change de couleur, & devient tout à fait noir : alors on le retire, on le tord, & on le laisse sécher. On le baigne ensuite une fois dans l'eau de vitriol, qu'on a conservée chaude, & après l'avoir laissé égoutter, on l'expose à l'air. Puis on revient au bain des deux autres drogues, où le damas prend divers bouillons, & devient beaucoup plus noir : alors on jette dessus une grande cuillerée de l'eau de vitriol : il faut avoir soin que la pièce de damas s'imbibe également partout.

Enfin on réitère une troisième fois le bain des ou poey tse & siang ouan tse, qu'on fait encore bouillir ; on y enfonce le damas de tous les côtés, mais sans y jeter de l'eau de vitriol. Seulement dans la cuve, où l'on a mis à part certaine quantité de la teinture des drogues, on jette le poids de trois onces de farine de petits pois verts, nommés lou teou fuen, qu'on mêle bien ensemble, en empêchant que l'eau ne s'épaississe. On y plonge la pièce de damas, avec attention qu'elle en soit également pénétrée. Quand on l'a retirée, on la tord, & on la laisse sécher. On lui donne sa perfection, en passant par dessus, d'une manière douce & uniforme, le carreau chaud dont se servent les tailleurs.

Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui fait bien plus estimer les ou poey tse ; c'est que cette drogue contient beaucoup de vertus médicales, & qu'on l'emploie utilement pour la guérison des maladies, tant internes, qu'externes.

Selon le livre chinois, les ou poey tse sont propres à restreindre les évacuations excessives qui se font par les diarrhées, par les dysenteries, par les pertes de sang des hémorroïdes, après de larges blessures, par le crachement de sang, ou par les saignements de nez. Ils sont spécifiques pour apaiser les inflammations, pour guérir les ulcères malins & chancreux, pour servir de préservatif contre les venins. Ce sont des remèdes, non seulement astringents & incrassants, mais encore rafraîchissants, fortifiants, atténuatifs, incisifs, qui

Description de l'empire de la Chine

dissolvent les humeurs crasses & glutineuses, afin qu'elles se dissipent par elles-mêmes, ou qu'elles se jettent au-dehors.

Enfin on les emploie utilement pour l'hydropisie, la phtisie, l'épilepsie, les catarrhes, les maux de cœur, les fluxions sur les yeux & les oreilles, &c.

On les prend, ou en poudre, ou en bolus, ou en décoction. Comme dans les recettes que donnent les Chinois, ils font entrer avec les ou poey tse, plusieurs autres drogues dont les noms sont inconnus en Europe, je me contenterai d'en rapporter quelques-unes des plus simples.

Différentes recettes, où l'on emploie les ou poey tse

@

Pour les sueurs trop fréquentes

Soit que ces sueurs viennent le jour, ce qui est moins à craindre, soit qu'elles prennent durant la nuit, & qu'elles soient violentes, ce qui annonce des suites fâcheuses ; prenez des ou poey tse, & les ayant réduits en poudre, liez-les avec la salive en forme de pâte, appliquez cette pâte au creux du nombril, & qu'elle y demeure toute la nuit, les sueurs cesseront.

p.500 On assure pareillement que ce topique, appliqué de la même manière, arrête les cris importuns & continuels des petits enfants durant la nuit.

Pour les maux de cœur, & les douleurs de bas-ventre.

Réduisez les ou poey tse en une poudre très fine, la prise doit être du poids d'une drachme : mais auparavant mêlez cette poudre dans une cuillère de fer, que vous tiendrez sur le feu, jusqu'à ce qu'il s'en élève une fumée noire, alors versez doucement dans la cuillère une tasse de bon vin : avalez le tout, & à l'instant le mal finira.

Pour apaiser la soif importune, & la faim canine.

Prenez trois fois par jour une bonne cuillerée de poudre d'ou poey

Description de l'empire de la Chine

tse, que vous mêlerez dans de l'eau, afin de l'avaler plus aisément.

Pour le fréquent vomissement des petits enfants

Vous prendrez des ou poey tse, partie tels qu'ils sortent de la boutique, & partie que vous aurez fait chauffer. Vous y ajouterez plein le creux de la main de réglisse : vous enveloppez le tout dans du papier un peu mouillé ou humecté, que vous ferez rôtir sur des cendres chaudes ; après quoi vous le réduirez en poudre, & vous le ferez avaler avec de l'eau où le riz a bouilli avant sa parfaite cuisson. On regarde ce remède comme très efficace.

Pour le flux de ventre, causé par la chaleur

Si durant cette incommodité l'on ne rend que des eaux, la poudre des ou poey tse, liée avec du riz cuit, dont on forme des pilules de la grosseur d'un bon pois, est un très bon remède. Chaque prise sera de vingt pilules dans une décoction de feuilles de nénuphar.

Pour la dysenterie, ou le ténesme

Si cette maladie vient de chaleur, joignez à une once d'ou poey tse, cinq drachmes d'alun brûlé, jusqu'à ce qu'il se noircisse : ce mélange se réduira en une poudre très fine, & en y mêlant quelque liqueur, on en fera des pilules grosses comme des grains de poivre. Il en faut cinquante pour la prise, qu'on avalera dans de l'eau de la première & légère cuisson du riz.

Si le ténesme est rebelle à ce remède, prenez une once des ou poey tse à demi crus & à demi rôtis, dont vous ferez des pilules de la grosseur d'un grain de poivre. Trente composent la prise. Si les matières que vous rendez, sont teintes de sang, avalez cette prise avec de l'eau-de-vie. Si ce sont des glaires blanches, le véhicule sera de vin d'eau (on le nomme ainsi, parce qu'il est très faible). Si le malade ne rend que des eaux, le remède se prend avec de l'eau de riz.

Il y a une autre manière d'apprêter ce remède, lorsque le ténesme est glaireux, c'est de rissoler les ou poey tse avec un peu de vinaigre, &

Description de l'empire de la Chine

ayant réitéré cette opération jusqu'à sept fois, on les réduit en poudre qu'on boit avec de l'eau de riz. Si le malade, soit qu'il soit âgé, soit qu'il soit jeune, rend du sang après la sortie des matières fécales, il faudrait lui donner une drachme de la poudre de ou poey tse dans une potion d'armoïse.

Pour les hémorroïdes

On bassine l'endroit avec une lotion, où l'on a fait bouillir les ou poey tse : on peut aussi y faire des fumigations en brûlant cette drogue.

Dans la chute opiniâtre du fondement, jetez un morceau d'alun sur deux drachmes de ou poey tse en poudre : faites bouillir le tout dans une petite écuelle d'eau, ^{p.501} vous en laverez avec succès la partie malade.

Il y en a qui ayant fait bouillir dans de l'eau une demie livre de ou poey tse jusqu'à la réduire en pâte, versent le tout dans un vase, sur lequel on tient assis le malade, & tant que la mixtion est tiède, on remet doucement le boyau en sa place.

Pour les apostumes qui viennent aux oreilles

S'il y a tumeur & douleur, délayez de la poudre de Ou poey tse avec de l'eau froide, & appliquez sur l'oreille cette mixtion humide, qu'on retire, & qu'on renouvelle, lorsqu'elle devient sèche.

S'il sort du pus de l'oreille, il faut y souffler de la même poudre, pour dessécher l'humeur, & en tarir la source. Un autre moyen, est de rôtir un peu les ou poey tse, afin de les rendre plus secs, du poids d'une once ; d'y joindre des scorpions entiers également rôtis du poids de trois drachmes : le tout pulvérisé sert à des injections dans l'oreille qui est sujette à suppurer.

Pour le violent saignement de nez

Il faut souffler, ou insérer dans les narines, de la poudre de ou poey

Description de l'empire de la Chine

tse. L'effet en sera plus sûr, si en même temps on avale deux drachmes de cette poudre, avec une égale quantité de coton brûlé, le véhicule sera de l'eau de riz.

Pour la douleur des dents

Si la douleur est vive, & qu'il y ait tumeur, faites rôtir une once de ou poey tse : appliquez-en une demie drachme sur l'endroit où vous sentez de la douleur, vous jetterez à l'instant une bave ou salive gluante, & la douleur cessera, ou diminuera considérablement.

Pour les apostumes malignes, qui viennent au gosier

Il vient quelquefois au gosier une apostume comme chancreuse : la langue s'enfle, & il y a danger que le passage ne se ferme, ce qui cause de cuisantes douleurs. Alors prenez de la poudre de ou poey tse ; joignez-y des vers à soie, morts peu avant que de commencer leurs cocons, & qu'on aura conservés secs : pulvérisez-les ; mêlez-y de la poudre de réglisse, le tout parties égales : enfin prenez de la pulpe battue du fruit des ou moei tse (c'est à peu près ce que nous appelons *pruna acida*), formez-en des pilules : elles se roulent dans la bouche, s'y fondent, l'apostume s'ouvre, & l'on est guéri.

Pour les chancres qui viennent dans la bouche des enfants

Mêlez de l'alun à des ou poey tse calcinés, réduisez le tout en poudre, & mettez cette poudre sur l'endroit malade.

Pour toutes sortes de tumeurs malignes

Les ou poey tse rissolés, jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur violette, tirant sur le noir, & étant liés avec du miel, sont très salutaires.

Pour les dartres

Après avoir tiré des ou poey tse la matière fine qu'ils renferment, ce qui ne se fait que pour ce seul remède, on les rôtit avec de l'alun,

Description de l'empire de la Chine

parties égales, & après les avoir réduites en poudre, on en frotte les dartres. Si elles sont tout à fait sèches, on délaie les poudres avec de l'huile : l'huile de noix serait meilleure que l'huile de la Chine. Ensuite on applique cette mixtion sur le mal.

Pour les apostumes & les ulcères

p.502 Il faut réduire les ou poey tse en poudre, avec de la cire, & du marc qui se trouve au fond des vases où l'on met du vinaigre, & entourer l'ulcère de cet onguent.

Pour les plaies faites par le fer

Il y en a dont il n'est pas aisé d'arrêter le sang : la poudre des ou poey tse peut y être appliquée avec succès. Si la respiration était gênée, on ajoutera à une prise de cette poudre, du poids de deux drachmes, un peu plus ou moins de celle d'une drogue nommée long kou, c'est-à-dire, os de dragon.

Pour la toux violente, surtout des personnes âgées, & la phtisie accompagnée de toux, mais sans crachement de sang

Prenez des ou poey tse une ou plusieurs livres, comme vous le jugerez à propos ; brisez les morceaux, gros comme des fèves, & mettez-les dans un mortier. D'une autre part, faites cuire du riz appelé no mi : c'est une espèce de riz, dont le grain est long, très blanc, luisant, & gluant. Il y en a, dit-on, de semblable en Italie. Faites cuire ce riz en forme de bouillie, presque aussi claire que du bouillon. Quand elle est chaude, versez-la doucement sur les ou poey tse, de telle sorte qu'elle les surmonte de la hauteur d'un pouce ; ensuite, placez le mortier à l'écart sans y toucher. Après dix ou douze jours, examinez s'il paraît sur la surface de la liqueur une pellicule jaunâtre qui la couvre entièrement, & si les ou poey tse en sont bien pénétrés & amollis, sans quoi vous attendrez encore quelques jours. Quand vous les trouverez au point de perfection, broyez-les jusqu'à les réduire en une espèce de purée, & exposez cette mixtion au soleil. Quand la surface sera de

Description de l'empire de la Chine

nouveau couverte d'une pellicule, broyez encore le tout, & remettez-le au soleil. Cette opération se réitère jusqu'à ce que la matière prenne de la consistance, & soit sur le point de sécher. Alors formez-en des pilules, chacune du poids d'un denier. Lorsque ces pilules auront été bien séchées au soleil, renfermez-les, & conservez-les avec soin.

Lorsque vous serez tourmenté de la toux sèche, prenez, avant que de vous coucher, une de ces pilules que vous laisserez fondre dans la bouche. Vous éprouverez que son goût aigre-doux a une vertu singulière, pour attirer une humeur propre à dissoudre les phlegmes, à arrêter la toux, & à tempérer la chaleur interne dans son principe : la respiration deviendra libre, & les poumons reprendront une meilleure situation.

Ce remède est principalement utile aux personnes âgées. Il ne convient pas de le donner à ceux qui auraient une toux, laquelle proviendrait d'un grand épuisement de forces, & de causes froides internes & habituelles. Si néanmoins la toux venait de ce que par hasard on aurait été surpris d'un vent froid, ce remède serait encore d'usage. Il convient principalement à la toux sèche, qui est produite par la pituite, laquelle dénote un feu interne immodéré.

*

Tablettes médicinales ou dominant les ou poey tse

p.503 Ces tablettes sont d'un grand usage à la Chine, & l'on en fait beaucoup de cas. Un certain temps de l'année, l'empereur en fait présent aux Grands de sa cour ; & quelquefois même aux Européens de Peking, quand il veut leur donner des marques de distinction. On en vend chez les droguistes, mais comme le degré de leur bonté dépend des grands soins & de l'attention qu'on y apporte, celles qui se font dans le palais par ordre de l'empereur, sont préférées à toutes les autres.

Ces tablettes se nomment *clous précieux de couleur violette*. Elles sont regardées, comme on regarde en Europe les confectons

Description de l'empire de la Chine

d'Hyacinthe & d'Alkermes. Les médecins chinois assurent qu'elles sont d'un usage salubre à une infinité de maux, tant internes qu'externes, & qu'on devrait s'en fournir dans toutes les maisons, & surtout quand on entreprend un long voyage.

La composition de ces tablettes consiste :

1° En deux onces de ou poey tse : 2° En deux onces de chan tse cou, dont on a ôté la peau, en les grillant. 3° En une once de tsien kin tse gin, après qu'on a ôté à ce petit grain, ou à son amande, ce qu'il y a d'huileux. 4° En une once & demie de hung ya ta kié ; on ôte aussi à cette écorce ce qu'elle a de superflu à l'extérieur. 5° En trois drachmes de musc.

Il faudrait avoir des montres de toutes ces drogues, afin de pouvoir les faire connaître. Tout ce que j'en puis dire, c'est que le chan tse cou & le tsien kin tse gin sont deux drogues laxatives, mais dont la force est tempérée par le ou poey tse, qui y domine. Le hung ya ta kié est l'écorce d'une plante ou roseau, qui a la vertu de dissiper les méchantes humeurs.

Après avoir réduit séparément toutes ces drogues en une poudre très fine, on les mêle ensuite, & on les réduit en pastilles ou trochisques, avec de l'eau où l'on a fait bouillir pendant quelque temps du sou mi, ou mil, jusqu'à en faire une purée très claire.

Le point essentiel est de ne point épargner sa peine, & de battre très longtemps cette espèce de pâte, qui est d'abord très déliée, après quoi on en forme des trochisques de la forme qu'on veut, mais communément on les fait de la figure d'un long & gros clou sans tête. Chaque tablette doit être du poids d'une drachme. On les fait bien sécher à l'ombre, afin qu'elles soient plus de garde.

En général, ces trochisques sont propres à réjouir le cœur, & à rétablir le tempérament, lorsqu'on y sent quelque dérangement. Il ne faut que mordre de la pastille, la mâcher, & en avaler un bon morceau.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier de ses différents usages, ces trochisques, à ce qu'assurent les médecins chinois, sont

Description de l'empire de la Chine

très bons contre le venin, contre l'air contagieux, & lorsque par accident on a mangé ou bu quelque chose de vénéneux, ou de malfaisant ; alors broyez entièrement un de ces clous dans de l'eau fraîche, & avalez-le en une prise, infailliblement, ou il suivra un vomissement qui n'aura rien de fâcheux ni de violent, ou vous ferez quelques selles légères, & vous vous trouverez guéri.

Quand il survient des apostumes ou des clous vénéneux, dès qu'ils p.504 paraissent, appliquez dessus une pastille broyée, & dissoute dans du vin. Dans les maux de cœur on use de la même pastille dans du vin. Si l'on est attaqué d'apoplexie, il faut pareillement prendre une de ces pastilles dans du vin chaud.

Dans les fièvres ardentes & malignes, dans les enflures & inflammations de gosier, avalez la pastille dans de l'eau, où vous aurez fait bouillir du po ho, c'est à-dire, du pouliot. C'est aussi dans la décoction du pouliot qu'on prend le même trochisque, lorsqu'on a des diarrhées, des vomissements, & qu'on est attaqué de la dysenterie.

Si par désespoir un homme s'est étranglé, ce qui arrive assez souvent à la Chine, ou si par malheur il s'est noyé, pourvu qu'on lui sente un peu de chaleur à la région du cœur, on le sauvera en lui faisant avaler une pastille dans de l'eau froide. Il faut user du même trochisque, dissous dans de l'eau froide, lorsque la phtisie est formée.

Pour les fièvres intermittentes, en prévenant un peu l'accès, buvez une pastille dans du vin, ou bien dans quelque autre liqueur où vous ayez fait bouillir des bouts de branches d'un pêcher.

Pour l'hydropisie, servez-vous de ce trochisque, dans de l'eau où l'on aura fondu du sucre tiré de l'orge germé.

Description de l'empire de la Chine

de l' OU KIEOU MOU

ou arbre qui porte le suif

@

On le nomme encore Ya kieou, dit Chi tchin, parce que les corneilles aiment fort ce fruit : c'est ce qui a fait entrer dans son nom le caractère ya, qui signifie corneille. L'autre caractère kieou, qui entre aussi dans la composition de son nom, signifie mortier propre à broyer le riz, pour en séparer l'écorce, parce que quand l'arbre est vieux, sa racine se noircit, se carie par-dessous, & se creuse en forme de mortier.

Cong dit : Cet arbre naît dans les plaines qui sont situées au pied des montagnes du côté du midi, & dont le terroir est humide : il est fort haut, ses feuilles ressemblent à celles de l'abricotier : il se couvre de petites fleurs d'un jaune pâle & blanchâtre durant la cinquième lune. Le fruit tire sur le noir.

Tson ki dit : Ses feuilles sont propres à teindre en noir ; on tire de l'huile de son fruit, qu'on emploie dans les lampes ; La lumière en est extrêmement claire.

Tsong ché dit : Ses feuilles ressemblent à celles d'un petit abricotier ; mais elles sont un peu moins épaisses, & leur vert est moins foncé. Son fruit est mûr dans le huitième ou neuvième mois : il est vert au commencement, & dans la suite il tire sur le noir : il est partagé en trois grains.

On trouve une quantité prodigieuse de ces arbres dans les provinces méridionales, on les plante dans les pays plats & humides. On en plante beaucoup dans la province de Kiang si. Les habitants en cueillent le fruit, & après l'avoir fait cuire, ils en tirent une huile, dont ils font des chandelles.

Qualités & effets de la racine d'ou kieou mou

p.505 Elle est amère & rafraîchissante de sa nature, sans aucune qualité nuisible : il faut la rôtir à un feu lent, jusqu'à ce qu'elle soit

Description de l'empire de la Chine

sèche, & un peu roussie. La peau blanche, ou l'aubier de sa racine est propre à guérir le flux excessif de l'urine, de même que les callosités, ou des squirres mobiles, qui se forment dans les intestins.

Chi tchin dit : le propre de la racine d'ou kieou, est de précipiter & d'élever en même temps : elle est également diaphorétique & diurétique. Un villageois, qui d'ailleurs avait de la force & de la vigueur, se trouva fort enflé : il fit fouir la terre, & en ayant tiré une de ces racines, il la broya jusqu'à ce qu'elle fut réduite en pâte : il la fit cuire ensuite dans de l'eau, & ayant pris une porcelaine de ce bouillon, qui lui procura plusieurs selles, il fut guéri.

On se sert utilement de la même racine pour se guérir de plusieurs maux.

1° Pour la rétention d'urine, faites bouillir de cette racine dans l'eau, & prenez-en le bouillon.

2° Pour la constipation, prenez environ un pouce en carré d'un morceau de cette racine, que vous ferez fendre, & ensuite cuire dans de l'eau, dont vous boirez la moitié d'une petite tasse.

3° Pour la rétention d'urine & la constipation, jointes ensemble. C'est un mal qui enlève son homme en deux ou trois jours. Prenez de la peau blanche d'une des racines de l'ou kieou qui regardent le Sud-Est, faites la sécher, pulvérisiez-la ensuite, & prenez deux drachmes de cette poudre dans de l'eau chaude. Il faut auparavant faire un bouillon avec deux onces de man siao (espèce de salpêtre), & y mêler cette poudre ; c'est un puissant vomitif.

4° Pour les enflures flatueuses, causées par des vapeurs humides. Quand l'urine est brûlante, & fort difficilement, prenez de l'écorce d'ou kieou, & du bois d'arequier, environ deux onces, que vous pulvériserez : prenez-en deux drachmes à chaque fois dans de l'eau où on a lavé le riz.

5° Pour les galles que les enfants apportent du ventre de leur mère, ou qui leur viennent incontinent après leur naissance. Quand ils en ont la tête pleine, prenez de la racine d'un ou kieou, qui soit planté sur le

Description de l'empire de la Chine

bord de l'eau, broyez-la, & mêlez-la ensuite avec du soufre mâle ; puis unifiez le tout avec de l'huile crue, & frottez-en le mal.

De l'huile d'ou kieou. Ses qualités & ses effets

Elle est douce, froide, & n'a point de qualité nuisible. Quand on s'en frotte la tête, elle fait changer de couleur aux cheveux blancs, & les rend noirs. Si l'on en prend une mesure, elle fait uriner, & guérit les hydrocèles. On s'en sert utilement pour frotter toutes sortes d'enflures & de tumeurs qui renferment de la matière. On peut se servir aussi du bouillon, fait avec des fruits grillés du même arbre.

Pour la galle, dont la peau est mince & aisée à crever, prenez deux onces de cette huile, & deux drachmes d'argent vif, avec cinq drachmes de camphre : broyez le tout ensemble, & faites-y entrer de la salive, jusqu'à ce qu'il ne s'y élève plus de bubes : lavez & nettoyez bien les galles avec de l'eau chaude, & appliquez-leur cet onguent.

Pour les fronces des petits enfants, où il y a des vers, faites un habit de vieux taffetas, & ayant fait fondre de cette huile, frottez-en l'habit, & revêtez-en l'enfant. Le lendemain les vers seront sortis, & paraîtront au-dessus de l'huile.

Remède chinois, pour la dysenterie

Ce remède fut communiqué au père Parrenin par un mandarin du premier ordre, à condition qu'il ne le publierait pas à la Chine, parce qu'il voulait le laisser à ses enfants. C'est assez l'ordinaire que les Chinois, même les grands seigneurs, qui ont des recettes particulières, les regardent comme des secrets de famille, dont ils ne font part qu'à leurs fils. La mort qui surprit ce mandarin, ne lui laissa pas le temps de communiquer ce secret à sa famille.

Lorsqu'il m'en donna la recette, dit le père Parrenin, je n'y eus pas d'abord beaucoup de confiance, parce que la préparation m'en parut longue & embarrassée de conditions, qui ne semblaient propres qu'à rendre le secret plus mystérieux & plus difficile. Cependant j'en voulus faire l'expérience, & j'en donnai la recette au frère Rhodes, médecin &

Description de l'empire de la Chine

apoticaire, & après sa mort au frère Rousset, qui lui a succédé : l'un & l'autre m'ont assuré, que de cent malades, ils en guérissaient plus de quatre-vingt ; qu'il n'est pas violent comme l'hypecacuana, qui cause des tranchées douloureuses ; que ce remède n'en cause aucune, & ne purge pas comme l'autre, qu'il est aisé à prendre, & qu'on le donne en petite dose.

J'en ai souvent donné moi-même à des riches & à des pauvres, continue le père Parrenin, & presque tous ont été guéris. Deux de nos missionnaires, après avoir tenté inutilement plusieurs remèdes chinois & européens, furent guéris par celui-ci. Voici de quelles ^{p.507} drogues il est composé, & quelle en est la préparation.

La première drogue se nomme mao chan tsang tcheou. Elle est composée, comme on voit, de quatre caractères : les deux premiers, mao chan, signifient le lieu d'où on l'a tirée : c'est une montagne dans la province de Kiang si. Cette drogue doit être trempée un jour & une nuit dans l'eau tiède, où l'on a lavé le riz pour le faire cuire. On y ajoute une poignée de terre jaune, un peu grasse. Le tout ayant été bien mêlé & trempé pendant vingt-quatre heures, on retire la drogue, qu'on fait sécher à l'ombre ; quand elle est sèche, on en fait tomber la terre qui s'y était attachée, en la secouant ou la frottant entre les mains.

Les autres drogues qui suivent, n'ont pas besoin de préparation : il est difficile de faire connaître des racines sèches & étrangères, dont on ne voit ni la tige, ni les feuilles, ni les fleurs, ni le fruit. Je n'ai pu les avoir, parce qu'aucune de ces racines ne se trouve dans les provinces voisines de Peking. Ainsi je ne puis dire certainement, quel nom européen il faudrait leur donner : je ne proposerai que mes conjectures.

La seconde drogue, me paraît une espèce de sureau ou d'yeble.

La troisième, est une racine longue, odoriférante, quand elle est récente, & qu'on tire de la province de Se tchuen. Je ne sais à quoi la comparer. Les Chinois disent, qu'elle dissipe les humeurs, & les évacue par la transpiration.

Description de l'empire de la Chine

La quatrième, qui est la rhubarbe, est assez connue.

La cinquième, nommée tsao ou, est une espèce d'aconit.

Les Chinois n'ignorent pas que cette plante est vénéneuse, mais le mélange des autres drogues en émousse le venin, & la rend salubre. Ils s'en servent assez souvent dans la composition des remèdes, mais en si petite quantité, qu'elle ne peut nuire ; & dans la recette dont il est ici question, il y en entre si peu pour une prise, qu'il n'y a rien à craindre de son venin, qui trouve un bon correctif dans ce mélange.

Enfin on y fait entrer cinquante noyaux d'abricots, dont il faut ôter la partie dure, la pellicule, & la petite pointe, ou le germe, en un mot, les monder & les piler dans un mortier de pierre, en exprimer l'huile, qu'on rejette, pour ne se servir que du marc, qui se mêle avec les autres drogues, qu'il faut piler toutes ensemble, & les réduire en une fine poussière, on en fait des pilules si l'on veut, ou bien l'on conserve cette poussière dans un vase bien fermé.

La prise pour les adultes est depuis vingt à vingt-quatre grains : on en donne jusqu'à trente ou trente-six grains aux plus robustes : elle ne doit être que de dix grains pour les enfants. A l'égard du véhicule, les Chinois disent qu'il faut avoir égard à la couleur des matières : si elles sont rouges, mêlées de sang, le remède doit se prendre dans du bouillon de teng tsao ; si elles sont blanches, dans de la décoction de gingembre ; si elles sont de couleur naturelle, dans de l'eau de riz. Si le malade est dégoûté, & a de la répugnance à manger, il faut lui faire avaler ce remède dans du bouillon, fait d'un os de jambon qui ne soit pas rance. Il n'importe à quelle heure du jour on prenne ce remède. Je crois que ces sortes de véhicules ne servent de rien, ou de bien peu de chose. Je ne l'ai jamais ordonné que dans de l'eau de riz, & il a eu presque toujours son effet dès la première prise.

*

Il serait inutile de rapporter un plus grand nombre de ces sortes de recettes : l'Herbier chinois, dont j'ai donné un petit extrait, fournirait lui seul de quoi en remplir plusieurs volumes ; mais de quel usage

Description de l'empire de la Chine

pourraient-elles être ^{p.508} en Europe, où les noms des racines & des simples, dont les médecins chinois composent leurs remèdes, sont tout à fait inconnus ?

Mon dessein n'étant d'ailleurs, que de faire connaître, de quelle manière les Chinois traitent la médecine, à laquelle il paraît qu'ils se sont appliqués dès la naissance de leur empire, j'ai cru devoir me borner à un certain nombre de remèdes, dans la composition desquels ils font entrer leurs racines, leurs plantes, leurs simples, leurs arbres, leurs animaux, & même leurs insectes, & d'en rapporter quelques-uns de chaque sorte.

Comme ce sont les Chinois eux-mêmes qui nous en instruisent, on sera plus en état de juger de la capacité de leurs médecins.

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'avec leurs remèdes, ils ne sont pas moins habiles à guérir leurs malades, que les médecins d'Europe : mais ce qu'ils ont certainement de singulier, c'est l'art de connaître les diverses maladies par le simple tact du pouls : ils ne peuvent sans doute avoir acquis cette connaissance, qui est très importante pour une application sûre des remèdes, que par une longue expérience, & par un exercice encore plus long de patience, auquel le phlegme chinois a moins de peine à s'assujettir que la vivacité européenne.

Je finis cet article de la médecine chinoise, par l'extrait d'un ouvrage qu'a traduit le père Dentrecolles, dont l'auteur ne paraît pas trop favorable aux médecins de sa nation. Après avoir longtemps étudié les meilleurs livres de médecine, pour se procurer le soulagement qu'il cherchait, il prétend avoir trouvé le secret de se passer du secours des médecins & de leurs remèdes. Ce secret consiste dans un régime qu'il s'est fait à lui-même, par le moyen duquel il assure qu'il s'est guéri de deux ou trois maladies mortelles, & qu'il est parvenu à une longue vieillesse exempte de toute infirmité. Il propose à ses concitoyens un régime qui lui a été si salutaire, en les exhortant de le pratiquer, & d'apprendre par là à être à eux-mêmes leur propre médecin.

Par l'extrait que je donne de cet ouvrage, on connaîtra de plus en

Description de l'empire de la Chine

plus le goût des Chinois, & leur manière de penser dans les matières qu'ils traitent. Il parut la trente-sixième année du règne du feu empereur Cang hi. L'auteur l'intitula, *Tchang seng*. C'est sous ce nom que les docteurs d'une fausse secte de la Chine, se vantent d'enseigner le secret de se rendre immortel. On a vu plusieurs empereurs, qui ont été assez dupes pour se laisser infatuer d'une idée si chimérique.

Ce même titre pourrait donner d'abord une mauvaise opinion du dessein de notre auteur : mais dès le commencement de son ouvrage, il a soin d'écarter un soupçon si injurieux à un lettré chinois.

Il déclare donc, que dans la nécessité inévitable où l'on est, de mourir un jour, il n'a songé qu'à fournir des moyens aisés de ne pas hâter le moment de sa mort par indiscretion ou par négligence, ou du moins, de ne pas se réduire par sa faute, à traîner une vie languissante, & traversée par tant de maladies, qu'elle pourrait passer pour une mort continuelle.

Ainsi *Tchang seng*, dans son sens légitime & naturel, ne signifie ici autre chose, que l'art de se procurer une vie saine & longue.

Il ne faut pas croire néanmoins qu'il se soit étudié à recueillir dans son ouvrage, tout ce que la médecine chinoise a de plus profond & de plus recherché. Il avoue qu'il a beaucoup lu ; mais il ne prétend pas faire parade de ses lectures, ni donner idée de son érudition.

Il propose uniquement les moyens que la lecture, ses réflexions, & sa propre expérience lui ont appris, pour rétablir sa santé, qui était fort altérée, & pour parvenir, comme il a fait, à une vieillesse robuste & exempte de toute infirmité.

p.509 Son zèle pour la conservation de ses concitoyens, l'engage à leur faire part d'un régime qu'il a si utilement observé, & qui est à la portée de tout le monde : il prétend qu'en le suivant, sans avoir recours à tant de médicaments qui révoltent la nature, & qui souvent altèrent le tempérament, chacun peut aisément devenir son médecin soi-même.

On aime à s'instruire sur une matière si intéressante, rien n'est plus naturel à l'homme que l'amour de la vie ; & le soin modéré de se la

Description de l'empire de la Chine

conserver, ne peut être que louable. Il ne nous est pas plus permis de nous exposer témérairement au danger de la perdre, qu'à un soldat de quitter le poste où il a été placé. Il n'y a que quand il s'agit de procurer la gloire de Dieu, ou le bien de l'État, qu'il est glorieux de la sacrifier ; & ce sacrifice passe pour héroïque, parce qu'il coûte infiniment à la nature.

L'auteur même de la nature a fortement imprimé cette inclination dans son ouvrage : car ce n'est pas uniquement par le secours trop lent des réflexions & du raisonnement, mais bien plus par un sentiment vif & prompt de douleur ou de plaisir, qu'il a voulu que nous pussions discerner ce qui est convenable ou contraire à la constitution de nos corps ; & c'est par un arrangement digne de sa sagesse infinie, que les nerfs les plus fins des trois sens, savoir, de l'odorat, du goût, & de la vue, partent d'un même endroit du cerveau, & concourent ensemble à former le sentiment exquis, qui produit un discernement si salutaire.

Au reste, on sera sans doute surpris de ce que notre médecin chinois, tout infidèle qu'il est, compte encore moins sur la vertu des remèdes, & sur l'attention à observer le régime qu'il prescrit, que sur le secours du Ciel. Il veut qu'on se l'attire par la pratique de la vertu, & par le soin continuel de régler les mouvements & les affections de son cœur. Ce sont, comme on le verra, les premières instructions qu'il donne à ceux qui veulent conserver leur santé, & prolonger le cours de leurs années.

TCHANG SENG

L'art de se procurer une vie saine et longue

@

Quoique le Tien ait compté nos jours, & qu'il en soit le maître, on peut pourtant dire en un bon sens, qu'il les a laissés en notre disposition : car le souverain Tien ne fait point de distinction des personnes : il n'y a que la vertu qui le touche, & celui qui la pratique, a au-dedans de soi-même un témoignage certain de son amitié.

Il faut donc que ceux qui cherchent à prolonger leur vie, s'étudient d'abord à se rendre vertueux. Le soin réglé du corps, soutenu de l'exercice continuel de la vertu, rendra le tempérament fort & robuste, d'où il résultera une vie longue & heureuse. Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qui m'est arrivé à moi-même.

L'aveugle tendresse d'une mère qui n'osait me contredire dans mon enfance, & qui accordait tout à mes appétits, ruina entièrement ma complexion, & m'accabla d'infirmités. Mon père, qui avait déjà perdu mes deux aînés, & qui dans un âge avancé n'avait plus que moi d'enfant, était inconsolable. Il avait ^{p.510} eu recours aux plus habiles médecins ; mais leurs remèdes n'avaient fait qu'aigrir mon mal.

Comme on désespérait de ma guérison, mon père se dit à lui-même : il ne me reste plus qu'un moyen de conserver mon fils, c'est de faire des œuvres charitables qui touchent le cœur du Tien. Dès lors il se mit à rétablir des ponts, à réparer les chemins, à faire distribuer des habits aux pauvres, & du thé aux passants, à envoyer des vivres aux prisonniers ; de sorte qu'en une année il fit de grandes dépenses en de semblables aumônes.

Ce ne fut pas inutilement : on s'aperçut que, sans user d'aucun remède, je reprenais peu à peu un air de santé : l'appétit & les forces me revinrent, & mon père me trouva en état de vaquer à l'étude. Il me donna un maître habile, & d'un caractère plein de douceur, pour

Description de l'empire de la Chine

ménager ma délicatesse. L'application à la lecture me causa à la longue une rechute très dangereuse, dont j'eus beaucoup de peine à me tirer.

Alors mon père me fit une bibliothèque choisie de plus de cent volumes de médecine, & m'ordonna de me borner à l'étude de cette science : elle vous servira, me dit-il, & vous rendra utile aux autres. Je lus ces longs traités ; mais loin d'y apprendre à rétablir mes forces, je sentais qu'elles diminuaient de jour en jour.

Ainsi je renonçai à la médecine ; je songeai sincèrement à pratiquer la vertu ; je consultai des gens habiles ; je feuilletai même certains livres propres à mon dessein ; & joignant mes réflexions à ce que j'avais appris, je me suis fait un régime de vie, qui m'a parfaitement réussi : car au lieu qu'auparavant j'étais d'une faiblesse & d'une maigreur extrêmes ; en peu d'années je repris de l'embonpoint, & à mon âge j'ai le teint frais, le corps robuste & exempt de toute incommodité, & je me vois le chef d'une nombreuse famille, qui jouit d'une santé parfaite.

Au reste, parmi cette foule de maximes qui m'ont été communiquées de vive voix, ou que j'ai trouvées dans les livres, j'en ai rejeté qui n'étaient pas assez bien fondées : j'en ai éclairci d'autres qui étaient peu intelligibles, & de tout cela je me suis formé un plan de vie, qui m'a établi dans l'heureux état où je me trouve.

Quelques bornées que soient mes connaissances, je crois qu'on me saura gré de les avoir rendues publiques, parce qu'elles peuvent servir à se préserver des infirmités si ordinaires dans la vie, & à se procurer, comme j'ai fait, une agréable vieillesse, sans que l'ouïe, la vue, ni les autres sens se soient affaiblis par le grand âge.

Ces maximes peuvent se réduire à quatre articles, qui consistent à régler, 1° Le cœur & ses affections. 2° L'usage des aliments. 3° Les actions de la journée. 4° Le repos de la nuit.

Description de l'empire de la Chine

ARTICLE PREMIER

Régler son cœur & ses affections

@

Le cœur est dans l'homme ce que les racines sont à l'arbre, & la source au ruisseau. Il préside à tout, & dès qu'on a su le régler, les facultés de l'âme & les cinq sens sont pareillement dans l'ordre : c'est pourquoi notre premier soin doit être de veiller sur les désirs & sur les affections de notre cœur : & pour y réussir,

I

Ne vous occupez que de pensées qui vous portent à la vertu. Les principaux devoirs de la société se rapportent à la fidélité qu'on doit au prince, à l'obéissance envers les parents, à la modération & à l'équité ; C'est sur la pratique de ces vertus, que chacun, lorsqu'il est de retour chez soi à la fin du jour, doit s'examiner sérieusement.

Mais ne vous bornez pas à la seule ^{p.511} étude de votre propre perfection ; efforcez-vous encore de rendre votre vertu bienfaisante, & utile. C'est pourquoi, vous vient-il une pensée ? Allez-vous prononcer une parole ? Méditez-vous quelque projet ? Réfléchissez-y auparavant, & demandez-vous à vous-même : ce que je pense, ce que je veux dire ou faire, est-il utile ou nuisible aux autres ? S'il est utile, parlez, ou agissez, sans que les difficultés vous rebutent. S'il est nuisible, ne vous permettez jamais ni ces vues, ni ces entretiens, ni ces entreprises. Je dis plus : pour éviter même jusqu'aux fautes de surprise, veillez à tout moment sur votre cœur, rentrez souvent en vous-même ; ne vous pardonnez aucune faute. Ce n'est qu'en faisant des efforts, surtout dans les commencements, qu'on avance dans la vertu.

Un homme qui a cette attention & cette vigilance sur lui-même, dût-il, selon le cours des choses humaines, être exposé à diverses infortunes, éprouvera les effets d'une protection secrète, qui par des voies inconnues le préservera de tout malheur.

Description de l'empire de la Chine

II

Conservez la paix dans votre cœur. Quand un homme n'a le cœur rempli que de vues agréables, & propres à entretenir l'union dans la société civile, ses sentiments éclatent au-dehors sur son visage ; la joie & la sérénité intérieure qui l'accompagnent, brillent dans tout son extérieur, & il n'y a personne qui ne s'aperçoive des vraies & solides douceurs qu'il goûte au fond de l'âme.

C'est ce que les anciens ont voulu nous faire entendre par ces termes figurés : un ciel serein, un beau soleil, un doux zéphir, des nuages charmants, inspirent l'allégresse aux hommes, & même aux oiseaux. Au contraire, un temps sombre, un vent furieux, une grosse pluie, un violent tonnerre, & de continuels éclairs, effraient jusqu'aux oiseaux, qui vont se cacher dans le bois le plus épais.

Je viens donc à dire, que le sage doit toujours paraître avec un visage qui respire la paix & la tranquillité dont il jouit au-dedans de lui-même.

Vérité constante : Les passions violentes, telles que sont la haine, la colère, la tristesse, déchirent le cœur de celui qui en est possédé. Cependant il n'est pas aisé de vivre dans le commerce du monde, sans avoir de temps en temps des sujets de contradiction & de chagrin.

Ce qu'il faut faire, c'est de prendre de sages mesures, pour se mettre en garde contre ces ennemis de notre repos. Suis-je menacé d'une affaire affligeante ? Je vais tranquillement au-devant de l'orage, & je tâche de le conjurer. Y suis-je engagé malgré moi ? Je travaille à le surmonter, sans rien perdre de ma liberté d'esprit ordinaire.

Ai-je mal pris mon parti ? Je ne m'opiniâtre point à justifier mes démarches. Si pour me tirer d'un mauvais pas, on me donne des conseils injustes ? Loin de les suivre, je ne daigne pas les écouter. Si dans une affaire il arrive un contre-temps que je n'aie pu prévenir ? Je fais en sorte de m'y ajuster. Est-il passé ? Je n'y pense plus. Lorsqu'ayant agi selon ses lumières, on sait s'abandonner pour le reste aux ordres du Ciel, rien n'est capable de troubler la joie du cœur.

Description de l'empire de la Chine

Au contraire, si dans le mauvais succès d'une affaire témérairement entreprise, on s'aheurte à la faire réussir ; si on roule dans sa tête mille projets inutiles, si on se livre aux mouvements impétueux de la colère, il s'allume dans les viscères un feu qui les consume, les poumons en sont comme brûlés ; le sang & les humeurs s'altèrent & fermentent contre nature ; les phlegmes viciés inondent les parties internes ; l'habitude du corps ainsi dérangée, il sèche à vue d'œil.

Quand même ces fameux médecins Lou & Lien reviendraient au monde, ils ne pourraient, ni avec toute leur science, ni avec le secours des végétaux & des minéraux, réparer l'humide radical déjà ^{p.512} ruiné. C'est ce qui a fait dire, que si les excès de la débauche font de grands ravages dans un corps, les chagrins & les peines d'esprit en font encore davantage.

Je remarque en particulier trois grands maux, que causent dans le corps le chagrin & la colère.

1° Le foie en est blessé, & par là les principes actifs du sang, source des esprits vitaux, ne se dégagent point, & restent confondus ensemble. D'ailleurs le foie qui souffre, fait souffrir la pleure, ne fût-ce que par consentement ; ce qui dégénère en un gonflement & en une enflure universelle.

2° Les poumons sont endommagés : d'où il arrive que le sang & l'air inspiré, faisant effort pour passer, malgré les obstacles qu'ils trouvent, il se fait une irritation, dont il résulte un crachement de sang, qui aboutit enfin à la phtisie formée.

3° L'estomac est gâté, & par conséquent la limphe de ses glandes, ou le levain propre à faire la coction des aliments, s'épaissit, & n'ayant plus sa fluidité naturelle, il perd sa vertu, ce qui ôte l'appétit, & réduit enfin à l'impossibilité de prendre aucune nourriture : l'œsophage est attaqué d'une espèce de paralysie, qui l'empêche de saisir & de pousser les aliments vers l'orifice du ventricule, lequel se révolte & se soulève à leurs moindres approches.

Tels sont les funestes effets des passions violentes, dont un cœur

Description de l'empire de la Chine

est habituellement possédé. Quel secours peut-il espérer, & de qui peut-il se plaindre que de lui-même ?

III

Réfléchissez souvent sur le bonheur de votre état. On est heureux, quand on sait connaître son bonheur. Cependant, combien en voit-on, qui n'ont pas le cœur content au milieu même des plus malheureux, parce qu'ils veulent l'être : l'empire est en paix ; l'année est abondante. Voilà un grand bonheur que le Tien nous a libéralement départi. Si je mène chez moi une vie douce & tranquille, qu'ai-je à souhaiter davantage ?

Pour mieux sentir mon bonheur, je pense souvent que je vis à mon aise dans ma maison, tandis que tant de voyageurs ont à souffrir les incommodités du vent, de la poussière, de la pluie ; ou naviguent sur des rivières & sur des lacs au fort d'un orage, qui élève des montagnes d'eau, prêtes à les engloutir à chaque instant ; tandis que tant de malades, attachés à un lit, ressentent les plus cuisantes douleurs, sans trouver dans les remèdes aucun soulagement à leurs maux ; tandis que tant d'infortunés soutiennent d'injustes procès, ou languissent dans une prison, où ils éprouvent l'abandon, la faim, la soif, le froid, & tant d'autres misères inséparables de leur captivité ; tandis que tant de familles sont dans le deuil par la mort de leurs proches, ou dans la désolation, par un incendie, ou par quelque autre évènement semblable, & que tant d'autres cherchent à finir leurs peines, en terminant leur malheureuse vie par une mort violente.

Quand je me compare à ces infortunés, & que je me vois exempt des maux dont ils sont environnés, puis-je n'être pas content de mon sort ?

Celui qui n'a point essuyé de traverses, ne conçoit guère quel est le prix d'une vie paisible & tranquille. Celles que j'ai éprouvées, me sont maintenant d'un grand secours : car outre les deux grandes maladies dont j'ai parlé, & qui m'ont conduit par bien des douleurs aux portes de la mort, je me suis vu prêt à faire naufrage, & ce n'est qu'avec

Description de l'empire de la Chine

beaucoup de peine que j'échappai à ce danger. Quand il m'arrive quelque contretemps, je me tranquillise, en me disant à moi-même : y a-t-il rien là qui puisse se comparer à l'une des trois épreuves par où j'ai passé ?

Qu'on ait recours au même remède dans les afflictions, & l'on apprendra par ^{p.513} sa propre expérience, qu'il ne tient qu'à nous, avec un peu de réflexion, de profiter de la portion du bonheur que le Tien nous distribue. Au contraire, celui qui ne sait pas borner ses désirs, eût-il acquis les richesses & la gloire d'un empereur, il croira toujours qu'il lui manque quelque chose.

Songez que nos forces sont bornées, & donnons des bornes à notre cupidité, prenons les choses comme elles viennent, & donnons-nous bien de garde de nous livrer jour & nuit à des soins & à des inquiétudes, qui déroberaient les plus précieux moments de la vie.

Le célèbre Yen mon compatriote, avait une belle maxime : Si votre fortune, disait-il, devient meilleure, pensez moins à ce que vous n'avez pas, qu'à ce que vous avez ; autrement vous désirerez toujours, & vous ne verrez jamais vos désirs satisfaits. Si vous venez à déchoir de votre première condition, dites-vous à vous-même : ce qui me reste me suffit : on peut me ravir mes biens, mais on ne me ravira jamais la tranquillité de mon cœur, qui est le plus grand de tous les biens.

Avec de pareils sentiments, malgré la décadence de votre fortune, vous êtes plus riche que vous ne pensez. C'est ce que signifie cette ancienne parabole : Je vois marcher devant moi un cavalier bien monté, pendant que je suis sur un âne. Ah ! me dis-je à moi-même, que mon sort est différent du sien ! Mais en tournant la tête, j'aperçois un villageois de bonne mine, qui pousse une lourde brouette : O ! dis-je alors, si je n'égale pas celui qui me devance, au moins je l'emporte de beaucoup sur celui qui me suit.

J'ai trouvé que cette parabole pouvait me réjouir en certains moments ; je l'ai transcrite sur un cartouche, & je l'ai exposé dans mon étude, afin de m'en rappeler le souvenir.

Description de l'empire de la Chine

IV

Lorsque vous jouissez d'une bonne santé, connaissez-en le prix, & étudiez-vous à la conserver. Les maladies & les infirmités sont le partage de l'homme, & il est difficile qu'il en soit tout à fait exempt. Il y en a de légères, qui par leur variété & leur continuité, rendent la vie amère. Il y en a de plus grandes, qui sont accompagnées de frayeurs & d'alarmes. Tous les temps de la vie sont sujets à ces misères. L'enfance est, pour ainsi dire, condamnée aux cris & aux gémissements. L'âge viril & la vieillesse sont exposés à de longues absences d'une famille, à des revers de fortune, & à des maladies fâcheuses.

On en voit d'autres qui sont bien plus à plaindre : ce sont ceux qui sont nés, ou qui sont devenus sourds, aveugles, muets, demi-paralytiques, estropiés, & perclus de tous leurs membres. J'ai déjà dit ce que j'ai eu à souffrir de différentes maladies compliquées ensemble ; je m'en suis délivré, & je jouis maintenant d'une santé forte & vigoureuse ; j'ai l'ouïe fine, la vue claire, l'appétit bon, l'humeur gaie. On peut, comme moi, acquérir une santé robuste, mais quand on l'a une fois obtenue, il faut savoir la conserver.

Un des meilleurs moyens, est de résister à cette pente naturelle qu'on a pour les plaisirs des sens, & d'user avec beaucoup de modération de ceux même qui sont permis. Un vieillard qui se sent aussi vif & aussi ardent pour le plaisir, que s'il était dans la vigueur de l'âge, doit apprendre à se modérer par les réflexions suivantes.

Après la cinquantième année, l'homme est sur son déclin ; le sang commence à s'affaiblir ; les esprits manquent, & la languissante vieillesse n'est pas éloignée. Quand on se promettrait cent années de vie ; est-ce là un si long terme ? Et ne serait-on pas bientôt au bout de cette carrière ? Cependant voit-on beaucoup de vieillards qui arrivent jusqu'à cent ans ?

Notre vie est si courte ; évitons avec ^{p.514} soin tous les excès qui l'abrègent. Ne s'aperçoit-on pas que la fin approche, lorsqu'en lisant, les yeux sont sujets à des éblouissements, lorsque les pieds chancellent

Description de l'empire de la Chine

en marchant, lorsqu'après le repas, la nourriture fatigue l'estomac, lorsqu'après avoir parlé quelque temps de suite, on se sent essoufflé ? Tout cela n'avertit-il pas qu'on n'est plus jeune, & qu'il faut renoncer à des plaisirs, lesquels consumeraient bientôt un faible reste de santé, qu'il est si important de ménager pour conserver sa vie ?

La lampe, dit le proverbe, s'éteint dès que l'huile est consumée. On peut y en ajouter d'autre à mesure que la flamme la dissipe : mais si le suc radical du corps est une fois perdu, a-t-on des moyens de réparer cette perte ? C'est ce qui demande de sérieuses réflexions.

ARTICLE SECOND

Régler l'usage des aliments

@

C'est une nécessité à l'homme de boire & de manger, afin de soutenir le corps : la nourriture qu'il prend, si elle est bien réglée, maintient l'estomac dans la situation qui lui convient. C'est dans l'estomac que se fait la coction & la digestion des aliments ; il est la première source du sang, des esprits vitaux, des sucs & des humeurs qui se répandent dans les divers membres, pour les conserver dans leur vigueur naturelle : ainsi ceux qui sont attentifs à leur santé, doivent l'être extrêmement à observer certaines règles touchant le boire & le manger.

I

Que ce soit la faim, & le besoin que vous sentez, qui règlent votre nourriture, & donnez-vous bien de garde d'en prendre avec excès : cet excès nuit aux esprits vitaux, & fatigue l'estomac. Le chile vicié, porté dans la masse du sang, la rend épaisse, & peu propre à une fermentation spiritueuse.

De même, ne pensez à boire que quand vous avez soif : apaisez-la sans y faire d'excès : le trop de boisson endommage le sang, & le ventricule se gonfle, en précipitant la sortie d'un chile mal cuit. Le vin étant visqueux, cause des vents dans la fermentation, dont suit le gonflement.

Description de l'empire de la Chine

II

Déjeunez de grand matin : on respire par le nez l'air du ciel, & par la bouche on se nourrit des sucs de la terre, & l'on en reçoit les exhalaisons. Il est important de ne jamais sortir de sa maison à jeun. Cette précaution devient plus nécessaire, s'il règne des maladies populaires, ou si l'on est obligé d'entrer chez des malades. En hiver, un ou deux coups de vin sont un excellent préservatif contre le mauvais air : il est bon de prendre quelque aliment, mais en petite quantité, qui serve à occuper & à affermir l'estomac. C'est une espèce de confortatif : il empêche en été qu'on ne soit saisi d'un air corrompu, & il préserve de colique, de dévoisement, de dysenterie, &c. En hiver il fortifie contre la rigueur du froid, contre les frimas, & les vapeurs malignes des brouillards. Il est au printemps d'un puissant secours contre le grand vent, contre le serein, & les rosées abondantes.

Ce sont là les avantages d'une pratique que j'observe exactement. Je me lève dès le grand matin ; aussitôt, & même avant que de me laver le visage, & de me rincer la bouche, j'avale du riz clair plein une écuelle, & je prends un peu de riz solide. L'usage du cange, ou du riz clair, est convenable à la disposition de l'estomac, & humecte utilement le levain qui y est renfermé. Au défaut de riz clair, je me contente d'eau chaude, où j'ai fait dissoudre un peu de cassonade.

III

^{p.515} Prenez un bon repas vers le milieu du jour. Faites vous servir à dîner les viandes les plus simples, elles sont plus saines & plus nourrissantes. Ne laissez guère approcher de votre table certains ragoûts qu'on n'a inventés, que pour réveiller ou pour chatouiller l'appétit.

Les sauces de haut goût sont de cinq sortes, & chacune, si l'on en fait un fréquent usage, a des qualités nuisibles à la santé. Les aliments trop salés incommode le cœur : ceux qui sont trop aigres sont contraires à l'estomac : ceux qui sont trop amers endommagent les poumons ; ceux qui sont trop piquants préjudicient au foie par leur

Description de l'empire de la Chine

acidité ; enfin ceux qui sont trop doux, nuisent aux reins.

Mais ce que l'on doit le plus éviter en apprêtant les aliments, c'est l'excès du sel. Le sel ralentit le mouvement du sang, & rend la respiration moins libre. L'eau salée, jetée dans le sang d'un animal qu'on vient d'égorger, le fige aussitôt & le coagule. Aussi voit-on que ceux qui se nourrissent ordinairement de viandes salées, ont le teint pâle, le pouls embarrassé, & sont pleins d'humeurs impures & viciées.

Accoutumez-vous donc aux aliments les plus simples, ils vous préserveront d'une infinité de maladies, & vous maintiendront dans une santé parfaite. Mais ayez soin que ces aliments soient chauds lorsque vous les prenez : ne mangez jamais de viandes froides, surtout quand elles sont mêlées de graisse. Cette nourriture, en séjournant dans le ventricule, y produirait des crudités, qui causeraient des tranchées, la diarrhée, & d'autres incommodités semblables.

IV

En prenant vos repas, mangez lentement, & mâchez bien vos morceaux.

1° Cette mastication lente brise les aliments, les imbibe de salive, & les met en un état de finesse & de première dissolution, qui les prépare à la fermentation de l'estomac.

2° La digestion ainsi commencée sous les dents, & par le secours de la salive, se perfectionne aisément par le levain du ventricule.

3° On se préserve de bien des accidents, qui arrivent à ceux qui mangent avec précipitation, tels que sont la toux, le hoquet, & le y tse, c'est-à-dire, une irritation de l'œsophage qui est quelquefois mortelle.

Quoi de plus dégoûtant, & en même temps de plus risible, que de voir un homme prendre sa réfection, de même que le tigre se jette sur sa proie, se hâter de manger, se remplissant sans cesse la bouche de nouveaux morceaux pris à droite & à gauche ; comme si on les lui disputait, ou qu'il craignît qu'on ne les lui enlevât !

Description de l'empire de la Chine

V

Ne contentez pas tellement votre appétit, qu'en sortant de table vous soyez pleinement rassasié : l'abondance de la nourriture tourmente l'estomac, & nuit à la digestion. Quand même vous auriez un estomac robuste & qui digère aisément, n'occupez point toute sa vigueur, laissez-lui quelques degrés de force en réserve.

Je m'explique par une comparaison. Un homme peut lever & porter un poids de cent livres ; si on ne le charge que de quatre-vingt, il n'en est pas beaucoup fatigué. Rendez le fardeau beaucoup plus pesant, & forcez-le à le recevoir sur ses épaules, ses nerfs trop tendus en souffriront, ses os ne le pourront soutenir, & après quelques pas on le verra chanceler & tomber à la renverse.

L'application est aisée à faire. Quand on s'est accoutumé à une vie sobre, l'usage des aliments est beaucoup plus ^{p.516} profitable. C'est surtout lorsqu'on a souffert longtemps de la faim & de la soif qu'il faut savoir se modérer. Vouloir satisfaire entièrement à ce que l'un & l'autre demandent, c'est s'exposer à une maladie certaine, parce que les esprits animaux & vitaux ne pourraient suffire à leurs fonctions.

VI

Soupez de bonne heure & sobrement. Il vaut mieux multiplier les repas, si l'on en a besoin. La coutume est qu'en été, à la cinquième & sixième lune, où les jours sont plus grands, on fasse quatre repas, l'un à son lever de grand matin ; un second à onze heures ; un troisième au déclin du soleil, & un quatrième lorsqu'on va se coucher. Dans les autres saisons trois repas suffisent.

Je voudrais qu'on fixât à peu près la quantité de riz & des autres aliments qu'on doit prendre à chaque repas, conformément à son tempérament & à son genre de vie, & qu'on s'en tint à cette règle, se faisant une loi de ne la transgresser jamais, pas même en certaines occasions, où les mets flattent davantage le goût, & donnent envie d'en prendre plus qu'à l'ordinaire. Mais où la sobriété est le plus nécessaire, c'est au souper, qui doit être fort léger.

Description de l'empire de la Chine

Généralement parlant, ne prenez point d'aliments qui soient de difficile digestion, tels que sont ceux dont la substance est gluante & visqueuse. Abstenez-vous de viandes à demi crues ou chargées de graisse, de celles qui sont apprêtées en espèce de daubes ou d'étuvée, des ragoûts trop épicés qui portent le feu dans les entrailles, des grains nouveaux qu'on aime à manger dans leur primeur, & qui ne sont salutaires que quand ils ont acquis leur parfaite maturité par la fermentation insensible, & par l'évaporation de certains sels volatils trop abondants & trop acres. Cet avis regarde principalement les vieillards, & ceux qui ont l'estomac faible.

VII

Ayez soin que les mets qu'on vous apprête soient tendres & cuits à propos. Car s'ils étaient durs, & s'ils résistaient sous la dent, l'estomac aurait de la peine à les digérer. Une chair tenace, pleine de nerfs, ou à demi cuite, est très indigeste.

Quand on est dans la force & à la vigueur de l'âge, que le sang a tout son feu, & que l'estomac est robuste, on peut être moins incommodé d'une pareille nourriture. Mais elle rendra infailliblement malade un homme d'un estomac faible, ou qui est avancé en âge.

Pour moi j'ordonne que le riz, la viande, le poisson, les herbages, les légumes, & généralement tout ce qu'on me sert, soit bien cuit, & très tendre, sans quoi je n'y toucherais pas.

VIII

Ne prenez votre sommeil que deux heures après votre repas. Les aliments qui descendent par l'œsophage dans l'estomac, doivent y être broyés & dissous, afin de pouvoir circuler, être filtrés, & assimilés : le sommeil pris aussitôt après le souper, ôte à l'estomac la liberté d'agir sur les aliments, qui n'y étant pas broyés comme il faut, y croupissent, & causent des crudités, des rapports aigres, & souvent la lienterie, & une vraie diarrhée. Si elle dure un peu de temps, la pâleur paraît sur le visage, & le corps devient languissant, faible, & bouffi.

La digestion étant ainsi traversée par un sommeil déplacé, la

Description de l'empire de la Chine

chyfication en est blessée, & le chile vicié se répandant par le mouvement circulaire dans tous les viscères, & s'y arrêtant, parce qu'il est trop épais, y est coagulé de plus en plus par son acide dépravé ; ce qui est la source d'une infinité de maladies, à cause des obstructions qui surviennent dans les colatoires des humeurs. Je conseille donc de p.517 se promener un peu de temps après le repas : ce mouvement modéré facilite la digestion.

Gardez-vous aussi de prendre votre repas aussitôt après un violent accès de colère. La colère cause une effervescence dans la limphe exprimée des glandes salivaires : la salive chargée d'un levain malin, descend dans l'estomac, infecte le chyle, & corrompt la masse du sang.

IX

Commencez votre repas par boire un peu de thé, il sert à humecter le gosier & l'estomac, & il préserve d'atteintes fâcheuses la chaleur & l'humide radical : finissez-le de même par une tasse de thé, pour vous rincer la bouche & les dents ; c'est le moyen de les affermir & de les conserver jusqu'à la vieillesse.

Je ne conseille pas de boire beaucoup, ni de thé, ni d'autre liqueur. L'estomac ne veut point être trop humecté : un peu de sécheresse & de chaleur le met dans l'état le plus convenable à ses fonctions.

J'avouerai ingénument que le thé n'est pas de mon goût, & que lorsque je suis obligé d'en boire, je sens que mon cœur se soulève. La faiblesse de ma constitution dans ma jeunesse a pu contribuer à cette antipathie. Je ne distingue pas même le thé excellent du plus commun ; c'est ce qui m'attire quelquefois des plaisanteries de la part de mes amis : mais je me raille à mon tour de leur délicatesse, & je me sais bon gré d'y être insensible.

Mais, dit-on communément, celui qui n'aime pas le thé, n'est pas indifférent pour le vin ¹. J'en bois, il est vrai, mais je n'en prends jamais

¹ Les Chinois, comme nous l'avons dit, font leur vin avec du riz distillé, & ce vin a beaucoup de force.

Description de l'empire de la Chine

plus de quatre ou cinq petites tasses : si j'allais au-delà, j'aurais aussitôt la respiration embarrassée, la tête brouillée de vertiges, l'estomac dérangé, & le lendemain je me trouverais dans la situation d'un homme qui est menacé d'une maladie prochaine.

Le vin pris sobrement, réjouit la nature abattue, réveille ses forces, & rend à la masse du sang & au pouls leur vivacité naturelle. Mais s'il est pris avec excès, il produit des ferments venteux, il cause des obstructions dans les reins, & corrompt l'estomac.

Rien ne me paraît ni plus honteux, ni plus indigne d'hommes raisonnables, que de disputer ensemble dans un festin, qui boira le plus de rasades, & qui aura plus tôt vidé sa tasse. Pour moi, quand je régale mes amis, je les invite volontiers à boire deux ou trois coups, pour les mettre en belle humeur : mais j'en demeure là, sans les presser davantage, ni leur faire de ces sortes de violences qui ruinaient leur santé.

Telles sont mes maximes pour le temps du repas : elles sont aisées, & si on les pratique, je suis sûr qu'on s'en trouvera bien.

ARTICLE TROISIÈME

Régler les actions de la journée

@

Dans les actions ordinaires de la vie, on est assez attentif aux choses considérables qui donnent une atteinte visible à la santé : mais il y en a beaucoup de petites, qu'on regarde comme des minuties, & auxquelles on ne daigne pas faire attention. Ce sont cependant ces minuties observées avec soin, qui préservent de plusieurs incommodités, & la négligence sur cet article, abrège quelquefois le cours des années, que le Tien voulait nous accorder.

A parler en général, la vie de l'homme dépend du mouvement régulier des esprits. Il y en a de trois sortes : Les esprits vitaux, que nous nommons tsing ; les esprits animaux, qu'on nomme ki ; ^{p.518} & un troisième ordre d'esprits, bien plus nobles, plus dégagés de la matière,

Description de l'empire de la Chine

& auxquels le nom d'esprit convient beaucoup mieux, c'est ce qui se nomme chin.

C'est des esprits vitaux que naissent les esprits animaux, & de ceux-ci ce troisième ordre d'esprits destinés aux opérations intellectuelles. Si les esprits vitaux viennent à manquer, il faut nécessairement que les esprits animaux manquent aussi, & cette seconde espèce d'esprits étant épuisée, la troisième ne peut subsister, & il faut que l'homme périsse.

Il est donc important de ne pas dissiper vainement ces trois principes de la vie humaine, ou par l'usage immodéré des plaisirs sensuels, ou par de violents efforts, ou par une application d'esprit trop forte & trop constante.

Remarque. Ce que dit ici l'auteur chinois, s'accorde assez avec le langage d'un auteur moderne. Voici ses paroles qui y serviront d'éclaircissement :

Tous les ressorts du corps humain, dit-il, seraient inutiles & sans action, si Dieu n'avait produit & destiné les esprits vitaux, pour les faire agir, & leur imprimer le mouvement de la vie, & les esprits animaux, pour mettre en exercice les sens intérieurs & extérieurs. Aussi a-t-il déterminé pour instrument général de la vie végétante dans l'animal, le sang artériel, qui s'appelle aussi esprit vital, quand il a été échauffé & purgé dans le cœur.

Les esprits animaux sont bien plus excellents que les esprits vitaux, puisqu'ils sont les instruments d'une vie plus noble.

1° Les parties qui composent l'esprit animal, sont bien plus petites & plus subtiles que celles qui composent l'esprit vital.

2° Les parties de l'esprit animal se remuent en tout sens séparément les unes des autres, comme les parties qui composent l'air. Voilà le ki chinois. Les parties de l'esprit vital rampent, en glissant les unes sur les autres, comme les parties de l'eau. C'est le tsing chinois.

3° Les parties de l'esprit animal sont si fort agitées, qu'il devient imperceptible à tous les sens, & c'est là cette portion la plus déliée de ces esprits, appelée chin.

Description de l'empire de la Chine

Les actions de croître, de se nourrir, &c. sont les actions vitales, attribuées au tsing chinois. Celles de sentir, par les sens intérieurs & extérieurs, sont les actions animales. Les esprits animaux, selon les anciens, ne sont qu'un air subtil, un souffle fort délicat ; & c'est justement le ki : c'est un composé de petits corps, qui sont dans un mouvement prompt & continu, de même que les petits corps qui composent la flamme d'un flambeau allumé.

Ces esprits, selon les modernes, ne sont qu'une humeur subtile, qui coule du cerveau dans les nerfs avec tant de force & d'impétuosité, que quand on les a percés, il est très difficile de l'arrêter.

L'auteur que je cite, entend par les esprits animaux un air très pur & très subtil, un souffle délicat ; & c'est le ki chinois. De plus une flamme plus déliée que n'est celle de l'eau-de-vie, & c'est le chin chinois.

I

L'avis le plus important que je puisse donner pour maintenir le corps dans un juste tempérament, est d'être très sobre dans l'usage des plaisirs des sens : tout excès épuise les esprits. Ne faites point d'effort pour apercevoir ce qui est hors de la portée de votre vue, & vous conserverez le foie en bon état. Ne prêtez point l'oreille pour entendre ce qui demande une attention forcée, & vos reins seront sains. Gardez-vous de cracher beaucoup, & de pousser fréquemment dehors votre salive, vos poumons s'en trouveront bien. N'entreprenez pas ^{p.519} des ouvrages d'un artifice extrêmement fin & délicat, le cœur en conservera sa force & sa vigueur.

Quand vous avez souffert de la faim, ne mangez pas beaucoup d'abord, & surtout abstenez-vous d'aliments crus & froids de leur nature, de crainte que l'estomac n'en souffre. Voilà ce qui regarde les parties internes.

Pour ce qui est des actions extérieures. Ne marchez pas trop longtemps, vos nerfs en seraient fatigués ; ne vous tenez pas des heures entières debout & immobile, les os auraient de la peine à vous soutenir ; ne soyez pas trop longtemps assis, les chairs en souffriraient ; ne demeurez pas couché au-delà du besoin, le sang en

Description de l'empire de la Chine

serait moins fluide, & aurait plus de peine à couler dans les veines.

Dans les différentes saisons il y a pareillement des mesures à garder, pour se défendre des grandes chaleurs & des grands froids. En hiver, ne cherchez point à être trop chaudement, ni en été à vous mettre trop au frais. Ma maxime est de prévenir de bonne heure les diverses maladies, & de me précautionner contre leurs plus légères atteintes.

II

Aussitôt après votre réveil, faites avec la main plusieurs frictions sur la poitrine à la région du cœur, de crainte que sortant tout chaud du lit, la fraîcheur ne surprenne tout à coup, & ne referme subitement les pores du corps, ce qui causerait des rhumes & d'autres incommodités, au lieu que quelques frottements avec la paume de la main, mettent le sang en mouvement à sa source, & préservent de plusieurs accidents.

De même, en vous lavant le visage au sortir du lit, gardez-vous de tenir les yeux ouverts, de crainte que les sels de la chassie & de la sueur, entraînés avec l'eau, n'y causent des âcretés, & n'y produisent à la longue une inflammation séreuse.

III

Comme de toutes les passions qui nous agitent, la colère est celle qui fait le plus de ravage ; de même, de toutes les affections malignes de l'air, c'est le vent qui est le plus dangereux, surtout le vent coulis, qui est froid & perçant, & qui surprend comme à la dérobée. Il s'insinue dans le corps, il pénètre les nerfs & les artères, & cause souvent les douleurs cruelles de la goutte, la paralysie, & d'autres maladies également fâcheuses.

C'est pourquoi l'ancien proverbe nous avertit, d'éviter un coup de vent avec autant de soin, que nous éviterions un trait de flèche. Ainsi, soit au sortir d'un bain chaud, soit à la fin d'un rude travail, lorsque le corps est en sueur, donnez-vous bien de garde de quitter une partie de vos habits, & de vous mettre à un vent frais ; ce léger soulagement vous coûterait cher. L'air froid bouche les pores, & alors il se fait un

Description de l'empire de la Chine

amas de mauvaises humeurs, qui seraient sortis par cette voie, ou en forme de sueur sensible, ou par le moyen d'une insensible transpiration. C'est surtout aux pieds, au dos, & au ventre qu'il ne faut pas sentir de froid.

C'est pourquoi dans l'été même, où l'on se couvre d'habits fort légers, il est à propos de couvrir le bas-ventre d'une large toile de coton, pour le préserver des coliques qu'un froid inopiné y causerait. Je sais que quand on a été incommodé, on remédie au mal par des sudorifiques : mais s'ils guérissent le mal présent & sensible, ce n'est qu'en affaiblissant la masse du sang, dont ils altèrent la fermentation, qui pousse dehors quantité de parties assimilaires avec les hétérogènes.

IV

A la quatrième & cinquième lune, c'est-à-dire, aux mois de mai & de juin, ^{p.520} si les pluies, comme il arrive dans quelques provinces méridionales, durent longtemps & sans interruption, il faut remédier à la grande humidité des maisons, en y brûlant des herbes odoriférantes, ou des matières bien sèches, & qui fassent un feu clair.

Quand on reste longtemps assis ou couché dans un lieu humide, on s'expose à être attaqué de paralysie, ou du moins d'un cours de ventre très opiniâtre.

Dans les grandes chaleurs, où l'on sue beaucoup, changez souvent de linge ; mais n'en prenez point qu'on n'ait exposé tout récemment au soleil, pour le sécher.

V

Quand on a exprimé le sucre des cannes, ne brûlez point sous vos yeux le bois & le marc qui restent : ce feu a la vertu maligne d'obscurcir la vue : on s'expose au même inconvénient, quand on se sert à la lampe de la graisse de poisson, au lieu de l'huile ordinaire.

Le musc & les fleurs des petites oranges renferment des insectes imperceptibles : ne les approchez point du nez pour les flairer, de

Description de l'empire de la Chine

crainte que ces petits vers ne pénétrèrent jusqu'au cerveau. L'air est rempli de semences imperceptibles de divers petits insectes, qui entrent dans nos corps par la respiration ; mais ils ne peuvent pas y éclore, faute de sujet propre à les aider : au lieu que les vers, qui déposent leurs petits œufs dans le calice farineux des fleurs, pourraient être attirés par le nez avec le ferment propre à les faire éclore.

VI

Durant les trois mois du printemps que la nature fermente de tous côtés, il faut s'y conformer, & pour cela se donner du mouvement, ne fût-ce qu'en marchant, afin que les membres soient plus dispos. L'inaction & une vie sédentaire sont très contraires à la santé dans cette saison.

S'il y a alors certains jours, où la chaleur se fait sentir, ne quittez pas trop tôt vos habits d'hiver, & ne retranchez de vos vêtements que peu à peu & par degrés, de crainte que vous ne soyez surpris par un froid inopiné, qui dans cette saison succède assez ordinairement à la chaleur.

VII

C'est en été qu'il se fait dans le corps une grande dissipation d'esprits. Les reins sont affaiblis, l'humide radical se dissout, & s'en va, pour ainsi dire, en eau & en sueurs. Il faut prendre alors des aliments un peu chauds, & propres à procurer au dedans une chaleur modérée.

Si après quelque violent exercice vous buvez des potions chaudes, capables d'exciter la sueur, laissez-la sortir à son gré, & ne soyez pas assez imprudent pour arrêter son cours, en quittant vos habits, moins encore en l'essuyant au plus vite, à mesure qu'elle sort, & employant à l'essuyer un linge humide. Il ne convient pas même de s'éventer durant la sueur.

VIII

Pendant les trois mois de l'hiver, lorsque les eaux n'ont plus leur cours libre, le sang de nos veines devient lent, embarrassé, & même sujet à s'aigrir. Les vaisseaux se trouvant trop pleins, faute de

Description de l'empire de la Chine

transpiration, cette plénitude ôte la liberté du mouvement à la liqueur, & la rend plus lente. D'ailleurs, l'air plein de nitre qu'on respire, porte dans la masse du sang des aiguillons, propres à embarrasser le chyle, & capables de l'aigrir.

Il est donc important de redoubler ses soins, pour entretenir la chaleur naturelle & les esprits vitaux. C'est pourquoi pendant ce temps-là ne sortez de votre maison que dans une grande nécessité : tenez-vous y chaudement, ne vous levez pas de si grand matin, pour ne pas essuyer le premier froid des gelées blanches : ^{p.521} couvrez-vous d'habits propres à vous échauffer, sans néanmoins vous charger de fourrures trop chaudes, ni vous tenir continuellement auprès du feu, ce qui causerait au dedans une fermentation véhémence, & capable de donner la fièvre. Surtout ceignez-vous les reins d'une double ceinture, large de quatre à cinq pouces : la chaleur qui se conserve aux reins, échauffe le reste du corps.

IX

Dans les voyages, si vous les faites en barque, comme il n'est pas aisé d'avoir dès le matin du riz préparé, fournissez-vous d'avance de pilules de ti hoang, & aussitôt après votre réveil, avalez le poids de trois ou quatre drachmes de ces pilules, dans une tasse d'eau chaude (on a donné à ces pilules le nom de ti hoang, parce que le ti hoang domine sur cinq petits ingrédients dont elles sont composées). Au défaut des pilules, vous pouvez prendre du seul ti hoang.

Si voyageant par terre, vous traversez des montagnes embrasées des ardeurs du soleil, quelque soif que vous ayez, gardez-vous de boire de l'eau des sources, ou des ruisseaux, sur lesquels le soleil darde ses rayons : outre qu'elle a alors des qualités malfaisantes, elle est souvent chargée des semences d'une infinité d'insectes.

Si c'est dans le fort de l'hiver que vous voyagez, & que la rigueur du froid vous ait gelé les pieds, à votre arrivée dans la maison, faites-vous apporter de l'eau un peu tiède, & bassinez-en vos pieds avec la main, en les frottant doucement pour les ramollir, & pour rappeler aux veines

Description de l'empire de la Chine

& aux artères la chaleur naturelle. Après cette première opération, vous ne risquez rien de vous les laver avec l'eau la plus chaude. Si négligeant cette précaution, vous plongiez tout d'un coup les pieds dans de l'eau bouillante, le sang glacé se figerait ; les nerfs & les artères en seraient blessés, & vous courriez risque d'être impotent le reste de vos jours. De même, quand on revient de dehors, pénétré & transi de froid, il n'est pas à propos de boire d'abord des liqueurs chaudes ; il faut qu'une demie heure de repos précède la boisson.

Remarques. Le ti hoang dont on vient de parler, n'est autre chose que la racine de la grande consoude : la bonne se trouve dans la province de Ho nan, vers la ville de Hoai king, ce qui lui a fait donner le nom de hoai king ti hoang. Ses racines, quand elles sont sèches, sont grosses comme le pouce, & beaucoup plus longues. Cette racine a d'excellentes propriétés : on lui en attribue beaucoup en Europe, & encore plus à la Chine. Un médecin chinois, qui est chrétien, assure que les gens riches, attentifs à leur santé, prennent tous les matins des pilules de ti hoang, de même qu'en Europe on en voit plusieurs qui prennent du café, ou du chocolat.

Les uns coupent cette racine en petites rouelles, pour la prendre en décoction, ou cuite au bain-marie. D'autres la pilent, la mettent en bol, & l'avalent avec de l'eau chaude. Le plus souvent on y ajoute cinq sortes d'ingrédients, qui sont des aromates, des cordiaux, des diurétiques, de légers sudorifiques, & de petits acides, pour relever & étendre à plus de viscères la vertu du ti hoang, qui domine toujours dans ces pilules.

Parmi ces ingrédients, le *fou lin* tient le premier rang : il ne faut pas confondre cette racine avec le tou fou lin, qui est la racine d'esquine ou china. Le tou fou lin est très commun à la Chine, & se donne presque pour rien, au lieu que le *fou lin* y est très estimé, & se vend très cher.

Le goût de la racine fou lin est doux, ses qualités sont tempérées, & elle n'a rien de malfaisant, ni qui ait besoin de correctif. C'est un bon remède pour les p.522 incommodités du foie & de la poitrine, pour l'hydropisie, & l'asthme : ce qu'elle a de chaud de sa nature, sert à dissoudre les phlegmes qui embarrassent la bouche, & le gosier, & à dissiper les flatuosités qui se trouvent dans l'estomac, & dans les côtés.

Description de l'empire de la Chine

De plus, elle calme les douleurs du cœur, & les troubles violents qui s'élèvent dans l'âme par un excès de tristesse ou de crainte : elle soulage la grande sécheresse de la bouche & de la langue : elle a la double vertu de remédier au flux immodéré, & à la rétention d'urine : elle arrête les vomissements déréglés, & les convulsions des enfants, & en fortifiant les reins, elle dispose les femmes enceintes à d'heureuses couches. On avertit de ne point user de vinaigre, ni de mets acides, tout le temps qu'on prend ce remède.

On demandera peut-être quel est l'arbrisseau qui naît de la racine fou lin, de quelle figure sont ses feuilles, ses fleurs & son fruit. L'Herbier chinois qui ne manque pas d'entrer dans ce détail, en parlant des plantes, ne donne au fou lin ni tige, ni feuilles, ni fleurs ; c'est ce qui fait conjecturer qu'il doit être mis au rang des truffes.

Le bon fou lin se trouve dans la province de Chen si : on en a trouvé dans la suite du meilleur dans la province d'Yun nan, & l'on n'emploie que celui-là à la cour, où il se vend un taël la livre. Un marchand, dit le père Dentrecolles, m'a apporté une de ces racines, longue d'un pied, peu grosse à proportion, & de la largeur de l'ouverture de la main, qui pesait trois livres. Je crois que l'écorce rougeâtre, qui couvre la substance blanche, en augmente considérablement le poids.

Le fou lin croît aussi dans la province de Tche kiang, & l'on en fait usage dans les provinces méridionales, où il est à bon compte ; mais il n'est pas comparable à celui de la province d'Yun nan. Un médecin lettré en apporte la raison : c'est que le fou lin de la province de Tche kiang, étant d'une matière spongieuse, a moins de corps & de force que celui de la province d'Yun nan, & ne pourrait résister à l'air vif & nitreux de Peking : au contraire, le fou lin des provinces d'Yun nan & de Chen si est compacte, a peu de pores, & a beaucoup de poids.

Cette différence de texture, ainsi que le remarque un auteur chinois, vient de ce que les pins montagnards, tels que sont ceux des provinces de Chen si & d'Yun nan, sont d'une matière bien plus massive, que ne le sont les pins maritimes, ou ceux qui croissent à peu de distance de la mer.

Mais, dira-t-on, à quel propos parler ici de pins ? En voici la raison ; & elle appuie la conjecture déjà faite sur la nature du fou lin. L'Herbier chinois, dit le père Dentrecolles, assure, 1^o Que le bon fou lin se trouve

Description de l'empire de la Chine

dans la terre, sur les montagnes, ou dans les vallées voisines des endroits où de vieux pins ont été coupés. 2° Que c'est de la substance la plus spiritueuse échappée de ces pins, & répandue dans le terroir, qu'il est formé, & qu'il reçoit son accroissement.

Sur quoi j'ai jugé que le fou lin pourrait bien se former & croître de la même manière que les truffes, qui ne tiennent à la terre par aucune racine sensible. Peut-être le fou lin est-il une espèce de *fungus* des grosses racines des pins qu'on a coupés, dont le suc nourricier retenu en bas, se ramasse, & engendre cette substance, qui est d'abord molle, & plus ou moins spongieuse, à proportion de la graisse du pin. Le fou lin que j'ai eu entre les mains, m'a paru n'avoir jamais eu de racines, par où il ait été attaché à celles du pin, & les livres n'en disent rien. Que s'il est fortement attaché aux racines des pins coupés, on pourrait le regarder comme une espèce de guy de ces racines, de même que le pin a souvent au-dehors un guy qui ne lui tient par aucun fibre, quoiqu'il s'en nourrisse. Ce sont là les conjectures de p.523 ce Père, qui détermineront peut-être à rechercher en Europe le fou lin dans les montagnes, où depuis longtemps on aura coupé de vieux pins.

Le même médecin, ajoute le père Dentrecolles, m'ayant assuré qu'on plante le fou lin, & qu'on le cultive, je crus d'abord m'être trompé dans mes conjectures, en le mettant au rang des truffes : mais quand il m'eût ajouté qu'il ne croyait pas, qu'ayant été ainsi planté, il eût une tige & des feuilles, je revins à mon premier sentiment : car ayant lu dans le Dictionnaire de l'Académie, qu'il y a des endroits où l'on replante les petites truffes pour les faire grossir, & qu'étant replantées, elles ne jettent ni tige, ni branches, ni feuilles, il m'a paru qu'il en pouvait être de même du fou lin qu'on replante & qu'on cultive.

Il y a deux observations à faire, que je ne dois pas omettre : la première, c'est que le fou lin, quand on veut en user, se prépare en ôtant la peau qui est inutile, & en donnant deux ou trois bouillons à la substance intérieure. La seconde, c'est que, selon l'Herbier chinois, si l'on veut découvrir le bon fou lin, dont la substance est solide & compacte, tel qu'est celui qui vient de la province d'Yun nan, il faut le chercher en terre, dans la distance d'une brassée aux environs des gros pins, & y creuser jusqu'à six ou sept pieds pour le trouver. On prétend que de l'endroit où il est renfermé, il s'élève une vapeur déliée, que les

Description de l'empire de la Chine

connaisseurs distinguent à l'œil. Le bon fou lin a cela de particulier, qu'il reste en terre sans s'y carier, sans que les vers l'endommagent, & plus il y reste, mieux il croît, & meilleur il est.

ARTICLE QUATRIÈME

Régler le repos de la nuit

@

J'entre dans un détail de choses qui paraîtront peu importantes, & qu'on traitera peut-être de minuties ; mais l'expérience m'a appris que ces choses-là même, toutes légères qu'elles paraissent, ne sont point à négliger, puisqu'en les observant, elles contribuent à la conservation de la santé.

I

Comme il reste le soir dans la bouche & entre les dents une crasse maligne des aliments qu'on a pris pendant le jour, ou des vapeurs impures qui s'élèvent des entrailles, il faut, avant que de vous coucher, vous bien rincer la bouche avec de l'eau ou du thé tiède, & vous frotter les dents avec une brosse douce & pliable, pour vous assurer de leur propreté. Vous sentirez alors dans la bouche & sur la langue une agréable fraîcheur.

Cette pratique paraîtra un peu gênante, mais ce ne sera que dans les premiers jours que vous vous apercevrez de cette gêne. Au bout de quelques jours vous y trouverez du plaisir, & si par oubli ou autrement vous veniez à y manquer, vous ne seriez pas content.

II

Le milieu de la plante des pieds, est comme l'issue & l'ouverture des sources abondantes des esprits répandus dans tout le corps : les veines & les artères qui y aboutissent, ressemblent aux embouchures des rivières, qu'il faut tenir ouvertes, sans quoi elles regorgent & refoulent. Les vapeurs fuligineuses du sang s'échappent par la transpiration insensible, & comme les humeurs vicieuses se déchargent sur les jambes, il faut leur ouvrir une voie qui facilite cette transpiration.

Description de l'empire de la Chine

C'est pourquoi voici une pratique salutaire : quand vous êtes déshabillé & prêt de vous mettre au lit, prenez le pied d'une main, & de l'autre frottez-en la plante avec force & le plus longtemps qu'il vous sera possible : ne discontinuez que lorsque vous y sentirez une grande p.⁵²⁴ chaleur. Alors remuez séparément chaque doigt du pied jusqu'à vous lasser. C'est un moyen efficace de conserver & de réparer les esprits vitaux & animaux.

Remarque. Ce qu'on conseille ici, je l'ai vu pratiquer, dit le père Dentrecolles, à un gentilhomme anglais, sur son vaisseau, où j'étais. Il avait accoutumé tous les soirs de se faire frotter la plante des pieds par un de ses domestiques : il suivait vraisemblablement une leçon de la médecine anglaise, qui s'accorde en cela avec la maxime de notre auteur. Les médecins européens ordonnent qu'on applique à la plante des pieds des cataplasmes pour arrêter l'ardeur d'une fièvre accompagnée de transports au cerveau, & pour apaiser les douleurs aiguës de la colique : ce qui fait croire que la pratique recommandée par l'auteur chinois, peut être utile à ceux qui voudront s'y assujettir.

III

Avant que de vous coucher, ne vous entretenez point de choses qui frappent l'imagination, & qui y laissent des traces capables de troubler votre sommeil, tels que sont des apparitions d'esprits, des enfantements monstrueux, des tours subtils de filoux, ou des histoires tragiques. Vous dormiriez d'un sommeil inquiet, qui interromprait l'élaboration des esprits, & arrêterait la transpiration si nécessaire à la santé.

IV

Aussitôt qu'on s'est mis au lit, il faut endormir le cœur ; je veux dire, qu'il faut le tranquilliser, & rejeter toute pensée qui pourrait écarter le sommeil.

Couchez-vous, ou sur le côté gauche, ou sur le côté droit ; pliez un peu les genoux, & endormez-vous dans cette situation : elle empêche les esprits vitaux & animaux de se dissiper, & entretient le cœur en bon état.

Description de l'empire de la Chine

A chaque fois que vous vous réveillez, étendez-vous dans le lit : c'est le moyen de rendre le cours des esprits & la circulation du sang plus libre.

En dormant, ne prenez point la figure d'un homme mort, dit Confucius, c'est-à-dire, ne vous couchez point sur le dos, & ne tenez point les mains appuyées sur la poitrine & sur le cœur, vous n'aurez point de ces songes fâcheux, où vous vous imagineriez que quelque yen ou esprit malin vous oppresse, & vous tient comme engourdi, en sorte que vous ne puissiez vous aider, ni en vous secouant, ni en changeant de posture.

V

Quand une fois vous êtes au lit, gardez-y le silence, & abstenez-vous de tout entretien. Des cinq parties internes, le poumon est la plus délicate : il est placé au-dessus des autres, & sert à la respiration & à la formation de la voix. Quand on est couché dans la posture convenable, les poumons penchent & reposent sur le côté ; si alors vous vous mettez à discourir, vous forcez les poumons à se soulever en partie, & en se soulevant fortement, ils secouent les autres parties nobles internes.

Une comparaison servira à me faire entendre. La parole qui part du poumon, est comme le son qui vient de la cloche : si elle n'est pas suspendue, vous l'endommagez en la frappant pour la faire résonner. On rapporte que Confucius s'était fait une loi, de ne plus parler dès qu'il était couché : c'était sans doute pour la raison que je viens d'apporter.

Remarque. Cet auteur raisonne selon les faibles notions qu'il a de l'anatomie. On voit bien qu'il ne connaît guère la structure du poumon, la séparation de ses lobes, p.525 & sa facilité à prendre différentes figures. Il ignore de même les fonctions du diaphragme, qui est l'instrument actif de la respiration, puisque c'est la contraction de ses muscles qui fait entrer l'air dans les poumons, d'où il est rejeté par leur relâchement. Voudrait-il rendre muets ceux qu'une longue maladie de simple langueur, ou une extrême vieillesse tient attachés au lit des

Description de l'empire de la Chine

années entières ? Il cherche trop de mystère dans le silence que gardait Confucius durant la nuit : il est vraisemblable qu'il cessait alors de s'entretenir avec ses disciples, parce qu'il avait assez discouru pendant la journée, & qu'il avait besoin de repos.

VI

Durant le sommeil ne tenez point la tête & le visage sous la couverture : la respiration en serait moins pure & moins libre. Accoutumez-vous à dormir la bouche fermée : rien ne contribue davantage à conserver l'humide radical, qui s'évapore & se perd, lorsque la bouche demeure ouverte. Le moindre inconvénient qui en puisse arriver, c'est de perdre les dents de bonne heure : l'air entrant & sortant continuellement, les heurte, & peu à peu les ébranle. D'ailleurs on s'expose à y recevoir des corpuscules grossiers, ou des influences malignes, qui passant par la bouche, s'insinuent dans le corps, infectent le sang, & deviennent la source de plusieurs maladies.

VII

Ne dormez point sur des peaux de tigres ou de léopards : si les poils de ces animaux vous entraîent tant soit peu dans la chair, vous éprouveriez combien ils sont vénéneux.

Ne dormez point non plus à l'air, à la rosée, sur des pierres froides, ou dans un lieu humide, ni même sur des lits ou sur des chaises vernissées : cette indiscretion causerait des paralysies, des dartres, & des maladies froides.

Il est de même dangereux de se reposer sur des chaises ou sur des pierres fort échauffées par le soleil : une chaleur maligne s'insinuerait dans le corps, fixerait les humeurs en quelque endroit, & y causerait un abcès.

*

Voilà un précis des leçons que donne le médecin chinois pour se conserver la santé, & prolonger ses jours jusqu'à une extrême vieillesse.

Description de l'empire de la Chine

On sera sans doute surpris que les Chinois, étant si peu versés dans la science de l'anatomie, qui est la partie la plus importante de la médecine, pour découvrir les causes des maladies, on leur voit faire néanmoins des raisonnements qui semblent supposer cette connaissance. Ils suppléent à ce qui leur manque de ce côté-là par leur expérience, & par leur habileté à conclure des battements du pouls, quelle est la disposition interne des viscères, afin de les rétablir dans leur état naturel, par des remèdes proportionnés. Et dans le fonds on ne voit pas mourir un plus grand nombre des malades qu'ils traitent, qu'il n'en meurt entre les mains des plus habiles médecins d'Europe.

Du reste, l'expérience personnelle d'un médecin, qui a su rétablir sa santé, ruinée dès l'enfance, doit, ce semble, accréditer les moyens dont il s'est servi. Je doute néanmoins que les règles qu'il prescrit, soient aussi goûtées en Europe, qu'elles le sont à la Chine.

@